

Library

University of Pittsburgh

Darlington Memorial Library

Class *9* *DF* 1030.7

Book *C* 73

v. 3

RELATIONS
DES JÉSUITES

RELATIONS DES JÉSUITES

CONTENANT

CE QUI S'EST PASSÉ DE PLUS REMARQUABLE DANS LES MISSIONS DES PÈRES
DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

DANS LA

NOUVELLE FRANCE

OUVRAGE PUBLIÉ SOUS LES AUSPICES DU GOUVERNEMENT CANADIEN

VOLUME III

Embrassant les années de 1656 à 1672,
et une table analytique des matières contenues dans tout l'ouvrage

QUÉBEC

AUGUSTIN COTÉ, ÉDITEUR-IMPRIMEUR

PRÈS DE L'ARCHEVÊCHÉ

1858

2572

Bar
P1030.7
5075
45



RELATION

DE CE QUI S'EST PASSÉ EN LA MISSION

DES PÈRES DE LA COMPAGNIE DE IESVS, AU PAÏS DE LA NOUVELLE FRANCE,
ÈS ANNÉES 1655 ET 1656.

ENVOYÉE

AV R. P. LOVYS CELLOT, Provincial de la Compagnie de Iesus en la Prouince de France. (*)

MON R. P.,
Pax Christi.

COMME les semaines sont composées de iours, et de nuits : les saisons, de froid et de chaud, de pluyes et de beaux temps : ainsi pouuons nous dire que nostre année n'a esté qu'un mélange de ioyes et de tristesses, de bons et de mauuais succès. De scauoir qui des deux a emporté le dessus, j'en laisse le iugement à V. R. et à tous ceux à qui l'estat

de nos missions, que ie luy enuoye, sera communiqué.

On n'auoit point veu, depuis vingt ans, les vaisseaux arriuer de si bonne heure en ce païs cy, ny en plus grand nombre. On en a veu cinq ou six tout à la fois mouiller à la rade de Kebec, et cela dès le beau commencement du mois de Iuin. Voila nostre ioye commune avec tous les habitans du païs. Mais n'ayant rencontré aucun de nos Pères dans les vaisseaux qui nous vint secourir en la conquête des ames, nous en auons resseny vne tristesse toute particuliere.

Au mois de Septembre de l'année der-

(*) D'après l'édition de Sébastien Cramoisy et Gabriel Cramoisy, publiée à Paris en 1657.

niere 1655, deux de nos Peres monterent au païs des Iroquois Onontaerons, pour donner commencement à vne nouvelle Mission parmy des peuples qui, apres nous auoir tuez, massacrez, bruslez et mangez, nous venoient rechercher. Le succès de cette entreprise nous a donné de la crainte pendant tout l'Hyuer ; mais le retour de l'un des deux Peres au Printemps dernier, accompagné de quelques Capitaines Iroquois, a changé cette crainte en quelque assurance, qui nous fait esperer un bon succès de cette entreprise.

Cette esperance s'est notablement accruë par le zele et par le courage de quatre de nos Peres et de deux de nos Freres, et de cinquante ieunes François, qui sont allez ietter les fondemens d'une nouvelle Eglise en un lieu où le Demon et la cruauté ont regné peut-estre depuis le Deluge. Les Iroquois Onontaerons qui nous estoient venus visiter, triomphoient d'aise, voyant que nous secondions leurs desseins. La ioye, qui paraissoit sur leur visage et dans leurs paroles, redondoit dans nos cœurs. Mais cette feste fut bien tost troublée par le massacre et par la prise de soixante et onze Hurons Chrestiens, partie enleuez, partie assommez par les Iroquois Agnieronnons, dans l'Isle d'Orleans, à deux lieues de Kebec. Voyla un grand mélange de bien et de mal, de ioye et de tristesse.

Sur la fin du mois d'Aoust, nous vîmes paroistre cinquante Canots et deux cens cinquante Sauvages chargez des tresors du païs, qui venoient trafiquer avec les François, et demander des Peres de nostre Compagnie pour les aller instruire dans les espaissses Forests de leur païs, éloignées cinq cens lieues de Kebec. A la veüe d'un si beau iour, on oublie toutes les mauuaises nuits passées : deux de nos Peres et un de nos Freres s'embarquent avec trente François ; mais les Agnieronnons, que nous appellons les Iroquois inferieurs, qui n'ont iamais voulu de paix avec nos Allicz, couperent en un moment le fil de nos esperances, attaquant ces pauvres peuples à leur retour, et tuans l'un des

deux Pères qui leur alloient prescher l'Euangile dans leur païs.

Vous voyez bien que nous pouuons dire avec verité, que les iours de cette dernière année ont esté *boni et mali*, bons et mauuais, comme les iours de Iacob. Disons plustost qu'ils ont tous esté bons, puis qu'ils se sont passez en la Croix. Nous auons cette consolation, que c'est la querelle de Iesus-Christ et son Euangile qui est la cause de nos trauaux et qui nous oste la vie. Nous ne nous estonnons point à la veüe de nostre sang. Notre douleur et nostre tristesse est nostre petit nombre ; nous erions à l'aide et au secours, et nous croyons que V. R. entendra nos cris et nos voix, quoy que poussez de bien loin, et qu'elle nous enuoyera six braves Peres au prochain embarquement, gens de cœur, qui ne s'effrayent point à la veüe de mille morts qu'il faut tous les iours subir, en cherchant des Barbares dans les tanieres de leurs grands bois. Nous la prions instamment de nous accorder nostre demande, et de nous secourir de ses prieres et de celles de tous nos Peres et Freres de sa Prouince.

De V. R.

Le tres-humble et tres-obeïssant
seruiteur en Nostre Seigneur,

JEAN DE QVEN.

A Kebec, ce 7. Septembre 1656.

CHAPITRE PREMIER.

Voyage du Pere Simon le Moyne aux Iroquois Agnieronnons.

IL auoit esté iugé necessaire, dès l'Esté de l'année dernière 1655, d'enuoyer un Pere de nostre Compagnie dans le païs des Iroquois Agnieronnons, pour affermir la paix avec eux par ce témoignage de confiance et d'amour. Le sort

estant heureusement tombé sur le Pere Simon le Moyne, il partit pour cét effet de Montreal, le dix-septième iour d'Aoust, avec douze Iroquois et deux François.

C'est vn chemin de precipices, de lacs et de riuieres ; de chasse, de pesche, de fatigue et de recreation, selon les lieux où on se retrouve. Nos voyageurs tuèrent bien-tost apres leur depart dix-huit Vaches sauvages, en moins d'une heure, en des Prairies que la nature seule a preparées à ces troupeaux qui sont sans maistre. Ils firent naufrage vn peu plus loin, dans un torrent impetueux qui les porta dans vne baye où ils trouverent vn calme le plus doux du monde. La faim les accueille à quelques iournées de là, qui leur fit trouuer bon tout ce qu'ils prenoient à la chasse : tantost vn Loup ou vn Chat sauvage ; tantost vn Ours ou vn Renard ; en vn mot quelque beste que ce fust. Ils sont quelquefois obligez de se coucher, n'ayant beu que de l'eau bouillie, détrempée de terre et d'argille ; les fruits sauvages n'ont plus pour lors d'amertume, ils paroissent delicieux au goust, à qui la faim sert d'un bon sucre.

Le Pere arriua dans le bourg d'Agnée le dix-septième iour de Septembre. On l'y reçoit avec des caresses extraordinaires, et on luy presente à l'abord trois colliers de pourcelaine : le premier, pour arrester le sang qui se pourroit répandre en chemin et qui luy causeroit des frayeurs, c'est à dire qu'il ne deuoit point craindre qu'on le tuast traîtreusement ; le second, pour conforter son cœur et empescher qu'aucune émotion ne luy peust troubler son repos ; enfin, il falloit luy lauer les pieds d'un baulme precieux pour adoucir les fatigues d'un si long voyage, et ce fut le troisième collier de pourcelaine.

Le iour suiuant, tout le peuple estant assemblé dans la place publique, le Pere exposa les presens qu'il apportoit de la part d'Onnontio, Gouverneur du Païs. Et au lieu de commencer cette action par vn chant à leur ordinaire, il adressa sa parole à Dieu, à haute voix et dans la langue du païs, le prenant à

témoin de la sincérité de son cœur, et le coniurant de prendre la vengeance de ceux qui fausseroient leur foy et qui contreuiendroient à vne parole donnée si solennellement à la veuë du Soleil et du Ciel. Ce qui agrea puissamment à ces peuples.

Vn des Capitaines Iroquois fit paroître à son tour de tres-riches presens, pour respondre à tous les articles de paix que le Pere auoit proposez. Le plus beau et le premier de ces presens estoit vne grande figure du Soleil, faite de six mille grains de pourcelaine, afin, dit-il, que les tenebres n'ayent point de part à nos conseils, et que le Soleil les éclaire, mesme dans le plus profond de la nuit.

Ces Nations ne sont composées que de fourbes, et toutefois il faut se confier à leur inconstance et s'abandonner à leur cruauté. Le Pere Isaac Iogues fut assommé de ces perfides, lors qu'ils luy témoignioient plus d'amour. Mais puis que Iesus-Christ a enuoyé ses Apôtres, comme des Agneaux entre des loups, pour faire d'un loup vn Agneau, nous ne devons pas craindre d'abandonner nos vies en semblables rencontres, pour mettre la Paix et la Foy où la guerre et l'infidelité ont tousiours esté dans leur regne.

Ce Conseil s'estant passé dans des agrémens reciproques, le Pere prit dessein de pousser iusques à la Nouvelle Hollande, à dix ou douze lieues de là. Vne Chrestienne Huronne, captiue des Iroquois depuis six ans, l'attendoit en chemin avec vne sainte impatience, et le receut avec ioye, luy apportant vne petite innocente à baptizer, que Dieu luy auoit donnée dans sa captiuité et qu'elle nourrissoit pour le ciel. C'est vne consolation bien sensible de recueillir ces fruits du Sang de Iesus-Christ, dans vn païs barbare, au milieu de l'infidelité. Le compliment que luy fit vne bonne femme, ne sent rien de la barbarie. Ta venuë, luy dit-elle, nous réjouit iusques au fond de l'ame ; nos plus petits enfans en sont si aises, qu'ils en vont croistre à veuë d'œil, et ceux mesme qui ne sont pas encore nez, sautent de réjouissance dans le ventre de

leurs meres, et ils veulent en sortir au plus tost pour auoir le bien de te voir.

Le Pere fut receu avec de grands témoignages d'affection de la part des Hollandois, où nouuellement il estoit arriué vn grand malheur. Quelques Sauvages voisins de Manathe, qui est la place principale de la Nouvelle Hollande, ayant pris querelle avec vn Hollandois, et en estant venus aux mains, ils furent assez mal traitez, deux ou trois de leurs gens y estans demeurez sur la place. Pour se venger de cette iniure, ces Sauvages se r'allierent enuiron deux cens, et mirent le feu à vne vingtaine de Métairies écartées ça et là, massacrant ceux qui faisoient quelque resistance, et menant les autres captifs, hommes, femmes et enfans, iusques au nombre d'enuiron cent cinquante. Nous ne sçauons pas quelle suite aura eu cette affaire.

Au retour de ce voyage de la Nouvelle Hollande, le Pere se vit en grand danger d'estre la victime d'un demon d'enfer, ou d'un homme qui contrefaisoit le Demoniacle, courant comme vn enragé par les cabanes et chantant d'un ton animé de fureur, qu'il vouloit tuer Ondesonk (c'estoit le nom du Pere). Il rompt, il brise tout, et approchant du Pere, la hache en main, l'ayant haussée pour ramener son coup, comme voulant luy fendre la teste, il est arrêté au moment de cet attentat. Il continuë toutefois sa fureur et son chant funeste iusques à ce qu'une femme Iroquoise lui dist : Tuë mon chien, et qu'il soit la victime en la place d'Ondesonk, car il est trop de nos amys. A ce mot, il s'appaise, il fend la teste de cet animal d'un coup de hache, et le porte par tout comme en triomphe.

Le lendemain matin, les parens de ce furieux apporterent vn present de pourcelaine au Pere, pour essuyer, luy disoient-ils, la poussiere de la nuit ; car c'estoit dans l'horreur des tenebres que cecy estoit arriué.

Il faut parmy ces peuples estre tous-jours en crainte, sans craindre toutefois, puis qu'un cheueu ne tombera pas de nos testes sans la permission de celui qui nous conserue entre ses bras et qui

à le soin de nos vies, d'autant plus que nous les abandonnons pour les interests de sa gloire.

Vn Chrestien Huron, captif des Iroquois depuis vn an, n'en fut pas quitte de la seule peur. On luy fendit la teste, sans autre forme de procez, sous vn simple soupçon qu'il auoit déclaré au Pere quelques desseins qu'ils vouloient luy tenir cachez.

Cela n'empescha pas le retour du Pere et des deux François ses compagnons, à qui trois Iroquois se ioignirent pour leur seruir d'escorte et de guides. L'Huyuer estant trop auancé, il y eut beaucoup à souffrir, principalement depuis le rencontre qu'ils firent de quelques Iroquois Agnieronnons, qui auoient esté poursuiuis par vne bande d'Algonquins qui auoient pris trois de leurs compagnons captifs. Cette crainte des Algonquins, dont ils redoutoient le rencontre, obligea nos voyageurs à quitter leurs canots et quasi tout leur equipage, pour se ietter dans vne sapiniere perduë, où il n'y auoit ny chemin, ny route, tout n'estant rien que marescages d'eaux croupissantes à demy-glacées. Par malheur, le Ciel se couurit, et le Soleil s'estant caché, qui sert de boussole et de conduite à tous ces peuples, dans les bois, ils s'égarerent entierement. La nuit les obligea de s'arrester au pied d'un arbre, dont les racines et un peu de mousse les empescha de coucher dans l'eau : c'estoit le neuvième iour du mois de Nouembre.

Le lendemain il faut marcher dès la pointe du iour, dans un temps pluvieux et à trauers ces marescages, dont ils ne trouuent aucune issuë, sinon bien proche de la nuit. Estans sortis de là, ce ne sont que ruisseaux et que terres mouuantes, où ils enfoncent dans la bouë iusques au genoüil. Ils se voyent enfin arreztez d'une grande riuere et profonde ; ils couppent incontinent cinq ou six arbres d'une iuste grandeur, qu'ils poussent en l'eau, et les ayant liez ensemble, ils en font vn cayeux et comme un pont flottant, sur lequel ils passent cette riuere avec de longues perches qui leur seruent de rames et d'auirons ;

tout cela, sans auoir de quoy faire vn demy-repas.

Le iour d'apres, ils ne voyent pas plus clair dans leurs égaremens, quoy que de temps en temps ils montent au haut des arbres pour reconnoistre le païs, sinon sur le soir, qu'ils arriuerent au bord d'un ruisseau qui leur estoit connu, mais où toutefois ils ne trouuerent rien de quoy manger.

Enfin, le quatrième iour de leur long égarement, de leurs grandes fatigues et de la cruelle faim qui les suiuoit par tout, ils arriuerent à la veuë de Montréal, de l'autre bord de la riuere, où ayant fait du feu, et ayant tiré trois ou quatre coups de fusil pour donner aduis de leur retour, la charité de nos François fut prompte à leur porter quelque secours, et à les repasser en canot au lieu d'où ils estoient partis depuis près de trois mois.

CHAPITRE II.

Ambassade des Iroquois Onontaeronnons, qui demandent des Peres de nostre Compagnie pour se faire Chrétiens.

Lors que le Pere Simon le Moyne fut enuoyé aux Iroquois Agnieronnons, qui sont plus voisins de Montreal et de Kebec, et qui, faisans la Paix avec nous, ont tousiours continué dans les desseins de guerre avec les Algonquins et les Hurons, en mesme temps les Iroquois Onontaeronnons, qui sont plus éloignez, vinrent en Ambassade de la part de toutes les Nations Iroquoises d'en-haut, pour l'affermissement de la Paix, non seulement avec les François, mais aussi avec les Algonquins et les Hurons.

Ils estoient dix-huit de compagnie en cette ambassade, qui passerent par Montreal et par les trois Riuieres pour venir à Kebec, et pour y trouuer Monsieur de Lauson, Gouverneur du païs, et en suite les Sauvages Algonquins et Hurons qui y font leur demeure.

Le temps du conseil estant pris au

douzieme de Septembre 1655, iour de Dimanche, à l'heure de midy, vn grand monde s'y trouua. Au milieu de cette assemblée, le principal Ambassadeur, qui portoit la parole, fit paroistre vingt-quatre colliers de pourcelaine, qui, aux yeux des Sauvages, sont les perles et les diamans de ce païs.

Les huit premiers presens s'adresoient aux Hurons et aux Algonquins, dont les principaux chefs s'estoient trouuez à l'assemblée. Chaque present a son nom different, selon les diuers effets qu'ils pretendent imprimer dans les esprits et dans les cœurs.

C'est trop pleuré, dit l'Ambassadeur aux Hurons et aux Algonquins, il est temps d'essuyer les larmes que vous versez en abondance pour la mort de ceux que la guerre vous a enleuez : voilà vn mouchoir pour cet effet. Ce fut là son premier present.

Le second fut pour essuyer le sang qui auoit rougy les montagnes, les lacs et les riuieres, et qui crioit vengeance contre ceux qui l'auoient respandu.

L'arrache de vos mains la hache, les arcs et les fleches, dit-il, faisant paroistre son troisième present, et pour couper le mal iusques à sa racine, l'arrache toutes les pensées de guerre de vostre cœur.

Ces peuples croyent que la tristesse et la colere, et toutes les passions violentes, chassent l'ame raisonnable du corps, n'y ayant que l'ame sensitiue, que nous auons commune avec les bestes, qui y reste durant ce temps-là. C'est pourquoy en ces rencontres ils font d'ordinaire vn present, pour remettre l'ame raisonnable dans le siege de la raison, et ce fut le quatrième present.

Le cinquième estoit vn breuage medecinal pour chasser toute l'amertume de leur cœur, et les restes du fiel et de la bile dont ils pourroient estre irritez.

Le sixième present, pour leur ouurir les oreilles aux paroles de la verité et aux promesses d'une vraye paix, sachant bien que la passion rend sourds et aueugles, ceux qui s'y laissent emporter.

Le septième present, pour donner assurance que les quatre Nations Iroquoises d'en-haut estoient dans les sentimens de la Paix, et que leur cœur ne seroit iamais diuisé.

Il n'y a que l'Iroquois d'en-bas, Agniermon, qui ne peut arrester son naturel guerrier. Son esprit est tousiours en fougue, et ses mains se nourrissent de sang. Nous luy osterons la hache d'armes de la main ; nous reprimerons sa fureur, car il faut que la Paix regne par tout en ce país. Ce fut là le huitième present, et la dernière des paroles adressées aux Algonquins et aux Hurons.

Les suivantes estoient pour les François, adressées à Monsieur nostre Gouverneur, qu'ils nomment Onnontio. Pour essuyer les larmes des François ; pour nettoyer le sang qui auoit esté respandu ; pour calmer nos esprits ; pour nous servir de medecine, et d'un breuusage plus doux que le sucre et le miel.

Le treizième present fut, pour inuiter Monsieur nostre Gouverneur à envoyer vne escoliade de François en leur país pour ne faire qu'un peuple avec nous, et affermir vne alliance semblable à celle que nous contractasmes autresfois avec la Nation des Hurons, nous y estans habituez.

Le quatorzième present : pour y auoir des Peres de nostre Compagnie qui enseigneroient leurs enfans, et en feroient vn peuple tout Chrestien.

En outre, ils demanderent des Soldats François, qui deffendroient leurs bourgades contre l'irruption de la Nation des Chats, avec lesquels ils sont en grande guerre. Et ce fut là leur quinzième present.

Le seizième estoit : pour nous destiner vne place dans le centre de toutes leurs Nations, où nous esperons, si Dieu fauorise nos entreprises, d'y eriger vne nouvelle sainte Marie, semblable à celle que nous auons autrefois veüe fleurir au milieu du país des Hurons.

Mais afin que les mesaises qui accompagnent d'ordinaire les commencemens d'une nouvelle habitation, ne nous en détournassent point, ils nous y esten-

dirent vne natte et des lits de campagne, sur lesquels nous peussions reposer plus doucement.

Le dix-huictième present estoit vn May, qu'ils éleuoient iusques aux nuës deuant cette maison nouvelle de sainte Marie. Ils vouloient dire par ce present, que le centre de la Paix et le lieu où tous les esprits deuoient se reünir, seroit en cette maison, deuant laquelle ce grand May seroit erigé si haut, que l'on pourroit le voir de tous costez, et que toutes les Nations les plus éloignées y viendroient aborder.

Le dix-neufième present : pour attacher le Soleil au haut du ciel, au dessus de ce May, afin qu'il y battist à plomb et qu'il n'y eust point d'ombre ; que tous les conseils et les traitez qui s'y feroient, ne fussent point dans les tenebres de la nuit, mais que tout y fust en plein iour, éclairé du Soleil, qui voit tout et qui n'a que de l'horreur pour les trahisons qui se plaisent à l'obscurité.

En suite ils allumerent vn feu pour tous ceux qui iroient en ce lieu là nous visiter.

Le vingt-vnième present, affermissoit les bras d'Onnontio ; c'est à dire, que Monsieur nostre Gouverneur ayant cy-deuant protégé dans son sein les Algonquins et les Hurons avec autant d'amour qu'une mere tient son enfant entre ses bras, il estendist aussisur eux des soins et des amours de Pere. C'est toy, Onnontio, dirent-ils à Monsieur le Gouverneur, qui a soustenu la vie à toutes les Nations qui te sont alliées et qui se sont iettées entre tes bras. Serre-les étroitement, et ne te lasse pas de les embrasser ; qu'elles vivent en ton sein, car tu es le Pere du país.

Le vingt-deuxième present nous assuroit que les quatre Nations Iroquoises d'en-haut n'estoient qu'un cœur, et n'auoient plus qu'une pensée dans vn desir sincere de la Paix.

Après cela, ils demanderent des armes contre la Nation des Chats.

Enfin, le dernier des presens fut fait par vn Capitaine Huron, ancien captif des Iroquois, et maintenant Capitaine chez eux. Cet homme se leua, le Chef

de l'Ambassade ayant fini. Mes freres, dit-il aux Hurons, ie n'ay point changé d'ame pour auoir changé de païs, et mon sang n'est pas deuenu Iroquois, quoy que i'habite parmy eux. Mon cœur est tout Huron, autant que ma langue. Ie me tiendrois dans le silence, s'il y auoit quelque fourbe en cette Paix, dont on vous porte la parole. L'affaire est bonne, embrassez-la sans deffiance. Disant cela, il leur donne vn collier, comme le sceau de sa parole, pour assurance qu'ils n'estoient pas trompez.

Il eust fallu respondre à tous ces pressens par d'autres reciproques, n'estoit que nous estions dans le dessein d'enuoyer en leur pays deux de nos Peres, pour entrer plus auant dans leur cœur, et pour ne rien épargner en vne affaire de telle conséquence. Cet heureux partage tomba sur le Pere Ioseph Chaumonot et sur le Pere Claude Dablon : le premier possede la langue, le cœur et l'esprit des Sauuages ; le second est nouvellement venu de France, dans le dessein et dans les desirs de cette Mission.

Nos esprits auoient esté puissamment partagez, si nous exposerions nos Peres à cette nouvelle occasion, auant le retour du Pere Simon le Moyne qui estoit encore entre les mains des Iroquois Agnieronnons. Car, comme ces Nations sont perfides, il n'y a rien de plus conforme à leur genie, qu'ayant sur nous de si grands auantages, en des personnes qu'elles scauent bien nous estre cheres et precieuses, elles viennent fondre sur nous, sur nos Hurons et sur nos Algonquins, lors que l'on ne seroit plus dans la crainte, et que les pensées de la Paix auroient osté à la plupart les deffiances de la guerre. Toutefois, le sentiment de Monsieur nostre Gouverneur fut qu'il falloit tout hasarder pour tout gagner, estant à craindre que si nous perdions cette occasion, ce ne fust vne rupture de la Paix, tesmoignant trop nos deffiances. Son conseil se trouua dans les mesmes pensées ; et nos Peres, sur lesquels deuoit tomber cet heureux sort, ne doutoient point qu'il ne fallust partir, y allant des interets de la gloire de Dieu et du salut des ames, dont les Anges

nous appelloient à leur secours, et pour lesquels la charité de Iesus-Christ nous doit presser.

Enfin nos Peres et ces Ambassadeurs nous quitterent le dix-neufiéme de Septembre. Ie ne scaurois plus fidelement exposer la suite de leur voyage, et les fruits que Dieu en a tirés, que par le iournal que le Pere Dablon nous en a escrit.

CHAPITRE III.

Voyage du Pere Ioseph Chaumonot et du Pere Claude Dablon, à Onontagué, païs des Iroquois Superieurs.

Les Peuples nommés Agnieronnons, s'appellent les Iroquois d'embas, ou les Iroquois Inferieurs ; et nous prenons les Onontaeronons, et autres Nations qui leur sont voisines, pour les Iroquois d'en-haut ou les Iroquois Superieurs, pource qu'ils s'auacent davantage en montant vers la source du grand fleuue Saint Laurent, et qu'ils habitent vn païs plein de montagnes. Onontagé, ou bien, comme les autres prononcent, Onontagué, est la principale demeure des Onontaeronons, et c'est en ce lieu où s'est fait nostre voyage.

Estant donc partis de Kebec le 19. Septembre 1655. de Montreal le 7. d'Octobre, nous montasmes le saut de Saint Loüys : ce sont des courans d'eau et des brisans qui durent enuiron vne lieuë. Comme ce passage est assés rude et difficile, nous ne fismes que quatre lieuës cette premiere iournée. Le lendemain, nous allasmes trouuer, à vn quart de lieuë de nostre giste, quelques-vns de nos Sauuages qui nous auoient precedés, pour auoir le loisir, en nous attendant, de faire des Canots. Nous passasmes le reste du iour avec eux pour les attendre.

Le 9. nous trauersames le Lac nommé de Saint Loüys, qui se rencontre au beau milieu du liet du fleuue de Saint Lau-

rent. Ce grand fleuve forme des Lacs en quelques endroits, respendant ses eaux dans des lieux plus plats et plus bas, puis les resserrant dans son canal.

Le 10. qui étoit vn Dimanche, nous eusmes la consolation de dire la Sainte Messe. Comme nos guides attendoient le reste de leurs gens, nous eusmes bientôt dressé vn Autel, et une Chapelle vivante, puis qu'elle étoit bâtie de feuillages. Nous fismes du vin des raisins du païs, que les Lambruches portent en assés grande abondance. Nos deuotions faites, nous nous embarquâmes, et à peine auions nous fait vne lieüe, que nous trouuâmes des chasseurs Sonontouaronns, qui nous dirent que leur Nation deuoit enuoyer vne Ambassade aux François, sur l'Automne, ce qu'ils ont executé.

Le 12. nous passons quantité de rapides à force de rames ; et sur le soir, au lieu de nous reposer, ayant bien trauaillé dans ces courans, qui s'étendent enuiron cinq lieuës, il nous fallut faire le guet et nous tenir sur nos gardes, pour ce que nous apperceusmes des Agnieronnons, grands ennemis des Hurons, dont nostre bande étoit en partie composée.

Le 13. nous ne fismes pas grand chemin ; pour ce que nos prouisions manquant, nos chasseurs et nos pescheurs alloient chercher leur vie et la nostre dans les bois et dans les riuieres.

Le 14. la pesche ny la chasse ne nous fauorisant point, et nos viures se trouuant bien courts et nos dents allongées par la faim, nous fismes curée d'une vache sauuage, c'est à dire d'une espece de biche, car ces animaux ont le bois fait comme ceux des cerfs, et non comme les cornes de nos taureaux d'Europe. Cette pauvre beste s'estoit noyée, et sa chair sentoît bien mal ; mais l'appetit est vn braue Cuisinier : il ne mit dans ce mets ny sel, ny poiure, ny cloux de giroffle, et cependant il nous le fit trouuer de haut goust. Disons plustost que le zele et l'ardeur qu'on a de gagner ces pauvres gens à Dieu, répand vn sucre si doux sur toutes les difficultés qu'on y rencontre, qu'on trouue en verité *dul-*

cedinem in forti, la douceur dans l'amertume.

Le 15. Dieu nous fit passer de la disette dans l'abondance : il donna huit ours à nos chasseurs. Aussi-tost, nous vismes quasi tous nos gens deuenus bouchers et cuisiniers. On ne voioit que chair, que graisse, que peaux tout à l'entour de nous ; quatre marmittes bouilloient incessamment, et quand il en fallut venir aux cousteaux et aux dents, iamais personne ne demanda ny pain, ny vin, ny sel, ny saulce. Il est vray que la chair d'ours est fort bonne en ces rencontres sans saupiquets. La pluie suruenant là dessus, obligea nos affamés à se refaire tout le iour, sans douleur de perdre le beau temps.

Le 17. l'abondance continuë : nos gens tuent trente ours ; vn seul en tua dix pour sa part. L'une des ceremonies du festin qui suiuit ce grand carnage, fut de boire de la graisse de ces ours, apres le repas, comme on boit de l'hypocras en France ; et ensuite ils se frotterent tous, depuis les pieds iusques à la teste, avec cette huile, car en verité la graisse d'ours fonduë paroist de l'huile.

La nuit du 18. au 19. nous eusmes le diuertissement d'un accident agreable. Vn de nos Sauuages s'éueille à minuiet tout hors d'haleine, palpitant, criant, se tourmentant comme vn insensé. Nous crûmes d'abord qu'il étoit tombé du haut mal, tant il auoit de conuulsions violentes. On court à luy, on l'encourage, mais il redouble ses cris et sa furie, ce qui iettoit déjà la crainte dans les esprits, en sorte que l'on cacha les armes, de peur qu'il ne s'en saisist. Pendant que les vns preparent vn breuuage pour le guerir, les autres l'arrestent le mieux qu'ils peuuent ; mais il s'échappe de leurs mains et se va ietter dans la riuiere, où il se démenoit étrangement ; on court apres luy, on le retire, et on luy prepare du feu. Il dit qu'il a grand froid ; mais pour se chauffer, il se retire du feu et se va placer aupres d'un arbre ; on luy presente la medecine preparée, il ne la iuge pas propre à son mal. Qu'on la donne à cet enfant, dit il, monstrant la peau d'un ours remplie de

paille. Il fallut luy obeïr, et la verser dans la gueule de cet animal. Jusques alors tout le monde étoit dans l'apprehension ; enfin, après auoir esté bien interrogé quel étoit son mal, il dit qu'il auoit songé qu'un certain animal, dont le propre est de se plonger dans l'eau, l'auoit éueillé et s'étoit mis dans son estomach ; que pour le combattre, il s'étoit allé jeter dans la riuere, qu'il en vouloit estre victorieux. Pour lors, toute la crainte se changea en risée. Il falloit pourtant guerir l'imagination blessée de cet homme : c'est pourquoy ils font tous semblant d'estre insensés comme luy et d'auoir à combattre des animaux qui se plongent en l'eau. Là dessus ils se disposent à faire suerie, pour l'obliger à la faire avec eux ; comme il crioit et chantoit à gorge déployée dans le petit tabernacle où ils font cette suerie, imitant le cry de l'animal qu'il combattoit, ils se mirent aussi tous tant qu'ils étoient à crier et à chanter selon les cris des animaux à qui ils croyoient auoir affaire, frappant tous ce miserable à la cadence de leur chant. Quelle confusion d'une vingtaine de voix contre-faisant les canards, les sarcelles et les grenouilles ! et quel spectacle de voir des gens qui font des fous pour guerir un fol ! Et apres tout, ils réussirent ; car nostre homme ayant bien sué et s'étant bien lassé, se coucha sur sa natte et dormit aussi paisiblement que si rien ne fust arriué. Son mal, venu par un songe, s'en alla en dormant comme un songe. Qui conuerse avec les Sauvages païens, est en danger de perdre la vie par un songe.

Le 19. nous n'auançons que de 3 petites lieuës.

Le 20. nous passons le saut du Lac, apres auoir traîné nos canots par quatre ou cinq rapides pendant vne demy-lieuë. La rapidité y est grande, et les bouillons fort éleuës.

Le 24. nous arriuons de bonne heure au Lac Ontario. On tua, sur le soir, cinq cerfs dans l'entrée du Lac. Il n'en falloit pas dauantage pour arrester nostre équipage. Nous considerons à loisir la beauté de ce Lac, qui est à my chemin

de Montreal et d'Onontagué. C'est neantmoins la moitié la plus difficile, sans comparaison. Il faut passer un rapide furieux, qui fait comme l'emboucheure du Lac ; en suite on entre dans vne belle plaine d'eau, semée de diuerses Isles distantes, l'une de l'autre, d'un petit quart de lieuë. C'est chose agreable de voir les troupeaux de vaches ou de cerfs nager d'isles en isles. Nos chasseurs leur coupent le chemin, lors qu'ils retournent en terre ferme, et en bordent tout le riuage, les conduisant à la mort, au lieu qui leur plaist.

Le 25. nous auançons 8 lieuës dans l'entrée du Lac, large de trois petits quarts de lieuës.

Le 26. nous y entrons tout de bon, faisant sept à huit lieuës. Je n'ay rien veu de si beau, ny de si affreux. Ce ne sont qu'isles, que gros rochers grands comme des villes, tous couuerts de cedres et de sapins ; le Lac mesme est bordé de grosses roches escarpées, qui font peur à voir, cachées de cedres pour la plus part. Etant sur le soir, du côté du Nord, nous passons à celui du Sud.

Le 27. nous auançons 12 bonnes lieuës, par vne infinité d'Isles, grandes et petites. Apres quoy, on ne découvre que de l'eau de tous côtés. Le soir nous faisons rencontre d'une bande de chasseurs Sonontouaronons, qui ont passion de nous voir ; et pour le faire plus à leur aise, ils nous inuiterent à un festin composé de bled-d'inde et de febues cuites dans la belle eau toute claire. Ce mets, assaisonné d'un petit filet du veritable amour, a ses delices.

Le 29. nous arriuasmes sur les 9 heures du matin à Otihatangué. On nous presente la chaudiere de la bien-venue. Tout le monde est l'un sur l'autre pour nous voir manger. Otihatangué est vne riuere qui se décharge dans le Lac Ontario ; elle est estroite en son emboucheure, mais bien large dans son liect ordinaire. Elle est riche en prairies, qu'elle fertilise et qu'elle partage en quantité d'isles hautes et basses, toutes propres à semer du bled. La fecondité de cette riuere est telle, qu'en tout temps elle porte diuerses sortes de poissons. Au

printemps, si-tost que les neiges sont fonduës, elle est pleine de poissons dorés, les carpes les suivent, l'achigen vient apres ; c'est vn poisson plat et long d'un demy pied, d'un goust tres excellent ; apres luy viennent les barbuës. Et à la fin de May, quand les fraises sont meures, on y tuë l'esturgeon à coups de hache. Tout le reste de l'année iusques en hyuer, le saumon fournit de quoy viure au Bourg d'Onontaté. Nous couchasmes hier sur les riuës d'un Lac où, fendant la glace sur la fin de l'hyuer, on pesche ou plustost on puise du poisson à seaux. C'est icy le premier giste que nous ayons fait dans le païs des Onontaheronons. Nous y auons esté receus avec de grands témoignages d'amitié. Vne vingtaine de Hurons qui étoient icy à la pesche, firent paroistre le contentement qu'ils auoient de voir le Pere Chaumonot. Les vns se iettent à son col, les autres l'inuitent au festin, d'autres lui enuoient des presens. Il faut, dit l'un d'eux, que la Priere se fasse en public, la cabane est trop petite, et ce n'est pas chose dont il se faille cacher. En effet, les infidèles qui étoient presens, ne s'en formaliserent pas. Le Pere entend les Confessions, instruit ces pauvres gens qui n'auoient pas ouï parler de Dieu depuis leur captiuité. Les Hurons du Village de Contareia, qui n'auoient iamais esté instruits, pour ce qu'ils auoient de grandes auersions de la Foy, ont déjà commencé à se rendre, prestant l'oreille avec attention aux discours du Pere : tant il est vray que *afflictio dat intellectum*.

Le Pere rencontra icy Otohenha, l'hoste du feu Pere Garnier et du Pere Garreau, dans la nation du Petun. Il fut si saisi de ioye à la veüe du Pere, qu'il ne peut parler d'abord, et fut obligé de différer à vn autre temps à luy raconter toutes ses auentures, qui sont que, comme il estoit en chemin, luy, toute sa famille, et la fille du bon René nommée Ondoaskoua, menant vn canot chargé de pelleteries et portant des presens de la part de deux Capitaines de son païs, qui demandoient place pour

demeurer à Kebec, il fut malheureusement rencontré par les Onontaheronons, toute sa famille fut prise et dispersée en diuerses cabanes, dont vne femme ayant esté aduertie sous-main, que les parens de celuy, pour qui elle auoit esté donnée, vouloient la brusler, s'enfuit dans les bois avec son enfant, apres que René l'eust baptisé.

Ce n'est pas chose moins funeste, ce qu'il raconta de la mort de cette fameuse Marthe Gahatio ; sa sainteté est assez connue. Dieu a voulu l'éprouuer bien rudement. Il dit donc que l'an passé, estant allé en guerre contre la nation du Chat avec les Onontaheronons, et pris et saccagé vne Bourgade, il trouua parmy les morts le bon René Sondiouanen, et sa fille parmy les captifs, avec cette Marthe dont nous parlons. Ce fut à s'entr'encourager à garder à Dieu leur promesse et à mourir dans la profession de la Foy. La pauvre Marthe, qui ne pouuoit pas si bien suivre le victorieux, à cause d'un genouil enflé, et d'un petit enfant qu'elle auoit bien de la peine à porter, fut cruellement bruslée en chemin. Deux de ses enfans se sont bien échappés de la main des Onontaheronons ; mais on n'en a eu aucune nouvelle. C'est vne pitié d'entendre ces pauvres gens touchant leur seruitude : plusieurs d'entre eux ont esté tués par ceux mesmes qui leur auoient donné la vie. Il ne faut qu'une petite desobeissance, ou vne maladie, pour leur faire décharger vn coup de hache sur la teste.

Le 30. nous quittasmes l'eau pour nous disposer à aller par terre à Onontagué. L'apres-midy parurent 60 Guerriers Oueoutchoueronons qui s'en alloient au de là du saut contre les Peuples qu'on appelle les Nez percés. Atondatochan les conduisoit : c'est celuy qui fut à Montreal en la seconde Ambassade qu'y enuoia le bourg d'Oneout ; c'est vn homme bien fait et éloquent. Il nous pria de rester icy encor vn iour afin d'apprendre ce qui nous amenoit.

Le 31. ces Guerriers s'assemblent tous, et apres les ceremonies ordinaires en tel rencontre, le Pere Chaumonot s'adressant à Atondatochan, lui dit en

premier lieu, qu'il se rejoüissoit et remercioit Dieu de voir ce grand homme, dont la voix auoit retenti si haut à Montréal, qu'elle s'y faisoit encore entendre tant elle estoit forte ; en second lieu, que le sujet qui l'amenoit en ce pais là, c'étoit pour faire executer sa parole donnée, pour ne parler plus qu'un mesme langage, n'auoir plus qu'un mesme Soleil et un mesme cœur, estre freres désormais. A ces deux articles, se firent les acclamations ordinaires, et tous firent paroistre par leur contenance la ioye qu'ils auoient de ce discours ; et par ce que le bruit auoit couru icy, qu'on auoit conclud la paix entre les François et les Annieronons, sans y comprendre les Algonquins et les Hurons, le Pere adiouta en troisième lieu, qu'il venoit pour faire et conclure vne bonne paix vniuerselle. Et en quatrième lieu, il fit un présent de 1500 grains de porcelaine, pour les inuiter à bien traiter les deux François qui estoient parmi ceux qu'ils alloient combattre ; et qu'au reste, il prioit celui qui a tout fait, d'auoir soin de son entreprise. Nous auions resolu de luy faire un present considerable pour arrester ses soldats ; mais nous apprismes sous main, qu'asseurement nous eussions esté refusez, pour ce qu'ils étoient viuement piqués de la mort de quelques-uns des leurs, qu'ils vouloient venger à quelque prix que ce fust. Apres que le Pere eut parlé l'espace d'une demy-heure, le Chef commença la chanson de réponse, et tous s'accordans merueilleusement bien, se mirent à chanter d'une façon semblable en quelque façon à nostre plain-chant. La premiere chanson disoit qu'il emploieroit tout le reste du iour pour remercier le Pere d'une si bonne parole qu'il leur auoit portée ; la seconde fut pour le congratuler de son voyage et de son arriuée ; on chanta la troisième fois pour allumer un feu au Pere, afin qu'il en prist possession ; le quatrième chant nous faisoit tous parens et tous freres ; le cinquième iettoit la hache dans le fond des abismes, pour faire regner la paix dans toutes ces contrées ; la sixième chanson étoit, pour rendre le François

maistre de la riuere de Ontiahanagué. C'est icy où ce Capitaine inuita les sau-mons, les barbuës, et les autres poissons à se ietter dans nos rets, et à ne remplir cette riuere que pour nostre service. Il leur disoit qu'ils seroient bien-heureux de finir si honorablement leur vie. Il nomma tous les poissons de cette riuere iusques aux plus petits, les apostrophant tous avec son trait d'esprit. Il adiouta mille autres choses, qui firent rire tous les assistans. La septième chanson nous fut encor plus agreable. C'étoit pour ouurir leurs cœurs et nous faire lire le contentement de nostre arriuée, et à la fin de leurs chansons ils nous firent un present de deux mille grains de porcelaine. Là-dessus le Pere, élevant sa voix, luy dit que la bonté de ses paroles alloit touiours croissant, que iusques à present elle auoit retenti par tous les confins du Lac d'Ontario ; mais que doresnavant, elle alloit voler au delà du plus grand de tous les Lacs, et qu'elle s'entendrait comme un tonnerre par toute la France. Cela plut extrêmement à ce Capitaine et à tous ses gens, qui en suite nous inuiterent au festin, qui acheua la feste.

Le 1^{er} jour de Novembre, nous partons par terre pour Onontagué : nous rencontrâmes vne bonne Huronne nommée Therese Oionhaton. Cette pauvre femme ayant appris l'arriuée du Pere, vint de trois lieux où elle demouroit pour l'attendre au passage. Sa ioye fut grande, de ce qu'elle voyoit encor, vne fois deuant qu'elle mourir, les Robbes noires. Le Pere luy demanda si le petit enfant qu'elle tenoit entre ses bras étoit baptisé, et par qui ? Elle répond qu'elle mesme l'a baptisé par ces paroles : Iesus, aye pitié de mon enfant ; ie te baptize, mon enfant, afin que tu sois bien-heureux au Ciel. Le Pere l'instruit là dessus, la confesse et la console. Nous passons la nuit sur le bord d'un ruisseau, apres auoir fait cinq bonnes lieux. Nous en delogeons dès la pointe du iour, le 2. de Novembre ; et apres auoir fait six à sept lieux, nous logeons à la même enseigne, où nous auons tousiours logé, sçauoir est à la belle Etoile. Le 3. nous

la quittons deuant le Soleil. Le Pere fait rencontre en chemin de la sœur de cette Therese dont nous venons de parler, qui luy raconta ses infortunes les larmes aux yeux. L'auois, disoit-elle, deux enfans dans ma captiuité, mais hélas ! ils ont esté massacrés par ceux à qui ils auoient esté donnés. Et ie suis tous les iours dans l'apprehension d'un semblable malheur. J'ay à toute heure la mort deuant les yeux. Il fallut la consoler et puis la confesser, et la quitter promptement pour suivre nos guides, qui nous conduisoient ce iour là à Tethiroguen : c'est vne riuere qui sort du Lac appelé Goienho. Oneïout, Bourgade de l'une des Nations des Iroquois Superieurs, est au dessus de ce Lac qui, se retrecissant, fait la riuere Tethiroguen, et en suite vn saut ou vne cascade d'une pique de haut appelée Ahaoueté. Aussi-tost que nous fusmes arriués à cette riuere, les plus remarquables d'entre vn bon nombre de pêcheurs, que nous y rencontrâmes, nous vindrent faire compliment, et puis nous conduisirent dans les plus belles cabanes. Le 4. Novembre, nous fîmes enuiron six lieuës tousiours à pied, et embarrassés de nostre petit bagage, nous passâmes la nuict dans vne campagne, à 4 lieuës d'Onontagué.

CHAPITRE IV.

Arriuée des Peres à Onontagué.

Le 5. iour de Novembre de l'an 1655, comme nous continuions nostre chemin, vn Capitaine d'importance, appelé Gonnaterezon, fit vne bonne lieuë pour venir au deuant de nous. Il nous fait faire halte, nous complimente agreablement sur nostre arriuée, se met à la teste de nostre Escouade et nous mene graument iusques à vn quart de lieuë d'Onontagué, où les Anciens du païs nous attendoient. Aiant pris place aupres d'eux, ils nous presenterent les meilleurs mets

qu'ils eussent, sur tout des Citroüilles cuites sous la braise. Pendant que nous mangeons, vn Ancien Capitaine nommé Okonchiarenne, se leue, fait faire silence, et nous harangue, vn grand quart-d'heure, disant entre autres choses, que nous estions les tres-bien venus, fort souhaités et attendus depuis long-temps : que puisque la ieunesse, qui ne respire que la guerre, auoit elle mesme demandé et procuré la paix, c'estoit à eux, qui étoient les Anciens, à ne manier plus les armes, à la ratifier et à l'embrasser de tout leur cœur, comme ils faisoient ; qu'il n'y auoit que l'Agnieronnon, qui vouloit obscurcir le Soleil, que nous rendions si beau par nostre approche, et qui faisoit naistre des nuages en l'air, à même temps que nous les dissipions ; mais que tous les efforts de cet enuieux tomberoient par terre, et qu'enfin ils nous possederont ; qu'à la bonne heure donc nous prissions possession de nos terres, et que nous entrassions chez nous avec toute assurance. Apres auoir étendu ce discours, et parlé d'une façon qui sembloit étudiée, le Pere repliqua, que sa parole nous étoit vn breuillage bien agreable, qui nous ostoit toute la fatigue du chemin ; qu'il venoit de la part d'Onnontio pour satisfaire à leurs poursuites, et qu'il ne doutoit point qu'ils ne dussent estre contents, quand ils apprendroient sa commission. Tout le Peuple écoutoit avec attention et avec admiration, ray d'entendre vn François si bien parler leur langue. Ensuite nostre Introduceur se leue, donne le signal, et nous conduit au trauers d'un grand peuple, dont les vns étoient rangés en haye pour nous voir passer au milieu d'eux, les autres couroient apres nous, les autres nous presentent des fruits, iusqu'à ce que nous arriuasions au Bourg, dont les ruës étoient bien nettoyées, et les toits des cabannes chargés d'enfans. Enfin nous entrons dans vne grande cabanne qui nous étoit preparée, et avec nous, tout ce qu'elle pouuoit contenir de monde.

Apres nous estre vn peu reposés, on nous appelle pour vn festin d'ours, nous nous excusâmes à cause du vendredy ;

ce qui n'empescha pas que nous ne fusions traités, tout le reste du iour, en diuers endroits, en castors et en poissons.

Le soir, bien tard, les Anciens tiennent Conseil dans nostre cabanne : vn d'eux nous ayant fait ciuilité de la part de toute la nation, nous fit deux presents : vn de 500 grains de pourcelaine, pour nous essuier les yeux, qui étoient trempés des larmes répandues pour les meurtres arriüés chez nous cette année, et comme la douleur fait perdre la voix, ayant bien reconnu, disoit-il, à nostre arriüée, qu'elle étoit foible, il adiousta vn second present de 500 grains, pour fortifier nostre estomach et netoyer les flegmes de nostre gorge, afin de nous rendre la voix bien claire, bien libre et bien forte. Le Pere les remercia de leur bonne volonté, et leur dit qu'Onnontio et Achiendasé, ce sont les noms de Monsieur le Gouverneur et du Pere Supérieur de nos Missions, auoient les yeux tournés du costé d'Onontagué pour voir de Kebec l'état où nous estions, et qu'il leur faisoit vn present de 2000 grains, pour leur faire ouurir la porte de la cabanne où ils nous auoient logés, afin que tous les François pussent voir le bon traitement que nous y receuions, les belles nattes sur lesquelles nous étions, et le bon visage qu'ils nous faisoient. Ils furent ravis de ce compliment.

Le lendemain 6. de Nouembre, on nous invite dès le point du iour pour aller à diuers festins, qui durerent tout le matin. Ce qui n'empescha pas le Pere d'aller voir des malades, qui promirent de se faire instruire, s'ils retournoient en santé.

Le 7. iour de Dimanche, se tint vn Conseil secret de 13 Capitaines, où il fut appelé apres auoir fait prier Dieu à vne 20. de personnes qui se presenterent. On dit donc au Pere, dans cette assemblée : 1^e que Agochiendagueté, qui est comme le Roy du país, et Onnontio, auoient la voix également forte et constante, et que rien ne pourroit rompre vn si beau lien, qui les tenoit si estroitement vnís par ensemble ; 2^e qu'ils don-

neroient de leur plus leste ieunesse pour remener les Ambassadeurs Hurons qui étoient venus traiter de Paix avec nous ; en troisiéme lieu, ils prierent qu'on fit sçauoir à Onnontio que, quoy que quelqu'un de leurs gens receust quelque mauvais traitement, ou mesme fust tué par les Annieronnons, cela n'empescheroit pas pourtant l'alliance qu'ils desiroient ; qu'il en seroit de mesme du costé d'Onnontio, s'il arriüoit du malheur à quelques François du mesme costé ; en quatrième lieu, ayant appris que la chose la plus agreable qu'ils pouuoient faire à Onnontio, estoit de luy faire sçauoir dès cet Automne qu'ils auoient erigé vne Chapelle pour les Croyants, que pour luy complaire, ils y pouruoiroient au plustost. A cet Article, le Pere ayant pris la parole, leur dit qu'ils auoient trouué le secret d'enleuer le cœur de Monsieur le Gouverneur, et de le gagner tout à fait. Tous firent vn cri d'approbation, par lequel finit le Conseil.

Sur le soir, parlant familièrement au Pere, ils le prierent de les entretenir vn peu de la France. Le Pere trouuant vne si belle occasion de commencer son coup, leur represente comme la France auoit autresfois esté dans le mesme abus dans lequel ils sont ; mais que Dieu nous auoit ouuert les yeux par le moyen de son Fils ; sur quoy expliquant le grand mystere de l'Incarnation, refuta toutes les calomnies qui auoient couru dans leur país contre la Foy. Il fit cela si bien et si agreablement que, pendant l'espace d'une bonne heure et demie qu'il parla, ils ne firent paroistre aucun signe d'ennuy. L'issuë du conseil fut vn festin, et vne excuse de ce que les traitements d'Onontagué n'estoient pas si bons que ceux qu'on fait à Kebec à leurs Ambassadeurs. La iournée se termina par vn grand concours, tant de ceux qui venoient pour prier Dieu, que des autres que la curiosité attiroit.

CHAPITRE V.

Les Peres traitent avec ces peuples.

Tout le premier iour se passe partie en festins, partie à traiter de la paix pour les Algonquins ; et comme cette affaire estoit la plus épineuse, elle demandoit de plus grandes deliberations. C'est pourquoy le Pere fit aduertir les Anciens qu'il auoit quelque chose à leur communiquer en particulier. Estans assemblez, il leur dit : 1^o que l'affaire des Hurons estant toute concludë, il n'en parloit point dauantage, mais qu'il assureroit que les Algonquins viendroient en Ambassade le Printemps prochain, s'ils voyoient les esprits disposez à la paix ; 2^o que quand les Hurons auroient estably leur Bourgade près de nous, les Algonquins estoient pour nous y venir aussi voir ; en troisieme lieu, que pour auoir vne entiere assurance du desir qu'auoient les Onnontaeronnons de faire la paix, les Algonquins esperoient reuoir quelques-vns de leurs neveux captifs, puis qu'eux-mesmes auoient si liberalement relasché leurs prisonniers à la requeste du Gouverneur de Montreal, et les auoient renuoyez avec des presens, à quoy neantmoins on n'auoit pas satisfait ; en quatrieme lieu, qu'ils deuoient cesser de leuer la hache contre la Nation des Nez percez, s'ils vouloient que la paix fust vniuerselle. La response fut, qu'on delibereroit sur ces quatre Articles.

Le soir du mesme iour, vne trentaine d'Anciens s'estans assemblez chez nous, inuiterent le Pere, comme pour le diuertir, à leur raconter quelque belle chose. Le Pere les entretint pendant vne grosse heure sur la Conuersion de S. Paul, dont ils furent si ravis, qu'ils le prièrent de continuer, et sur tout de leur dire quelque chose du commencement du monde. Il le fit, et prescha en outre sur les principaux mysteres de nostre Religion, avec tel succez, qu'à la fin vn d'eux se mit à prier publiquement celui qui a tout fait, et deux autres

demandèrent ce qu'il falloit faire pour estre du nombre des croyans.

Le 9. le Pere, confessant vn Sauvage dans vne cabanne, aperceut vis à vis de luy vn enfant de quatre ans bien malade ; il le voit, luy fait prendre quelques remedes, et le baptise, cueillant ce premier fruit que Dieu luy mit entre les mains. L'apres-midy, deux Deputez arriuerent de la part des Iroquois du Bourg d'Oneïout, pour auoir liberté d'assister au Conseil. Ils firent le soir grande assemblée chez nous, et apres vn long discours, vn d'eux s'adressant au Pere, luy fit present d'un collier de mille grains, pour nous faire part de la ioye qu'ils auoient de nostre arriüée. La response fut, que puis qu'Onnontio et Agochien-daguesé n'estoient plus qu'un, il falloit que les Onneioutchoueronons fussent enfans du premier, comme ils l'estoient du second. On fit donc vn present pour les adopter ; ce qui leur agreea plus qu'on ne peut dire.

L'onzieme, pendant que le Pere traualloit à releuer les anciens fondemens de l'Eglise Huronne, on fut visiter la Fontaine salée, qui n'est qu'à quatre lieüs d'icy, proche du Lac appellé Ganentaa ; lieu choisi pour l'habitation Françoise, parce qu'il est le centre des quatre Nations Iroquoises, que l'on peut de là visiter en canot sur des Riuieres et sur des Lacs qui en font le commerce libre et fort facile. La pesche et la chasse rendent cet endroit considerable : car outre le poisson, qui s'y prend en diuers temps de l'année, l'anguille y est si abondante l'Esté, que tel en prend au harpon iusques à mille en vne nuit ; et pour le gibier, qui n'y manque pas l'Huyer, les tourtres de tout le Pais s'y ramassent sur le Printemps en si grand nombre, qu'on les prend avec des rets. La fontaine dont on fait de tres-bon sel, coupe vne belle Prairie, enuironnée de bois de haute fustaye. A 80 ou 100 pas de cette source salée, il s'en voit vne autre d'eau douce ; et ces deux contraires prennent naissance du sein d'une mesme colline.

Le 12. fut amené vn captif pris sur la Nation de Chat, qui va estre l'objet

de la rage de ces peuples, qui ne se donnent plus de quartier l'un à l'autre : c'est un ieune enfant de neuf à dix ans qui doit estre bruslé dans peu, et c'est ce qui fit prendre resolution au Pere, de tascher à tirer des feux d'enfer l'ame de celuy dont il ne pouuoit pas sauuer le corps ; mais comme la haine de ces barbares va iusqu'à tel excez, qu'ils ne veulent pas mesme que leurs ennemis soient heureux en l'autre monde, il fallut vser d'adresse pour instruire et baptiser en cachette ce pauvre malheureux. Le Pere l'ayant donc veu, et luy ayant parlé, fit semblant d'auoir soif : on luy donna de l'eau. Il en boit, et en fait tout exprés couler quelques gouttes dans son mouchoir ; il n'en falloit qu'une pour luy ouurir la porte du Ciel. Il le baptisa deuant que d'estre bruslé. Il ne fut que deux heures dans les tourmens, parce qu'il estoit ieune ; mais il fit paroistre une telle constance, qu'il ne ietta ny larmes, ny cris, se voyant au milieu des flammes.

Le 14. qui estoit un Dimanche, ne pût mieux commencer que par le Saint Sacrifice de la Messe, que nous celebrâmes sur un petit Autel, dans un Oratoire pratiqué en la cabane de Teotonharason ; c'est une des femmes qui estoient descendues à Kebec avec les Ambassadeurs. Elle est icy considerée pour sa noblesse et pour ses biens, mais notamment pource qu'elle s'est hautement declarée pour la Foy, en faisant Profession publique, instruisant tous ceux qui luy appartiennent, ayant déjà pressé et souuent demandé le Baptisme pour soy, pour sa mere et pour sa fille, apres leur auoir expliqué elle-mesme les mysteres de nostre Religion et appris les Prieres.

Sur les 10 heures du mesme iour, destiné pour faire les presents, toutes choses estant préparées, après auoir publiquement, et à genoux, recité les Prieres, avec un grand silence de toute l'assemblée, nouuelles arriuerent que les Deputés d'Oïogôien entroient dans le Bourg. Il fallut briser là, et se disposer à les recevoir sortablement à leur qualité. Le Pere leur fit deux presents de compli-

ment ; ils répondent par deux autres, et en adioustent un troisieme, pour le prier de differer au lendemain la ceremonie, à cause que le iour estoit bien auancé ; ce qui fut accordé.

CHAPITRE VI.

Les Peres font leurs presents.

Le Lundy 15. de Nouembre, sur les neuf à dix heures du matin, apres auoir mis secrettement en Paradis un petit moribond par les eaux du Baptisme, tous les Anciens s'estans assemblez avec le peuple, dans une place publique, comme nous l'auions demandé, pour contenter la curiosité de tout le monde, nous commençons par les Prieres publiques, comme le iour precedent, puis le Pere adopta ceux d'Oïogôen pour enfans. Apres quoy, il estala un grand collier de porcelaine, pour dire que sa bouche estoit celle d'Onnontio, et que les paroles qu'il alloit prononcer, estoient les paroles des François, Hurons et Algonquins, qui parloient tous par sa langue.

Le premier present appaisoit les cris que le Pere entendoit par tout, et essuyoit les larmes qu'il voyoit couler sur leur visage ; mais parce que ce n'étoit rien de les essuyer, et qu'il ne pouuoit pas tarir ce fleuve tandis que la source dureroit, il fit le second present pour leur remettre l'esprit, d'où venoient toutes ces douleurs : et parce que le siege de l'esprit est dans la teste, il leur fit une couronne du collier qu'il leur presentoit, et leur appliqua sur la teste l'un après l'autre. Ils furent d'abord surpris de cette nouveauté, à laquelle ils se plurent, quand ils virent que le Pere tenoit en main une petite chaudiere, pleine d'un excellent breuage, et que pour troisieme present il leur en fit boire à tous, afin d'extirper la douleur et appliquer le remede iusqu'au fond du cœur et des entrailles ; ce qui fut accompagné d'un beau collier. Et

pour essuier le sang et semer la joye par tout, et ne laisser aucun vestige de tristesse en quelque endroit que ce fust, le Pere fit quatre presents aux quatre Nations Iroquoises : c'estoient quatre peaux de Castor, vne pour chaque Nation.

Le 9^{me} present les toucha encor beaucoup. Le Pere fit paroistre vn petit arbre, dont les branches d'enhaut portoient les noms de leurs Capitaines defunts, et ces branches estoient coupées, pour signifier leur mort ; mais l'arbre auoit quantité d'autres branches fortes et bien vertes, qui representoient leurs enfants, par le moyen desquels on faisoit reuiure ces Heros decedez, en la personne de leurs neveux. Ils regardoient bien plus attentiuement ce bois que la pourcelaine qui estoit iointe à ce present.

Les deux suiuants estoient pour les asseurer que Annenraj et Tahaionhacou, deux fameux Capitaines tuez à la guerre, dont le premier auoit iuré serment de fidelité entre les mains du Gouverneur de Montreal, et le second estoit mort inuouquant le Ciel ; pour les asseurer, dy-je, que ces deux braues n'étoient pas morts, et qu'ils demeuroient aussi fortement vnis avec les François, que les colliers qu'on presentoit pour eux estoient inseparablement attachez par ensemble.

Ce qui leur agrea dauantage, fut l'onzième present : car le Pere ayant tiré son mouchoir, il leur fit paroistre dedans, d'vn costé des cendres d'vn certain Teotegouisen enterré aux Trois Riuieres, et de l'autre des cendres des François, et les meslant ensemble, leur declaroit qu'eux et les François n'estoient tous qu'vn, et auant et apres la mort. Il ioignit vn second collier à celuy qui accompagnoit ces cendres, pour faire reuiure cet homme. Les approbations furent icy fort grandes, et les esprits bien disposez pour entendre et pour voir ce qui suiuoit : c'estoit le plus beau collier de tous, que le Pere fit paroistre, en disant, que tout ce qu'il auoit fait iusqu'alors, n'estoit qu'vn lenitif et vn petit soulagement à leurs maux ; qu'il ne

pouuoit pas les empescher d'estre malades ny de mourir ; qu'il auoit pourtant vn remede bien souuerain pour toutes sortes de maux ; que c'estoit proprement ce qui l'amenoit en leur païs ; et qu'ils auoient bien fait paroistre qu'ils auoient de l'esprit, en le venant chercher et demander iusqu'à Kebec ; que ce grand remede estoit la Foy, qu'il leur venoit annoncer, laquelle sans doute ils receuroient aussi fauorablement qu'ils l'auoient sagement demandée. Le Pere, pour lors, prescha proprement à l'Italienne : il auoit vn espace raisonnable pour se pourmener et pour publier avec pompe la parole de Dieu. Et il me semble qu'on peut dire apres cela, qu'elle a esté annoncée à tous les Peuples de ces païs. Quand il n'auoit pour recompense de tous ses trauaux, que la consolation d'auoir presché Iesus-Christ en vn si bel auditoire, il auroit sujet de se tenir pleinement satisfait. Quoy qu'il en soit, son Sermon fut fort bien écouté, pendant lequel, de temps en temps, se faisoient des cris d'approbation.

Il fallut adiouter vn autre present, pour purger la Foy des calomnies qu'auoient fait courir contre elle les supposts du demon. Et pour leur faire entrer dans l'esprit ce qu'il leur disoit, il leur fit paroistre vne belle feuille de papier blanc, qui leur representoit l'integrité, l'innocence et la pureté de la Foy ; et vne autre toute gastée et charbonnée, où estoient écrites les calomnies qui se debitoient contre elle. Celle-cy fut lacerée et brûlée à mesure qu'on répondoit et qu'on refutoit ces mensonges, mais avec tant de zeile et d'ardeur, accompagné d'vn torrent de paroles si puissantes, que tous paroissoient estre bien viuement touchez.

Pour donner vn relief à tout cela, suiuoit le present des Meres Vrsulines de Kebec, qui s'offroient de grand cœur à recevoir chez elles les petites filles du païs, pour les éleuer dans la pieté et dans la crainte de Dieu ; et puis celles des Meres Hospitalieres, qui auoient basti tout de nouueau vn grand et splendide Hospital, pour recevoir avec soin

et guerir avec charité les malades de leur Nation qui se trouveroient à Kebec.

Par le dix-septième present, nous demandions qu'on nous erigeast au plus-tost vne Chapelle, pour y faire nos fonctions avec liberté et avec bien-seance. Et par le dix-huitième, qu'on pourueust à ce qui nous seroit necessaire, pendant que nous trauaillerions chez eux tout l'Hyuer.

Les quatre suiuaus estoient pour les asseurer, qu'au printemps prochain la ieunesse Françoisie viendroît ; qu'alors il faudra mettre de bonne heure le canot à l'eau pour les aller prendre ; qu'étant arriuez, ils feroient vne palissade pour la defense publique. Et qu'il estoit bon dès maintenant, de faire parer la Natte pour receuoir les Algonquins et les Hurons qui suiuront les François. A cette nouuelle se fit vn cry extraordinairement haut, par lequel ils declarerent leurs sentiments.

Les deux autres presents estoient pour complaire aux Onnontagueronnons, en inuitant les deux autres Nations d'approcher leurs Bourgs, pour pouuoir mieux participer à l'aduantage du voisinage des François. Il fallut adiouter vn present pour les exhorter d'arrester la hache de l'Annieronnon, et vn autre pour r'allier leurs esprits, afin de n'en auoir plus qu'un.

Le premier des quatre suiuaus qui se faisoient pour les Algonquins, les asseuroit que ces Peuples viendroient le printemps prochain en ambassade ; le deuxième, que quand les François et les Hurons seroient établis, les Algonquins pourront bien les suivre ; le troisième, qu'ils voudroient bien reuoir quelqu'un de leurs neveux captifs ; et le quatrième les fit ressouuenir des presents que firent les Ondataouaouat, lors qu'ils élargirent treize prisonniers entre les mains des François de Montreal.

Nous nous trouuasmes obligez de faire encore vn present bien considerable pour vn ieune François, nommé Charles Garmant, qui est parmy les Oneioutchronnons depuis quelques années. Le Pere, s'adressant au Chef de cette Nation, luy dit qu'il auoit trop d'esprit

pour ne pas voir ce qui estoit à faire sur cette matiere ; qu'il ne vouloit pas luy représenter le plaisir qu'il feroit à Onnontio et à tous les François de leur rendre leur frere ; qu'il voyoit assez la ioye que receuroient ses parens de son retour, et qu'il laissoit tout cela à sa prudence.

Par le penultième, le Pere s'applanissoit le chemin pour marcher teste leuée par toutes les Bourgades Iroquoises, et leur donnoit la mesme liberté pour aller par tout le país des François.

Enfin le dernier present fut vne recapitulation de tout ce qui auoit esté dit, et pour l'inculquer si fortement et si auant dans leur esprit, que iamais plus leurs oreilles ne vinssent à s'ouuoir aux calomnies que les ennemis du repos public pourroient inuenter.

Le Conseil finit par les applaudissemens reiterez de part et d'autre, avec vne réponse qui disoit en deux mots, que le lendemain on répondroit plus amplement.

Il n'est pas croyable combien le discours du Pere et ses belles façons d'agir rauirent ces peuples. Quand il eust parlé iusqu'au soir, disoient quelques-vns, nos oreilles n'auroient iamais esté pleines, et nos cœurs fussent encor restez affamez de ses paroles. D'autres adiuoient que les Hollandois n'auoient ny esprit, ny langue ; qu'ils ne leur auoient iamais entendu parler du Paradis, ny de l'Enfer ; au contraire, qu'ils estoient les premiers à les porter au mal. Les autres declaroient leurs pensées d'une autre façon, mais tous disoient vnanimement en leur langue : *Nunquam sic loquutus est homo*. Ce qui parut bien en suite ; car le premier des deputez d'Oïogoen fut dire au Pere, à l'issue du Conseil, qu'il auoit passion de le prendre pour son frere, qui est vne marque de la haute confiance parmy ces Peuples.

L'après-midy, le Pere s'estant écarté dans vn bois prochain, pour y faire en repos ses prieres, quatre femmes Iroquoises le furent chercher pour se faire instruire, et auant le soir il y en eut neuf qui firent le mesme, parmy lesquelles estoit la sœur du premier de tous les

Capitaines. Quoy qu'il y ait desia des hommes qui fassent profession publique de prier, ils sont pourtant plus honteux, comme ils aduoüerent le soir mesme, lorsqu'estants venus en bon nombre chez nous, et ayant entendu parler le Pere deux heures durant sans s'ennuyer, ils confesserent à la verité qu'ils croyoient dans le cœur, mais qu'ils n'osoient pas encore se declarer ; qu'au reste ce qui les portoit à croire, estoit en partie la derniere victoire qu'ils auoient remportée sur la Nation de Chat, leurs ennemis, n'estant que douze cents contre trois à quatre mille hommes ; et qu'ayants promis deuant le combat, d'embrasser la Foy s'ils retournoient victorieux, ils ne pouuoient à present s'en dedire, apres auoir si heureusement triomphé. En suite de ce discours, le Pere les fit tous prier Dieu, et vn des Deputez se fit par plusieurs fois repeter la priere, pour pouuoir l'apprendre par cœur.

CHAPITRE VII.

Réponse aux présents des Peres.

Le seizième iour fut encore plus heureux que les precedents, estant destiné pour recevoir réponse à nos présents, mais la plus fauorable, que les plus zelés amateurs de nostre Foy pourroient souhaiter. Dés le matin, pendant qu'un de nous baptize vn enfant malade dans vne cabanne, l'autre, apres auoir celebré la sainte Messe en nostre petit Oratoire, y baptize deux ieunes filles, apportées pour cela par leurs parens. La premiere eut le nom de Marie Magdeleine, en consideration de Madame de la Peltrie, qui porte ce nom, et qui a fait la premiere aumosne pour cette Mission, dés auant mesme qu'elle fust commencée ; l'autre est la fille de cette Teotanharon, dont nous auons desia parlé et parlerons encor, et dont la cabanne nous sert de Chapelle. Voila proprement les deux premieres Baptisées avec quelques Ceremonies de l'Eglise. Apres cette sainte action, vers le midy,

tous les notables du Bourg s'étants trouuez dans nostre Cabanne, avec les Deputez des autres Nations, et tout ce qu'elle pouuoit contenir de monde : ils commencerent leur remerciement par six airs, ou six chants, qui n'auoient rien de sauage et qui exprimoient tres naïfement, par la diuersité des tons, les diuerses passions qu'ils vouloient représenter. Le premier chant disoit ainsi : *O la belle terre ! la belle terre ! qui doit estre habitée par les François.* Agochiendaguesé commençoit seul en la personne d'un ancien qui tenoit sa place, mais tousiours de la mesme façon, comme si luy-mesme eust parlé, puis tous les autres repetoient, et sa note et sa lettre s'accordant merueilleusement bien.

Au second chant, le chef entonnoit ces paroles ; *Bonnes nouvelles, tres-bonnes nouvelles.* Les autres les repetoient à mesme ton. Puis le Chef reprenoit : *C'est tout de bon, mon frere, c'est tout de bon que nous parlons ensemble, c'est tout de bon que nous auons vne parole celeste.*

La troisième chanson auoit vn agrément par vn refrain fort melodieux, et disoit : *Mon frere, ie te saluë ; mon frere, sois le bien venu. Aï, aï, aï, hi : O la belle voix ! ô la belle voix que tu as ! aï, aï, aï, hi : O la belle voix, ô la belle voix que j'ay, aï, aï, aï, hi,*

Le quatrième chant auoit vn autre agrément, par la cadence que gardoient ces Musiciens, en frappant des pieds, des mains, et de leurs petunoirs contre leur natte, mais avec vn si bon accord, que ce bruit si bien réglé, mêlé avec leurs voix, rendoit vne harmonie douce à entendre ; en voicy les paroles : *Mon frere, ie te saluë ; encore vn coup, ie te saluë : c'est tout de bon ; c'est sans feintise que j'accepte le Ciel que tu m'as fait voir ; ouy, ie l'agréee, ie l'accepte.*

Ils chanterent pour la cinquième fois, disants : *Adieu la guerre, adieu la hache ; iusqu'à present nous auons esté fous, mais désormais nous serons freres : ouy, nous serons veritablement freres.*

Le dernier chant portoit ces mots : *C'est aujourd'huy que la grande paix se fait. Adieu la guerre, Adieu les armes :*

*car l'affaire tout de son long est belle ;
tu soustiens nos Cabannes, quand tu
viens avec nous.*

Ces chansons furent suivies de quatre beaux presents. Par le premier, Agochiendaguesé ayant fait vn grand discours, pour témoigner le ressentiment qu'il auoit de n'estre plus qu'vn avec Onnontio, dit, que puis que les Hurons et les Algonquins estoient les enfans d'Onnontio, ils deuoient estre aussi les siens ; c'est pourquoy il les adoptoit par les deux premiers presents qu'il iettoit aux pieds du Pere.

Le troisieme et le plus beau de tous ceux qui ont paru icy, estoit vn collier composé de sept mille grains, qui n'étoit rien pourtant en comparaison de ses paroles : C'est le present de la Foy, dit-il, c'est pour te dire que tout de bon ie suis Croyant ; c'est pour t'exhorter à ne te point lasser de nous instruire : continuë de courir par les Cabannes ; prends patience, voyant nostre peu d'esprit pour apprendre la Priere ; en vn mot, mets-nous-la bien auant dans la teste et dans le cœur. Là-dessus, voulant par vne ceremonie extraordinaire, faire éclater son ardeur, il prend le Pere par la main, le fait leuer, le mene au milieu de toute l'assistance, se iette à son col, l'embrasse, le serre, et tenant en main le beau collier, luy en fait vue ceinture, protestant à la face du Ciel et de la terre, qu'il vouloit embrasser la Foy comme il embrassoit le Pere, prenant tous les spectateurs à témoins, que cette ceinture, dont il serroit si étroitement le Pere, estoit la marque de l'vnion étroite qu'il auroit desormais avec les Croyants. Il adioust protestations sur protestations, et serments sur serments, de la verité de sa parole.

Le Pere fait redoubler les cris d'approbation autant de fois que ce Chef promettoit vouloir croire. N'estoit-ce pas là vn spectacle capable de tirer les larmes aux plus endurcis, de voir le premier d'une Nation infidelle faire profession publique de la Foy, et tout son Peuple luy applaudir dans cette action ? le prie tous ceux qui liront cecy, d'éle-

uer leur cœur à Dieu pour ces pauvres Barbares.

Le quatrieme et dernier present estoit peu à comparaison du precedent ; aussi n'estoit-il que pour asseurer le Pere que la chaudiere de guerre contre la Nation de Chat estoit sur le feu ; qu'on iroit à cette expedition vers le Printemps, et que le lendemain on congédieroit les Ambassadeurs Hurons, leur donnant pour escorte quinze des plus apparents du Pais.

Après que ce Capitaine eut acheué de parler, le Chef des Deputez d'Oïgoen se leue et prend la parole, faisant vn remerciement d'une bonne demy-heure, avec grande eloquence et bien de l'esprit. Le suiet de son compliment, fut que luy et toute sa Nation, se tenoient extremement obligez à Onnontio, de ce qu'il leur auoit fait l'honneur de son adoption ; qu'ils ne derogeroient iamais à cette belle qualité, et ne degenereroient pas d'une si illustre adoption ; qu'au reste, tout éclatante qu'elle fust, elle luy estoit honorable, puis que ny luy, ny les siens, n'auoient iamais esté adoptez que par des gens d'apparence ; mais qu'Onnontio mettoit le comble à toute la gloire qu'ils tiroient de ses autres parents et alliez. Et pour faire paroistre la ioye que receuoit le Deputé de cette gloire, il éleua vn chant aussi agreable que nouveau. Tous les assistants chantoient avec luy, mais d'un ton different et plus pesant, frappant leur natte en cadence, pendant quoy cet homme dansoit au milieu de tous, se demenant d'une étrange façon, et n'épargnant aucune partie de son corps, de sorte qu'il faisoit des gestes des pieds, des mains, de la teste, des yeux, de la bouche, s'accordant si bien et avec son chant et avec celuy des autres, que cela paroissoit admirable. Voicy ce qu'il chantoit : *A, a, ha, Gaïanderé, gaïanderé*, c'est à dire proprement en langue Latine, *Io, io triumphe* ; et en suite, *E, e, he, Gaïanderé, gaïanderé, O, o, ho, Gaïanderé, gaïanderé*. Il expliqua ce qu'il vouloit dire par son *Gaïanderé*, qui signifie chez eux chose tres-excellente. Il dit donc que ce que nous

autres nous appellons la Foy, se devoit nommer chez eux *Gaianderé*, et pour mieux signifier cela, il fit le premier present de pourcelaine.

Le second estoit de la part de l'Onneioutchronnon, pour ce qu'estans eux deux freres iumeaux, il se croyoit estre obligé de faire aussi à Onnontio des remerciements de la part de son frere, qui auoit eu pareillement le bonheur de son adoption.

Par le troisième, il asseuroit que le present que nous auions fait le iour precedent, pour r'allier les esprits des Anniehronnon avec les quatre autres Nations, auroit son effet.

Le quatrième nous fut bien agreable, par lequel il faisoit protestation, que non seulement le Pere, mais encore ses deux enfans, seroient tous de bons Croyants : il vouloit dire, et que l'Onnontagueronnon, qui est le pere, et Oïogoen et Onneiout, qui sont ses enfans, embrasseroient la Foy.

Par le cinquième, il prenoit pour ses freres, les Hurons et les Algonquins. Et par le sixième, il asseuroit que les trois Nations se ioindroient ensemble pour aller querir les François et les Sauvages qui voudront venir en leur Pais au Printemps prochain.

Il fallut répondre à tout cela, comme le Pere fit en deux mots, et deux presents, dont l'un estoit pour reparer les bresches qui auoient esté faites en notre Cabanne par l'affluence du peuple qui, la remplissant tout le iour, ne se pouvoient saouler de nous voir ; l'autre, pour nettoyer la natte sur laquelle se tiendront désormais les Conseils de leur Pais avec les François et leurs Alliez.

Cette belle journée fut terminée par l'instruction d'une vingtaine de personnes de ce Bourg, qui se presenterent de nouveau pour prier.

Le dix-septième, apres que nous eûmes celebré la sainte Messe, on nous mena pour prendre les mesures d'une Chapelle. Elle fut bastie le lendemain, et par bon presage, ce fut le iour de la Dedicace de l'Eglise saint Pierre et saint Paul. Il est vray que pour tout marbre et pour tous metaux pretieux, on n'em-

ploya que de l'écorce. Si-tôt qu'elle fut construite, elle fut sanctifiée par le Baptisme de trois enfans, à qui le chemin du Ciel fut aussi bien ouuert sous ces écorces, qu'à ceux qui sont soustenus sur les fonts dont les voûtes sont d'or et d'argent.

CHAPITRE VIII.

Les premiers fruits recueillis en cette Mission.

Le vingt-troisième du mesme mois de Nouembre, le Pere parcourant les Cabannes, rencontra vne Ame, qui a bien des marques de sa predestination ; c'est la sœur d'un des principaux Capitaines d'icy ; laquelle n'eut pas plus tost entendu parler de nostre Foy, qu'elle voulut mettre toute sa famille en estat de salut, priant le Pere de baptizer sur l'heure sa petite fille, et d'aller au plus-tôt à quelques cabannes champestres, qui sont de sa famille, pour y baptizer ses autres enfans. Le Pere promit d'exécuter le tout dans peu de temps.

Le vingt-quatrième, le Pere fut fort sollicité de la mesme grace, pour la grande mere de Teotonharason ; c'est la plus aagée de tout le Pais ; les plus vieux disent, que lors qu'ils estoient enfans, celle-cy estoit desia vieille et aussi ridée qu'elle paroist, de sorte qu'elle passe de beaucoup cent ans. Dieu sans doute luy a conserué vne si longue vie pour la mettre en possession de celle qui ne finit point. Le Pere luy ayant fait voir l'Image de nostre Seigneur, elle en fut si rauie, qu'apres l'auoir bien considerée, elle dit tout bonnement à celuy que l'Image representoit : Prends courage, ne m'abandonne pas, et donne-moy ton Paradis apres ma mort ; prends courage, ne nous quittons point. Nous verrons son Baptisme dans peu de iours.

Nous ne pûmes refuser vne charité que nous fîmes le vingt-cinquième, à vne petite orpheline captiue, et morte peu apres auoir receu ce grand Bene-

fice ; c'estoit plustost pour condescendre au desir de ses parents qui, quoy qu'infidelles, demanderent instamment que nous allassions prier Dieu sur son corps. On ne croiroit pas combien de consolation ils receurent de nous voir à genoux aupres du corps mort, et d'entendre qu'estant baptizée, elle menoit vne vie bien-heureuse dans le Ciel.

Le vingt-huictième, premier Dimanche de l'Aduent, se fit le premier Catechisme solennel dans vne des plus apparentes Cabannes d'Onontagué, notre Chapelle estant trop petite. On le commença par les Prieres, que l'assistance fit tout haut ; puis le Pere expliqua quelques points de nostre Creance ; en suite il fit paroistre quelques Images, pour aider à l'imagination, et faire entrer au cœur la deuotion par les yeux. Il interroge les vns et les autres sur ce qui a esté dit, et recompense ceux qui reüssissent ; et pour conclure, on chante quelques motets spirituels. Vne petite poche estant iointe, et s'accordant bien avec la voix des Sauvages, laissa dans tous les esprits vn grand desir de se trouuer encor à de semblables instructions.

Nous ne pûmes mieux célébrer la Feste de saint François Xavier, qui a fait tant de Baptêmes, qu'en le conférant la veille à deux des plus anciens du Bourg, et le iour mesme à deux enfans, et à d'autres pendant toute l'Oc-taue, en baptizant iusqu'à quatre par iour ; de sorte qu'il semble que ce grand Apostre veuille à présent faire en ce bout du monde, ce qu'il faisoit autre-fois si abondamment en l'autre.

Le second Dimanche de l'Aduent se continua la Doctrine Chrestienne, comme le premier, avec cette difference, qu'à la fin, le Baptême fut donné publiquement à la grand'mere de Teotonharason.

Le septième de Decembre, mourut la premiere Baptizée de tout le Bourg : c'estoit vne fille d'environ vingt ans, qui languissoit depuis long-temps d'une fièvre ethique quand nous arriuasmes. Dieu la sceut si bien disposer par le moyen des charitez du Pere, qui luy fit prendre quelques remedes, et qui luy

portoit souuent de petits rafraischissemens, qu'enfin elle demanda le Baptême, du commencement dans l'esperance de sa guerison ; mais elle changea bien de pensée, quand le Pere luy porta nouvelle qu'elle deuoit se preparer pour aller au Ciel, elle le fit comme si toute sa vie elle eust vescu dans le Christianisme, iusques-là qu'elle n'auoit de ioye dans son mal, qu'en voyant le Pere, qui la consolait aussi de tout son possible, prenant la natte de cette pauvre malade pour cabinet, où il se retiroit pour reciter paisiblement son Office et y faire vne partie de ses autres deuotions ; à quoy la malade prenoit vn singulier plaisir. Elle expira doucement pour aller, comme nous presumons, se ioin-dre à ceux de sa Nation, qui l'ont deuancée dans le Ciel, quoy qu'elle les eust preuenus par le Baptême.

Le troisième et quatrième Dimanche de l'Aduent, se fit pareillement le Catechisme, mais avec plus d'affluence de peuple qu'auparauant. Leur humeur n'est pas si barbare qu'elle ne s'appriuoise, et ne prenne plaisir aux industries dont on se sert pour leur faire gouter nos Mysteres. Vne bonne femme Huronne entendant expliquer les ioyes que Dieu prepare au Ciel à ses Esleus ; rauie de tant de biens, s'écria : Ah ! mon frere, tu me perces le cœur ; voilà vn coup de glaive bien penetrant que tu me donnes. Le Pere, surpris de cette exclamation, luy demande ce qu'elle a. Ce que j'ay, dit-elle, ne le vois-tu pas bien ? j'ay à me plaindre de toy, de ce que iusqu'à present tu ne m'auois pas fait conceuoir ce que c'est que du Paradis ; c'est ce qui m'afflige maintenant de ce que j'ai ignoré si long-temps l'excez du bonheur que j'espere, et l'excez de la bonté de celuy qui me le promet. Vne autre bonne vieille fit paroistre de semblables tendresses, mais d'une façon differente. Le Pere la trouua sans la chercher, ou plustost Dieu conduisit ses pas vers elle, lors qu'il pensoit aller à vn autre ; c'estoit vn fruit tout meur pour le Ciel, qui ne demandoit plus que d'estre cueilly ; aussi estoit-elle bien malade quand le Pere

la rencontra. Il luy dit, entre autres choses, qu'il ne regrettoit pas tant de ce qu'il estoit venu trop tard pour donner remede à son corps, que pour le salut de son ame, et qu'ayant vescu si longtemps, elle n'auoit pas encore pu reconnoistre l'Autheur de la vie. Là-dessus, il luy explique quelques points de la Foy, luy fait voir l'Image de Iesus-Christ. La voila desia Chrestienne. Il la fait prier; elle prie, mais d'une façon qui faisoit paroistre son cœur sur sa langue: car au lieu que les autres repetent les Prières apres le Pere, de mesme ton et de mesme voix, elle voulut chanter à chaque mot qu'elle prononçoit, et le fit si doucement, qu'on estoit ravy d'entendre ce Cygne, qui auoit l'ame sur le bord des lèvres pour l'enuoyer au Ciel. Aussi mourut-elle peu apres son Baptisme. Quelle Providence!

La veille de Noël, le Pere prit occasion de faire festin aux principaux du Bourg, pour leur faire entendre ce grand Mystere. Ils l'écoutèrent fort attentivement, et vn des fruits du Sermon, fut qu'un de ces Capitaines vint le lendemain de grand matin à la porte de nostre Chapelle, et là exhortoit ceux qui entroient à bien prier; puis estant entré luy-mesme, les inuita de nouveau à se bien comporter en cette action, et de bien écouter ce que le Pere disoit. Il ne se presenta pas pourtant pour prier: et luy et la plupart des anciens font la sourde-oreille à la parole de Dieu. Ils inuitent bien le Pere de continuer à instruire la jeunesse; mais le respect humain et la prudence de la chair les tient encore au maillot tout âgez qu'ils sont.

Les songes sont l'un des grands empeschemens qu'ils ayent à leur Conuersion. Ils sont tellement attachez à ces rêueries, qu'ils leur attribuent tous les grands succez qu'ils ont eus iusqu'à present, et à la guerre et à la chasse. Or sçachant bien que la creance aux songes est incompatible avec la Foy, cela les rend plus opiniastres; veu mesmement qu'ils se persuadent que dès lors que les Hurons ont receu la Foy, et qu'ils

ont quitté leurs songes, ils ont commencé à se perdre, et tout leur País a toujours depuis esté en decadence iusqu'à sa ruine totale. Le diable suscite encore de faux bruits, par le moyen de quelques Hurons captifs et renegats, qui publient que les robes noires feront icy comme chez eux; que nous prenons par escrit les noms des enfans, que nous les enuoyons en France, et que là on leur fait des rayes sur le corps avec du charbon, et à mesure que ces rayes s'effacent, les personnes qui les portent sont affligées de maladies iusqu'à la mort. Quoy que cette calomnie soit bien grossiere et bien ridicule, le diable ne laisse pas de s'en seruir, pour commencer à nous disputer la conquête que nous faisons sur luy. Mais il n'a pu encore empescher le concours qui se fait aux Prières tous les matins, et malgré luy: pour mieux solemniser la Feste de Noël, nous auons donné le nom de cette feste à une bonne Iroquoise, qui a demandé le Baptisme avec instance; et celuy de Ieanne à une autre bien malade, qui se traina pourtant iusqu'à la Chapelle le iour de S. Iean l'Euangeliste.

Le Pere fut aduertí, mais trop tard, pour l'aller conférer à une pauvre fille captiue de la Nation de Chat, qui fut cruellement massacrée par le commandement de sa Maistresse, à laquelle elle ne plaisoit pas, à cause qu'elle estoit de temps en temps opiniastre. Ce fut le vingt-septième de Decembre, que sa Maistresse se mit en l'esprit de s'en defaire; c'est pourquoy, sans beaucoup deliberer, elle donna commission à un ieune homme de la tuër; il prend sa hache, suit cette pauvre victime, lors qu'elle alloit au bois; mais il se rauise, et vient faire son coup à la veuë de tout le monde; il la laisse donc retourner, et lors qu'elle estoit à la porte du Bourg, il luy décharge un coup de sa hache sur la teste, et la iette par terre comme morte. Elle n'estoit pas pourtant blessée à mort, si bien qu'elle fut portée dans une Cabanne prochaine, pour estre pansée; mais comme on eut reproché au meurtrier, qu'il ne sçauoit ce que c'estoit de casser des testes, il retourne,

arraché la proie d'entre les mains de ceux qui la tenoient, la traîne, et luy décharge d'autres coups qui luy osterent la vie. Ce meurtre n'estonna point les enfans qui se recreoient là auprès, et ne les diuertit point de leur ieu : tant ils sont desia accoultumés à voir le sang des pauvres captifs. Sur le soir, le meurtrier, ou quelqu'autre, fut crier tout haut par les ruës et par les cabannes, qu'une telle personne auoit esté mise à mort. Alors chacun se mit à faire du bruit des pieds et des mains ; quelques-vns avec des bastons frappoient sur les écorces des cabannes, pour épouvanter l'ame de la defuncte, et la chasser bien loin. Les Predicateurs de l'Evangile sont tous les iours dans les mesmes dangers parmy ces Peuples.

Vne bonne Catechumene Iroquoise, abhorrant cette cruauté, donna quasi à mesme temps au Pere des marques de l'amour qu'elle a pour la Foy : car estant recherchée par vn des considerables du Pais, homme bon guerrier et bon chasseur, deux qualitez qui font icy les bons partis, elle luy declara d'abord, que voulant estre Chrestienne, elle ne prendroit point de Mary qui n'eust le mesme desir. Il promet de se faire instruire : et comme il auoit grande passion pour cette femme, il fut trouuer le Pere pour cela. Voila de beaux commencemens : la Catechumene estoit bien-aise, en gagnant cet homme à Dieu, de l'épouser ; mais le Pere luy ayant dit qu'elle ne pouuoit contracter avec luy, pource qu'il auoit desia vne autre femme, elle luy declara genereusement qu'elle ne le prendroit point, puis que cela estoit contre les Loix de la Religion qu'elle vouloit embrasser.

Vn autre en suite se presente avec les mesmes aduantages, et le mesme empeschement ; elle le rebutte courageusement : c'estoient là deux rudes attaques pour vne Catechumene. On luy dit qu'elle ne doit donc pas esperer de se marier, puis qu'il n'y a personne dans le Bourg sans femme ; qu'elle ne doit plus s'attendre à de si bons rencontres, et qu'elle se va décrier par

tout ; elle tient ferme, persistant courageusement dans son premier dessein. Ce qu'elle fit, vn mois apres, montre bien de quel cœur elle embrassoit le Christianisme. Vn des principaux Capitaines du Bourg, homme fier et superbe en apparence, la va trouuer vn soir en sa cabanne, pour la solliciter au mal. Cette façon d'agir est si commune parmy ces Iroquois, qu'elle se fait quasi publiquement et sans honte. Cette pauvre femme n'eut point d'égard à la condition de ce méchant homme ; elle l'éconduit au commencement avec douceur. Il persiste ; elle le rebute. Il prie, il menace, il se met en colere : la pauvre femme le voyant en fougue, s'échappe et s'enfuit dans vne cabanne où estoit le Pere, luy raconte le tout, et fait vne nouvelle protestation de mourir plustost que de faire chose aucune contre sa promesse. Resister au peché, combattre pour la vertu, c'est la marque d'une Foy veritable. Cette action luy acquit de l'honneur : chacun disoit qu'elle meritoit d'estre Chrestienne, et qu'elle auoit tousiours mené vne vie fort innocente.

La premiere Baptizée de cette année 1656. eut des assauts aussi rudes, mais d'une autre façon. C'est cette Teotonharason, qui a si bien commencé, comme nous auons dit, et qui a presché la Foy des premieres dans son Pais, et qui l'a plantée dans sa cabanne, où les Prières se font réglément tous les iours, avec grande consolation du Pere. Si elle eust presté l'oreille aux faux bruits que quelques Hurons ont semés contre la Foy, il y a long-temps qu'elle auroit tout abandonné. Dieu a permis pour l'éprouuer, que les choses que les Payens luy ont predites, luy soient arriuées. Aussi-tost que tu seras du nombre des Croyans, luy disoient-ils, tu seras attaquée de maladie ; toute ta famille se remplira de malheurs et de miseres. Chose estonnannte, au fort de ses deuotions, lors que nous nous seruions de sa cabanne pour Chapelle et pour y faire les Catechismes, elle fut prise d'une méchante maladie, et à mesme temps, on luy apporta nouvelle que sa mere, bonne Ca-

techumene, s'étoit rompu la iambe, la veille mesme que sa grand'mere venoit d'estre Baptizée. Et pour comble de ses malheurs ou de ses benedictions, vn sien petit fils de dix à douze ans, qui n'a rien de sauuage ny dans son humeur, ny dans sa façon exterieure, qui prie Dieu à merueille, et qui sçait tres-parfaitement tout le Catechisme, fut saisi d'une fièvre lente, qui le consom-mait à veuë d'œil. Tout cela n'ébranle point l'esprit de Teotonharason : les Prieres se continuent dans sa cabanne ; elle les fait, quoy que gisante sur sa natte ; le pauvre enfant tout décharné et tout foible qu'il est, s'approche tous-iours du Pere, quand il faut prier Dieu et répondre aux demandes de son Catechisme. Enfin cette pauvre femme se fit Baptizer le 23. de Ianvier, pour ne pas perdre le fruit de ses souffrances.

CHAPITRE IX.

Quelques guerisons remarquables. Le Pere continuë ses instructions. Les Sauvages obeïssent à leurs songes.

Ceux qui auoient predit des afflictions à la famille, dont nous venons de parler, si elle receuoit la Doctrine de Iesus-Christ, croyoient auoir vn grand argument contre la Foy, quand ils virent ces pauvres gens à deux doigts de la mort ; mais ils ne connoissoient pas la puissance de celuy, *qui deducit ad inferos et reducit*, qui conduit les personnes iusques à l'ouverture du tombeau, et puis les ramene quand il luy plaist. Dieu enuoye quelquefois des maladies purement pour faire paroistre sa gloire. Celle de Theotonharason estoit de cette nature. Tout le monde la iugeoit incurable. Elle-mesme s'attendoit à la mort. Aussi-tost qu'elle eut receu le Baptisme, son corps receut ses forces, et fit paroistre que ce Sacrement luy auoit rendu la vie du corps aussi bien que de l'ame. La guerison de son fils fut encore plus miraculeuse. Ce pauvre enfant s'en alloit mourant, il ne faisoit

que languir, vne fièvre etique le minoit iusques aux os ; il nous faisoit grande compassion, ce n'estoit plus qu'un squelette : et il se trouuoit pourtant aux Prieres tous les iours, avec vne affection et vne deuotion qui paroissoient sur son visage et en sa parole. Au fort de son mal, le Pere luy donne le saint Baptisme, de peur qu'il ne meure sans ce benefice. Chose prodigieuse ! il ne l'eut pas plus tost receu, que comme si la fièvre eust eu peur de ces Eaux sacrées, elle le quitta sur l'heure, pour ne plus retourner. Le voila donc guery, sans ressentir depuis aucun mal : bref, il se porte mieux qu'aucun de ses compagnons.

Nous auons veu encore quelque chose de plus grand. Cette Theotonharason auoit deux Tantes dont l'une estoit sur le point de mourir, et l'autre languissoit d'une fièvre opiniastre, sans qu'on y pût remedier. Nostre Neophyte leur dit que le vray remede à leurs maux, estoit le Baptisme ; qu'elle et son fils auoient esté gueris par ce remede. Ces pauvres malades font venir le Pere, luy exposent leur desir. Le Pere les instruit ; elles écoutent, *fides ex auditu*, la Foy entre par leurs oreilles, et leur donne des pensées plus fortes de l'Eternité, que de la santé. Estant bien disposées, le Pere les baptize, et le Baptisme les guerit soudainement toutes deux, avec l'estonnement de tout le monde. Aussi-tost qu'elles furent affranchies des maladies de l'ame et du corps, elles publierent par tout les merveilles de Dieu, combattant ceux qui attaquent nostre Creance, et qui l'accusent de tous les maux qui arriuent en leur País.

Le diable nous oppose encore deux autres ennemis : sçauoir est, les songes, comme nous auons desia remarqué, et l'indissolubilité du Mariage. On dit aux hommes qu'ils seront malheureux s'ils méprisent leurs songes, et aux femmes, qu'il n'y a plus de mariages pour elles, si elles se font Chrestiennes, pource qu'en quittant vn mechant mary, elles n'en pourront pas prendre vn autre. Dieu sçaura bien triompher, quand il luy plaira, de tous ces obstacles.

Le neuvième de Januier, sur le soir, nous fumes spectateurs de la plus raffinée sorcellerie du Pais : c'estoit pour guerir vne malade de nostre cabanne, qui trainoit depuis long-temps. Le Sorcier entre avec vne écaille de Tortuë en sa main, à demy pleine de petits cailoux ; c'est de quoy ils se seruent pour faire leurs inuentions. Il prend place au milieu d'une douzaine de femmes, qui doivent l'aider à chasser le mal ; le voisinage s'assemble pour voir cette superstitution, qui n'est autre, sinon que le Magicien frappant de sa Tortuë sur vne natte, et entonnant quelques chansons, les femmes dansent autour de luy à la cadence de son chant et du bruit qu'il fait avec sa Tortuë : vous les voyez remuer pieds, bras, teste et tout le corps, avec tant de violence, qu'elles en suent à grosses gouttes en peu de temps. Au premier bransle, le mal ne fut pas encore chassé, non plus qu'au second, ny au troisième : ce qui fit prolonger la danse bien auant dans la nuit, pendant laquelle la malade ne laissa pas d'estre autant incommodée qu'auparauant.

Le quinzième, apres auoir baptizé en nostre Chapelle vn ieune Huron, nous passasmes vne bonne partie de la matinée à celebrer le saint iour du Dimanche, faisant prier et enseignant ceux qui venoient, en telle quantité, que nostre Chapelle fut remplie par sept fois. Comme nous leur expliquons nos Mysteres, aussi nous racontent-ils par fois leurs fables. Ils ont vne plaisante réuerie touchant la production des hommes sur la terre. Ils disent qu'un iour le Maistre du Ciel arrachant vn gros arbre, fit vn trou qui repond du ciel en terre ; et qu'un homme de ce Pais là s'estant mis en colere contre sa femme, la ietta dans ce trou, et la precipita du Ciel en terre, sans la blesser, quoy qu'elle fust enceinte de deux enfants, garçon et fille. Or c'est de ces deux lumeaux que la terre a esté peuplée. Que l'esprit de l'homme est tenebreux, quand il marche sans le flambeau de la Foy !

La calomnie que font courir quelques mauuais Hurons, est bien plus dange-reuse. Ils disent que pour nous venger

des torts que nous auons receus des Iroquois et des autres Sauvages, nous en voulons mener au Ciel le plus que nous pourrons, pour les brusler et les rostir avec plaisir ; et que cette vengeance est la seule recompense que nous pretendons pour toutes les peines, les soins, les miseres et les trauaux que nous prenons à les conuertir. O qu'il est vray que les hommes iugent des autres selon leur humeur et selon leurs dispositions !

D'autres, qui n'ont pas l'esprit si mal fait que de s'arrester à ces sottises, disent que la Foy est bonne pour les François, à qui le Ciel appartient ; mais que pour eux ils n'ont pas de si hautes pretentions, et qu'ils se contentent apres leur mort, de la demeure de leurs Ancestres. Il y en a qui ne sont pas marris d'entendre parler du Ciel, des plaisirs qu'on y promet à ceux qui croient ; mais ils ne veulent pas qu'on leur parle de la mort, ny de l'Enfer, ny de mépriser les songes, qu'ils reconnoissent pour le grand Demon et le grand Genie du Pais, à qui toutes les defferences et tous les sacrifices se rendent avec vne fidelité qui n'est pas croyable. En voici quelques marques.

Il n'y a pas long-temps qu'un homme du Bourg d'Oïgoen, vit vne nuit en dormant dix hommes qui se plongeioient en la riuiera gelée, entrant par vn trou fait à la glace, et sortant par l'autre. A son réueil, la premiere chose qu'il fait, c'est de preparer vn grand festin, et d'y inuiter dix de ses amis. Ils y viennent tous ; ce n'est que ioye et que réjouissances. On y chante, on y danse, et on y fait toutes les ceremonies d'un bon banquet. Voila qui va bien, dit le Maistre du festin, vous me faites plaisir, mes freres, de témoigner par cette ioye, que vous agreez mon festin ; mais ce n'est pas tout, il faut me faire paroistre si vous m'aimez. Là-dessus, il leur raconte son songe, qui ne les estonna pas pourtant : car sur l'heure mesme, ils se presenterent tous dix à l'exécuter. On va donc à la riuiera, on perce la glace, et on y fait deux trous éloignez l'un de l'autre de quinze pas. Les Plongeurs se dépouillent : le premier fraye

le chemin aux autres, sautant dans vn des trous, il sort heureusement par l'autre ; le second en fait de mesme, et ainsi des autres iusqu'au dixième, qui paya pour tous : car il ne pût s'en tirer, et mourut miserablement sous la glace.

Dans le mesme Bourg d'Oïogoen, il se fit l'an passé vne chose qui mit bien en peine tous ses habitans. Vn d'eux auoit songé qu'il faisoit festin d'un homme, il inuite tous les principaux du Païs, pour venir chez luy entendre vne chose d'importance. Estans assemblez, il leur dit que c'estoit fait de luy, puis qu'il auoit eu vn songe, qu'on n'exécutoit pas ; mais que sa perte causeroit celle de toute la Nation ; qu'il falloit s'attendre à vn renuersement, et à vn debris vniuersel de la terre. Il s'étend bien au long sur cette matiere, et puis donne à deuiner son songe ; personne n'en approchoit. Il n'y en eut qu'un, qui, se doutant bien de la chose, luy dit : Tu veux faire festin d'un homme, tiens, prends mon frere que voila, ie le mets entre tes mains pour estre presentement couppé en morceaux, et mis dans la chaudiere. La frayeur saisit tous les assistans, excepté celuy qui auoit songé, qui repliqua que son songe demandoit vne femme. La superstition fut iusques-là, qu'on para vne fille de toutes les richesses du Païs, de bracelets, de colliers, de couronnes, et de tous les ornemens ordinaires aux femmes, comme autrefois on paroît les victimes qui deuoient estre immolées ; et de vray, cette pauvre innocente, qui ne sçauoit pas pourquoy on la faisoit si iolie, fut menée au lieu destiné pour le sacrifice. Tout le peuple s'y trouue pour voir ce spectacle si estrange. Les conuiez prennent leur place ; l'on fait paroistre au milieu du cercle cette victime publique. On la met entre les mains du Sacrificateur, qui estoit celuy-là mesme pour qui se deuoit faire le sacrifice. Il la prend : on le regarde faire, on porte compassion à cette innocente ; et lors qu'on pensoit qu'il luy alloit décharger le coup de la mort, il s'écrie : le suis content, mon songe n'en

veut pas dauantage. N'est-ce pas vne grande charité d'ouurir les yeux à vn peuple si grossierement abusé ?

Non seulement ils croient à leurs songes, mais ils font vne feste particuliere du Demon des songes. Cette feste se pourroit appeller la feste des fous, ou le Carnauai des mauuais Chrestiens : car le diable y fait quasi faire la mesme chose, et à mesme temps. Ils nomment cette feste HONNONVARORIA. Les Anciens la vont proclamer par les ruës du Bourg. Nous en vismes la ceremonie le vingt-deuxième de Février de cette année 1656. Aussi-tost que cette feste fut intimée par ces cris publics, on ne voyoit que des hommes, des femmes et des enfans courir comme des fous par les ruës et par les cabannes, mais bien d'une autre façon que ne font les Masquarades en Europe : la plupart sont presque tout nuds, et semblent estre insensibles au froid, qui est presque insupportable à ceux qui sont les mieux couuerts. Il est vray que quelques-uns ne donnent point d'autre marque de leur folie, que de courir ainsi demynuds par toutes les cabannes, mais d'autres sont malins ; les vns portent de l'eau, ou quelque chose de pire, et le iettent sur ceux qu'ils rencontrent. D'autres prennent les tisons du foyer, les charbons et les cendres, et les éparpillent ça et là, sans considerer sur qui tout cela peut tomber. D'autres brisent les chaudières et les plats, et tout le petit mesnage qu'ils trouuent en leur chemin. Il y en a qui vont armez d'épées, de bajonnettes, de cousteaux, de haches, de bastons, et font semblant d'en vouloir décharger sur les premiers venus, et tout cela se fait jusques à ce qu'on ait trouué et executé leur songe, en quoy il y a deux choses bien remarquables.

La premiere est, qu'il arriue quelquefois qu'on n'est pas assez bon deuin pour rencontrer leurs pensées : car ils ne les proposent pas clairement, mais par enigmes, par mots couuerts, en chantant, et quelques-fois par gestes seulement ; si bien qu'on ne trouue pas toujours de bons Oëdipes. Et neant-

moins ils ne partent point du lieu, qu'on n'ait rencontré leur pensée ; et si l'on tarde trop, si on ne la veut pas deviner, ou si l'on ne peut pas, ils menacent de reduire tout à feu et à cendres : ce qui n'arrive que trop souvent, et nous l'avons quasi expérimenté à nos dépens. Vn de ces insensez s'estant glissé en nostre cabanne, vouloit à toute force qu'on devinât son songe, et qu'on y satisfist. Or iacoit que nous eussions déclaré au commencement, que nous n'étions pas pour obeir à ces resueries, il persista neantmoins pendant vn long espace de temps à crier, à tempester et faire le furieux, mais en nostre absence : car nous nous retirasmes dans vne cabanne champestre pour éviter tous ces désordres. Vn de nos hostes, ennuyé de ces cris, se presente à luy pour sçavoir ce qu'il pretendoit. Ce furieux repart : le tuë vn François ; voila mon songe, qui doit estre executé, quoy qu'il en couste. Nostre hoste luy iette vn habit à la François, comme les dépouilles d'un homme mort, et à mesme temps se mettant luy-mesme en furie, dit qu'il veut venger la mort du François ; que sa perte sera suivie de celle de tout le Bourg, qu'il va reduire en cendre, commençant par sa propre cabanne. Là-dessus il en chasse et parens et amis, et domestiques, et tout plein de monde qui s'estoit amassé pour voir l'issuë de ce tintamarre. Estant demeuré seul, il ferme les portes, et met le feu par tout. Dans ce mesme instant que le monde s'attendoit de voir toute cette cabanne en flamme, le Pere Chaumonot venant de faire vne action de charité, arrive. Il voit sortir vne horrible fumée de sa maison d'écorce : on luy dit ce que c'est. Il enfonce vne porte ; il se iette au milieu du feu et de la fumée, retire les tisons, éteint le feu, fait doucement sortir son hoste, contre l'attente de toute la populace, qui iamais ne résiste à la fureur du Demon des songes. Cet homme continuë dans sa fureur. Il court les ruës et les cabannes, crie tant qu'il peut qu'il va mettre tout en feu, pour venger la mort du François. On luy presente vn chien,

pour estre la victime de sa colere, et du Demon de sa passion. Ce n'est pas assez, dit-il pour effacer la honte et l'affront qu'on me fait, de vouloir tuër vn François logé en ma maison. On luy en presente vn second. Il s'appaise tout à coup et s'en retourne chez soy aussi froidement, comme si rien ne se fust passé.

Remarquez, s'il vous plaist, en passant que, comme en leurs guerres, celui qui a pris vn prisonnier, n'en a souvent que les dépouilles et non pas la vie, de mesme celui qui a songé qu'il doit tuër quelqu'un, se contente bien souvent de ses habits, sans attenter à sa personne. C'est pour cela qu'on donna vn habit de François au songeur. Passons outre.

Le frere de nostre hoste voulut iouer son personnage aussi bien que les autres. Il s'habilla quasi en Satyre, se couurant de paille de bled d'Inde, depuis les pieds iusques à la teste. Il fait accomoder deux femmes en vrayes Megeres : elles avoient les cheveux épars, la face noire comme du charbon, le corps couvert de deux peaux de Loups ; elles estoient armées chacune d'un leuier ou d'un gros pieu. Le Satyre les voyant bien équipées, se pourmene par nostre cabanne, chantant et heurlant à pleine teste. Il monte en suite sur le toiet, il y fait mille tours, criant comme si tout eust esté perdu. Cela fait, il descend, s'en va grauement par tout le Bourg ; les deux Megeres le precedent, et fracassent tout ce qu'elles rencontrent, avec leurs pieux. S'il est vray de dire que tous les hommes ont quelque grain de folie, puis que *Stultorum infinitus est numerus*, il faut confesser que ces peuples en ont chacun plus de demie once. Ce n'est pas encore tout.

A peine nostre Satyre et nos Megeres s'estoient dérobez à nos yeux, que voilà vne femme qui se iette dans nostre cabane. Elle estoit armée d'une arquebuse, qu'elle avoit obtenuë par son songe. Elle crioit, hurloit, chantoit, disant qu'elle s'en alloit à la guerre contre la Nation de Chat, qu'elle les combattroit, et qu'elle rameneroit des prisonniers, se donnant mille imprecations et mille maledictions

si la chose n'arriuait comme elle l'auoit songé.

Vn guerrier suiuit cette Amazone. Il entra l'arc et les flèches en la main, avec vne baionnette. Il danse, il chante, il crie, il menace ; puis tout à coup se iette sur vne femme, qui estoit entrée pour voir cette comedie ; il luy presente la baionnette à la gorge ; la prend par les cheveux, se contente d'en couper quelques-vns, et puis il se retire, pour faire place à vn Deuin qui auoit songé qu'il deuinerait tout ce qu'on auroit caché. Il estoit habillé ridiculement, tenant en main vne façon de caducée, dont il se seruoit pour montrer l'endroit où estoit la chose cachée. Il falloit neantmoins que son compagnon, qui portoit vn vase remply de ie ne sçay quelle liqueur, en remplit sa bouche, et la iettast, en soufflant, sur la teste et sur le visage, sur les mains et sur le caducée du Deuin, qui ne manquoit point apres cela de trouuer ce dont il estoit question. Il m'en rapporte.

Vne femme suruiuit avec vne natte qu'elle tend et qu'elle prepare, comme si elle vouloit prendre du poisson ; c'estoit à dire qu'on luy en deuoit donner, parce qu'elle l'auoit songé.

Vne autre met seulement à terre vn hoyau. On deuine qu'elle veut qu'on luy donne vn champ ou vne piece de terre. C'est iustement ce qu'elle pensoit. Elle se contenta de cinq fosses à planter du bled d'Inde.

On vint apres cela mettre deuant nos yeux vn petit marmouset ; nous le rejettons ; on le place deuant d'autres personnes, et apres qu'on eust marmotté quelques paroles, on l'emporta sans autre ceremonie.

Vn des principaux du Bourg parut en tres-pauvre équipage. Il estoit tout couuert de cendres ; et parce qu'on ne deuinoit pas son songe, qui demandoit deux cœurs humains, il fit prolonger d'un iour la ceremonie, et ne cessa pendant ce temps-là de faire ses folies. Il entra dans nostre cabanne, où il y a plusieurs foyers, se met aupres du premier, iette en l'air et cendres et charbons. Il fait le mesme au deuxième et

au troisième foyer ; mais il ne fit rien au nostre, par respect.

Il y en a qui viennent tout armez, et comme s'ils estoient aux prises avec l'ennemy, ils font les postures, les cris et les chamailis qui se pratiquent entre deux armées qui sont aux mains.

D'autres marchent en bandes, et font des danses avec des contorsions de corps, qui approchent de celles des possédez. Enfin ce ne seroit iamais fait, si on vouloit rapporter tout ce qu'ils font pendant trois iours et trois nuits que dure cette folie, avec vn tel tintamarre, qu'on ne peut presque trouuer vn moment pour estre en repos. Ce qui n'empescha pas pourtant que les Prieres ne se fissent à l'ordinaire en nostre Chapelle, et que Dieu ne fist paroistre son Amour enuers ces pauures peuples, par quelques guerisons miraculeuses, accordées en vertu du saint Baptisme, dont nous ne parlons pas icy. Acheuons le discours commencé, de l'obeissance qu'ils rendent à leurs réueries.

Ce seroit vne cruauté et vne espeece de meurtre, de ne pas donner à vn homme ce qu'il a songé : car ce refus seroit capable de le faire mourir ; de là vient qu'il y en a qui se voyent dépouiller de tout ce qu'ils ont, sans espoir d'aucune retribution ; car, quoy que ce soit qu'ils donnent, on ne leur rendra iamais rien, s'ils ne songent eux-mesmes, ou s'ils ne feignent auoir songé. Mais ils sont, pour la pluspart, trop scrupuleux pour user de feintise, qui seroit cause, à leur aise, de toutes sortes de malheurs. Il s'en trouue pourtant qui passent par dessus le scrupule, et qui s'enrichissent par vne belle fiction.

Le Satyre dont nous auons parlé cy-dessus, voyant qu'on auoit enléué de chez luy quantité de choses à nostre occasion, parce que les grands et les petits songeoient aux François, et comme nous ne voulions pas les écouter, luy nous aimant, leur satisfaisoit ; mais enfin se voulant recompenser, il se mit en l'équipage que nous auons décrit, contrefaisant non seulement le Satyre, mais encore le phantome, qu'il feignoit luy estre apparu la nuit, et luy auoir com-

mandé d'amasser quarante peaux de Castors. Ce qu'il fit en cette sorte. Il se mit à crier par les ruës, qu'il n'estoit plus homme, qu'il estoit devenu beste brute. Là-dessus les Anciens tinrent conseil pour faire retourner en son premier estre vn de leurs chefs. Ce qui fut fait aussi-tost qu'on luy eust donné ce qu'il desiroit, et qu'il feignoit auoir songé.

Vne pauvre femme ne fut pas si heureuse dans son songe. Elle courut iour et nuit, et n'attrapa qu'une maladie. On la veut guerir par les remedes les plus ordinaires du País : ce sont des vomitoires faits de certaines racines infusées dans de l'eau. On luy en fit tant boire, qu'elle creua sur l'heure, son ventre s'estant fendu pour donner passage à deux chaudronnées d'eau qu'on luy auoit fait prendre.

Vn ieune homme de nostre cabanne en fut quitte pour estre bien poudré. Il songe qu'il est enfoüy dans de la cendre. A son réueil, il veut que le mensonge soit vne verité. Il inuite au festin dix de ses amis pour executer son songe. Ils s'acquittent excellemment bien de cette commission. Ils le couurent de cendres depuis les pieds iusques à la teste : ils luy en fourrent dedans le nez, et dans les oreilles, et par tout. Nous auions auersion d'une ceremonie si ridicule, et tous les autres la regardoient avec silence et avec admiration comme vn grand mystere. Ces pauvres gens ne sont-ils pas dignes de compassion ? Je voy bien qu'il faudra que quelques-uns de nous autres meurent pour des songes : ie me trompe, ce sera pour Iesus-Christ. Laissons ces badineries, qui feroient vn gros volume, si on vouloit tout dire.

Le vingtième de ce mois de Ianuier, les Anciens, en plein Conseil, firent present au Pere d'un collier de deux mille grains, pour répondre à celui que nous auions fait touchant la deliurance du ieune François qui est entre les mains des Oïgoenhronnons ; c'est pour dire qu'ils songent serieusement à sa liberté, et qu'ils esperent que bien-tost ils parleroient autrement qu'en pourcelaine.

CHAPITRE X.

Ceremonies pour la Guerre, et quelques Combats.

Nous vismes sur la fin du mois de Ianuier, la Ceremonie qui se fait tous les Hyuers et qui sert de preparatifs pour la guerre, à laquelle ils s'exhortent les vns les autres en deux façons.

Premierement, la chaudiere de guerre, comme ils l'appellent, est sur le feu dès l'Automne, afin que tous les Alliez y puissent mettre quelque bon morceau, qui cuise tout l'Hyuer ; c'est à dire, afin qu'ils contribuënt à l'entreprise qu'ils premeditent. La chaudiere ayant bien bouilly iusques au mois de Février, grand nombre de Chasseurs de Sonnon-touan et d'Oïgoen s'estans icy trouvez, firent le festin de guerre, qui dura plusieurs nuits. Ils chantent, ils dansent, ils font mille grimaces, qui seruent de protestation publique de ne reculer iamaïs dans le combat, et de mourir plus-tost dans toutes sortes de tourments, que de lacher le pied. A mesme temps qu'ils font cette protestation, ils s'entrejettent des charbons ardents et de la cendre chaude, ils s'entre frappent rudement, ils se brûlent les vns les autres, pour voir si quelqu'un aura peur des feux de l'ennemy. Il faut pour lors tenir bon, et se voir rostir par ses meilleurs amis, sans faire paroistre aucun signe de douleur, autrement on se feroit decrier et on passeroit pour vn lâche.

Le Pere fut inuité de mettre quelque chose dans la chaudiere, pour la rendre meilleure. Il leur dit que c'estoit bien son dessein ; et s'accommodant à leur façon d'agir, il les assura que les François mettroient de la poudre sous cette chaudiere : ce qui leur plut fort.

La seconde chose qu'ils font tous les Hyuers, pour s'animer au combat, regarde les drogues necessaires pour panser les blessez. Et pour cela tous les Sorciers ou longleurs du Bourg, qui sont les Medecins du País, s'assembloient pour donner vne energie à leurs drogues, et

pour leur inspirer par cette ceremonie, toute vne autre force qu'elles n'en tirent de la terre.

Le principal des Sorciers se tient au milieu des autres, entourez d'un grand peuple ; puis, éleuant sa voix, il dit qu'il va communiquer aux drogues ou aux racines qu'il tient dans un sac, la force de guerir toutes sortes de playes : et là-dessus, il se met à chanter à gorge déployée, et les autres Sorciers répondent et repetent la mesme chanson, iusques à tant que la vertu s'infuse dans ces racines, et pour les éprouver, il fait deux choses : la premiere, il se scarifie les lèvres et en fait sortir du sang, qu'il laisse écouler sur son menton : puis appliquant à la veuë de tout le monde sa drogue sur ses lèvres, il suce adroitement le sang qui coule ; et le peuple voyant ce sang arrêté, fait vne grande acclamation, comme si veritablement la drogue auoit soudainement guery la playe.

Et pour montrer que ses remedes ne rendent pas seulement la santé aux malades, mais qu'ils rendent aussi la vie aux morts, il fait sortir de son sac un petit Escurieux mort, qu'il tient secretement attaché par le bout de la queue. Il le met sur son bras ; chacun le voyant mort, il luy applique ses drogues, puis tirant la corde le plus subtilement qu'il peut, il le fait rentrer dans son sac et paroistre ressuscité aux yeux des spectateurs. Il le produit encore, le fait remuer, comme les Iongleurs de France leurs marionnettes. Il n'y a quasi personne dans cette grande assemblée qui ne leue les épaules, et n'admire la vertu des herbes qui font un si grand miracle. Et en suite de ce grand prodige, le Maistre Sorcier s'en va par toutes les rues, suivi d'une grosse foule de monde, chantant à gorge déployée, faisant parade de ses drogues. Or, tout cela se fait pour oster aux ieunes guerriers la crainte d'estre blessez en guerre, puis qu'ils trouveront un remede si souverain. Ce n'est pas dans l'Amerique seulement, mais encore en Europe, que les hommes semblent prendre plaisir d'estre trompez.

Si ces iongleries ne font impression sur les esprits, du moins firent-elles paroistre, l'an passé, un courage admirable dans le combat qu'ils liuerent à ceux de la Nation de Chat. Voicy la cause de cette nouvelle guerre.

CHAPITRE XI.

L'occasion de la guerre contre la Nation de Chat.

La Nation de Chat auoit enuoyé trente Ambassadeurs à Sonmontouan, pour confirmer la paix qui estoit entre eux ; mais il arriua qu'un Sonmontouahronnon fut tué par un de la Nation de Chat, par quelque rencontre inopiné. Ce meurtre choqua tellement les Sonmontouahronnons, qu'ils mirent à mort les Ambassadeurs qui estoient entre leurs mains, excepté cinq qui s'éuaderent. Voila donc la guerre allumée entre ces deux Nations ; c'estoit à qui feroit plus de prisonniers les uns sur les autres, pour les brusler. Entr'autres il y eut deux Onnontaguehronnons, qui furent pris par ceux de la Nation de Chat : l'un s'enfuit, et l'autre, homme de consideration, estant mené au pais pour passer par le feu, plaida si bien sa cause, qu'il fut donné à la sœur d'un des trente Ambassadeurs mis à mort. Elle n'estoit pas pour lors dans le Bourg, on ne laissa pas pourtant de courir cet homme de beaux habits ; ce ne sont que festins et que bonne chair ; on l'assure quasi qu'il sera renuoyé en son Pais. Quand celle à qui il auoit esté donné, fut de retour, on luy porte nouvelle que son frere deffunct va reuiure, et qu'elle se prepare à le bien regaler et à le congédier de bonne grace. Elle, tout au contraire, se met à pleurer ; elle proteste qu'elle n'essuyera iamais ses larmes, que la mort de son frere ne soit vengée. Les Anciens luy representent l'importance de cette affaire ; que c'est pour attirer sur leurs bras une nouvelle guerre : elle ne de-

siste point pour cela. Enfin, on fut contraint de luy liurer ce miserable, pour en faire à sa volonté. Il estoit encore dans la réjouissance du banquet, quand tout cela se passoit. On le tire du festin, et on le mene dans la cabanne de cette cruelle, sans luy rien dire. A son entrée, il fut surpris quand on luy enleua ses habits : alors il vit bien que c'estoit fait de sa vie. Il s'écria deuant que de mourir, qu'on alloit brûler tout vn peuple en sa personne, et qu'on vengeroit cruellement sa mort. Ce qui fut vray : car les nouvelles n'en furent pas plustost portées à Onnontagué, que douze cens hommes bien déterminés se mettent promptement en chemin, pour aller prendre raison de cét affront.

Nous auons desia remarqué que la Nation de Chat porte ce nom, pource qu'il se trouue en leur Pais vne grande quantité de Chats sauvages, fort gros et fort beaux. Cette contrée est fort tempérée : on n'y voit pendant l'Hyuer ny glace, ny neige ; et pendant l'Esté, on y recueille, à ce qu'on dit icy, des bleds et des fruits en abondance, et d'une grosseur et bonté extraordinaire.

Nos Guerriers furent plus tost rendus en ce Pais-là, quoy que fort éloigné d'Onnontagué, qu'ils ne furent apperceus. Ce qui ietta par tout vne si grande alarme, qu'on abandonne et Bourgs et maisons à la mercy du Conquerant, qui, apres auoir tout brûlé, se met à poursuivre les fuyards. Ils estoient deux à trois mille combattants, sans les femmes et les enfans, qui, se voyant poursuiuis de près, se resolurent, apres cinq iours de fuite, de faire vn fort de bois, et là attendre leurs ennemis, qui n'estoient que douze cents. Ils se retrancherent donc le mieux qu'ils peurent. L'ennemy fait ses approches ; les deux Chefs les plus considerables, vestus à la Francoise, se font voir pour les épouuanter par la nouveauté de cét habit. Un d'eux, baptisé par le Pere le Moine, et fort bien instruit, sollicita doucement les assiegez de capituler, autrement que c'est fait d'eux s'ils souffrent l'attaque. Le Maistre de la vie combat pour nous,

disoit-il, vous estes perdus si vous luy résistez. Quel est ce Maistre de nos vies, répondent superbement les Assiegez ? Nous n'en reconnoissons point d'autres que nos bras et nos haches. Là-dessus l'assaut se donne, on attaque de tous côtez la palissade, qui est aussi bien défendue qu'attaquée ; le combat dure longtemps, et avec grand courage de part et d'autre. Les Assiegeants font tous leurs efforts pour enleuer la place par force ; mais c'est en vain : on en tue autant qu'il s'en presente. Ils s'auiserent de se seruir de leurs canots comme de boucliers : ils les portent deuant eux, et à la faueur de cet abry, les voila au pied du retranchement. Mais il faut franchir les grands pieux, ou les arbres dont il est basti. Ils dressent leurs mesmes canots, et s'en seruent comme d'échelles, pour monter par dessus cette grosse palissade. Cette hardiesse estonna si fort les Assiegez, qu'estans desia au bout de leurs munitions de guerre, dont ils n'estoient pas bien pourueus, notamment de poudre, ils songerent à la fuite, ce qui causa leur ruine : car les premiers fuyards ayants esté tuez pour la plus part, le reste fut inestuy par les Onnontaguehronnons, qui entrèrent dans le fort, et y firent vn tel carnage de femmes et d'enfants, qu'on auoit du sang iusqu'au genouil en certains endroits. Ceux qui s'étoient sauuez, voulants reparer leur honneur, apres auoir vn peu repris leurs esprits, retournerent sur leurs pas au nombre de trois cents, à dessein de surprendre l'ennemy à l'impourueu, lors qu'il seroit moins sur ses gardes dans sa retraite. C'étoit vn bon conseil ; mais il fut mal conduit : car s'estans effrayez au premier cry que firent les Onnontaguehronnons, ils furent entierement defaits. Le vainqueur ne laissa pas de perdre vn bon nombre de ses gens : en sorte qu'il fut obligé de s'arrester deux mois dans le pais des ennemis, pour enseuelir ses morts et panser ses blessez.

CHAPITRE XII.

Conseils tenus entre ces Peuples. Rencontre de Hurons. Exécution d'un prisonnier. Vision d'un Sauvage.

Le cinquième de Février arriuent à Onnontagué grand nombre de Chasseurs de Sonnotouan et d'Oïogoen. Le Pere les salua par deux presents de mille grains à chaque Nation : leur disant qu'ils n'entroient pas seulement dans le pais des Onnontaguehronnons, mais aussi dans le Pais des François, puis que ce n'estoit plus qu'un Peuple ; que la ioye de leur arriuée estoit commune, et qu'il souhaitoit qu'Onnontio pût voir de si beaux enfants qu'il auoit en ce Pays-là ; qu'il en ressentiroit un contentement tout particulier ; qu'au reste il essayoit par le present qu'il faisoit en son nom, le sang qui restoit encore sur leur corps, du dernier combat rendu contre la Nation de Chat. Ils respondirent par deux semblables presents : apres quoy, ils se disposerent à leur festin de guerre. Nous nous retirasmes, pour les laisser faire en liberté toute la ceremonie dont nous auons parlé cy-dessus.

Le septième, les Anciens du Bourg firent un present à ces nouueaux hostes, pour les prier de nous respecter et de ne se point choquer de nos façons de faire ; de ne point trouuer à redire à nos prieres, et de se comporter enuers nous, comme sont obligez de bons enfants enuers leurs Peres.

Parmy ces Chasseurs, il se trouua bon nombre de Hurons Chrestiens qui donnerent bien de la consolation au Pere, luy faisant paroistre comme la misere n'auoit pas éteint la Foy dans leur cœur, et luy apprenant plusieurs particularitez des restes de cette pauvre Eglise Huronne. Vne bonne femme nommée Gandigoura, estant interrogée si pendant les six ans de sa captiuité parmy les persecuteurs de la Foy, elle l'auoit conseruée, répondit qu'elle n'auoit garde d'oublier une chose qu'elle tenoit plus pretieuse

que sa vie. Et se souuenant que depuis son Baptisme, elle auoit eu le bien de communier huit fois, cette pensée estoit assez forte pour l'empescher de tomber dans ses premieres erreurs, et pour luy conseruer iusqu'au dernier soupir la memoire de sa Religion.

Vne autre, nommée Gannendio, disoit, qu'ayant veu massacrer ses enfants, et ayant receu neuf coups de couteau par ordre de ceux à qui elle auoit esté donnée, elle se consolait dans la pensée du Ciel, où elle pensoit aller avec ses petits innocents ; mais que Dieu luy auoit rendu la vie d'une façon merueilleuse.

René Tsondihouannen, disoit-elle, qui fut tué à la prise de Rigué, prioit Dieu soir et matin, pendant son esclavage ; et tous les Samedys, il aduertissoit ceux qu'il pouuoit du iour de Dimanche, afin qu'ils le gardassent. Il auoit luy-mesme baptizé deux enfants gemeaux de sa fille Aatio.

Cette mesme Aatio montra bien que la Foy estoit profondement grauée dans son cœur, puis qu'elle ne chancela iamais au milieu des plus grandes trauerses qui la pouuoient ébranler. Au contraire, quoy que chaque iour luy fust un iour funeste, elle ne laissoit pas de le consacrer à Dieu par ses prieres, qu'elle continua tousiours avec une constance d'une Machabée vraiment Chrestienne. Son fils, nommé Tehannonrakouan, ayant esté tué par les Andastogueronnons, il ne luy restoit que ses deux gemeaux dans sa captiuité, qu'elle porta long-temps sur son dos, suivant les Vainqueurs, se consolant avec cette pretieuse charge, qui estoit les seules reliques du debris de sa grande famille. Mais comme ce doux fardeau l'empêchoit de marcher aussi viste que ses conducteurs desiroient, ils massacrerent ces deux pauvres innocens à la veuë de leur mere, qui ne laissoit pas de prendre patience et de se preparer à dauantage. De vray, un mal de genoüil luy estant suruenü, le fit enfler si fort, qu'à peine pouuoit-elle se trainer. Ces cruels Barbares ne voulurent pas luy faire la grace de la deliurer de ce monde

par vn coup de hache ; mais ils la firent passer par le feu.

L'onzième de Février, arriua vn Deputé de la part d'Onneiout, pour traiter des affaires communes du pais. Il dit au Pere, entr'autres choses, que la paix entre les François et les Anniehronnons estoit stable et si bien cimentée, qu'il n'y auoit rien à craindre de part ny d'autre. Mais ie ne voudrois pas m'y beaucoup fier.

Il fit tenir conseil, et les Deputez des autres Nations s'estant assemblez avec les Anciens du Bourg, le Pere fut inuité de venir prendre place, pour scauoir quelle estoit la commission de ce Deputé. Il y va, et s'adressant à ceux qui venoient de la part d'Onneiout et d'Oïogoen, il leur dit qu'il estoit bien-aise de les voir, et qu'il les exhortoit à l'vnion et à ne point prester l'oreille aux médisances des enuieux. La conclusion du discours fut vn present de mille grains à chaque Nation.

Le Deputé d'Onneiout s'estant leué, parut avec vn beau collier à la main, de deux mille grains, qu'il presenta au Pere, pour essuyer le sang respandu par les Anniehronnons, depuis le premier pourparler de paix. Il en donna vn autre semblable, pour le remercier de ce qu'il les auoit pris pour enfans et pour compatriotes, l'exhortant d'estre vray Pere, non seulement de parole, mais d'effet, comme on s'y attendoit bien. Le troisième present fut pour encourager le Pere dans l'entreprise que luy et Agochiendaguesé auoient si heureusement commencée et presque acheuée. En suite, pour témoigner sa ioye d'estre adopté par Onnontio, il chanta et fit chanter ses compagnons. La chanson finie, il parla vne grande demy-heure, declarant ses sentiments sur son adoption, nommant tous les parents qu'il auoit et à Kebec, et aux trois Riuieres, et à Montreal. Iamais Farceur ne fit mieux son personnage que cét homme, sur tout quand il se mit à entretenir la compagnie pendant plus de deux heures, sur les prouesses de ceux de sa Nation, representant par gestes et par paroles les combats, les attaques, les faits, les vic-

toires, les déroutes, les morts, les uiuants, plus agreablement et plus naïfement qu'on ne peut s'imaginer.

Sur le soir du mesme iour, arriuerent trois Soldats de ce Bourg, qui portoient trois chevelures prises sur quelques peuples d'autre langue que celle de ces Contrées, et d'un pais fort éloigné d'icy. Ils amenoient aussi deux ieunes hommes de la Nation de Chat, bien faits, bien couuerts, puissants, et de l'age de vingt à trente ans. Soit que les Onnontaguehronnons ne les eussent pas pris de bonne guerre, soit qu'ils se fussent eux-mesmes rendus dans le desespoir de pouuoir éuader, ils ne croyoient pas deuoir estre traitez en captifs ; et de vray, estant arriuez, on les place dans deux familles des plus honorables, pour tenir la place de deux deffuncts. Le plus ieune et le mieux fait, Neveu de l'autre, fut donné au plus grand guerrier du Pays, nommé Aharihon, Capitaine fameux pour ses exploits de guerre, mais aussi superbe et sanguinaire que genereux, comme il va faire paroistre.

Vn de ses freres ayant esté tué depuis peu par la Nation de Chat, on le remplaça par ce nouveau adopté. Ce cruel faisoit tant d'estat de son frere, qu'il luy auoit desia sacrifié quarante hommes, qu'il auoit fait passer par le feu, ne croyant pas qu'il y eust personne qui pût dignement tenir sa place. Ce ieune homme luy ayant donc esté donné pour ce mesme suiet, il luy donne quatre chiens pour en faire le festin de son adoption. Au milieu du banquet, lors qu'il estoit en ioye et qu'il chantoit pour le diuertissement des conuiez, Aharihon se leue, et dit à la compagnie qu'il faut que celuy-là expie encore la mort de son frere. Ce pauvre garçon est bien estonné à cette parole : il regarde du costé de la porte pour éuader ; mais il est arrêté par deux hommes, qui ont commission de le brûler. Le quatorzième iour de Février, ils commencerent le soir par les pieds, qu'on deuoit rostir à petit feu iusqu'à la ceinture pendant la pluspart de la nuit ; et apres minuit, on luy deuoit laisser reprendre ses forces et vn peu de repos iusqu'au point

du iour, qu'on deuoit acheuer cette funeste tragedie. Ce pauvre homme estant dans les tourments, faisoit retentir ses cris et ses gémissements par tout le Bourg : c'étoit vne chose épouuantable, de l'entendre hurler pendant l'horreur de la nuit ; il iettoit de grosses larmes, contre la coustume des autres, qui font gloire de se voir brûler membre apres membre, et sans parler que pour chanter. Mais comme celuy-cy ne s'attendoit pas à la mort, il pleuroit et crioit d'une façon qui touchoit mesme ces Barbares : ce qui fit que l'un des parents d'Aharihon, emû de compassion, fut pour mettre fin à ses tourmens, en luy donnant vn coup de cousteau dans le sein. C'eust esté vn coup de grace, s'il eût esté mortel : cela fut pourtant cause qu'on continua de le brûler sans s'arrêter, en sorte qu'il finit ses peines avec sa vie auant le iour.

Le dix-septième, trois mille grains de porcelaine ayants esté perdus, on consulte le Deuin, qui se masque le visage et se cache les yeux, pour voir plus clair, à ce qu'on dit. Il court par les ruës suivi de la populace ; et apres auoir bien couru, il va droit au pied d'un arbre, où il trouue deux mille grains : il retint le troisième millier pour se payer de ses peines. Ce ne sont là-dessus qu'acclamations ; c'est à qui luy proposera plus d'enigmes pendant qu'il est en chœur.

Le vingt-quatrième, lors qu'on celebreroit l'Honnaouaroria, dont nous auons parlé cy-dessus à propos des songes, arriuerent trois Soldats, qui retournoient de la guerre contre la Nation de Chat, pour laquelle ils estoient partis il y auoit plus d'un an. Un d'eux dit à son arriuée, qu'il auoit vne chose de tres grande importance à communiquer aux Anciens. Estant assemblez, il leur raconte qu'étant à chercher l'ennemy, il fit rencontre d'une Tortuë, d'une grosseur incroyable ; et quelque temps apres, il vit vn Demon en forme d'un petit Nain, qu'ils disent s'estre desia apparu à quelques autres : ils l'appellent Taronhiaonagui, qui signifie celuy qui tient le Ciel. Ce Nain, ou ce Demon, parla en ces

termes : C'est moy qui tiens le Ciel, qui ay soin de la terre ; c'est moy qui conserue les hommes, et qui donne les victoires aux combattans ; c'est moy qui vous ay rendus les maistres de la terre et les conquerans de tant de Nations ; c'est moy qui vous ay fait estre victorieux des Hurons, de la Nation du Petun, des Ahondihronnons, des Atiraguenrek, des Atiaonrek, des Takoulguehronnons, des Gentaguetehronnons ; enfin, c'est moy qui vous ay faits ce que vous estes ; si vous voulez que ie vous continuë ma protection, écoutez ma parole, et executez mes ordres.

Premierement, vous trouuerez trois François dans votre Bourg, lors que vous y arriueriez. Secondement, vous y entrerez lors qu'on fera l'Honnaouaroria. Tiercement, apres vostre arriuée, qu'on me fasse vn sacrifice de dix chiens, de dix grains de porcelaine par chaque cabanne, d'un collier large de dix rangs, de quatre mesures de graine de tournesol, et autant de feves ; et pour toy, qu'on te donne deux femmes mariées, qui seront à ta disposition pendant cinq iours. Si tout cela ne s'exécute de point en point, ie mets ta Nation en proye à toutes sortes de malheurs. Et apres que tout sera fait, ie te declareray mes ordres pour l'aduenir. Cela dit, le Nain disparut. Cet homme raconta aussitost sa vision à ses compagnons, qui en virent, à leur dire, vne preuue dès le iour mesme : car vn Cerf s'estant trouué à leur rencontre, il l'appella de loin, et luy commanda de venir à luy. Le Cerf obeit, s'approche, et vient recevoir le coup de la mort de nostre Visionnaire. Quoy que tout cela ne soit probablement qu'une fiction de ces trois Soldats, qui ont inuenté cette resuerie, pour courir leur honte de retourner si long-temps apres leur depart, sans auoir rien fait, il est neantmoins certain, que cét homme est autant defait, paslé et abattu, comme s'il auoit parlé au Diable ; il crache le sang, et il est si défiguré, qu'on n'oseroit quasi le regarder en face. Les Anciens n'ont pas manqué de faire le sacrifice, ordonné, tant ils sont prompts à obeir à tout ce qui approche du songe.

CHAPITRE XIII.

Départ du Pere Claude d'Ablon d'Onnontagué, pour retourner à Kebek.

Nous estions bien en peine comment nous pourrions faire sçavoir à Kebek, l'estat où estoient icy les affaires, et combien passionnément ces peuples desirerent que nostre établissement se fasse au plus tost. Ils le firent paroistre pour la dernière fois en vn celebre Conseil, tenu le vingt-neufième Février, où, entr'autres choses, ils dirent au Pere qu'il falloit iouer de son reste à ce coup ; qu'il y auoit plus de trois ans qu'ils estoient sur l'attente de la venuë des François ; qu'on les remettoit toujours d'année en année ; qu'ils se lassoient enfin de tant de remises, et que si la chose ne se faisoit à present, il n'y falloit plus songer ; qu'on vouloit rompre tout à fait, puis qu'on vsoit de tant de delay. Ils adiouterent de plus, qu'ils sçauoient bien que ce n'estoit pas le commerce qui nous faisoit venir chez eux, mais seulement la Foy, que nous leur voulions publier. Que ne venez-vous donc au plus tost, disoient-ils, puis que vous voyez tout nostre bourg l'embrasser ? On n'a point cessé tout cét Hyuer d'aller en foule dans la Chapelle, pour prier et pour se faire instruire. Vous avez esté tres-bien accueillis dans toutes les Cabannes, quand vous y avez esté pour enseigner ; vous ne pouuez douter de nos volontez, puis que nous vous auons fait vn present si solennel, avec des protestations si publiques que nous sommes Croyants. Ils adiouterent quantité d'autres choses, pour declarer leurs sentiments sur ce sujet : en quoy, certes, la Prouidence de Dieu est tout à fait admirable, de disposer de la sorte des Peuples à le rechercher, qui estoient il y a peu de temps les plus grands persecuteurs de son Eglise. Et ce qui paroist inconceuable, ces bonnes gens qui font tant d'instance pour nous auoir, ne sçauent pas comment cela se fait et d'où leur vient ce grand desir

quasi malgré eux. Ils pressent nostre établissement en leur Païs, et se plaignent les vns des autres de ce qu'ils nous font venir. Les Anciens disent qu'ils ne peuuent pas s'opposer à la ieunesse qui demande des François ; la ieunesse dit que les Anciens veulent à cette fois ruïner tout leur païs en nous y appellant ; et avec tout cela, et ceux-cy et ceux-là, ne cessent de faire instance sur instance, et de nous menacer d'estre nos ennemis, si nous ne sommes au plus tost leurs Compatriotes.

C'est ce qui nous faisoit rechercher toutes les voyes possibles, pour faire sçavoir leurs dispositions à Kebek, et pour haster la venuë des François, de peur de perdre vne si belle occasion. Personne, apres tout, ne vouloit entreprendre de remener quelqu'un de nous à Kebek, de peur de laisser passer la saison de se fournir de Castors et les prouisions de toute leur année : car nous estions au temps que toute la ieunesse partoît pour la chasse. Nous estions dans le desespoir de pouuoir faire le voyage, quoy qu'il fust absolument necessaire pour nostre établissement. Il y auoit desia plus de deux mois que nous vsions de toutes sortes de machines pour en venir là, mais en vain. Enfin nous nous aduisasmes de faire vne neufuaine à saint Iean Baptiste, Patron de cette Mission, disants neuf Messes pour obtenir du iour en vne affaire où nous ne voyons goutte. Et voila que, contre nostre attente et contre toute apparence humaine, sans sçauoir comment cela s'est fait ny par qui, immédiatement apres la neuvième Messe, ie pars d'Onnontagué, accompagné de deux ieunes hommes des plus considerables du Bourg, et de quelques autres, à qui, sans doute, saint Iean inspira l'entreprise de ce voyage : aussi le Chef de l'escorte se nommoit Iean Baptiste ; c'est le premier baptisé des Iroquois en pleine santé.

Ce fut sur les neuf heures du second iour de Mars, apres auoir celebré la sainte Messe, et dit mon adieu au Pays par le Baptisme d'un enfant, à qui ie le conferay auant mon depart. Nous fîmes

cinq lieuës pour cette premiere iournée, d'un temps de printemps plustost que d'hyuer ; il se changea bientost, et la pluie nous obligea de passer vn iour et deux nuits, au milieu d'un bois, dans vne maison sans portes, sans fenestres et sans murailles.

Le quatrième de Mars, apres six petites lieuës, nous gistons au bord du lac, qui se termine à Tirhiroguen. Cette iournée fut rude, ayant presque toujours eu ou la neige, ou l'eau iusqu'aux genoux. Nous passons encore vn iour et deux nuits en ce second giste : car le Lac que nous pensions trauerser sur sa glace, commençoit à se dégeler ; mais nous ressentions bien, par le froid de la seconde nuit, que le passage seroit libre et le pont solide.

En effet, nous fismes sur la glace vne grande lieuë et demie ; apres quoy, c'étoit vn plaisir de marcher mollement sur la neige ; il nous fallut pourtant mettre bien auant dans l'eau, pour passer vne petite Riuiera qui auoit resisté à la violence du froid.

Le septième de Mars, apres vn leger repos, nous partons le matin, et marchant iusqu'au soir sans rien prendre, nous ne peusmes arriuer à Oeiatonnehengué, que le lendemain vn peu auant midy. Nous esperions nous pouuoir embarquer sur le grand Lac ; mais quoy qu'il ne fust pas gelé, tous les bords estoient tellement occupez de monceaux de neige et de gros glaçons, qu'il ne faisoit pas bon s'en approcher. Nous fismes donc deux petites lieuës sur le beau sable ; et apres auoir donné la chasse à vn nombre incroyable d'Outardes, qui font là leur retraite pendant l'Hyuer, en vn petit marescage, nous y faisons la nostre pour cette nuit.

Le neuvième iour nous fut assez fâcheux. Nous marchâmes sur vn Estang glacé, mais tousiours le pied en l'eau, à cause que la pluye, qui estoit tombée le matin, n'estoit pas encore gelée. Nous vinsmes enfin sur vn beau sable, sur les riuës du grand Lac ; mais nous fusmes arrestez par vne Riuiera profonde dont la glace n'estoit pas assez forte pour nous porter. On cherche toutes sortes

de moyens pour la passer : et comme on n'en trouuoit point, mes gens font halte pour deliberer de ce qu'on deuoit faire. Ils passent plus de trois heures à trembler de froid, plus tost qu'à consulter. Vous pouuez croire que i'en auois aussi ma part. Le resultat fut de retourner sur vne partie de nos pas, pour chercher vn endroit propre pour passer la nuit. Nous trauersons donc vn autre Lac avec la mesme incommodité que le matin ; mais avec cette difference, que nous fusmes accompagnez d'une grosse pluye, qui enfin nous contraignit de nous cacher sous des écorces.

Le iour d'apres, nous montons vne lieuë au dessus de l'embouchure de la Riuiera qui nous auoit arrestez. Nous la trouuions assez fortement gelée pour la trauerser. Mais, ô mon Dieu, que de peine pour aller reprendre nostre chemin. Il fallut passer au trauers d'une vaste prairie pleine d'eau, parmy des neiges molles et à demy fonduës, par des bois et par des estangs ; et apres auoir franchy ces difficultez, il nous fallut mettre trois fois à l'eau pour passer les Riuieres qui se rencontroient. Enfin ayant cheminé tout le iour, nous trouuâmes sur le soir, que nous n'auions auancé que trois lieuës dans nostre route. C'est dans les fatigues que Dieu est fort, et dans l'amertume qu'on le trouue bien doux.

Nous marchons presque tout l'onzième iour sur la glace du grand Lac, mais tousiours le pied à l'eau, à cause du degel, qui faisoit que nostre marche n'étoit pas trop assurée : car nous entendions quelquesfois craquer la glace sous nous, et il falloit que quelques-vns des plus hardis marchassent deuant, pour sonder le fort et le foible. Nous ne laissions pas pourtant de nous écarter de deux et trois lieuës de la terre, pour abreger le chemin qu'il nous eust fallu faire si nous eussions cottoyé les bords du Lac. Apres sept bonnes lieuës, la pluye nous arreste ; elle ne cesse ny la nuit, ny le iour suiuant ; elle redoubla si fort la seconde nuit, que nous estans couchez sur la terre, nous nous trouuâmes bientost estendus dedans l'eau ;

nostre petite cabanne estoit deuenüe en peu de temps vn grand estang. On se leue ; on cherche à se placer à sec. Les vns se mettent sur de petites buttes ; mais ils s'exposent à l'eau qui tombe du Ciel en abondance, voulant éuiter celle qui estoit sur la terre. Quelques-vns vont chercher vn endroit plus éminent, pour y faire du feu et bastir vne cabanne ; mais la nuit, la neige et la pluye les en empeschent. Les plus paresseux demeurent iusqu'au iour en l'estat où ils estoient, de peur de trouuer pis ; vne nuit sembleroit bien longue en cet estat, si Dieu ne l'éclairoit. Quoy qu'il en soit, celui qui auoit plus de patience, estoit le mieux couché.

Le iour venu, nous nous vismes tous trempez et tous en desordre. Si fallut-il encore patienter : car le vent, la neige et la pluye sembloient conspirer ensemble à nous arrester en un si mauuais poste.

Nous le quittons apres deux iours et trois nuits ; et ayants fait sept lieuës sur la glace et partie sur la neige, nous bâ-tissons nostre hostellerie en vn lieu vn peu plus raisonnable. Nos Sauuages se lassant de viure dans ces fatigues, avec vne nourriture moindre, que si nous n'eussions eu que du pain simplement et de l'eau, se mirent à chasser. Ils tuèrent vn Cerf et quelques Chats sau-uages, qui retablirent nos forces.

Nous partons le seizième avec vn tres-beau temps ; mais l'attrait de la proye est trop grand pour des personnes qui en font tout leur bonheur. Apres deux lieuës de chemin, les uns se cabannent, pendant que les autres courent le Cerf. La iournée ne fut pas difficile, puis qu'outre que nous fismes peu de chemin, nous en fismes quittes pour nous mettre vne fois à l'eau iusqu'aux genoux.

Tout le dix-septième se passa le pied à l'eau, dans vn temps rude et par vn chemin affreux ; tantost il faut grimper sur des montagnes de neiges avec les pieds et les mains, tantost marcher sur de gros glaçons, tantost passer des Ma-raï, puis s'enfoncer dans des bro-sailles, abattre des arbres pour faire

des ponts sur des Riuieres, trauser des torrens, s'échapper des precipices ; et au bout de la iournée, nous n'auions fait que quatre bien petites lieuës. Enfin, pour reconfort, nous logeons dans vne hostellerie, où il n'y a pain, ny vin, ny lic ; mais en verité, Dieu y est tout entier.

Le dix-huictième, nous fismes six lieuës.

Le dix-neufième, iour de S. Ioseph, comme nous poursuiuions nostre route, marchant sur la glace du grand Lac, elle s'ourrit sous l'vn de mes pieds. Je m'en tiray plus heureusement qu'un pauvre Chasseur Onnontaguehronnon, qui, apres s'estre long-temps debattu contre les glaces qui luy auoient manqué, fut abysmé et perdu dedans l'eau, sans que iamais on le pût secourir. Apres auoir éuité ces dangers, nous entrons dans vn chemin extremement difficile. Ce sont des rochers hauts comme des tours, et tellement escarpez, qu'on y marche autant des mains que des pieds. Cela fait, il fallut courrir trois lieuës sans relasche sur d'autres glaces, de peur d'enfoncer, et en suite passer la nuit sur vn rocher vis à vis d'Oton-diata, qui est le passage et le chemin ordinaire pour aller à la Chasse des Castors. Nous fismes vn canot pour trauser le Lac. Comme nous estions vingt de compagnie, quelques-vns s'embarquerent les premiers. Approchant de l'autre riue du Lac, ils briserent le deuant de leur batteau contre vne glace ; les voila tous à l'eau, les vns attrapant les debris du canot, et les autres la glace qui l'auoit rompu. Ils font si bien qu'ils se sauuerent tous ; et apres auoir radoubbé ce Nauire d'écorces, ils nous le renuoyent pour passer apres eux : ce que nous fismes la nuit du vingt et vnième de Mars. Nous n'auions mangé à nostre disner que fort peu de racines bouillies dans l'eau claire : si fallut-il nous coucher sans soupper et sur des cailloux, à l'enseigne des Etoilles, abriez d'un vent de bise, qui nous glaçoit. La nuit suiuaute nous couchasmes plus mollement, mais non pas plus commodement, nostre lic fut la neige ; et le iour

d'après, la pluye nous fit compagnie dans vn chemin horrible, par des rochers épouuantables à voir, tant pour leur hauteur que pour leur grosseur, et aussi dangereux à descendre que difficiles à monter: on s'entredonne la main les vns aux autres pour les franchir; ils bordent le Lac qui, n'estant pas encore tout deglacé, nous oblige à ce trauail.

Vn Cerf, sur le matin du vingt-cinquième, nous retarde iusqu'au midy. Nous fismes trois lieues de beau temps, d'assez beau chemin. Nous trouuons bien à propos à nostre giste vn canot, ou plustost un arbre entier creusé, que Dieu semble nous auoir mis entre les mains pour passer le reste du Lac sans craindre la glace.

Nous nous embarquons le lendemain sept personnes dans cet arbre, et arriuons le soir à l'embouchure du Lac, qui se termine par vn sault et par des rapides violents. Dieu nous fit encore icy vne grace bien particuliere: en quittant nostre arbre, nous fismes rencontre d'un assez bon canot d'écorce, avec lequel nous fismes quarante lieuës en vn iour et demy, n'en ayant pas fait dauantage à pied les trois semaines precedentes, tant pour l'horreur du temps que des chemins.

Enfin, le trentième de Mars nous arriuons à Montréal, estans partis d'Onontagué le second. Nostre cœur trouua icy la ioye que ressentent les Pelerins, quand ils arriuent en leur país. Et Dieu nous ayant conserué d'une façon si particuliere, dans vn si dangereux voyage, nous fait voir qu'il veille plus qu'on ne peut s'imaginer sur le salut des Iroquois. Qu'il en soit beny à iamais.

Vous remarquerez, s'il vous plaist en passant, qu'on a receu des lettres venües nouuellement de Kebec par le dernier vaisseau, qui portent que le Pere Claude d'Ablon, dont nous venons de voir le Iournal, est retourné à Onontagué avec le Pere François le Mercier, Superieur de cette Mission, le Pere René Menard, le Pere Jacques Fremin, le Frere Ambroise Broar, et le Frere Io-

seph Boursier, qui vont tous ioindre le Pere Ioseph Chaumonot, demeuré dans le País des Iroquois. Ils sont escortez d'une cinquantaine de braues François, qui ont desia commencé vne bonne habitation au centre de toutes ces Nations. Nous en verrons le succez l'an prochain, Dieu aidant. Les Peres demandent des Ouuriers Euangeliques, et le secours des prieres de tous ceux qui aiment le salut de ces Peuples. Comme les dépenses qu'il faut faire pour soustenir vne telle entreprise, sont tres-grandes, si ceux qui font profession de contribuer à la Conuersion des Sauuages, vouloient soustenir cette Mission, ils feroient vn grand seruice à Dieu. On a baptisé en diuers endroits, depuis quelque temps, plus de quatre cents cinquante Sauuages, petits et grands, nonobstant les troubles et les obstacles de la guerre. Si on peut maintenir les Predicateurs de l'Euangile dans ces Contrées, que j'appellerois volontiers le País des Martyrs, on en baptizera bien dauantage. *Fiat, fiat.*

CHAPITRE XIV.

De l'arriüée d'une troupe d'Algonquins, nommez les Outaouaks.

Le sixième iour du mois d'Aoust de l'année 1654. deux ieunes François, pleins de courage, ayant eu permission de Mons. le Gouverneur du País, de s'embarquer avec quelques-uns de ces Peuples, qui estoient descendus iusques à nos habitations Françaises, firent vn voyage de plus de cinq cents lieuës, sous la conduite de ces Argonautes, portés, non dans de grands Gallions, ou dans de grandes Rambergues, mais dans de petites Gondoles d'écorce. Ces deux Pelerins pensoient bien retourner au Printemps de l'an 1655. mais ces Peuples ne les ont ramenez que sur la fin du mois d'Aoust de cette année 1656. Leur arriüée a causé vne ioye vniuerselle à tout le País. Car ils estoient ac-

compagnez de cinquante canots chargés de marchandises, que les François vont chercher en ce bout du monde. Cette flotte marchoit graument et en bel ordre, poussée par cinq cents bras sur nostre grand fleuve, et conduite par autant d'yeux, dont la plupart n'auoient iamais veu les grands canots de bois, ie veux dire les Nauires des François.

Ayant mis pied à terre au bruit estonnant des Canons, et ayant basty en vn moment leurs maisons volantes, les Capitaines monterent au Fort saint Louys, pour aller saluer Mons. nostre Gouverneur, portant leurs paroles en la main : c'estoient deux presents, qui passent pour des paroles parmy ces Peuples. L'vn de ces deux presents demandoit des François pour aller passer l'Hyuer en leur Pais ; et l'autre demandoit des Peres de nostre Compagnie, pour enseigner le chemin du Ciel à toutes les Nations de ces grandes Contrées. On leur répondit à leur mode par des presents, leur accordant tres-volontiers tout ce qu'ils demandoient. Mais pendant que ceux qui sont destinez pour cette grande entreprise, se preparent, apprenons quelque chose de nouveau des deux Pelerins François et de leurs hostes.

Premierement, il est bon de remarquer que la langue Huronne s'estend bien cinq cents lieues du costé du Sud, et la langue Algonquine, plus de cinq cents du costé du Nord. Je sçay bien qu'il y a quelque petite difference entre ces Nations ; mais cela consiste en quelques dialectes qu'on a bientost apprises, et qui n'alterent point le fond de ces deux langues.

Secondement, il y a quantité de Lacs au quartier du Nord, qui passeroient bien pour des Mers douces, et le grand Lac des Hurons, et vn autre qui luy est voisin, ne cedent point à la Mer Caspie.

En troisiéme lieu, on nous a marqué quantité de Nations aux enuirs de la Nation de Mer, que quelques-vns ont appellé les Puants, à cause qu'ils ont autrefois habité sur les riués de la Mer qu'ils nomment *Ouinipeg*, c'est à dire eau puante. Les *Liniouck*, qui leur sont voisins, sont enuiron soixante Bour-

gades. Les *Nadouesiouek* en ont bien quarante. Les *Ponarak* en ont pour le moins trente. Les *Kiristinons* passent tous ceux-là en estenduë ; ils vont iusques à la Mer du Nord. Le Pais des Hurons, qui n'auoit que dix-sept Bourgades dans l'estenduë de dix-sept lieues ou enuiron, nourrissoit bien trente mille personnes.

Vn François m'a dit autrefois, qu'il auoit veu trois mille hommes dans vne assemblée qui se fit pour traiter de paix, au Pais des gens de Mer. Tous ces Peuples font la guerre à d'autres Nations plus éloignées ; tant il est vray que les hommes sont des Loups à l'égard des hommes, et que le nombre des fous est infiny. Ces fous se tuent, se voulant donner la loy les vns aux autres. Patience pour des Barbares qui ne connoissent pas Dieu ; mais ceux qui font profession de le connoistre, et qui scauent qu'il est vn Dieu de paix, que sa demeure est dans la paix, et qu'il veut gouverner les hommes comme vn Salomon pacifique ; ceux-là, dis-je, sont bien plus coupables. Les Sauvages Chrestiens demandent pourquoy ceux qui sont baptizez au de là de la Mer, c'est à dire en Europe, se font la guerre les vns aux autres, au lieu de les venir secourir contre ceux qui les empeschent d'estre instruits et de croire en Dieu paisiblement, et qui font mourir les Croyants.

Disons en quatriéme lieu, que ces deux ieunes hommes n'ont pas perdu leurs peines dans leur grande course : ils n'ont pas seulement enrichy quelques François à leur retour ; mais ils ont donné beaucoup de ioye à tout le Paradis dans leur voyage : ayant baptizé et enuoyé au Ciel enuiron trois cents petits enfants qui ont commencé à connoistre et à aimer et posseder Dieu, en mesme temps qu'ils ont esté lauez dans son Sang par les eaux du Baptesme. Ils ont reueillé dans l'esprit de ces Peuples le souuenir des beautez de nostre Créance, dont ils auoient eu vne premiere teinture au Pais des Hurons, lors qu'ils alloient visiter nos Peres qui l'habitoient, ou que quelques-vns de nous autres s'approchoient des Contrées voisines de leur Pais.

CHAPITRE XV.

Le depart des Algonquins Outouaks, et de leur défaite.

Pendant que ces Peuples faisoient leur petit traficq, trente ieunes François s'équipèrent pour les accompagner iusques en leur Pais, et en rapporter des peaux de bestes mortes. Le leur donnay pour guides, dans les voyes de leur salut, le Pere Leonard Gareau et le Pere Gabriel Dreuilletes, anciens Ouuriers Euangeliques, bien versez dans les langues Huronne et Algonquine. Ils estoient ravis de se voir choisis les premiers, pour porter Iesus-Christ dans vn Pays également remply de Croix, de tenebres et de morts. Vn Frere de nostre Compagnie, nommé Louys le Boësme, desira d'estre de la partie, pour secourir les Peres, avec lesquels se ioignirent trois ieunes hommes François, bien resolu de viure et de mourir avec les Predicateurs de l'Euangile.

Le iour du depart arresté, cette escoüade se ioint avec le gros des Sauvages. On met les canots en l'eau, on s'embarque lestement, on fait iouer les auirons, et le dernier Adieu se dit à coups de fusils et de canons. Mais, ô mon Dieu, que les choses humaines sont inconstantes ! Tel est remply de ioye au matin, qui meurt de tristesse auant la nuit.

A peine cette Flotte, composée de plus de soixante Vaisseaux, auoit-elle vogué vne iournée sur le grand fleue, qu'elle fait rencontre d'un Canot, conduit par deux Soldats François, enuoyez par le Gouverneur des Trois Riuieres, pour donner aduis que l'Iroquois Agneronon, grand ennemy des Algonquins et des Hurons, estoit en campagne, et qu'il ne manqueroit pas de leur dresser des embusches dans leur voyage. En effet, il s'estoit caché à l'abry d'une pointe, pour les surprendre au passage ; mais il fut trompé pour ce coup : car nos gens redoublant leur courage, firent iouer si fortement et si adroitement leurs au-

rons, qu'ils passerent promptement à la faueur de la nuit, sans estre apperceus, et arriuerent sains et sauues au Bourg des Trois Riuieres.

Nos trente François, qui s'estoient équipiez en vn moment pour vn voyage de cinq cents lieuës, voyant par l'experience de vingt-huict lieuës qu'ils auoient desia faites, qu'ils n'estoient pas montez de bons Canots, en ayant desia creué quelques-vns, et que leurs prouisions estoient bien courtes pour vn chemin si long, que d'ailleurs ils seroient contraincts de mettre la main aux armes, si l'Agneronon, avec lequel nous auons vne paix de ie ne sçay quelle couleur, attaquoit leur Flotte, iugerent à propos de remettre la partie au Printemps de l'année suiuite.

Nos deux Peres qui voyoient bien les dangers où ils s'exposioient, mais qui n'ignoroient pas aussi que le traficq des Ames qu'ils alloient faire, estoit plus noble que celuy des peaux que nostre Escoüade Française abandonnoit, ne voulurent iamais quitter la partie. Ils s'embarquent avec le Frere et avec les trois François qui s'estoient ioints avec eux, méprisans leur vie pour le salut de ces Peuples, ausquels ils s'estoient donnez pour l'amour de Iesus-Christ.

Les voila donc sur les eaux, avec deux cent cinquante Sauvages Algonquins, à la reserue de quelques Hurons échapez du naufrage de leur ancien Pais. Ils se font Barbares, pour ainsi dire, avec les Barbares, pour les rendre tous enfans de Dieu.

Les Iroquois Agneronons, qui n'estoient qu'environ six vingts, voyant que leurs ennemis estoient passez, les suivent à la sourdine, à force de bras et de rames. Ils marchent la nuit serrez et sans bruit, se cachant le iour dans les bois, enuoyant des espions pour reconnoistre la marche des Algonquins. Ce qu'ils firent bien-tost : car ces pauvres gens, quoy qu'auertis de se tenir sur leurs gardes, faisoient par tout vn grand bruit. Quantité de ieunes gens qui n'auoient iamais manié d'armes à feu, en ayant acheté des François, prenoient vn singulier plaisir au petit ton-

nerre que leurs arquebuses faisoient rouler dans l'écho des forests. On dit mesme qu'un ieune Iroquois, amy de la paix, leur vint donner aduis de marcher en silence, et que ses gens estoient aux aguets pour les surprendre ; mais ces ieunes étourdis se fiant en leur courage et en leur nombre, n'auoient des oreilles que pour le bruit qu'ils faisoient eux-mesmes, s'arrestant fort souuent à tirer sur le gibier qu'ils rencontroient.

L'Iroquois prend le deuant, se saisit d'un poste fort auantageux, au bord de la grande Riuiere, par où les Algonquins deuoient passer. Il se retranche premierement sur vne petite eminence, avec des arbres qu'ils ont bien-tost mis à bas. Les Sentinelles qu'il auoit placées en des lieux fort commodés, pour decouurer de fort loin sur le grand fleuve, ayans auerty leur Capitaine que la flotte paroissoit, il iette vn bon nombre de braues Fuseliers dans des ioncs et dans de grands herbiers, en vne pointe que nos gens venoient friser. Six Canots de Hurons et quelques autres Algonquins, precedant le gros d'environ cinquante ou soixante pas, s'estant venus ietter dans les pieges sans y penser, receurent vne gresle de plomb si prompte et si rude, que plusieurs furent tuez, sans scauoir qui leur auoit donné le coup de la mort. Aussi tost que les Iroquois eurent fait leur décharge, ils sortent de leur embuscade comme des Lyons de leur taniere, se iettent sur ceux qui estoient encore en vie et les traignent dans leur fort. Le Pere Leonard Gareau, qui estoit dans cette auant garde, fut blessé d'un coup de fusil qui luy rompit l'épine du dos.

Ceux qui suiuoient, voyant ce beau ménage, prennent les armes, se iettent à terre, courent apres l'ennemy ; mais ils rencontrent bien-tost vn retranchement, ou vn fort qui fait feu de tous costez : ils l'environnent, ils l'attaquent, on en tuë, on en blesse de part et d'autre. L'Iroquois se defend si bien, que les Algonquins ne le purent enleuer, ny porter à sortir de son fort pour venir au combat. Il scauoit bien qu'il n'estoit pas égal en nombre, et que la peau de

Lyon luy manquant, il s'estoit fort bien serui de celle du Renard.

Nos gens voyant cela, mettent la main à la hache, font en peu de temps vn fort assez proche de celui des Iroquois, pour se mettre à l'abry et se pouoir vn peu rafraischir. Ils attendoient que les Iroquois quittassent leur Reduit, afin de les pouoir poursuiure ; mais ils se tinrent clos et couverts. Les Algonquins voyant que la saison les obligeoit de haster leur retour en leur País, parlementent avec les Iroquois, leur font vn present à ce qu'ils décampent ; se retirent les premiers, pour leur donner le passage libre. Les Iroquois refusent le present, ils font la sourde oreille, resolu de charger encore nos gens ; mais ils furent trompez : car les Algonquins feignant de se vouloir fortifier dauantage, pour attendre le depart de l'Iroquois, firent vn bruit comme d'un abbatis de bois, à grands coups de hache ; et pendant ce tintamarre, les Capitaines faisoient filer doucement leurs gens dans leurs Canots, à la faueur des tenebres de la nuit. C'est ainsi qu'ils euaderent, laissant dans leur fort le Pere Gabriel Dreuilletes et son Compagnon, et les trois François qui s'estoient liez avec eux. Le Pere les vouloit suiure ; mais pas vn ne les voulut embarquer. Qui veut solidement prescher le Crucifix, ne doit attendre que des Croix.

CHAPITRE XVI.

De la mort du Pere Leonard Garreau.

Dans la déroutte du País des Hurons, ces pauvres Peuples se répandirent de tous costez : les vns dans la Nation neutre : vne bonne bande se refugia à Kebec, dans le sein des François ; et quelques-vns se retirerent au País des Algonquins, nommez Outaouaks, dont nous venons de parler. Vne partie de ces pauvres fugitifs étoient descendus à Kebec avec les Algonquins ; et comme

ils auoient connu le Pere Leonard Garreau dans leur ancien Pais, et qu'ils auoient desia receu de luy quelque teinture de nostre Creance, il leur fut bien aisé, inuitant leur ancien Pasteur, de le gagner. Il auoit plus d'enuie de leur prescher Iesus-Christ, qu'ils n'auoient encore de volonté de le recevoir. Il se lia donc avec eux dans la resolution de donner son sang et sa vie pour l'Euangile. Il voyoit quasi vne mort inéuitable, dans les dangers d'une entreprise aussi sainte qu'elle estoit penible. Il s'attendoit, ou d'estre massacré en chemin, comme il a esté, ou de mourir de faim dans vn Pais éloigné de cinq cents lieues des François, ou d'estre mis à mort par le songe d'un Barbare : toutes ces veuës ne l'effrayoient point.

Ce fut le Mercredy trentième d'Aoust de cette année 1656. que les Iroquois estant en embuscade et faisant vne décharge sur six canots Hurons qui marchoient les premiers, comme nous auons dit au Chapitre precedent, blessèrent ce bon Pere à mort. Vne balle luy ayant rompu l'épine du dos, le renuersa dans le Canot qui le portoit. Aussi-tost qu'il fut blessé, les Iroquois le traisnerent comme vn chien dans leur fort, le dépouillerent tout nud, luy rauissant mesme sa chemise, ne luy laissant qu'un petit calceçon. Ils le tournoient et retournoient, pour luy arracher la balle du corps. Ils luy presenterent vn breuage, comme une medecine, qu'il ne voulut point prendre. Il fut trois iours couché sur la platte terre, baigné dans son sang, sans boire ny manger, sans Medecin, sans Chirurgien, sans autre secours que du Ciel. Enfin ayant esté frappé le Mercredy, ils le porterent le Samedi matin à Montréal, iettant deux méchans petits presens, selon leur coutume : l'un pour témoigner qu'ils estoient marris de l'accident qui estoit arriué ; l'autre pour essayer nos larmes et apaiser nos regrets. Tous les habitants de Montreal regardoient et honoroient ce pauvre Pere comme vn Apostre et comme vn Martyr, luy portant compassion iusques au profond du cœur.

Ayant fait rencontre en ce lieu du

Pere Claude Pijart, Religieux de nostre Compagnie, son ame fut remplie de ioye, et il répandit son cœur dans le cœur de ce bon Pere, qui nous a marqué les particularitez de sa mort. Au moment, dit-il, qu'il fut blessé, il s'écria : *Domine, accipe spiritum meum*, mon Dieu, retirez mon esprit ; *Domine, ignosce illis*, Seigneur, pardonnez-leur. Il dit ingenuement au Pere, qu'il n'auoit eu, ny dans l'attaque, ny dans sa prise, ny dans les mauuais traitements de ses meurtriers, aucune indignation, ny mesme aucune froideur contre eux ; mais au contraire, qu'il ressentait vn esprit de douceur et de compassion pour ceux qui luy ostoient la vie. Il dit aussi, que se voyant dépouillé tout nud, il ressentit vne grande ioye et vne grande satisfaction d'esprit, se voyant mourir dans la nudité de Iesus-Christ, son Maistre. Mais cette ioye sensible ne dura pas longtemps : Dieu, voulant acheuer en luy son ouurage et le purifier entierement, se cacha, et le priua de toute consolation. C'est, disoit-il, la plus grande peine que j'aye ressentie dans tous mes abandonnements, de me voir comme délaissé de nostre Seigneur. Il est vray qu'il me fortifioit en la pointe de mon esprit, par vne conformité amoureuse que j'auois à sa sainte volonté, le remerciant de la faueur et de l'honneur qu'il me faisoit, de donner ma vie pour luy.

Le Samedi qu'il nous fut apporté, il se confessa trois fois fort exactement, et avec vne grande contrition ; il receut le saint Viatique, et en suite l'Extreme-Onction, répondant avec pieté aux paroles et aux prieres de l'Eglise. Ah ! que ie suis indigne des faueurs que Dieu me fait ! disoit-il. Je n'ay qu'un regret, c'est de souffrir si peu, d'estre trop à mon aise, et de n'auoir pas recherché assez purement la gloire de Dieu. Il réiteroit souuent ces paroles : *Ita, Pater, quoniam sic placitum fuit ante te ! Fiat voluntas tua* ; Oüy, mon Pere, puis que cette mort est agreable à vos yeux, que vostre volonté soit faite. Il parloit de sa mort comme enchassée dans la mort de Iesus-Christ. Enfin, sur les onze heures de nuit du mesme Samedi, le

second iour de Septembre, vne conuulsion l'emporta, nous laissant à tous vne ioye au cœur, et vne douce esperance, que son sang produiroit vn iour des fruits dignes de la gloire de Dieu. On n'omit rien pour honorer ses funerailles, et pour luy témoigner l'affection qu'on luy portoit. Son corps fut mis dans le Cimetiere commun, en vn lieu destiné pour les Prestres, sur lequel on pretend de faire vn iour paroistre quelques marques du respect qu'on doit à sa memoire.

L'auois, dit le mesme Pere, connu tres-particulierement dans le Pais des Hurons et admiré la haute vertu de cet homme de Dieu. Je me souuiens qu'huienant avec luy l'an 1644. en vn lieu nommé Endarahy, et passant sur vn étang glacé, le quatrième de Decembre, iour de sainte Barbe, la glace se rompant sous mes pieds, i'enfonçay dans l'eau; luy, sans penser au danger, accourut à moy pour me secourir; la glace manquant sous luy, aussi bien que sous moy, nous nous vismes tous deux à deux doigts de la mort; mais ayant fait vn vœu en l'honneur de la Sainte, dont nous honorions la memoire, elle procura nostre deliurance: ce que i'attribuay à ses merites.

Il fit, l'Esté suiuant, vn voyage avec moy au Pais des Nipisiriniens, où les fatigues que son zele luy faisoit souffrir, le ietterent dans vne maladie que nous croyions tous estre mortelle; mais Dieu luy reseruoit vne mort plus genereuse.

L'ay particulierement remarqué et honoré en luy vn grand respect et vne attention exacte en toutes les choses de deuotion; vne humilité qui me confondoit, cherchant en toutes rencontres la soumission et le mépris; un amour ardent et vn infatigable zele du salut des ames, qu'il a augmenté apres dans les diuerses Missions où il a esté employé. Il aimoit de cœur et d'affection la sainte Vierge, qui, comme le croy, luy a procuré vne mort si glorieuse.

Voicy comme en parle un autre Pere, à qui son ame estoit assez decouuerte: Nous auons appris, ce soir, quatrième de Septembre, l'heureuse mort du Pere Leonard Garreau, homme vraiment

selon le cœur de Dieu, d'une humilité tres-rare dans de tres-rares talens qu'il a tousiours cachez; d'un zele et d'une ferueur si efficace, qu'il penetroit les cœurs de ceux avec qui il conuersoit; d'une obeïssance à tout faire et à ne rien faire, estant content de tout; détaché entierement des creatures, et attaché inuiolablement à Dieu, qu'il aimoit en esprit et en verité. Il estoit remply de solides sentimens de la Foy, et pour l'ordinaire sans aucun goust sensible; ce qui n'empeschoit pas qu'il ne fust tres-exact à tous les deuoirs de la veritable deuotion. Il y a enuiron dix ou onze ans, qu'estant malade à la mort, selon l'opinion de nos Medecins, qui l'auoient abandonné, i'eus la consolation de penetrer dans les plus secretes pensées de son cœur; ce n'estoit qu'un perpetuel amour, un abandon total de soy-mesme aux volonte Diuines, avec tant de ferueur, avec vne force d'esprit si vigoureuse, avec des transports d'une ame si remplie de Dieu, qu'il n'appartenoit qu'à son éloquence de les exprimer; ce qu'il faisoit, à la verité, fort energiquement, mais avec des sentimens de soy-mesme aussi humbles et aussi profonds, que ses hautes vertus estoient releuées. Et depuis ces dix ans-là, il a esté toujours croissant dans ce double esprit d'humilité et d'amour.

Disons pour conclusion, que l'amour et le zele des Ames ont esté son veritable caractere. Ce zele luy a fait quitter le monde pour entrer en nostre Compagnie. Il luy a fait abandonner ses parents, ses amis et sa patrie, pour se ietter dans le Canadas, non parmy des Roys et des Princes, ou parmy des Peuples bien policez, mais parmy des Barbares, dans le milieu des forests, où la nourriture n'est quasi pas capable de sustenter la vie, mais seulement d'empescher la mort. Enfin le zele a esté son element pendant son sejour en ce nouveau Monde, et le dernier air qu'il a respiré à sa mort. A mesme temps que les Iroquois l'eurent blessé et traîné dans leur fort, s'oubliant de sa nudité, méprisant les playes qui luy causoient la mort, il se traîna vers quelques Cap-

tifs Hurons qu'il avait engendrez à Iesus-Christ par les Eaux du Baptesme. Il leur parla d'une voix, à la vérité languissante, mais pleine de feu, pleine d'amour, pleine de sang. Il les anima à souffrir constamment pour Dieu les tourments qu'il sçauoit bien leur estre preparez, les assurant qu'ils se verroient bientôt au Ciel, s'ils perseueroient dans la Foy qu'ils auoient embrassée. Enfin, les ayant ouïs en confession, il les purifia dans le Sacrement de Penitence.

Puis ayant ietté les yeux sur un ieune François qui, par un dépit remply de rage et de trahison, s'estoit ietté parmy les Iroquois, il l'appelle, luy gagne le cœur, luy fait voir l'enormité de son crime ; il tire des regrets et des larmes

de ce perfide, luy fait confesser tous ses pechez, et en luy donnant l'absolution, il le dispose à la mort, qu'il ne croyoit pas si voisine. Un Iroquois l'ayant découuert aux François de Montreal, il fut pris et mené à Kebec, et condamné au dernier supplice, qu'il supporta avec une resignation qui rauit tout le monde. Il benissoit Dieu de ce qu'il auoit esté pris et condamné, disant hautement que c'étoit fait de son Ame, si on n'eût osté la vie à son corps. Les Ames saintes ne vont quasi iamais toutes seules en Paradis, Dieu veut qu'elles en menent ordinairement quelques-unes avec elles, qui leur tiennent compagnie dans la gloire.

Extraict du Priuilege du Roy.

Par Grace et Priuilege du Roy, il est permis à SEBASTIEN CRAMOISY, Marchand Libraire Juré en l'Vniuersité de Paris, Imprimeur ordinaire du Roy et de la Reine, Directeur de l'Imprimerie Royale du Louure, Bourgeois et Ancien Escheuin de Paris, d'imprimer ou faire imprimer, vendre et debiter un Liure intitulé : *La Relation de ce qui s'est passé en la Mission des Peres de la Compagnie de IESUS, au Pais de la Nouvelle France, és années 1655. et 1656. etc.*, et ce, pendant le temps et espace de sept années consecutives. Avec defenses à tous Libraires, Imprimeurs et autres, d'imprimer ou faire imprimer le dit Liure, sous pretexte de déguisement ou changement qu'ils y pourroient faire, aux peines portées par le dit Priuilegè. Donné à Paris, le 23. Decembre 1656.

Signé par le Roy en son Conseil,

CRAMOISY.

Permission du R. P. Prouincial.

NOVS LOVYS CELLOT, Prouincial de la Compagnie de IESVS, en la Prouince de France, auons accordé pour l'aduenir au sieur SEBASTIEN CRAMOISY, Marchand Libraire, Imprimeur ordinaire du Roy et de la Reine, Directeur de l'Imprimerie Royale du Louure, Bourgeois et Ancien Escheuin de cette Ville de Paris, l'impression des *Relations de la Nouvelle France*. Fait à Paris ce 23. Decembre 1656.

Signé,

LOVYS CELLOT.



RELATION

DE CE QVI S'EST PASSÉ DE PLUS REMARQUABLE

AUX MISSIONS DES PÈRES DE LA COMPAGNIE DE IESVS, EN LA NOVVELLE FRANCE,
ÈS ANNÉES 1656 ET 1657.

Av R. P. le P. LOUIS CELLOT, Provincial de la Compagnie de Iesvs, de la
Prouince de France. (*)

MON R. P.,
Pax Christi.

DE cinq ou six vaisseaux qui ont esté ce Printemps dernier en la Nouvelle France, celui qui en est retourné le premier m'a apporté des Lettres du Pere Iean de Quen, Superieur de nos Missions en ces Contrées, qui m'apprennent qu'il deuoit enuoier à V. R. la Relation entiere de ce qui s'est passé depuis vn an dans nos Missions, dont il m'a adressé, par auance, quelques cahiers. Or, le Nauire auquel on l'auoit confiée, ayant esté pris par les Espagnols, et toutes les Lettres qui s'y sont trouuées ayant esté iettées dans la Mer, l'ay esté obligé de ramasser dans le Liuret que ie presente à V. R. ce qu'on a pû recouurer de ces Lettres, et de quelques autres Memoires qui nous furent rendus trop tard l'année

precedente. Ceux qui s'interessent pour la gloire de nostre Seigneur en la conuersion des Infidelles, seront bien aises de voir comme nos Peres, marchant sur les pas de ceux de nostre Compagnie, qui ont esté grillés, rostis, et mangés depuis quelques années par les Iroquois, sont entrés dans le païs de ces Anthropophages, avec moins de peur de leurs trahisons et de leurs cruautés, que d'amour et de zele pour les gagner à Iesus-Christ. Le Pere qui a dressé ces Memoires que l'ay receus, assure que qui voudroit agir parmi ces peuples selon la prudence purement humaine, ne feroit iamais rien de fort auantageux pour leur salut. Il faut se mettre, dit-il, dans les dangers du feu de la terre, pour les deliurer des feux de l'Enfer. Il se faut ietter dans la captiuité, pour les mettre en liberté. Il faut endurer la faim, la soif, la nudité, pour les nourrir et pour les reuestir de Iesus-Christ. On ne sçauroit se figurer tout ce que nous auons souffert dans vn voyage fort long, tres-rude, et rempli à tous momens de diuers dangers de la mort; en suite duquel nous mismes pied à terre

(*) D'après l'édition de Sébastien Cramoisy et Gabriel Cramoisy, publiée à Paris en 1658.

au bord d'un bois, qu'il fallut faire reculer à grands coups de haches, pour donner place à l'habitation que nous voulions dresser. Mais ces grandes forêts étant gardées pendant l'Esté des petits Dragons volans, ie veux dire par un million d'escadrons de Mousquittes, de Maringois ou de Cousins tres-auides d'un sang qu'ils n'auoient iamais gousté : nous estions contraints de leur ceder la place pendant la nuit, et de nous aller coucher sur des roches au bord d'un lac, exposez à l'air, au vent et souuent à la pluye. Ces trauaux, soustenus seulement d'un peu de bouillie faite de farine de bled d'Inde, cuite dans la belle eau claire, nous abattirent presque tous. Plus de quarante huit personnes de nostre monde, tomberent malades. Il nous fallut loger sous des roches si à l'estroit, que nous estions presque entassez les vns sur les autres. Pendant que l'un brusloit dans l'ardeur de la fièvre, l'autre trembloit de froid; et pour nous consoler, on nous venoit souuent dire de diuers endroits qu'on nous alloit egorger, que nous serions bien-tost deliurez de tous nos maux. *Quotidie morimur, et ecce viuimus* ; nous mourions tous les iours, et nous voilà encore, grace à Dieu, tous viuans. Il est vrai que ceux qui sont alterez du salut des Ames, qui ne s'opere iamais que par la croix, trouveront icy de quoy se satisfaire ; mais il ne faut rien craindre, Dieu est partout : c'est icy qu'on le goust plus purement, et quasi sans mélange des creatures. Enfin *salutem ex inimicis nostris et de manu omnium qui oderunt nos*. Il nous a sauuez par nos ennemis mesmes et par les mains de ceux qui nous haïssoient à mort. Nous marchons la teste leuée, ils nous ont secourus dans nos besoins, nous preschons, nous catechisons, nous baptisons publiquement dans leurs bourgades ; on y dresse des Chapelles, on y prie Dieu, on y dit la sainte Messe, on y reçoit les Sacremens. Un grand nombre d'Iroquois y fait hautement profession de la Foy de Iesus-Christ : en un mot *Deus Dominus illuxit nobis*, c'est Dieu qui a fait ce grand iour. Voilà, mon R. P., ce que vous verrez en de-

tail dans cette Relation, et qui, sans doute, portera V. R. et tous ceux qui ayment l'Eglise de I. C., à prier pour ces pauures peuples et pour ceux qui trauaillent à leur conuersion, comme aussi pour celuy qui est

De V. R.

Le tres-humble et tres-obeïssant
seruiteur en Nostre Seigneur,

PAUL LE IEVNE,
De la Compagnie de Iesus.

Au College de Clermont, ce 1. de Decembre 1657.

CHAPITRE PREMIER.

Ambassade des Iroquois Sonnontoeron- nous trauersée par l'Iroquois Agnieronnon.

Nous auons souuent remarqué dans nos Relations des années passées, qu'il y a cinq Nations Iroquoises, dont les trois principales sont les Sonnontoeronnons, qui sont les plus nombreux et les plus éloignés des François ; les Onnontoeronnons, où nous auons depuis peu commencé une bonne Mission ; et les Agnieronnonns qui ont commerce avec les Hollandois voisins de la nouvelle Angleterre. Le 19. de Septembre de l'année 1655. le P. Ioseph Chaumonot et le P. Claude d'Ablon partirent de Quebec pour aller recognoistre le païs des Sonnontoeronnons, qui nous pressoient de les aller instruire, et d'aller establir en leur païs vne habitation François. Leur voiage est amplement décrit dans la Relation de l'année derniere. Peu de temps apres leur depart de Quebec, trois personnes considerables arriuerent de Sonnontoan, païs des Sonnontoeronnons, qui nous donnerent aduis que les esprits de leur nation estoient disposés à la paix, et que l'hyuer prochain ils deuoient venir en bon nombre, contracter avec nous et avec les Hurons et les Algon-

quins vne alliance inuiolable. On ne manqua pas aux presens reciproques de part et d'autre, suivant la coustume de ces peuples. Apres quoy, vn des trois se resolut de passer l'hyuer avec nous, comme voulant seruir d'ostage de leur fidelité. Les deux autres se mirent en chemin au commencement de Nouembre de la mesme année 1655. pour porter plus promptement en leur pays les heurieuses nouuelles de l'accueil qu'on leur auoit fait.

Ces deux Ambassadeurs furent tuez à leur retour, ainsi que nous l'apprismes par la rencontre qui se fit d'un des cadavres que l'on trouua à trois ou quatre lieues au dessus de Montreal, tout couuert de playes et de sang. Le soupçon de ce meurtre ne put tomber que sur les Iroquois Agnieronnons, qui, jaloux de l'amitié dont les autres nations Iroquoises nous recherchent, la veulent empêcher par toutes sortes de moïens.

Cela n'empescha pas que dès le commencement du mois de Ianuier 1656. nous ne vismes icy l'Ambassade dont nous auions parole.

Ils estoient dix de compagnie, dont le chef estoit vn des premiers Capitaines de tout leur pays, aagé de cinquante à soixante ans, homme sage et adroit dans les affaires, eloquent au delà de ce qu'on en peut croire, dont le cœur estoit tout François, et desia gagné à la foy.

De vingt et vn presens qu'il fit, le plus riche et le plus éclatant fut celui par lequel il nous tesmoigna hautement que toute sa nation vouloit se faire instruire; qu'elle demandoit pour cet effet des Peres de nostre Compagnie, et qu'elle souhaitoit les biens qui ne se voient qu'apres la mort, dont les Chrestiens Hurons captifs en grand nombre chez eux, leur parloient avec tant d'estime, que plusieurs d'entre eux auoient desia le cœur Chrestien auant que de l'estre.

Les desseins du Ciel ne nous sont pas moins adorables que cachez. Ce Capitaine qui, apres Dieu, appuyoit le plus nos esperances, nous fut rauy en vn moment. Ces Ambassadeurs, pour se diuertir, estoient allez à la chasse du Castor entre les trois Riuieres et Quebec,

en attendant la fin de l'hyuer pour leur retour. Vne troupe d'Iroquois Agnieronnons, qui venoient en mesme temps à la chasse des hommes, rencontrèrent leurs pistes, et ayant surpris à l'escart ce Capitaine, sans l'auoir reconnu de plus pres, ils le tuerent d'un coup de fusil, qui luy perça le cœur.

Apres ce coup, capable de mettre la guerre entre ces deux Nations Iroquoises, ils continuerent les vns et les autres dans la confiance qu'ils auoient en nous, n'ignorants pas que nous auons le cœur ouuert pour tous les peuples de ces contrées, et nous considerans comme vne Nation neutre, et comme vn lieu de seureté. En effet, vne bande de guerriers Algonquins s'estant trouuée en mesme temps dans les trois Riuieres, avec l'Agnieronnon, leur ennemy mortel, ils s'y parlerent avec douceur, ils s'y regalerent avec ioye, et à les voir, on eust creu qu'ils estoient amys. Ce n'est pas vn mauuais presage, quand le Loup et l'Agneau habitent sous le mesme toit. Quand le Lion et la Brebis paissent ensemble, c'est vne marque que Iesus-Christ veut estre leur Pasteur.

CHAPITRE II.

Dessein des Iroquois Agnieronnons sur la Colonie des Hurons dans l'Isle d'Orleans.

Le vingt-cinquième iour du mois d'Auril 1656. deux Iroquois Agnieronnons s'estant coulez par les bois au dessous de Quebec, en vn lieu où la chasse des oyseaux de riuiera est en abondance, deux Hurons qui y aborderent en vn canot, y furent saluez chacun d'un coup de fusil: l'un tomba roide sur la place; l'autre, quoy que blessé griefuement, eut toutesfois assez de courage et de force pour pousser son canot en l'eau, et se sauuer heureusement.

Vingt Hurons s'embarquerent promptement à cette nouuelle, pour couper

chemin en quelque lieu aux meurtriers qui auoient pris la fuitte par terre. A plus de vingt lieües de là, ayant apperceu quelques pistes sur le riuage de nostre grande Riuiere, ils atteignirent leur proye ; mais comme ces deux fugitifs ne marchioient qu'esloignez l'un de l'autre, il n'y en eut qu'un de pris, qui, estant mené à l'Isle d'Orleans, y fut condamné à la mort et au feu, qu'il auoit sans doute bien mérité.

Nous auions fait avec douceur tout ce qui se pouuoit, afin qu'on luy accordast la vie et que l'on peust se seruir de luy pour destourner vne troupe de trois cens Iroquois Agnieronnons, dont nous scauions que la Colonie Huronne de l'Isle d'Orleans estoit menacée ; mais les esprits estoient trop eschauffez dans le ressentiment d'un crime qu'ils auoient vû tout fraîchement deuant leurs yeux, et dont le pere et la mere du defunt demandoient instamment iustice. C'estoit les plus riches de tout le bourg Huron, et qui pleuroient leur fils vnique, qui estoit vn ieune homme plein de belles qualitez, destiné à la charge de Capitaine, et qui auoit depuis deux ans donné la vie à cinq Agnieronnons qu'il auoit faits prisonniers de guerre.

Le mesme iour qu'on brusloit ce capitif Iroquois, heureux dans son malheur, en ce qu'il receut le Baptisme et qu'il mourut Chretien, quelques François des trois Riuieres rencontrerent à dix ou douze lieuës de là ces trois cents Agnieronnons qui venoient fondre sur les Hurons. Ces guerriers traiterent doucement nos François, ils leur firent part de leur chasse, et en les congediant, leur firent vn present de Pourcelaine, afin qu'on ne donnast point, des Trois Riuieres, aduis à Quebec de leur marche.

Le lendemain, trois de leurs Capitaines vinrent eux-mesmes aux Trois Riuieres, sçauoir où on desiroit qu'ils campassent, et protester de la continuation de la Paix avec nous.

Pour les arrester en chemin par les voyes de douceur, le Gouverneur des Trois Riuieres leur fit trois beaux presents, les coniurant de retourner en leur pays, puis qu'ayants la paix avec nous,

et les Hurons estants aussi nos alliez, nous deuions espargner le sang et la vie des vns et des autres.

Les Iroquois respondirent par huit presens de Pourcelaine, dont les quatre plus remarquables furent ceux-cy.

Leur Chef faisant paroistre vn grand collier de Pourcelaine : C'est icy, dit-il, vne chaisne de fer plus grosse que les arbres qui naissent en nos forests, qui liera les Hollandois, les François et les Agnieronnons ensemble. Le tonnerre et la foudre du ciel ne rompront iamais cette chaisne.

Par vn autre present : Je connois, disoit-il, l'esprit d'Onnontio, ie sçay que le François est veritable en ses promesses. Si ie voy quelqu'un de mes gens tué sur la Riuiere, ie n'auray aucun soupçon que ce soit par la trahison des François. Je te coniure aussi de croire le mesme de moy ; et s'il se trouue quelque François tué à l'escart, n'en accuse pas l'Iroquois Agnieronnon ; nos mains en seront innocentes, et ne trahiront pas nostre cœur, qui ne respire que la Paix.

Quand quelque malheur, disoit-il, par vn autre present, arriuera au François ou à l'Agnieronnon, nous meslerons ensemble nos pleurs et nos larmes ; et nos cœurs auront les mesmes sentimens, car ie n'ay plus qu'un cœur avec toy.

Par le dernier de ces presens : L'obeyes à Onnontio, disoit-il, ie m'en retourne en mon pais, et ma hache pour cette fois ne sera pas rougie dans le sang des Hurons. Mais ie desire aussi que le François m'obeisse en vne chose, c'est qu'il ferme la porte de ses maisons et de ses forts à l'Onnontagueronnon, qui veut estre mon ennemy, et qui couue des pensées de guerre contre moy.

Ces presens estoient acheuez, mais l'assemblée n'estoit pas encore separée, lors que l'on apperceut trois canots qui venoient d'en haut. C'estoit Iean-Baptiste Ochionagueras, Capitaine Onnontagueronnon, qui, ayant embrassé la foy depuis deux ans, et dés-lors ayant pris vn cœur tout François, procura paisiblement la Paix que nous auons avec les Nations Iroquoises d'en-haut.

Les Iroquois Agnieronnons, voyant cet homme, qu'ils scauent estre de grand credit et grand guerrier, prièrent nos François de ne luy rien tesmoigner du present qu'ils venoient de faire, nous inuitant de fermer nos portes aux Onnontagueronnons, et de ne nous ioindre pas d'alliance avec eux.

Le iour suiuant, nous receusmes aduis à Quebec de tout ce qui se passoit aux Trois Riuieres : ce fut par des hommes enuoyez exprez, qui firent trente lieues en vn iour, avec tant de bonheur, qu'ils tromperent toutes les diligences des Iroquois Agnieronnons, qui auoient mis par tout sur les chemins des corps de garde pour fermer le passage.

Il fut iugé necessaire pour le bien public, d'enuoyer quelqu'un de nos Peres au deuant de ces trois cents Agnieronnons, pour arrester leur course, nous doutans bien que contre leur parole, ils auroient continué leur dessein de pousser iusques à l'Isle d'Orleans, pour se venger de la mort de l'Iroquois Agnieronnon, qui venoit d'y estre bruslé depuis si peu de iours.

Le Pere Simon le Moyne, qui aime et est aimé tendrement des Iroquois, se trouuant alors à Québec, par vne heureuse rencontre, fut prest en moins d'une heure pour partir sans delay. Il fait rencontre en son chemin, au milieu de la nuit, des canots Iroquois qui estoient aux auenuës, pour decouurir ce qui pourroit passer. On le conduit dans vne palissade, enuiron à demi-lieuë de là, où leur gros estoit campé. Il leur fait dix presens, pour rompre leur dessein, et les faire retourner sur leurs pas. Apres de longues deliberations ils luy tesmoignent que sa voix est toute-puissante sur eux ; et pour l'en asseurer par effet, plus que de parole, ils font vn cri dans le camp, qui congedie toutes les troupes : c'est à dire que les petites bandes, de dix ou douze hommes pour l'ordinaire, ayent à se separer. Les vns vont d'un costé, prenans parti pour la chasse de l'orignac ; les autres vont d'un autre costé à la chasse du castor ; quelques-vns, au nombre de trois ou quatre, font mine d'aller à la petite guerre, pour

faire quelque coup à l'escart ; la plupart retournent, disent-ils, en leur pais.

Cette nouvelle donna de la ioye à Quebec, et quelque sorte d'assurance aux Hurons de l'Isle d'Orleans, mais qui ne leur osta pas toutesfois toute leur crainte. Il leur resta quelque defiance de l'esprit perfide de l'Agnieronnon ; mais pleust à Dieu qu'elle eust esté plus grande.—(*Voyez le Chapitre dixième.*)

CHAPITRE III.

Les Hurons de l'Isle d'Orleans attaquent par les Iroquois Agnieronnons.

Le 18. de May 1656. ces perfides, s'estans cachés dans les bois, à dix ou douze lieues au dessus de Quebec, où ils voyoient sans estre veus, laisserent passer vne eseoüade de François et de Sauuages, qui montoient au pais des Onnontoeronons. Mais les mains leur demangeans, et leur accoustumance au massacre les sollicitant, ils se iettent sur quelques canots qui faisoient l'arriere-garde. Ils blessent, ils prennent, ils pillent, ils maltraitent ceux qui les conduisent. Mais enfin les Onnontoeronons et les François les menaçants, ces traitres firent semblant de s'estre mespris, comme nous verrons au Chapitre suiuant : ils rendirent les prisonniers, mais à condition qu'ils poursuiuroient tous leur route, sans que pas vn fust obligé de descendre à Quebec.

Cette tempeste estoit essuyée, nos Gens estant passez outre sur le grand Fleuve de Saint Laurens. Mais la nuit du dix-neuf au vingtième du mesme mois de May, ces malheureux, couuerts des tenebres de cette nuit tres-obscure, descendirent sans bruit, passant deuant Quebec sans estre apperceuz. Ils aborderent auant le iour au dessous de la bourgade Huronne, et ayant caché leurs canots dans le bois, ils se répandirent de tous costez aux auenuës des terres, que l'on ensemencoit pour lors de bled d'Inde.

Le matin, tous les Chrestiens Hurons ayant assisté à la Messe, selon leur coustume, et par bonheur la pluspart s'étant confessez, vne partie sortit pour le trauail. Les ennemis qui estoient en embuscade, se ietterent sur eux, en massacrerent quelques-vns sur la place, et en emmenerent quelques autres captifs, le reste se sauuant dans nostre Maison, ceinte d'une palissade de bonne defense, fortifiée pour de semblables occasions.

Après cette deffaite, les ennemis se retirerent sur le Midy. Ils auoient environ quarante canots, qui parurent sur nostre grand fleuve, prenant la mesme route pour leur retour qu'ils auoient prise la nuit pour faire ce malheureux coup. Nostre perte a esté de soixante et onze personnes, avec vn grand nombre de ieunes femmes qui estoient la fleur de cette Colonie.

Les François de l'Isle d'Orleans qui furent rencontrez par ces Barbares, ne furent point faits captifs, les Iroquois disant qu'ils auoient la Paix avec nous. Ce qui n'empescha pas qu'ils ne pillassent quelques maisons abandonnées, dont ils ont fait depuis leurs excuses, condannans d'une part l'insolence de leur ieunesse, qui, par toute la terre, est difficile à retenir dans la chaleur de la victoire, et accusans d'autre part ceux de nos François qui auoient quitté leurs maisons, ayant pris, disoient-ils, l'espouuante mal à propos. Il est vray que les Iroquois ont respecté les lieux qu'ils ont trouuez habitez mesme par de simples femmes, s'y comportant avec toute la douceur possible.

Ce malheur arriua vn Samedi, le vingtiesme iour de May, si toutefois les maux de cette vie sont des malheurs, lors que Dieu en tire sa gloire et le salut de ses esleus.

Il se trouua entre ces Hurons captifs onze Congreganistes, qui n'ont pas perdu l'esprit de la pieté dans l'extremité de leurs miseres, du nombre desquels fut Iacques Oachouk, alors Prefet de la Congregation, et le plus feruent de tous nos Chrestiens.

Ce bon Chrestien se voyant captif, au

lieu de chanter ses proüesses de guerre selon la coustume, prit pour suiet de sa chanson ce qu'il auoit plus dans le cœur. Ne me plaignez point, disoit-il, ne m'estimez pas malheureux, ie seray heureux dans le ciel. Je ne crains point les feux que mon sang est capable d'esteindre ; ie crains le feu d'enfer qui iamais ne s'esteindra. Cette vie ne m'est rien, quand mes pensées me portent au Ciel. Il pousoit ce chant d'une voix si puissante, qu'il se faisoit entendre presque de demi lieüe, l'eau et le vent portant sa voix iusques à nous. Il consolait les autres et les animoit aux souffrances ; et se voyant brulé en toutes les parties du corps avec des haches toutes rouges de feu et des tisons ardents, sans ietter aucun cry, ny se plaindre des cruautéz qui le faisoient mourir mille fois auant que d'en mourir vne seule, il prioit Dieu au milieu des flammes, et disoit hautement que, iettant les yeux vers le Ciel avec cette parole, Iesus, ayez pitié de moy, il sentoit chaque fois l'allegement de ses douleurs et vn surcroist de force et de courage.

Nous en auons sceu toutes les particularitez par vn autre Chrestien qui estoit captif avec luy, nommé Ioachim Ondakout, qui s'est veu dans les flammes avec luy, y ayant admiré sa constance et son esprit vrayment Chrestien dans les tourmens.

Ce Ioachim estoit le plus considerable de tous ceux qu'on auoit fait captifs, grand guerrier, et dont la vie n'est qu'une suite de victoires et de rencontres, d'où son courage l'a bien souuent retiré contre toute esperance. Cette derniere fois, ayant desia esté brulé à demy corps, ayant les doigts coupez, et estant tout couuert de sang ; la nuit qui deuoit estre sa derniere, n'attendant que le poinct du iour auquel deuoit acheuer son supplice, la cabane où il auoit esté brulé estant pleine d'autant de bourreaux qu'il y auoit là d'Iroquois, qui estoient plus de cinquante à le garder ; le sommeil les ayant abbattus, il fut assez heureux pour rompre ses liens et pour trouver passage ; et s'estant veu en liberté, le corps nud et déchiré, sans pro-

visions, sans armes et sans secours, il marcha quinze iours entiers par des routes égarées, pour se sauuer, en se perdant, et n'ayant plus de forces, estant arriué sur les riuages du grand lac des Iroquois, par bonheur il y fit rencontre de la bande des François qui alloient à Onnontagué : sans eux, il estoit mort, et par leur moyen il recouura la vie. On luy donna des viures, vn canot, et vn ieune homme Huron detaché de leur compagnie, avec lequel il peust acheuer son voyage, et venir à Quebec.

Cét homme, auant son malheur, s'étoit relasché de sa ferueur, et ne paroissoit qu'à demy Chrestien, faisant mesme gloire de tesmoigner qu'il ne faisoit pas estime de la Foy ny des Chrestiens ; mais ayant veu que c'est en Dieu seul qu'on trouue la consolation, la patience et la ioye, mesme dans les tourmens, il a si heureusement changé de sentiment, qu'il ne peut assez le benir, ny assez louer les Chrestiens, dont il a veu dans l'occasion des exemples d'une vertu qui ne peut auoir de reproche.

Vn des Peres de nostre Compagnie s'estant trouué aux Trois-Riuieres, lors que les Iroquois y repasserent, et ayant esté heureusement engagé d'aller visiter ces bons Chrestiens, dans les liens de leur captiuité au camp de l'ennemy, en receut vne consolation si sensible, qu'il en écriuit en ces termes :

Bene omnia fecit. En verité, mon Reuerend Pere, les iugements de Dieu sont estonnans. J'ay veu la fleur de la Congregation Huronne emmenée captiue par des Infidelles, avec quantité d'autres, dont la deuotion passeroit, mesme dans les Cloistres, pour extraordinaire. Qu'il en soit beny à iamais, puisque *bene omnia fecit* ; iugez combien cela m'a esté sensible, par la grande affection que j'auois pour cette pauvre nation. J'ay eu le bonheur de les visiter trois fois dans le camp des Iroquois, éloigné des Trois-Riuieres d'une demi lieüe. Je les confessay là tous, apres leur auoir fait prier Dieu. Certes, la foy regne dans leurs cœurs ; iamais ils n'ont témoigné de plus grands sentimens de deuotion, ny plus hardiment qu'ils ont

fait en cette occasion, en presence de tous les Iroquois, qui ne firent paroistre aucune auersion de la priere : car ayant pris l'occasion, par cinq ou six fois, dans diuerses cabanes, de dire vn petit mot du Paradis et de l'Enfer, ils m'écouterent touiours avec grand respect.

J'ay trouué parmy eux vne ieune femme de dix-huit ans, nommée Agnes Aoen-doens, baptisée par le deffunt P. Iean de Brebeuf, laquelle i'oûis en Confession. En verité, ie n'ay iamais rien veu de plus innocent : vne personne enfermée dans vn Cloistre ne se seroit pas mieux censeruée dans la pieté. En vn mot, ie n'ay point de termes pour vous expliquer tout ce qui s'est passé dans ce rencontre. Voilà ce que le Pere nous a escrit.

Il n'y auoit pas huit iours qu'il auoit quitté ces bons Chrestiens à l'Isle d'Orleans, où il auoit demeuré avec eux depuis vn an, son obeissance ne l'en ayant detaché que pour le ioindre à la troupe de ceux qui sont allez à Onnontagué.

CHAPITRE IV.

Voyage des Peres de nostre Compagnie et de quelques François au pays des Iroquois superieurs appellés Onnontaronnons.

Ces peuples nous ayant desirés, on enuoia l'année 1655. deux Peres de nostre Compagnie en leur pays, pour decourir leurs dispositions pour la Foy et leurs inclinations pour les François. Apres qu'ils les eurent pratiqués environ six mois, comme il se voit dans la Relation de l'année precedente, l'un des deux descendit à Quebec. Quoy qu'il nous parlât auantageusement de la bonne volonté de ces Iroquois, il n'effaça pas neantmoins de nostre esprit les defiances que nous auions pris raisonnablement de leurs déloiautés et de leurs trahisons. Si bien que lors qu'il fallut, comme on dit, fondre la cloche, et con-

clure l'establisement d'une Mission et d'une demeure en leur pais, nous nous trouuâmes merueilleusement en peine, aussi bien que Monsieur nostre Gouverneur, duquel dependoit l'affaire en premier ressort. On examina meurement les raisons de part et d'autre, et on en trouuoit de tres-fortes et de tres-puissantes des deux costés. Nous scauions bien que le mensonge, les fourbes, les deloiautés estoient presque aussi naturelles à ces peuples que la vie. Nous les cognoissions tres-portés et tres-acoustumés au sang, au feu et au carnage. Nous nous souuenions de la destruction de nos pauvres Eglises Huronnes, et des cruautés qu'ils auoient exercées sur nos braues Algonquins. Nous auions deuant les yeux les horribles tourmens qu'ils ont fait souffrir à plusieurs de nos Peres, les bruslant à petit feu, leur appliquant des haches toutes rouges sur les endroits les plus sensibles du corps, versant dans leurs playes des chaudières d'eau bouillante, en derision du Baptisme, coupant de grands lambeaux de leur chair grillée, qu'ils mangeoient en leur presence. La fureur qui anime ces Barbares nous disoit tout bas à l'oreille qu'on nous en preparoit autant.

Vn Huron captif échappé du bourg d'Onontaghé, paroissant au fort de nos deliberations, nous assura qu'il auoit estudié l'esprit de ces peuples, qu'il estoit entré dans leurs pensées, et qu'ils n'auoient autre dessein que de faire venir en leur pais le plus de François et de Hurons qu'ils pourroient pour en faire vn massacre general. Il appuya son aduis de raisons si fortes, que les Hurons ses compatriotes ayans resolu et promis aux Onontoeronnons d'aller en leur pais, et de nous y accompagner, retirerent leur parole, et nous dirent que l'ardeur de la Foy nous feroit égorger, nous conjurant par l'amitié qu'ils nous portoient, de ne point nous precipiter dans vn danger si manifeste.

Outre ce suiet de crainte, les Iroquois Agnieronnons avec lesquels nous auons traité de la Paix depuis peu, faisoient paroistre vne ialousie qui alloit presque

jusqu'à la rage, de ce que nous voulions habiter parmy ces peuples, ayant vn grand interest pour leur commerce, que les Onontoeronnons fussent tousiours obligés de passer par leur pais.

Nous voyons encore que ces Nations n'ayant aucun besoin des François, ny aucune retenue du costé de Dieu, qu'ils ne cognoissent pas, ny du costé de la Police humaine, qui n'a autre pouuoir parmy eux que celui de leur interest, ils nous pouuoient mettre à mort impunément par vne boutade.

Tout cela, joint aux dangers et à la difficulté des chemins, et aux despenses excessiues et effroyables qu'il falloit faire pour commencer cette entreprise et pour la conseruer, nous mettoit dans vne extreme inquietude. Si iamais l'axiome fut veritable, qu'il y a vne crainte capable d'ébranler vne ame constante, tous ces suiets de crainte ne pouuoient nous causer vne mediocre terreur. On passa toutesfois outre, et la resolution fut prise d'accorder à ces peuples ce qu'ils demandoient si instamment, et de s'aller establir au cœur de leur pays, quoy qu'il en pût arriuer. Voicy les raisons qui nous y porterent.

L'une estoit fondée sur l'autorité et sur le raisonnement de Monsieur nostre Gouverneur, qui voyoit bien qu'il falloit perir pour ne pas perir, et qu'il falloit s'exposer à toutes sortes de dangers pour euitier tous les dangers. Nous auions nouuelles que si nous rebutions ces Barbares, leur refusant ce qu'ils demandoient avec tant d'ardeur, qu'ils auoient dessein de s'vuir derechef avec les Agnieronnons, et de venir fondre sur les François pour leur faire vne guerre immortelle, et pour les exterminer entierement, s'il leur estoit possible. Nous n'estions pas en ce temps-là dans la posture de soustenir la reuolte de toutes ces nations, sans encourir vn danger plus grand que n'estoit celui d'exposer vne escoüade de François, dont la resolution pourroit donner quelque retenue à ces peuples dans leur pays mesme.

L'autre raison estoit tirée d'une politique plus diuine qu'humaine. Les Peres

de nostre Compagnie qui iusques à present n'ont point blesmy à la veuë de leur sang, qui n'ont point encore redouté les feux et la rage des Iroquois dans leurs plus horribles tourmens, disoient qu'ils baptiseroient bien deuant leur mort autant de moribonds qu'ils seroient de personnes, et qu'en ce cas, donnant leurs corps pour des ames, ils ne perdroient rien au change. Ils alleguoient l'exemple des Apostres qui s'attendoient bien de perdre la vie dans les pays infideles où ils alloient precher leur Maistre, et ne laissoient pas pourtant d'y aller. Ils produisoient cét axiome commun :

Sanguis Martyrum semen est Christianorum, le sang respandu pour la Foy par les Iroquois crie, disoient-ils, deuant Dieu, non pas vengeance, mais benediction et pardon pour les mesmes Iroquois. Il se faut confier en celuy qui n'abandonne iamais ceux qui s'abandonnent saintement pour sa gloire : et la rage et la perfidie des Barbares, ny les despenses excessiues ne doiuent point retarder le premier de tous les emplois, qui est la conuersion des ames. Dieu, qui est le Maistre des grands et des petits, des François et des Iroquois, flechira les cœurs des Infideles pour leur faire receuoir l'Euangile, et ceux des Infideles pour en faciliter la publication.

Enfin la conclusion fut prise sur ces raisons et sur plusieurs autres, qu'il se falloir mettre en campagne, et donner aux Onnontoeronns la satisfaction qu'ils demandoient. Aussi-tost dit, aussi-tost fait. Voilà vn bon nombre de François qui s'equippent pour s'embarquer avec le Pere René Menard, le Pere Claude d'Ablon, le Pere Iacques Fremin, le Frere Ambroïse Broat, et le Frere Ioseph Boursier, que le R. Pere François le Mercier, Superieur des Missions de nostre Compagnie en ces contrées, prit avec soy pour aller faire la guerre aux Demons iusques dedans leur Fort, et pour consacrer ces peuples et tout leur païs à Iesus-Christ. Mais suivons de l'œil et de la pensée celuy qui nous a tracé leur voyage sur le papier, et qui estoit de la partie.

Nous partîmes de Quebec le 17. de

May 1656. Nostre gros estoit composé de quatre Nations, de François, d'Onnontoeronns, qui nous estoient venus querir, de Sonnontoeronns, qui estoient venus rechercher nostre alliance, et de quelques Hurons. Nous remplissions deux grandes chaloupes et plusieurs canots. Sortant du port, nous fusmes suiuis des acclamations de quantités de peuples differents qui bordoient le riuage dont plusieurs nous regardoient d'vn œil de compassion et d'vn cœur tremblant, nous croyans autant de victimes destinées aux feux et à la rage des Iroquois.

Ce malheur nous pensa arriuer dès le lendemain de nostre depart. Nos chaloupes ayans mouillé l'ancre sur le soir à douze lieuës ou enuiron au dessus de Quebec, proche d'vn lieu appelé la Pointe de Sainte Croix, nous prîmes resolution d'y descendre tous le lendemain matin, pour y celebrer la Sainte Messe. Nos matelots s'oubliant de cette resolution, leuerent l'ancre deuant le iour et nous firent poursuiure nostre route. Le danger estoit tres-grand, y ayant en ce mesme endroit trois cents Iroquois Agnieronns cachés qui nous auroient pu prendre sans combat et sans resistance, pource que nos Gens seroient descendus sans armes, croyant que ces traitres estoient retournez en leur païs, comme ils en auoient donné la parole à nos François au Lac Saint Pierre, au dessus des Trois Riuieres. Nous eûtâmes ce danger sans le scauoir, ces barbares ne s'estans point produits, quoy qu'ils nous eussent bien apperceuz. Mais ils se ietterent sur nos canots qui se trouuerent separez de nous : ils en renuerserent vn dans la Riuiere, ils blesserent legerement vn de nos Freres de deux coups de fusils, ils lierent et garotterent les Hurons, ils traitterent mal les Onnontoeronns de parole et d'effet, ne pouuant supporter nostre alliance avec eux. Mais enfin la crainte d'entrer en guerre avec ces peuples qui témoignoient leurs iustes ressentiments, appaisa leur colere et les obligea de recourir aux excuses, disant qu'ils croioient d'abord que ces

canots ne fussent remplis que de Hurons avec lesquels ils n'ont de paix. Ensuite de quoy ils mirent tout le monde en liberté, sans en excepter les Hurons. Ceux qui s'estoient sauez dès le commencement du choc, courant tous nuds par les bois, et r'attrapant nos chaloupes, nous donnerent aduis de ce qui se passoit : aussi-tost chacun se mettant sous les armes, on apperceut douze canots qui tiroient vers nous à force de rames. Nous crûmes que c'estoit l'avant-garde de l'ennemy, et comme nous nous preparions à les recevoir, nous reconnûmes que c'estoient nos Gens, qui n'auoient pas sujet d'estre fort satisfaits de s'estre separez de nos chaloupes.

Estant arriüés aux Trois-Riuieres le 20. de May, nous les quittâmes le 29. et le 31. nous entrâmes dans l'habitation de Montreal, d'où on fit partir vn canot le premier iour de Iuin, pour aller donner aduis de nostre marche au Bourg d'Onnontaghé.

Le huictième de Iuin nous nous embarquâmes dans vingt canots, les chaloupes n'estant plus de seruice au delà de Montreal, à cause des endroits rapides et des Sauts qu'on rencontre au sortir de cette habitation. Nous n'auions pas encor fait deux lieuës qu'une escoüade d'Iroquois Agnieronnons nous ayant apperceus de loing, et nous prenant pour des Algonquins et pour des Hurons, saisie de frayeur, se ietta dans les bois ; mais nous ayant reconnuez à la veüe de nostre pauillon, qui estoit vn grand nom de Iesus peint sur vn beau taffetas blanc voltigeant en l'air, ils nous aborderent. Nos Americains Onnontæronnons les receurent avec mille iniures, leur reprochant leurs trahisons et leur brigandage ; et se iettans sur leurs canots, ils pillèrent leurs armes et prirent ce qu'ils auoient de meilleur dans leur équipage, vsans, disoient-ils, de représailles, eux mesmes ayant esté pillés peu de iours auparauant par ces mesmes peuples : voilà toute la consolation que remporterent ces pauvres miserables de nous estre venus saluer.

Passant dans le Lac Saint Louis, vn de nos canots se brisa, ce qui nous est

encor arriüé d'autresfois dans nostre voyage ; mais nous iettans à terre, nos Charpentiers de Nauires trouuoient par tout de quoy bastir vn vaisseau en moins d'un iour : c'est à dire que nos Sauvages rencontroient facilement des choses propres pour faire les gondoles qui portoient nostre bagage avec nous. Les Architectes de ce pays ont bien plustost basty leurs Maisons, leurs Palais et leurs Nauires que ceux d'Europe ; que si on n'y est pas logé si superbement, on y habite souuent plus à l'aise et plus ioyeusement.

Nous tuasmes quantité d'Eslans et de Cerfs que nos François appellent des Vaches sauvages ; mais le treizième de Iuin et les trois iours suiuans nous nous trouuâmes dans des courans d'eau si rapides et si violents, qu'il falloit se mettre à l'eau pour traîner quelquefois, et quelquefois porter sur nos espauls nos batteaux et tout nostre bagage. Nous nous mouïillions de tous costez, car nous auions vne partie du corps en l'eau, et le ciel arrosoit l'autre d'une grosse pluye. Nous employons toutes nos forces contre le vent et contre les torrens, portant autant ou plus de ioye dans nos cœurs que de fatigue sur nos corps.

Le dix-septième du mesme mois, nous nous trouuâmes au bout d'un Lac que quelques-vns confondent avec le Lac de Saint Louis ; nous luy donnâmes le nom de Saint François pour le distinguer de celui qui le precede. Il a bien dix lieuës de long et trois ou quatre de large en quelques endroits ; il est rempli de quantité de belles isles en ses emboucheures. Le grand fleuve de Saint Laurens s'elargissant et repandant ses eaux d'espaces en espaces, fait ces beaux Lacs, puis en les resserrant, il reprend le nom de Riuiera.

Le vingtième de Iuin nous passâmes le grand Saut ; la mort de cinq faons de biches massacrez par nos chasseurs, et cent Barbuës prises par nos pêcheurs, adoucirent nos peines. Nostre boucherie et nostre poissonnerie furent iusques alors aussi bien garnies qu'elles furent depourueës de tout sur la fin de nostre voyage.

Le vingt-cinquième, nous baptisâmes, apres auoir celebré la Saincte Messe, vn enfant dont la femme d'vn de nos guides Onnontoeronnons accoucha en chemin : ce qui ne l'empescha pas de poursuiure comme les autres par vne grosse pluye qui nous accompagna tout le iour et toute la nuict suiuate.

Sur le soir, quelques chasseurs nous ayant découuerts et nous voyant bon nombre de canots de compagnie, s'enfuirent et laisserent de quoy piller à nos gens, qui se saisirent de leurs armes, de leurs castors et de tout leur bagage ; mais l'vn de ces chasseurs ayant esté pris, nous recognumes qu'il estoit de la nation des Andastaeronnons avec lesquels nous n'auons point la guerre : c'est pourquoy nos François leur rendirent ce qu'ils auoient butiné ; ce qui n'obligea pas nos Sauuages d'vser de la mesme ciuilité.

Le 26. sur les neuf heures du soir, entendant vne voix d'homme assez forte, mais assez lamentable, nous nous doutâmes bien que c'estoit quelque prisonnier échappé. Monsieur Du Puis, braue Gentilhomme, qui commandoit nos soldats François, fit battre le tambour pour luy faire cognoistre que nous estions François. Ce pauvre homme n'ayant osé nous approcher accourut à ce bruit le mieux qu'il pût. C'estoit vn Huron nommé Ioachim Ondakout, duquel nous auons parlé au Chapitre troisième. Il n'auoit que la peau et les os, s'estant sauué du pays des Agnieronnons à demy bruslé : il auoit marché dix-sept iours parmy les bois et parmy les rochers, sans manger autre chose que quelques petits fructs sauuages. Nos gens luy firent prendre vn certain breuage pour disposer son estomach à prendre sa nourriture sans danger, apres vne si longue famine. Nous luy donnâmes vn canot et des viures pour descendre vers nos habitations Françaises.

Le 27 de luin nous passames le dernier rapide qui se trouue au milieu du chemin de Montreal à Onnontaghé, c'est à dire à quarante ou cinquante lieues de l'vn et l'autre.

Le 29. voguant la nuict aussi bien que

le iour, pource que nos prouisions diminuoient fort, nous rencontrâmes trois canots d'Annieronnons qui venoient de la chasse aux hommes, rapportans les cheuelures de quatre Sauuages de la Nation des Neds-perceez, et tenant captiue vne femme et deux enfans.

Le premier de luillet nous donnâmes la chasse à vn canot qui parut ; l'ayant attrapé, comme il estoit du bourg d'Onnontaghé, il nous dit qu'on nous y attendoit, et que le Pere Ioseph Chaumonot qui y estoit resté seul se portoit bien.

Le troisième iour, la famine commençant de nous presser, nous fismes nos efforts pour arriuer à vn lieu nommé Otiatannehengué, qui est vn lieu fort recommandable pour la grande pesche de poisson qui s'y fait chaque année. Nous esperions y rencontrer bon nombre de pescheurs et en tirer quelque soulagement : Monsieur Du Puis fit tirer deux petites pieces de canon embarquées dans nos canots deuant que d'y aborder, pour leur donner aduis que nous n'estions pas loing ; mais la saison de la pesche estant passée en ce quartier-là, nous n'y trouuâmes personne : ce qui obligea nos guides de depescher vn homme pour aller iour et nuict porter la nouuelle de nostre marche à Onnontaghé, et pour faire apporter des viures au deuant de nous. Ce Courier ne deuant pas si-tost retourner, parce qu'il luy restoit encore trente lieues de chemin à faire, nous enuoyâmes quelques François en vn autre lieu plus proche ; mais le poisson s'estant retiré, les pescheurs s'en estoient allez, si bien que ny nos filets que nous iettâmes à l'eau, ny nos industries n'eurent presque aucun effet. La famine cependant nous tenoit à la gorge, et pour comble de nostre affliction nostre Pere Superieur estoit tombé malade depuis quelque temps : nous n'auions autre liet à luy donner que la terre, ny presque autre abry que le ciel. Nous ne trouuions en toutes nos Hostelleries ny pain, ny vin, ny chair, ny poisson. Dieu nous donna vn petit fruct sauuage qu'on nomme icy Atoka ; la ieunesse en alloit ramasser

dans les prairies voisines, et quoy qu'il n'eust presque ny goust ny substance, la faim nous le faisoit trouver excellent : il est presque de la couleur et de la grosseur d'une petite cerise.

Nos Sauvages, quoy qu'accoustumés à passer les deux et trois iours sans manger, ne se contentant pas d'une viande si mince et si legere, se defiloient tous les iours : si bien que de quarante qu'ils estoient à nostre depart, il n'en resta que cinq qui nous asseurerent que iamais ils ne nous abandonneroient. Les Sonmontoeronnons prenant icy leur congé, nous leur fismes deux presens de mille grains de Pourcelaine, l'un pour nous preparer le chemin en leur pais, l'autre pour mettre en oubly les peines et les fatigues qu'ils auoient prises, venant rechercher l'alliance des François, et pour les porter à nous tesmoigner bon visage quand nous les irions voir. Nous donnâmes en particulier deux capots et quelques autres petits presens aux principaux pour les gagner.

Le cinq et sixième de Juillet nous peschames quelques poissons, mais en si petite quantité, qu'on donna pour tous mets un brochet assez mediocre à soixante hommes.

Le septième, nous arriuâmes sur les dix heures du soir à l'embouchure de la Riviere qui fait le Lac de Gannentaa, sur les riués duquel nous pretendions establir nostre demeure ; et le lendemain, à nostre réueil, nous apperceûmes des courans d'eau si rapides, qu'il les falloit surmonter à tour de bras et à force de rames. Je vous auoie que les visages de la pluspart de nous, déjà tout haves et tout défaits, parurent extraordinairement abattus. On n'auoit donné, le soir, à nostre couchée qu'une goutte d'eau de vie à tous ceux de nostre suite, et il falloit partir le matin pour combattre tout le iour contre des brisans, qui nous faisoient presque autant reculer que nous auancions. En effet, nous ne fismes qu'une lieüe ce iour là, une partie de nos gens tombant malades, et les autres perdant courage, faute de forces. La prouidence de Dieu est admirable, *deducit ad inferos et reducit.*

Estant entierement abattus, nous vîmes paroistre un canot chargé de viures qui venoit à nous plustost à force d'aisles que de rames. Cette veüe guerit quasi tous nos malades, nos forces rentroient par nos yeux, et nos fatigues n'attendoient pas que nous fussions en repos pour s'en aller. Le regard seul nous rendoit la ioye et la santé. Nous mettons pied à terre, et celui qui estoit Maistre du conuoy, apres nous auoir fait un petit compliment, nous presenta, de la part des Anciens et du Pere Chaumonot, des sacs de bled d'Inde et de grands Saumons qui venoient d'estre cuits. Ce petit canot fut suivi de deux autres plus grands, aussi bien remplis que le premier. Nous rendons grâces à Dieu de ce qu'il nous auoit accordé ce secours si necessaire. On met par tout les Chaudieres hautes, ce n'est que réjouissance. Un beau iour efface la memoire de dix mauuais. Il ne reste plus rien de nostre famine que la gloire d'auoir souffert quelque chose pour nostre Seigneur, *qui facit etiam cum tentatione prouentum.* Il nous fit bien alors experimenter la verité de ses promesses, nous donnant une abondance plus grande au centuple que la disette que nous auions ressentie pour son seruice n'auoit esté pressante. Je pourrois dire qu'il ramena exprés pour nous le poisson dans les Riuieres, l'un de nos hommes ayant pris la mesme nuit vingt grands Saumons et quelques Barbuës. Et le dixième du mesme mois de Juillet, passant un sault de cinq lieües, qui est le plus long que nous ayons rencontré, nos gens prirent en chemin faisant, trente-quatre autres Saumons, à coups d'espées et d'auirons : il y en auoit si grande quantité qu'on les assommoit sans peine. Sur le soir nous trouuâmes au lieu où nous voulions passer la nuit l'un des premiers Capitaines d'Onnontaghé, qui nous receut avec une belle harangue, dans laquelle il témoigna que la ioye que tout le pais receuoit de nostre arriée n'estoit pas mediocre ; que toutes les quatre nations y prenoient part, et que tous les Anciens nous attendoient avec impatience. L'onzième de Juillet nous nous trouuâ-

mes sur les trois heures apres midy à l'entrée du Lac de Gannentaa, sur les riuës duquel nous auions destiné nostre demeure, où les Anciens, sçachant que c'estoit le lieu que les Peres Chaumonot et d'Ablon auoient agreés, nous attendoient avec vne grande multitude de peuples.

La grandeur du Lac est d'environ deux lieuës de longueur, et d'une demi lieuë de largeur. Nous y auons remarqué trois choses assez considerables.

La premiere est qu'on trouue du costé du Midy quelques sources ou fontaines d'eau salée, quoy que ce Lac soit fort éloigné de la Mer, aussi bien que la Lorraine, où il s'en trouue de semblables ; mais ie ne croy pas que le sel s'y fasse avec la facilité qu'on le pourra faire icy : car on trouue du sel tout fait sur la terre aux enuiron de ces sources, et faisant bouillir l'eau, elle se conuertit aisement en sel.

La seconde est qu'au Printemps il s'amasse à l'entour de ces salines vne si grande quantité de Tourterelles, qu'on en prend quelquesfois iusques à sept cents en vne matinée.

La troisième chose remarquable est qu'il se rencontre au mesme endroit certains serpents qui ne se voyent point ailleurs, que nous appellons des serpents à sonnettes, pource qu'en rampant ils font vn bruit semblable à celui d'une sonnette, ou plustost d'une cigale. Ils portent au bout de leurs queueës certaines escailles rondes engagées l'une dans l'autre, de telle sorte qu'en les ourant et resserrant, ils font ce bruit qu'on entend de vingt pas. Ces sonnettes ou escailles ne laissent pas de faire du bruit quand on les remuë apres la mort du serpent ; mais il n'est pas si grand que celui qu'elles font lors que le serpent est en vie. Les originaires du païs disent que ces escailles sont excellentes contre le mal de dents, et que sa chair, qu'ils trouuent d'aussi bon goust que celle de l'anguille, guerit de la fieure : ils en couppent la queueë et la teste, qui est toute platte et presque quarrée, et mangent le reste. Son corps a environ trois pieds de longueur ; il est

plus gros que le poignet d'un homme, et tout marqueté sur le dos de taches noires et iaunes, excepté sur la queueë, qui est quasi toute noire. Il a quatre dents, deux en haut et deux en bas aussi longues, mais plus aiguës que nos petites aiguilles. Il mord comme vn chien, et fait decouler son venin dans la morceure par vn petit aiguillon noir qu'il tire d'une bourse où ce poison est renfermé. Quand quelqu'un en est mordu, il enfle aussi-tost, et si il n'est promptement secouru, il meurt en peu de temps tout couuert de pustules rouges. Aussi-tost que ces Serpens voient vn homme, ils sifflent et battent de la queueë faisant iouer leurs sonnettes, soit pour épouuanter leur ennemy, soit pour s'animer au combat, ou plustost parce que Dieu leur a donné cet instinct, afin que les hommes soient sur leurs gardes à l'approche d'un si dangereux animal. Je ne sçay pas si ces Serpens sont attirés par le sel ; mais ie sçay bien que le lieu où nous auons dressé nostre demeure entourré de belles sources d'eau douce, n'en est point infecté, quoy qu'il soit sur les riuës du mesme Lac. Mais reprenons nostre route.

CHAPITRE V.

Nostre arriuée au lieu où nous auions destiné nostre demeure, et la Reception que nous firent les peuples du pays.

J'ay dit au Chapitre precedent, que nous entrâmes l'onzième de Iuillet dans le Lac nommé Gannentaa sur les bords duquel nous allions dresser nostre demeure, estant auancez iusques à vn quart de lieuë de cet endroit ; nous y mismes nous mesmes à terre cinq petites pieces de canon, dont le petit tonnerre qu'on fit entendre sur les eaux de ce lac, fut suiuy de la décharge de toutes les arquebuses de nos gens. C'estoit le premier salut que nous enuoyâmes par

eau, par l'air et par les bois aux Anciens du pays qui nous attendoient avec vne grande multitude de peuple. Ce bruit rouloit sur les eaux, éclatoit dedans l'air, et resonnoit fort agreablement dans les forests. Nous voguions en suite en bel ordre, nos canots ou petits bateaux allant quatre à quatre sur ce petit Lac. Nos François firent à l'abord vne seconde descharge ou une seconde salve si adroitement, qu'ils rauirent tous ces pauvres peuples.

Les Anciens auoient fait dresser deux échaffauts pour nous faire hautement leurs complimens et leurs harangues, qui furent interrompuës par vne grosse pluye qui nous obligea tous de chercher l'abry ; les paroles se changeant en carresses et en tesmoignages de ioye de part et d'autre.

Si ces pauvres Sauvages nous faisoient tout l'accueil possible, faisans voir dans leurs yeux et leurs gestes les sentimens de leur cœur tout remply de tendresse pour nous, nos actions correspondoient à leur amour, en sorte que dans tous ces témoignages de ioye et d'affection reciproque, nous benissions Dieu de ce qu'il nous auoit conseruez parmy tant de peines, de dangers et de fatigues, et de ce qu'il nous auoit enfin conduits au bout de nostre pelerinage.

C'est la coustume de ces peuples d'entretenir durant vne partie de la nuit ceux qui les viennent visiter, soit de complimens, soit de discours assaisonnez des graces du païs, et pleins de gentilleses à leur mode, soit enfin par des chansons et des danses qui leur sont ordinaires ; mais nous voyant assez las de la fatigue d'un si long voyage, ils nous dirent qu'ils se retireroient, de peur que leur ciuilité ne troublast nostre repos, auquel ils disoient vouloir concourir, en chantant à l'entour de nos cabanes les airs les plus doux, les plus agreables et les plus propres pour nous endormir.

Le lendemain matin douzième de Juillet, nous chantâmes le *Te Deum* en action de graces de nostre heureuse arriuée, et prîmes possession de tout ce pays au nom de Iesus-Christ, le luy de-

diant et consacrant au saint Sacrifice de la Messe. Les Anciens nous firent en suite quelques presens pour nous feliciter de nostre arriuée et nous souhaiter vn heureux establissement.

Le Dimanche suiuant, qui estoit le seizième du mesme mois, nous accomplîmes vn vœu que nous auions fait dans les dangers de nostre voyage, promettant à Dieu de communier tous ensemble, s'il nous donnoit la grace de nous voir tous dans le païs que nous cherchions. Ayant obtenu cette faueur, tous nos François receurent le pain sacré en vne Messe qui fut chantée fort solennellement : ce fut là que nous depîâmes tous nos ornemens, qui seroient pauvres en France, mais qui passerent icy pour tres-magnifiques.

Le Lundy dix-septième on commença à trauailler tout de bon à nous loger, et à faire vn bon réduit pour les soldats ; nous l'auons placé sur vne eminence qui commande sur le Lac et sur tous les endroits circonuoisins. Les fontaines d'eau douce y sont en abondance, et en vn mot le lieu paroist aussi beau que commode et aduantageux. Pendant que les hommes de trauail sont dans cettè occupation, nostre Pere Superieur, à qui Nostre Seigneur auoit rendu la santé, s'en alla avec quinze de nos plus lestes soldats au Bourg d'Onnontaghé, éloigné de cinq petites lieuës de nostre demeure. Le peuple estant auerti de la venue des François, sortit en foule au deuant de nous. Estant à vn quart de lieuë du Bourg, quelques anciens nous prièrent de faire halte et de prendre haleine, pour escouter vne harangue gentille et toute pleine de complimens que nous fit vn Capitaine des plus considerables du païs, lequel marchant ensuite deuant nous, nous fit passer au trauers d'un grand peuple qui s'estoit rangé en haye des deux costez. Nous le suiuiions doucement et en bel ordre suiuis d'un autre Capitaine qui venoit apres nous pour empescher que ce grand monde ne nous serrât de trop près. Nos soldats firent à l'entrée de la Bourgade vne belle salue qui ruit tous les spectateurs. Nous fûmes conduits dans la Cabane de l'un

des plus notables et des plus fameux Capitaines du païs, où toutes choses estoient bien préparées pour nous recevoir à leur mode : on nous apportoit des fruits de tous costez, ce n'estoient que festins, et dix iours durant, toute la pesche et la chasse de cette bourgade fut employée pour regaler les François, chaque famille nous voulant auoir à l'enuy. Quelque temps apres, vne autre escoliade de François en bonne conche arriuant tambour battant, on ne vit iamais tant de visages espanouïs ; il sembloit que les cœurs des Sauvages sortoient par leurs yeux, et ie ne croy pas qu'on puisse concevoir, sans l'auoir veu, les tesmoignages d'amour et de cordialité qu'ils nous donnoient. Si, apres tout cela, ils nous trahissent et nous massacrèrent, ie les accuserai non pas de dissimulation, mais de legereté et d'inconstance, qui peut changer en peu de temps l'amour et la confiance de ces Barbares en crainte, en haine et en perfidie ; adioustez que les Demons cherchent toutes les occasions de nous perdre, et que si les hommes persecutent en plusieurs endroits les Iesuites, ces malheureux esprits auxquels ils declarent par tout la guerre, ne les épargneront pas.

Le soir de nostre entrée, les députés de quelques nations nous vindrent saluer ; et pour monstrier l'estime que les Onnontagheronnons faisoient d'Achientasé, c'est le nom du Pere superieur, ils voulurent par vn present que sa Natte fust le lieu des conseils et des assemblées, c'est à dire le Palais où on deuoit traiter de toutes les affaires du païs. Les Onnontagheronnons nous firent aussi leurs presens avec grande ciuilité.

Les Annieronnonns ne pouuant se dispenser de la loy commune du païs, firent à la verité leurs presents ; mais estant piqués au jeu et ne pouuant supporter nostre alliance avec ces peuples, ils firent vne harangue pleine de risées et de railleries contre les François, et se voulant excuser de ce qu'ayant receu des presens à Quebec pour toutes les nations Iroquoises, ils ne les auoient pas distribués, ils dirent que les François estoient assez stupides pour donner

des choses qui ne se pouuoient partager, et qu'ainsi ils auoient esté contraints de donner tous ces presens à leur nation.

Le Pere superieur repliqua à leurs impostures d'une maniere si pressante, qu'ils se repentirent bien-tost de leurs fausses accusations. Il leur dit que la memoire ne manquoit iamais aux François qui auoient la plume en main, et que si leur esprit s'oubloit de quelques choses, leur papier les leur suggeroit au besoin. Il raconta en suite tout ce qui s'estoit passé au Conseil des François et des Iroquois Annieronnonns, fit vn denombrement de tous les colliers de porcelaines, de toutes les arquebuses, de tous les capots, et en vn mot de tous les presents qui auoient esté faits par le grand Capitaine des François ; nomma les nations et les personnes mesme de consideration à qui chaque present auoit esté destiné ; puis demanda au braue Annieronnon si ces choses ne pouuoient pas estre données separément. Il s'enquesta des députés des nations, si du moins la memoire de ces presens auoit esté portée iusques en leur païs, puis que l'Annieronnon confessoit les auoir retenus. Ce pauvre homme qui croioit que nous ne faisons que begaier en leur langue, comme les Européens qui ont commerce avec eux, fut si surpris entendant le Pere, qu'il rechercha depuis tous les moyens de se mettre bien dans son esprit.

Après cette assemblée, nous employâmes quelques iours à visiter et à gagner les diuerses nations qui estoient à Onnontagé, et qui tous les iours y abordoient pour se trouuer à la decision de deux grandes affaires, et au grand conseil de guerre qui se tient ordinairement en cette bourgade.

Les députés de Sonnontoïan et d'Oïogouan estant arriués, nous les allâmes saluer. Les premiers, faisant paroistre leur deuil pour la mort de l'un de leurs Capitaines nommé Ahiantouan, tué par les Annieronnonns au quartier des Trois-Riuieres, remplissoient l'air de chansons lugubres. Nous leur fismes vn present pour soulager leur douleur ; mais quand il fallut respondre, l'Oïogouanronnon prit

la parole et dit que la playe que les Son-
nontoueronnons auoient receuë, auoit
changé leur ioye en larmes, et leurs voix
en soupirs et en chansons de deuil.

Toutes les nations estant assemblées,
il fallut, deuant que de tenir conseil,
expier le Bourg, à cause de la mort d'un
Capitaine arriué la nuit precedente,
lequel, par grand bonheur pour luy,
auoit receu le saint Baptisme deux
iours auparauant, apres vne bonne et
sainte instruction. Cette expiation se
fit par deux presens, dont l'un seruit
pour essuier les larmes de l'Onnonta-
gheronnon, et pour luy rendre la parole
que cette mort luy auoit rauie ; l'autre
pour nettoyer le sang qui pourroit estre
tombé du corps mort sur la Natte du
Conseil. L'Onnontagheronnon respondit
par deux autres presens : l'un pour don-
ner parole qu'on alloit courir ce corps,
et l'autre pour assurer que le Conseil
en suite seroit ouuert.

Ces peuples auoient conuqué tous
les Estats du Païs, ou plustost toutes
les Nations alliées, pour reconcilier les
Annieronnons avec les Sonnontoueron-
nons, qui estoient sur le point d'entrer
en guerre pour la mort du Capitaine
dont nous venons de parler ; pour trai-
ter de nostre establissement au centre
de leur pays, et pour inuiter tous ces
peuples à mettre quelque chose dans la
chaudiere de guerre, c'est à dire pour
auiser aux moyens d'attaquer et défaire
leurs ennemis, et fournir à quelques
frais communs. Voila les desseins de
ces pauvres peuples ; mais Dieu en auoit
d'autres bien plus releués. Il vouloit
estre annoncé et presché dans vne as-
semblée la plus celebre et la plus nom-
breuse qui se puisse presque faire en
ces contrées.

On tint ce grand conseil le 24. du mois
de Iuillet, où toutes les Nations remirent
entre les mains d'Achiendasé (qui est
nostre Pere Superieur) le differend d'en-
tre les Sonnontoueronnons et les Annie-
ronnons, qui fut bien-tost terminé.
Elles agréerent en suite avec des témoi-
gnages d'une bien-veillance extraordi-
naire nostre demeure et nostre établisse-
ment en leur pays. Chacun enfin mit

ses presens dans la chaudiere de guerre.
Or, ces peuples estant grands haran-
guez et se seruant souuent d'allegories
et de metaphores, nos Peres, pour les
attirer à Dieu, s'accoutument à leur
façon de faire ; ce qui les rauit, voyant
que nous y reüssissons aussi bien qu'eux.

Nous auions si bien estallé et si bien
dressé et rangé nos presens, qu'ils pa-
roissoient à merueille ; mais le Pere
Joseph Chaumonot, qui parle l'Iroquois
aussi bien que les naturels du pays,
sembla en rehausser le prix, en don-
nant l'interpretation.

Il ne sera pas hors de propos de re-
marquer en passant, que ces presens
ne sont autre chose que des colliers de
porcelaine, des arquebuses, de la poudre
et du plomb, des capots, des haches,
des chaudieres, et d'autres denrées sem-
blables qu'on achete des Marchands
avec des castors, qui sont la monnoie
qu'ils demandent pour le payement de
leurs marchandises. Que si un Iesuite
en reçoit ou en recueille quelques-uns
pour ayder aux frais immenses qu'il
faut faire dans ces Missions si éloignées,
et pour gagner ces peuples à Iesus-Christ
et les porter à la paix, il seroit à sou-
haiter que ceux-là mesme qui deuroient
faire ces despenses pour la conseruation
du pays, ne fussent pas du moins les
premiers à condamner le zele de ces
Peres, et à les rendre par leurs discours
plus noirs que leurs robes ; ils deuroient
laisser ces sortes de medisance à la
basse populace tousjours mal informée
de ce qui se passe, et dont l'ignorance
semble excuser les calomnies. Mais fai-
sons bien, et laissons mal parler, puis-
qu'aussi bien les calomnies sont le ci-
ment de la vertu. On nous écrit de
France qu'on ne sçauoit plus fournir
aux grands frais que nous faisons dans
ces nouuelles entreprises. Nous y don-
nons nos trauaux, nos sueurs, nostre
sang et nos vies : si, faute de secours,
nous sommes contraints de quitter un
poste si auantageux pour la Foy et pour
la conseruation du pays, ceux qui nous
persecutent n'en seront pas plus riches,
et Dieu en sera moins glorifié.

Retournons, s'il vous plaist, à nos pre-

sens. Deuant que d'en donner l'explication, tous nos Peres et nos François se jetterent à genoux, mirent bas leurs chapeaux, et ioignirent les mains, entonnant à haute voix le *Veni Creator* tout au long ; ce qui surprit et rauit toute l'assistance, à laquelle nous fismes entendre que nous ne traitions d'aucune affaire importante, sans demander auparavant le secours de l'Esprit qui regit tout l'univers.

Le Pere Ioseph Chaumonot se leuant en suite, expliqua huit ou dix presens faits pour adoucir les regrets de la mort de plusieurs Capitaines, et pour faire reuiure dans la Foy de leurs enfants et de leurs amis quelques braues Chrestiens et Chrestiennes passées depuis peu de la terre au ciel. Il ioignit les Algonquins et les Hurons dans ses presens pour ne faire qu'un cœur et un peuple avec toutes ces Nations. Il dit à haute voix que Onnontagé estant comme le Parlement de tout le pays, et Agochiendagueté le plus considéré dans toutes ces contrées, *Achiendasé* se venoit ioindre à luy comme la bouche d'Onontio, afin de l'aider à releuer les maisons renuersées, à ressusciter les morts, à maintenir ce qui estoit en bon estat, et à deffendre le pays contre les perturbateurs de la paix. Pendant que le Pere expliquoit toutes ces choses en de'ail, ce n'estoit qu'admiration et acclamations de tous ces peuples ravis de nous voir si versés dans leurs façons de faire.

Il fit vn present en action de graces de ce qu'on auoit fait part à Onnontio des dépouilles qu'ils auoient remportées sur leurs ennemis, luy ayant enuoié deux enfans qu'ils auoient pris et emmenés de la Nation de Chats.

Il en fit deux autres : l'un en reconnaissance de ce qu'ils nous auoient recueus en leur pays avec autant de courtoisie, qu'ils nous y auoient inuitez avec instance ; et l'autre, pour leur faire mettre le canot à l'eau, pour faire sçauoir à Quebec de nos nouuelles.

Enfin, le Pere prenant un ton de voix plus élevé et animant sa parole, s'écria : Ce n'est point pour le commerce que vous nous voiez paroistre dans vostre

pays, nos pretentions sont bien plus releuées : vos pelleteries sont trop peu de chose pour nous faire entreprendre un si long voiage avec tant de trauaux et tant de dangers. Gardés vos castors si vous le trouués bon pour les Hollandois ; ceux mesmes qui tomberoient entre nos mains, seroient employés pour vostre seruice ; nous ne cherchons point les choses perissables ; c'est pour la Foy que nous auons quitté nostre país ; c'est pour la Foy que nous auons abandonné nos parens et nos amis ; c'est pour la Foy que nous auons trauersé l'Océan ; c'est pour la Foy que nous auons quitté les grands Nauires des François pour nous embarquer dans vos petits canots ; c'est pour la Foy que nous auons laissé de belles maisons, pour nous loger sous vos écorces ; c'est pour la Foy que nous nous priuons de nostre nourriture naturelle et des mets delicieux dont nous pouuions iouir en France, pour manger de vostre bouillie et de vos mets, dont à peine les animaux de nostre país voudroient gouter. Et prenant un tres-beau collier de porcelaine artistement fait : C'est pour la Foy que ie tiens en main ce riche present, et que i'ouure la bouche pour vous sommer de la parole que vous nous donnastes lors que vous descendistes à Quebec pour nous conduire en vostre pays. Vous aués promis solennellement que vous presteriez l'oreille aux paroles du grand Dieu ; elles sont en ma bouche, écoutez-les, ie ne suis que son organe. Il vous enuoié donner aduis par ses Messagers, que son Fils s'est fait homme pour vostre amour ; que cet Homme, Fils de Dieu, est le Prince et le Maistre des Hommes ; qu'il a préparé dans les Cieux des plaisirs et des délices eternelles pour ceux qui obeïroient à ses commandemens, et qu'il allume d'horribles feux dans les Enfers pour ceux qui ne voudront point recevoir sa parole. Sa loy est douce : elle deffend de faire aucun tort ny aux biens, ny à la vie, ny à la femme, ny à la reputation de son prochain. Y a-t-il rien de plus raisonnable ? Elle commande de porter respect, amour et reuerence à

celuy qui a tout fait et qui conserue l'vniuers : vostre esprit est-il choqué d'une verité si naturelle ? Iesus-Christ qui est le Fils de celuy qui a tout fait, s'estant fait nostre frere et le vostre en se reuestant de nostre chair, a presché ces belles veritez, il les a fait peindre et escrire dans vn liure, il a ordonné qu'elles fussent portées par tout le monde : voilà ce qui nous fait paroistre en vostre pays, voila ce qui ouure nos bouches ; et nous sommes si certains de toutes ces veritez, que nous sommes prests de perdre nos vies pour les soutenir. Que si tu les rebutes en ton cœur, qui que tu sois, Onnontagheronnon, Sonnontoueronnon, Annieronnon, Oïogouenronnon, Onneïouchronnon, sçache que Iesus-Christ qui anime mon cœur et ma voix te precipitera vn iour dans les Enfers. Mais preuiens ce malheur par ta conuersion, ne sois point cause de ta perte, obeis à la voix du Tout puissant.

Ces paroles de feu, et quantité d'autres semblables poussées d'une vehemence toute Chrestienne, ietterent vn tel estonnement dans ces pauvres Barbares, qu'ils paroissoient tous transporter, la ioye et la crainte partageant leurs esprits. Et l'approbation fut si generale et si vniuerselle, qu'on eût dit qu'ils vouloient tous mettre le Pere dans leur cœur, ne sçachant quelle caresse assez grande luy faire. Les larmes tomboient des yeux de nos François voyant nostre Seigneur si magnifiquement annoncé en cette extremite du monde. Pour moy, j'avouë que ce que j'ay veu et entendu en ce rencontre, passe tout ce qu'on en peut dire ou escrire. Si, apres cela, le demon renuersant la ceruelle à ces pauvres peuples les porte à nous mettre à mort : *Iustificabitur in sermonibus suis*. Nous aurons du moins iustifié nostre Dieu en ses parolles

Le lendemain qui estoit le 25. de Juillet, à peine estoit-il iour, que les Deputés de toutes les Nations nous vinrent faire des remercemens les plus aimables et les plus cordiaux qu'on puisse s'imaginer. Je ne sçay si l'Annieronnon qui commença, vsa de ses fourbes et de ses

dissimulations ordinaires, ou si Dieu luy auoit touché le cœur ; mais il rapporta fidelement tout ce que le Pere auoit dit de la Loy de Dieu, loua hautement nos desseins, protesta qu'il ne pouuoit resister à nos raisons, et qu'il se vouloit faire Chrestien. Il nous fit les presens aussi bien que les autres Nations qui nous presserent fort de les aller instruire en leur pays.

Le 26. les Annieronnons nous demandant des Lettres pour porter aux Hollandois, avec lesquels ils ont commerce, nous loüâmes à la verité leurs Anciens qui paroissent portés à la paix ; mais nous blasmames extremement leur ieunesse de ce qu'elle auoit pillé plusieurs maisons à l'entour de Quebec : nous leur dismes que ces desordres les auoient mis en guerre avec les peuples nommés Mahinganak et avec les Andastahoneronnons, et qu'ils pourroient bien tomber dans vn mesme malheur à l'égard des François.

Le 27. Iuillet nous retournâmes sur les riués du Lac, où vne bonne partie de nos François trauailloient à nous dresser vne habitation que nous appellerons saincte Marie de Gannentaa.

Le 30. veille de saint Ignace, les principaux d'Onnontaghé nous vindrent visiter et nous firent quelques presens pour nous lier si estroitement avec eux, que nous ne fussions plus qu'un peuple, et pour nous donner aduis qu'il ne falloit pas se fier à l'Annieronnon, que cette Nation estoit fourbe et trompeuse, et qu'ils nous prioient de nous bien fortifier, et de rendre nostre maison capable de les recevoir et de les mettre à l'abry de leurs ennemis en cas de necessité ; qu'au reste, ils alloient prendre la hache pour faire vn canot qui allast porter de nos nouuelles à Quebec.

Le mois d'Aoust nous fut vn temps d'exercice en toutes façons : nous auions basti vne Chapelle à Onnontaghé ; vne partie de nos Peres y estant attachés, les autres alloient par les Cabanes. On ne cessoit presque depuis le matin iusques au soir de prescher, de catechiser, de baptiser, d'enseigner les Prieres, et de respondre aux demandes des vns

et des autres, tant ces bonnes gens témoignent d'inclination pour la Foy. Les François qui estoient à sainte Marie du Lac de Gannentaa, faisoient tous les métiers d'une ville pour nous loger tous, et nous conserver au milieu de ces Nations barbares. Tout cela ne se faisoit pas sans peine : il falloit beaucoup travailler, peu dormir, coucher sur la terre à l'abry de meschantes écorces, ne manger pour l'ordinaire que de la bouillie faite avec un peu de farine de bled d'Inde cuite en l'eau, sans pain, sans vin, sans autre ragoust que la faim, et estre importunés iour et nuict de certains mouchérons ou cousins qui assaillent là de tous costés et à toute heure. Tout cela, joint au changement d'air et aux grands travaux du voyage, altera tellement nos constitutions dans les plus grandes chaleurs de l'année, que nous tombasmes tous malades : c'estoit chose pitoyable d'en voir quelquesfois iusques à vingt entassés presque les uns sur les autres, dans un temps et dans un pays où nous n'auions autre secours que du Ciel. Mais celui qui auoit fait nostre playe, y mit bien-tost un bon appareil. Il enuoia dans le fort de nostre disette tant de gibier et tant de poisson dans nostre Lac, auant la saison ordinaire, que les malades furent soulagés, les convalescens fortifiés, et ceux qui estoient gueris, soustenus dans leur travail. Il toucha tellement le cœur de ces peuples, qu'ils nous apportoint avec grand amour de leurs bleds et de leurs douceurs qui sont des faisolles et des citrouilles du pays, qui sont plus fermes et meilleures que celles de France. Ils nous presentoint aussi des espics de leur bled nouveau, qui ne sont pas mauvais. En sorte que nous en fumes tous quittes pour quelques accez de fièvre tierce, qui nous fit esprouver toutes les marques possibles de bonté que nous donnerent les Sauvages pendant nostre maladie.

Ils abordoient de tous costés, les uns nous apportant du poisson, d'autres nous reprochant que nous n'enuions pas assés souuent au lieu de leur pesche, pour en prendre selon nos besoins. L'un des plus considerables d'Onnontaghé se

vint loger pour un peu de temps aupres de nous ; il fit des presens à nostre Pere Superieur pour le bon traitement qu'auoit receu son fils à Quebec, il voulut lier avec luy une amitié de frere, et pour la nouër estreitement, il luy presenta un collier de porcelaine.

Un Sonontoüeronnon, estimé grand chasseur, luy vint offrir une couuerture pour conserver la chaleur de l'amitié qu'il venoit contracter avec luy.

On nous a rapporté iusques icy que les Hollandois nous vouloient amener des cheuaux et quelques autres commodités, se réjouissant de nostre demeure en ces contrées.

Un ancien Capitaine d'Oïgoen, homme intelligent et employé dans les affaires publiques, nous est venu voir de la part de toute sa Nation, pour prier Achien-dasé de luy accorder quelques-uns de nos Peres, l'asseurant qu'on leur feroit dresser une Chapelle et que le peuple demandoit d'estre instruit en nostre creance. On luy a donné le Pere René Menard, et deux François, nonobstant nostre grande disette d'ouuriers. Le Pere Ioseph Chaumonot le doit accompagner iusques à Oïgoen, et de là passer à Sonnotouan pour ietter de loings les fondemens d'une belle Mission, et d'une grande moisson qu'on espere recueillir, s'il plaist à Dieu de nous conserver la paix, et de nous enuoier des ouuriers.

CHAPITRE VI.

Vne partie des Hurons va demeurer à Agnié.

Après la defaite des Hurons dans l'Isle d'Orleans, dont nous auons parlé au Chapitre troisième, ceux qui restoient demanderent la paix à l'Iroquois Agnieronnon, qui leur fut accordée, l'Automne dernier, à condition que le Printemps prochain ils monteroient tous à Agnié (c'est le nom du païs des Iroquois d'enbas), pour n'habiter d'oresnauant qu'une

terre, et ne faire qu'un peuple entr'eux. Le Contract en fut passé, et pour le ratifier, trois Hurons le porterent aux anciens du pays des Iroquois qui le signerent, à leur façon, par de beaux presents qu'ils firent faire à tous les Hurons par leurs Ambassadeurs : ils leur promirent de les aller querir dans leurs petites gondoles, et donnerent commission de les aduertir de se tenir prests pour cela, sans user plus long-temps d'excuses ou de remises. Le temps déterminé estant escheu, une troupe de cent ieunes soldats bien resolués, partit du pays pour executer ce dessein. Le gros s'arrestant à trois ou quatre journées de Quebec, trente s'en detacherent pour se presenter aux Hurons, et les sommer de leur parole. Le Capitaine de cette escouade ayant demandé audience le lendemain de son arrivée, il exposa dans l'assemblée des François et des Hurons le sujet de son Ambassade, et disant franchement qu'il venoit querir les Hurons, il les harangua en ces termes : Mon frere, c'est à toy que j'adresse ma parole ; il y a quatre ans que tu m'as prié que ie te prisse par le bras pour te leuer et t'emmener en mon pays, tu l'as retiré quelquesfois quand ie l'ay voulu faire, c'est pour cela que ie t'ay frappé de ma hache sur la teste. Ne le retire plus, c'est tout de bon que ie te dis : Leue toy. Il est temps que tu viennes ; tiens, prends ce collier pour t'ayder à te leuer, (c'estoit un present de porcelaine qu'il lui faisoit). Ne crains point, ie ne te regarde plus comme ennemi, mais comme mon parent ; tu seras cheri de mon pays, qui sera aussi le tien ; et afin que tu n'en doutes pas, prends cét autre collier de porcelaine pour assurance de ma parole.

Puis, retournant les yeux et la parole vers Monsieur le Gouverneur, les presents à la main, il lui dit : Onontio, ouvre tes bras et laisse aller tes enfans de ton sein, si tu les tiens plus long-temps si serrez, il est à craindre qu'on ne te blesse, quand nous les voudrions frapper lors qu'ils l'auront mérité. Reçois cette porcelaine pour élargir tes

bras. Je sçay que le Huron ayme la priere, qu'il invoque celuy qui a tout fait, qu'il joint les mains quand il luy demande quelque chose ; ie veux faire comme luy, agréé que le Pere Ondesonk vienne avec nous pour nous instruire en la Foy. Et puis que nous n'auons pas assez de Canots pour emmener tant de monde, preste-nous tes chaloupes : voilà pour attirer la robe noire, et pour mettre les canots à l'eau (c'estoit des beaux colliers dont il fit present à Monsieur le Gouverneur). Le conseil fini, chacun se retira chez soy pour penser à ce qu'il deuoit respondre. Le Huron eust sans doute bien voulu se dédire, mais il n'y auoit plus de moyen ; il auoit fait la faute, il la luy falloit boire. Il n'estoit plus temps d'user de remise, il falloit marcher ou mourir de la main de l'Iroquois. Toute la nuit se passa à consulter : les aduis estant partagez, la Nation de la Corde qui estoit l'une des trois dont la Colonie Huronne estoit composée, refusa de quitter Quebec et les François ; la Nation du Rocher iettoit sa pensée vers Onontagé, et la Nation de l'Ours se resolut de se mettre entre les mains de l'Agnieronnon. La conclusion donc en estant prise, et le Capitaine de cette Nation appelé le Plat l'ayant dit à ses gens, le matin on assembla de rechef le Conseil, et le Pere le Moyne en fit l'ouuerture au nom de Monsieur le Gouverneur à peu près en ces termes : Onontio ayme les Hurons, ce sont des enfans qui ne sont plus au maillot, ils sont assez grands pour estre hors de tutelle. Ils peuuent aller où ils voudront sans qu'Onontio y mette aucun empeschement. Il ouvre ses bras pour les laisser aller. Pour moy, ie suis tout prest d'accompagner mon troupeau, quand celuy qui me gouverne me l'aura permis. Je te monstraray aussi à toy, mon frere Agnieronnon, comme il faut obeir à Dieu et comme il le faut prier ; mais estant de l'humeur dont ie te connois, tu ne feras pas estat de la priere. Pour nos chaloupes, on ne t'en peut pas prester ; tu voys bien qu'il n'y en a pas une dans nos ports, chacun en a besoin pour la traite, et pour aller au

deuant d'un nouveau Gouverneur que nous attendons. Ce discours fut receu par les Iroquois avec des acclamations de ioye et mille remercimens.

Le Capitaine de la Nation de l'Ours, se voyant obligé de parler et de dire la conclusion qu'il auoit prise la nuit avec ceux de sa Nation, commença sa petite harangue d'un ton fort et d'une voix robuste. Mon frere, dit-il à l'Agnieronnon, c'en est fait, ie suis à toy. Ie me iette à yeux clos dans ton Canot, sans scauoir ce que ie fais ; mais quoy qu'il en puisse arriuer, ie suis resolu de mourir. Que tu me casses la teste lors que nous serons à la portée du canon d'icy, il n'importe, i'y suis tout resolu ; ie ne veux pas que mes cousins des deux autrès Nations s'embarquent à cette fois avec moy, afin qu'ils voyent auparauant comme tu te comporteras à mon égard.

Vn autre Capitaine, grand amy de celui qui acheuoit de parler, ietta incontinent trois presens au milieu de la place pour prier l'Iroquois de bien traiter son ami en chemin : Prends garde, luy dit-il, que mon frere Atsena qui se donne à toy, ne tombe dans la Vase en débarquant ; voilà un collier pour affermir la terre où il mettra le pied. Et quand il sera débarqué, ne permets pas qu'il soit assis à platte-terre ; voilà de quoy luy faire une Natte où il se reposera. Et afin que tu ne te mocques pas des femmes et des enfants quand ils pleureront, se voiant en un pays estranger, voilà un mouchoir que ie te donne pour essuyer leurs larmes et la sueur de leur front.

Vn troisième Capitaine, qui n'auoit pas enuie de s'embarquer, et qui ne s'offroit pas à l'Iroquois, ne luy cacha pas sa pensée : Ie voy toute la Riuiere, dit-il, bordée de grandes et grosses dents ; ie me mettrois en danger de me faire mordre, si ie m'embarquois à present. Ce sera pour une autre fois.

L'Iroquois, se voyant frustré de l'esperance d'auoir des Chaloupes, se resolut de faire des Canots, et hasta si fort son trauail, qu'en moins de cinq ou six iours il en eut suffisamment pour embarquer ceux qui s'estoient donnez à luy.

Pendant qu'on trauailloit le iour aux Canots, les nuits se passoient à faire des festins d'adieu, dont le plus magnifique fut celui que le Capitaine de la Nation des Ours fit pour prendre congé de Monsieur le Gouverneur, des Robes Noires et des Sauvages. Ce fut pour lors que ce Capitaine, faisant paroistre son esprit et son eloquence, monstra encore plus l'affection qu'il portoit aux François. Prends courage, disoit-il, Onontio ; prends courage, Ondesonk. Ie vous quitte, il est vray ; mais mon cœur ne vous quitte pas. Ie m'en vay, il est vray ; mais ie vous laisse mes cousins, qui valent mieux que moy. Et pour vous tesmoigner que mon país est tousiours à Quebec, ie vous laisse la grande chaudiere où nous faisons les actes de nos plus grandes réioüissances. Les autres discours dont il usa pour cét adieu seroient trop longs à rapporter.

Le Pere Ondesonk luy fit son petit compliment à la façon des Sauvages, en luy disant : Mon frere, mon cœur est triste de te voir partir, et n'estoit que l'espere de te reuoir bien-tost au lieu où tu vas, il n'y auroit point de breuuage capable de guerir mon affliction, et i'aurois toute ma vie le cœur de trauers et le visage abattu. Pour toy, prends courage, tu me verras durant tous les chemins de ton voyage, dans tous les lieux où tu cabaneras, dans tous les endroits où tu débarqueras : car Ondesonk a esté par tout, il a fait du feu par tout, il a fait son giste par tout. Si le feu est esteint, tiens, voilà pour le r'allumer ; si la Natte est ostée, voilà pour en mettre une autre et se coucher mollement. C'estoit autant de presens que le Pere lui faisoit qui adoucissoient la douleur de cét homme de bien. Les festins et les adieux ayant esté longs, on se coucha fort tard ; ce qui n'empescha pas qu'on ne vist de bon matin, sur le bord de la Riuiere, tous les Hurons prests de s'embarquer avec l'Iroquois, commençans dès-lors à ne faire qu'un mesme peuple avec luy.

CHAPITRE VII.

L'autre partie des Hurons va demeurer à Onnontaghé.

Les Iroquois Superieurs que nous appellons Onnontagheronnons, ont voulu auoir part au debris des Hurons de Quebec, aussi bien que les Iroquois d'en bas. Tous deux, pour venir à bout de leur dessein, ont pris la mesme route, et se sont seruis de mesmes machines, employans la force où l'adresse leur manquoit. Il y auoit trois ans que l'Onontagheronnon sollicitoit le Huron à prendre son parti, et à se retirer dans son pays pour ne faire qu'un peuple avec luy. L'année 1655. il descendit pour ce dessein iusqu'à Quebec, fit au Huron, en presence des François et des Sauuages, de tres-beaux presens qui furent acceptez de bon cœur, et promit d'aller faire sa demeure pour tousiours dans le bourg d'Onnontaghé, pourueu qu'il y menast aussi les Robes Noires. Les Peres y allerent en effect ; mais le Huron, gagné par les presens et les menaces de l'Agnieronnon, se donna à luy, manquant à la promesse qu'il auoit faite à l'Onontagheronnon. Ce traict de finesse et de politique barbare de l'Agnieronnon, qui auoit ainsi couru sur le marché de son voisin, et l'imprudence du Huron à se donner à deux Maistres, fit naistre de la ialousie dans l'esprit de l'Onontagheronnon, et luy fit prendre resolution d'empescher qu'on ne luy rauist des mains ce qu'il pensoit desia tenir, et tout ensemble un desir de se venger du Huron qu'il croyoit l'auoir trompé. Ce dessein fit partir d'Onnontaghé cent guerriers, resolu d'enleuer de Quebec les Hurons, ou de gré ou de force. Ils parurent sur nos frontieres au commencement du Printemps. Ils rodoient de tous costez pour faire quelque mauuais coup. Mais comme chacun se tenoit sur ses gardes, ne pouuans venir à bout de leur dessein, apres dix iours de peine et de fatigue, quelques-uns de la troupe, presse par la faim, se jetterent dans le fort de Sillery, et demanderent à par-

ler à Ondesonk, c'est à dire au Pere le Moyne, et aux Hurons pour tenir conseil avec eux d'une affaire d'importance. Le Pere leur fait entendre que les Hurons sont à Quebec, que c'est le lieu du Conseil, qu'il y faut aller pour traiter d'affaire ; qu'au reste, il les menera en assurance, leur promettant qu'ils y seront veus de bon œil. Ils y vont avec ce sauf-conduit, et sans différer au lendemain, le conseil s'assemble, où ces Messieurs faisant d'abord leurs excuses de ce qu'ils estoient venus querir les Hurons leurs freres à main armée, dirent que la nouuelle qu'ils auoient apprise l'Hyuer dernier, que le Huron s'estoit dédit et auoit changé de pensée, les auoit obligez de se comporter de la sorte. Mais qu'ayant appris depuis de la bouche d'Ondesonk la fausseté de ce bruit, ils estoient tous prests de mettre les armes bas, et de se comporter en freres avec les Hurons. Ondesonk repliquant à l'Onontagheronnon au nom d'Onontio, luy dit : On doit te louer, mon frere, de ce que tu parois icy sans armes et avec un esprit de paix ; mais tu deuois estre parti de ton pays dans cet equipage et dans cette disposition ; tu as cru trop legerement les faux rapports qu'on t'a faits du Huron, cette creance precipitée t'a fait prendre les armes trop tost ; il falloit t'informer auparauant des François qui sont avec toy, qui t'eussent fait connoistre, par les Lettres qu'ils reçoient, la fausseté de la nouuelle qui court dans ton pays. Que puis-je penser quand ie te voy la hache à la main, sans aucune Lettre de nos François, passer en cachette pardeuant nos habitations, sinon que nous ayant mal-traité au pays haut, tu viens aussi pour nous mal-traiter icy bas ? As-tu mis en oubly ce beau present que ie te fis en ton pays il y a trois ans, qui te disoit que le Huron, l'Algonquin et le François n'estoient plus qu'une teste, et que qui frappoit l'un, blessoit l'autre ? Le Pere finissant ces reproches, luy donna un beau collier de Porcelaine pour les luy faire recevoir plus paisiblement, et pour affermir la promesse qu'il auoit faite de ne penser plus à la guerre.

En effet, l'Onontagheronnon prenant en bonne part ce qu'on luy auoit dit en ami, et se fiant sur ce qu'on l'auoit assuré que le Huron n'auoit point changé de pensée, il ne luy dit que deux mots par deux presens qu'il luy fit dans l'assemblée du lendemain. Mon frere, luy dit-il, puis que tu as resolu de venir avec moy, il ne faut pas que ie t'inuite dauantage. Le lie cette corde à ton Canot pour t'ayder à le tirer; ie scay bien que Onontio ne te retiendra pas; voilà vn collier pour luy faire ouurir les bras et te laisser aller. A cela le Huron n'eut que des remerciemens à faire: Tu me consoles, mon frere, de ce que tu as pitié de moy, de nos femmes et de nos enfans. Ne te fasche pas neantmoins si ie ne m'embarque point aujourd'huy dans ton Canot: c'est vn Canot de guerre qui me fait peur; le cousteau que tu as laissé dedans pourroit blesser mes enfans, et nos femmes trembleroient à la veüe de la hache que tu n'as pas encore ostée. Etant venu et t'en retournant les armes à main, on diroit que tu emmenes des prisonniers, et non tes amis et tes freres; mais aussi-tost que quelque Canot des François qui sont en ton pays descendra icy bas, ie suis à toy, mene moy où tu voudras.

L'affaire estant en ces termes, il survint vn accident qui pensa rompre tout le traité. Vn ieune Onontagheronnon frappant vn Huron de sa hache et le jetant mort sur la place, la nouuelle de ce meurtre allarme les Hurons, qui retiennent prisonniers dans vne cabanne deux Onontagheronnons qui y estoient allez rendre visite. L'Onontagheronnon, d'autre part, fait son possible pour empescher que les esprits ne s'agrisissent, et désapprouuant le fait du meurtrier, il le condamne de folie, et en fait satisfaction. Mais enfin, voyant que le Huron, qui se vouloit rendre au plus fort, vouloit faire le mauuais, il attrape deux Canots de ses gens qui retournoient de la chasse, les meine dans son fort et les tient comme prisonniers. L'affaire alloit prendre vn mauuais train, si le Pere le Moyne ne s'y fust interposé heureusement et n'en eust arresté le cours par ses soins et sa

diligence. Il fit si bien par ses allées et ses venuës, qu'il mit toutes les choses en leur premier estat, fit rendre les prisonniers de part et d'autre, et remit le calme dans les esprits. En suite l'Onontagheronnon reitere sa demande: il presse le Huron de s'embarquer avec luy, et le Huron perseuere à s'excuser, sur ce qu'il n'est pas bien seant qu'il s'embarque dans vn Canot de guerre, et qu'il faut attendre vn Canot de paix. Ie suis à toy dès ce moment, luy dit-il, voilà des arres de ma parolle et de mon affection, qui sont les presens que ie te fais; et si cela ne suffit pour te tesmoigner que ie me suis donné à toy, trois de mes gens te tiendront compagnie, et porteront aux anciens les assurances de ma bonne volonté. Nous irons à Montréal pour t'y attendre: enuoyez-nous, quand tu seras arriué dans ton pays, ta ieunesse pour nous venir querir. L'Onontagheronnon, content de cette parolle, s'embarque dans sa petite gondole, et fait iouer ses auirons, pendant que les Hurons de la Nation du Rocher qui est celle qui se donne à l'Onontagheronnon, se preparent pour leur voyage de Montreal, et font leurs adieux à Onontio, aux Peres et aux Sauvages qui restent encore à Quebec; et puis, le 16. de Iuin, se iettent dans trois Chaloupes Françaises qui les rendent en peu de iours, à la faueur d'un petit vent de Nord-est, à Montreal, où ils attendent ceux qui les doiuent enleuer.

CHAPITRE VIII.

Du voyage du P. Simon le Moyne, aux Agnieronons.

La Mission des Iroquois d'en hault, que nous appellons des Martyrs, n'est encore qu'une Mission volante, dans l'esperance de la voir vn iour fixe, comme les autres Missions. Le Pere Simon le Moyne y donna commencement l'année 1653. par le premier

voyage qu'il y fit, et qu'il recommença l'année 1656. et pour lequel il se prepare encore cette année. Ses Superieurs pourroient luy dire avec verité quand ils l'y enuoient chaque année, ce que nostre Seigneur disoit à ses Apostres, lors qu'il les enuoyoit prescher son Euangile par tout le monde : qu'ils l'enuoient comme vne Brebis au milieu des Loups, puis qu'un Iesuite, vn Predicateur, vn Missionnaire parmy des Iroquois, c'est vn Agneau parmy des Loups carnassiers. C'est vne merueille de voir vn Agneau au milieu des Loups, sans estre mangé des Loups ; mais c'est vne merueille plus surprenante de voir des Loups changez en des Agneaux par des Agneaux. Nous auons veu cette premiere merueille en la personne du Pere le Moyne ; ie ne sçay quand nous verrons la seconde. Nous esperons que Dieu nous la fera voir par son infinie misericorde, quand il rangera tous les Iroquois dans le bercail de Iesus-Christ. Nous allons dans leur pais tous les ans vne fois, pour preparer le chemin à l'Euangile, pour disposer doucement les cœurs de ces Barbares à recevoir la semence de la doctrine Chrestienne, et pour appliquer le sang de Iesus-Christ en baptisant les enfans, les vieillards et les moribonds. Nous y allons pour la conseruation du bien public, et de la paix qui est si delicate parmy ces peuples, que le seul deffaut d'une visite qu'ils attendent de leurs alliez, est capable de la rompre. Nous y allons pour chercher tous les moyens de rendre cette paix commune à toutes les Nations. Enfin nous y allons pour empescher la ialousie qui se pourroit glisser entre les Iroquois d'en bas et d'en haut, si, demeurant avec les premiers, nous manquions à visiter les derniers.

Tout cela ioint ensemble ne merite-t-il pas bien que nous exposions nos vies aux trauaux, à la peine, et aux dangers de la mort ?

Le Pere Simon le Moyne, dans le premier voyage qu'il fit à Agnié l'an 1655. promit qu'il en feroit vn l'année suivante, si la commodité s'en presentoit ; si s'estoit obligé de parole, il la falloir

garder : car vn homme qui est trouué menteur, perd son credit et son autorité parmy ces peuples, aussi bien que parmi les plus honnestes gens de l'Europe. Mais le Pere estant sur le point de partir, vn accident suruint qui rendit le voyage douteux. Vne troupe d'Iroquois descendus à Quebec, attaqua les Hurons. Vne autre bande ayant attendu dans vne embuscade les Algonquins superieurs qui remontoient de Quebec en leur pays, fit vne décharge sur eux, les mit en déroute, et tua d'un coup de fusil vn des deux Peres qui les accompagnoient pour s'en aller hyuerner avec eux, et leur monstrent le chemin du Ciel. Ce malheur nous ietta dans vne irresolution assez fascheuse : parce que, rompant le voyage, on eust irrité les esprits orgueilleux des Iroquois, qui eussent soupçonné que le François eust eu dessein de venger la mort de son frere, et l'eussent voulu preuenir ; d'autre part, aller avec eux, c'estoit, ce sembloit, aller chercher vne mort presque assurée. On méprise ce danger plus tost que de manquer de parole ; le Pere entreprend le voyage et arriue au pays les presens à la main : car on ne parle iamais autrement d'affaires d'importance parmy ces peuples. Il assemble le Conseil, et parle aux anciens en ces termes : Mon frere, ie ne sçay où tu as mis ton esprit, il semble que tu l'as entierement perdu. Je te viens voir les presens à la main, et tu me visites tousiours en colere et le visage plein de fureur. Tu as tué tout recemment le Huron à Quebec, tu viens de casser la teste à coups de fusil à mon frere la Robbe Noire ; tu auois promis que tu me viendrois querir, et tu as manqué de parole, tu me fais honte par tout, et on me reproche que j'ayme vn homme qui nous fait mourir. A quoy penses-tu ? Tiens, voylà pour r'appeller ton esprit qui s'est égaré. Tu dis qu'Onontio retient le Huron à Quebec, qu'il l'empesche de venir chez toy pour ne faire qu'un pays ; tu te plains que le Huron ne te veut pas parler quand tu vas le voir à Quebec pour traitter d'affaires : ie viens icy pour te desabuser. Onontio

a desia ouuert les bras pour laisser aller ses enfans où ils voudront ; ils sont libres, il ne les retient pas par force. Si le Huron ne te veut pas parler, tu en es toy mesme la cause. Comment te parleroit-il te voiant tousiours la massuë à la main pour luy casser la teste ? quitte ta hache, et tu verras qu'il a les oreilles ouuertes pour t'écouter, et le cœur pour te suiure : et afin que tu n'en doutes pas, voylà vn collier qu'il te presente par mes mains.

Vn des anciens prit la parolle et dit au Pere : Ne te fasche pas, Ondesonk, ie suis ton frere, nostre ieunesse n'a point d'esprit, elle frappe à l'aueugle et à l'estourdi ; prends cette emplastre que ie te donne (c'estoit vn collier de porcelaine), mets-le dessus ton cœur, et ta colere se passant, tu seras guery ; assure le Huron de ma bonne volonté, et dis-luy que i'ay desia estendu sa Natte pour le receuoir dans ma Cabanne, et que ie luy enuoye ce collier pour attirer son Canot. En suite de ce discours la ieunesse qui auoit resolu de descendre à Quebec pour faire vn dernier effort pour enleuer le Huron, quitte le dessein de la guerre, pour prendre celuy de la chasse.

Cependant Ondesonk, comme vn bon Pasteur, visite son troupeau qui soupieroit apres luy, console les affligez, instruit les ignorans, entend les Confessions de ceux qui se presentent à luy, baptise les enfans, fait prier Dieu tout le monde, exhorte vn chacun à perséuerer en la Foy et dans la fuite du peché. Et s'il se presente quelque Iroquois, le Pere ne le laisse pas aller sans luy donner vn mot d'instruction sur l'Enfer et sur le Paradis, sur la puissance d'un Dieu qui void et cognoist tout, qui chastie les meschans et recompense les bons.

Vn iour, vn Iroquois s'entretenant avec ce Pere, luy raconta avec estonnement la coustume d'un Huron Chrestien dans les supplices qu'on luy auoit fait souffrir depuis peu de temps dans le village. C'estoit vn ancien Chrestien qui auoit veritablement la Foy et dans le cœur et dans la bouche. Il estoit plein d'affection enuers la sainte Vierge,

dont il estoit vn feruent Congreganiste. Cét Iroquois donc qui auoit aidé à le brûler, disoit à Ondesonk : Nous n'auons iamais veu personne qui ayme la priere comme cet homme. Il prioit Dieu continuellement sur l'échafaut, et exhortoit avec amour ses concaptifs de penser souuent au Ciel, et à Dieu qui les y attendoit. Mes freres, crioit-il tout haut, parlant aux Hurons Chrestiens, souuenez-vous que les François s'assemblent aujourd'huy tous dans l'Eglise, pour offrir le sacrifice à Dieu. Ils prient Dieu pour nous, faisons le mesme de nostre costé ; que si nos ennemis ne permettent pas que nous fassions nostre priere à nostre ordinaire, comme nous faisons à l'Isle d'Orleans à voix haute, au moins que chacun de nous prie en son particulier dans son cœur. Pour moy, ie ne crains ny leurs tisons, ny leurs haches toutes rouges de feu ; ils ne m'empêcheront iamais de parler à Dieu, pour le prier d'auoir pitié d'un pauvre garçon qui l'a tant et si souuent offensé. En effet, adioustoit l'Iroquois, cet homme auoit quelque chose de plus qu'humain, nous l'auons tourmenté dans le dessein de tirer de sa bouche quelques cris ; mais au contraire, il ne cessoit de soupier doucement, et tenoit tousiours les yeux fichez au Ciel, comme s'il eust parlé à quelqu'un. Nous n'entendions pas distinctement ce qu'il disoit, mais il reïteroit souuent ces paroles : Mes freres, ie m'en vay au Ciel, où ie prieray celuy qui a tout faict pour vostre salut. Enfin, iusqu'au dernier soupir que nous luy arrachasmes par la violence des tourmens, il ne parla que du Paradis.

Cét exemple et ces discours, et plusieurs autres semblables que les Iroquois ont veus et entendus souuent, seroient capables d'amollir leurs cœurs, et de les disposer à la Foy, s'ils n'estoient plus durs que les rochers. Nous esperons neantmoins que la continuation des soins qu'on a de leur salut, aura son effet en temps et lieu, et que la grace, distillant sur ces cœurs de pierre, y fera enfin l'impression que nous souhaitons, puisque, comme dit le Poëte : *Gutta cauat lapidem.*

CHAPITRE IX.

*De la residence de saint Ioseph, en
l'Ance de Sillery.*

La Foy et la Religion ayant pris leur naissance en la Croix, il est impossible de les bien prescher et de les bien établir que par la Croix. C'est ce qui ne nous a pas manqué depuis plus de trente ans que nous trauaillons en cette extrémité du monde, pour amener des peuples à Iesus-Christ, et luy dresser vne nouvelle Eglise. L'eau a quelquesfois englouti par des naufrages quelques-vns de nos braues Neophytes ; l'air a causé de temps en temps, par sa corruption, des epidemies qui ont enléué vne partie de ces peuples. Les guerres ont exterminé quantité de bourgades, et consommé des Nations toutes entieres. Les ennemis de la Foy ont tué et massacré, brûlé et mangé les peres et les enfans, ie veux dire, les Predicateurs de l'Euangile et ceux qui l'auoient receuë.

Si bien, que ce n'est pas sans raison, qu'on a quelquesfois appellé ce pays-cy le pays des Croix. Dieu nous en a enuoié cette année de precieuses : qu'il en soit beny à iamais. Je n'en toucherais qu'une en passant, pour venir à la consolation que nous ont donnée quelques bons Neophytes. Le 13. de Iuin de cette année 1657. le feu s'estant jetté dans vn bucher, sans qu'on ayt pû sçauoir comment, on vit en peu de temps en la residence de saint Ioseph, nostre maison et celle d'un bon sauage Chrestien toutes en flammes, et pour comble de nostre infortune, le feu les poussa si violemment et si promptement vers l'Eglise, dans laquelle vne bonne partie de ces peuples a pris naissance en Iesus-Christ, qu'il fut impossible de la sauuer. Son Maistre Autel, enrichi d'or et de ce beau rouge de corail qui frappoit si doucement les yeux de ces bons Neophytes, et qui leur donnoit des tendresses pour leur Amihimikiouap, c'est à dire pour leur maison de prieres, fut presque en vn moment reduit en cendres.

Cette Eglise estoit dediée à Dieu sous le nom de S. Michel, suiuant le desir de celuy qui auoit donné vne bonne partie des deniers pour la bastir. C'estoit la premiere de tout le pays erigée pour les nouueaux Chrestiens. On la pouoit appeller la Matrice de tout le Christianisme de ce nouueau monde, pour ce que les Montagnais et les Algonquins s'estans conuertis en ce lieu, donnerent enuie à toutes les autres Nations qui, depuis ont receu Iesus-Christ, d'écouter sa parole, à l'exemple de leurs Compatriotes. C'estoit l'azyle et le refuge des François voisins, qui deplorent cet incendie autant que nos bons Neophytes. Et les vns et les autres nous pressent de releuer ces ruines ; mais nous n'auons pas les bras assez forts, sans vn secours plus grand que celuy qu'ils nous pourroient donner, pour restablir de nous mesmes vne perte si notable.

Le braue Neophyte, de qui la maison et tout le petit bagage fut deuoré par ces flammes, estant interrogé si ce desastre ne l'auoit pas beaucoup touché, respondit saintement : Si la Foy ne m'auoit appris que celuy qui a tout fait est le Maistre de ses ourages, et qu'il en dispose sagement comme il luy plaist, ce coup m'auroit attristé ; mais pourquoy le quereller et se facher d'une chose qui luy appartient, puis qu'en nous donnant la Foy, il ne nous promet pas les biens de la terre, mais ceux du ciel, que le feu ne sçauroit consommer ?

Vne bonne femme appelée Liduine, ayant esté instruite dans cette mesme Eglise, fit paroistre dans vne fascheuse rencontre vne confiance en Dieu tresremarquable : car rencontrant en son pays, avec quelques-vns de ses compatriotes, vne troupe d'Iroquois qui sortoient d'une embuscade pour venir fondre sur eux, Liduine, épouuantée, se ietta dans l'espais de ces grandes forêts, y entraigna apres soy quatre de ses enfans, et s'y voyant abandonnée de tout secours humain, elle s'adressa à Dieu les genoux en terre et les larmes aux yeux. Mon Iesus, dit-elle, nous sommes morts, si vous n'avez pitié de nous. Je suis malade, et à peine puis-je

mettre vn pied deuant l'autre, et ces enfans ne scauroient marcher. Où irons-nous ? Que ferons-nous sans viures et sans force ? C'est de vous seul que nous attendons du secours. Vous estes infiniment bon et tout puissant ; vous aimez les enfans qui sont innocens, et ceux qui vous veulent seruir de bon cœur : ne laissez pas mourir ces petites creatures ; n'abandonnez point la mere, qui vous demande pardon de ses pechez, et qui vous promet de se confesser à la premiere habitation des François qu'elle rencontrera, si elle y peut arriuer deuant que de mourir. En dessus elle auance dans ces grands bois, sans autre prouision que de l'esperance en Dieu, se nourrissant, l'espace de dix iours qu'elle marcha, de cette pensée qu'elle auoit tousiours au cœur, et quelquesfois en la bouche : Iesus, vous estes bon, vous me pouuez donner la vie ; vous seul donnez de la force à mes enfans pour les faire marcher, vous seul les empeschez de pleurer et de mourir de faim. Enfin, lassée de trauail et de fatigue, elle arriua heureusement aux Trois Riuieres ; et ce qui accreut sa ioie, fut qu'elle y rencontra son mary qu'elle croyoit mort au combat. Il ne faisoit que d'arriuer par vn autre chemin. Et pour comble de benediction, cet homme qui passoit pour vn grand longleur et vn maistre Sorcier, quitta son infidelité pour embrasser par le Baptisme la Foy de Iesus-Christ ; la femme s'acquitta de sa promesse par vne bonne confession qu'elle fit, et par les remerciemens et actions de graces qu'elle rendit à Dieu son vnique bien-faicteur.

Vne de nos anciennes Chrestiennes fit paroistre vn courage d'Amazone dans le combat qui fut liuré à sa chasteté par vn François, dont elle sortit victorieuse. Et voici comme elle raconta le faict au Pere qui a la direction de son ame. Tirant de son sein vn Crucifix qu'elle portoit pendu au col : Voyez-vous ce Crucifix, luy dit-elle, il a sauué autresfois mon corps du feu des Iroquois, et cette nuit il a sauué mon ame des flammes de l'enfer. Je fus poursuiuie, il y a vn an, par les Iroquois, qui me vouloient

rauir l'honneur et la vie ; pour me sauuer plus promptement et pour eiter leur rage, ie iettai mon bagage et la plupart de mes habits, et m'enfuis presque toute nuë dans les bois. Je pris mon Crucifix en main, n'ayant plus d'autre recours qu'à celui qu'il me representoit, et ie luy dis du fond de mon cœur : Mon Dieu et mon Sauueur, ie ne crains pas de mourir, vous le sçauiez ; mais ie crains de tomber entre les mains de ces vilains qui font vn ioüet de la pudicité des pauvres captiues : cachez-moy dans vos playes et dans vostre costé. Je les baisois amoureusement l'vne apres l'autre. Apres cette priere, ie sentis tant de force dans mon corps, que fuiant d'vn pas leger, ie me vis en peu de temps hors du danger de l'ennemi. Mon Pere, disoit-elle, ie ne t'auois pas encore dit cette merueille ; en voici encore vne autre que tu ne sçais pas, et que i'ay bien de la peine à te dire : car elle est bien estrange. Cette nuit, ce mesme Crucifix a sauué mon ame, qu'vn François s'est efforcé de perdre, en me voulant raur l'honneur par son impudicité. Il m'a prise par la main, et me tirant à part, il m'a fait entrer dans vne maison, il m'a iettée par surprise et par force sur vn liet ; aussi-tost ie me suis mise à crier, et l'ayant repoussé, i'ay tiré mon Crucifix de mon sein, ie luy ay dit dans la chaleur de ma colere : Miserable, que veux-tu faire ? Veux-tu encor crucifier derechef celui qui a donné son sang et sa vie pour toy et pour moy ? Si tu ne crains point de faire tort à mon honneur, crains d'offenser celui qui te peut damner. Quoy, voudrois-tu me perdre en te perdant par vn péché que Dieu a en horreur ? A ces mots, il lascha prise, et moy, me voyant deliurée d'vn si grand danger, ie me retiray tout estonnée dans ma cabane, resoluë de demander Iustice au Capitaine des François. Ceci arriua le soir, et le lendemain matin cette genereuse Chrestienne vint trouuer le Pere à l'Eglise, vn present à la main, pour l'offrir à Dieu en action de grace de l'auoir retirée du precipice où elle alloit tomber, et pour le prier de la fortifier

dans de semblables rencontres : elle se ietta en suite aux pieds du Pere pour luy faire sa confession.

Cette mesme Amazone fit encore vne action aussi sainte que genereuse. Ayant esté sensiblement offensée par vne sienne parente, et sentant que son cœur se portoit à la vengeance, elle luy dit : C'est de toy, qui es mechant, que ie me vengerai. Et là dessus elle va trouuer celle qui luy auoit fait insulte, luy demande pardon, et la prie fortement d'oublier le passé et de viure avec elle comme si elles estoient sœurs.

Vne pauvre malade couchée sur le fumier, à demie pourrie d'vlcères depuis deux mois, ne pouuoit assez témoigner de recognoissance de l'assistance que luy rendoit vn de nos Peres par son soin et par ses visites. Ha ! mon Pere, disoit-elle, que tu me fais de bien, de me venir voir ! Je suis réjouie quand ie te voy ; tu me fais prier Dieu, ne le pouuant faire toute seule ; tu m'encourages à porter mon mal patiemment, et à en faire mon profit ; enfin, tu m'ouures la porte du Ciel par tes visites et par tes instructions. Quand ie t'ay veu durant le iour, il me semble à la fin de la iournée que i'ay profité de mes douleurs.

Vne troupe de Sauvages pensa perir de faim dans les bois, l'Hyuer dernier. Les Sorciers et les deuins ont recours à leurs demons pour estre assistés dans leur besoin : ils entrent dans leur tabernacle, ils ionglent, ils ioüent de leurs tambours ; enfin ils n'épargnent rien de leur mestier, mais en vain. Dans cette troupe de Sauvages, il se trouua vn bon Chrestien appelé Iean-Baptiste, qui fut sollicité de renoncer à la priere, et de faire comme les autres pour se deliurer de la faim. Je n'ay garde de le faire, dit-il, Dieu est le seul Maistre de ma vie, qui en disposera selon son bon plaisir ; i'auray recours à luy, et j'espère qu'il ne m'abandonnera pas ; quand i'en deuerois mourir, ie ne changeray pas de resolution : car, apres tout, si ie le sers bien, il me donnera vne vie heureuse apres celle-cy, et vous qui le

méprisez, serez miserables en l'vne et en l'autre.

Sa parole s'est trouuée veritable : car vne partie de ceux qui ont eu recours au Demon, ont esté tres-miserables, et celui-cy, s'estant separé des Infidelles, n'a point experimenté les effets de la faim, ny de la maladie, et vit dans l'esperance d'vn bonheur eternel.

Vn Capitaine des plus fameux entre les Algonquins fit vn festin à ses secondes nopces, où il inuita quelques François assez considerables et les principaux de sa nation, ausquels il tint ce discours : Mes freres, ie commence à vieillir, il y a tantost vingt ans que ie suis Chrestien et que i'en fais profession. Je suis resolu de mourir dans la Foy que i'ay embrassée et dans la doctrine que les Peres m'ont enseignée. Je me suis marié pour la seconde fois, mais selon la coustume de l'Eglise, pour m'attacher plus fortement à l'obligation qu'ont les Chrestiens de ne quitter iamais leurs femmes, et pour rompre les mauuaises coustumes qui regnent de tout temps parmi nostre ieunesse. Si ie viens à manquer en ce point, ou à faire quelque chose contraire au Christianisme, ie vous prie de me reprendre et de ne me point espargner. Vous me ferez plaisir de me redresser, et de me remettre dans le bon chemin. Ce Capitaine dit bien, mais il fait encore mieux. Je ne sçay s'il aura beaucoup d'imitateurs en ce point, puis que la loy de l'indissolubilité du mariage a autresfois semblé bien dure, mesme à quelques Disciples de Iesus-Christ, qui disoient à leur Maistre : *Si ita est causa hominis cum vxore, non expedit nubere.*

CHAPITRE X.

Des Sauvages Hurons deuant leur enleuement de l'Isle d'Orleans.

Nos Sauvages, écrit vn Pere qui en auoit soin, sont en fort bon train. Ils font paroistre, ce me semble, beaucoup plus de foy et de pieté qu'à l'ordinaire,

sur tout ceux qui sont de la Congregation, dont le nombre est de quatre-vingt, *probatî omnes testimonio fidei et pietatis*. Ils ont passé l'Aduent dans vne ferueur toute particuliere, chacun ayant pris à tâche de s'auancer plus solidement en la vertu. Plusieurs croyant qu'une Messe estoit trop courte pour satisfaire à leur deuotion, en ont entendu deux tous les iours. D'autres sont venus saluer le saint Sacrement le matin auant le temps des Prieres; d'autres sont venus à Midy réglément, sans que le froid ou le mauuais temps peust empescher leur ferueur.

Depuis trois sepmaines, certaines grosses fieures ayans attaqué plusieurs de nos Sauvages, dont quelques-vns ont esté abattus, les principaux de la Congregation ont eu soin de visiter les malades et de les consoler; ce qui a esté mieux receu d'eux que mes visites. Nos Congreganistes ont fait paroistre en leurs maladies la piété qu'ils recommandoient aux autres.

Nous en auons perdu vn, nommé André, qui estoit meur pour le Paradis. Il s'estoit disposé, dès le commencement de l'Aduent, par vne ferueur qui le faisoit admirer de tous nos Congreganistes. Il estoit fort incommodé d'un coup de fusil qu'il auoit receu dans la cuisse depuis huit ou neuf mois; ce qui le faisoit marcher avec bien de la peine. Il me dit, au commencement de l'Aduent, qu'il eust bien désiré venir trois fois prier Dieu chaque iour deuant le saint Sacrement; mais que la chose luy estant trop difficile, il preuiendroit le son de nostre Cloche le matin et le soir, et ne sortiroit point de la Chapelle que toutes les Prieres ne fussent acheuées. Il venoit le matin d'ordinaire trois quarts d'heure auant tous les autres. Il auoit vn zele, que ie n'ay iamais veu en aucun Sauvage, pour me faire connoître les fautes des Congreganistes, sans espargner ses parens; ce qui m'aïdoit beaucoup pour y apporter remede.

Nos Congreganistes ayans tous ieüné les quatre-Temps et la veille de Noël, ce bon homme le fit avec tant d'austerité, qu'estant venu dès le soir de la

veille de Noël, à dessein de passer la nuict en la Chapelle pour attendre le temps de la Messe, il refusa vn morceau de pain que ie luy voulus donner pour sa collation.

Ie l'auois aduertie qu'il feroit sa petite promesse à nostre-Dame, le iour de la feste. Il voulut, se donnant soy-mesme, y ioindre vn present de porcelaine pour tesmoigner que tout ce qu'il auoit, estoit au service de la sainte Vierge.

Le soir de ce mesme iour, estant fort attaqué de la maladie dont il mourut, il me demanda congé de faire festin à vne centaine de Chrestiens, ausquels il parla si auantageusement de l'estime qu'il faisoit de la Foy, qu'il en toucha plusieurs, et quelques-vns se vinrent confesser au sortir de là. Il mourut le dernier iour de l'an. Il prioit presque toûjours Dieu, et le iour de sa mort, il auoit dit quatre dixaines de son Chapelet. Vn quart d'heure auant qu'il passast, nous estions enuiron vingt en prieres aux pieds de son liet. Il repetoit tout ce que nous disions, se l'appliquant; lors que nous disions Iesus, ayez pitié de cét homme mourant: Iesus, disoit-il, ayez pitié de moy, ie vais mourir, et ie meurs avec ioye, parce que ie suis Chrestien. Il nous tiroit les larmes de deuotion.

L'honneur qu'il a receu de tout le Bourg et sur tout la Congregation, a esté grand. Aussi-tost qu'il eut rendu l'ame, huit Chrestiens furent prier Dieu à genoux, proche de son corps, vne bande succedant à l'autre. Le lendemain, les principaux de la Congregation porterent en don à sa Cabane vne peau d'orniac, richement peinte, pour honorer son corps, et de quoy faire vn festin à tous les inuitez. Nos Musiciennes y entonnerent avec beaucoup de deuotion les airs qui sont pour les trepassez, dans le ton de l'Hymne, *Pie Iesu Domine*. En suite on dit vne dixaine du Chapelet à deux chœurs. Tous les Congreganistes s'estant rendus dans la Chapelle au son de la Cloche, ils en sortirent deux à deux suivis des principaux Officiers, qui se rendirent tous en bel ordre à la porte du Bourg, où le corps nous estant liuré, les Congreganistes seuls reprirent

le chemin de la Chapelle ; où l'ayant introduit, nous dismes deux dixaines du Chapelet, et quantité d'autres Prières ; apres quoy nous portasmes le corps au lieu où il devoit estre enterré. Le tout, avec vne rare modestie et vne deuotion qui parloit du cœur, et donnoit iusques au cœur.

Nos Chrestiens ont fait diuers petits presens de porcelaine, huile et bled-d'Inde au petit Iesus, que nous auions mis dans la Creiche à Noël ; ce qui a esté appliqué pour les pauvres. Dieu benisse ces petits commencemens. Ce sont iusques icy les termes de la Lettre du Pere, qui alors auoit le soin de cette Mission.

Vn ieune homme d'environ trente ans, remarquable pour ses exploits de guerre, auoit eu depuis son enfance tousiours la Foy dans le cœur. Mais les débauches de la ieunesse l'auoient ietté dans le desordre, d'autant plus malheureusement qu'il auoit vn attrait de beauté si puissant sur l'esprit des femmes, mesmes les plus chastes, qu'il sembloit auoir quelque charme pour enleuer les cœurs. Comme souuent il retomboit dans le peché, vn de nos Peres, indigné contre ses recheutes, le menaça fortement des punitions de Dieu, qui ne tarderoient pas à paroistre sur luy. Peu de iours apres, dans l'horreur d'une nuit obscure, vn spectre espouuantable luy apparut, comme voulant l'estouffer, et le saisissant à la gorge. Il songe à Dieu en cette rencontre, et à l'excez de son peché ; et pour s'en venger sur luy mesme, il prend vn tison enflammé, qu'il applique sur sa chair nuë, se disant à soy-mesme : Esprouue, malheureux pecheur, si tu pourras souffrir le feu d'enfer. Cette main qui l'auoit saisi à la gorge pour l'étouffer, quitte prise, et il se voit en liberté. Il passe le reste de la nuit dans des promesses à Dieu, qu'il va changer de vie, et il attend avec impatience le point du iour, pour aller à confesse. Ce ne fut pas sans larmes ny sans sentimens de douleur, qui firent bien connoistre que ce coup là estoit du Ciel. Il demeura plus de deux heures en oraison, où son cœur

parloit plus que sa langue. Vne maladie le saisit, qui dura plusieurs mois, avec des douleurs extraordinaires. C'étoit vne consolation bien sensible que d'ouïr les colloques qu'il faisoit à Dieu ; iamais on ne l'entendit pousser aucune plainte, sinon d'amour, non pas mesme vn mouuement d'impatience. Son cœur estoit à Dieu, et il ne respiroit que luy. Quand quelqu'un de nos Peres l'alloit visiter, il reprenoit des forces, pour luy tesmoigner qu'il s'estimoit heureux de se voir en vn estat où il ne pût songer qu'à Dieu, et en l'embrassant avec amour, les larmes aux yeux, il luy disoit : Helas ! mes pechez me seront-ils pardonnez ? Mais tout de bon, mon Pere, croyez-vous que j'aille au Ciel, nonobstant les pechez que j'ay commis contre mon Dieu, qui doit estre mon iuge ? Comme on l'en asseuroit, ses larmes couloient en plus grande abondance, lorsqu'il disoit : Helas ! mon Dieu, que vous estes bon, et que vous seul meritez d'estre aimé ! Mon cœur vous veut aimer, et plus j'ay peché, plus ie vous veux aimer, et veux mourir en vous aimant. Tandis qu'il eut la parole libre, il employoit vne bonne partie du iour et de la nuit en Prières. Souuent il prenoit son Crucifix en main, et il luy parloit avec tant d'amour et de larmes, que ceux qui le voyoient, en estoient touchés au vif. Il ne pouuoit souffrir qu'on luy parlast des choses de la terre. L'ay, disoit-il, trop vescu pour la terre, il est temps que ie viue et que ie meure pour le Ciel. Sa mere le pria vn iour de demander pour elle environ vn arpent de terre, où elle pût semer du bled, pour l'entretien de sa famille : car nos Peres font faire de grands abattis de bois, et la terre estant disposée pour le trauail de la culture, ils en font le partage entre ceux qui, estant bons Chrestiens, n'ont pas assez de forces afin de se pouruoir eux-mesmes. Ce ieune homme, quoy qu'abattu de maladie, se mit presque en colere contre sa Mere. Suis-ie en estat, luy respond-il, de songer à vos champs ? Pourquoy me parlez-vous de ce que, dans peu de temps, il vous faudra quitter ? Que ne me par-

lez-vous du Ciel, puisque c'est là où doiuent tendre nos desirs ? Puis, s'adressant au Pere : Si elle n'est, dit-il, meilleure Chrestienne qu'elle n'a esté iusqu'à maintenant, il n'est pas iuste qu'elle soit preferée à ceux qui meritent plus qu'elle ; fay ce qui sera pour son bien.

Cela dit, il r'entra incontinent en soy-mesme, et iugeant qu'il auoit parlé d'un ton trop aigre, il demanda pardon à son Confesseur.

Cependant la mort fait ses approches. Il est saisi de conuulsions si furieuses, et iette des cris si horribles, que tout le monde en est effrayé. Il semble qu'il combatte quelque Demon qui luy ayt apparu. Marie, secourez-moy ! Jesus, sauuez-moy ! Mon Dieu, ayez pitié de moy ! s'écrie-t-il comme tout hors de soy-mesme. Ces terreurs continuerent aussi bien que sa priere iusques au dernier soupir. Le Pere qui l'assistoit ne luy manqua pas au besoin, adorant en mesme temps les effets de la Iustice et de la Misericorde de Dieu sur ce ieune homme qui portoit iusques à la mort la peine de ses peschez, pour ne la pas porter dans l'éternité. Il se nommoit Iacques Atohonchioanne.

Vne ieune fille qui auoit esté pres de deux ans dans le Seminaire des Vrse-lines, s'oublia, assez-tost apres en estre sortie, des promesses qu'elle auoit faites souuent à Dieu, d'euitier le peché. Les remontrances y estant inutiles, vne personne qui l'aimoit selon Dieu, demanda pour elle qu'elle tombast en quelque griefue maladie, qui peust arrester le cours de ses desbauches, et la faire r'entrer en soy-mesme. Cette priere eut bien-tost son effet. Elle tombe malade, et incontinent les semences de l'Eternité, qu'on auoit iettées dans son ame, commencerent à pousser des fruiets du Paradis. Elle demandoit pardon à Dieu d'un cœur parfaitement contrit ; elle le remercioit amoureusement de ce qu'il auoit arrêté les dereglemens de sa vie ; elle le prioit avec vne tendresse de cœur merueilleuse qu'il ne luy rendist point la santé, dont peut-estre elle auroit abusé, mais plustost qu'il prolongeast ses dou-

leurs et sa maladie. La mort suruenant là dessus, luy fut vne assurance de son salut.

Elle auoit fait, le mesme iour, vne Confession generale. Vne sienne compagne, craignant qu'elle n'eust oublié quelqu'un de ses pechez, luy en renouuella la memoire. Elle auoit deja perdu la parole ; ses yeux parlerent par ses larmes, et sa bouche ne peut parler que par les sanglots de son cœur. Le Pere qui estoit là present, luy aiant donné l'absolution qu'elle luy auoit demandée par signe, aussi-tost elle expira.

Vne bonne vieille Chrestienne n'auoit iamais pû apprendre d'autre priere que quatre mots : Jesus, ayés pitié de moy, que j'aille au ciel apres la mort. Mais elle auoit vne telle habitude à les repeter iour et nuit, qu'ayant perdu la parole et le iugement pour toute autre chose, elle continua cette priere iusques au dernier soupir, d'un visage si rempli de ioye, qu'à la voir leuer les yeux au ciel, on iugeoit bien qu'elle portoit là tous ses desirs.

Il y a vn an que cinq Iroquois Agnieronnons, ayant esté pris à la guerre par les Algonquins et Hurons, furent brûlez, apres auoir receu le Baptisme ; mais ce qui nous parut de plus aimable en leur conuersion, fut que quatre d'entre eux se trouuerent suffisamment instruits d'abord qu'on leur parla. Nos Chrestiens, dans leur captiuité, iettent par tout où ils sont des semences du Christianisme.

Vn d'eux, ayant appris vne priere qui s'adressoit à Jesus-Christ, demanda de luy-mesme qu'on luy parlât de la Mere qui l'auoit enfanté, estant demeurée Vierge. Et la Mere et le Fils, disoit-il, sont entrez en mon cœur, ie ne veux pas les separer, et ie veux que ma langue les inuoque iusques à la mort. En effet il les inuoqua constamment iusques au dernier soupir.

L'année derniere vn François fut témoin de l'heureuse mort de deux Hurons qui furent brûlez dans le pais des Iroquois Agnieronnons, où ce François estoit captif. Il nous a assuré que ces deux Hurons, auant que d'estre atta-

chés au poteau où ils deuoient estre bruslez, demanderent du temps pour prier Dieu ; ce qui leur fut accordé. Le plus ieune des deux, ayant apperceu ce François : Mon Frere, luy dit-il, si iamais tu vois Outsitsont (c'est le nom que les Hurons donnent à Monsieur de Becancourt, chez lequel ce ieune Huron auoit demeuré deux ans), tu luy diras que ie meurs Chrestien, que les tourmens ne m'estonnent point, à cause qu'ils ne me peuuent oster l'esperance du Paradis.

Vne pauvre Chrestienne Algonquine qui auoit esté faite captiue en mesme temps, estant sur le point d'estre brûlée, fit aussi ses prieres auant que de mourir, et inuita le mesme François à prier avec elle, le Dieu qu'adorent les Chrestiens n'estant pas moins adorable au milieu des feux et des flammes, et au milieu d'un peuple infidele et barbare, que dans les Eglises les plus augustes de la terre.

Vne Chrestienne fuyant au bruit des Iroquois, avec deux petits enfans, qui à peine la pouuoient suivre, ils furent six iours égarez dans les bois. A leur retour, vn de nos Peres interrogeant cette pauvre femme de quoy elle auoit vescu dans les bois : L'ay vescu de prieres, respondit-elle tout simplement. Quand ie me sentoys foible, ie disois mon Chapelet, et aussi-tost sentant mes forces reuenir, ie poursuioys mon chemin. Pour mes enfans, ie leur cherchois de petites racines et quelques bouts de branches de petits arbrisseaux, dont les bestes viuent dans les bois. La nuit, ie faisois dormir mes enfans, et moy, ne pouuant m'endormir, ie les passois presque toutes entieres en prieres et à dire mon Chapelet. C'est la sainte Vierge qui seule m'a sauué la vie, et c'est elle que ie veux seruir de tout mon cœur iusques à la mort. La deuotion de cette pauvre femme, et sa pieté de plusieurs années meritoit ce secours du Ciel.

Vne ieune femme disoit il y a quelque temps : Il me tarde, dès le grand matin, que ie ne sois à l'Eglise, et quand

il faut sortir, il me semble que nous ne faisons que d'y entrer.

Vn bon vieillard, ancien Chrestien, estant iniurié et n'en tesmoignant toutes-fois aucune indignation, comme on luy demanda d'où luy venoit cette égalité d'esprit : Si ie pechois, respondit-il, lors qu'on me calomnie et que l'on me charge d'iniures, i'en deurois estre fâché ; mais n'y ayant point de ma faute, i'ay plus suiet de m'en réjouir que de m'en attrister. Dieu qui voit le fond de mon cœur, sçait bien mon innocence, et c'est cela qui me console.

Vne veufue estant sollicitée au mal par vn ieune homme riche, qui luy presentoit vne chose de prix et luy promettoit de l'aider en sa pauvreté : Malheureux que tu es, retire-toy et laisse-moy ma pauvreté, luy respond cette femme ; pourueu que ie meure Chrestienne, sans m'engager dans le peché, ie serai en peu de temps mille fois plus riche que toy. Dieu m'en promet bien plus que toy, et me tiendra parole. Le serois folle de prendre moins, et de m'engager dans le peché.

Vne autre veufue qui n'auoit point d'autre appuy au monde que son fils unique, qu'elle aimoit tendrement, l'ayant perdu, et l'ayant veu enleuer à ses yeux par les Iroquois Agnieronnons, eut son recours à Dieu avec vne resignation vrayment Chrestienne. Mon Dieu, luy disoit-elle, vous auez voulu esprouuer ma fidelité, et si c'estoit de cœur que ie vous disois que ie vous preferois à toutes choses, vous le voyez maintenant. Il est vray que ie songe à mon fils, et que ie le pleure nuit et iour ; mais il est vray aussi que ie songe bien plus à vous, et qu'en pleurant, ie vous dis que ie suis contente, à cause que ie sçay que c'est vous qui l'auiez permis.

CHAPITRE XI.

De la nature et de quelques particularitez du pays des Iroquois.

Le pays des cinq Nations des Iroquois, auant leurs conquestes, estoit entre le 40. et le 50. degré d'eleuation ; maintenant, on ignore l'estenduë de leur domination, qui s'est accreuë de tous costez par leur valeur militaire. Nostre demeure est entre le 42. et 43. degré, sur les riuës du petit Lac de Gannentaa, qui seroit vn seiour des plus commodes et des plus agreables du monde, sans le ceder mesme à la leuëe de la Riuere du Loire, s'il auoit des Habitans aussi polis et aussi traitables.

Il a des auantages qui manquent au reste du Canada : car outre les raisins, les prunes et plusieurs autres fruits qui luy sont communs avec les belles Provinces de l'Europe, il en possède quantité d'autres qui surpassent les nostres en beauté, en odeur et en saueur. Les forests sont presque toutes composées de chasteigniers et de noyers. Il y a deux sortes de noix, dont les vnes sont aussi douces et agreables au goust, que les autres sont ameres ; mais leur amertume n'empesche pas qu'on n'en tire d'excellente huile, en les faisant passer par les cendres, par le moulin, par le feu et par l'eau, de la mesme façon dont les Sauuages tirent l'huyle du tournesol. On y voit des cerises sans noyau, des fruits qui ont la couleur et la grosseur d'un abricot, la fleur du lys blanc, l'odeur et le goust du citron ; des pommes de la figure d'un œuf d'oye, dont la graine apportée du pays des Chats est semblable aux febues, le fruit en est delicat et d'une odeur tres-soüefue, et le tronc de l'arbre, de la hauteur et de la grosseur de nos arbres nains, se plaist aux lieux marescageux et en bonne terre. Mais la plante la plus commune et la plus merueilleuse de ces contrées, est celle que nous appellons la plante vniuerselle, par ce que ses feuilles broiées referment en peu de temps toutes sortes

de playes : ces feuilles, de la largeur de la main, ont la figure du lys peint en armoire, et ses racines ont l'odeur du laurier. L'écarlate la plus viuë, le vert le plus riant, et le jaune et l'oranger le plus naturel de l'Europe, cedent aux couleurs diuerses que nos Sauuages tirent des racines. Le ne parle point des arbres aussi hauts que des chesnes, dont les feuilles sont grandes et ouuertes comme celles des choux, non plus que de quantité d'autres plantes particulieres à ce pays, parce que nous en ignorons encore les proprietez.

Les sources qui y sont aussi frequentes que merueilleuses, sont presque toutes minerales. Nostre petit Lac, qui n'a que six ou sept lieus de circuit, est presque tout enuironné de fontaines salées, de l'eau desquelles on se sert pour saler et assaisonner les viandes, et pour faire de fort bon sel, qu'on voit souuent se former de soy-mesme en belles glaces, dont la nature se plaist à enuironner ces sources. Ce qui se forme d'une autre source éloignée de deux iournées de nostre demeure vers le pays d'Oïogoen, a bien plus de force que ce sel des sources de Gannentaa, puis que son eau qui paroist blanche comme du lait et dont l'infection se fait sentir de fort loin, estant bouillie, laisse vne espeece de sel aussi mordicant que la pierre Caustique, et les roches qui enuironnent cette fontaine sont couuertes d'une escume qui n'a pas moins de solidité que la cresse. La source qui se rencontre du costé de Sonmontoïan n'est pas moins merueilleuse : car ses eaux tenant de la nature de la terre qui les enuironne, qu'il ne faut que lauer pour en auoir du souffre tout pur, s'enflamment estant remuées avec violence, et rendent du souffre quand on les fait bouillir. Approchant dauantage du pays des Chats, on voit vne eau dormante et espaisse qui s'enflamme comme l'eau de vie, et qui s'agitë par bouillons de flamme aussi-tost qu'on y a ietté du feu : aussi est-elle si huileuse, qu'elle fournit à tous nos Sauuages de quoy s'oindre et se graisser la teste et le reste du corps.

Il ne faut pas s'estonner de la ferti-

lité de ce pais, puis qu'il est par tout arrosé de Lacs, de Rivières et de Fontaines, qui se trouvent mesme sur les plus hautes montagnes ; mais si ces eaux rendent la terre feconde, elles ne manquent pas elles-mêmes de la fécondité qui leur est propre. Les poissons qui y sont les plus communs, sont l'Anguille et le Saulmon, qu'on y pesche depuis le Printemps iusques à la fin de l'Automne, nos Sauvages pratiquant si bien leurs digues et leurs escluses, qu'ils y prennent à mesme temps l'Anguille qui descend, et le Saulmon qui monte tousiours. Ils prennent le poisson d'une autre façon dans les Lacs, le dardant avec un trident à la lueur d'un feu bitumineux, qu'ils entretiennent sur la pointe de leurs canots.

La temperature de l'air approchant de celui de France, iointe à ces avantages que l'eau et la terre nous fournissent, facilitent beaucoup la conuersion des Sauvages ; en sorte que nous auons lieu d'esperer que leur humeur phantasque et bizarre, dont nous allons parler, sera le seul obstacle à leur bonheur.

CHAPITRE XII.

Du naturel et des mœurs des Iroquois.

Les Iroquois dont nous n'auons encore découuert que quatorze Bourgs, sont partagés en Supérieurs et Inférieurs. Les premiers ne contiennent que les Anniehronnons qui sont les plus cruels, et avec lesquels nous auons moins de communication ; et sous le nom des Iroquois Inférieurs, sont compris les Sonnantouaehronnons, qui sont les plus nombreux ; les Onnontagheronnons, qui sont les plus considerables et nos plus fideles allies ; les Oiogoehronnons, qui sont les plus superbes ; et les Onneiouthronnons, qui sont les plus foibles de tous.

L'humeur de toutes ces Nations est

guerrière et cruelle, et faute d'auoir des voisins à combattre, pour les auoir tous subiuguez, elles vont chercher dans d'autres contrées de nouveaux ennemis. Il n'y a que fort peu de temps qu'ils sont allez porter la guerre bien loin au delà du pays des Chats à des peuples qui n'ont pas la connoissance des Européens, de mesme qu'ils leur sont inconnus. La vertu de ces pauvres Infideles estant la cruauté, comme la mansuetude est celle des Chrestiens, ils en font eschole dès le berceau à leurs enfans, et les accoustument aux carnages les plus atroces et aux spectacles les plus barbares. Leurs premieres courses ne sont que pour répandre du sang humain et se signaler par des meurtres, et leurs troupes enfantines armées de haches et de fusils, qu'elles ont de la peine à soutenir, ne laissent pas de porter par tout l'épouuante et l'horreur. Ils vont à la guerre à deux et trois cents lieues loin de leur pays, par des rochers inaccessible et des forests immenses, n'étant munis que d'esperance, et ne laissant dans leurs Bourgs, pendant des années entieres, que leurs femmes et leurs petits enfans. Mais quelques cheuelures qu'ils remportent, ou quelques prisonniers de guerre destinez à leur boucherie, sont les trophées dont ils croient leurs trauaux heureusement recompensez.

Cependant ces victoires leur causant presque autant de perte qu'à leurs ennemis, elles ont tellement depeuplé leurs Bourgs, qu'on y compte plus d'Estrangers que de naturels du pays. Onnontaghé a sept nations différentes qui s'y sont venuës establir, et il s'en trouue iusqu'à onze dans Sonnantouïan ; en sorte que leur ruïne, causée par leurs conquestes, nous donne l'auantage de prescher la Foy à quantité de Nations diuerses que nous ne pourrions aller instruire chacune dans son pays.

Leurs mariages ne rendent que le licet commun au mari et à la femme, chacun demeurant pendant le iour chez ses propres parents, et la femme allant le soir trouuer son mari, pour s'en retourner le lendemain de bon matin chez sa mere,

ou chez son plus proche parent, sans que le mari ose aller dans la cabane de sa femme devant qu'elle ait quelques enfans de luy. La seule communication de biens qui est entre l'un et l'autre, est que le mari donne tous les fruits de sa chasse à sa femme, qui luy rend en recompense quelques seruices, et est obligée de cultiver ses champs et d'en faire la recolte.

Ils rendent ridicules les plus facheuses de leurs maladies par la superstition grossiere qu'ils apportent à leur guérison : car, se persuadant que toute leur incommodité vient de ce que l'ame manque de quelque chose qu'elle souhaite, et qu'il ne faut que luy donner ce qu'elle desire pour la retenir paisiblement dans le corps, c'est à qui se montrera le plus liberal, faisant au malade les presents qu'il souhaite, et ausquels il croit que sa vie est attachée. On voit vn moribond enuironné d'alesnes, de ciseaux, de cousteaux, de sonnettes, d'aiguilles, et de mille autres bagatelles, de la moindre desquelles il attend la santé. S'il se laisse enfin mourir, on attribue sa mort au defect de quelque chose qu'il desiroit : Il meurt, dit-on, parce que son ame desiroit manger d'un chien, ou de la chair d'un homme ; parce qu'on ne luy a pas trouué vne certaine hache qu'il desiroit, ou parce qu'on n'a peu luy retrouver vne belle paire de chausses qui luy ont esté derobées. Si au contraire le malade recouure sa santé, il attribue sa guérison au present qu'on luy a fait de la dernière chose qu'il souhaitoit pendant sa maladie, et le cherissant tousiours par apres, le conserue soigneusement iusqu'à la mort. En sorte que, comme ils croient que toutes leurs maladies ont la mesme cause, ils ne reconnoissent aussi qu'un seul remede pour les guerir.

Les Morts ne sont non plus exempts de leurs superstitions que les malades. Aussi-tost que quelqu'un a expiré dans vne cabane, on y entend des cris et des lamentations de la parenté assemblée, de tout âge et de tout sexe, si effroyables qu'on prendroit ce tintamarre lugubre, qui dure les mois et les années entieres,

pour les hurlemens de l'Enfer. Cependant, apres que le mort est enterré, qu'on a comblé son tombeau de viures pour la subsistance de son ame, et qu'on luy a fait une maniere de sacrifice, en bruslant vne certaine quantité de bleds, les anciens, les amis et les parents du deffunct sont inuitez à vn festin, où chacun porte ses presents pour consoler les plus affligez. C'est ainsi qu'ils en vse- rent en presence d'un Pere de nostre Compagnie, qui representoit dans vne de ces ceremonies la personne de Monsieur le Gouverneur. Vn Ancien des plus considerables, se demarchant graue- ment, s'escrie d'un ton lugubre : *Ai ! ai ! ai ! agatondichon* ; Helas ! helas ! helas ! mes chers parents, ie n'ay ny esprit, ny parole pour vous consoler, ie ne peux autre chose que de mêler mes larmes avec les vostres, et me plaindre de la rigueur de la maladie qui nous traite si mal : *Ai ! ai ! ai ! agatondichon*. Le me console neantmoins de voir Onnontio et le reste des François pleurer avec nous ; mais, courage, mes parens ! n'attristons pas plus long-temps vn hoste si honorable, essayons les larmes d'Onnontio en essayant les nostres : voilà vn present qui en tarira la source. Ce present qu'il fit à mesme temps, fut vn beau collier de Pourcelaine, qui fut suiuy des presens et des condoleances de tous les autres, la liberalité des femmes n'estant pas moindre que celle des hommes en cette rencontre. La ceremonie se termine par le festin, dont on tire les meilleurs morceaux pour les malades considerables du Bourg. Tout cela ne pouuant arrester les pleurs et les cris d'une mere, quelqu'un des parens, pour donner des marques de sa pieté, en la consolant, deterre le mort, et le reuestant d'un habit neuf, iette au feu son habit mortuaire ; ce qu'il fait iusqu'à deux ou trois fois en diuers temps, iusqu'à ce que ne trouuant plus que les os nuds, il les enuveloppe dans vne couuerture pour les presenter à l'affligée. Enfin, quelques temps apres ces ceremonies, on reconnoist la liberalité de ceux qui auoient fait des presens de consolation, en leur distribuant

les meubles du mort, ausquels on en adiouste d'autres, si ceux-là ne suffisent pas.

Il n'y a rien que ces peuples ayent plus en horreur que la contrainte : les enfans mesme ne la peuuent souffrir, et vivent à leur fantaisie dans la maison de leurs parents, sans crainte de reprimande ny de chastiment. Ce n'est pas qu'on ne les punisse quelquefois en leur frottant les leures et la langue d'une racine fort amere ; mais on le fait rarement, de peur que le depit ne les porte à se faire mourir, en mangeant de certaines herbes venimeuses qu'ils scauent estre vn poison, dont les femmes mariées vsent beaucoup plus souuent, pour se venger du mauuais traitement de leurs maris, en leur laissant ainsi le reproche de leur mort.

Au reste, parmy tant de deffauts causez par leur auueuglement et leur education barbare, il ne laisse pas de s'y rencontrer des vertus capables de donner de la confusion à la pluspart des Chrestiens. Il ne faut point d'Hospitiaux parmy eux, parce qu'il n'y a point de mendians, ny de pauvres, tant qu'il s'y trouue des riches ; leur bonté, humanité et courtoisie ne les rend pas seulement liberaux de ce qu'ils ont, mais ne leur fait presque rien posseder qu'en commun. Il faut que tout vn bourg manque de bled deuant qu'un particulier soit reduit à la disette : ils partagent leurs pesches en égales portions avec tous ceux qui suruiennent, et ils ne nous font reproche que de nostre reserue à y enuoier souuent faire nos prouisions.

Nous auons dit dans nostre derniere Relation combien leur superstition les attachoit scrupuleusement à leurs songes ; mais les exemples que nous en auons veus depuis, sont trop rares pour les omettre. Vne femme fort malade, dans Onnontagé, auoit resvé qu'il luy falloit vne robe noire pour la guerir ; mais le massacre cruel de nos Peres que ces Barbares auoient fait tout récemment, leur ostant l'esperance d'en pouuoir obtenir de nous, ils eurent recours aux Hollandois, qui leur vendirent

bien cher la pauvre soutanne du Pere Poncet, qui en auoit quelque temps auparauant esté depouillé par les Annienhronnons. Cette femme luy attribuant sa guerison, la veut conseruer toute sa vie comme vne precieuse relique, et c'est entre ses mains que nous l'auons reconnuë. Il ne leur faut que resuer à vne chose pour leur faire entreprendre de grands voyages à sa recherche. L'Esté dernier, vne femme, n'ayant pas trouvé à Kebec vn chien François qu'elle y estoit venu chercher, parce qu'un sien neveu l'auoit veu en songe, entreprit vn second voyage de plus de quatre cens lieues, par les neiges, les glaces et les chemins les plus rudes, pour aller chercher cet animal si désiré au lieu où on l'auoit transporté. Pleust à Dieu que nous fissions autant d'estat des inspirations du ciel que ces Barbares en font de leurs songes !

CHAPITRE XIII.

Des tesmoignages reciproques d'amitié entre nous et les Iroquois.

Il est difficile de trouuer d'exemple où Dieu se soit monsté Maistre plus absolu des cœurs que dans nostre reconciliation avec les Iroquois. Nous en receuons autant de caresses et de témoignages de bienveillance que nous craignons d'effets funestes de leur cruauté. Nous logeons et nous mangeons en toute seureté avec ceux dont l'ombre, il y a peu de temps, et le seul nom nous donnoit de la frayeur. La durée de cette vnion, qui semble croistre tous les iours, nous a fait perdre la crainte que nous eussions peu auoir au commencement, qu'un premier accueil si ioyeux ne fust suivi d'une issuë également funeste. Ce n'est pas l'interest temporel qui cimente cette amitié, puis qu'elle ne leur a encore produit aucuns fruicts de la terre ; mais c'est sans doute l'amour Diuin qui leur donne ces douces pentes, ces com-

plaisances et ces tendresses pour nous, dont il doit tirer leur salut. Il n'y a jamais de plus grande ioye, ny de plus grande feste dans leurs cabanes et leurs bôurgs, que quand ils peuuent nous y posseder. S'ils ne peuuent nous y retenir assez long-temps, ils tesmoignent ne pouuoir souffrir nostre absence, en nous suiuant par troupes iusques dans nostre habitation, pour y viure avec nous, et s'y comportent de telle sorte, que si Dieu leur fait trouuer des charmes dans nostre entretien, il ne nous laisse pas sans aucun sentiment de ioye dans leur compagnie.

Aucun de nous n'a esté malade cét hyuer qu'ils ne luy ayent témoigné prendre part à sa douleur, luy faisant largesse de leur gibier, comme ils témoignioient en suite par leurs presens de conioyissance prendre part à sa guérison.

Les alliances que nous contractons à la façon du pays avec les Sauvages, est vn des plus excellens moyens que Dieu nous ait inspirez pour nous maintenir, et auancer la foy parmy eux, ces pauvres Barbares prenans pour nous des sentimens de peres, de freres, d'enfans et de neveux, lors que nous leur en accordons les noms. La plus aduantageuse de ces alliances est celle que le Pere Supérieur, appellé Achiendasé, a contractée avec Sagochiendagesité, qui a la puissance et l'autorité Royale sur toute la Nation d'Onontaghé, quoy qu'il n'en ait pas le nom, le contract de leur vnion qui se fit en presence des deputez des cinq Nations leur ayant fait tousiours depuis considerer les François comme vne partie de leur peuple, qu'ils sont obligez de cherir et de defendre de tout leur pouuoir.

Aussi nous ont-ils tousiours depuis rendu les mesmes offices dont ils vsent enuers leurs plus fideles amis. Les principaux d'entr'eux estant venus avec de grands cris lugubres pour nous consoler de la mort de deux de nos François, celui qui portoit les presens de condoléance, adressant son discours au Pere Supérieur, luy dit : Les Anciens de nostre pays ayant coustume de s'entr'es-

suyer les larmes, quand ils sont affligez de quelque malheur, nous venons, Achiendasé, pour te rendre ce deuoir d'amitié. Nous pleurons avec toy, parce que le malheur ne te peut toucher sans nous percer du mesme coup ; et nous ne pouuons, sans vne extreme douleur, te voir si mal-traité en nostre pays, apres auoir quitté le tien où tu estois parfaitement à ton aise. La maladie iette tes neveux dans le fond d'une terre dont tu ne connois pas encore la superficie. Ah ! que le Demon cruel prend bien l'occasion pour affliger ceux qu'il hait ! Il se sert iustement, pour faire ce mauuais coup, du temps auquel tu auois plus besoin de tes neveux, pour bastir tes cabanes, te fortifier, et cultiver tes champs. Les ayant en vain harcelez sans relasche pendant tout l'Esté, et se reconnoissant trop foible pour t'attaquer, il a fait ligue avec les Demons de la fieure et de la mort, afin de ioindre nostre perte à la vostre, exerçant ses rauages chez nous encore plus que chez vous. Mais prens courage, nostre frere, nous essuyons les larmes de tes yeux, afin que tu voyes que tous tes neveux ne sont pas morts ; nous t'ouurons les yeux par ce present, afin que tu consideres ceux qui te restent, et que par tes agreables regards tu leur rendes la vie et la ioye à mesme temps. Pour nos deux neveux qui sont morts, il ne faut pas qu'ils aillent nuds en l'autre monde : voicy vn beau drap mortuaire pour les couurir. Voilà aussi de quoy les mettre dans la fosse, de peur que leur veuë ne renouuelle ta douleur, et pour t'oster de deuant la veuë toute sorte d'objets lugubres. Ce present est pour applanir la terre dans laquelle ie les ay mis, et cet autre pour dresser vne palissade alentour de leur tombeau, afin que les bestes et les oyseaux carnassiers n'inquietent point leur repos. Enfin, ce dernier est pour remettre ton esprit dans son repos et son assiette, afin que nostre paix continuant dans la mesme fermeté, aucun Demon ne la puisse alterer.

Ce furent les propres termes de la harangue de ce graue Barbare, qui fut ac-

compagnée de huit beaux presens de Porcelaine qu'il nous fit au nom du public. Plusieurs particuliers ont usé des memes civilitez et de la mesme liberalité, que nous auons reconnuë avec aduantage dans toutes les occasions que nous en auons pû trouuer.

L'vniõ que nous auons contractée avec Sagochiendagesité, nous faisant aussi freres des Sonnotouaehronnons, et peres des Oiogehenronnons, ces trois Nations nous en sont venuës faire leurs remerciements ; mais les Sonnotouaehronnons en ont plus témoigné de reconnaissance que les autres, nous ayant présenté, pour nous posseder chez eux, vne demeure fort auantageuse pour son abondance de toutes sortes de viures, et pour la communication qu'elle peut auoir facilement avec celle d'Onnontaghé.

CHAPITRE XIV.

Des dispositions que les Iroquois ont à la Foy.

L'insolence, la superstition, et la dissolution extreme de ces peuples, iointes à la cruauté qui les a faits les vniques persecuteurs de la primitiue Eglise de ces contrées, nous donnoient lieu d'attendre vn succez de cette Mission tout different de celui que la protection de Dieu nous y a fait éprouuer. Ces meurtriers des Predicateurs de l'Euangile, ces loups carnassiers qui auoient exercé leur rage sur le bercaül de Iesus-Christ avec plus de fureur et des tourmens plus atroces que les Nerons et les Diocletians, embrassent nostre sainte Religion avec plus de ferueur que ceux qu'ils ont exterminé, et prennent le ioug de cette mesme foy dont ils estoient il y a peu d'années les Tyrans. Ils repeuplent l'Eglise que leur cruauté auoit depeuplée ; ils bastissent chez eux plus de Chapelles qu'ils n'en auoient destruit chez leurs voisins. La prouidence de Dieu leur fait prendre la place des pau-

ures Chrestiens qu'ils ont exterminé, et les exhortations de nos Martyrs plus ardentes que les flammes et les brasiers du milieu desquels ils preschoient, ont maintenant de si merueilleux effets parmi leurs bourreaux, qu'il s'est fait plus de Chrestiens Iroquois en deux mois, qu'il ne s'estoit conuertit de Hurons en plusieurs années. Ils demandent avec autant de ferueur et de veneration les eaux du Baptesme, qu'ils les auoient mesprisées avec insolence, versans de l'eau bouillante sur la teste des Predicateurs en derision de ce Sacrement. S'ils demandent avec instance d'entrer au nombre des Fideles et de porter l'ilustre nom de Chrestiens, ils n'apportent pas moins de soin à ne s'en pas rendre indignes et à en faire les fonctions. Leur ferueur feroit prendre cette Eglise naissante pour vne Eglise formée et établie par plusieurs années ou par plusieurs siecles ; encore seroit-il assez difficile de trouuer dans les anciennes Eglises vn aussi grand empressement pour assister aux prieres et aux instructions publiques, ioint à vne aussi grande modestie et vne aussi parfaite soumission à tous les deuoirs d'un Chrestien.

Deux Peres de nostre Compagnie qui ne quittent point la Mission d'Onnontaghé où la ferueur du Christianisme est plus grande, reconnoissent dans les Onnontagheeronnons vne douceur de conuersation, et vne civilité qui n'a presque rien de Barbare. Les enfans y sont dociles, les femmes portées à la deuotion la plus tendre, les anciens affables et respectueux, les guerriers moins superbes qu'ils ne le paroissent. Et en general la complaisance que le peuple tesmoigne pour nostre doctrine et nos pratiques ne nous fait pas esperer de petits progres de nostre sainte Foy. Dieu se sert de leurs superstitions et de leur fausse pieté pour en tirer sa gloire, nous donnant le moyen de sanctifier l'inclination qu'ils ont à pratiquer quelque culte Diuin, et à user de quelques ceremonies de Religion, en leur faisant changer d'obiet et leur faisant adresser au vray Dieu les inuocations et les termes d'adoration dont ils se seruoient aupara-

rauant dans leurs sacrifices, quand ils offroient ce qu'ils croyoient auoir de meilleur à quelque Diuinité inconnue.

La coustume qu'observent ces Nations de se faire chaque année reciproquement des presens d'amitié dans les Conseils et les Assemblées publiques, nous donnera dans ces occasions, en y faisant et receuant les presens publics, vne fauorable ouuerture pour leur expliquer nos mysteres, au lieu d'y faire le recit des choses passées et les plus reculées de la memoire, ainsi qu'ils le pratiquent dans ces ceremonies.

C'est aussi de cette mesme façon que nous nous seruons de la coustume que les parens et les anciens ont de se tenir assemblez pendant la nuit qui suit le iour des funerailles, pour raconter des histoires anciennes : car nous leur rendons leur curiosité vtile dans ces rencontres, et iettons insensiblement et à loisir dans leurs ames les semences de la Foy, en leur expliquant dans ces recits d'histoires nos mysteres et les merueilles de nostre Religion.

Qui n'admireroit la bonté de Dieu, qui se sert, pour le bien de ces pauvres Infideles, des mesmes moyens que le diable employoit pour les seduire ? Le songe, qui estoit le Dieu et le grand Maître de ces peuples; en ayant souuent porté plusieurs deuant la Predication de l'Euangile à la pratique des vertus Morales, a mesme fait embrasser la Foy à quelques-vns ; et vn des deux Peres employez à Onnontagé mande qu'une ieune fille, sur l'esprit de laquelle ses exhortations ne pouuoient auoir aucun effect, a esté conuertie par vn songe, qui luy a, dit-elle, fait voir dans le Ciel la verité des choses qu'on leur presche.

Cependant nos trauaux ne sont pas sans obstacles, et l'Euangile trouue là ses ennemis qui la combattent, afin que les victoires de la Foy soient de veritables victoires. Car, outre que l'humeur guerriere et bouillante, l'extreme libertinage et les courses continuelles de la ieunesse retardent la conuersion de ce pais, le diable y renouuelle toutes les calomnies dont il s'estoit autres-fois serui avec plus de succez, pour nous

mettre mal dans les esprits des Hurons, et frustrer les trauaux des Peres de nostre Compagnie des fruits qu'ils en attendoient.

Nostre Compagnie, qui tâche d'imiter celui dont elle a l'honneur de porter le nom, et au service duquel elle s'emploie par toutes les contrées du monde, fait gloire d'estre comme luy attaquée de calomnies. Aussi s'en trouue-t-il par tout en grand nombre qui luy procurent cet honneur, qui, quoy qu'il luy soit d'ordinaire auantageux, empesche neantmoins quelques-fois les fruicts qu'elle fait dans l'Eglise. Mais il est assez difficile de trouuer des calomnies plus grossieres que celles que l'esprit de mensonge suggere à ces pauvres Sauvages. On nous y accuse de les exhorter souuent au Paradis pour les y brûler à nostre aise, et il s'en trouue quelques-vns qui disent estre ressuscitez, et auoir esté tesmoins de tout cela.

Mais vne seule femme en a peu trouuer, quoy qu'en petit nombre, d'assez foibles, pour estre intimidez par ces sortes de resueries. Nous taschions de disposer au Baptisme et à la mort cette pauvre Infidelle qui auoit la machoire démise, lors qu'elle tomba en syncope, et bien-tost apres reuenant à soy, conta des nouuelles de l'autre monde. Elle auoit, disoit-elle, esté menée au pays des ames des François ; mais estant presté d'entrer, elle vit vne fumée bleuastre qui s'eleuoit du milieu du Paradis, et qui luy donna de la defiance de ce qui s'y passoit : regardant en suite par deux diuerses fois plus attentiuement, elle auoit veu plusieurs de ses compatriotes que les François brusloient avec de grandes huées ; ce qui l'auoit obligée de s'eschaper des mains de ceux qui la conduisoient au ciel, et de reuenir en vie, pour eiter vn pareil traitement et donner aduis au public du danger qu'il y auoit de croire les François.

Nous n'auons pas tant de peine à nous purger de ces reproches ridicules, qu'à détromper le peuple des bruits que font courir quelques Hurons Apostats qui attribuent à la Foy toutes les guerres, les maladies et les ruynes du pays, et ap-

portent leur propre experience pour confirmation de leurs impostures, assurant que leur changement de Religion a causé le changement de leur fortune, et que leur Baptisme a esté suivi aussi-tost de toutes les miseres possibles. Les Hollandois, disent-ils, ont maintenu les Iroquois en les laissant viure à leur mode, comme les Robbes noires ont perdu les Hurons en leur preschant la foy. Enfin, ils apportent pour la meilleure de leurs preuues l'exemple d'une Cathecumene d'Onnontaghé, qu'ils disent estre tombée malade à nostre abord, et auoir esté ensorcelée avec du poil d'un chien de Kebec, ainsi que le Sorcier du pays l'auoit enfin découuert, apres auoir long-temps examiné les causes de sa maladie.

Cette calomnie fit moins d'impression sur les esprits que celle que le Diable suscita contre le Pere qui partit l'Hyuer dernier d'Onnontaghé pour nous venir querir : car son voyage fit croire que la grande mortalité qui estoit alors en ce pays-là, estoit causée par la recherche des ames qu'il faisoit, en voulant emporter une caisse toute pleine. Neantmoins, quoy que l'opinion qu'ils ont par tradition, que les ames sortent de temps en temps de leurs corps, sur tout un peu deuant la mort, semblast favoriser cette imposture, ce bruit se dissipa bien-tost de soy-mesme, et n'eut aucune suite fascheuse.

Ainsi peut-on voir que les obstacles sont bien moindres que les moyens que nous auons là d'auancer la Foy, qui seroient plus grands si la compassion et la charité des gens de bien estoit plus grande : car un des fruits les plus remarquables qu'on pourroit faire en ce pays, seroit de racheter des captifs Chrestiens qui sont entre les mains des Iroquois ; ce qui seroit utile non seulement au salut des ames et des corps de ces pauvres esclaves, mais aussi à la conuersion des Iroquois qui sont ravis par ces exemples. Il ne faut que decourir aux personnes zelées la misere des Hurons et des autres captifs, pour les porter à une liberalité proportionnée à la pitié qu'ils en auront.

Les Iroquois ont trois sortes de captifs, dont les premiers ayant subi de leur gré le ioug des vainqueurs, et pris parti parmi eux, sont deuenus chefs de famille apres la mort de leurs Maistres, ou se sont mariez. Quoy qu'ils meinent une vie assez douce, ils sont considerez comme esclaves et priuez de voix actiue et passiue aux Conseils publics ; les autres, décheus dans l'esclavage apres auoir esté les plus opulents et les plus considerez de leurs bourgs, n'ont de leur Maistre, pour recompense de leurs trauaux et de leurs sueurs continues, que la nourriture et le couuert. Mais le sort des derniers est bien plus déplorable : ce sont la plupart des ieunes femmes ou filles, lesquelles n'ayant peu trouuer party parmi les Iroquois, sont incessamment exposées au danger de perdre l'honneur ou la vie par la lubricité brutale, ou par la cruauté de leurs Maistres ou de leurs Maistresses. Tous les moments leur sont à craindre ; leur repos n'est iamais sans inquietude et sans danger, leurs moindres fautes n'ont point d'autre chastiment que la mort, et leurs actions les plus innocentes et les plus saintes peuuent passer pour fautes. Quand un Barbare a fendu la teste à son esclave d'un coup de hache, c'est un chien mort, dit-on, il ne faut que le jeter à la voirie. C'est ainsi qu'une pauvre Chrestienne captive, appelée Magdelaine, fut guerrie d'une maladie qui la faisoit languir, par sa Maistresse, qui la massacra avec autant d'inhumanité qu'elle auoit auparavant fait paroistre de bonté, en l'adoptant pour sa mere. Nous n'auons que trop d'exemples de cette nature, et Dieu veuille tellement exciter la compassion de ceux à qui il a fait largesse des biens de la terre pour acquerir ceux du ciel, que leur liberalité tirant ces pauvres captifs de ces dangers si grands et si manifestes, nous ne puissions plus, les années prochaines, en raconter de semblables.

CHAPITRE XV.

Des premieres semences de la Foy parmi les Iroquois.

Quoy que les deux Peres qui hyuer-nerent à Onnontaghé dès l'année 1656. y fussent allez comme Ambassadeurs plustost que comme Predicateurs de l'Euangile, ils ne laisserent pas dès lors de ietter les diuines semences dans ces terres en friche, et de les disposer à faire la paix avec Dieu, en les portant à se reconcilier avec les hommes. Ils se seruirent de la facilité qu'ils trouuerent de pouuoir, sans choquer les esprits, enseigner la doctrine Chrestienne, faire les prieres dans vne petite Chapelle et baptiser les enfans. Mais ils n'usoient que modérément de leur zele, pour gagner les occasions de l'exercer par apres avec plus de liberté, et ouuir vne plus grande porte à l'Euangile, en moyennant l'accord avec les François.

Ce fut donc l'Esté suiuant que les Peres s'estant establis, declarerent ouuertement la guerre à l'Infidelité non seulement dans Onnontaghé, mais aussi dans tous les autres pays des Iroquois, où ils ont peu auoir accez. En sorte que seize ou dix-sept Nations differentes de pays, de mœurs et de langage, auxquelles ils ont porté le flambeau de la Foy, ont ouuert les yeux aux veritez qu'ils leur ont annoncées ; et Dieu qui a ramassé, de quatre cens lieuës loin des enuirs, ces captifs de plusieurs nations pour leur faire part de la liberté de ses enfans, leur rend l'Iroquois, qui est la langue seule dans laquelle on les presche, assez intelligible pour en estre instruits dans nos mysteres.

Mais on remarque dans les Onnontagheronnons plus de ferueur que dans tous les autres, et plus d'inclination pour le Christianisme, auquel ils se maintiennent avec autant de constance qu'ils ont eu de zele en s'y attachant, les menaces et la crainte de la mort ne les en pouuant separer. Ainsi, vne fille des plus considerables d'Onnontaghé,

qui estoit fort malade, mesprisant les discours d'une meschante femme qui vouloit luy persuader que son baptesme ayant causé sa maladie, les visites de la Robe noire acheueroient de la faire mourir, attendit à declarer au Pere cette tentation, apres auoir receu ses instructions et achevé ses prieres.

Vne captiue Huronne, nommée Therese, qui auoit deuant son esclauage esté de bonne famille et tenu rang de Princesse, fit encore paroistre plus de generosité, lors qu'une indisposition ne luy ayant pas permis d'obeir au commandement que son Maistre luy auoit fait d'aller querir de la viande à vne iournée loin, et attendant d'heure en heure le coup de la mort, dont le Barbare furieux l'auoit menacée, et dont elle sembloit si assurée, que chacun la consideroit déjà comme morte, elle eut tant de courage et de confiance en nos mysteres, qu'apres s'estre confessée avec les sentiments d'une ame tout à fait Chrestienne, elle s'en alla aussitost pleine de joye trouuer son tyran et le prier qu'il hastast la mort qu'il luy auoit destinée, puis qu'il ne luy pouuoit rendre un meilleur office. Le Barbare, surpris aussi bien que tous les assistans de cette hardiesse, eut dès lors plus de confusion de son mauuais dessein que d'enuie de l'exécuter : tant la magnanimité Chrestienne a d'ascendant sur les esprits.

Il n'est pas croyable combien les exemples de generosité sont puissants pour gagner ces Infidelles. La hardiesse que les Peres qui les instruisent tesmoignent, allant sans changer de visage dans les bourgs et les cabanes, où on leur dit que la mort et les supplices les attendent, cause autant de fruit dans les ames que d'admiration dans les esprits, et a eu tant de pouuoir sur les cœurs des Anciens et des Capitaines, qui tesmoignoient au commencement toute l'indifference possible pour nos mysteres, qu'il y en a maintenant quelques-vns d'entre eux Catechumenes cachez, et quelques autres qui font profession ouuerte de la Foy, sans qu'aucun d'eux s'oppose au progrez de l'Euan-

gile. Il est vray que l'exemple funeste de Hondiatarase doit les en destourner. Ce pauvre malheureux estoit vn homme d'esprit et d'intrigue, qui faisoit vne partie des affaires du pays, parloit le mieux dans les Conseils, et auoit seul d'entre tous les Anciens osé s'opposer ouuertement à l'Euangile, entrer en dispute sur nos mysteres, et deffendre les Fables du pays. Mais Dieu sceut bien renuerser cet obstacle de sa gloire, et punir les blasphemes de cet insolent. Vn sien neveu qui croioit en auoir receu quelque iniure luy fendit la teste d'un coup de hache, au lieu mesme où on deuoit planter la Croix qu'il vouloit renuerser, et au temps que les Peres parloient de Kebec pour y venir establir leur demeure.

Si Dieu a fait paroistre sa Iustice en cet exemple, il a fait voir sa misericorde infinie en plusieurs autres. Le Pere ne pouuant rien depuis long-temps sur l'esprit d'une femme superbe et hautaine, aussi difficile à conuertir que son frere Iean-Baptiste Achiongeras s'estoit monsté docile aux lumieres de l'Euangile, ayant eu l'honneur d'estre le premier Chrestien de son pays, il eut recours à Sainte Magdeleine avec tant de succez, que la Pecheresse conuertie dès le second iour de la neufuaine, venant demander le Baptisme, y receut le nom de sa bien-faictrice.

Le mesme Pere ayant advis qu'une Huronne Chrestienne fort malade estoit depuis vingt-quatre iours dans le milieu d'un bois, où elle auoit esté conduite par quelques personnes qui luy estoient affectionnées, pour la sauuer de la cruauté de son Maistre, il s'y transporta aussi-tost et n'y trouua pas la Chrestienne, mais vne autre pauvre femme Infidelle, aussi fort malade, qu'il luy fut si aisé de conuertir et d'instruire, qu'elle demanda et receut aussi-tost le Baptisme, heureuse d'auoir fait vne rencontre si impreueüe de la vie de l'ame deux iours auant sa mort corporelle, et d'auoir appris si à propos le moyen de reparer la petite perte qu'elle alloit faire, par le gain du plus grand

thesor, ou plustost de l'vnique thesor qui soit au monde.

Vne autre pauvre femme de la Nation des Chats, condamnée par ses Maistres à estre deliurée par vne mort sanglante d'une espece d'hydropisie dont elle estoit trauaillée depuis quelque temps, receut presque à mesme temps la guerison du corps et de l'ame : car vne de ses parentes ayant prié le Pere de l'aller voir, il la deliura du danger de sa maladie et de la cruauté de ses maistres, la guerissant en deux heures, en luy faisant prendre des pignons d'Inde, et la disposa en suite au Baptisme.

Dieu, qui tourne tout à l'auantage de ses Esleuz, se seruit d'une façon aussi admirable de la curiosité d'une femme d'Onnontaghé, laquelle ne s'estant transportée à Gannentaa que pour voir nos François, entra par rencontre dans la maison avec les Catechumenes, et prenant part aux petites charitez que nous y faisons, en prit encore dauantage à nos Instructions : en sorte qu'elle presenta sa fille pour estre baptisée, et demanda à prier Dieu parmy les Catechumenes.

CHAPITRE XVI.

De la publication de la Foy aux Iroquois Oiogoehronnons.

Aiant adopté, incontinent apres nostre arriüée au pays, les Onnontagheeronnons pour freres, et les Oiogoehronnons et les Onneiouthronnons pour enfans, il fallut, pour garder les formes de cette alliance, nous transporter chez eux pour leur faire nos presens, ainsi que nous serons obligez de faire tous les ans, pour leur rendre nostre parenté plus vtile et plus souhaitable. Cette necessité ne nous peut estre que tres-agreable, puis qu'elle nous fournit les moyens de leur annoncer l'Euangile en leur faisant nos presens, ainsi que nous auons heureusement commencé.

Ce fut à ce dessein que les Peres Chau-
monot et Menart partirent sur la fin du
mois d'Aoust de l'année 1656. pour Oio-
goen, où estant arriuez deux iours apres,
et y ayant fait quelque sejour, le Pere
Chaumonot en partit pour Sonontoüan,
y laissant le Pere Menart, qui trauaille
aux fondemens de cette Eglise naissante.
Voici ce qu'il nous en mande.

L'auersion de la Foy et de nos per-
sonnes que les Hurons auoient donnée
aux naturels du pays, leur persuadant
que nous portions avec nous la maladie
et le malheur du pays où nous entrions,
nous fit ici recevoir avec vn accueil as-
sez froid, et rendit méprisable les pre-
sens que nous fismes pour la Foy. Ce-
pendant les Anciens, qui, pour leur in-
terest temporel, ne vouloient pas rom-
pre avec nous, croyant que l'essay de
la Foy ne seroit pas dangereux sur la
vie de leurs esclaves, nous firent bastir,
quatre iours après nostre arriüée, vne
Chapelle, à laquelle ils s'emploierent
eux-mesmes de telle sorte, qu'elle fut
en deux iours en estat d'y recevoir les
Chrestiens. L'ayant tapissée des plus
belles nattes, i'y exposay l'Image de
Nostre Seigneur et celle de Nostre-
Dame : ce fut vn spectacle dont la nou-
ueauté surprit si fort nos Barbares,
qu'ils venoient en foule pour le consi-
derer, et remarquer le visage et l'action
des deux Images. L'eus sans cesse
alors occasion de leur expliquer nos
mysteres, lorsqu'ils me faisoient diuer-
ses questions sur les Images, en sorte
que ie ne faisois chaque iour qu'un Ca-
techisme qui duroit depuis le matin ius-
qu'au soir ; ce qui appriuoisa les es-
prits de telle sorte, que nous eusmes
en peu de iours plusieurs Neophytes,
non seulement des Hurons et des es-
claves, mais aussi des naturels du pays.

Plusieurs m'apportoient leurs enfans
pour les baptiser, et m'aïdoient à leur
apprendre les Prières en les leur repe-
tant avec moy ; et la grace fit en peu
de temps de si merueilleux changemens,
que les petits enfans, qui m'auoient au
commencement pour le plus ordinaire
objet de leurs railleries et de leurs huées,
me rendoient par apres les offices de

bons Anges, me conduisant dans les
cabanes, m'attendant aux lieux où ie
m'arrestoïs, et me disant les noms des
enfans que ie baptisoïs, aussi bien que
ceux de leurs parens ; ce que ces Bar-
bares ont coutume de nous celer soi-
gneusement, croiant que nous escriuons
leurs noms pour les auoir en France, et
y procurer leur mort par magie.

La prouidence de Dieu me pourueut
de trois Maistres excellens pour appren-
dre la langue ; ils estoient tous trois
freres, originaires du pays et d'un excel-
lent naturel ; la bonté avec laquelle ils
m'inuitoient souuent chez eux, et la pa-
tience et l'assiduité avec laquelle ils
m'instruisoient, me mirent bien-tost en
estat de les instruire eux-mesmes, et de
leur apprendre nos mysteres, en leur
faisant voir quelques Images dont ils
estoient curieux au possible.

Le premier adulte que ie iugeay capable
du Baptisme, fut un vieillard âgé de
quatre-vingts ans, lequel ayant esté tou-
ché de Dieu, en m'entendant instruire
un Chrestien, me fit appeller deux iours
apres, estant, ce sembloit, malade à
l'extremité. Ie ne fis pas de difficulté
de luy accorder le Baptisme, trouuant
en luy toutes les dispositions d'une ame
choisie pour le ciel, au chemin duquel
il a encore eu depuis loisir de se dis-
poser.

Le second que ie baptisay, fut un
estropiat qui auoit le visage couuert d'un
chancre qui faisoit horreur à la veüe.
Ce pauvre affligé receut ma visite avec
autant de ioye qu'il l'auoit souhaitée
avec ardeur, et s'appliqua de si bonne
sorte à retenir les prieres et les instru-
ctions, que ie luy conferay peu de temps
apres le Baptisme dans nostre Chapelle.
Peut-estre que ces graces que Dieu luy
a faites, sont des fruits de la charité
qu'il eut autresfois pour les Peres Bre-
beuf et l'Allemand. Il m'a dit qu'il auoit
esté tesmoin de leur mort, et que s'es-
tant acquis du credit par sa vaillance
parmy ses compatriotes en cette iour-
née, où il auoit tué huit Hurons de sa
main, et en auoit fait cinq autres pri-
sonniers, il auoit eu compassion de ces
deux Peres captifs, et qu'il les auoit

obtenus des Anniehronnons moyennant deux beaux colliers de Pourcelaine, à dessein de nous-les renvoyer ; mais que bien-tost apres on luy auoit rendu ces presents pour retirer les deux prisonniers et les brusler avec toute la fureur imaginable.

Ce pauvre Lazare que j'ay ainsi nommé au Baptisme, est fort considéré dans le bourg, et le premier appuy que Dieu a voulu donner à cette petite Eglise qu'il augmente sans cesse, en attirant d'autres à la Foy par la ferueur de ses discours et de ses exemples.

L'ennemi de l'Evangile ne pouuant en souffrir les progresz, n'a pas manqué de calomnies pour les troubler. On accuse nostre Foy d'estre homicide de tous ceux qui la professent ; et la mort de quelques Chrestiens d'Onnontagé ayant seruy d'occasion à cette erreur des Barbares, le discours qu'un Capitaine ennemi de nostre Religion fit dans vne assemblée seruit à les abuser dauantage : en sorte que non seulement plusieurs des naturels du pays, iugeant qu'il estoit plus seur de croire ce que disoit cet homme d'autorité parmi eux, que d'adjouster foy à l'experience toute contraire dont se seruoient nos anciens Hurons, me prierent de trouuer bon qu'ils cessassent d'assister aux prieres, iusqu'à ce que la crainte qu'ils auoient de moy fust diminuée ; mais encore on accusoit la Foy des François de tous les maux dont le public ou les particuliers sembloient estre affligez. C'est ce qu'un Apostat taschoit de persuader à ces Barbares, nommant les Hollandois pour les garands de ce qu'il disoit, quand il asseuroit que les enfans des Iroquois mourroient deux ans apres leur Baptisme, et que les Chrestiens, ou se rompoient la iambe, ou se blessoient le pied d'une espine, ou deuenoient ethiques, ou vomissoient l'ame avec le sang, ou estoient attaquez de quelque autre malheur insigne.

Si nostre reputation est ici maltraitée, nostre vie n'y est pas plus en seureté. Un guerrier de ma connoissance, estant venu loger dans nostre cabane, ne nous donna pas peu d'exercice : car

estant entré trois nuits de suite dans vne espece de possession qui le rendoit furieux, il témoignoit en vouloir à ma vie, et il m'eust sans doute mal-traitté, s'il n'en eust esté empesché par nostre hôte.

Je fus menacé de la mort d'une façon plus fiere par un ieune homme, lequel apres m'auoir entendu instruire un Catechumene fort malade, que ie voulois disposer à la mort, me dit que j'estois un Sorcier dont il se falloit deffaire, que ie faisois viure et mourir qui ie voulois, et qu'il m'estoit aussi facile de guerir cet homme que de le mener au ciel. Ce reproche n'estoit-il pas agreable ?

Toutes ces difficultez que le Diable nous suscite n'empeschent pas neantmoins que la Foy n'acquiere de iour en iour plus de credit parmi les peuples, que ie ne sois par tout bien escouté, que nostre Chapelle ne se remplisse de Catechumenes, et qu'enfin ie n'aye baptisé tous les iours des enfans ou des adultes.

Voilà ce que nous a mandé le Pere qui eut alors soin de cette Mission pendant deux mois, et qui fut obligé de la quitter pour retourner ioinde ses trauaux à ceux de deux autres Peres à Onnontagé, où ils establissent le fondement et le Seminaire de toutes les autres Missions des Iroquois.

Mais depuis ce temps là mesme, le Pere y estant retourné accompagné de cinq ou six Francois et du plus considerable du Bourg, qui l'estoit venu prier de retourner chez eux, il y fut receu avec tout l'accueil imaginable. Ayant trouué la Chapelle en mesme estat qu'il l'auoit laissée, il y fit commencer les prieres le iour de son arriuée, et les nouveaux Chrestiens et les Catechumenes firent bien-tost paroistre tant de zele, que le Pere escrit que cette Eglise n'est pas moindre dans sa naissance que celle d'Onnontagé.

CHAPITRE XVII.

De la publication de la Foy aux Iroquois Sonnontouachronnons.

Le pays de Sonnontouïan, beaucoup plus fertile et plus peuplé que les autres Prouvinces des Iroquois, contient deux gros bourgs et quantité de bourgades, outre le Bourg des Hurons, appelé de Sainct Michel, qui s'y est réfugié, pour euite le malheur commun de leur Nation. Ils y gardent leurs coustumes et façons particulieres, et viuent séparément des Iroquois, se contentant d'estre vnis de cœur et d'amitié avec eux. N'ayant pas vn nombre suffisant d'ouuriers pour cultiuer vne vigne si spacieuse, nous nous contentons de leur prescher l'Euangile, quand ils nous apportent leur presens de ceremonie et d'alliance, ou quand nous leur portons les nostres. Car aussi-tost que le Pere Chaumonot, vn peu apres nostre arriuée en ce pays, eut adopté les Oiogoehronnons pour enfans d'Onnontio, il alla à Sonnontouïan pour adopter ces peuples pour freres, et les faire nos freres en effet par le moyen de la Foy à laquelle il les vouloit disposer.

Ayant assemblé tous les Anciens de Gandagan, principal bourg de Sonnontouïan, et fait les presens d'alliance à l'ordinaire, il commença d'expliquer avec vn ton feruent et esleué les veritez principales de l'Euangile, qu'il secla des trois plus beaux presens qu'il auoit reseruez pour cela. Et pour les presser dauantage : Moy-mesme, dit-il, ie me donne avec ces presens pour garand des veritez que ie vous presche, et si ma vie que ie vous consacre, ne vous semble pas assez considerable, ie vous offre celle de tant de François qui m'ont suivi iusqu'à Gannentaa, pour estre les témoins de la Foy que ie vous presche. Ne vous ferez-vous pas à ces presens viuans, et à ces braues courages ? Et seriez-vous bien assez simples pour croire qu'une si leste troupe eust quitté son pays natal, le plus beau et le plus agreable

du monde, et souffert tant de fatigues, pour porter si loin vn mensonge ? L'euenement fit voir que ces Barbares furent touchez par le discours du Pere : car apres auoir bien deliberé, ils firent response qu'ils croioient volontiers, et embrassoient la Foy qu'on auoit la bonté de leur presenter, et prierent avec instance le Pere de s'habituer chez eux pour les mieux instruire de nos mysteres. Il y en eut vn touché plus viuement que les autres, qui ne voulut pas laisser partir le Pere qu'il ne s'en fust fait instruire et baptiser, et qu'il n'eust procuré le mesme bonheur à sa femme. Dieu benit les trauaux de ce Pere des mesmes succez dans les autres Bourgs.

Annonkentitaoui, qui est le Chef de ces peuples, a voulu les surpasser tous en ferueur, et a esté vn des premiers Chrestiens. Vn chancre qui luy mangeoit la cuisse l'ayant alitté, le Pere, quoy qu'indisposé, le fut voir et le conuertit à la Foy, dont il sera sans doute vn grand appuy dans son pays, puis que Dieu semble ne l'auoir guéri que pour ce dessein d'un mal, que tout le monde croioit incurable.

Entre plusieurs Hurons qui ont là conserué leur Foy dans la captiuité, ce Pere y fit rencontre d'une femme qui auoit conserué toute la ferueur d'une bonne Chrestienne, de laquelle il apprit que les Hurons de l'Isle d'Orleans continuoient dans l'exercice de nostre Religion avec autant de zele que iamais, et qu'un d'eux appelé Iacques Otsiaouens auoit estonné par sa constance les Iroquois qui le brusloient, n'obmettant rien de ses prieres ordinaires, et inuouquant incessamment le nom de Iesus dans ses tourmens.

Les Hurons de Sainct Michel ne témoignerent pas moins de pieté, estant ravis d'aise de reuoir vn de leurs chers Pasteurs, et chacun demandant d'abord ou l'absolution pour soy, ou le Baptême pour ses enfans. Les vieillards mesme qui auoient mesprisé la lumiere de l'Euangile pendant que leur pays estoit florissant, la recherchoient alors soigneusement, demandant instamment le Baptême : tant il est vray que l'af-

fiction donne de l'entendement, et que l'aduersité ouure les yeux de ceux que la prosperité auoit aueuglez. Cependant, quelque doux que fussent ces fruits de l'Euangile, le Pere fut obligé de s'en seurer bien-tost, des affaires plus pressantes l'appellant ailleurs.

Il eut en chemin vne belle occasion de se mocquer de la superstition des Infidèles, son guide luy ayant présenté vn morceau de bois pour ietter sur deux pierres rondes qu'on rencontre en chemin, enuironnées des marques de la superstition de ces pauvres peuples, qui iettent en passant vn petit baston sur ces pierres en façon d'hommage, et y adioustent ces paroles : *Kouë asken-non eskatongot* ; c'est à dire : Tiens, voilà pour payer mon passage, afin que l'auaice en seureté.

Je ne peux omettre la mort de Dauid le Moyne, qui doit sembler pretieuse aux yeux des gens de bien, comme nous croyons qu'elle l'a esté aux yeux de Dieu. C'estoit vn ieune homme de Diepe, âgé d'environ vingt ans, que son zele auoit mis à la suite du Pere dans cette Mission, apres s'y estre disposé par vne confession generale. Vn flux de sang qui fit languir long temps son corps, ne pût attiedir vn moment sa deuotion, et il mourut sur le bord du Lac de Tlohero avec vne douceur et vne resignation de Predestiné, benissant Dieu de ce qu'il mouroit sur les terres des Iroquois, et dans l'employ du zele pour l'augmentation de la Foy. Cette mort n'estoit-elle pas vne belle recompense d'une vie employée au salut des ames, et vn effet illustre de la protection de la Sainte Vierge, à laquelle ce ieune homme auoit vne deuotion tres-particuliere ?

CHAPITRE XVIII.

De la publication de la Foy aux Iroquois Onneiouthronnons.

On se preparoit à partir pour le voyage d'Onneiout, lors qu'on receut nouvelle qu'il n'y faisoit pas seur, et qu'on y tra-

moit la mort des François. Ce bruit estoit fondé sur ce qu'un guerrier reuenu recemment des Trois Riuieres, où il auoit tué quelques Hurons par trahison, receuant des siens reproche de cette action, et quelques-vns luy ayant dit qu'il eust autant valu tuer les François, puis que l'union estoit si estroitte entre le François et le Huron, qu'ils ne faisoient qu'une mesme chose, ce Braue respondit, que s'il ne tenoit qu'à cela, il trouueroit bien le moyen d'en tuer, et que les Ambassadeurs François ne luy pourroient échapper.

Nous ne laissasmes pas de passer outre, apres en auoir deliberé avec les Anciens d'Onnontaghé, qui deuoient auoir part à l'Ambassade. Les Peres Chaumonot et Menart, accompagnez de deux François, furent ceux qui entreprirent ce voyage.

Leur premier giste fut dans une forest, où le Capitaine harangua toute la bande à l'ordinaire. Ah ! mes freres, disoit-il, que vous estes las ! que de peine de marcher sur la neige, sur la glace et dans l'eau ! Mais, courage, ne nous plaignons pas de ce trauail, puis que nous l'entreprenons pour vne si belle cause. Demons, qui habitez ces forests, gardez-vous de nuire à aucun de ceux qui composent cette Ambassade. Et vous, Arbres chargez d'années, et que la vieillesse doit bien-tost ietter par terre, suspendez vostre cheute, et n'enveloppez pas dans vostre ruine ceux qui vont empescher la ruine des Prouinces et des Nations. Il fit aussi vne harangue de complimens aux femmes qui portoient les prouisions du voyage, loüant leur courage et leur constance.

A leur arriüée au Bourg, apres les harangues et les complimens de part et d'autre, on les fit entrer dans les cabanes qui leur auoient esté destinées, où on leur dit d'abord que l'Onnouhoua-roia, qui est vne espee de CarnauaI parmy ces peuples, empeschoit qu'on ne peust leur presenter quelque chose à manger, et qu'on tascheroit d'abreger cette ceremonie en leur faueur : ce qu'on fit bien-tost apres, les Anciens

ayant obtenu qu'on la remist à un autre temps.

Le premier iour se passa à recevoir les visites des anciens Chrestiens Hurons, et les civilitez des Onneiouthronnons, qui repetoient souvent ce compliment aux François : O mes Peres, que vous avez pris de peine de venir voir vos enfans ! Ils firent et receurent ce mesme iour diuers petits presens de peu d'importance, et qui ne se faisoient qu'entre des particuliers.

Le iour suivant estant destiné aux presents solennels, le Pere qui portoit la parole, en estala vingt, adioustant l'explication à chacun, sur tout aux trois plus beaux, dont l'un se faisoit pour adopter les Onneiouthronnons pour enfans d'Onnontio, et les deux autres pour les instruire de la Foy. Ce fut alors que le Pere leur expliqua nos mysteres, les exhortant à reconnoistre la belle lumiere de l'Evangile qui venoit les éclairer ; ce qu'il fit au long, sans estre interrompu, ceux qui parlent dans ces assemblées ayant droit de dire tout ce qu'il leur plaist, sans qu'aucun ait droit de les interrompre. Cette semence fut si heureusement receüe, qu'on auoit lieu d'en esperer vne heureuse recolte, si les Anciens d'Onnontaghé, qui craignoient encore quelque surprise, n'eussent trop pressé le depart des Peres.

Il ayma mieux toutesfois leur laisser prendre le deuant, que de manquer à baptiser deux vieillards qu'il auoit déjà disposez à recevoir ce Sacrement, qu'il conféra à plusieurs petits enfans avec eux, apres auoir bien payé son escot à son hostesse, en l'instruisant et la confessant.

CHAPITRE XIX.

De la publication de la Foy aux Iroquois Onnontagheronnons.

Il suffiroit, pour faire entendre au lecteur quels sont les progres de l'Evangile dans cette Nation, chez laquelle est nostre principale Mission des Iroquois,

de dire qu'on y fait l'Office diuin, qu'on y administre les Sacremens, qu'on y pratique les vertus Chrestiennes avec autant de modestie, autant de soin et autant de ferueur, que dans les Prouinces les plus Catholiques et les plus deuotes de l'Europe. Plus de deux cents baptisez en peu de temps, entre lesquels il y en a cinq des plus considerables de cette nation, sont les pierres vives qui composent les premiers fondemens de cette Eglise : en sorte que ces peuples sont maintenant si éloignez d'auoir honte de l'Evangile, ou de le persecuter, qu'ils font tous gloire de le suivre ou de le desirer ; et si l'un ou l'autre des deux Peres emploiez à cette Mission demande, entrant dans les cabannes, qui sont les Chrestiens, on luy respond qu'il n'y a plus parmy eux que des Chrestiens, depuis que les anciens sont deuenus Predicateurs de la Loy Chrestienne : tant l'exemple des premiers des Prouinces et des villes a de pouoir sur les esprits et sur la conduite des peuples.

Pleust à Dieu que tous ceux qui ont autorité parmi les peuples éclairiez de la lumiere de la Foy, depuis plusieurs siecles, eussent le mesme zele pour porter à la vertu par leurs exemples, par leurs actions et par leurs discours, ceux au-dessus desquels la puissance de Dieu les a éleuez ! Voici comme s'acquitta de ce deuoir un des principaux Iroquois dans vne nombreuse assemblée, l'exhortant en ces termes à la pieté.

Courage, mes neveux, courage ; croyons tous, qu'il n'y ait pas vn Infidele parmy nous ; et puis qu'il ne faut que quitter le peché pour estre bon Chrestien, il faut cesser, ieunes hommes, de vous demarier ; il ne faut plus, ieunes femmes, fausser la foy à vos maris. Qu'on n'entende plus parmy nous parler de larcins, plus de meurtres, plus de sacrileges. Ah ! que nostre bonheur seroit grand, si nous auions banni de nostre pays tous ces vices qui nous ont consommé si grand nombre de guerriers, et qui nous ont fait vne plus cruelle guerre que tous nos autres ennemis ! Croyons donc, mes neveux, mais croyons tout de bon, puis qu'il n'y a que la

Foy qui puisse nous faire heureux en cette vie et en l'autre. Ce genereux Chrestien fut escouté avec vne attention merueilleuse, en sorte què son discours ne fut interrompu que par des acclamations, par lesquelles ses auditeurs témoignioient leur approbation vniuerselle.

Les femmes ayant beaucoup d'autorité parmi ces peuples, leur vertu y fait d'autant plus de fruit qu'autre part, et leur exemple en trouue d'autant plus d'imitateurs. La saincte mort de Madeleine Tiotonharason, precedée de la profession de Foy qu'elle auoit esté faire à Kebec, en a esté vne heureuse preuue : puis qu'ayant méprisé dans sa maladie les discours de ceux qui luy vouloient persuader de quitter nostre Religion pour guerir, et ayant conserué iusqu'au dernier soupir cette Foy à laquelle on attribuoit sa mort, son fils, sa mere, ses oncles, et ses tantes conuerties vn peu deuant leur decez, dans vne extreme vieillesse, et plusieurs autres de ses proches, ont suivi son exemple, mourans peu de temps apres elle, avec le mesme zele pour la Foy, les mesmes tendresses pour le ciel, et le mesme mépris de la mort et de la superstition.

L'empressement, les cris et les larmes avec lesquelles les petits enfans obligent leurs meres de les mener ou de les porter à la Chapelle pour y faire leurs prieres, nous font assez voir que le Royaume des cieux est pour les enfans, et que Dieu tire sa gloire de ces petites creatures, aussi bien que de ceux qui sont dans des aages plus auancez.

Il n'y a personne qui ne doie estre touché de ce que mande vn des deux Peres qui trauaillent à Onnontaghé. Voicy les termes de sa lettre : La bonne Chrestienne Huronne dont ie vous manday hier la mort, ayant laissé au berceau vn enfant de trois ou quatre mois, que nous auions baptisé dans nostre Chapelle, nous n'auons peu empescher qu'on ne l'enterrast tout vif avec le corps mort de sa mere, par vn motif de compassion trop ordinaire à nos Sauvages, qui aiment mieux faire mourir tout d'vn coup vn enfant à la mammelle, que de luy laisser traîner vne vie lan-

guissante et miserable apres la mort de sa mere, qui seule luy doit seruir de nourrice. On a eu plus de compassion de l'enfant d'vne autre Chrestienne captiue, morte depuis quelque temps : car on l'a nourri depuis, en sorte neantmoins qu'il est tombé en chartre, ayant trop tost esté priué du lait de sa mere. Ce pauvre petit predestiné donne toutes les marques possibles de ioye quand il me voit : on diroit à lui voir ioindre les mains, quand on l'exhorte à prier Dieu, qu'il dit de cœur les prieres qu'il ne peut encore dire de bouche. Luy voyant vn iour donner vne espee de consentement des yeux et des levres, pendant que ie l'exhortois à prendre le chemin du ciel, pour y suivre sa mere, ie me persuaday facilement qu'il auoit quelque chose pardessus la portée de son âge, et que comme il pouvoit conceuoir ce que ie lui disois, il pourroit aussi reconnoistre et inuoker son Sauueur. Ce fut pourquoy, ie luy dis : Charles, prions Dieu ensemble, repetez avec moy ces paroles : lesvs, ayez pitié de moy, et me faites aller au ciel. Mais que ie fus ravi d'oïr cet innocent encore à la mammelle, qui n'auoit iamais parlé auparavant, repeter intelligiblement ces mots, *Jesus, ayez pitié de moy*, et acheuer le reste en beguayant du mieux qu'il pouuoit ! Que cet enfant moribond me sembloit heureux, quand ie le comparois avec tant d'autres enfans nés dans la soie, dont les premieres paroles sont souvent les blasphemes et les mots infames qu'ils ont ouy de la bouche de leurs parens ou de leurs domestiques !

Ceux qui ont veu dans les Relations des années passées, quelle estoit la ferveur de la Congregation, erigée pour les Hurons de l'Isle d'Orleans, admiroient ce fruit de plusieurs années de trauaux ; mais personne n'eust osé esperer que le semblable se peust faire en peu de temps parmi les Iroquois. Dieu a commencé d'operer cette merueille, nous donnant de la facilité à establir trois Congregations, entre lesquelles nous voyons naistre la saincte emulation que nous y souhaitions, les faisant des trois Nations differentes, des

Hurons, de la Nation neutre, et des Iroquois. Ceux qui y ont esté admis, qui sont tous des plus anciens et de probité connuë, firent paroistre leur ferueur dès le iour des Rameaux de l'année 1657. qui fut celuy de leur premiere Assemblée, se trouuant tous dans la Chapelle vne heure auant le iour, et y recitant publiquement le Chapelet deuant qu'on commençast la Messe.

Enfin, pour iuger des heureux progres de la Foy dans la nouvelle Eglise d'Onnontaghé, il ne faut que sçauoir qu'il n'y a dans Onnontaghé aucune famille qui ne nous recoiue avec ioye; et ne se plaise à nous oïr parler de nos mysteres; qu'aucun des Anciens ne s'oppose ouuertement à la Foy; qu'il n'y a aucun esclaue pauvre ou estranger qui ne se fasse instruire; qu'il y a fort peu d'enfans dans le bourg qui ne sçachent le Catechisme; que les calomnies n'ont pas empesché que la plus part de ceux qui sont morts n'ayent profité de nos soins mourant dans le Christianisme; que dans vne grande mortalité qui a esté dans le pays depuis que nous y sommes, d'un grand nombre d'enfans qui en ont esté enleuez, il n'en est mort que deux sans Baptisme; que nous auons le bonheur d'auoir mis dans le ciel, depuis que nous sommes icy, des ames de plus de douze sortes de Nations; enfin, qu'il n'y a point de cabane dont on ne vienne tous les iours prier à la Chapelle, et qu'il n'y a presque personne qui n'ait quelque connoissance des articles de nostre Foy, et quelque disposition au Baptisme.

Ces fructs de l'Euangile qui surpassent tout ce qu'on en peut exprimer, n'auroient peut-estre pas esté moindres parmy les autres Nations Iroquoises, si nous eussions pu nous transporter en mesme temps en diuers lieux, ou si nous eussions eu le secours de bons ouuriers Euangeliques que nous esperons.

CHAPITRE XX.

Des nouuelles espérances du progres de la Foy dans les Missions de la Nouvelle-France.

Vne recolte si abondante, faite en si peu de temps par vn si petit nombre d'ouuriers, suffiroit pour donner lieu d'en esperer vne beaucoup plus grande, les dispositions de la Foy estant déjà dans les esprits de tous ces peuples, et le nombre de ceux qui y trauaillent deuant croistre dans peu de temps, ainsi que nous l'esperons, leur ayant déjà préparé vn Dictionnaire Iroquois pour leur rendre la langue plus facile.

Il n'y a rien qui gaigne et rauisse davantage en admiration les Sauuages, que le zele qui a fait quitter à vn bon nombre de François les commoditez et les douceurs de la France, pour embrasser leurs miseres et s'abandonner à leur merci. Le peu de crainte que nous témoignons leur entendant dire: C'est moy qui ay massacré vne telle Robbe noire, c'est moy qui ay bruslé cette autre, leur fait prendre vne idée auantageuse des veritez que nous annonçons, et qui nous font ainsi mépriser les dangers de la mort et des supplices.

Il y a fort peu de nos Sauuages qui aillent à Kebec qui n'en reviennent avec plus d'estime et d'affection pour nos mysteres, et avec vn desir de se faire instruire et d'embrasser la Foy, experimentant, à ce qu'ils disent, des sentimens tout contraires quand ils reuiennent des habitations des Hollandois. Mais sans aller si loin, la pieté qui regne ici parmi les François qui nous y ont accompagnés, a donné de la pieté et de l'inclination pour la Foy à plusieurs Iroquois, qui nous l'ont depuis auoué; en sorte qu'une bonne Chrestienne disoit il y a peu de temps: Quel contentement deuons-nous esperer dans le ciel de la veuë de Dieu et des Bienheureux, puis que nous ressentons tant de ioye, voyant la pieté des François!

Nostre situation, au centre de ces Na-

tions, est fort aduantageuse pour la conuersion des Sauuages, tant à cause des Missions qui se peuuent facilement faire de là dans les Prouinces voisines, qu'à cause du grand abord de passans, qui rendent incessamment ce lieu fort peuplé. Ceux qui n'ont pas encore la hardiesse de se déclarer Chrestiens chez eux, y viennent faire leur apprentissage des vertus et des deuoirs d'un Chrestien ; ils ne manquent pas de moyens pour le bien faire, puis qu'on y fait tous les iours le Catechisme commun à tout le monde, les prieres, les ceremonies de l'Eglise, les Instructions publiques, et on y presche les Festes en Iroquois.

Il y a de bons Hurons qui viennent en ce lieu de trente et de quarante lieues loing pour se renouueller et reprendre leur ancien esprit de ferueur, tant par les instructions qu'ils y reçoient, que par l'exemple des François et des Iroquois conuertis. Il y en a mesme qui s'y arrestent le plus long-temps qu'ils peuuent, pour auoir part à nos aumônes spirituelles et corporelles ; du nombre desquels sont de pauvres esclaves, dont la Foy a esté bien éprouuée par les miseres qu'ils ont souffertes, qui esperent que la liberalité et la charité des François sera assez forte pour rompre les liens de leur esclavage. Nous les assistons le mieux qu'il nous est possible, en attendant qu'on leur procure ce bonheur ; en sorte qu'avec l'entretien d'un bon nombre de François, qui nous ont accompagnez dans ce pays, nous soulageons la misere de tous ces pauvres miserables, tenant pour ainsi dire table ouuerte aux Sauuages. Nous auons tout suiet de reconnoistre que c'est la seule liberalité de Dieu, qui nous donne le moyen de faire paroistre la nostre, et attirer les Sauuages à la Foy par ces aumosnes, puis que nous n'auons apporté aucunes subsistances dans ce pays, où nous ne possedons pas encore un poulce de terre qui soit en estat de nous nourrir. Si nous pouuions nous habituer dans le pays des Sonnotouaehronnons, qui nous en sollicitent, et y user de la mesme liberalité, nous aurions tout suiet d'esperer que tous les

Sauuages, non seulement de cette Nation, mais aussi de toutes les autres contrées circonuoisines donneroient bientôt les mains aux veritez de l'Euangile, la voyant publiée avec cet éclat. Nous irions par ce moyen establir la Croix de Iesus-Christ en d'autres pays au-delà de ceux des Iroquois, et parmy des Nations qui semblent nous tendre les bras et nous inuiter à leur aller aussi rompre et distribuer le pain de vie.

Car nos Iroquois ont découuert au-delà de la Nation du Chat, d'autres Nations nombreuses qui parlent la langue Algonquine. Il y a plus de trente bourgs qui n'ont iamais eu connoissance des Europeans, et qui ne se seruent encore que de haches et de cousteaux de pierre, et des autres choses dont vsoient les Sauuages auant leur commerce avec les François. Puisque les Iroquois leur vont porter le feu et la guerre, pourquoy n'irions-nous pas leur porter le feu et la paix que Iesus-Christ a apporté au monde ? Nous esperons le secours necessaire pour ces entreprises, pour lesquelles nous serions heureux de pouoir respandre nostre sang iusqu'à la dernière goutte, et user nostre vie iusqu'au dernier soupir. Nous auons lieu d'esperer que la France ne manquera pas de nous fournir les moyens d'executer ces desseins, et de nous ayder à accomplir de si glorieuses expéditions, puis qu'on doit attendre d'un Royaume tres-Chrestien, tout le zele possible pour l'accroissement de la Foy et de la Chrestienté.

CHAPITRE XXI.

Lettre escrite au R. P. Louys Cellot, Provincial de la Compagnie de Iesus de la Prouince de France, par le P. François le Mercier de la mesme Compagnie.

La sainte curiosité du Lecteur aura beaucoup de satisfaction voyant une Lettre qui ne pût estre imprimée l'année passée, parce qu'elle fut receüe

trop tard, aussi bien que les Memoires dont les premiers Chapitres de cette Relation ont esté tirez. Le Pere qui estoit alors superieur de ces Missions escriuit cette Lettre de Montreal, y passant pour aller aux pays des Iroquois.

MON R. P.,

Pax Christi,

Après auoir dressé tous nos vœux au Ciel pour implorer son ayde, nous auons recours à vostre R. pour luy demander sa sainte benediction, auant que de nous embarquer dans la plus dange-reuse, mais aussi la plus glorieuse de toutes les entreprises qu'on puisse faire en ce païs. Nous sommes sur les termes de nostre depart pour aller ramasser le reste du sang du Fils de Dieu parmi des peuples où nous auons eu le bonheur de verser le nostre, et leur porter le flambeau de la Foy, quoy qu'ils n'ayent eu iusqu'à present autre dessein que de l'esteindre : c'est pour nous aller establir chez les Iroquois. Je crois tout dire en nommant ces Barbares, et leur nom seul monstre assez le danger que nous courons, et la gloire qui reuiet à Dieu de l'exécution de ce dessein.

Nous n'ignorons pas que ce sont des Sauvages, qui nous ont mangé avec delices et beu avec plaisir le sang des Peres de nostre Compagnie ; qu'ils en ont encore les mains et les leures teintes, et que les feux dont ils ont rosti leurs membres, ne sont pas tout à fait esteins ; nous n'auons pas oublié les embrasemens qu'ils ont allumez dans nos maisons, et là cruauté qu'ils ont exercée sur nos corps, qui en portent encore les marques. Nous sçauons que toute leur politique consiste à sçauoir bien tramer vne trahison, et en courir tous les desseins ; que les Nerons et les Diocletians ne se sont pas tant declarez contre les Chrestiens que ces sanguinaires contre nous ; que la Foy seroit à present receuë parmy plusieurs Nations Infideles, s'ils n'eussent pas sur-passé en rage et en fureur les plus grands persecuteurs de Iesus-Christ. Nous n'auons encore pû secher nos lar-

mes qui baignent nos yeux depuis six ans, quand nous les iettons sur l'estat florissant où estoit l'Eglise Huronne auant que ces Tyrans en eussent sappé les fondemens, faisant des Martyrs de ses Pasteurs, et des Saints de la plus-part de ses membres, et n'en laissant que des restes bien pitoyables, qui se sont refugiez sous l'aisle des François, qui est l'vnique azile qui leur est resté dans leur malheur. Nous voyons que depuis ce premier debris ils ont tousiours auancé leurs conquestes, et se sont rendus si redoutables dans ce païs, que tout plie sous leurs armes ; ils ont encore la force en main, et peut-estre la trahison au cœur, et nos alliez sont affoiblis et diminuez de telle sorte, qu'à peine en reste-t-il assez pour conseruer les noms de quantité de nations très nombreuses et très considerables. Non-obstant tout cela, nous croyons estre tellement conuaincus de la volonté de Dieu, qui a fait autre-fois ses plus illustres Apostres, de ses plus grands persecuteurs, que nous ne doutons point qu'il n'ouure à present la porte à ses Predicateurs, pour aller planter la foy iusques dans le sein de ses ennemis, triompher de leur barbarie, et changer ces Loups et ces Tygres en Agneaux, pour prendre leur place dans le bercail de Iesus-Christ.

Ce n'est pas sans fondement que nous conceuons de si belles esperances ; les traits de la prouidence Diuine, et les ressorts de sa conduite, qui a sçeu si bien conduire les affaires iusqu'au point où elles sont, nous font auouer qu'on ne peut sans vne extreme lâcheté, manquer aux attentes que Dieu nous fait naistre du costé que nous pensions le moins. Si nous n'auions pas remarqué le doigt diuin, dans le commencement et dans la suite de cette entreprise, nostre zele nous seroit suspect, et nous pourrions craindre d'agir avec plus de ferueur que de prudence, puis que toutes les apparences humaines semblent combattre nostre résolution. Mais Dieu opere si manifestement dans toute cette affaire, qu'on ne peut douter qu'elle ne soit vn oufrage

de sa main, dont l'exécution et la gloire luy appartient vniquement. Car quelle puissance autre que la sienne auroit obligé ces peuples enflés de leurs victoires, non seulement de nous venir rechercher d'une paix dont ils sembloient n'avoir aucun besoin, mais aussi de se mettre sans armes entre nos mains, et de se jeter à nos genoux pour nous conjurer de les agréer pour nos amis, lors que nous estions si foibles que nous ne pouvions plus les avoir pour ennemis ? Il ne tenoit qu'à eux de continuer à massacrer le reste de la Colonie Française, ne trouvant presque point de resistance, ny du costé des François, ny du costé des Sauvages nos Confederez, et neantmoins depuis plus de trois ans, ils nous envoient sans cesse des presens et des ambassades pour entrer dans nos esprits et nous solliciter à la paix. Les anciens et les ieunes, les femmes et les enfans se mettent à nostre discretion ; ils entrent dans nos forts, agissent confidentement avec nous, et n'épargnent rien pour nous ouvrir leur cœur, et nous y faire lire que toutes les poursuites qu'ils font, sont autant sinceres que pressantes.

Ils ne se contentent pas de venir chez nous, mais ils nous invitent depuis longtemps d'aller chez eux, et nous font offre de la plus belle terre qu'ils ayent et qui soit en ce nouveau monde. Ce n'est ny la necessité de la traite, ny l'esperance de nostre protection qui les oblige à tout cela, puis qu'ils ont eu iusqu'à present, et ont encore du costé des Hollandois, l'un et l'autre bien plus avantageusement qu'ils ne le peuvent esperer des François ; mais c'est un coup de Dieu qui, sans doute, a presté l'oreille au sang des Martyrs, qui estant la semence des Chrestiens, en fait germer maintenant sur ces terres qui en sont arrosées. Car outre que ces plus grands ennemis de la Foy ont fait des presens pour declarer qu'ils vouloient l'embrasser, outre qu'ils ont demandé des Predicateurs pour estre instruits, et qu'ils ont fait profession publique en plein Conseil d'estre Croyans, les Peres de nostre Compagnie qui ont passé cet hyuer chez

eux, ont remarqué tant de belles dispositions pour y planter une nouvelle Eglise, non seulement par les choses miraculeuses qui s'y sont passées, comme Vostre R. verra dans le Journal, mais aussi par les premices nombreuses qui en ont esté déjà consacrées au Ciel, que c'est avec toute assurance que nous partons pour aller faire retentir le nom de Iesus-Christ dans ces terres où le Diable a tousiours esté le maistre depuis le commencement du monde.

Si ces peuples font tant les empressez pour nous avoir en leur pays, nous n'avons pas moins de passion de quitter le nostre pour aller chez eux ; et c'est une autre marque de la volonté de Dieu, qui dispose toutes choses si à propos, que ie me vois également et agreablement importuné de deux costez bien differents : d'une part, des Iroquois qui pressent ; de l'autre, de nos Peres et Freres qui font instance pour estre de la partie. Le desir des premiers et le zele des autres m'oblige à les contenter tous, et quoy que ceux-là n'ayent iusqu'à present fait paroistre que de la cruauté, ceux-cy n'ont pour eux que de la tendresse qui leur fait mépriser leur vie, et la prodiguer genereusement pour le salut de ceux qui ont si souvent tasché de leur donner la mort. Je ne doute pas que Dieu, qui gouverne luy mesme son ouvrage et inspire cet esprit de ferueur aux Peres de nostre Compagnie qui sont en ces contrées, ne le fasse aussi en nos Maisons de France, et n'en porte plusieurs à venir prendre part à de si belles Conquestes, quoy qu'avec des travaux incroyables et de tres-grands dangers, ou plustost de belles esperances de mourir dans le liet d'honneur. Je m'imagine bien qu'on se jette aux pieds de Vostre R. comme ie vois qu'on embrasse icy les miens, pour obtenir la plus grande grace que puisse esperer un veritable membre de la Compagnie de Iesus, qui n'aura iamais plus d'honneur que de se consommer pour porter dans la barbarie le nom de son chef et le faire adorer par les Iroquois.

C'est encore un trait de la providence diuine de nous donner maintenant bon

nombre de nos Peres qui n'ont pas seulement le courage de s'exposer à tout, mais aussi la capacité d'instruire ces Barbares, dont la langue aussi bien que de plusieurs autres Nations plus éloignées n'est pas beaucoup différente de celle des Hurons ; et c'est ce qui ranime leur ferueur et donne le courage à des vieillards cassez de glorieux trauaux, de vouloir aller parmi ces peuples vser le reste de leurs iours avec le mesme zele qu'ils faisoient paroistre il y a quinze ou vingt ans, quand ils trauailloient dans les Missions Huronnes. Il n'est pas iusqu'à ceux de dehors qui ne ressentent en eux des étincelles de cette ardeur, et qui ne s'offrent à mettre la main à vn si bel ouurage ; et qui voudroient les croire, ou la Nouvelle-France seroit presque toute Iroquoise, ou nous n'aurions plus de François que parmy les Iroquois ; tant est grand le preiugé qu'on a de la sincerité de ces peuples, qui fait qu'apres auoir bien imploré l'assistance, du S. Esprit, et delibéré sur toutes les circonstances de cette paix, il n'y a personne qui puisse raisonnablement douter que ce ne soit tout de bon qu'ils font tant d'instance pour l'obtenir.

Il est vray que la pierre d'achoppement qui pourroit arrester nostre dessein, nous vient de la part des Iroquois d'en-bas nommez Anniengehronnons, chez qui nous n'allons pas nous habiter, et qui peuvent presumer que si nous nous lions si estroitement avec les quatre Nations Superieures, ce sera pour nous mettre en estat de ne les plus craindre ; mais quand ils s'opposeroient à nostre établissement, nous aimons bien mieux les auoir seuls pour ennemis que les quatre Nations ensemble, qui seroient irritées par le refus que nous leur ferions de nostre amitié, et nous feroient ressentir de funestes effets du depit qu'ils auroient de se voir decheus de leurs iustes pretensions, et trompez si manifestement apres de si solennelles promesses tant de fois reiterées icy et chez eux, d'aller nous établir en leur pays : en sorte qu'un refus

ou vn delay seroit suiuy de la ruine totale de cette Nouvelle-France, laquelle ayant esté reduite aux abois par vne seule Nation, ne pourroit long-temps soustenir l'effort des cinq ensemble, si elles conspiroient contre elle. Le bien de la paix que nous commençons à gouter est si doux et si necessaire pour la publication de la Foy, que quand il y auroit beaucoup de danger, nous nous immolerions volontiers comme des victimes publiques pour coniuier l'orage qui fondroit infailliblement sur nos François, et pour detourner les miseres qui accompagneroient vne guerre plus dangereuse que celles d'auaruant. Mais quand nous n'aurions pas toutes les assurances morales que Dieu a touché les cœurs des Iroquois, nous nous croirions suffisamment obligez à exposer iusques à la dernière goutte de nos sueurs et de nostre sang, voyant qu'en peu de temps qu'on a esté chez eux, on en a desia mis quantité dans le ciel et dans l'Eglise ; qu'on y a presché l'Euangile à cinq ou six peuples differents qui s'y trouvent ; que plusieurs scauent déjà les principaux mysteres de nostre Religion ; que leur grande plainte est qu'on ne peut estre par tout pour les enseigner ; et enfin que ce n'est pas seulement à eux que la Foy se va publier, mais qu'ils sont l'entrée et comme le passage pour aller porter la Foy à quantité d'autres Nations qui n'ont iamais eu la connoissance de Iesus-Christ, ny de ses Apostres.

Voilà l'estat des affaires et les effets de tant de prieres, de mortifications, de ieusnes, d'aumosnes et de bonnes ceures qui se font dans les deux Frances, et qui ont fait eclorre vn si beau dessein ; mais l'entreprise en estant épineuse et l'exécution tres-difficile, nous coniuurons ces saintes ames de continuer leur ferueur, afin que Dieu continué ses benedictions sur ce pays. Et pour mon particulier ie prie Vostre R. et tous nos Peres et Freres de sa Prouince, de lever les mains au ciel, pendant que nous allons declarer la guerre à l'Infidelité et liurer le combat au Diable iusques dans

le cœur de ses terres. Je suis avec tout le respect et la soumission possible,

De Vostre R.

Le tres-humble et tres-obeissant
seruiteur en N. S.

FRANÇOIS LE MERCIER,
De la Compagnie de Iesus.

Montreal, ce 6. Iuin 1656.

CHAPITRE XXII.

Dernieres Nouvelles de ce qui s'est passé en la Nouvelle-France.

Je ne puis differer de faire part de nostre ioye au Lecteur, luy apprenant l'heureuse nouvelle que nous auons receuë par le vaisseau arriué le dernier, lors qu'on trauailloit à l'impression du dernier cahier de cette Relation. C'est la conuersion de plus de quatre cens Barbares, pour laquelle Dieu s'est serui du zele du P. Menard, Religieux tres-fervent de nostre Compagnie. Mais comme il n'est point de ioye sans mélange, nous auons receu par la mesme voie vne Lettre qui ne nous donne pas peu d'affliction, nous apprenant la perfidie des Sonnantoueronnons, ainsi que vous verrez lisant avec douleur cette mesme Lettre, dont ie n'ay pas creu deuoir differer l'impression à l'année prochaine.

Du chemin de Kebee à Onnontaghé,
ce 9. d'Aoust 1657.

Mon R. P.,
Pax Christi,

Je puis dire avec verité : *Propter verba labiorum tuorum ego custodiui rias duras.* Depuis nostre depart de Montreal, le 26. Iuillet, en compagnie de quinze ou seize Sonnantoueronnons, de trente Onnontagheronnons et d'en-

viron cinquante Chrestiens Hurons tant hommes que femmes et enfans, le chemin d'Onnontaghé a esté semé de croix bien fascheuses pour nous ; mais l'obeyssance m'y ayant engagé, j'ay éprouué que Iesus-Christ est en la Croix, et qu'il la rend aymable à ceux qui la veulent rechercher. Je conceus que ie deuois auoir beaucoup de peines en ce voyage par le peu d'affection que ie remarquay d'abord en nos Onnontagheronnons pour l'embarquement tant de nos François que des pacquets, dont nous fusmes obligez de quitter la plus grande partie à cinq lieues au-dessus de Montreal. J'eus de la peine à trouuer qui voulust m'embarquer moy-mesme, et ie me vis contraint de me ietter dans vn dernier canot abandonné sur le riuage, avec nostre Frere Louis le Boesme, deux François et deux Sauuages qu'il me fut difficile de gagner. Pour toutes prouisions, ie ne pris qu'un petit sac de farine. Chaque iour j'ay eu de nouvelles difficultez, voyant ou quelques-uns de nos François degradez en chemin, ou des pacquets laissez, à quoy il falloit que ie pourueusse ; et n'eüst esté nos bons Chrestiens Hurons, qui estoient mon refuge, ie ne trouuois par tout que des froideurs. Nous craignons la rencontre de cent Agnieronnons, qu'on disoit nous attendre à l'entrée du grand Lac des Iroquois, pour se rendre les Maistres de nos Chrestiens Hurons, et les faire captifs. Je les auois disposez à tout ce qui pouuoit arriuer de ce costé-là : tous s'estoient confessez, et leur cœur y estoit préparé. Les voyes de Dieu sont adorables, quoy qu'elles nous soient inconnues. Le malheur de nos Hurons est arriué de la part de nos Onnontagheronnons mesmes, ausquels ils s'estoient confiez, et qui leur auoient promis vne fidelité si inuiolable par tant de pourparlers de paix, tant d'ambassades de part et d'autre, et par tant de presents si solempnels.

Le troisième iour de ce mois, sur les quatre à cinq heures du soir, nos canots estant arriuez à vne Isle où nous deuions nous arrester, un Capitaine qui venoit dans le dernier canot, commença le

premier Acte de cette Tragedie, fendant d'un coup de hache le derriere de la teste à vne Huronne, parce qu'elle auoit refusé constamment de consentir à son impudicité, en ayant esté sollicitée pendant quatre iours. La nouuelle en estant venuë où nous estions, les Onnontagheronnons se mirent sous les armes, comme s'ils eussent eu volonté de se battre contre les Sonnotoueronnons pour venger cet assassinat. Ce Capitaine lascif des Onnontagheronnons fait ranger les Hurons au milieu de ses gens, hommes, femmes et enfans, allant de part et d'autre, comme pour appaiser les esprits. L'alloys et ie venois aussi tantost aux vns, tantost aux autres, ayant aduertî nos François de ne point s'engager en toute cette affaire, mais de demeurer paisibles. Ce Capitaine et moy nous auions des desseins bien differents : ie taschois de calmer l'orage, et ce malheureux l'excitoit, et y dispoisoit malicieusement toutes choses, iusqu'à ce qu'enfin le foudre qui auoit causé ce tonnerre, sortit de la nuë où il estoit caché, et tomba sur ces pauvres victimes innocentes, qu'on massacra à la veuë des femmes et des enfans : il y eut sept Chrestiens assommez à coups de haches et de cousteaux ; les femmes et les enfans furent faits captifs, et on les despoüilla de tout leur butin, des Robes de Castor, peaux d'Orignac Matchiées, colliers de Porcelaine, et des aumônes qu'on leur auoit faites à Kebec. Mes yeux furent contraints de voir ce spectacle d'horreur, et mon cœur en estoit transpercé. Ce fut alors que ie vis combien la Foy a de fortes consolations au milieu des douleurs les plus ameres. Il n'y eut aucunes de ces pauvres captiues qui ne receust avec amour les aduis que ie leur donnois, les faisant ressouenir que Dieu n'auoit pas promis aux Chrestiens les ioyes pour cette vie, mais pour l'éternité, et que souffrans en patience les miseres sur la terre, nous serons heureux dans le ciel. Elles offroient à Dieu leurs peines et leurs craintes, le benissant de ce qu'on ne pouuoit pas leur oster la Foy, ny l'esperance qu'elles auoient de mourir.

La nuit estant venuë, l'assemblay en vn Conseil public les Onnontagheronnons et les Sonnotoueronnons pour leur parler sur ce qui estoit arriué : ie leur declaray hautement que les coups qui estoient tombez sur la teste de nos Hurons, auoient fendu mon cœur, et que ie ne pouuois retenir mes larmes dans vn tel obiet de pitié ; qu'un pere et vne mere ne pouuoient voir leurs enfans massacrez et reduits en captiuité, sans souffrir dans leurs souffrances ; que ie voulois bien qu'ils sceussent que i'auois vn cœur de Pere et des tendresses de mere pour ces pauvres Chrestiens Hurons, que ie conduisois depuis vingt ans, qui auoient de l'amour pour moy, et pour lesquels ie conseruerois vne amitié inuiolable iusqu'à la mort. Oüy, leur disois-ie, tuez-moy, bruslez-moy, et qu'ils vivent, si par ma mort ie les puis ressusciter ; mais puis que ces souhaits ne peuuent pas auoir d'effect, i'ay trois paroles à vous porter.

La premiere, que vous arrestiés vostre fureur et vostre hache, et que vous ne continués pas vostre cruauté sur ceux qui sont restés. C'est desia trop de sang innocent respandu ; Dieu qui l'a veu, en tirera vengeance, si vous l'irrités dauantage.

La deuxieme, afin que vous traitiez fauorablement ces pauvres femmes et ces enfans captifs, ne les considerant plus comme vne nation differente de la vostre, mais comme vn mesme peuple avec vous.

La troisieme, afin que nous continuions nostre voyage, comme si rien n'estoit arriué. L'employay pour cela six mille grains de Porcelaine. Ils me firent response qu'ils y auroient esgard.

Mais ce capitaine malheureux et perfide eut bien le front de me dire publiquement, que Monsieur le Gouverneur, le P. Mercier et le P. Chaumonot leur auoient donné commission de faire ce coup de cruauté : ie luy repartis hautement que cela estoit faux, et que ces trahisons estoient esloignées de nostre esprit, autant que le ciel de la terre ; sur quoy il n'eut point de replique,

sinon que ie ne sçauois pas tout ce qu'il sçauoit.

On nous auoit donné secretement aduis que cette nuict là mesme, on deuoit acheuer sur nous le dernier acte de la tragedie : toutes choses y sembloient disposées, et nous y estions préparés ; mais il a pleu à Dieu se contenter iusqu'à present de nostre volonté. Ce sera quand il luy plaira ; mais nous voyons de tous costés des tempestes qui se preparent, et des orages qui semblent ne deuoir fondre que sur nous. Trop heureux que nos vies soient consommées au seruice de Dieu, et que nous mourions pour sa gloire : car à la vie et à la mort, nous sommes tous à luy.

Je recommande aux prieres de tous nos bons amis cette Eglise captiue et cette Eglise souffrante, avec les Pasteurs et le troupeau.

M. R. P.
De V. R.

Le tres-humble et obeyssant
seruiteur en N. S.

PAUL RAGUENEAU,
De la Comp. de Iesvs.

*Extrait d'une autre Lettre enuoyée
par la mesme voye.*

Ie louë Dieu de ce que V. R. continue encore dans le soin de nos affaires ; mais ie suis vn peu surpris de ce que vous nous parlez neantmoins d'un autre air qu'à l'ordinaire. Où est le temps que vous nous escriuiez que nous n'auions rien à craindre, et que Dieu vous enuoyoit de quoy nous secourir en ce bout du monde ? D'où vient que main-

tenant vous vous plaignez de nos dépenses excessiues ? Nous sommes en vn païs où les frais sont bien plus grands qu'aux Hurons, où nous ne deuons attendre aucun soulagement de ces contrées, parmy des traistres et des fourbes qui sont en possession de nous maltraitter depuis long-temps. C'est vn ramas de captifs amenez de tous costez, qui apres tout sont capables d'estre faits enfants de Dieu. L'en ay baptisé, pour ma part, plus de quatre cens depuis vn an. Nous marchons, la teste leuée, au milieu des dangers, au trauers des iniures, des huées, des calomnies, des haches et des couteaux, avec lesquels on nous poursuit assez souuent pour nous mettre à mort. Nous sommes presque tous les iours à la veille d'estre massacrez : *Quasi morientes, et ecce uiuimus*. Et vous nous dites que vous ne sçauriez plus soustenir cette Mission. L'ayme mieux, mon Reuerend Pere, me tenir aux dernieres parolles de vostre Lettre, qui dit qu'apres tout si nous faisons bien de nostre costé, Dieu fera du sien ce qu'il faut. Oüy, assurément, il nous secourra, si nous cherchons sa gloire, si nous exposons nos vies pour l'application de son sang sur ces pauvres ames abandonnées. C'est ce que font icy tous nos Peres avec des peines et des trauaux incroyables. Si Dieu qui nous a amenez en cette Barbarie, nous y fait égorger, qu'il soit beny à iamais ; c'est Iesvs-Christ, c'est son Euangile, c'est le salut de ces pauvres ames qui nous tient et qui nous arreste presque au milieu des flammes. Nos yeux sont accoustumez à voir brusler et manger les hommes. Priés Dieu qu'il fasse des Chrestiens de ces Anthropophages, et qu'il nous fortifie de plus en plus ; et nous le priérons de toucher les cœurs de ceux qui l'ayment, afin qu'ils vous aydent à nous secourir.

Extrait du Priuilege du Roy.

Par Grace et Priuilege du Roy, il est permis à SEBASTIEN CRAMOISY, Marchand Libraire Juré en l'Vniuersité de Paris, Imprimeur ordinaire du Roy et de la Reine, Directeur de l'Imprimerie Royale du Louure, Bourgeois et Ancien Escheuin de Paris, d'imprimer ou faire imprimer, vendre et debiter vn Liure intitulé : *La Relation de ce qui s'est passé en la Mission des Peres de la Compagnie de Iesus, au Païs de la Nouvelle France, és années 1656. et 1657. etc.*, et ce, pendant le temps et espace de vingt années consecutives. Avec defenses à tous Libraires, Imprimeurs et autres, d'imprimer ou faire imprimer le dit Liure, sous pretexte de déguisement ou changement qu'ils y pourroient faire, aux peines portées par le dit Priuilege. Donné à Paris, le 3. Decembre 1657.

Signé par le Roy en son Conseil,

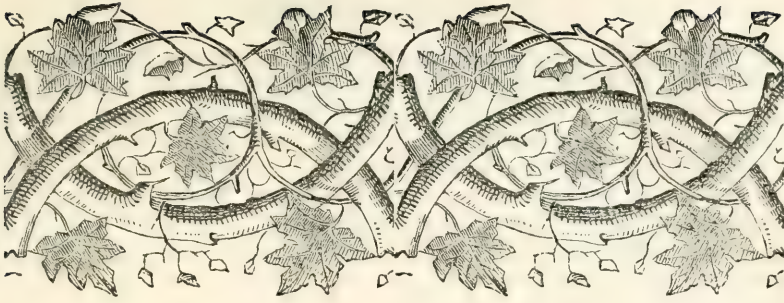
MABOVL.

Permission du R. P. Prouincial.

NOVS LOVYS CELLOT, Prouincial de la Compagnie de IESVS, en la Prouince de France, auons accordé pour l'aduenir au sieur SEBASTIEN CRAMOISY, Marchand Libraire, Imprimeur ordinaire du Roy et de la Reine, Directeur de l'Imprimerie Royale du Louure, Bourgeois et Ancien Escheuin de cette Ville de Paris, l'impression des *Relations de la Nouvelle France*. Fait à Paris ce 23. Decembre 1656.

Signé,

LOVYS CELLOT.



RELATION

DE CE QVI S'EST PASSÉ DE PLUS REMARQUABLE

AUX MISSIONS DES PÈRES DE LA COMPAGNIE DE IESVS, EN LA NOUVELLE FRANCE,

ÈS ANNÉES 1657 ET 1658. (*)

CHAPITRE PREMIER.

Du retour de nos Peres et de nos François du païs des Onnontagheronnons.



ENCORE qu'il soit vray que les Iroquois soient subtils, adroits, et de grands fourbes, ie ne scaurois neantmoins me persuader qu'ils ayent tant d'esprit et tant de conduite, et qu'ils soient si grands politiques, que pour perdre les François, les Hurons, les Algonquins, et leurs Alliez, ils se soient seruis des ruses et des intrigues qu'on leur impute.

Ils ont pressé plusieurs années avec des instances incroyables, avec des témoignages d'une affection tres-particuliere, et même avec des menaces de rupture et de guerre, si on méprisoit leur amitié et si

on rebutoit leur demande ; ils ont, dis-je, pressé et prié que pour marque de paix et d'alliance avec eux, vn bon nombre de François montast en leur païs, les vns pour les instruire, et les autres pour les proteger contre leurs ennemis.

Les Agnieronnons voulant trauerser ce dessein, ils se sont battus les vns contre les autres, iusques à souiller la terre de sang et de meurtre. Quelques-vns croyent que tout cela se faisoit par feinte, pour mieux cacher leur ieu ; mais il me semble que le ieu n'est gueres agreable, où il y va du sang et de la vie. Je doute fort que la politique Iroquoise puisse aller iusques là, et que des Barbares qui ont peu de dependance les vns des autres, puissent cacher si longtemps leurs intrigues.

Je croy plustost que les Iroquois Onnontagheronnons demandoient des François avec sincerité, mais les vns avec des veuës bien differentes des autres. Les Anciens se voyant engagez dans de grandes guerres contre quantité de Nations qu'ils auoient prouoquées, demandoient des Hurons, comme des gens

(*) D'après l'édition de Sébastien Cramoisy et Gabriel Cramoisy, publiée à Paris en 1659.

qui pouuoient grossir leurs troupes ; ils souhaitoient des François pour tirer d'eux des armes à feu, et pour raccommoder celles qui se rompoient. De plus, comme les Agnieronnons les traitoient quelquesfois assez mal, lors qu'ils passaient par leurs Bourgades pour aller trafiquer avec les Hollandois, ils vouloient sortir de cette dependance, en ouurant le commerce avec les François. Ce n'est pas tout, les armes estant journalieres, ils demandoient que nos François fissent vn grand Fort en leur païs, pour leur seruir de retraite, ou du moins à leurs femmes et à leurs enfans, en cas que leurs ennemis les pressassent de trop près. Voilà les veuës des politiques Iroquois. Le commun peuple ne penetroit pas si auant : la curiosité de voir des étrangers venus de si loing, l'esperance d'en retirer quelque petit emolument, leur donnoit enuie de les voir ; mais les Hurons Chrestiens et captifs parmy ces peuples, et ceux qui approuuoient leur vie, et les discours qu'ils tenoient quelquefois de nostre creance, ne respiroient rien tant au monde que la venuë des Predicateurs de l'Euangile, qui les auoient engendrez à Iesus-Christ.

Mais si-tost que les Capitaines et les Anciens se sont veus maistres de leurs ennemis, ayant dompté toutes les Nations qu'ils auoient attaquées ; si-tost qu'ils ont creu que rien ne pouuoit plus resister à leurs armes, le ressouuenir des torts qu'ils pretendent auoir autrefois receus des Hurons, la gloire de triompher des Europeans, aussi bien que des Americains, leur a fait prendre la resolution de se venger des vns, et de perdre les autres ; si bien qu'à mesme temps qu'ils virent la nation de Chat qu'ils redoutoient, subiuagée par leurs armes et par les forces des Sonnotoueronnons leurs Alliez, ils auroient fait main-basse sur tous les François d'Onnontaghé, n'estoit qu'ils pretendoient se seruir d'eux, comme d'vne amorce pour attirer quelques Hurons, et les massacrer, comme ils ont fait. Et si dès lors la consideration de quelques-uns de leurs gens qui estoient demeurez

à Kebec, ne les eust arrestez, le chemin d'Onnontaghé eust seruy de tombeau aux François aussi bien qu'aux Hurons, comme il se verra cy-après. Depuis ce temps-là, nos Gens ayant decouvert leur conspiration, et reconnu que leur mort estoit concludë, penserent à leur retraite, dont il sera parlé dans la lettre suiuiante.

—

Lettre du Pere Paul Ragueneau au Reuerend Pere Iacques Renault, Provincial de la Compagnie de Iesus en la Prouince de France.

MON R. PERE,

Pax Christi,

La presente est pour informer V. R. que nous voilà de retour de la Mission des Iroquois, chargez de quelques dépouilles remportées sur l'Enfer. Nous portons entre nos mains plus de cinq cens enfans, et quantité d'adultes, pour la plupart morts après le Baptisme. Nous auons rétablý la Foy et la pieté dans les cœurs d'vne pauvre Eglise captive, dont nous auions ietté les premiers fondemens au païs des Hurons. Nous auons publié l'Euangile à toutes les Nations Iroquoises ; de sorte que desormais elles seront sans excuse, et Dieu sera pleinement iustificié sur elles au grand iour du Iugement.

Le Diable, enragé de nous voir faire vne si belle moisson et iouir si pleinement des fruits de nostre entreprise, s'est seruy de l'inconstance des Iroquois, pour nous chasser du centre de ses Estats : car ces Barbares, sans autre suiet que pour suivre leur humeur volage, ont repris la guerre contre les François, dont les premiers coups ont esté déchargez sur nos bons Chrestiens Hurons qui montoient avec nous à Onnontaghé, sur la fin de l'Esté dernier, et qui furent cruellement massacrez entre nos bras, et dans nostre sein, par la plus insigne trahison qui se puisse imaginer. Ils firent en suite

leurs pauvres femmes captiues, et même en bruslerent quelques-vnes à petit feu, avec leurs enfans de trois et quatre ans.

Cette sanglante execution a esté suivie du meurtre de trois François, à Montreal, par les Onneiotchronnons, qui enleuerent leurs chevelures, et les porterent comme en triomphe dans leurs bourgades, pour marque de guerre declarée.

Ce coup d'hostilité barbare ayant obligé M. Dailleboust, commandant pour lors en ce pais, de faire arrester et mettre aux fers à Montreal, aux Trois-Rivieres et à Quebec, vne douzaine d'Iroquois qui, pour lors, s'y estoient rencontrez, partie Onnontagheronnons, et la pluspart Agnieronnons, l'une et l'autre nation Iroquoise fut irritée de cette detention de leurs gens, pretendant qu'elle estoit inique, et pour s'en venger cruellement, il conuoquerent vn conseil secret, où ils formerent le dessein d'une guerre implacable contre les François ; toutesfois ils iugerent à propos de dissimuler pour quelque temps, iusques à ce que par le renvoy du Pere Simon le Moyne, qui estoit pour lors à Agnégué, ils eussent obtenu la deliurance de leurs Gens qui estoient aux fers, faisant leur compte qu'incontinent après ils déchargeroient les premiers coups de leur fureur sur nous autres François qui estions à Onnontaghé, au nombre de cinquante à soixante, engagez au cœur de leur pais, comme dans vne prison, d'où ils croyoient qu'il nous estoit impossible de sortir.

Ils eurent mesme la veuë dans ce Conseil, qu'en nos personnes ils auroient de precieus ostages, soit pour retirer par échange ceux de leurs Gens qui estoient dans nos prisons, soit pour obtenir tout ce qu'il leur plairoit, lors qu'à la veuë de nos habitations Françaises ils nous feroient sentir les effets de leurs cruautés ; et sans doute que ces spectacles pleins d'horreur, et que les cris lugubres de quarante et cinquante François innocens auroient touché de compassion, et auroient mis en

peine le Gouverneur et les habitans de quelque place que ce fust.

Nous ne scauions ces malheureux desseins des Iroquois que dans le secret ; mais nous voyions ouvertement leurs esprits preparez à la guerre, et dès le mois de Feurier, diuerses bandes se mettoient en campagne pour cet effet, 200. Agnieronnons d'une part, 40. Onneiotchronnons d'une autre, et quelques troupes d'Onnontaghé auoient desia pris le deuant, pendant que le gros de l'armée s'amasseroit.

Nous ne pouuions pas esperer, humainement parlant, pouuoir tirer de ces dangers qui nous enuiironnoient de toutes parts, une cinquantaine de François qui nous auoient confié leurs vies, et dont nous nous sentions responsables deuant Dieu et deuant les hommes. Ce qui nous mettoit plus en peine, n'estoit pas tant les feux dans lesquels vne partie de nos François deuoient estre iettez, comme la captiuité malheureuse à laquelle plusieurs d'entre eux estoient destinez par les Iroquois, et où le salut de leurs ames estoit bien plus à plaindre que la perte de leurs corps. C'est ce que la pluspart apprehendoient plus viuement, qui se voyant desia comme captifs, souhaitoient les coups de hache, ou mesme les feux, plustost que cette captiuité. Ils estoient mesme resolus, pour n'en venir à ce malheur extreme, de tenter tout et de s'enfuir chacun de son costé dans les bois, ou bien pour y perir de faim et de miseres, ou tascher de se rendre à quelqu'une des habitations Françaises.

Dans ces desseins si precipitez, nos Peres et moy, et vn gentilhomme nommé Monsieur du Puys, qui commandoit tous nos François, avec vne garnison de dix Soldats (dont neuf estoient desia d'eux-mesmes resolus de nous abandonner), nous iugeasmes qu'il valoit mieux se retirer de compagnie, ou pour s'entr'animer les vns les autres à la mort, ou mesme pour la vendre plus cher.

Pour cela il falloit partir sans qu'on en eust aucun vent : car le moindre soupçon qu'eussent eu les Iroquois de

nostre retraite, eust hasté sur nous le malheur que nous voulions fuir. Mais comment esperer de pouuoir partir sans estre découuerts, estant au centre du pais, et tousiours obsedez de quantité de ces barbares, qui ne delogeoient point d'auprès de nostre maison, pour espier nostre contenance en cette con-ioncture ? Il est vray qu'ils ne pensoient pas que nous eussions iamais eu le courage d'entreprendre ce coup, sçachans bien que nous n'auions ny canots, ny matelots, et que nous ignorions les chemins bordez de precipices, où vne douzaine d'Iroquois nous pouuoient défaire aisément, outre que la saison estoit insupportable dans la froideur des eaux glacées, où toutefois il falloit traîner les canots, se iettant à l'eau et y demeurant les heures entieres, quelquefois iusques au col ; et iamais nous n'auions entrepris de telles expeditions, sans auoir des Sauvages pour nous conduire.

Nonobstant ces obstacles qui leur paroissoient, aussi bien qu'à nous, insurmontables, Dieu qui tient entre ses mains tous les momens de nos vies, nous inspira si heureusement tout ce qu'il falloit faire, qu'estant partis le 20. iour de Mars de nostre maison de sainte Marie, proche d'Onnontaghé, sur les onze heures de nuit, sa diuine Prouidence nous conduisant comme par vn miracle continuel au milieu de tous les dangers imaginables, nous arriuasmes à Quebec le 23. du mois d'Auril, ayant passé par Montreal et par les Trois-Riuieres, auant qu'aucun canot eust pu y estre mis à l'eau, la riuere n'y ayant pas esté libre pour la nauigation que le iour mesme que nous y parusmes.

Toutes les habitations Françaises nous regardoient comme des personnes venuës de l'autre monde, et ne pouuoient assez admirer la bonté de Dieu, qui, d'un costé, nous auoit miraculeusement deliurez d'un si euident peril, et d'autre part auoit tiré de peine tous les François de Montreal, des Trois-Riuieres et de Quebec, qui se sentoient quasi obligez de supporter des Iroquois des choses insupportables, et ne pas

reprimer les excès de leurs insolences, de peur que le contre-coup n'en retombast sur nous, qui estions en proye et à la discretion de l'ennemy commun.

Et certainement il estoit bien temps d'arriuer ; car nous apprismes à Montreal, que deux cents Agnieronnons venus en guerre, estoient proche de là, et mesme par les chemins nous en auions apperceu les pistes, et veu des feux de quelques bandes détachées, qui nous eussent fait vn mauuais party, si nous n'eussions hasté nostre marche.

Quelques autres troupes ennemies parurent aussi aux Trois-Riuieres, et y firent prisonniers trois ieunes hommes qui ne faisoient que d'en sortir pour aller au trauail, sans que l'on peust leur donner aucun secours, quoy que les Iroquois les entraînassent à la veuë de tous ceux du bourg.

A Quebec, le mesme ennemy s'est fait voir dans les campagnes voisines : il a tué du monde quasi dans nos portes, il s'est ietté sur de pauvres femmes Algonquines, qui y furent surprises en plein midy, les vnes tuées sur la place, et les autres emmenées captiues, que toutesfois l'on recouura ; nos François, les Hurons et les Algonquins ayant poursuiuy l'ennemy, et luy ayant coupé chemin ; mais les meurtriers s'échapperent, disparaissant au moment qu'ils paroissent lors qu'ils se sentent les plus foibles. Ce sont des renards en leurs approches, ils attaquent en lions, et disparaissent en oiseaux faisans leur retraite.

Nous nous reconnusmes encore plus obligez à remercier Dieu d'une protection si particuliere sur nous, lors qu'estant arriuez à Quebec, nous auons appris de diuers endroits, tant de quelques Hurons venus d'Anniegué, où ils estoient captifs, que de quelques autres venus d'Onnontaghé, que le dessein des Onnontagheronnons auoit esté de massacrer tous nos François, dès lors qu'ils arriuerent en leur pais l'année 1656. mais que l'exécution en auoit esté différée iusques à l'année suiuaute, après que les Hurons y auroient esté attiréz par nostre moyen, sur lesquels

l'on devoit exercer la mesme cruauté : en sorte que tout le bon accueil que l'on auoit fait à nos Peres et à nos François depuis leur arriuée à Onnontaghé, n'auoit esté qu'une suite de ce dessein perfide, et vne fourbe des Anciens et des Capitaines Iroquois qui conduisoient secrètement cette trahison, dans l'esperance qu'ils auoient, que si nous estions satisfaits de leur procedé, les Hurons restez à Quebec croiroient qu'il n'y auoit rien à craindre pour eux à Onnontaghé, et que pour lors y montant sur cette creance, l'on feroit les femmes et les enfans captifs, et l'on massacrerait les hommes. C'est ce qui fut executé cruellement sur nos bons Chrestiens Hurons, qui montoient avec nous à Onnontaghé, le troisiéme iour d'Aoust de l'année dernière 1657.

Que si pour lors nous ne fusmes pas enuoloppez dans ce cruel massacre, ce fut vne providence de Dieu, en ce qu'il y auoit cinquante Onnontagheronnons qui estoient descendus à Quebec, pour y aller querir le reste des Hurons qui n'auoient pas voulu monter avec nous, ayant pressenty le malheur qui nous arriua. Ces cinquante Onnontaghteronnons nous sauuerent la vie sans y penser, pource que leurs compatriotes vouloient attendre leur retour, auant que d'exercer en nostre endroit ce dernier acte d'hostilité. Cette mesme Providence qui veilloit amoureusement sur nous, ne permit pas que ces cinquante Onnontagheronnons retournassent en leur pais, auant que la nouuelle y fust arriuée, des Iroquois que l'on arresta et qu'on mit aux fers à Montreal, aux Trois-Riuieres et à Quebec, l'année passée 1657 : ce qui suspendit tous leurs mauuais desseins sur nous. Dieu cependant nous les ayant fait connoistre et nous ayant donné le courage, les forces et les moyens pour nous retirer heureusement de la captiuité où nous estions, au milieu de ce peuple barbare et ennemy.

Ce n'est pas d'aujourd'huy que les desseins de Dieu sont adorables sur ses esleus, et qu'il trouve sa gloire par des voyes toutes opposées aux nostres, dont

les ressorts ne paroistront que dans l'éternité. Car outre les victimes de nos Peres, qui estoient toutes prestes d'estre immolées, et à qui Dieu n'a pas voulu mettre le feu, quoy que l'Iroquois en eust desia préparé le buscher ; les sentiments des Chrestiennes Huronnes furent vraiment Chrestiens à la mort de leurs maris et de leurs peres, dont le sang reiaillissoit sur elles aussi bien que sur nous.

Grand Dieu, s'écrioit l'une, mélez mon sang avec celui de mon mary ; qu'on m'arrache auourd'huy la vie ; iamais l'on ne me pourra arracher la foy que j'ay au cœur.

Mon Dieu, disoit vne autre, ie croy fermement que vous estes le Tout-puisant, quoy que ie voie vos seruiteurs massacrez par vos ennemis ; vous n'avez pas promis que nostre foy nous exempteroit de la mort ; nos esperances sont pour vne autre vie ; il faut mourir en terre, pour viure dans le Ciel.

Comme on massacroit vne de ces femmes fortes, nommée Dorothee, à coups de haches et de cousteaux, à l'entrée du bourg d'Onnontaghé, voiant les larmes d'une petite fille de huit ans, qui auoit esté au seminaire des Vrsulines, elle luy dit : Ma fille, ne pleure pas ny ma mort, ny la tienne ; nous irons auourd'huy de compagnie au Ciel ; Dieu y aura pitié de nous à toute éternité ; les Iroquois ne pourront pas nous raur ce grand bien. Puis en mourant, elle s'écria : Iesvs, aiez pitié de moy. Et sa fille fut tuée sur l'heure mesme à coups de cousteaux, prononçant les memes paroles que sa mere auoit dites : Iesvs, aiez pitié de moy.

Deux autres, estant brûlées à petit feu, s'écrioient au milieu des flammes, qu'elles mouroient Chrestiennes, et qu'elles s'estimoient heureuses que Dieu les vist dans leurs tourmens et qu'il connust leur cœur. Oüy, disoit l'une, si nos corps estoient immortels, les Iroquois rendroient nos peines immortelles : puis-que nos ames ne peuuent pas mourir, est-ce chose incroyable que Dieu, qui n'est rien que bonté, doie les recompenser à toute éternité ?

Ces meres embrassoient leurs enfans qu'on auoit iettez dans ces flammes, et l'excès de toutes ces cruautés barbares ne pût iamais les separer : tant il est vray que la foy et l'amour de Dieu sont plus forts que le feu et la mort.

C'est dans le Ciel, où nous verrons plus pleinement les ressorts adorables et aimables de la prouidence de Dieu, sur ceux qu'il a choisis au milieu de cette barbarie pour en faire des Saints. Nos Eglises sont vraiment souffrantes, et le Diable y fait ses rauages ; mais Dieu en tirera sa gloire en dépit de l'Enfer. C'est à nous de faire ce que nous pourrons ; c'est à luy seul de faire ce qu'il luy plaira.

De V. R.

Le tres-humble et obeissant
seruiteur en N. S.

PAUL RAGVENEAV.

De Quebec, ce 21 d'Aoust 1658.

CHAPITRE II.

*De l'industrie et du courage de nos
Francois dans leur retraite
d'Onnontaghé.*

Le Pere Iean De Brebeuf, le Pere Gabriel Lallement, le Pere Isaac Iogues, et les autres, pour la pluspart, qui ont esté brûlez et mangez par les Iroquois, pouuoient assez facilement échapper des mains et de la dent de ces anthropophages ; mais le Sacrement de Penitence qu'ils vouloient administrer à quelques Neophytes deuant leur mort, et le Baptisme qu'ils vouloient conferer à quelques Catechumenes, leur firent preferer les feux et la rage des Iroquois, à la douceur de la vie. C'estoit fait de tous nos Peres et de tous nos Freres d'Onnontaghé, s'ils se fussent trouuez en vn pareil rencontre ; mais voiant que

leur mort seroit inutile à vne pauvre Eglise captiue qu'ils abandonnoient, et que leur esclavage ne les auroit pas soulagez, d'autant que ces barbares les deuoient lier et garotter, et les mener à Kebec, pour retirer en contre-échange leurs compatriotes, que nos François retiennent dans les fers ; voiant, dis-ie, que leur mort et leur captiuité seroit plus nuisible que profitable à la Colonie Françoise, ils prirent resolution de se sauuer et de trauailler à la conseruation des François, qui s'alloient perdre en se diuisant et en se separant les vns des autres.

La resolution prise, il falloit trouuer les moiens de l'executer. Il est plus aisé de donner des preceptes que de les garder. Nos François n'eurent pas de peine à se resoudre de conseruer leurs vies, et d'eiter leur mort ; les glaces, les vents, en vn mot, l'impossibilité de partir les arresterent iusques à la veille du iour destiné à leur massacre ; pas vn ne doutoit qu'il ne fallust faire retraite, et au plustost. Voions maintenant comme ils s'y prirent : la Lettre suiuite nous le decourira.

*Lettre du Pere Paul Raguenau au
Pere Procureur des Missions de la
Compagnie de Iesus en la Nouvelle-
France.*

MON R. PERE,

Pax Christi,

V. R. sera bien-aise d'apprendre les particularitez de nostre départ de sainte Marie des Iroquois, pour ioinde ses actions de graces à celles que nous deuons à la Bonté diuine, qui nous a retirez avec bien des merueilles d'un lieu où son amour ne nous auoit pas conduits sans quelques prodiges. Nous deuions perir en montant, la mort nous attendoit à nostre arriuee ; nostre départ a tousiours passé pour impossible, et neantmoins *ecce viuimus*, nous sommes pleins de vie, et nous auons eu le bon-

heur de mettre en possession de la vie éternelle quantité de ceux qui se pre-
paroiént à boire nostre sang, et ietter
nos corps tout viuans dans leurs feux.

La resolution estant prise de quitter
ces terres où Dieu auoit pris, par nostre
moien, le petit nombre de ses esleus,
les difficultez paroissoient insurmon-
tables dans l'exécution, pour laquelle
toutes choses nous manquoient.

Pour suppléer au défaut des canots,
nous auions fait, en cachette, deux bat-
teaux d'une nouuelle et excellente stru-
cture, pour passer les rapides : ces bat-
teaux ne tiroient que fort peu d'eau, et
portoient beaucoup de charge, quatorze
ou quinze hommes chacun, et la valeur
de quinze à seize cents liures pesant.
Nous auions de plus quatre canots à
l'Algonquine, et quatre à l'Iroquoise, qui
deuoient composer nostre petite flotte
de cinquante-trois François.

Mais la difficulté estoit de faire l'em-
barquement sans estre apperceus des
Iroquois, qui nous obsedoient conti-
nuellement. Le transport des batteaux,
des canots et de tout l'équipage, ne
pouuoit pas se faire sans vn grand bruit :
et neantmoins, sans le secret, il n'y
auoit rien à esperer qu'un massacre ge-
neral de tous tant que nous estions, au
moment que l'on se fust apperceu que
nous eussions eu la moindre pensée de
nous retirer.

Pour cela, nous inuitasmes tous les
Sauuages qui estoient proche de nous,
à vn festin solemnel, où nous emploias-
mes toute nostre industrie, et n'épar-
gnasmes ny le son des tambours, ny les
instrumens de musique, pour les en-
dormir par vn charme innocent.

Celuy qui presidoit à la ceremonie,
ioüa son ieu avec tant d'adresse et de
bonheur, qu'un chacun vouloit contri-
buer à la ioie publique : c'estoit à qui
ietteroit des cris plus perçans, tantost
de guerre, tantost d'allegresse ; les Sau-
uages, par complaisance, chantoient et
dansoient à la Françoisé, et les Fran-
çois à la Sauuage. Pour les animer de
plus en plus à ce beau ieu, on dis-
tribua des presens à ceux qui iouoient
mieux leur personnage, et qui menoient

plus de bruit, pour étouffer celuy qu'une
quarantaine de nos gens faisoient au
dehors, dans le transport de tout nostre
équipage. Tout l'embarquement estant
fait, le festin se finit à point nommé,
les conuiez se retirent, et le sommeil
les aiant bientost abattus, nous sor-
tismes de nostre maison par vne porte
de derriere, et nous embarquasmes à
petit bruit, sans dire Adieu à nos Sau-
uages, qui faisoient les fins, et qui pen-
soient nous amuser iusques au temps
de nostre massacre, de belles apparen-
ces et par des témoignages de bonne
volonté.

Nostre petit Lac, sur lequel nous vo-
guions en silence dans les tenebres de la
nuit, se geloit à mesure que nous auan-
cions, et nous faisoit craindre d'estre
arrestez dans les glaces, après auoir
euité les feux de l'Iroquois. Dieu nous
en deliura pourtant, et après auoir
auancé la nuit et tout le iour suiuant
par des precipices et par des cheutes
d'eau effroiables ; enfin nous nous ren-
dismes le soir dans le grand Lac Onta-
rio, à vingt lieuës du lieu de nostre dé-
part.

Cette premiere iournée estoit la plus
dangereuse, car si les Iroquois eussent
apperceu nostre sortie, ils nous eussent
coupé chemin, et n'eussent-ils esté que
dix ou douze, il leur estoit facile de
nous mettre en desordre, la riuiera
estant tres-étroite, et terminée, après
dix lieuës de chemin, d'un precipice
affreux, où nous fusmes obligez de met-
tre pied à terre, et porter l'espace de
quatre heures nostre bagage et nos ca-
nots, par des chemins perdus, et cou-
uerts d'une Forest espaisse qui eust
seruy de Fort à l'ennemy, et d'où à
chaque pas il eust pu nous assommer,
et tirer sur nous sans estre apperceu.

La protection de Dieu nous accom-
pagna visiblement dans tout le reste du
chemin, y marchant dans des perils
qui nous faisoient horreur après les
auoir euité, et n'ayant point la nuit
d'autre giste que sur la neige, après
auoir passé les journées entieres dans
les eaux et parmy les glaces.

Dix iours après nostre départ, nous

trouvâmes le Lac Ontario, sur lequel nous voguions, encore gelé en son emboucheure : il fallut prendre la hache en main pour fendre la glace, et se faire passage ; mais ce fut pour entrer deux iours après dans vne cheute d'eau, où toute nostre petite flotte se vit quasi abîmée. Car nous estant engagez dans vn grand sault, sans le connoistre, nous nous trouvâmes au milieu de ses brisans, qui, par le rencontre de quantité de gros rochers, éleuoient des montagnes d'eau et nous iettoient dans autant de precipices, que nous donnions de coups d'airons. Nos batteaux qui, à peine, auoient demy-pied de bord, se trouuerent bientost chargez d'eau, et tous nos gens, dans vne telle confusion, que leurs cris meslez avec le bruit du torrent nous faisoient voir l'image d'un triste naufrage. Il falloit pourtant pousser outre, la violence du courant nous emportant malgré nous dans de grandes cheutes et par des chemins où iamais on n'auoit passé. La crainte redoubla à la veüe d'un de nos canots englouty dans vn brisant qui barroit tout le rapide, et qui estoit neantmoins la route que tous les autres deuoient tenir. Trois François y furent noiez, vn quatrième aiant échappé heureusement, s'estant tenu attaché au canot, et aiant esté secouru au bas du sault, lors qu'il estoit sur le point de lascher prise, les forces luy manquant quasi avec la vie. Ceux qui furent noiez auoient communiqué ce iour-là, et s'estoient saintement disposez à la mort, sans sçauoir qu'elle fust si proche. Mais Dieu qui connoist ses esleus, les y auoit amoureusement preparez. Ce nous est vne consolation de pouoir dire : *Pater, quos tradidisti mihi, non perdidisti ex iis quemquam* ; car ces trois noiez estant au Ciel, ne sont perdus qu'heureusement, aiant trouué Dieu et leur salut dans leur perte.

Le 3. d'Auril nous abordâmes à Montreal au commencement de la nuit : les glaces n'en estoient parties que le iour mesme, et elles nous eussent arresté, si nous fussions arriuez plustost. Nous nous vismes obligez de seiourner au mesme lieu quatorze iours, les Ri-

uieres qui estoient plus bas n'estant pas encore déprises.

Le 17. d'Auril nous nous rendîmes aux Trois-Riuieres, d'où les glaces n'estoient parties que le iour precedent : nous y passâmes la Feste de Pasques.

Le Mardy nous arriuasmes heureusement à Quebec ; vn iour plustost nous n'eussions pas pu y aborder, tout n'y estoit qu'un pont de glace depuis la coste de Lauson, d'où on auoit encore trauersé la Riuere à pied sec le iour de Pasques.

Vraiment l'Ange de Dieu nous conduisoit dans nos démarches et dans nos demeures, comme il conduisoit autrefois son peuple bien-aimé au sortir de la captiuité d'Egypte, du milieu des Nations barbares. Louez Dieu avec nous, de ce qu'il nous a deliurez d'une seruitude bien plus dangereuse, après auoir beny nos trauaux par le salut de quantité d'ames qui iouissent maintenant du repos eternel.

CHAPITRE III.

Journal de ce qui s'est passé entre les François et les Sauvages.

Outre les deux Lettres couchées aux deux Chapitres precedens, nous en auons receu quelques autres, et quelques memoires, qui composeront ce Journal.

Le mot Onnonta, qui signifie vne montagne, en langue Iroquoise, a donné nom à la Bourgade appelée Onnontaté, ou, comme d'autres la nomment, Onnontagé, pource que elle est sur vne montagne, et les peuples qui l'habitent s'appellent en suite Onnontaeronnons, ou bien Onnontagheronnons. Ces peuples ayant long-temps et instamment demandé qu'on enuoyast quelques Peres de nostre Compagnie en leur pais, enfin, l'année 1655. le Pere Ioseph Chamonot et le Pere Claude Dablon leur furent accordez. Ils les embarquerent le 19. de Septembre, et les rendirent à

Onnontaghé le 5 Novembre de la mesme année 1655.

L'année suivante 1656. ces deux bons Peres se voyant écouter avec applaudissement et avec bienueillance, le Pere Dablon quitta Onnontaghé le second iour de Mars, pour venir demander du secours à Kebec, où il arriua au commencement d'Auril, et en partit le 17 de May, en compagnie de trois Peres et de deux Freres de nostre Compagnie, et de bon nombre de François qui tirerent tous vers ce nouveau païs, ou ils se rendirent le 11. iour de luillet de la mesme année 1656.

L'an 1657. la moisson paroissant belle dans toutes les Bourgades des Iroquois superieurs, le commun peuple écoutant les bonnes nouuelles de l'Euangile avec simplicité, et les Anciens avec vne feinte bien cachée, le Pere Paul Ragueneau, le Pere François Du Peron, quelques François et plusieurs Hurons partirent de Montreal le 26. de luillet, pour aller secourir leurs freres et leurs compatriotes.

Le 3. iour du mois d'Aoust de la mesme année 1657. la perfidie des Iroquois commença à se découvrir par le massacre qu'ils firent des pauvres Hurons qu'ils menoient en leur païs, après mille protestations de bienueillance, après mille sermens à leur mode, qu'ils les traiteroient comme leurs freres. Et si quantité d'Iroquois ne fussent demeurés parmy les François auprès de Kebec, pour tascher d'emmener avec eux le reste des Hurons, qui, se deffians de ces traistres, ne s'estoient pas voulu embarquer avec les autres, c'estoit fait dès lors et des Peres, et des François qui montoient avec eux; et bien-tost après, tous ceux qui demouroient sur les riués du Lac Gannantaa, proche d'Onnontaghé, auroient couru la mesme fortune; mais la crainte que les François ne se vengeassent sur leurs compatriotes, arresta leur dessein, dont nos Peres eurent secretement connoissance incontinent après leur arriuée dans le païs. Vn Capitaine mesme qui scauoit le secret des Anciens, aiant pris quelques goust aux Predications de l'Euan-

gile, et se voyant fort malade, demande le Baptesme; l'ayant receu après vne suffisante instruction, il découurit les mauuais desseins de ses compatriotes à celui qui luy conféra, et peu de temps après il s'en alla au Ciel.

Le 9. du mesme mois d'Aoust, vingt Iroquois Agnieronnons aborderent à Quebec: c'estoit à qui entraîneroit en son païs, les restes de la pauvre Nation Huronne; les Iroquois d'en-haut et d'en-bas les attiroient avec les plus belles promesses du monde, et ils n'auoient tous que des intentions de les perdre.

Le 11. parut la barque de Monsieur Bourdon, lequel estant descendu sur le grand Fleuve du costé du Nord, vogua iusques au 55. degré, où il rencontra vn grand banc de glaces, qui le fit remonter, aiant perdu deux Hurons qu'il auoit pris pour guides. Les Eskimaux Sauuages du Nord les massacrerent, et blesserent vn François de trois coups de fleches et d'un coup de cousteau.

Le 21. quelques Hurons s'estant ioints avec les Agnieronnons, dont nous venons de parler, s'embarquerent à Kebec pour aller demeurer en leur païs, ignorant la captiuité qui les attendoit.

Le 26. le Pere le Moine les suivit, avec quelques autres Hurons, remenant vn ieune Iroquois Agnieronnon, qui estoit passé en France, et que nous auions renuoié à Kebec où on le rappelloit.

Le 3. de Septembre, les Onnontagheronnons, qui estoient demeurés à l'entour des habitations Françaises, enuoierent deux de leurs Gens vers les Hurons de Kebec, pour les presser de prendre Onnontaghé pour leur patrie, leur donnant mille assurances qu'ils seroient les tres-bien venus. C'estoit, comme j'ay dit, à qui auroit le debris de ce pauvre peuple. Or iaoit qu'ils ne sceussent pas ce qui estoit arriué à leurs freres, ils tascherent neantmoins de faire trouuer bon à ces Deputez, de remettre la partie iusques au Printemps suivant. Ce fut vn coup de Dieu: car ce dilaement obligea plusieurs Iroquois de passer l'Hyuer auprès des François, pour attendre les Hurons; ce qui empescha les Onnontagheronnons de met-

tre à mort, ou de se saisir de nos Gens, qui estoient en leur païs. Dieu leur vouloit donner, par cette prouidence si particuliere, le moien de se sauuer.

Le 9. du mesme mois de Septembre, nos Peres d'Onnontaghé enuoierent deux canots, pour donner nouvelle à Kebec, du massacre des pauvres Hurons Chrestiens, mis à mort par vne trahison inouïe de ces Barbares, comme nous l'auons marqué cy-dessus au 3 d'Aoust de l'an 1657. Ils deuoient aussi rendre des Lettres qui expliquoient l'estat du païs, et qui découuroient la mauuaise volonté des principaux de ces peuples vers les François. Nous en mîmes quelque chose à la fin de la Relation de l'an passé. Les Onneïotchronnons aiant eu le vent de l'enuoy de ces deux canots, les deuancerent, à dessein, comme on a sceu depuis, de massacrer ceux qui les conduisoient, et de jetter leurs Lettres au feu; mais nos Gens, aiant eûté leurs embusches et leurs poursuites, arriuerent enfin à Kebec le 6. d'Octobre, non sans l'étonnement de nos François. Je vous laisse à penser si les pauvres Hurons, qui n'auoient pas voulu suivre les Onnontagheronnons, benissoient Dieu, de se voir deliurez des pattes de ces loups. A peine y auoit-il vn mois, que ces malheureux les auoient voulu trahir. S'il faut auoir de l'esprit pour estre fourbe, ces peuples n'en manquent pas.

Le 16. vne chaloupe porta nouvelle à Kebec, que deux François auoient esté pillés au Cap à l'Arbre par des Iroquois. Ces Barbares, sous ombre qu'ils auoient de nos Gens en leur païs, commettoient quantité d'insolences, pillant des maisons, tuant les bestiaux des metairies Françaises. Les habitans s'en estant plaints fort souuent, enfin le 21. du mesme mois, Monsieur Dailleboust, qui commandoit pour lors, fit assembler les principaux pour voir quel remede on pourroit apporter à ces desordres. Il fut arrêté : 1. Qu'il ne falloit point commencer les premiers à irriter les Iroquois, mais qu'on pouuoit sans difficulté *vim vi repellere*, repousser par la force leurs insultes; 2. Qu'on de-

uoit tousiours traiter comme amis les Hurons et les Algonquins nos Alliez; 3. Qu'il falloit empescher que les Iroquois, soit d'en-haut ou d'en-bas, ne leur fissent aucun tort à la veuë de nos habitations.

Le mesme iour, il fit assembler les Algonquins et les Hurons, qui luy demanderent comme ils se comporteroient enuers les Iroquois. Il repartit, qu'ils les pouuoient attaquer et les combattre hors la veuë des habitations Françaises; que nous les protegerions dans cette étenduë, et que nous ne romprions iamais la paix, s'ils ne faisoient les premiers quelque acte d'hostilité.

Le 25. du mesme mois d'Octobre, quelques Iroquois Onneïotchronnons, voisins d'Onnontaghé, tuèrent trois François, à Montreal, à coups de fusil; arracherent à deux la peau de la teste, et l'emporterent en triomphe en leur païs. A l'occasion de ces meurtres, Monsieur de Maisonneufve fit arrester et mettre aux fers vn Sauuage Onnontagheronnon, qui, depuis quelque temps, chassoit en l'Isle de Montreal, et se retiroit le plus souuent avec les François.

Le 29. trois Onneïotchronnons se presentent au Fort de Montreal, demandent à parler à Monsieur de Maisonneufve, Gouverneur. Ils protestent qu'ils sont innocens et qu'ils sont tres-marris de l'attentat commis sur ses Gens. L'vn d'eux tire sept presens, composez de neuf colliers de porcelaine, avec ces paroles : *l'essuie le sang respandu sur la natte, ou sur la terre, où ie suis. l'ouure ta bouche, afin de bien parler. Je calme ton esprit irrité par ce mauuais coup. Je couure la terre souillée de sang, et t'enferme dans l'oubly cette meschante action. Je te say scauoir, que c'est l'Oïogouenronnon qui t'a tué. Je te donne vn breuuage pour te guerir. Je raffermis le May ébranlé auprès duquel se doiuent tenir les Conseils des Iroquois et des François.* Monsieur de Maisonneufve receut les presens, n'ayant pas encore assez de lumiere sur la déloiauté de ces perfides, qui paroissoient fort innocens. Il les inuita neantmoins de demeurer quelque temps auprès de nos François,

pour reconnoistre de plus près leur démarches ; mais comme ils se sentoient coupables, et qu'ils estoient camarades (à ce qu'on croit) de ceux qui auoient massacré nos gens, voiant d'ailleurs vn Sauvage Onnontagheronnon aux fers, ils s'enfuirent la nuit à la sourdine.

Le 1. iour de Nouembre, le canot que Monsieur de Maisonneufue auoit enuoié à Monsieur Dailleboust, pour luy donner aduis de ces meurtres, parut à Kebec, aiant passé par les Trois-Riuieres. A mesme temps, Monsieur Dailleboust commande qu'on arreste en toutes les habitations des François, tous les Iroquois qui s'y presenteroient, de quelque endroit qu'ils pussent estre. On auoit desia commencé d'arrester douze Agnieronnons aux Trois-Riuieres, dont vne partie fut enuoiée à Kebec.

Le 3. du mesme mois, quelques Algonquins, estant allez chasser et faire la petite guerre vers les Isles de Richelieu, tuèrent vn Sauvage Onnontagheronnon qu'ils rencontrèrent, et en apporterent la cheuelure à Kebec. Son compagnon s'estant eschappé, se retira à Montreal, où il fut mis aux fers.

Le 5. Monsieur Dailleboust assembla les François et les Sauvages nos Alliez, pour leur declarer le dessein qu'il auoit d'enuoier deux Agnieronnons de ceux qu'on luy auoit enuoiés des Trois-Riuieres, pour informer Ondesonk, c'est-à-dire le Pere le Moine, qui estoit au bourg d'Anié, ou, comme d'autres l'appellent, Aniegué, pour l'informer qu'on auoit tué trois François à Montreal, et qu'en suite on auoit retenu quelques Iroquois Agnieronnons en nos habitations. Voicy sommairement les paroles qui deuoient estre portées aux Anciens du pais : 1. Qu'on a tué trois François à Montreal, les meurtriers estoient trente, quoy qu'il n'en parust pas tant ; 2. Que les parens des defunts se vouloient venger sur les Agnieronnons, qui vinrent aux Trois-Riuieres bientost après que la nouuelle de ce massacre y fut apportée ; 3. Qu'on s'est opposé à cette vengeance de la part d'Onontio, c'est-à-dire du Gouverneur des François ; 4. Qu'on les a arrestez seulement,

sans leur faire aucun mal ; 5. Qu'on est resolu de les retenir, pendant le voiage de ceux qu'on enuoie de sa part, pour se plaindre aux Anciens du pais de cet attentat, et pour sçauoir s'il n'a point esté commis par leur ieunesse ; 6. Qu'on les assure que ceux qu'on a retenus, seront bien traitez ; et afin qu'on n'en doute point, Onontio écrit tous ces articles à Ondesonk, et les a nettement expliquez aux Agnieronnons qu'on a mis en liberté pour aller traiter cette affaire.

Le 7. du mesme mois de Nouembre, deux Agnieronnons partirent de Kebec, et en prirent vn troisième aux Trois-Riuieres, pour s'en aller porter ces paroles en leur pais. On leur donna force lettres de diuers endroits, pour donner au Pere le Moine, dont vne partie deuoit estre enuoyée à nos Peres et à nos François d'Onnontaghé, par l'entremise des Agnieronnons, qui vont souuent en ce pais-là.

Enuiron ce mesme temps, ou vn peu deuant, Monsieur de Maisonneufue renuoia aussi vn prisonnier Onnontagheronnon en son pais, pour rendre des lettres à nos Peres, qui les informoient de tout ce qui se passoit parmy les François. Il donna charge à ce Barbare, de dire à peu près aux Anciens d'Onnontaghé ce qu'on mandoit à ceux d'Aniegué ; mais il y eut de l'infidelité des deux costez.

Il est vray que les Agnieronnons rendirent fidellement les lettres à Ondesonk, pource qu'ils craignoient qu'on ne fist du mal à leurs Gens detenus par les François. Mais pour les Lettres qui s'adressoient à nos François d'Onnontaghé, l'Agnieronnon qui les portoit les ietta dans la riuiere, ou les presenta, comme il est croiable, aux Anciens du pais ; mais ces bonnes gens, qui se vouloient défaire des Predicateurs de l'Euangile et de ceux qui les assistoient, les ietterent dans le feu.

L'Onnontagheronnon enuoié par Monsieur de Maisonneufue, fit encore pis : car il dit aux principaux de sa Nation, que les Français s'estoient liez principalement avec les Algonquins, pour leur

faire la guerre, et qu'ils auoient tué son camarade. C'estoit vn Algonquin qui l'auoit mis à mort, allant en guerre, comme nous l'auons marqué au 3. de Nouembre. Il n'en falloit pas dauantage pour animer ces furieux, qui auoient desia conclud la mort de quelques-vns et la captiuité des autres. Ils voulurent neantmoins agir de concert avec les Agnieronnons qui ne pouuoient, non plus que les autres, gouter la detention de leurs Gens, la croiant tres-iniuste.

Nos pauures François estoient cependant bien étonnez de n'apprendre aucune nouuelle assurée ny de Kebec, ny des Trois-Riuieres, ny de Montreal. Ces Barbares leur auoient entierement interdit ce commerce : si bien, que les ordres de Monsieur Dailleboust ne furent point rendus à Monsieur Du Puis, qui commandoit les Soldats, ny aucune lettre à qui que ce fust des François.

Le 17. du mois de Nouembre de la mesme année 1657. parut à Kebec vne chaloupe pleine de Sauvages, qui apporta nouuelle que plus de soixante canots chargez de pelleteries, étoient abordez aux Trois-Riuieres. Ils venoient de la Nation des poissons blancs, et d'autres peuples encore plus éloignez du grand Fleuue, dont quelques-vns n'auoient iamais veu ny François, ny Europeans. Ils estoient enuiron trois ou quatre personnes en chaque canot, tous gens bien faits et de belle taille.

CHAPITRE IV.

Continuation du Journal.

Je ne sçay pas en quel temps les trois Agnieronnons enuoiez par Monsieur Dailleboust, arriuerent au bourg d'Anniégue. Je ne sçay non plus ny le iour, ny le mois de l'arriuée de l'Onnontaghe-ronnon delegué par Monsieur de Maisonneufue à Onnontaghe ; mais ie sçay bien que :

Le 3. de Ianuier de cette année 1658. trois Agnieronnons, differens des trois qu'on auoit renuoez, apporterent à Kebec des lettres du Pere Ondesonk, c'est-à-dire du Pere Le Moyne, dont voicy l'abregé.

Premierement. Les trois Agnieronnons, dit-il, qui vous vont voir, portent trois presens à Onontio, c'est-à-dire, à Monsieur le Gouverneur, qui signifient ces trois paroles, qu'ils vous déduiront eux-mesmes. Ce sont les Anciens qui parlent par leur bouche, et qui vous disent : 1. Nous auons esté tuez en la personne des François, que nous venons enterrer ; 2. Ondesonk est viuant, il est chez nous aussi libre qu'il seroit chez vous ; 3. Nous venons requerer nos neueux detenus entre vos mains.

Secondement. Le Pere adioûte, que deux cents Agnieronnons estoient partis pour s'en aller, en chassant, vers Tadoussac, et qu'au Printemps ils deuoient faire des canots vis-à-vis de ce quartier-là, sur l'autre riuue du grand Fleuue, qui a bien dix lieues de largeur en cet endroit, pour surprendre en suite tous les Montaignets et les Algonquins, qui retournent ordinairement de leur grande chasse en ce temps-là. Les deux principaux Capitaines de cette troupe se nomment Aouigaté et Angueout.

En troisième lieu, vne autre bande de 400. soldats est aussi partie pour s'aller ioindre aux Iroquois d'en-haut, et pour faire avec eux vn gros d'environ 1200. hommes, afin d'entrer dans le païs des Outaouak, et tirer vengeance de la mort de trente de leurs Gens, qui furent tuez en guerre, il y a enuiron vn an, dans ces contrées fort éloignées des Iroquois. Teharihoguen est General de cette petite armée.

En quatrième lieu. Il dit que les trois Ambassadeurs ne sont que de ieunes gens, qui deuoient aller en guerre avec les autres ; mais qu'on les a detachez de leur gros, et qu'on les a enuoiez à Kebec pour retirer les prisonniers des mains des François ; et qu'il n'y a plus dans les bourgs de l'Agnieronnon que des vieillards, toute la ieunesse estant partie dès le mois de Ianuier pour la

guerre : si bien que si leurs ennemis paroissoient, ils détruiroient tout leur païs.

En cinquième lieu. Il déplore la calamité des pauvres Hurons, qui, s'estant confiez à ces perfides, les ont suivis dans leur païs, où ils sont traitez comme des esclaves. Le mary est separé de sa femme, les enfans de leurs peres et meres ; en vn mot, ils seruent de bestes de charge à ces Barbares. C'est vn aduis aux Hurons qui restent, et qui demeureroient encore parmy les François, pour ne se pas fier aisément aux Iroquois, s'ils ne veulent perdre le corps et l'ame. Voilà sommairement le contenu des lettres que le Pere Le Moine écriuit à nos Peres de Kebec. Venons maintenant à ce qui se fit publiquement, en suite de la venuë de ces Ambassadeurs, dont le plus âgé n'auoit pas plus de trente ans, les deux autres paroissoient quasi des enfans.

Le 1. iour de Feurier, Monsieur Dailleboust assembla les François, et puis après les Sauuages, pour leur communiquer les nouuelles apportées par ces trois Iroquois, à qui on donna audience, le 4. iour du mesme mois ; le plus âgé des trois tira neuf colliers de porcelaine assez beaux. Il en presenta sept à Onontio, et deux aux Sauuages nos Alliez, avec ces paroles : 1. Ondesonk est en vie, il se porte bien, il loge dans nos cabanes ; 2. Les Iroquois et les Hollandois sont liez d'une chaisne de fer, leur amitié ne se peut rompre : voilà pour faire entrer Onontio dans ce lien ; 3. Nous ne sçauons pas qui a tué les François à Montreal : c'est bien le Sonnontoueronnon, ou l'Onnontagheronnon, ou l'Onneïotchronnon ; mais nous ne sçauons pas lequel des trois, nous sçauons seulement que ce n'est pas l'Agnieronnon ; 4. Je me réiouis fort de voir mes freres en vie, voilà pour en témoigner ma ioie et mon contentement ; 5. Et pour marque que ie les voudrois bien voir en mon païs, ie vous fay ce present. Au sixième present il dit : Ce collier seruira de marteau, pour rompre leurs fers et pour les mettre en liberté ; 7. Et cet autre fournira les besoins necessaires pour leur retour ; 8. Pour toy,

Algonquin et Huron, ce que l'offre te fera sçauoir que mon cœur est tousiours en bonne assiette : dis-nous en quelle posture est le tien ? 9. Voicy vn obstacle, pour empescher que tu ne me blesses en la maison d'Onontio : cache ta hache et ton couteau, si tu en as, car tu luy ferois honte en me blessant. Ce petit abbregé de la harangue d'un Barbare, fait voir que l'esprit ne leur manque pas, mais bien l'education et la connoissance du vray Dieu.

Le 5. de Feurier, Monsieur Dailleboust tint vne assemblée de François, et en l'Isle il fit venir les Hurons et les Algonquins, et dans ces deux assemblées fut arresté ce qu'on deuoit répondre à ces trois Ambassadeurs, ou Messagers. Monsieur Dailleboust fit écrire la réponse et la donna à son interprete, qui la rapporta publiquement, comme ie vay dire.

Le 12. du mesme mois, les François, les Algonquins et les Hurons, s'estant rendus dans vne grande Salle, les trois Agnieronnon s'y trouuerent ; le Truchement François leur parla à peu près en ces termes, s'accommodant au genie et aux coustumes du païs.

C'est chose étonnante que, toy Agnieronnon, tu ne m'estimes qu'un enfant. Si ie te parle, tu fais semblant de m'écouter. Tu me traites comme si j'estois ton captif, t'imaginant que tu me tueras quand tu voudras. Tu ne me mets pas au nombre des hommes : tu me prends pour vn chien. Quand on frappe vn chien, il crie, il s'enfuit, et si on luy presente à manger, il reuiet, et flatte celui qui l'a frappé. Toy Agnieronnon, tu me tuës ; moy qui suis François, ie crie, on m'a tué, et tu me iettes vn collier de porcelaine, comme en me flattant, et en te moquant. Tay-toy, me dis-tu, nous sommes bons amis. Sçaches que le François entend bien la guerre : il tirera raison de ta perfidie, qui dure depuis vn si long-temps. Il ne souffrira plus que tu le méprises. Il n'y a qu'un mot qui serue : Fay satisfaction, ou dis qui a fait le meurtre. Je ne répondray plus à tes paroles. Tu n'agis pas en homme ; tu ne gardes au-

cune de tes promesses. Je scay bien que ton armée est en campagne : tu l'as dit, passant à Montreal, à l'Onnontagheronnon : tu l'as dit à tes compatriotes qui sont detenus aux Trois-Rivieres. Et cependant tu crois m'amuser avec vn collier de porcelaine. Le sang de mes freres crie bien haut : si bien tost ie ne suis appaisé, ie donneray satisfaction à leurs ames. D'où vient qu'Ondesonk ne paroist point icy ? c'est luy que ie demandois, et non pas son escriture, qui est desia si vieille, que ie ne la connois plus. Tu es si effronté, que tu oses bien redemander quelques haches, et quelques haillons qu'on a pris à quelques-vns de tes Gens. As-tu rapporté ce que tes compatriotes ont pillé ? ce que vous avez volé depuis deux ans dans les maisons Françoises ? Quitte tes trahisons ; faisons la guerre, si tu ne veux la paix ; le François ne scait ce que c'est de craindre, quand vne fois il est resolu à la guerre. Tu demandes à l'Algonquin et au Huron ce qu'ils ont dans le cœur ? Ton frere l'Onnontagheronnon a tué les Hurons, et tu venois pour massacrer les Algonquins, et tu leur demandes ce qu'ils ont dans le cœur ? Ils souffrent que ie te conserue la vie, pour ce qu'ils m'obeissent ; et n'estoit qu'ils me respectent, le collier dont tu leur as fait present, auroit seruy de licol pour t'étrangler.

Vn Capitaine Algonquin aioûta ce peu de paroles : Tu dis que tu n'as pas ouï parler de la mort des François ; penses-tu que nous soions si enfans de croire, que tu n'as pas veu leurs chevelures, que tes Gens ont porté dans leur païs ? Vous ne faites qu'une cabane de cinq feux, tous tant que vous estes, et tu n'aurois pas regardé ces trophées ? Ondesonk t'a fait voir ton neveu, qu'Onontio et moy t'auons renuoié : en as-tu dit vn seul mot de reconnaissance ? Il parle du ieune Iroquois pris en guerre par vn Algonquin, qui le donna à Monsieur de Lauson, gouuerneur du païs, lequel l'enuoia en France, où ayant demeuré quelque temps, il repassa à Kebeç l'an 1657, et de là fut reconduit en

son païs par le Pere le Moine, comme nous auons dit cy-dessus.

L'Algonquin poursuuiuit son discours : Au reste, mon frere, dit-il à l'Agnieronnon, ne t'étonne point de voir tes Gens aux fers ; Onontio qui est nostre Pere, nous y fait bien mettre, quand nous nous sommes enyurez.

Pour conclusion, l'Agnieronnon, voiant que le Conseil se dissipoit, et qu'on ne parloit point de le renuoié en son païs, fit encore deux presens. Au premier, il dit : Je ne connois point le meurtrier des François. J'ay appris, passant à Montreal, que c'estoit l'Onneïotchronnon, ou l'Oïogueronnon ; mais si tu veux, Onontio, que deux ou trois de nous autres allussions porter nouvelle à nos Anciens, de l'estat de nos affaires, tu verrois au Printemps Ondesonk, et les meurtriers. Au second present : En attendant (fit-il) la pleine et entiere satisfaction pour ces meurtres, i'essuie, par auance, le sang des morts répandu sur la terre. Changeons de propos.

Pendant qu'on faisoit ces assemblées à Kebeç, et qu'on tenoit ces Conseils, les Agnieronnonns en tinrent vn fort secret, au mois de Feurier, où vn petit nombre des principaux et des Anciens de toutes les Nations se trouuerent, dans lequel il fut resolu, qu'aussitost qu'on auroit retiré les Agnieronnonns et les Onnontagheronnonns, qui estoient entre les mains des François, on feroit mainbasse sur ceux qui estoient proche d'Onnontagé ; et que si Onontio ne relâchoit point ces prisonniers, on tueroit vne partie des robes noires et des François, et on mettroit l'autre dans les liens, pour en faire échange avec leurs compatriotes mis aux fers dans les prisons Françoises.

On m'a asseuré que, deuant l'assemblée de ce Conseil general des Nations Iroquoises, il s'en estoit tenu vn particulier dans Onnontagé, où la mort de nos Peres et de nos François auoit esté couclué ; et l'exécution s'en deuoit bientôt faire, si vn Capitaine, grand amy de nos Peres, ne l'eust arrestée par adresse, disant qu'il ne falloit pas se

precipiter ; qu'on nous égorgeroit bien quand on voudroit ; que nous ne pouvions pas échapper ; qu'il falloit attendre le retour de la ieunesse, qui estoit allée en guerre, pour faire le coup avec plus d'assurance, et avec moins de danger et de perte.

Quelles estoient, ie vous prie, les pensées de nos pauvres Peres, à qui ces nouvelles se disoient en secret ? A quoy se pouvoient resoudre cinquante-trois François, se voyant enuironnez d'ennemis de tous costez, apprenant tous les iours, que diuerses bandes, et diuerses troupes descendoient vers les François pour les massacrer, aussi bien que nos Sauvages.

On m'a dit aussi (ie ne sçay s'il est vray, pource que ie n'ay pas reçu tous les memoires que j'attendois) que nos Peres firent des presens aux Anciens d'Onnontaghé, pour empescher ces entreprises ; mais ils répondirent qu'ils ne pouvoient pas retenir leur ieunesse.

On dit encore que les meurtriers des trois François de Montreal, estant interrogés, pourquoy ils auoient attaquez les François puisque la paix estoit faite avec eux, répondirent en se moquant : Les François tiennent entre leurs bras les Hurons et les Algonquins, il ne faut donc pas s'étonner, si en voulant frapper les vns, les coups tombent quelquefois sur les autres.

Enfin nos François ont recours à Dieu. La crainte des feux et de l'esclavage les pensa diuiser, mais *incidit illis consilium bonum* : ils s'vnirent tous ensemble, et prirent vn bon conseil. Si bien que

Le 20. de Mars, ils abandonnerent leur maison, comme nous auons dit au Chapitre second, et sortirent de ce pauvre et miserable païs, secoüant la poussiere de leurs pieds, et disant avec les Anges : *Curauimus Babylonem, et non est sanata, derelinquamus eam.*

Le 25. le Pere Ondesonk, s'estant transporté des Bourgades Iroquoises en la Nouvelle Hollande, m'écriuit vne Lettre, qui m'a esté apportée de Dieppe, et rendue à Paris, au mois de Novembre de cette année 1658. J'en ay tiré ce qui

suit. Nos François d'Onnontaghé ne sçauent bonnement si nous auons la paix ou la guerre : car la dernière bande de nos meilleurs Chrestiens Hurons, qui montoient volontairement avec eux, pour s'aller habituer au païs des Onnontagheronnons, où ils esperoient du secours pour leur Christianisme, furent tous massacrez cruellement au milieu du chemin par les Barbares conducteurs, et ce, à la face de leurs freres les François, qui ne s'attendoient pas peut-estre à meilleur marché.

Pour moy, on me croit mort à Kebec. Les probabilités qu'ils en ont ne sont pas petites. Depuis mon arriuée à Agnégoué, il y a tantost cinq mois, il s'est fait à Montreal vn massacre de trois de leurs principaux habitans ; les chevelures de deux furent enleuez, et la teste du troisième. On a veu à Kebec et aux Trois-Riuieres, des bandes des guerriers Iroquois qui marchaient, disoient-ils, contre l'Algonquin. Dans ce doute, Monsieur Dailleboust iugea qu'il estoit du mieux d'en mettre vn bon nombre aux fers, qui y sont encore depuis cinq ou six mois.

Cette detention m'a pensé causer la mort, et me voicy auioird'huy avec les Hollandois, à la veille de me ietter dans vne barque, qu'ils équippent pour Kebec. De fait, on me donne auis de tout plein d'endroits, que l'Agnieronnon ne m'a veu qu'à regret dans son païs, où j'assistois nos Hurons Chrestiens, depuis l'emprisonnement de ses gens.

Au reste, nos pauvres Algonquins et d'en-haut et d'en-bas, courent auioird'huy risque d'estre tous détruits, si Dieu n'y met la main : car l'Iroquois iouë de son reste. Il a quitté son païs pour l'aller exterminer : vne partie est en campagne depuis deux mois, et ne doit estre de retour qu'à l'Automne prochain. Son dessein est d'enleuer la grande Bourgade des Hurons et des Algonquins, où le defunt P. Garreau montoit pour y faire vne belle Mission. L'autre bande partit dès mon arriuée en leur païs, à dessein d'aller renuerser tout ce qu'elle rencontrera soit au Sagné, soit à Tadoussac.

Est-il possible qu'une petite poignée de mutins, mette si long-temps une barrière fatale à la propagation du Saint Euangile, et qu'ils s'appent la subsistance de Canadas ? J'espère que Dieu et nos SS. Anges y mettront la main. V. R. voit assez, *quid facto demum sit opus, sed opus est, mi Pater, festinato.*

Totus in Domino Iesu,

SIMON LE MOINE.

De la Nouvelle-Hollande,
le 25. Mars 1658.

On voit bien en effet ce qu'il faudroit, faire, mais ceux qui ont la bonne volonté, n'ont pas tousiours la puissance, et ceux qui ont le pouuoir, n'ont pas tousiours le vouloir. C'est en Dieu qu'il faut établir nostre esperance. Rentrons au chemin que nous auons quitté.

Le 3. d'Auril, nos Peres et nos François, après mille dangers, arriuerent enfin à Montreal, où les glaces s'ouurerent pour leur donner passage. Ils furent contraints d'y sejourner enuiron quatorze iours, à cause que le bas de la riuere n'estoit pas encore libre. Comme le país des Iroquois est plus au Sud que celuy des Algonquins, ils auoient trouué les lacs et les riuieres bien moins glacées. Montreal les receut avec vne grande charité.

Le 17. d'Auril, ils parurent aux Trois-Riuieres. On les regardoit comme des Gens échappez du feu, et de l'eau, et des glaces. Ils furent aussi obligez d'y faire quelque petit sejour, pour les mêmes difficultez du passage, la Riuere se débouchant plus tard aux endroits qui sont plus au Nord.

Le 23. du mesme mois d'Auril, ils mirent pied à terre à Kebec, où ie m'asseuré que chacun raconta plus d'une fois ses auentures. Laissons-les entretenir leurs amis, et reprenons nostre Journal.

Nous auons veu ci-dessus, au 12. de Feurier de cette année 1658. comme les Ambassadeurs d'Aniegué promirent qu'on verroit au Printemps Ondesonk. En effet, il aborda à Montreal sur la fin

du mois de May. Les Agnieronnons, qui le conduisoient, aiant asseuré Monsieur de Maisonneufue que ses compatriotes n'auoient point rompu la paix avec les François, il relascha à leur priere et à celle du Pere, deux Agnieronnons qu'il auoit arrestez depuis peu. Passant aux Trois-Riuieres, le Gouverneur de la place les fit embarquer dans vne chaloupe, avec cinq Agnieronnons, qu'ils amenoient à Kebec à Monsieur Dailleboust.

Aussi-tost on conuoqua vne assemblée de François et de Sauuages nos Alliez, pour entendre ces nouveaux Messagers ou Ambassadeurs. Ceux qui s'y trouuerent s'estant glissez en bon nombre de la Salle du Chasteau ou du Fort dans vne galerie qui regarde sur le grand Fleuve, cette galerie estant bien caduque, ne se trouua pas assez forte pour soutenir tant de monde, si bien qu'elle rompit, et tous les François et les Sauuages, les libres et les captifs, se trouuerent pesle mesle hors du Fort, sans auoir passé par la porte ; personne, Dieu mercy, ne fut notablement endommagé. Chacun estant rentré, les harangues et les presens se firent à l'ordinaire. Le n'en ay point sceu le detail, les memoires ne sont pas venus iusques à moy. On m'a seulement dit, que la conclusion de ce Conseil fut, que ceux qui auoient amené le Pere le Moine, nommé par les Sauuages Ondesonk, s'en retourneroient en leur país avec des presents et avec quelques prisonniers, pour inuiler les Anciens à venir voir Onontio, afin de conclure vne paix generale et vniuerselle entre toutes les Nations ; qu'en attendant cela, on retiendroit tousiours vne partie des Agnieronnons, et qu'on les traiteroit bien. Ils partirent de Kebec au mois de Iuin ; ie ne sçay pas le iour precisément.

En ce mesme temps, le Pere le Moine, qui auoit demeuré à Montreal deuant que d'aller au país des Agnieronnons, y remonta à la priere de deux bons et honnestes Ecclesiastiques qui y demeurèrent, et à l'instance des habitans, à ce qu'on m'a rapporté.

Dans le mesme mois de Iuin, vne bande

d'Onneïotchronnons, partis de leur païs deuant que nos Peres et nos François fussent sortis du Lac de Gannantaa, voisin d'Onnontaghé, prirent trois François aux Trois-Riuieres, qu'ils entraînerent avec eux en l'Isle de Montreal, où voulant surprendre quelques-vns de nos Gens, l'un d'eux fut tué ; ce qui les irrita si fort, qu'ils bruslerent sur la place vn des trois François qu'ils tenoient captifs, emmenant les deux autres vers leur païs, où l'on dit qu'ils les ont fait mourir à petit feu.

Le 11. de iuillet, arriua à Kebec Monsieur le Vicomte d'Argençon, enuoié par sa Maïesté et par Messieurs de la Compagnie de la Nouvelle-France, pour gouverner le païs. Aussi-tost que son nauire eut mouillé l'ancre, Monsieur Dailleboust, qui tenoit sa place en attendant sa venuë, l'alla saluër dans son abord, pendant que les habitans de Kebec estoient en armes sur le quay. Monsieur Dailleboust estant sorty, se met à la teste des habitans, et Monsieur le Gouverneur, après auoir enuoié son Secrétaire pour faire ses complimens, mit pied à terre avec ses gens. Ils montent tous en bel ordre au Chasteau. On luy presente les clefs à la porte. Le canon ioüant de tous costez, et dans le Fort, et sur les nauires, faisoit rouler son tonnerre sur les eaux et dans les grandes forests du païs. Aiant pris possession du Fort, il rend visite à nostre Seigneur en l'Eglise de la Paroisse, puis en nostre Chapelle, et en suite il se transporte à l'Hospital, et de là aux Vrsulines. Voilà vne belle iournée, voions la suiuaute.

Le lendemain, qui estoit le 12. du mesme mois de iuillet, comme il lauait ses mains pour se mettre en table, on crie aux armes, on dit que les Iroquois tuënt quelques personnes en vn lieu si peu éloigné, qu'on entendoit les voix des attaquans et des attaqués des maisons voisines. Monsieur le Gouverneur quitte la compagnie et le disner, leue en vn moment 220. hommes, sans compter les Hurons et les Algonquins qui se mirent de la partie. Il donne la chasse à ces coureurs, qui, pour se sauuer, abandonnerent deux enfans Al-

gonquins qu'ils emmenoiënt, après auoir laissé pour mortes trois pauvres femmes Algonquines, dont l'vne fut veritablement tuée sur la place, l'autre mourut quelque temps après de ses blesseures, et la troisiéme en est reschappée.

Le 13. Monsieur le Gouverneur partit à la pointe du iour, avec 250. hommes ; mais après six heures de marche, ils ne trouuerent que la piste des Iroquois, qui s'estoient retirez ; si bien que Monsieur le Gouverneur fut contraint de ramener ses gens, avec resolution de marcher en bon ordre, à toutes les nouvelles certaines qu'il aura des ennemis.

Le 28. Monsieur le Gouverneur fit l'honneur à nos Peres, de visiter leur College, qui, à la verité, n'est pas si peuplé que celui de Paris. Aussi Rome n'estoit pas si grande ny si triomphante sous Romulus, que sous Iules Cesar. Mais enfin, pour petit qu'il soit, les écoliers ne laisserent pas de le recevoir en trois langues : ce qui luy agreea fort, comme aussi vne grande troupe de François et de Sauvages, qui se trouuerent en ce rencontre.

Le 1. du mois d'Aoust, les Sauvages allerent saluër Monsieur le Gouverneur, et luy firent leurs presens, pour marque de leur ioie et de l'esperance qu'ils ont d'estre deliurez, par son moien, des maux que leur font leurs ennemis. Monsieur le Vicomte leur fit compliment, et leur donna en suite vn festin à la mode du païs.

Quelque temps après, sur l'aduis qu'il receut, que deux Iroquois étoient venus aux Trois-Riuieres faire quelque proposition au Sieur de la Poterie, et croiant, avec suiet, que c'étoient des auant-coureurs de quelque armée, qui venoient épier l'estat, la garde et la contenance des habitans de ce lieu, il partit avec 150. François et 100. Sauvages, monta iusques aux Trois-Riuieres ; mais voiant qu'il ne paroissoit rien, après auoir éabli Gouverneur particulier de cette place M. de la Poterie, il donne iusques aux Isles du Lac de S. Pierre, fait quelque seiour dans l'ancienne place du Fort de Richelieu, et le vent ne luy permettant pas de monter

la riuere pour aller iusques à Montreal, il retourne à Kebec avec toute sa milice.

Le 14. du mesme mois, vne vingtaine d'Agnieronnons estant vis-à-vis du Fort des Trois-Riuieres, à l'autre bord du grand Fleuve, scachant bien que Monsieur le Gouverneur y estoit arriué, descendirent la nuit vers Kebec, et après auoir rodé à la sourdine à l'entour de nos habitations, pour prendre quelque pauvre Huron ou quelque Algonquin, se letterent sur deux François au Cap-Rouge. l'un estoit fils d'un habitant nommé Haiot, et l'autre estoit seruiteur de Monsieur Bourdon. Ils les pillèrent et les dépouillerent sans leur faire autre mal, pource qu'ils se sauuerent de leurs mains par adresse.

Sur la fin d'Aoust, ces vingt chasseurs d'hommes et de bestes remonterent en secret aux Trois-Riuieres. Vn François en aiant apperceu quelques-uns, qui cherchoient leur proie à pas de larrons, coucha l'un d'eux en ioué ; mais vn ieune Iroquois le preuint, et luy tira vn coup de fusil dans le bras ; comme il n'estoit pas loin du bourg, il se sauua. Ces Barbares ne croiant pas qu'il fust blessé, se diuiserent en deux bandes : dix se cachèrent dans l'épaisseur des bois, et les dix autres furent si temeraires, que de se venir presenter aux François, disant qu'ils venoient à la semonce d'Onontio, pour traiter d'une bonne paix generale.

Nous venons de remarquer cy-dessus, au mois de Iuin, que les Ambassadeurs Agnieronons, qui nous auoient rendu le Pere Ondesonk, auoient eu ordre de retourner en leur pais, et de dire à leurs Anciens, qu'on ne relascheroit leurs prisonniers, qu'ils ne vinssent eux-mesmes pour traiter d'une paix generale entre toutes les Nations. Or, soit que ces Ambassadeurs eussent rencontré en chemin ces vingt chasseurs ou guerriers, ou que veritablement ils eussent fait leur rapport au pais, et que là-dessus ces vingt hommes se soient mis en chemin pour venir traiter avec les François, il est certain qu'ils firent tous leurs efforts pour prendre à la dérobée tous les Hurons et tous les Algon-

quins, et peut-estre tous les François qu'ils auroient pu attraper. Et comme ils se voioient en trop grand nombre, pour faire croire qu'ils venoient comme des Ambassadeurs, ils se diuiserent, et ne parurent que dix. Mais ils tomberent dans la fosse qu'ils prepaioient aux autres ; ils nous vouloient tromper, et ils furent trompez eux-mesmes : car celui qui commandoit aux Trois-Riuieres les fit prendre par adresse, et en enuoia sept à Monsieur le Gouverneur à Kebec.

Ces pauvres miserables penserent estre massacrez à leur abord par les Algonquins, mesme entre les mains des François, quoy qu'ils fussent plus de cinquante hommes bien armez, pour les conduire depuis le bord de la riuere iusques à vne tour qui n'en est pas bien éloignée. Monsieur le Gouverneur n'ayant pas encore découuert sa pensée aux Algonquins, ils creurent qu'il vouloit deliurer ces prisonniers. C'est ce qui les fit entrer en furie contre eux, se souuenant des perfidies, des trahisons et des meurtres commis sur leurs pauvres compatriotes. Le croy qu'ils sont maintenant bien contents du procédé de Monsieur le Gouverneur, voiant qu'il prend à cœur les interets de la Foy, de la Religion, et des Sauvages Chrestiens, et de tous nos Alliez.

Au reste, le Capitaine de cette bande d'Agnieronons se nomme en sa langue Atogoïaekoïan, et en Algonquin, Mich-taemikoïan, c'est-à-dire, la grande cuillier. Si c'est celui qui parut à Kebec, l'an 1645. pour traiter de paix avec Monsieur le Cheualier de Montmagny, c'est vn grand homme bien fait, hardy, vaillant, fourbe, eloquent, railleur : ce sont les belles qualitez qu'on remarqua en luy dès ce temps-là. Voilà en quel estat estoit le pais le 6. de Sept. de cette année 1658. que le premier vaisseau leua l'ancre, pour retourner en France.

CHAPITRE V.

*Diuers chemins du Canada à la mer du Nord.**Les noms de plusieurs Nations nouvellement découuertes.*

Propter verba labiorum tuorum ego custodiui vias duras. S. Paul se pouuoit bien approprier ce passage : car en verité les paroles de Iesus-Christ l'ont ietté dans des chemins bien rudes et bien fascheux. Aussi-tost qu'il a commencé de prescher l'Euangile, d'établir l'Eglise, de procurer le salut des hommes, il n'a trouué par tout que des croix, dans la Iudée, dans la Grece, dans l'Italie ; il n'a trouué que des calomnies, des persecutions, des perils et des dangers sur mer et sur terre, des Iuifs et des Gentils : *periculis fluminum, periculis latronum, periculis ex genere, periculis ex gentibus, periculis in ciuitate, periculis in solitudine, periculis in mari, periculis in falsis fratribus.* Voilà comme les Apostres ont presché la Foy en l'Asie et en l'Europe, et comme il la faut prescher en l'Amerique.

Nos Peres ont tasché de suiure ces traces, selon leur petite portée. Ils meurent sur la mer, on les tuë sur la terre, on les brusle, on les mange, on les calomnie, on les persecute par tout. *Quasi morientes, et ecce viuimus.* Comme des gens qu'on fait mourir tous les iours, et qui sont encore viuans. On leur ferme la porte d'un costé, ils entrent par vne autre. Ils se iettent dans le fleue du Sagné, le surmontent malgré sa rapidité ; ils penetrent dans les tenebres des plus épaisses forests, vont par tout chercher de pauvres peuples abandonnez : les ennemis tuënt les ouailles et les pasteurs. Ils suiuent les peuples nommez les Poissons blancs, dans leur país : on les met à mort. Ils montent au país des Outaouïak : on les massacre. Ils vont aux Nipisiriniens et aux Hurons, et à la Nation Neutre : on les prend en chemin, on les brusle.

On les bannit des Hurons, des Nipisiriniens, et des autres peuples circonuoisins ; ils se iettent dans le país des Iroquois, ils publient les grandeurs de Dieu, ils preschent Iesus-Christ : on conspire contre eux et contre les François, Où iront-ils ? que feront-ils ? La porte est quasi partout fermée à l'Euangile. Tout n'est pas encore perdu : la Mission de Tadoussac, des Porcs-épics, des Poissons blancs, et des peuples qui les fréquentent, la Mission des Abnaquois, des Hurons, et des Algonquins qui sont restez, subsiste encore ; et s'il plaist à Dieu de ietter ses yeux sur les Nations nouvellement découuertes, dont vn Pere, grand Missionnaire, m'a enuoié les noms, la moisson sera plus grande, et la Mission plus sainte que iamais. Mais écoutons-le parler.

le vous enuoie, dit-il, quelques memoires que i'ay tirez, partie de deux François qui ont penetré bien-auant dans le país, partie de plusieurs Sauvages, qui sont témoins oculaires des choses que ie vay dire, lesquelles pourront servir pour dresser vne Carte generale de ces contrées. Vous verrez dans le craion que l'enuoie, où i'ay posé Tadoussac, les Trois-Riuieres, le Lac des Nipisiriniens et le Grand-Sault : et si ie ne les ay pas bien placez, vous corrigerez, s'il vous plaist, mon griffonnage, dans lequel vous verrez aussi les nouveaux chemins pour aller à la Mer du Nord par Tadoussac, par les Trois-Riuieres, et par les Nipisiriniens, avec la distance des lieux, selon les iournées que les Sauvages ont faites, que ie mets à quinze lieuës par iour, en descendant, à cause de la rapidité des eaux, et à sept ou huit lieuës en montant. J'ay tracé ces chemins suiuant le Rhun de vent que les Sauvages ont marqué eux-mesmes, tousiours entre le Nord-Ouest et l'Ouest, ou l'Ouest quart de Sur-Ouest, fort peu droit au Nord.

Vous verrez de plus les noms des principales Nations, que i'ay marquées dans la Topographie que ie vous enuoie, les designant par vne seule cabane. Toutes ces Nations sont fixes et bien peuplées, et parlent toutes ou franc Al-

gonquin, ou franc Montagnais, ou franc Abnaquois ; quelques-vns font vn mélange de ces trois langues, qui ont beaucoup de rapport entre elles : si bien, que toutes ces Missions se peuvent appeller les Missions Algonquines, pource que celui qui sçaura la langue Algonquine, les entendra bien-tost, et facilement. Dieu m'a donné vne passable connoissance de ces trois langues. Disons deux mots de ces chemins et de ces Nations.

Chemins à la mer du Nord.

Le premier chemin à la mer du Nord, partant de Tadoussac, tire quasi au Nord. En voicy la route : il faut monter par le fleuve du Sagné, qui se dégorge dans le grand fleuve de S. Laurens à Tadoussac, et voguer iusques au lac nommé Piouakouami, distant de Tadoussac, en droite ligne, environ quarante lieuës. Les Sauvages emploient cinq iournées à monter par ce chemin, à cause des courans et des saults qu'ils rencontrent ; et ils ne sont que deux grandes iournées à descendre, fauorisez par la rapidité des eaux.

Du lac Piouakouami il faut aller à vn autre lac nommé Outakouami, distant du premier, au dire des Sauvages, comme de Kebec à Montreal, c'est-à-dire soixante lieuës, qu'ils font en dix iours en montant, et en cinq iours en descendant.

Du lac Outakouami iusques à la mer, ie coniecture, à les oïr parler, qu'il y a environ soixante lieuës. Ils font ce chemin en cinq iours, en descendant vn peu par vne grande Baie, ou anse, qui est vis-à-vis de ce lac, sous la ligne du Nord.

A costé gauche du lac Outakouami, tirant à l'Ouest, vne riuere venant des terres, ou des forests, dont ce pais est tout couuert, se vient décharger dans ce lac. Les Sauvages disent, qu'en montant par cette riuere, on rencontre le fleuve Metaberoutin, que nous appelons les Trois-Riuieres, environ trois iournées plus auant qu'un lac qu'ils

nomment Ouapichiouanon ; et de là on va trouuer la Baie des peuples nommez les Kilistinons, qui sont sur la mer du Nord.

Le second chemin pour aller à cette mer, est par les Trois-Riuieres, tirant au Nord-Ouest. On va des Trois-Riuieres au lac appelé Ouapichiouanon, éloigné d'environ cent-cinquante lieuës de l'emboucheure des Trois-Riuieres, dans le fleuve S. Laurens. Les Sauvages, en descendant, font ce chemin en sept iours.

De ce lac on va droit à la riuere des Ouakouingouechiouek. Les Sauvages ont fait ce chemin, au Printemps passé, en trois iours. Il est bien neantmoins de quarante lieuës ; mais comme il va vn petit en descendant, on auance d'auantage, comme aussi le retardement est plus grand quand on y monte.

De la riuere des Oukouingouechiouek, ie compte environ soixante ou soixante-et-dix lieuës, iusques en la Baie des Kilistinons, nommez Nisibourounik, et cela se fait en quatre iours. Vn Sauvage Kilistinon est venu en traite, ou en marchandise, à la susdite riuere des Oukouingouechiouek ; il a passé l'Huier avec ces peuples, ausquels il a donné parole de retourner au Printemps avec bon nomhre de ses gens : c'est luy qui assure qu'il n'y a que pour quatre iours de chemin.

Troisième chemin. Les Nipisiriniens sortant de leur lac nommé Nipisin, d'où ils ont tiré leur nom de Nipisiriniens, trouvent la mer du Nord après quinze iours de chemin ; c'est-à-dire, que leur lac en est peut-estre éloigné de cent-cinquante lieuës.

Quatrième chemin. Les Achirigouans, qui habitent sur vne riuere qui se va ietter dans la Mer douce des Hurons, vont en peu de iournées trafiquer avec les Kilistinons Ataouabouskatouk, qui sont sur la mer. Nous verrons plus bas, qu'il y a de plusieurs sortes de Kilistinons.

Cinquième chemin. Les Algonquins superieurs trouuent la mer en sept iournées de chemin, se rendant en trois iours au lac nommé Alimibeg, et de là ils descendent dans quatre autres iour-

nées, dans la Baie des Kilistinons, qui borde la mer.

Voicy encore vn nouveau chemin du païs des Hurons aux Trois-Riuieres, sortant du lac nommé Temagami, c'est-à-dire eau profonde, que ie croy estre la Mer douce des Hurons, et la source du grand fleuve S. Laurens ; aiant fait quelque chemin sur ce grand fleuve, on traaverse enuiron quinze lieuës, par des petits ruisseaux, iusques au lac nommé Ouassisanik, d'où sort vn fleuve qui conduit aux Trois-Riuieres. C'est par ce chemin que vingt-cinq canots Nipisiriniens arriuerent, il y a enuiron deux ans, chargez d'hommes, de femmes et d'enfants, et de pelleteries. Ils nous dirent qu'ils auoient trouué par tout de l'orignac, ou des castors, ou des poissons, dont ils faisoient leur nourriture. Ils nous asseuroient qu'il seroit facile à nos François, partant des Trois-Riuieres, de se rendre dans vn mois à la Mer Douce des Hurons. Voilà des routes plus difficiles à tenir, que le grand chemin de Paris à Orléans.

Marquons maintenant les noms des Nations nouuellement découuertes.

Noms de plusieurs Nations découuertes depuis peu.

Le Pere Gabriel Dreuillettes, de qui nous auons tiré la plus grande partie de ce qui est contenu dans ce Chapitre, a fait porter le nom de Saint-Michel au premier Bourg dont il fait mention. Ceux qui l'habitent, se nomment en Algonquin les Oupouteouatamik. On compte dans ce Bourg enuiron sept cents hommes, c'est-à-dire trois mille ames, d'autant que, pour vn homme, il se trouue pour le moins trois ou quatre autres personnes, sçauoir est, les femmes et les enfans. Ils ont pour voisins les Kiskacoueiak et les Negaouichiriniouek. On trouue en ce Bourg enuiron cent hommes de la Nation du Petun, qui s'y sont retirez, fuiant la cruauté des Iroquois.

La seconde Nation est des Noukek, des Ouinipegouek, et des Malouminek.

Ces peuples sont fort peu éloignez du Bourg de Saint-Michel, où des Oupouteouatamik. Ils recueillent, sans semer, vn certain seigle qui vient naturellement dans leurs prairies, qu'on tient estre meilleur que le bled d'Inde. C'est icy où enuiron deux cents Algonquins, qui demeuroient sur les riuies du grand Lac ou de la Mer Douce des Hurons, du costé du Nord, se sont refugiez.

La troisiéme Nation est éloignée d'enuiron trois iournées par eau, du Bourg S. Michel, tirant dans les terres. Elle est composée des Makoutensak et des Outitchakouk. Les deux François qui ont voyagé en ces contrées-là, disent que ces peuples sont de tres-douce humeur.

La quatrième Nation a vn Bourg de mille hommes, éloigné de trois iournées du Bourg de S. Michel ; ce sont quatre ou cinq mille ames.

La cinquiéme Nation, qui se nomme des Aliniouek, est plus nombreuse : on y compte bien 20,000. hommes, et soixante Bourgs ; ce sont enuiron cent mille ames. Elle est à sept iournées de S. Michel, vers l'Ouest.

La sixième Nation, dont les peuples s'appellent les Oumamik, est distante de soixante lieuës, ou enuiron, de S. Michel. Elle a bien huit mille hommes ; ce sont plus de vingt-quatre mille ames.

La septième, qu'on nomme les Poualak, c'est-à-dire les Guerriers, contient trente Bourgades, qui sont à l'Ouest quart de Nord-Ouest, de S. Michel.

La huitième est au Nord-Ouest, à dix iournées de S. Michel. Elle a bien 40. Bourgades, habitées par les Nadouchiouek et par les Mantouek.

La neufuïéme, au-delà des Nadouchiouek, à trente-cinq lieuës ou enuiron du lac Alimibeg, se nomme la Nation des Assinipoualak, c'est-à-dire les Guerriers de pierre.

La dixième Nation est des Kilistinons, qui composent quatre Nations ou quatre peuples. Les premiers se nomment les Kilistinons Alimibegouek ; les seconds, les Kilistinons de la Baie Ataouabouscatouek ; les troisièmes, les Kilistinons des Nipisiriniens, pource que les Nipi-

siriniens ont découuert leur païs, où ils vont en traite, c'est-à-dire en marchandise. Ils ne sont qu'environ six cents hommes, c'est-à-dire deux mille cinq cents ames, qui ne sont pas beaucoup sedentaires. Leur naturel est fort accostable.

Les quatrièmes se nomment Kilistions Nisibourounik.

La quatorzième Nation a trente Bourgades, habitées par les Atsistagherronnons. Ils sont au Sud-Ouest quart de Sud, à six ou sept iournées de S. Michel. Les Onnontagheronnons leur ont déclaré la guerre depuis peu.

Le Pere adioûte qu'il a appris d'un Capitaine Nipisirinien, qu'en un seul endroit il auoit veu deux mille Algonquins cultiuans la terre, et que les autres Bourgades de la mesme contrée estoient encore plus peuplées. Le mesme Capitaine asseuroit que, du costé du Sud et du Sud-Est, il y auoit plus de trente Nations, toutes sedentaires, toutes parlans la langue Abnaquioise, et toutes plus peuplées que n'estoient iadis les Hurons, dont le nombre montoit à trente ou trente-cinq mille ames, en dix-sept lieus de païs.

Le ne parle point, dit le Pere, des Nations conuës de longue main. En effet, il ne dit mot des Kichesipiiriniouek, des Kinonchepiirininik, des Ounountcharounongak, des Mataouchkairinik, des Ouaouechkairiniouek, des Amikouek, des Atchougek, des Ouasaouanik, des Ouraouakmikoug, des Oukiskimanitouk, des Maskasinik, des Nikikouek, des Michesaking, des Pagouitik, ce sont les peuples du grand Sault, des Kichkankoueiak. Toutes ces Nations, dont plusieurs ont esté mal-traitées des Iroquois, se seruent de la langue Algonquine.

Voilà un beau champ de bataille pour ceux qui voudront entrer en lice, et combattre pour Iesus-Christ. Je sçay bien que ces peuples ne sont pas atraians comme ceux qui ont des Empires et des Republiques, des Princes et des Rois, comme ceux qui sont couuerts de soie et de brocatelle, qui sont courtois et bien polis ; mais il me sem-

ble que Iesus-Christ n'a pas beaucoup presché à ces Gens-là, et que la foy, la vertu, la sainteté, n'habitent pas si familièrement dans les Palais, que dans des maisons de chaume et de paille, et en un mot, dans des cabanes.

Je sçay bien que la porte est maintenant fermée à quantité de Nations, que les armes Iroquoises troublent toutes les nouvelles Eglises des Sauuages, que la guerre cause une si grande confusion par tout, qu'on ne se connoist quasi plus ; mais je sçay bien aussi, que dans le premier âge de l'Eglise, on iugeoit quelquefois le Christianisme abattu, et puis quelque temps après, il se releuoit et paroissoit plus florissant que iamais. *Fructum referent in patientiâ.* On se haste de ramasser promptement les iauelles et les gerbes d'un bled desia coupé ; mais la moisson Euangelique se fait *in patientiâ*, avec patience, et dans les souffrances.

Pour donner courage aux enfans d'Israël, d'entrer dans la terre qui leur auoit esté promise, on leur fit voir des fruits de cette terre. Lisez les Relations precedentes, et vous trouuerez que les Sauuages sont capables de Dieu, aussi bien que les autres peuples plus policez. Le don d'oraison, l'amour des souffrances, la charité du prochain, se trouuent dans quelques-uns eminemment : *ex vngue leonem*, de l'échantillon on connoist toute la piece.

J'ay appris tout nouvellement d'une personne venue de Canadas, au mois d'Octobre, qu'un Pere de nostre Compagnie demandant à une femme Huronne, si elle n'auoit pas esté touchée d'une grande douleur, apprenant les horribles tourmens que les Iroquois auoient fait souffrir à son mary : Non, dit-elle, je n'en ay receu aucune tristesse. Le Pere tout surpris, luy en demande la raison : l'ay reconnu, fit-elle, que Dieu auoit accordé à mon mary ce qu'il luy demandoit depuis six mois : car tout l'Hyver il ne faisoit quasi aucune priere, qu'il n'aidât ces paroles : Tu es le maistre de la vie ; si tu veux que les Iroquois nous attaquent, ne permets pas que je sois assommé d'un coup

de hache ; mais fay-moy prendre, fay-moy lier et garrotter, fay-moy traîner en leur païs, afin que ie sois bruslé et grillé tout vif. Le souffriray toutes leurs cruautés tres-volontiers, pour les pechez que i'ay commis deuant et après mon Baptême. I'ay tant de regret de t'auoir fasché, toy qui es si bon, que ie prendray plaisir d'endurer tous ces tourmens. Voilà la priere de mon mary. Dieu luy a accordé ce qu'il demandoit, pour le rendre plus heureux au Ciel. Pourquoi en serois-ie triste ? On m'a rapporté, adioutoit cette femme, que pendant le chemin, qui dura bien vn mois, il chantoit des prieres, il encourageoit ceux qui estoient pris avec luy, leur parlant du Ciel, comme s'il eust desia veu la porte ouuerte pour y entrer. Lors qu'on le brusloit, iamais il ne s'étonna, sa veuë estoit le plus souuent au Ciel. Il fit paroistre tant de ioie, que les ennemis mesmes disoient que la foy donnoit du courage, et estoit la crainte et la douleur des tourmens. On offrit beaucoup de presens pour luy sauuer la vie ; mais iamais les Iroquois ne les voulurent accepter. Qui souffre saintement, porte à Dieu les presens en sa main.

On a découuert des Sauvages Chrestiens porter, la nuit, du bois à la porte de quelques pauvres gens qui n'en pouuoient faire, cherchant les tenebres pour cacher leur charité. D'autres, aiant commis quelque offense, après auoir demandé pardon à Dieu, et ne se pouuant confesser, d'autant qu'ils estoient à la chasse dans leurs grands bois, attachoient aux branches des arbres quelques brins de porcelaine, ou quelque autre chose qu'ils aimoient, comme vne marque de leurs regrets et de la satisfaction qu'ils faisoient de leur pechez, donnant ces petits presens, pour l'amour de nostre Seigneur, aux pauvres qui passeroient par-là.

On demanda vn iour à vn Sauvage, qui estoit souuent et long-temps à genoux pendant la nuit, s'il prioit beaucoup le bon Dieu. Non, dit-il, pource que ie ne sçay pas ce qu'il luy faut dire. Je fay les prieres qu'on m'a apprises,

tous les soirs et tous les matins ; mais cela est bien-tost fait. Le reste du temps, ie pense à luy, et ie luy dis : Si ie sçauois ce qu'il te faut dire, ie te le dirois. Tu sais bien que ie t'aime ; mais ie ne sçay pas comme il te faut parler. En quelque endroit que i'aille, i'ay tousiours cette pensée, que ie l'aime, que ie luy voudrois bien parler, mais que ie ne sçay pas ce qu'il luy faut dire. Voilà vne oraison bien simple et bien pure, qui tient peu de l'entendement, mais beaucoup du cœur. Les arbres qui portent ces fruits, ne sont pas tous morts.

CHAPITRE VI.

De la mort d'une ieune Huronne, Religieuse Hospitaliere.

Les petits poussins craignent le milan, les petits agneaux fuient le loup, et les petits Sauvages abhorrent la contrainte. Tout cela prouient d'un mesme principe, c'est-à-dire de la nature. Les Sauvages passent quasi toute leur vie, ou à la chasse, ou dans des courses, et dans des voïages, menant fort souuent avec eux leurs femmes et leurs enfans ; si bien, qu'estant conceus dans cette passion, fortifiée par vne longue habitude, il est quasi aussi naturel à leurs enfans d'aimer la liberté, qu'aux petits canards d'aimer les ruisseaux et les riuieres. Les Religieuses Hospitalieres et les Vrsulines de Kebec auouent que les petites filles Sauvages ont de l'esprit, que plusieurs ont vn bon naturel, qu'on les gagne aisément avec la douceur ; mais elles fuient grandement la contrainte. On a veu de petites seminaristes, élevées dans le Monastere des Vrsulines, non seulement pieuses et deuotes, mais si bien instruites, qu'elles estoient capables d'enseigner à lire et à écrire à leurs compagnes ; on les voioit faire le petit ménage de la maison avec adresse ; enfin, ces pauvres enfans se

voiant aimées, et goustant mesme la pieté, demandoient et pressoient qu'on les fist Religieuses ; mais enfin, comme on les retenoit long-temps pour éprouver leur vocation, et pour les accoustumer à vne vie sedentaire, et renfermer dans vn cloistre, l'âge leur faisant ressentir les inclinations qu'elles ont d'aller et de venir, elles disoient franchement à leurs maistresses, qu'elles n'auoient pas assez d'esprit pour estre tousiours en place, témoignant la peine et les regrets qu'elles auoient de les quitter. Le temps changera petit à petit cette humeur, et la grace ne laissera pas d'en gagner quelques-vnes à la Religion, comme celle dont la Mere supérieure de l'Hostel-Dieu de Kebec va parler dans ce Chapitre, qui est entre mes mains.

Le suiet, dit-elle, de la presente est également plein de ioie et de tristesse, puisque nous acquerons vne aduocate au seïour de la gloire, en perdant encore cette année vn tresor que nous possedions comme propre. Par la mort de nostre chere sœur Geneuiefue Agnes de tous les Saints, vous diriez que Nostre Seigneur se plaist tellement au choix que nous faisons des filles du païs pour son seruice, qu'il en a voulu aussi-tost tirer à soy les premices, nous les ravissant pour le Ciel. En effet, le 15. du mois de Mars 1657. nostre petite Communauté donna la premiere fille Religieuse, natiue du païs, et le 3. de Noüembre de la mesme année, la premiere fille Sauvage qui aie iamais embrassé la vie Religieuse. Ceux qui connoissent l'humeur des Sauvages, auront peine à se persuader qu'une ieune fille de leur Nation ait voulu se captiuier aux exercices de la Religion, et à garder la closture ; mais la grace qui fait trouuer de la douceur, et de la facilité dans les choses les plus repugnantes à la nature, a trouué tant d'entrée dans le cœur de cette chere fille, que nous auons toutes admiré les aimables conduites de Dieu sur elle.

Elle nous fut donnée le mois de May 1650. âgée de huit à neuf ans. Elle estoit fille d'un des principaux Capi-

taines Hurons. Son pere et sa mere estoient excellens Chrestiens. Si-tost qu'elle fut avec nous, elle s'appliqua fortement à apprendre la langue François, et y reüssit si bien, qu'en moins d'un an elle la sceut parfaitement. Elle apprit promptement à lire et écrire, en sorte qu'elle surpassoit toutes ses compagnes, mesme les Françoises. Nous auons souuent admiré qu'une fille Sauvage, nourrie et élevée dans les bois, püst si-tost comprendre ce qu'on luy enseignoit. Aussi son esprit n'auoit-il rien de sauvage, et son naturel estoit excellent. Elle ne sçauoit de quelle couleur étoit le vice ; et s'il luy arriuoit de faire quelque petite faute, elle ne cherchoit point d'excuse pour la couvrir, mais elle s'en accusoit incontinent. Sa grande sincerité estoit vne marque de la bonté de son cœur. La Maistresse des pensionnaires les reprenant quelquefois en general, si elle croioit auoir failly, elle excusoit incontinent les autres, et prenoit tout le tort sur elle-mesme, ne pouuant souffrir qu'on accusast ses compagnes. Aussi l'aimoient-elles uniquement. Après qu'elle eut appris à lire et à écrire, on la mit à la cuisine, pour la tenir tousiours dans vn esprit de soumission. Elle s'y comporta avec tant de ferueur et d'humilité, que cela nous donnoit à toutes de l'étonnement. Iamais on ne l'a entenduë se plaindre, ny murmurer. Si deux ou trois personnes luy commandoient diuerses choses tout à la fois, elle ne s'en faschoit point, mais avec vne grande douceur elle faisoit, autant qu'elle pouuoit, tout ce qui luy estoit commandé. Il y auoit du plaisir à la voir quitter iusques à cinq et six fois vne chose, pour en faire vne autre qu'on luy commandoit de nouueau ; ce qu'elle faisoit avec autant de gaieté, que si on luy eust laissé faire tout ce qu'elle eust souhaité. Le grand desir d'estre Religieuse ne luy faisoit rien trouuer de difficile, quoy que nous l'éprouuassions par toutes sortes de moiens, sans que pendant sept années qu'elle a demeuré avec nous, nous aions pu remarquer aucun changement dans son esprit. Elle apprehendoit plus

que la mort, de retourner avec ses parens : en sorte qu'un jour, plustost pour l'éprouver que pour la punir d'aucune faute qu'elle eust faite, on la fit venir au refectoire devant toute la Communauté, et l'ayant reprise assez seurement, on luy donna le choix, ou de sortir du Couvent, ou de recevoir la discipline. Cette pauvre innocente n'eut pas plus tost oüy le mot de sortir, que les grosses larmes luy coulerent des yeux ; et iognant les mains, elle nous pria de ne la point mettre dehors, nous protestant qu'elle estoit preste de recevoir telle penitence qu'on voudroit. A mesme temps elle commença à se deshabiller ; mais on n'auoit garde de passer outre. C'est vne chose tres-peu visitée parmy les Sauvages, de tancer leurs enfans, bien moins de les frapper ; ils ne scauent ce que c'est de les contrarier en leur ieunesse : d'où on peut voir qu'il falloit vne grace bien grande en cette ame innocente, pour la resoudre à ce qu'elle apprehendoit tres-fort naturellement. Ses parens luy aiant donné souvent des attaques pour l'obliger à sortir, elle a tousiours esté ferme comme vn rocher. Tant de bonnes dispositions ont esté suiuiues de beaucoup de graces, entre lesquelles celle d'estre receüe au Nouciat ne luy estoit pas la moins considerable. Ce bonheur luy arriua le iour de l'Annonciation de la tres-sainte Vierge, de l'année 1657. qu'elle commença à faire les fonctions de la Religion, avec autant d'exactitude qu'une ancienne professe. Elle donnoit de l'admiration par son humilité, par sa sincérité, par sa douceur, et par sa deuotion, qu'elle portoit sur tout à la tres-immaculée Mere de Dieu, qu'elle aimoit avec vne tendresse nonpareille. Elle continuoit et alloit croissant dans cette vertu, et donnoit de grandes espérances pour le futur. Mais nostre Seigneur, qui a bien d'autres veuës que les hommes, qui est maistre absolu de toutes les creatures, en a disposé tout autrement : car au milieu, ou plustost au commencement de cette belle course, il l'a rauie à la terre pour la donner au Ciel, luy enuoiant vne maladie assez

commune aux Sauvages, qui est vne espece de langueur iointe à vne fièvre lente, qui la consommoit de telle sorte, qu'elle diminueoit à veuë d'œil, avec vne fluxion accompagnée d'une grosse toux, qui luy gastoit toute la poitrine, en sorte que son poulmon se dessecha peu à peu.

Nonobstant toutes ces infirmités, qui en auroient abattu beaucoup d'autres, elle monstra bien que la vertu est aussi forte, pour l'animer à la patience, qu'elle auoit paru paisible et tranquille dans sa plus parfaite santé : car elle ne laissoit pas de trauailler autant et plus que ses forces ne luy permettoient, se trouuant à toutes les obseruances du Chœur et de la Communauté ; et si après cela, elle auoit quelque temps de reste, elle l'emploioit à aller rendre des visites au S. Sacrement, ou bien à apprendre à chanter, à quoy elle reüssissoit bien, aiant vne fort belle voix. Elle s'exerçoit sur tout à dire des Leçons de Tenebres ; ce qu'elle faisoit avec vne deuotion, et vne attention rauissante, qui nous seruoit à toutes d'exemple. Le dernier Caresme, quoy qu'elle fust dès lors assez mal, elle ne laissa pas d'en chanter vne, chacun des trois iours de la Semaine-sainte ; et le mal augmentant petit à petit, il luy fallut ceder, et se ranger à l'Infirmière, enuiron la feste de l'Assomption de la Sainte Vierge. Ce fut là qu'elle fit voir tant de douceur, de soumission et de vertu, que cela n'est pas croiable, ne donnant iamais aucun relasche à sa deuotion. La Mere qui auoit soin d'elle comme Infirmière, et qui estoit nouvellement arriuée de France, me disoit souvent, qu'à moins que ie l'assurasse qu'elle fust sauage de Nation, elle ne le croiroit pas, veu qu'elle n'en voioit aucune marque en cette chere fille. Le voy, disoit cette Mere, qu'elle fait tout ce que j'ay veu faire aux plus parfaites Religieuses de France, dans leurs maladies. En effet, dès le commencement de son mal, elle demanda vn Crucifix, qu'elle ne quitta iamais, et qui estoit son plus ordinaire entretien ; elle le caressoit sans cesse. Elle n'obmit iamais ses petites prieres, sur tout son Chapelet, quoy que son

oppression fust violente ; et quand on luy disoit, que cela la faisoit souffrir dauantage, incontinent sa soumission luy mettoit en bouche ces paroles : Ma Mere, ie feray tout ce qu'il vous plaira ; mais cela seul est ma consolation et mon diuertissement.

Le naturel Sauvage porte à la liberté, et à vouloir absolument ce qui luy plaist, ou fuir ce qui luy déplaist. Elle auoit parfaitement dompté ces inclinations ; en sorte que si quelquefois elle s'estoit laissée emporter à quelque legere impatience, on la voioit, vn moment après, reuenir à elle, et demander pardon mille fois, avec vne humilité admirable. Son innocence estoit si grande, que luy demandant quelquefois, si elle vouloit se confesser, cette ame angelique répondoit : Helas ! mon Dieu, que diray-ie ? depuis ma derniere confession ie n'ay rien fait. Et à mesme temps elle fondoit en larmes, craignant que cela ne procedast de son aueuglement. Ah ! ie vous prie, disoit-elle, examinez-moy, car ie n'ay point d'esprit pour me connoistre. Ce sentiment d'elle-mesme estoit bien contraire aux pensées de ceux qui gouernoient sa conscience. Ils assurent qu'elle leur rendoit vn compte exact de tous les mouuemens de son cœur, avec beaucoup d'intelligence, et ils protestent tous qu'elle a probablement conserué la blancheur de son innocence baptismale. Iamais, quelque foiblesse qu'elle eust, elle ne put souffrir de communier dans son lit ; mais elle prioit qu'on la menast au Chœur. Elle ne perdit pas vne Communion, tant qu'elle se put traisner à l'Eglise. Des dispositions si rares dans vne fille Sauvage donnerent, pour ainsi parler, iusqu'au cœur de Dieu, qui voulut pour soy ce fruit meur ; de quoy son Infirmiere s'apperceuant, et la voiant d'ailleurs dans vn desir extrême de iouir du bonheur d'estre reuestuë de nostre saint habit qu'elle demandoit sans cesse elle-mesme, enfin on luy accorda cette grace, le iour de la feste de tous les Saints ; ce qui fut fait avec toutes les ceremonies que pût permettre sa maladie. Si iamais vous auez veu la ioie

et le contentement dépeints sur vn visage, ce fut sur celuy de cet ange incarné : car, quoy qu'elle fust foible au possible, elle s'aidoit à se vestir, comme si elle eust esté saine. Elle fit toutes les demandes necessaires, avec vne presence d'esprit nonpareille. Si-tost qu'elle eut l'habit, on luy donna le saint Viatique, qu'elle receut avec une deuotion rauissante.

Depuis cet heureux iour, qu'elle se vit Religieuse Hospitaliere, et fille de nostre glorieux Pere S. Augustin, il ne se peut dire qu'elle estoit la iubilation de son cœur, et les remercemens qu'elle nous en rendoit à toutes. Si elle nageoit dans la ioie de cette faueur, nostre petite Communauté n'en ressentoit pas moins d'auoir donné son saint habit à la premiere fille Sauvage de ces contrées, qui ait iamais eu le bonheur d'entrer en Religion ; mais nous ne le possedasmes pas long-temps sur terre : car Dieu voulant cueillir ce premier fruit, qui estoit meur, il permit que son mal la iettast dans l'extremité. De quoy son Infirmiere, qui ne la quittoit ny iour, ny nuit, m'ayant donné auis, ie luy fis administrer aussitost le dernier Sacrement, qu'elle receut avec vne singuliere attention à Dieu, demandant, selon la coustume, pardon à toute la Communauté presente, avec des sentimens d'vne veritable fille de la misericorde, ne cessant de produire quantité d'excellens actes des plus hautes vertus, que de temps en temps on luy suggeroit. Elle fit retirer tout le monde, excepté la Superieure, laquelle luy demanda si elle seroit bien-aise de faire les vœux de la sainte profession : nostre chere malade luy dit sagement, que ce luy seroit vne grande grace, mais qu'elle na la meritoit pas, et qu'elle n'osoit la demander ; que si on la luy accordoit, sa ioie seroit accomplie. La Superieure iugeant qu'elle auoit encore du temps à viure, ne se hasta pas, laissant passer ce iour ; mais le lendemain, qui estoit un Samedy, la voiant sur les approches de sa fin, luy dit : Ma chere Sœur, desirez-vous proferer les vœux ? Alors nostre innocente agonizante, comme se

réueillant, dit avec empressement : Ah ! que j'ay de passion pour ce priuilege. Ce qui obligea la Mere de les luy faire prononcer, et au mesme instant elle tomba en l'agonie. Nostre Communauté aiant esté appellée, elle la voioit avec admiration former mille colloques amoureux à N. Seigneur, priant actuellement pour Madame la Duchesse d'Eguillon, nostre chere et illustre Fondatrice, et pour la conuersion de ceux de sa Nation. Enfin cette ame angelique quitta la terre dans ce saint Exercice, rendant son esprit à celuy qui ne l'auoit creé que pour luy. Elle estoit de fort belle taille, et bien agreable de visage, d'un naturel excellent, et d'un esprit au-dessus du commun, non seulement des Sauvages, mais aussi des François. Nostre consolation est de posseder en dépost, parmy celuy de nos autres Religieuses decedées en la Nouvelle-France, le corps de cette petite Colombe, dont nous nous glorifions d'estre les depositaires, comme d'un riche tresor. Tous les Sauvages vinrent, comme à l'enui, avec vne ioie nonpareille, pour la voir inhumer dans nostre saint habit ; ce qui les rauissoit, parce qu'elle paroissoit avec vne beauté charmante. Tant il est vray que la mort des iustes est precieuse en toutes façons. Voilà, en verité, vne mort bien sainte et bien precieuse deuant Dieu. Mais changeons de discours. Le Chapitre qui suit, venu à la trauerser, nous fera voir, avec vne gaieté, et vne naïfueté bien naturelle, que les Sauvages sont quasi nos Antipodes en leurs façons de faire.

CHAPITRE VII.

De la diuersité des actions et des façons de faire des François, ou des Europeens, et des Sauvages.

Je ne sçay si ie me trompe, mais ie dirois volontiers, que l'organe de nos sens ressemble en quelque chose à la

matiere premiere, qui, n'ayant de soy ny beauté, ny difformité, compose neantmoins les plus belles choses et les plus laides, selon les formes que les Agens leur donnent. Le temperament de nos sens, de quelque costé qu'il vienne, soit de nostre naissance, ou de nos habitudes, leur donne de la pente, ou de l'aersion, de l'amour ou de la haine pour les obiets qui leur sont proposez. De cette source, à mon aduis, prouient la grande diuersité qu'il y a entre les sens des Sauvages et des François, ou des Europeens : car vous diriez en plusieurs choses, que ce qui est du sucre aux vns, est de l'absynte aux autres. Commençons par l'odorat.

Il se trouue en ces quartiers de l'Amerique, des animaux ausquels les François ont donné le nom de Rats musquez, pource qu'en effet ils ressemblent aux rats de France, sinon qu'ils sont bien plus gros, et qu'ils sentent le musc au Printemps. Les François aiment beaucoup cette odeur ; les Sauvages la rebutent comme vne puanteur. Ils s'oiignent et se graissent la teste et la face avec des huiles et avec de la graisse, qui nous pue comme la charogne : c'est leur musc, leur orangeade et leur binioin. La rose, l'œillet, le girofle, la muscade, et semblables odeurs, qui nous sont agreables, leur sont fades ; et le tabac, qui fait mal au cœur à ceux qui n'ont point accoustumé de le sentir, fait vne des plus grandes de leurs delices.

Pour l'oreille. Encore que les Sauvages se plaisent fort au chant, vn concert de musique leur semble vne confusion de voix, et vne roulade passe parmy eux pour vn gazouillis d'oiseau. L'auoué que le ramage ne leur est pas desagreable ; mais leurs chansons, qui pour estre mornes et pesantes, nous donnent des idées de la nuit, leur semblent iolies, comme l'émail du iour. Ils chantent dans les dangers, dans les tourmens, et dans les approches de la mort : les François gardent, pour l'ordinaire, vn profond silence dans tous ces rencontres. Le sel qui assaisonne toutes les viandes qu'on mange en Europe, les rend ameres au goust des Sau-

uages. Leur boucan, qui nous est quasi de la suie, leur est fort sauoureux. La communication des vns avec les autres, fait que le palais de quelques François s'accommode au boucan, et celuy de quelques Sauvages aux viandes salées. Il est vray que, iusques icy, ie n'en ay point veu qui n'ait eu de l'horreur du fourmage de Hollande, des raues, des epicerics, de la moutarde, et de semblables ragousts. Je me souuiens à ce propos, qu'un Sauvage s'estant rencontré à table avec des François, comme on auoit seruy de la moutarde, la curiosité de gouter de tous nos mets, sans les connoistre, luy fit porter sa cuillier dans ce ragoust ; en aiant pris vne assez bonne charge, il l'entonna plus vite dans sa bouche qu'on ne luy eut appris comme cela se mangeoit. Dieu sçait s'il appresta à rire à toute la compagnie. C'est vne gloire parmy les Sauvages de bien manger, comme parmy plusieurs Européens de bien boire ; et ce bon homme voulant monstrier la force de son courage, s'efforçoit de faire bonne mine ; mais les larmes le trahissoient, il seroit les dents et les leures tant qu'il pouuoit ; enfin, le peu de bonne mine et de contenance qu'il auoit, luy échappa, et demeura bien étonné de la force de cette botillie iaune, comme il l'appelloit. Pour conclusion, on luy enseigna comme il falloit manger de la moutarde ; mais il n'a iamais reduit en pratique cette leçon, se contentant de cette premiere experience pour le reste de ses iours. Les saulces, les ragousts, les saupiquets, qui font les delices des friands, seroient icy vn petit enfer au gosier des Sauvages.

Encore qu'ils aient le cuir plus tendre et plus delicat que les François, si on en croit aux lancettes et à la main des Chirurgiens, qui attribuent cette delicatesses aux huiles et aux graisses dont ils s'oignent, et dont ils se frottent ; si est-ce que ces bonnes gens n'ont point la molesse, ny la delicatesses de nos Européens. Ils trouuent le sommeil plus doux sur vn lit de terre et sur vn cheuet de bois, que plusieurs personnes sur le duuet. Il est vray que l'habitude fait

que le tact rebutte la trop grande molesse, trouuant son plaisir et sa satisfaction dans des choses plus dures et plus aspres. L'ay connu des Peres, qui ne pouuoient prendre leur sommeil sur vn lit, pour s'estre accoustumez à dormir comme les Sauvages ; si on leur presentoit, au retour de leur Mission, vne paillasse ou vn matelas, ils estoient contraints, iusqu'à ce qu'ils eussent repris leur premiere habitude, de passer vne partie de la nuit sur le paué de la chambre, pour dormir vn peu de temps plus à leur aise. En vn mot, les Sauvages sont quasi demy-nuds, pendant l'Hyuer, et les François se couurent le plus chaudement qu'ils peuuent.

Pour ce qui concerne le sens de la veuë, il est tout certain qu'il est vniuersellement plus parfait chez les Sauvages que chez les François : l'experience s'en fait quasi tous les iours. S'il faut decourir quelque chose, les François ne se fient pas tant à leurs propres yeux qu'aux yeux des Sauvages. Ils les ont tous noirs, et plus petits que les autres. Je me persuaderois volontiers, que l'ascendant qu'ils ont pardessus nous en cet endroit, prouient de ce qu'ils ne boient point de vin ; de ce qu'ils ne mangent ny sel, ny especes, ny autres choses capables de dessecher et d'alterer le temperament de l'œil. Quoy qu'il en soit de la bonté de leurs veuës, il faut confesser qu'elle trouue souuent de la beauté, où la nostre ne trouue que de la laideur. Ceux qui mettent la beauté d'un visage dans la proportion de ses parties, et dans la blancheur et le vermillon qui le couure, doivent retrancher la moitié de leur definition, s'ils ne veulent choquer les Afriquains, les Ameriquains, et quantité d'Asiatiques. Mais venons au detail de ce point.

Pour rendre vn visage plus beau en France, on le degraisse, on le laue le plus soigneusement qu'on peut : les Sauvages, au contraire, l'oignent et le graissent tant qu'ils peuuent, le croiant d'autant plus agreable qu'il est plus luisant de leurs graisses ou de leurs huiles. Pour se rendre difforme dans l'Europe,

on se barbouille de noir, de iaune, de bleu : et c'est cela mesme qui fait vn Sauuage beau et bien agreable. Quand quelqu'un d'eux veut aller en visite, ou assister à quelque festin ou à quelque danse, il se fait peindre le visage de diuerses couleurs, par quelque femme ou par quelque fille : car c'est l'un de leurs metiers, aussi bien qu'autrefois parmy les Iuifs ; et lorsqu'il est bien barbouillé, on le tient vn bel homme ; et en Europe, on le prendroit pour vn demon.

En France, les gros yeux, et les leures plustost serrées qu'ouuertes, ont de la beauté. En Afrique, les petits yeux, le teint le plus noir, les grosses leures pendantes et renuersées, font vn beau visage. En Canadas, les yeux noirs et le visage gros, à la façon des anciens Cesars, emportent le prix de la beauté et de la grace. En Europe, les dents les plus blanches sont les plus belles. Les Maures et les Sauuages nous surpassent en cette beauté : ils ont les dents plus blanches que l'iuoire. En quelques endroits de l'Inde Orientale, ceux qui prennent du Betel, ont les dents rouges, et cette couleur fait vne partie de leur gloire.

En France, les cheveux vn petit blonds, bien sauonnez, et bien degraissez, bien gauffrez et bien annelez, sont les plus beaux. Les Neigres les aiment courts et noirs, et bien crespéz. Les Sauuages les veulent longs, roides, noirs, et tout luisans de graisse. Vne teste frisée leur est aussi laide, qu'elle est belle en France. Il n'y a rien de si grotesque, comme la perruque des Sauuages. Au lieu de poudre de Cypre, ils mettent sur leurs cheveux bien graisse, le duuet ou la petite plume des oiseaux, et avec ce bel ornement, ils se croient aussi iolis que ceux qui portent des galants. En effet, cette plume est aussi delicate que la baue des vers à soie.

On ne fait point le poil à la mode en ce pais-là. Leur fantaisie est leur mode. Quelques-vns les portent releuez sur le haut de la teste, la pointe en haut. Il se trouue vne Nation toute entiere, qui

se nomme les cheveux releuez, pource qu'ils aiment cette façon de coiffure. D'autres se rasent sur le milieu de la teste, ne portant du poil qu'aux deux costez, comme de grandes moustaches. Quelques-vns decouurent tout vn costé, et laissent l'autre tout couuert. Les moustaches se portent en France aux costez de la teste ; les femmes Sauuages les portent sur le derriere, ramassant leurs cheveux en vn petit paquet, qui pend sur leurs espauls. Iugez maintenant qui a perdu, ou qui a gagné. Chacun croit sa mode la plus belle. La nostre change souuent en France.

On tient que la barbe donne de la grace et de l'ornement à l'homme. Cette opinion n'est pas receuë par tout. La barbe est la plus grande difformité que puisse auoir vn visage, en ce nouveau monde. Les peuples de ces contrées appellent les Europeans barbus, par grosse iniure. Il y a quelque temps, qu'un Sauuage enuisageant vn François, avec vne attention toute extraordinaire et dans vn profond silence, s'écria tout-à-coup, après l'auoir long-temps considéré : O le barbu ! ô qu'il est laid ! Ils ont si peur de cette difformité, que si quelque poil veut naistre de leur menton, ils l'arrachent aussi-tost, pour se deliurer de nostre beauté et de leur laideur.

Les Dames, en Europe, se plaisent d'estre bien coiffées : ce leur est vne grande meseance, de paroistre la teste nuë, et les cheveux épars confusément, sans ordre. C'est l'une des beautez des femmes de Canadas : elles vont ordinairement la teste nuë, et se tiennent pour bien iolies, quand leurs cheveux sont bien luisans et bien roides de graisse ; elles les portent espars sur les deux costez, ramassant ceux de derriere en vn petit faisceau, qu'elles enrichissent de petits grains de leur porcelaine.

La coiffure, en France, distingue les hommes d'avec les femmes. Quand les Sauuages se couurent la teste, toute coiffure leur est bonne : vn homme se seruiroit aussi bien d'un chaperon qu'une femme, s'il trouuoit ce bonnet chaud et commode à sa teste. Il est vray que ceux qui nous frequentent plus souuent,

commencent à distinguer leur coiffure : les hommes aiment nos chapeaux, ou nos tapabords, et les femmes nos bonnets de nuit de laine rouge ; les plus longs et les plus hauts en couleur, leur semblent les plus beaux. Ils ne sont pas pourtant si scrupuleux, qu'une femme ne se serve d'un tapabort, et un homme d'un bonnet de nuit tout au beau milieu du jour. Si un garçon se vestoit en fille dans l'Europe, il feroit une mascarade. En la Nouvelle-France, la robe d'une femme n'est point mal-seante à un homme. Les Meres Ursulines aiant donné une robe à une jeune fille, qui sortoit de leur seminaire, le mary qui l'espousa, s'en servit bientost après aussi gentiment que sa femme ; et si les François s'en mocquoient, il n'en faisoit que rire, prenant leur gauserie pour une approbation.

En France, on se perçoit, il n'y a pas long-temps, le bout de l'oreille, pour y pendre une petite fleurette de vanité ; l'ouverture la plus petite estoit la plus gentille. En Canadas, les hommes et les femmes ont les oreilles percées : on les perce aux enfans dès le berceau ; les plus grands trous sont les meilleurs, ils y forent aisément un baston de cire d'Espagne ; et non seulement le bas de l'oreille est percé, mais encore le tendon, ou le contour, que les femmes chargent ordinairement de coquillages, qu'on appelle la porcelaine.

En d'autres endroits de l'Amerique, quelques Nations se percent le nez, entre les deux narines, d'où ils font pendre quelques iolietez ; d'autres enchassent des pierreries dans leurs ionés, et d'autres sur leurs lèvres pendantes et renuversées, et tout cela pour contenter leurs yeux, et pour trouver le point de la beauté. En verité, la veüe et le iugement des hommes est foible ! Comment se peut-il rencontrer tant d'orgueil et tant d'estime de nous-mesmes dans nos esprits si bigearres et si limitez.

On porte, en France, les bracelets au poignet de la main. Les Sauvages les portent non seulement au mesme endroit, mais encore au-dessus du coude, et mesme encore aux iambes, au-des-

sus de la cheuille du pied. Pourquoi ces parties ne meritent-elles pas bien leur vanité et leur enliouement aussi bien que les autres, puisqu'ils les portent ordinairement découvertes ? Dione voiant qu'on presentoit une couronne à celui qui auoit merité le prix de la course, la prit et luy mit aux pieds, et non sur la teste, voulant honorer la partie du corps qui luy auoit donné la victoire.

Il n'y a que les femmes en France qui portent des colliers. Cét ornement est plus commun aux hommes de Canadas qu'aux femmes. Au lieu de perles et de diamans, ils portent des grains de porcelaine diuersement enfilez, des grains de chapelets, de petits tuiaux ou canons de verre, ou de coquillage. L'ay veu un Huron porter à son col une poulie de barque, et un autre des clefs qu'ils auoient dérobées. Toutes les choses extraordinaires leur sont agreables, pourueu qu'elles ne leur coustent qu'un larcin.

Nous coupons nos ongles ; les Sauvages les laissent croistre. Si vous les accusez de rusticité, vous serez condamné par des peuples entiers de l'Inde Orientale, qui nourrissent leurs ongles tant qu'ils peuuent, pour marque de leur noblesse, voulant tesmoigner par-là, que leurs doigts, embarrassés de ces superfluitéz naturelles, ne sont point propres au trauail.

En France, les hommes et les femmes se font faire des habits assez iustes, pour paroistre plus lestes ; les filles, particulièrement, font gloire d'estre menües. En Canadas, tout le monde s'habille au large : les hommes et les femmes portent des robes, qu'ils ceignent en deux endroits, au-dessous du nombril et au-dessus du ventre, retroussant leurs grandes robes et les repliant, en sorte qu'ils ont comme un grand sac à l'entour du corps, dans lequel ils forent mille choses. Les meres y mettent leurs enfans, pour les caresser et pour les tenir chaudement.

Plus les robes des Dames sont longues, et plus elles ont de grace. Les femmes Sauvages se mocqueroient d'un habit

qui descendroit beaucoup plus bas que les genoux. Leur trauail les oblige à suivre cette mode.

En Europe, la cousture des bas de chausse est derriere la iambe, et si les bas ont quelques arrieres-points, ou quelque autre enrichissement, il est sur cette cousture et sur les coins. Il n'en est pas de mesme parmy les Sauuages, la cousture des bas que portent les hommes, est entre les iambes : ils attachent en mesme endroit de petits ourages faits de brins de porc-espice, teins en écarlatte, en forme de franges ou de papillottes, qui, se rencontrant les vnes contre les autres dans leur demarche, ont ie ne sçay quelle gentillesse bien agreable. Les femmes portent cet ornement au-dehors de la iambe.

Les patins, en France, et les souliers releuez passent pour les plus beaux ; ils passent parmy ces peuples, pour les plus laids, pource qu'ils sont les plus incommodés. Les souliers des Sauuages sont aussi plats, mais bien plus larges que les chaussons d'un tripot, notamment l'hyuer, qu'on les fourre et qu'on les garnit pleinement contre le froid.

On porte les chemises, en Europe, sur la chair, dessous les habits. Les Sauuages les portent assez souuent par-dessus leur robe, pour la conseruer contre la neige et contre la pluie, qui coule bien aisement sur du linge gras, comme sont leurs chemises : car ils ne sçauent ce que c'est de les blanchir.

Quand le bout d'une chemise sort d'un habit, c'est vne messeance ; mais non pas en Canadas. Vous verrez des Sauvages reuestus à la Françoisé, d'un bas d'estame et d'une casaque sans haut de chausse ; on voit deuant et derriere deux grands pans de chemise sortir de dessous leur casaque. Cela choque les François et les fait rire ; les Sauuages n'en perdroyent pas un petit brin de leur grauité. Cette mode leur paroist d'autant plus gentille, qu'ils prennent nos hauts de chausses pour des entraues. Ce n'est pas que quelques-vns n'en portent quelquefois par brauerie ou par gausserie.

Les bons vieux Gaulois pendoient, le siecle passé, leurs escarcelles deuant eux. Les François mettent maintenant leurs bourses dans leurs pochettes. Les Sauuages portent leur pochette, leur bourse et leur escarcelle derriere le dos. C'est un sac, qu'ils passent à leur col, par le moien d'une courroie, dans lequel ils mettent leur petun et les autres petits besoins dont ils ont plus ordinairement à faire. Cette pochette, ou ce sac, n'a, pour l'ordinaire, aucune cousture. Les Huronnes les font aussi artistement qu'un ourage fait à l'aiguille ; les Algonquins les font souuent d'une peau toute entiere, d'un loutre, d'un renard, d'un petit ours, ou d'un castor, ou de quelque autre animal, si gentiment écorché, que vous diriez qu'il est tout entier : car ils n'ostent ny les dents, ny les oreilles, ny les pattes, ny la queue ; elles font une ouuerture au-dessus du col, par où elles tirent le corps entier de l'animal, et par où les Sauuages portent la main dans cette pochette, quand elle est bien sechée et bien passée.

La ciuilité et l'honnesteté nous ont appris à porter des mouchoirs : les Sauuages nous accusent de saleté en ce point, pource que nous mettons, disent-ils, une ordure dans un beau linge blanc, et nous la serrons dans nostre pochette, comme une chose bien precieuse, et eux la iettent par terre. De là vient qu'un Sauvage, voiant un iour qu'un François s'estant mouché, replioit son mouchoir, luy dit en riant : Si tu aimes cette ordure, donne-moy ton mouchoir, ie le rempliray bien-tost. Je ne fais pas profession de garder une grande suite dans ces bigarreures ; elles sortent de ma plume comme elles se presentent à ma pensée.

Les Romains, et quelques Asiatiques, se couchoient autrefois sur de petits lits, pour prendre leur repas ; leurs tables estoient faites en demy-lunes. La plupart des Europeens sont maintenant assis sur des sieges releuez, se seruant de tables rondes ou carrées. Les Sauuages mangent à terre, aussi bien que les Turcs, comme font aussi plusieurs peu-

ples de l'Asie. Le monde est plein de variété et d'inconstance, on n'y trouvera jamais de fermeté solide. Si quelqu'un estoit monté sur une tour assez haute, d'où il pût voir à son aise toutes les Nations de la terre, il seroit bien empêché de dire ceux qui ont tort, ou ceux qui ont raison, ceux qui sont fous, ou ceux qui sont sages dans des variétés et dans des bigarreaux si étranges. En vérité, il n'y a que Dieu seul de constant ; luy seul est immuable, luy seul est invariable ; c'est là où il se faut attacher, pour éviter le changement et l'inconstance.

En France, on entre-mêle le boire avec le manger ; les Algonquins font tout le contraire en leurs festins : ils mangent premièrement ce qu'on leur sert, et puis ils boient sans plus toucher à la viande.

En France, celui qui invite ses amis, se met en table, et leur sert des viandes qu'il a fait apprester : en ce pays, le maître du festin ne mange point, et quelques fois il fait distribuer par un autre les mets de son banquet.

Les plats, en Europe, sont mis sur la table, pour donner liberté à tous les conviez de trancher par où bon leur semblera. Là on donne à un chacun son mets et sa part. Il semble que Joseph, traitant ses frères en Egypte, en fit de même ; et que Samuel ayant invité Saül, garda la coutume qui règne en ces contrées.

Les Français, pour l'ordinaire, parlent beaucoup en table ; les Sauvages font peu, ou point du tout.

C'est un commun proverbe, que la sauce fait souvent manger le poisson. Ce proverbe n'est point reçu en ce nouveau monde : car un Sauvage ne sauroit manger de poisson trempé dedans nos sauces. Les Français n'aiment pas ordinairement les œufs, s'ils ne sont mollets. Les Sauvages disent que les œufs mollets sont encore tout crus : c'est pourquoi ils les font durcir pour les manger.

Les Français ont horreur d'un œuf coulé ; les Sauvages mangent avec délices le petit oiseau qui est encore dans

l'œuf. En effet, il est fort délicat. J'ay mangé d'un petit outardeau tiré d'un œuf bien bouilli : la chair étant nettoyée des immondices qui l'environnent, en est très-belle et de très-bon goût ; pour les œufs coulés, dont il ne se formeroit aucun poussin, ils sont puants par tout le monde, comme je croy. Je n'en oserois néanmoins quasi assurer, tant les nez et le palais des hommes sont différents.

La graisse toute pure fait mal au cœur aux Français ; les Sauvages la boient et la mangent figée. On iette, en France, l'écume du Pot comme l'excrement de la viande ; les Sauvages la hument, comme un excellent bouillon, notamment dans leur nécessité.

On lave la viande pour en nettoier le sang et les ordures ; les Sauvages ne la lavent point, de peur d'en perdre le sang et une partie de la graisse. On commence ordinairement le dîner par le potage : c'est le dernier mets des Sauvages ; le bouillon du pot leur sert de boisson. Le pain se mange icy avec la viande, et avec les autres mets ; si vous en donnez aux Sauvages, ils en feront un mets à part, et bien souvent le mangeront le dernier. Ils s'accommodent néanmoins petit à petit à notre façon.

En la plupart de l'Europe, quand quelqu'un va en visite, on l'invite à boire ; parmi les Sauvages, on l'invite à manger.

En France, les bouchers débitent et vendent leur viande avec les os, et on la sert ainsi dessus la table ; parmi nos Algonquins, les bouchers et les bouchères, qui sont quasi en aussi grand nombre qu'il y a d'hommes et de femmes, habillent si adroitement un animal, que les os demeurent séparés de la plupart de la chair. Ils ne laissent pas de faire bouillir tout ensemble ; mais la viande se présente aux festins, et on donne les os à examiner aux domestiques de celui qui fait le festin. Quand on les a bien suçés et bien rongés, on ne les donne pas aux chiens, comme on fait en France ; ce seroit un grand mal : pource, disent-ils, que les

animaux se rendroient bien plus difficiles à prendre, receuant ains de leurs freres et de leurs semblables, qu'on donne leurs os aux chiens. C'est pourquoy il iettent au feu ou dans la riviere, ou bien ils enterrent les os du castor, de peur que les chiens n'en approchent. Pour les bestes qui n'ont point d'esprit, c'est-à-dire, qui se laissent prendre aisément, ils méprisent leurs os, les iettant à leurs chiens. Ceux qui sont maintenant instruits, se moquent de ces superstitions et de ces réueries.

Si les Sauvages ne sont à la chasse ou en voiage, leur posture ordinaire est d'estre couchez, ou assis à terre ; ils ne sçauroient demeurer debout ; les iambes, disent-ils, leur enflent incontinent. Ils haïssent les sieges plus releuez que la terre. Les François, tout au contraire, se seruent de chaires, de banes, ou d'escabeaux, laissant la terre et la litiere aux bestes.

Vn bon danseur, en France, n'agit pas beaucoup ses bras, il tient le corps droit, remuë les pieds si lestement, que vous diriez qu'il dedaigne la terre, et qu'il veut demeurer en l'air : les hommes Sauvages, au contraire, se courbent dans leurs danses ; ils poussent et remuënt leurs bras avec violence, comme s'ils vouloient paistrir du pain ; ils frappent la terre des pieds si fortement, qu'on diroit qu'ils la veulent ébranler, ou enfoncer dedans iusques au col.

Ceux qui, venant de la ville quittent leurs souliers, les mettent en quelque lieu bas et écarté ; les Sauvages les pendent au plus haut lieu de leurs cabanes pour les faire secher.

En France, on porte les enfans sur le bras, ou sur la poitrine : en Canadas, les meres les portent derriere leur dos. On les tient, en France, le mieux couverts qu'on peut ; là ils sont le plus souvent nuds comme la main. Leur berceau, en France, demeure à la maison ; là, les femmes le portent avec leurs enfans ; aussi n'est-il composé que d'une planche de cedre, sur lequel le pauvre petit est lié comme vn fagot.

En France, vn Artisan n'attend point

son paiement, qu'il ne reporte sa besogne ; les Sauvages le demandent par auance.

En France, on ne se plaist pas beaucoup de voir tomber de la neige ou de la gresle ; c'est ce qui fait sauter d'aise les Sauvages.

Ceux qui nauigent dans les vaisseaux d'Europe, descendent au fond quand il pleut ; les Sauvages, au contraire, pour éviter la pluie, se mettent à terre, renuersant sur eux et sur leur bagage leur petit nauire.

Quand vn Sauvage prend vn outil pour doler du bois, ou vn couteau pour couper quelque chose, il porte la main et le tranchant tout au contraire d'un François : l'un le porte en dedans, l'autre en dehors.

Les Europeans ne font point de difficulté de dire leurs noms et leurs qualitez ; vous faites vne confusion à vn Sauvage de luy demander son nom : si bien que si vous luy demandez comme il s'appelle, il dira qu'il n'en sçait rien, et fera signe à vn autre de le nommer.

En France, vn pere mariant sa fille, luy assigne vn dot ; là, on donne au pere de la fille.

En Europe, les enfans heritent de leurs parens ; parmi les Hurons, les neveux du costez de la sœur succedent à la charge de leurs oncles ; et les petits biens des Sauvages se donneront plustost aux amis du defunt qu'à ses enfans. Cette coustume, qui n'est pas mauuaise estant bien expliquée, se garde encore en quelques endroits de l'Inde Orientale.

En France, l'homme emmene, pour l'ordinaire, la femme qu'il épouse en sa maison ; là, l'homme va demeurer en la maison de la femme.

En France, si quelqu'un se met en colere, s'il a quelque mauuais dessein, s'il machine quelque mal, on l'iniurie, on le menace, on le chastie : là, on luy fait des presens, pour adoneir sa mauuaise humeur et pour guerir sa maladie d'esprit, et pour reprendre de bonnes pensées. Cette coustume, dans la sincerité de leurs actions, n'est pas mauuaise : car si celui qui est en colere,

ou qui machine quelque mal, estant offensé touche ce present, sa colere, et son mauuais dessein est effacé de son esprit en vn moment.

En vne bonne partie de l'Europe, on s'est ietté dans vn tel excès de ceremonies et de complimens, que la sincerité en est bannie ; là, tout au contraire, la sincerité est toute nuë : si son fruit estoit abrié de quelques feuilles, l'arbre en seroit plus beau. Au bout du compte, il vaut mieus viure avec franchise, et iouir de la verité, que de se repaistre de vent et de fumée, sous des offres de seruices, remplies de mensonge : *Namque magis natura placet, fucum odimus omnes.*

En Europe, on oste aux morts tout ce qu'on peut, on ne leur donne que ce qui est necessaire pour les cacher, et pour les éloigner de nos yeux ; les Sauvages, tout au contraire, leur donnent tout ce qu'ils peuuent, ils les oignent et les habillent comme s'ils alloient aux nopces, enterrant avec eux tout le bagage qu'ils aimoient.

Les François sont étendus tout de leur long dans leurs sepulcres ; les Sauvages, en enseuelissant leurs morts, leur font tenir, dans le tombeau, la posture qu'ils tenoient dans le ventre de leurs meres. En quelques endroits de la France, on fait tourner la teste au mort, du costé d'Orient ; les Sauvages luy font regarder l'Occident. L'ay veu de nouveaux Chrestiens enterrant vn mort, disposer la fosse, en sorte que la teste regardast vers l'Autel de l'Eglise, et cela par deuotion

CHAPITRE VIII.

Quelques nouuelles arriuées par le dernier vaisseau.

Vous aurez remarqué cy-dessus, au Chapitre second, comme nos Peres et nos François se retirerent de leur habitation bastie sur les riues du lac Gan-

nantaa, voisin d'Onnontaghé. Cela se fit la nuit et sans bruit, et avec tant d'adresse, que les Iroquois, qui cabanoient aux portes de nostre maison, ne s'apperceurent iamais du transport des canots et des batteaux, et du bagage qui fut mis à l'eau, ny de l'embarquement de cinquante-trois personnes. Le sommeil, dans lequel ils estoient profondement enseuelis, après auoir bien chanté et bien dansé, leur déroba cette connoissance ; mais enfin, la nuit ayant fait place au iour, les tenebres à la lumiere, et le sommeil au réueil, ces Barbares sortirent de leurs cabanes, et se pourmenant à l'entour de nostre maison bien fermée à clef, s'estonnoient du grand silence des François. Ils ne voioient sortir personne pour aller au traual, ils n'entendoient aucune voix. Ils creurent au commencement qu'ils estoient tous en prieres, ou en conseil ; mais le iour s'auançant, et ces prieres ne finissant point, ils frapperent à la porte. Les chiens, que nos François auoient laissez à dessein, leur répondent en iappant. Le chant du coq qu'ils auoient entendu le matin, et le bruit de ces chiens, leur fit penser que les maîtres de ces animaux n'estoient pas loin, ils rentrent dans la patience qui leur échappoit ; mais enfin, le Soleil commençant à descendre, et personne ne répondant, ny aux voix des hommes, ny aux cris des bestes, ils escaladent la maison pour voir en quelle posture estoient nos gens dans cét épouuantable silence. C'est icy que l'étonnement se change en effroy et en trouble. Ils ouurent la porte ; les principaux entrent par tout, on monte au grenier, on descend dans les caues, et pas vn François ne paroist, ny vif, ny mort. Ils se regardent les vns les autres ; la peur les saisit, ils croient qu'ils ont affaire à des demons. Ils n'auoient veu aucun bateau, et quand mesme ils en auroient veu, ils ne s'imaginoient pas que nos François fussent si temeraires, que de se precipiter dans des courans, dans des brisans d'eau, dans des rochers, dans d'horribles dangers, où eux-mêmes, quoy que tres-habiles à passer par

ces saults et par ces cascades, y perdent souvent la vie. Ils se persuadent ou qu'ils ont marché sur les eaux, ou qu'ils ont volé par l'air, ou plustost, ce qui leur sembla plus probable, qu'ils s'estoient cachez dans les bois. On les cherche : rien ne paroist. Ils tiennent quasi pour assuré qu'ils se sont rendus inuisibles ; et, comme ils ont disparu tout-à-coup, qu'ils viendront fondre tout-à-coup sur leurs Bourgades. Cette retraite, miraculeuse dans leur esprit, leur fit voir que nos François auoient connoissance de leur trahison, et la conscience de leur crime et des meurtres qu'ils vouloient commettre, les ietta bien auant dans la terreur. Ils font garde par tout ; ils sont en armes iour et nuit, s'imaginant à toute heure que la foudre et la vengeance des François iustement irritez, alloit fondre sur leurs testes.

Enfin, voyant que rien ne paroissoit, que tout rouloit en leur país à l'ordinaire, ils enuoient de leurs troupes vers les François, les vnes en guerre et les autres comme des Ambassadeurs, pour sçauoir des nouvelles de leurs hostes, et pour tascher de retirer de nos mains leurs compatriotes mis aux fers.

L'apprends que ceux qui sont venus en armes, ont esté mal traitez, et qu'on a retenu ces feints Ambassadeurs. Nous sçaurons vne autre année le détail de tous ces rencontres et de toutes ces intrigues. Je ne dis seulement qu'en passant et en gros, ce que j'ay appris de ceux qui sont retournez de ce nouveau monde par les derniers vaisseaux.

Ils adioustent qu'il court vn bruit dans ce país-là, que tous les Europeans qui habitent cette longue coste qui regne depuis l'Acadie iusques à la Virginie, irritez contre les Iroquois ennemis communs de toutes les Nations, se veulent

lier ensemble pour les détruire : *Non vult Deus mortem peccatoris, sed magis vt conuertatur et viuat.* Je ne souhaite pas la ruine de ce peuple, mais bien sa conuersion.

On m'assure encore qu'il y a quantité d'Agnieronnons, d'Onnontagheronnons, d'Oneiotchronnons prisonniers à Kebec, aux Trois-Riuieres et à Mont-real ; que ces peuples viennent de tous costez solliciter Mons. le Vicomte d'Argençon, Gouverneur du país, de les mettre en liberté ; et comme il est homme sage et prudent, on dit qu'il ne veut point lascher prise, que ces Barbares n'amenent les enfans des principaux du país, qu'on tiendra dans des Seminaires bien fermez, qu'on élèuera en la foy Chrestienne, et qui seruiron d'hostages aux François, contre les courses et contre les entreprises de ces Barbares, qui n'ont autre loy que celle de leur interest.

Voicy encore vne autre bonne nouvelle, et bien certaine. Les Algonquins des país plus hauts, dont nous auons parlé cy-dessus, ont enuoié quelques canots chargez de pelleterie vers les François, avec parole de venir au nombre de cinq cents hommes, l'an prochain, équipez en guerre et en marchandise. Ils souhaitent des Peres de nostre Compagnie, pour aller porter la foy dans leur país, et dans ces grandes Nations, dont nous auons fait mention. Si le Demon ferme vne porte, Dieu en ouure vne autre. On écrit qu'il se prepare déia de braues ouuriers, pour porter l'Etendard de Iesus-Christ dans ces vastes contrées : *fiat, fiat.* Pour conclusion, ie diray en finissant cette Relation, que nonobstant les guerres, les tempestes et les afflictions du país, on a baptisé en diuers endroits enuiron neuf cents Sauuages cette année.

Extraict du Priuilege du Roy.

Par Grace et Priuilege du Roy, il est permis à SEBASTIEN CRAMOISY, Marchand Libraire Juré en l'Vniuersité de Paris, Imprimeur ordinaire du Roy et de la Reine, Directeur de l'Imprimerie Royale du Louure, Bourgeois et Ancien Escheuin de Paris, d'imprimer ou faire imprimer, vendre et debiter vn Liure intitulé : *La Relation de ce qui s'est passé en la Mission des Peres de la Compagnie de Iesus, au País de la Nouvelle France, és années 1657. et 1658.* et ce, pendant le temps et espace de dix années consecutives. Avec defenses à tous Libraires, Imprimeurs et autres, d'imprimer ou faire imprimer le dit Liure, sous pretexte de déguisement ou changement qu'ils y pourroient faire, aux peines portées par le dit Priuilege. Donné à Lion, au mois de Decembre 1658.

Signé par le Roy en son Conseil.

Permission du R. P. Prouincial.

NOVS IACQUES RENAULT, Prouincial de la Compagnie de IESVS, en la Prouince de France, auons accordé pour l'aduenir au sieur SEBASTIEN CRAMOISY, Marchand Libraire, Imprimeur ordinaire du Roy et de la Reine, Directeur de l'Imprimerie Royale du Louure, Bourgeois et Ancien Escheuin de cette Ville de Paris, l'impression des *Relations de la Nouvelle France.* Donné à Paris au mois de Decembre 1658.

Signé,

IACQUES RENAULT.



LETTRES

ENVOIÉES DE LA NOUVELLE FRANCE

Au R. P. IACQUES RENAULT, Provincial de la Compagnie de Jesus en la Prouince de la France,

PAR LE R. P. HIEROSME LALLEMANT, SUPERIEUR DES MISSIONS DE LA DITE
COMPAGNIE EN CE NOUVEAU MONDE,

ÈS ANNÉE 1659. (*)

PREMIERE LETTRE.

De l'arrivée de Monseigneur l'Evesque de Peirée en Canada.

MON R. PERE,



LES deux vaisseaux venus cette année de France, ont changé la face de nos cœurs et de tout le pays. Ils ont fait naître la joie par tout : l'un par les heureuses nouvelles de la paix entre les deux Couronnes : l'autre par la venue de Monseigneur l'Illustrissime et Reuerendissime Evesque de Peirée. Notre joie seroit entière, si les Iroquois ne la trouboient point par la guerre qu'ils ont renouvelée après une suspension d'armes de fort peu de temps, pendant laquelle

on a fait l'impossible pour gagner le cœur de ces Barbares. Nos Peres ont fait trois voyages à Onnontaghe pour ce sujet ; ils en ont fait quatre à Agnès ; ils ont parcouru toutes leurs bourgades, leur portant par tout des paroles de paix et de salut, tâchant de leur ouvrir les yeux par les lumières de la Foy, qu'ils ont publiée dans tout leur pays.

D'un autre côté, pour ne point aigrir ces esprits aussi superbes que matins, non seulement on s'est contenté d'une légère satisfaction pour les meurtres qu'ils ont faits à Montreal ; mais encore on leur a relâché ceux de leurs gens qu'on tenoit en prison, les uns après les autres, pour traîner toujours et pour différer le malheur dont nous sommes menacés. Et après diverses ambassades faites de part et d'autre, dans lesquelles ils nous ont toujours entretenus de mille promesses de paix, avec des sermons aussi solennellement iurez qu'on le pouvoit esperer d'une nation barbare, ils ont enfin repris les armes avec plus de cruauté qu'auparavant ; ils

(*) D'après l'édition de Sébastien Cramoisy, publiée à Paris en 1660.

ont déchargé leur première fureur sur les Trois-Rivières, où ils ont pris huit François, auxquels ils ont desia fait ressentir les effets de leur barbarie : car ils leur ont fait tomber les ongles par le feu, ils leur ont coupé les doigts et les mains, les préparans par ce commencement, qui ne passe chez eux que pour de petits ieux, au feu et aux flammes, auxquels ils les destinent, en recompense du bon traitement fait à leurs gens, que nous auons tousiours caressez dans nos prisons, et que nous auons enfin élargis, sans leur auoir fait tort d'un seul cheveu de la teste.

Nous auons appris ces circonstances par un Huron Chrestien fugitif, qui, s'estant trouué dans un party qui venoit icy en guerre, les rencontra dans les Isles de Richelieu, conduits par les Agnieronnons qui les auoient pris aux Trois-Rivières. Je fus, disoit-il, touché de compassion, voyant le malheureux estat de ces pauvres prisonniers, et en mesme temps ie fus rayé de leurs deuotions parmy leurs souffrances. Le soir, ie les entendois chanter les Litanies de la Vierge, et le matin le *Veni Creator*, avec les autres prieres. Je leur voiois leuer au Ciel leurs mains tronçonnées et toutes dégouttantes de sang : spectacle qui a fait si grande impression sur l'esprit de ce bon homme, qu'il a pris en suite la dernière resolution de quitter les Iroquois, et de se ietter entre nos mains, pour y conseruer la Foy, et pour nous decourir une partie des desseins de l'ennemy.

Les Onnontagheronnons n'ont pas esté plus reconnoissans que les Agnieronnons : car aiant pris aussi aux Trois-Rivières trois de nos François, et deux s'estant heureusement eschappez de leurs mains, le troisième a esté assez cruellement brûlé dès son arriuée au bourg d'Onnontaghé, où peu auparavant nos Peres auoient exercé des charitez imaginables enuers leurs malades, et souffert toutes sortes de travaux pour les instruire, et pour leur ouurer le chemin du Ciel. Depuis peu les Iroquois ont pris encore un autre François proche de Kebec, après l'auoir

blessé d'un coup de fusil ; et nous apprenons qu'ils se preparent à inonder sur nous avec une armée, au plus tard le Printemps prochain, pour enleuer quelqu'une de nos bourgades, et mettre la desolation dans tout le pais.

Mais quoy que toutes ces choses ne nous presagent rien que de funeste, nous ne pouuons pas douter que Dieu n'ait de hauts desseins sur ces terres, pour en tirer de la gloire, puisqu'il a releué nos esperances par le don qu'il nous a fait d'un Prelat, après lequel cette Eglise naissante soupiroit depuis un si long-temps ; c'est de Monseigneur l'Euesque de Petrée, qui arriva icy heureusement le 16. iour de Iuin 1659. et fut receu avec les ceremonies ordinaires, comme un Ange consolateur envoyé du Ciel, et comme un bon Pasteur qui vient ramasser le reste du sang de Iesus-Christ, avec un genereux dessein de n'épargner pas le sien, et de tenter toutes les voies possibles pour la conversion des pauvres Sauvages, pour lesquels il a des tendresses dignes d'un cœur qui les vient chercher de si loin.

Dieu luy a bien-tost fait naistre les occasions de leur faire paroistre son amour : car le propre iour de son arriuée, un enfant Huron estant venu au monde, il eut la bonté de le tenir sur les fonds de Baptême ; et en mesme temps, un ieune homme aussi Huron, malade à l'extremité, deuant receuoir les derniers Sacremens, il voulut s'y trouuer et luy consacrer ses premiers soins et ses premiers travaux, donnant un bel exemple à nos Sauvages, qui le virent avec admiration prosterné contre terre, proche d'une pauvre carcasse qui sentoît desia la pourriture, et à qui il dispoit de ses propres mains les endroits pour les onctions sacrées. Ce fut dans ce mesme sentiment d'affection, que, peu après son débarquement, en donnant publiquement la Confirmation aux François dans la Paroisse, il voulut commencer toutes les ceremonies par quelques Sauvages ; ce qu'il fit avec une grande ioie, voyant à ses pieds et imposant les mains à des peuples, qui, iamais depuis la naissance de l'Eglise

n'auoient receu ce Sacrement. Mais sa ioie fut bien plus grande, lorsqu'en suite il confirma toute l'élite de nos deux Eglises Algonquine et Huronne. Nous en auions disposé vne cinquantaine d'une nation, et autant de l'autre, par des confessions generales. L'idée qu'auoient ces pauvres gens, tant de ce Sacrement que de celui de qui ils le deuoient recevoir, leur fit faire des efforts extraordinaires de deuotion l'espace de huit iours pour s'y preparer. Pendant la ceremonie, qui se fit dans l'Eglise neuue des Meres Hospitalieres, on loüa Dieu en quatre langues. Les Hurons et les Algonquins chantoient à leur tour des Cantiques spirituels, qui tirerent des larmes des yeux de quelques-uns des assistans. Monseigneur l'Euesque, reuestu pontificalement, paroissoit à ces Canadois, qui n'auoient iamais rien veu de semblable, comme vn Ange de Paradis, et avec tant de maiesté, que nos Sauvages ne pouuoient détacher leurs yeux de sa personne.

Ce fut pour lors qu'il conféra aussi le Baptesme, avec toutes les solemnitez de l'Eglise, à vn Huron âgé de 50. ans, qui ne se comprenoit pas de ioie, et qui picquoit d'une sainte enuie ses compatriotes qui eussent volontiers souhaité d'estre en sa place, pour participer à vn semblable bonheur. Ce pauvre homme s'estoit échappé des mains des Iroquois par vne bien aimable prouidence, pour tomber en celles de ce grand Prelat, dont l'attouchement fit couler vne vertu secrete sur ce bon neophyte : car en luy versant sur le corps les eaux sacrées, il luy toucha tellement le cœur, qu'il n'est plus reconnaissable depuis ce temps-là ; il s'est comme dépouillé tout d'un coup des mauuaises maximes et des méchantes habitudes qu'il auoit contractées par la frequentation des Iroquois. Monseigneur l'Euesque accompagna ces ceremonies d'un sermon fait à la portée de ces pauvres gens, pour les animer à resister courageusement aux tentations, et à supporter avec patience toutes les miseres de cette vie dans la veüe et sur l'esperance d'une vie eternellement bien-heureuse ; après

quoy, estans tous introduits dans la grande salle de l'Hospital, où les Religieuses auoient préparé deux longues tables bien couuertes ; ils y furent bien seruis par les mains de ce mesme Prelat, pour donner aux Sauvages cet exemple d'humilité et de charité chrestienne, comme Monsieur le Vicomte d'Argenson, nostre Gouverneur, le fait assez souuent, seruant aux malades de ce mesme Hospital : spectacle bien agreable aux Anges tutelaires de ce pais.

Mais comme c'est la coustume parmi ces nations, de reconnoistre la qualité des étrangers venus de nouveau, par la magnificence des festins qu'on fait à leur occasion, nos Sauvages ne se seroient pas formé vne idée digne de Monseigneur l'Euesque, s'il ne se fust accommodé à leur façon de faire, et s'il ne les eust regalez par vn festin solennel, lequel les aiant mis en bonne humeur, ils luy firent leurs harangues entre-mêlées de leurs chansons ordinaires. Ils le complimentoient chacun en leur langue, avec vne eloquence autant aimable que naturelle. Le premier qui harangua, fut vn des plus anciens Hurons, qui s'étendit bien amplement sur les loüanges de la Foy, laquelle fait passer les mers aux plus grands hommes du monde, et leur fait encourir mille dangers et essuier mille fatigues, pour venir chercher des miserables. Nous ne sommes plus rien, dit-il, ô Hariouaouagui : c'est le nom qu'ils donnent à Monseigneur, et qui signifie en leur langue, l'homme du grand affaire. Nous ne sommes plus que le débris d'une nation florissante, qui estoit autrefois la terreur des Iroquois, et qui possedoit toute sorte de richesses : ce que tu vois n'est que la carcasse d'un grand peuple, dont l'Iroquois a rongé toute la chair, et qui s'efforce d'en sucer iusques à la moëlle. Quels attraits peux-tu trouuer dans nos miseres ? Comment te laisses-tu charmer par ce reste de charogne viuante, pour venir de si loin prendre part à vn si pitoyable estat auquel tu nous vois ? Il faut bien que la Foy, qui opere ces merueilles, soit telle qu'on nous l'a publiée, il y a

plus de trente ans. Ta presence seule, quand tu ne dirois mot, nous parle assez haut pour elle, et pour nous confirmer dans les sentimens que nous en auons. Mais si tu veux auoir vn peuple Chrestien, il faut détruire l'infidele ; et sçache que si tu peux obtenir de la France main-forte pour humilier l'Iroquois, qui vient à nous la gueule beante pour engloutir le reste de ton peuple comme dans vn profond abisme, sçache, dis-ie, que par la perte de deux ou trois bourgades de ces ennemis, tu te fais vn grand chemin à des terres immenses, et à des nations nombreuses qui te tendent les bras, et qui ne soupirent qu'après les lumieres de la Foy. Courage donc, ô Hariouaouagui, fais viure les pauvres enfans, qui sont aux abois. De nostre vie depend celle d'une infinité de peuples ; mais nostre vie dépend de la mort des Iroquois.

Ce discours, dit avec chaleur, estoit d'autant plus touchant qu'il representoit naïfement les derniers soupirs d'une nation mourante. La harangue que fit en suite vn Capitaine Algonquin, ne fut pas moins pathetique.

Le m'en souuiens, dit-il en comptant par ses doigts, il y a vingt-trois ans que le Pere le Jeune, en nous iettant les premieres semences de la Foy, nous assura que nous verrions vn iour un grand Homme, qui deuoit auoir tousiours les yeux ouuerts (c'est ainsi qu'il nous le nommoit), et dont les mains seroient si puissantes, que du seul attouchement elles inspireroient vne force indomptable à nos cœurs, contre les efforts de tous les Demons. Je ne sçay s'il y comprenoit les Iroquois : si cela est, c'est à present que la Foy va triompher par tout ; elle ne trouuera plus d'obstacle qui l'empesche de percer le plus profond de nos forests, et d'aller chercher à trois et quatre cents lieus d'icy les nations qui nous sont confederées, au païs desquelles cet ennemy commun nous bouché le passage. Il adioûta tout plein d'autres choses, qui témoignioient l'estime que luy et tous ceux de ces terres faisoient du grand pouuoir qu'a l'impression des mains ;

ce qu'ils se sont si bien persuadez, que les soldats allant en guerre contre l'Iroquois, auparauant que de partir, vont prendre la benediction de Monseigneur l'Euesque et la reçoient comme vn bon presage, avec grande confiance d'en estre puissamment fortifiez dans la guerre qu'ils entreprennent contre l'ennemy de la Foy et du païs.

Les François ne prennent pas moins de part que les Sauuages dans ce bon-heur public : ils le publient assez eux-mesmes, sans qu'il soit besoin que ie vous en écrive ; et ie ne doute point que toutes les lettres qui seront enuoiées en France, n'en fassent l'éloge. Je diray seulement ce mot, que iamais le Canada ne pourra reconnoistre les immenses obligations qu'il a à nostre incomparable Reine, non seulement de l'auoir tousiours honoré de son affection, comme sa Maiesté l'a bien fait paroistre en mille rencontres ; mais sur tout d'auoir comblé tous ses bien-faits par le plus précieux de tous ceux qu'elle pût faire, en luy procurant vn tel Pasteur. Cette grace, cette faueur et ce riche present a tant d'approbation, que tout le monde, François et Sauuages, Ecclesiastiques et Laiques, ont tout suiet de s'en louer, et d'esperer que Dieu conseruera vn païs qui est pourueu d'une si sainte et si forte protection. C'est ce que nous nous promettons sur tout, estant assistez des prières des gens de bien, et des Saints Sacrifices de vostre Reuerence, auxquels ie me recommande de tout mon cœur.

A Kebec, ce 12. de Septembre 1659.

SECONDE LETTRE.

Des Eglises Algonquine et Huronne.

MON R. PERE,

J'ay mandé à V. R. la ioie vniuerselle qu'a receu ce païs, par la venuë de Monseigneur l'Euesque de Petrée ; mais ie vous auouë que la guerre des Iroquois

nous en détrempe bien la douceur, et ne nous permet pas de gouter à nostre aise le bien que nous possedons. Ce qui nous console, c'est que le zele de ce genereux Prelat, n'a point de bornes ; il pense que ce seroit peu d'avoir passé les mers, s'il ne trauseroit aussi nos grandes forests, par le moyen des Ouuriers Euangeliques, qu'il a dessein d'enuoier iusques aux Nations dont à peine scauons-nous les noms, pour y chercher tant de pauvres brebis égarées, et pour les ranger au nombre de son cher troupeau ; c'est à quoy il se prepare, notwithstanding la guerre des Iroquois. Il prétend bien faire en ce nouveau monde ce qui se pratique en l'ancien ; ie veux dire que, comme l'on fait couler à la dérobee des Predicateurs dans les autres Eglises persecutées, ainsi desire-t-il ietter de nos Peres parmi les premieres bandes des Sauvages qui viendront icy bas, pour remonter avec eux en leur pais, afin que, malgré l'Enfer et les Demons, ils conuient ces pauvres peuples d'entrer dans le Roiaume de Dieu, et de prendre part à la Beatitude à laquelle ils sont predestinez. Ce sont des desseins dignes d'un courage plein de zele pour la gloire de Dieu, et après lesquels nos Peres soupirent iour et nuit, brûlant d'un desir d'estre de ces heureux exposez, non pas à l'auenture, mais à la Prouidence diuine, qui tirera tousiours sa gloire ou de leurs trauaux s'ils arriuent iamais à ces terres de promission, ou de leur mort, comme elle a fait de celle des autres Peres, qui ont esté tuez par les Iroquois en vne semblable entreprise. En attendant cet heureux moment, qui ne viendra que trop tard, selon leurs souhaits, les vns se preparent à cette glorieuse expedition par l'étude des langues, sans lesquelles on ne peut rien faire pour le salut des Sauvages ; les autres s'occupent à cultiuer les deux Eglises Algonquine et Huronne, que la crainte des ennemis reserre auprès de nous, leur donnant la commodité de s'acquitter de tous les deuoirs des meilleurs Chrestiens.

Ceux qui sont obligez de s'écarter

dans les terres pour la chasse, se souuiennent bien des instructions qu'on leur donne icy : ils font souuent vne Eglise du coin d'un bois, d'où leurs deuotions penetrent aussi bien le Ciel, que de ces grands Temples où les prieres se font avec tant d'appareil ; s'ils pouuoient mener avec eux, à qui se reconcilier dans les dangers, ils s'y tiendroient avec bien plus d'assurance.

C'est ce qui mit bien en peine vne bonne Chrestienne Algonquine, nommée Cecile Kouekoueaté, laquelle estant tombée malade dans le milieu des bois, et se voyant à l'extremité sans se pouoir confesser, creut qu'elle y suppleroit en quelque façon, par un present de Castor, qu'elle legua à l'Eglise des Trois-Riuieres, donnant ordre à ses parens d'y aller en diligence après sa mort, et d'y faire sou present au lieu de sa Confession. Aussi-tost qu'elle eut expiré, ils se hâterent de se rendre aux Trois-Riuieres, dans l'apprehension que leur parente ne fust en peine en l'autre monde. Estant arriuez, ils s'adresserent au Pere qui a soin des Sauvages, et luy dirent : Robe noire, écoute la voix des morts, et non pas celle des viuans ; ce n'est pas nous qui te parlons, c'est vne defunte, qui a enfermé sa voix dans ce paquet, auant que de mourir ; elle luy a donné charge de te declarer tous ses péchez, puisqu'elle ne l'a pu faire de bouche : vostre écriture vous fait parler aux absens ; elle prétend faire, par ces Castors, ce que vous faites par vos papiers. Il y a quinze iours qu'elle est morte : c'est Cecile Kouekoueaté ; hélas ! qu'elle aura souffert sur le chemin de Paradis ! Faites donc au plus tost que son ame soit bien traitée dans toutes les cabanes, par où elle passera, et qu'arriuant au Ciel, on ne la fasse pas attendre à la porte ; mais qu'on la recoiue comme vne personne qui a vescu dans la Foy, et qui est morte dans le desir du Paradis. Ces bonnes gens n'estant pas encore instruits, ny baptisez, méloient leurs faibles avec nos veritez.

Vne autre fois, un de nos plus considerables Algonquins estant surpris

d'une espece de paralysie avec des convulsions extraordinaires et des contorsions de nerfs qui le mettoient hors d'esperance de pouvoir gagner Kebec, d'où il estoit éloigné de quinze à vingt lieues, dépesche, dans cette extremité, vn des siens, pour nous en porter la nouvelle, et pour nous solliciter de prier Dieu pour luy. Je ne sçay pas si ses prieres ou les nostres, ou bien si les vnes et les autres iointes ensemble, luy rendirent la santé ; mais il a depuis assuré, après auoir receu le S. Sacrement, qu'il se trouua guery tout d'un coup, et que ses forces furent si soudainement rétablies, qu'il ne peut qu'il ne l'attribuë à vn effet tout miraculeux. Les derniers Sacremens operent si souuent en eux de semblables merueilles, qu'une des choses qu'ils demandent avec plus d'instance, est la Sainte Communion, sur tout quand ils sont saisis de quelque violente maladie : car ils trouuent d'ordinaire la santé dans ce Pain celeste, qui est souuent pour leur corps et pour leur ame vn vray Pain de vie.

Nous auons perdu deux de nos bonnes Chrestiennes, dit le Pere qui a soin de l'Eglise Huronne : l'une desquelles, nommée Cecile Garenhatsi, auoit demeuré deux ans chez les Meres Ursulines, où elle auoit pris l'esprit et une deuotion tres-rare, qu'elle a conseruée iusques à la mort, chose assez ordinaire à celles qui ont le bonheur d'estre esleuées dans ce Seminaire de pieté. Nostre Cecile donc estant aux abois, son Confesseur luy demanda si elle n'auoit pas regret de mourir : Helas ! mon Pere, luy dit-elle, j'aurois grand tort de craindre la mort et de ne la pas desirer, puisqu'en me tirant de ce monde, elle me retirera des occasions d'offenser Dieu. Il est vray que j'espere bien que toutes mes confessions ont effacé mes pechez, mais elles ne m'ont pas renduë impeccable : ma consolation est, que ie le seray après cette miserable vie ; et puisque l'amour n'est pas assez grand en moy, pour faire ce que la mort y fera, à la bonne heure, que la mort vienne pour me deliurer en mesme

temps de la seruitude de ce corps, et de celle du peché.

Le mary de cette bonne femme estoit pour lors à la chasse, bien auant dans les bois, au moment qu'elle expira : elle luy apparut et luy dit le dernier Adieu, luy recommandant sur tout de ne iamais quitter la priere qu'avec la vie. Cet homme, à ce spectacle, se tourna vers son compagnon de chasse, luy raconte sa vision et la mort de sa femme, et aussi-tost il se met en chemin pour retourner à Kebec. A son arriuée il apprend que sa femme auoit expiré iustement dans les mesmes circonstances du temps auquel elle s'estoit fait voir à luy. Le changement de cet homme, et la ferueur iointe à la constance qu'il garde depuis cet accident, aux prieres publiques et particulieres, nous fait croire qu'il s'est passé en ce rencontre quelque chose de bien extraordinaire.

La seconde femme que la mort nous a enleuée cet hyuer, auoit pensé mourir quelques années auparavant de la main des Iroquois. Ces barbares l'ayant rencontrée, luy arracherent la peau de la teste, la laissant pour morte sur la place ; depuis ce temps-là elle n'a fait que mener une vie languissante, mais tousiours si feruente à la priere, qu'elle n'a iamais manqué de se trouuer tous les matins et tous les soirs à la Chapelle, nonobstant sa grande foiblesse ; ce qu'elle a gardé exactement, iusqu'à ce qu'un iour, au retour de l'Eglise où elle s'estoit transportée avec une maladie mortelle, elle fut obligée de s'aliter, et peu après elle mourut saintement, se trouuant au bout de sa vie auant la fin de ses prieres. La constance de cette pauvre femme fera vn grand reproche à la delicatesses de ces dames, qui, pour de legeres incommoditez, se dispensent aisément de leurs deuotions. Et la patience d'un ieune Sauvage condamnera ceux qui s'emportent à tant de murmures et à tant de plaintes pour une goutte, pour un mal de dents, ou pour quelques autres incommoditez. Cet homme, deuenu impotent depuis cinq

ans, estoit gisant non pas sur la plume ny sur le duet, mais sur vne escorcee qui luy seruoit de paillasse et de matelas ; il souffroit avec une patience de Iob, dans toutes les parties de son corps. Croiriez-vous bien que la grace a tellement operé dans ce cœur Sauvage, que non seulement on ne l'a pas entendu se plaindre, mais mesme il a déclaré que iamais il ne luy est venu en pensée de souhaiter l'usage de ses membres, puisque son ame se trouuoit mieux du miserable estat de son corps, et que son salut se faisoit avec bien plus d'assurance, disant que c'estoit bien assez qu'il eust l'usage de ses doigts et de sa langue, pour dire son Chapelet, qui faisoit vne grande occupation de sa iournée. Dieu l'a bien recompensé : car il a heureusement finy ses iours, et rendu son ame entre les bras de Monseigneur l'Euesque de Petrée. Voilà quelques-unes des particularitez que j'ay apprises sur ces deux Eglises affligées, qui ne sont plus que le débris de deux Eglises souffrantes, et qui seroient la semence d'un grand peuple Chrestien, si l'Iroquois ne continuoit point de les exterminer. Je les recommande, et moy aussi, aux saints Sacrifices de vostre Reuerence.

A Kebec, ce 10. d'Octobre 1659.

TROISIÈME LETTRE.

De la Mission de l'Acadie.

MON R. PERE,

Voicy vne troisième Lettre que j'écris à V. R. pour l'informer de ce qui s'est passé dans la Mission de l'Acadie, où trois de nos Peres trauaillent à la conversion des Sauvages de cette coste, et au salut des François qui y sont habituez.

L'Acadie est cette partie de la Nouvelle-France qui regarde la mer, et qui

s'étend depuis la Nouvelle-Angleterre iusqu'à Gaspé, où proprement se rencontre l'entrée du grand fleuve de S. Laurens. Cette étendue de país, qui est bien de trois cents lieues, porte vn mesme nom, n'ayant qu'une mesme langue.

Les Anglois ont vsuré toutes les costes de l'Orient, depuis Canceau iusqu'à la Nouvelle-Angleterre ; ils ont laissé aux François celles qui tirent au Nord, dont les noms principaux sont : Miscou, Rigibouctou, et le Cap-Breton. Le district de Miscou est le plus peuplé, le mieux disposé, et où il y a plus de Chrestiens : il comprend les Sauvages de Gaspé, ceux de Miramichy, et ceux de Nepigigouit. Rigibouctou est vne belle riuere, considerable pour le commerce qu'elle a avec les Sauvages de la riuere de S. Jean.

Le Cap-Breton est vne des premieres Isles qu'on rencontre en venant de France ; elle est assez peuplée de Sauvages pour sa grandeur. Monsieur Denis commande la principale habitation que les François ont en ces quartiers-là. Voilà le país que nos Peres ont cultiué depuis l'an 1629. et où presentement trauaillent le Pere André Richard, le Pere Martin Lionne, et le Pere Jacques Fremin.

Celuy-ci a eu pour partage la coste de Rigibouctou, où il a hyuerné parmy les Sauvages, avec lesquels il a souffert, outre le mal de terre, la famine, causée par le defect des neiges, qui sont les richesses des Sauvages, puisque les Orignaux, les Caribous, et les autres bestes s'y prennent comme au lacet quand elles sont assez hautes. Mais le Pere ne s'est trouué que trop bien païé des trauaux qu'il a soufferts dans ces grandes forests, par le Baptisme qu'il a confecté à vne petite fille malade à l'extremité, qui a receu la santé dans ces eaux salutaires. Ce ne luy fut pas aussi vne petite consolation de se voir pressé avec instance par vn pauvre Sauvage, nommé Redoumanat, de le baptiser, en suite d'une grace bien sensible qu'il auoit obtenue de Dieu depuis peu de temps. Cet homme auoit

languy deux ans entiers, accablé de grandes incommoditez, qui luy cau-
soient des douleurs tres-cuisantes par
tout le corps, mais particulièrement aux
iambes. Il s'estoit fait souffler et re-
souffler par les iongleurs du pais ; et
après auoir lassé tous les sorciers, et
vsé tous leurs medicamens, ne sça-
chant plus à qui auoir recours, il s'a-
dressa à Dieu, dont il auoit entendu
louer les bontez et les puissances, et
luy dit : Toy qui as tout fait, on dit que
tout t'obeit : ie le croyay, pourueu que
mon mal, qui n'a pas voulu écouter la
voix de nos Demons, écoute la tienne ;
s'il t'obeit, quand tu le chasseras de
mon corps, ie te promets de t'obeir
moy-mesme, et d'aimer la priere. Dieu
se plut à cette sorte de priere, et luy
rendit vne parfaite santé, dont il est si
reconnoissant, qu'il publie par tout cette
faueur, faisant voir par vn grand chan-
gement de sa vie, que son ame a la
meilleure part à ce bien-fait. Il s'est
entièrement deporté de l'iurogerie, qui
est le grand Demon de ces pauvres Sau-
uages, aussi bien que la vengeance,
qu'il a domptée par vn acte aussi he-
roïque qu'il s'en trouue parmy les meil-
leurs Chrestiens. Car vn iour vne de
ses filles, qu'il aimoit vniquement, aiant
esté massacrée deuant ses ieux par vn
insolent, le meurtrier estant arrêté,
tant s'en faut qu'il voulust s'en venger,
qu'au contraire il arresta le bras de ceux
qui l'alloient massacrer, disant qu'il
s'en rapportoit au Maistre de la vie,
puisqu'il apprenoit que c'estoit à luy à
prendre vengeance des torts qu'on nous
fait. Et de vray, la Iustice diuine ne
manqua pas de tirer raison de cet as-
sassinat, aiant permis que ce malheu-
reux fust peu de temps après assassiné
luy-mesme par vn riuai qui aspiroit au
mesme mariage que luy. Ce bon homme
n'est pas l'ynique qui a receu du Ciel
des faueurs extraordinaires, mais tous
ne s'en sont pas monstrez si reconnois-
sans.

Vn nommé Capisto, ancien Capitaine
du Cap Breton, fort attaché à ses su-
perstitions, tomba vn iour en de tres-vio-
lentes conuulsions, pendant lesquelles

les Sauvages s'auiserent de mettre sur
luy des Images, des Chapelets, et des
Croix, dont ils font grande estime, s'en
seruant contre les infestations des De-
mons. Cet homme, au plus fort de son
mal, s'imagine que quantité de Diables
se iettent sur luy, qu'ils le traisnent
d'un costé et d'autre, s'efforçans de l'en-
leuer. Dans cette angoisse, il se saisit
d'une grande Croix plantée à l'entrée de
la riuere, à laquelle il s'attacha si fort,
qu'il fut impossible aux Demons de l'en
dépandre. Cette vision l'a touché ; et
quoy qu'il demeure encore dans l'infir-
mité, il ne laisse pas de priser la Foy,
et de donner esperance qu'enfin, après
tant de faueurs que Dieu luy fait, incité
d'ailleurs par l'exemple et par les in-
stances de son frere, qui fut baptisé ce
Printemps, il rompra les liens qui le
tiennent attaché à son malheur.

Ce frere du Capitaine Capisto, est vn
bon vieillard, fort aimé des François,
aux interest desquels il est fort attaché,
et ausquels il a rendu de signalez ser-
uices en de fascheux rencontres. Il a
fait tant d'instances pour estre baptisé,
qu'estant remis d'année en année pour
éprouuer sa constance, enfin le Pere
Richard le baptisa, avec sa femme et
sa sœur, dans de grands sentimens
d'estime du bonheur après lequel il
auoit tant soupiré. Il pressoit que ses
enfans eussent part à la mesme faueur ;
mais ils furent differez iusqu'à l'Au-
tomne, pour tirer de plus grandes mar-
ques de leurs bonnes resolutions.

Il y a deux ans que les Sauvages de
ces costes furent en guerre contre les
Esquimaux : c'est vne Nation la plus
Orientale et la plus Septentrionale de la
Nouvelle-France, par les 52. degrez de
latitude, et les 330. de longitude. C'est
merueille comme ces mariniers Sau-
uages nauignent si loin avec de petites
chaloupes, trauersant de grandes étén-
duës de mers, sans boussole, et sou-
uent sans veuë du Soleil, se fiant de
leur conduite à leur imagination. Mais
la merueille est encore plus grande du
costé des Esquimaux, qui font quelques-
fois le mesme traiet, non pas en cha-
loupes, mais dans de petits canots qui

sont surprenans pour leur structure et pour leur vitesse ; ils ne sont pas faits d'écorce, comme ceux des Algonquins, mais de peau de lous-marins, dont l'abondance est tres-grande chez eux. Ces canots sont couverts de ces mesmes peaux ; ils laissent au-dessus vne ouverture qui donne entrée à celui qui doit nauguer, lequel est tousiours seul en cette gondole ; estant assis et placé dans le fond de ce petit bateau de cuir, il ramasse à l'entour de soy la peau qui le couure, et la serre et la lie si bien, que l'eau n'y peut entrer. Logé dans cette bourse, il rame de bord et d'autre d'un seul airon, qui a vne pasle à chaque bout ; mais il rame si adroitement et fait marcher si legerement son batteau, qu'il passe les chaloupes qui voguent à la voile. Que si ce canot vient à tourner, il n'y a rien à craindre : car comme il est leger, et remply d'air enfermé dedans avec la moitié du corps du nautonnier, il se redresse aisément, et rend son pilote sain et sauf sur l'eau, pourueu qu'il soit bien lié à son petit nauiere. La nature iointe à la necessité a de grande industries. Ces bonnes gens se seruient encore de peaux de lous-marins pour bastir leurs maisons et pour se faire des habits : car ils se couurent tous de ces peaux tres-bien passées, dont ils se font des robes faites d'une mesme façon pour les hommes et pour les femmes. Ils vivent principalement de cariboux, c'est vne espece de cerfs ; de loutres, de lous-marins, et de moulûs. Il y a peu de castors et peu d'orignaux chez eux. Pendant l'Hyuer ils demeurent sous terre, dans de grandes grottes, où ils sont si chaudement, que, nonobstant la rigueur du climat, ils n'ont besoin de feu que pour la cuisine. Les neiges y sont fort hautes, et tellement endurcies par le froid, qu'elles portent comme la glace, sans qu'on ait besoin de raquettes pour marcher dessus. Le fer qu'ils trouuent auprés des échaffaux des pescheurs de moulû, leur sert à faire des fers de fleches, et des cousteaux, et des tranches, et pour d'autres ourages, qu'ils aiustent bien eux-mesmes sans forge ny sans marteaux.

Ils sont de petite taille, de couleur oliuastre ; du reste, ils sont assez bien faits, ramassez, et grandement forts.

Nos Sauvages furent en guerre vers ces peuples, il y a quelque temps : en aiant surpris et massacré quelques-vns, ils donnerent la vie aux autres, les amenant prisonniers en leurs païs, non pour les brusler, ce n'est pas leur coustume ; mais pour les tenir en seruitude, ou pour leur casser la teste à l'entrée de leurs bourgades, en signe de triomphe. Entre ces prisonniers, vne femme dont le mary auoit esté tué dans le combat, trouua son bonheur dans sa captiuité : car aiant esté menée au Cap-Breton, elle fut rachetée des mains des Sauvages, et en suite elle fut instruite et baptisée, et maintenant elle vit à la française, en bonne Chrestienne. Il faut confesser que les ressorts de la diuine Prouidence sont adorables, d'aller chercher dans le milieu de cette barbarie vne ame predestinée, et de la choisir parmy tant d'autres, pour la mettre dans le chemin du Ciel ; et ce qui est encore bien merueilleux, d'auoir tiré cette pauvre femme de son infidelité pour s'en seruir à tirer vn heretique de son erreur. Voicy comme la chose se passa.

Nostre Marguerite (c'est le nom qu'elle eut au Baptisme) estant encore infidelle, se trouuoit par fois infestée de Demons. Vn iour entre autres, elle parut comme forcenée, elle couroit par tout avec vne voix horrible et avec des gestes étranges, à la façon des possédez. Les François y accourent, tâchant de la soulager, mais en vain ; ses tourmens croissent en sorte, qu'elle se trouua en danger d'estre estouffée. Ils s'auiserent enfin de recourir aux remedes diuins : ils prient l'Aumosnier, qui seruoit lors l'habitation, de la secourir. Il n'eut pas plus tost ietté de l'eau benite sur elle, qu'elle s'arresta tout court, et deuint aussi paisible que si elle se fust éueillée d'un doux sommeil ; elle ne fit que leuer les yeux en haut, puis les tournant vers les assistans : Helas, dit-elle, où suis-je ? d'où viens-je ? Vn phantosme de feu me poursuioit cruellement ; il estoit tout prest de me deuorer, quand, à vostre

presence, ie ne sçay quelle fraieur l'a saisi et l'a mis en fuite. C'est pour la seconde fois que ie vous suis obligée de la vie ; vous me deliurates dernièrement de la rage des Sauvages, et maintenant vous me sauuez de la furie des Demons. A cet accident, l'interprete qui estoit heretique, saisi d'estonnement et admirant la force de l'eau benite, renonça à l'heresie, et publia par son abiuration la merueille dont il auoit esté spectateur.

Si les Demons seruent à conuertir les Sauvages, et les Sauvages à reduire les heretiques, que ne deuons-nous pas esperer du secours des Anges tutelaires de ces contrées ? notamment depuis que ces esprits bienheureux y ont amené vn Homme Angelique, ie veux dire Monsei-

gneur l'Euesque de Petrée, qui en passant dans les limites de nostre Acadie, du costé de Gaspé, a donné le Sacrement de Confirmation à 140. personnes qui, iamais peut-estre, n'auroient receu cette benediction, si ce braue Prelat ne les fust venu chercher en ce bout du monde, qui commence d'estre inquieté par la terreur des Iroquois, qui ferment la porte au salut d'une infinité de nations qui tendent les bras à l'Euangile, et qu'on ne peut leur porter, si ces mutins ne sont domptez. Je me recommande, et tous ces peuples, aux Saints Sacrifices de V. R. et aux prieres de tous ceux qui aiment la conuersion des Pauures Sauvages.

A Kebec, ce 16. d'Octobre 1659.

Extrait du Priuilege du Roy.

Par Grace et Priuilege du Roy, il est permis à SEBASTIEN CRAMOISY, Marchand Libraire Iuré en l'Vniuersité de Paris, Imprimeur ordinaire du Roy et de la Reine, Directeur de l'Imprimerie Royale du Louure, Bourgeois et Ancien Escheuin de Paris, d'imprimer ou faire imprimer, vendre et debiter vn Liure intitulé : *Lettres enuoyées de la Nouvelle-France au R. P. Iacques Renault, Prouincial de la Compagnie de IESUS, en la Prouince de France, etc.*, et ce, pendant le temps et espace de dix années consecutives. Avec defenses à tous Libraires, Imprimeurs et autres, d'imprimer ou faire imprimer le dit Liure, sous pretexte de déguisement ou changement qu'ils y pourroient faire, aux peines portées par le dit Priuilege. Donné à Paris, le 25 Decembre 1660.

Signé par le Roy en son Conseil.

MABOVL.

Permission du R. P. Prouincial.

NOVS IACQUES RENAULT, Prouincial de la Compagnie de IESVS, en la Prouince de France, auons accordé pour l'aduenir au sieur SEBASTIEN CRAMOISY, Marchand Libraire, Imprimeur ordinaire du Roy et de la Reine, Directeur de l'Imprimerie Royale du Louure, Bourgeois et Ancien Escheuin de cette Ville de Paris, l'impression des *Relations de la Nouvelle France*. Donné à Paris, au mois de Decembre 1658.

Signé,

IACQUES RENAULT.



RELATION

DE CE QUI S'EST PASSÉ DE PLUS REMARQUABLE

AVX MISSIONS DES PERES DE LA COMPAGNIE DE IESVS, EN LA NOUVELLE FRANCE,
ÈS ANNÉES 1659 ET 1660.

Enuoyée au R. P. CLAVDE BOVCHER, Prouincial de la Prouince de France (*).

CHAPITRE PREMIER.

De l'estat du païs en general.



L'ESTAT de l'ancienne et de la Nouvelle-France se trouuent presentement assez semblables à ce que l'histoire rapporte de cette montagne des Indes, composée de deux parties, l'une orientale, et l'autre occidentale, si differentes et si contraires, que la premiere iouït de toute la douceur d'un Printemps, tandis que l'autre souffre par des pluies continuelles les incommoditez de l'Hiver.

L'Océan qui nous separe de la France, ne voit à son orient qu'aller-gresse, que magnificence, que feux de ioie, et à son couchant que guerre, que massacres, qu'embrasemens. Nostre invincible Monarque donne la paix et la vie à toute l'Europe, pendant que nostre

Amerique semble estre aux abois par la plus cruelle de toutes les guerres : ces feux de ioies qui ont éclairé dans toutes les villes les victoires et les trophées de nostre conquerant et pacifique Dieu-donné se changent pour nous en feux de cruauté, dans lesquels nos pauvres François sont inhumainement bruslez. *Inter vos et nos chaos magnum firmatum est*, pouuons-nous bien dire à l'ancienne France, avec Abraham, dans le mesme sens que donne S. Ambroise à ces paroles ; que ce n'est pas tant la vaste estenduë des mers qui nous separe les vns des autres, et qui met comme vn grand chaos entre deux, comme la difference de l'estat, fortuné pour vous, qui vous fait nager dans la ioie et dans le sein de la paix, au contraire lamentable pour nous, et qui nous menace des derniers malheurs.

Ce n'est pas qu'à la veuë d'un estat si florissant, où se trouue à present toute la France, nos ieux n'aient fait couler des larmes de ioie parmy celles qu'ils versent comme par habitude et par necessité. Nous auons chanté le *Te Deum* avec bien des tendresses, il est

(*) D'après l'édition de Sébastien Cramoisy, publiée à Paris en 1661.

vray ; mais c'estoit avec vn cœur mi-parti, puisqu'il nous sembloit en mesme temps entendre nos François captifs, chanter sur les eschafaux des Iroquois, à la façon qu'on les oblige à cette barbare ceremonie, ou pour trouver quelque soulagement dans leurs tourmens, ou pour donner du diuertissement à leurs bourreaux.

Ce qui nous console, c'est que nous sommes bien asseurez qu'on ne nous regarde pas seulement comme font ceux qui, estans dans le port ou sur le riuage, regardent avec quelque compassion, et mesme donnent des larmes au debris d'un pauvre vaisseau que la tempeste fait échouer ; mais nous nous promettons bien plus, sçachans les vœux, les prieres, les penitences, et toutes sortes de bonnes œuvres qui se font presque par tout pour la conuersion de nos Sauvages ; et apprenans les bons desseins que Dieu a inspirez à plusieurs personnes de grand merite, de procurer la destruction de l'Iroquois, c'est-à-dire, d'ouurer vne grande et spacieuse porte à la publication de la Foi, et donner entrée aux Predicateurs de l'Evangile vers des peuples immenses, soit pour les terres qu'ils occupent, soit pour la diuersité des Nations qui les composent, toutes lesquelles s'éloignent de nous à quatre et cinq cents lieues dans les forests, fuyant l'ennemi commun, sans lequel elles viendroient enrichir ce pais de leurs pelleteries, et nous irions chez elles pour enrichir le Ciel des glorieuses dépouilles que nous enleuerions à l'Enfer.

Cette entreprise est digne de la pieté de ceux qui s'y emploient, et bien sortable à la gloire du nom François, qui n'a iamais plus éclaté que dans les guerres saintes, et pour la defense de la Religion.

On iugera par ce qui est couché dans chaque chapitre de cette Relation, de la necessité de cette glorieuse expedition, dans laquelle se trouuent tous les interets diuins et humains.

Les interets de Dieu y sont puissamment engagez : car quoy que ce dernier quartier du monde ne soit pas peuplé à

proportion du reste de la terre, nous sçauons neantmoins que de quelque costé que nous iettions les yeux, nous y voions des peuplades de Sauvages qui ne font qu'attendre qu'on aille ramasser chez elles les precieux restes du Sang de Iesus-Christ. Ce sont la plupart peuples errans, qui portent avec eux leurs maisons en rouleaux, et qui bastissent des villes à chaque iournée qu'ils font, dont les vns ont embrassé la Foi, et font les exercices de la Religion sur les neiges et dans les forests, d'autres n'en ont eu que de legeres teintures, et les autres n'ont iamais veu d'Europeens.

Nous sçauons, et nous le deduirons plus amplement au chapitre troisième, qu'il y a des peuples et sedentaires et vagabonds, de mesme langue, iusqu'à la mer du Nord, dont ces nations bordent le riuage ; qu'il y en a d'autres qui s'étendent iusqu'à la mer du Sud, tout fraîchement découuerts. Ils nous tendent les bras, et nous leur tendons les nostres, mais les vns et les autres sont trop courts pour se ioinde de si loin ; et quand enfin nous pensons nous entrebrasser, nous trouuons l'Iroquois qui se met entre deux, et qui frappe sur les vns et sur les autres.

Nous sçauons que bien loin au-delà du grand Lac des Hurons, chez qui la Foi estoit il y a quelques années si florissante, pendant que l'Iroquois n'empeschoit pas nos Missions, et auparavant qu'il nous en eust chassé par le massacre de nos Peres et le saccagement de ces Eglises naissantes, nous sçauons que quelques restes du debris de cette Nation se sont ralliez en assez bon nombre au-delà des lacs et des montagnes fréquentées par leurs ennemis, et que tout nouuellement ils ont ici député, pour redemander leurs chers et anciens Pasteurs ; mais ces bons Pasteurs sont tuez en chemin par les Iroquois, leurs guides sont pris et bruslez, et tous les chemins sont rendus inaccessibles.

Nous sçauons mesme que, parmi les Iroquois, la Foi y est en vigueur, malgré qu'ils en aient, non pas en leur personne, mais en celle d'un grand nombre

de captifs qui ne respirent qu'à nous auoir avec eux ou d'estre avec nous, et qui ont fait merueilleusement bien profiter cette diuine semence que nous auons iettée sur eux auant leur destruction, mais *venit inimicus homo* : quand nos esperances paroissent les plus riantes, et quand nous estions prests de faire d'heureuses recoltes, estant allez chercher ces pauvres brebis iusque dans la gueule des loups, nous établissant pour ce suiet à Onnontaghé, l'ennemi de la Foi est suruenu, qui nous a raii vne partie de la proie que nous auions entre les mains ; il nous auoit desia destinez à ses feux et à ses haches, si la Prouidence, qui a tousiours l'œil ouuert sur les siens, n'eust eu soin des Pasteurs, les gardant non sans prodige pour d'autres brebis *quæ non sunt ex hoc ouili*.

Enfin, nous sauons que, par tout où nous puissions aller dans nos bois, nous y rencontrons quelque Eglise fugitiue, ou quelque autre naissante ; par tout nous trouuons des enfans à enuoier dans le Ciel, par tout des malades à baptiser, et des adultes à instruire ; mais par tout nous trouuons l'Iroquois ; qui, comme vn phantôme importun, nous obsede en tous lieux : s'il nous trouue parmi nos nouueaux Chrestiens, il les massacre entre nos bras ; s'il nous rencontre sur la Riuier, il nous tuë ; s'il nous prend dans les cabanes de nos Sauuages, il nous brusle avec eux. Mais nostre mort nous seroit souhaitable et bien plus precieuse, si elle n'estoit pas suiui de la desolation generale de nos pauvres Eglises, et si la perte des Pasteurs ne causoit pas celle des Oüailles, qui sans doute peuuent faire compassion, et tirer les larmes des yeux de ceux qui voient non seulement tant de conuersions retardées, et tant d'ames perduës, mais tous ces Neophytes contrains de chercher les antres et les forests les plus espaises et les plus reculées, pour y traîner vne miserable vie dans l'indigence de toutes choses, et fuir à peu près comme les premiers Chrestiens, quand la rage des tirans suscitoit de semblables persecutions. Il

est vrai que le cœur nous saigne, de nous voir aux portes d'une si belle moisson, et n'y pouuoir entrer, de voir tant d'ames tomber dans les Enfers, estant si proche du Roiaume des Cieux. Et qui fait cela ? vne petite poignée d'Iroquois, qui tous ensemble ne feroient pas la milliême partie des peuples dont ils ruinent le salut. Ces spectacles ne sont-ils pas assez touchans pour rallumer ce zele et cette ardeur François, qui a autresfois fait de si nobles conquestes sur les infideles, et qui a rendu la France si glorieuse par les croisades, qui ont esté comme le precieux apapage du Roiaume tres-Chrestien ?

Mais quoique les interets temporels soient peu de choses en comparaison des éternels, j'aurois pourtant bien de quoi piquer la generosité de ceux qui y pretendent, si ie voulois m'estendre sur les torts que l'Iroquois leur fait, coupant toutes les sources de la traite, et empêchant que des peuples de cinq à six cents lieux à la ronde, ne viennent ici-bas chargez de pelleteries, qui feroient regorger ce pais de richesses immenses, comme ils ont fait en un seul voiage, que quelques-vnes de ces Nations ont entrepris cette année, quoiqu'à la dérobée et comme furtiuement, crainte de leurs ennemis.

Il faut auouer qu'avec cela la face de nos colonies Françoises seroit aimable, si la terreur des Iroquois n'en rendoit point le seiour dangereux : la terre est d'un heureux rapport, et pourueu que le laboureur qui la cultiue, y trauaille avec soin, en peu d'années il se verra non seulement hors de necessité, mais à son aise, luy, sa femme et ses enfans. Nous en voions plusieurs, qui, ayans eü vne concession, qui ne couste icy qu'à demander, en moins de cinq ou six années recueillent du bled abondamment pour se nourrir avec toute leur famille, et mesme pour en vendre ; ils ont toutes les commoditez d'une basse cour ; ils se voient en peu de temps riches en bestiaux, pour mener vne vie exempte d'amertume et pleine de ioie.

En peu d'années les familles se multiplient, car l'air de ce pais estant tres-

sain, on voit peu d'enfans mourir dans le berceau. Quoi que l'hiver soit long, et que les neiges courent la terre cinq mois entiers, à trois, quatre et cinq pieds de profondeur, toutesfois ie puis dire que les froids y paroissent souuent plus tolerables qu'ils ne sont dans la France, soit à cause que les hivers ne sont pas icy pluviieux, et que les iours ne laissent pas d'estre agreables ; soit à cause que l'on a le bois à sa porte, et plus on fait grand feu iour et nuit pour combattre le froid, plus on abat de la forest voisine, et l'on se fait des terres nouvelles, pour labourer et pour semer, qui rendent de bons grains et qui enrichissent leurs Maistres. Souuent l'on a deuant sa porte la pesche en abondance, principalement de l'anguille, qui est en ce país tres-excellente, n'estant point bourbeuse comme sont celles de la France, à cause qu'elle nage dans la grande eau de nostre fleuve S. Laurens. Dans les mois de Septembre et d'Octobre, cette pesche d'anguille est si heureuse, que tel en prendra, pour sa part, quarante, cinquante, soixante et septante milliers. Et le bon est qu'on a trouué le moien de la saler commodément, et par ce moien la conseruer en sa bonté ; c'est vne manne inconceuable pour ce país, et qui ne couste qu'à prendre, et qui porte avec soy, pour l'ordinaire, tout son assaisonnement. Durant l'hiver on court les Orignaux sur les neiges, et tel de nos François en a tué pour sa part trente et quarante, dont la chair se conserue aisément par la gelée, et sert de prouision pendant l'hiver ; les peaux sont encore plus precieuses. Cette chasse paroissoit autrefois comme impossible à nos François, et maintenant elle leur sert de recreation. Ils se sont aussi formez à la chasse du castor, qui fait vne des grandes richesses de ce país.

Mais la guerre des Iroquois traaverse toutes nos ioies, et c'est l'vnique mal de la Nouvelle-France, qui est en danger de se voir toute desolée. si de France l'on n'y apporte vn puissant et prompt secours : car, pour dire vray, il n'y a rien de si aisé à ces barbares que de

mettre, quand ils voudront, toutes nos habitations à feu et à sang, à la reserue de Quebec, qui est en estat de defense, mais qui toutefois ne seroit plus qu'une prison, dont l'on ne pourroit pas sortir en assurance, et où l'on mourroit de faim, si toute la campagne estoit ruinée.

Ce qui donne cet auantage à l'ennemi sur nous, c'est que toutes les habitations de la campagne, hors de Quebec, sont sans defense, et qu'elles sont éloignées les vnes des autres, dans l'espace de huit et dix lieuës, sur les riuies de la grande Riuere, n'y aiant en chaque maison que deux, trois, ou quatre hommes, et souuent mesme qu'un seul avec sa femme et quantité d'enfans, qui peuvent estre tous tuez ou enleuez sans qu'on en puisse sçauoir rien dans la maison la plus voisine.

Le ne dis rien des pertes que feroit la France, si ces vastes contrées sortoient de sa domination. L'estranger en tireroit vn grand auantage au détriment de la nauigation Française.

Au reste, la façon que tiennent les Iroquois dans leurs guerres, est si cachée dans leurs approches, si subite dans leur execution, et si prompte dans leur retraite, que d'ordinaire l'on apprend plus tost leur départ, que l'on n'a pu sçauoir leur venuë. Ils viennent en renards dans les bois, qui les cachent et qui leur seruent de fort inexpugnable. Ils attaquent en lions ; et comme ils surprennent lorsqu'on y pense le moins, ils ne trouuent point de resistance ; ils fuient en oiseaux, disparoissans plus-tost qu'ils ne paroissent. Vn pauvre homme trauaillera tout le iour proche de sa maison, l'ennemi qui est caché dans la forest toute voisine, fait ses approches, comme vn chasseur fait de son gibier, et décharge son coup en assurance, lors que celui qui le reçoit se pense plus assuré.

Or, qu'y a-t-il de plus aisé à vne troupe de huit cents, ou de mille Iroquois, que de se respandre par dans les bois, tout le long de nos habitations Françaises, faire vn massacre general en vn mesme iour, vsant de cette surprise, tuant les hommes, et emmenant

les femmes et les enfans captifs, comme ils ont desia souuent fait ? Ils passeroient en plein midy deuant Quebec, chargez de cette proie toute innocente, que l'on ne pourroit pas ni courir après eux, ni recouurer les captifs de leurs mains, pour lesquels il ne nous resteroit que des larmes inutiles : nos chaloupes sont trop pesantes, et leurs canots sont trop legers pour les pouuoir atteindre ; outre que s'il y auoit quelque chose à craindre pour eux, la nuit leur seruiroit de voile pour se desrober à nos yeux, se glissant dans le bois, où ils trouuent leur chemin par tout, quoique pour des François il n'en paroisse aucun ; et quand mesme nous serions en plus grand nombre qu'eux, ils y seroient en assurance, et nous n'oserions pas les suiure.

C'est vne espece de miracle, que les Iroquois pouuant si aisément nous destruire, ils ne l'aient pas encore fait ; ou plustost c'est vne prouidence de Dieu, qui, iusqu'à maintenant, les a aueuglez et a rompu les desseins qu'ils ont formez de nous faire cette sorte de guerre. Encore cette année, ils estoient partis de leurs païs, au nombre de sept cents, pour cet effet ; l'alarme en estoit si grande icy vers le printemps dernier, que les maisons de la campagne estoient abandonnées comme en proie à l'ennemi, et tout le monde se croioit quasi perdu, si Monsieur le Vicomte d'Argençon, nostre Gouverneur, n'eust rassuré les esprits par son courage et par sa sage conduite, mettant tous les postes de Quebec en si bon ordre, qu'on y souhaittoit plustost l'Iroquois que de l'y craindre. Pour le reste du païs, nos habitations sont si exposées aux ennemis, que s'ils n'y ont point causé vne desolation generale, c'est que Dieu les a arrestez en chemin ; et quoy qu'il en ait cousté la vie à quelques-uns de nos François, toutefois le païs s'estant conserué, et demeurant en son entier, nous auons plustost suiet de benir Dieu, que de nous plaindre de nos pertes.

Mais Dieu ne s'est pas obligé de continuer sur nous cette prouidence quasi

miraculeuse, qui, aiant egalé nos desirs, a surmonté nos esperances ; et il semble qu'il n'ait eu d'autre dessein, que de nous faire subsister iusques au temps present, que la paix estant heureusement en France, l'on pourra nous donner secours contre vn ennemi qui s'est resolu enfin ou de nous perdre, ou d'y perir. Nostre perte causeroit celle d'un nombre innombrable d'ames ; la sienne feroit reuiure tout ce païs, et y feroit regner la paix dont la France gousté à present les douceurs, et desquelles elle peut nous faire part si elle veut. Qu'elle dise seulement : le le veux : et avec ce mot elle ouure le Ciel à vne infinité de Sauvages, elle donne la vie à cette colonie, elle se conserue sa Nouvelle-France, et s'acquiert vne gloire digne d'un Roiaume tres-Chretien, qui porte des Fils aïsnez de l'Eglise, et des héritiers du grand S. Louis ; heritiers, dis-ie, non seulement de sa pieté, mais encore de ses conquestes ; puisque s'il a autrefois planté les fleurs de Lis dans le sein du Croissant, ce ne sera pas aujourd'huy vne conquête moins glorieuse, d'une terre d'infideles en faire vne terre Sainte, et retirer la terre Sainte des mains des infideles. Encore vne fois, que la France veuille destruire l'Iroquois, il sera destruit : car qu'est-ce que cet Iroquois, qui fait tant parler de luy ? deux Regimens de braues Soldats l'auroient bientôt terrassé. La pluspart de nos Gens, plus accoustuméz à manier la houë que l'épée, n'ont pas la resolution du Soldat. Il y a quelque temps que Monsieur nostre Gouverneur, donnant la chasse à cet ennemi dans des chaloupes, se voyant proche du lieu où il s'étoit retiré, commanda qu'on mist pied à terre ; personne ne bransla : il se jette le premier à l'eau iusques au ventre, tout le monde le suiuit. De bons Soldats auroient deuancé leur Capitaine : nous esperons qu'on nous en enuoirra, et de bons, puisque la Paix donne lieu d'en choisir.

CHAPITRE II.

De l'estat du païs des Iroquois, et de leurs cruautez.

Ce qu'un Poëte a dit de la fortune, que son ieu le plus ordinaire est de briser des sceptres, mettre bas des couronnes, et en tournant sa rouë faire monter les vns sur le trosne par les mesmes degrez par lesquels elle precipite les autres, *Ludum insolentem ludere pertinax* ; et ce que l'Histoire nous apprend du renuersement des Estats, du débris des Republiques, et des reuolutions qui ont fait si souuent changer de face à l'Empire des Grecs, des Perses, des Romains et des autres nations, peut trouuer place icy, *si parua licet componere magnis*.

Cette aueugle inconstante ne laisse pas de prendre ses diuertissemens dans des cabanes de Sauuages, et parmi des forests, aussi bien que dans les palais des Rois, et au milieu des grandes Monarchies ; elle sait iouïr son ieu par tout, et par tout elle fait de ses coups, bien plus illustres de vrai quand ils tombent sur l'or et sur l'escarlate, que quand ils ne frappent que sur des Estats de bois, et ne ruinent que des villes d'écorce ; mais après tout elle est également fascheuse aux vns et aux autres.

Des cinq peuples qui composent toute la nation Iroquoise, ceux que nous appellons les Agnieronnons, ont tant esté de fois au haut et au bas de la rouë en moins de soixante ans, que nous trouuons dans les histoires peu d'exemples de pareilles reuolutions. Comme ils sont insolens de leur naturel et vraiment belliqueux, ils ont eu à démesler avec tous leurs voisins : avec les Abnaquiois, qu'ils ont vers l'Orient ; avec les Andastogehronnons, vers le midy, peuple qui habite les costes de la Virginie ; avec les Hurons, au Couchant, et avec toutes les Nations Algonquines, éparses dans toutes les parties du Nord. Nous ne pouuons pas remonter bien haut dans la recherche de ce qui s'est passé parmi

eux, puisqu'ils n'ont point d'autres Bibliothèques que la memoire des vieillards, et peut-estre n'y trouuerions-nous rien qui merist le iour. Ce que nous apprenons donc de ces liures viuans, est que vers la fin du dernier siecle, les Agnieronnons ont esté reduits si bas par les Algonquins, qu'il n'en paroisoit presque plus sur la terre ; que neantmoins ce peu qui restoit, comme un germe genereux auoit tellement poussé en peu d'années, qu'il auoit reduit reciproquement les Algonquins aux mêmes termes que luy ; mais cet estat n'a pas duré long-temps, car les Andastogehronnons leur firent si bonne guerre pendant dix années, qu'ils furent renuersez pour la seconde fois, et la nation en fut presque esteinte, du moins tellement humiliée, que le nom seulement d'Algonquin les faisoit fremir, et son ombre sembloit les poursuiure iusques dans leurs foiers.

C'estoit au temps que les Hollandois s'emparerent de ces costes-là, et qu'ils prirent goust au castor de ces peuples, il y a quelques trente ans ; et pour les gagner dauantage, ils leur fournirent des armes à feu, avec lesquelles il leur fut aisé de vaincre leurs vainqueurs, qu'ils mettoient en fuite et qu'ils remplissoient de fraieur au seul bruit de leurs fusils ; et c'est ce qui les a rendus formidables par tout, et victorieux de toutes les Nations, avec lesquelles ils ont eu guerre ; c'est ce qui leur a mis dans la teste cet esprit de monarchie, y aspirant tout barbares qu'ils sont, et aians le cœur si haut, qu'ils pensent et qu'ils disent que leur destruction ne peut arriuer, qu'elle ne traîne après soy le bouleuersement de toute la terre.

Et ce qui est plus estonnant, c'est que de fait ils dominant à cinq cents lieuës à la ronde, estans neantmoins en fort petit nombre : car des cinq Nations dont l'Iroquois est composé, l'Agnieronnon ne compte pas plus de cinq cents hommes portans armes, dans trois ou quatre meschans Villages.

L'Onnei8theronnon n'en a pas cent ; l'Onmontagheronnon et l'Oïogoenhron-

non, trois cents chacun, et le Sonontsæhronnon, qui est le plus éloigné de nous et le plus peuplé, n'a pas plus de mille combattans : et qui feroit la supputation des francs Iroquois, auroit de la peine d'en trouver plus de douze cents en toutes les cinq Nations, parce que le plus grand nombre n'est composé que d'un ramas de diuers peuples qu'ils ont conquestez, comme des Hurons, des Tionnontatehronnons, autrement Nation du Petun ; des Atiændaronk, qu'on appelloit Neutres, quand ils estoient sur pied ; des Riquehronnons, qui sont ceux de la Nation des Chats ; des Ontsagannha, ou Nation du feu ; des Traksæhronnons, et autres, qui, tout estrangers qu'ils sont, font sans doute la plus grande et la meilleure partie des Iroquois.

C'est donc merueille que si peu de monde fasse de si grands dégasts, et se rende si redoutable à tant de peuples qui plient de tous costez sous ce vainqueur.

Il est vray qu'ils ont fait des coups de cœur, et se sont signalez en certains rencontres autant qu'on pourroit l'esperer des plus braues guerriers d'Europe. Pour estre sauvages, ils ne laissent pas de sçauoir fort bien la guerre, mais c'est d'ordinaire celle des Parthes, qui donnerent autrefois tant de peines aux Romains, les combattant iustement de la façon que les Sauvages nous combattent. Sur tout les Agnieronnons ont tousiours excellé en ce genre de guerre, et mesme quelquefois en celle qui ne demande que du courage : ils ont forcé deux mille hommes de la Nation du Chat dans leurs propres retranchemens ; et quoiqu'ils ne fussent que sept cents, ils ont pourtant franchi la palissade ennemie, y appliquant vne contre-palissade, de laquelle ils se seruoient comme de boucliers et d'eschesles, pour escalader le fort, essuiant la gresle des fusils, qui tomboit sur eux de tous costez ; et quoiqu'on dise, que, comme il n'y a point de Soldats plus furieux qu'eux quand ils sont en armée, aussi ne s'en trouue-t-il point de plus poltrons quand ils ne sont qu'en petites bandes,

dont la gloire est de casser quelques testes et d'enleuer les cheuelures, ils n'ont pas laissé de faire paroistre en quelques occasions que le courage des particuliers alloit iusqu'à la temerité ; comme quand vn d'eux fut pendant la nuit à la porte d'une bourgade Huronne, se cachant dans vn tas d'ordures, d'où il parut soudain au point du iour suivant, comme vn homme ressuscité, se iettant sur le premier venu, et s'enfuyant après luy auoir cassé la teste tresinopinément. Deux autres se monstrent encore plus genereux. A la faueur des tenebres de la nuit ils approcherent secrettement d'une guerite, où l'on faisoit bon guet à la façon des Sauvages, qui est de chanter à pleine teste pendant toute la nuit. Aiant donc laissé crier assez long-temps la sentinelle, vn des deux monta adroitement sur la guerite, déchargea vn coup de hache sur le premier qu'il rencontra, et aiant ietté l'autre par terre, il se donna le loisir de le tuer, et de luy enleuer la peau de la teste, comme le plus beau trophée de sa victoire. L'an passé vn Agnieronnon entreprit tout seul la guerre de Tadoussac, faisant vn voiage de deux à trois cents lieues, courant seul par mer et par terre, pour chercher vn Algonquin son ennemi, qu'il tua enfin de sa propre main, quasi dans le sein des Français et d'un bon nombre de Sauvages : il est vray qu'il y perdit la vie, mais ce fut en les brauant, et en faisant sa retraite comme vne pourmenade, orgueil qui luy causa la mort.

Mais ces traits de generosité ne se trouuent pas en tous les Iroquois ; la fourbe y est bien plus commune que le courage, et la cruauté plus grande encore que la fourbe ; et l'on peut dire, que si les Iroquois ont quelque puisance, ce n'est que parce qu'ils sont ou fourbes, ou cruels. Tous les traitez que nous auons faits avec eux sont tesmoins de leurs perfidies, puisqu'ils ne nous ont iamais gardé aucune des paroles qu'ils nous ont si souuent et si solennellement iurées ; et pour la cruauté, ie ferois rougir ce papier, et les oreilles fremiroient si ie rapportois les horribles

traitemens que les Agnieronnonns ont faits sur quelques captifs. On en a parlé de vrai dans les autres Relations ; mais ce que nous en avons appris de nouveau est si estrange, que tout ce qu'on en a dit n'est rien. Le les passe, non seulement parce que ma plume n'a pas d'encre assez noire pour les décrire, mais bien plus de peur de faire horreur par la lecture de certaines cruautéz dont les siècles passez n'ont iamais entendu parler.

Ce n'est que gentillesse parmi eux de cerner le poulce à leurs captifs vers la premiere jointure, puis le tordant, l'arracher de force avec le nerf, qui se rompt d'ordinaire vers le coude, ou proche de l'espaule, tant est grande la violence dont ils vsent. Ce poulce ainsi tiré avec son nerf, ils le pendent à l'oreille du patient en forme de pendant d'oreille, ou luy mettent au col au lieu de carquant ; puis ils feront le mesme à vn autre doigt, et à vn troisieme ; et au lieu de ces doigts arrachez, ils fourrent dans la plaie des esquilles de bois dur, qui font des douleurs toutes autres que les premieres, quoi qu'excessiues, et causent en vn moment vne grande inflammation, et vne enflure prodigieuse en toute la main, et mesme en tout le bras. Quand il n'y auroit que ce premier ieu, n'est-ce pas avec raison que les François de ce país-cy demandent depuis vn si long-temps la destruction d'un ennemi si cruel ? puis-qu'après tout, cinq ou six cents hommes ne sont pas pour resister à vne entreprise genereuse, si on la fait telle que la gloire de Dieu, et la compassion que l'on doit auoir pour eux, le demande. Les Iroquois sont de l'humeur des femmes : il n'y a rien de plus courageux, quand on ne leur fait point resistance ; rien de plus poltron, quand on leur tient teste. Ils se moquent des François, parce qu'ils ne les ont iamais veus en guerre en leur país ; et les François n'y ont iamais esté, parce qu'ils ne l'ont iamais tenté, ayant cru iusqu'à present les chemins plus insurmontables qu'ils ne sont. Dans la connoissance que nous auons de ces barbares,

et aiant veu quand nous estions parmi eux, comme la fraieur se met par tout quand ils se voient attaquez chez eux ; on peut dire avec toute asseurance, que si vne armée de cinq cents François y arriuoit inopinément, elle pourroit dire : *Veni, vidi, vici.*

L'ay dit qu'il n'y auoit que cinq ou six cents hommes à détruire : car il est hors de doute que si les Agnieronnonns estoient défaits par les François, les autres Nations Iroquoises seroient heureuses d'entrer en composition avec nous, et nous donner leurs enfans pour ostages de leur fidelité. Et pour lors ces belles Missions se renouelleroient dans Onnontaghé, dans Oiogoen, et par toutes les autres Nations Iroquoises qui resteroient, chez lesquelles nous auons desia ietté les premieres semences de la Foy, qui ont esté si bien receuës par le menu peuple, que, sans nous défier de la Providence diuine, nous ne deuons pas desesperer d'en recueillir vn iour des fruits tres-abondans. De plus, la grande porte seroit ouuerte pour tant d'anciennes et nouuelles missions vers les peuples du Nord, et vers ceux du Couchant nouuellement découuerts, que nous comprenons tous sous le nom general d'Algonquins. Mais c'est vne trop ample matiere, qui demande vn Chapitre à part.

CHAPITRE III.

De l'estat du país des Algonquins, et de quelques nouuelles découuertes.

Je ne puis exprimer plus nettement l'estat des Nations de la langue Algonquine, que par le simple narré des connoissances qu'en a eu vn de nos Peres, qui a esté cette année dans le Saguenay, Riuiere de Tadoussac, selon les rencontres que la Providence luy a presentées en ce voiage.

Comme ces Nations sont infiniment estenduës dans cinq ou six cents lieuës

de forests qui regardent le Septentrion, il les distingue en trois : en celles qui tirent vers l'Orient, celles qui habitent les parties les plus reculées du Couchant, et celles du Nord, qui sont entre les vnes et les autres. Il ne dit rien de celles du Leuant, qui n'ait esté couché dans les Relations precedentes ; voicy comme il parle des deux autres :

Le trentième iuillet de l'année mil six cent soixante, estant monté dans le Saguené, à trente-deux lieuës de Tadousac, i'y trouuai quatre-vingts Sauvages, et parmi eux vn nommé ASatanik, homme considerable pour la qualité qu'il porte de Capitaine, et bien plus pour auoir receu le Saint-Baptisme, il y a dix ans, dans le païs des Nipisiriniens. Il semble que le glorieux Archange dont il porte le nom, a pris plaisir de conduire cet homme comme par la main, et nous l'amener ici, pour nous decouurer le chemin qui nous peut conduire iusques à la mer du Nord, où diuerses Nations Algonquines se sont confinées, fuyant l'Iroquois, qui nous empesche aussi de les aller chercher par le chemin ordinaire de la grande Riuiere. Il rapporte les diuerses routes, et quelques incidens de son voiage.

Il partit au mois de iuin de l'année mil six cent cinquante-huit, du lac des Oüinipegouek, qui n'est proprement qu'une grande baye de celui des Hurons ; d'autres l'appellent le lac des Puans, non qu'il soit salé comme l'eau de la Mer, que les Sauvages appellent Oüinipeg, c'est-à-dire eau puante ; mais pource qu'il est enuironné de terres ensouffrées, d'où sortent quelques sources qui portent dans ce lac la malignité que leurs eaux ont contractées aux lieux de leur naissance.

Il passa le reste de cet esté et de l'hiver suiuant près le lac que nous appelons Superieur, à cause qu'estant au-dessus de celui des Hurons, il s'y décharge par vn sault qui luy a aussi donné son nom ; et puisque nostre voiageur s'y arreste quelque temps, faisons-y quelque pause avec luy, pour en remarquer les raretez.

Ce lac, qui porte plus de quatre-vingts

lieuës de long sur quarante de large en certains endroits, est semé d'Isles qui le couurent agreablement proche des terres : son riuage est bordé tout à l'entour de Nations Algonquines, où la crainte des Iroquois leur a fait chercher vn asile. Il est aussi enrichi dans tous ses bordages, de mines de plomb presque tout formé, de cuiure si excellent qu'il s'en trouue de tout raffiné en morceaux gros comme le poing, de gros rochers qui ont des veines entieres de turquoises. On veut mesme nous persuader qu'il est grossi de diuers ruisseaux qui roulent avec le sable quantité de petites pailles d'or, qui sont comme les reiettons de la mine voisine. Ce qui nous inuite à le croire, c'est que lors qu'on fouilla les fondemens de la Chapelle Saint Ioseph, sur les riuës du lac des Hurons, qui n'est qu'une décharge du lac Superieur, les ouuriers trouuerent vne veine grosse comme le bras, de ces paillettes d'or ; le sable dont cette veine estoit meslée, se trouvoit en si petite quantité, qu'il estoit comme imperceptible en comparaison du reste. Mais les ouuriers, qui scauoient d'ailleurs qu'en ces quartiers-là il y auoit des mines de cuiure, et s'estant persuadé que c'estoit vne mine de laton (ignorans que le laton fust vn composé), remplirent les fondemens qu'ils auoient creusé, sans scauoir qu'ils y renfermoient vn thresor.

Mais voicy des richesses d'une autre nature. Les Sauvages qui habitent la pointe de ce lac la plus éloignée de nous, nous ont donné des lumieres toutes fraisches, et qui ne déplairont pas aux curieux, touchant le chemin du Japon et de la Chine, dont on a fait tant de recherche. Car nous apprenons de ces peuples, qu'ils trouuent la Mer de trois costez : du costé du Sud, du costé du Couchant, et du costé du Nord ; de sorte que si cela est, c'est vn grand preiugé et vn indice bien certain, que ces trois Mers se trouuant ainsi contiguës, ne sont proprement qu'une Mer, qui est celle de la Chine ; puisque celle du Sud, qui est la Mer Pacifique, qu'on connoist assez, estant continuée iusqu'à

la mer du Nord, qui est pareillement connuë par vne troisième Mer, qui est celle dont on est en peine, on ne peut plus souhaitter que le trait dans cette grande mer Occidentale et Orientale tout ensemble.

Or, nous sçauons que, du bout du lac Superieur, dont ie viens de parler, tirant au Sud, après enuiron trois cents lieuës, on trouue la baye du S. Esprit, qui est à trente degrez de latitude, et deux cent quatre-vingts de longitude, dans le Golfe de Mexique, en la coste de la Floride ; et de la mesme extremité du lac Superieur tirant au Suroüest, il y a enuiron deux cents lieuës iusqu'à vn autre lac qui a sa décharge dans la mer Vermeille, coste de la Nouvelle-Grenade dans la grande Mer du Sud ; et c'est de l'vn de ces deux costez que les Sauuages qui sont à quelque soixante lieuës plus à l'Occident de nostre lac Superieur, ont des marchandises d'Europe, et mesme disent auoir veu des Europeans.

En outre, de ce mesme lac Superieur, suiuant vne Riuiere vers le Nord, on arriue, après huit ou dix iournées, à la baye de Hudson, à la hauteur de cinquante-cinq degrez ; et de ce lieu, tirant au Noroüest, il y a enuiron quarante lieuës par terre iusques à la Baye de Button, où est le port de Nelson, à cinquante-sept degrez de latitude, et deux cent septante de longitude, d'où l'on ne doit compter que mille quatre cent vingt lieuës iusqu'au Japon, n'y ayant de distance que septante et vn degrez d'vn grand cercle. Ces deux Mers donc, du Sud et du Nord, estant connuës, il ne reste plus que celle du Couchant qui ioigne l'vne et l'autre pour n'en faire qu'vne des trois ; et c'est la nouvelle connoissance que nous auons eüe par le moyen d'vne Nation, qui estant enuiron au quarante-septième degré de latitude, et à deux cent septante et trois de longitude, nous assure qu'à dix iournées vers l'Oüest se trouue la Mer, qui ne peut estre autre que celle que nous recherchons ; ce qui nous fait iuger que toute l'Amerique Septentrionale, estant ainsi enuironnée de la mer

au Leuant, au Sud, au Couchant et au Nord, doit estre separée de la Groeslande par quelque trait dont on a desia découuert vne bonne partie, et qu'il ne tient plus qu'à pousser encore de quelques degrez, pour entrer tout-à-fait dans la mer du Japon. Ce qui ne se doit tenter, pour passer le destroit de Hudson, qu'aux mois d'Aoust et de Septembre, pendant lesquels seulement ce passage est moins engagé de glaces.

Mais en voilà assez pour le present ; si l'Iroquois le permet, nous pourrons bien nous aller éclaircir plus nettement de cette découuerte, qui n'estant connuë que par le moien des Sauuages, ne nous donne pas toutes les connoissances que nous desirerions. Suiuons nostre guide, qui après auoir hiuerné au lieu que ie viens de décrire, en partit le Printemps suiuant, et marchant à petites iournées, à cause de sa famille qui le suiuoit, arriua après auoir fait quelque cent lieuës de chemin, à la grande baye du Nord, le long de laquelle il trouua diuerses Nations Algonquines, qui se sont placées sur le riuage de cette mer.

Cette baye est celle de Hudson, dont nous venons de parler, au milieu de laquelle nostre Sauuage a veu vne grande Isle, qui prend son nom des Ours blancs dont elle est habitée : ce sont des animaux plus aquatiques que terrestres, puisqu'ils ne quittent que rarement la mer, et qu'ils vivent pour l'ordinaire de poisson, au lieu que les Ours noirs ne se nourrissent ordinairement que de chair, et ne quittent point la terre. Les mets les plus frians des Ours blancs, outre les Outardes ausquelles ils font la guerre aussi industrieusement que les hommes les plus experimentez, sont les petits Balenaux, qu'ils poursuient sans cesse ; mais ce n'est pas sans danger de tomber dans la gueule des grandes Baleines, qui, par vne antipathie naturelle, deuorent reciproquement ceux par qui leurs petits sont deuorez. S'il arriue quelquefois que ces Ours blancs, s'estant amassez vers le Printemps, soient enleuez en haute mer, portez sur quelque glace qui se détache du riuage

vers le mois de Juin, c'est pour lors qu'il fait beau voir ces nouveaux Argonautes voguer au gré des vents et des tempestes, et disputer leur vie contre la faim qui les presse sur ces glaces flottantes, ou contre les Baleines, qui les attendent pour les deuorer, lors que la faim les oblige de se ietter à l'eau pour y pescher des loups ou des chiens marins. Ils passent souvent les mois entiers en cette perilleuse nauigation, iusqu'à ce qu'enfin, par bonheur, leur vaisseau fasse naufrage en s'échoüant sur quelque coste : car c'est pour lors que ces animaux tout affamez sautent à terre, et recompensent bien le ieusne passé sur tout ce qu'ils rencontrent, n'épargnant ni hommes, ni bestes pour furiieuses qu'elles soient.

Mais reuenons à nostre Pelerin, qui fit rencontre en chemin de diuerses Nations, dont on a desia couché les noms par écrit. Il vit sur tout les Kilistinons, qui sont partagez en neuf différentes residences : les vnes de mille, les autres de mille cinq cents hommes, et sont logez dans de grands bourgs, dans lesquels ils laissent leurs femmes et leurs enfans, pendant qu'ils courent l'Orignac, et qu'ils font leur chasse du Castor, dont le poil leur est si peu considerable depuis que l'Iroquois en empesche le debit, qu'ils grillent les Castors au feu, comme on fait les Porcs en France, pour les mettre plustost en estat d'estre mangez. Nostre homme, aiant visité ces peuples, se rendit chez les Pitchib8renik, peuplade qui habite l'entrée de la Baye, où les Hurons autrefois, et les Nipisiriniens alloient en traite, d'où ils rapportoient grande abondance de Castors, pour quelques haches, tranches, cousteaux, et autres marchandises semblables qu'ils leur portoient. Pendant vn certain temps de l'année, l'abondance de Cerfs est plus grande encore en ces quartiers, que celle de Castors : elle est bien si prodigieuse, qu'ils en font prouision pour vn an, soit en la boucanant, qui est leur façon plus ordinaire, soit en la laissant geler : car vers ces pais Septentrionaux, rien ne se pourrit et ne se corrompt pendant la plus

grande partie de l'année, et mesm^{et} auançant vn peu plus vers le Nord, les corps ne perdent rien de leur beauté long-temps après la mort ; ils sont aussi vermeils et aussi entiers trente ans après leurs trespas, que pendant leur vie : aussi dit-on qu'en ces pais-là les morts s'y portent bien, mais que les viuans y deuiennent malades. On y voit des glaces, les vnes de vingt-deux brasses, d'autres de trois cents et trois cent soixante pieds, qui se déprennent du riuage, et qui se cassent quelquefois avec tant de violence, qu'en tombant dans la mer elles excitent par ce bouleuersement des tempestes qui ont mis des vaisseaux en danger d'estre submergez, et peut-estre auront-elles fait perir celuy duquel les Sauuages ont veu le débris sur leur riuage.

Ce que l'admire le plus en cette terre infortunée, c'est de voir comme la Prouidence ne manque en rien à ses creatures ; elle supplée au défaut des vnes par le secours des autres, dont on ne s'auiseroit iamais. Quand on voit les bords de cette mer presque sans arbres, soit à cause de la rigueur du froid, qui les empesche de croistre, ou parce que les rochers dont ces terres sont presque toutes couuertes ne peuuent nourrir de grands bois, qui ne iugeroit que Dieu n'a pas voulu que ces terres fussent habitées par les hommes, puisqu'elles sont si destituées des commoditez de la vie humaine ? Neantmoins on trouue des Nations qui peuplent ces rochers, et qui remplissent ce sol le plus ingrat et le plus disgracié de la nature. Mais comment y peut-on viure sans feu, puisque les froids y sont si violens ? Dieu y a pourueu : il leur donne tous les ans leur prouision de bois ; il se sert des cerfs comme de bestes de charge, pour leur en faire porter leur prouision ; ce sont le bois ou les cornes des mesmes cerfs ; on en croira ce que l'on voudra, mais on nous assure que ces peuples n'ont point de meilleur feu que celui qu'ils font du bois de ces grands animaux, qui doiuent estre en prodigieuse quantité pour suppléer avec leurs branches aux bran-

ches des chesnes et des autres arbres propres à brusler.

Mais ne quittons pas nostre Guide, qui va costoiant toute la Baye ; il ne fait pas mauuais avec luy, puisqu'il assure que le gibier grand et petit ne luy manque point, et qu'un homme de sa suite a tué un de ces Ours blancs dont nous auons parlé ; nous n'auons pas sceu de luy si la chair en est aussi bonne que celle des Oyes sauvages, des Cignes, des Canards, qui se trouuent au mesme lieu dans le mois de May, aussi bien qu'un nombre infini de petits oiseaux hupez, d'hirondelles, comme encore de martres, de lieures blanes, et de renards noirs ; et si la poudre manque pour la chasse, on peut s'adonner à la pesche des truites et des saumons, que ces Sauvages sçauent fort bien prendre sans filets, mais seulement avec le harpon.

Après que nostre Algonquin eut visité toutes les Nations circonuoisines de la Baye, et qu'il se fut chargé, de leur part, de diuers presens que ces peuples adressoient aux François et aux Algonquins de ces contrées, pour les attirer vers leur Baie, et pour s'y fortifier tous ensemble contre l'Iroquois, il quitta le riuage de la mer pour entrer dans les terres, et pour chercher un chemin vers Tadoussac, par des vastes forests qu'il n'auoit iamais conuës. Comme il auancoit dans le bois sans boussole et sans prendre hauteur, il eut connoissance de trois Riuieres, dont l'une conduit droit à nostre bourgade des Trois-Riuieres ; il ne voulut pas prendre cette route, quoy que bien plus courte et plus certaine, mais bien plus exposée aux Iroquois ; les deux autres Riuieres se rendent au lac de S. Iean, où est la source du fleuve Saguené. Il choisit la plus écartée de ces deux Riuieres, comme la plus seure, l'autre n'estant pas bien loin du païs où trois Nations ont esté desolées depuis deux ou trois ans par l'Iroquois, et contraintes de se refugier chez les autres plus éloignées. Celles-cy se nomment les Kepata8angachik, les Outabitibek et les Ouak8iechidek.

Enfin il s'est rendu à trente-deux

lieuës de Tadoussac, où m'entretenant avec luy de ses auentures et de ses voiajes, il commença à me dire par auance l'estat où l'Iroquois auoit reduit les Nations Algonquines vers le lac Supérieur et celui des Ouinipeg. Mais à peine me fus-je rendu à Quebec, que j'y trouuay deux François qui ne faisoient que d'arriuer de ces païs supérieurs, avec trois cents Algonquins, dans soixante canots chargez de pelletterie. Voicy ce qu'ils ont veu de leurs propres yeux, qui nous representera l'estat des Algonquins du Couchant, après auoir parlé iusqu'à present de ceux du Nord.

Ils ont hiuerné sur les riuages du lac Supérieur, et ont esté assez heureux pour y baptiser deux cents petits enfans de la Nation Algonquine, avec laquelle ils ont premierement demeuré. Ces enfans estoient attaquez de maladie et de famine, quarante sont allez droit au Ciel, estant morts peu après le Baptisme.

Nos deux François firent pendant leur hiuernement diuerses courses vers les peuples circonuoisins ; ils virent entre autres choses, à six iournées au-delà du lac, vers le Suroüest, une peuplade composée des restes des Hurons, de la Nation du Petun, contraints par l'Iroquois d'abandonner leur patrie, et de s'enfoncer si auant dans les forests, qu'ils ne puissent estre trouuez par leurs ennemis. Ces pauvres gens, s'enfuyant et faisant chemin par des montagnes et sur des rochers, au trauers de ces grands bois inconnus, firent heureusement rencontre d'une belle Riuere, grande, large, profonde, et comparable, disent-ils, à nostre grand fleuve de S. Laurens. Ils trouuerent sur ses riuies la grande Nation des Abimi8ec, qui les receut tres-bien. Cette Nation est composée de soixante Bourgades, ce qui nous confirme dans la connoissance, que nous auions desia, de plusieurs milliers de peuples qui remplissent toutes ces terres du Couchant.

Reuenons à nos deux François : continuant leur ronde, ils furent bien surpris en visitant les Nad8echi8ec ; ils

virent des femmes défigurées, et à qui on auoit coupé le bout du nez iusqu'au cartilage, de sorte qu'elles paroissent en cette partie du visage, comme des testes de mort ; de plus, elles auoient sur le haut de la teste vne partie de la peau arrachée en rond. S'estant informez d'où prouenoit ce mauuais traitement, ils apprirent avec admiration que c'estoit la loy du pais, qui condamne à ce supplice toutes les femmes adulteres, afin qu'elles portent grauées sur le visage la peine et la honte de leur peché : ce qui rend la chose plus admirable, c'est que chaque homme ayant en ce pais-là sept ou huit femmes, et par consequent la tentation estant bien plus grande parmi ces pauvres creatures, dont les vnes sont tousiours plus cheries que les autres, la loy neantmoins se garde plus exactement qu'elle ne feroit peut-estre dans les Villes les mieux policées, si elle y estoit établie. Si des Barbares qui ne sont instruits que par la loy de la nature, ont de si beaux sentimens de l'honnesteté, quels reproches feront-ils vn iour aux Chrestiens libertins, qui ont commandement de se creuer plustost les yeux que de leur rien permettre au preiudice de leur salut ? Ce qui ne se fait pas parmi les Chrestiens, est pratiqué par des Sauvages, qui retranchent les parties les plus visibles du visage qui a serui de scandale et de pierre d'achopement. Nos François ont visité les quarante Bourgs dont cette Nation est composée, dans cinq desquels on compte iusqu'à cinq mille hommes ; mais il faut prendre congé de ces peuples, sans faire pourtant grande ceremonie, pour entrer dans les terres d'une autre Nation belliqueuse, et qui avec ses fleches et ses arcs s'est renduë aussi redoutable parmi les Algonquins superieurs, que l'Iroquois l'est parmi les inferieurs ; aussi en porte-t-elle le nom de PSalak, c'est-à-dire les Guerriers.

Comme le bois est rare et petit chez eux, la nature leur a appris à faire du feu avec du charbon de terre, et à courir leurs cabanes avec des peaux : quelques-uns plus industrieux se dressent des bastimens de terre grasse, à peu près comme

les hirondelles bastissent leurs nids ; et ils ne dormiroient pas moins doucement sous ces peaux et sous cette bouë, que les grands de la terre sous leurs lambris d'or, s'ils n'apprehendoient les Iroquois, qui les viennent chercher à cinq et six cents lieuës loin.

Mais si l'Iroquois y va, pourquoy n'irons-nous pas aussi ? s'il y a des conquestes à faire, pourquoy la foy ne les fera-t-elle pas, puisqu'elle en fait par tout le monde ? Voilà des peuples infinis ; mais le chemin en est fermé : il faut donc rompre tous les obstacles, et passant à trauers de mille morts, se ietter au milieu des flammes pour en deliurer tant de pauvres Nations. On ne s'est pas épargné ni pour l'un ni pour l'autre, et on n'a laissé perdre aucune occasion qui se soit présentée, pour courir à leur secours ; et nous y courons encore presentement, comme ie diray après auoir vn peu parlé de l'estat pitoyable où l'Iroquois a reduit les Hurons.

CHAPITRE IV.

De l'estat de la Nation Huronne, et de sa dernière défaite par les Iroquois.

Si iamais peuple a pu dire après le Prophete, *dissipata sunt ossa nostra*, ce sont les pauvres Hurons qui se voient maintenant dispersez dans toutes les parties de ces contrées ; ils ne vivent plus que comme ces insectes, qui estant tranchez en lambeaux, rendent encore quelques marques de vie par le mouuement qui reste aux parties coupées.

Mais s'il appartient à quelqu'un de dire après le mesme Prophete, *Dissipantes quæ bella volunt*, c'est à nous de les proferer contre les Iroquois, qui ne vivent que de sang et de carnage, et qui ne respirent que l'air de la guerre : certes ils meritent bien d'estre dissipez, après auoir dissipé et ruiné tous leurs voisins, parmi lesquels il n'y en a point

qui aient plus de suiet de s'en plaindre que les pauvres Hurons. Ces peuples composoient, il y a quelque temps, la Nation la plus sedentaire et la plus propre pour les semences de la foy, de toutes ces contrées ; et maintenant elle est la plus errante et la plus dissipée de toutes. Et de vray, à la défaite de leur país, de trente à quarante mille ames qu'ils estoient, ceux qui furent tuez ou bruslez par les Iroquois, n'en faisoient que la plus petite partie. La famine qui suit la guerre, comme l'ombre le corps, et qui traîne après soy les maladies, les attaqua bien plus rudement, mais ie puis dire plus heureusement pour eux, puisqu'elle peupla le Paradis de la plus-part de ces pauvres gens, qui, dans la désolation generale de leur país, n'auoient que cette consolation, qu'ils mourroient Chrestiens.

Le reste du debris qui pût échapper, se dispersa de toutes parts, comme fait vne armée défaite et poursuivie par le vainqueur : les vns se jetterent dans la Nation neutre, pensans y trouuer vn lieu de refuge par sa neutralité, qui iusqu'à lors n'auoit point esté violée par les Iroquois ; mais ces traistres s'en seruirent pour se saisir de toute la Nation, et la mener en leur país toute entiere sous vne rude captiuité. Les autres se refugierent vers la Nation du Petun ; mais celle-ci a bien esté obligée de se refugier elle-mesme chez les Algonquins superieurs. D'autres courent dix iournees durant dans les bois ; d'autres veulent aller à Andastoé, país de la Virginie ; quelques-vns se refugient parmi la Nation du Feu et la Nation des Chats ; mesme vn Bourg entier se ietta à la discretion des Sonmontsaehronnons, qui est l'une des cinq nations Iroquoises, et s'en est bien trouué, s'estant conseruée depuis ce temps-là en forme de Bourg separé de ceux des Iroquois, où les Hurons viuent à la Huronne, et les anciens Chrestiens gardent ce qu'ils peuuent du Christianisme.

Ceux qui dans cette dissipation auoient pris parti vers Quebec, et comme de bonnes oüailles y auoient voulu suivre leurs pasteurs, viuoient en fort bons

Chrestiens, à l'Isle d'Orleans, au nombre de cinq à six cents ames, et y passeroient huit ans assez paisiblement ; mais ils n'ont pas esté plus asseurez entre les mains des François, qu'en celles des autres Sauuages leurs alliez. Nous auons veu, et nous auons pleuré leur enleuement ; nous auons esté couuerts de leur sang, quand l'Iroquois, par vne perfidie abominable, les a massacrez entre nos bras ; il ne nous en restoit plus qu'une petite poignée, qui nous a fait tant de compassion, que, pour conseruer ce reste precieux d'un peuple Chrestien, feu Monsieur d'Ailleboust, qui commandoit alors, leur fit bastir vn fort au sein de Quebec, pour ne pas laisser perir tout-à-fait la Nation ; mais ce reste nous a esté enfin enléué par des ressorts de la Prouidence, qui passent toutes nos veuës, et qui n'en sont pas moins adorables. Ils ont du moins péri glorieusement, puisqu'ils ont sauué ce país par leur mort, ou du moins ont essuié l'orage qui venoit fondre sur nous, et l'ont destourné lors que nous en estions le plus menacez : voicy comment.

Quarante de nos Hurons qui faisoient l'eslite de tout ce qui nous restoit ici de considerable, conduits par vn Capitaine assez fameux, nommé Anahotaha, partirent de Quebec sur la fin de l'hiver passé, pour aller à la petite guerre, et dresser des embusches aux Iroquois à leur retour de la chasse. Ils passerent par les Trois-Riuieres, et là six Algonquins se ioignirent à eux sous le commandement de MitiSemeg, Capitaine de consideration. Estant arriuez en suite à Montreal, ils trouuerent que dix-sept François, gens de cœur et de resolution, auoient desia lié partie dans le mesme dessein qu'eux, s'immolans genereusement pour le bien public et pour la defense de la Religion. Ils auoient choisi pour leur Chef le sieur Dolard, homme de mise et de conduite ; et quoy qu'il ne fust arriué de France que depuis assez peu de temps, il se trouua tout-à-fait propre pour ces sortes de guerre, ainsi qu'il l'a bien fait paroistre, avec ses camarades, quoy que la for-

tune semble leur auoir refusé la gloire d'une si sainte et si genereuse entreprise.

Nos Sauvages heureux de grossir leur nombre d'une bande si leste et si resoluë, s'embarquent pleins d'un nouveau courage, et nos François se ioignant à eux, rament avec ioie, dans l'esperance de surprendre au plustost l'ennemi. Leur marche se faisoit de nuit pour n'estre point découverts, et les prieres estoient réglées tous les matins et tous les soirs, s'adressans tous à Dieu publiquement, chacun en sa langue ; de sorte qu'ils faisoient trois Chœurs bien agreables au Ciel, qui n'auoit iamais veu ici de si saints Soldats, et qui receuoit bien volontiers des vœux conceus en mesme temps, en François, en Algonquin, et en Huron.

Le sault S. Louïs et les autres rapides ne leur coustent rien à passer ; le zele et l'ardeur d'une si sainte expedition leur fait mépriser le rencontre des glaces, et le froid des eaux fraichement fonduës, dans lesquelles ils se ietoient vigoureusement, pour traîner eux-mesmes leurs Canots entre les pierres et les glaçons. Aiant gagné le lac saint Louïs, qui est au-dessus de l'Isle de Montreal, ils destournent à droite, entrent dans la Riuere qui mene aux Hurons et vont se poster au-dessous du sault de la Chaudiere, pour y attendre les Chasseurs Iroquois, qui, selon leur coustume le deuioient passer file à file, en retournant de leur chasse d'hiuer.

Nos guerriers ne s'y furent pas plustost rendus, qu'ils furent apperceus par cinq Iroquois qui venoient à la decouverte, et qui remonterent en diligence pour aduertir tous les chasseurs de se réunir, et de quitter la posture de chasseur pour prendre celle de guerrier. Le changement est bientost fait : la petite hache à la ceinture au lieu d'espée ; le fusil à la pointe du Canot, et l'auiron en main, voilà l'équipage de ces Soldats. Ils se rassemblent donc, et les Canots chargez de deux cents Onnontagheronnons, s'estant ioints, ils nauigent en belle ordonnance et descendent grauelement le sault, au-dessous duquel, nos gens sur-

pris d'une si prompte et si réglée démarche, se voyant bien plus foibles en nombre, se saisissent d'un méchant reste de fort, basti en ce quartier-là depuis l'Automne par nos Algonquins ; ils taschent de s'y gabionner du mieux qu'ils peuuent. L'Onnontagheronnon fait ses approches, et ayant reconnu l'ennemi, l'attaque avec furie ; mais il est receu si vertement, qu'il est obligé de se retirer avec perte : ce qui le fait songer à ses ruses ordinaires, desesperant d'en venir à bout par la force ; et afin d'amuser nos gens pendant qu'il appelle à son secours les Agniehronnons, qui auoient leur rendez-vous aux Isles de Richelieu, il fait semblant de vouloir parlermenter. Les Algonquins et les Hurons semblent y vouloir prester l'oreille ; mais nos François ne scauent ce que c'est que de paix avec ces barbares, qui n'ont iamais traité d'accommodement, qu'on ne se soit apperceu de leurs fourbes bien-tost après : c'est pourquoy, lors que tout paroissoit fort paisible d'un costé du fort, de l'autre nos gens, se trouuant attaquez par trahison, ne furent pas surpris : ils firent de si bonnes décharges sur les assaillans, qu'ils les contraignirent de se retirer pour la seconde fois, bien estonnez qu'une petite poignée de François peust faire teste à deux cents Iroquois. Ils eussent sans doute eu la confusion toute entiere, et eussent esté défaits entierement, comme ils ont auoë, si les François fussent sortis du fort l'espée à la main, ou si les Agniehronnons ne fussent pas arriuez peu de temps après au nombre de cinq cents, avec des cris si horribles et si puissans, que toute la terre circonuoisine sembloit estre pleine d'Iroquois. Le fort est enuironné de tous costez, on fait feu par tout iour et nuit ; les attaques se font rudes et frequentes, pendant lesquelles nos François firent tousiours admirer leur resolution, leur vigilance, et sur tout leur pieté, qu'il leur faisoit employer à la priere le peu de temps qu'ils auoient entre chaque attaque ; de sorte que si-tost qu'ils auoient repoussé l'Iroquois, ils se mettoient à genoux, et ne s'en

releuoient point que pour le repousser encore ; et ainsi pendant dix iours que dura ce Siege, ils n'auoient que deux fonctions, prier et combattre, faisant succeder l'une à l'autre, avec l'étonnement de nos Sauvages, qui s'animoient à mourir genereusement par de si beaux exemples.

Comme l'ardeur du combat estoit grande, et les attaques presque continues, la soif pressoit plus nos gens que l'Iroquois. Il falloit essuier vne gresle de plomb, et aller à la pointe de l'espee puiser de l'eau à la Riuiere, qui estoit à deux cents pas du Fort, dans lequel on trouua enfin à force de fouir, vn petit filet d'eau bourbeuse, mais si peu, que le sang découloit des veines des morts et des blessez, bien plus abondamment que l'eau de cette source de bouë.

Cette necessité mit le Fort en telle extremité, que la partie ne paroissant plus tenable aux Sauvages qui y estoient, ils songerent à traiter de Paix, et deputer quelques Ambassadeurs au camp ennemi, avec de beaux presens de porcelaine, qui font en ce pais toutes les grandes affaires de la Paix et de la Guerre. Ceux-cy furent receus des Iroquois avec de grands cris, soit de ioie, soit de moquerie, mais qui donnerent de la fraieur à nos Sauvages, desquels vne trentaine estant inuitez par leurs compatriotes Hurons, qui demeuroient parmi les Iroquois, à se rendre avec assurance de la vie, sauterent malgré tous les autres par-dessus la palissade, et laisserent le Fort bien affoibly par vne si insigne lascheté, qui donna esperance aux Iroquois de se rendre maitres des autres sans coup ferir, ou par menaces, ou par belles paroles. Quelques deputez s'approcherent pour cela du Fort, avec les Ambassadeurs qui en estoient sortis ; mais nos François qui ne se fioient point à tous ces pourparlers, firent sur eux vne décharge inopinée, et ietterent les vns morts par terre, et mirent les autres en fuite. Cet affront aigrit tellement les Iroquois, qu'ils vinrent à corps perdu et teste baissée, s'attacher à la palissade, et se

mirent en deuoir de la sapper à coups de haches, avec vn courage qui leur faisoit fermer les yeux à tous les dangers et aux décharges continuelles qu'on faisoit sur eux. Il est vray que pour se garantir de la plus grande partie de cette gresle, ils firent des mantelets de trois buches liées coste à coste, qui les couuroient depuis le haut de la teste iusques à la moitié des cuisses, et par ce moien ils s'attacherent au-dessous des canonniers des courtines, lesquelles n'estant pas flanquées, ils trauailloient à la sappe avec assez d'assurance.

Nos François emploierent tout leur courage et toute leur industrie en cette extremité ; les grenades leur manquant, ils y suppleerent par le moien des canons d'une partie de leurs fusils qu'ils chargerent à creuer, et qu'ils ietterent sur leurs ennemis ; ils s'auiserent mesme de se seruir d'un baril de poudre, qu'ils pousserent par-dessus la palissade ; mais, par malheur, aiant rencontré vne branche en l'air, il retomba dans le Fort, et y causa de grands desordres : la plupart de nos François eurent le visage et les mains brulées du feu, et les yeux aueuglez de la fumée que fit cette machine ; de quoy les Iroquois prenans auantage, se saisirent de toutes les meurtrieres, et de dehors tiroient et tuoient dans le Fort ceux qu'ils pouuoient decouvrir dans l'épaisseur de la fumée ; ce qui les anima de telle sorte, qu'ils monterent sur les pieux, la hache en main, descendirent dans le Fort de tous costez, et y remplirent tout de sang et de carnage, avec tant de furie qu'il n'y demeura que cinq François et quatre Hurons en vie, tout le reste aiant esté tué sur la place, avec le chef de tous nommé Anahotaha, qui, se voyant prest à expirer, pria qu'on lui mist la teste dans le feu, afin d'oster à l'Iroquois la gloire d'emporter sa cheueleure. *Laudauī magis mortuos quā viuentes.* Ce fut sans doute dans cette pensée du Sage, qu'un de nos François fit vn coup surprenant : car voiant que tout estoit perdu, et s'estant apperceu que plusieurs de ses compagnons blessez à mort viuoient encore, il les achua

à grands coups de haches, pour les delivrer par cette inhumaine miséricorde, des feux des Iroquois. Et de fait, la cruauté succédant à la fureur, deux François aiant esté trouvez parmy les morts, avec quelque souffle de vie qui leur restoit, on les fit la proie des flammes ; au lieu d'huile pour adoucir leurs plaies, on y foura des tisons allumez et des alesnes toutes rouges ; au lieu de lit pour soustenir les membres de ces pauvres moribonds, on les coucha sur la braise : en vn mot on brula cruellement ces pauvres agonisans dans toutes les parties du corps, tant qu'ils demeurèrent en vie. Pour les cinq autres François, avec tout le reste des captifs, tant ceux qui se sont rendus volontairement, que ceux qui ont esté pris, on les oblige de monter sur vn échafaut, ou on leur fait les premieres caresses des prisonniers. On presente aux vns du feu à manger, on coupe les doigts aux autres, on brusle les iambes et les bras à quelques autres : tous enfin reçoivent les marques de leur captivité.

Ce spectacle d'horreur si agreable aux yeux des Iroquois, ne le fut pas moins, ie m'assure, aux yeux des Anges, quand vn des pauvres prisonniers Hurons, se souvenant des instructions qu'on lui auoit faites, se mit à faire le Predicateur, et à exhorter tous ces patiens à souffrir constamment ces cruantez, qui passeroient bientost et seroient suiues du bonheur eternel, puisque ce n'estoit que pour la gloire de Dieu et pour le zele de la Religion, qu'ils auoient entrepris cette guerre contre les ennemis de la Foi. Ie ne sçai si l'Eglise naissante a veu rien de plus beau dans ses persecutions : vn barbare prescher Iesus-Christ, et faire d'vn échafaut vne chaire de Docteur, et si bien faire que l'échafaut se change en Chapelle pour ses auditeurs, qui, parmi leurs tourmens et au milieu des feux font leurs prieres comme s'ils estoient aux pieds des Autels ; et ils ont tousiours continué à les faire pendant leur captivité, s'y exhortant les vns les autres lors qu'ils se rencontroient.

Après que la premiere rage des Iro-

quois fut rassasiée par la veüe de leurs prisonniers, et par ces coups d'essai de leur cruauté, ils font le partage de leurs captifs : deux François sont donnez aux Agnieronnons, deux aux Onnontagheronnons, le cinquième aux Onnei8theronnons, pour leur faire gouter à tous de la chair des François, et leur faire venir l'appetit et l'enuie d'en manger, c'est-à-dire, les inviter à vne sanglante guerre pour venger la mort d'vne vingtaine de leurs gens tuez en cette occasion. Après la distribution on décampe, et l'on quitte la resolution prise de venir inonder sur nos habitations, pour mener au plustost dans le país ces miserables victimes, destinées à repaistre la rage et la cruauté de la plus barbare de toutes les Nations. Il faut ici donner la gloire à ces dix-sept François de Montreal, et honorer leurs cendres d'vn eloge qui leur est deu avec iustice, et que nous ne pouuons leur refuser sans ingratitude. Tout estoit perdu s'ils n'eussent peri, et leur malheur a sauué ce país, ou du moins a coniuré l'orage qui venoit y fondre, puisqu'ils en ont arresté les premiers efforts, et détourné tout-à-fait le cours.

Cependant, pour s'asseurer des captifs sur les chemins, tous les soirs on les estend presque tout nuds sur le dos, sans autre lit que la plate terre, dans laquelle on fiche quatre pieux pour chacun des prisonniers, afin d'y lier leurs pieds et leurs mains ouuertes et estenduës en forme de Croix de saint André. On enfonce de plus en terre vn cinquième pieu, auquel on attache vne corde, qui prend le prisonnier par le col et le serre de trois ou quatre tours. Enfin on le ceint par le milieu du corps avec vn collier : c'est vne façon de sangle, dont les Sauvages se seruent en toutes sortes d'vsages ; et celui qui a soin d'vn captif, prend les deux bouts du collier et les met sous soi pendant qu'il dort, afin d'estre éveillé si son homme remuë tant soit peu. Cette seule posture durant toute vne nuit, dans cette contrainte, à la merci des Maringouïns et des Mousquites, qui ne cessent de piquer iusqu'au vif, et qui su-

cent le sang par tout le corps, est sans doute vn cheualet bien rude ; et c'est le traitement que nos pauvres François, avec les autres captifs, reçoient toutes les nuits, pour les disposer aux tourmens du feu, ausquels ils se doiuent bien attendre. Mais voions comment, nonobstant toutes ces precautions, quelques Sauvages se sauuerent si heureusement, que ces sortes d'eusions peuvent passer pour de petits miracles. C'est d'eux que nous auons appris ce que nous auons dit cy-dessus.

CHAPITRE V.

De l'estat du reste des Hurons après leur dernière défaite.

Admirable conduite du Ciel sur vn Huron tiré des mains de l'Iroquois.

Celui, entre autres, dont nous auons appris tout ce que nous auons dit au Chapitre precedent, est vn Huron Chretien, qui, par vne conduite du Ciel bien merueilleuse, s'échappa des mains des Iroquois, après dix iours de captiuité : l'action est memorable, et merite vn narré tout particulier.

C'estoit vn homme bien fait, bon Chretien, et parfaitement bien instruit depuis long-temps dans tous les Mysteres de nostre Foi : il ne se vit pas plustost chargé de liens, qu'il se sentit poussé interieurement d'auoir recours à la S. Vierge, dont les Peres lui auoient dit tant de merueilles. La premiere resolution qu'il prit, fut de l'honorer pendant ses malheurs, avec plus de ferueur qu' auparauant : pour cela il lui fait promesse de dire tous les iours son Rosaire ; et pour s'en acquitter fidellement, il vse d'industrie, pour suppleer au deffaut de son Chapelet que l'Iroquois lui auoit osté avec tous ses habits. Il se sert donc de pailles pour compter les dixaines, et de feuilles d'arbres pour y marquer avec l'ongle chaque Ave Ma-

ria, passant la pluspart de la iournée dans ce saint et industrieux exercice, auquel il estoit si attaché, que quand on l'inuitoit à chanter, à l'ordinaire des prisonniers, il s'en excusoit, disant qu'il vouloit épargner sa voix pour mieux chanter dans le pais : car c'est vne vanité qui regne mesme sur l'eschafaut et dans les feux. Mais nostre bon Chretien prenoit ce pretexte, pour n'estre pas diuertli de ses prieres, qu'il adressoit à tous les Saints dont il auoit ouï parler, et mesme à ceux de nos Peres qui ont esté bruslez ou tuez par les Iroquois, les aiant souuent accompagnez dans leurs Missions.

Après que quelques iournées se furent passées dans ces petites pratiques de deuotion, sans rien relascher, vn iour qu'il se sentit animé d'une ferueur extraordinaire, s'adressant à N. D. tout plein de confiance : S. Vierge, lui dit-il, votre Fils ne vous refuse rien, parce que vous l'aimez trop, et qu'il vous aime trop ; demandez-lui donc pour moi ma deliurance, ie vous en coniure, et ie vous donne trois iours de temps pour me l'obtenir, pendant lesquels ie vai redoubler mes prieres avec le plus de soin que ie pourrai. Voilà vne priere bien simple, mais qui parloit d'un bon cœur. Les trois iours se passent sans estre deliuré ; alors il dit en soy-même : le ne puis pas douter que la S. Vierge ne se soit employée pour moi, et qu'elle n'ait pu m'obtenir ce que ie demande ; mais sans doute mes pechez me rendent indigne de ses faueurs, ie vois bien que Dieu me veut punir en ce monde, pour m'épargner en l'autre : à la bonne heure, mourons donc, ie l'ai bien merité, et mille morts n'égalent pas mes crimes. Le voilà donc tout resolu à mourir, il s'y attend, il s'y resigne ; quand tout d'un coup le cœur lui dit : Non, tu n'en mourras pas ; tu reuerras encore Quebec. A cette voix interieure, il reprend ses esprits, il renouuelle sa priere à N. D. et se resout de tâcher à s'enfuir dès la nuit suiuite. Mais quelle apparence de le faire, estant si bien garotté ? Ce qui lui donna courage, c'est que le soir, aiant fait sa

priere avec vn redoublement de ferueur, l'Iroquois à qui il appartenoit, en le liant à ces pieux, ne le serra pas si fort, lui disant qu'il n'estoit pas cruel aux captifs, et qu'il le laisseroit reposer vn peu plus doucement. Ce mot fut d'un bon augure à nostre prisonnier. Que d'œillades il ietta vers le Ciel ! que de soupirs il lança vers sa bonne Mere ! Enfin, après auoir bien prié et conjuré la S. Vierge, tout le monde estant endormi, il tente vn peu, et tasche à se dégager de ses liens. Il auoit, par bonheur, vn cousteau sur soi, mais il ne pouuoit s'en seruir sans auoir du moins vne main libre : il redouble encore ses prieres, et tournant son bras droit de costé et d'autre, il le trouua ie ne sçai comment hors de ses liens. O Dieu ! quelle ioie ! Il délie doucement sa main gauche, puis il détache les cordes de son col ; enfin, avec son cousteau il coupe si subtilement celle qui le serroit par le milieu du corps, que son voisin n'en fut point éueillé : il ne restoit plus qu'à dénouer promptement celle de ses pieds, et puis se ietter bien viste dans le bois. Il se dresse pour cela ; mais bien surpris, il apperçoit vn Iroquois deuant le feu, qui petuonoit : ce lui fut vn coup de massüe sur la teste ; vne sueur froide, semblable à celle des moribonds, s'empare de tous ses membres, il pensa mourir de fraieur, ne doutant point qu'il ne fust découuert, et par consequent destiné bien-tost au feu. Tout troublé qu'il fut, cette pensée ne laissa pas de lui venir dans l'esprit : Il faut, disoit-il en soi-mesme, que l'horreur qui saisit vne ame au moment qu'elle est condamnée aux flammes eternelles, soit bien épouuantable, puisque l'aprehension d'estre surpris me cause de si étranges conuulsions. Il n'en eut pourtant que la peur : car, soit que l'Iroquois qui petuonoit, fust à demi endormi, soit que la Sainte Vierge protegeast particulièrement son deuot, il ne fut point apperceu, et laissa couler quelque temps sans remüer, après quoy il se redresse encore, mais ce fut pour se reietter bien promptement à terre ; car vn vieillard faisoit pour lors la ronde,

et visitoit tous les feux et tous les prisonniers, de peur que pas vn n'échappast de leurs mains ; il passa assez proche du nostre, et luy causa plus de fraieur que n'eust fait vn coup de tonnerre qui fust tombé à ses pieds. A la troisième fois qu'il se dressa, ne voyant personne en sentinelle, il dégage adroitement ses liens, et sans faire bruit marche tout doucement au trauers des Iroquois qui dormoient de tous costez. Il n'eust pas plus tost gagné l'épaisseur du bois, qu'il se mit à courir tout nud le reste de la nuit, sans que les ronces et les épines, et les halliers, le retardassent d'un moment. Ah ! que nous fuirions viste toutes les occasions d'offenser Dieu, si nous apprehendions les feux d'Enfer, autant que ce pauvre homme apprehendoit ceux des Iroquois.

Il fut quatre iours et quatre nuits à courir sans relasche, s'imaginant à chaque pas l'Iroquois à ses talons, aiant l'esprit tout plein de ses feux, qui ne lui laissoient pas seulement regarder où il mettoit les pieds. Il se rendit enfin à Montreal. Qui pourroit dire avec quelle ioie ? Ses premiers soins furent d'aller droit à l'Eglise remercier sa Bienfaitrice, et se preparer par le Sacrement de penitence à celui de l'Eucharistie, en action de grace d'un bien-fait si signalé ; mais comme il n'y auoit point de Prestre à Montreal qui entendist le Huron, il voulut et eut le courage de se confesser par interprete, ce qui luy aura merité vne abondance de graces : car il a depuis témoigné que iamais en sa vie il n'a gousté tant de douceurs, ni ressenti tant de contentemens, que dans la Communion qu'il fit alors. *Dominus mortificat, et viuificat, deducit ad inferos, et reducit.*

—

D'un autre Huron deliuré de captiuité par l'assistance de la sainte Vierge.

Vn autre Huron qui auoit eu le bien de recevoir le saint Baptisme des propres mains de Monseigneur de Petrée, s'échappa dès la premiere nuit de sa

prise : la façon n'est pas moins merueilleuse que celle que ie viens de raconter ; il y paroist aussi vne protection toute singuliere de la sainte Vierge, à laquelle ce pauvre homme attribue sa liberté. Il en a fait le recit avec des tendresses dignes d'une faueur si prodigieuse. On lui venoit de couper le poulce, il auoit la bouche encore toute grillée du feu qu'on luy vouloit faire manger, et on ne faisoit que d'acheuer vne execution sur vne de ses iambes qu'on luy brusla inhumainement. Nonobstant tous ces tourmens, il ne fut pas plus tost garrotté de la maniere que nous auons dite, pour passer la nuit en cette posture, qu'il s'endormit, et pendant son sommeil il vit vne Dame diuinement belle, qui luy dit ces mots ; *Satiata Sa*, sauue-toi de tes liens. A cette voix il se réueille, et aiant l'esprit tout rempli de cette beauté admirable qu'il venoit de voir, et de qui il auoit entendu vne si douce parole, il se souuint que les Peres lui auoient dit souuent qu'il n'y auoit point de beauté au monde qui égalast celle de la Mere de Dieu, et ne douta plus que ce ne fust elle qui l'auoit éueillé pour se sauuer. Il l'inuoque donc, mais de bon cœur, et la prie de luy donner la force et les moiens de lui obeïr ; la priere fut feruente, mais courte, parce que le temps pressoit. Il tâche de tirer de ses liens la main qui n'estoit point blessée, et après quelque effort en vint heureusement à bout, et ce fut sans doute par le secours de la Sainte Vierge, parce que les soins que prennent les Iroquois de bien lier leurs prisonniers les premiers iours, sont tout-à-fait extraordinaires, mais bien esloignez de ceux que la Mere de Dieu prend de ses bons seruiteurs, comme il parut en celui-ci, qui, aiant si aisément degagé vne main, s'en seruit pour dénouer les cordes de l'autre main, des pieds, et du reste du corps, sans estre ni apperceu, ni entendu ; après quoy il se met à fuïr tout nud, n'ayant qu'un méchant haillon sur les reins, courant sans cesse iusqu'à la pointe du iour : il vit alors ses pieds et ses iambes toutes déchirées, et en si pitoiable estat, qu'il en eut com-

passion, quoy qu'il n'en ressentist pas encore le mal. Pour se soulager à poursuivre sa course, il prend le peu d'estoffe qu'il auoit sur soy, et la met à ses pieds au lieu de chausses et de souliers, et puis se remet à courir, sans songer ni à prendre haleine, ni à boire, ni à manger. Neantmoins l'inflammation s'estant mise à ses iambes et à ses cuisses, il desespéroit de iamais atteindre Montreal, lors que s'estant adressé à la sainte Vierge avec vne nouvelle confiance, il se ressentit tout fortifié de nouveau, et comme conuaincu qu'elle l'accompagnoit dans toutes ses routes ; aussi courut-il vigoureusement quatre iours de suite comme à l'aueugle, sans prendre aucun autre rafraichissement qu'un peu d'eau bouëuse, qui luy tenoit lieu de toute nourriture. Ce ne fut pas pourtant sans vne grande diminution de ses forces, qui furent tout d'un coup reduites si bas, qu'il ne pouuoit presque plus mettre un pied deuant l'autre, de sorte qu'il crut quasi estre abandonné de sa bonne Mere. En cette extremité, pour dernier effort, il monte avec grand peine sur un arbre, pour reconnoistre le pais où il seroit obligé de mourir ; mais bien surpris, il se voit au pied de la montagne de Montreal. Ah ! ie ne m'estonne plus, s'écria-t-il, si la sainte Vierge a cessé de me conduire, puisque me voilà enfin rendu. Il luy fallut aller à l'hospital pour se faire panser de ses plaies, et reprendre un peu ses forces ; mais les conduits de l'estomac se trouuerent si serrez, qu'il ne pouuoit plus rien aualer : il estoit en danger de mourir, s'il n'eust demandé de la graisse d'Ours fonduë, dont il se guerit en la beuuant, et se mit en estat de faire ses remerciemens à la S. Vierge, enuers laquelle il est si reconnaissant, qu'il ne fait presque rien que dire son Chapelet.

—

D'un troisième Huron échappé prodigieusement du milieu des flammes.

Dieu nous a rendu encore un autre de ces pauvres captifs Hurons, d'une façon

dont le recit agreera à ceux qui prennent plaisir d'adorer les coups signalez de la Prouidence. Ecoutons de sa propre bouche ses auentures, qu'il décrira bien mieux que moi, parce qu'elles lui ont cousté des doigts coupez, des bras rostis et des cuisses bruslées.

Après nostre prise, dit-il, ie fus mené à Onnontaghé, dans l'incertitude si i'y trouuerois la vie ou la mort ; sur les chemins on me traitoit en captif, aussi bien que tous les autres qui s'estoient rendus librement à l'Iroquois. Estant paruenus à huit lieües du bourg, vn Huron captif depuis long-temps, qui auoit esté autresfois de mes amis, me dit à l'oreille que c'estoit fait de moi, que i'estois condamné au feu, que ie n'entrerois pas plustost dans le village que dans les flammes, que ie songeasse donc à moi ; et en me disant cela me glissa subtilement vn cousteau sous ma robe pour couper mes liens. La nuit suiuate qui deuoit estre la derniere de ma vie, iamais captif n'a esté tant veillé que moi, iamais homme n'a esté tant garrotté ; et mesme les spectres estoient d'intelligence avec mes ennemis pour me perdre. La nuit estant venuë, et mes liens ayant esté redoublez, pendant le plus profond sommeil de mes gardes, il me sembla voir vn phantosme horrible, sous la forme d'un serpent hideux, et sous d'autres figures, qui venoit à l'entour de moi, faisant semblant de se ietter sur mes pieds et sur mes bras, et me venoit mesme siffler aux oreilles, me faisant herisser les cheueux dans la teste, comme si c'eust esté vn demon aposté qui eust esté mis en sentinelle pour me veiller : s'il m'obligeoit à tirer le pied, ou le bras, mes gardes s'éueilloient incontinent, et visitoient mes liens pour les tenir tousiours bien serrez, de sorte que pendant toute cette nuit ie ne pus me seruir de mon cousteau pour me mettre en liberté. Le iour venu fit bien éuanouir ces spectres par sa lumiere, mais ne dissipa pas mes frayeurs ; au contraire, elles augmentèrent par les approches de la mort, qui se rendoit tousiours plus hideuse et plus épouuantable à mon esprit à mesure que

nous approchions du bourg. L'aduouë que la priere est vn bien doux lenitif dans ces desastres et qu'elle scait charmer les douleurs les plus aiguës, et nous rendre mesme insensibles aux plus effroyables cruautéz ; ie l'ay éprouvé en diuerses rencontres. Vne fois entre autres, qu'on m'appliqua le feu sur le bras gauche, avec tant de violence, que sa viuacité aiant penetré iusqu'à l'os, et m'ayant retiré tous les nerfs iusqu'à me rendre entierement impotent de la main, ie confesse que ie m'appliquay lors si fort à la priere, que ie ne ressentis presque point de douleur de cette cruelle bruslure, et que ie vis plustost le mal sur mon bras que ie ne le sentis : ie me seruois le plus que ie pouuois d'un si bon remede, et dans ma chanson de mort au lieu de raconter mes anciennes proüesses, selon nostre coutume, i'inuitois tous les François de ma connoissance à prier pour moi ; tantost i'appellois les Robes noires à mon secours, tantost les filles consacrées à Dieu. Je chantois l'esperance que i'auois de iouir d'un bonheur eternal, après que mon corps auroit esté l'obiet de la rage de mes bourreaux ; i'y adioustois des reproches que ie leur faisois, en leur disant que pour vn feu d'un iour dont ils me tourmentoient, ils seroient à iamais bruslez dans celui des enfers ; enfin parmi toutes ces saintes pensées dont ie remplissois ma chanson, nous arriuasmes au haut de la montagne, d'où l'on découure le bourg d'Onnontaghé ; ie fus saisi d'horreur à cette veüë, ie ne le puis nier, mais bien plus quand en auançant plus prés, ie découuris vne infinité de gens qui m'attendoient pour décharger sur mon pauvre corps tout ce que la fureur et la vengeance leur pourroit inspirer de cruauté : ie songeay pour lors à mon cousteau, que ie tenois caché sur mes reins : ie pris resolution de m'en couper la gorge, afin d'éuiter par vne mort soudaine et bien douce à mon auidis, mille morts que i'auois deuant les yeux ; ie l'auois déjà en main, et i'estois tout prest à faire le coup, lors que ie me souuins de ce que les Peres m'auoient

dit autrefois, que nous ne sommes point les maîtres de nos vies, qu'il n'appartient qu'à Dieu de prolonger ou d'accourcir nos iours, et que ie ne pourrois pas vser de cette violence sans vn grand peché. Après cette pensée qui me fit vn peu chanceler du commencement dans ma resolution, ie m'offris à Dieu pour souffrir tous les tourmens qu'il voudroit, plustost que de lui déplaire ; et pour me déliurer de la tentation qui estoit grande et forte, ie iettai mon cousteau loin de moy, et ie me mis à marcher genereusement vers tout le peuple qui m'attendoit. Iamais ie ne conceus mieux tout ce qu'on m'auoit dit de la rage avec laquelle les demons se iettent sur vne ame damnée quand elle entre dans les enfers, que lorsque ie me vis au milieu de tout ce peuple : chacun se iette à la foule sur moi de tous costez ; les vns me coupent les doigts, les autres me déchirent la chair, ceux-cy me déchargent sur le corps vne gresle de bastonnades, ceux-là m'arrachent les ongles ; mes pauvres mains ne pouuoient suffire à toutes celles qui me les tiraillent de toutes parts ; vn des plus hardis m'en veut couper vne toute entiere, celui à qui i'appartenois s'y oppose, l'autre fait violence et se iette sur moi, celui-ci me defend, et m'arrache la main d'entre les mains de ce cruel, ne m'en aiant cousté qu'vn doigt ; il me fait fendre la presse pour entrer au plus tost dans le bourg, que ie regardois comme mon tombeau, où ie souhaitois au plus tost d'estre reduit en cendre pour finir mes maux en finissant ma vie. Le pensois aller droit à l'eschafault que ie trouuay tout prest à l'exécution, mais i'en fus détourné pour rentrer dans quelques cabanes, afin de contenter de ma veüe ceux qui auoient interest à ma mort. Ce fut dans la troisieme qu'on me prononça ma sentence de mort. Vn des plus considerables du bourg se leuant au milieu de l'assemblée de tous les plus anciens qui auoient esté conuoez pour entendre ma condamnation et pour assister à mon supplice, harangua bien haut, et après plusieurs remercimens qu'il fit au Ciel,

de ce qu'il leur estoit si fauorable, que de leur donner moyen de venger sur vn homme considerable la mort de ceux qui auoient esté tuez en la derniere expedition, se tournant vers moy, me prononça l'arrest de mort, et nomma ceux qui deuoient estre les executeurs, auxquels il ordonna de me donner dès le soir des chausses, c'est-à-dire de me brusler les iambes, iusqu'à ce que le lendemain on acheuast de m'habiller. Au reste, il recommanda fort de ne pas toucher à vn de mes bras, ni à mon cœur, parce qu'il les falloit reseruer pour les donner à manger à vn Iroquois du Bourg, qui auait songé depuis quelques mois qu'il les deuoit manger. L'entendois tout cela, et me preparois par la priere à subir l'exécution avec le plus de courage qu'il me seroit possible. On m'ordonne donc de marcher au lieu du supplice ; mais à peine eus-je fait vn pas pour y aller, que ie me sentis la teste chargée d'vn ie ne sçai quel fardeau, que ie ne puis mieux exprimer que par vne grosse nuée, qui viendrait fondre sur moi : car il me sembloit que i'auois comme vn orage entier sur ma teste, qui m'eût presque fait perdre l'esprit ; tant que pendant ce prodige, ie crus estre transporté dans la Chapelle des Robes noires à Quebec, où ie vois distinctement tous les tableaux et considerois toutes les sculptures ; ce qui me fit redoubler mes prieres avec d'autant plus d'ardeur, que ces choses qui se passoient en moy me paroissent tout-à-fait extraordinaires ; mais on ne laissa pas de me traîner sur l'eschafault, et toute ma vision aiant disparu, ie me vis enuironné de feux allumez, ie vis de la ferraille de toutes les façons, qu'on y faisoit rougir pour m'en tourmenter, et ie me vis enfin attaché au poteau d'une façon toute nouvelle : car on m'estendit les bras, et on me les lia ainsi estendus, à vn second poteau qui trauersoit le premier, afin que pendant le supplice ie ne pusse me soulager en me remuant. Tout estant ainsi préparé, et mes bourreaux s'estant approchez du feu pour y prendre des tisons, dont ils deuoient commencer mon sup-

plice, tout d'un coup un grand esclat de foudre fend une nuée sur ma teste, et avec un grand coup de tonnerre, fait tomber tant de pluie, que les feux en furent incontinent éteints, et mes bourreaux contrains de se retirer, de peur de mouiller leurs belles robes, dont ils s'estoient parez pour honorer mon supplice. Je me vis donc seul au milieu, non plus des feux, mais des eaux, qui me firent souvenir de ma vision précédente ; et en regardant de tous costez avec un peu plus de liberté, ie vis des chiens qui mangeoient le reste de quelques morceaux de la carcasse d'un François qui venoit d'estre bruslé au mesme poteau et sur le mesme eschafault que moi.

Je les voiois sucer son sang, et s'acharner sur quelques-uns de ses membres, qui n'auoient échappé les dents des Iroquois que pour estre deuorez par les animaux ; et ma propre misere me cau-soit moins de compassion que ce spectacle. A cette tendresse, qui me fit ietter des larmes sur le reste de son corps, succeda un sentiment d'estime que ie faisois de sa sainte vie et de sa genereuse mort, et ce fut ce qui me tira ces mots de la bouche, si tost que ie m'apperceus de ce spectacle : O François mille fois heureux ! tu iouis à present du bonheur que tu as si iustement mérité par la ferueur de tes prieres, et par la constance qui t'a fait deuorer tant de tourmens ! ah ! que ne suis-je maintenant en ta place, et que mes cendres seroient heureuses d'estre mêlées avec les tiennes, pendant que mon ame t'accompagneroit dans la recompense que tu reçois de tous tes tourmens ! Je disois cela de cœur ; et quoy que mes souhaits fussent sur le point d'estre accomplis, il me sembloit neantmoins, qu'on tardoit trop de me ioin-dre par ma mort au François, que ie croiois estre dedans le Ciel, où l'esperois de le suivre bien-tost, par une confiance toute extraordinaire que j'auois en la misericorde de Dieu.

Pendant que ie m'entretenois ainsi seul, l'orage continuoit, et le temps paroissant tout couuert, osta l'esperance

à mes bourreaux de pouuoir poursuiure l'exécution ce iour-là, si la pluie ne cessoit au plus tost. On me vient donc délier, et on me fit rentrer dans la cabanne, dans laquelle à peine eus-je mis le pied, que par une Prouidence de Dieu bien-aimable sur moi, un des plus considerables de la famille à qui j'auois esté donné, retourne de la chasse, et ayant appris qu'on auoit delibéré de ma mort, sans attendre son retour, pour luy en demander auis, et d'ailleurs, voiant que les autres captifs Hurons menez avec moy, auoient eu grace, crût que sa famille n'estoit pas plus obligée à venger les iniures publiques, que les autres, lesquelles neantmoins auoient donné la vie à leurs prisonniers ; là-dessus, il conclut que ie n'en mourrois pas, il me fit rompre mes liens, me couurit de beaux habits, et me fit douter quelque temps, par un changement de fortune si inopiné, si ie vieillais, ou si tout ce qui se passoit, n'estoit qu'un songe. On me donne à manger, on me fait promettre d'estre fidele à la Nation, et sur tout de ne pas fuir vers les François. J'auois peur que tout cela ne fust qu'un ieu, pour donner plus suiet de rire à toute la compagnie. C'est pourquoy ie réponds assez froidement, que ie ne fuirais pas ; ie le dis de bouche, mais mon cœur disoit le contraire, sentant ma conscience trop oppressée pour consentir à demeurer parmi ces demons, où j'aurois bientost perdu l'usage des prieres, et me serois infailliblement damné avec eux. Je ne laissay pas pourtant de faire bonne mine ; et pour leur mieux cacher le dessein que j'auois de m'euer, ie m'offris de me ioin-dre à une escoüade qui s'en alloit en guerre contre les François. Sur les chemins, ie fus souuent sur le point de m'échapper, et à chaque fois les feux ausquels ie m'exposois, si j'estois repris, se presentoient à mon esprit avec tant d'horreur, que ie ne m'y pouuois resoudre. Une fois enfin, aiant iugé que ie pouuois bien prendre mon temps, ie partis en diligence, pensant n'estre pas apperceu ; mais ie n'eus pas fait cinquante pas, que j'entendis un grand cri de toute

la bande, qui s'auertissoit de quartiers en quartiers de ma fuite ; et en mesme temps ie me vis poursuiui de tous costez par ceux qui estoient les plus dispos, et qui auoient plus d'interest à ma prise. Neantmoins, soit que i'eusse gagné vn peu du deuant, soit que la crainte de tant de tourmens, qui m'estoient tout asseurez, me donnast des aisles, on ne put m'atteindre auant la nuit, pendant laquelle ie courois par des chemins perdus, iusqu'à la pointe du iour, qui me fit voir, par bonheur, vn tronc d'arbre creusé, tout propre pour me recevoir, et m'y tenir caché, iusqu'à ce que les Iroquois eussent acheué leur premiere recherche. Je m'y fourrai donc, comme dans le plus seur azile que ie pusse rencontrer ; i'aiustai proprement quelques branches qui en couuroient l'ouuerture, et ie passai vn iour et deux nuits, sans bransler, sans boire, ni manger, mais non pas sans de grandes fraieurs, causées par vn grand bruit que i'entendois sans cesse tout à l'entour de moi, que faisoient ceux qui me cherchoient avec de tres-grandes diligences. J'eus loisir pour lors de me recommander à tous les Saints du Paradis. Je n'eusse iamais creu combien l'on est bon Chretien dans de semblables extremitéz. La seconde nuit estant passée, et tout le bois estant en profond silence, ie sortis de ma taniere, et pris ma course dans la forest, m'écartant tellement des grands chemins, que ie fus seize iours à me rendre aux Trois-Riuieres, ce que j'aurois fait en quatre iours, si ie n'eusse pas pris les grands destours pour asseurer ma fuite, mais on ne sent pas alors la fatigue. Je ne mangeai rien du tout les six dernieres journées, et neantmoins ie ne laissai pas de courir avec autant de vigueur que les premieres ; mes forces ne se trouuerent épuisées, que lors que ie n'en auois plus de besoin ; et l'accueil charitable qu'on me fit aux Trois-Riuieres, me fit perdre le souuenir de tous mes trauxaux passez : il ne m'en restoit qu'une grande foiblesse, qui ne m'a pas empesché pourtant de faire à Dieu mes remerciemens pour vne protec-

tion si signalée, dont ie luy serai redevable toute ma vie.

Voilà le recit des aduentures de ce bon Huron, à peu près comme il l'a fait, autant que nostre langue peut rendre fidellement les expressions de la sienne.

—

D'un François bruslé à Onnontaghé.

Dans le combat dont nous auons parlé au Chapitre 4. cinq François furent pris par les Iroquois victorieux, et partagez à toutes les Nations, pour contenter leur rage sur ces pauvres captifs. Vn des cinq fut donné aux OnneiStheronnonns, mais se trouuant blessé d'une balle qui luy perçoit le corps, il fut bruslé sur le lieu du combat, de peur qu'il ne mourust en chemin ; deux autres furent donnez aux Agnieronnonns, desquels nous ne sçauons point encore d'autres nouvelles plus particulieres, sinon que l'un d'eux a esté aussi ietté au feu dès son arriée à Agnié, et l'autre s'estant échiappé des mains des Iroquois, est mort probablement de faim et de miseres dans les bois, puisqu'il n'est pas retourné vers nous ; enfin les deux autres furent liurez entre les mains des Onnontagheronnonns, lesquels firent present d'un des deux aux SonnotSachronnonns, qui n'ont pas eu le loisir d'attendre à le brusler, iusqu'à ce qu'ils fussent arriuez dans leur païs, mais lui firent souffrir les tourmens du feu sur les chemins ; le cinquième qui restoit aux Onnontagheronnonns, est celui dont nous auons à parler presentement, parce que nous auons appris du troisième Huron échappé quelques circonstances de sa mort, qui meritent d'estre décrites, et qui peuvent bien nous combler de consolation, mesme dans la veüe de la plus horrible tragedie qu'on puisse voir.

C'estoit vn ieune homme qui auoit eu le courage d'aller avec nous à Onnontaghé, lors que nous nous establismes sur les riuies du petit lac de Gannentaa, pour la conuersion de ces Barbares.

Ce fut là qu'il se mit dans la pratique d'une vertu extraordinaire et d'une rare deuotion, pour se disposer à une mort qui est bien sainte et bien precieuse, puisqu'il a esté tué cruellement par ceux mesmes, au salut desquels il auoit contribué par sa demeure en leur pais. C'estoit un naturel doux et paisible, mais genereux, et à qui ie sçai que Dieu auoit fait des graces tres-signalées pendant le temps qu'il demeura avec nous dans le pais des Iroquois, où il fit l'apprentissage de la vertu et du courage qu'il y a fait paroistre en ses derniers iours. Comme il a esté soigneusement instruit dans la deuotion, aussi l'a-t-il conseruée pendant tout le temps de sa captiuité, l'inspirant par gestes, par œillades, et par le peu qu'il sçauoit de mots sauages, aux captifs Hurons qui estoient menez avec lui à Onnontaghé. Il demanda une fois à ce troisième Huron dont nous venons de parler, s'il estoit Chrestien, et s'il auoit eu le bien de communier. Aiant appris qu'il l'estoit : A la bonne heure, lui dit-il, prions donc, mon frere, prions ensemble, et faisons des Eglises de toutes ces forests par lesquelles nous passons. Il lui demanda aussi, lors qu'ils approchoient du Bourg, s'ils y seroient bruslez, et si on ne se contenteroit pas de leur casser la teste à coups de haches, ou de leur percer les flancs à coups de cousteaux ; et aiant esté assuré qu'ils seroient la proie du feu, cette nouuelle le toucha d'abord ; mais en mesme temps s'estant offert à Dieu en holocauste : A la bonne heure, mon frere, lui dit-il, puisque Dieu veut que nous soions bruslez, adorons sa sainte Providence, et nous soumettons à ses ordres. Il pratiqua bien ce qu'il enseignoit : car, outre qu'il faisoit des Chapelles, de tous les gistes où ils passoient les nuits, par de frequentes et de feruentes oraisons, qui le faisoient mesme admirer à ces Barbares, estant arriuez au Bourg, on ne tarda pas à executer sur lui les cruantez ordinaires de ceux qui sont destinez à la mort. On commence par les mains, desquelles on lui coupe tous les doigts, les uns après les

autres, sans en laisser un seul. Mais, ô spectacle digne d'estre veu de Dieu, et admiré des Anges ! à chaque doigt qu'on lui coupoit, il se iettoit incontinent à deux genoux pour en remercier Dieu et lui offrir ses douleurs, ioignant les mains et les doigts qui lui restoient, avec une deuotion qui eust tiré des larmes de ces bourreaux, s'ils n'eussent pas esté plus cruels que les tygres ; enfin tous ses doigts aiant esté coupez les uns après les autres, et autant de fois aiant adoré la maiesté de Dieu, qui lui donnoit le courage de souffrir si constamment ces tourmens pour sa gloire, il se mit à genoux pour la dernière fois, et ioignant ses deux pauvres mains sans doigts et toutes ensanglantées, il fit sa priere auant que de monter sur l'échafaut qu'on lui auoit préparé d'une façon plus que barbare, et tout-à-fait inusitée dans la plus cruelle Barbarie. Car au lieu d'un pieu auquel on attache le patient, de telle façon neantmoins qu'il puisse se remuer de costé et d'autre, pendant qu'on luy applique le feu, la cruauté de ces Barbares, ingenieuse à trouuer de nouuelles tortures, outre le pieu ordinaire, en auoit tellement disposé d'autres, que nostre pauvre François y fut garotté comme s'il eust esté à cheual sur une perche, les pieds neantmoins et les mains estendus en forme de croix, et tellement liez qu'il ne pouuoit se tourner d'un costé ny d'autre, pendant l'application du feu, et comme si les tisons et les escorces allumées qui sont les instrumens ordinaires de leur cruauté, n'eussent deü passer en cette rencontre que pour les preludes du supplice, ils firent rougir des haches, des limes, des scies, des bouts de canons de fusils, et d'autres choses semblables, que nous auions laissées dans nostre maison de Gannentaa, quand nous en partismes, et lui appliquerent ces ferremens tout rouges sur son corps, avec des cruantez que ce papier ne peut souffrir, et parmi lesquelles nostre vertueux patient ne cessa de prier Dieu, iettant presque tousiours des œillades amoureuses vers le Ciel, témoins des douleurs de son corps et des sentimens

de son cœur. Les bourreaux en furent émerueillez, et ne pouuoient assez admirer sa generosité, qui luy fit continuer ses prieres aussi long-temps que dura son supplice, qui l'obligea enfin de ceder à la violence de la douleur et de rendre son ame à Dieu. Ame sans doute bienheureuse, qui a paru deuant Dieu, teinte de son propre sang, qu'elle a versé pour sa gloire ! Ame sainte et glorieuse, d'estre tirée d'un corps tout grillé, pour la defense de la Religion, et par les ennemis de la Foi. Ce precieux corps ne fut pas traité après sa mort avec plus d'honneur que pendant qu'il estoit en vie ; on le hache en morceaux, on en emporte les plus delicats pour les manger, et le reste fut abandonné aux chiens, qui en faisoient curée, pendant que nostre troisième Huron estoit sur le mesme échafault, en attendant un pareil traitement que celui de ce vertueux François. Il semble que ce lieu-là auoit esté consacré par ce genereux Homme : car nostre Huron n'y fut pas plus-tost attaché, qu'il se mit à chanter sa chanson de mort, mais chanson toute de pieté, comme j'ai dit tantost, chanson par laquelle il inuquoit tantost un Saint, et tantost un autre, s'adressant à nous quoique bien éloignez, et se promettant bien que nous accompagnerions ses derniers soupirs de nos prieres.

Quand les nouvelles de la defaite dont nous auons parlé au Chapitre precedent, furent apportées ici par les trois fugitifs, on peut croire quels sentimens en ont deu auoir tant de pauvres veufues Huronnes, qui, voyant toute leur nation éteinte par un coup si fatal, et sans esperance de pouuoir se rétablir, puisqu'il ne restoit plus d'hommes, en deuoient estre inconsolables. C'est la coutume des Sauvages, en semblables accidens de faire retentir l'air de plaintes lugubres, de cris et de gémissemens, les femmes appellant pitoiablement leurs maris par leur nom, les enfans leurs peres, les oncles leurs neveux ; et cette triste ceremonie ne se fait pas seulement pour un iour ou pour deux, mais pendant une année entiere : tous les matins et tous les soirs, on n'entend

dans tout le Bourg, qui a receu quelque grande perte, que pleurs et que lamentations. Que firent donc ces pauvres veufues à la premiere nouvelle de ce funeste accident ? peut-estre aura-t-on de la peine à se le persuader. La priere prit la place des pleurs, et au lieu des hurlemens que deuoient faire ces femmes desolées, selon la coutume de toutes ces Nations, elles vinrent toutes en nostre Chapelle, les larmes aux yeux, et sanglotant bien amèrement ; mais avec tant de paix interieure, et dans une si parfaite resignation aux ordres de Dieu, qu'elles-mêmes s'en étonnoient, et ne pouuoient assez admirer la force de la priere, qui leur fait trouuer de la consolation dans des douleurs extrêmes. Un de leurs plus grands desirs est de sçauoir si leurs pauvres maris, ou leurs chers enfans, n'auront point cessé de prier pendant la violence des tourmens. O si nous le sçauions, disent-elles, et si nous estions assurées qu'ils fussent morts dans la Foi, toute nostre douleur seroit essuïée, car nostre separation ne seroit pas longue, et nous serions dans l'esperance de nous reuoir en Paradis ! N'est-ce pas là auoir une Foi semblable à celle de la mere des Machabées, qui voioit mourir ses enfans avec ioïe, parce qu'ils mouroient pour la defense de la Religion ? *Supra modum mater mirabilis pereuntes filios conspiciens, bono animo ferebat, propter spem quam in Deum habebat.*

CHAPITRE VI.

De l'estat des Missions, et de l'ouuerture qui s'en fait de nouveau.

Nous pouons bien appliquer ici la remarque de S. Iean Chrysostome, et dire que Dieu nous laisse l'Iroquois au milieu de nous, dans le mesme dessein qu'il laissa les Chananeans au milieu de la terre qu'il donnoit à son peuple, *et erudiret in eis Israël, et postea di-*

scerent filii eorum certare cum hostibus, et habere consuetudinem praeliandi.

Nos François n'auroient pas appris d'autres guerres que celle des originaux et des castors, et seroient deuenus sauvages, pires que les Sauvages mesmes, si Dieu ne leur eût donné les Iroquois pour estre leurs Chananeans. Cette maudite Nation sembloit souuent ruiner les affaires de Dieu, et empeschoit que son peuple ne iouist d'une douce paix, pendant laquelle le culte de sa diuine Majesté n'auroit esté ny interrompu par le bruit des armes, ny abandonné pour courir à la defense. C'est la mesme plainte que nous faisons de l'Iroquois qui traaverse tous les hauts desseins que nous pouuons auoir pour la gloire de Dieu, et tient en suspens dix ou douze belles Missions, pour lesquelles nous pouuons dire, que *flores apparuerunt in terrâ nostrâ, tempus putationis aduenit*, que mesme le fruit y est meur, et qu'il ne tient plus qu'à l'aller cueillir.

J'ay dit au Chapitre premier, que de quelque costé que nous iettions les yeux nous trouuons dans les quatre parties de nostre Amerique des Sauvages à conuertir, et des terres à conquister à Iesus-Christ; i'en vais faire le dénombrement, afin qu'on voie d'un costé la necessité de détruire l'Iroquois, et les auantages de sa destruction; et de l'autre, le besoin que nous auons d'un renfort de genereux Missionnaires, pour fournir à toutes ces belles esperances, et pour ne pas laisser perdre le tresor de toutes ces langues, qu'on a réunies avec bien des trauaux. Je ne dirai rien de tous les peuples qui nous enuiroient, qui doiuent estre un iour ralliez, pour ne faire qu'un peuple, dans un seul bercail et sous un mesme Pasteur, ie serois infini. Je parlerai seulement de ceux qui nous tendent les bras, qui demandent des Peres de nostre Compagnie pour les aller instruire, et chez qui nous serions à present, si les auenuës n'en estoient pas bouchées; i'en trouue de dix sortes du moins, pour dix Missions, sans compter celles où nous sommes actuellement occupez.

Premierement, ie commence par la

partie de ce monde qui doit tenir le premier rang, puisqu'elle est la premiere en sa situation naturelle: c'est l'Orient, où est placée la Mission Abnaquioise, laquelle commençant par la riuere de Kenebki, comprend à sa droite les Etechemins de Pentagset, avec ceux de la riuere de S. Iean; et à sa gauche toutes ces grandes Nations de la Nouvelle-Angleterre, qui parlent Abnaquiois; comme encore les Socoquiois, et ces six grands Bourgs des Naraghenses, qui ont les uns trois mille, les autres six mille hommes, au rapport des Anglois de la Nouvelle-Angleterre, lesquels encore qu'ils soient de Religion differente, ont pourtant tousiours temoigné au Pere qui y a esté en Mission, qu'ils agreoient la peine qu'il prenoit pour l'instruction de ces Barbares, qui nous demandent et nous attendent depuis quelques années; mais l'Iroquois est trop proche, pour nous laisser entrer dans cette grande Moisson.

Secondement, au Midi, tirant vers le couchant, la Nation du Petun a deputé un de ses Capitaines, qui se dispose ici à mener des François dès le printemps prochain, à soixante lieues au-delà du lac des peuples maritimes, où ses compatriotes s'estant refugiez, se croient en assurance dans le centre de plusieurs Nations Algonquines de tout temps sedentaires; mais les chemins n'en sont pas seurs.

Troisièmement, au couchant, une grande Nation de 40. Bourgs nommée des NadoüechioSec, nous attend depuis l'alliance qu'elle a fait tout fraichement avec les deux François qui en sont reuenus cet esté. De ce qu'ils ont retenu de cette Langue, nous iugeons assez qu'elle a la mesme économie que l'Algonquine, quoiqu'elle soit differente en plusieurs mots.

Quatrièmement, au couchant, tirant vers le Nord, les Poüalacs et autres Nations aussi nombreuses que les precedentes, ou peu s'en faut, n'ont pas moins d'affection qu'elles à nous recevoir, et y sont tout-à-fait portées depuis la ligue offensive et defensiue qu'elles ont faite ensemble contre l'ennemi commun.

Cinquièmement, plus auant vers le Nord, la Nation des Kilistinons, qui est entre le lac Superieur et la baie de mer, dont nous auons parlé, commence où finit celle de Poüalac. C'est elle qui nous a inuité par vn Capitaine Chrestien, venu du lac Superieur iusqu'à Tadoussac, par les routes que nous auons décrites tantost, et nous exhorte de nous allier avec elle, et d'aller voir dès le printemps prochain ses neuf Bourgades, où nous trouuerons des hommes d'un naturel doux et facile, aussi bien que les Atikamegues, et les Montagnais, avec lesquels ils ont l'humeur et le langage commun.

Sixièmement, precisément au Nord, les Nations qui habitent les deux costez de la baie veulent auoir la gloire de nous voir chez elles auant tout autre ; et c'est pour cela qu'elles se sont hastées de faire des presens, nous offrant tous leurs Bourgs à cultiuer, et se promettant bien d'estre les premiers qui receuront les François, comme elles sont les premières dans la route qu'on doit tenir en montant vers ces parties superieures par le chemin de Tadoussac.

Le grand auantage est que la langue de toutes ces nations estant Algonquine, ou Montagnaise, ou Abnaquioise, nous sommes prests de les secourir toutes dès à present, puisque nous auons tous les principes de ces Langues, parfaitement aiustez à ceux de la Langue Grecque et Latine.

Septièmement, retournons vers l'orient, pour faire le tour du compas ; nous y entendrons de bien loin les bons Neophytes des sept Isles, qui nous appellent avec plus d'instance que tous les autres : aussi en ont-ils plus de suiet, puisqu'ayant esté baptisez par nos Peres, ils demandent comme de bonnes ouailles, d'entendre la voix de leurs Pasteurs, qui les puissent consoler dans les afflictions, que leur cause la crainte des Iroquois : et c'est ce qui les empesche de se rendre à Tadoussac, pour y faire baptiser leurs enfans, et receuoir les instructions necessaires pour des Eglises errantes, afin de passer l'année en bons Chrestiens, estant instruits de ce

qu'ils doiuent faire, pendant l'absence de leur Pasteur. Ils sont à quatre-vingts lieuës de Tadoussac.

Huitièmement, ceux du lac S. Iean, qui n'en sont qu'à soixante lieuës, n'ont pas moins de desir de nous posseder, et témoignent assez leurs pensées à ceux qui vont chez eux en traite.

Neufièmement, pour ne point parler des Iroquois superieurs, chez lesquels il y auroit de quoi employer plusieurs Missionnaires, si les inferieurs estoient humiliez et reduits à leur deuoir, nous auons esté inuitez depuis quelques années par ceux du Bourg de S. Michel, qui sont de bons Hurons, autresfois cultiuez par nos Peres dans leur païs, et qui ont trouué vn lieu d'assurance chez les Sonnotseronnons, comme nous auons dit. C'est vne vigne qui a porté autrefois quantité de bons fruits pour le Paradis, et qui en porte encore à present, mais *in patientiâ* : car se trouuant dans les terres et sous la domination des ennemis de la Foi, elle est priuée des secours necessaires pour pouuoir fructifier au Centuple ; elle promettoit bien de le faire il y a quelques années, quand nous la visitasmes du temps de nostre demeure à Onnontaghé, si la perfidie de nos hostes ne nous en eust pas chassé.

Dixièmement, la dernière des Missions dont ie parlerai à present, est celle que nous auons commencée cette année, dès la premiere ouuerture qui s'en est présentée, pour ne pas manquer aux occasions que Dieu nous fait naistre pour la conuersion de nos Sauvages. Il est vray que le chemin que nous sommes obligez de tenir est encore teint de nostre sang, mais c'est ce sang qui nous augmente le courage, comme il faisoit aux Elephans dont il est parlé dans les Machabées, *Elephantis ostenderunt sanguinem vñe et mori, ad acuendos eos in prælium* ; et la gloire qu'ont ceux qui sont morts pour Iesus-Christ en cette expedition, nous rend plustost ialoux que timides.

L'an mil six cent cinquante-six vne flotte de trois cents Algonquins superieurs venant ici en traite, nous donna

esperance qu'en se iettant parmi eux, nous pourrions remonter ensemble en leur pays, et y trauailler au salut de ces peuples. Deux de nos Peres s'embarquerent pour ce suiet ; mais l'un fut obligé de rebrousser chemin, l'autre, qui estoit le Pere Leonard Garreau, fut tué par les Iroquois, placez sur la route qu'on deuoit tenir. Cette année mil six centsoixante, vne autre flotte des mesmes Algonquins arriue dans soixante canots ; deux de nos Peres se iettent encore parmi eux, pour tenter toutes les voies imaginables, mais l'un n'a pu passer Montreal, par l'humeur fantasque d'un Sauuage qui ne l'a pas voulu souffrir en son canot ; et l'autre, qui est le Pere René Menard, est bien passé, mais nous ne sçauons pas s'il ne luy sera point arriué quelque accident pareil à celui du Pere Garreau : car nous auons appris qu'une troupe de cent Onnontageronnons doit les attendre au-dessus de Montreal, pour se ietter sur eux en quelque défilé, ou bien les combattre en quelques courans rapides, où l'on a assez à trauailler contre les eaux et contre les rochers, sans auoir pour lors d'autres ennemis sur les bras. Nous ne sçauons quel succès aura eu l'entreprise des Iroquois ; mais nous craignons qu'ils n'étouffent cette pauvre Mission dès son berceau, comme ils l'ont desia fait vne fois.

Si le Pere peut eschaper leurs mains, il suiura les Algonquins iusqu'au milieu du lac de la Nation Maritime et du lac Superieur, où ces peuples nous assurent d'une residence sur un autre lac, à trois ou quatre cents lieues d'ici, près duquel, dès cet Hiuer, ils doiuent abatre le bois pour s'y habituer, et faire comme le centre de plusieurs Nations, qui y ont desia paru et qui s'y rendront de diuers costez.

Si-tost que Monseigneur l'Euesque de Petrée eut appris le dessein que nous auons de commencer cette Mission, on ne peut croire combien il y parut affectionné. Son zele qui embrasse tout, et à qui tout l'Océan n'a pu donner de bornes, luy faisoit souhaiter de pouuoir estre luy-mesme de ces heureux exposez, et aux despens de mille vies, aller

chercher dans le plus profond de ces forests la brebis égarée, pour laquelle il auoit trauersé les Mers. Il y eust esté s'il eust pu se diuiser ; et les courses qu'il a faites sur les neiges dès son premier hiuer pour visiter ses ouailles, non pas à cheual ou en carrosse, mais en raquettes et sur les glaces, montrent qu'il tiendrait bien sa place parmy les plus excellents Missionnaires des Sauuages, s'il pouuoit quitter le plus necessaire pour courir au plus dange-reux ; du moins son cœur y a volé pendant qu'il s'arreste icy comme au centre de toutes les Missions, pour pouoir donner ses soins et partager son zele à tous également : tous nos François et nos Sauuages, dont il a gagné le cœur par la sainteté de sa vie et par les grandes charitez dont il les assiste continuellement dans toutes sortes de besoins, auroient trop perdu et seroient demeurez inconsolables, si ces bois si reculez de nous, eussent possédé ce precieux thresor, dont ils ne connoissent pas encore assez le merite. C'est assez que le Pere à qui le bonheur est échu, y aille de sa part assurer tous ces pauvres Sauuages, qu'ils ont icy un Pere qui ne leur manquera pas, et qui leur fournira des Pasteurs autant que l'Iroquois le permettra.

Il faut aduouër que l'entreprise est glorieuse, et qu'elle promet des recoltes bien abondantes, veu le nombre des Nations qui habitent ces pais-là ; mais, *euntes ibant et flebant mittentes semina sua*, cette riche moisson ne se fait qu'en arrosant ces terres de sueurs, de larmes et de sang ; ie veux dire qu'un Missionnaire qui est destiné à ce grand employ, doit se resoudre à mener un genre de vie bien estonnant, et dans un dénuement de toutes choses, plus grand qu'on ne peut s'imaginer ; à souffrir toutes les iniures de l'air sans soulagement ; à endurer mille impertinences, mille brocards, et souuent bien des coups de la part des Sauuages Infideles, incités quelquesfois par les demons, et cela sans consolation humaine ; à se trouuer tous les iours dans l'eau ou sur les neiges, sans feu ; à passer les mois entiers sans manger autre chose que du

cuir bouilly, ou de la mousse qui croist sur les rochers ; à trauailler infatigablement, et comme si on auoit vn corps de bronze, viure sans nourriture, coucher sans liect, dormir peu, courrir beaucoup, et parmi tout cela, auoir la teste preste à receuoir le coup de hache plus souuent que tous les iours, lors qu'il en prendra fantaisie à vn iongleur, ou à quelque mécontent. Bref, il faut estre barbare avec ces barbares, et dire avec l'Apostre : *Græcis ac barbaris debitor sum*, faire le Sauuage avec eux, et cesser quasi de viure en homme, pour les faire viure en Chrestiens.

C'est la vie qu'a menée le Pere Menard parmi les Hurons et parmi les Iroquois, où il a fait des coups d'essay de celle qu'il entreprend, et à laquelle il s'attend bien, comme il le fait paroistre en vne lettre qu'il escrit à la haste à vn de ses bons amis, à qui il dit le dernier adieu ; en voicy la teneur :

Mon R. P.,
Pax Christi,

Je vous escriis probablement le dernier mot, que ie souhaite estre le sceau de nostre amitié iusques à l'éternité, *ama quem Dominus Iesus non dedignatur amare, quamquam maximum peccatorem ; amat enim quem dignatur suâ Cruce* : que vostre amitié, mon bon Pere, me soit vtile dedans les fruits souhaitables de vos saints sacrifices. Dans trois ou quatre mois, vous pourrez me mettre au Memento des morts, veu le genre de vie de ces peuples, mon aage, et ma petite complexion : nonobstant quoy, j'ay senti de si puissans instincts, et j'ay veu en cette affaire si peu de nature, que ie n'ay peu douter qu'ayant manqué à cette occasion, ie n'en düsse auoir vn remords eternal. Nous auons esté vn peu surpris, pour ne pouuoir pas nous pouruoir d'habits et d'autres choses ; mais celuy qui nourrit les petits oiseaux, et habille les lis des champs, aura soin de ses seruiteurs ; et quand il nous arriueroit de mourir de misere, ce nous seroit vn grand bonheur.

Je suis accablé d'affaires ; tout ce que ie puis, c'est de recommander nostre voyage à vos saints sacrifices, et vous embrasser du mesme cœur que i'espere faire dans l'éternité.

Mon. R. P.,

Vostre tres-humble et affectionné
seruiteur en Iesus-Christ,

R. MENARD.

Des Trois-Riuieres, ce
27. d'Aoust, à 2 heures
après minuit, 1660.

Dieu est tousiours Dieu, il le fait sentir plus doucement et plus amoureusement, que les amertumes qu'on souffre pour luy sont plus grandes.

CHAPITRE VII.

De quelques Prisonniers faits sur l'Iroquois, et bruslés à Quebec.

S'il y a eu suiet d'adorer les profonds secrets de la Diuine Prouidence, et de s'estonner des ressorts impenetrables à toutes nos veuës, dont Dieu se sert dans le conseil de son eternité, pour manier la bonne fortune des hommes, et les conduire par des moyens aussi surprenants qu'inaffiables, au terme de leur predestination, qui, selon saint Augustin, *est preparatio mediorum quibus certissimè liberantur quicumque liberantur* ; c'est sans doute en la personne de ceux dont nous parlons en ce chapitre, que Dieu fait arriuier par des routes inespérées au port bienheureux de l'éternité. Qui croiroit que les tourmens du feu, qui iettent souuent dans le desespoir, et qui font quelquesfois breche à la constance des meilleurs Chrestiens, ouurent le chemin du Ciel à des Iroquois, et que ces feux soient les moiens les plus certains, *quibus certissimè liberantur quicumque liberantur* ?

Ils sont si certains, que nous n'auons presque point veu brusler d'Iroquois, que nous ne l'aions iugé dans le chemin du Paradis, et nous n'auons iugé aucun d'eux estre certainement dans le chemin du Paradis, que nous ne l'aions veu passer par ce supplice.

Le premier qui nous fait encore tout de nouveau porter ce iugement, est vn ieune homme venu du fonds de la Barbarie, ie veux dire du milieu des Agnieronnons, pour faire ici des prisonniers de guerre, mais estant fait lui-mesme prisonnier, a trouué le Ciel dans ses chaines, et vn bonheur eternel dans son infortune. Il estoit Mahingan de Nation (ce sont des peuples que nous nommons la Nation des Loups, voisins des Hollandois, et alliés des Agnieronnons), mais naturalisé parmi les Iroquois, dont il tenoit le parti. Il fut pris par nos Algonquins dans les Isles de Richelieu ; trois autres de ses camarades aiant esté tués sur la place, il n'eut que le bout de la langue coupé d'un coup de fusil, dont la balle luy passa dans la bouche de iouë en iouë.

Il fut amené à Quebec par les vainqueurs, et son procès aiant esté fait aussi tost, il fut condamné à estre bruslé, pour oster la hardiesse aux autres de venir nous inquieter impunement iusqu'à la porte de nos maisons ; les Algonquins qui estoient les luges et les executeurs de ce criminel, n'y apporterent pas beaucoup de formalitez : ils sont Algonquins, et il estoit Iroquois de profession ; il n'en falloit pas dauantage pour meriter le feu. Vn de nos Peres qui entend sa langue, prit son temps pour l'instruire ; et soit que l'esperance des delices du Paradis, au milieu de tant de tourmens, l'ait charmé d'abord, soit que Dieu luy parlast fortement au cœur, aiant ietté les yeux sur luy comme sur vn de ses esclaves et le triant, *de medio Nationis prauæ*, par vne aimable Prouidence, il se disposa à recevoir le saint Baptisme, et le receut vn peu auant que de monter sur l'eschaffaut où il prioit Dieu courageusement pendant son supplice, et mesme vn peu auant que de mourir, appella de nouveau le Pere

pour estre encore instruit et assisté à faire ce grand et important passage. N'est-ce pas vne merueille de voir vn Loup changé tout d'un coup en agneau, et entrer dans le bercail de Iesus-Christ qu'il venoit rauager ? C'est peut-estrè la recompense de ce que, pendant sa ieunesse, aiant souuent entendu parler des Mysteres de nostre sainte Foy, par les pauvres Hurons qui sont captifs chez les Iroquois, il les croioit, comme il a auoué au Pere, aiant meritè par cette soumission, que cette sacrée semence portast son fruit en son temps pour l'eternité.

Ce qui arriua peu de iours après à quatre Hurons pris en guerre, et bruslés à nostre veuë, fait éclater bien plus auantageusement les thresors infinis de la misericorde de Dieu sur ses predestinez. Escoutez parler le Pere, qui a le mieux ioué son personnage dans cette horrible tragedie, et qui a receu les derniers soupirs que ces victimes ont poussés du milieu des flammes, où elles ont peut-estre mieux vécu qu'elles n'auoient iamais fait, et où du moins elles ont expiré dans l'esperance d'un rafraichissement eternel.

Certains Hurons, dit le Pere, habitez parmi les Iroquois, estans partis d'Agné dès l'Automne passé pour la chasse du castor, furent sollicités à leur retour à venir en guerre à Quebec, pour venger quelque affront qu'un d'eux auoit receu ; ils y viennent sur la fin du Printemps suiuant, prennent à la coste de Beupré vne femme Françoisse, avec quelques enfans, mais ils furent pris eux-mesmes avec leur proye : M. nostre Gouverneur qui ne s'endort point en ces rencontres, aiant mis si bon ordre, et dressé des embuscades en des postes si aduantageux, que le canot ennemi vint s'y ietter, lors qu'il remontoit en silence et passoit la pointe de Leui ; nos François et nos Algonquins ne l'eurent pas plustost descouuert dans les tenebres, qu'après la descharge de leurs fusils, ils se ietterent à l'eau, et se saisirent des ennemis. De huict qu'ils estoient, trois furent noyés, le canot aiant versé en abordant, et cinq furent saisis et me-

nez en triomphe à Quebec, pour y estre bruslez. Pendant qu'on leur prepare des buchers et des eschaffauts, admirez les soins de la diuine Prouidence sur le salut de cette femme Françoisse, qui, se voyant prise et destinée aux feux ou à vne captiuité plus cruelle que les flammes, deuoit, ce semble, s'emporter en des cris et des pleurs, que demandoit l'estat si lamentable de la mere et de ses pauvres enfans qui pleuroient pitoiablement, sans connoistre leur malheur, puis qu'ils ne voioient pas qu'ils alloient deuenir Iroquois, et qu'on les arracheroit du sein de leur mere si-tost qu'ils seroient arriuez au pais ; qu'on les disperseroit en diuerses cabanes, et qu'on les eleueroit à la vie Sauvage, pour leur faire sucer avec le lait l'humour Iroquoise et perdre toutes les teintures du Christianisme. Tout cela ne deuoit-il pas ietter dans vn saint desespoir cette pauvre femme, versant des larmes de sang et sur son malheur et bien plus encore sur celuy de ces innocentes creatures, dont les ames estoient bien plus en danger que les corps.

Nonobstant tout cela, elle ne s'emporta point en de vaines plaintes au temps de sa captiuité ; mais regardant la main de Dieu, qui conduisoit celle de ces traistres, et se souuenant que c'estoit vn Samedy, iour dédié à la sainte Vierge, à laquelle elle auoit vne deuotion toute particuliere, elle crut fortement que Nostre-Dame ne laisseroit point passer ce iour sans luy faire quelque faueur signalée, et mesme quoy que les tenebres de la nuict courrissent desia les voleurs, et les missent presque hors de toute crainte, elle se sentit pourtant interieurement persuadée, qu'en passant deuant Quebec vn iour de Samedy, elle seroit deliurée par l'assistance de la sainte Vierge ; ce qui arriua heureusement dès le soir mesme.

Il est vray qu'à la descharge, qu'on fit sur le canot Iroquois, elle recut vn coup mortel, mais elle le recut comme vn coup de grace, et en donnoit depuis mille benedictions à Dieu, qui luy fit la grace de mourir entre les mains des

Meres Hospitalieres, au lieu de viure parmi les Iroquois : elle ne cessoit de prier pour ces barbares pendant vn iour ou deux qu'elle suruescut, et nous laissa en mourant des marques d'une ame conduite à l'heureux terme de sa predestination par des sentiers tout-à-fait adorables.

Mais reuenons à nos captifs : ie les connoissois bien, adioust le Pere, comme aiant esté baptisez, auant que la nécessité les obligeast de se ietter entre les bras de l'Iroquois. Je les allay voir, lors qu'on commençoit sur eux les preludes de la tragedie : des ongles arrachez, des doigts coupés, des mains et des pieds bruslez, et le reste de semblables traitemens ne faisant que le ieu et le diuertissement des enfans. Voyant que ie ne les pouuois pas deliurer de leurs tourmens, ie leur parlay de Dieu ; ils m'escoutent volontiers ; ie voulus les faire souuenir de leurs prieres, ils ne s'en estoient point oubliez ; ie les encourageay à recevoir la mort de bon cœur pour expiation de leurs pechez, ils sont resolus : enfin ie les confessay, et j'eus tout suiet d'admirer les effets de la grace qui peut changer des cœurs de bronze et de rocher, en enfans d'Abraham, et ietter les corps dans les feux pour en tirer les ames.

Les deux premiers qui furent tourmentez estoient proches parens, l'un estant le grand-pere, et l'autre le petit-fils : celuy-là, vieillard de cinquante à soixante ans, puissant et robuste ; et celui-ci, de dix-sept à dix-huit ans, d'un naturel tendre, et d'une complexion plus delicate. Si-tost que cet homme vit allumer alentour de soy les feux dans lesquels il alloit estre bruslé, il me fit appeler afin de l'assister durant ses tourmens, pendant lesquels il ne disoit rien que ces deux mots qu'on entendoit rentir au milieu des flammes : *Iesus, ayez pitié de moy ; Marie, fortifiez-moi*. C'estoit là sa chanson de mort, c'estoit où se terminoient tous ses cris, c'estoit de cette belle priere qu'il remplissoit l'air, au lieu que les autres le remplissent d'ordinaire de pleurs et de hurlemens pitoiables ; ie l'entendois de

loin, et m'estant approché de luy, ie l'encourageois, luy donnant esperance que ses tourmens seroient bientost changez en delices, pourueu qu'il continuast à les recevoir avec generosité. Ie le feray, me repondit-il, et pour t'en assurer, ie te promets que ie ne crieray point, quelque cruauté qu'on puisse exercer sur moy. C'est ce qu'il garda pendant vne bonne partie de la nuit et du iour suivant que dura son supplice, sans iamais auoir fait vn cri, ou mesme vn soupir, parmi des maux intolerables et des douleurs qu'on a peine à concevoir ; et comme ie le vis si constant à souffrir et à continuer ses prieres, ie l'inuitay d'animer son petit-fils à recourir à Dieu dans son tourment qu'il ne pouuoit pas supporter avec tant de fermeté, à cause de son aage et de sa complexion : Ouy, me dit-il ; et en mesme temps se tournant vers luy, autant que les feux le permettoient : Courage, mon fils, luy dit-il, prions incessamment ; les brasiers nous separent à present l'un de l'autre, et les fumées qui exhalent de nos corps rostis nous empeschent de nous voir ; mais nous nous reuerrons bien-tost dans le Ciel, prions sans desister : car la priere est l'unique remede à nos maux. Puis, se tournant deuers moy : Ne nous abandonne pas, ie te prie, et fais-nous ressouuenir de Dieu chaque fois qu'on nous donnera vn peu de relasche ; ne nous quitte point, prie tousiours pour nous, et fais-nous prier tant que nous aurons de l'esprit.

C'estoit vn spectacle que iamais les barbares de ces contrées n'auoient veu ; incontinent qu'on donnoit quelque relasche à vn de ces pauvres patients pour aller tourmenter l'autre, ie courais à luy pour le faire prier et pour le consoler par quelque bon mot ; et si-tost qu'on retournoit à celuy-cy avec les tisons et les haches embrasées, i'allois à l'autre pour le mesme suiet ; et il me sembloit dans ces allées et ces venües, que le feu qui brusloit leurs corps embrasoit leurs cœurs de deuotion, et que leur deuotion eschauffoit la mienne, pour ne m'espargner pas à vn si saint exercice, quelque horreur que i'en pusse

auoir, qui m'auroit sans doute rebuté, si le courage qu'ils faisoient paroistre à souffrir, ne m'en eust donné assez pour voir leurs pauvres corps si maltraitez. Ie puis dire que ie les vis avec consolation, sur tout i'auois le cœur tout attendry d'entendre au plus ieune reciter son *Aue Maria* tout entier, aussi-tost qu'on luy donnoit vn peu de temps pour respirer. Et comme il estoit ieune et delicat, il me fit des excuses de ne pouuoir pas imiter la constance de son grand-pere, qui se moquoit des tourmens. Helas ! me disoit-il, ie ne suis pas assez courageux pour ne pas pleurer au fort de mes douleurs, car elles sont bien violentes. Pleure et crie tant que tu voudras, luy repondois-je, cela ne deplaist point à Dieu. Mais le vieillard touché des cris lamentables de son petit-fils, à qui on perceoit vn pied d'un fer rouge, pendant qu'on brusloit l'autre en l'appliquant et serrant sur vne pierre rougie dans le feu, ne put se tenir de dire aux executeurs : Hé que ne laissez-vous cet enfant ? ne suis-je pas seul capable de saouler vostre cruauté sans l'exercer sur cet innocent ? On se iette donc sur le vieillard, et avec des espées toutes rouges, dont on le lardoit par les parties les plus sensibles, et avec des haches toutes embrasées qu'on luy appliquoit sur les espaules, et avec des tisons et des flammes dont on l'environnoit, on fit tout ce qu'on put pour le faire crier ; mais tous ces cruels efforts furent inutiles, et il parut comme insensible au milieu de cette horrible boucherie. I'en fus touché de compassion, et voulois luy persuader de se plaindre vn peu pour s'espargner quelques-vnes de ces inhumanitez : car c'est la coustume des Sauvages de ne point cesser leurs tourmens qu'ils n'ayent fait crier le patient, comme si ce cry exprimé par la vehemence de la douleur, deuenoit pour eux vn cry de ioye ; ie luy dis donc tout bas à l'oreille : Sçache, mon frere, qu'il n'y a point de peché à crier, tu peux le faire, et tu ne despliras pas à Dieu en le faisant ; neantmoins, ie ne te le commande pas. Il ne me respondit rien ; mais ie vis bien qu'il estoit

resolu à tenir bon à souffrir constamment : car ny les lames de fer rouge dont on luy grilloit les parties les plus charnières, ny les cendres chaudes qu'on luy iettoit sur la teste après qu'on la luy eut escorchée, ny tous les charbons dont on enseuelissoit son corps, ne purent iamais arracher de sa poitrine vn seul soupir.

Enfin ses forces se trouuant epuïsées par la perte de son sang, et par de si longues tortures, on le iette dans le feu pour luy seruir de tombeau ; mais comme il estoit robuste et vigoureux, il se releue soudainement du milieu des flammes, fendit la presse et prit sa course, paroissant comme vn demon en feu, les leures coupées, sans peau à la teste et presque en tout le corps, et quoy qu'il eust la plante des pieds et les iambes toutes rosties, il couroit si viste, qu'on eut de la peine à le ioindre ; mais comme ce n'estoit qu'un dernier effort de la nature, aiant enfin manqué, il fut repris, et la premiere parole qu'il dit alors, fut pour appeller le Pere et le prier de l'aider encore à prier Dieu ; iusqu'à ce que peu après estant ietté dans le feu, il y expira.

Les trois autres ne furent pas si courageux, aussi n'estoient-ils pas si forts ; mais leur pieté ne parut pas moins, ayant tousiours voulu auoir le Pere à leurs costez pendant l'exécution, et n'aiant point desisté de faire leurs prieres tant que la vehemence du supplice le leur permit.

Qui peut douter qu'après tant de tourmens, si courageusement et si saintement soufferts pour expier leurs pechez, ils n'ayent trouué le rafraichissement auquel la Prouidence Diuine les a conduits, par sa misericorde, *sic tamen quasi per ignem.*

CHAPITRE VIII.

De quelques autres choses memorables.

Ie mets dans ce chapitre tout ce qui se presente, sans autre ordre que celuy

des memoires qui m'ont esté mis entre les mains.

Vne des choses qui a le plus esclaté dans le Canada depuis l'arriuée de Monseigneur l'Euesque de Petrée, et qui peut passer pour vne merueille, est de voir l'yurognerie presque toute exterminée de chez nos Sauuages ; Dieu a tant donné de benedictions au zele de ce bon Prelat, qu'il est enfin venu à bout d'un mal qui s'estoit fortifié depuis si long-temps, et qui sembloit irremediable.

Ceux qui ont vn peu pratiqué les Sauuages, scauent bien que (ie ne parle que de ceux qui demeurent proche de nos habitations) c'est vn demon qui les rend fols, et tellement passionnez, qu'après leur chasse, se trouuant bien riches en castor, au lieu de fournir leur famille de viures, d'habits, et d'autres choses necessaires, ils boient tout en vn iour, et sont contraints en suite de passer l'huiuer tout nuds, dans la famine, et dans toutes sortes de miseres ; il s'en est trouué dont la manie a esté si estrange, qu'après s'estre despoüillez de tout pour boire, ils ont vendu iusques à leurs propres enfans afin de s'enyrurer ; et les enfans estant pris de boisson, battent impunement leurs parens ; les ieunes gens s'en seruent comme d'un philtre pour corrompre les filles après les auoir enyrurées ; ceux qui ont des querelles font semblant d'estres yures, pour s'en venger avec impunité ; toutes les nuits se passent en clameur, en batteries et en funestes accidens, dont les yurognes remplissent les cabanes, et comme tout leur est permis, parce qu'ils se contentent de dire pour excuse, qu'ils n'auoient point pour lors d'esprit, on ne peut conceuoir les desordres que ce vice diabolique a causez dans cette nouvelle Eglise ; on ne trouuoit ny temps pour les instruire, ny moyen de leur donner horreur de ce peché : car ils estoient tousiours saouls ou gueux, c'est-à-dire ou incapables d'escouter, ou dans la necessité d'aller chercher à viure dans les bois. C'est ce qui a fort touché le cœur de Monseigneur de Petrée, qui, voyant les affaires de ce nouveau Chri-

stianisme en danger de se ruiner, s'il n'obuioit à ces malheurs, a appliqué tous ses soins à trouuer remede à ce mal, qui auoit paru iusqu'alors incurable, et il l'a heureusement trouué : car après que les ordres du Roy et les reglemens des Gouverneurs ont paru inefficaces, ayant excommunié tous ceux des François qui donneroient des boissons aux Sauvages capables de les enyrer, il a retranché tous ces desordres qui n'ont plus paru depuis l'excommunication, tant elle a esté accompagnée des benedictions du Ciel : ce qui a tellement surpris nos meilleurs et plus sages Sauvages, qu'ils sont venus exprés en faire remerciement de la part de toute leur Nation à Monseigneur de Petrée, luy confessant qu'ils ne pouuoient assez admirer la force de sa parole, qui a acheué en vn moment ce qu'on n'auoit peu faire depuis si long-temps.

Le Pere qui a soin de la Mission de Tadoussac, après auoir veu de ses yeux le bien que ce retranchement de boisson fait à ses Neophytes, et après auoir raconté avec ioie la facilité qu'il y a maintenant à les instruire, adioust vñ trait bien particulier de la Providence enuers vn vieillard Algonquin de septante ans ; lequel aiant autrefois esté enseigné assez legerement sur nos mysteres, auoit depuis mené vñe vie errante dans les forests, sans se mettre en peine de presser son Baptisme, iusqu'à vñe maladie mortelle, qui l'ayant mal mené vn mois durant, luy ouurit les yeux, et luy fit prendre resolution de venir au plus tost chercher vn Pere pour le baptiser, se promettant que ce dessein le remettrait en santé. De fait, comme elle luy fut renduë contre l'attente de ses parens, et qu'il eut trouué le Pere au-dessus de Tadoussac, il ne le quitta point qu'il ne l'eust parfaitement instruit, et qu'il ne luy eust ensuite conféré ce Sacrement si souhaité, après lequel il s'en retourna content et avec vñe résolution, après soixante-et-dix ans de vie Sauvage, de passer le reste de ses iours en bon Chrestien. Ce sont là des coups de predestination, qui sont tardifs, mais bien fauorables.

Peu après on rapporta au mesme Pere, qu'vn ieune Algonquin, nommé Ioseph, estoit mort, dans le seul regret de ne l'auoir pas auprez de luy pour le faire prier, et pour l'aider dans ce dernier passage ; qu'au reste, il estoit si feruent, qu'il ne faisoit que prescher et exhorter ses parens pendant toute sa maladie, ausquels il demandoit pour vñique faueur, auant sa mort, qu'ils se fissent tous Chrestiens. Il estoit aagé de dix-huit à vingt ans, et quoy qu'il n'eust pas pu auoir toutes les instructions qu'ont ceux qui demeurent proche de nous, neantmoins, en passant ce printemps dernier par Quebec, il se confessa si nettement, si exactement, et avec tant de pieté, que le Pere fut conuaincu que le saint Esprit auoit esté son maistre dans les bois, et que son Ange gardien auoit pris soin de l'instruire. Ce fut en ce mesme temps, pendant cette Mission de Tadoussac, que le Pere eut la consolation de voir d'vn costé les saintes importunités que luy faisoient grand nombre d'Algonquins et de Montagnais de tous aages venus de nouueau de la Mer du Nord, qui pressoient pour le Baptisme de leurs enfans ; d'vn autre costé, de voir vñe foule d'autres Sauvages, qui, depuis trois ou quatre ans, n'ayans point veu leur Pasteur, se presentoient avec ardeur à la Confession, où ils faisoient paroistre qu'ils auoient vescu dans les bois avec autant d'innocence qu'on en peut esperer des meilleurs et des plus feruens Chrestiens. Pour ceux qui auoient cessé de faire profession publique du Christianisme, ou par oubli, ou par negligence, ils se condamnoient eux-mesmes à se tenir à la porte de la Chapelle, pour se mieux reconcilier. Ceux qui, par le meslange des Infideles, auoient cessé de faire leurs prieres les matins et les soirs, demandoient instamment d'auoir avec eux des Robes noires, pour les tenir tousiours dans leur deuoir, et leur faire conseruer l'esprit de ferueur, bien necessaire en ces Eglises errantes.

Les memoires du Pere qui a soin de la Mission Huronne, portent qu'vn Sau-

uage, nommé Sondeonskon, reuenu fraichement d'Agnié, nous a appris des nouvelles de cette pauvre Eglise captiue chez les Iroquois, et entre autres que les femmes Huronnes, qui sont la plus part de celles qui ont esté eleuées dans la Foy, la gardent inuiolablement et font profession publique de la priere, nonobstant toutes les railleries, et les mespris qu'en font ces Infideles ; qu'une d'entre elles a soin de marquer les Dimanches pour les celebrer autant que le peut permettre l'estat de leur captiuité, et qu'après les années entieres, elle ne s'est pas trouuée y manquer vn seul iour.

Qu'un bon vieillard, nommé Aron-tiondi, qui auoit esté autrefois Prefect de la Congregation à l'Isle d'Orleans, et qui auoit conserué sa deuotion dans sa captiuité, vivant dans le pais des Iroquois aussi exemplairement que parmi nous, y est mort sainctement, et que pendant sa derniere maladie, il ne faisoit que prier Dieu, tenant presque tousiours les mains et les yeux collez au Ciel iusques au dernier soupir ; n'est-ce pas là vne mort bien precieuse, pour vn pais si barbare ?

Vn de nos bons Chestiens Hurons qui s'est sauué des mains des Iroquois, où il a esté maltraité pendant quelques années, leur porte neantmoins tant d'affection, selon les maximes de l'Euangile, qu'un de ses grands souhaits seroit, que la porte des Missions s'ouurist vers ces peuples, afin de se ioindre à nos Peres dans cette entreprise, les accompagner dans tous les dangers, et leur seruir de Catechiste. Il ne s'en acquitteroit pas mal, puis que dès à present, il en fait les fonctions avec grand zele ; quand il scait que dans quelques cabanes il n'y a personne pour faire les prieres auant que de se coucher, il y va, rend ce seruice de pieté, et s'est acquis tant de credit que, quand il entre quelque part où l'on parle mal, on change aussi-tost de discours : Voilà vn tel, dit-on, ces paroles l'offensent. Non, repond-il, ce n'est pas moy, mais c'est Dieu que vous offensez, et il vous

en fera rendre compte vn iour bien exactement.

En hyuer, il ne manque iamais de venir à l'Eglise dès la pointe du iour, quelque temps qu'il fasse, et souuent il entend deux et trois Messes, pour remplacer, dit-il, celles qu'il a perduës pendant sa captiuité. Voilà des sentiments de la primitiue Eglise ; en voicy d'autres.

Vne bonne Huronne parlant de Monseigneur de Petrée, dit qu'elle ne peut s'imaginer de voir vn homme, quand il est reuestu de ses habits pontificaux ; qu'il semble respirer vn air du Ciel, et qu'elle ne pourroit pas respecter dauantage vn Ange du Paradis ; elle adioute que, quand elle le rencontre dans les ruës, elle se retire pour le laisser passer, ou bien s'enfuit d'un autre costé, pour ne luy pas faire horreur par sa presence, estimant qu'une si grande pecheresse n'est pas digne d'estre veuë, ou de s'approcher d'un si saint homme.

Vne autre, appelée Marguerite Anendrak, s'estant grieuement blessée d'une chute sur la glace lors qu'elle estoit chargée de bois, tua son fruit dont elle estoit enceinte, et s'en deschargea ensuite avec les douleurs ordinaires en ces rencontres. Le Pere l'estant allé voir le matin, luy demanda si elle s'estoit souuenü de Dieu pendant ses peines : Helas ! ouy, dit-elle, ie n'ay cessé de les luy offrir, et de dire mon Chapelet, iusqu'à ce que l'excès de la douleur m'ait fait perdre l'esprit ; sans doute que j'en deuois mourir, si la sainte Vierge que j'auois inuocquée toute la nuit ne m'eust soustenuë en vie contre toutes les apparences. Comme les graces du Ciel ne vont point seules, cette assistance si manifeste de Nostre-Dame fut suiue d'une deuotion toute extraordinaire que cette bonne femme eut depuis pour la Reine du Ciel. Outre les prieres du matin et du soir, qu'elle venoit faire en la Chapelle avec les autres, elle passoit vne bonne partie de la iournée en la Chapelle à rendre mille petits deuoirs à Nostre-Dame, et à son Fils, qu'elle honoroit avec des sentiments qui n'ont rien de Sauuage. Le n'en apporte

que cet exemple : dix ou douze iours auant la glorieuse Ascension de Nostre-Seigneur, elle se prepara par diuerses pratiques de deuotion à solemniser cette Feste ; ce n'estoit que prieres sur prieres, que visites du saint Sacrement redoublées, et ce temps-là se passa dans tous les exercices des bonnes œuures dont elle put s'auiser. On auroit cru à la voir dans ces ferueurs, qu'elle auoit quelque pressentiment de ce qui arriua, ou du moins ne peut-on pas douter que Nostre-Seigneur n'ait agréé tous ces saintes preparatifs : car, par vne faueur bien grande, elle mourut heureusement le lendemain de cette Feste, et suiuit de grand matin son maistre, en recompense de ce qu'elle s'estoit si bien disposée à l'accompagner en ce iour de son triomphe. Peu auparauant elle tomba dans vne maladie, pendant laquelle elle donna de grands exemples de vertu : elle voulut estre portée à l'Hospital pour expirer entre les mains des saintes filles (c'est ainsi que nos Sauvages appellent les Religieuses Hospitalieres et les Vrsulines), et quoy que ses parens souhaitassent passionnément qu'elle mourust dans leur cabane, pour luy pouuoir fermer les yeux, elle voulut finir sa vie dans vn acte d'obeissance qu'elle rendit au Pere qui auoit soin d'elle, preferant son conseil aux desirs de ses parens.

Je ne puis passer vne remarque assés considerable sur les soins paternels que Dieu fait paroistre pour ce païs. Nous auions tous les suiets du monde d'estre en peine comment nous pourrions faire les semences au Printemps, et encore plus comment dans l'Automne nous ferions les moissons, parce que l'armée Iroquoise qui deuoit inonder comme vn torrent sur toutes nos habitations, pouuoit aisément empescher l'vn et l'autre ; mais Dieu, dont l'œil a tousiours veillé sur nous bien particulièrement, nous a fait faire l'vn par vne saignée de vray qui nous a esté vn peu sensible, comme nous auons dit au chapitre quatriesme, et l'autre par des Prouidences, *quæ factæ sunt in muscipulam pedibus insipientium*, qui nous ont fait prendre les

fins dans leurs finesses, les faisant tomber dans les pieges qu'ils nous dressaient.

Vne quinzaine d'Iroquois d'Oïgoen parurent vers le commencement d'Aoust de cette année mil six cent soixante, à Montreal, et ayant trouué qu'on y estoit bien sur ses gardes, quatre se detachèrent des autres à dessein de parler. S'estant donc confiez à la bonté ordinaire des François, ils demanderent à descendre à Quebec et parler à Onnontio, pour luy declarer de la part de leur Bourg, que la guerre s'estant rallumée entre le François et l'Iroquois, eux, Oïgoenheronnons, pretendoient garder la neutralité, dont ils auoient tousiours fait profession, n'estant point encore venus en guerre vers nos habitations ; que, pour plus grande marque de leur fidelité, ils demandoient la Robe noire qui auoit esté en mission chez eux pendant nostre sejour d'Onnontaghé, et y auoit donné commencement à vne nouvelle Eglise. Monsieur le Gouverneur vit aussi-tost leur ieu, et les regardant plustost comme des espions, que comme des Ambassadeurs, dont ils n'auoient pas les marques ordinaires de ces peuples, crut que Dieu les luy mettoit entre les mains pour en tirer deux aduantages : le premier, de pouuoir faire la recolte, avec quelque assurance, pendant qu'ils seroient avec nous ; le second, de deliurer nos François captifs chez les Iroquois d'en-bas, par l'eschange que nous ferions de ceux-cy. Dans ce dessein, il donna ordre qu'on s'assurast des autres qui s'estoient postez en vne Isle proche de Montreal, et qu'on en renuoyast deux ou trois dans le païs, pour declarer aux anciens, que s'ils veulent recouurer leurs compatriotes, ils aient à renuoyer les François qu'ils tiennent prisonniers depuis ces dernieres années.

Nous sommes en attente du succez de cette affaire : mais cependant nos moissons se sont faites heureusement, et nous commençons à ne plus craindre la famine, dont nous estions menacez.

Il est vray que nos craintes ne sont pas plus tost passées d'vn costé, que

d'autres viennent prendre la place des precedentes : l'Iroquois n'a pas cessé d'estre Iroquois, et les derniers efforts qu'il fait, sont souuent plus grands que les premiers ; ce ne sont pas des symptômes d'un agonisant qui se perd par ses propres efforts : car pour finir cette Relation par où nous l'auons commencée, c'est-à-dire par quelque idée generale de l'estat de ce païs, les dernieres nouuelles peuuent nous éclaircir dauantage sur ce que nous auons dit au Chapitre premier ; elles portent donc :

Premierement, que les trois cents Sta8aks qui sont venus cette année en traite, avec lesquels le Pere Menard remonte en leur païs pour trauailler à leur conuersion, ont rencontré vne centaine d'Onnontagheronnons postez audessous du grand Sault ; que neantmoins ils n'y ont perdu que trois hommes, qui, s'estant trop auancez deuant le gros des canots, ont esté pris par les Iroquois, mais que tous les autres auoient heureusement passé, l'Onnontagheronnon se trouuant trop faible pour les combattre.

Secondement, qu'un Huron, des plus considerables de ceux qui ont esté pris en la defaite du Printemps, doit conduire de nuit iusques dans le sein de Quebec vne trentaine d'Agnieronnons, pour nous enleuer le reste de la Colonie Huronne ; qu'il est bien aise de nous en donner auis, non seulement pour nous tenir sur nos gardes, mais aussi pour nous saisir de leurs personnes, qui portent leur courage iusqu'à un tel excez de temerité ; nous ne croyons pas pourtant qu'ils se hasardent à vne si perilleuse entreprise, à moins que l'armée entiere ne soit tout proche pour les soutenir.

Troisiesmement, que de tous les Hurons qui ont esté pris ce Printemps dernier par les Iroquois, il y en a eu sept qui ont esté bruslez ; que les autres, avec un bon nombre de toutes sortes de captifs, sont bien en resolution de venir se ietter entre nos bras, partie pour se

conseruer dans la foy, et partie pour se tirer d'une si facheuse captivité.

Quatresmement, que dans le mois de Iuin de cette année mil six cent soixante, les Agnieronnons s'estoient transportez à Onnontaghé, avec de grands presens, pour les inuiter à faire de nouveau un corps d'armée, par la ionction de leurs troupes, pour venir fondre l'Automne suiuant sur nos habitations, et tascher d'enleuer la Colonie François des Trois-Riuieres, et faire le degast par tout. Mais que tous ces desseins pourront bien auorter, à cause des Oiogoenhronnons detenus à Montreal : du moins scauons-nous qu'une partie des Onnontagheronnons qui s'estoient desia mis en campagne, et qui auoient pris le deuant pour cette expedition, ont songé à user de ruse plustost que de main mise, pour retirer ces prisonniers des mains des François.

Enfin, que l'année prochaine sera plus redoutable pour nous que les precedentes, parce que toute la cabane, c'est ainsi qu'ils parlent pour exprimer les cinq Nations Iroquoises, se doiuent liquer et former un grand dessein de guerre contre nous.

Peut-estre preuiendrons-nous cette ionction de troupes, si les bons desseins qu'on a en France reüssissent : c'est ce que souhaitent tous ceux qui ont du zele pour la conuersion des Sauvages et demandent à iointes mains ; et c'est ce que la Nouvelle-France espere d'un Royaume tres-Chrestien, qui, donnant la paix à tous ses voisins, ne laissera pas gemir ses enfans sous l'oppression de la guerre, et ayant escouté les vœux de toute l'Europe, ne rebutera pas les cris de tant de Nations qui ont recours à la France, comme au dernier azile de ces pauvres Eglises desolées : nous le souhaitons avec elles, nous le demandons, et nous en coniurons ceux qui y peuuent quelque chose, parce qu'il y va de la conseruation de ce païs, de la gloire de la France, et du salut des Ames.

Extrait du Priuilege du Roy. .

Par Grace et Priuilege du Roy, il est permis à SEBASTIEN CRAMOISY, Imprimeur ordinaire du Roy et de la Reine, Directeur de l'Imprimerie Royale du Louure, et Ancien Escheuin de Paris, d'imprimer ou faire reimprimer, vendre et debiter vn Liure intitulé : *La Relation de ce qui s'est passé en la Mission des Peres de la Compagnie de Iesus, au Pais de la Nouvelle-France, es années 1659 et 1660*, et ce, pendant le temps de vingt années consecutives. Avec defenses à tous Libraires, Imprimeurs et autres, d'imprimer ou faire imprimer le dit Liure, sous pretexte de déguisement ou changement qu'ils y pourroient faire, aux peines portées par le dit Priuilege. Donné à Paris, le 15 Ianuier 1661.

Signé par le Roy en son Conseil.

MABOVL.

Permission du R. P. Prouincial.

NOVS CLAYDE BOVCHER, Prouincial de la Compagnie de IESVS, en la Prouince de France, auons accordé pour l'aduenir au sieur SEBASTIEN CRAMOISY, Imprimeur ordinaire du Roy et de la Reine, Directeur de l'Imprimerie Royale du Louure, et Ancien Escheuin de cette ville de Paris, l'impression de *la Relation de la Nouvelle France*. A Paris, le 8. Ianuier 1661.

Signé,

CLAYDE BOVCHER.



RELATION

DE CE QVI S'EST PASSÉ DE PLUS REMARQVABLE

AVX MISSIONS DES PERES DE LA COMPAGNIE DE IESVS EN LA NOUVELLE FRANCE,

ÈS ANNÉES 1660 ET 1661.

Enuoyée au R. P. Prouincial de la Prouince de France (*).

Epistre au Roy.

SIRE,



Voicy vostre Noüuelle-France aux pieds de V. M. Vne troupe de Barbares, comme vous fera voir ce petit Liuret, l'a reduitte aux abois. Escoutez, Sire, si vous l'avez pour agreable, sa voix languissante et ses dernieres paroles : Sauuez-moy, s'écrie-t-elle, ie vay perdre la Religion Catholique ; on me va raurir les Fleurs de Lys ; ie ne seray plus François, on me derobe ce beau nom, dont j'ay esté honorée depuis si longtemps ; ie tomberay entre les mains des estrangers, quand les Iroquois auront tiré le reste de mon sang, qui ne coule quasi plus ; ie seray bientost consommée dans leurs feux : et le Demon va enleuer vn grand nombre de Nations qui at-

tendoient le salut de vostre Pieté, de vostre Puissance et de vostre Generosité. Sire, voilà les soupirs et les sanglots de cette pauvre affligée. Il y a enuiron vn an, que ses enfans vos sujets, habitans de ce Nouveau-Monde, firent entendre l'extremité du danger où ils estoient ; mais le malheur du temps n'ayant pas permis qu'ils fussent secourus, le ciel et la terre ont marqué par leurs prodiges les cruantez et les feux que ces ennemis de Dieu et de V. M. leur ont fait souffrir depuis ce temps-là. Ces perfides rauriront vn fleuron de vostre Couronne, si vostre main puissante n'agit avec vostre parole. Si vous consultez le Ciel, il vous dira que vostre salut est peut-estre enfermé dans le salut de tant de Peuples, qui seront perdus, s'ils ne sont secourus par les soins de V. M. Si vous considerez le nom François, vous sçaurez, Sire, que vous estes vn grand Roy, qui, faisant trembler l'Europe, ne doit pas estre mesprisé dans l'Amerique. Si vous regardez le bien de vostre Estat, vostre esprit, qui voit à l'aage de vingt-quatre ans ce que plusieurs grands Princes ne

(*) D'après l'édition de Sébastien Cramoisy, publiée à Paris en 1662.

voyent pas à cinquante, connoistra combien la perte d'un si grand païs sera dommageable à vostre Royaume. L'en dis trop pour un Cœur si royal, pour une Vertu si heroïque, et pour une Generosité si magnanime. La Reine, vostre très-honorée Mere, dont la bonté est connue au-delà des Mers, a empesché iusques à present la ruïne entiere de la Nouvelle-France ; mais elle ne l'a pas mise en liberté. Elle a retardé sa mort, mais elle ne luy a pas rendu la santé, ny les forces. Ce coup est reserué à V. M. qui, sauuant les corps et les biens de sa Colonie François, et les ames d'un très-grand nombre de Nations, les obligera toutes de prier Dieu qu'il vous fasse porter le nom de Sainct, aussi bien qu'à vostre grand Ayeul, dont vous imitez le zele, entreprenant une guerre sainte. Ce sont les desirs, les souhaits, et les vœux de celui qui, avec la permission de vostre Bonté, se dit, non en termes de Cour, mais avec le langage du cœur,

De Vostre Maiesté,

Le très-humble et très-obeïssant
suiet, et seruiteur très-fidele,

PAUL LE IEVNE,

Procureur des Missions de
la Compagnie de Iesus,
en la Nouvelle-France.

CHAPITRE PREMIER.

*La guerre des Iroquois plus rude que
iamais.*

DIEU se iouë de la fortune des hommes, comme le Pottier fait de son argile : il fait d'un prisonnier un grand Roy ; il renouë les Sceptres qu'il a brisez ; il couronne des testes le mesme iour qu'elles auoient présenté le col à l'espée d'un bourreau. Ainsi Ezechias

receut à mesme temps une sentence de mort et de vie ; il vit ses iours prolongez de quinze années, par celui-mesme qui ne luy donnoit plus que douze heures de vie. Ainsi le Roy des Prophetes et l'Apostre des Gentils tesmoignent d'eux-mesmes, qu'ils ont souuent esprouué ces alternatiues de fortune ; qu'ils n'ont iamais esté plus haut que dans leur bassesse, et que leur force a pris souuent naissance dans leur foiblesse.

C'est l'estat où nous nous sommes trouuez cette année ; et nous pouons bien dire que iamais nous n'auons tant desesperé, iamais tant esperé du succès de nos affaires. Nous nous sommes veus sur le bord du precipice, et presque en mesme temps, en resolution d'y precipiter ceux qui nous y pousoient ; nous auons esté iusques aux abois et à deux doigts de nostre ruïne totale, puis tout d'un coup pleins de vigueur et de courage. En un mot, iamais nous n'auons esté plus foibles, et iamais plus puissans. Commençons par le suiuet de nos craintes, et ensuite nous verrons le fondement de nos esperances.

Il semble que le Ciel ait voulu adoucir nos miseres, en nous les faisant prenoir, ou plustost, qu'il ait voulu nous disposer à des maux reels par des maux en figure. Le tremble-terre, arriué cet hyuer dernier à Montreal, a fait trembler les habitans par auance, il a fait redouter les malheurs qui ont suivi ce funeste pronostique. Les voix lamentables qui se sont fait entendre en l'air sur les Trois-Riuieres, estoient peut-estre l'escho de celles des pauvres captifs qui ont esté enleuez par les Iroquois ; et les Canots qui ont paru tout en feu, voltiger par le milieu des airs aux enuirs de Kebec, n'estoient qu'un leger, mais veritable presage des Canots ennemis qui ont rôdé nos costes cet Esté, mettant le feu aux maisons, et destinant aux flammes quantité de prisonniers qu'ils ont faits sur nous, dont les maux ont esté tels, qu'ils ont mérité d'estre pleurez par un enfant auant sa naissance. Ces cris enfantins nous ont effrayez : quand il les pousoit du fond du ventre de sa mere, d'où il

estoit prest de sortir, il marquoit sans doute ceux que nous deuions pousser du fond de la captiuité où nous allions entrer ; et c'estoit, pour l'Isle d'Orleans, vn presage des desastres qui s'y deuoient commettre par les Iroquois : nous gemissions auant le temps, par des soupirs empruntez, la perte que nous deuions faire en cette Isle.

Enfin, la Comete qui s'est fait voir icy depuis la fin de Ianuier iusqu'au commencement de Mars, a esté bientost suiue des malheurs dont ces astres de mauuais augure sont les auant-coureurs. Sa cheuelure, qui tiroit vers le couchant, nous regardoit et nous sembloit menacer des coups de verges dont elle nous faisoit vne eclatante, mais fatale montre. Et si ce phenomene vous a paru en France, où tout nage dans la paix et dans la ioye, c'estoit vn messenger que nous vous enuoyions de ce nouveau monde ; aussi alloit-il d'Occident en l'Orient, suiuant le branle de la constellation de l'Aigle, à la teste de laquelle il paroissoit, quoy que d'un autre mouuement il tirast vn peu vers nostre Nord ; c'estoit, dis-je, vn messenger, mais qui ne portoit que de mauuaises nouuelles, et qui, tout brillant qu'il parust, ne s'est fait voir que dans les tenebres de la nuit : presage trop clair de nostre deuil et de nos tristes auentures. Car à peine eut-il cessé de se faire voir, que l'Iroquois, comme s'il eust esté d'intelligence avec cet Astre, parut de tous costez comme vn torrent impetueux ; et si l'an passé, il nous fit crier assez haut pour estre entendus de France, il ne nous laisse plus à present que des larmes pour pleurer nos morts. Je n'entreprends donc pas de les décrire par le menu, ny parcourir les terres que nos ennemis ont rôdées, ny les meurtres qu'ils ont faits depuis Tadoussac iusqu'à Montreal, c'est-à-dire en plus de cent lieues de pais : cette matiere n'est pas si agreable, qu'elle merite vn recit si exact ; ce sera bien assez, pour faire connoître nostre extremité, de représenter en gros, et voir dans vn raccourcy ce qui

nous a fait gemir plusieurs mois de suite.

Ce fut vers la fin de l'Hyuer, que commencerent nos malheurs, quand vne troupe de cent soixante Iroquois ayant paru à Montreal, et ayant inopinément enueloppé treize François qui songeoient plus à leur trauail qu'à leur defense, ils les enleuerent sans coup ferir. Ce ne fut pas sans de grandes marques de leur manie enragée, que ces barbares les menerent chez eux en triomphe : les vns ayant esté assommés par la gresle des coups de bastons qu'ils ont receus à l'entrée du bourg, mourant sous le bois qui leur deuoit seruir de buscher, et leur rage, dans ce rencontre, leur fut douce et misericordieuse, pour leur auoir esté precipitamment cruelle ; d'autres ont esté bruslez avec les ceremonies ordinaires : barbare ceremonie ! qui fait son ieu d'un enfer de tourmens, et qui trouue suiet de rire des pleurs lamentables d'un pauvre patient ! Quelques-vns furent dispersez, pour gemir le reste de leurs iours dans vne seruitude plus rude que la mort. Ce premier coup fut bientost suiuy d'un second, qui ietta dix autres François du mesme Montreal, dans la mesme captiuité, par vne surprise presque semblable ; puis d'autres encore, et encore d'autres tomberent entre leurs mains ; de sorte que pendant tout l'Esté, cette Isle s'est tousiours veüe gourmandée de ces lutins, qui tantost paroissoient à l'orée du bois se contentans de nous charger d'iniures, tantost se glissoient iusqu'au milieu de nos champs pour y surprendre le Laboureur ; tantost s'approchoient de nos maisons, ne cessant de nous vexer ; et comme des harpies importunes, ou comme des oiseaux de proye, ils fondoient sur nous quand ils nous trouuoient en surprise, sans craindre d'estre pris.

La bourgade des Trois-Riuieres n'a pas eu meilleur traitement. Le cœur luy saigne encore de la perte qu'elle a faite, presque en mesme temps, de quatorze François enleuez tout à la fois, et d'une trentaine de Sauvages du pais des Poissons blancs nos alliés, qui, allant

en traite avec deux François dans les terres, firent rencontre de quatre-vingts Iroquois, contre lesquels ils se battirent vigoureusement, pendant deux fois vingt-quatre heures que dura ce combat, mais avec tant de chaleur qu'ils se laisserent percer de coups plustost que de se rendre, aimant mieux se voir glorieusement enseuelis dans leur propre sang, que dans les feux des Iroquois. Les femmes mesmes ne cedoient pas aux hommes en courage; elles n'épargnoient rien pour se faire tuer, plustost que de tomber viues entre des mains qui leur deuoient faire souffrir autant de morts qu'ils leur donneroient de iours à viure. Tous estoient animez par la veuë d'un des deux François, fils de Monsieur Godefroy, qui signala son courage, par vne longue et genereuse resistance; il soustint le choc des ennemis avec vne hardiesse qui le faisoit paroistre comme inuulnérable, au milieu du feu continuel que faisoient sur luy les ennemis, ne cessant d'encourager les siens et par paroles, et par exemple, iusqu'à ce que tout couuert de playes, dont plusieurs estoient mortelles, il tomba sur son sang et se traisna, comme auoient fait les autres, à vn tas de morts, pour rendre le dernier soupir entre les bras de ses genereux Compagnons. En ce combat, qui fut sanglant aux ennemis, puisque vingt-quatre y sont demeurez sur la place, tous nos Algonquins firent merueille iusqu'au dernier soupir, et sans vne mesintelligence qui se trouua entre les Chefs, la victoire leur fust sans doute demeurée.

La nouvelle de cette défaite fut peu après portée aux Trois-Riuieres, par vn des prisonniers qui s'échappa de la captiuité et des feux. C'estoit mal sur mal, et douleur sur douleur pour ces pauvres habitans, qui, pendant tout l'Esté n'ont pas esté plus en repos que ceux de Montreal, estant obligez de voir enleuer à leurs yeux, et quelquefois aux portes de leur bourg, tantost des hommes, tantost des enfans, sans pouuoir faire autre chose que de donner des

larmes sur la misere de ces pauvres captifs.

Le mal n'a pas esté si long à Kebec, mais plus violent et plus sensible, et nous y auons fait vne perte plus grande incomparablement, que toutes celles qui ont precedé: c'est en la personne de Monsieur de Lauzon, Seneschal de cette Nouvelle-France, homme de cœur et de resolution, rompu dans les guerres de ce pais-cy, sur qui nous fondions vne bonne partie de nos esperances, pour la destruction de l'Iroquois. Il y a plus de trente ans que Monsieur son pere ne cesse d'immoler ses soins pour l'establisement de ces nouuelles terres; il y perdit l'an passé vn de ses enfans, en voicy encore vn qui donne sa vie pour la conseruation d'un pais que le pere auoit, en quelque façon, fait naître. Ce braue ieune homme n'en pouuoit voir la destruction, ny la desolation generale qu'y causoit l'ennemy par les meurtres et par les embrasemens, sans estre piqué d'un genereux desir de luy donner la chasse, pour sauuer le reste des François qui estoient dans le danger. Il monte en chaloupe, luy huitième, et s'estant approché d'une maison située vers le milieu de l'Isle d'Orleans, dans laquelle les Iroquois s'estoient mis en embuscade, il fallut en venir aux mains. Il y auoit sur le riuage vn gros rocher, qui pouuoit seruir de bouleuart à ceux qui s'en seroient emparez les premiers; de quoy s'aperceuant bien les ennemis, ils prennent chacun deux ou trois pieces de bois, et les ioignant ensemble, les portent deuant eux comme des mantelets à l'espreuue des grands coups de fusil, que nos François deschargeoient continuellement sur eux; mais ils ne les purent empescher de se saisir de ce poste auantageux, d'où, comme d'une tour dressée tout à dessein, ils auoient sous leurs fusils et à leur commandement la chaloupe, qui, par malheur, s'estant eschoüée sur le costé qui regardoit ce rocher, presentoit tout son flanc à decouuert aux Iroquois, et leur mettoit en veuë ceux qui s'en deuoient seruir comme d'un retranchement.

Alors le combat commença tout de bon par les descharges qui se faisoient de part et d'autre. Mais que pouuoient faire nos gens, qui n'estoient que huit contre quarante, et tous découuerts, contre ces furieux gabionnez derriere leur rocher ? Reconnoissans donc bien qu'ils n'auoient de defense qu'en leur courage, et que l'extremité où ils se voyoient, les obligeoit de songer plus au salut de leur ame qu'à la seureté de leur corps, ils commencerent l'attaque par la priere publique, qu'ils firent par trois fois, pendant que les ennemis, qui, sentant bien leur auantage, et qui se tenoient desia victorieux, leur firent trois sommations de se rendre, faisant mille belles promesses de la vie.

Mais Monsieur le Seneschal, preferant vne glorieuse mort à vne honteuse captiuité, refusa tous ces pourparlers, et ne repondoit à ces semonces que par la bouche de son fusil ; et comme il s'y comportoit le plus chaudement de tous, aussi fut-il le premier tué, et peu après luy les autres François, sur lesquels l'ennemy faisoit sa decharge en toute assurance, estant couuert de ce gros rocher ; il n'en demeura qu'un en vie, mais blessé au bras et à l'espaule, et mis hors de combat ; il fut pris et mené par les vainqueurs dans leur país, pour y estre la victime de leur fureur et de leur cruauté.

Quand ces tristes nouuelles, que nous auons sceuës par vn captif François eschappé des mains des Iroquois, nous furent apportées, on ne peut croire les regrets qu'eurent nos habitants, de la perte de leur Seneschal, qu'ils aimoient vniquement, et qui faisoient tant d'estat de son courage, qu'au moindre signal qu'il donnoit, ils estoient tous en armes à ses costez pour le suivre par tout : il les gaignoit par vne certaine familiarité, avec laquelle il s'accommodoit à tous, en sorte qu'ils estoient ravis de combattre sous vn Chef, dont ils faisoient vne estime merueilleuse, et avec raison.

Monsieur le Duc d'Espernon l'auoit consideré en France, puisqu'à l'age de dix-neuf à vingt ans, sortant de l'Academie, il l'auoit honoré de l'Enseigne

Colonelle du Regiment de Nauarre, dans lequel et dans celui de Picardie ayant seruy en Flandres trois ou quatre campagnes, il ne voulut point se separer de Monsieur son pere, que le Roy enuoyoit Gouverneur en la Nouuelle-France, où ce braue Gentilhomme a rendu des preuues de sa vertu, donnant des marques de sa generosité iusques au dernier soupir.

En suite de cette nouuelle, le desordre se mit de tous costez, et le decouragement laissoit presque tout en proye à l'ennemi, qui, comme maistre de la campagne, brusloit, tuoit et enleuoit tout avec impunité.

Si nous voulions retourner aux Trois-Riuieres, nous aurions de quoy grossir ce Chapitre, puisque nos ennemis y retournent à diuerses reprises, et nous fournissent de tristes memoires, par les enleuemens reïterez, et par les meurtres presque iournaliers, qui rendront ce sejour plus dangereux que les coupe-gorges, où l'on ne peut s'arrester sans danger. Passons-le donc, et remontons encore vne fois à Montreal pour y voir la catastrophe de cette funeste tragedie : *Plorabunt Sacerdotes Ministri Domini*. C'estoit trop peu pour nostre malheur, que tous les estats, toutes les conditions, tous les aages, et tous les sexes, eussent esté cette année les victimes immolées à la fureur de nos ennemis ; il falloit, pour mettre le comble à nos infortunes, que l'Eglise eust part à ces sanglans sacrifices, et qu'elle mélast son sang avec nos larmes, par le massacre d'un de ses Ministres sacrez.

C'estoit vn honneste Ecclesiastique de Montreal, nommé Monsieur le Maistre, homme également zelé et courageux pour le salut des ames, et qui faisoit tant d'estat de la mort du feu Pere Garreau, tué par les Iroquois, lors qu'il alloit en Mission vers les Outaouäk, qu'il s'estimoit heureux que ses os fussent meslez avec ceux de ce Martyr de Iesus-Christ, ainsi qu'il auoit coutume de le nommer. Il semble que des souhaits si saincts ne deuoient pas estre sans effet, aussi a-t-il esté tué par les memes ennemis, et il a eu Montreal pour

mesme tombeau. Ce fut dans le mois de Septembre, que ce bon Prestre tenant compagnie à huit hommes qui scioient des bleds, et s'estant vu peu retiré d'eux pour reciter son Office plus paisiblement, receut soudain vne descharge de fusils, dont il ressentit plus tost le mal, qu'il n'en connut la cause. Se trouuant blessé à mort, il fut rendre l'ame aux pieds des François, qui se trouuerent ineontinent chargez de toutes parts, et inuestis de cinquante Iroquois, qui, sortant du bois comme des Lions de leur cauerne, ietterent d'abord vn des François mort par terre, en prirent vn second en vie, bien resolu de n'en laisser eschapper aucun ; mais les six autres qui restoient, mirent aussi tost la main à l'espee, et se maniant à droite et à gauche avec vn grand courage, se firent iour au trauers de ces cinquante ennemis, et se sauuerent dans vne maison voisine. Les Iroquois estant ainsi demeurez maistres du champ de bataille, qu'on ne leur disputoit pas, conuertirent leur rage contre les morts, puis qu'ils n'auoient pu faire dauantage sur les viuans. Ils se ietterent donc sur Monsieur le Maistre, luy couperent la teste, et ioignant la raillerie à la cruauté, ils luy osterent sa soutane, dont vn d'eux se reuestit, marchant pompeusement, couuert de cette precieuse depouille, à la veüe de Montreal, qu'il brauoit avec vne insolence tout-à-fait barbaresque.

Voilà, en peu de paroles, la suite de nos maux ; mais ce n'est pas la fin : nous ne prophetisons que trop vray, et si l'an passé nous criions si haut, dans la preuoyance des malheurs que nous apprehendions, *timor quem timebamus, euenit nobis* : nostre prophetie ne s'est trouuée que trop veritable, par la prise de plusieurs enfans, par le massacre de tant d'hommes, d'un Seneschal, d'un Prestre, enfin par la mort de cent quatorze personnes que nous auons perduës en peu de mois, dont il y a plus de soixante-et-dix François. Cette année merite d'estre mise au nombre des malheureuses et des funestes ; et les suivantes verroient bientost le tombeau

d'un beau et grand pais, si le Roy, qui ne cede ny en pieté, ny en generosité, ny en puissance, à aucun des Monarques qui ont fait reconnoistre Iesus-Christ dans les Indes, n'auoit pris resolution de faire de sa Nouvelle-France, vn pais de conqeste.

CHAPITRE II.

Pourparler de Paix avec quelques Iroquois.

Je ne sçay si ie dois commencer ce Chapitre, par vn trait d'un des plus anciens Peres de l'Eglise, qui dit, que pourueu que nous mettions tous nos malheurs en despost entre les mains de Dieu, et que nous le chargions de nos miseres, il ne manquera pas de tirer le bouheur, de nos infortunes, l'abondance, de nos pertes, et la vie, de nostre mort : *Satis idoneus patientie sequester Deus : si iniurias deposueris penes eum, ultor ; si damnum, restitutor ; si mortem, resuscitator*. Qui iettera la veüe sur le Chapitre precedent, et sur le titre de celui-cy, iugera d'abord que nos orages vont se calmer, et que la Main toute-puissante qui nous a frappez si rudement, va mettre l'appareil à nos playes pour nous faire esperer la vie, après tant de coups de mort, que nous auons receus : *Si mortem, resuscitator*.

Neantmoins, si ce commencement de bonace, qui semble paroistre par des pourparlers de paix, ne nous venoit pas du costé de nos ennemis, et ennemis Iroquois, nous croirions que nos esperances seroient assez bien appuyées ; mais nos propres experiences ne nous font que trop sçauans ; et nous n'auons esté que trop souuent ioüez, pour nous fier à la parole de ceux qui ne l'ont iamais gardée, et pour ne pas craindre quelque souplesse en vne Nation la plus decriée de toutes, pour ses fourbes continuelles. Les Iroquois crient, la paix !

la paix ! et à mesme temps on crie, au meurtre ! La paix se publie à Montreal, et la guerre se fait à Kebee et aux Trois-Rivières ; Montreal mesme est vn theatre, où la paix et la guerre ieuient leur personnage en mesme temps, puis-que nous y receuons dans nos maisons ceux qui nous tuent dans nos deserts, et nous voyons nos Prestres et nos habitants massacrez par ceux qui protestent qu'ils sont nos bons amis.

Ce fut dans le mois de Iuillet, au plus fort de nos desastres, que parurent, au-dessus de Montreal, deux Canots d'Iroquois, qui, portans vn pavillon blanc, vinrent hardiment, sous les auspices de cet estendard, se mettre entre nos mains, comme si les leurs n'estoient pas encore teintes de nostre sang. Il est vray qu'ils auoient vn passeport avec eux, qui leur leuoit toute crainte, et qui les pouuoit faire passer par tout avec assurance : c'estoit quatre François captifs, qu'ils nous venoient rendre pour caution de leur sincerité. Ils demandent à parler d'affaires, se disant deputez de la part des Oïogoenhronnons et des Onnontagheronnons, dont ils portoient les paroles. De fait, le Chef de cette Ambassade estoit vn des plus considerables Capitaines d'Oïogoen, homme qui nous paroïssoit amy, du temps que nous estions chez les Iroquois ; et c'est chez luy que logeoient nos Peres, quand ils cultiuiroient dans son bourg cette Eglise naissante. On luy donne iour pour parler, et cependant on le receut comme s'il eust esté innocent de tous les meurtres, qui venoient de se commettre en toutes nos habitations.

Le iour venu, il estala vingt beaux presens de porcelaine qui parloient plus eloquemment que luy, quoy qu'il ne laissast pas de haranguer de bonne grace, et de deduire tous les points de son Ambassade avec esprit ; il butoit sur tout à obtenir la liberté de huit Oïogoenhronnons, ses compatriotes, detenus à Montreal depuis l'an passé ; et c'estoit là le plus important de sa commission. Pour mieux nous flechir à relascher ces prisonniers, il brisa les liens des quatre François qu'il auoit amenez,

et promit la liberté des autres qui estoient chez les Onnontagheronnons, au nombre de vingt, et plus, nous asseurant de la bonne volonté de cette Nation enuers nous, nonobstant tous les actes d'hostilité commis les deux dernieres années. Son discours, conceu en bons termes, fut accompagné de bien des ceremonies.

Premierement, il fit vn present pour rendre au Ciel son Soleil, qui s'estoit esclipsé depuis les guerres, dont cet Astre n'auoit pu voir les malheurs : il s'estoit, disoit-il, comme retiré, de peur d'esclairer tant d'inhumanitez, dont les armes sont ordinairement accompagnées.

Après auoir parlé pour le Ciel dans son premier present, il fallut s'employer pour restablir la terre, toute renuersée par les desordres des combats ; cela se fit par vn present qui applanit à mesme temps la riuere : il en arrache tous les rochers ; il egale tous les sauts, pour establir vn commerce facile des vns aux autres.

Vn troisiemesme present couure le sang respandu, et fait reuiure tous les morts.

Vn autre nous remet l'esprit, que nous auions perdu dans les troubles passez ; vn autre nous rend la voix, et purge tous les conduits des organes, afin que nous n'ayons plus que de douces paroles ; et pour nous faire voir avec quelle sincerité il veut lier avec nous : Voilà, dit-il, en presentant vn grand et large collier, voilà pour attirer le François chez nous, afin qu'il retourne sur sa natte, qu'on luy a conseruée à Gan-nentaa, où est encore sa maison qu'il habitoit quand il demouroit avec nous ; son feu n'a pas esté esteint depuis son depart, et ses champs, que nous auons cultiuez, n'attendent que sa main pour y cueillir vne riche moisson ; il fera reuiure la paix chez nous par son seiour, comme il en auoit banny tous les maux de la guerre. Et pour bien cimenter cette alliance, et nous vnir si fortement ensemble, que le demon, ialoux de nostre bonheur, ne puisse plus trauerser nos bons desseins, nous demandons que les saintes filles viennent nous

voir, tant celles qui prennent soin des malades, que celles qui vacquent à l'instruction des enfans (il entend parler des Religieuses Hospitalieres et des Vrsulines); nous leur dresserons de grandes cabanes, et les plus belles nattes du païs sont destinées pour elles; qu'elles n'apprehendent point les courans d'eau, ny les saults, car nous les auons tous ostez, et nous auons rendu la riuere si vnne, qu'elles pourront bien elles-mesmes mettre la main à l'auiron, sans peine et sans crainte. En suite, il fit vn grand recit des commoditez que ces bonnes Religieuses trouueroient en leur païs; il n'oublia point d'estaler l'abondance du bled-d'Inde, des fraises, des meures sauvages, et des autres fruits de cette sorte, qui passoient dans son discours, pour le plus excellent apast qui pust les attirer à cette expedition.

Les gestes et les postures dont il assortit deux presens qu'il fit pour cela, monstroient bien que c'estoit plustost par galanterie qu'il en vsoit ainsi, que dans l'esperance d'en venir à l'execution.

Mais la derniere parole, qu'il porta d'vn ton plus serieux, estoit vne demande d'importance, qui ne deuoit pas souffrir de refus: Il faut, dit-il, qu'une Robe noire vienne avec moy; sans cela, point de paix, et la vie de vingt François captifs à Onnontaghé, est attachée à ce voyage. En disant cela, il produisit le feüillet d'vn ie ne sçay quel Liure, à la marge duquel les vingt François auoient escrit leurs noms, pour donner creance à cette Ambassade.

Après auoir parlé, il nous presenta les quatre François qu'il mettoit en liberté, et qui nous racontèrent le bon accueil qu'ils auoient receu des Onnontagheronnons, et le bon traitement qu'ils faisoient à ceux qui estoient reservez à Onnontaghé; qu'au reste, ces pauvres François nous supplioient à iointes mains d'auoir pitié d'eux; que nous n'auions rien à craindre de la part de ces peuples, dont ils estoient si carressez; et qu'ils nous coniueroient d'envoyer vn Pere au plus tost, pour rompre leurs liens et les deliurer des feux

ausquels, sans cela, ils estoient irreuocablement destinez.

De plus, ils adioustoient que ces Iroquois n'estoient plus Iroquois; que le bourg tenoit plus du Chrestien que du Sauvage; qu'vn des plus considerables a soin de sonner tous les matins vne cloche, pour assembler les François, et les Sauvages aux prieres qui se font tous les iours; qu'on y parle publiquement et auantageusement de la Foy; que mesme ces François captifs ont la liberté de baptiser les enfans, dont quelques-vns sont allez au Ciel après le saint Baptisme, par des routes bien peu esperées.

Tout cela, ioint à ce que l'Ambassadeur venoit de dire, mettoit nos François bien en peine, et fit longtemps balancer quelle resolution ils prendroient, se voyans reduits aux dernieres extremitez, ou de laisser mettre au feu vingt pauvres François, qui crient misericorde, ou bien de s'exposer de nouveau à la perfidie de ces traistres, dont on a tousiours esté trompé; qui, d'ailleurs, demandent la paix les armes à la main, et lors mesme qu'ils en parlent, font partout vne sanglante guerre. On craint, dans ce rencontre, d'estre trop lasches ou trop cruels. C'est lascheté de n'oser refuser à des fourbes, des demandes ridicules; c'est cruauté d'entendre les derniers cris de vingt pauvres victimes, sans les secourir.

La réponse qu'on fit à Montreal à ces presens, fut qu'il falloit qu'Onnontio (ainsi nomment-ils Monsieur nostre Gouverneur) en eust connoissance, et que pendant qu'on iroit luy porter ces nouvelles, les Ambassadeurs pourroient, en toute assurance, rester dans le fort de Montreal; à quoy ils s'accorderent librement.

SECTION I.

Mission renouvelée aux Iroquois.

On vint donc en diligence à Kebec, pour faire sçauoir ce qui se passoit à

Montreal. La desolation y estoit pour lors si generale, à cause du sang qui couloit de tous costez, et des maisons brûlées par les ennemis, dont les restes fumoient encore, qu'à cette nouvelle, on fut contraint de faire comme font ceux qui se noyent : ils se prennent à tout ce qu'ils rencontrent, iusques à vn fer tout rouge, s'il se presentoit ; ou comme les mariniers, qui, par l'effort de la tempeste, ayant perdu leur route ou leur timon, s'abandonnent au gré des vents, sans examiner s'ils leur sont fauorables, ou s'ils leur sont contraires.

Tous les François s'assemblent, pour opiner sur les propositions de l'Ambassade. Ils scauent bien que les Iroquois sont naturellement fourbes ; que cette paix n'est qu'une suite de leur ancienne pratique, et vn nouveau ieu dont ils nous amusent ; que ce n'est qu'une Nation ou deux qui nous recherchent ; que les trois autres, sur tout les Agnieronnons, qui sont les plus redoutables, ne nous feront pas meilleure composition ; qu'au contraire, piquez de ialousie, ce traité de paix les irritera dauantage : ils entreprendront tout de bon nostre ruine. On dit qu'il faut auoir la paix avec tous les Iroquois, ou point du tout, parce qu'estant tous semblables, nous ne les reconnoistrions pas et nous n'oserons frapper sur aucun, de peur de frapper nostre amy ; et pas vn d'eux ne doutera de nous frapper, feignant d'estre nostre ennemy ; c'est d'ailleurs exposer manifestement vn homme à la mort et le ietter dans le feu, que de l'enuoyer parmy ces barbares sur leur seule parole ; que si vn ou deux des huit prisonniers Oïgoenhronnons estoient retenus, ce seroient des ostages reciproques, qui mettroient en quelque asseurance ceux qui iroient dans le pais ennemy ; qu'en vn mot, c'estoit trop montrer nostre foible, que de rendre tout, et ne retenir rien.

Nonobstant toutes ces raisons, ne se presentant point d'autre moyen pour suspendre le cours de tant d'actes tragiques qui desoloient toutes nos habitations, la conclusion fut semblable à celle qui fut autrefois portée contre Nostre

Seigneur : *Expediit vt vnus homo moriatur pro populo.* Heureux celuy qui doit si glorieusement symboliser avec le Fils de Dieu ! Nous fusmes donc priez de donner quelqu'un de nos Peres, qui s'allast immoler pour le public, et pour le salut de ces pauures François qui gémissoient dans vne si dangereuse captiuité, et pour seruir aux desseins de la diuine Prouidence.

Le bonheur en voulut de rechef au Pere Simon le Moine, qui auoit desia, par quatre fois, porté sa teste à la discretion des Iroquois. Il fut choisi pour la porter la cinquième fois, et pour aller en vn pais où les eschafauts sont encore dressez et dont la terre est encore teinte du sang des François, qui y furent, l'an passé, si cruellement brûlez. Si leurs cendres sont tellement dispersées, qu'il ne puisse pas baiser les precieux restes de ces ames victorieuses, il trouuera des testes, des bras, des iambes, et d'autres membres mutiliez et grillez, de quelques-vns de nos François qui, tout fraîchement, ont passé par le supplice ordinaire du feu ; et les ostant aux chiens qui en font curée, il leur donnera sepulture, si luy-mesme ne trouue auparauant son tombeau dans les flammes et dans le ventre de ces barbares.

Quoy que des obiets si affreux soient capables d'estonner les plus grands courages, ils n'esbranlent pas pourtant vn cœur zélé du salut des ames. Le Pere regarde le iour de son depart, comme vn des plus heureux iours de sa vie ; il va à la mort comme au triomphe, parce qu'il va plein d'esperance de releuer cette Mission, qui a desia porté tant de fruit pour l'éternité ; du moins ne doute-t-il pas qu'il ne puisse baptiser quelques enfans, instruire les adultes, prescher et publier l'Euangile à ces Infideles, cultiuer vne Eglise captiue de pauures Hurons, qui conseruent leur foy dans leur esclavage ; et faire comme vn autre S. Paulin, se donner en eschange à ces barbares, pour deliurer, par sa captiuité, les captifs François qui soupirent après ce glorieux rachat.

Voilà donc vne nouvelle Mission : Mis-

sion de sang et de feu, qui fait porter à ses Missionnaires les couleurs de leur Maître, qui leur fait blanchir leurs habits dans le sang de l'Agneau, et purifier leurs âmes dans le feu de son amour.

Auant le depart du Pere, il fallut répandre aux vint presens des Ambassadeurs, ce qui fut fait en trois paroles.

Par la premiere, Onontio ouvre les prisons de Montreal, rompt les fers des Oïgoenhronons, qui y estoient detenus, et leur rend la liberté, les mettant entre les mains des deputez pour remonter ensemble en leur païs.

Par la seconde, il leur donne Ondesonk (c'est ainsi qu'ils nomment le Pere le Moine) pour aller, sur les lieux, travailler à la deliurance des captifs François.

Et par la troisième, il les somme de garder leur parole, par laquelle ils se sont engagez de retourner au bout de quarante iours avec les François deliurez, et quelques anciens, qui traiteront icy d'affaires, pendant que Ondesonk demeurera dans le païs en ostage, pour y vaquer aux fonctions de sa Mission.

Le Pere s'embarque avec ces conditions, et s'en va probablement à la mort : car en mesme temps qu'il nous est enleué par les Iroquois, les Iroquois en mesme temps frappent sur nous, et continuent à faire leurs ravages ordinaires dans nos champs ; à peine l'a-t-on perdu de veü de Montreal, qu'on voit les deserts obsedez de ces cruels meurtriers, qui, sans doute, ou par jalousie, qui est ordinaire entre eux, ou par perfidie, quasi dans le mesme moment qu'ils emmenent vne Robe noire, emportent la teste d'une autre Robe noire, dont nous auons decrit le meurtre au Chapitre premier.

Iugez quelle assurance il y a pour le Pere, parmy ces perfides, et quelle esperance il nous en reste, sinon celle qui doit armer sa patience contre tous les traits de la cruauté, et couronner son courage d'une gloire immortelle.

SECTION II.

Succès de la Mission des Iroquois.

Pendant que ce Canot va lutter contre le Sault Saint Louis, tirant vers le Couchant, tournons la veüe à l'Orient, et voyons, du costé de France, un gros Vaisseau tout couvert de voiles, qui paroist dans le golphe S. Laurens, et qui se haste de nous venir rendre la vie après tant de morts, et faire succeder le bonheur à nos miseres.

Cette benediction est attachée à la personne de Monsieur le Baron du Bois d'Auaugour, que ce Vaisseau nous apporte pour Gouverneur, dont l'arriuée nous a consolez en la perie que nous faisons de Monsieur le Vicomte d'Argençon. C'est sur luy que le Roy a ietté les yeux, pour venir planter les Lys sur les cendres des Iroquois, et cueillir des palmes qui naistront sous ses pieds, à mesure qu'il auancera contre les ennemis, faisant esclater la gloire du nom François dans ces parties les plus reculées de l'Occident, comme il a fait dans celles d'Orient, donnant à nostre Nouvelle-France, ce qu'il n'a pas refusé à la Perse, à la Mosconie, à la Pologne, à la Suede, et à l'Allemagne.

Il n'a pas plus tost pris terre icy, qu'il a voulu reconnoistre, par soy-mesme, tous les postes et toutes les places de ce païs, leur assiette, leurs defauts, leurs auantages, le fort et le foible. Il a visité nos campagnes, et les a veües chargées de belles moissons ; il a reconnu nos forests, qui ne font qu'attendre la coupe pour decourir de grandes terres, et pour mettre au jour les tanières des Iroquois, qui verront leurs forts ruinez, avec les bois abbatus : il a vogué sur nostre grand fleue, depuis Kebec iusqu'à Montreal, voyant avec plaisir le beau païs dont il est bordé, les belles Isles dont il est parsemé au-dessus des Trois-Riuieres, et les grandes esperances qu'on doit auoir d'en faire un iour veritablement vne Nouvelle-France, par la multitude de ses habi-

tans. Toutes nos craintes se sont esvanouïes à sa venuë ; sa presence a releué nos esperances, et c'est ce qui nous a fait dire au commencement de cette Relation, que nous estions forts dans nos foiblesses, et qu'un puissant secours, manié par un Chef, qui rallie la prudence avec le courage, et l'expérience avec l'adresse, nous peut tirer du precipice où le dernier malheur nous avoit poussez.

Ce qui nous tient à present en suspens, est le succès de la Mission du Pere le Moine ; nous avons eu peur pour luy avant son depart, et nos craintes vont tousiours croissant, depuis que le terme est expiré, auquel les Iroquois devoient se rendre à Montreal, avec les vingt François captifs ; ils n'avoient demandé que quarante iours de delay, et en voilà desjà quatre-vingts de passez, sans qu'ils paroissent.

Tout ce que nous en sçavons, est ce que nous en ont dit quelques Iroquois Agniehronnons, qui, rôdant autour de nos champs, pour casser des testes, comme ils ont fait en diuers rencontres, mesme depuis le depart du Pere, ont fait de grandes railleries de cette Ambassade, nous la faisant passer comme un ieu, dont les Oïgoenhronnons se sont seruis pour abuser de nostre bonté, et pour tirer de nos mains les captifs de leur Nation, detenus à Montreal.

Si nos iugemens suivent les apparences humaines, nous devons tout craindre pour le Pere le Moine, et nous n'avons presque rien à esperer pour le salut des François, pour lesquels il s'est si genereusement exposé aux feux et à la mort. Peut-estre est-il à present sur un eschafaut, preschant la Foy du milieu des flammes, qui couronnent heureusement sa vie apostolique, et qui éclairent sa mort. Peut-estre est-il spectateur des tourmens de ces pauvres François qu'il alloit racheter, et le depositaire de leurs tristes gemissemens, les encourageant à souffrir des feux, qui luy sont aussi preparez, après qu'il aura receu leurs derniers soupirs, et secouru leurs ames, qui s'envoient du milieu des brasiers dans le sejour du repos et

de la paix. Peut-estre n'est-il pas parvenu iusques dans le païs ennemy, et que quelque coup de grace luy aura fendu la teste en chemin, s'il a esté rencontré par d'autres Iroquois, qui auront fait à cette fois, ce qu'ils penserent faire en un autre voyage qu'il fit aux Onnontagheronnons, quand son conducteur fut tué à ses costez.

Mais peut-estre aussi est-il maintenant dans le bourg d'Onnontaghé, environné des pitoyables restes d'une pauvre Eglise captiue, à laquelle il a donné naissance dans le païs des Hurons. Si cela est, il n'y a point de consolation au monde pareille à la sienne, mesme dans son plus grand abandon de toutes choses, comme il n'y a point de ioye plus sensible à un Missionnaire du Canadas, que lors qu'il se voit en tel estat, qu'il ne despend que de Dieu, qu'il ne voit que Dieu, et qu'il ne peut rien esperer que de Dieu.

CHAPITRE III.

Nouvelle Mission des Killistinons, dite de S. François Xavier, vers la Mer du Nord.

Vn Ancien disoit agreablement, que le Soleil naist et meurt tous les iours, et que la necessité qu'il a de mourir, presque aussi tost qu'il est né, ne le rend pas plus paresseux en ses desmarches ; qu'au contraire, il avance tousiours d'un pas égal vers le tombeau de la nuit, sçachant bien qu'il ne peut revivre sans mourir, et que son leuer doit estre tousiours precedé de son coucher.

Vn Missionnaire de ces contrées, qui, comme le Soleil de la terre, porte les rayons de la Foy dans cette Barbarie, doit suivre les desmarches de ce prince des Astres, sans se rebuter s'il voit naistre et mourir des Missions en mesme temps.

Quand nous entreprismes celle des Iroquois, il y a cinq ans, il estoit facile de prévoir que ceux qui la voyoient dans

son levant, la verroient aussi dans son couchant, et qu'elle pourroit bien estre le tombeau de ceux qui luy donnoient naissance. Cette veuë ne les a pas pourtant rendus plus paresseux dans leur course, et vn grand nombre d'enfans Iroquois ne seroient pas à present des Anges du Paradis, si on eust esté trop craintif dans cette entreprise, ou trop scrupuleux dans les regles de la prudence humaine.

Quand ces peuples, qui bordent les riuages du Lac Superieur, à quatre cents lieuës d'icy, s'offrirent l'an passé de mener chez eux des Missionnaires, le Pere Menard, à qui ce sort est heureusement escheu, y preuoyoit tant de difficultez, qu'il iugeoit sa vie trop courte, et sa santé trop ruinée, pour vn si long et si penible voyage ; il marcha neantmoins, et voicy la seconde année qu'il employe en cette course, sans que nous en apprenions aucune nouuelle : nous ne doutons pas qu'il n'ait assez souffert, pour mourir chaque iour plus souuent que le Soleil ; mais aussi tenons-nous pour tout assuré, que la conuersion des ames merite ces peines, ces perils, et ces morts renouuellées.

La Mission dont nous parlons en ce Chapitre, est de la nature de celles dont le succès est incertain, parce que l'entreprise en est hazardeuse ; mais quelque incertitude qu'il y ait, quelque hazard, ou quelques morts qui se presentent, c'est assez qu'il y ait des ames à conquerer, pour ne se pas rebuter de tous ces obstacles, qui font d'ordinaire les conquestes et plus meritoires, et plus glorieuses.

Nous sçauons, il y a longtemps, que nous auons à dos la Mer du Nord, habitée par quantité de Sauuages, qui n'ont iamais eu connoissance des Europeens ; que c'est cette Mer, qui est contiguë à celle de la Chine, et qu'il n'y a plus que la porte à trouuer ; que c'est là que se voit cette fameuse baye, large de soixante-et-dix lieuës, et profonde de deux cent soixante, découuerte, pour la premiere fois, par Hudson, qui luy a donné son nom, sans qu'il en ait receu d'autre gloire, que d'auoir le pre-

mier frayé vn chemin qui se termine à des Empires inconnus ; c'est en cette baye que se trouuent, en certains temps de l'année, quantité de Nations circonvoisines, comprises sous le nom general des Kilistinons.

Tout l'Hiuier dernier, vn Capitaine Nipissirini nous entretint amplement du nombre de ces peuples, de la situation et du temperament du païs, et surtout d'vne foire generale, qui s'y deuoit tenir l'Esté suiuant, à laquelle nos Sauuages de Kebec et de Tadoussac estoient inuitez. C'estoit là vne belle occasion pour aller nous-mesmes prendre les connoissances que nous n'auons eues iusqu'à present que par le rapport, assez peu fidele, des Sauuages : connoissances, au reste, importantes et curieuses, tant pour sçauoir au vray les longitudes et les latitudes de ce nouveau païs, desquelles despend en partie le fondement qu'on a d'y trouuer passage vers la Mer du lapon ; comme aussi pour voir sur les lieux les moyens de trauailler efficacement à la conuersion de ces peuples.

Pour cela donc, les Peres Gabriel Druelle et Claude Dablon partirent d'icy au mois de May dernier, avec la pluspart de nos Sauuages : l'vn, à dessein d'hiuerner dans le païs, et de s'informer à loisir de toutes les choses necessaires pour faire reüssir cette Mission ; l'autre, pour nous venir instruire de ces nouuelles découuertes, et nous représenter l'estat present de ces contrées, pour ne pas esparagner nos sueurs à des ames pour lesquelles Iesus-Christ a donné tout son sang.

Mais, parce que l'Iroquois, qui est le grand fleau de ce Christianisme, occupe toutes les riuieres sur lesquelles on peut estre assez commodement porté vers ces nouuelles Nations, il a fallu chercher des routes escartées, si rudes et si dangereuses, qu'on les iugeoit inaccessibles à ces pirates.

Voyons ce que les Peres en escriuent de Nekouba, qui est le lieu iusqu'où ils sont paruenus deux mois après leur départ d'icy.

Lettre écrite au R. P. Hierosme Lalemant, Superieur des Missions de la Compagnie de Iesus, en la Nouvelle France.

De Nekouba, à cent lieuës de Tadoussac, dans les bois, sur le chemin de la Mer du Nord, ce deuxiême de Iuillet 1661.

MON R. PERE,
Pax Christi,

Transiuimus per eremum terribilem et maximum, pouuons-nous bien dire après Moyse : Nous auons passé des forests capables d'effrayer les voyageurs les plus asseurez, soit pour la vaste estenduë de ces grandes solitudes, où l'on ne trouue que Dieu ; soit pour l'aspreté des chemins, esgalement rudes et dangereux, puisqu'il n'y faut marcher que sur des precipices et voguer que par des abysmes, où l'on dispute sa vie sur vne fresle escorce, contre des bouillons capables de perdre de grands Vaisseaux. Enfin, avec l'aide de Dieu, nous voilà rendus presque à my-chemin de la Mer du Nord, en vn lieu qui est comme le centre des deux Mers, de celle que nous auons quittée et de celle que nous cherchons ; puisque en venant de Tadoussac icy, nous auons tousiours monté, mais si prodigieusement, que nos Sauvages, nous voulant rendre raison des excessiues chaleurs dont ces regions sont bruslées, disoient que cela prouenoit du voisinage du Soleil, duquel nous auons beaucoup approché, ayant surmonté des saults si hauts et en si grand nombre. D'un autre costé, nous n'auons plus desormais qu'à descendre, toutes les riuieres sur lesquelles nous auons à nauiger, s'allant descharger dans la Mer du Nord, comme toutes celles que nous auons passées, se vont rendre à Tadoussac.

Voicy vn petit Iournal de toutes nos routes, escrit, tantost sur le dos d'un rocher au bruit des saults, tantost au pied d'un arbre, quand il s'en trouuoit d'assez gros, pour nous deffendre, par l'ombre de son tronc, des rayons du Soleil, qui sont icy presque insuppor-

tables. On y verra quelques traits de la Prouidence assez remarquables, dans le triage qu'elle a fait de ses Esleus, par des conduites bien aimables et bien surprenantes.

SECTION I.

Journal du premier Voyage fait vers la Mer du Nord.

Nous fusmes arrestez à Tadoussac trois semaines, par vne sorte de maladie contagieuse, et iusqu'alors inconnuë, qui enleuoit la pluspart de ceux qui en estoient saisis ; mais ce n'estoit que par la violence des conuulsions, dont ils estoient merueilleusement agitez, expirans quasi comme des desesperes, ou du moins avec des contorsions de membres, qui les rendoient plus forts que trois et quatre hommes ensemble, lors mesme qu'ils auoient l'ame sur le bord des leures. Ce fut le premier exercice de charité qui se presenta ; mais qui ne laissoit pas de nous estre d'autant plus fascheux, qu'il nous arrestoit dès le commencement de nostre course.

Le mal s'estant vn peu relasché, nous partons enfin le premier iour de Iuin, de cette année 1661. au nombre de quarante Canots. Nous quittons Tadoussac, mais non la maladie, qui nous suit ; et se saisissant de nouveau de quelques-vns de nos Sauvages, fait balancer nostre voyage dès son entrée, ralentissant nos auirons qui n'alloient pas au gré de nos desirs. Si bien que nous fusmes obligez d'employer cinq iours pour nous rendre iusqu'à vne lieuë de Chicoutimi, où nous nous postons sur vn Islet de roche, pendant qu'on va chercher à viure dans les bois voisins : et c'est de dessus ce rocher, que nous voyons à découuert vne partie du Saguené, admirans deux choses assez remarquables de ce beau fleue. La premiere est, que pendant plus de vingt lieuës, depuis son emboucheure dans le fleue S. Laurens, il coule tousiours en

bas, mesme de marée montante, quoy qu'au-dessus de ces vingt lieues, il ait son flux et reflux respondant à celuy de la Mer ; si bien qu'à mesme temps ses eaux montent d'un costé, et descendent de l'autre. La mesme chose se remarque au grand fleuve de S. Laurens : quand la mer, dans son flux, entre dedans, il enfle bien, mais il ne laisse pas de couler tousiours en bas iusques à un certain terme, où on voit monter le flux, et descendre le reflux de six en six heures : cela prouient de ce qu'il est plus rapide et plus violent vers son emboucheure, qu'és endroits plus hauts et plus esloignez ; en sorte que le flux, ou le flot (comme parlent les Matelots), ne peut refouler le courant de l'eau en cet endroit. La seconde merueille est, que quoy que nous soyons à trente lieues ou environ, au-dessus de Tadoussac : neantmoins l'eau est icy haute en mesme temps, et de la mesme marée qu'à Tadoussac ; ce qui ne se trouue pas dans les autres riuieres, qui grossissent successiement, par le flux de la Mer, plus tost és lieux plus voisins de la Mer, et plus tard és lieux plus esloignez, et qui sont plus auant dans les terres.

Le sixième, nous arriuons de bonne heure à Chegoutimis, lieu remarquable pour estre le terme de la belle navigation, et le commencement des portages, c'est ainsi que nous appellons les lieux où la rapidité et les cheutes d'eau obligent les Nautonniers de mettre à terre, et de porter sur leurs espauls leurs Canots et tout l'equipage, pour gagner le dessus du Sault. Nous commençames donc en ce lieu-cy de porter reciproquement nos petits vaisseaux, qui nous auoient portez iusqu'alors, et cela, près d'une lieue de chemin. Après quoy nous rencontrons une riuere, sur laquelle nous vogasmes quelque temps ; mais il fallut dès le lendemain se charger de nostre bagage par quatre fois, et deux autres fois le iour suivant. Nous entrons en suite dans un Lac fort estroit, long d'environ neuf lieues : les Sauvages l'appellent le long Lac. Une de ses rines nous a donné giste pour la nuit

du neuvième iour : giste qu'on trouue icy par tout, basty des mains de la nature ; il est generalement commun aux hommes, aux Cerfs et aux Orignaux.

Nous nageons le lendemain sur ce Lac avec grand courage, le chemin estant beau ; mais nous ne fusmes pas longtemps sans en trouuer le bout. Il fallut se charger une autre fois de nostre bagage, que nous remismes à demi-lieuë du Lac, dans nos Canots, pour nautiger à l'ombre sur un ruisseau : les branches d'arbres des deux rives faisant comme un berceau naturel, en s'entrelassant les unes dans les autres, nous donnoient plus de peine par leur embarras, que de plaisir par leur ombrage. Nous ne fusmes pas marris d'estre contraincts de quitter ce filet d'eau, qui auoit peine de nous porter, et qui nous en donnoit aussi beaucoup ; ce fut pour entrer dans une riuere un peu plus enflée, où l'eau ne nous manqua pas en toutes façons : car les grosses ondées de pluye qui tomboient sur nos testes, nous en fournissoient plus que nous n'en auions souhaité ; cette pluye nous accompagna quasi tousiours iusqu'au Lac de S. Jean, qui est le terme de la navigation des François, personne n'ayant encore osé passer outre, soit que les chemins soient desormais trop rudes, soit qu'ils ayent esté inconnus iusqu'à present.

Ce Lac est d'un bel aspect, parsemé de quelques Isles vers son emboucheure ; après lesquelles il estend doucement ses eaux sur un beau sable, qui le termine tout en rond, tirant un peu sur l'ovale : il a sept à huit lieues de diametre. Il paroist comme couronné d'une belle forest, qui met ses riuages à l'ombre, et de quelque costé qu'on le regarde, il fait comme une scene verdoyante et comme un beau theatre naturel de vingt lieues de tour. Il n'est pas bien profond, veu la quantité de riuieres qui s'y degorgent, et qui le deuroient grossir davantage, puis qu'il n'a qu'une decharge, qui fait le fleuve du Saguené, dont il est la source.

Nos Sauvages, charmez de la beauté de ce lieu, en voulurent iouir pendant

sept ou huit iours, soit pour prendre vn peu de repos après les fatigues passées, soit pour se preparer aux futures, qui sont incomparablement plus grandes, et telles, qu'ils commenceroient à douter icy si nous les pourrions surmonter. C'est pour cela qu'ils nous conseillent de ne pas passer outre, nous assurant que les chemins estoient tout-à-fait effroyables : ils nous disent que ce ne sont que des precipices, où les François se doivent bien attendre d'y faire naufrage, puis qu'eux-mesmes, qui sont rompus dès leur ieunesse, en ces sortes de nauigations, ne laissent pas de s'y perdre quelquefois. Ce ne sont pas, disent-ils, des rapides ordinaires, mais des gouffres, barrez des deux costez de hauts rochers, plantez à pic sur la riuere, au milieu desquels, si l'on vient à manquer seulement d'un coup d'aïron, on se va briser sur vn escueil ou se precipiter dans vn abysme ; que les plus hardis d'entr'eux auoient que la teste leur tourne, quand ils passent ces torrens, et qu'ils en demeurent tout le iour dans l'estourdissement. Je veux bien croire qu'il y ait de l'amplification dans leur recit ; mais certes, ce que nous en auons veu est au-dessus de tout ce qu'on en peut penser. Nous leur repartismes que nous estions trop avancez pour reculer, et que le salut d'une ame valoit bien plus que mille vies.

Ce qui nous mit plus en peine, fut la nouvelle que nous apprismes dès l'entrée du Lac, à sçauoir : que les deputés par nostre Conducteur, qui deuoient conuoquer les Nations à la Mer du Nord, et leur donner le rendez-vous pour nous y attendre, auoient esté tuez l'Hier passé, d'une façon estonnante. Ces pauvres gens furent saisis, à ce qu'on nous a dit, d'un mal qui nous est inconnu, mais qui n'est pas bien extraordinaire parmi les peuples que nous cherchons : ils ne sont ny lunatiques, ny hypocondriaques, ny phrenetiques ; mais ils ont vn melange de toutes ces sortes de maladies, qui, leur blessant l'imagination, leur cause vne faim plus que canine, et les rend si affamez de chair hu-

maine, qu'ils se iettent sur les femmes, sur les enfans, mesme sur les hommes, comme de vrais loups-garous, et les deuorent à belles dents, sans se pouuoir rassasier ny saouler, cherchans tousiours nouvelle proye, et plus auidement que plus ils en ont mangé. C'est la maladie dont ces deputés furent atteints ; et comme la mort est l'vniueque remede parmy ces bonnes gens, pour arrester ces meurires, ils ont esté massacrez pour arrester le cours de leur mauie. Cette nouvelle eust esté bien capable d'arrester nostre voyage, si nous y eussions adiousté auant de foy, qu'on nous le donnoit pour indubitable.

Nous ne laissons donc pas de poursuivre nostre route, auancans vers l'extremité du Lac, où se decharge la riuere qui nous doit faire entrer dans vn pays iusqu'à maintenant inconnu aux François. Mais auant que d'y mettre le pied, Dieu a bien voulu que nous prissions possession, en son Nom, de ces nouvelles terres, par le baptesme de huit personnes, qu'il nous a fait tomber entre les mains, par des ressorts de sa prouidence tres-aimable : ce sont des Sauvages estrangers, originaires du pays où nous allons, dont les vns auoient hyuerné à Kebec, les autres ont esté vagabonds parmy les bois et parmy les Lacs de ces quartiers, n'ayant gardé cet Hyuer aucune residence arrestée. Dieu les a réunis bien à propos, et nous les a fait rencontrer icy, pour les faire entrer dans le bercail de l'Eglise, comme de paaures brebis errantes : quatre d'entr'eux ont esté solennellement baptisez sur le sable de ce lac, avec toutes les ceremonies que le temps et le lieu ont pu permettre ; les autres estoient ou malades, ou enfans, qu'on n'a pu apporter en la petite Chapelle champestre que nous auons dressée. Je m'imagine que les Anges du Ciel auoient les yeux collez sur ce spectacle, et qu'ils prenoient plus de plaisir à voir ces saintes ceremonies, pratiquées tout simplement dans vne Eglise de feuilles et dans vn Sanctuaire d'escorce, que celles qui se font avec tant de pompe sous le marbre et sous

le porphyre de ces grandes Basiliques de l'Europe. Le premier que nous auons baptisé, porte le nom de S. François Xavier, Patron de cette Mission ; le second, de S. Ignace : ce sont deux freres de dix à douze ans, bien instruits, et qui sçauent parfaitement leur petit Catechisme ; et comme ils estoient bien accoustumés à reciter dans la cabane, les matins et les soirs, tout ce qu'ils sçauoient de prieres, ils ont touché leur mere par leur exemple, et luy ont fait venir l'enuie de demander le baptesme, qu'elle a obtenu en mesme temps qu'eux. Ainsi doit-elle la vie de son ame à ceux à qui elle a donné celle du corps, et la mere deuiant heureusement disciple de ses enfans ; ce qui n'est pas peu admirable parmy des Sauvages, dont les enfans ne vivent pas avec moins de liberté, que les Castors et les Oiseaux.

Après ces heureux commencemens, et après en auoir rendu graces au Ciel par le Saint Sacrifice de la Messe, le dix-neufième, iour de Dimanche, dans l'Octaue du saint Sacrement, nous nous mettons en chemin pour entrer tout de bon dans les terres de Sathan.

Nous sortons donc du Lac sur vne riuiera que nous auons nommée du S. Sacrement : elle est belle, large et entrecoupée d'Isles et de prairies ; elle coule doucement, et nous porte à nostre aise l'espace de trois lieues, et plus. Nous ne iugions pas que des eaux si paisibles se pussent irriter avec tant de furie contre les rochers qui leur disputent le passage ; mais nous fusmes bientost destrompez par vn grand bruit, qui nous aduertit de bien loin, de nous preparer au trauail. De fait, nous rencontrons quatre saults les vns sur les autres, qui nous font mettre pied à terre par quatre fois ; et pendant que les Canots s'esleuent au-dessus des rapides, nous auons tout loisir de contempler ces cascades naturelles, qui causent plus de frayeur que de plaisir à ceux qui les voyent, ne paroissant que de l'escume qui tombe sur des roches qui barrent le canal, placées les vnes sur les autres, tantost en forme de marches, qui semblerent estre bien ingenieusement trauail-

lées ; tantost comme vn amas de petites Montagnes, entassées l'une sur l'autre, dont les pointes ne sortent de l'eau que pour menacer les passans d'vn naufrage.

Nous auançons en suite, près de deux lieues, sur la mesme riuiera, qui reprend sa premiere beaulté et qui marche si doucement, qu'elle paroist ne se deuoir plus iamais irriter ; mais nous rencontrons bientost vn cinquième portage, puis vn sixième, qui, nous laissant trop fatiguez, nous oblige d'y chercher hôtellerie pour passer la nuit : le bois voisin nous en fournit vne belle, bastie de grands arbres, sous lesquels le repos qu'on prend est bien plus doux que sous les lambris d'or et d'azur, où les inquietudes et les insomnies font leur sejour, bien plus ordinairement que dans le silence des forests.

Le vingtième iour depuis nostre depart de Tadoussac, l'on prend les armes en main dès le point du iour, pour aller reconnoistre vn Canot qui auoit paru le iour precedent, et qu'on iugeoit estre vn Canot d'Iroquois. Nous faisons halte pour vn peu de temps, de peur d'estre surpris de cet ennemy en quelque defilé de portage. Mais nous en auons vn autre qui nous suit de plus près ; c'est la mortalité, qui, ayant commencé à nous attaquer à Tadoussac, a passé tous les saults avec nous, et après auoir enléué la premiere fille d'vn Capitaine Nipissirien, nostre Conducteur, se iette si violemment sur la seconde, qu'en moins de deux iours, elle suit en l'autre monde sa sœur aisnée. L'affliction du pere en est telle, qu'on doute s'il nous pourra conduire iusqu'à la Mer ; du moins cet accident nous cause trois iours de retardement, pour vacquer aux pleurs accoustumés et aux funerailles.

Nous commençons le vingt-troisième iour, par trois portages assez rudes, et nous retrouvons en suite la riuiera douce à son ordinaire. Cette alternatiue a quelque chose de charmant, quand, après de grands combats, qu'on a rendus contre des bouillons importuns, on nauige sur vne eau paisible,

meslée neantmoins de nos sueurs, que la chaleur du temps et le trauail des auirons tirent de tout nostre corps. A peine auions-nous fait deux lieuës, dans cette douce amertume, qu'on nous aduertit de quitter l'auiron, et de prendre en main de longues perches pour franchir ces rapides fameux, par le recit desquels on auoit voulu nous espouuenter. Il est vray que si les eaux eussent esté hautes comme elles deuoient estre, nous eussions quasi desesperé d'en venir à bout : car outre que le courant, qui est impetueux, eust esté fort profond, les bords, qui sont presque par tout escarpez de grands rochers à perte de veuë, plantez perpendiculairement et comme à plomb, eussent esté tout-à-fait inaccessibles ; mais les eaux de ce grand torrent estant plus basses qu'à l'ordinaire, nous ont rendu ce chemin et moins dangereux, et plus facile. On s'embarque donc auant quatre heures du matin ; on combat contre les courans, contre les rochers, contre la mort, sans desister, iusqu'à cinq heures du soir, sans prendre repas, ny repos ; et après cette grande iournée, à peine a-t-on auancé de trois petites lieuës.

Le vingt-quatrième, on est encore plus matineux que le iour precedent ; aussi reste-t-il bien plus de trauail, pour passer le reste de ces courans, que nous auons nommez les rapides de S. Iean Baptiste, parce que nous les auons surmontez la veille et le iour de la Feste de ce Saint.

Le vingt-cinquième, nous nous trouuons en vn lieu où la riuere se coupe en deux branches : l'une plus large, coulant du costé droit, et l'autre plus estroite du costé gauche. Nous quittons celle-là, parce qu'elle est beaucoup plus difficile que celle-cy, qui ne laisse pas de nous donner de l'exercice, nous obligeant à nous débarquer et nous rembarquer cinq fois en peu de temps.

Le vingt-sixième est la grande iournée : car il faut porter les Canots et le bagage sur de hautes montagnes, et faire plus de chemin par terre que par eau. Ce seroit vn plaisir de marcher à l'ombre des grands arbres, et dans l'espaisseur

des bois, si on n'estoit point chargé, si les iournées n'estoient pas si longues, ou qu'on ne les fist pas à pied ; et ce seroit encore vn grand plaisir de voguer sur la riuere, si on n'y marchoit pas plus qu'on n'y nage, parce qu'il y a plus de rochers que d'eau. Vne de ces iournées semble bien longue, quand on fait tousiours, ou le mestier de marinier, ou celuy de crocheteur ; mais aussi le soir semble bien doux, et l'on s'endort bien aisément, sans autre matelas que le rocher, qui nous fut icy le terme des trauaux et des dangers, et le commencement d'un Lac, que nous auons appelé de Bonne Esperance, parce que, quand on y est vne fois arriué, les plus grandes peines cessent avec les perils.

Les trois iours suiuaus s'employent à passer des Lacs, puis à chercher, dans le bois, des riuieres, puis rentrer dans d'autres Lacs et dans d'autres riuieres, qui nous portent enfin à Nekouba, qui est, comme i'ay dit, le milieu des deux Mers, de celle du Nord et de celle de Tadoussac. Nous trouuons pour sa latitude quarante-neuf degrez, vingt minutes, et pour sa longitude trois cent cinq degrez, dix minutes, puisque de Tadoussac, tirant au Nord-Oüest quart d'Oüest, nous rencontrons le Lac S. Iean après trente-cinq lieuës du plus court chemin, et de ce Lac, dont la latitude est quarante-huit degrez, trente minutes, et la longitude trois cent sept degrez cinquante minutes, tirant encore au Nord-Oüest quart d'Oüest, nous nous trouuons icy, ayant fait enuiron quarante-cinq lieuës en ligne droite.

Au reste, Nekouba est vn lieu celebre, à cause d'une foire qui s'y tient tous les ans, à laquelle tous les Sauvages d'alentour se rendent pour leur petit commerce. Voicy l'accueil que nous firent soixante hommes, qui nous y attendoient, et qui se mirent en estat de nous recevoir à la mode du pays. Ils commencerent par des chants et par des cris d'allegresse, dont ils faisoient retentir tout le riuage, et qui, dans leur simplicité, nous faisoient plus paroistre la ioye qu'ils auoient de nostre venuë, qu'ils n'auroient fait avec des concerts

bien estudiez, et des musiques royales. Les harangues se font en suite ; et comme nous estions encore en Canot, prests à nous débarquer, l'Orateur qui portoit la parole pour tous, se plaça sur vne souche qui se trouua bien à propos au bord de l'eau, et de là, nous fit le premier compliment, et comme s'il eust esté dans vne chaire dorée, nous harangua quelque temps avec action, iusqu'à ce que le bruit des fusils, dont on nous salua par vne décharge generale, courrist sa voix, et fist la peroraison de son discours. Ce petit tonnerre ayant cessé, les chants redoublèrent pour commencer la danse, qui se faisoit par les vieillards et par les enfans pesle-mesle, mais avec telle cadence, que leur bal auroit trouué ses approbateurs en France. Nos Sauvages, qui estoient encore en Canot, respondoient à ces jeux par de semblables ceremonies, et se piquoient à qui chanteroit le mieux, du moins à qui crieroit le plus fort. Ce nous fut vn diuertissement qui nous fit oublier tout le passé ; mettant pied à terre avec ioye, après les salues redoublées de part et d'autre.

Nous saluons cette nouvelle terre, où Dieu nous a bien voulu conduire, par des chemins remplis de croix ; aussi est-ce pour la planter parmy ces forests où iamais ce bois adorable n'a paru. On ne voit rien icy de beau, rien d'attrayant : c'est vn sol sec, aride et sablonneux ; les montagnes n'y sont couuertes que de rochers, ou de petites pointes d'arbres, qui ne trouuent pas assez d'humeur dans les creuasses où ils naissent, pour grossir. L'on n'y voit ny beaux bois, ny belles terres. Les hommes de ces contrées ne scauent ce que c'est que de cultiuer la terre ; ils ne viuent que comme les oiseaux, de proye, de chasse ou de pesche ; et souuent pendant l'Hiuier, l'un et l'autre manquant, sont eux-mesme la proye de la famine ; les orignaux et les autres bestes y sont rares, parce qu'ils n'y trouuent pas où loger, puisqu'il y a si peu de bois. Les oiseaux semblent s'estre retirez de ces solitudes, tant on en voit peu. Nous trouuons vray, ce

que nous disoient nos Sauvages, que quand nous serions paruenus icy, nous aurions passé le païs des Maringoins, des Mousquites ou Cousius, qui n'y trouuent pas de quoy viure. C'est l'vniue bien de ces deserts, de ne pouuoir pas mesme nourrir ces petites bestioles, fort importunes aux hommes. L'air est icy presque tousiours embruné des fumées que causent les embrasemens des forests circonuoisines, qui, s'allumant à quinze et vingt lieues à la ronde tout ensemble, nous ont ietté leurs cendres de plus de dix lieues loin ; c'est ce qui a fait que nous n'auons que rarement iouy de la beauté du Soleil à decouuert ; il nous a tousiours paru voilé de ces nuages de fumée, et quelquefois avec tel excès, que les plus grandes esclipses de Soleil ne rendent point l'air, la terre et les herbes plus tristes, ny plus sombres. Ces embrasemens, qui sont icy fort ordinaires pendant vn mois ou deux de l'Esté, et qui nous ont fait voir quantité de forests, toutes composées de tisons esteints, entretiennent l'air dans vne si grande chaleur, et le rendent si estouffé, qu'on y a de la peine à viure. La cause de ces accidens si estranges pourroit bien prouenir de ce que les bois d'icy ne sont composez que de petits pins, de prusses et d'espinettes, tous arbres onctueux, dont la sève, sortant dehors, les enduit d'une gomme gluante et visqueuse, qui rend vne forest entiere aussi susceptible du feu, que seroit vn Nauire, par la poix et par le goudron dont il se defend contre l'eau. De là vient, qu'en ces païs, où il ne pleut presque iamais, les rayons du Soleil frappant sur ces hautes montagnes de roches, eschauffent tellement toutes ces matieres, de soy tres-combustibles, que si peu que le feu s'y mette, soit par la foudre, soit par la negligence ou par la malice de quelque Sauvage, l'on voit en vn moment des tourbillons de flammes qui roulent dans les forests et qui se iettent sur ce menu bois avec telle audité, qu'une fois, entr'autres, nous n'auons pu en defendre vn de nos Canots, qui en estant surpris, pensa nous faire faire naufrage dans le feu.

Et ce qui est bien admirable, c'est qu'à ces excès de chaleur succèdent des froids si vehemens, qu'on se sert encore de raquettes pour marcher sur les neiges dans le mois de juin : et pour n'en pas dire davantage, nous y auons remarqué que les violettes n'y viennent que cinq mois après celles de France.

Ce país, si disgracié de la nature, ne laisse pas d'auoir ses habitans, qui, ayans part à la Redemption de Jesus-Christ aussi bien que nous, meritent bien que nous leur procurions, pour les faire iouir d'un repos eternel, après tant de peines, dans lesquelles ils traisnent leur miserable vie.

Au reste, nous auons veu des peuples de huit ou dix nations, dont les vnes n'auoient iamais ny veu de François, ny entendu parler de Dieu ; les autres, qui ayant esté baptisées autrefois à Tadoussac, ou au Lac de S. lean, gémissoient depuis plusieurs années après le retour de leurs Pasteurs. Nous auons donc la consolation d'auoir fait entendre l'Euangile, pour la premiere fois, à diuerses nations, dont plusieurs enfans ont esté baptisez, plusieurs adultes instruits, plusieurs penitens reconciliez par le Sacrement de Confession, et toute cette pauvre Eglise vagabonde a esté fortement encouragée à perseuerer dans la Foy, ce qui a bien réioüy, entr'autres, vn pauvre ieune homme, qui n'attend plus que la mort, ayant vne jambe desia toute pourrie ; il a passé l'Huier tout seul en cet estat, n'ayant pour compagnie que sa femme et ses petits enfans, au milieu des forests ; il ne cessoit de soupirer après quelque Pere, et par vn instinct tout diuin, il se promettoit d'en voir vn dans peu de temps, quoy que iamais il n'en ait paru dans ces quartiers-là. Dieu luy donna le courage et les forces de se traisner iusqu'à Nekouba, sans penser y deuoir rencontrer son bonheur en nous y trouuant. Et comme il auoit desia esté disciple du S. Esprit, il fut aisé de le faire assez scauant pour participer à nos mysteres : il fut donc baptisé avec sa famille ; et rauy de cet heureux rencontre, il s'en retourna chez luy, c'est-

à-dire dans les bois, pour y continuër et perfectionner, dans l'innocence du Christianisme, la vie qu'il auoit menée iusqu'alors ; ce qui, sans doute, auoit touché le cœur de Dieu, pour mettre en chemin de salut ce pauvre estropié, par vne faueur très-signalée.

SECTION II.

Dangers sur le Chemin de la Mer du Nord.

Ces coups de Prouidence, continuent les Peres dans leur Journal, ne payent-ils pas avec vsure les peines qu'on prend d'aller si loin à la conqueste des ames ? Vn seul entretien des choses celestes, qu'on aura avec vn pauvre Sauuage au coia d'un bois ou sur le penchant de quelque rocher, vne ame gagnée à Dieu, vn enfant baptisé, vn barbare à vos pieds, qui pleure des pechez de plusieurs années, quoy que ce soient souuent des années d'innocence, donne plus de ioye que n'ont donné d'ennuis toutes les peines d'un long et penible voyage. Quand on n'auoit que cette consolation, d'honorer Dieu par le saint Sacrifice de la Messe, en des terres où iamais sa diuine Maiesté n'auoit esté loüée que par le chant des oiseaux, et par le bruit des rapides qui portent sa voix avec leurs torrens, et qui la font retentir au milieu de leurs tourbillons d'eau, certes on s'en tient trop recompensé, et il faut y auoir passé, pour concevoir le contentement qu'il y a de voir Jesus-Christ dominer, pour la premiere fois, sur vn Autel enrichy d'escorce et sous les plus fresles accidens de la nature, de le voir adoré dans des pays où le Demon a regné de tout temps avec vn empire absolu.

Cette ioye est grande, sans doute, mais aussi la grace, et bien plus la nature, demandent ce lenitif, pour ne pas succomber en vn chemin qui est tout bordé de croix et remplý de toutes sortes de dangers : car sans parler de cette maladie inconnüe et de cette cor-

ruption maligne, dont nous n'auons pu nous defendre au milieu de nos precipices, sans rien dire des escueils, qui nous preparent autant de naufrages que nous faisons de pas, sans faire mention de la famine, dont il estoit bien mal-aisé de nous defendre, estans près de deux cents ames, dont la plus grande partie n'auoit pas la moitié des provisions necessaires, en vn país qui ne fournit point d'autre mets que de la mousse ou des feüilles, et où nous aurions encore moins trouué, si la Prouidence, qui dresse des tables au milieu des deserts pour les moucherons, n'eust eu pour nous les mesmes soins qu'elle a eus pour les passereaux ; sans deduire nos autres miseres, c'estoit bien assez que l'Iroquois fust tousiours deuant et derriere nous, à costé droit, à costé gauche, et au milieu de nous : à droite, il a detruit la nation des Escuriens, comme nous dirons à la fin de ce Chapitre ; à gauche, il a taillé en pieces les François, et les Sauvages des Trois-Riuieres, qui, comme nous auons dit au Chapitre premier, alloient à Nekouba, aussi bien que nous ; derriere nous, à peine sommes-nous partis de Tadoussac, que les ennemis y arriuent, et après y auoir fait massacre de quelques François, s'ils ne viennent point sur nous, c'est que Dieu les aueugle et leur en oste la pensée ; deuant nous, et au terme de nostre voyage, qui est la Mer du Nord, l'Iroquois pretend yestre en mesme temps que nous, il est party de son país pour ce suiet, ne pouuant trouuer d'autres bornes à ses rauages que la Mer, et la plus éloignée de son país, iusqu'où ny François, ny Sauvages d'icy n'ont encore pu penetrer.

Ce n'est pas tout, nous les auons eus comme dans nostre sein et au milieu de nous. Cent quatre-vingts de ces escumeurs nous dresserent des embusches dans le Lac de S. Iean, où nous nous sommes arrestez assez long-temps pour visiter et pour consoler les restes d'une Eglise desolée ; ne nous ayant point rencontrez, ils changerent de route. S'ils nous eussent suivis et apperceus, ils nous pouuoient très-aisément def-

faire, nous prenant, ou bien lors que nous estions à combattre les bouillons d'eau, ou bien au milieu de quelque portage, lors que chacun allant et venant, chargez de Canots ou de paquets, sans armes, sans defense, lors que les femmes languissantes auoient grande peine à se traîner par les broussailles, et que les enfans ne les pouuant suivre remplissoient la forest de leurs cris.

Là les hommes semblent escalader les costeaux avec les pieds et les mains, ou bien ils se balancent sur la pointe des rochers, tout chargez qu'ils sont, pendant qu'un faux pas leur ouure vn precipice : bref l'un court, l'autre s'arreste ; l'un chante, et l'autre pleure ; tous suënt, tous plient sous le faix ; et dans ces allées et ces venuës, reiterées plus de cent soixante fois, en soixante-et-quatre portages, tout se fait à la haste, sans ordre, et dans toutes les confusions imaginables, et neantmoins necessaires en cette nature d'embarque-mens. Or, qui est-ce qui a pour lors empesché l'Iroquois de nous ioindre et de nous prendre, ou les vns après les autres, ou tous ensemble, à leur discretion ? Certes, il leur estoit aussi facile, comme il est au Chasseur de mettre la main sur de pauures oiseaux, qui se demement inutilement dans les filets. Celuy seul nous a conseruez, qui nous fait dire avec le Prophete : *Qui sperant in Domino, current et non laborabunt, ambulabunt et non deficient* ; nous nous sommes trouuez en assurance dans les perils, et en repos au milieu de nos courses, parce que toutes nos esperances n'estoient appuyées que sur Dieu, qui seul a pu nous faire échaper les mains de nos ennemis, lesquels ont ensanglanté toutes les terres, excepté celles sur lesquelles nous marchions ; ils ont enuironné toutes nos demarches.

Ce qui nous confirme dans cette verité, c'est la triste nouuelle que nous apprenons, et qui fait changer toute la face de nos affaires. On nous rapporte que l'Iroquois nous a preuenus, et qu'ayant surpris la nation des Escuriens, à quelques iournées d'icy, il l'a défaite entierement, et a ietté vn tel

effroy dans tous les peuples circonvoisins, qu'ils se sont tous dissipés, cherchant d'autres montagnes plus reculées et des rochers de plus difficile accès, pour mettre leur vie en seureté. On dit que la frayeur s'est portée iusqu'à la Mer, où nous allions, et où ces barbares prétendent bien porter, dès cette année, leur cruauté, pour pousser leur conquête aussi auant vers le Nord, qu'ils ont fait les années dernières vers le Midy.

A la nouuelle de cette Nation ruinée, si proche du lieu où nous sommes, nos Sauvages ne songent plus qu'à retourner sur leurs pas, puisque les peuples qu'ils alloient chercher, se sont dissipés : nous nous trouuons pareillement obligés de leur tenir compagnie, regrettant le tort que font les Iroquois à la Foy, en empeschant la publication, et retardant le cours de l'Euangile.

Quand il n'y auroit que cette seule consideration pour entreprendre la destruction d'un peuple qui détruit partout le Christianisme, ne seroit-ce pas vne guerre sainte et une heureuse croisade, qui peut signaler la piété, et consacrer le courage des François contre ce petit Turc de la Nouvelle-France ? Sans luy, nous auions de belles esperances pour cette Mission, non seulement parce qu'elle nous ouuroit la porte à de grands païs, et à quantité de nations, dont nous ne connoissons encore que les noms, mais aussi parce que Monseigneur l'Euesque de Petrée, dont le zele, après auoir passé les Mers, donne iusques dans le plus profond de nos forests, auoit tellement à cœur ce dessein, qu'il en a ietté les premiers fondemens, et par sa liberalité, et par le beau nom de Saint François Xauier, qu'il a donné à cette Mission ; afin que ce saint Apostre des Indes Orientales, le fust aussi des Occidentales, par le voisinage de nos Kilistinons, et de nostre Mer du Nord avec la Mer du Iapon ; mais les Iroquois sont pires que les Bonzes et que les Brachmanes ; on ne les défait pas avec la plume, mais avec les armes ; et il n'y a point de Pirates sur la Mer de la Chine, si dangereux et

dont les rauages soient proportionnément si vniuersels. Nous pensions bien éuiter leur rencontre, ayant pris ce grand détour si affreux par Tadoussac ; mais le malheur des autres, tant François que Sauvages, qui sont tombez entre leurs mains, en mesme chemin que nous, la défaite d'une des nations que nous cherchions, et les embusches qui nous ont esté dressées de toutes parts, nous font dire bien veritablement : *Misericordie Domini, quia non sumus consumpti.*

Les deux Peres ne disent rien de leur retour, parce qu'ayans repassé par les mesmes chemins, ils ont rencontré les mesmes écueils, franchy les mesmes saults, et suby les mesmes peines ; et si quelquefois le courant des eaux, avec lesquelles ils descendoient, leur a diminué le trauail, ce n'a pas esté sans leur augmenter le peril, estant chose tres-difficile de raser, avec grande impetuosité, les rochers, sans les heurter, et de courir sur le bord des precipices, sans y faire vn faux pas. La vitesse nuit en ces rencontres ; on voudroit bien demeurer plus longtemps au milieu des gouffres, qu'on ne voit pourtant qu'avec effroy ; les torrens emportent vn leger canot avec telle promptitude, qu'on compte les abysmes qu'on éuite, par les momens du iour et par les coups d'airon qu'on donne ; et à peine a-t-on loisir de reconnoistre les perils qu'on eschappe.

Mais, après tout, c'est vn plaisir de voguer ainsi, quand parmy toutes ces cheutes d'eau, on se voit soustenu des douces mains de la Prouidence de Dieu, qui fait toucher le port, lors mesme qu'on fait naufrage. C'est ce qui anime nos Missionnaires, qui ne desesperent pas de renoüer au plus tost cette Mission ; puisque nous n'auons iamais plus esperé la ruine de ceux qui en ont interrompu le cours, que maintenant. Dieu veuille donner mille et mille benedictions à nostre bon Roy ; c'est de sa piété et de sa generosité que nous attendons ce coup.

CHAPITRE IV.

Accident remarquable, arriué en la personne d'un François, à Kebec.

Le vingt-huitième iour de Ianuier dernier, trois de nos François, retournans de la chasse de l'Orignac, se trouuerent engagez de trauerser nostre grand fleue de S. Laurens, vne lieuë au-dessus de Kebec, en vne saison où les glaces, dont il estoit tout couuert, rendoient cette trauersée tres-dangereuse. Ils equipent pour cela vn vieux Canot, et l'ayant chargé de leur petit butin, ils s'embarquent, après auoir recommandé à Dieu leur nauigation, qui ne deuoit pas estre longue, mais perilleuse. Ils n'eurent pas beaucoup auancé, qu'ils se virent engagez au milieu des glaces, qui, suivant le gré des vents et de la marée, se choquent et se heurtent les vnes contre les autres avec grand bruit : les plus grosses se font souuent passage par la violence de leur poids, au trauers des petites, marchans quelquefois toutes seules ; d'autres fois elles poussent deuant elles vn amas de glaçons, laissant derriere elles la riuiera libre et decouuverte pour vn peu de temps, car d'autres les suivent, portées par l'agitation qu'elles reçoient des vents ou de leur propre pesanteur.

Nos Nauigateurs creurent se pouoir glisser entre ces bancs mobiles, et suivre quelque ouuerture ou quelque éclaircie, comme on parle icy, qui leur donnoit esperance d'entrer d'un chemin libre dans l'autre, se coulant par les passages que leur bonne fortune, et leur adresse leur fourniroit ; mais ils ne furent pas long-temps sans reconnoistre la temerité qui les auoit engagez dans ce naufrage.

Les glaçons s'estoient separez, pour leur donner vne entrée libre au milieu d'eux, et puis, tout d'un coup, se réunissant de tous costez, les renfermerent dans vne prison, d'où ils ne croyoient pas sortir que par les portes de la mort. De fait, ces pauvres captifs, se voyant

serrez de prés, iugerent qu'ils alloient estre écrasez des glaces ou engloutis dans les eaux : si bien qu'ils eurent recours au Ciel, non pas tant pour eschapper le naufrage, que pour surgir au port d'une bienheureuse éternité. Pendant leurs prieres, ils ne purent esuiter le heurt d'une glace qui brisa leur Canot, et les mit tous trois à l'eau, deux desquels, qui estoient freres, plus experts en cette sorte de marine, se saisirent de la pointe du Canot, chacun de son costé s'y tenant tellement attachez, qu'ils n'auoient quasi que la teste hors del'eau. Dans ce pitoyable estat, ils s'encourageoient l'un l'autre à tenir ferme et à ne point lascher prise ; mais les forces manquant au plus ieune, et la violence du froid, qui le saisit par tout le corps, luy engourdissant les mains : le n'en peux plus, mon pauvre frere, s'écriait-il ; adieu ! ie coule à fonds ; mon Dieu, pardonnez-moy mes pechez, faites-moy misericorde, receuez ma pauvre ame. Et en disant cela, il dispa-roist.

Son frere, plus robuste que luy, ayant resisté dauantage au froid, fut heureusement abordé d'une glace, sur laquelle il se lança adroitement, comme sur vn azile d'où il pouuoit attendre la mort plus paisiblement, ou le secours, si la Prouidence luy en vouloit enuoyer. Elle n'y manqua pas : ayant poussé ses plaintes iusques à l'un des bords de la riuiera, on eut moyen de l'aller chercher pendant la nuit ; en sorte qu'il fut heureusement deliuré d'un danger qu'il estimoit inéuitable.

La fortune du troisième est bien plus admirable, aussi est-ce pour luy proprement que se fait ce Chapitre. Cet homme, auant que de s'embarquer, ayant les yeux plus ouuerts au danger que les deux autres, reclama l'assistance de la sainte Vierge, avec vne grande ferueur. Il entra dans le Canot comme dans vn cercueil ; c'est l'opinion qu'il auoit de cet embarquement, auquel il resista long-temps, enuiseageant vne mort toute certaine dans vne entreprise si hazardeuse. Il fallut pourtant suivre ses compagnons, et malgré

qu'il en eust, prendre l'auiron en main, qu'il fut contraint de quitter bientost, lors que la glace vint rompre le Canot. Se voyant sans batteau, il se iette à la nage, quoy qu'il ne creust en aucune façon se pouoir sauuer. Il n'auoit pas beaucoup auancé, quand tout d'un coup il sentit sous ses pieds vne glace sur laquelle, par vne merueille bien grande, il se trouua debout ; mais cette glace estoit si foible et si petite, qu'elle ne le pouuoit pas soutenir hors de l'eau : il enfonce donc avec elle, mais seulement iusqu'aux genoux.

A cet accident inopiné, il iugea bien qu'il y auoit quelque chose de diuin, et que la sainte Vierge, à laquelle il auoit eu recours, prenoit soin de luy. Il demeura neantmoins cinq heures en cette posture, tout debout, les deux pieds dans l'eau glacée, se balançant de costé et d'autre au gré de son glaçon, ne voyant tout autour de soy que des precipices, ausquels il s'alloit abismer, si le pied luy glissoit tant soit peu, ou s'il manquoit d'un point, de se tenir parfaitement dans l'équilibre, posture à la verité bien gesnante et bien difficile à tenir long-temps. Or, comme ses pieds s'engourdissoient peu à peu, par la vehemence du froid, il sentoit bien qu'ils luy defailloient, ou pour mieux dire, qu'il ne les sentoit presque plus. Son recours, dans cette extremité, fut encore à sa bonne Mere, qu'il ne pria iamais plus ardemment : Ma chere Maistresse, luy disoit-il, hé quoy, m'abandonnez-vous ainsi, après auoir fait miracle pour me mettre en l'estat où ie suis ? Si vous voulez que ie meure, i'en suis content, ie vous offre ma vie pour satisfaire à la Iustice de vostre Fils ; priez-le qu'il me pardonne mes pechez ; s'il faut mourir, comme ie voy bien qu'il le faut, ie vous prie que ce soit entre vos bras, afin que vous receuiez mon dernier soupir.

On ne peut croire combien on est deuot, et combien on est eloquent en ces extremitez ; il semble que la veuë d'une mort affreuse délie la langue, ouure l'esprit, et rende diserts les plus stupides : il n'y a sorte de prieres que

nostre pauure Navigateur n'employe pour obtenir de la Vierge quelque bon port. Cependant sa glace le soutenoit tousiours, coulant entre deux eaux, suivant le cours de la marée. Ie ne sçay si cette premiere glace en alla ioindre vne seconde, ou si cette seconde, bien plus forte et plus espaisse, marchant à fleur d'eau, se vint ioindre à la premiere ; mais ie sçay bien que ces deux glaces se collerent, et se ioignirent ensemble si proprement, pour son secours, qu'il se trouua assis sur cette seconde glace, dont le heurt assez doux luy ayant fait plier les genoux, il se trouua placé comme dans vne chaire. Voilà un secours du Ciel bien fauorable ; mais hélas ! ce pauure homme n'en peut plus. Que faire en cet estat, pendant l'horreur de la nuit ? la bise luy souffle au visage, et luy gele tout le corps ; il est assis sur vne glace au milieu d'un grand fleuve dont le courant l'escartoit tousiours des bords, et le traisnoit par le milieu de mille abismes à vne mort certaine. Il redouble ses cris et ses prieres, iusques à ce que le froid, luy tranchant la parole, l'interdit de ses sens. C'est lors que la Vierge tousiours sainte et tousiours bonne, fit un coup de sa main aussi estonnant, qu'il est miraculeux. Elle endormit ce pauure homme sur ce lit de glace, mais d'un sommeil si paisible, qu'il fut porté avec le flux et le reflux de la marée, depuis enuiron le Cap-Rouge iusqu'au milieu de l'Isle d'Orleans, d'où il retourna iusqu'à Kébec, ayant fait dix ou douze lieues de chemin, voguant toute la nuit au milieu de cent precipices, sans les connoistre, et sans estre interrompu dans son sommeil. Admire qui vouldra ce rencontre, il passe le prodige. Il estoit couuert de neiges, des frimats et des tenebres de la nuit. Ce sont les habillemens que Dieu donne à la Mer, selon Iob : *Cum ponerem nubem vestimentum eius, et caligine illud quasi pannis infantie obuoluerem.* Il fut neantmoins éveillé par l'effort d'une tentation de desespoir, dans lequel le Diable le vouloit precipiter, comme dans le plus profond de tous les gouffres ; mais l'ayant surmontée

par les prieres qu'il adressa à sa Libératrice, il se rendormit tout de nouveau, comme s'il eust eu la teste sur vn cheuet bien mol : il passa le reste de la nuit dans ce sommeil miraculeux, allant et venant avec ses deux glaces. Le matin, le bruit et les cris de ceux qui le cherchoient, l'éueillèrent : ils le trouuerent assis sur la glace, comme sur le theatre de la Prouidence ; il en pouuoit bien faire vne Chaire de Predicateur, pour publier les merueilles de sa deliurance, et les bontez de la sainte Vierge, qui sçait faire d'un abisme vn lieu d'assurance pour le salut de ses Seruiteurs.

Ceux qui sçauent combien le froid est piquant en Canadas, pendant l'Hiuer, notamment au mois de Ianuier, iugeront aisément que cet homme, demeurant si long-temps dans les eaux et sur les glaces, deuoit perdre les pieds et la vie. En voicy vne petite preuue : vn François disant à vn sien Camarade, qu'il geloit plus fortement en Canadas, qu'il n'y faisoit froid, adiousta qu'il ne croyoit pas qu'un homme pust aller, pieds nuds, d'un lieu qu'il luy nommoit, à vn autre assez peu éloigné, et retourner sur ses pas, sans que les pieds luy gelassent. L'autre repartit, qu'il gageroit du contraire : la gageure se fit ; et en suite le plus hardy met bas ses souliers et ses chausses, et court tant qu'il peut au lieu marqué, qui estoit la maison d'un François. Quand il y fut arrivé, il crie qu'il n'en peut plus : on luy met promptement des linges chauds à l'entour des pieds et des iambes ; il se couche dans vn lit, cede la victoire à son camarade, aimant mieux perdre la gageure que les pieds ; ce qui luy seroit arriué, s'il fust retourné au terme d'où il estoit party, éloigné seulement d'environ deux ou trois cents pas. Faites maintenant comparaison de l'un avec l'autre, et benissez la sainte Vierge de ses bontez.

CHAPITRE V.

Fuite merueilleuse d'un François, échappé des mains des Iroquois.

Puisque l'Empire de la Mere de Dieu, selon les Saints, s'estend sur toutes les creatures, les feux ne releuent pas moins de son domaine, que les eaux ; il ne luy couste pas plus d'esteindre des flammes, que de dissoudre les glaces. La neige et les charbons ardents luy rendent également hommage. Elle porte sa main dans les abismes et dans les brasiers, pour y secourir ses seruiteurs. Comme nous l'auons veüe au Chapitre precedent, tirer obeissance des eaux et des glaces, nous verrons en celui-cy les feux et les flammes trauailler pour elle, et seruir à son triomphe : c'est en la personne d'un des prisonniers faits à Montreal, vers la fin de l'Hiuer.

Ce pauvre homme ne fut pas plustost entre les mains des ennemis, qu'il se ietta de tout son cœur en celles de la sainte Vierge, par vne promesse qu'il luy fit, de ne brusler point d'autre feu que de celui de son amour, si par son moyen, il pouuoit éuiter celui des Iroquois. Il y est neantmoins destiné, et si les soins de cette bonne Mere ne surpassoient infiniment ceux de ces cruels bourreaux, il ne l'auroit iamais échappé, tant on estoit soigneux de conseruer cette pauvre victime, qui deuoit mourir mille fois en chemin, auant que de consommer cet ardent sacrifice. Il estoit lié d'une façon nouvelle pendant toutes les nuits, et ces esprits barbares, trop ingenieux à inuenter de nouvelles miseres, fendoient à demy de gros bois, puis mettoient entre deux, dedans les fentes, les mains et les pieds de leur captif. Ces bois ouuerts par force, venant à se resserrer, luy donnoient vne gesne et vne torture horrible, et luy faisoient ietter des cris pitoyables tout long de la nuit, desquels ces barbares n'estoient non plus touchez, que s'ils eussent eu des cœurs de tygres, et des ames de rochers. La douleur du pa-

tient estoit augmentée par la rigueur du froid, n'estant couché, en cette posture, que sur la neige ; et comme les prisonniers sont depouillees de leurs habits, quand on les prend, on les laisse nuds, ou pour le plus, on les reuest de méchans haillons, qui sont pour l'ordinaire si peu de chose, qu'il s'en est trouué qui, pour se defendre du froid, se couvroient la nuit de bois pourry, de mousse et de ioncs ; n'est-ce pas là estre reduit à vne misere extreme ? Elle est encore plus grande en nostre François, par la cruauté de son Maistre, lequel, de peur que sa proye ne luy eschappast, se couchoit toutes les nuits sur ses pieds, ainsi enlacez dans ces entraues, afin d'estre reueillé, s'il venoit seulement à branler pendant son sommeil.

Ce tourment dura long-temps, parce que les Victorieux, de guerriers se firent chasseurs, et se détournèrent de leur route, pour trouver meilleure chasse ; ce qui allongeoit les peines du prisonnier, qui gémissoit, pendant le iour, sous les fardeaux qu'on luy mettoit sur le dos, comme s'il eust esté vne beste de charge, et la nuit, sous les pieces de bois qui l'étreignoient si fort, que le repos de la nuit luy estoit plus intolérable que le travail du iour. Ses peines croissoient le soir, à mesure qu'il approchoit du bourg, où il devoit trouver la fin de ses maux dans la fin de sa vie : c'est ce qui le fit resoudre à faire vn effort pour s'échapper de leurs mains. Après auoir renouellé ses vœux à la sainte Vierge, il fit si bien vne nuit, qu'il détourna doucement son homme de dessus ses pieds, sans qu'il l'éveillast, et s'estant dégagé de sa torture, s'enfonça dans le bois, et courut à perte d'haleine par les broussailles et par les halliers, ne s'arrestant point ny à chercher les chemins, ny à eniter les mauuais pas. Mais hélas ! ce pauvre homme, après auoir bien couru, ou plustost tournoyé, se trouua iustement au lieu d'où il estoit party. La frayeur le saisit à la veuë de ses bourreaux, desquels il pensoit estre bien loin ; il s'élance donc au plustost d'vn autre costé, et se

met à courir encore avec plus de vitesse qu'il n'auoit fait. Sa crainte ayant redoublé, l'auoit rendu plus leger, et ne luy faisoit point craindre de s'enfoncer, tantost dans les neiges fonduës, tantost dans des eaux glacées, tantost se heurtant la teste contre les arbres, tantost les pieds contre les cailloux ; pourueu qu'il courust et qu'il s'éloignast de ses ennemis, rien ne luy coustoit. Enfin, le petit iour commençant à poindre, il creut quasi qu'il estoit conduit par quelque prestige, ou trompé par quelque illusion, apperceuant encore la cabane d'où il estoit sorty après tant de courses, et tant de fouruoyemens. Il iugea que c'estoit fait de luy ; et plustost pour differer sa prise, que dans l'esperance d'échapper, il monta sur vn arbre, duquel il pouuoit contempler tout ce que faisoient les Iroquois ; il vit leur estonnement, quand ils s'apperceurent, au point du iour, de sa fuite. Il leur entendit faire les cris pour se mettre en campagne ; il les consideroit allant et venant tout autour de luy, suiuant ses traces assez bien marquées sur la neige ; et pour lors, il reconnut que son malheur pourroit bien estre cause de son bonheur, à raison que par tous les tours et détours qu'il auoit faits, ses pistes estoient tellement confonduës, que les Iroquois s'y perdoient, et ne scauoient de quel costé le poursuiure, dans la confusion de tant de pas marquez, qui retournoient les uns sur les autres, sans ordre et sans suite.

Le laisse à iuger de quelle crainte il estoit saisi pour lors, au haut de son arbre, puisqu'il ne falloit qu'vne ceillade pour le perdre. Il a auoué depuis, que la peur, iointe au grand froid qui luy auoit gelé tout le corps, lui faisoit craqueter les dents, si fort et avec tant de bruit, qu'il ne doutoit pas que cela seul ne fust capable de le decourrir, si la sainte Vierge, qui l'auoit fait perdre heureusement dans ses égaremens, ne l'eust conserué miraculeusement, le déroband à la veuë de ceux qui le cherchoient, aux yeux desquels il estoit exposé. Le iour et la nuit se passerent dans ces frayeurs mortelles ; mais le

lendemain, tout le bois d'alentour estant dans vn profond silence, il iugea qu'il pourroit descendre avec assurance, pour voir si sa fuite seroit plus heureuse de iour que de nuit. Comme il auoit pris garde au chemin que tenoient les Iroquois en leur depart, il prend tout l'opposite, et marche à grand pas, fuyant et s'approchant en mesme temps de son malheur : car plus il se reculoit des vns, plus auançoit-il vers les autres. Il se ietta enfin, sans y penser, dans les mains d'une autre bande d'Iroquois, qui ne manquerent pas de le bien garrotter, comme vn captif repris.

Mais on a beau faire, il n'y a point de chaisnes que la Vierge ne puisse briser, elle se iouë des grilles de fer, elle ouure les cachots quand il luy plaist : aussi fit-elle euader, pour la seconde fois, son seruiteur ; lequel se défit si adroitement de ses liens, qu'il se trouua pour la seconde fois en liberté. Il fit alors vne belle et bonne resolution de si bien prendre garde à soy, qu'il ne tombast plus dans les pieges qu'il auoit échappez.

Il quitte les grands chemins, si toutes-fois on peut appeller chemins de grandes forests où l'on ne voit ny route, ny sentier ; il cherche à s'égarer soy-mesme, il se veut perdre, de peur d'estre trouué par vne autre escouade de ces barbares, que ce pauvre homme s'imaginoit tousiours voir deuant soy ; le moindre souffle des vents luy faisoit peur, prenant à chaque moment ces sifflemens de l'air, pour la voix des Iroquois ; sa crainte trop ingenieuse luy changeoit quelquefois les arbres en hommes, et leurs branches en espées ou en fusils. Il fut plusieurs iours dans ces inquiétudes, auançant tousiours, et tirant vers Montreal. La Prouidence luy fit rencontrer, par bonheur, vn pied, ou plustost vn os sec d'Orignac, qu'il suçà et rongea quelque temps ; en suite de quoy il se vit reduit à ne viure que de feuilles et de bourgeons d'arbres ; il ne gistoit iamais le soir, sans trouuer avec soy deux mauuaises hostesses, la faim et la crainte. Neantmoins, comme la nature tire des forces de sa foiblesse, dans ces

extremitez, il estoit tousiours plein de courage, et animé d'une ferme esperance que la Vierge, qui luy auoit fait échapper tant de perils, auroit soin iusqu'au bout de son salut. Il marchoit fortifié de cette pensée, s'approchant de plus en plus de son terme, où il aspiroit plus fortement, que les Matelots n'aspirent au port ; il arriua qu'il luy fallut monter vn petit tertre pour gagner sa route ; mais voicy de nouveaux malheurs. En mesme temps qu'il montoit d'un costé cette colline, la mesme bande d'Iroquois, dont il s'estoit échappé la premiere fois, montoit de l'autre, retournant de Montreal, où elle auoit fait tout de nouveau des prisonniers ; de sorte que, par vn rencontre de hazard, des plus inesperez qu'on puisse voir, il se trouua iustement avec eux au sommet de cette petite montagne ; il les voit, et en est veu, avec vne surprise égale des deux costez : des accidens si inopinez les iettoient tous dans l'estonnement et dans l'admiration ; ce qui n'empescha pas qu'on ne se saisist au plustost de cet infortuné. Ses forces estoient épuisées, son visage déterré, sa couleur de cendre et de mort ; son corps n'estoit plus qu'un squelette uiuant, il n'auoit plus de voix, que pour plaindre son malheur et pour gemir sur ses miseres ; et neantmoins on le lie, on le garrotte, on redouble ses chaisnes, comme si ce demi-mort eust pu rompre des liens redoublez, et s'euader du milieu d'eux comme vn phantosme : il s'euade pourtant, et les rompt, non point par violence, mais par adresse. Ce fut plustost la main puissante de sa Libératrice, qui les brisa : car prenant auantage de sa foiblesse il feignit d'estre malade, et de tomber en conuulsion, qui prouenoit, leur disoit-il, de ce que les esprits vitaux et animaux estoient violentez par tous ces bandages, dont on le serroit si fort aux mains et aux pieds. Il sceut si bien dissimuler, refusant toute sorte de nourriture, et peignant sur son visage comme des émotions d'un homme furieux, qu'il persuada ce qu'il pretendoit, à scauoir : qu'on ne le serrast pas si fort, afin que

les conduits des esprits demeurassent libres ; c'estoit à dessein de se mettre luy-mesme en liberté, comme il arriua en effet par vne merueille qu'il ne peut pas luy-mesme assez admirer : il s'échappa donc pour la troisième fois, mais heureusement, puisqu'il ne fit plus aucun mauuais rencontre.

Et voilà comme ce fauory de la Providence et de la Vierge se rendit à Mont-real, où il a reconnu sa Liberatrice, s'acquittant de son vœu, et luy faisant publiquement ses remerciemens.

CHAPITRE VI.

Autres accidens arriuez à quelques François et Sauvages captifs.

Nous auons sceu depuis l'an passé, qu'un des dix-sept François de Mont-real, qui signalerent leur courage dans le combat du Printemps, ayant receu vn coup de fusil dans la teste, qui fit resoudre les ennemis à le ietter au feu, desesperant de le pouoir mener en vie iusques dans leur país ; nous auons sceu, dis-ie, que ce François ne fit pas moins paroistre de pieté que de constance dans son supplice, ayant tousiours accompagné ses tourmens de ses prieres. Estant dans les feux, il ne cessoit de faire sur soy le signe de la Croix, consacrant ainsi ses flammes, et les rendant bien precieuses et bien éclatantes, par vne pieté qui ne s'éteignoit pas avec sa vie. Il fit bien plus : car ayant proche de soy vn Huron, compagnon de ses peines, il voulut qu'il le fust aussi de son merite ; mais ne sçachant pas sa langue, et desirant pourtant l'exhorter à mourir ensemble, dans la profession du Christianisme, comme ils auoient esté faits captifs pour sa defense, la Charité le rendit industrieux et sçauant en mesme temps, car faisant à diuerses reprises le signe de la Croix, il luy parloit par ce beau geste, et de son bras et de ses yeux, au defaut de

sa langue ; il l'encourageoit par signes, par ceillades et par quelque begayement, à faire comme luy : *Charitas nunquam excidit, siue linguæ cessabunt, siue scientia destructur.*

Vn autre François, pris aux Trois-Riuieres, et conduit à Agnié, bourgade des Iroquois, fut assez heureux dans son malheur, pour obtenir de ces barbares, qu'ils changeassent le feu en captiuité : il fut donc condamné à mener vne vie tres miserable ; mais comme il auoit esté fort maltraité en chemin, et qu'il estoit tout tronçonné, ceux à qui il fut donné pour esclau, le trouuerent si hideux, qu'ils le destinerent au feu, comme indigne de viure parmy eux. Il entend donc sa sentence, n'estant criminel, que parce que ses ennemis auoient esté trop cruels ; et sa misère, qui deuoit fléchir des cœurs de tygre, les aigrissant dauantage, fit, d'un suiet de compassion, un suiet de leur rage.

Neantmoins ce pauvre homme, qui ne viuoit plus que de la moitié de soy-mesme, ne pouoit perdre l'amour du peu de vie qui luy restoit : voyant donc ses gardes endormies, la nuit qui precedoit son execution, il s'échappe et s'enfuit dans les forests, où il fut dix iours à viure comme les Orignaux, et à ne manger que des feuilles de bois blanc, soustenant ainsi des os animez d'une vie pire que la mort, mais plus douce que le feu ; il ne s'échappa pas pourtant, car ayant esté repris, il fut incontinent ietté dans les flammes, qu'il souffrit avec vne resignation vrayement Chrestienne.

Les Agniehronnons emmenoiert, il y a quelque temps, vne pauvre Huronne en captiuité, et comme ils trauersoient vn Lac, ils furent surpris d'une tourmente, qui fit blesmir ces malheureux à la veüe du naufrage et de la mort. La pauvre femme n'eut pas tant peur de l'eau que du feu, elle voyoit la mort venir avec complaisance ; mais pour s'y preparer, et la recevoir en priant Dieu, elle se mit à genoux dans le canot, posture qui luy cousta la vie, ou plutost qui luy fut vne source d'un beau martyre ; car les Iroquois, soit par mo-

querie d'une si sainte ceremonie, soit qu'ils pensassent qu'elle vouloit, par ce bransle, faire verser le Canot, pour les engoulir avec elle dans un mesme naufrage, ils la traitterent avec des rigueurs qui ne sont pas croyables : ils la garrottoient pieds et mains, et l'attachoient par ses cheveux iour et nuit, en une rude et penible posture, iusqu'à ce qu'estant arriuez au bourg, ils mirent fin à ses maux et à sa vie, couronnant ses souffrances d'une mort bien precieuse.

Voicy comme Dieu traite bien plus doucement de pauvres captifs, et comme il les console dans leur esclavage et dans leurs chaines, leur enuoyant iusqu'à des Anges de paix, à peu près comme il les enuoyoit dans les cachots des Martyrs, pour encourager ces premiers Athletes de l'Eglise, dans leurs combats. Un bon Chrestien Huron, estant pris par les Agniehronnons, et tous les soirs, estant mis à terre comme sur un cheualct, pour y passer la nuit, dans toutes les gesnes et les plus cruelles tortures, se consoloit, s'entretenant avec Dieu, et le priant avec autant plus d'ardeur, qu'il ne trouuoit point d'autre lenitif à ses douleurs, que dans la pensée de l'éternité et des choses celestes. Une fois qu'il estoit dans le fort de ses prieres et de ses peines, deux Anges se presenterent à luy, sous la figure de deux François bien faits, et tout couronnez de gloire, et par leur seule veüe le charmerent si doucement, qu'ils l'endormirent, pour luy faire voir des merueilles, dont son esprit attaché à la chair et dependant des phantosmes materiels estoit incapable. Dans ce rauissement donc, plustost que dans un sommeil, il se vit enleué par ces deux Anges, sur le haut d'une montagne, au pied de laquelle s'ouurit tout d'un coup un grand abysme de feu, avec des ondes de flammes, qui sembloient se deuoir porter iusqu'aux nuées, tant elles estoient grosses : ce n'estoient que bouillons sur bouillons, mais tous de feu, des gouffres qui se perdoient dans d'autres gouffres, et des labyrinthes engagez dans d'autres labyrinthes de souffre embrasé, où il vit des hommes en quantité, mesme

de sa connoissance, qui, par les horribles contorsions de leurs membres, et par leurs grincements de dents, faisoient assez paroistre l'excès de la douleur qu'ils souffroient. Il distingua fort bien entre tous les autres, un Huron, tué peu auparauant par les Iroquois, lequel, pendant sa vie, n'estoit pas des plus feruens à la priere, et qui ne pousoit point du milieu des flammes, de plus hauts cris, que ceux par lesquels il se plaignoit de soy-mesme, et de sa lascheté à entendre la parole de Dieu, dont il auoit fait trop peu d'estat.

Pendant que cet homme extasié, s'occupoit à ces funestes spectacles, il fut aduertý de leuer les yeux en haut pour se repaistre d'une plus douce contemplation. De fait, il vit tout le Ciel comme à découuert, avec des beautez telles, qu'il confesse n'auoir point de paroles pour les expliquer : une de ses plus sensibles ioyes, pendant cette agreable vision, fut de contempler des ames s'elever avec une belle pompe de gloire, dans ce lieu de delices, parmi lesquelles il en reconnut cinq, dont la vie auoit esté irreprochable, et dignes, disoit-il, d'estre du nombre des Robes noires. Ainsi l'Innocence et la Vertu trouuent place dans les bois de nos Sauvages, aussi bien que dans les Cloistres des Religieux. Nous ne sçauons pas le temps que dura l'heureux transport de ce bon Huron, car il ne le sçait pas luy-mesme, et ne l'a trouué que trop court. Ce que nous sçauons, c'est que depuis cet accident, tel qu'il puisse estre, il sanctifie ses chaines par des prieres continuelles ; il ne cesse de porter ceux qui sont captifs avec luy, à consacrer leurs miseres : en un mot, il fait de sa captiuité une Academie de toutes les Vertus.

Une pauvre Huronne estoit sans doute de la trempe de cet homme, quand estant esclaué dans Agnié, il y a quelques années, elle fit à la venue d'un de nos Peres dans le bourg, une chose, dont on trouue peu d'exemples parmi les meilleurs Chrestiens. Sa ferueur l'emportant, elle s'alla ietter deux fois à l'eau, en un temps bien froid, pour pas-

ser deux riuieres, et courir au plus tost aux pieds du Pere, afin de recevoir le Sacrement de Penitence, et se conioûir avec luy de sa venuë. Le Pere tout ioyeux, trouua dans cette barbarie, vne Eglise captiue, mais feruente et si constante en la Foy, qu'il s'y fait des Assemblées secrettes de Chrestiens, dans quelque cabanne champestre, escartée du bruit et de la veuë des Iroquois; là, ces bons Hurons font ensemble leurs prieres; ils s'exhortent les vns les autres à conserver leur Foy plus precieusement que leur vie, et nous donnent quelque idée de ces cryptes et de ces lieux souterrains, que la primitiue Eglise faisoit les depositaires des plus sacrez de nos mysteres, lors que la persecution l'obligeoit de ne les confier qu'aux grottes et aux cauernes.

A plus de quatre cents lieuës d'icy, dans nos grands bois, les Anges ont veu et admiré vne pauvre Eglise fugitiue, qui cherchoit quelque azyle, après la destruction des Hurons, dans laquelle elle auoit tout perdu, horsmis la Foy. Vn braue Vieillard estoit le Pasteur de ce troupeau vagabond; il le conduisit bien loin, au trauers de plusieurs grandes forests, jusqu'à des Peuples infideles, nommez Rigneronnons, qui sembloient, par leur esloignement, estre hors des prises de l'Iroquois. Ce Moyse, ce Conducteur du petit Peuple de Dieu, y faisoit toutes les fonctions de Curé, avec des soins capables de rair le Ciel, et tous les Anges, qui voyoient vn Sauvage faire le Predicateur, l'Euesque, et le Pasteur vniuersel de son Eglise. Il les assembloit tous les Dimanches, leur enseignoit à faire les prieres, les preschoit et les catechisoit; il vsoit de reprimande enuers les vns, de paroles plus douces enuers les autres, selon les diuers besoins, mais avec vn zele à qui Dieu auoit donné tant d'autorité, que ces bonnes gens alloient à luy tout simplement, et luy declaroient avec candeur les pechez qu'ils auoient commis toute la semaine, comme ils auoient coustume de le faire à leur Confesseur, auant que l'Iroquois eust frappé et tué les Pasteurs, et dissipé toutes les Oüailles.

Si ce cruel ennemy de la Foy ne retardoit point nos courses, s'il ne hordnoit pas nos desirs, nous trouuerions bien d'autres merueilles dans toutes ces pauvres Eglises, ou captiues, ou errantes, ou fugitiues, qu'on peut bien nommer les Eglises souffrantes, disons mieux, triomphantes, puisqu'on trouue vn Paradis dans des cabannes enfumées, et dans le creux des forests; ie veux dire que la ioye, dont Dieu détremppe les peines de ces pauvres Chrestiens, et les douceurs de deuotion dont il assaisonne leurs miseres, les fait triompher dans leurs souffrances, et souffrir comme s'ils triomphoient.

Mais, quoy que nos ennemis nous empeschent d'aller par tout, pour recueillir des fruits si doux et si meurs, nous n'auons pas laissé cette année, malgré tous les Iroquois et tous les Demons, d'estendre nos Missions dans les quatre parties de ce Nouveau-Monde, et d'aller quasi par tout chercher ces pauvres brebis errantes. Au Midy, le Pere Simon le Moine est allé chez ces mesme Iroquois, peut-estre pour arrouser de son sang ces terres que nous auons baignées de nos sueurs. Au Couchant, le Pere René Menard est à plus de trois cents lieuës d'icy, ou mort, ou vif: car depuis deux ans qu'il est entré dans cette grande Moisson, nous n'en auons pas pu scauoir de nouuelles; c'est assez que sa vie soit immolée à toutes les miseres imaginables et à mille sortes de morts, pour le salut de ces Infideles. Au Nord, les deux Peres, dont nous auons décrit le voyage au Chapitre troisième, ont poussé leur pöinte aussi loin que la famine et l'Iroquois l'ont permis. A l'Orient, tirant au Nord, le Pere Pierre Bailloquet a donné jusqu'à l'emboucheure de nostre fleuüë S. Laurent, à cent soixante lieuës d'icy: il y a visité sept ou huit Nations différentes, les Papinachiois, les Bersiamites, la Nation des Monts pelez, les Oumamiouek, et autres alliées de celle-cy. C'est là que les vns ont pressé le Pere de les baptiser, croyant bien meriter ce bonheur, puisqu'ils auoient appris d'eux-mesmes les prieres, sans autre

Maistre que le S. Esprit, par le rencontre de quelques Sauvages Chrestiens ; les autres luy ont présenté leurs enfans pour recevoir le saint Baptesme de ses mains, ne iugeans pas les leurs assez saintes pour ce sacré Ministere ; les autres ont rallumé dans leurs cœurs le feu de deuotion, qui ne s'esteint pas tant par la vehemence des froids et par l'abondance des neiges, que par le grand esloignement des Eglises et des Pasteurs.

A l'Orient encore, tenant vn peu du Midy, l'Acadie iouët des trauaux du Pere André Richard, et a esté sanctifiée par la mort du Pere Martin Lyonne, qui est assez precieuse pour faire la closture de ce Chapitre.

Il estoit seul de Prestre, dans l'habitation qu'on appelle Chedabouctou, où vne certaine maladie contagieuse s'estant mise, luy donna beau suiet d'exercer son zele, et d'assister les malades, les moribonds et les morts, estant tout seul en ce quartier-là, et travaillant avec tous les soins d'un feruent Missionnaire. Le mal sembloit quasi l'espargner seul, lorsqu'il agissoit avec plus de furie sur tous les autres ; mais, soit qu'il ne se pust faire, qu'une telle contagion ne se communiquast à celui qui se donnoit avec quelque excès, à ceux qui en estoient infectez, soit que Dieu voulust recompenser tant de bons services rendus à ces malades, par la maladie mesme, comme il a souuent donné pour recompense la gloire du Martyre à ceux qui auoient fait des Martyrs par leurs exhortations, quoy qu'il en soit, le Pere fut frappé du mal, mais le dernier de tous par Prouidence, afin que la gloire qu'il auoit de mourir de cette maladie commune, ne fist point tort au salut des affligez, et qu'il pust rendre les derniers deuoirs à tout son troupeau, auant que de rendre le dernier soupir. Il ne deuoit pas consommer son Martyre de Charité, ny plus tost, parce que sa gloire n'auroit pas esté toute consommée ; ny plus tard, puisque, n'ayant fermé ses yeux qu'après les auoir fermés à tous les malades, on peut dire qu'il finit la maladie, et que Dieu l'appella à soy pour

couronner ses trauaux, puisqu'il n'y auoit plus à acquerir de nouvelles Couronnes. Pour conclusion, la charité du prochain luy donna le coup de la mort et de la vie. On luy vint dire qu'une personne vn peu esloignée estoit frappée du mal : il quitte tout, il y court, trauersant vn ruisseau gelé, la glace rompit sous ses pieds, il tombe en l'eau, il en sort vne partie du corps tout mouillé et tout gelé ; il poursuit sa route sans changer, ny sans se seicher ; il assiste son malade, le console, le met en bon estat ; la fièvre le prend en suite, et dans deux iours vn abcez qui s'estoit formé dans son corps, par trop de travail et trop peu de nourriture, se creua, et l'emporta au lieu du repos, le seizième de Ianuier, de cette année mil six cent soixante-et-vn.

CHAPITRE DERNIER.

Dernieres Nouuelles des Iroquois:

Comme le dernier Vaisseau, qui est venu cette année mouiller à nostre rade, estoit prest de leuer l'ancre, et que nous faisons nos derniers Adieux, il parut vn Canot qui venoit des pais plus hauts, et qui, à force de rames, se hastoit de nous apporter des nouuelles du Pere Simon le Moine, et de tout ce qui s'est passé à Onnontaghé, touchant la deliurance des Captifs François, pour lesquels, en partie, il auoit entrepris ce perilleux voyage.

A cette nouuelle, que nous n'esperions plus, nous pouons nous écrier avec le Prophete, que Dieu, qui a fait éclore vn Monde du fond du neant, tire encore tous les iours la vie du sein de la mort, puisqu'il ressuscite nos esperances, lors que nous les croyions plus abbattuës.

Non seulement le Pere est en vie ; non seulement il l'a procurée, et la liberté tout ensemble, à plusieurs pauvres François ; non seulement vne bonne par-

tie des Iroquois semble se jeter à nos pieds, se croyant obligé d'implorer nostre secours contre de puissans ennemis que Dieu leur a suscitez ; mais voilà de plus l'ouverture de ces belles Missions Iroquoises ressuscitée : la porte paroist plus grande que iamais, et il ne tient plus qu'à des Ouuriers, pour aller au plus tost cueillir les fruits de ces belles terres, arrousées de tant de sang innocent, et consacrées par les sueurs des Ouuriers Euangeliques, qui ont pris les premieres peines à la culture de cette Vigne.

Le peu de temps qui reste auant le depart du Vaisseau, empesche de mettre en ordre tous les memoires que nous en venons de recevoir ; peut-estre que la confusion ne déplaira pas, et qu'on prendra plaisir de voir dans divers fragmens de Lettres, combien la Prouidence a trauaillé pour nous donner plus que nous n'esperions.

Lettre du Pere Simon le Moine, écrite au Reuerend Pere Hierosme Lalemant, Superieur des Missions de la Compagnie de Iesus, en la Nouvelle-France.

De la Chapelle d'Onnontaghé, ce vingt-cinquième d'Acoust, et onzième de Septembre mil six cent soixante-et-vn.

MON R. PERE,

Pax Christi,

On pensoit à Kebec, que tout fust desesperé, et on me dit à l'oreille, sur le point que ie mettois le pied dans le bateau : Il n'y a plus rien à faire ; et cependant voicy deux Missions qui nous tendent les bras : vne icy, et l'autre à Sonnontouan ; tant il est vray que c'est Dieu qui fait nos affaires, qui ne doiuent estre que les siennes ; ie l'ay bien reconnu en tout mon voyage, dont voicy la suite.

Le lendemain de nostre depart de Montreal, qui fut le vingt-et-vnième de Iuillet, de cette année mil six cent soixante-et-vn, nous fismes rencontre

d'un canot Agnieronnon, qui nous attendoit à l'affust, et qui alloit défaire vn de nos canots, qui de bon rencontre se mit à crier. Nous arrestons là iusqu'au soir, à dessein de détourner cet orage au-delà de nos terres. Ils receurent d'abord nos presens, mais enfin ils nous les rapportèrent, avec promesse de ne leuer la hache que contre leurs anciens ennemis.

A trois iours de là, au-dessus des rapides, vingt-quatre guerriers d'Onneïout, en trois Canots, nous ayant découverts le soir de deuant, firent leurs approches toute la nuit, et sur la Diane coururent sur nous, les armes à la main, avec leurs liens, pensans nous faire leurs prisonniers. Mais ayant reconnu leur méprise, les plus effrontez me vinrent entourer, armez de haches et de cousteaux, qu'ils me presentoient à la gorge, pour m'en percer ; ce qui obligea nos Ambassadeurs de leur parler, avec deux colliers de porcelaine, pour détourner leur hache de dessus ma teste, et de dessus celle des François de Montreal et autres habitations. Ils promirent d'abord de ne passer pas outre ; mais leur Chef me vint réveiller la nuit, pour dire à mes conducteurs qu'il leur rapportoit leurs presens, et qu'il les asseuroit, avec vn petit present de porcelaine, qu'il alloit poursuiure la guerre contre ses anciens ennemis.

Sur l'Ontario, qui est le grand Lac des Iroquois, nous faisons rencontre de trois Canots d'Onneïout, qui vont en guerre, disent-ils, vers les Nez-percez. Ils dirent à nos gens pour nouuelle, que les Andastogheronnons (Sauages qui habitent proche de la Nouvelle Suede) auoient tué fraîchement dans leurs champs, trois de leurs Oïogouenronnons.

A Otiatanhegué, où est le premier débarquement, nous couchons avec vn Canot d'Onnontagheronnons de huit ou dix hommes, qui alloient suiure en guerre trente autres des leurs, conduits par Orreouati, qui va venger à Montreal l'affront qu'il croit auoir receu pour y auoir esté detenu en prison.

Ce fut icy que ie receus les premieres

caresses de ces peuples, qui m'environnerent de grandes chaudières pleines de Sagamité de toutes façons.

A deux lieues du bourg, nous faisons rencontre d'un Capitaine nommé Garacontié, qui est celui chez qui nos Peres et moy avons pris logis toutes les fois que nous sommes venus en ce pays-cy. C'est un esprit bien fait, d'un bon naturel, qui aime les François, et qui en a ramassé jusques à vingt dans son bourg ; les tirant, les uns des feux des Agnieronnons, les autres de la captivité ; de sorte qu'ils le regardent comme leur Pere, leur Protecteur, et l'azile unique qu'ils ont dans cette barbarie. C'est luy donc, qui a entrepris la deliurance de tous ces pauvres Captifs François, et qui ménage la paix entre sa Nation et la nostre. Et c'est pour cela qu'il est venu deux lieues au-devant de moy, accompagné de quatre ou cinq autres des anciens, honneur qu'ils n'ont jamais coutume de rendre aux autres Ambassadeurs, au-devant desquels ils se contentent d'aller un petit demy-quart de lieue hors du bourg.

Desormais ce ne sont plus qu'allées et venues du menu peuple, qui borde toute cette espace de deux lieues, me mangeant des yeux, et n'estant jamais assez contents de m'avoir veu. C'est à qui prendra plus belle place, pour me regarder passer ; c'est à qui nettoiera les chemins, à qui m'apportera plus de fruits, à qui me donnera plus de bons iours, et à qui criera le plus haut, pour marque de réjouissance ; on m'attend d'aussi loin qu'on me voit, et on me mesure depuis les pieds jusque'à la teste, mais avec des œillades gracieuses et toutes pleines d'affection ; et si tost que j'ay passé, ceux qui m'ont veu quittent leur poste, pour courir loin devant moy, pour retenir encore place, et me voir passer une seconde, une troisième et une dixième fois. Ainsi, je marche gravement entre deux hayes de peuples, qui me donnent mille benedictions, et qui me chargent de toutes sortes de fruits, de citrouilles, de meures, de pains, de fraises, et autres. Je faisois mon cry d'Ambassadeur en marchant,

et me voyant proche du bourg, qui ne me paroissoit presque point, tant les pieux, les cabanes et les arbres estoient couverts de monde, je m'arreste avant que de faire le premier pas qui me devoit donner entrée dans le bourg ; puis ayant fait en deux mots mes remerciemens de ce bon accueil, je poursuy mon chemin et mon cry.

Mon hoste Garacontié, plus glorieux que moy de cette belle reception, voulut ménager les esprits de sa Nation, qui pourroient entrer en jalousie de ce qu'ils n'auroient pas de part à cette nouvelle paix. C'est pour cela qu'il me conduisit droit dans la cabane de ces personnes-là, et non pas dans la sienne, afin de leur donner le premier honneur de me loger, et de leur oster tout suiet d'enuie, du bonheur qu'il devoit avoir d'estre mon hoste.

Cependant, il prepare dans sa propre cabane une Chapelle, il la dresse sans pierres de taille et sans charpente. Nostre Seigneur, qui veut bien se placer sous les especes du pain, ne dédaigne pas de loger sous des escorces ; et le bois de nos forests ne luy est pas moins precieux que les Cedres du Liban, puisqu'il fait le Paradis partout où il se trouve. Nostre Garacontié ne pensoit pas me pouvoir rien faire de plus obligant, et de vray je laisse à juger quelle consolation ce fut pour moy et pour nos pauvres François captifs, et pour bon nombre d'anciens Chrestiens Hurons, de nous voir tous assemblez au milieu de cette barbarie, y faire nos deuotions, et y celebrer le plus Auguste de nos Mysteres.

Par un heureux rencontre, je trouve icy moyen de parler aux cinq Nations Iroquoises, que Dieu a sans doute ramassées, par leurs députés, pour entendre les paroles de salut, que je leur porte de sa part.

Ce fut le douzième d'Aoust, que tous les Anciens estans convoquez au Conseil, par le son d'une cloche, on les exhorte à me prestier l'oreille ; on fait les cris par tout, et tous se rangent dans la cabane où je suis logé, qui est une des plus vastes du bourg.

Le prie Dieu avec la plupart de nos François, pour commencer le Conseil, et ie parle à toute l'Assemblée, partie en leur langue, partie en Huron : C'est à toy, ô Onnontagheronnon, que i'adresse ces quatre paroles.

Premièrement : Ton Fils, l'Oïogouenronnon, m'a dit qu'il est député de ta part, pour réunir nos deux testes, celle d'Onontio et celle de Sagochiendagueté (c'est-à-dire, pour faire la paix entre le François et l'Onnontagheronnon) : qu'en est-il ? On me répond, que cela est ainsi, et ie fais mon present.

Secondement : Il m'a de plus asseuré qu'il auoit commission de me dire, que si tost que ie rendrois tes enfans, les Oïogouenronnons qui estoient captifs à Montreal, tu me rendrois pareillement les miens, qui sont les François que tu tiens icy en captiuité. Le feras-tu ? Ouy, me dit-il. Je fais vn second present.

Troisièmement : Tu m'as fait dire encore, que tu mettois en ma disposition les ossemens de tes morts, pour les enfouir si auant dans la terre, qu'on en perdist à iamais la memoire. C'est à toy reciproquement, que ie presente les os de mes neveux, tuez dans les dernieres guerres, afin que tu les enseuelisses dans vne mesme fosse avec les tiens, et qu'il ne soit plus parlé ny des vns, ny des autres. En es-tu content ? Ouy.

Et toy, Sonnontouaeronnon, est-il vray ce que tu m'as fait dire par ces memes Ambassadeurs Oïogouenronnons, que tu voulois estre de la partie, et que tu voulois aller en Ambassade vers Onontio, pour luy demander de ses neveux, qui aillent prendre logis chez toy, en signe de parfaite reconciliation ? Es-tu dans cette pensée ? Il me répond qu'ouy : et ie luy donne vn beau collier.

Pour l'Agnieronnon, adioustay-ie, il veut tousiours faire le méchant et le superbe ; ie ne luy parle pas publiquement, puisqu'il parle en cachette, et qu'il fait des presens sous terre, pour me faire tuer ; mais il trouuera à qui parler.

Après auoir deduit ces cinq paroles.

avec les presens accoustumez, ie tachay de leur parler le plus fortement que ie pu, du Paradis, de l'Enfer, du Fils de Dieu, et des autres mysteres de nostre Religion. Je fus écouté avec respect et avec attention. Le Sermon finy, l'assemblée se retira, après les ceremonies ordinaires et après les complimens reciproques, qu'on se fait les vns aux autres, dans ces Conseils.

Quelques iours après, les Anciens estant de nouveau conuoquez, on me declara :

Premierement : Qu'on relaschoit sept prisonniers François, qui estoient à Onnontaghé, et deux à Oïogouen ; que pour les autres, ils resteroient avec moy pendant l'Hiuier, et qu'on iugeoit leur demeure encore necessaire, pour des raisons d'Estat.

Secondement : Que nostre hoste Garacontié, remeneroit luy-mesme à Montreal ces neuf François, et qu'il seroit déclaré le Chef de l'Ambassade, qu'on preparoit vers Onnontio.

En troisieme lieu : Que le Sonnontouaeronnon se mettroit de la partie, et que dans dix ou douze iours, il viendrait ioindre les Ambassadeurs d'Onnontaghé, pour aller tous de compagnie vers les François. Quoy que ce me fust vn morceau assez difficile à diger, de voir la moitié de nos François arrestez, il m'en fallut pourtant passer par-là, quelque instance que i'aye pu faire, et quelques menaces mesme, dont ie me sois seruy. Je me suis consolé, sur la parole qu'on m'a donnée, de les remener au Printemps prochain.

En voilà donc neuf, sur qui le bonheur tombe, et qui se mettent ioyeusement en chemin, sous la conduite de nostre Garacontié, pendant que les autres, au nombre de dix, restent assez contens d'acheuer icy leur Purgatoire, aussi long-temps que Dieu voudra. Ils font grand profit de leurs miseres pour l'éternité, leurs liens les attachent fortement à la vertu, et ils font profession publique, nonobstant leur seruitude, de viure dans la liberté des Enfans de Dieu, comme le fit paroistre vn d'eux, il n'y a pas long-temps, qui estant sol-

licité au mal par vne impudente, non seulement la rebuta, mais il la précipita du haut en bas de la cabane, avec vne hardiesse qui ne ressembloit pas le captif. Les autres s'efforcent aussi de sanctifier leur esclavage ; et quelques-uns d'eux ont eu le bonheur de mettre en Paradis de petits enfans, leur ayant administré le saint Baptême, auant que d'expirer. Leur assiduité à venir prier Dieu, réueille puissamment mes laschetes ; quand ie ne serois icy que pour leur administrer les Sacremens, ie m'estimerois trop bien employé.

Les captifs François des Agnieronnons ne sont pas moins vertueux, mais plus misérables. Voicy quelques Lettres que j'ay receuës de leur part, par lesquelles on iugera de leur misere et de leur vertu.

Les premieres sont d'un ieune enfant de famille, pris cet Esté aux Trois-Rivieres : il est bien fait, delicat, et estoit toutes les delices de sa mere, à laquelle il écrit aussi ; il se nomme François Hertel. Voicy donc comme il parle.

*Copie de deux Lettres, écrites d'Agné,
sur de l'escorce, au Pere le Moine,
qui estoit à Onnontaghé.*

MON R. PERE,

Le iour mesme que vous partistes des Trois-Rivieres, ie fus pris sur les trois heures du soir, par quatre Iroquois d'en bas : la cause pour laquelle ie ne me fis pas tuer, à mon malheur, c'est que ie craignois de n'estre pas en bon estat. Mon Pere, si ie pouvois auoir le bonheur de me confesser, si vous veniez icy, ie croy que l'on ne vous feroit aucun mal ; et ie croy que ie m'en retournerois quand et vous, si vous pouviez venir icy. Je vous prie d'auoir pitié de ma pauvre Mere, bien affligée : vous sçavez, mon Pere, l'amour qu'elle a pour moy. J'ay sceu par un François, qui a esté pris aux Trois-Rivieres, le premier iour d'Aoust, qu'elle se porte

bien, et qu'elle se console dans la pensée que ie me retrouveray auprès de vous. Nous sommes trois François, qui auons icy la vie : ie me recommande à vos bonnes prieres, particulièrement au saint Sacrifice de la Messe. Je vous prie, mon Pere, de dire vne Messe pour moy. Je vous prie de faire mes baise-mains à ma pauvre Mere, et la consoler, s'il vous plaist.

Et plus bas :

Mon Pere, ie vous prie de benir la main qui vous écrit, et qui a un doigt bruslé dans un Calumet, pour amande honorable à la Maïesté de Dieu, que j'ay offensé ; l'autre a un pouce coupé. Mais ne le dites pas à ma pauvre Mere.

Mon Pere, ie vous prie de m'honorer d'un petit mot de vostre main, et me dire si vous viendrez auant l'Hiver.

Vostre tres-humble et
tres-obeïssant seruiteur,

FRANÇOIS HERTEL.

*Vne autre du mesme, sur un papier
d'enveloppe de poudre.*

MON R. PERE,

Je vous prie de me faire l'honneur de me récrire, et de donner la Lettre à celui qui vous rendra celle-cy. Mandez-moy si vous viendrez auant l'Hiver. J'ay eu la consolation de trouuer icy un de vos Breutaires, qui me sert pour prier Dieu. Mandez-moy, s'il vous plaist, en quel temps vous pourrez estre icy. Je vous prie de faire mes baise-mains à tous les RR. Peres des Trois-Rivieres et de Kebec, que ie prie de se souuenir de moy au saint Sacrifice de la Messe ; et vous particulièrement, en attendant que j'aye le bonheur de vous reuoir.

Je demeure,
Mon Pere,
Vostre Seruiteur,

FRANÇOIS HERTEL.

Celle qu'il écrit à sa Mere.

MA TRES-CHERE ET
TRES-HONORÉE MERE,

Je scay bien que ma prise vous aura bien affligée ; ie vous demande pardon de vous auoir desobey. Ce sont mes pechez qui m'ont mis en l'estat où ie suis. Vos prieres m'ont redonné la vie, et celles de Monsieur de S. Quentin, et celles de mes sœurs. L'espère que ie vous reuerray deuant l'Hiuier. Ie vous prie de dire aux bons Confreres de N. Dame, qu'ils prient Dieu et la Sainte Vierge pour moy, ma chere Mere, et vous, et toutes mes sœurs.

C'est vostre pauvre

FANCHON.

Voicy vne autre Lettre qui nous apprendra des choses tres-dignes d'estre sceuës, touchant les Iroquois Agnieronnons : l'ingenuité avec laquelle elle est couchée, nous fait moins douter de la verité de ce qu'elle dit :

*Lettre d'un François captif chez les
Agnieronnons, à un sien Amy,
des Trois-Rivieres.*

MON CHER AMY,

Ie n'ay plus presque de doigts, ainsi ne vous estonnez pas si j'écris si mal. J'ay bien souffert depuis ma prise ; mais j'ay bien prié Dieu aussi. Nous sommes trois François icy, qui avons esté tourmentez ensemble, et nous nous estions accordez, que pendant que l'on tourmenteroit l'un des trois, les deux autres prioient Dieu pour luy, ce que nous faisons tousiours : et nous nous estions accordez aussi, que pendant que les deux prioient Dieu, celui qui seroit tourmenté, chanteroit les Litanies de la Sainte Vierge, ou bien l'*Aue Ma-*

ris stella, ou bien le *Pange lingua*, ce qui se faisoit. Il est vray que nos Iroquois s'en moquoient, et faisoient de grandes huées, quand ils nous entendoient ainsi chanter ; mais cela ne nous empeschoit pas de le faire.

Ils nous faisoient danser autour d'un grand feu, pour nous faire tomber dedans ; ils estoient tout autour du feu plus de quarante, et nous iettoient à grands coups de pied, les uns vers les autres, comme vne balle dans un ieu de paume, et après qu'ils nous auoient bien bruslez, ils nous mettoient dehors à la pluye et au froid. Ie n'ay iamais ressenty si grande douleur, et neantmoins ils n'en faisoient que rire. Nous prions Dieu de bon courage, et si vous me demandez si ie n'auois point d'impatience, et si ie ne voulois point de mal aux Iroquois, qui nous faisoient tant de mal, ie vous diray que non, et qu'au contraire, ie priois Dieu pour eux.

Il faut que ie vous dise des nouuelles de Pierre Rencontre, que vous connoissiez bien : il est mort en Saint. Ie l'ay veu pendant qu'on le tourmentoit, iamais il ne dit autre chose que ces mots : Mon Dieu, ayez pitié de moy, qu'il repeta tousiours iusqu'au dernier soupir.

Connoissez-vous Louys Guimont, pris cet Esté ? Il a esté assommé de coups de bastons et de verges de fer ; on luy en a tant et tant donné, qu'il est mort sous les coups ; mais cependant, il ne faisoit que prier Dieu, tellement que les Iroquois enragez de le voir tousiours remuer les léures pour prier, luy couperent toutes les léures hautes et basses. Que cela est horrible à voir ! et neantmoins il ne laissoit pas encore de prier ; ce qui dépitâ tellement les Iroquois, qu'ils luy arracherent le cœur de la poitrine, encore tout viuant, et luy ietterent au visage.

Pour Monsieur Hebert, qui estoit blessé d'un coup de fusil, à l'épaule et au bras, il a esté donné aux Iroquois d'Onneiout, là où il a esté poignardé à coups de cousteaux, par des yurogues du país. Pour le petit Antoine de la Meslée, ce pauvre enfant m'a bien fait compassion,

car il estoit deuenu le valet de ces barbares, et puis ils l'ont tué à la chasse, à coups de cousteau aussi.

Il y a bien d'autres François encore captifs ; ie ne vous en écry rien, car ce ne seroit iamais fait. Il en vient icy quasi tous les iours, et puis mes doigts me font grand mal. C'est grande pitié de nous voir, nous autres qui auons la vie, car ils font plus d'estat de leurs chiens que de nous, et nous sommes bien-aises quelquesfois de manger le reste des chiens. En venant icy, quoy que nous eussions tous les pieds écorchez, ils nous faisoient pourtant marcher nuds pieds, et nous chargeoient de tous leur paquets, et nous hastoient d'aller à coups de bastons, comme on feroit vn cheual. Quand ils rencontroient quelques-vns de leurs gens, ils nous arrachoint des ongles deuant eux, pour les bienveigner ; mais nous priions tousiours Dieu, et ces barbares s'en mocquoient tousiours. Priez bien Dieu pour moy, car i'en ay bon besoin. On dit que le Pere le Moine est à Onnontaghé, pour faire la paix ; il ne la fera iamais avec les Iroquois d'icy, car ils disent qu'ils n'en veulent point, et ils ne regardent les François que comme des chiens ; et neantmoins on ne croiroit iamais combien peu ils sont, ils n'ont iamais esté deux cents hommes ensemble dans le país. Leurs trois bourgs n'ont point de palissade, si ce n'est par-cy par-là, des bastons gros comme la iambe, au trauers desquels on peut bien passer. Si le Pere le Moine pouuoit me deliurer d'icy, il me feroit vne grande charité, et aux autres François qui sont icy : car nous sommes bien miserables, et bien dignes de compassion. Les Hollandois ne veulent plus nous deliurer, car il leur couste trop ; et au contraire, ils disent aux Iroquois qu'ils nous coupent bras et iambes, et nous tuent là où ils nous trouuent, sans se charger de nous. Je me recommande à vos bonnes prieres et à celles de tous nos bons amis. Je ne peux m'empescher de pleurer bien fort, en leur disant ce dernier Adieu : car ie ne sçay ce que ie deuendray.

Celuy qui a escrit cette Lettre, en a esté heureusement le Porteur luy-mesme, reconnaissant la Sainte Vierge pour sa Liberatrice, au seruice de laquelle il s'estoit engagé d'un vœu tout particulier. C'a esté par le moyen de Garacontié qu'il a esté tiré des mains des Agnieronnons, et remis entre les nostres. Il ne cesse de faire l'Eloge de cet obligeant Barbare, et de raconter à tout le monde ses infortunes et sa deliurance. Mais voyons le succès de l'Ambassade, que Garacontié a entrepris avec les Sonnontouaeronnons vers nos François.

Ils s'embarquerent vers la my-Septembre à Onnontaghé, pleins de ioye et surtout les neuf François qu'ils remenoient, et qui commencerent dès lors à respirer un air plus libre, ne se souuenans presque plus des miseres de leur captiuité ; quand voilà qu'ils firent rencontre d'une bande de guerriers Onnontagheronnons, qui rapportoient quelques cheuelures Françaises ; et l'un d'eux estoit couuert d'une robe noire, qu'il monstroient par parade, et dont il se glorioit comme d'un illustre trophée. A cette veüe, nos François, comme s'ils eussent esté frappez d'un coup de foudre, virent toutes leurs esperances abattuës ; surtout, sçachant que celuy qui portoit cette soutane estoit un Capitaine considerable, nommé Orreouati, qui, ayant esté detenu dans les fers de Montreal, il y a deux ans, et s'en estant échappé, auoit voulu venger sa detention, par la mort de quelques François considerables, comme de vray il auoit fait, par le massacre de Monsieur le Maistre, Prestre, des dépouilles duquel il s'estoit habillé, ainsi que nous auons dit au Chapitre premier. Les Ambassadeurs ne furent pas moins surpris à ce rencontre que les François. On fait halte, on tient conseils sur conseils, on delibere iour et nuit. Quelle assurance, disent les Sonnontouaeronnons, d'aller à Montreal, où le sang d'une Robe noire tout fraichement répandu, ne nous menace que de fers et de prisons ? Les Ambassadeurs d'Onnontaghé ont bien plus suiet de craindre, puisqu'ils sont plus

coupables, ceux de leur Nation estant les meurtriers. Les vns et les autres commencent à faire les malades, pour se dégager d'une Ambassade si perilleuse. C'eust esté vn plaisir à nos François, de voir ces tristes contrefaits, si eux-mesmes n'eussent pas esté saisis d'une veritable tristesse ; et l'on peut dire qu'ils furent veritablement malades de voir ces maladies feintes, qui les alloient replonger dans vne malheureuse captivité, et peut-estre dans la nécessité de mourir du mal d'autrui.

Neantmoins Garacontié, Chef de l'Ambassade, se resolut de passer outre, s'assurant bien que les François, qui restoient à Onnontaghé avec le Pere le Moine, luy estoient vne assez bonne caution pour mettre sa vie en seureté, veu mesmement qu'il alloit mettre en liberté neuf François. Quand nos Captifs virent sa resolution, ils receurent autant de ioye que s'ils fussent sortis d'un naufrage ou d'un tombeau. Cette ioye se ralentit bientost, à la veuë d'une autre bande de Guerriers Onneioutonnons, qui alloient tout de nouveau fondre sur nos habitations. Garacontié bien en peine, tasche de parer à ce coup, iugeant bien que la paix qu'il alloit porter aux François, ne seroit pas bien receuë, si elle estoit meslée de sang par cette nouvelle guerre. Ce fut donc, à force de presens, qu'il détourna d'un autre costé la hache de ces soldats. Enfin s'estant fait vn passage libre au milieu, il se rendit, le cinquième d'Octobre, à Montreal, où la ioye fut grande de voir neuf François échapper des feux : on les receut comme des morts ressuscitez.

Ils furent aussitost à l'Eglise, pour remercier l'Authéur de leur liberté, et protester aux pieds des Autels, qu'après Dieu, ils estoient redeuables à la Sainte Vierge, de leur vie, et que les vœux qu'ils luy auoient faits, ou de ieusner tous les Samedis, ou de luy reciter certaines prieres tous les iours, ou d'imiter sa pureté par le vœu de chasteté, auoient fait des miracles pour leur conservation.

Après les embrassemens mutuels et

les accolades, qui furent trempées de larmes de ioye, ils raconterent toutes leurs auentures, qui meritoient bien d'estre écoutées, si nous auions autant de temps pour les écrire, qu'ils ont d'enuie de nous en faire part. Surtout ils ne se pouuoient taire sur le bon traitement qu'ils ont receu des Onnontaghe-ronnons ; ils racontoient avec plaisir toutes les caresses qu'on leur faisoit, tous les festins auxquels ils estoient inuitez, la ioye qu'on prenoit à les voir, et la charité qu'on exerçoit sur eux, pour les bien habiller, les bien loger et leur fournir toutes sortes de commoditez, dont la vie sauage est capable. Ce qu'ils prisoient le plus, c'estoit la liberté, avec laquelle ils s'assembloient tous les iours, dans vne cabane dont ils faisoient vne Chapelle ; et là, tantost ils s'exhortoient les vns les autres à la crainte de Dieu, et à se conseruer dans l'innocence, puisqu'ils n'auoient pas de Prestre pour se confesser ; tantost ils faisoient leurs prieres, non seulement en particulier, mais tous ensemble et tout haut ; tantost ils faisoient retentir le bourg des Cantiques de l'Eglise, des Litanies de la Vierge, qu'ils chantoient avec admiration du peuple ; et tout cela, dans vn silence et dans vn repos aussi grand que s'ils eussent esté au milieu de Kebec. Souuent ils trouuoient leur nombre grossi de plusieurs Sauuages, surtout de quelques familles Huronnes, qui, à leur exemple, faisoient vn second Chœur de Musique, bien melodieux et bien agreable aux oreilles de Dieu, qui receuoit en mesme temps les vœux et les prieres de plusieurs langues bien differentes.

L'ame de tout cela estoit Garacontié, qui retiroit des mains des Agnieronnons et des autres Iroquois, tous les Captifs François qu'il pouuoit, en ayant ramassé iusqu'à vingt dans son bourg, où ils auoient toute liberté de viure en bons Chrestiens. Il faisoit mesme qu'ils se ressentissent de la Feste du Dimanche, par quelque traitement extraordinaire, et par quelques petits festins auxquels il les inuitoit, pour augmenter la solemnité du iour, par vne si charitable

ceremonie. Aussi l'appelle-t-on ordinairement le Pere des François, qui n'ont pas manqué à son arriuée à Montreal, de luy rendre la pareille, et à son départ l'ont caressé si extraordinairement, que tous luy faisoient quelque liberalité, iusqu'aux enfans mesmes, desquels il estoit rauy de recevoir des poignées de farine, ou des épics de bled d'Inde, dont ces petits innocens se chargeoient, pour en charger son Canot. Il fut salué, en s'embarquant, d'une décharge generale de fusils, qui tirerent de toutes parts, non plus pour tuer l'Iroquois, mais pour l'honorer ; le canon mesme honora le depart de celui contre qui il auoit esté braqué iusqu'alors.

Mais voyons, en peu de mots, le sujet de son Ambassade, et le dessein de treize beaux presens qu'il étala avec magnificence, et qui, tout riches qu'ils pussent estre, ne nous estoient pas si precieux que les neuf François, dont il rompit les liens par vn beau collier de porcelaine, nous assurant qu'au Printemps prochain, nous le reuerriions avec les dix François restez à Onnontaghé. Il protesta, par vn second present, qu'il les auoit reseruez pour ennoblir l'Ambassade qu'il proiettoit de faire, luy, et le Sonnontouaeronnon, pour lier tous ensemble avec nous vne ferme paix, laissant à part l'Agnieronnon, qui veut la guerre absolument, resolu de vaincre ou de perir.

Par vn autre collier, il nous presente les clefs de son bourg, et de ceux d'Oïgoen et de Sonnontouan, afin d'y entrer avec toute assurance, pour y publier la Foy et pour y redresser les mazzures des Eglises, que les malheurs du temps ont ruinées.

Par vn autre, il inuite les François à venir demeurer chez luy en bon nombre, pour ne faire plus qu'un peuple de François et d'Iroquois ; et pour ne faire regner qu'une Religion sur l'Ontario et sur nostre grand fleuve, et pour réunir, par vne alliance veritable, la France avec l'Amerique. Voilà, en substance, les proiets de son Ambassade. Le Printemps prochain nous donnera plus de

ioir dans cette affaire. Nous ne croyons pas de leger, quoy que nous écoutions de bon cœur ces paroles de paix : ce beau nom est si aimable, qu'il ne nous peut pas déplaire, mesme dans la bouche des fourbes et de nos ennemis. Il est vray que si nous ne regardons que le passé, nous deuons tout craindre pour le futur : car nous ne nous sommes pas encore oubliez de l'acte tragique qu'ils ont exercé sur nos pauvres Hurons, ioignant la perfidie à la cruauté, et massacrant les Oüailles entre les bras du Pasteur. Nous nous souuenons bien des conseils secrets, qui ont minuté nostre mort dans Onnontaghé, lors que nous estions établis chez eux, et qu'ils nous obligerent de fuir, pour n'estre pas homicides d'une cinquantaine de François qui nous auoient confié leur vie. Nous sauons que l'Onnontaghe-ronnon a tousiours passé pour fourbe, comme l'Agnieronnon pour cruel, et que ces deux qualitez ne se perdent guere qu'avec la vie ; nous voyons quasi les mesmes procedures, et par les mêmes personnes qui nous ont trompez si solennellement, il y a quatre ans. Nous sçauons encore, que lors mesme que le Pere le Moine monte de Montreal à Onnontaghé, vne bande de Guerriers descend d'Onnontaghé à Montreal, où elle immole à sa fureur vn Prestre, pendant qu'un Pere s'immole luy-mesme chez eux à leur caprice. Enfin, nous voyons bien que, pour neuf captifs Oïgouenronnon que nous rendons, on nous rend neuf François ; mais les dix qui restent dans la captiuité, ne nous deliurent pas de la crainte de quelque trame, qui peut s'ourdier à nostre insçeu, mais non pas sans que nous en ayons quelque défiance.

Après tout, Dieu est le Maistre des cœurs : il y peut planter la sincerité, au lieu des souplesses ; il peut faire succeder la verité à la fourbe ; les Iroquois ont tousiours trompé, mais peuent-ils pas ne plus tromper ? Ils ont tousiours machiné nostre perte, peut-estre craignent-ils à present la leur si fortement, qu'ils trouuent leur conser-

uation dans la nostre. Ils ont des ennemis si puissans, qu'ils sont bien-aisés de nous auoir pour amis.

Quoy qu'il en soit, nos Missionnaires se sont heureusement exposez pour le salut de leurs ames ; ces hazards sont de recherche, ils font toucher le port dans le naufrage, et trouuer la vie dans la mort.

Mais auant que de finir, iettons encore vne fois la veuë sur tant d'incidens si inesperez, et faisons les reflexions suivantes.

La premiere : Que de deux mille Iroquois ou enuiron qu'il y a, en voilà quinze ou seize cents qui mettent les armes bas, ou pour tousiours, ou du moins pour vn temps ; pendant lequel nous n'en auons plus que quatre à cinq cents sur les bras, qui ont eux-mesmes à dos trois Nations differentes, les Abnakiouis, les Mahingans, et ceux qu'on nomme du Leuant, contre lesquels ils reprennent la guerre tout de nouueau, estant si superbes, qu'ils ne nous croient pas dignes d'estre mis au nombre de leurs ennemis.

La seconde est : Que nous ne doutons point, que ce ne soit vn coup du Ciel qui a fait, bien à propos, diversion d'armes, et qui a suscité pour nous les Andastogueronnons, Sauvages bellicieux, et redoutez de tout temps des Iroquois superieurs, contre lesquels la guerre s'échauffe si fort, que nous n'auons plus que les Agnieronnons et les Onneïoutonnons contre nous, qui n'est que la moindre partie des Iroquois.

La troisième : Que cette plus petite partie des Iroquois ne laisse pas de nous estre la plus redoutable, puisqu'elle seule a fait, cette année, quasi tous les rauages dont nous auons esté desolez. Ce sont les Agnieronnons qui ont fait couler le feu et le sang aux enuiron de Kebec ; ils ont fait vne solitude de Tadoussac ; ils ont infesté toute l'Isle d'Orleans, surtout par le massacre de Monsieur le Seneschal Delauson, et de ses genereux compagnons ; ils ont fait gemir les Trois-Riuieres, ils y ont meslé les larmes des pauvres meres avec le sang de leurs enfans, qu'ils ont, ou

tuez, ou enleuez ; ils ont ensuite poussé leurs victoires et leurs dégasts iusqu'à Montreal, et ont chargé les échafauts d'Agnié d'un si grand nombre de Captifs François, qu'il n'y en auoit iamais tant paru. Et tout cela s'est fait en moins de quatre mois, par vne bande ou deux, de ces Iroquois inferieurs, qui feront desormais beau ieu pour nous couper tout commerce avec les Superieurs, et pour nous empescher de iouir des fruits de la paix qui se presente, si vne main puissante ne les arreste.

La quatrième : Qu'il semble que l'heure est venuë, en laquelle Dieu nous met dans vne heureuse necessité de ruiner à cette fois cette Nation, qui s'opiniastre si fort à nostre ruine. Nostre vie n'a esté iusqu'à maintenant, qu'une vie de miracles, pour ainsi dire ; et nos efforts n'ont esté que comme ceux d'un moribond, qui sont plustost des symptomes de mort, que des marques de santé. Nous auons languy iusqu'à present, et nous nous voyions mourir piece à piece, à mesure que nos ennemis se fortifioient de nostre foiblesse, et qu'ils s'engraisoient de nostre sang. Mais puisque les vns ont vne si forte partie sur les bras, du costé de la Nouvelle Suede, qui les oblige de chercher un azile chez nous, presque à mesme temps qu'ils nous obligent d'en chercher dans les grottes et dans les rochers les plus escartez, et que les autres nous offrent leur protection avec leur païs, il en reste si peu, que nous ne serons plus excusables deuant Dieu, dont la gloire y est si fort interessée, ny deuant les hommes, qui soupirent depuis longtemps après ce changement de fortune, si nous ne pressons bien fort le secours que nous attendons de France, pour nous oster cette épine du pied, qui retarde le progrès de la Foy, et l'establisement de la Colonie.

La cinquième : Si nous ne sommes secourus presentement dans vne si fauorable conioncture, les ennemis se pourront rallier, et nous perdront en suite de fond en comble. Il est plus aisé de guerir un malade, que de resusciter un mort. Que si nous domptons cette petite poignée de superbes,

nous nous rendrons Maistres de toutes les autres Nations circonuoinnes qui craindront, par la cheute de ce Colosse, de tomber elles-mesmes ; et elles ne croiront pas pouuoir resister à des armes qui auront fait plier cette Nation, sous la quelle plient tous les autres peuples. Les Onnontagheronnons trembleront, et receuront de nous telles Loix que nous leur voudrons prescrire, soit pour nostre établissement chez eux, soit pour leur commerce avec nous ; les Oïogouenronnons n'oseront pas remuer dans ce renuersement de fortune, puisqu'ils s'estoient assez moderez à nostre égard, lors mesme que les Agnieron-nons les animoient contre nous ; les Sonnotouaeronnons, qui portent leurs Castors aux Hollandois, avec bien de la peine, par des chemins longs et remplis de perils, à cause des Andastogueronnons qui leur dressent partout des embusches et qui les obligent à faire à present des Carauanes de six cents hommes ensemble, quand ils vont en traite : ces peuples, dis-je, seront bien aises d'espargner toutes ces peines et d'éuiter tous ces dangers, pouuant nous venir trouuer en Canot, et enrichir nos François de leur chasse, qu'ils font audessus de Montreal ; ils seront ravis de s'en pouuoir retourner d'icy par eau, chargez des marchandises qu'ils sont obligez d'aller chercher bien loin, et à pied, chez les Hollandois.

La sixième est : Que non seulement nous rendrons nostre Amerique Française, mais encore, nous la ferons toute Chrestienne ; et d'une vaste solitude, nous en ferons un Sanctuaire, où la diuine Maïesté trouuera des adorateurs de toutes les Langues et de toutes les Nations. Nous n'irons plus par les precipices, et par le milieu des abysmes, chercher les Kilistinons, puisque les chemins droits et bien aisez nous seront libres ; nous courrons à nostre aise après les Algonquins superieurs, sans craindre d'estre, ou poursuiuis, ou retardez dans nos courses par les Iroquois ; nous pourrons donner iusques dans ces parties les plus reculées de

l'Occident, où nous trouuerons l'Idolatrie à combattre, et le Christianisme à releuer ; nous visiterons des Eglises fugitiues, des brebis errantes, des peuples nouveaux, et des Nations qui nous appellent, de quatre à cinq cents lieues loin, pour leur faire voir les premiers rayons du Soleil de Iustice, qui ne s'est point encore leué sur les testes de tous ces Peuples du Couchant. Mais tout cela dépend d'une petite poignée d'Agnieron-nons, que la Iustice diuine semble vouloir à present immoler par les mains de la France, comme des ennemis irreconciliables de la Foy et des François.

La dernière reflexion est : Que dès le Printemps prochain, mille six cent soixante et deux, nous esperons bien entreprendre tout de bon, parmy les Iroquois superieurs, du moins deux belles Missions : celle des Onnontagheronnons, à laquelle le Pere le Moine employera par auance son hiuernement, et celle des Sonnotouaeronnons, qui nous donnera plusieurs bourgs à cultiuer ; et surtout celui de S. Michel, qui n'est composé que de Hurons Chrestiens, qui ont porté leur Foy avec leur Colonie, chez leurs Vainqueurs, après la destruction de leur país. Ces deux Missions seules demandent bien plus de Missionnaires que nous ne sommes icy ; et si nous pouuions nous diuiser de nous-mesmes, nous trouuerions bien à suer à mesme temps en plusieurs endroits differens. Nous nous partagerons aux vns et aux autres, autant que nous pourrons, en attendant que ces belles ouuertures nous fassent venir de France le secours des hommes Apostoliques, en mesme temps que nostre bon Roy, tres-pieux, tres-puissant, tres-generoux, fera passer le nombre de soldats necessaires, pour mettre en liberté sa Colonie Française, et un tres-grand nombre de Nations qui ne sont pas à Iesus-Christ, pource qu'ils ne peuuent recevoir, et qu'ils n'oseroient aborder les Predicateurs de l'Euangile que Sa Maïesté a enuoyez en ce Nouveau Monde. Enfin, cette dernière guerre plantera la Paix et les Lys dans toutes nos forests, pour en faire des Villes, si

l'on veut, et d'une terre de Sauvages, en faire une terre de Conquête pour Iesus-Christ et pour la France.

Ceux qui aiment la conversion des Peuples de la Nouvelle-France, seront bien aises d'apprendre, qu'après que cette Relation a été portée au Navire, qui alloit leuer l'ancre pour retourner en France, il est arriué un Canot à Kebec qui a donné des nouvelles du Pere René Menard, dont il est parlé cy-dessus aux Chapitres troisième et sixième : c'est le fils de l'hoste où loge le Pere, qui est le Maître et le Conducteur de ce Canot. Il assure que le

Pere est en bonne santé, qu'il revient au Printemps en bonne compagnie. Et les Lettres du Pere disent qu'il a découvert quantité de Nations fort peuplées ; que la moisson est grande, mais que les Ouvriers manquent. Bref, on crie partout : Envoyez du secours ; sauvez les corps et les âmes ; détruisez l'Iroquois, et vous planterez la Foy dans l'estendue de plus de huit cents lieues de pays. On saura, l'an prochain, les particularitez du voyage du Pere, qui est seul au milieu de quantité de Bourgades et de Peuples, auxquels il ne peut satisfaire.

Extrait du Priuilege du Roy.

Par Grace et Priuilege du Roy, il est permis à SEBASTIEN CRAMOISY, Marchand-Libraire Juré en l'Université de Paris, Imprimeur ordinaire du Roy et de la Reine, Directeur de l'Imprimerie Royale du Louvre, Bourgeois, et Ancien Escheuin de cette ville de Paris, d'imprimer ou faire imprimer, vendre et debiter un Liure intitulé : *Relation de ce qui s'est passé en la Mission des Peres de la Compagnie de Iesus, aux Pais de la Nouvelle-France, depuis l'Esté de l'année 1660, iusques à l'Esté de l'année 1661*, et ce, pendant le temps et espace de dix années consecutives ; avec defenses à tous Libraires, Imprimeurs et autres, d'imprimer ou faire imprimer le dit Liure, sous pretexte de déguisement ou changement qu'ils y pourroient faire, aux peines portées par le dit Priuilege. Donné à Paris, le 23. Ianuier 1662.

Signé par le Roy en son Conseil.

MABOVL.

Permission du R. P. Prouincial.

NOUS ANDRÉ CASTILLON, Prouincial de la Compagnie de IESVS, en la Prouince de France, auons accordé pour l'aduenir au sieur SEBASTIEN CRAMOISY, Marchand-Libraire, Imprimeur ordinaire du Roy et de la Reine, Directeur de l'Imprimerie Royale du Louvre, Bourgeois et Ancien Escheuin de cette ville de Paris, l'impression de la *Relation de ce qui s'est passé en la Mission des Peres de la Compagnie de Iesus, aux pais de la Nouvelle France, etc.* Fait à Paris, ce 20. Ianuier 1662.

Signé,

ANDRÉ CASTILLON.



RELATION

DE CE QVI S'EST PASSÉ EN LA MISSION DES PERES DE LA COMPAGNIE DE IESVS,

AV PAYS DE LA NOUVELLE FRANCE,

ÈS ANNÉES 1661 ET 1662.

Par le R. P. HIEROSME LALEMANT (*).

CHAPITRE PREMIER.

Diuerſes guerres des Iroquois.



N ancien disoit assez bien, que la Fortune est vne ambitieuse, qui n'aspire qu'à de nobles rauages, et qu'elle en veut bien plus aux grands edifices, qu'aux Cabanes champestres, qui se defendent par leur bassesse, de la fureur de ce meteore, pendant que les cimes des hautes montagnes en reçoient tous les coups.

Peut-estre aurons-nous esté assez humiliez l'an passé, et mis assez bas pour n'estre pas atteints des foudres des Iroquois, qui ont tourné leurs armes ailleurs, et qui sont assez superbes pour dedaigner des conquestes qui leur sont ordinaires. Ils en vont faire à trois ou quatre cents lieues d'ici, ne laissant aucun coin de ces

vastes forests, qu'ils ne remplissent d'effroi et de sang.

Les vns ont pris leur marche vers le Leuant, du côté de la Nouvelle-Angleterre pour y combattre les Abnaquois, Sauuages dociles et bien susceptibles des bonnes impressions qu'on leur donne, ainsi que le témoigne vn de nos Peres, qui a, par plusieurs fois, donné iusqu'à eux par des routes affreuses, et par des chemins de famine et de precipices qu'il faut passer. Ils habitent les bords d'une riuiere nommée Kenebeki, et cultient vn pais si delicieux, à leur dire, qu'ils tiennent par la tradition de leurs Fables, que le fils de celui qui a tout fait, voulant se faire Sauuage, n'auoit point trouué de terre plus belle que la leur pour y faire son sejour. C'est dans ce lieu de paix et de delice que quelque bande d'Agneronnons va porter le trouble avec les armes, pour venger vn affront fait à trente des leurs qui, voulant exiger quelque sorte de tribut de ces peuples, en furent tous massacrez, à la reserue d'un, qui, après auoir eu les leures d'en haut tronçonnées et la teste à demi escorchée, fut

(*) D'après une copie d'un manuscrit déposé à la Bibliothèque Impériale, à Paris.

renuoyé en cet estat pour porter la nouvelle de ce qui s'estoit passé enuers ses compatriotes, avec ordre de leur dire qu'ils les destinoient à vne semblable ignominie, s'ils entreprenoient vne pareille vexation.

Ces superbes, plus accoustumés à faire la loi qu'à la subir, se sont mis incontinent en campagne, avec dessein d'employer deux années, auant leur retour, pour prendre vengeance de cet affront.

Nous auons appris depuis peu, qu'ils ont desia bien commencé, ayant surpris vne bourgade entiere, lorsque tous ses habitants estoient iures par les boissons que les Hollandois leur traitent ; de sorte qu'ayant bien pris leur temps, ils s'emparerent du bourg qui n'estoit plus qu'un grand Cabaret rempli d'iurognes. Ils firent nager le sang dans les cabanes aussi abondamment que le vin y couloit auant ; ils bruslerent ensuite les femmes et les enfants, et tous ceux que le fer auoit espargnés. Il n'y eut qu'un vieillard qui trouua grace, parce qu'il n'estoit pas pour lors iure, et qu'il auoit esté peu auparauant en ambassade chez les Agnieronnons pour traiter de paix avec eux : il fut d'abord bien reçu à Agnié ; et quoique captif, il fut considéré comme un homme venerable par sa vieillesse et par sa temperance. Après quelque sejour dans Agnié, il fut, par malheur, rencontré par cinq ou six Iroquois iures, qui se saisirent de lui, et sans delai l'attacherent à un poteau, où ils lui firent endurer toutes les cruautés que la barbarie, jointe à l'iurognerie, peut inuenter ; mais il les souffrit d'un visage égal, sans iamais laisser tomber vne larme de ses yeux, ni lascher vne parole de plainte de sa bouche. Quel malheur pour ce pauvre homme de perir par l'iurognerie de quatre ou cinq fripons, après auoir éuité celle d'un bourg tout entier. Voilà donc la guerre du Leuant qui occupe vne partie des Iroquois.

D'autres poussent plus loin vers le Sud, sans sauoir bonnement à qui ils en veulent : ils cherchent des hommes qu'ils ne connoissent pas, ils ont la

guerre auant d'auoir des ennemis. Ils marchent plus de deux cents lieues dans les forests, sans boussoles et sans s'égarer ; et enfin ils rencontrent la mer vers les costes de la Virginie, à ce que nous présumons. Ils trouuent un païs où l'on ne sait ce que c'est que des neiges, tout y est tousiours vert, excepté les Castors qui y sont blancs. Les hommes y sont habillés comme les femmes, et les femmes comme les hommes, surtout pour ce qui est de la coiffure. Les ours, les sangliers, les léopards et les lions peuplent ces déserts bien plus que les hommes ; les coqs-d'Inde et les poules y volent en bande, comme les estourneaux en France, et l'on entend le chant du coq dans les bois, comme l'on feroit dans nos villages. Il y a des forests entieres d'arbres bien semblables aux palmiers : ce sont, disent nos Iroquois, des roseaux, gros et hauts, comme les chênes, moëlleux et noués d'espace en espace ; les feüilles ont trois pieds de longueur et un de large, et deux ou trois poulces d'épaisseur ; elles sont, au reste, rondes et droites comme des espées, et seruent comme de corps-de-garde ou d'appui au tronc qui est foible et molasse de soi-mesme, mais enuironné comme d'une muraille armée de coutelas. Nos guerriers rencontrèrent par hasard un de ces arbres renuersé ; ils s'en approcherent et trouuerent dans le creux trois grands ours qui y logeoient bien au large, et qui s'estoient engraisés de la moëlle de cet arbre, qui leur seruoit de nourriture et de logement tout ensemble ; de sorte qu'ils ne quittent point la maison qu'après l'auoir mangée.

Tirant un peu plus vers le Couchant que vers le Midi, vne autre bande d'Iroquois va chercher iusques à quatre cents lieues d'ici vne nation qui n'est criminelle que parce qu'elle n'est pas Iroquoise ; on la nomme Ontôagaunha, comme qui diroit là où on ne sait pas parler, à cause de l'Algonquin corrompu qui y est en vsage. Au reste, si nous en croyons à nos Iroquois qui en sont retournés, et aux esclaves qu'ils en ont amenés, c'est un païs qui, n'ayant rien

des rigueurs de nos hivers, iouit d'une saison tousiours temperée, et comme d'un Printemps et d'un Automne continuel ; la terre y est si fertile, qu'on en pourroit presque dire à proportion ce que les découureurs Israélites disoient de la terre de Promission : car pour ne parler que du blé-d'Inde seulement, il pousse une tige si extraordinairement grosse et si haute, qu'on la prendroit pour un arbre, et porte des espis de deux pieds de long, dont les grains paroissent comme ceux de nos gros muscats : on n'y voit point d'Orignaux ni de Castors, qui ne s'habituent que dans les pais froids ; mais en recompense les cerfs, les buffles, les porcs sauvages, et une autre espece de grands animaux dont nous n'avons aucune connoissance, peuplent ces belles forests, qui sont comme autant de vergers, n'y ayant presque que des arbres fruitiers, parmi lesquels vivent bien en repos des oiseaux de toutes couleurs et de tous ramages, surtout les petits perroquets qui y sont en si grand nombre, que nous avons vu de nos Iroquois retourner de ces pais avec des escharpes et des ceintures qu'ils s'estoient faites de ces oiseaux enlacés les uns dans les autres. Il s'y trouve de plus une espece de serpents d'une prodigieuse grosseur, et longs de deux brasses ; mais ce sont des serpents innocents, dont le venin n'est pas malin, ni la piqure malfaisante. Les hommes n'y sont pas si bons que les serpents, car ils vsent d'un poison dont ils sauent bien l'art d'infecter les sources, et mesme les rivières entières, et le font avec tant d'adresse, que les eaux ne perdent rien de leur beauté, quoy qu'elles soient toutes corrompues. Leurs bourgades sont placées le long d'un beau fleuve qui les porte iusques au grand Lac (c'est ainsi qu'ils nomment la Mer) où ils ont commerce avec des Europeens, qui prient Dieu comme nous, et qui ont l'usage des Chapelets et des Cloches pour appeler aux prières : à la façon dont ils nous les dépeignent, nous iugeons que ce sont des Espagnols. Cette mer est sans doute ou la baie du St. Esprit, dans

le golfe du Mexique, ou la coste de la Floride, ou bien la mer Vermeille, sur la coste de la Nouvelle-Grenade dans la grande mer du Sud. Quoy qu'il en soit, c'est vers ces peuples que les Iroquois Onnontagheronnons ont tourné leurs armes, pour appaiser, disent-ils, les ames de ceux des leurs qui ont esté tués il y a huit ou neuf ans, et qui ne trouveront pas de lieu de repos en l'autre monde, qu'elles n'aient esté comme expiées par les feux des captifs bruslez : cruelle expiation qu'ils ont commencée l'hiver dernier, par de pauvres femmes et par des enfants à la mamelle, qui ont esté la proie des flammes et de la cruauté de ces trop immiséricordieux barbares.

Un autre parti Iroquois commence une guerre de deux ans contre la Nation qu'on nomme du Bœuf ; un autre tourne sa marche contre la Nation du Petun du costé des Nez Percés ; un autre estant allé comme à la décoquerte d'un pais nouveau, s'est engagé si avant dans les bois inconnus, qu'ils ont péri de faim.

Les autres ont esté plus heureux dans la nouvelle entreprise qu'ils ont faite cet hiver dernier sur nos Sauvages du Nord : ce sont ceux vers qui deux de nos Peres furent l'an passé, par des chemins escartez de Tadoussac, quand ils se rendirent à Necouba bien à propos pour plusieurs Neophytes, dont les uns ont esté instruits tout de nouveau des mysteres de nostre Religion, et les autres ont esté reconciliés à Dieu. Tous ces pauvres Neophytes ont pu, par après, reconnoistre les soins que la Prouidence a eus de leur salut, leur ayant enuoyé des Missionnaires dans des coniectures tout-à-fait admirables : car jamais ni Iroquois, ni François n'avoient mis le pied en leur pais ; jamais on n'auoit parlé ni à Agnié, ni à Kebec, de Necouba ; et voilà qu'en la mesme année et les uns et les autres y arriuent ; mais cette douce Prouidence a voulu que nos Peres y arriassent les premiers, pour tirer des feux de l'enfer ceux qu'ils ne croyoient pas bientost deuoir estre iettés dans les feux des Iroquois.

Nous auons appris ce que nous en allons dire, par deux Sauvages qui,

ayant esté pris à Necouba mesme par les Agnieronnons, se sont heureusement eschappés de leurs mains lors qu'ils approchoient de leur bourg. L'un des deux, aagé de vingt ans, vsa d'adresse pour sa fuite : car sur les chemins, ayant mis les Iroquois en belle humeur, iouant avec eux tantost aux pailles, tantost aux dés, qui font leurs jeux les plus ordinaires, les prouqua à la course, défiant le plus habile d'eux, tout estropié qu'il estoit. L'émulation se met dans la compagnie : on s'assemble, on choisit le plus dispos des Iroquois ; le captif entre en lice avec lui, et les bornes de la course ayant esté marquées, ils commencent à courir à qui mieux mieux ; mais ce captif qui regardoit sa liberté comme le prix de sa victoire, tenoit le deuant avec les acclamations de ses ennemis mesme qui changerent de ton quand ils virent que le victorieux passoit les bornes qu'ils auoient posées, s'enfonçant dans le bois, et refusant les louanges et la gloire à laquelle on l'inuitoit ; il continue donc sa route avec autant plus de courage qu'il n'auoit plus de riuale de sa victoire ; la crainte et l'esperance lui donnant des forces. Mais il couroit à son malheur, s'estant inopinément ietté entre les mains d'une autre bande d'Iroquois, qui ne furent pas plus rusés que les premiers, car ils le laisserent eschapper, lorsqu'ils estoient prests de le ieter au feu.

C'est ce qu'il nous a rapporté à son arriuée à Montreal, disant que toutes les terres du Nord qui n'auoient iamais vu d'Iroquois, en sont tellement infestées, qu'il n'y a plus de cauerne assez sombre parmi ces grands païs de rochers, pour s'y cacher, ni de forests assez profondes pour y confier sa vie ; que dès le commencement de l'hiuer, ils ont fait vne grande prise de plusieurs familles, composées d'hommes, de femmes et d'enfants qui n'ont iamais combattu contre d'autres ennemis que contre leurs Castors et leurs Orignaux ; que poussant outre leurs victoires, ils auoient surpris à Necouba bon nombre d'autres Sauvages, lors qu'ils estoient occupés à des obseques, ayant iuste-

ment pris le temps qu'ils fesoient le festin d'un mort, et qu'ils n'auoient en main, au lieu d'armes, que des plats et des cuillers, les obligeant ainsi de continuer pour eux-mesmes les pleurs qu'ils auoient commencez pour ce defunt ; que leur dessein n'estoit pas de s'en tenir là, mais de donner iusqu'à la mer du Nord, d'y enleuer comme vn torrent tout ce qu'ils rencontreront, puis descendre par le lac St. Iean et par Tadoussac, grossissant tousiours, en chemin faisant le nombre de leurs prisonniers ; et enfin remonter par nostre grand fleuve de St. Laurens, pour passer deuant Quebec, et deuant nos autres habitations, chargés de depouilles et de victimes qui embelliront de leurs larmes et de leur sang la triomphante entrée que nos barbares se preparent de faire dans leurs bourgades.

Voilà donc comme nos ennemis s'étant espandus par toutes ces contrées, nous ont laissez en paix cette partie de l'esté, parce qu'ils ont porté la guerre tout autour de nous : de sorte que nous ne sommes heureux que par le malheur d'autrui ; quoy qu'à vray dire, le malheur de nos alliez est le nostre, puisque la source du Castor demeure tarie par la perte de ceux qui en font le transport à nos habitants.

CHAPITRE II.

Quelques meurtres considerables faits par les Iroquois.

Ce peu de repos dont nous auons ioui, n'a pas esté vniuersel : Montréal a fini l'année passée, et commencé celle-ci par deux pertes notables. L'une dans le mois de Fevrier dernier, par la mort du sieur Lambert Closse, qui fut tué par vne bande d'Iroquois, lorsqu'il alloit au secours de quelques François qui estoient en danger. C'estoit vn homme dont la pieté ne cedit en rien à la vaillance, et qui auoit vne presence d'esprit

tout-à-fait rare dans la chaleur des combats ; il a tenu ferme à la teste de vingt-six hommes seulement, contre deux cents Onnontagheronnons, combattant depuis le matin iusqu'à trois heures après midi, quoyque la partie fust si peu esgale ; il leur a souuent fait lascher prise ; souuent il les a depossedés des postes auantageux, et mesme des redoutes dont ils s'estoient emparés, et a iustement merité la louange d'auoir sauué Montreal et par son bras, et par sa reputation : de sorte qu'on a iugé à propos de tenir sa mort cachée aux ennemis, de peur qu'ils n'en tirassent de l'auantage. Nous deuions cet éloge à sa memoire, puisque Montreal lui doit la vie.

L'autre perte n'est pas moins considerable. C'est d'un bon ecclesiastique nommé M. Vignal, qui, dans le mois d'Octobre de l'année passée, accompagnant des ouuriers qui alloient querir des pierres en vne isle voisine de Montreal, comme ils mettoient à terre sans defiance, les Iroquois qui se tenoient cachés dans les bois, se ruerent à l'improuiste sur eux, avec un grand cri, et dès la premiere decharge de leurs fusils, ils en tuerent trois sur la place, blesserent les autres, et se saiserent de M. Vignal, qui auoit deü reçu plusieurs plaies, desquelles il mourut peu de temps après entre leurs mains. Sa vie estoit d'une très-douce odeur à tous les François par la pratique de l'humilité, de la charité et de la penitence, vertus qui estoient rares en lui et qui le rendoient aimable à tout le monde ; et sa mort a esté bien precieuse aux yeux de Dieu, puis qu'il l'a reçue de la main de ceux pour lesquels il a souuent voulu donner sa vie ; il auoit de grandes tendresses pour leur salut, il s'est offert plusieurs fois de nous venir ioindre, quand nous estions à Onnontaghé, afin de trauailler coniointement à la conuersion de ces Barbares ; et il l'auoit fait, si sa complexion et ses forces eussent correspondu à son courage et à ses ferueurs.

Dans ces accidens qui nous sont aussi sensibles que les personnes que nous

perdons nous sont precieuses, nos courages sont releués par l'esperance que nous donne nostre bon roi, d'un grand secours qui va faire regner la Foy par la destruction des infideles, et donner la vie à plus de cinquante Nations par la ruine de quatre ou cinq bourgades. Nous sommes dès cette année dans l'attente de deux vaisseaux chargés de quelques soldats, qui dissiperont vne partie de nos craintes. Nous repondrons aux saluts de leurs canons, par des benedictions publiques, dont nous remplirons l'air pour nostre incomparable monarque, qui, donnant ses soins à toute la France, les veut bien estendre iusqu'au-delà des mers, pour faire part à ses suiets de ce nouveau monde, du repos qu'il a procuré à toute l'Europe.

CHAPITRE III.

Hiuernement du P. Pierre Bailloquet, avec les Montagnais et les Algonquins.

Les Sauvages qui passent de ce monde entre nos mains, semblent vouloir quitter tout ce qu'ils ont de barbare auant que de quitter la vie ; ils meurent, pour la pluspart, aussi bons Chrestiens que s'ils n'auoient iamais vécu en Sauvages ; et ils ont alors des sentiments de deuotion qui ressentent plustost les Cloistres que les bois.

Nous auons fermé les yeux, il y a quelque temps, à un bon Huron, nommé Louis Aquienhio, qui est mort en Saint. Pendant quatre mois de sa maladie, il fit un temple de sa cabane, et son escorce, sur laquelle il estoit estendu, estoit comme un sanctuaire, où il consacroit toutes ses souffrances par vne merueilleuse patience, et par des prieres continuelles.

Tous ses desirs n'estoient que pour le Ciel, et toutes ses paroles n'estoient que des choses celestes. Monseigneur l'Euesque de Petrée, qui a de grandes

tendresses pour ces pauvres Sauvages, ayant eu la bonté de le visiter pendant le fort de son mal, et lui ayant fait gagner l'indulgence des moribonds, il s'écria ensuite : *Jesus, enleue-moi, ie n'ay plus rien à faire en ce monde ; Jesus, enleue-moi !* Paroles qui ont vne douceur, et vne énergie toute particuliere en langue Huronne ; aussiles auoit-il tousiours au cœur et à la bouche. Peu de temps auant que de mourir, estant fort bas et tout extenué, quelqu'un des assistans, ayant dit par compassion : *Helas ; qu'il est defiguré, il n'est plus semblable à lui-mesme !* A ces paroles qu'il entendit, il ranima tous ses esprits, et, d'une voix assez forte, quoy que mourante, il se mit à chanter sa chanson de mort, qu'il composa sur le champ, dont le refrain estoit : *Je ne suis plus semblable à moi-mesme, mais ie serai bientost semblable à mon Jesus ; et ne quitta point cette chanson que pour reprendre sa priere ordinaire : Jesus, enleuez-moi !*

Sa femme, tres-bonne Chrestienne, l'animoit à ce saint exercice par de continuelles exhortations, qui n'estoient pas moins saintes pour sortir d'une bouche Huronne ; elle lui seruoit de maîtresse en nostre absence, et ne lui parloit plus que du Ciel, l'encourageant d'y aller au plus tost, puis qu'il y auoit vn de ses petits enfans qui lui tendoit les bras. Les deux iours qui precederent sa mort, elle inuenta vne façon d'assister les moribonds, qui ne tient rien du Sauvage ; elle se resolut de si bien employer ses derniers moments, qu'il n'y en eut pas vn qui ne fut sanctifié par la priere ; imitant en quelque façon nos Quarante-Heures qu'elle auoit vues dans nostre Eglise : elle pria vne de ses parentes de l'assister dans ces derniers deuoirs qu'elle vouloit rendre à son mari. Elles commencerent donc cette ingenieuse inuention de pieté, par vn Oratoire d'écorce qu'elles dressent auprés du malade, et là, ne cessent de prier, tantost l'une, tantost l'autre, tantost toutes deux ensemble, se releuant l'une l'autre, en sorte qu'elles continuerent iour et nuict ces charitables offices iusqu'au

dernier soupir du malade, qui rendit l'ame avec ces paroles : *Jesus, enleue-moi !*

Cette courageuse femme, qui auoit retenu ses larmes pendant toute la maladie de son mari, de peur de l'attendrir et le diuertir de la pensée de Dieu, lascha la bonde à ses yeux, sitost qu'il eut expiré, et en versa sur lui vne si grande quantité, qu'elle fit paroistre et sa contenance à les retenir, et sa tendresse à les donner quand il faut. Il est vray que c'estoit des pleurs resignez et des larmes meritoires : car elle s'en alla bientost les verser au pied des Autels, pour esteindre, disoit-elle, les flammes du lieu par où l'ame de son cher mari deuoit passer. Elle voulut en cela contrecarrer l'ancienne coustume des femmes Huronnes, qui, à la mort de leurs maris, se tenoient enfermées durant cinquante iours, sans parler à personne, pour tesmoigner l'excez de leur douleur par ce rigoureux silence, et par cette solitude superstitieuse.

Vne bonne Algonquine, femme d'un ancien Capitaine, se trouuant en danger de mourir à trente lieuës de Quebec, quoy qu'elle se fust confessée quelque temps auparauant, souhaita si passionnément d'expirer entre nos bras, qu'elle enuoya ici exprés, et fit porter cette parole au Pere qui a soin de la Mission Algonquine : *Haste-toi, mon Pere ! ne tardes pas, car ie m'en vais mourir, et desjà ie sens mon ame sur le bord de mes leures ; ie l'arresterais neantmoins quatre iours pour la mettre entre tes mains, et si tu ne peux te rendre assez à temps pour la recevoir, prepares-lui du moins les chemins de l'autre monde par tes prieres.*

La grande confiance qu'ont en nous les Sauvages, les fait souhaiter d'auoir avec eux quelques-uns de nos Peres, quand ils vont hiberner dans les bois. L'automne dernier, les Montagnais de Tadoussac et quelques Algonquins d'ici, nous firent cette demande avec grande instance : c'estoit pour aller passer l'hiver vers les monts Nostre-Dame, assez renommés ici pour leur hauteur, et pour estre le pais le plus ingrat et le plus af-

freux de toutes ces contrées ; mais on n'en peut pas trouver de plus horrible pour s'y mettre à couvert des Iroquois.

Ce fut le P. Pierre Bailloquet qui leur fut donné pour estre le pasteur de cette Eglise errante. La vie qu'un missionnaire est obligé de mener en ces voyages, est celle que menent les Sauvages mesmes, c'est-à-dire, n'avoir point d'autre hostellerie que les bois, point d'autre matelas que la neige, n'avoir point de demeure fixe, mais chercher sa vie de montagne en montagne, point de provisions assurées, sinon celles que fournit la Prouidence, laquelle ne veut pas tousiours faire miracle pour transporter les originaux comme elle fesoit autresfois pleuvoir les caillies. Il faut avoir l'estomac fait à la faim, les yeux à la fumée, et les pieds à la neige : plus le temps est mauuais, tant meilleur en est-il, parce que la chasse est plus heureuse ; on ne cherche que des pais apres, rudes et difficiles, parce qu'on atteint plus aisément les bestes ; on se desplait aux beaux iours, et les tempestes réiouissent le chasseur, qui fait ses meilleurs coups pendant les plus mauuais temps : de sorte qu'il n'y a rien plus à craindre qu'un huer doux, et les belles saisons causent les grandes famines ; en vn mot, ce n'est pas viure sinon d'une vie de Sauvages, qui sont faits aux iniures du temps, comme leurs esclans et leurs castors. Et certes, cette vie ne seroit pas tenable à vn Missionnaire dans ces fatigues, s'il ne goustoit les fruits de deuotion et de douceur, dont ces deserts sont fertiles, et que l'amour de Iesus-Christ rend sauoureux.

L'innocence y loge, et y est tout-à-fait admirable. Voici comme en parle le Pere, dans vn bout de lettre qu'il a escrite touchant son hiuernement. L'ay trouué que le vice regne dans les villes bien plus que dans les forests, que le commerce des bestes n'est pas si mal-faisant que celui des hommes, et que nos Sauvages viuent dans vne si grande innocence, que ie n'ay pas iugé qu'ils eussent besoin de s'approcher bien souuent du sacrement de Penitence. Ie ne parle pas seulement de ceux que j'ay cul-

tiués pendant l'huer, mais aussi de ceux que ie n'ay veus que par reprise, et de ceux que ie n'ay pu aboucher qu'au printemps.

Ceux-ci n'eurent pas plus tost appris de mes nouuelles, que quelques-vns d'eux vinrent de dix-huit lieuës sur les neiges pour se confesser, et me donner assurance que plusieurs autres souhaitoient avec passion de le faire : ils m'encourageoient à entreprendre le voyage, pour la consolation particuliere de quantité de meres qui ne pouoient quitter leurs enfans, ni les porter par des chemins si fascheux ; elles s'offroient neantmoins de faire la moitié de ces chemins de precipices. Nous ne desirons pas, disoient-ils, que tu fasses vingt-cinq lieuës en raquettes, pour visiter toutes les cabanes les vnes apres les autres, en vn temps auquel le degel des riuieres et des torrents rend ces chemins non seulement difficiles, mais dangereux ; incommode-toi neantmoins vn petit pour la commodité de tant de personnes ; approche-toi de nous, et nous approcherons de toi, afin que nous puissions sanctifier vn temps qui est sainct par tout le monde. Ils vouloient parler de la Semaine Saincte, de laquelle nous approchions.

Le leur espargnay la peine à laquelle ils s'offroient de si bon cœur : ie fus les visiter tous, les vns apres les autres, et ie trouuay qu'ils n'auoient iamais manqué pendant tout l'huer, de dire le matin, à genoux, les prieres ordinaires, et le soir, le Chapelet.

Voilà des bois et des rochers bien sanctifiés. Ie fus reçu dans toutes leurs cabanes avec vne ouuerture de cœur tout-à-fait aimable : car l'hospitalité se trouue dans ces bois, quoy qu'ils n'aient pour hostes que des Barbares. Nous auons esté reduits à ne viure que de porcs-epics, la chasse de l'orignac n'ayant pas esté heureuse : et, non seulement nos Sauvages ont souffert la famine avec resignation, et sans rien omettre des prieres que nous adressions tous les iours au Ciel ; mais de plus, ils ont reçu avec toute la charité imaginable, l'esquipage de deux chaloupes

de nos François, qui, n'ayant pu gagner Quebec auant l'hiver, ont esté contraints de le passer dans nos forests, où ils ont trouué que toutes nos cabanes estoient comme autant d'hostelleries où ils ont esté reçus à table d'hoste, sans rien payer. Nous n'eussions iamais creu, disent ces François, que des Sauvages nouvellement baptisez priassent si bien Dieu, si nous ne l'eussions vu tout cet hiuer, et nous n'aurions iamais pensé que des Barbares fussent si charitables, si nous ne l'eussions éprouvé par nous-mesmes. Chaque chef de famille nous eust voulu auoir chez soi, s'il eût eu autant de commodité que de bonne volonté ; et le principal d'entr'eux, voiant qu'un de nous estoit malade, alla chercher des remedes par des chemins tres rudes, et marcha quatre iours de suite, sans s'arrester, non pas mesme à tirer les originaux qui se presentoient à lui, et cela de peur de retarder le soulagement qu'il vouloit apporter au malade.

Le Pere n'en dit pas dauantage, soit qu'il se contente que Dieu seul soit témoin de ce qui s'est passé dans ces grandes montagnes, bien capables, par leur apreté, de garder le secret, et de tenir caché tout ce qu'on leur confie ; soit que la famine et les fatigues qu'il a souffertes, lui aient semblé agreables, pour auoir esté adoucie par l'innocence et par la ferueur de son troupeau : ce qui lui a fait souuent dire que sa mission estoit tres aimable, verifiant l'enigme de Samson, *in forti dulcedo*, le miel se trouue dans la gueule du Lion, la douceur dans l'amertume, et la ioie dans les croix. C'est le fruit des Missions pleines de trauaux et de danger, telles que sont, pour l'ordinaire, celles de ce Nouveau-Monde. Voyons de quelle nature est celle dont nous allons parler au Chapitre suiuant.

CHAPITRE IV.

Hiuernement du P. Simon Lemoine au païs des Iroquois Superieurs.

Voici vne Mission de sang et de feu, de sueurs et de larmes, de captifs et de Barbares. C'est vn païs où la terre est encore teinte du sang des François, où les eschafauts sont encore dressés et couuerts de leurs cendres, où ceux qui ont suruecu à la cruauté en portent des marques funestes aux pieds et aux mains, dont les ongles sont arrachez, et les doigts coupez ; où enfin le P. Simon Lemoine est depuis vn an, pour receuoir les soupirs de cette Eglise affligée, et pour prendre part, comme vn bon Pasteur, à toutes les miseres de son cher troupeau.

Son employ, pendant tout l'hiuer, a esté auprès de trois Eglises : vne, François, vne, Huronne, et vne, Iroquoise ; il a conserué la pieté parmi les François captifs, et a esté le seul depositaire de toutes leurs afflictions. Il a releué l'Eglise Huronne, autresfois si florissante dans le païs des Hurons ; il a ietté les fondemens d'une nouvelle Eglise Iroquoise, allant d'un bourg à l'autre, pour y baptiser les enfans et les moribonds, et pour instruire ceux qui, dans le fond de la barbarie, n'estoient pas bien esloignez du royaume de Dieu.

Vne petite Chapelle faite d'escorce et de bastons, estoit le Sanctuaire où Dieu receuoit tous les iours les adorations de ces trois Eglises. Les François s'y rendoient assiduëment tous les matins, demi-heure auant le iour, pour y entendre la Sainte Messe ; ils s'y trouuoient tous les soirs pour y reciter en commun le Chapelet, et souuent, pendant le iour, pour se consoler avec Dieu de leurs miseres, et pour se decharger sur sa bonté, des amertumes de leur captiuité. C'est là qu'ils iaignoient des mains à demi tronçonnées, et les leuoient au Ciel pour ceux-mesmes qui les auoient si maltraités.

Et, non seulement ceux qui sont avec

le Pere, ont ces bonnes volontés pour leurs bourreaux ; mais les autres qui sont esloignez de lui, escriuent dans les memes sentiments, comme il paroist par vne lettre de l'un des deux François pris avec feu M. Vignal, et mené à Onneiout ; celui qui l'escriit, a eu le bras droit cassé dans sa prise, et l'on croit que c'est celui des deux que ces barbares ont tué, pour n'estre pas plus longtemps chargez d'un homme estropié. Voici la teneur de sa lettre, qui a de trop bons sentiments, pour n'estre pas couchée dans ce Chapitre. Il escriit au P. Simon Lemoine, qu'il sauoit estre à Onnontaghé, enuiron vingt lieues esloigné de luy.

Nous sommes deux prisonniers de Montreal à Onneiout. M. Vignal a esté tué par ces barbares, n'ayant pu marcher que deux iours pour ses blessures. Nous sommes arriués ici le premier dimanche de Decembre, en pauvre esquipage : mon camarade a desia deux ongles arrachés ; nous vous prions, pour l'amour de Dieu, de vous transporter iusques ici, et de faire vostre possible, par presents, de nous retirer auprès de vous, et puis nous ne nous soucions plus de mourir. Nous auons fait alliance de faire et patir tout ce que nous pourrons pour la conuersion de ceux qui nous tuent, et nous prions Dieu tous les iours pour leur salut. Nous n'auons trouué ici aucun François, comme nous esperions ; ce qui nous auroit grandement consolez. Je vous escriis de la main gauche. Vostre seruiteur, Brigeac.

De toutes les machines dont le diable se sert, pour ruiner les bons desseins du Pere, il n'y en a quasi point de plus forte que le songe : c'est presque l'unique diuinité du Pays, et l'on fait gloire de mille extrauagances pour obeir à ce Dieu des tenebres et de mensonges. En voici quelques exemples tirés d'un tres grand nombre dont les François captifs ont esté les spectateurs, ayant vu cet hiuer, de leurs propres yeux, ce que leurs oreilles ne leur auroient pu faire conceuoir.

Vn guerrier, ayant songé qu'il auoit esté fait prisonnier dans le combat,

pour detourner la fatalité de ce songe funeste, appelle à son reueil tous ses amis, les coniure de le secourir dans son malheur, et de luy estre de veritables amis, en le traitant comme un ennemi ; ils se iettent donc sur luy, le depouillent tout nud, le garrottent, et le traisnent par les rues avec les huées accoustumées, le font monter sur l'échaffaud, allument les feux autour de luy, et se preparent à luy rendre ce detestable seruice par vne cruelle compassion. Mais il se contenta de tous ces preparatifs, et après auoir passé quelques heures à chanter sa chanson de mort, il les remercie tous, croyant par cette imaginaire captiuité, ne deuoir iamais estre veritablement captif.

Vn autre, ayant vu en songe sa cabane en feu, n'eut point de repos qu'il ne la vit effectiuement brusler ; et les Anciens, après vne mure deliberation, furent comme en corps y porter le feu, qu'ils mirent en ceremonie, à peu près comme les Escheuins de ville le font aux feux de ioie.

Ce qui arriua à un troisieme est bien plus extraordinaire : car ce miserable resueur, ne croyant pas que ce fust deferer assez à son songe, que de se faire brusler en effigie, il voulut qu'on luy appliquast reellement le feu aux iambes, de la mesme façon qu'on fait aux captifs, quand on commence leur dernier supplice. Quel spectacle ! de voir ce martyr du songe, se faire rostir tout de bon, si longtemps et si cruellement, qu'il luy fallut six mois pour se voir guerir de ses brulures. Ah mon Dieu ! qu'il se trouue peu de Chrestiens qui voulussent souffrir pour Iesus-Christ la centiesme partie de ce que cet infidele a souffert pour le diable !

Dans leurs maladies, ils ne trouuent pas de meilleure medecine qu'un bon songe ; mais souuent il arriue qu'une fièvre-chaude causant des resues grotesques et impertinents, met bien en peine les pauvres medecins.

L'hostesse du Pere estant incommodée d'une fluxion sur la ioue, vit en songe comme si elle eust esté guerrie par ceux d'une nation estrangere, qui

estoyent en captiuité dans Onnontaghé : on les appelle et on leur ordonne d'appliquer à la malade les plus excellentes drogues dont vsent les medecins de leur país ; ils s'y preparent, tout le bourg s'assemble dans la cabane, pour voir vne cure extraordinaire. D'abord parurent quelques vieilles, qui se mirent à danser en cadence, au son d'une façon de tambour de Basque ; et peu après on voit entrer, à pas comptés, trois Ours masqués, sautant sur vne patte, et puis sur l'autre, et faisant semblant de se ruer sur la malade, comme pour la deuorer ; mais ce n'estoit que pour luy estuuer sa iouë enflée avec des cendres chaudes ; enfin, les hommes et les femmes s'estant ioints avec ces bestes, firent vne danse capable de faire rire ceux qui ne porteroient pas compassion à l'auenglement de ces peuples et à la prompte obeïssance qu'ils rendent à leur demon. La conclusion fut, que la femme resta bien contente de ces ceremonies ; mais aussi malade qu'au-parauant.

Ces sottises sont bien ridicules, mais elles ne sont pas bien dangereuses ; celles qui ont mis, par plusieurs fois, le Pere en grand peril, sont funestes et bien capables de donner de l'exercice à vn pauvre Missionnaire, qui, dans cette barbarie, n'a que les bras de la Prouidence sur qui se reposer à la vuë de mille accidents, dont tous les moments de sa vie sont trauersés. Vn ieune homme s'estant vu en dormant, vestu de la soutane du Pere, iugea bien ensuite que l'accomplissement de son songe seroit difficile : il en veut pourtant venir à bout, quoy qu'il en couste, et pour cela, il contrefait adroitement le fou, court les ruës, se jette sur la Chapelle, qu'il brise, et dans sa fureur ne dit rien autre chose, sinon qu'il veut depouiller Ondesonk (c'est le nom du Pere en Iroquois), qu'il veut estre obeï, afin d'obeïr à son songe. La veneration que ces peuples ont pour cette divinité, donne bien de la peine en ces rencontres.

Il fallut, dans vne autre occasion, que tous les anciens s'employassent pour

arrester vn ieune fou, qui, dans l'iurognerie, entreprit, non pas sur les habits du Pere, mais sur le Crucifix de la Chapelle. Il la rompit de prime abord, et y estant entré comme vn furieux, il se voulut ietter sur ce bois adorable pour l'enleuer ; le Pere s'oppose vigoureusement à cette insolence, presente la teste à la hache, plustost que de souffrir cette impiété, resolu de donner la vie auant que de lascher le Crucifix. Il se met donc au-deuant pour receuoir sur son corps les premieres violences de cet emporté, et verser son sang pour vn si bon suiet : le fou, instigué de deux demons, du songe et de la boisson, se jette sur luy avec vne rage diabolique, et, tenant la hache en main, l'alloit decharger sur sa teste, quand, par bonheur, les Anciens du bourg ayant entendu du bruit, accoururent au secours bien à propos, et tirerent le Pere des mains de ce furieux, n'ayant point d'autre excuse à faire de ce desordre, sinon que le songe est bien puissant et qu'il merite de grands respects ; d'autres reietterent cette faute sur les Hollandois, qui leur donnent, disent-ils, vne certaine boisson qui rend fous les plus sages, et qui fait perdre l'esprit sans y penser. C'est de l'eau-de-vie dont ils parlent : ils en apportent de la Nouvelle-Hollande en telle quantité, qu'il s'en tient cabaret à Onnontaghé. Quoy qu'il en soit, et de quelque costé que viennent ces folies, vn Missionnaire des Iroquois peut bien dire avec l'Apostre des Gentils : *Quotidie morimur*, nous mourons tous les iours ; et avec le roi des Prophetes : *Anima mea in manibus meis semper*, qu'il porte son ame entre ses mains, ou plustost qu'elle est à chaque moment dans les mains des plus infideles de tous les peuples.

Les Iroquois d'Oïogœn, qui sont les moins cruels, et qui nous ont paru les plus affectionnés, surtout lorsque nous cultiuions chez eux les restes de l'Eglise Huronne, furent touchez de compassion sur les miseres du Pere, et pour le tirer de danger, ils l'inviterent à aller chez eux pendant que ce desordre se passeroit. Le Pere, ravi de cet offre, plus

pour le salut de ces obligeants barbares, que pour sa sureté, les alla voir pour quelques semaines : il y fut reçu avec les acclamations publiques de tout le peuple, et trouua de quoy exercer son zele, et la lancette d'un Chirurgien François qui l'accompagnoit, à qui Dieu donna tant de benedictions dans un mal assez fascheux qui couroit, qu'en peu de temps plusieurs malades presque desesperés, furent mis sur pied ; ce qui gagna les cœurs de tout ce peuple, et ouurit au Pere les portes de toutes les Cabanes, où il estoit vu de tres bon œil, et escouté avec affection, quand il leur parloit des choses de leur salut.

Vn mois tout entier luy fut trop court, pour baptiser quasi tous les petits enfans, et pour consoler un grand nombre de bonnes Huronnes Chrestiennes, à qui une captiuité de quinze ou vingt ans, n'a point arraché la foi du cœur. Elles font un temple de la Cabane de leurs maistres ; elles se seruent de Pasteurs les vnes aux autres, et sanctifient par leurs prieres des bois et des champs où Jesus-Christ n'a point encore reçu d'hommage, que de la part de ces pauvres captiues. Quelle ioie à ce troupeau disposé, de reuoir encor son Pasteur ! les yeux parlent plus que la bouche dans cette heureuse entrevue ; quel moyen de se tenir de pleurer de ioie et de compassion, voyant ces bonnes Chrestiennes pleurer de deuotion ? Certes, les larmes de cette nature, qui coulent des yeux d'un Sauvage, essuient toutes les sueurs et adoucissent tous les travaux qu'on prend à l'aller chercher. Il fallut pourtant quitter cet agreable sejour, qui ne dura guere qu'un mois, pour retourner à Onnontaghé, où Garacontié (c'est celui sous la protection de qui sont les captifs François) estant reuenu de Montreal, et ayant publié le bon accueil qu'il y auoit reçu, rendit la pareille au Pere à son retour d'Oïogoën, lui faisant de grandes largesses qui consistoient en quelques citrouilles dont il le regalait, et qui sont un mets bien delicieux, quand le pain manque, et quand, pour l'ordinaire, on ne fait qu'un repas par iour, d'un peu de sagamité composée d'eau pure,

blanchie d'un peu de farine de blé d'Inde : car c'estoit là le regime de viure le plus ordinaire du bon Pere. Ce liberal Sauvage, protecteur des François, ne cessoit de se louer des presents qu'on luy auoit faits, entr'autres d'un beau collier de pourceline trauaillé par les mains des Meres Vrsulines, avec des gentilleses et des ornements qui agréent et qui rauissent ces peuples, surtout quand on leur dit que c'estoit l'ouvrage de celles qui n'ont pas eu peur de passer la mer pour eux et pour l'instruction de leurs petites filles, qu'elles attendent à Quebec quand ils les voudront enuoyer ; que s'ils veulent y aller eux-mesmes, ils y trouueront encore d'autres filles saintes (c'est ainsi qu'ils nomment les Religieuses) qui les receuront en leurs maladies dans un grand Hospital basti pour eux, et leur rendront les mesmes seruces que les Hospitalieres de Montreal ont rendus tout fraichement à quelques-uns de leur nation. Voilà ce que nous apprismes sur la fin de l'hiver, du sejour du Pere, par quelques Sauvages d'Onnontaghé, qui nous vinrent voir sur les neiges, et qui nous promirent de nous le ramener cet esté, avec tous les François captifs, pour gage de la sincerité avec laquelle ils veulent lier avec nous.

CHAPITRE V.

Retour du P. Simon le Moine du païs des Iroquois.

Enfin le Ciel a escouté nos vœux, et nous a rendu le Pasteur avec son petit troupeau : c'est le Pere le Moine, que nous auons regardé comme un homme échappé des feux auxquels il s'estoit courageusement exposé pour en tirer dix-huit François, auxquels il a rendu la vie, ayant pensé perdre la sienne plus souuent que tous les iours. Il n'est pas croyable de quels transports de ioie estoient saisis ces pauvres captifs à la sor-

tie du bourg d'Onnontaghé, qu'ils pensoient de voir estre leur tombeau; à peine se croyoient-ils en liberté, quoy qu'ils fussent hors du lieu de leur captivité; ils ne pouvoient sur les chemins se détacher de leur cher liberateur, qu'ils environnoient sans cesse, couronnant ses pas d'un noble diademe, iusqu'à ce qu'arriués à Montreal ils en firent un bel esloge, en se montrant seulement eux-mesmes, puis qu'on ne les regardoit que comme des restes du feu, et des victimes heureusement échappées de l'eschaffaud.

Ce fut le dernier iour d'Aoust de cette année 1662. que le pere parut en canot au-dessous du saut de Saint Louis, ayant autour de soy tous ces heureux échappés, et une vingtaine d'Onnontagheronnons, qui, d'ennemis, estoient devenus leurs matelots. Ce canot portant une enseigne pour se faire connoistre comme ami, approche doucement de la rive, chargé de ces heureux Argonautes, qui font une décharge de tous leurs fusils, pour saluer la terre tant désirée, publiant la paix par la bouche de la guerre mesme: ils débarquent avec les acclamations et les embrassements de tous les François de Montreal. Pendant qu'ils suivent leur Pasteur pour aller rendre grâces à Dieu dans l'Eglise, retournons sur leurs pas vers Onnontaghé; ne craignons pas d'y entrer, parcourons avec toute assurance, du moins pour un temps, les cabanes où souvent nos François ont bien tremblé de peur, pour remarquer avec plaisir les lieux tesmoins fideles de leurs larmes et de leur sang.

Commençons nos visites par la petite Chapelle d'escorces, qui a vu des merveilles qui ne paroissent pas dans les grandes Eglises de marbre et de porphyre; elle n'estoit pas seulement l'asile de trois Eglises, disons de huit et dix, puis qu'il y a dans Onnontaghé autant de nations conquises, dont quelques-unes trouvent leur salut dans leur perte, et la liberté des enfans de Dieu dans leur captivité.

Mais disons quelque chose de plus particulier. Les plus grands soins du

Pere, pendant son sejour parmi ces divers peuples, ont esté de ne laisser échapper aucun enfant sans le baptiser. Les François captifs usoient d'adresse pour le soulager en ce noble employ: la petite verole venue bien à propos, faisoit une heureuse moisson de ces ames innocentes; car de plus de deux cents qui ont reçu le Saint Baptême pendant l'hiver, il y en a eu plus de six-vingts qui sont morts peu après pour s'envoler au Ciel.

Ses seconds soins estoient enuers les malades adultes, pour les disposer à passer en une plus heureuse vie: Il est vray qu'en ceux-cy le succez ne respondoit pas tousiours à ses desirs, car il est bien difficile de mourir en Saint après avoir tousiours vecu en Barbare; souvent on le rebutoit des cabanes, sa charité estant payée de l'ancien reproche, que la Foy n'estoit propre qu'à tuer le monde; souvent aussi estoit-il escouté paisiblement, et la grace, qui sait faire le choix des predestinés, trouvoit place dans le cœur des uns, pendant qu'elle estoit chassée des autres: il est vray que c'est sur les humbles et les pauvres qu'elle repose plus volontiers que sur les riches; elle n'est pas seulement bannie des grands Palais, mais aussi des grandes cabanes, et l'orgueil se trouue dans les bois aussi bien que dans les villes: on remarque aussi bien un superbe Sauvage dans une hutte d'escorce, qu'un superbe Empereur dans un Palais tout d'or. Quand le Pere visitoit des malades qui estoient de consideration, ils terminoient le discours qu'il leur faisoit d'une vie esternelle, par des desirs d'obtenir quelque remede pour conseruer la temporelle. Et au contraire, s'il trouvoit de pauvres captifs proches de la mort, il voyoit bien en mesme temps qu'ils n'estoient pas esloignez du Royaume de Dieu. Ce qui parut, entr'autres, en un ieune homme de vingt-cinq ans, de la nation qu'on nomme du Bœuf, esclaue depuis longtemps, et qui, depuis trois ans, estoit rongé d'un ulcere puant et incurable. Le Pere le va voir, il lui parle des beautés du Paradis: Et que faut-il faire, dit

le malade, pour aller en ce lieu de delices, dont la mort et les maladies sont à iamaïs bannies ? Il faut croire, répond le Pere. Eh bien, ie crois, dit-il. Il faut prier. A la bonne heure, ie veux prier ; mais ie n'ay pas d'esprit pour cela, tu m'en peux donner, si tu veux, viens tous les iours me voir, car mon mal m'attache icy et m'empesche de t'aller trouuer, et tu verras que si ie manque d'esprit, ie ne manqueray pas de bonne volonté. Les effets respondoient à ses paroles : car, pendant tout le cours de son mal, il ne se plaignoit point de sa plaie, qui ne lui auoit plus laissé que la peau sur les os, mais seulement de ce qu'on le laissoit trop longtemps sans le faire prier, faisant d'aimables reproches au Pere, de ce qu'il le laissoit trop longtemps sans le voir. Cette ardeur lui fit meriter le Baptisme ; après lequel il mourut, et nos François captifs l'enterrent à la Françoisaise, tous ravis de l'auoir vu mourir en si bon Chrestien.

Vne des grandes consolations du Pere, estoit de receuoir quantité de pauvres Huronnes captiues qui venoient, comme à la derobée, des bourgs voisins, pour faire leurs deuotions dans Onnontagé : elles partoient d'Oïogœn et d'Onneiout, sous pretexte d'aller vendre ou acheter quelques marchandises du païs, ayant tout leur cœur à celles du Ciel. Cette Eglise captiue est vne image de ce qui se passoit dans l'Eglise cachée d'Angleterre, où nos Peres se desguisoient en marchands, pour faire vn precieux trafic pour l'éternité. L'exemple des seruantes touchoit les maistresses et donnoit enuie à quelques-vnes de se venir faire instruire, fournissant au Pere vne bien agreable occupation pour les vnes et pour les autres.

Sa grande ioie et sa grande consolation estoit de pouuoir celebrer tous les iours la Sainte Messe, au milieu de cette barbarie ; mais comme le vin lui manquoit, et qu'il n'en pouuoit recouurer que du costé des Hollandois, qui n'estoient pas pour en fournir volontiers pour cet vsage, il leur escriuit pourtant, et leur manda que dans l'estat où

il se trouuoit, il en pourroit bien auoir besoin pour sa santé. Les Hollandois lui enuoyerent vn petit flacon bien fermé, et le donnerent à vn Sauuage pour le porter, lui disant que c'estoit vne medecine dont le Pere auoit besoin, qu'il n'en bust pas, s'il ne vouloit encourrir vne grande maladie. C'estoit vne precaution bien necessaire : car, si le Sauuage, assez affriandé au vin des Hollandois, eust eu connoissance de ce que c'estoit, il n'auroit iamaïs rendu le flacon que vide ; et mesme il fallut que le Pere vsast de la mesme industrie pour contenter ce Sauuage qui demandoit à gouter vn peu de cette medecine, pour voir si elle estoit si mauuaise qu'on disoit : le Pere prend quelques pignons d'Inde, les decoupe dans vn peu de ce vin, le presente à son Sauuage : medecine qui opera de si grandes euacuations, qu'elle lui osta toute l'enuie d'en demander vne seconde fois. Et par cette invention le Pere, avec son cher troupeau, ne fut pas priué de l'vnique bonheur qui lui restoit dans l'abandon de toutes autres choses.

Mais voyons comme en trauaillant si bien pour les Sauuages, il ne s'oubloit pas des François. C'est vne matiere qui merite bien vn Chapitre à part, parce qu'elle contient des circonstances bien remarquables.

CHAPITRE VI.

La deliurance de dix-huict Captifs François.

Les vns furent rendus dès l'Automne passé, et les autres ont esté ramenés cet esté ; et les vns et les autres confessent, qu'après Dieu, ils doiuent la vie au Pere le Moine, qui a si hardiment exposé la sienne pour eux, ne craignant pas d'aller dans vn païs qui fumoit encore des embrasements de plusieurs de nos François.

Dés son arriuée, sa mort fut conclue,

et les ordres desia donnés pour lui fendre la teste ; mais Dieu l'a preservé par des voïes qui nous sont cachées, pour la conseruation des vns et pour le salut des autres. Ayant eschappé ces premiers dangers et les malheureux proiets qu'on tramoit de diuers costés contre lui, il a passé ensuite tout l'hyuer comme captif ; mais il souffroit volontiers ses chaisnes, pour rompre celles de nos François ; et le Ciel qui a fait auorter les mauuaises pratiques de ses ennemis, a tellement beni ses desseins, que, contre toutes les apparences humaines, il a reçu la liberté et l'a donnée aux autres, Dieu s'employant à la deliurance du Pasteur qui ne songeoit qu'à celle de son troupeau. Il n'y en a eu qu'un seul dans Onnontaghé, lequel portoit le surnom de Liberté, qui ne l'a pas obtenue. Il iout neantmoins de celle dont iouissent les enfans de Dieu dans le Ciel. Il fut pris aux Trois-Riuieres l'an passé 1661, et fut donné à des maistres qui le conseruerent en vie, et mesme eurent tant de bonne volonté pour lui, qu'ils lui chercherent parti, et songerent à le marier à la façon Iroquoise, c'est-à-dire l'engager dans vn concubinage perpetuel : lui, qui en auoit horreur, refuse d'abord ; on le sollicite, on le flatte, on le presse, on le menace, on le veut contraindre ; il est constant dans son refus, il a recours à Dieu, lui representant l'extremité où il est reduit : plus il prie, plus il se sent fortifié dans son bon dessein, iusqu'à ce que ses maistres, lassés de ces rebuts, se resolurent de lui donner tout net le choix de la mort ou d'une femme ; mais ils n'esbranlerent pas ce cœur genereux avec toutes leurs menaces, de sorte qu'ils s'en defirent sous apparence de lui vouloir donner à manger : car à mesme temps qu'ils lui presentoiient vn morceau de pain d'un costé, ils lui dechargerent de l'autre vn coup de hache sur la teste, qu'ils couronnerent ainsi de la gloire des Martyrs de la Chasteté.

Les autres François qui ont esté deliurez, ont tous ressenti des effets d'une protection toute extraordinaire de la diuine Prouidence. Le recit de quelques-

vns n'en sera pas desagreable, puis qu'il nous donne suiet de benir le Ciel de tant de soins qu'il a de cette pauvre Eglise captiue.

Vn d'eux, auant l'arriuée du Pere, se laissant aller au mauuais exemple, estoit tout près de s'abandonner au vice, et d'embrasser la vie de Sauuage, ayant desia lié partie avec quelques Iroquois pour les accompagner en guerre : il est vrai que Dieu le retenoit tousiours comme par la main, disons plustost par vn doigt, qui, lui ayant esté coupé au commencement de sa prise, ne se guerissoit point, quoy qu'on y eust appliqué tous les remedes ordinaires ; le Pere arriuant, remedia à sa plus grande maladie, lui conseillant quelques deuotions enuers la Saincte Vierge, qui eurent vn si bon effet, qu'en peu de iours il fut deliuré de sa tentation, et guerit du mal qu'il auoit en la main depuis plus de six mois.

Il a ensuite fort bien employé cette main, en quelque façon miraculeuse, s'en servant à baptiser les enfans, que non seulement il cherchoit dans toutes les cabanes, mais il alloit encore attendre au passage les carauanes des Sonnotouëronnons, qui vont en grandes bandes, en traite, de peur d'estre rencontré de leurs ennemis. Il arrestoit donc toutes les meres avec leurs enfans dans quelque defilé, et les sauoit si bien gagner, qu'en peu de temps il a baptisé plus de soixante enfans, dont la plus-part sont morts de la maladie courante.

Vn autre François estoit captif à Onneiout, souffrant des miseres tres grandes, dont Dieu le deliura par le moyen d'un enfant qui n'auoit que cinq ans, et qui à peine pouuoit parler ; il lui sut neantmoins si bien faire entendre (quoy que le François ne sust point du tout sa langue) qu'on auoit dessein sur sa vie, qu'il prit cet auertissement comme s'il fust venu du Ciel par cette bouche innocente. Il conclut donc sa fuite : il sort à mesme temps du bourg d'Onneiout à dessein d'aller trouuer le Pere à Onnontaghé ; mais il ne sauoit par où aller, ne sachant pas mesme de quel costé estoit Onnontaghé ; il se iette dans la

premiere route qu'il rencontre sans la connoistre : il marche assez longtemps dans des chemins perdus, la faim le suiuit de près ; mais le feu estoit plus fortement empreint dans son imagination ; il se console dans sa solitude, de ce qu'il a plus de moyens de faire ses prieres que dans le bourg. Il auançoit donc tousiours à petits pas et avec assez d'asseurance. Se iugeant desjà assez loin de ses ennemis, voilà qu'il en apperçoit vne troupe qui venoit à grands pas vers lui ; il crut pour lors estre perdu, et il ressentoit desjà la cruauté des feux qu'il pensoit estre allumez pour le brusler : il auoit bien raison, car en matiere de captiuité, il en est comme des maladies, où la rechute est pire que le mal ; il se iette neantmoins assez adroitement hors du sentier, laissant passer ces Iroquois, qui ne s'apperçurent de rien ; ce qui, sans doute, est rare parmi eux, puis qu'ils ont les yeux admirablement perçants pour descourir de loin et pour reconnoistre les pistes. Les premiers estant bien auancés, nostre fugitif se iette dans vne autre route perdue, faisant mille remerciements au Ciel d'une si signalée protection ; mais voilà que tout d'un coup, il en apperçut vne autre bande, dans les mains de laquelle il s'alloit ieter. Il ne falloit qu'estre vu pour estre condamné au feu ; mais la mesme Prouidence qui l'auoit derobé la premiere fois de la vue des vns, le deliura pour la seconde fois de la main des autres et le conduisit à l'aveugle iusque dans Onnontaghé, et par bonheur le fit entrer dans vne cabane où estoient quelques Sauvages amis des François. D'abord qu'ils le virent, et qu'ils le reconnurent comme fugitif, ils ietterent vne couuerture sur lui pour le cacher, lui donnant seulement quelque peu de chose à manger, la faim l'auoit rendu en vn pitoyable estat. Le trait de la Prouidence sur lui est, que s'il fut entré dans la cabane voisine, il estoit perdu : car il y eût trouué ceux de la nation qu'il fuyoit, qui, par hasard, y estoient pour lors, et n'eussent pas manqué de se saisir de lui pour en faire vn exemple public à

tous les fugitifs. Estant donc ainsi heureusement caché, on en vient au plus tost auertir le Pere, afin qu'il s'employast pour lui, et qu'il fist les presents necessaires en ces rencontres : pendant quoy, ie ne sais comment il se fit qu'on tira ce pauvre malheureux de dessous la couuerture, et qu'on l'en-uoya lui-mesme pour trouuer le Pere ; mais après trois ou quatre pas, il rencontra dans la rue des iurognes, qui sautent sur lui comme sur vn estranger. A cet accident, il tombe pasmé à terre, soit de peur, soit de foiblesse. Le Pere, auerti assez à temps, y accourt, le prend et le mene teste leuée en sa cabane, où il soutint bien des attaques de la part des Onneiochronons qui vinrent iusqu'à sept fois pour r'auoir leur prisonnier ; mais le Pere respondit autant de fois qu'ils lui arracheroient plustost la vie que de le rendre. Son affaire enfin s'accommoda avec beaucoup de peine.

Voici encore vn accident surprenant. Vn autre de nos captifs François, fort deuot et de bonnes mœurs, auoit fait vœu à Dieu de consacrer à son seruice sa liberté, si iamais elle lui estoit rendue ; mais il auoit rencontré deux maistresses d'humeur bien differentes, quoy que également cruelles : l'une ne vouloit pas qu'il sortist de la cabane, non pas mesme pour venir prier Dieu en la Chapelle, et l'autre ne vouloit pas qu'il y demeurast : l'une le chasse, et l'autre le retient ; mais ni l'une ni l'autre n'auoient aucune bonne volonté pour lui ; au contraire, elles auoient fait ou fait faire deux presents assez considerables à certains ieunes fripons, pour lui casser la teste. Que fera ce pauvre ieune homme ? S'il sort, il est coupable ; il l'est aussi, s'il demeure : il ne peut obeir à l'une de ces maistresses sans desobeir à l'autre ; et neantmoins il n'y va rien moins que de sa vie dans sa desobeissance. Le Pere, auerti de ces extremitez, le fit éuader par le moyen de quelques Iroquois, ses amis ; mais il n'eut pas plustost disparu, que ces deux megeres, qui auparauant estoient irreconciliables à son egard, se reunirent ensemble pour

l'attrapper, et pour cela elles mirent leurs parents en campagne. Le pauvre François s'aperçut bien des poursuites qu'on faisoit pour le prendre, il se ieta à l'eau iusqu'au cou, et trauersa dans vn islet pour se cacher dans quelque creux de rocher, et y demeurer tant que la nature auroit de la force pour soutenir la faim. Il y passe vn iour et vne nuit sans manger; il ne pria iamais Dieu de meilleur courage. Les amis du Pere qui auoient contribué à l'éuasion du fugitif, voyant que les amis des deux maistresses faisoient tant de diligence pour le trouuer, en firent aussi de leur costé. Ils rôdent donc partout, et dans les bois et sur le bord de la riuiere, faisant de semblables recherches, mais avec des sentiments bien differents les vns des autres, les vns pour lui oster la vie, les autres pour la lui conseruer; ils l'appellent à pleine voix chacun de leur costé; mais ausquels repondra-t-il? Il entend ces voix du creux de son rocher, mais il prend celles de ses amis pour celles de ses ennemis. Enfin, après que les vns et les autres eurent bien couru et bien crié inutilement, les deux bandes se rencoutrèrent, comme de concert, proche de l'islet, et par ie ne sais quelle compassion, ou plustost desespoir de rencontrer le prisonnier, ils s'entrepromirent que s'ils le trouuoient, ils le mettroient entre les mains du Pere, pour estre à sa discretion. Si ce pauvre reclus eust entendu ces discours, il auroit bientost paru; mais la faim, ou plustost son bon Ange, lui inspira ce qu'il deuoit faire: car sortant de son trou, il va se presenter à eux, pensant aller s'immoler à la mort. Si iamais hommes furent surpris, ce furent ces deux bandes d'Iroquois, qui admirerent comment le François s'estoit ieté entre leurs mains si à propos, et iustement au moment qu'ils s'estoient accordés de lui donner la vie. Pour lui, après auoir adoré la Prouidence, il ratifia de nouveau son vœu de consacrer au seruice de Dieu le reste de ses iours, qui lui estoient prolongez par des rencontres si inesperées.

Il y a pareillement quelque chose de

merueilleux dans la deliurance des autres captifs, dont les vns ont éuité les feux, les autres les naufrages, par l'assistance sensible de la Sainte Vierge. Ce ne fut pas sans merueille qu'en descendant d'Onnontaghé, pour tirer à Montreal, vn des canots, ayant versé au milieu d'un saut, deux François qui estoient dedans demeurerent vn temps notable sous les eaux, sans estre estouffez. Mais ce qui est plus admirable, c'est que l'un des deux vint paisiblement à terre par le milieu des precipices, pendant que l'autre faisoit, du dos du canot reuersé, vn Oratoire, et consacroit ces torrents par la priere qu'il adressoit à Dieu et à la Sainte Vierge au milieu de leurs bouillons.

Je ne saurois mieux terminer ces beaux accidents, que par vne rencontre assez illustre touchant vn Crucifix de deux pieds de haut, ou enuiron, que les Iroquois Agnieronnons enleuerent en l'an passé à Argentenay, dans l'Isle d'Orleans, quand ils y firent les degats que nous auons racontés. Je ne sais si ce fut par moquerie ou par estime qu'ils se saisirent de cette image; quoy qu'il en soit, ils l'emporterent iusque dans leur pais, et la faisoient voir dans leurs cabanes, comme vne des plus precieuses despouilles des François; Garacontié, protecteur des François, estant allé à Agnié, la vit par hasard; et comme il sauoit assez le respect que nous portions à de semblables images, il ne voulut pas laisser profaner celle-là; il entreprend donc de la racheter, il fait vn beau present pour cela, et pour n'auoir pas de refus, il fait vn esloge de ce Crucifix, plus digne de sortir de la bouche d'un Predicateur que d'un Barbare; il l'obtient, et par la richesse de son present, et par l'eloquence de son discours. Retourné qu'il fut à Onnontaghé, tout triomphant d'une si belle action, dont il ne connoissoit pas tout le merite, il place honorablement ce Crucifix sur l'Autel de la petite Chapelle, où tous les iours les François, les Hurons et les Iroquois alloient lui rendre leurs hommages. Et ainsi Dieu s'est voulu seruir de la main d'un Barbare, pour faire

triompher sa Croix au milieu de la Barbarie.

Finissons par la consideration des biens qui reviennent au public, du séiour du Pere dans Onnontaghé.

Pendant qu'il trauailloit soigneusement au bien particulier de son Eglise, il n'épargnoit aucun de ses soins, pour le bien commun de tous les François.

C'est lui qui a detourné la hache des trois nations superieures, de dessus nos testes ; il a escarté les meurtres, qui ont ensanglanté tous les ans nos terres et nos maisons : nous ne nous souvenons que trop des malheurs de l'an passé, qui nous font encore gémir à present, n'ayant pas cessé de donner nos larmes sur nostre sang, qui a coulé depuis Montreal iusqu'à Tadoussac, c'est-à-dire dans prés de deux cents lieüs de pays. De plus, il nous a fait respirer cet esté vn air que nous n'auons point respiré depuis vn assez longtemps, vn air de quelque paix et de quelque repos, et nous a procuré la commodité de faire nos semences sans trouble, et nos moissons, qui sont assez abondantes, sans estre teintes de nostre sang.

Enfin, quelques-vns croient qu'il a si bien fait, que nous n'auons plus que deux nations d'Iroquois sur nos bras : celle d'Onneiout et celle d'Agné. Ces deux nations sont, à la verité, les plus cruelles, mais les moins nombreuses et les plus voisines. Pour les trois autres plus esloignées, elles se disent bien de nos amies et de nos alliées, et cela, par l'entremise du bon Pere le Moine ; mais il ne faut prendre autre mesure avec les Sauvages, que celles de leur interest. Les nations qui ont receu la Foy, s'attachent à nous pour l'interest de leur salut. Pour les autres, qui ne l'ont pas receue, il n'y a que la frayeur et crainte de nos armes, ou l'esperance de quelque grand profit dans leur trafic, ou le secours qu'elles peuuent tirer de nous contre leurs ennemis, qui les puissent arrester, et encore cela n'empeschera-t-il pas que quelques-vns ne se debandent et ne nous viennent tuer à la derobée, si bien qu'il n'y a que la seule

puissance presente et effectiue qui leur puisse fortement lier les mains. C'est ce que nous attendons du plus grand de tous les Monarques Chrestiens : il ne souffrira pas que sa Nouvelle-France soit plus longtemps captiue sous la tyrannie d'vne poignée de barbares ; Iesus-Christ se rend foible, pour ainsi dire, afin de luy donner suiet d'employer la puissance qu'il luy a confiée, pour l'establir dans ces grands païs, et pour luy donner ensuite les hautes recompenses qu'il veut rendre à sa pieté, à sa valeur, à sa generosité. Amen, amen ; fiat, fiat.

CHAPITRE VII.

De quelques meurtres faits par les Sauvages de Gaspé, sur les Sauvages nommés les Papinachiouekhi.

Entrant dans le grand golfe de Saint Laurens, pour tirer à Kebec, on rencontre, du costé du Sud, trois endroits où les nauires François vont pêcher des moulües. Ces haures, ou ces ports, sont fort voisins les vns des autres : on les nomme l'Isle Percée, Bonauenture et Gaspé. Le Pere Martin Lyonne, decédé depuis peu, et le Pere André Richard, tous deux de nostre Compagnie, ont cultiüé quelques années les costes qui sont baignées des eaux de ce golphe, comme aussi les contrées circonuoisines. Voici comme le Pere Richard nous parle de l'entreprise de quelques Sauvages, que nous appelons de Gaspé, pource qu'ils se viennent camper assez souuent proche de la baie ou du port qui porte ce nom.

Ces barbares s'estant assemblés pendant l'hiuer de l'année passée 1661. quelques-vns parlerent, dans leurs conseils, d'aller à la guerre contre les Esquimaux. Ce sont des peuples ennemis des Europeans, qui habitent sur les riuies du golphe, du costé du Nord, assez proche de la grande isle de Terre-Neue

qui est située à l'embouchure du grand fleuve et du grand golphe de Saint Laurents. En montant plus haut, sur les memes riués on trouue les Papinachiouekhi, les Bersiamites ensuite, et puis on rencontre Tadoussac. Ces deux dernieres nations, et quelques autres qui leur sont alliées, sont bonnes et simples, gens de paix, qui reçoient nos Peres de Kebec avec grand amour, quand ils vont en Mission vers leurs quartiers. Mais venons à nos Sauvages de Gaspé.

Quelques-vns ayant donc mis en auant, dans leurs Conseils et dans leurs festins, des propositions de guerre, furent écourez des vns et rebutez des autres ; mais les braues et les insolents s'estant raillez des pacifiques, vne trentaine de ieunes gens ou enuiron, leuerent la hache, pour marque qu'ils vouloient la guerre.

Cela me toucha fort, dit le Pere Richard, pource que leur guerre n'est qu'une chasse aux hommes, qu'ils entreprennent assez souuent pour satisfaire à quelques songes, qui, dans leur sommeil, leur font croire que les ames de leurs parents defunts ne seront point en repos, si on ne leur sacrifie des hommes. Ayant passé tout l'huiuer dans ce dessein, ils se rendirent au printemps sur les bords d'une riuiera nommée Bacadensis, qui se va décharger dans le golphe. Je me trouuai avec eux, et leur temoignai, dit le Pere, la douleur que ie ressentois d'une si legere entreprise ; me doutant bien qu'ils attaqueroient et qu'ils tueroient les premiers qu'ils rencontreroient au-delà du golphe, sans prendre garde s'ils sont amis ou s'ils sont ennemis. Ils mepriserent mes auis, et s'embarquerent d'une façon assez grotesque et assez superstitieuse.

Comme ils estoient en festin et en conseil, on leur prepara deux chaloupes. Ils achetent ces chaloupes des François, qui vont en pescherie vers leurs costes, et s'en seruent aussi adroitement que nos plus braues et plus lestes matelots de France. Ils firent vn petit pont de bois, pour se pouoir embarquer à sec dans ces chaloupes, qu'on tenoit expressement à flot. Cela

fait, et le festin acheué, nos guerriers sortent d'une grande cabane, bien armez à leur mode, chantant, dansant et puis courant promptement à leurs chaloupes. Ceux qui s'embarquerent les derniers, ietterent à l'eau dans vn moment les bois qui composoient leurs Ponts, et prenant les rames en main d'une vitesse incroyable, se mirent au large en vn instant. Si quelqu'un fust tombé à l'eau, ou qu'il se fust mouillé en s'embarquant, ou si la chaloupe se fust échouée, ou qu'elle eust retardé tant soit peu, ce mauuais presage les auroit arrestez tout court, et leur auroit fait changer de dessein. Quand quelqu'un est priué du flambeau de la Foy, il prend aisement les tenebres pour la Lumiere, la nuit pour le iour, et la folie et la sottise pour la sagesse.

Comme ces Argonautes voguoient à force de rames sur la riuiera Bacadensis, voilà deux canots qui sortent comme d'une embuscade, et qui tirent droit à eux, pour les attaquer et pour les piller, et pour empescher leur course. Ce sont de ieunes femmes bien lestes et bien couuertes, qui viennent donner vne idée et faire vn portrait du combat que ces guerriers doiuent rendre à leurs ennemis. Elles vont, elles viennent, elles tournent, elles font mille caracoles à l'entour de ces chaloupes, s'efforçant de se ietter dedans, pour les piller ou du moins pour enleuer quelque butin. Bien attaqué, bien défendu : les hommes les repoussent, ils tirent quantité de coups de fusils, plustost pour faire du bruit, que pour les blesser.

Enfin ces ieunes femmes se retirent, bien lassées, sans iamais auoir pu rien enleuer. Elles s'en reuiennent à bord, où les autres femmes qui les attendoient, les reçoient avec des cris et des huées, comme des ennemis vaincus : et se iettent sur elles, les dépouillent, leur ostent leurs robes neuues et leurs ornemens, leur donnant en la place de vieux haillons. L'une de ces Amazones fut raillee et moquée pource qu'elle n'auoit pas pris sa belle robe et ses beaux atours, se doutant bien qu'on les lui rauiroit. Ces femmes sont bien

aises d'estre ainsi pillées pour donner vn heureux pronostic de la victoire qu'elles souhaitent à leurs parents et à leurs amis.

Mais suiurons nos guerriers : ils ne furent pas bien auant dans le golphe, que l'vn d'eux fit faire halte : le viens presentement, dit-il, de me souuenir d'vn ordre que l'vn de mes parents nous a donné à la mort ; vous sauez que les ordres des mourants sont d'importance, et que le defunt estant homme de consideration parmi nous, il faut executer ses volontés : or, comme elles repugnent à l'entreprise que j'ai faite inconsiderement, faute de memoire, ie suis obligé de rebrousser chemin, et de quitter les pensées de la guerre. Ceux qui ne s'estoient engagés dans ce parti, que par vn respect purement humain, luy dirent qu'ils le suiuoient, comme estant parents ou amis du trépassé. Voilà donc l'escouade mi-partie : l'vne des deux chaloupes met le cap vers la terre et s'en retourne à bord ; l'autre, armée de quinze chasseurs, passe outre.

Ils arriuent enfin à l'isle d'Anticosti, où le golphe commence quasi à se changer en fleuve. L'ayant quittée, pour passer en terre ferme du costé du Nord, ils aperçurent vn canot qui sortait d'vne autre isle, d'où il venoit de chasser : le vent leur estant fauorable, ils coururent dessus à voiles et à rames ; et, sans s'inquiéter de quelle nation il estoit, ils le foudroient à coups d'arquebuses. C'est assez que ce soient des hommes, c'est la proie et le gibier qu'ils cherchent. Ce canot portoit vn homme et vne femme, vne fille et vn petit garçon. Ils tuerent, dès leur premiere decharge, l'homme, la femme et la fille, et blesserent le petit garçon. Aussitost ils se iettent sur ces corps morts, leur coupent et leur cernent la peau à l'entour de la teste, enleuent leurs cheuelures, prennent le petit garçon, l'embarquent tout blessé, et voilà leur guerre et leur chasse faite. Le vent se tournant, ils tournent leur chaloupe, et s'en reviennent en leur pais remplis de gloire d'vn si heureux succès. Les Monarques qui font marcher de grands corps d'armées,

se moquent bien de ces pauvres barbares, aussi glorieux dans la victoire de quatre hommes, que les grands princes dans la mort de dix mille. Et les Anges ont suiet de se moquer des vns et des autres, puisqu'ils font gloire d'abrèger la vie des hommes, qui est deia si courte. Mais voyons le triomphe de nos superbes conquerants.

Comme leur depart fut superstitieux, leur retour fut plein de folie et de cruauté. Approchant des riués de leur pais, ils pousserent vn grand cri, marque de leur victoire. Entendant la voix, dit le Pere qui a fourni ces Memoires, ie iugeai aussitost qu'ils n'auoient pas esté iusques au pais de leurs ennemis, trop éloigné pour vn voyage de si peu de durée. Je me persuadai qu'ils auroient peut-estre rencontré quelques Sauuages alliés de ceux de Tadoussac, qui s'en pourroient bien ressentir quelque iour. En effet, on me dit qu'ils auoient tué des Papinachiouekhi, bons amis des François et de leurs alliez.

Au bruit et aux cris de ces guerriers, tout le monde sort des cabanes ; les François, qui estoient pour lors en cette coste, accourent aussi bien que les autres. Je ne voulus point paroistre, pour faire voir l'indignation que j'auois conçue d'vne action si lasche. Comme ils estoient assez éloignés de la terre où ils vouloient aborder, ils userent d'vne cruelle barbarie vers leur pauvre petit prisonnier : ils le precipiterent dedans l'eau, tout blessé qu'il estoit en diuers endroits ; ils ietterent à mesme temps les cheuelures qu'ils auoient enlevées, donnant au pillage tout le butin qu'ils auoient pris sur leurs ennemis pretendus. Aussitost la plupart des Sauuages, hommes et femmes, se iettent à la nage : les femmes tirent droit aux cheuelures flottantes, et les hommes au petit garçon qui se noyoit. Les femmes s'estant saisies des cheuelures, veulent raur aux hommes le petit prisonnier. Ce pauvre enfant se voyoit tirillé et déchiré, comme une proie qui seroit tombée entre les pattes de plusieurs loups ou de plusieurs lions ; mais enfin, après quantité de contestes, il fut ad-

iugé et donné à la femme du capitaine, qui voulut faire paroître qu'elle auoit du cœur aussi bien que son mari, et qu'elle regardoit couler le sang humain sans blemir et sans foiblesse. Elle tire vn grand cousteau de son sein, et le plonge inhumainement dans le bras de cet enfant, deïà à demi-mort, tant pour les blessures qu'il auoit reçues au combat, que pour la cruauté avec laquelle on l'auoit traité dedans l'eau. Si fallut-il qu'il chantast à la vue de son sang, qui ne luy fit iamais ieter aucune larme, ni aucun cri. L'impression que les parents donnent à leurs enfants, de montrer du courage en telles rencontres, et le bruit et le tintamare que font ces Barbares, étourdissent tellement les sens de leurs prisonniers, que les plus petits font mesme paroître de la constance.

Nos François, touchés de compassion à la vue d'un spectacle si triste, cherchoient les moyens de pouoir deliurer cet enfant ; mais il n'estoit pas encore temps. Je vous auoue qu'au recit qu'ils me firent d'un procedé si cruel, que ie n'auois pas voulu voir de mes yeux, mon cœur fut si indigné, que sur le soir, ces superbes Thrasons, venant se presenter à la Chapelle, pour y estre instruits, et pour les faire prier Dieu, ie les chassai et leur fermai la porte de l'Eglise, leur disant que Dieu ne supporteroit pas les meurtres commis en la personne des innocents ; mais leurs cœurs estant encore tout bouffis d'orgueil, le depit s'en empara, et leur fit dire aux François qu'ils rencontrerent, qu'ils alloient casser la teste au prisonnier, et remonter en chaloupe pour aller encore à la chasse des hommes.

Nos François, m'ayant fait ce rapport, adiouterent que c'estoit fait de la vie de cet enfant, si ie ne changeois de batterie. Cela me toucha. Je cours aussitost au lieu où ils estoient assemblés, et ie leur dis : Mes freres, et mes neveux, ie viens mesler mes larmes avec vos ioies, vous m'avez reduit à deux doigts de la mort ; l'amour que ie vous porte est la source de mes douleurs et de mes plaintes. Quand vn pere a perdu son fils bien-aimé, vous ne voyez que

des larmes et vous n'entendez que des soupirs ; n'estes-vous pas mes enfans ? Comment voulez-vous que ie rie dans votre malheur ? vous estes morts dedans l'ame, vous avez fasché Dieu, vous vous estes rendus esclaves du demon ; et vous voulez que ie me reiouisse avec vous ! Arrachez premierement de mon cœur l'amour que j'ay pour vous ; laissez-moy pleurer, lamenter votre peché. Mais en effet, dirent-ils, nous aimestu ? Oui, ie vous aime, et plus tendrement que vous ne pensez. Pourquoi donc nous as-tu fermé la porte de la Chapelle ? C'est l'amour qui m'a fait faire ce coup, pour vous faire rentrer dans vous-mesmes, pour vous ouurir les yeux, afin que vous lauiez vos mains, encore toutes sanglantes, deuant que vous paroissiez deuant Dieu. Nous voyons bien que tu nous aimes, repliquerent-ils. Aimes-nous tousiours, mon Pere, nous ne sommes plus fachés, nous t'aimons. Si vous m'aimez, repart le Pere, ne tuez point l'enfant, donnez-luy la vie. Vas, mon Pere, nous t'aimons, il ne mourra point. Je me retirerai assez content d'une si bonne parole.

Cette escoüade s'estant retirée à l'isle Percée, où ie me trouuai aussi, donna le loisir au Chirurgien de nos François qui estoient là en pescherie, de panser ce pauvre enfant. Il auoit quatre postes en la teste : on en tira trois, on ne put auoir la quatrième, ny vne autre qu'il auoit dans l'épaule ; vn trop grand effort l'auoit mis en vn évident danger. Ce pauvre enfant ne ieta iamais qu'un petit soupir dans vne cure bien rude et bien douloureuse. Nos François firent tous leurs efforts pour le tirer des mains de ces Barbares, mais sans aucun effet. Voyant donc qu'ils estoient prests de l'emmener, et ne iugeant pas qu'il eust plus de sept ans, paroissant si defait et si defiguré, ie l'ondoyai avec vne instruction assez legere, et sans aucune ceremonie, le temps et le lieu ne le permettant pas. Cela fait, on l'embarque pour le transporter ailleurs. Le regret que j'auois de voir enleuer ce pauvre petit innocent, à qui la fantaisie d'un Sauvage, ou vn songe pouuoit oster la

vie, me fit resoudre d'aller trouver la femme du Capitaine, à qui il auoit esté donné. Elle estoit sur le point de son depart ; ie luy parlai à peu près en ces termes : Ma sœur, i'ai vne priere à te faire, ie te supplie de ne me point éconduire ; ie ne t'ai iamais rien demandé, et ie n'ai pas d'enuie de iamais rien te demander aucune chose ; i'avoue que mon souhait est grand, et que ma priere est de consequence ; tu sais ce que i'ai fait pour toi, et les secours que ie t'ay rendus dans les occasions : donne-moy ton petit prisonnier, il s'en va mourant, il ne te rendra aucun service ; les presents que ie veux te faire te seront cent fois plus utiles et plus avantageux, puisque mesme il te sera à charge. L'aborde ensuite son mari, ie luy propose les mesmes raisons ; ie fis si bien, qu'ils me l'accorderent. On le fait sortir de la chaloupe ; on me le met entre les mains. Ils s'embarquent, leuent l'ancre et s'en vont. Je me retire bien ioyeux avec ma proie, non sans estonnement de ce qu'ils ne m'auoient pas demandé le paiement deuant leur depart. Il est vray qu'ils me connoissoient, et qu'ils sauoient bien que ie tiendrois ma parole.

Ils ne furent pas loin, qu'un vent contraire les reieta dans le port : ils me viennent voir et me parlent des presents que ie leur auois fait esperer. Je leur dit que l'estois tout prest d'accomplir ma promesse ; mais que c'estoit à eux de me temoigner ce qu'ils auroient pour agreable. Ils conuoquent le Conseil, et m'y font appeler. L'un des anciens prit la parole, et après auoir exageré la grandeur du present qu'ils me faisoient, il m'assura que l'amour et le respect qu'ils auoient pour moy, les bornoit à fort peu de choses : il ne laissa pas de demander un prix excessif.

Je leur repliquai qu'ils auoient raison de demander beaucoup, et que la vie d'un homme estoit trop precieuse pour estre suffisamment payée par des presents ; mais qu'ils n'ignoroient pas que i'auois les bras et les mains fort courts et fort petits, et que ie ne pouuois pas

embrasser quantité de choses ; qu'il y auoit longtemps que mes mains estoient tousiours ouuertes, pour leur faire du bien dans leurs besoins ; qu'il ne me restoit plus que ce que ie leur presentois et que l'exposois à leur vue. Ils l'accepterent, se montrant fort satisfaits, et moy encore plus, voyant qu'on ne pourroit plus redemander mon petit racheté : la chose s'estoit passée dans le Conseil des plus considerables.

Ce pauvre enfant se trouuant, par un heureux malheur, parmi nos François qui le caressoient et qui le cherissoient tendrement, commença à respirer et à croire qu'il estoit du nombre des viuants. On le panse, on le choye, on le nourrit soigneusement, si bien qu'en peu de temps celuy à qui dans sa misere et dans ses tourmens, ie n'auois donné que sept ans, me parut, dans son embonpoint, âgé d'environ dix ou douze. Quand il ne voyoit que des François, il estoit éueillé, il estoit gai, et il paroissoit tout rempli d'esprit ; mais sitost qu'il voyoit un Sauvage, il s'enfuyoit, il se cachoit tout tremblant de peur et tout hebesté.

Or, comme il me fallut retourner en France, et que ie ne trouuai aucune commodité pour l'enuoyer à Kebec, ie l'ai amené avec moi. Il estoit fort ioli pour un enfant né dans la barbarie. Il a vne si grande crainte des Sauvages, ayant expérimenté leur cruauté, que passant par Rouen pour venir à Paris, et ayant aperçu dans les rues et ayant entendu le cri d'un ramoneur de cheminée qu'il prit pour un Sauvage, la peur le saisit si fortement, qu'il s'enfuit dans vne boutique, et se cacha, mais avec vne telle épouvante, que ma parole ne pouuoit le rassurer. Il est maintenant dans notre College de Clermont, où il fait assez voir que nos petits Canadiens n'ont guere moins d'esprit que nos petits François. Il est d'un naturel fort souple et fort docile : son corps a esté maltraité par les Sauvages. Sa couleur est olivastre, à cause des huiles dont il a esté oint dès sa naissance ; il ne seroit pas moins blanc que les enfans des Europeans qui naissent en la Nouvelle-

France, si on ne l'auoit noirci et peint en huile, pour ainsi dire, dès son enfance.

Je dirai pour conclusion, que moi, qui fais imprimer ce Chapitre, l'ayant interrogé en sa langue sur ses parents, il m'a dit ces paroles : Mon pere a tué

ma grande mere et trois autres de mes parents. Luy en demandant la raison : Il estoit, m'a-t-il dit, en colere ; si bien que vous diriez que Dieu a enuoyé les Sauvages de Gaspé, comme les executeurs de sa iustice, pour tirer vengeance de ce crime.



RELATION

DE CE QVI S'EST PASSÉ DE PLUS REMARQVABLE

AVX MISSIONS DES PERES DE LA COMPAGNIE DE IESVS EN LA NOVVELLE FRANCE,

ÈS ANNÉES 1662 ET 1663.

Enuoyée au R. P. ANDRÉ CASTILLON, Prouincial de la Prouince de France,

PAR HIEROSME LALEMANT (*)

Au Rd. Pere André Castillon, Prouincial de la Compagnie de Iesus en la Prouince de France.

MON R. P.,
Pax Christi,



ENUOYE à vostre Reuerence nostre Relation dela Nouvelle-France. Par la grace de Dieu, tout y va assez bien, quoy que nous ayons esté plus auant que iamais dans la crainte.

Les Iroquois, cy-deuant inuincibles, se sont trouuez vaincus de tous costez, par des Nations Sauvages qui nous sont alliées, et par nos Algonquins Chrestiens, qui ont esté victorieux par l'assistance de la tres-Sainte Vierge. Si le Roy nous donne à l'embarquement prochain, le secours qu'il

a eu la bonté de nous promettre, pour porter la terreur et l'effroy des armes Françoises dans le païs des Iroquois, qui seuls ont desolé toutes nos Eglises naissantes, et qui seuls empeschent les progrez de la Foy dans vn grand nombre de Nations qui ne sont pas encore Chrestiennes; ce secours sera le salut de tous ces païs.

Nonobstant les excursions des Iroquois, Dieu a sceu choisir ses Esleus, non seulement des Nations esloignées, qui, pour euitier la fureur des armes ennemies, se sont venuës loger proche de nous, où plusieurs ont heureusement receu le Baptesme, mais à quatre et cinq cents lieuës de nous, où plus de deux cents enfans ayans esté baptisez auant que de mourir, ont porté au Ciel leur innocence. Mesme parmy les Iroquois nos ennemis, plus de trois cents enfans y ont receu cette faueur, par nos François qui y estoient captifs, Dieu se seruant de nos miseres et de nos pertes, pour en tirer le bonheur de ses Esleus.

(*) D'après l'édition de Sébastien Cramoisy, et Sébast. Mabre-Cramoisy, publiée à Paris en 1664.

Vn tremblement de terre de plus de deux cents lieuës en longueur, et de cent en largeur, qui font en tout vingt mille lieuës, a fait trembler tout ce païs, où l'on a veu des changemens prodigieux : des Montagnes abysmées, des Forests changées en des grands Lacs, des Riuieres qui ont disparu, des Rochers qui se sont fendus, dont les debris estoient poussez iusques au sommet des plus hauts arbres ; des tonnerres qui grondoient sous nos pieds, dans le ventre de la terre, qui vomissoit des flammes ; des voix lugubres qui s'entendoient avec horreur ; des Baleines blanches et Marsoüins qui hurloient dans les eaux ; enfin tous les elements sembloient estre armez contre nous, et nous menaçoient d'un dernier malheur. Mais la protection de Dieu a esté si douce sur nous, que pas vn n'y a perdu la vie, ny mesme les biens de la terre ; et la pluspart en ont tiré tant de profit pour leur salut, Sauuages et François, Fideles et Infideles, que nous auons suiet d'en benir Dieu, et d'aduoüer que ses misericordes ont esté tout aimables.

Le passé nous fait tout esperer pour l'aduenir ; le Canada estant vn ouurage de Dieu, et la conuersion des Sauuages ayant esté le principal motif de l'establisement des Colonies qui y sont, les Peres de nostre Compagnie y ont donné leurs trauaux, leurs sueurs et leur sang. De douze qui y ont finy leur vie, dix y ont esté massacrez et bruslez par la fureur des Iroquois, ou sont morts dans les neiges, allants à la conquête des ames. Cette année, nous auons appris vne mort semblable d'un de nos anciens Missionnaires, le Pere René Menard, qui auoit penetré cinq cents lieuës dans les terres, y portant le nom de Iesus-Christ, où iamais il n'auoit esté adoré. Nous auons besoin de Missionnaires, qui entrent dans les trauaux de ceux qui y ont trouué vne mort si heureuse. Nous en demandons à vostre Reuerence ; et nous asseurons ceux qui ont vn zele Apostolique, qu'ils trouueront icy vn saint employ et de grandes souffrances, et probablement le bonheur d'y respan-

dre leur sang, pour le mesler avec le sang de Iesus-Christ. Nous le prions que ses diuines volontés soient accomplies en nous, et en la vie et en la mort. Vostre Reuerence nous assistera pour cet effet de ses prieres, et tous ceux qui ont quelque amour pour la conuersion des infideles.

Mon R. P.,

Vostre tres-humble et obeïssant seruiteur en N. S.

HIEROSME LALEMANT.

A Kebec, ce 4. Septembre 1663.

CHAPITRE PREMIER.

Trois Soleils et autres Meteores apparus en la Nouvelle-France.

LE Ciel et la Terre nous ont parlé bien des fois depuis vn an. C'estoit vn langage aimable et inconnu, qui nous iettoit en mesme temps dans la crainte et dans l'admiration. Le Ciel a commencé par de beaux Phenomenes, la Terre a suivi par de furieux souleuements, qui nous ont bien fait paroistre que ces voix de l'air, muettes et brillantes, n'estoient pas pourtant des paroles en l'air, puisqu'elles nous presageoient les conuulsions qui nous deuoiennent faire trembler, en faisant trembler la Terre.

Nous auons veu dès l'Automne dernier des Serpens embrasez, qui s'enlacoient les vns dans les autres en forme de Caducée, et voloient par le milieu des airs, portez sur des aisles de feu. Nous auons veu sur Quebec vn grand Globe de flammes, qui faisoit vn assez beau iour pendant la nuict, si les estincelles qu'il dardoit de toutes parts, n'eussent meslé de frayeur le plaisir qu'on prenoit à le voir. Ce mesme meteore a paru sur Montreal ; mais il sembloit

sortir du sein de la Lune, avec vn bruit qui égale celuy des Canons ou des Tonnerres, et s'estant promené trois lieues en l'air, fut se perdre enfin derriere la grosse montagne dont cette isle porte le nom.

Mais ce qui nous a semblé plus extraordinaire, est l'apparition de trois Soleils. Ce fut vn beau iour de l'Hyuer dernier, que sur les huit heures du matin, vne legere vapeur presque imperceptible s'eleva de nostre grand fleuve, et estant frappée par les premiers rayons du Soleil, deuenoit transparente, de telle sorte neantmoins qu'elle auoit assez de corps pour soustenir les deux Images que cet Astre peignoit dessus ; ces trois Soleils estoient presque en ligne droite, esloignez de quelques toises les vns des autres, selon l'apparence, le vray tenant le milieu, et ayant les deux autres à ses deux costez. Tous trois estoient couronnez d'un Arc-en-Ciel, dont les couleurs n'estoient pas bien arrestées, tantost paroissant comme celles de l'Iris, puis après d'un blanc lumineux, comme si au-dessous tout proche, il y eust eu vne lumiere excessiuement forte.

Ce spectacle dura près de deux heures la premiere fois qu'il parut, c'estoit le septième de Ianuier 1663. ; et la seconde fois, qui fut le 14. du mesme mois, il ne dura pas si longtemps, mais seulement iusqu'à ce que les couleurs de l'Iris venant à se perdre petit à petit, les deux Soleils des costez s'eclipsoient aussi, laissant celuy du milieu comme victorieux.

Nous pouuons mettre en ce lieu l'éclipse de Soleil arriuée à Quebec, le premier iour de Septembre 1663. qui dans l'observation qui en a esté faite fort exactement, s'estant trouuée d'onze doigts entiers, rendoit nos forests pasles, sombres et melancholiques. Son commencement a esté à vne heure vingt-quatre minutes, quarante-deux secondes d'après Midy ; et sa fin à trois heures cinquante-et-deux minutes, quarante-quatre secondes.

CHAPITRE II.

Tremble-terre vniuersel en Canadas, et ses effets prodigieux.

Ce fut le cinquième Feurier 1663. sur les cinq heures et demie du soir, qu'un grand brouissement s'entendit en mesme temps dans toute l'estenduë du Canadas. Ce bruit qui paroissoit comme si le feu eust esté dans les maisons, en fit sortir tout le monde, pour fuir vn incendie si inopiné ; mais au lieu de voir la fumée et la flamme, on fut bien surpris de voir les murailles se balancer, et toutes les pierres se remüer, comme si elles se fussent detachées ; les toits sembloient se courber en bas d'un costé, puis se renuerser de l'autre ; les Cloches sonnoient d'elles-mesmes ; les poutres, les soliveaux et les planchers craquoient ; la terre bondissoit, faisant danser les pieux des palissades d'une façon qui ne paroissoit pas croyable, si nous ne l'eussions veüe en divers endroits.

Alors chacun sort dehors, les animaux s'enfuient, les enfants pleurent dans les ruës, les hommes et les femmes saisis de frayeur ne scauent où se refugier, pensant à tous moments deuoir estre ou accablez sous les ruïnes des maisons, ou enseuelis dans quelque abysme qui s'alloit ouurir sous leurs pieds : les vns prosternez à genoux dans la neige, crient misericorde ; les autres passent le reste de la nuict en prieres, parce que le Terre-tremble continua tousiours avec vn certain bransle, presque semblable à celuy des Nauires qui sont sur mer, et tel, que quelques-vns ont resseny par ces secousses les mêmes souleuemens de cœur qu'ils enduroient sur l'eau. Le desordre estoit bien plus grand dans les forests : il sembloit qu'il y eust combat entre les arbres qui se heurtoient ensemble ; et non seulement leurs branches, mais mesme on eust dit que les troncs se destachioient de leurs places pour sauter les vns sur les autres, avec vn fra-

cas et vn bouleuersement qui fit dire à nos Sauvages que toute la forest estoit yure.

La guerre sembloit estre mesme entre les Montagnes, dont les vnes se deraçinoient pour se ietter sur les autres, laissant de grands abysmes au lieu d'où elles sortoient, et tantost enfonçoient les arbres dont elles estoient chargées bien auant dans la terre iusqu'à la cime; tantost elles les enfoûissoient les branches en bas, qui alloient prendre la place des racines; de sorte qu'elles ne laissoient plus qu'une forest de troncs renuersez.

Pendant ce debris general qui se faisoit sur terre, les glaces epaisses de cinq et six pieds se fracassoient, sautants en morceaux, et s'ouvrants en diuers endroits, d'où s'euauroient ou de grosses fumées, ou des iets de bouë et de sable qui montoient fort haut dans l'air; nos fontaines ou ne couloient plus, ou n'auoient que des eaux ensouffrées; les riuieres ou se sont perduës, ou ont esté toutes corrompûes, les eaux des vnes deuenans iaunes, les autres rouges; et nostre grand fleuve de Saint Laurens parut tout blanchastre iusques vers Tadoussac, prodige bien estonnant et capable de surprendre ceux qui scauent la quantité d'eaux que ce gros fleuve roule au-dessous de l'Isle d'Orleans, et ce qu'il falloit de matiere pour les blanchir.

L'air n'estoit pas exempt de ses alterations, pendant celles des eaux et de la terre: car outre le brouïssement qui precedoit tousiours et accompagnoit le Terre-tremble, l'on a veu des spectres et des phantosmes de feu portants des flambeaux en main. L'on a veu des picques et des lances de feu voltiger, et des brandons allumez se glisser sur nos maisons, sans neantmoins faire autre mal que de ietter la frayeur partout où ils paroissoient; on entendoit mesme comme des voix plaintiues et languissantes se lamenter pendant le silence de la nuit; et ce qui est bien rare, des Marsoüins blancs ietter de hauts cris deuant le Bourg des Trois-Riuieres, faisant retentir l'air de meu-

glements pitoyables; et soit que ce fussent de vrais marsoüins, ou des vaches marines, comme quelques-vns ont estimé, vne chose si extraordinaire ne pouuoit pas arriuer d'une cause commune.

On mande de Montreal que pendant le Tremble-terre, on voyoit tout visiblement les pieux des clostures sautiller, comme s'ils eussent dansé; que de deux portes d'une mesme chambre, l'une se fermoit, et l'autre s'ouuroit d'elle-mesme; que les cheminées et le haut des logis plioient comme des branches d'arbres agitées du vent; que quand on leuoit le pied pour marcher, on sentoit la terre qui suiuoit, se leuant à mesure qu'on haussoit les pieds, et quelquefois frappant les plantes assez rudement, et autres choses semblables fort surprenantes.

Voicy ce qu'on en escrit des Trois-Riuieres. La premiere secousse et la plus rude de toutes commença par vn brouïssement semblable à celui du tonnerre; les maisons auoient la mesme agitation que le coupeau des arbres pendant vn orage, avec vn bruit qui faisoit croire que le feu petilloit dans les greniers.

Ce premier coup dura bien vne demi-heure, quoy que sa grande force ne fust proprement que d'un petit quart d'heure; il n'y en eut pas vn qui ne creust que la terre deüst s'entr'ouurir. Au reste, nous auons remarqué que, comme ce tremblement est quasi sans relasche, aussi n'est-il pas dans la même egalité: tantost il imite le bransle d'un grand vaisseau qui se manie lentement sur ses ancras, ce qui cause à plusieurs des estourdissements de teste; tantost l'agitation est irreguliere et precipitée par diuers élancements, quelquefois assez rudes, quelquefois plus moderez; le plus ordinaire est vn petit tremoussement qui se rend sensible lors que l'on est hors du bruit et en repos. Selon le rapport de plusieurs de nos François et de nos Sauvages, tesmoins oculaires, bien auant dans nostre fleuve des Trois-Riuieres, à cinq ou six lieües d'icy, les costes qui bordent la riuiere de part et d'autre, et

qui estoient d'une prodigieuse hauteur, sont applanées, ayant esté enlevées de dessus leur fondements, et deracinées iusqu'au niveau de l'eau : ces deux montagnes, avec toutes leurs forests, ayant esté ainsi renversées dans la rivière, y formerent une puissante digue, qui obligea ce fleuve à changer de lit, et à se repandre sur de grandes plaines nouvellement decouvertes, minant neantmoins toutes ces terres éboulées, et les demeslant petit à petit avec les eaux de la rivière, qui en sont encore si épaisses et si troubles, qu'elles font changer de couleur à tout le grand fleuve de S. Laurens. Iugez combien il faut de terre tous les iours pour continuer depuis près de trois mois à rouler ses eaux, tousiours pleines de fange.

L'on voit de nouveaux lacs où il n'y en eut iamais ; on ne voit plus certaines montagnes qui sont engouffrées ; plusieurs saults sont applanis ; plusieurs rivières ne paroissent plus ; la terre s'est fendue en bien des endroits, et a ouvert des precipices dont on ne trouve point le fond ; enfin, il s'est fait une telle confusion de bois renversez et abysmez, qu'on voit à présent des campagnes de plus de mille arpents toutes rases, et comme si elles estoient tout fraîchement labourées, là où peu auparavant il n'y avoit que des forests.

Nous apprenons du costé de Tadoussac, que l'effort du Tremble-terre n'y a pas esté moins rude qu'ailleurs ; qu'on y a vu une pluie de cendre, qui traversoit le fleuve comme auroit fait un gros orage, et que, qui voudroit suivre toute la coste depuis le Cap de Tourmente iusques-là, verroit des effets prodigieux. Vers la Baye dite de S. Paul, il y avoit une petite montagne sise sur le bord du fleuve, d'un quart de lieuë ou environ de tour, laquelle s'est abysmée, et comme si elle n'eust fait que plonger, elle est ressortie du fond de l'eau pour se changer en islette, et faire d'un lieu tout bordé d'écueils, comme il estoit, un haure d'asseurance contre toutes sortes de vents. Et plus bas, vers la Pointe-aux-Alouëttes, une forest entiere s'estant détachée de la terre-ferme, s'est

glissée dans le fleuve, et fait voir de grands arbres droits et verdoyants, qui ont pris naissance dans l'eau, du iour au lendemain.

Au reste, trois circonstances ont rendu ce Tremble-terre tres-remarquable : la premiere est le temps qu'il a duré, ayant continué iusques dans le mois d'Aoust, c'est-à-dire plus de six mois ; il est vray que les secousses n'estoient pas tousiours également rudes ; en certains endroits, comme vers les montagnes que nous auons à dos, le tintamarre et le tremoussement y a esté perpetuel pendant un longtems ; en d'autres, comme vers Tadoussac, il y trembloit d'ordinaire deux et trois fois le iour avec de grands efforts, et nous auons remarqué qu'aux lieux plus élevés, l'émotion y estoit moindre qu'au plat-païs. La seconde circonstance est touchant l'estenduë de ce Tremble-terre, que nous croions estre uniuersel en toute la Nouvelle-France : car nous apprenons qu'il s'est fait ressentir depuis l'Isle Percée et Gaspé, qui sont à l'emboucheure de nostre fleuve, iusques au-delà de Montreal, comme aussi en la Nouvelle-Angleterre, en l'Acadie, et autres lieux fort esloignez ; de sorte que, de nostre connoissance, trouuans que le Tremble-terre s'est fait en deux cents lieuës de longueur sur cent de largeur, voilà vingt mille lieuës de terre en superficie qui ont tremblé tout à la fois, en mesme iour et à mesme moment.

La troisième circonstance regarde la protection particuliere de Dieu sur nos habitations : car nous voyons proche de nous de grandes ouvertures qui se sont faites, et une prodigieuse estenduë de païs toute perdue, sans que nous y ayons perdu un enfant, non pas mesme un cheveu de la teste. Nous nous voyons environnez de bouleuersemens et de ruines, et toutefois nous n'auons eu que quelques cheminées démolies, pendant que les montagnes d'alentour ont esté abysmées.

Nous auons d'autant plus de suiet de remercier le Ciel de cette protection toute aimable, qu'une personne de probité et d'une vie irréprochable, qui

auoit eu les pressentiments de ce qui est arriué, et qui s'en estoit declarée à qui elle estoit obligée de le faire, vit en esprit, le soir mesme que ce Tremble-terre commença, quatre spectres effroyables qui occupaient les quatre costez des terres voisines de Quebec, et les secoüoient fortement, comme voulans tout renuerser : ce que, sans doute, ils auroient fait, si vne Puissance supérieure et d'une maiesté venerable, qui donnoit le bransle et le mouuement à tout, n'eust mis obstacle à leurs efforts, et ne les eust empeschez de nuire à ceux que Dieu vouloit épouuanter pour leur salut, mais toutefois qu'il ne vouloit pas perdre.

Les Sauvages auoient eu des pressentiments, aussi bien que les François, de cet horrible Tremble-terre. Vne ieune fille Sauvage Algonquine, aagée de seize à dix-sept ans, nommée Catherine, qui a tousiours vescu en grande innocence, et qui, mesme par la confiance extraordinaire qu'elle auoit en la Croix du Fils de Dieu, a esté guérie quasi miraculeusement d'une maladie qui l'a fait languir tout vn Hyuer, sans esperance d'en pouuoir iamais releuer, a déposé avec toute sincerité, que la nuict auant que le Tremble-terre arriua, elle se vit, avec deux autres filles de son aage et de sa Nation, dans vn grand Escalier qu'elles montoient, au haut duquel se voyoit vne belle Eglise où la Sainte Vierge avec son Fils parut, leur predisant que la terre trembleroit bientost, que les arbres s'entre-choqueroient, que les rochers se briseroient avec l'estonnement general de tout le monde. Cette pauvre fille bien surprise de ces nouuelles, eut peur que ce ne fussent quelques prestiges du demon, bien resoluë de decouurir le tout au plustost au Pere qui a soin de l'Eglise Algonquine. Le soir du mesme iour, quelque peu de temps auparauant que commençast le Tremble-terre, elle s'écria toute hors de soy, et comme émeue d'une forte impression, dit à ses parens : Ce sera bientost, ce sera bientost ; ayant eu depuis les mesmes pressenti-

mens à chaque fois que la terre trembloit.

Voicy vne autre deposition bien plus particularisée, que nous auons tirée d'une autre Sauvage Algonquine, aagée de vingt-six ans, fort innocente, simple et sincere, laquelle ayant esté interrogée par deux de nos Peres sur ce qui luy estoit arriué, a respondu tout ingenuëment, et sa response a esté confirmée par son mary, par son pere et par sa mere, qui ont veu de leurs yeux, et entendu de leurs propres oreilles ce qui s'ensuit. Voicy sa deposition.

La nuict du 4. au 5. de Febvrier 1663. estant entierement éueillée, et en plein iugement, assise comme sur mon seant, j'ay entendu vne voix distincte et intelligible qui m'a dit : Il doit arriuer au iourd'huy des choses estranges, la terre doit trembler. Je me trouuay pour lors saisie d'une grande frayeur, parce que ie ne voyois personne d'où peust provenir cette voix. Remplie de crainte, ie taschay à m'endormir avec assez de peine ; et le iour estant venu, ie dis tout bas à Ioseph Onnentakité, mon mary, ce qui m'estoit arriué ; mais m'ayant rebutée, disant que ie mentois et luy en voulois faire accroire ; ie ne parlay pas dauantage. Sur les neuf ou dix heures du mesme iour, allant au bois pour buscher, à peine estois-je entrée en la forest, que la mesme voix se fit entendre, me disant la mesme chose et de la même façon que la nuict precedente ; la peur fut bien plus grande, moy estant toute seule ; ie regarday aussi de tous costez pour voir si ie n'apperceurois personne, mais rien ne parut. Je buschay donc vne charge de bois, et m'en retournant, j'eus ma sœur à la rencontre qui venoit pour me soulager, à laquelle ie racontay ce qui me venoit d'arriuer. Elle prit à mesme temps le deuant et rentrant dans la cabane deuant moy, elle redit à mon pere et à ma mere ce qui m'estoit arriué ; mais comme tout cela estoit fort extraordinaire, ils l'écouterent sans aucune reflexion : la chose en demeura là iusques à cinq ou six heures du soir du mesme iour, où, vn tremblement de terre sur-

uenant, ils reconnurent par experience que ce qu'ils m'auoient entendu dire auant midy, n'estoit que trop vray.

CHAPITRE III.

Bons effets du Tremble-terre, et de l'estat du Christianisme des Sauvages plus proches de Quebec.

Quand Dieu parle, il se fait bien entendre, surtout quand il parle par la voix des Tonnerres ou des Terre-tremble, qui n'ont pas moins ébranlé les cœurs endurcis, que nos plus gros rochers, et ont fait de plus grands remuemens dans les consciences, que dans nos forests et sur nos montagnes.

Ce Tremble-terre commença le Lundy gras, à cinq heures et demie du soir. Dés ce moment, qui donne ordinairement entrée aux débauches du lendemain, tout le monde s'appliqua serieusement à l'affaire de son salut, vn chacun rentrant dans soy-mesme, et se considerant comme sur le point d'estre abismé et d'aller comparoistre deuant Dieu pour y recevoir ce iugement decisif de l'éternité, qui est terrible aux ames les plus saintes. De sorte que le Mardy gras fut heureusement changé en vn iour de Vendredi Saint et en vn iour de Pâque. Il nous representoit le iour du Vendredy Saint, dans la modestie et l'humilité, et dans les larmes d'une parfaite Penitence. Iamais il ne se fit de Confessions qui partissent plus du fond du cœur, et d'un esprit vrayment épouuanté des iugemens de Dieu. Ce mesme iour nous paroissoit aussi comme vn iour de Pâque, par la frequence des Communions, que la plupart faisoient comme la dernière de leur vie. Le saint temps du Carisme ne fut iamais passé plus saintement, les Trembles-terre qui continuoient, faisans continuer l'esprit de componction et de la penitence.

Mais ne parlons icy que de nos Sauvages, qui, pour estre Barbares, ne sont pas insensibles aux touches du Ciel.

Outre les restes de l'Eglise Huronne, nous auons cet Hyuer, aux enuirs de Quebec, trois à quatre cents Algonquins, les vns anciens Chrestiens et anciens habitans de Sillery, d'où la crainte des Iroquois les auoit chassés, pour trouuer vn asyle plus asseuré dans le cœur de Quebec; les autres estoient estrangers venus en partie de l'Acadie, où ils auoient passé trois ou quatre ans sans instruction, en partie descendus par le Saguenay, riuere de Tadoussac, fuyants aussi le commun ennemy, qui, l'an passé auoit porté le rauage iusques dans leur pais, quoy que bien écarté vers le Nord. Ceux-cy n'auoient iamais veu de François, et n'auoient iamais entendu parler de la Foy, et peut-estre n'en auroient iamais entendu parler, si l'aimable Prouidence ne se fust seruie des Iroquois mesmes, pour faire venir icy ceux qu'ils nous empeschent d'aller chercher chez eux. Il est vray que le demon qui ne s'endort iamais pour la conseruation de son royaume, nous a suscité vn ennemy domestique plus cruel de beaucoup que l'ennemy public: c'est la manie de quelques Sauvages à prendre des boissons par excès, et la manie de quelques François à leur en vendre. Tous les Americains ont d'abord de l'horreur de nos vins; mais quand ils en ont vne fois gousté, ils les recherchent avec vne telle passion, que les vns se mettent à nud et reduisent leur famille à la mendicité, et quelques autres vendent iusqu'à leurs propres enfans, pour auoir de quoy contenter cette passion enragée.

Ce mal est vniuersel en ces contrées, puisque depuis Gaspé, d'où vn bon Ecclesiastique escrit en propres termes que le Christianisme est entierement ruiné parmy les Sauvages à cause de l'yrognerie, il s'estend iusques aux Iroquois.

Je ne veux pas descrire les malheurs que ces desordres ont causez à cette Eglise naissante. Mon encre n'est pas assez noire pour les dépeindre de leurs couleurs, il faudroit du fiel de dragon pour coucher icy les amertumes que nous en auons resenty: c'est tout dire

que nous perdons en vn mois les sueurs et les trauaux de dix et vingt années.

Il est vray que ceux de nos Sauvages qui sont les plus retenus, s'estoient retirés à Sillery, pour se conseruer entre quatre murailles, plustost contre ce demon que contre l'Iroquois ; ceux des Trois-Rivieres ont trouué vn semblable asyle dans vn Fort que nous leur auons basti sur vn Cap qui prend son nom de Monsieur de la Magdeleine, qui a eu dessein en donnant cette terre, qu'elle seruiſt à la conuersion des Sauvages.

Ces deux Colonies ainsi renfermées comme dans deux Monasteres, y ont pratiqué toutes sortes d'exercices de pieté, et ont esté instruites à loisir, faisant de ces deux Forts comme deux Academies de vertu. Voicy ce que les Peres qui cultiuent cette Eglise Algonquine de Sillery en disent.

Les Trembles-terre ont fait paroistre la Foy de nos Neophytes, et l' apprehension qu'ils ont des iugemens de Dieu, aux bontez duquel ils ont eu recours avec vne confiance extraordinaire. Il ne fallut pas les inuiter à se confesser, ils y vinrent d'eux-mesmes, avec des sentimens qui donnoient bien à cognoistre qu'ils estoient beaucoup touchés ; l'Eglise a esté leur asyle ordinaire où ils se tenoient en assurance deuant le tres-saint Sacrement, et quelques-vns y recitoient autant de fois le Chapelet que la terre trembloit. C'estoit vne grande consolation de voir avec quelle confiance ils s'adressoient à la Mere de Dieu, à Saint Ioseph son espoux, et à Saint Michel, Patron de cette Mission. Ce grand Archange y a esté particulièrement honoré et des François et des Sauvages, qui y sont venus de loin se mettre sous sa protection et accomplir leurs vœux.

Vn Vendredy entr'autres, les Sauvages des enuirs firent vne procession solennelle de deux, trois, et mesme quelques-vns de six à sept lieues loin, pour se rendre à la Croix de Saint Michel : il y auoit des vieillards tout caducs ; il y auoit des enfans de plus bas aage qui s'estoient eschappez des mains de leurs parents, tous à ieun, et tous

consacroient le chemin par leurs prieres, iusqu'à ce qu'approchans du terme, les Sauvages habitans de Sillery furent bien loin à la rencontre, pour les recevoir, faisant de leur costé vne autre Procession, et s'estant ioints, arriuerent tous ensemble dans l'Eglise, où après la Sainte Communion, que plusieurs eurent le bonheur de recevoir, ils se firent de nouvelles protestations d'appaiser la colere de Dieu par l'innocence de leur vie.

C'est vne grande satisfaction, continuent les Peres, de voir avec quelle vnion ils vivent entre eux. Nous auons souuent admiré la bonté d'une ancienne Chrestienne qui s'appelle par excellence la Charitable. Elle est le refuge des Orphelins, qu'elle adopte et qu'elle eleue avec vn soin tres-particulier ; Dieu benit extraordinairement sa charité : car elle a tousiours de quoy pour faire subsister sa famille, quoy que nombreuse. Ayant esté affligée d'une maladie qui la mit en danger de mort, elle endura son mal avec une patience et vne resignation au bon plaisir de Dieu, qui n'est pas commune. Voicy la pensée avec laquelle elle se dispoſoit à la mort : *Toy qui as tout fait, tu m'as donné deux enfans : ils sont morts ieunes ; tu les as appellez à ton Paradis, j'espere que tu me feras la mesme faueur, et que ie t'aimeray eternellement avec eux.* Dieu voulant augmenter sa couronne, luy a redonné la santé, qu'elle employe tres-bien. Sa charité parut il y a quelques iours à l'endroit d'une ieune femme François, qu'elle assista dans ses premieres couches, où elle couroit grand risque de sa vie, avec vne adresse et une affection qui n'a rien de Sauvage.

C'est vne verité qu'on a reconnuë depuis longtemps, que les Sauvages aiment tendrement leurs enfans, de cet amour que la Nature a grané dans leurs cœurs ; mais nous experimentons tous les iours qu'ils ne les aiment pas moins de cet amour surnaturel qui les porte à leur procurer vne education toute Chrestienne. Leur ioye, c'est de voir qu'on les instruisse à prier Dieu, et qu'on les dresse aux vertus dont ils sont capables,

s'ils sont malades, ils n'ont point de plus grande consolation que lors qu'on vient à faire quelque priere sur eux. Voicy vn traict d'un amour bien tendre d'une bonne veufue : quoy qu'il ne soit que naturel, il ne laisse pas d'auoir ses beautez. Vn de nous l'ayant appelée à l'Eglise pour luy donner quelques instructions, et luy ayant demandé en suite si elle sentoit quelque chose qui luy donnast de l'inquietude : Vne seule chose, dit-elle, c'est lors que mon petit enfant pleure, et que ie n'ay point de pain pour l'appaiser ; voilà l'unique chose qui m'afflige en ce monde. Tu ne seras plus en cette peine, luy repliqua le Pere, amene-le moi lors qu'il pleurera, i'essuierai ses larmes et les tiennes. Cette response a chassé tout son deplaisir ; elle amene son petit fils tous les iours pour luy procurer du pain, qui leur est vn mets fort delicieux, et dont ils font beaucoup de cas.

Pour ce qui est des Sauvages estrangers venus icy de nouveau, ceux qui n'auoient eu aucune connoissance de nos mysteres, ont esté instruits à loisir, et baptisez au nombre de quatre-vingts, estans redeuables de ce bonheur à vne pauvre femme toute estropiée de ses iambes, dont elle n'a aucun vsage, et qui, nonobstant cela, a bien eu le courage d'entreprendre vn long chemin tout rempli de saults et de precipices, depuis les terres du Nord iusques icy, pour y amener ses compatriotes et leur faire part de la grace qu'elle receut, il y a trois ans, quand elle fut baptisée comme moribonde au milieu des Forests, n'ayant point cessé depuis ce temps-là de prier Dieu, et d'exhorter ceux de sa nation à se venir faire instruire. Ils y sont donc venus, et au lieu de la famine qu'ils ont quitteé dans leurs bois, ils ont trouué icy la maladie dont Dieu a voulu esprouuer ces pauvres Catechumenes, pour faire esclater dauantage leur Foy : car, de vray, le Pere qui a soin d'eux, leur ayant demandé s'ils estoient contents d'embrasser le Christianisme, nonobstant toutes ces maladies : Helas ! répondoient-ils, crois-tu que nous puissions auoir passé tant de rochers et tra-

uersé tant de Forests pour autre suiet ; nous sommes esclaués du demon, et nous desirons estre affranchis de cette cruelle seruitude, qui ietteroit nos corps et nos ames dans des feux qui ne meurent iamais.

Ces sentimens sont semblables à ceux qu'a remarquez celuy de nos Peres qui a eu le soin des Missions qui sont audessous de Tadoussac ; ce sont des Eglises errantes composées des Sauvages qui habitent plus de cent lieues de long sur les costes de la mer. Leur vie est presque semblable à celle des bestes, avec lesquelles ils habitent dans les mesmes Forests, soit pour le viure, soit pour le courir, soit pour le logement, changeants comme elles de demeure, selon les saisons. De tous ces peuples, les vns ont ressenly le Tremble-terre, et les autres n'en ont eu connoissance que par rapport ; mais et les vns et les autres ont fait en suite paroistre vne ardeur si extraordinaire pour estre instruits, que le Pere, ravi et comblé de tant de saints desirs, n'a pu refuser le S. Baptesme à ces pauvres abandonnez. Il faisoit beau voir ces deuots Barbares, dont quelques-vns venoient de bien loin en danger de tomber entre les mains des Iroquois et de leurs autres ennemis, pour pouuoir estre instruits. Il faisoit, dis-ie, beau voir des Iongleurs rompre et briser leurs Tabernacles, des Apostats crier misericorde, et demander avec abondance de larmes d'estre admis dans l'Eglise, des petits enfans faire retentir leurs voix du petit Catechisme et de prieres qu'ils recitoient, et des vieillards deuenir les Disciples de ces enfans pour les apprendre, et courir apres le Pere partout où il alloit, sans luy donner relasche ny iour ny nuict, pour ne rien perdre de ses instructions. Ie ne t'ay iamais veu, mon Pere, luy disoit vn de ces vieillards aagé de plus de cent ans, que la Prouidence fit arriuer à l'emboucheure d'une petite riuiera en mesme temps que le Pere, ah ! c'est toy qui seras mon Pere, tout vieux que ie sois, et nonobstant la mort qui me talonne, tu me donneras la vie, si tu me veux don-

ner le Baptême ; ie te donneray mes enfans, mes nepueux, et toute ma nation, que ie vay faire venir pour recevoir tes instructions.

Que le Ciel entende volontiers ces paroles sortir de la bouche et du cœur de ces pauvres Barbares, qui, dans leurs grandes Forests, n'ont que le Saint Esprit pour maistre, pour Pasteur et pour Instructeur.

CHAPITRE IV.

Diverses guerres des Iroquois, et leurs succès.

Dés l'an passé, les Agnicronnons et les Onneiouchronnons, qui, des cinq Nations Iroquoises sont les plus superbes, firent vn party de cent hommes, pour aller dresser des embusches aux Outaouïak qui sont nos Algonquins superieurs, et les surprendre dans l'embarras de quelque sault. Ils partent à ce dessein dès le Printemps de l'année 1662 ; leurs prouisions sont au bout de leurs fusils, et les Bois qu'ils trauersent seruent de basse-cour, de cuisine et de giste. Les plus courts chemins ne sont pas les meilleurs, parce qu'ils sont trop battus, et les esgaremens font les heureux voyages, parce qu'on ne se perd point dans ces Forests qu'on ne trouue des bestes qui se retirent dans les bois les plus escartez.

Après qu'ils eurent fait assez longtemps le mestier de Chasseurs, ils se font Guerriers, voyant qu'ils approchoient le païs ennemy. Ils se mettent donc à roder les riuies du Lac des Hurons, cherchans leurs proyes, et pensant surprendre quelques Chasseurs escartez ; ils furent eux-mesmes surpris par vne troupe de Sauteurs (ainsi nomme-t-on les Sauvages qui demeurent aux enuiron du sault du Lac Superieur). Ceux-cy ayant decouuert l'ennemy, firent leurs approches si hardiment sur le point du iour, qu'après la decharge de

quelques fusils et ensuite celle de leurs flesches, ils sautent, la hache à la main, sur ceux que le feu ou le fer auoient espargnez. Les Iroquois, tout orgueilleux qu'ils sont, et qui n'ont pas iusqu'à present appris à fuir, eussent bien voulu le faire, si les traits qui leur estoient dardés de toutes parts, ne les eussent arrestés : de sorte qu'il ne s'en est sauué que fort peu, pour porter dans leur païs vne si triste nouuelle, et remplir leurs bourgs de lamentations, au lieu de cris de ioye qui auoient coutume d'y retentir au retour des guerriers. Cela montre bien que ces peuples ne sont pas insurmontables, quand on les attaque avec courage.

Les trois autres nations Iroquoises n'ont pas eu meilleur succès dans vne expedition qu'ils ont entreprise contre les Andastoguéronnons, Sauvages de la Nouvelle Suede, avec qui la guerre s'est allumée depuis quelques années. Ils composent donc vne armée de huit cents hommes ; ils s'embarquent sur le Lac Ontario, sur le commencement du mois d'Auril dernier ; ils vont chercher à l'extremité de ce beau Lac vn grand fleuve, presque semblable à celui de nostre Saint Laurens, qui mene sans rapides et sans saults iusques aux portes de la Bourgade d'Andastogué. Nos guerriers y arriuent, après auoir nauigé plus de cent lieües sur cette belle riuere. Ils se campent aux postes les plus auantageux, et se preparent à vn assaut general, pensant à leur ordinaire enleuer tout le bourg, et retourner au plus tost chargez de gloire et de captifs. Mais ils virent que ce bourg estoit defendu d'vn costé du fleuve sur les bords duquel il estoit situé, de l'autre costé d'vne double courtine de gros arbres, flanquée de deux bastions dressez à l'Europeanne, et mesme garnis de quelques pieces d'Artillerie. Les Iroquois surpris de ces defenses si bien pratiquées, quittent la pensée de l'assaut, et après quelques legeres escarmouches, ont recours à leur souplesse ordinaire, pour auoir par fourbe ce qu'ils ne pouuoient emporter par force. Ils font donc ouuerture de quelque pour-

parler, ils s'offrent d'aller dans la place assiégée iusqu'à vingt-cinq hommes, partie pour traiter de paix, disoient-ils, partie pour achepter des viures pour leur retour. On leur ouure les portes, ils entrent ; mais à mesme temps on se saisit d'eux, et sans plus differer, on les fait monter sur des eschafauts, et à la veuë de leur propre armée, ils furent bruslez tout vifs. Les Andastogueronnons, declarans ainsi la guerre plus chaudement que iamais, donnerent assurance aux Iroquois, que ce n'estoit là que le prelude de ce qu'ils alloient faire chez eux, et qu'ils n'auoient qu'à s'en retourner au plus tost se preparer à vn siege, ou du moins à voir leurs campagnes desolées.

Les Iroquois, humiliés de cet affront plus qu'on ne peut penser, se debandent et vont se mettre sur la deffensiue, eux qui, iusqu'à present, auoient porté leurs armes victorieuses par toutes ces terres. Mais que feront-ils ? La petite verolle, qui est la peste des Americains, a fait de grands degasts dans leurs Bourgades, et a enléué outre grand nombre de femmes et d'enfans, des hommes en quantité : de sorte que leurs Bourgs se trouuent presque deserts et leurs champs ne sont qu'à demy cultiuez. Les voilà donc menacez à mesme temps des trois fleaux qu'ils ont si bien meritez par la resistance qu'ils ont apportée à la Foy, et par la perfidie dont ils ont vsé sur les Predicateurs de l'Euangile. Dans ces extremitez ils ne voyent aucun iour à leurs affaires, que du costé des François, qui seuls peuuent les conseruer, fortifiant leurs Bourgs et les flanquans de Bastions, pour les mettre en deffense contre l'armée ennemie, si elle se presentoit. Ils preparent pour cela vne celebre Ambassade pour nous venir inuiter avec de beaux presents, d'aller de nouueau habiter leurs terres, avec dessein de nous faire esperer de leurs petites filles en ostage, comme nous leur en auons demandé souuent, pour les mettre chez les Meres Vrsulines, et y estre cultiuées, instruites et disposées au Baptisme par les soins de ces bonnes Religieuses, qui n'aspirent

qu'à de si saints emplois, ayans pour ce suiet immolé leur vie aux perils de l'Océan et aux rigueurs de ce pays. Les Iroquois estoient donc sur les termes de cette Ambassade, et tout prests, comme ils parlent, à mettre le canot à l'eau, quand vn fugitif, Huron de Nation, mais naturalisé parmy les Iroquois, s'estant euadé des Trois-Riuieres, et arriuant à mesme temps qu'on estoit sur le depart, rapporta faussement qu'on se dispoisoit à Quebec à vne cruelle guerre, que des milliers de soldats auoient passé la Mer pour venir enleuer toutes leurs Bourgades, et que les Ambassadeurs seroient massacrez, ou du moins enuoyez en France, pour y estre captifs le reste de leurs iours. Ce fugitif auoit entendu quelque chose du secours qu'on nous promettoit, et c'est ce qui le faisoit parler ainsi. A cette nouuelle, la partie se rompt, et il n'y en eut qu'un qui eut le courage de venir iusqu'à Quebec, pour s'informer de tous ces rapports. Nous l'auons receu comme amy ; mais nous l'auons regardé comme espion, car nous n'auons pu voir clair dans ses discours, tant ces peuples sont couuerts et rompus à la dissimulation.

Ce que nous auons appris de certain, est que les maladies ont esté tres-grandes chez eux, et qu'elles ont donné occasion à quelques François captifs, de baptiser plus de trois cents enfans moribonds et mesme plusieurs personnes adultes, qui, se voyans à l'extrémité, et se souuenant fort bien des instructions que nous leur auons données lorsque nous estions en leurs Bourgs d'Onnontaghé et d'Oïoguen, prioient eux-mesmes leurs captifs de les mettre dans la liberté des enfans de Dieu, par les eaux du Saint Baptisme. Ainsi la semence iettée en terre porte son fruit en son temps, comme dit le Fils de Dieu, et les sueurs dont nous auons arrousé ces Missions, et que nous pensions deuoir estre inutiles, se trouuent auoir produit bien des fruits pour l'Eternité.

CHAPITRE V.

Diuers meurtres commis à Montreal par les Iroquois et les Hurons.

Nos ennemis, qui se sont trouués cette année occupez ailleurs, nous ont laissé cultiuer nos terres en assurance, et iouir comme d'un auant-goust, du repos que nostre incomparable Monarque nous va procurer, pour faire passer au-delà des Mers la paix qu'il a estenduë de tous costez au-delà de la France. Il n'y a que le Montreal qui a esté teint du sang de François, et d'Iroquois et de Hurons.

Il commence par vn triste accident arriué à quelques Hurons, qui depuis peu auoient quitté le pais ennemy, et s'estoient refugiez à Montreal pour y viure Chrestienement. Si iamais les Iroquois ont fait paroistre vne insigne perfidie, c'est en ce que ie vay dire. Ils se firent voir dans le mois de May dernier sur les Coteaux de Montreal, au nombre de sept Agnieronnon et demanderent à parler. On les escoute ; ils proposent le dessein d'une celebre Ambassade, pour ne faire plus qu'une terre de celle des François et des Iroquois. On agréa cette proposition, et on leur fait trois presens pour les assurer que les Ambassadeurs seront les bien-venus, pourueu qu'ils amènent avec eux le reste des François qui gémissent encor dans leur captiuité. Ils s'y accordent, et pour preuue de leur sincerité, s'offrent à laisser comme en ostage quatre des leurs, pendant que les trois autres iront au plus tost trouuer les Anciens, pour haster l'Ambassade. On tombe d'accord avec eux de cet expedient, et on reçoit avec plus d'appareil qu'on peut, ces quatre nouveaux hostes. On les mene dans la cabane des Hurons, pour y loger plus commodément : ce ne sont que festins, que chants, que danses, que presens reciproques ; bref, l'on n'oublie aucun tesmoignage de reioüissance. Le soir venu, les prieres sonnent à l'ordinaire pour les Sauuages ; les Iroquois s'y

presentent, et donnent grande consolation à vn de nos Peres, qui voyoit croistre son petit troupeau ; tout le reste du soir se passa en entretiens familiers, en bonnes cheres, et dans toutes les priuetez qu'on peut souhaitter des amitez les plus cordiales. Après toutes les reioüissances ordinaires en de semblables occasions, chacun se retire pour prendre vn peu de repos ; il n'y auoit pour lors dans la cabane des Hurons qu'un homme, deux femmes, vn ieune garçon et trois filles, tous les autres estans à la chasse depuis quelque temps. Sur la minuict, ces quatre traistres se leuent, et à grands coups de haches donnent sur ces pauvres gens endormis, mettent toute la cabane en sang ; et ayant fendu la teste à l'homme, laissent les deux femmes pour mortes toutes chargées de playes, et emmenent captiues les trois petites filles, le ieune garçon s'estant heureusement eschappé des mains de ces Barbares.

Tout cela ne se passa pas sans bruit ; les François y accourent de tous costez, mais trop tard : les fugitifs s'estans seruis des tenebres de la nuict pour couurir leur perfidie, s'en seruent encor pour cacher leur fuite. On trouue vn pitoyable spectacle dans la cabane, trois corps nageants dans leur sang et horriblement defiguez. On s'approche, et l'on s'apperçoit qu'une des deux femmes nommée Helene, auoit encor vn peu de vie, Dieu sans doute voulant comme par miracle luy prolonger les iours pour faire paroistre sa vertu, qui ne deuroit iamais mourir dans la memoire des hommes. Elle faisoit dans le pais des Iroquois ce que le bon Tobie faisoit parmy les Assyriens : elle assistoit les pauvres et les captifs, toute pauvre et captiue qu'elle estoit ; elle enseuelissoit les morts, et comme il est souuent arriué dans la primitive Eglise, elle se trouuoit proche des Chrestiens captifs, quand on les brusloit, ne craignant pas de monter sur les eschaffauts pour les encourager à tenir ferme dans la Foy, ny de s'approcher de ces corps à demy-bruslez, pour leur suggerer de courtes et feruentes prieres dans le fort

de leurs tourments, se meslant parmy les Bourreaux pour animer ces patients à mourir chrestienement, et dans la profession publique de la Foy. Sa plus grande affliction, dans le malheur qui luy vient d'arriuer, n'est pas de se voir toute taillée de blessures et toute degoutanté de son sang ; mais c'est la perte de ses pauvres filles qui sont enleuées, et qu'elle regrette avec des larmes de sang, non pas tant parce qu'elles sont la proye de ces Barbares, que parce qu'elles sont en danger d'estre celle des demons. Elle dit douze et treize Chapelets par iour, pour obtenir de Dieu leur deliurance. Peut-estre aura-t-il esgard à des prieres si feruantes et si iustes d'une mere affligée.

Les Hurons, se voyans si maltraitez de leurs ennemis, chercherent ensuite les occasions de tirer raison de cette perfidie. Voicy celle qui se presenta.

Le vingt-sixiesme May aborde à Montreal vn canot, conduit par cinq Iroquois Onnontagheronnons, vn desquels estant malade demandoit d'estre admis à l'Hôpital, ces Barbares scaehants bien qu'à Quebec et à Montreal il y a de saintes Filles (ainsi nomment-ils les Religieuses) qui consacrent leurs soins et leurs trauaux à ces emplois de charité ; dont la reputation s'estant espanduë bien au large dedans nos forests, et gagnants le cœur de la barbarie mesme par de si charitables offices, attira ces Iroquois à venir mettre leur malade en si bonne main. Il est donc receu charitablement, et si bien traité, qu'au bout de huit iours le voilà sur pied et prest à s'embarquer avec ses compagnons ; mais les Hurons qui estoient pour lors à Montreal, dont les playes n'estoient pas encore fermées, iugerent, selon le sentiment des François mesmes, que ces Iroquois n'estoient que des espions, et qu'il estoit temps de lauer par leur sang celui de leurs parents tout fraichement respandu. Ils les laissent donc embarquer, les attendent à vne pointe de terre, proche de laquelle ils devoient passer, font leur descharge sur eux, en tüent vn sur la place à qui ils enleuent la cheuelure, qui est le Trophée ordinaire et

la marque de la victoire ; les autres, dangereusement blessez, furent retirez de leurs mains par les François, et vn d'eux se trouuant en danger de mourir, fut instruit par le Pere qui estoit pour lors à Montreal ; et comme ils ont tous souuent entendu parler de nos mysteres, il fut aisé de le mettre en estat de recevoir le saint Baptesme, bonheur qu'il ne payera iamais assez, quand il verseroit le reste de son sang pour l'obtenir. C'est ainsi que Dieu prend ses Eleuz, par des voyes impreueuës à nos petits entendements, mais par des desseins eternels, qui font acheminer les accidents les plus inopinez à sa gloire et au salut des Predestinez.

Ce triage que fait cette douce et sage Prouidence, a paru encor admirable en la personne d'un autre ieune Iroquois, qui estant arriué à Montreal avec son oncle, escouta volontiers les instructions que le Pere faisoit à l'un et à l'autre ; mais le nepueu se rendoit tout doucement aux attraites de la grace, pendant que l'oncle non seulement y apportoit de la resistance, mais y ioignoit les railleries et les impertinences : de sorte que le plus ieune estant tombé peu après malade, se trouua tout disposé au saint Baptesme, qu'il receut avec des sentimens de pieté qui passent la portée d'un barbare, et mourut avec des marques d'une vraye Foy, laissant son oncle dans l'auenglement de son infidelité.

Reste à voir par quel accident les François ont eu part au sang respandu, aussi bien que les Hurons et les Iroquois. La veille de la Pentecoste, vne Troupe de quarante Guerriers, partie Agnieronnons, partie Onneiochronnons, s'estans approchez de nos champs, pendant que quelques laboureurs y trauailloient, sortirent à l'improuiste sur eux, et selon leur coustume ayant remply l'air d'un cry effroyable, pour ietter la terreur dans l'esprit de ceux qu'ils attaquent, firent la decharge de leurs fusils, et se ruerent sur deux des François, qui estoient plus occupez à leur trauail que sur leur deffense : ils les prennent, les garottent, et comme s'ils eussent fait quelque grande conquete,

s'en retournent bien ioyeux de cette proye, sur qui ils vont rassasier leur cruauté et decharger leur colere, comme sur de paaures victimes destinées au feu.

Vn de ces deux François, qui eut l'œil creué en cette rencontre, s'estoit associé depuis peu avec plusieurs autres familles des plus deuotes et des plus exemplaires de Montreal, pour se mettre tous ensemble sous la protection particuliere de la Sainte Famille de IESVS, MARIE, IOSEPH. Ce bon homme ne fut pas plus tost saisi, que, leuant les mains au Ciel, il fit vne priere feruente et pleine de Foy, qu'il adressa à la Sainte Vierge, laquelle il coniuroit de ne pas permettre qu'un des enfans de sa famille fust mal traité. L'effet suivit la priere, parce qu'il se trouua libre de toute crainte : il ne luy sembloit pas qu'il allast au feu, tant il suiuoit volontiers ses bourreaux ; et mesme tous les soirs quand on l'estendoit et qu'on le lioit à des pieux enfoncez dans la terre par les pieds, par les bras et par le col, il se couchoit sur ce cheualet, comme il eust fait sur son lit, et presentant ses mains et ses pieds pour estre garottez, il leur disoit : Les voilà, liez, serrez, mon Dieu a bien fait plus que tout cela pour moy, quand on l'estendoit sur la Croix ; ie suis content de vous obeir, en imitant l'obeissance que mon Maistre a renduë à ses bourreaux. Ces pensées le fortifioient tellement, et luy donnoient vne si forte esperance de sa liberté, que quand il se trouuoit quelque sault à franchir, ou quelque endroit dangereux à passer : Acheuez, ma bonne Mere, acheuez ce que vous auez commencé, disoit-il à la Sainte Vierge, avec vne confiance filiale.

Cependant il se faisoit de longues prieres pour luy à Montreal, par ceux au nombre desquels il s'estoit associé, qui ne pouuoient se persuader qu'un fils adopté de la Vierge deust perir de la façon. Neantmoins, il approche tousiours du pais ennemy, et par consequent de la mort. Ses liens ne sont pas diminuez, ses gardes veillent tousiours sur luy, et la playe de son œil

creué qui n'estoit point pansée depuis huit iours, se chargeoit de pus, et le menaçoit de la gangrene : en vn mot, les victorieux voulans au plus tost ioüir des fruits de leur victoire, qui sont de brusler à leur aise leurs captifs, se partagent pour prendre le plus court chemin. Les Agnieronnons tendent droit à Agnié, et les Onneiochronnons chez eux, ayants partagé leurs deux prisonniers ; celui dont ie parle estoit escheu aux Agnieronnons, qui estants en bien plus grand nombre que les autres, donnoient moins de lieu à nostre pauure homme de s'eschapper, aussi n'y pensoit-il pas, voyant la chose entierement impossible, et ne desespéroit pas pourtant de l'assistance de sa chere Protectrice. Le Chapitre suiuant nous apprendra ce qui en arriua.

CHAPITRE VI.

Victoire des Algonquins sur les Iroquois, et la deliurance d'un captif François.

Il ne s'est iamais veu et ne se verra iamais, qu'un des seruiteurs de Marie perisse, dit vn des grands Deuots de cette Sainte Vierge. Ce Chapitre nous fournit deux exemples de cecy tout à la fois.

Les Algonquins residents de Sillery, après y auoir passé l'Hyuer dans l'innocence et dans la pieté, se resolurent, sur le Printemps, d'aller à la petite guerre ; mais c'estoit vne guerre sainte, parce que tous les lieux qui leur seruent de giste, leur sont comme autant de Sanctuaires qu'ils consacrent par des prieres adressées à la Mere de Dieu, avec tant de ferueur et de constance, qu'un de nos François, qui par hazard fut de la troupe, estoit tout surpris de voir des Barbares si deuots, et des soldats Sauvages esgaler la pieté des meilleurs Chrestiens. Ils n'estoient que quarante, mais le courage estoit plus grand

que le nombre. Ils arriuent aux Isles de Richelieu, sans rien decourir ; ils entrent dans la riuere qui porte le mesme nom ; ils approchent du lac Champlain et s'y mettent en embuscade. A peine y sont-ils arriuez que la Prouidence, qui ne s'endort iamais sur les siens, fit si bien que ces victorieux qui venoient de faire coup à Montreal, et qui menoient nostre pauvre François en triomphe, furent decouverts par nos Algonquins, qui les suiuent des yeux et remarquent leur giste. Le soir venu, deux des plus hardis s'approchent pour s'esclaircir du nombre, de la posture, et des desseins de l'ennemy, et après auoir pris toutes les connoissances necessaires, s'en retournent au plus tôt faire leur rapport. Nos soldats Chrestiens commencent par la priere qu'ils adressent à la Sainte Vierge ; et puis s'estant débarquez à nuict close, font leurs approches à la sourdine, ils environnent le lieu où dormoient les ennemis, et se tenoient prests de les charger à la premiere pointe du iour. Mais comme il est bien difficile de marcher la nuit, sans faire de bruit, par le rencontre de quelque branche, vn des chefs des Iroquois fut éveillé ie ne seay comment. C'estoit vn homme courageux, nommé Garistarsia (le Fer), vigilant et fort renommé pour les exploits qu'il a faits sur nous et sur nos Sauuages. Il donne donc l'alarme à ses compagnons, qui sont si lestes en ces occasions, qu'ils se trouuerent les armes à la main, et aussitost prests à combattre que les assaillants. Nos Algonquins s'en estans bien apperceus, ne firent qu'une simple descharge de leurs fusils, puis les iettant par terre, la hache et l'espée à la main, tous nuds pour n'estre pas embarrassés de leurs habits, se ruent comme en fureur sur les ennemis, frappants à droite et à gauche, et faisant couler le sang de tous costez. Les tenebres de la nuit, qui n'estoient pas encor bien dissipées, augmentoient l'horreur du combat ; les cris horribles iettez de part et d'autre, ioints avec les gémissements des mourants, faisoient retentir tout le bois d'un son bien lugu-

bre. Le Chef des Algonquins se signala par vn trait de courage qui n'est pas commun. Il se nomme Gahronho ; sa valeur merite que son nom ne soit pas mis en oubly. Ayant donc recognu que le chef des Iroquois estoit ce Garistarsia, son nom François, le Fer, si fameux et si illustre par tant de calamitez, qui nous ont fait mesler souuent nos larmes avec nostre sang, donna droit à luy, n'aspirant à rien moins qu'à la conqueste de ce Conquerant ; il le poursuit de l'œil et du pied, dans la meslée, où il se demenoit à son ordinaire ; il le ioint, et l'empoignant d'une main par sa grande chevelure, le veut obliger à se rendre. L'Iroquois trop superbe, et qui, iusqu'alors, n'auoit appris qu'à faire des captifs, et non pas à estre fait captif, resiste orgueilleusement, et comme il estoit robuste et genereux, se iette reciproquement sur les cheueux de son aduersaire, et comme il estoit tout prest de luy porter le coup de mort, il fut preuenü par vn coup de hache que l'Algonquin luy dechargea sur la teste, si rudement qu'il tombe à terre, où son courage l'empescha de se confesser vaincu, ne cedant point la victoire qu'après auoir perdu la vie.

Le Chef estant à bas, ceux qui restoient ne songeoient qu'à la fuite, mais avec tant de precipitation, qu'il s'en trouua vn qui couroit plus viste que le pas, ayant le corps transpercé d'outre en outre d'une espée qu'un Algonquin luy auoit laissée dans les flancs.

Pendant que tout cela se passoit, nostre pauvre François, spectateur de cette Tragedie, demeueroit, par bonheur, pieds et mains liez contre terre, n'attendant plus que le dernier coup de mort, et l'alloit receuoir de la main d'un des victorieux, qui frappoit à l'aveugle sur tout ce qu'il rencontroit, s'il ne se fust escrié à luy : Je suis François. A ces mots on s'arreste, on le reconnoist, on se haste de le deliurer, pour ne pas perdre vn temps si precieux où il n'y auoit point de coups perdus ; et l'on se precipita tant à couper ses liens, qu'on pensa luy couper une iambe. Il n'en eut que la peur, et s'estant ietté à deux

genoux sur la terre toute trempée de sang ennemy, remercia sa Liberatrice, de ce qu'elle le tiroit du milieu des feux où il alloit estre ietté ; et depuis, il n'a pas esté mesconnaissant de ce bienfait, ne pouuant entendre parler de la Sainte Vierge, sans fondre en deuotion, et publiant sans cesse les merueilles qu'elle a operées pour sa deliurance : car il deuoit mourir mille fois en cette attaque par la gresle des balles qui sifflaient à ses oreilles, et qui iettoient par terre ceux qui estoient autour de luy, demeurant seul en vie, au milieu de tant de morts.

Reconnoissons aussi la mesme protection enuers les victorieux qui ont essuyé la decharge des ennemis, et se sont trouuez au milieu des haches et des espées, sans qu'aucun d'eux ait receu la moindre blessure du monde. Le Ciel a sans doute fauorisé leurs armes, qu'ils ont prises avec tant de pieté : aussi se sont-ils seruis de leur victoire, non pas en Barbares, mais en Chrestiens. Voyons-le au Chapitre suiuant.

CHAPITRE VII.

Supplice de deux Iroquois pris par les Algonquins.

Le combat dont ie viens de parler, ne dura pas longtemps, car la premiere furie des Algonquins fut si rude et si heureuse, que dix des ennemis estants tombez roides morts sur la place, trois furent arrestez en vie, et les autres s'eschapperent tout couuerts de blessures.

Les victorieux, apres cette defaite, retournent sur leurs pas et viennent tout triomphants à Sillery pour y rendre graces au Ciel de ce que, dans cette victoire, ils ne se sont veus teints que du sang des ennemis. Ils y font entrer leurs captifs, mais au lieu de la gresle des bastonnades avec laquelle on a coustume de les recevoir, au lieu des doigts

coupez, des nerfs arrachez, et des autres caresses, car c'est ainsi qu'ils nomment les premiers tourments des prisonniers, qui sont les preludes de ceux qu'on leur fait souffrir en les bruslant, au lieu, dis-je, de toutes ces cruantez ordinaires, ils les conduisent eux-mêmes dans la Chapelle, les inuitent à la priere, les pressent de recevoir le Baptisme, et entonnent deuant eux des Cantiques de deuotion pour les animer par leurs exemples. Enfin ils les mettent entre les mains d'un de nos Peres qui scauoit leur langue, pour les instruire et les disposer au Sacrement du Baptisme auant que de mourir. C'est peut-estre là un des actes les plus heroïques qui puisse estre pratiqué par des Sauvages : car qui scaura iusqu'où va l'inimitié naturelle (l'ose bien dire la rage) qui est entre ces deux Nations, l'Algonquine, et l'Iroquoise, pourra iuger de l'empire de la Foy, qui a bien pu captiuer l'esprit de ces Barbares iusqu'à ce point. Les Hurons qui n'ont pas une si grande haine contre l'Iroquois, puisqu'ils ont presque la mesme langue, en auoient tant neantmoins du commencement que nous les instruisions, que lors qu'ils prenoient quelques-uns de ces ennemis, et que nous taschions de les disposer à recevoir les eaux salutaires au milieu des flammes ! Hé quoy ! nous disoient-ils, mes freres, voulez-vous que ces gens-là aillent avec nous en Paradis ? Comment y pourrions-nous viure en paix ? pensez-vous y pouuoir accorder l'ame d'un Huron avec celle d'un Iroquois ? Pauvres ignorans qu'ils estoient pour lors ! ils ne scauoient pas encor, que selon S. Paul, Dieu ne fait pas le discernement entre le Iuif et le Gentil, entre l'Iroquois, le Huron, l'Algonquin et le François. C'est ce que nos victorieux ont appris depuis, et ce qu'ils pratiquent à l'endroit de leurs prisonniers.

Le Pere les prend donc à part, les catechise, et le Saint-Esprit trauaillant dans leurs ames bien plus que luy, ils receurent ses instructions à cœur ouuert, et se trouuerent apres trois iours

et trois nuits, assez scauants, et dans vne saincte impatience d'estre baptisez. Quel bonheur pour nous ! disoient-ils, que celui qui a fait le Ciel et la Terre, et qui n'a que faire de nous, nous ayt conserué la vie à nous seuls, nous destinant au Paradis où il fait si beau, pendant qu'il a laissé tomber nos Compagnons dans l'Enfer, qui est vn lieu de supplices eternels ; baptise-nous donc, mon oncle, nous sommes prests à tout, dis-nous ce qu'il faut que nous fassions. Ne sont-ce pas là des sentiments d'un Saint Paul au temps de sa conuersion ?

Les sentiments de nos Algonquins ne sont pas bien esloignez de ceux de Saint Paulin, puisque quelques-vns veulent s'immoler pour la conseruation de ces pauvres captifs, et les autres voulants leur procurer vne bien meilleure liberté, sont leurs parrains dans leur Baptême : ceremonie bien belle, de voir vn Algonquin tenir sur les Saints Fonts vn Iroquois, et après l'auoir bien presché, luy ouurir les portes du bonheur eternel au lieu de le ietter au feu.

Ces pauvres prisonniers ne scauoient que penser de ces merueilles : ils ne se comprenoient pas, et leurs dernieres chansons, qu'ils appellent chansons de mort, n'estoient que sur la vie eternelle. Les raisons d'Estat les condamnoient à la mort ; mais la pieté chrestienne leur espargna les feux, deux ayant esté depeschez à coups de fusil ; pour le troisieme, il estoit le propre fils d'un de nos bons Hurons d'icy, qui, ayant esté pris dès son enfance par les Agnieronnons, auoit esté esleué dans l'esclauage iusqu'à l'aage de quinze à vingt ans. Sa fortune en est d'autant plus admirable, ayant à mesme temps esté deliuré de la captiuité des Iroquois et de celle des Algonquins, ayant eschappé le fer dans le combat et le feu après sa prise, et ayant icy heureusement trouué son pere, et la vie qu'on luy donna en cette consideration.

Les prisonniers que font sur nous nos ennemis, ne sont pas traittez de cette façon ; mais ils n'en sont pas moins heureux : car ils font de bon

cœur leur Purgatoire dans les flammes des Iroquois, et souffrent leurs cruauitez plustost comme des Penitens que comme des captifs. C'est ce que nous auons appris tout fraichement de trois Hurons qui ont esté bruslez à Agnié depuis peu, qui faisoient vn Sanctuaire de leurs brasiers, ne poussants du milieu des flammes que ces belles paroles : *Tiray au Ciel* ; ce qu'ils entonnoient avec tant d'ardeur, que leurs bourreaux mesmes en estoient tout ravis. Il faut, disoient-ils, que ces gens-là soient bien asseurez du bonheur de l'autre vie, puis qu'ils font si peu d'estat des tourments de celle-cy. C'est ce que nous a rapporté la bonne Helcine dont nous auons parlé, laquelle a receu les derniers soupirs de ces bons Chrestiens, après les auoir encouragés à mourir constamment dans la profession de la Foy.

CHAPITRE VIII.

De la Mission des Outaouïak et de la precieuse mort du Pere René Menard et de celle de son Compagnon.

Nous allons voir vn pauvre Missionnaire vsé des trauaux Apostoliques, dans lesquels il a blanchy, chargé d'années et d'infirmité, harassé d'un fascheux et penible voyage, tout degouttant de sueurs et de sang, mourir tout seul dans le fond des bois, à cinq cents lieues de Quebec ; laissé en proye aux bestes carnassieres, à la faim et à toutes les miseres ; et qui, selon ses souhaits, et mesme selon sa prophetie, imite en sa mort l'abandon de Saint François Xavier, dont il auoit tres-parfaitement imité le zele pendant sa vie. C'est le Pere René Menard, qui, depuis plus de vingt ans a trauaillé dans ces rudes Missions, où enfin s'estant perdu dans les bois, en courant après la brebis égarée, il a heureusement consommé son Apostolat par la perte de ses forces, de sa santé et de sa vie. Le Ciel n'a pas voulu

qu'aucun de nous ait recueilly ses derniers soupirs, il n'y a que ces forests qui en ont esté les depositaires, et quelque creux de rocher dans lequel il se sera peut-estre ietté, a esté seul tesmoin des derniers esclans d'amour que ce cœur tout embrasé a poussé vers le Ciel avec son ame, qu'il a renduë à son Createur, lors qu'actuellement il couroit à la conquête des ames.

Voicy le peu que nous en auons appris par vne Lettre venuë de Montreal, en datte du 26. Iuillet 1663. Hier le bon Dieu nous amena trente-cinq Canots d'Outaoüak, avec lesquels sont reuenus sept François, de neuf qu'ils estoient ; les deux autres qui sont le Pere René Menard, et son fidelle Compagnon nommé Iean Guerin, sont allez d'un autre costé pour se retrouver plus tost que ceux-cy au port asseuré de nostre commune Patrie. Il y a deux ans que le Pere est mort, et Iean Guerin depuis dix mois ou enuiron.

Le pauvre Pere et les huit François ses Compagnons, partis des Trois-Riuieres le 28. d'Aoust de l'an 1660. avec les Outaoüak, arriuerent à leurs païs le 15. d'Octobre, iour de Sainte Therese, après des trauaux inexplicables, des mauuais traitemens de leurs Matelots, tout-à-fait inhumains, et vne extreme disette de viures ; en sorte que le Pere à peine pouuoit-il plus se porter, estant d'ailleurs de complexion foible et cassé de trauaux. Mais comme on va encor bien loin après estre las, il eut assez de courage de gagner le Cabanage de ses hostes. Vn nommé le Brochet, chef de cette famille, homme superbe et tres-vicieux, qui auoit quatre ou cinq femmes, traitta fort mal le pauvre Pere, et enfin l'obligea de se separer de luy et de se faire vne chaumine de branches de sapin. O Dieu ! quelle demeure pendant les rigueurs de l'Hyuer, qui sont presque insupportables en ces contrées là ! La nourriture n'estoit guere meilleure ; le plus souuent ils n'auoient pour tous mets qu'un chetif poisson cuit à l'eau toute pure, à quatre et à cinq qu'ils estoient, encore estoit-ce vne aumosne que les Sauuages faisoient à quel-

qu'un d'entr'eux, qui attendoit au bord de l'eau le retour des Canots des pecheurs, comme les pauvres mendians attendent l'aumosne aux portes des Eglises. Vne certaine mousse qui naist sur les rochers leur a seruy souuent pour faire de bons repas. Ils en mettoient vne poignée dans leur chaudiere, ce qui épaissoit tant soit peu l'eau, y formant vne certaine escume, ou baue comme celle des limaçons, et qui nourrissoit plus leur imagination que leur corps. Les arrestes de poisson qu'on conserue soigneusement pendant qu'on en trouue en abondance, seruoient aussi dans la necessité à amuser la faim ; il n'y a pas mesme iusqu'aux os pilez dont ces pauvres fameliques ne fissent leur profit. Quantité d'especes de bois leur fournissoient aussi des viures : l'escorcée de Chesne, de Bouleau, de Tilly ou Bois Blanc, et d'autres arbres, bien cuites et bien pilées, puis mises dans l'eau, où on a fait bouillir du poisson, ou bien meslées avec de l'huile de poisson, leur faisoient d'excellents ragousts ; ils mangeoient le gland avec plus de goust et plus de plaisir qu'on ne mange en l'Europe les marons ou les chataignes, et encore n'en auoient-ils pas leur saoul. Ainsi se passa le premier Hyuer.

Pour le Printemps et l'Esté, ils s'en tiroient plus facilement, à la faueur de quelque peu de chasse. Ils tñoient de temps en temps quelques Canards, Outardes, ou quelques Tourtes, qui leur preparoient de rauissans banquets ; les Framboises et autres semblables petits fruits leur seruoient de grands rafraichissemens. On ne sçait ce que c'est en ces païs-là de bled, ny de pain.

Le second Hyuer suruenant, les François ayant obserué comme les Sauuages faisoient leur pesche ; ils se resolurent de les imiter, iugeants que la faim estoit encor plus difficile à supporter que la grande peine et que les risques de cette pesche. C'estoit vne chose digne de compassion de voir sur ces grands Lacs eleuez souuent comme la Mer, de pauvres François en Canot pendant la pluye et pendant la neige, portez çà et là par des tourbillons de vents : ils ont sou-

uent trouué à leur retour leurs mains et leurs pieds gelez ; quelques fois ils se sont veus accueillis d'une si epaisse poudre de neiges chassées par l'impetuosité du vent, que celui qui gouvernoit le Canot ne pouvoit decourir de la veuë son Compagnon qui estoit à la pointe : quel moyen donc d'aborder au port ? Certes, autant de fois qu'ils reprenoient terre, il leur sembloit vn petit miracle. Quand la pesche re  ussit, ils faisoient de petites provisions de poisson qu'ils boucannoient, et s'en nourrissoient au temps que la pesche estoit finie, ou que la saison ne permettoit plus de pescher.

Il y a en ce pays-là une certaine plante, haute de quatre pieds enuiron, qui croist en des lieux marescageux. Vn peu auparavant qu'elle monte en espy, les Sauvages vont en Canot lier en touffes l'herbe de ces plantes, les separant les vnes des autres autant d'espace qu'il en faut pour passer vn Canot lors qu'ils reuiendront en cueillir le grain. Le temps de la moisson estant venu, ils mendent leurs Canots dedans les petites all  es qu'ils ont pratiqu  es au trauers de ces grains, et faisant pencher dedans les touffes amass  es ensemble, les   grainnent. Quand le Canot est plein, ils vont le vider à terre dans vne fosse prepar  e sur le bord de l'eau, puis avec les pieds ils les foulent et remuent si longtemps, que toute la balle s'en detache ; en suite ils le font seicher, et finalement ils le mettent dans des caisses d'escorce pour l'y conseruer. Ce grain tire beaucoup sur l'Auoine, lors qu'il est crud ; mais estant cuit à l'eau, il renfle plus qu'aucune semence d'Europe.

Si ces pauvres François estoient destituez presque de tout ce qui peut recrer le corps, ils estoient, en recompense, consolez des graces du Ciel. Tandis que le Pere fut en vie, ils auoient tous les iours la Sainte Messe, et se confessoient et communioient quasi tous les huit iours. Après le trespas du Pere, ce qui les a conseruez dans l'intégrité de leur foy et de leurs bonnes m  eurs, a esté l'vnion et la bonne intel-

ligence dans laquelle ils ont tousiours vescu, et de plus vne sainte liberté Chrestienne que quelques-vns de la bande prenoient de reprendre ceux qui, par hazard, se seroient par fois emancipez en quelque legereté.

Quant à la mort du Pere, voicy ce que l'en ay appris. Pendant son hyuernement parmy les Outaou  ak, il commença vne Eglise chez ces Barbares, bien petite à la verité, mais bien precieuse, parce qu'elle luy a cousté bien des sueurs et bien des larmes ; aussi sembloit-elle n'estre compos  e que de Predestinez, dont la meilleure partie estoient les petits enfants moribonds, qu'il estoit obligé de baptiser à la derob  e, parce que les parents les cachoient lors qu'il entroit dans les cabanes, estans dans la vieille erreur des Hurons, que le Baptesme leur causoit la mort.

Parmy les adultes, il se trouua deux Vieillards que la grace auoit preparez au christianisme : l'un par vne maladie mortelle, qui luy raut la vie du corps peu après avoir receu celle de l'ame, expirant apres auoir fait profession publique de la Foy, et presché par son exemple à ses parents, qui, se moquant de luy et de ses prieres, luy donnerent occasion de rendre des preuues d'une pieté tres-forte, quoy que tout fraischement enracin  e.

L'autre Vieillard fut esclair   par son aueuglement, peut-estre n'eust-il iamais apperceu les brillants de la Foy, si ses yeux eussent esté ouuerts aux obiets de la terre ; mais Dieu, qui tire la lumiere des tenebres, et qui se plaist à nous faire voir de temps en temps, des traits de sa Providence, a si bien disposé de tout pour ce pauvre aueugle, que le Pere s'est trou   tout à propos pour l'esclairer, et luy ouurir le Ciel, lors qu'il auoit desia vn pied dans l'Enfer. Il mourut quelque temps après son Baptesme, benissant Dieu des graces qu'il luy faisoit à la fin de ses iours, qu'il auoit si peu merit  es pendant le cours de prez de cent ans de vie.

Il y auoit encor quelques bonnes femmes qui grossissoient cette Eglise soli-

taire : vne veufue entr'autres, qui receut le nom d'Anne en son Baptisme, et qui passe pour Sainte parmy ces peuples, quoy qu'ils ne sçachent pas ce que c'est que Sainteté. Depuis que le Pere l'a disposée à recevoir le tres-Saint Sacrement de l'Autel, elle ne sçait plus ce que c'est que de vie Barbare parmy les Barbares ; elle fait seules prieres à genoux pendant que toute la famille s'entretient de sales discours ; elle continuë dans ce saint exercice de deuotion avec l'admiration de nos François, qui l'ont veüe les années suivantes aussi feruente que le premier iour ; et par vn exemple qui ne s'est iamais veu parmy ces peuples totalement adonnez à la lubricité, d'elle-mesme elle a consacré le reste de son veufuage à la chasteté, parmy des abominations continues dont ces infames font gloire de se souiller incessamment.

Voilà les fruits des travaux du Pere Menard, bien petits en apparence, mais bien grands en ce qu'il faut vn grand courage, vn grand zele, vn grand cœur, pour souffrir de si grandes fatigues, et aller si loin pour si peu de chose ; quoy qu'on ne puisse appeller peu, quand il ne seroit question que d'une ame sauuée, pour laquelle le Fils de Dieu n'a pas esparné ses sueurs et son sang, qui sont d'un prix infiny.

Outre ces Esleuz, le Pere ne trouua dans le reste de ces Barbares qu'opposition à la Foy, à cause de leur grande brutalité et de leur infame polygamie. Le peu d'esperance de conuertir ces gens plongez dans toutes sortes de vices, fit qu'il prit resolution d'entreprendre vn nouveau voyage de cent lieues, pour aller instruire vne Nation de pauvres Hurons, que les Iroquois ont fait fuir iusqu'au bout de ce monde. Il y auoit parmy ces Hurons quantité d'anciens Chrestiens, qui demandoient instamment le Pere, et luy promettoient qu'à son arriuée chez eux, tout le reste de leurs compatriotes embrasseroient la Foy ; mais auparauant que de s'acheminer vers ce pais si esloigné, le Pere pria trois ieunes François de sa Troupe de l'aller auparauant reconnoistre pour

faire des presens aux anciens, et les asseurer, de sa part, qu'il les iroit instruire aussitost qu'ils luy enuoyeroient du monde pour le mener. Ces trois François arriuent enfin après bien des fatigues à cette pauvre Nation agonisante ; et entrant dans leurs cabanes, il ne trouuent que des squelettes qui estoient si foibles, qu'à peine se pouuoient-ils ny remuer, ny tenir sur pied. Cela fut cause qu'ils ne iugerent pas à propos de faire les presens qu'ils auoient apportez de la part du Pere, ne voyants point d'apparence qu'il deust si tost les venir trouuer, à moins que de s'exposer à mourir en peu de iours de faim avec eux, qui n'en pouuoient plus, et qui estoient encore bien esloignez de la recolte du bled d'Inde, dont ils auoient fait de petits champs. Ils expedierent donc bientost leurs affaires avec ces pauvres affamez, priront congé d'eux, leur donnans parole qu'il ne tiendroît point au Pere qu'ils ne fussent enseignez. Ils se remettent en chemin pour reuenir, qui fut bien plus rude, à cause qu'il leur falloit monter la Riuiere en reuenant, au lieu qu'en allant, ils l'auoient descendue : s'ils n'eussent esté ieunes et faits à la fatigue, ils n'en fussent iamais reuenus. Vn bon Huron, qui vouloit les accompagner, fut bien contrainct de rebrousser, de peur de mourir de faim en chemin. Pour surcroist de leurs peines, le Canot dans lequel ils estoient venus, leur fut dérobé ; et s'ils n'eussent autrefois appris lors qu'ils estoient avec nous chez les Iroquois, à faire des Canots à l'Iroquoise, qui se font aisément de grosses escorces d'arbre, et presque en tout temps, c'estoit fait d'eux. L'ayant donc acheué en vn iour, ils s'embarquerent enuiron sur la fin de May ; quelques Tortuës qu'ils trouuoient sur le bord des Lacs et des Riuieres, avec quelques Barbuës qu'ils peschoient à la ligne, leur seruirent de nourriture l'espace de quinze iours qu'ils employerent à se rendre au lieu d'où ils estoient partis.

Ils racontent d'abord au Pere le peu d'apparence qu'un pauvre Vieillard caduc, foible, destitué de viures comme

il estoit, entreprist vn tel voyage ; mais ils ont beau luy estaller et mettre deuant les yeux les difficultez des chemins soit par terre, soit par eau, la multitude des rapides, des cheutes d'eau, et des longs portages, les precipices qu'il faut passer, les rochers sur lesquels il se faut traîner, les terres seiches et stériles où l'on ne peut trouuer rien pour viure, tout cela ne l'épouuante point, il n'a qu'une seule response à faire à ces bons enfans : Dieu m'y appelle, il faut que i'y aille, m'en deust-il couster la vie. Saint François Xavier, leur dit-il, qui sembloit si necessaire au monde pour la conuersion des ames, est bien mort dans la poursuite de son entrée à la Chine ; et moy qui ne suis bon à rien, de peur de mourir en chemin, refuserois-je bien d'obeir à la voix de mon Dieu qui m'appelle au secours des pauvres Chrestiens et Cathecumenes depourueus de Pasteur depuis tant de temps ? Non, non, ie ne scaurois souffrir que des ames perissent, sous pretexte de conseruer la vie du corps à vn chetif homme que ie suis. Quoy ! ne faut-il seruir Dieu, ne faut-il aider le prochain que quand il n'y a rien à souffrir, ny aucun risque de sa vie ? Voicy la plus belle occasion de montrer aux Anges et aux hommes que i'ayme plus mon Createur que la vie que ie tiens de luy, et vous voudriez que ie la laissasse eschapper ? Aurions-nous iamais esté rachetez, si nostre cher Maistre n'eust preferé l'obeissance de son Pere touchant nostre salut à sa propre vie ?

Voilà donc la resolution prise d'aller chercher ces pauvres brebis égarées. Quelques Hurons venus en traite aux Outaouïak, se presentent au Pere pour le conduire ; il est heureux de cette rencontre, il les charge de quelques hardes, et fait choix d'un des François, qui estoit Armurier, pour l'accompagner ; et pour toute prouision, il prend vn sac d'Esturgeon sec, et quelque peu de chair boucanée, qu'il espargnoit depuis longtemps pour ce voyage qu'il premeditoit. Son dernier Adieu qu'il fit aux autres François qu'il laissoit, fut en ces termes prophetiques : Adieu !

mes chers enfans, leur disoit-il, les embrassant tendrement ; mais ie vous dis le grand Adieu pour ce monde, car vous ne me reuerrez plus : ie prie sa bonté divine que nous nous reünissions dans le Ciel.

Le voilà donc en chemin le 13. Iuin 1661. neuf mois après son arriuée dans le païs de Outaouïak ; mais les pauvres Hurons, pour peu chargez qu'ils estoient, perdirent bientost courage, les forces leur manquant, faute de nourriture. Ils abandonnent le Pere, en luy disant qu'ils alloient en haste à leur bourg aduertir les anciens, comme il estoit en chemin, et pour faire en sorte qu'on l'enuoyast querir par de ieunes hommes robustes. Le Pere, esperant ce secours, demeure auprès d'un Lac enuiron quinze iours ; mais comme les viures luy manquoient, il se resolut de se mettre en chemin avec son Compagnon, à la faueur d'un petit Canot qu'il auoit trouué dans des brossailles. Ils s'embarquent avec leurs petits paquets. Helas ! qui pourroit nous redire les travaux que ce pauvre corps extenué souffrit le long de ce voyage, de la faim, des chaleurs, de la lassitude, des portages où il falloit charger sur les espaulles et Canot et paquets, sans auoir autre consolation que de celebrer tous les iours la Sainte Messe. Enfin enuiron le 10. d'Aoust, le pauvre Pere suivant son Compagnon s'égara, prenant quelques bois ou quelques rochers pour les autres. Au bout du portage d'un rapide d'eau assez penible, son Compagnon regarde derriere soy, s'il ne le verroit point venir : il le cherche, il l'appelle, il tire iusqu'à cinq coups de fusil pour le redresser dans le bon chemin, mais en vain ; ce qui luy fit prendre resolution de donner au plus tost iusqu'au village Huron qu'il iugeoit estre proche, afin de loier du monde à quelque prix que ce fust, pour aller chercher le Pere ; mais par malheur il s'égara luy-mesme, passant au-delà du Bourg, sans le scauoir. Il fut pourtant plus heureux dans son égarement, ayant esté rencontré d'un Sauvage qui le redressa et le conduisit au village ; mais

il n'y arriua que deux iours après que le Pere se fut égaré. Et puis que fera vn pauvre homme qui ne sçait aucun mot de la langue Huronne ? Neantmoins, comme la charité et la nécessité ont assez d'eloquence, il fit si bien par ses gestes et par ses larmes qu'il donna à entendre que le Pere estoit égaré. Il promet à vn ieune homme diuerses denrées Françoises pour l'obliger à l'aller chercher, lequel fit semblant d'abord de le vouloir faire, et se mit en chemin ; mais à peine se passa-t-il deux heures, que voicy mon ieune homme de retour en criant : Aux armes ! aux armes ! ie viens de rencontrer l'ennemy. A ce bruit s'euanouït la compassion qu'on auoit conceuë du Pere, et la volonté de l'aller chercher.

Et ainsi le voilà laissé à l'abandon, mais entre les mains de la Prouidence diuine, qui sans doute luy aura donné le courage de souffrir constamment en cette extremité le denüement de tout secours humain, quand il n'y auroit que les picqueures des Maringouïns, dont le nombre est effroyable en ces quartiers, et si insupportable, que les trois François qui ont fait le voyage, asseurent qu'il n'y auoit point d'autre moyen de s'en deffendre, que de courir tousiours, sans s'arrester, et mesme il falloit que deux d'entr'eux fussent occupez à chasser ces bestioles, tandis que le troisième vouloit boire, autrement il ne l'auroit pu faire. Ainsi le pauvre Pere, estendu qu'il estoit sur la plate-terre, ou peut estre sur quelque rocher, demeura exposé à toutes les picqueures de ces petits tyrans, et souffrit ce cruel tourment ; pendant le temps qu'il a suruescu, la faim et les autres miseres l'ont acheué, et ont fait sortir cette ame bienheureuse de son corps, pour aller iouïr des fruits de tant de trauaux qu'il a soufferts pour la Conuersion des Barbares.

Pour son corps, le François qui l'accompagnoit a fait ce qu'il a pu auprès des Sauvages pour leur faire aller chercher, mais sans effet. On ne peut pas non plus sçauoir précisément le temps ny le iour de son trespas ; son compa-

gnon de voyage iuge que ce fut enuiron l'Assomption de la Vierge, car il dit qu'il auoit avec soy vn morceau de chair boucannée, enuiron long et large comme la main, qui l'aura pu soustenir deux ou trois iours. Vn Sauvage trouua, de là à quelque temps, le sac du Pere ; mais il ne voulut pas auoïer d'auoir trouué son corps, de peur d'estre accusé de l'auoir tué : ce qui peut-estre n'est que trop vray, puis que ces Barbares ne font point de difficulté d'esgorger vn homme quand ils le rencontrent seul dans les bois, sur l'esperance de faire quelque butin. Et de fait, on a veu dans vne Cabane le reste de quelques meubles qui seruoient à sa Chapelle.

Quoy qu'il en soit du genre de sa mort, nous ne doutons pas que Dieu ne s'en soit voulu seruir pour couronner vne vie de cinquante-sept ans, dont il a employé la meilleure partie dans les Missions Huronnes, Algonquines et Iroquoises, s'estant rendu capable par vn trauail saintement opiniastre d'enseigner ces trois sortes de peuples en ces trois langues differentes.

Son zele, qui estoit tout de feu, et qui luy tiroit presque tousiours les larmes des yeux lors qu'il preschoit aux François, luy auoit donné vne tendresse si grande pour les pauvres Sauvages, et à mesme temps vn Empire sur eux si absolu, qu'il s'est trouué peu de Missionnaires qui ayent sçeu mieux les gagner par amour, ou qui ayent pu les maistriser avec plus d'autorité. C'estoit vn zele infatigable, qui, dans vne complexion foible et delicate, sembloit auoir vn corps de bronze ; il retranchoit vne bonne partie du repos de la nuit pour vacquer à Dieu vniquement, donnant tout le iour aux trauaux Apostoliques de sa Mission. On le voioit seicher sur les pieds et comme rongé de melancholie, quand il ne pouuoit pas trauailler pour le salut des ames ; mais aussi le voioit-on dans des ioyes inexplicables quand il se trouuoit au milieu de ses Neophytes Barbares, s'oubliant de prendre et repos et repas, et vacquant à ses fonctions incessamment et

sans relasche (chose qu'on a remarquée en luy comme bien particuliere), et sans s'estre iamais tant soit peu dementy de sa ferueur ; aussi le nom que luy ont tousiours donné ses Superieurs estoit celuy-cy ; *Pater Frugifer*, le Pere fructifiant. L'Ame de ce zele estoit l'amour de Dieu dont son cœur brusloit, et qui lui mettoit souvent en bouche, comme pour sa deuse, ces paroles qu'il auoit coustume d'adresser à celuy de nos Peres qui estoit compagnon de ses peines et de ses Missions : *Pater mi*, disoit-il ordinairement, *sat multa agimus, sed non satis ex amore Dei* ; Mon cher Pere, nous n'en faisons que trop, mais nous ne faisons pas assez pour l'amour de Dieu.

Son courage alloit de pair avec son zele : il a veu sans fremir des Iroquois se ietter sur luy, le cousteau à la main, pour l'esgorger, lors qu'il traualloit à leur conuersion dans le Bourg d'Oïogoën ; d'autres ont leué la hache sur luy au mesme lieu pour luy fendre la teste, mais il ne s'en estonnoit pas ; il souffroit encor d'un visage guay les affronts des enfans qui le hūoient par les ruës, et qui couroient après luy comme après un insensé ; mais ce genereux Pere faisoit gloire avec l'Apostre d'estre fol pour Iesus-Christ, afin d'engendrer dans les tranchées des persecutions, une Eglise Iroquoise qu'il composa en peu de temps de plus de quatre cents Chrestiens, et donnoit esperance de conuertir bientost tout le Bourg, si l'obeissance ne l'eust arresté au milieu de sa course. Ce fut quand nous fusmes obligez de quitter les Missions Iroquoises, en suite des nouveaux meurtres que ces traistres faisoient dans nos habitations ; quand il luy fallut donc quitter cette belle moisson dont il auoit desia enuoié les premices au Ciel, par la mort de quantité d'enfans, et de Vieillards baptisez, ce fut luy arracher le cœur du ventre, comme à une bonne mere qu'on destache de ses chers enfans. Il en a gemy bien des fois depuis, tesmoignant, par l'abondance des larmes qu'il versoit, le regret qu'il auoit de n'auoir pas versé tout son sang au milieu de son

cher Troupeau. Il a eu cette consolation, de mourir en cherchant de nouvelles Oüailles : il a passé cinq cents lieuës de saults et de precipices pour cela ; il est celuy de tous nos Missionnaires qui a approché le plus près de la mer de la Chine, mais Dieu l'a reünny à son cher Apostre des Indes par d'autres routes de vray, mais par un dernier passage presque tout semblable, mourants tous deux dans l'abandon, et sur le chemin des nouvelles conquestes qu'ils pretendoient faire pour le Ciel.

Je ne puis obmettre de dire icy quelque chose du fidele compagnon du Pere, nommé, comme nous auons desia dit, lean Guerin, un de nos Domestiques depuis plus de 20. ans.

C'estoit un homme de Dieu, d'une eminente vertu, et d'un zele tres-ardent pour le salut des ames ; il s'estoit donné à nous afin de cooperer par ses seruices à la conuersion des Sauuages. De fait, après auoir accompagné nos Peres presque dans tous les quartiers du Canadas et dans toutes nos Missions, soit aux Iroquois, soit aux Hurons, aux Abnakiens, et aux Algonquins, dans de grands dangers et de grandes fatigues, donnant partout des marques d'une sainteté tres-rare ; enfin ayant esté donné pour compagnon au Pere Menard en ce dernier voyage, il est mort dans ce glorieux employ, suivant son bon Pere dans le Ciel, après l'auoir suivi si loing sur la terre : car il n'eut pas plus tost appris sa mort, qu'il ne songea plus qu'à quitter les Outaouak, parmi lesquels il auoit esté laissé, pour aller chercher le corps du Pere. Mais Dieu auoit d'autres desseins sur luy : il l'establit comme Missionnaire en chef de cette pauvre Eglise, qui n'auoit pas pu iouir de son Pasteur ; ce fut par le Baptisme qu'il y conféra à plus de deux cents enfans qu'il enuoya bientost après dans le Ciel, pour y couronner le Pere d'un beau Diademe de ces petits predestinez, au salut et à la recherche desquels il estoit mort. Après qu'il eut ainsi bien employé un Hyuer, comme il faisoit un voyage avec quelques François, la pluye les obligeant de mettre à

terre, et faire vne maison de leur Canot, le renuersant sur eux ; lors qu'ils estoient dessous, vn d'eux remuant vn fusil, le declin lascha, et alla droit donner dans le costé gauche de ce bon Frere, qui, pour lors, estoit en contemplation de la Passion de Nostre Seigneur. Ce sont les paroles de ces Francois qui en ont fait le rapport, et qui le nommoient Frere à cause qu'il s'estoit consacré à nostre seruire ; et puis ils adioustent, que c'estoit son ordinaire d'estre tousiours absorbé dans Dieu. Il tomba roide mort du coup, sans rien dire que le nom de IESUS, avec lequel il expira.

C'estoit vn homme de grande Oraison, il y employoit souuent vne partie de la nuit, et le matin venu il se retirait hors du bruit, pour la continuer dans le silence de la forest : c'est pour cela que les Outaouïak disoient qu'il faisoit tous les matins la decouuerte hors de leur palissade, parce qu'il ne manquoit point d'aller hors des Cabanes se cacher à l'escart pour faire son Oraison, dans laquelle il receuoit des consolations bien particulieres ; il la continuoit mesme pendant le sommeil de la nuit depuis plusieurs années, et auoit souuent des songes si mysterieux, que vous eussiez dit qu'il estoit mesme raisonnable en dormant.

Il estoit si reserué avec les femmes, qu'il ne les vouloit iamais regarder en face ; ce que voulant persuader à ses Compagnons, ils luy respondoient en riant : Si nous faisons tous comme vous, nous serions bientost dépouillés de tout le peu que nous auons. Ils vouloient luy reprocher que les femmes Sauvages luy auoient derobé quantité de choses, faute de les auoir voulu observer. Et parmy les Iroquois, lors qu'il alloit à la chasse, il est arriué que quand nous demandions à des femmes qui venoient du lieu où il estoit allé, si elles ne l'auoient point veu : Nous l'auons veu, disoient-elles, mais luy ne nous a pas veüs : car il ne nous regarde pas quand il nous rencontre.

Son humilité estoit tout-à-fait rare : il s'offrit vne fois à estre Bourreau en

Canadas, afin d'estre en horreur à tout le monde par cet office. Et vne chose l'empescha de presser pour estre en nostre Compagnie, de peur seulement, disoit-il, que la Soutanne qu'il porteroit, ne le fit estimer plus qu'il ne valoit.

Je ne puis que ie n'adiouste quelques fragments des dernieres Lettres qu'escriuit le Pere Menard, estant sur le point de son depart : elles nous donnent vne nouvelle connoissance du zele de ce bon Pere et de son fidele Compagnon. Voicy donc ces mots : Plusieurs me veulent faire peur, et me destourner de mon entreprise, me representant les grands trauaux de ces Missions, et les perils continuels de mourir ou par la main des Iroquois, ou par la famine, ou par d'autres miseres. Ils adioustent aux fatigues qu'il me faudra endurer, et qui sont presque insupportables aux plus robustes, mon aage et la foiblesse de ma complexion. Il n'y a que le bon Jean Guerin qui m'encourage, et qui m'est venu trouuer pour me dire : O mon Pere ! que le bon Saint François Xavier en a bien deuoré d'auantage, et que vous seriez heureux de faire vne aussi belle mort que luy, ne deussiez-vous iamais voir le pais. Et après ces mots, il s'est offert à moy d'vn grand cœur pour ce voyage.

En vne autre Lettre, le Pere parle ainsi : Nous voilà à Montreal sur le point de partir pour aller à la rencontre de l'Iroquois : il n'est pas peut-estre en si grand nombre que nous ; mais nos Sauvages de là-haut sont si peu aguerris, que cinquante Iroquois sont capables d'en mettre trois cents en fuite. S'ils nous deffont ou nous emmenent, nous suiurons les desseins de la Prouidence de Dieu, qui a peut-estre attaché le salut de quelque pauvre Iroquois à nostre mort.

Enfin il conclud en ces termes : Je demande mille pardons à vostre Reuerence, et à tous nos Peres, des fautes que j'ay commises partout où j'ay esté ; ie vous prie d'offrir ce qui me peut rester de vie dans cet employ penible, comme vne satisfaction à la diuine Iustice, en vnion des trauaux de Nostre

Seigneur, à ce qu'il luy plaise de me recevoir à la mort au nombre des Enfants de Saint Ignace, nonobstant l'excès de mes pechez : *Quis ego ?* Hélas ! pour que Dieu me fasse cet honneur de me ietter encore vne fois dedans vn si grand employ. Je ne voy, à vray dire, rien qui vaille en moy, sinon l'idée que j'ay tousiours eue du grand honneur que Dieu faisoit à vn homme qu'il met dans l'occasion de pâtir pour son nom : O la grande grace de le traitter comme son fils et comme ses plus grands seruiteurs ! Je supplie vostre Reuerence, que dans cet abandon general où ie vay me trouver, elle ne m'abandonne point de ses Saints Sacrifices, m'impetrant de la Divine bonté la patience et la perseuerance iusqu'au bout.

CHAPITRE IX ET DERNIER.

Voyage depuis l'entrée du Golphe Saint Laurent iusques à Montreal.

Comme l'on imprimoit cette Relation, il nous est tombé entre les mains le narré d'un voyage fait exprés par vne personne de merite, pour reconnoistre le pays de la Nouvelle-France, depuis l'entrée du Golphe Saint Laurent iusques à Montreal. Quelques personnes ont cru qu'il estoit à propos d'en faire vn extrait, et de le communiquer au public dans cette Relation. Voicy ce qu'il en escrit.

Après avoir passé le Golphe, on rencontre vne isle, recommandable tant pour sa grandeur, ayant pour le moins trente lieuës de circuit, que pour le grand nombre d'Ours qu'elle nourrit, qui seroient des richesses pour ce pays, s'il estoit en estat de s'en seruir, à cause de leurs peaux qui sont de debit, et de leur graisse et de leur huile, qui sont de prix, outre que leur chair est d'un goust excellent. Cette isle a vne riuere considerable, sur les bords de laquelle l'on rencontre, à ce qu'on nous

asseure, des amas de moruës mortes, en forme de collines, composez des arrestes de ce poisson, que les vagues de la riuere ont coustume d'y ietter quand elle est agitée.

Toutes ces contrées sont si abondantes en Moruës, qui s'y peschent en toutes les saisons de l'année, que les Nauires en sont bientost remplis. Ce poisson estant en vne quantité si prodigieuse, que souuent vne ligne estant iettée dans l'eau à cinquante, soixante et quatre-vingts brasses de profondeur, le pescheur sent ce poisson qui aualle incontinent l'hameçon avec son amorce, qui n'est pour l'ordinaire que quelque morceau des entrailles de la Moruë mesme, qui est si goulüë, qu'elle aualle indifferemment quoy que ce soit, fust-ce vn morceau de linge, ou de drap et de cuir qu'on aura mis à l'hameçon pour tout apast. Les Habitans de Canadas pourront tirer en son temps de grandes richesses de cette pesche, qui est vraiment à leur bien-seance.

Le Fleuve au-dessus du Golphe se restreint, mais non point tant qu'il ne soit large encore de vingt lieuës, iusques à vn haure distant de quatre-vingts lieuës de cette isle. Iusque là le Fleuve n'a point de fonds pour l'anchre ; mais ce haure estant passé, l'on trouue fond en quelques endroits, dont on peut faire autant de Ports de mer tres-commodes. Et le Fleuve se restreignant encore, ne fait plus que douze lieuës de largeur iusques à l'Isle-aux-Aloüettes, ainsi nommée, pour le nombre de ces oyseaux, dont il y a vne quantité si estonante, qu'en vn seul coup de fusil on en tuë quelquefois iusques à deux et trois cents, et dauantage.

Les riuages de ces quartiers-là se voyent quelquefois couverts d'environ vn pied de hauteur d'un petit poisson qu'on appelle de l'Esplan, principalement quand il fait vn grand vent, qui le pousse ainsi avec la vague.

Les eaux sont salées iusques icy, et on y voit flotter les mesmes poissons et monstres marins qui se rencontrent dans l'Océan, quoy qu'il en soit esloigné de huit-vingts lieuës. Mais quarante

lieuës après cette isle, le Fleuve devient potable et clair, comme de l'eau de fontaine ; couleur qu'il ne quitte plus iusques à son origine, que l'on ne connoist pas encore que par coniecture, quoy qu'on l'aye cherchée à cinq cents lieuës de Quebec.

Ie n'aurois iamais fait si ie voulois raconter le nombre des isles qui s'y rencontrent, la beauté de leur situation, et la fecondité de leur terroir ; l'Isle-aux-Coudres, l'Isle-aux-Oyes, et l'Isle d'Orleans, meritent d'estre nommées en passant. La premiere est souvent remplie d'Eslans qui s'y rencontrent. La seconde est peuplée en son temps d'une multitude d'Oyes, de Canards et d'Outardes, dont l'isle qui est platte et chargée d'herbes, comme une prairie, en paroist toute couverte. Les lieux circonuoisins retentissent incessamment des cris de ces oyseaux, excepté durant les tremblements de terre qui se sont fait sentir cette année : car ces oyseaux pour lors, à ce que m'ont assuré quelques chasseurs, gardoient un merueilleux silence.

L'Isle d'Orleans est remarquable pour sa grandeur, ayant plus de quinze lieuës de tour. Elle est abondante en grains, qui y viennent de toutes sortes, et avec tant de facilité, que le Laboureur ne fait quasi que gratter la terre, qui ne laisse pas de luy donner tout ce qu'il veut ; et cela durant quatorze ou quinze ans continuels, sans auoir reposé. Cette isle n'est que deux petites lieuës au-dessous de Quebec.

Ce nous fut une navigation diuertissante en montant la riuiere, depuis le Cap de Tourmente iusques à Quebec, de voir de part et d'autre, l'espace de huit lieuës, les Fermes et les Maisons de la campagne basties par nos François tout le long de ces costes : à droite, les Seigneuries de Beaupré, de Beauport, de Notre-Dame des Anges ; et à la gauche, cette belle Isle d'Orleans, qui continuë à se peupler heureusement d'un bout à l'autre.

La basse et la haute ville de Quebec donnoient encore plus d'agrément à nostre veü, y voyant de loin des Egli-

ses et des Monasteres bastis, et une Forteresse sur le haut d'un rocher, qui commande sur toute la riuiere.

Passant plus outre, nous y voyions à gauche les Habitans de la coste de Lauzon, et à la droite, les Habitans de la coste Sainte Geneuiefue, et les Fortereses de Saint Iean et de Saint Xauier dans les terres, Sillery et toute la coste du Cap-Rouge, habitée sur les riuës du grand Fleuve.

Enuiron trente lieuës plus haut que Quebec, les Habitans du Cap de la Magdeleine sortoient de leurs maisons, respanduës plus d'une lieuë sur toute cette coste, nous venans au-deuant, et nous inuitans de mettre pied à terre, pour nous regaler à la champestre.

Mais il falloit aller descendre à la ville des Trois-Riuieres, qui n'est distante que d'une lieuë de ce Cap. Nous y fusmes receus avec autant d'abondance, et les tables où nous fusmes inuitez, estoient quasi aussi bien couuertes et aussi bien fournies qu'elles peuuent estre en plusieurs endroits de la France.

Les tremblemens de terre y continuoient encore, s'y estant fait sentir grands et épouuantables depuis le cinquiesme iour de Febvrier ; et nous estions toutesfois bien auant dans le mois de Iuliet. Les grands arbres precipitez dans la riuiere, avec des collines et des montagnes toutes entieres, rouloient encore effroyablement dans ces eaux, qui les reiettoient sur le riuage avec une estrange confusion.

Les chaleurs ayant esté extraordinaires, et la terre ayant esté toute dessechée par les feux souterrains et en-souffrés, qui auoient espuisé toute l'humidité, un incendie qui s'estoit pris dans ces vastes Forests, et qui en auoit desia bruslé plus de dix-huit lieuës, menaçoit les habitations de nos François, et de toutes leurs terres heureusement ensemencées ; mais les Processions et les Prieres publiques y apporterent un prompt remede par la grace de Dieu, les pluyes ayants suivi si abondantes, que iamais on n'en a esperé une plus riche recolte.

Après quelques iours de repos, nous remontons dans nostre barque, sans crainte des Iroquois qui battoient la campagne, ou plustost les Forests voisines, les Riuieres et les Lacs, pour surprendre ceux qu'ils trouueroient escartés.

Nous n'auions pas nauigé vne bonne heure, continuants nostre route, que nous entrasmes dans vn Lac, qui est entretenu par six grandes riuieres qui se iettent dedans, outre le Fleuve de Saint Laurent qui passe par le milieu. Ces riuieres font en leur emboucheure des isles et des peninsules si agreables à la veüe, et si propres pour l'habitation des hommes, qu'il semble que la nature aye ramassé vne partie des beautés de la terre habitable, pour les estaler en ce lieu-là. Les riuages qui sont partie en prairies, et partie en bocages, paroissent de loing comme autant de iardins de plaisance ; ils n'ont rien de Sauvage, que les bestes fauues, comme les Elans, les Cerfs, les Vaches Sauvages, qui se voient par bandes et en grand nombre.

Nous passasmes ce Lac en vn temps si calme, qu'il ne fut troublé que par les saults et par le bruit des Esturgeons, et autres poissons inconnus en Europe, qui sautoient à centaines autour de nostre Barque. C'est dans ce Lac que nous trouuasmes vn Orignac qui passoit à la nage : c'est vn animal bien plus grand que les plus hauts mulets d'Auergne, qui a des forces incomparables, des agilitez nonpareilles et sur la terre et dans les eaux, où il nage comme vn poisson. Nous detachasmes aussitost après luy vn petit Canot d'escorce conduit par deux François, et par deux Sauvages Algonquins qui nous accompaignoient, qui, estans encore plus habiles à la nage que cet animal, lui firent faire quantité de tours et de detours dans ce grand Lac, où il se manioit comme vn Cerf qui seroit poursuiuy par les Chasseurs en pleine campagne. C'estoit vn plaisir de voir comme à force d'eslancemens et de secousses, il taschoit de gagner terre, et comme les Chasseurs en mesme temps qui vol-

tigeoient sur l'eau dans leur Canot, luy bouchoient le passage, et le conduisoient malgré luy du costé de la Barque, où on l'attendoit pour luy donner le coup de mort qui ne luy manqua pas. Il ne fut pas sitost tué, qu'il se presenta l'occasion d'en tuer encore trois autres de la mesme façon, et avec de nouuelles circonstances qui rendent cette chasse des plus agreables du monde.

Ceux qui, durant ce temps-là, vacquoient à la pesche, ne faisoient pas moins bien leur deuoir : de sorte qu'en peu de temps nous eusmes de quoy regaler nostre esquipage à chair et à poisson.

Nous ne fusmes pas sitost arriués à l'extremité de ce Lac, que ces celebres Isles de Richelieu se decoururent à nous. Quand les habitans de ces quartiers ont besoin de venaison et de gibier, ils n'ont en certain temps qu'à s'y transporter. Il ne faut point d'autre monnoye pour l'acheter, que le plomb et la poudre. Ces isles sont bien au nombre de cent cinquante : les vnes de quatre lieuës de circuit ; les autres de deux et de trois lieuës ; les vnes en prairies, sans aucuns arbres que des pruniers, dont le fruit est rouge et d'assés bon goust ; les autres chargées d'arbres et de vignes Sauvages, qui grimpent sur les arbres, dont le fruit ne laisse pas d'estre assez sauoureux. On y trouue d'autres fruicts Sauvages, comme fraises, framboises, merises, bluets d'un goust exquis, meures, groseilles rouges et blanches, et beaucoup d'autres petits fruicts inconnus en Europe, entre lesquels il y a des especes de petites pommes ou senelles et de poires, qui ne meurissent qu'à la gelée. Mais rien ne me semble si curieux que quelques racines Aromatiques et quelques Simples de grande vertu, qui s'y rencontrent.

Ces isles sont separées les vnes des autres par vne grande inégalité de canaux : les vns tirez en droite ligne, comme dans les maisons de plaisance, de deux lieuës en longueur, et d'un quart de lieuë en largeur ; les autres plus estroits, où on ne peut nauiger qu'à l'ombre des arbres, qui se ioignent

quasi de part et d'autre en forme de berceau, se perdant insensiblement et se desrobant agreablement à la veüe des hommes, iusques à ce qu'ils reioignent la riviere d'où ils sont sortis ; mais ils sont tous admirables pour l'abondance de poisson qui s'y nourrit de toute espece.

Après que la riuiere s'est ainsi promenée avec tant de tours et de detours dans des espaces si agreables, elle reprend son cours et ne fait plus qu'un lit, qu'on prendroit plustost pour un grand canal fait à main d'homme, que pour le lit d'une riuiere, tant il est droit et d'un riuage esgal, couuert de part et d'autre de fort beaux arbres rares en Europe, iusques à une isle de quatre lieues en longueur, qui est plustost un amas d'islets, qu'une isle : car elle est distinguée par tant de canaux et de ruisseaux, que ceux qui en ont voulu faire le denombrement, en comptent plus de trois cents, qui, se confondant les uns dans les autres, font des labyrinthes si surprenans pour leur beauté, et si riches pour le grand nombre de poisson, de Loutres, de Castors et Rats musquez, que la chose est quasi hors de croyance. Les Iroquois causent cette abondance, empeschant nos Algonquins de chasser en ces belles contrées.

C'est sur le bord de cette belle isle que nous trouuâmes une troupe de Vaches Sauvages : c'est une espece de Cerfs, mais bien meilleurs que les nôtres, et si faciles à tuer, qu'on n'a qu'à les pousser dans la riuiere en les espouuantant, où ils se iettent incontinent à la nage, et pour lors les Chasseurs en Canot, ont la liberté de les prendre par les oreilles, de les tuer à coups de cou-teau, ou de les emmener tout viuans sur le riuage ; quelquefois on en voit deux et trois cents de compagnie.

Cette proye se presenta trop heureusement à nous pour ne nous en seruir pas. Cependant nous nous auancions tousiours du costé de Montreal, et non-obstant la rapidité des eaux qui est grande de ce costé, nous montâmes iusques à la Riuiere des Prairies, qui

vient du costé du nord, et qui se iette dans le fleuve de Saint Laurent.

Ce lieu-là surpasse encore tous les autres en beauté : car les Isles qui se rencontrent dans l'emboucheure de ces deux fleuves, sont autant de grandes et de belles prairies, les unes en long, les autres en rond, ou autant de iardins faits à plaisir, tant pour les fruits qui s'y rencontrent, que pour la forme et l'artifice dont la nature les a préparées, avec tous les agrements que les Peintres peuuent représenter dans leur paisage. Les oyseaux et les bestes sauvages y sont sans nombre, la pesche admirable. C'estoit un abord general de toutes les Nations de ce pais. auparavant que les Iroquois eussent infesté toutes ces contrées, et par consequent ce sera un iour un pais tres-propre pour estre la situation d'une grande et grosse ville.

De là nous montâmes à Montreal, le lieu le plus exposé aux Iroquois, et où, par consequent, les habitans sont des plus aguerris. Le climat est à mesme hauteur que celui de Bourdeaux, mais fort agreable ; le terroir est tres-bon ; le Iardinier ne fait que ietter la graine de Melons sur un peu de terre remuée parmy les pierres, et ils ne laissent pas d'y venir sans aucun soin de la part des hommes. Les Citrouilles y viennent encore avec plus de facilité, mais tres-differentes des nostres : car quelques-unes ont quasi le goust de pommes et de poires, quand elles sont cuites.

Les habitans y sont si charitables, que quand quelqu'un est pris par les Iroquois, ils cultiuent ses champs pour faire subsister sa famille.

C'est aux enuirs de ce lieu que nous surprîmes le Capitaine General des Iroquois, surnommé par nos François qui ont esté en ces pais-là, Neron, à cause de son insigne cruauté, qui l'a porté autrefois à immoler quatre-vingts hommes aux manes d'un sien frere tué en guerre, en les faisant tous brusler à petit feu, et à en tuer soixante autres de sa propre main, dont il porte les marques imprimées sur sa cuisse, qui, pour ce suiet, paroist couverte de caracteres noirs.

Cet homme a ordinairement neuf esclaves avec luy ; c'est à sçavoir, cinq garçons et quatre filles. C'est vn Capitaine de grande mine et de grande prestance, et d'une si grande égalité et présence d'esprit, que, se voiant environné de gens armés, il n'en témoigna pas plus d'estonnement que s'il eust esté seul. Interrogé s'il ne vouloit pas bien venir avec nous à Quebec, il se contenta de respondre froidement, que ce n'estoit pas une demande à luy faire, puis qu'il estoit entre nos mains.

On le fit donc monter dans nostre Barque, où ie prenois plaisir à considerer le genie de cet homme et celui d'un Algonquin qui estoit avec nous et qui portoit la chevelure d'un Iroquois qu'il auoit tué tout fraichement en guerre. Ces deux hommes, quoy qu'ennemis à se manger, s'entretenoient dans cette Barque fort familièrement et en riant, estant fort difficile de iuger lequel des deux estoit le plus habile à dissimuler ses sentimens.

Ie faisois mettre Neron auprès de moy à table, où il se comportoit avec une gravité, une retenue et bien-seance qui ne tenoit rien de son Barbare ; mais le reste de la journée, il mangeoit incessamment, de sorte qu'il ne ieûnoit que quand il estoit à table.

Ie descendis avec ce prisonnier à Quebec, aussi heureusement que l'estois monté à Montreal. Et puis que ce voyage m'a donné l'occasion de considerer le pais et le fleuve, ie vous diray que l'aurois de la peine à croire qu'il y eust pais au monde plus arrosé, puis qu'on ne peut faire une demie lieue sans trouver quelque Riviere ou quelque Lac ; outre une infinité de Torrens et de Ruisseaux, qui rendent le pais fort fecond, mais si beau, qu'à peine y a-t-il rien de semblable en l'Europe.

Le Fleuve a de grandes richesses qui consistent en poissons, dont les uns luy sont naturels, les autres luy viennent de la Mer et des Lacs, dont il y en a de deux et trois cents lieues de contour : le grand Lac des Hurons, le grand Lac de la Nation du Saut, celui de la Na-

tion des Puants, le grand Lac des Iroquois.

Les poissons qui luy sont naturels, sont le Brochet, de deux especes ; la Perche, de deux especes ; le poisson armé, à raison de son bec qui est en forme d'une lance ; le poisson doré, d'un goust exquis ; le poisson dit du Bord-de-l'eau, encore meilleur ; la Loche, d'une grosseur et grandeur extraordinaire ; les Grenouilles, grandes comme des assiettes, et dont la voix est semblable au meuglement des Bœufs.

Les poissons qui luy viennent des Lacs, sont la Barbuë, qui nous est inconnue en Europe, qui ne cede point pour le goust au plus exquis de nos poissons ; les Marsoüins blancs, de la grandeur d'une Chaloupe ; et l'Anguille, qui a un goust bien meilleur de beaucoup que les nostres : et tout cela en tres-grande abondance. Tel Pescheur s'est trouué avoir pris dans ses nasses, en un iour, cinq mille Anguilles, qui sont tres-excellentes estant sallées, et de tres-bonne garde ; ce sont dix barriques en un iour, qui se vend sur les lieux vingt-cinq francs la barrique : car c'est une excellente provision, en ce qu'elle porte son assaisonnement avec soy, se mangeant rostie sur le feu, sans qu'il soit besoin ny de beurre, ny d'aucune autre saulce, et mesme estant bouillie, elle sert et de beurre et de graisse pour faire les potages.

Les poissons qui luy viennent de la Mer sont les Baleines, les Souffleurs, les Marsoüins gris, les Esturgeons, le Saulmon, le Bar, l'Alose, la Moruë, le Haran, le Maquereau, l'Eplan ; le Loup marin, dont les riuages paroissent quelquefois tout couverts, et dont quatre ou cinq hommes experts ont quelquefois tué, en deux heures, quatre et cinq cents à coups de baston, qu'on leur donne sur la teste, qu'ils ont fort tendre. On les surprend sur des longues battures de rochers, où ils demeurent au Soleil, la Mer s'estant retirée. On dit qu'ils sont quasi aveugles ; mais en recompense ils ont l'ouïe fort subtile.

L'abondance de tous ces poissons est

incroyable, outre que les huiles que l'on peut tirer du Loup marin, des Marsouins et des Baleines, selon le sentiment des Marchands, peuvent faire vn commerce tres-considerable. Mais nos pauvres François ne sont encore en ce païs que des Paralytiques auprès d'un grand thresor, sur lequel ils ne peuvent porter les mains, tant à cause que l'Iroquois ne leur en laisse pas la liberté, qu'à cause que les premieres pensées de ceux qui ont habité ces païs, ont esté de se pourvoir de pain par la culture de la terre, dont ils sont venus heureusement à bout, quoy que l'on creust d'abord que ce païs estoit trop froid, et que l'hyuer estoit trop long pour en pouoir esperer et de bon bled froment, et les autres grains de la terre.

Pour ce qui est des animaux que la terre nourrit, il n'y en a point en France qui ne puissent venir tres-bien en Canadas, où toutesfois il y en a quantité d'autres que la France n'a pas : comme Orignaux, Ours, Caribous, Vaches Sauvages, Castors, Ratz musquez.

Entre les oyseaux qui s'y rencontrent de toute espece, il est à remarquer que les Tourtres y sont en si grande abondance, que cette année tel en a tué six vingts-douze d'un seul coup : elles passoient incessamment par bandes et si espousses, et si proches de terre, qu'on les abbattoit quelquefois à coups de rames. Elles se sont iettées cette année sur les grains et y ont fait vn grand ravage, après auoir depeuplé les forests et les campagnes de fraises et de framboises, qui croissent icy par tout sous les pieds des personnes ; mais quand on prenoit ces Tourtres en dommage, on leur faisoit bien payer les frais : car

les Laboureurs, outre la profusion qu'ils en ont fait dans leur maison, à leurs seruiteurs, et mesme à leurs chiens et à leurs cochons, en ont salé des bariques pour leur hyuer.

Mais on peut dire que tous ces auantages ne sont rien au prix de la bonté de l'air qui y est si excellent, qu'il y a fort peu de malades en ce païs, et on n'y peut quasi mourir, à moins qu'on ne meure par accident et de mort violente : et j'ay remarqué qu'en vn an que j'ay esté en Canada, il n'y est mort que deux personnes de mort naturelle, encore estoit-ce de vieillesse.

L'Hyuer dont on parle tant en Europe, pour sa violence et sa durée, m'y a paru plus supportable que dans Paris. Le bois n'y couste rien qu'à le couper, à ceux qui ont des terres, lesquelles s'y distribuent gratuitement à ceux qui en demandent et qui les veulent cultiver. Tel en aura quatre et cinq cents arpents, et d'autres dauantage.

Le temps de l'Hyuer est le plus propre pour les Chasseurs, qui s'enrichissent pour lors, et le païs avec eux, des peaux de bestes fauues. L'Hyuer n'est pas moins fauorable pour les gens de trauail, la neige rendant tous les chemins égaux, et le froid glaçant les Riuieres et les Lacs, en sorte que l'on peut passer par tout en assurance, et traîner les fardeaux ou les faire traîner par les chiens, sur la neige, qui est solide sur la fin de l'Hyuer : et ainsi les promenades, pour ceux qui cherchent leur diuertissement, y sont pour lors tres-belles, et d'ordinaire fauorisées d'un beau Soleil et d'un temps fort serein.

Permission du R. P. Prouincial.

NOVS ANDRÉ CASTILLON, Prouincial de la Compagnie de IESVS, en la Prouince de France, auons accordé pour l'aduenir au sieur SEBASTIEN CRAMOISY, Marchand-Libraire, Imprimeur ordinaire du Roy et de la Reine, Directeur de l'Imprimerie Royale du Louure, Bourgeois et Ancien Escheuin de cette ville de Paris, l'impression de la *Relation de ce qui s'est passé en la Mission des Peres de la Compagnie de Iesus, aux païs de la Nouvelle France, etc.* Fait à Paris, ce 20. Ianuier 1662.

Signé,

ANDRÉ CASTILLON.



RELATION

DE CE QVI S'EST PASSÉ DE PLUS REMARQVABLE

AVX MISSIONS DES PERES DE LA COMPAGNIE DE IESVS EN LA NOUVELLE FRANCE,

ÈS ANNÉES 1663 ET 1664.

Enuoyée au R. P. Prouincial de la Prouince de France (*).

Au Reuerend Pere Prouincial de la Compagnie de Iesus, en la Prouince de France.



ENVOYE à Vostre Reuerence la Relation de ce qui s'est passé depuis vn an en ces Contrées. Les Iroquois qui ont desolé cette Eglise naissante, et qui ont iusqu'à maintenant empêché ses progrez, commencent à ressentir la main de Dieu qui les punit, et qui venge le sang des Seruiteurs de Dieu si cruellement respandu par ces Barbares. Les maladies, la famine et la guerre vont les depeuplant puissamment, et les font craindre de se voir eux-mesmes sur le point de leur desolation. Le secours que le Roy nous a fait esperer pour le prochain embarquement, mettra fin, Dieu aidant, à ce grand mal de la Nouvelle-France,

qui en mesme temps a besoin d'un nombre extraordinaire de Missionnaires, pour auancer la Foy dans les peuples esloignez qui nous attendent, et que Dieu nous presente. Il y a beaucoup à souffrir, et tout à craindre, pour ceux à qui ce sort heureux arriuera pour leur partage. Je ne leur cacheray point les peines où ils s'engagent, et les perils où ils s'exposent; plustost c'est l'attrait que ie presente à leur courage, et la recompense plus grande dont Dieu couronnera tous leurs traux, puis qu'un bon cœur est trop heureux de souffrir et de mourir pour Iesus-Christ, qui, le premier, a souffert et est mort pour nous. C'est de la bonté du Roy que toutes ces Contrées de la Nouvelle-France attendent le secours des Soldats qui mettent icy la Foy en liberté; c'est de la main de Vostre Reuerence, que nous attendons de ces genereux Missionnaires, qui, portans Iesus-Christ dans leur cœur, aillent portant son Nom iusqu'au bout de ce nouveau monde. Nous demandons pour cet effet l'assistance des prieres de tous les gens de

(*) D'après l'édition de Sébastien Cramoisy, et Sébast. Mabre-Cramoisy, publiée à Paris en 1665.

bien, et de tous nos Peres et Freres, et particulierement de V. Reuerence,

Mon Reuerend Pere,

Vostre tres-humble et tres-obeysant seruiteur en N. S.

HIEROSME LALEMANT.

De Quebec, le 30. Aoust 1664.

CHAPITRE PREMIER.

De l'Eglise Algonquine vers les Outaoïak.

LE premier Chapitre de la Relation de cette année sera comme vne suite du dernier de celle de l'an passé, où nous auons exposé ce qui regarde l'Eglise des Outaoïak, et la precieuse mort de son Pasteur le Pere René Menard, qui, après auoir couru plus de cinq cents lieues dans ces vastes Forests du Couchant, avec vn zeile infatigable pour la conqueste des ames, a heureusement consommé toutes ses courses par vne fin digne d'un Apostre.

Depuis l'année derniere, il nous est tombé entre les mains quelques fragmens de lettres que le Pere a écrites depuis son depart des Trois-Riuieres, d'où nous apprenons quelques circonstances de ses adventures, et l'estat de cette nouvelle Eglise qu'il a bastie, et cymentée de ses sueurs et de son sang.

Voicy comme il commence vne lettre dressée en forme de iournal qu'il écrit du pays des Outaoïak, après y estre enfin arriué :

Nostre voyage a esté tres-heureux, graces à Dieu, pour le regard de nos François, estans tous arriuez en bonne santé enuiron la my-Octobre. Ce n'a pas esté toutefois sans auoir bien paty, et eût de grands hazards, du costé des Lacs puissamment agitez, des torrens, et des cheutes d'eau effroyables

à voir, qu'il nous a fallu trauerser sur vne fresle écorce ; du costé de la faim, qui nous a presque tousiours accompagnés, et de la part des Iroquois qui nous ont combattus.

Entre les Trois-Riuieres et le Mont-real, nous fismes heureusement rencontre de Monseigneur l'Euesque de Pétrée, qui me dit ces paroles, lesquelles entrèrent bien auant dans mon cœur, et me seront vn grand suiet de consolation parmy tous les fascheux accidens qui m'arriueront : *Mon Pere, toute raison semble vous retenir icy ; mais Dieu, plus fort que tout, vous veut en ces quartiers-là.* O que i'ay beny Dieu depuis cette entreueüe, et que ces paroles sorties de la bouche d'un si Saint Prelat, me sont doucement reuenues dans l'esprit, au plus fort de nos peines, de nos miseres et de nostre abandon : *Dieu me veut en ces quartiers !* Que i'ay souuent repassé ces paroles par mon esprit, parmy le bruit de nos torrens, et dans la solitude de nos grandes forests !

Les Sauvages qui m'auoient embarqué, avec assurance qu'ils me donnoient de me soulager, veu mon aage et mes infirmités, ne m'ont pas pourtant épargné, et m'ont obligé de porter sur mes épaules des fardeaux tres-pesants, par tous les saults que nous auons passez, ou peu s'en faut ; et quoy que mon auiron n'auancast pas beaucoup leur voyage, estant manié par des bras aussi foibles que les miens, ils n'ont peu toutefois souffrir qu'il fust en repos ; si bien que ne sçachant où trouuer le temps de dire mon Breuiaire, il me falloit auoir recours par tout où ie pouuois, à ma mémoire, d'autant que nous n'abordions que la nuit, et partions deuant le iour. Où ie trouuois mon auantage, c'estoit à la rencontre des autres canots : car alors nos Sauvages s'arrestoient quelque temps à pe-tuner, ou à s'entretenir des routes et des chemins qu'ils deuoient prendre ; et après tout, comme ils me voyoient mes Heures entre les mains plus souuent qu'ils n'eussent voulu, ils trouuerent moyen de les tirer de mon sac, et les ietterent en l'eau. Ce me fut vne

affliction bien grande, de me voir priué de ce precieux meuble, iusques à ce que i'eusse rencontré vn autre paquet, où, par bonheur, i'auois mis vn autre Breuiaire en petits tomes ; ainsi ils ne profiterent pas de leur impieté.

Ils m'ont obligé vne fois de débarquer en tres-mauuais endroit : il me fallut passer des roches et des precipices effroyables pour les retrouver ; les endroits par où il falloit passer estoient si entrecoupez d'abismes et de montagnes escarpées, que ie ne croyois pas m'en pouuoir tirer ; et parce qu'il se falloit haster, si ie ne voulois estre delassé en chemin, ie me blessay à la iambe et au pied, qui s'enfla et m'incommoda fort tout le reste du voyage, sur tout lors que les eaux commencerent à estre froides, et qu'il falloit tousiours auoir les pieds nuds, prest à sauter à l'eau, quand ils le iugeoient à propos, pour soulager le canot. Adioustez à tout ceey, que ce sont gens qui n'ont point de repas reglez ; ils mangent tout à la fois, et ne gardent rien pour le lendemain. Pour la couchée, ils n'ont nullement égard à la commodité de leur personne, ny de leur hoste, mais à l'abord de leurs canots, et à la commodité de l'embarquement et du débarquement, à ce qu'il soit aisé ; du reste, ils couchent d'ordinaire sur des roches et des cailloux inégaux, se contentans de ietter dessus quelques branches, quand ils en trouuent.

Nous ne nous sommes quasi pas entreueus nos François et moy, pendant tout le cours des voyages ; et ainsi nous n'auons peu nous donner aucune assistance mutuelle : ils ont eu leurs Croix, et moy les miennes. Dieu peut-estre leur a donné plus de patience qu'à moy ; mais ie puis dire neantmoins que ie n'ay iamais pensé, ny iour ny nuit, à ce voyage des Outaoïak, qu'avec vne douceur, vne paix d'esprit, et vn ressentiment de la grace que Dieu me faisoit, tel que i'aurois peine à vous le pouuoir expliquer.

Nous auons tous ieusné, mais fort rigoureusement, nous contentans de quelques petits fruits, qui se trouuoient

assez rarement, et qu'on ne mange nulle autre part. Bienheureux ceux qui pouuoient rencontrer vne certaine mousse, qui s'eleue sur les rochers, et dont on fait vne purée noire ; pour les peaux d'Orignac, ceux qui en auoient encore, les mangeoient en cachete : tout paroist bon dedans la faim.

Mais ce fut bien pis, quand estans enfin arriuez au Lac Superieur, avec toutes ces fatigues, au lieu du repas et rafraischissemens qu'on nous y faisoit esperer, nostre canot fut brisé de la cheute d'un arbre, sans esperance de le pouuoir refaire, tant il estoit en desordre ; chacun nous quitte, et nous restons seuls, trois Sauuages et moy, sans viures et sans canot. Nous demeurons en cet estat six iours, vians de quelques ordures que nous estions obligez, pour ne pas mourir de faim, d'arracher avec les ongles à l'entour d'une cabane qui auoit esté abandonnée en ce lieu-là, depuis quelque temps ; nous pilasmes les os qui se trouuoient là, pour en faire du potage ; nous ramassions le sang des bestes tuées, dont la terre estoit imbuë ; en vn mot, nous faisons nourriture de tout. Vn de nous estoit tousiours au guet sur le bord de l'eau, pour crier misericorde aux passans, dont nous tirasmes quelques morceaux de chair seche, qui nous empêcherent de mourir ; iusques à ce que enfin on eut pitié de nous, et que l'on nous vint embarquer, pour nous transporter au rendez-vous, où nous deuions hyuerner. C'est vne grande baye, du costé du Sud du Lac Superieur, où i'arriuy le iour de Sainte Therese, et i'eus la consolation d'y dire la Messe, pour me payer avec vsure de tous mes maux passez. C'est icy où ie commençay le Christianisme, qui est composé de l'Eglise Volante des Chrestiens Sauuages, plus voisins de nos habitations Françaises, et de ceux que la misericorde de Dieu a attiré icy.

L'une de mes premieres visites, fut dans vne mechante cabuète pratiquée sous vn gros arbre pourry, qui luy seruoit d'abry d'un costé, et soustenoit quelques branches de prusse qui la de-

fendoient du vent. I'y entray de l'autre costé quasi le ventre contre terre et en rampant, et trouuay sous cét arbre vn tresor : c'estoit vne femme abandonnée de son mary et de sa fille, qui luy auoit laissé deux petits enfans qui s'en alloient mourans ; l'un estoit d'environ deux ans, et l'autre de trois. Je parlay de la Foy à cette pauvre creature affligée, qui m'écouta avec plaisir. Mon Frere, me dit-elle, ie sçay assez que mes gens improuuent tes discours ; mais pour moy ie les gousté fort, ce que tu dis est plein de consolation. En mesme temps elle tire de dessous cét arbre vn morceau de poisson sec, qu'elle s'osta de sa bouche pour me payer de ma visite ; mais ie la remerciay et prisay plus la belle occasion que Dieu me donna de m'asseurer du salut de ces deux enfans, en leur conferant le saint Baptesme.

Ie retournay quelque temps après chez cette bonne creature, et ie la trouuay pleine de resolution de seruir Dieu, et en effet elle commença des lors à venir aux prieres soir et matin ; si constamment, qu'elle n'y a pas manqué vne seule fois, quelque affaire ou empeschement qu'elle eust pour gagner sa pauvre vie. Le plus ieune de ces deux enfans n'a pas beaucoup tardé à donner au Ciel les premisses de cette Mission, s'y estant enuolé après auoir fait quelque exercice du Christianisme, tout enfant qu'il estoit, dedans le peu de temps qu'il a survescu à son Baptesme : car ayant remarqué que sa grand-mere prioit Dieu auant que de manger, il prit de luy-mesme aussitost l'habitude de porter la main au front, pour former le signe de la Croix auant que de boire et de manger, ce qu'il a gardé iusques à l'extrémité, chose assez rare en vn enfant Sauvage, qui n'auoit pas encore deux ans.

La seconde personne qui semble auoir esté predestinée pour le Paradis, est vn ieune homme d'environ trente ans, qui s'est fait admirer de nos Sauvages depuis longtemps, par vne constance inconnuë parmy eux, qui l'a fait resister à toutes les tentations de l'esprit d'im-

pureté, qui sont icy aussi frequentes peut-estre, qu'en aucun lieu du monde. Il m'auoit quelquefois accosté pendant nostre voyage, et me monroit de grands desirs d'estre Chrestien ; mais comme j'apprenois qu'il n'estoit pas marié, ie me persuadois qu'il estoit plus engagé dans le peché que ceux qui estoient mariez. Je trouuay ici toutefois qu'il s'estoit tousiours comporté tres-sagement, et qu'on n'auoit iamais peu tirer de sa bouche aucune parole libertine. Ce fut vn des premiers qui me vint trouver, sitost que ie me fus retiré, comme en vn petit hermitage, en vne pauvre cabane faite à l'écart de branches de sapin les vnes sur les autres, non pas tant pour me defendre des rigueurs des saisons, que pour corriger mon imagination et me persuader que i'estois à couuert. Ce ieune homme y estant entré, ie luy demanday, après plusieurs bons entretiens, d'où venoit qu'il n'estoit pas marié, et s'il estoit dans la pensée de tenir bon en cét estat. Mon Pere, me dit-il, ma resolution n'est pas de viure à la façon de nos gens, ny de me ioindre à vne femme qui s'abandonne au vice comme toutes les autres de ce pays icy ; si ie n'en trouue point de chaste et d'innocente, iamais ie n'en prendray, et ie suis content de demeurer avec mon frere le reste de ma vie. Au reste, quand tu auras remarqué que ie fais autre chose que ce que ie te dis, tu pourras m'exclure de la priere. Cette ferme resolution, iointe aux instances qu'il m'a faites pour estre du nombre des prians, m'obligea de luy accorder le saint Baptesme, auquel ie luy donnay le nom de Louys ; et depuis i'ay bien veu que Dieu a pris possession de son cœur, comme il le faisoit paroistre en tout rencontre. Vne fois entr'autres, qu'on fit cét Hyuer vn festin remply d'impureté, par l'ordonnance des Medecins du pays, pour remettre sur pied vn malade desesperé, nostre Louys fut prié et pressé instamment de s'y trouver, pour accomplir le nombre destiné à cette infame ceremonie ; il en fit refus, et comme tous ses parens le pressoient et le quereloient pour le faire

marcher, il se leve, et sortant par vne porte de la cabane, il demeura quelque temps en vne place à prier Dieu ; puis renfrant par l'autre porte, il appresta à rire à tout le monde, et encourut l'indignation de tous ses parens ; et comme il est vnique en sa maniere de viure, il luy faut essuyer mille petits affronts de tous costez, à quoy, graces à Dieu, il est desia fait, payant d'un souris toutes ces railleries qu'on luy adresse, sans reculer ny sans se relascher d'un seul point, de tous les deuoirs d'un bon Chrestien. Cette Barbarie n'a iamais veu des courages de cette trempe.

La troisieme ame d'élite qui s'est trouuée, c'est la sœur aînée de nostre Louys : vne veuve chargée de cinq enfans, femme paisible, et qui est tout le iour dans son petit mesnage. Elle m'amena l'ainné de ses enfans, qui est vne fille aagée de seize ans, pour l'instruire ; afin, disoit-elle, que Dieu eust pitié de sa fille, et qu'il luy rendist la santé, qu'elle auoit perduë depuis quelques mois : elle auoit vn rheume habituel, qui luy estouffoit la voix et luy ostoit l'usage de la parole. Je la fis prier Dieu, et en suite ie la fis saigner, ce qui luy rendit la parole ; après quoy la mere me vint presenter toute sa famille pour estre instruite, Dieu se seruant de tout pour le salut de ses Esleus. L'esprouuy d'une bonne façon leur pieté, et les ayant trouuées fortes et bien disposées pour le Baptisme, ie le conferay en mesme temps à la mere et aux enfans, qui, depuis ce temps-là, sont tres-reconnoissans enuers Dieu, de la grace qu'ils ont receuë, et à mon endroit, m'ayant beaucoup aidé à subsister par leurs charitez.

Le quatrieme que Dieu nous a donné, est vn pauvre vieillard qui fut malade à l'extremité aux Trois-Riuieres, l'an passé, et que ie ne pu aborder pour lors, à raison de leurs longleurs qui estoient après luy à toute heure. Ce bon homme, sur lequel Dieu auoit des desseins, n'estoit pas encore pour lors meur pour le Ciel ; l'affliction qui luy est arriuée dans le voyage l'a beaucoup humilié : car vn coup de vent l'ayant accueilly

dans le Lac Superieur, il perdit tout ce qu'il auoit esté querir aux Trois-Riuieres, pour sauuer sa vie ; et comme la vieillesse et la pauvreté sont en grand mépris chez les Sauvages, il s'est veu obligé de se retirer en nostre cabane, où d'abord ayant voulu railler de nos mysteres, Dieu m'inspira si bien, pour reprimer sa hardiesse et luy parler au cœur, qu'ayant donné lieu à la grace et au Saint Esprit, il me vint trouuer le lendemain pour demander à prier Dieu, et l'a fait depuis si hautement, si fermement et si constamment, que ie n'ay peu luy refuser le saint Baptisme. Il continuë à se rendre digne de cette faueur, faisant profession publique deuant ses compatriotes, qui sont tous payens, d'estre disciple de Iesus-Christ.

Il est imité en cela par vn autre vieillard, aagé de quatre-vingts ans, qui est aueugle, et pour cela ne peut pas venir chez nous avec les autres, pour estre instruit ; mais en recompense, il se porte avec tant d'ardeur à retenir ce que ie luy enseigne, qu'il le repete iour et nuit, dans l'esperance de trouuer vn iour l'éternité bien-heureuse après sa mort, qui ne peut pas beaucoup tarder.

Pour les autres Chrestiens qui composent cette Eglise, ils sont peu en nombre ; mais ils sont choisis, et me donnent bien de la satisfaction. Je n'en ay pas voulu admettre vn si grand nombre, me contentant de ceux que i'ay iugé deuoir perseuerer constamment dans la Foy, pendant mon absence : car ie ne sçay encor ce que ie deuiendray, ny de quel costé ie tourneray ; mais il faudroit que ie me fisse vne grande violence, pour me resoudre à descendre de la Croix que Dieu m'a preparée en cette extremité du monde, sur mes vieux iours ; il n'y a aucune pente de mon cœur à reuoir les Trois-Riuieres ; ie ne sçay de quelle nature sont ces cloux qui me tiennent attaché à ce poteau adora-
ble ; mais la seule pensée qu'on approche pour m'en detacher, me fait frissonner, et ie m'esueille fort souuent en sursault, dans la pensée qu'il n'y a plus d'Outaouak pour moy, et que mes pechez me remettent au mesme lieu, d'où

la misericorde de mon Dieu m'auoit tiré par vne insigne faueur. Je puis dire avec verité, que i'ay eu plus de contentement icy en vn iour, nonobstant la faim, le froid et les autres incommoditez presque inexplicables, que ie n'en ay resseny en toute ma vie, en quelque endroit du monde où i'aye esté. L'auois souuent ouy dire au Pere Daniel et au Pere Charles Garnier, lors qu'ils estoient aux Hurons, que plus ils s'estoient veus delaissez et esloignez des consolations humaines, plus Dieu s'estoit emparé de leur cœur, et leur auoit fait sentir combien sa sainte grace l'emportoit par dessus toutes les douceurs imaginables qui se trouuent parmy les creatures : ce peu de consolation qu'il a pleu à Dieu me donner icy, m'a fait aduoüer ce secret, et m'a fait priser, plus que ie n'aurais pensé, le bien qu'il y a de me trouuer icy tout seul parmy nos barbares, à cinq cents lieuës de nos habitations Françaises.

L'entends tous les iours parler de 4. Nations nombreuses, esloignées d'icy de deux ou trois cents lieuës. L'espere mourir en chemin ; puis que ie suis si auant et plein de santé, ie tenteray tout le possible pour y arriuer. Le chemin est composé presque par tout de Marets par lesquels il faut passer, sondant le gué, et en danger de tellement enfoncer, qu'on ne s'en puisse retirer ; les viures qu'on n'y trouue qu'autant que l'on y en porte, et les maringoins qui y sont en nombre effroyable : sont les trois grandes difficultez qui font que i'ay de la peine à trouver vn compagnon. L'espere de me ietter parmy quelques Sauvages qui ont dessein d'entreprendre ce voyage. Dieu disposera de nous selon sa volonté pour sa plus grande gloire, pour la mort ou pour la vie : ce sera beaucoup de misericorde à nostre bon Dieu, de m'appeller à soy en si bon lieu.

Voilà les dernieres paroles avec lesquelles le Pere conclut ses lettres qu'il date ainsi, aux Outaouak en la Baye de Sainte Therese, à cent lieuës au-dessus du Sault, dans le Lac Superieur, le

premier iour de Mars, et le deuxiême de luillet 1661.

Il se mit en suite en chemin, comme il l'auoit proietté, et y a heureusement terminé sa course, comme il l'auoit prédit, et comme nous l'auons raconté dans le dernier Chapitre de la Relation de l'année passée.

Cette année, vn autre de nos Peres se dispoit à aller prendre sa place ; mais par malheur, les Outaouak estant descendus cet esté à Montreal plus tost qu'à l'ordinaire, et auant que le Pere eust pu s'y rendre, il a perdu l'occasion de monter avec eux. Ce sera pour la premiere commodité qui se presentera, qu'il ira cultiuer cette Eglise naissante, en laquelle le Pere Menard a laissé, dez son premier hyuernement, comme il l'escrit, le nombre de cinquante Adultes baptisez, force malades, et vn monde de Sauuages à instruire.

CHAPITRE II.

Des Eglises Algonquines vers Tadoussac.

Nous connoistrons l'estat de ces Eglises volantes, et des diuers Sauvages qui les composent, par les Lettres qu'en escrit le P. Henry Nouuel, qui les a suiuy dans les bois, comme leur bon pasteur, et qui les a cultiuez pendant l'Hyuer dernier qu'il a passé avec eux. Voicy une lettre qu'il escriuit des Papi-nachois :

MON R. PERE,

Pax Christi,

*Magnificate Dominum mecum, et ex-
altemus nomen eius in idipsum.* Je prie V. R. avec tous nos Peres, et Freres que i'embrasse *in visceribus Iesu Christi*, de m'aider à remercier Dieu des graces que nous auons receuës de sa bonté, pendant nostre hyuernement.

Estant party de Quebec le 19. de Novembre, avec deux François, nostre hoste, et quelques autres Sauvages, nous arriuasmes à l'Isle Verte le 24. du mesme mois. Nous trouuasmes en cette isle tous nos Sauvages, tant Papinachois, que d'autres Nations, qui faisoient en tout soixante-et-huit. Ils s'estoient renfermez dans vn fort de pieux, en suite de la descouuerte qu'ils auoient faite d'vn grand Cabanage d'Iroquois, sur le bord de la grande riuere. Cette petite nauigation de six iours ne fut pas sans beaucoup de dangers. Le mauuais temps nous ayant obligé à nous retirer dans vne petite islette, nous y fusmes deux iours ; nos pilotes eurent bien de la peine à y conseruer nostre Chaloupe. Nous voyant en danger d'arrester bien longtemps dans ce poste, à raison des glaces et du vent contraire qui ne discontinuoit pas, nous eusmes tous recours à Dieu, et nous estans mis sous la protection de IESVS, MARIE, et IOSEPH ; à peine eusmes-nous acheué nostre priere, que d'abord le temps changea ; nostre Sauvage qui craignoit beaucoup, nous crie en mesme temps : Pousitan, embarquons. Nous eusmes vn temps bien fauorable iusques aux approches de l'Isle Verte, où nostre Chaloupe ayant donné contre vne roche, nous nous vismes bien prez de la mort. Dieu eut compassion de nous, et nous fusmes tous consolez de veoir comme la Chaloupe, quoy que tres-mauuaise, auoit resisté à ce coup, capable d'en faire perir vne qui eust esté beaucoup plus forte. La nuit nous ayant surpris en cet endroit, nous ne laissasmes pas de continuer nostre route ; nous n'estions qu'à vne demy-lieuë de l'Isle Verte, qu'vn orage causé par le Nord, s'estant esleué, nostre Chaloupe fut battuë de coups de vents si rudes, qu'elle s'enroueroit par le deuant. Ce fut à ce coup que nous nous disposasmes tout de bon à la mort, et nous estans resignez à la volonté de Dieu, ie fis vœu de dire trois Messes à l'honneur de la Sainte Famille de IESVS, MARIE, et IOSEPH, et de reciter tous ensemble, pendant neuf iours, le Chapelet. Nostre

crainte fut d'abord changée en vne esperance si forte, que n'apprehendant point dans la continuation des mesmes dangers, nous arriuasmes heureusement au port. Nous nous sommes arrestez dix iours à l'Isle Verte, pendant lesquels i'ay administré les ceremonies du Baptisme à six enfans de diuers aages, dans vne petite Chapelle qu'on y dressa. I'y baptisay, auant nostre depart, vn Capitaine Papinachois, qui sçauoit ses prieres, et que ie trouuay si bien disposé par des graces toutes particulieres dont Dieu l'auoit preuenu, que ie creu estre obligé de ne plus différer, nous voyant dans les dangers des Iroquois : on luy donna le nom de François Xavier.

Ce bon Neophyte m'a raconté qu'étant griëusement malade dans les bois, Dieu luy auoit fait voir si sensiblement les feux d'Enfer, où ceux qui ne prient pas brusleront eternellement, et qu'en suite il luy auoit si bien montré le chemin du Paradis, qu'il trouueroit parmy les Chrestiens, que depuis ce temps-là il auoit tousiours prié, et qu'il auoit en horreur les inuocations du Demon, que ses compatriotes faisoient dans son pays. En verité Dieu l'a doué d'vn bon iugement et d'vn tres-beau naturel. Il m'a protesté tousiours qu'il ne quittera iamais la priere. Il a sept enfans masles, tous baptisez ; sa femme l'est aussi il y a longtemps.

Auant que de quitter ce premier poste, Dieu voulut auoir les premices du troupeau qu'il me donnoit en garde, ayant appelé au Ciel vne petite fille de mon hoste, que le Pere Gabriel auoit baptisée. Cette mort affligea beaucoup le pere et la mere, et toute la parenté. Dieu les console dans leur perte, par la ferme croyance qu'ils ont, qu'elle est au Ciel ; ils l'inuoquent tous les iours afin qu'elle les aide auprez de Dieu.

Le septième iour de Decembre, nous arriuasmes heureusement du costé du Sud, vis-à-vis l'Isle de Saint Barnabé ; nous y celebrasmes le lendemain la feste de l'Immaculée Conception de la Sainte Vierge ; nous arrestasmes là quelques iours, en attendant vn temps fauorable pour entrer dans les bois. Cepen-

dant nos chasseurs estans allez faire la decouverte bien auant dans les Terres, ils y trouuerent des pistes d'Iroquois, ils y entendirent les coups de fusil, avec lesquels ils chassoient aux Orignaux ; cela n'empescha pas que nous n'entrasions bien auant dans les bois le iour de Saint Thomas. Nous auons passé les festes de Noël auprez d'un grand Lac, où nous dressasmes vne Chapelle. Tous, à la reserue de quelques-vns, que ie ne iugeay pas assez disposez, y firent leurs deuotions avec beaucoup de sentiment de pieté. Les ennemis ayant fait leuer les Orignaux, nos chasseurs n'en trouuant point, et nos petites prouisions ayant desia pris fin, quelques-vns commencerent à souffrir. Je les consolay et encourageay du mieux qu'il me fut possible. Ce fut alors qu'ayant decouvert qu'un Sauvage dont la foy m'estoit fort suspecte, auoit eu recours au Demon, ie parcourus toutes les cabanes, leur tesmoignant que ie n'auois point apprehendé ny la faim, ny les Iroquois iusques alors ; que Dieu asseurément les chastieroit, si quelqu'un retomboit dans cette faute. Le coupable, à qui ie parlay en particulier, me satisfît, au moins en paroles.

Le cinquième de Ianuier, nous decabanasmes pour aller chercher de quoy viure en vn poste plus fauorable. Nous trauersasmes vn pays si rude, que ie n'arriuy qu'avec bien de la peine à nostre giste ; aussi ce fut le iour auquel ie fis mon apprentissage de marcher en raquettes, et à traisner ma Chapelle sur la neige. Toute cette fatigue fut tellement adoucie par les consolations du Ciel, pendant tout le chemin, que i'experimentay bien sensiblement le soin que Dieu prend de ses pauvres seruiteurs, qu'il daigne appeller à ces emplois. Nous auons depuis decabané plusieurs fois ; Dieu a beny nos chasseurs, et les apprehensions de la faim ayant cessé, il ne nous est resté que celle de l'Iroquois, qui a esté bien grande dans l'esprit de nos Sauvages. Nous nous sommes arrestez vn mois entier en vn mesme endroit, n'osans sortir du fort qu'on y auoit dressé. Les pistes des

ennemis que nos chasseurs decouuroient de temps en temps, quelques cris d'Iroquois qu'on asseuroit auoir entendus, et l'assurance qu'un Jongleur, avec qui i'ay eu diuerses prises, donnoit secrettement que nous serions bientost attaquez, nous ayant reduits en cét estat. Ce fut là que ce mechant homme ayant voulu faire vn festin, qu'ils appellent agoumagouchan, ie fus contraint, pour interrompre vne mauuaise chanson qu'il auoit commencée, de ramasser toutes les femmes et les petits enfans, que ie fis prier Dieu à haute voix, proche de l'endroit où le festin se faisoit ; cela les surprit extraordinairement, et les obligea à se taire, chacun s'estant retiré dans sa cabane. Je m'informay d'un des inuitez de ce qui s'y estoit passé ; et luy m'ayant aduoué franchement que ce partisan du Demon auoit parlé au desauantage de la priere, après auoir eu recours à Dieu, ie fus l'attaquer en presence de tous ceux de sa cabane, et luy ayant dit tout ce que Nostre Seigneur m'inspira pour luy donner de l'horreur de sa faute, i'eus la consolation de voir tous nos Chrestiens indigner contre luy. Je dis dans toutes les cabanes que le demon se vouloit seruir de ce malheureux pour les perdre. Ils ont tous conceu de l'horreur contre luy. Ayant quitté ce poste, le premier iour de Caresme, nous sommes arriuez, le quatorzième de Mars, au bord de la Grande-Riuiere, où nous sommes demeurez depuis, attendans vn temps fauorable pour passer dans quelque Isle, pour y estre à couuert des Iroquois iusques à l'arriuée des Chaloupes de Kebec.

CHAPITRE III.

Seconde Lettre sur le mesme sujet.

MON REVEREND PERE,

Pax Christi,

Vous auez veu dans ma lettre precedente ce qui s'est passé de plus con-

siderable, pendant mon hyuernement avec les Sauvages ; vous lirez dans celle-cy ce qui s'est passé, depuis ce iour que i'eus le bien de vous écrire, iusques au vingt-et-vniesme Auril, que nous auons trauersé le grand fleuue de Saint Laurent pour entrer dans les terres du costé du Nord. Ayant commencé ma premiere campagne sous les fauorables auspices de la Sainte Famille de IESVS, MARIE, et IOSEPH, i'ay expérimenté en diuerses rencontres combien Dieu agréé qu'on luy demande des graces par la mediation de Iesus-Christ, qui nous les a toutes meritées, et qu'on s'adresse à la Sainte Vierge et à Saint Ioseph, comme aux plus puissants Aduocats que nous puissions auoir auprès de nostre adorable Sauueur. Voicy ce que ie suis obligé de publier à la plus grande gloire de cette Auguste Trinité visible.

L'onzième iour de Mars, m'estant esgaré dans les bois, où i'estois entré avec dessein de pousser iusques à vne montagne, d'où on decouuroit la mer, ayant entrepris cette course par maniere de promenade, le iour estant tres-beau, ie me trouuay bien en peine lors qu'il fallut reuenir à la cabane ; au lieu de reprendre mes pistes, ie voulus tenter vn chemin tout nouveau, croyant abreger par ce moyen ; mais ie fus bien esloigné de mon compte, lors qu'ayant marché iusques à la nuit, ie connus parfaitement que ie m'estois perdu, et ie me trouuay en peine : car de m'arrestar, c'eut esté m'exposer à mourir dans les neiges pendant les rigueurs d'une nuit ou tout geloit ; mais aussi de marcher tousiours dans les obscuritez de la nuit, c'estoit me mettre en grand danger de m'esgarer de plus en plus. Dans cette perplexité, ie me mis à genoux, et ie dis mes Complices ; après quoy m'estant adressé à IESVS, MARIE, et IOSEPH, par vn vœu que ie fis à l'honneur de cette tres-Sainte et tres-Auguste Famille, comme si i'eusse esté conduit par un guide, ie changeay ma route, et ie donnay à trauers vn bois bien espais, où il y auoit du moins six pieds de neige ; l'arriuy heureusement, après beaucoup de fatigues, à vne petite ri-

uiere, toute glacée, par où i'auois passé quelques iours auparauant ; et là m'estant reconnu, ie me rendis enuiron sur les onze heures du soir au cabanage. Je ne sçauois exprimer la ioye de mes pauures Sauvages à mon arriuée. O que nos cœurs estoient tristes ! me dirent-ils ; nous n'auons iamais peu dormir, dans la pensée que nous auions que tu auois esté tué par les Iroquois, ou que tu mourrois de froid, t'estant esgaré dans les bois ; nous auons tous prié pour toy celuy qui a tout fait. Rendons-luy grace, leur dis-ie, de la faueur que ie viens de receuoir de sa bonté. IESVS, MARIE, et IOSEPH, ont eu pitié de moy ; m'estant adressé à eux, ils m'ont redressé dans mon esgarement ; ayons recours à eux dans nos besoins, ils nous assisteront. L'action de graces estant faite, n'ayant pas aperceu dans la cabane le François qui m'accompagnoit, et ayant demandé où il estoit, on m'apprit qu'estant en peine de moy, il estoit entré sur le soir dans le bois pour m'y chercher, et que, sans doute, ayant trouué la piste de mes raquettes, il feroit, à la faueur de la Lune, tout le chemin que i'auois fait. Cette nouuelle m'affligea, i'apprehenday autant pour luy qu'on auoit apprehendé pour moy ; mais celuy qui redressa mes pas dans mon esgarement, le reconduisit heureusement à la cabane ; ie le remerciay de sa charité, il me dit que i'auois couru grand risque si i'eusse continué ma route vers le Midy ; mais qu'au lieu où i'auois fait vne pause (c'estoit le lieu où ie dis Complices et fis mon vœu), ie m'estois parfaitement redressé, et que des lors i'estois venu par le chemin le plus court à la cabane.

Le quatorziesme nous arriuasmes sur le bord du grand fleuue de Saint Laurent ; nous prismes plaisir de faire rouler nos traînes sur la neige, au trauers d'une belle hestriere, où nos chasseurs auoient tué des Orignaux quelques iours auparauant. La beauté du pays nous adoucit toutes les incommoditez et fatigues du chemin ; nous admirasmes la prouidence de Dieu, qui ne nous voulut pas priuer de la consolation de dire et

entendre la Sainte Messe. La traisne du François où vne partie de nos provisions estoit, luy estant eschapée des mains à la descente d'une montagne, alla donner contre des arbres, qui la mirent en pieces, aussi bien que ce qu'elle portoit, à la reserue d'une bouteille, où il me restoit vn peu de vin pour la Messe iusques à l'arriuée des Chaloupes de Kebec. Tous nos Sauvages regarderent cela comme vn petit miracle.

Le dix-huitiesme nous nous disposasmes à la celebration de la feste de Saint Ioseph, Patron de la Nouvelle-France : nos Sauvages commencerent par vn ieusne tres exact, et par la Confession qu'ils firent la veille. Le lendemain, après s'estre reconciliez, ils entendirent la Messe, et firent leur Communion avec beaucoup de deuotion, à la faueur du beau iour que Dieu nous donnoit. Après auoir recité le Chapelet l'après-midy, ils preparerent vn beau feu de ioye pour le soir ; le bois n'y manquoit pas. Après que i'eus chanté le *Te Deum*, avec les deux François, les Sauvages y adiouterent leurs chansons spirituelles, et la descharge de leurs fusils, qu'ils redoublerent, pour tesmoigner le respect et la confiance qu'ils ont en ce grand Saint. Ceux qui estant encore à la chasse, n'auoient pas assisté à cette solemnité, firent leurs deuotions le iour de la feste de l'Annonciation de la Sainte Vierge, pour laquelle les Sauvages ont vne tendresse particuliere.

Le vingt-et-uniesme nous tentasmes de passer sur la glace à l'Isle-aux-Basques, pour nous mettre à couuert des Iroquois, dont quelques-vns disoient auoir eu quelque aperceurance à la chasse ; mais quelque glace ayant rompu sous nos pieds, nous fusmes obligez de rebrousser, nous auions desia fait une bonne lieuë sur le grand fleue.

Le vingt-deuxiesme d'Avril, les glaces ayant fondu en partie, nous allasmes par terre où nous auions laissé nostre Chaloupe, lors que nous entrasmes dans les bois ; nous la trouuasmes toute couuerte de neiges, il fallut trois iours pour

la mettre en estat. En suite de quoy nous nous embarquasmes pour l'Isle-aux-Basques, où nous arriuasmes au trauers des glaces, dans vn iour.

Cette isle qui n'est esloignée du costé du Sud que de deux lieuës, et de sept du costé du Nord, est bien agreable. Elle n'a qu'une lieuë de longueur, et demie-lieuë de largeur ; elle porte le nom de l'Isle-aux-Basques, à raison de la pesche de Baleines que les Basques y faisoient autrefois. Je pris plaisir de visiter les fourneaux qu'ils y ont bastys pour faire leurs huyles, on y voit encor tout auprés de grandes costes de Baleines qu'ils y ont tuées.

Ce fut à cette isle où la Prouidence de Dieu nous conduisit pour y passer la quinzaine de Pasques, et où nos Sauvages ont donné des marques de leur pieté. A peine eus-ie marqué vn lieu pour y dresser vne Chapelle, que d'abord les hommes courent à leurs haches pour couper du bois necessaire à la fabriquer, et les femmes et les filles ramassent les branches de sapin pour la pauer, tapisser et couvrir ; nous n'eumes besoin que d'un iour, pour la mestre en estat d'y faire nos prieres.

I'y commençay d'abord les instructions pour la Confession et Communion de Pasques. Je leur fis lecture de l'histoire de la Passion de Iesus-Christ, que i'auois traduite en leur langue ; ils l'esouterent avec beaucoup d'attention. A ces instructions generales i'adioustay les particulieres, où chacun me rendit compte de conscience, avec autant de candeur qu'un nouice des plus exacts. On ne scauroit croire combien on les gagne, quand on leur parle cœur à cœur. Ayant diuisé en deux bandes ceux qui pouoient communier, la premiere fit son deuoir Paschal le Ieudy Saint, et la seconde le iour de Pasque ; le Vendredy Saint fut employé à confesser ceux qui ne communioient pas encore, et à honorer le Sauueur mourant. Je leur fis, pour la deuxiesme fois, la lecture de la Passion, avec quelques reflexions que i'y adioutay, apres quoy nous fismes l'adoration de la Croix. Leurs cœurs s'attendrirent beaucoup sur

ce mystere plein d'amour : en voicy vne preuve.

L'office estant finy, vn bon Chrestien m'approcha, et me dit : Tu nous as enseigné que c'est particulièrement en ce temps que les bons Chrestiens souffrent volontiers pour l'amour de Iesus, ils ieusnent, ils chastient leurs corps ; oblige-moy, preste-moy vne discipline aouihitou pasagastehigan. Sçais-tu bien ce que c'est, luy repartis-ie ? Le le sçay fort bien, me respondit-il, ie m'en suis seruy autrefois. Reuiens dans quelque temps, lui repliquay-ie ; ie connois vn homme qui est ton amy, il en a vne, ie te promets qu'il te la prestera. Sa ferueur fit qu'il ne tarda pas à me sommer de ma promesse. Luy ayant remis cét instrument de penitence et d'amour entre les mains, il me demanda congé de se discipliner dans la Chapelle, à la veuë de tous. Non, luy dis-ie, ie veux moderer ta ferueur, fais ce que ie te diray ; va-t-en bien auant dans le bois, et là, après auoir prié quelque temps, te souvenant comme celuy qui a tant enduré pour l'amour de toy, te regarde du plus haut des Cieux, donne-luy des marques du desplaisir que tu as de l'auoir offensé, et de l'estime que tu fais de ses souffrances. Il m'obeit sans repique ; mais ce qui est plus remarquable, c'est qu'après s'estre donné cent coups de discipline de compte fait, il fut inuiter sa femme à en faire autant : elle le fit volontairement, pour tesmoigner, dit-elle, à Iesus-Christ nostre tout aimable Sauueur, la part qu'elle prenoit à sa douloureuse Passion.

Ce bon Chrestien n'en demeura pas là : car ayant retiré la discipline des mains de sa femme, il fut la presenter à vn Capitaine, son allié et son bon amy, que i'auois baptisé au commencement de l'Hyer, l'exhortant à ne pas s'espargner, puisque Iesus-Christ ne s'estoit pas espargné, ayant esté si cruellement flagellé pour nostre amour. Ce Capitaine Neophyte ne s'espargna pas en effet, et après s'estre discipliné rudement, il me rapporta la discipline, me disant qu'on l'auoit instruit comme il s'en falloit seruir, et qu'il s'en estoit

donné cent coups, pour l'amour de Iesus-Christ. Cette ferueur de ces bons Neophytes accusera sans doute au iugement de Dieu, la delicatesse et la lacheté de ceux qui sont nez et esleuez dans les maximes du Christianisme.

Leur obeyssance enuers leur pasteur merite que l'en marque vn beau trait. Les Papinachois ayant fait vn tambour pour s'en seruir contre les Iroquois, et pour opposer aux cris et aux hurlemens qu'ils font lors qu'ils attaquent, et ce tambour leur estant inutile dans l'Isle-aux-Basques, où ils estoient comme dans vn lieu d'assurance, vn ieune esuenté d'une autre Nation, leur suggera dans vn festin de s'en seruir pour danser, et pour honorer la victoire que les Montagnez et les Algonquins auoient remportée le Printemps passé sur leurs ennemis. Ces bonnes gens, sans faire reflexion à la circonstance de la Semaine Sainte, forment le dessein de leur danse ; celui à qui le tambour appartenoit me dit leur sentiment en ces termes : Nous auons dansé autrefois à Tadoussac, tu ne seras pas marry que nous dansions icy presentement. Mon frere, luy dis-ie, danser est de soy vne chose indifferente, mais danser tandis que les Chrestiens font penitence, pleurent leurs pechez, et pensent à ce que Iesus leur Capitaine a souffert pour le salut de tous les hommes, ce ne seroit plus chose indifferente, mais criminelle : ainsi prends d'autres pensées ; toy qui es le maistre du tambour, tu serois le plus coupable. Dans combien de iours pourrons-nous danser, me dit-il ? Ce sera le lendemain du iour que Iesus ressuscita, luy dis-ie, et cette danse que vous voulez faire pour honorer la victoire de vos alliez, se pourra faire par vn motif encore plus noble et plus saint ; c'est-à-dire, pour participer aux ioyes de tous les bons Chrestiens, qui se reioussent en la Resurrection glorieuse de Iesus leur Capitaine, dans la ferme esperance qu'ils ont de ressusciter comme luy, pour n'estre plus suiets à la mort. Ils m'obeyrent exactement, quelque presse que fist celuy qui leur auoit donné la premiere pensée de danser, dont le De-

mon se vouloit servir pour troubler les iours de la deuotion de la Semaine Sainte. Au reste, leur danse est assez innocente : les hommes y dansent separez des femmes, sans se toucher les vns les autres ; ils s'y font des presens reciproquement, les hommes aux hommes, les femmes aux femmes. Y ayant aperceu quelque chose qui n'estoit pas bien, et les en ayant aduertis, ils la retrancherent sans repliche, quoy qu'il n'y eust rien de criminel.

L'eusse esté bien mortifié si ie n'eusse pas eu moyen de leur faire festin le iour de Pasques, pour leur tesmoigner combien i'estois satisfait d'eux. Nous auions laissé quelque bled-d'Inde dans l'Isle-Verte, au commencement de l'Hyuer : i'y enuoyay vn Canot pour le retirer ; ce Canot estant de retour, le festin fut bientost dressé ; mon hoste, qui se chargea de tout, n'oublia rien de son adresse pour faire que tout reussist. Vn bon Chrestien qui auoit souuent exercé sa charité en mon endroit pendant l'Hyuer, me fit present d'un grand paquet de langues d'Original, ayant sceu mon dessein. Le matin de cette grande feste ayant esté donné à la deuotion, et l'heure du disner approchant, mon hoste fut inuiter toutes les Cabanes : chacun s'estant pourueu de son ouragan, c'est-à-dire de son plat d'escorce, vient d'abord prendre place à la salle du festin. Tous estans ramassez, comme c'estoit moy qui faisois le festin, ce fut à moy à haranguer. Les Chrestiens, leur dis-je, ont des temps pour pleurer, et des temps pour se resiouyr, tousiours neantmoins dans les termes de la modestie ; ceux qui ont pleuré dans la Semaine Sainte, en considerant Iesus-Christ souffrant et mourant pour l'amour des hommes, ont droit de se resiouyr en considerant le mesme Sauueur ressuscité. Je continuay quelque temps sur ce suiet ; ils eussent bien souhaité que i'eusse chanté à leur mode, en suite de ma harangue, mais ie m'en excusay sur ce que ie ne scauois pas encore leur chant : ie priay mon hoste de chanter pour moy. Ce bon Chrestien, après auoir harangué à l'honneur de la feste et à l'aduantage de

la priere, après auoir exhorté ses compatriotes à estre fidelles à Dieu, et à aimer la priere iusques au bout, s'acquitta parfaitement de la commission que ie luy auois donnée : il chanta deux chansons, la premiere pour moy, et la seconde pour luy-mesme ; tous les autres payerent leur escot, chacun avec vne chanson de mesme. Ils furent bien vne heure à ce preambule de festin. Les chansons estant finies, ie dis le Benedicité ; en suite de quoy deux ieunes hommes de la Cabane firent la distribution du festin, qui consistoit en vn plat de sagamité, c'est-à-dire vne espece de bouillie faite de farine du bled, cuite dans l'eau, assaisonnée de graisse, et de chair d'Original boucané ; vn petit bout de petun fut leur dessert, et de l'eau toute pure y seruit de boisson. Les hommes, les femmes et les enfants y firent parfaitement bien leur deuoir. Cette bouillie de bled-d'Inde leur fut vn mets bien delicieux ; il y auoit desia longtemps qu'ils n'en auoient mangé : en suite de quoy chacun se retira chez soy bien content et bien satisfait. Enuiron sur les trois heures, nous fusmes reciter tous ensemble le Chapelet. A la fin nous salüasmes Nostre Seigneur ressuscité, avec vne chanson en langue Algonquine, et sur le suiet de cette grande solemnité : nous la chantasmes deux fois chaque iour de l'Octave ; elle leur plaisoit beaucoup, aussi est-elle bien faite.

Auant que de sortir de l'Isle des Basques, pour passer du costé du Nord, ie rendys les derniers deuoirs au corps d'une petite fille, qui estoit morte depuis enuiron deux mois. Son pere, qui estoit Montagnez, fut bien aise qu'elle fust enseuelie dans nostre petite Chapelle, et deuant vne grande Croix que nous auons plantée le Vendredy Saint, vis-à-vis de la porte. Voicy vne preuue de l'amour et du respect qu'ils ont pour les corps de leurs parens decedez. Ayant aduertiy ce pere affligé, de faire enseuelir sa fille lors qu'elle fut morte, il me demanda du temps pour penser à ce qu'il auoit à faire sur ce suiet ; il me fit response à quelque temps de là : Tu

vois que nous sommes dans des continues apprehensions de l'Iroquois ; si i'enseuelis ma fille dans les bois, peut-estre que ces mechans hommes trouueront son corps, qu'ils brusleroient assurement : esuitons ce danger, nous l'enseuelirons ailleurs en vn lieu où il n'y aura rien à craindre.

Voilà, mon R. Pere, ce que i'ay ramassé de la fin de mon hyuernement, dont ie vous rends compte pour satisfaire au commandement que vous m'en auez fait. La bonté que vous auez eue pour moy, en me nommant pour cette Mission, est vn bienfait que ie n'oubli- ray iamais : ie vous en remercie de tout mon cœur, avec d'autant plus de raison, qu'il me semble que ie n'ay iamais connu Dieu que dans les espais- ses forêts du Canada, où toutes les veritez eternelles que i'auois meditées ailleurs, m'ont paru dans vn iour tout extraordinaire. O qu'il y a de plaisir de viure à Dieu dans l'abandon de toutes les creatures ! Vn autre que moy eust bien mieux profité d'une si belle occasion. Obtenez-moy, s'il vous plaist, par vos prieres, le pardon des pechez que i'ay commis contre Dieu infiniment bon, et demandez pour moy, en vos saints Sacrifices, que ie meure en son saint ser- uice, abandonné des hommes, ne pou- uant iamais estre abandonné de Dieu.

CHAPITRE IV.

Journal du Voyage d'un Pere de la Com- pagnie de Iesus, au pays des Papi- nachoïs et des Ouchestigouetch.

Le dessein de ce voyage ayant esté formé pendant l'hyuernement, nous com- mençâmes à l'exécuter le vingt-vniesme d'Auril. Ayant laissé les Montagnez, qui auoient hyuerné avec nous dans l'Isle- aux-Basques, ie passay du costé du Nord, avec les Papinachoïs, à la faueur d'un beau iour que Dieu nous donna pour faire nostre traite d'environ sept lieuës.

Relation—1664.

Nous abordâmes à Esseigiou, riuere celebre à cause du grand nombre de Saulmons qu'on y prend dans la saison de la pesche. Deux choses nous resiouy- rent à nostre abord : la premiere, la veuë d'une grande Croix que nous sa- lûâmes en chantant le *Vexilla Regis prodeunt*, en langue Montagnese ; la se- conde, la prise de cinq Orignaux, qui, venans paistre sur le bord du grand fleuve, furent tuez par nos chasseurs. Ce fut alors que les Papinachoïs, glo- rieux de cette chasse, me dirent : Quel- ques Montagnez t'ont dit que nostre pays est vn méchant pays ; que tu y mourrois de faim si tu y venois avec nous ; tu vois maintenant qu'ils n'ont pas dit vray : Kataouatichouasti Oupa- pinachioek asti, asti, c'est une bonne terre, disoient-ils, que la terre des Papi- nachoïs. Le leur repetois souuent ces memes paroles, pour leur tesmoigner combien i'estois aise d'estre avec eux dans leur pays. Nous fusmes en ce poste enuiron quatorze iours. Mon hoste m'y donna une preuue de sa grande charité : car, comme i'estois trauaillé d'une fièvre assez violente pendant quel- ques iours, ce bon Chrestien me con- soloit de temps en temps. Voicy ce qu'il me dit vn iour : O que mon cœur est triste depuis que tu es malade, ie souffre beaucoup en te voyant souffrir ! ie prie Dieu de tout mon cœur que ie sois malade en ta place, et que si tu dois mourir, ie luy demande cette fa- ueur que ie meure et que tu viues en- core. Qui connoist la sincerité de ces bons Sauvages, sçait bien que ce n'estoit pas vn compliment : il disoit ce qu'il pensoit. Le le remerciay de sa bonté en l'assurant que ie m'estimois heu- reux de souffrir, pour l'amour de Iesus- Christ, le mal qu'il luy plaisoit me don- ner, et que s'il vouloit disposer de moy, ie tiendrois à grande faueur de mourir dans vn entier abandonnement de tou- tes choses. Si ma fièvre eust duré plus longtemps, il s'estoit offert pour me saigner ; mais ie crois que les prieres de ces bonnes gens m'obtinrent ma par- faite guerison.

Nous eusmes bien de la ioye le deu-

mesme iour de May, à l'arriuée du François et du Sauvage qui estoient allez à Kebec, lors que nous estions encore du costé du Sud : ie n'auois plus de vin pour dire la Messe, ie l'auois acheué ce iour-là. Ces nouveaux venus comblèrent nostre ioye, lors qu'ils nous dirent que la Chaloupe dans laquelle ils estoient venus, estoit à vne lieuë au-dessus de nous, et que le Pere Gabriel Druilletes estoit dedans. Le lendemain, tous nos Sauvages me voulurent accompagner pour aller voir les François, particulièrement le Pere, qu'ils aiment beaucoup ; nostre petite Chaloupe n'eut pas manque de nageurs. Nous arrivâmes bientost au lieu de nostre entreneuë, on nous receut avec beaucoup de charité. Ce Pere et moy ayans conféré sur ce que nous auions à faire touchant nos Missions, nous conclusmes que j'accompagnerois les Papinachois dans leur voyage des terres, et que le Pere monteroit dans le Saguené, pour visiter les Sauvages de ces quartiers-là, après quoy nous nous séparâmes.

Le cinquiesme iour de May, nous arrivâmes au saut au Mouton : c'est vn grand saut par où la riuiere que les Sauvages appellent Kaouasagiskaket se décharge dans le grand fleuve de Saint Laurent : nous fusmes huit iours en ce poste. Les deux Sauvages qui auoient perdu leurs deux petites filles pendant nostre hyuernement, ayant choisi ce lieu comme le plus propre pour leur donner leur derniere sepulture, nous y dressâmes vne petite Chapelle où elles furent enseuelies. Tout ce qu'ils auoient de plus beau fut mis dans leur biere. Les ceremonies de l'Eglise que ie leur expliquay, leur donnerent bien de la consolation ; sur tout lors que ie leur dis que ces deux petites innocentes n'auoient pas besoin de nos prieres, et que les prieres qu'on faisoit n'estoient que pour remercier Dieu des graces qu'il leur auoit faites, qu'elles possedoient dans le Ciel où elles nous attendoient. Les parens ayant veu que les François mettent des Croix sur les Sepulchres, en firent deux de leur mouuement, qu'ils

me prièrent de planter à l'endroit où leurs filles estoient enseuelies, pour marque qu'elles estoient Chrestiennes ; ils me dirent qu'ils visiteroient souuent ce lieu pour les inuoker, comme ils ont fait depuis leur decez ; il n'est pas croyable combien ils ont de respect pour les corps morts. Je me suis souuent seruy de cet argument, pour leur bien inculquer l'immortalité de l'Ame, et la foy de la resurrection de nos corps.

Le onziesme du mesme mois nous arrivâmes à la riuiere que les Sauvages appellent Kouakoueou : nous vismes en passant les rauages que le Tremblement de terre a fait aux riuieres du Port-neuf ; l'eau qui en sort est toute iaune, et elle garde cette couleur bien auant dans le grand fleuve, aussi bien que celle des Bersiamites : les Sauvages ne sçauoient plus nautiger dans ces deux riuieres.

Quittant ce dernier poste, nous fîmes rencontre de deux Canots qui descendoient des terres bien chargez de pelleteries : ils rebroussèrent chemin, et s'en vinrent avec nous. Nos Sauvages firent leur traite avec ces nouveaux venus, en suite de quoy ils acheuerent les Canots qui nous estoient necessaires pour nostre voyage. Quelques iours après, estant arriuez à la riuiere de Peritibistokou, où nous arrestâmes iusques au deuxiesme de luin, deuant entrer dans les terres par cette riuiere, la disposition de nostre voyage fut, que les femmes, les enfans et quelques hommes resteroient sur le bord du grand fleuve, tandis que le reste monteroit au Lac de Manikougan ; mais le François qui m'accompagnait, et moy, nous estions exclus du voyage. Vn bon Chrestien m'ayant informé de l'effort que faisoient quelques nouveaux venus pour empescher que ie ne les accompagnasse pas au Lac, après auoir recommandé l'affaire à Dieu, ie les assemblay dans la Chapelle, et après auoir ouy mes raisons, ils changerent de sentiment. Quelques-vns me dirent seulement : Le chemin est si rude, que nous apprehendons beaucoup pour toy, que tu ne puisses fournir à de si grandes fatigues. C'est la seule raison pour

laquelle nous auions peine à consentir à ton depart ; mais puis que Dieu le veut, comme tu nous en asseures, et que tu te sens assez fort pour franchir toutes ces difficultez, nous en sommes bien aises. Tous ayant fait leurs deuotions le iour de la Pentecoste, nous partismes le lendemain deuxiesme de Iuin, après la Messe, au nombre de dix Canots. Nous voilà en chemin, faisant iouer l'auiron à qui mieux mieux : ie fis mon apprentissage en ce mestier, sous la direction du François et du Sauvage avec lesquels i'estois. Nous auançâmes ce iour-là iusques à vn grand sault, où nos Argonautes ayant trouué bon nombre de Loups-Marins, ils en firent vn grand carnage, s'estant seruiz de leurs fusils, de leurs espées et de leurs flesches pour cette chasse. Le soir, ie fus aduerty que le Sauvage qui gouuernoit nostre Canot, estoit malade, ou du moins qu'il faisoit semblant de l'estre, et qu'il auoit quelques pensées de rebrousser chemin : le Demon iouoit de son reste pour empescher mon voyage. L'ay recours à Dieu ; en suite ie visite le malade, ie luy donne vn petit remede, ie l'encourage : le lendemain il fut parfaitement guery, et entièrement resolu à continuer le voyage iusques au bout.

Le troisieme iour de Iuin, quatre Canots s'estant separez pour aller ioindre leurs familles, nous fismes vn portage, qui fut d'vn iour entier, que nous employâmes tantost à grimper des montagnes, tantost à percer des bois, où nous auions de la peine à passer, estant tous chargez autant que nous pouuions l'estre : l'vn portoit le Canot, l'autre les viures, l'autre ce qui estoit necessaire pour traiter. Je portois ma Chapelle et mes petites prouisions ; il n'y auoit personne qui n'eust son fardeau, et qui ne suast de tout son corps. Sur le tard nous entrâmes dans la grande riuere de Manikouaganistikou, que les François appellent la riuere Noire, à cause de sa profondeur. Elle a bien la largeur de la Seine, et la rapidité du Rhosne ; les onze portages qu'il nous y fallut faire, et les diuers courans qu'il

y fallut franchir à force de rames, nous y donnerent bien de l'exercice. Beny soit Dieu qui me donna les forces pour fournir à tout cela. L'eus la consolation de celebrer la Messe le iour de la Sainte Trinité, à moitié chemin, vis-à-vis d'vne grande montagne, et que nous appellons le Mont de la Trinité. C'est le premier sacrifice qui a esté offert en ce pays-là, où iamais Européen n'auoit encor paru. Je priay Nostre Seigneur Iesus-Christ qui en estoit le Souuerain, aussi bien que de toutes les autres parties du monde, qu'il s'y rendist maistre de tous les cœurs qui luy appartenoient de droit.

Le neufiesme iour de Iuin nous arrivâmes au Lac de Manikouagan, où ie trouuay soixante-et-quatre ames. C'estoient des Papinachois, qui, reuenans de leur chasse, s'estoient assemblez en cet endroit pour faire leur trafic avec leurs Compatriotes qui habitent le long du grand fleue de Saint Laurens, et qui ont commerce avec les François. Ils nous accueillirent avec beaucoup de tesmoignages d'affection. Deux Canots nous estans venus reconnoistre, ils retournerent promptement à leur Cabanage, pour preparer nostre reception. Nous les saluâmes à l'abord avec toute nostre petite artillerie, ils respondirent avec leurs fusils ; en suite de quoy, nous estans desbarquez, ils se chargerent de tous nos paquets, qu'ils porterent à la Cabane du Capitaine, où ils nous conduisirent, et où nous fusmes regalez d'abord d'vne grande piece de chair boucanée, avec vn morceau de graisse d'Original.

La plus grande partie n'ayant iamais veu des François, ny des Iesuites, ne se pouuoient lasser de nous regarder, toute la Cabane estoit remplie de spectateurs. Nous y gardâmes tous le silence, iusques à l'action de graces, que mes Sauvages et moy fismes, après auoir pris nostre refection. En suite de quoy ie leur annonçay la bonne nouvelle, c'est-à-dire le dessein que Dieu auoit sur eux pour les deliurer de l'Enfer, et leur donner son Paradis, s'ils vouloient imiter leurs Compatriotes qui

m'accompagnoient. Les bons Chrestiens prirent la parole après moy, et comme ils possedoient mieux que moy la langue, ils s'estendirent plus longtemps sur les louanges de la priere. L'estois rauy d'ouyr ces nouveaux Predicateurs dont Dieu se seruoit pour la conuersion de tout cét auditoire.

Le lendemain dix-huitiesme fut employé partie à visiter les familles en particulier, à en escrire les noms, et distinguer ceux qui estoient baptisez, d'auec ceux qui ne l'estoient pas ; partie à dresser vne Chapelle. Il y auoit plaisir de voir remüer les ouuriers : les vns couroient aux perches, les autres aux escorces, les femmes aux branches de sapin, tandis que les ingenieurs preparoient le sol, et formoient le dessein de la premiere Eglise qui aye iamais esté en ce pays. Le corps de la Chapelle estant acheué, ie dressay l'Autel, et ie l'ornay du mieux qu'il me fut possible. Ayant veu à la place du Capitaine vne belle peau d'Orignac toute ouragée, ie creu qu'il me la presteroit volontiers ; ie ne me trompay pas : ce bon Cathecumene fut bien content qu'elle seruist à orner la maison de la priere.

L'onziemesme est employé, après y auoir celebré la premiere Messe à l'honneur de Saint Barnabé le iour de sa feste, à donner le Baptisme à six petits enfans. Le premier fut nommé Barnabé, pour honorer cét Apostre, que i'ay regardé comme le patron particulier de ce grand Lac, qui en portera doresnauant le nom, et que nous appellerons le Lac de S. Barnabé.

Le douziesme ie donnay le Baptisme à d'autres petits enfans, après quoy ie commençay à instruire. Tous ceux qui n'auoient pas receu le Baptisme, se presenterent pour estre Cathecumenes. Mes anciens Chrestiens qui m'accompagnoient, estoient ravis d'aise, voyant cela, et me disoient de temps en temps : Tapoué noua kimirouciten kataiamiaouek nachiriniouinanak ; en verité, mon Pere, tu es bien aise, nos Compatriotes prieront. Ils faisoient reflexion à ce que quelques-vns m'auoient dit pendant

l'Hyuer, que ie perdrois mon temps d'aller dans les terres ; que les hommes que i'y trouuerois se mocqueroient de moy et de mes instructions ; ils faisoient aussi reflexion à la response que ie leur faisois : Mes enfans, vos Compatriotes prieront ; celuy qui a tout fait, qui est nostre Pere commun, les veut sauuer ; prions tous les iours pour le salut de leurs ames.

Après auoir suffisamment instruit mes Cathecumenes, ayant d'ailleurs reconnu que le Saint Esprit operoit dans leurs cœurs, ie fis choix de six, que ie baptisay solennellement le quinziemesme iour du mesme mois ; i'acheuay le reste le seize, dix-sept et vingtiesme, ayant en tout donné le Baptisme à vingt-sept Adultes, tant hommes que femmes. On n'a point de fausse religion à combattre parmy ces peuples ; ils ont l'esprit bon et le naturel fort doux, et ce n'est pas merueille s'ils ont si tost conceu nos Mysteres.

La premiere chose qui les a disposez à recevoir l'Euangile, a esté le Tremblement de terre, qui leur prescha hautement vne Diuinité ; la deuxiesme, l'exemple de leurs Compatriotes qui m'accompagnoient ; la troisiemesme, l'amour desinteressé des Robes noires, qui exposent leurs vies à mille dangers, pour les venir instruire seulement ; la quatriemesme, la beauté de nos mysteres, et la conformité des Commandemens de Dieu avec la raison. On ne pourroit croire l'horreur qu'ils ont du mensonge et du larcin. Je n'ay point trouué de polygamie parmy eux ; se mettre en colere c'est commettre vn grand crime ; quant à l'yurognerie, ils ne scauent ce que c'est ; pour ce qui est de l'auarice, leurs biens sont presque communs. Vous diriez que ce sont des gens sans passion, ie n'ay point encore veu de personnes plus paisibles et plus debonnaires. *Gaudens bene nati.* O qu'il y a de contentement à semer en vne terre, où il n'y a ny espines, ny roches, et où il ne faut que semer et recueillir en mesme temps ! *Dextera Domini fecit virtutem.*

Beny soit-il à iamais, des bontez qu'il exerce enuers ces pauvres peuples. Sa

misericorde a particulièrement paru à l'endroit d'un Capitaine fort considerable, nommé Ouiskoupi. Cet homme n'auoit iamais paru au Lac Saint Barnabé : il y vient rendre visite au Capitaine qui y commande ; il y amene sa femme, dix de ses enfans, et deux de ses petits-fils ; toute cette famille trouue dans le Baptisme vne source de benedictions. Ouiskoupi ayant fait autrefois le mestier de Iongleur, c'est-à-dire d'inuoker le Demon, me protesta que depuis le Tremble-terre il y auoit renoncé ; et luy ayant demandé s'il n'auoit point quelqu'une de ces choses, dont il se seruoit pour faire les iongleries, il me declara naïuement qu'il en auoit dans son sac ; ie les luy demande, il me les donne pour en faire un sacrifice à Dieu ; ce que ie fis, les iettant au feu. Le visitant dans sa Cabane quelques iours après son Baptisme, il me dit : Tu sçais que j'estois malade auant que tu me baptisasses ; celui qui a tout fait m'a guery à mesme temps que tu me baptisois. Un de ses enfans qui auoit esté incommodé me dit la mesme chose ; ie leur dis que le Dieu que les Chrestiens adorent, qui est l'vnique et le veritable Dieu, est si bon, qu'il donne à ceux qui croient et qui ont confiance en luy, plus qu'ils ne luy demandent, et que le Baptisme qui est institué pour apporter la sainteté à l'âme, donne souvent la santé au corps.

A cette occasion, ie leur racontay la guerison miraculeuse de l'empereur Constantin. Cette histoire leur agreea beaucoup, sur tout dans le rapport qu'ils y remarquoient à la guerison du Capitaine Ouiskoupi, avec celle du grand Constantin. Ce bon Neophyte me donna vne belle preuue de la confiance qu'il auoit en la priere, et du desir qu'il auoit d'estre fidelle à Dieu. Le Demon luy ayant apparu pendant la nuit, comme il m'asseura, il sortit d'abord de sa Cabane, me vint esueillir dans celle où j'estois, et me dit : Nouta aiamehatau, niouabamatas malchi manitou nichikatau ; mon Pere, prions Dieu, j'ay veu le Demon, ie le hays. Après l'auoir encouragé par les paroles que Dieu me

mit en bouche, nous fismes nostre priere ensemble ; en suite de laquelle il retourna à sa Cabane, n'apprehendant plus le Demon. Sa demeure la plus ordinaire, pendant le iour, estoit la Chapelle. Il ne pouoit à son gré assez regarder les images que ie luy expliquois de temps en temps ; ny luy, ny aucun de sa famille n'auoit iamais veu de François.

Ie ne dois pas obmettre vne chose qui arriua presque aussi tost que j'eus donné le Baptisme aux petits enfans ; la plupart furent malades ; cela estoit bien capable de donner aux Adultes de l'auersion pour le Baptisme ; un de mes anciens Chrestiens le iugea ainsi, et me le vint dire. Ayons recours, luy dis-je, à celui qui a tout fait ; il est tout bon et tout-puissant, il luy est aisé de donner la santé à ces petits enfans malades. Le lendemain ie les fis tous apporter à la Chapelle, et ayant recité sur eux les prieres que l'Eglise a dressées pour demander la santé, ie leur donnay en suite un peu de thériaque, et tous recouurerent leur santé. Cét effet de la bonté de Dieu, à l'endroit de ces petits innocents, fut admiré des anciens Chrestiens et des Cathecumenes, et affermit beaucoup les vns et les autres en la Foy.

Ie ne dois pas obmettre vne remarque que j'ay faite sur le suiet du Baptisme qu'on donne aux petits enfans. Parmi les personnes que j'ay veuës au Lac de Saint Barnabé, j'en trouuay vingt-trois qui auoient esté baptisées par les Peres de nostre Compagnie, lors que leurs parens auoient paru à Tadoussac, ou à la riuere des Bersiamites : les vns estoient aagés de douze ans, les autres de quinze, les autres d'environ vingl. Les ayant instruits, et la plupart n'ayant aucune connoissance de leur bonheur, ie les confessay, et trouuay tant de sincerité et tant d'innocence en eux, que ie ne pus attribuer cette protection particulière de Dieu, qu'à la grace baptismale, et aux merites de Iesus-Christ, qui leur auoient esté appliquez en ce Sacrement.

Deux anciennes Chrestiennes qui n'auoient veu aucun des Peres de nostre

Compagnie depuis quelques années, me donnerent bien de la consolation, lors que ie leur fis rendre compte de leur vie depuis leur dernière Confession : ie trouuay qu'elles auoient adiousté la pratique des vertus Chrestiennes à l'innocence de leur vie. Elles eurent bien de la ioye, quand ie leur dis que pour remercier dignement Nostre Seigneur, des graces qu'elles en auoient receuës, ie serois bien aise qu'elles communias-sent ; elles s'y preparerent avec beaucoup d'exactitude, en suite de quoy elles communierent bien deuotement. Priez, leur dis-je, vous pour vostre mary, et vous pour vostre frere (elles estoient belles-sœurs.) Il n'est pas baptisé ; exhortez-le à prier, ie l'instruiray volontiers. Il a esté depuis instruit, il a esté baptisé. Quelle ioye pour ces deux bonnes ames que Dieu a sans doute exaucées !

Nous ne pensions arrester que trois iours au Lac de Saint Barnabé ; nous n'auions de provisions que pour iusqu'à ce temps-là ; mais Dieu en disposa autrement. Les Ouchestigouetch, plus Septentrionaux que les Papinachois, ne se trouuant pas au temps marqué à leur rendez-vous : Il les faut attendre, disent mes anciens Chrestiens, ce sont ceux qui ont le plus de pelleteries. Leur resolution me fut bien ageable, Dieu me donnant plus de temps pour mieux instruire mes Neophytes, esperant d'ailleurs de voir les Ouchestigouetch. Nous les auions attendus iusques au seizième, lorsqu'un Canot Papinachois qui reuenoit de son hyuernement, nous apporta la nouvelle qu'il auoit veu des Ouchestigouetch à vn Lac voisin : on despesche d'abord vn Canot pour les faire haster. Parmi ces ieunes hommes qui furent deputez, il s'y trouua vn Catechumene, qui, après leur auoir appris que nous les attendions, leur donna les premières instructions du Christianisme, mais avec tant de zele, qu'il excita en leurs cœurs vn desir de voir au plus tost la Robe noire, pour se faire instruire à fond. Ce fut la nouvelle que ces deputez, qui gagerent le deuant, me donnerent à leur arriuée : Nouta ka-

taniameouetch Ouchestigouetch : Mon Pere, les Ouchestigouets prieront ; ils sont tous proches, ils arriueront bientôt. O Dieu ! quelle ioye, lorsque ie vis paroistre huit Canots remplis, partie d'Adultes, partie de petits enfans. Ie m'adressay à leurs Anges gardiens, i'imploray leur secours et leur faueur auprès de Dieu, pour le salut de ces ames qui leur estoient si cheres. Estant débarquez, ie leur tesmoignay la ioye que i'auois de les voir ; en suite de quoy ie me retiray. Ils employerent le reste du iour à se cabaner, et à se visiter reciproquement les vns les autres.

Le lendemain 21. de Iuin, feste du Bienheureux Louys de Gonzague, estant dans la Chapelle, et au temps que ie deuois prendre pour commencer l'instruction de ces nouveaux venus, Dieu m'y enuoya tous les hommes separement : estant pressé du temps, i'entray d'abord en matiere. Ie leur dis que celui qui a tout fait me commande de les aimer, que ie luy obeyssois ; et qu'en effet ie les aimois, et que c'estoit pour leur en donner de bonnes preuues, que i'estois venu en ce pays, après auoir hyuerné avec les Papinachois leurs allies. Ils m'interrompirent souuent par leurs acclamations : Ooo. Ie me moque de vos peaux de Castor et de Caribou, ie ne suis pas venu pour traiter : c'est l'affaire des Papinachois et du marchand François, qui est monté icy avec nous. Plaise à Dieu que les Papinachois et les Ouchestigouets ne bruslent pas eternellement avec les Demons dans l'Enfer ! Plaise à Dieu qu'ils soient eternellement bienheureux dans le Ciel ! Voilà ce que ie pense de vous, c'est à vous maintenant de profiter de la grace que Dieu vous presente, et à bien employer le temps que nous auons à demeurer ensemble, pour vous rendre capables du Baptisme : cependant n'estes-vous pas tres-aises que ie baptise vos petits enfans ? Karapouan, me repondirent-ils, ouy. Ils les vont querir après l'instruction ; ils reuiennent tous ensemble, avec les petits enfans et leurs femmes. Cependant ie me dispose pour administrer le Ba-

ptesme à tous ces innocens : ie prie Monsieur Amiot d'estre leur parrain. Tout estant préparé, ie leur expliquay les auantages du Baptisme et ses effets tous merueilleux ; ie leur en expliquay les ceremonies, en suite de quoy ie baptisay seize petits enfans, en deux bandes. On lisoit sur le visage des peres et des meres la ioye qu'ils auoient dans leurs cœurs. Ils en donnerent beaucoup de preuues par les diuerses acclamations qu'ils faisoient de temps en temps.

Cela estant fait, on m'aduertit que nous partirions le vingt-troisiesme, ne me restant qu'un iour et demy pour instruire les Adultes. Voilà vn temps bien court pour rendre capables du Baptisme des personnes qui n'auoient iamais ouy parler des Mysteres de nostre Religion. Dieu qui ne manque iamais au besoin, supplée au defaut du temps, en redoublant ses graces. Ils se rendent si assidus aux diuerses instructions, et tesmoignent tant de ierueur à apprendre ce qu'ils deuoient necessairement scauoir auant que d'estre baptisez, que le vingt-troisiesme, ie me creus obligé de les ondoyer, ayant differé les ceremonies à nostre premiere entreueüe.

Il arriua vne chose assez agreable, pendant que ie les instruisois : ie leur expliquois le iugement vniuersel, leur faisant voir dans vne grande carte où il estoit representé, quel seroit le bonheur de ceux qui auront cru en Dieu, qui auront esperé en luy, et qui l'auront aimé et seruy iusques à la fin ; au contraire, quel seroit le malheur de ceux qui ne croiront pas en luy, et qui ne luy obeyront pas ; comment les bons Chrestiens seront compagnons des Anges dans le Ciel, et les Infideles et mauuais Chrestiens seront les compagnons des Demons dans les feux de l'Enfer ; lors qu'un de ces bons Cathecumenes m'interrompt, et me dit : Nouta tapoïe naspich nichikatanan natchi manitou ; mon Pere, en verité nous hayssons tout-à-fait le meschant esprit : ie te prie, ne le regardons plus, portons tousiours nostre veuë en haut. O que nous auons

de plaisir à regarder le Ciel, et ceux qui y sont bienheureux ! Et à mesme temps s'apperceuant que son fils aîné, aagé d'environ douze ans, arrestoit sa veuë sur la representation de l'Enfer, il le tança : Nigousai kesta kitirinissin espimitch ouabanta ; mon fils, tu n'as pas d'esprit ; regarde tousiours en haut.

Ayant esté aduerty que parmy ces Cathecumenes il y en auoit trois qui auoient ionglé autrefois, ie les appellay en particulier en la Chapelle ; et les ayant examinez sur ce qu'ils auoient fait en ionglant, et quelles estoient leurs pensées, ils me dirent qu'ils auoient eu cette pensée, qu'il y auoit vn bon et vn mauuais manitou ; qu'ils haysssoient le mauuais, et aimoient le bon ; que tout ce qu'ils auoient fait, ce n'auoit esté que pour honorer le bon manitou. Leur ayant bien inculqué ce que la Foy nous enseigne là-dessus, ils furent satisfaits et resolus d'obeyr à celuy qui a tout fait, et d'aymer tousiours la priere.

Parmy les Ouchestigouetch, il se rencontra, par vne prouidence toute particuliere, vn Capitaine Oumamiois, homme d'esprit, et qui a paru le plus affectionné à la priere. Ce bon Cathecumene que ie baptisay avec sa femme et quatre de ses enfans, ne se pouoit lasser de parler à l'honneur de nos mysteres ; il les a honorez dans toutes les occasions qui s'en sont presentées, particulièrement dans vne belle harangue qu'il fit dans sa Cabane, en la presence du Sieur Amiot, des Papinachois et des Ouchestigouetch. L'estois alors bien occupé dans la Chapelle. Le Sieur Amiot luy ayant fait present d'un rouleau de pe-tun, d'une espée, et de quelques autres choses qu'ils estiment, et moy de deux belles Images, dans l'une desquelles la Mere de Dieu estoit despeinte, tenant entre ses bras Iesus son Fils, et l'autre representoit le Sauueur du monde, tenant vn globe dans vne de ses mains, il nous dit merveilles là-dessus, mais qu'il iroit faire voir les Images dont ie luy auois fait present, à toutes les nations qui sont alliées à la sienne, qu'il parcourroit tous les Villages qui sont tout le long de la Mer du Nord, pour y

inuitier tous les Habitans à la priere ; qu'il leur diroit par auance ce que ie luy auois enseigné ; que tous les Capitaines de ce pays gousteroient du petun que le Sieur Amiot luy auoit donné ; que l'espée dont il luy auoit fait present, parleroit bien haut à l'honneur des François. Comme c'estoit vn homme d'esprit, et qui auoit vne parfaite connoissance de tout ce pays, ie ne perdis pas cette belle occasion de luy faire plusieurs questions, que ie mettray icy, avec les responses.

Y a-t-il bien loing, d'icy aux deux Villages où tes parens et toy faites vostre demeure ? On y peut arriuer dans vingt nuits ou enuiron.

Y peut-on monter en Canot ? Ouy ; mais, passé ces Villages, on n'a plus l'usage des Canots, faute d'escorce pour en faire : les arbres de ce pays estant fort petits.

Ces deux Villages sont-ils bien peuplez ? Il y a beaucoup de monde. Vn Papinachois qui y a hyuerné avec nous, me l'a confirmé, y ayant esté autrefois.

Y a-t-il prez de là quelques autres Villages ? Ouy ; il y en a deux, et plus loing deux autres.

De quoy vivent tous les habitans de ces pays ? En esté, du poisson qu'ils peschent dans les grands Lacs, où ils en ont en abondance ; et en hyuer, du Caribou, qu'ils preferent aux Orignaux.

Y a-t-il bien loing de ces Villages à la Mer du Nord ? Il faut employer vn hyuer pour y aller et en reuenir.

As-tu esté dans la Mer du Nord ? Ouy.

La coste de cette Mer est-elle peuplée ? Il y a quantité de Sauuages que j'ay veus.

Oblige-moy de m'en donner le Massinahan, la description, avec les noms des peuples qui habitent cette coste. Il m'a donné la Topographie de ces pays, avec les noms des habitans qui font ces diuerses nations.

O Dieu, que voilà d'ames à gagner à Iesus-Christ !

Les Europeens, ou François, ou Espagnols, ou Anglois, ont-ils paru en cette coste ? Non.

Le resultat de cet entretien a esté,

que l'année prochaine il se rendroit dans le mesme Lac de Saint Barnabé, et que moy, ou quelqu'autre de nos Peres, nous l'irions ioindre à ce mesme poste, pour de là monter aux deux Villages, et y trauailler à l'instruction de ses Compatriotes. Plaise à Dieu que mes pechez n'y mettent point d'obstacle ! Je sçay bien que le Demon fera ce qu'il pourra pour l'empescher ; mais *quis vt Deus ? si Deus pro nobis quis contra nos ?* Je prie toutes les bonnes ames qui auront connoissance de cette Relation, d'offrir à Dieu quelques Messes, quelques Communions, quelques Chapelets, et quelques mortifications pour l'heureux succez de cette Mission et de cette nouuelle descouuerte, où il y a bien des ames à gagner. Le Baptisme que j'ay donné à prez de quatre-vingts personnes au Lac S. Barnabé, m'a bien donné de la ioye ; mais cette nouuelle Mission qui se presente la comble entierement.

Nous nous sommes separez le vingt-trois de luin, et dans quatre iours, tant la riuere est rapide, nous sommes heureusement arriuez au bord du grand fleuee Saint Laurent, où nous estions bien attendus par les François et les Papinachois. Enfin, deux iours et deux nuits d'un bon nord-est nous ont rendu à Kebek.

CHAPITRE V.

De l'Eglise Huronne à Quebec.

L'esprit de Dieu opere ses merueilles où il luy plaist. Ce n'est pas seulement chez les peuples policez, et parmy les personnes consacrées à Dieu, que se trouue la deuotion : les Sauuages en sont capables, et les Cabanes d'escorce cachent autant de vertu, qu'on en peut souhaiter dans les cloistres. Depuis qu'on a introduit dans l'Eglise des Hurons de Quebec, vne deuotion qui fait de grands fruits parmy les François de

ce pays, et qu'on leur a inspiré le dessein de regler leurs familles sur celle de JESUS, MARIE et JOSEPH, on ne peut croire iusques où va la ferueur de ces pauvres Barbares. Ceux qui sont admis dans cette sainte famille, ne souffrent point chez eux de discours messeants ; et l'on voit à present de pauvres femmes, qui n'eussent pas auparavant osé ouvrir la bouche, s'élever comme des Lionnes contre des fripons, qui veulent parler mal en leur presence ; ce qui est bien rare et bien à priser parmy des nations Barbares, où la licence de tout dire et de tout faire regne avec impunité.

Mais la deuotion de ces bonnes gens ne se termine pas là. Pendant la Semaine Sainte, le Pere qui a soin de cette Eglise, les ayant entretenus de ce que Nostre Seigneur a souffert pour l'expiation de nos crimes, vne bonne Huronne estant retournée en sa Cabane, dit à sa Compagne : Pourquoi ne compatirons-nous pas à nostre bon Sauueur souffrant ? il a esté flagellé si cruellement ! hé bien, flagellons-nous l'une l'autre ; voilà mes epaules prestes, commencez. Nous n'auons pas permission du Pere, respond sa compagne, qui luy ferma la bouche par ces mots. Mais elle conceut en mesme temps le dessein de faire en son particulier ce qu'elle n'auoit pu obtenir de sa compagne. De fait, s'estant trouuée seule en sa Cabane, et iugeant que pour se discipliner soy-mesme, il ne falloit pas de permission, comme pour frapper les autres, elle se disciplina si rudement, que les marques luy en demeurerent longtemps grauées sur ses epaules.

Cette genereuse Huronne a autant de bonté et de douceur pour les autres, qu'elle a de rigueur pour elle-mesme : elle a soin de visiter les malades, et de les assister en ce qu'elle peut ; elle leur raconte en particulier les exhortations qui ont esté faites publiquement en nostre Chapelle ; elle retire chez soy les orphelins, comme elle a fait trois pauvres petits enfans, qu'elle veut bien nourrir et entretenir, nonobstant sa pauvreté, de peur qu'estans depourueus

de pere et de mere, ils ne tombent entre les mains d'un certain de leurs parens, qui n'a pas la foy trop bien enracinée dans l'ame. Elle sert de pere, de mere, et mesme de pere spirituel à ces petits enfans, les eleuant dans l'innocence, et leur inspirant la crainte de Dieu, comme le montre assez ce qu'elle fit un iour, lors qu'ils se laisserent aller à quelque badinerie propre de leur aage : car pour leur faire apprehender la griesuete de leur peché, qu'elle apprehendoit elle-mesme comme tres grief, elle leur dit que c'estoit fait d'eux, qu'ils seroient pendus, comme ils auoient veu un François attaché à la potence ; et elle disoit cela de si bonne façon, que ces pauvres enfans croyoient que tous les passans estoient les executeurs qui les venoient prendre ; l'un se cachoit dans un coin de la Cabane, et les autres s'enfuyoient à demy-nuds parmy la neige dans les brossailles ; enfin elle leur persuada que pour euitier ce supplice, ils deuoient s'en confesser au plus tost, et en mesme temps elle vint à Quebec parler au Pere ; elle luy donna vne grande alarme par la suspension d'un cas estrange qu'elle auoit à luy raconter, et le tout se terminoit à ces legereitez d'enfant, qu'elle apprehendoit si fort, qu'elle n'eut point de repos, et n'en donna point à ces enfans, qu'ils ne s'en fussent confessez. C'est apprehender viuement iusques aux plus legeres imperfections.

La methode que tient cette bonne Huronne, pour eleuer ses enfans, est tout-à-fait rauissante : car quand son petit-fils, aagé seulement de deux ou trois ans, a esté battu par ses petits compagnons, et qu'il retourne tout pleurant dans la Cabane, elle ne se met pas à l'appaiser et à essuyer ses larmes en le flattant, comme font d'ordinaire les autres meres ; mais au contraire, elle luy apprend à offrir à Dieu ses petites souffrances. Tais-toy, luy dit-elle, tais-toy ; tu pleures au lieu d'offrir à Dieu la douleur que tu sens : viste, mets-toy à genoux, fais une offrande à Dieu du mal qu'on t'a fait ; prie pour ceux qui t'ont blessé, afin que l'esprit leur

reuienne, et qu'ils s'abstiennent de faire désormais mal aux autres. Et pour lors ce pauvre petit s'agenouille, et repete ce que sa mere luy enseigne ; la priere estant finie, le voilà tout guery.

Elle a vn zele tres grand pour la conuersion de ses compatriotes : elle les instruit, elle les exhorte, elle les confond avec douceur pour les retirer du peché ; et sa charité la rend si éloquente, qu'elle entre dans les cœurs plus rebelles pour en faire des cœurs tout Chrestiens.

A l'occasion de quelques aumosnes venues de France, pour les Sauvages, qu'on leur auoit distribuées : Ce n'est pas d'aujourd'huy, disoit-elle à quelques libertins qui ne se rangeoient pas à leur deuoir, que la foy des François, et que leur charité nous doit conuaincre que ce qu'on nous presche sont des veritez infaillibles. Combien y a-t-il d'années qu'on nous presche et qu'on nous instruit, sans autre recompense, sinon celle qu'on attend de Dieu d'une vie éternelle ? Ny la crainte des feux ennemis, ny toutes leurs cruautés ne font pas reculer ceux qui nous sont allez chercher dans le pays des Iroquois.

Les aumosnes qu'on nous enuoye de France depuis dix ou douze ans, que les Iroquois nous ont chassés de nostre pays des Hurons, sont des tesmoignages de la pieté et de la viue foy des bonnes ames qui s'ostent à elles-mêmes ce que nous receuons de leur part. Les soins que prennent de nos malades les saintes filles Hospitalieres ; les instructions que donnent à nos enfans les Vrsulines, sans y gagner quoy que ce soit, sinon le Paradis qu'elles attendent pour recompense ; n'est-ce pas vne preuue qui nous doit estre conuainquante, que nous deuons gagner aussi le Paradis ? Ou ceux qui nous enuoyent leurs charitez de France, sont des foux de nous les enuoyer sans l'esperance d'une recompense éternelle, ou nous sommes insensés de ne pas souhaiter pour nous cette mesme recompense du Paradis qu'on nous promet. Crois-tu estre plus sage que ceux qui nous enseignent ? dit-elle s'adressant à vn ieune homme dé-

bauché. Lors que tu t'eschappas tout nud des mains des Iroquois, ils ont couuert ta nudité, et t'ont seruy et de pere et de mere, de parent et de tout. C'est sans doute qu'ils t'aiment et qu'ils veulent ton bien. Pourquoi donc n'obeys-tu pas à leurs conseils ? pourquoi ne fais-tu pas ce qu'ils te disent qu'il faut faire, pour eviter les feux d'Enfer, et te sauuer d'une captiuité plus cruelle que n'estoit pour toy celle des Iroquois dont tu t'es sauué avec tant de fatigues ? En vn mot, l'éloquence Chrestienne et charitable de cette vertueuse Huronne, conuertit sur l'heure mesme ce ieune Huron debauché, qui fut touché de ces discours tout embrasés, et qui changea de vie par vne veritable conuersion.

Le calme de son cœur parut à l'endroit d'une femme à qui elle auoit presté vne chaudiere, qui se trouua perdue pendant quelque caiolerie que cette femme permit qu'on luy fist ; car au lieu de se fâcher contre elle : Ma sœur, luy dit cette bonne Chrestienne, ce n'est pas cette perte que ie regretteray iamais, mais la perte de ton ame ; de ce que tu as peché et offensé Dieu, permettant des caioleries, dont tu deuois auoir horreur, puis que tu es Chrestienne. Non, iamais ie ne parleray de ma chaudiere, pourueu que tu te confesses au plus tost ; ie te la donne, mais donne à Dieu ce que tu luy dois, et sois plus sage désormais. Il n'en fallut pas dauantage pour faire vne penitente.

Son mary estant malade à l'extrémité, d'une maladie dont il mourut en effet, vn Iongleur Abnaquiois, venu depuis peu du fond des terres, dit qu'il entreprendroit la guerison de cet homme, si l'on luy vouloit permettre d'employer son art et son Demon à cette cure. Le l'ay ensorcelé, disoit-il, ie l'aduouë, mais i'en ay compassion ; qu'on me permette seulement de le visiter, et ie leue le sort, et le malade sera guery. C'estoit trop demander à cette bonne Chrestienne, qui aime mieux voir mourir son mary deuant ses yeux, quoy qu'il luy fust tres-cher, que de permettre au Iongleur d'entrer dans

la Cabane. Et quelque temps après, comme on luy reprochoit qu'elle auoit laissé mourir son mary : Hé quoy ! dit-elle, vous voudriez donc qu'à l'affliction que j'ay receuë de sa mort, i'y eusse adiousté celle que i'aurois de luy auoir fait commettre vn pesché deuant que de mourir ? allez, i'aymois mon cher mary plus que moy-mesme, mais i'ayme mieux le voir mort n'ayant pas voulu commettre cette faute, que de le voir en vie, s'il auoit commis vn pesché de cette nature, et moy avec luy ; et ie voudrois plus de mal à ce longleur d'auoir rendu la santé à mon mary, en offensant Dieu, que de l'auoir laissé mourir, sans vser de ses malefices. Sa charité n'en demeura pas là, car peu après la femme et les enfans de ce prétendu sorcier estant en grande nécessité, elle les receut en sa Cabane, les nourrit et leur rendit tous les tesmoignages d'une veritable amitié ; rendant ainsi le bien pour le mal, et conseruant la vie à ceux à qui l'on imputoit la mort de son mary.

Estant vn iour sollicitée au mal, par vn riche present qu'un François luy faisoit à ce dessein : Malheureux, luy dit-elle, ne sçais-tu pas que j'ay la foy ? et de quoy me seruira dans l'Enfer toute ta porcelaine, sinon d'un eternal repentir, de ce que sous l'esperance d'un petit gain, ie me serois moy-mesme liurée à tant de maux ? Elle chargea cet impudent de confusion, et elle n'auoit garde de parler autrement, elle qui est dans de continuelles exercices de pieté.

Elle sceut bien faire vne response d'une vertu solide, à quelques libertins qui luy reprochoient, que tout son fait n'estoit qu'hypocrisie, et qu'elle vouloit gagner l'estime des hommes par cette belle montre. Cela estoit bon, leur dit-elle, au commencement que ie me faisois instruire ; mais maintenant que ie sçay ce que me vaudront mes exercices de deuotion dans le Ciel, ie n'ay garde d'en prendre pour toute recompense vn vain applaudissement, qui n'est que de la fumée, ou des paroles qui se perdent en l'air. Enfin elle veut

faire la Sainte Vierge heritiere de tous ses biens, quand elle mourra : ce n'est pas grand chose que peut donner à sa mort vne pauvre Huronne, qui, pendant sa vie, a grand besoin de nostre assistance ; mais si la maille d'une pauvre femme a esté preferée aux pieces d'or des Pharisiens, selon le iugement du Sauueur, quel sentiment doit-on auoir d'une femme Sauvage qui fait declarer la Sainte Vierge son heritiere, en presence de ses parens.

L'Eglise Huronne nous fournit d'autres ames de cette trempe, dont il seroit trop long de faire le recit dans le detail. Voicy seulement deux ou trois traits de leurs bons sentimens.

Quelques ieunes filles nouvellement venuës de France, estant entrées en nostre Chapelle lors que nos Chrestiennes Huronnes y faisoient leurs prieres, ne pouuoient, à cause de la nouveauté, s'empescher d'auoir les yeux continuellement tournez vers ces Sauvages ; lesquelles s'en apperceuant bien, sortirent doucement de l'Eglise, auant que leurs prieres ordinaires fussent acheuées. Le Pere qui en a soin leur ayant demandé la cause de leur sortie, elles respondirent ingenuement, qu'elles aymoient mieux ne pas prier, que d'estre cause que ces filles Françoises priassent mal ; qu'elles demeueroient volontiers à la porte de l'Eglise, pour oster le suiet des distractions qu'elles auoient à leur occasion ; que leur temps ne leur estoit pas si precieux, qu'elles ne différassent vn peu, et qu'elles ne vouloient pas que leur deuotion troublast celle des autres. De fait, ces filles Françoises estant sorties de l'Eglise, ces Huronnes y rentrerent et acheuerent les prieres qu'elles auoient commencées.

Vne bonne Huronne à qui Dieu s'est communiqué tres-particulierement pendant le Tremble-terre de l'an passé, a inspiré vne ferueur toute extraordinaire à son mary, qui estoit fort lasche en la priere ; et comme ses entretiens ordinaires sont des choses de Dieu et de l'autre monde, le plus petit de ses deux enfans qui a enuiron six ans, l'ayant ouy parler des effroyables peines d'En-

fer, en fut si espouuanté, qu'il luy demanda sur le champ permission de se retirer chez nous, avec nos petits Pensionnaires, afin d'estre esloigné des occasions d'offenser Dieu. Sa mere luy respondit que les petits François dans le Seminaire le battoient et le maltraitoient, comme n'estant pas de leur nation. Hé bien, repartit-il, que i'aïlle donc demeurer chez Hari Ouauagui ; c'est le nom que les Hurons donnent à Monseigneur l'Euesque de Petrée. Il fit tant d'instance, qu'il fallut l'y mener ; et là il receut assurance de la part de Monseigneur l'Euesque, que quand il seroit grand il y seroit admis, si Dieu luy continuoit ce bon desir. Voilà les fruits de la bonne education que les parens donnent à leurs enfans lors qu'ils leur inspirent la deuotion avec le lait.

A ce propos, ie me souuiens de la pratique d'une bonne Huronne quand elle allaitoit son enfant : car elle adressoit d'ordinaire cette priere à l'enfant Iesus : Ah ! Seigneur, que ie me fusse estimée heureuse, si pendant vostre enfance la Sainte Vierge m'eust permis de vous donner à tetter quelques gouttes de mon lait ; mais puisque ie n'ay pas eu le bonheur de me trouuer pour lors au monde, et de vous rendre en propre personne ce petit seruire, ie vous le veux rendre au moins en la personne de mon fils ; puis que vous avez dit que ce qu'on feroit au moindre des vostres, vous le reputeriez pour fait à vous-mesme. Ainsi en vsoit-elle toutes les fois qu'elle approchoit son enfant de son sein, avec une tendresse et une familiarité avec nostre Seigneur tout-à-fait aimable. Une seule chose l'inquietoit dans cette deuotion, sçauoir qu'elle s'estimoit trop vile et trop miserable, pour en user avec tant de priuauté ; et il fallut fortifier son humilité, pour la faire continuer dans cette innocente pratique.

La bonne Heleine qui eut, l'an passé, ses enfans enleuez à Montreal par les Iroquois, desquels elle receut tant de coups de haché, qu'ils la laisserent pour morte, ayant eu un œil creué et une

grande deformité qui luy en est restée au visage, ne laisse pas de se trouuer dans toutes les assemblées de deuotion, et elle offre à Nostre Seigneur, tous les matins, autant de nouvelles confusions qu'on iette sur elle d'œillades pendant le iour. Elle ne se plaint pas d'estre si defigurée, mais de ce que ses pauvres enfans sont en si grand danger de se damner parmy les Iroquois ; et c'est vniquement pour pleurer ce malheur, qu'elle souhaiterait l'usage de ses deux yeux. Souuent elle adresse à la Sainte Vierge, cette douce priere : Sainte Vierge, ayez pitié de moy ; il n'y a que vous qui auez bien conceu par vostre propre experience, la douleur que ressent une mere de la perte de ses enfans ; assistez-moy donc, s'il vous plaist, selon mes besoins, que vous connoissez bien mieux que moy-mesme.

La pieté ne donne pas seulement de la tendresse aux femmes, mais aussi de la constance aux hommes Hurons : comme il parut en un bon Chrestien, depuis quelque temps conuert d'une vie un peu trop licencieuse, à un estat de deuotion qui ne le cede point à la ferueur des Religieux les plus exercez en la vertu de patience. Cét homme, ayant quelque mal à la main, voulut y appliquer un de leurs remedes ordinaires, se scarifiant à coups de couteau, et se faisant diuerses incisions, mais si peu adroitement, qu'il se coupa des nerfs et des veines ; ce qui luy a fait pourrir presque toute la main, de sorte que pour se deliurer et de la puanteur de cette pourriture et de la douleur qu'il ressentoit, il se resolut de se couper luy-mesme plusieurs doigts de cette main avec une constance admirable et vraiment Chrestienne : car pendant toute cette rigoureuse operation, et tout le temps en suite qu'elle luy causoit de cruelles douleurs, iamais on ne luy a ouy dire une parole d'impatience, mais il s'entretenoit tousiours amiablement avec Nostre Seigneur. Ah ! grand Dieu, disoit-il, qu'est-ce que ie souffre maintenant, au prix de ce que j'auois mérité de souffrir en Enfer, si vous ne m'en eussiez preserué lorsque ie l'ay

merité par mes peschez. Ah mon Dieu ! il me semble que si l'on comprenoit bien la consolation qu'apporte la foy par l'espérance du Paradis, dans nos plus cuisantes douleurs, il ne faudroit point d'autre chose pour conclure, que tout ce qu'on nous enseigne est vray. Il repete souuent ces prieres chez luy. Mais c'est vn plaisir de le voir et de l'entendre quand il croit estre seul dans nostre Chapelle : car c'est pour lors qu'il respand son cœur avec ses larmes deuant le Saint Sacrement. Il faut que la grace ayt vn grand empire, pour obtenir cela des cœurs de ces pauvres Sauvages, qui sont nez et eleuez dans la Barbarie.

Il est bon d'adiouster icy ce que les Meres Ursulines de Quebec nous ont donné par escrit, touchant vne bonne Algonquine qui a demeuré pendant vn temps assez notable chez elles : voicy ce qu'elles en disent.

Entre les Seminaristes que nous auons eûs cette année dans nostre Seminaire, il y a eu vne bonne veue assez aagée, nommée Geneuieue Algonquine, Nepisirienne de nation, laquelle scachant bien que nous n'en receuions point de son aage, nous fit prier par le Pere qui gouuerne les Sauvages, de ne pas laisser de luy faire cette charité. Depuis vingt-trois ans que nous sommes dans ce pays, ie n'ay point veu de Sauvages aussi feruents que cette bonne femme : elle nous suiuoit tout le iour aux obseruances du Chœur, où elle recitoit des Chapelets à diuerses intentions, et entr'autres pour le salut des Algonquins ; lors qu'elle en auoit dit plusieurs, elle faisoit des Oraisons iaculatoires sur son Chapelet, et ne se lassoit point de prier Dieu, non plus que d'estre instruite sur les mysteres de nostre sainte Foy. Elle nous racontoit souuent ses auentures ; entre autres vne fois : l'ay fort experimenté, disoit-elle, le secours de Dieu, dans la ferme creance que i'ay en luy ; il m'a gardée par tout. Retournant de nostre pays pour venir en ces cartiers, nous fismes rencontre des Iroquois ; ie me iettay contre terre. Ouaboukima, mon frere, auoit vne grande frayeur,

nostre troupe fuyoit çà et là dans les bois ; ie disois à mon frere : Prends courage, sois ferme, croys fortement en celuy qui a tout fait, il nous sauuera et gardera de nos ennemis. Sans cesse, disoit-elle, ie l'exhortois, pendant que les balles des fusils siffoient de tous costez à l'entour de nous ; et Dieu nous protegea si fortement en cette rencontre, que pas vn de nous ne fut blessé, ny apperceu de l'ennemy, que nous voyions tout auprez de nous.

Son mary estant mort en son pays, qui est à plus de cinq cens lieues d'icy, il n'y auoit pour lors point de Pere pour l'aider à bien mourir, ny pour luy administrer les Sacraments ; cette bonne femme en auoit le cœur outré de douleur. Neantmoins, comme elle est fort eloquente, dans la crainte qu'elle auoit que cet homme ne fust pas en bon estat, elle l'exhorta puissamment, luy faisant sans cesse produire des Actes de Contrition, de sorte que par ses feruentes admonitions, il mourut en bon Chretien. Elle est inconsolable, lors qu'elle pense à ses enfans qui sont tous morts, et quelques-vns sans estre baptisez. Vn seul qui luy estoit resté, mourut aagé de neuf à dix ans, et parce qu'elle le vit vn iour parler à vn longleur, elle pense qu'il peut estre damné pour ce pesché. Quoy qu'il y ait assez longtemps qu'elle a fait ces pertes, elle fait encore des lamentations sur ce suiet, et des aumosnes, afin qu'il plaise à Dieu de luy faire misericorde. Lors qu'elle vint en nostre Seminaire, elle nous fit present d'un Castor qui auoit seruy de robe à ce cher fils defunct, afin que nous priassions Dieu pour luy.

Cette bonne femme admiroit toutes nos fonctions Religieuses, et en nous considerant, elle disoit à Dieu : Conseruez ces bonnes filles, depuis le matin iusques au soir ; elles songent tousiours à vous, elles ne font autre chose que de vous seruir. Lors qu'elle rencontroit quelque instrument de mortification, elle vouloit en vser ; quelquefois elle en a vsé, sur tout d'une ceinture de pointes de fer, dont la douleur est plus sensible ; mais nous ne luy

laissions pas faire tout ce qu'elle eust bien désiré.

Le jour du Vendredy Saint elle fut puissamment touchée sur la consideration de la Passion de Nostre Seigneur ; pendant nos Tenebres, elle fondeoit en larmes que causoit l'impression que Dieu luy donnoit de l'amour qu'il auoit porté aux hommes, en endurant de si extremes souffrances. Estant reuenue à soy : ie ne sçay où i'en suis, dit-elle, ie n'ay iamais expérimenté chose pareille. Le Diable ne me voudroit-il point tromper ?

Elle voit fort clair dans son interieur. Vn iour qu'elle estoit fort pensive, on luy demanda quel suiet occupoit son esprit. Le considere que ie suis bien mechante, il me semble que ie fais ce que ie puis pour ne point offenser celuy qui a tout fait, et cependant ie me vois toute remplie de pechez. Vn de ces iours passez, vn homme m'auoit desrobé vne robe de Castor en ma presence, sous pretexte de me la garder. Le courus après luy ; ie n'estois pas neantmoins en colere contre luy, ie ne luy voulois point de mal ; cependant ie sento en moy vne malice qui me vouloit tromper.

Elle consideroit nos ceremonies de Chœur, il les luy falloit expliquer ; elle disoit que nous imitions les Anges et les Saints qui sont dans le Ciel. Lors que Monseigneur l'Euesque administra le Sacrement de Confirmation, le Caresme dernier en nostre Eglise, elle vit qu'on instruisoit plusieurs de nos Pensionnaires pour les disposer à la recevoir. Elle se douta que c'estoit quelque chose de saint et de grande importance ; elle alloit par la maison, cherchant qui luy diroit ce que c'estoit. Helas ! disoit-elle, c'est quelque chose de saint, et on ne m'instruit point, on le dit aux enfans. Estant donc instruite, elle estoit rauie, sur tout de ce qu'elle seroit, par la reception de ce Sacrement, plus forte contre les tentations du Demon, et plus ferme et courageuse en la foy, et qu'elle en porteroit les marques dans le Ciel, comme celuy du S. Baptisme. De qu'elle l'eut receu, elle demanda congé d'aller à Sillery pour raconter son bon-

heur à ses parens et amis Sauvages ; elle les prescha avec tant de ferueur, qu'ils l'admiroient, et adoroient la grandeur de Dieu dans les hauts sentimens de cette femme, qui en estoit remplie. Elle nous quitta pour aller aux Trois-Riuieres, chercher des femmes de sa nation, pour les empescher de se ietter dans vne occasion, qui les eust pu escarter des pratiques Chrestiennes.

CHAPITRE VI.

Des Eglises captiues chez les Iroquois.

Ce sont les plus desolées de toutes nos Eglises, mais elles ne sont pas moins agreables à Dieu, qui se voit honoré dans le centre de la Barbarie, et en mesme temps par des François, par des Hurons et par des Iroquois. Il y a des François mutilez, qui leuent au Ciel les mains sans doigts ; il y a des Hurons esclaves, qui, dans leur captiuité, se donnent la liberté de prescher Iesus-Christ à leurs bourreaux ; et comme il y a des Iroquois persecuteurs, il y a aussi des Iroquois Predicateurs. L'vn de ceux-ci est vn nommé Garakontié, nostre ancien hoste, lors que nous estions en leur pays ; homme des plus considerables d'Onnontaté, et bon amy des François, autant qu'on en peut iuger par les effets. Dieu a voulu souuent se seruir de luy pour sa gloire : car outre tant de patures François qu'il a tirez des mains et des feux des Iroquois Agniehronnons, dont il nous a ramenés les vns, et conserué chez soy les autres comme ses enfans, il a maintenu par son autorité la Chapelle que nous auons dressée dans leur bourg. C'est là où il fait assembler tous les François captifs, et les fait prier Dieu ; et pour ioindre la charité corporelle avec la spirituelle, il leur fait festin à la fin des prieres, pour encourager leur deuotion, et soulager en mesme temps leur misere. Ce charitable Barbare a fait encore plus :

dressant au milieu de son Bourg vne maison à la Françoisé, pour y loger les Missionnaires qu'il attend ; et mesme pour haster leur arrivée, il a pensé perdre la vie, et tomber luy-mesme en la captiuité des Algonquins, lors qu'il traualloit à deliurer nos François de la captiuité des Iroquois, comme nous le declarerons au Chapitre septiesme.

Il n'est pas le seul Iroquois dans ce Bourg d'Onnontaté qui fauorise la Foy : il y en a plusieurs qui inuitent ces François captifs à leurs festins, afin de les obliger à la fin du banquet, de prier Dieu pour eux, ne demandant et ne pouuant esperer autre chose de ces pauvres miserables, que l'assistance de leurs prieres, dont ils font grand estat, tout Iroquois qu'ils sont, paroissans ainsi n'estre pas bien esloignez du Royaume de Dieu.

Les femmes de ce Bourg font encore plus : car elles n'ont pas sitost mis au monde leurs enfans, qu'elles les apportent au plus ancien des François pour les baptiser, luy faisant de grands remerciemens, quand il confere ce Sacrement à ces petits predestinez. Nous te remercions, luy disent-elles, de ce que tu as mis nos enfans dans le chemin du Ciel où ils seront à iamais bienheureux, s'ils viennent à mourir auant qu'ils soient grands. Ne sont-ce pas là des secrets admirables de la Prouidence, qui inspire ce desir si ardent à ces meres, qui pensoient nous faire grand plaisir quand nous estions parmy eux, de nous les laisser baptiser, et qui mesme craignoient quelquefois le Baptisme, comme la mort de leurs enfans ; de sorte que nous estions alors obligez de les regenerer de ces eaux sacrées à leur insceu, pour ne pas laisser perdre tant d'enfans, dont les deux tiers du moins meurent auant l'usage de raison.

C'est donc au plus vieil des François qu'elles s'adressent, lequel leur tient lieu de pasteur à l'égard des Iroquois et des François : car il se donne l'autorité sur ceux-cy de les reprendre aigrement, s'ils manquent tant soit peu au deuoir de Chrestien ; il ne faut qu'un

geste ou vne parole trop libre, pour meriter vne verte reprimande. Aussi a-t-il la consolation de voir dans cette captiuité des Ioseph, lesquels non seulement fuyent leurs maistresses impudiques, mais qui ne leur espargnent pas les coups, quoy qu'il leur en doie couster, peut-estre des doigts coupez, ou la teste fendue par vn coup de hache, qui se decharge bien aisément sur les captifs refractaires, comme nous l'auons veu bien des fois deuant nos yeux : car parmy les Iroquois, la vie d'un Captif n'est pas plus prisée que celle d'un chien, et il ne leur faut qu'une legere desobeysance pour meriter vn coup de hache.

Pour les Hurons qui sont dans la captiuité, ils sont aussi dans les mesmes dangers, et quelques-vns d'entr'eux ne laissent pas de conseruer leur foy parmy tant d'orages. Il y a dans Agnié quelques Matrones Huronnes, qui font des Eglises volantes et cachées, et qui s'assemblent ou dans l'espaisseur des Forests, ou dans quelques Cabanes à l'escart, pour y reciter ce qu'elles scauent de prieres. Vne d'entre elles, vn soir qu'elle faisoit les prieres tout haut, les autres la suiuant ou repetant après elle, il se trouua ie ne sçay quelle personne qui se mit à en railler, ce qui scandalisa tellement cette bonne Chrestienne et l'affligea si fort, qu'elle en tomba malade, tant fut grand le déplaisir qu'elle conceut de l'affront fait à la Foy. Ainsi nos bois cachent des vertus solides, et il se trouue sous nos escorces des ames genereuses et des Sauuages zelez, qui montrent que nous pouons auoir, et que nous auons desia des Barbares Docteurs, Confesseurs et Martyrs. Nous verrons dans le Chapitre suiuant quelques autres traits de la pieté de ces pauvres Eglises captiues.

Mais auant que d'y venir, il ne sera pas hors de propos de raconter icy la conuersion et la mort d'un Iroquois de Sonnontouan ; il y a des circonstances qui nous font benir et adorer la Prouidence toute aimable de Dieu sur ses esleus.

Cét homme, ayant esté pris par nos Algonquins dans la defaite des Ambas-

sadeurs Iroquois, ainsi qu'il sera déclaré au Chapitre septiesme, tomba malade à Montreal, où pour lors il n'y auoit qu'un de nos Peres qui s'y preparoit pour se jeter parmy les Outaouäks qu'on attendoit, et aller avec eux succeder au feu Pere Menard dans ses travaux Apostoliques, et continuer ces Missions, escartées d'icy de quatre à cinq cents lieues. C'estoit le Pere Claude Alloüez, bien versé dans la langue Algonquine, mais peu dans la Huronne, à laquelle il ne s'estoit appliqué que quelques mois ; aussi alloit-il pour travailler dans les Eglises Algonquines ; mais Dieu luy fit tomber entre les mains cét Iroquois dont nous parlons, pour le mettre dans le Ciel par des voyes bien extraordinaires. Voicy ce que le Pere en escrit de Montreal, du 20 Aoust 1664.

Nos Outaouaks ne paroissent pas encore : j'ay commencé la Mission par un Iroquois ; c'est le Sonontoüehronnon pris en guerre ce Printemps dernier, et enuoyé icy pour s'en retourner en son pays, nommé Sachiendouan, que nous enterrasmes hier.

Estant tombé dangereusement malade, il donna bien de l'exercice à la charité de nos bonnes Hospitalieres d'icy, chez lesquelles il fut receu et pansé avec des soins dignes du zele de ces bonnes filles. C'estoit un homme irrité de l'affront qu'il pensoit auoir receu de ce qu'on l'auoit fait prisonnier lors qu'il venoit en ambassade ; d'une humeur altiere, en un mot un Iroquois qui ne payoit que par des dedains toutes les tendresses qu'on luy tesmoignoît. Le chagrin s'augmentoît avec son mal, et la douleur iointe à la crainte de mourir le rendoit presque insupportable.

Quand on me vint aduertir qu'il estoit temps de le disposer, et qu'il estoit pour en mourir, ie fus bien surpris : car ie ne parlois pas cette langue Iroquoise, ne sçachant que bien peu de la Huronne, qui a quelque affinité avec celle-là.

Neantmoins dans cette extremité ie l'allay voir, et luy parlant Huron, ie m'apperceuy qu'il m'entendoit un peu, et me respondoit à propos ; iusqu'à ce que luy parlant de Dieu et du Paradis,

il me dit qu'il ne m'entendoit pas. Ie iugeay aisément qu'il auoit auersion de la Foy ; en effet, les iours suiuañts, lors que ie luy en parlois, il se mettoit en colere, me sifflait, et me disoit des choses que ie n'entendois pas ; quelquefois il se cachait sous sa couuerture pour ne me pas ouyr ; il me donna mesme un coup de poing à la teste pour me repousser ; s'il m'eust fait mal, ie m'en fusse estimé heureux. Cela me fit pourtant beaucoup esperer, et me donna la pensée de prier pour luy Saint Ignace, dont la feste approchoit : car outre que ie ne sçauois presque rien dire en Huron, les François qui eussent pu me seruir de truchement, disoient n'entendre pas bien le langage de ce Sauvage, qui d'ailleurs ne parloit pas distinctement, et estoit tousiours à se plaindre et de tres-mauuaise humeur. La veille de la feste de Saint Ignace, ie me sentis fortement poussé de dire la Messe pour luy, bien que ie fusse obligé par une consideration pressante de la dire pour un defunt. Les Meres Hospitalieres firent aussi des prieres particulieres pour luy ! Le matin donc de la feste du Saint à l'honneur duquel ie vais raconter cecy, estant allé voir mon malade à mon ordinaire, ie le trouuay doux comme un agneau, il m'escouta paisiblement, répondit plusieurs fois qu'il m'entendoit bien, et apres auoir donné des marques d'approbation ordinaires aux Sauuages, il dit avec douceur plusieurs choses que ie n'entendois pas ; au soir du mesme iour, luy ayant dit que ie le viendrois instruire tous les iours : Voilà qui va bien, dit-il en Huron, ie t'en remercie ; voilà qui va bien. L'ayant instruit pendant quelques iours, et voyant qu'il s'affoiblissoit beaucoup nous songeasmes à le baptiser, mais nous ne sçauions comment luy en ouurir le discours, veu la creance ancienne qu'il auoit que le Baptisme faisoit mourir.

Nous nous seruismes d'un Iroquois Onnontagheonnon arriué icy peu de iours auparauant, sans doute par un coup de Prouidence particuliere pour persuader à nostre malade de se faire

baptiser, comme il fit en l'asseyant que la priere ne fait pas mourir, et qu'elle sert mesme quelquefois pour donner la vie ; en sorte que dés lors il me demanda le Baptesme, et pressa tant que ie commençay à luy faire faire les Actes de Foy des trois personnes Diuines, et autres mysteres necessaires à croire, les Actes d'Attrition et autres, vn assez longtems ; et craignant qu'il ne demandast le Baptesme pour prolonger sa vie, ainsi que l'Onnontagheron sembloit luy auoir fait esperer, ie luy dis plusieurs fois que le Baptesme le feroit viure à iamais au Ciel, où il ne mourroit plus. Je dis tout cela en Huron, et le malade en mesme temps en son Sauuage, mais avec tant d'affection et d'ardeur, que reconnaissant le secours de Saint Ignace, on me dit qu'il ne luy falloit point d'autre nom que ce-luy-là, et qu'il luy estoit bien deu ; ainsi ie le baptisay, et luy donnay le nom d'Ignace le sixiesme iour de son Octaue.

Depuis ce temps, il ne vescu que trois iours, témoignant vne patience et vn repos d'esprit extraordinaire dans l'ardeur de la fièvre et le grand mal de poulmon qu'il souffroit, se disposant à vne bonne mort par des actes de vertu qu'il faisoit volontiers et tres-souuent : il sembloit deuoir mourir le iour mesme de l'Octaue de son Patron, mais il luy obtint encor le lendemain pour se mieux disposer à la mort. En effet, tout le iour fut employé à cela ; ie demeuray à l'hospital pour luy suggerer les prieres et pensées propres, qu'il entendoit et redisoit en son cœur avec beaucoup de deuotion, ne pouuant prononcer que quelques syllabes. Enfin sur le soir, lors qu'on luy faisoit les recommandations de l'ame, et moy luy suggerant les actes de vertu propres à vn Moribond, il rendit son ame à Dieu, en remuant tousiours les leures pour redire les prieres, et remplit d'vne sainte ioye plusieurs personnes qui auoient accouru pour le voir mourir, et qui ne pouuoient assez admirer la bonté de Dieu, et le secours tout visible de Saint Ignace enuers vn homme, qui, après auoir vescu

enuiron soixante ans dans la cruauté et l'infidelité Sauvage, passoit les trois derniers iours de sa vie en bon Chrestien, et gaignoit le Paradis par vne si belle mort.

CHAPITRE VII.

La prise de deux François par les Iroquois, et leurs auentures.

La cruauté avec laquelle les Iroquois d'en bas traitent les prisonniers qu'ils font sur nous, est si horrible, que toute la Nouvelle France ne donnera iamais assez de benedictions à nostre incomparable Monarque, qui entreprend de desliurer ses Suiets François, Algonquins et Hurons, de ces barbares ennemis. Ils ont tué cette année, dans nos champs, diuers François, quisont moins à plaindre que ceux qu'ils ont menez en captiuité, sur tout que deux pauvres filles : l'vne a esté enleuée par eux à l'Isle d'Orleans, et l'autre, aagée de douze ans, a esté prise aux Trois-Riuieres. Nous ne sçauons pas encore les cruantez qu'ils ont exercées sur ces dernieres prises ; nous n'en iugerons que trop par celles avec lesquelles ils ont tourmenté deux François, dont nous parlerons en ce Chapitre.

Ce fut l'Automne de l'année mil six cent soixante-et-trois, que deux soldats de la garnison des Trois-Riuieres estant à la chasse aux Isles de Richelieu, tomberent en vne embuscade que les Iroquois Agniehronnons leur auoient dressée, et furent bientost pris, liez et garotez à l'ordinaire des Captifs. Dans l'attaque, l'vn des deux fut blessé d'vne balle, qui après l'auoir percé tout au trauers du corps, s'estait arrestée à la surface du costé opposé à celui par où elle estoit entrée. Les Iroquois, qui font gloire de mener des prisonniers en vie et pleins de force, pour soustenir l'effort des tourmens ausquels ils les destinent, se firent Medecins à l'endroit de ce

blessé ; et par vne cruelle misericorde, le panserent et le saignerent avec vne industrie trop charitable pour luy. Ils sondent la playe tout au trauers du corps, et trouuant le lieu où la balle s'estoit arrestée, ils y font vne incision, et la tirent avec vne adresse admirable. Après cette heureuse operation, on ne peut croire les peines et les soins qu'ils prennent de ce pauvre malade : les vns nettoient la playe, et y font des infusions d'eau de racines ou cuites ou machées, qui est vn remede tres-souuerain parmy eux ; d'autres la bandent, et s'y prennent si delicatement, qu'ils semblent auoir peur de luy faire le moindre mal du monde ; les autres luy preparoient ses repas avec toutes les charitez qu'on pourroit souhaiter dans tous les Hospitiaux ; quelques-uns le supportoient sous les essayes en marchant ; les autres l'encourageoient avec des paroles amiables et pleines de tendresse. Courage, mon frere, luy disoient-ils, nous voicy bientost rendus ; ton mal va de mieux en mieux, tu vois bien que nous n'epargnons rien pour te rendre la santé ; prends donc courage, et ne nous fais pas affront à l'entrée de nostre Bourg. Ils vouloient luy dire que le mal dont ils le guerissoient, n'estoit que pour le preparer à de plus grands maux qui l'attendoient à leur arriuée dans le pays. De fait, d'abord qu'on les aperceut, tout le monde vient au-deuant d'eux, avec des verges et des bastons à la main, et s'estant tous disposez en haye des deux costez du chemin, on fit passer par le milieu nos deux François tout nuds, sur qui l'on deschargea tant de bastonnades à mesure qu'ils auancoient, chacun voulant donner son coup, qu'ils tomberent pasmez à l'entrée du Bourg. Voilà à quoy aboutissoient tous les soins qu'ils prenoient en chemin de ce pauvre malade, de peur que s'il fust mort, il eust priué tout ce peuple barbare du contentement qu'il prend dans ces cruelles executions.

Pendant que nos deux François estoient en ce pitoyable estat, voicy vn Huron qui s'approche d'eux pour les consoler : c'estoit vn de nos bons Chrestiens de

Kebec, qui fut pris par les mesmes Iroquois les années dernieres, et ayant esté traité avec les mesmes rigueurs, scauoit bien quelle consolation il leur falloit donner. Courage, mes freres, leur dit-il, priez bien Dieu en ce peu de temps qui vous reste de vie ; demain vous irez au Ciel, car on a pris la resolution de vous brusler à la pointe du iour ; vous serez bientost quittes des maux qu'on vous fera souffrir, mais la recompense que vous en donnera le maistre de nos vies, ne finira iamais ; souuenez-vous de moy quand vous serez au Ciel. On ne peut croire combien cette petite exhortation les anima, ny quelle ioye ils eurent dans l'ame, de voir au milieu d'une si effroyable Barbarie, vn si bon Chrestien, dont toutes les paroles leur sembloient estre comme des traits embrasez, qui brusloient leurs cœurs avec bien plus d'ardeur que n'en auoient les feux qu'on preparoit à leurs corps.

La pointe du iour estant venuë, ils se dispoient à ce cruel supplice et s'estonnerent qu'on retardast le commencement de l'execution : ils ne scauoient pas que Dieu trauailloit pour eux, et qu'en mesme temps qu'ils s'offroient à luy en holocauste, il les en deslieroit. C'estoit par le moyen d'un Ambassadeur nouvellement venu d'Onnontaté, qui demande aux Anciens que les deux Captifs luy soient deliurez, pour aider à l'accommodement qu'on proiettoit de faire avec les François. Voilà donc nos deux victimes qu'on appelle : ils tremblent à chaque mot qu'on leur dit ; on les deslie, ils croient que c'est pour les faire monter sur l'eschafaud ; on leur prononce sentence, non de mort, mais de vie, et on les met entre les mains d'un Onnontaeronnon, qui prend le soin de les mener en seureté à Onnontaté, pour là ioindre les autres François Captifs, et estre tout prests à s'embarquer quand on les voudra remener à Montreal. Toutes ces choses leur paroissent si surprenantes qu'ils ont peine à les croire ; neantmoins, se voyant veritablement delivrez, ils remercient le ciel d'une faueur si signalée. Ils

n'estoient pas pourtant encor en assurance : car vn certain Iroquois, ayant desia deuoré des yeux cette proye, et fasché de ce qu'elle luy auoit esté enleuée, prend resolution d'assouuir son enuie par la mort d'vn des deux Captifs. Il le poursuit la hache à la main ; personne ne s'opposa à cet insolent, ny anciens, ny Capitaines ; il n'y eut qu'une bonne Huronne Chrestienne, qui, toute captiue qu'elle estoit, et par consequent suiette à auoir la teste cassée, si elle eust esté descouuerte, ne laissa pas de retirer en sa Cabane ce pauvre François, le cacha sous des escorces trois iours durant, iusques à ce qu'on eust donné moyen aux François de s'éuader avec leur guide, à l'inseu de ce furieux.

Les voilà donc en chemin, bien ioyeux, quoy que tout moulus de coups, et tout chargez de playes ; il marchent paisiblement dans ces grandes forests, et commencent à respirer ; que voicy vn autre accident qui les iette dans des nouveaux dangers, et dans de plus grandes craintes que jamais. Leur guide se voyant seul, au milieu du bois avec deux François, se laisse prendre à vne terreur panique. Il se persuade qu'il n'est pas en assurance avec eux, et qu'ils pourroient bien attenter sur sa vie. Sur cette imaginaire apprehension, vne nuit que les François dormoient, il se leue, et comme s'il eust esté luy-mesme le Captif de ses Captifs, il s'enfuit d'eux et les laisse bien estonnez, quand à leur reueil, ils se trouuent seuls : car de quel costé tourneront-ils, ne sçachant pas mesme en quel endroit ils sont ? quelle route prendront-ils, dans vn bois, où il n'y en a point ? S'ils suivent les pistes de leur fugitif, ils arriueront à Onneyout, qui est la plus cruelle des nations Iroquoises, et la plus enragée contre les François. Comment passeront-ils les nuits sans feu, n'ayans pas de quoy en faire ? et neantmoins c'estoit dans le mois de Nouembre, saison tresfroide pour des hommes presque tout nuds, comme ils estoient. Mais de quoy viuront-ils, n'ayant pas d'armes pour tuer les bestes qu'on rencontre ? Dans ces extremitez, leur recours ordinaire

est à la Sainte Vierge, qui a tousiours paru la protectrice tres-particuliere des pauvres Captifs François ; ils la coniuient d'acheuer en leur personne ce qu'elle a si bien commencé. Après leur priere, ils apperceurent que leur guide, en fuyant, auoit oublié vn petit sachel de farine de bled-d'Inde. Ils en detremperent vn peu avec de l'eau le soir et le matin, et n'auoient que cela pour se sustenter. Après auoir marché trois iours, avec des peines incroyables, ils se virent aux portes du village d'Onneyout ; mais quoy, auroient-ils le courage de se liurer eux-mesmes entre les mains des plus cruels bourreaux des François ? Ils s'adressent encore à la Sainte Vierge, laquelle les inspira de se ietter comme à la desrobée, dans vne Cabane delaissée qui se trouuoit toute seule hors du village, afin de s'y tenir cachez, et de s'y resoudre avec plus de loisir à ce qu'ils auoient à faire. Ils y entrent donc, et sont bien surpris d'y trouuer vne femme, qui, au lieu de s'ecrier à la veuë de ces fugitifs et de les aller declarer, les inuite d'entrer, leur fait vn bon visage, et mesme leur parle bon François. Nos deux pelerins ne doutoient point que ce ne fust vn Ange tutelaire qui leur fust enuoyé par leur sainte liberatrice, entendant parler leur langue par vne femme Sauvage, et receuant d'elle des charitez qui meritoient de l'admiration parmy les plus feruens Chrestiens ; car elle se mit à les caresser, leur preparant du feu, leur presentant à manger, nettoyant le pus de leurs playes, sans auoir de l'horreur de la puanteur qui sortoit de ces vlcères mal pansez ; elle alloit mesme chercher des racines medecinales, et en fit des appareils, qu'elle leur appliquoit à tous les endroits du corps où la pourriture paroissoit la plus dangereuse ; nettoyoit les autres avec vne charité nonpareille, n'obmettant rien de tout ce que pourroit faire vn sçauant et charitable Chirurgien.

Elle faisoit de vray l'office d'vn Ange, et ils l'auroient cru, si elle ne se fust decouuerte à eux. Je suis, leur dit-elle, la pauvre Marguerite Haouenhontona,

bien connuë des Robes noires, de qui j'ay receu le Baptesme, et des saintes filles les Meres Vrsulines de Quebec, chez lesquelles j'ay esté esleuëe, et en ay receu de si bonnes instructions, que nonobstant ma malheureuse captiuité, ie pense que ie ne quitteray iamais la Foy qu'elles m'ont inspirée avec le lait et avec l'éducation de plusieurs années. C'est bien la raison que ie vous rend vne partie de tant de charitez, dont elles m'ont comblée, comme i'estois avec elles. Elles m'ont appris à parler François ; n'est-il pas raisonnable que ie vous console maintenant vous parlant de cette mesme langue, et que j'aye pour vous de la bonté, comme elles en ont vsé en mon endroit ? Ce peu que ie fais pour vous n'est rien, en comparaison de ce qu'elles ont fait pour moy. Ainsi cette bonne Chrestienne entretenoit doucement ses hostes de tous les seruices que ces bonnes Religieuses luy auoient rendus, parcourant les plus petites choses, et leur adioustant, les voyant si vicereux, qu'elle s'employoit de grand cœur à les panser à l'exemple des autres saintes filles qu'elle auoit veuës seruir aux malades avec tant de charité. Elle entendoit par là les Religieuses Hospitalieres.

Pendant tous ces bons discours, par lesquels elle taschoit de les resiouyr du mieux qu'elle pouuoit, les nouuelles se portent dans Onneiout, que deux François sont entrez dans la Cabane de dehors, qu'on les a veus sur le soir aller de ce costé-là. Les anciens s'assemblent pour deliberer de cette affaire ; on parle de leur venir au plus tost casser la teste, et les faire entrer comme prisonniers dans le Village, c'est-à-dire avec la gresle des bastonnades, leur arracher les ongles, leur couper les doigts, et les brusler comme les autres Captifs. Eux cependant iouyssoient paisiblement des doux entretiens de leur hostesse, et faisoient avec elles des deuotes prieres, pour se disposer à prendre vn peu de repos, pendant la nuit, après tant de fatigues et de souffrances ; mais voilà qu'un grand bruit se fait entendre à la porte de la Cabane. C'estoient ceux

qui estoient enuoyez de la part des Anciens, pour se saisir de leurs personnes. Quel renuersement de fortune ! ô que ces ioyes et ces douceurs furent courtes ! à peine leurs playes estoient-elles bandées, qu'il fallut se preparer à en receuoir de nouuelles. Mais la protection de la Sainte Vierge sur ces miserables auoit trop bien commencé pour ne pas poursuivre iusques au bout. En effet, contre toutes les loix et toutes les coutumes de ces Barbares, le Conseil des Anciens auoit ordonné qu'on ne leur feroit aucun mal, et qu'ils seroient menez en toute seureté au lieu où ils vouloient aller. La chose fut faite comme ils l'auoient concluë. On les fait entrer paisiblement dans le Bourg où iamais on n'auoit veu entrer des François Captifs, qu'avec des huées horribles et des coups de baston innombrables ; et parce qu'ils estoient si espuisez qu'ils n'auoient pas assez de force pour poursuivre leur chemin, Dieu suscita vne Matrone Iroquoise, qui demanda qu'ils fussent logez chez elle, et qui prit en suite le soin de les courir, les panser, et les nourrir abondamment pendant cinq iours ; au bout desquels, après bien des caresses, elle leur fournit des prouisions necessaires pour le reste du voyage, et fut par ciuilité les conduire bien loing hors du Bourg.

Ils poursuivirent donc leur chemin, et se rendirent enfin à Onnontaté où ils trouuerent plusieurs François, tirez comme eux des mains des autres Iroquois, par ce Garakontië qui passe pour le pere et le protecteur des François Captifs, de qui nous auons parlé au Chapitre precedent, et qui fera vne bonne partie du suiuant, où nous apprendrons le reste des auentures de nos deux François.

CHAPITRE VIII.

Celebre Ambassade des Iroquois.

Depuis que la guerre est allumée entre nous et les Iroquois, nous n'auons point encor veu de leur part de plus solem-

nelle Ambassade, que celle qu'ils auoient preparée le Printemps dernier : soit pour le nombre et la qualité des deputez, soit pour la beauté et la multitude des presens.

L'on recherche les causes d'une chose si extraordinaire, et il n'est pas bien aisé d'en toucher la veritable. Ils publient qu'ils veulent réunir toute la terre, et ietter la hache si auant dans le fond des abysmes, qu'elle ne paroisse plus desormais ; qu'ils veulent attacher au Ciel vn Soleil tout nouveau, qui ne soit plus iamais obscurcy d'aucun nuage ; qu'ils veulent applanir toutes les montagnes, et oster tous les saults des riuieres ; en vn mot, qu'ils veulent la paix ; et pour marque de la sincerité de leurs intentions, qu'ils viennent femmes et enfans, et vieillards, se liurer entre les mains des François ; non pas tant pour ostage de leur fidelité, que pour commencer à ne faire plus qu'une Terre, et vne Nation d'eux avec nous.

Toutes ces paroles sont specieuses, mais il y a plus de cinq ans que nous sçauons par nostre propre experience, que l'Iroquois est d'un esprit rusé, adroit, dissimulé et superbe, qui n'en viendra iamais à cette bassesse de nous rechercher les premiers de paix, qu'il n'ayt vn grand dessein en teste, ou qu'il n'y soit poussé pour quelque raison bien pressante.

Les vns estiment que les Agniehronnons, qui est la nation la plus proche de nous, la plus arrogante et la plus cruelle, nous demandent la paix parce qu'ils ne sont plus en estat de faire la guerre, estant reduits à vn tres petit nombre, par la famine, par les maladies et par les pertes qu'ils ont faites depuis deux ou trois ans, de tous les costez où ils ont porté leurs armes. Tout recemment ils ont souffert vne saignée qui les a bien épuisez : car nous apprenons qu'une armée de six cens Iroquois, dont la plupart estoient Agniehronnons, estant allée pour enleuer vne Bourgade de certains Sauvages, qui s'appellent Mahingans, ou les Loups, ceux-cy voyant que cette armée, qui alloit fondre sur eux, mettroit tout à feu et à

sang, s'ils la laissoient approcher de leur Bourgade, se resolurent d'aller au deuant d'elle, pour la prendre à l'im-pourueu. Ils sortent donc au nombre de cent seulement, et apres deux lieues de chemin, ayant ioint l'Ennemy, luy liurerent vn combat, qui dura fort longtemps, avec grande perte de part et d'autre ; neanmoins le nombre l'emportant, les Mahingans furent contraints de se retirer dans leur Bourgade, laissant le Champ de bataille aux Iroquois, qui se trouuans si mal traitez à ce premier abord, ne songeoient plus qu'à la retraite ; mais quand ils virent vn si grand nombre de leurs hommes estendus sur la place, ils se resolurent de se venger de cette perte, quand ils y de-uroient tous perir, et afin de ne pas donner le temps aux Mahingans de se reconnoistre et de se rallier, ils partent dès le soir mesme, et à la pointe du iour donnent l'attaque au Bourg avec grande furie, et des cris horribles, comme s'ils eussent esté desia maistres de la place. La chaleur du combat fut grande de part et d'autre, pendant lequel les Iroquois y perdoient bien du monde, parce qu'ils alloient à l'assaut à descouuert, ce qui les obligea enfin à se retirer, laissant beaucoup de morts à l'entour de la Bourgade Ennemie. Cet échec, avec quelques autres arriuez en mesme temps, les a beaucoup humiliez et reduits bien bas, et l'on croit que c'est là ce qui les a obligez à nous venir demander la paix. D'autres estiment que les Sonnontouachronnons, qui est la nation la plus éloignée de nous, la plus bonace et la plus nombreuse, nous recherchoit de paix, pour pouuoir soustenir la guerre des Andastoguero-nons, Sauvages de la nouvelle Suede, belliqueux et plus capables qu'aucuns autres d'exterminer l'Iroquois. Pour se garantir d'un Ennemy si redoutable, les Sonnontouachronnons demandent que les François s'aillent habituer chez eux, en bon nombre, pour enuironner leurs Bourgs de palissades flanquées, leur fournir des munitions de guerre, qu'ils n'osent presque plus aller chercher chez les Hollandois, à cause des

Mahingans qui en rendent les chemins tres-dangereux. Enfin ils prient qu'on leur envoie des robes noires, pour cultiver vn Bourg entier d'anciens Chrestiens Hurons, et conuertir les autres. Le Pere Simon le Moyne s'estoit desia rendu à Montreal à ce dessein, rauy d'estre destiné de porter pour la sixiesme fois sa teste aux Iroquois, et il y seroit à present, si l'Ambassade eust reussi.

Pour les Onnontaebronns, quelques vns estiment qu'ils veulent la paix, d'autres croient qu'ils en sont fort esloignez ; et l'on peut dire que les vns et les autres ont raison : parce que Garakontié, ce fameux liberateur des Capifs François, a trop fait, pour ne pas vouloir la paix ; d'ailleurs il y a d'autres familles qui sont trop enuieuses, et l'ay sont trop opposées, pour souffrir qu'il ait la gloire d'auoir fait la paix generale avec les François. Rien de cela ne paroist neanmoins ; mais comme les Iroquois sont deliez plus qu'on ne s'imagine, et les vns et les autres peuvent cacher des fourbes sous cette belle apparence, et plus les presens qu'ils veulent faire sont considerables, plus on doit s'en deffier.

Mais sans nous arrester dauantage à examiner les desseins de cette Ambassade, voyons en la succez. Les Onnontaebronns, qui en sont les premiers moteurs, ne voulant pas exposer temerairement les plus notables de tout leur pays, pour s'en assurer comme il faut, nuoyerent dès le mois d'Aoust à Montreal comme des auant-coureurs pour sonder le gué, et sçauoir si les deputez y seroient bien receues. Ils parurent donc au dessus de nos habitations, avec vn pavillon blanc en leur Canot, afin qu'on ne les prist pas pour Ennemis ; sous cet auspice ils débarquent à Montreal, et font quelques presens pour declarer que toutes les nations Iroquoises, excepté celle d'Onneioute, demandoient la paix ; que les Agniebronns mesmes estoient dans ce dessein, confirmant le tout par vne lettre escrite à Monsieur de Mesi nostre Gouverneur, par vn des notables de la nouvelle Hollande, qui

en rendoit bon témoignage. On escouta cette proposition avec ioye, mais toutefois avec deffiance, puisque lors mesme qu'ils nous parloient de paix, ils nous faisoient la guerre dans nos Champs, où se commettoient des meurtres sur nos Laboureurs. Neantmoins pour ne les pas rebuter tout à fait, on les renuoya de Montreal avec des bonnes paroles, et ils partirent avec resolution d'aller haster le départ des Ambassadeurs.

De fait peu de temps après, le Capitaine Garakontié, qui estoit comme l'ame de cette entreprise, se ioint luy-mesme et ceux de sa nation, avec les Sonnotouaebronns ; et fait pour cela vn prodigieux amas de porcelaine, qui est l'or du pays, afin de nous faire les plus beaux presents, qui nous ayent iamais esté faits : il y auoit entr'autres cent colliers, dont quelques-vns auoient plus d'un pied de largeur. Ils s'embarquent au nombre de trente, chargez de ces richesses ; et pour estre encore mieux venus, ils menerent avec eux les deux François dont j'ay parlé au Chapitre precedent, pour commencer leurs presents, par la liberté qu'ils leur donneroient.

Mais il semble que leur malheur les accompagnoit par tout où ils se trouuoient. Car apres quelques iournées de chemin, nos Algonkins qui estoient en guerre de ce costé-là, ayant aperceu les traces de ces Ambassadeurs, leur dresserent vne embuscade au dessous du grand saut, et les ayant attaquez à l'impourueu, les mirent tous en desordre ; les vns sont tuez sur la place, les autres sont faits prisonniers, et les autres prennent la fuyte. Pour les deux François, ils essuyerent la premiere descharge, et eurent bien de la peine à se faire reconnoistre pour François aux Algonkins ; lesquels dans la chaleur du combat, ayant quitté le fusil, pour prendre la hache en main, frappaient à droite et à gauche, sans considerer sur qui les coups tomboient. Ils furent enfin reconnus, et eurent cette douleur de voir que leur liberté cousteroit la vie et la captiuité à leurs liberateurs.

Ainsi le grand dessein de cette Ambassade s'évanouit en fumée ; et au lieu de la paix qu'elle nous apportoit, nous auons sur les bras vne guerre plus cruelle qu'auparauant, puisque les Iroquois cesseroient d'estre Iroquois, s'ils ne faisoient pas tous leurs efforts pour venger la mort de ces Ambassadeurs. Peut-estre dissimuleront-ils pour quelque temps, s'ils se voyent trop affoiblis par leur dernieres pertes ; et en suite s'ils ne sont ou destruits entierement, ou mis en estat de ne plus remuer, tost ou tard, ils en tireront vengeance sur les François, comme ils ont fait sur les Hurons dix ans apres s'estre reconciliez avec eux.

Au reste il est bien difficile de iuger, si cette deffaite nous est ou auantageuse ou desauantageuse. Il y a bien à dire pour et contre. En general nous pouuons assurer que le gros des Iroquois ne nous aime point, et qu'ils hayssent à mort nos Algonkins ; de sorte que quand nous voyons qu'ils pressent si extraordinairement pour faire la paix avec nous, nous ne doutons point qu'ils n'ayent peur des armes victorieuses de nostre triomphant Monarque, et qu'ils ne craignent à ce coup, le dessein qu'il a pris de les exterminer, en ayant eu connoissance partie par la nouvelle Hollande, partie par quelques François Captifs. De sorte que se voians à deux doigts de leur ruine totale, la famine et les maladies l'ayant commencée, les Andastoguehronnons, les Mahingans, les Algonkins et les autres Sauuages l'ayant bien auancée, et le François estant pour l'acheuer, s'il l'entreprend ; sentans donc ainsi les approches de leur malheur, ils font semblant de vouloir la paix, ou mesme la necessité les oblige à la vouloir. Mais c'est pour laisser passer l'orage, et renouveler la guerre plus rude que iamais, apres qu'ils auront échappé ce coup, et qu'ils se seront releuez de l'extremité, où la diuine Prouidence les a reduits. C'est sans doute pour dernier chastiment de tant d'oppositions qu'ils ont faites à la Foy, et pour donner encore cette gloire à nostre grand Roy, d'estendre le

Royaume de Iesus-Christ, en eslargissant le sien, et porter ses armes victorieuses iusques à plus de mille lieues de tres-belles terres, où nos Missionnaires en suite porteront le flambeau de la Foy, et y feront des conquestes pour le Ciel, qui augmenteront les Benedictions que Dieu verse sur celles que nostre Auguste Prince va faire iusqu'aux extremitez du monde.

*Extrait d'une lettre escrite de Quebec,
du 22. Septembre.*

Depuis la Relation envoyée par le Navire qui partit d'icy le 31. d'Aoust, les Ouiouenhronnons sont venus en Ambassade, et sont arriuez à Quebec le 18. Septembre. Le Chef est vn de nos anciens amis, qui estoit l'hoste du Pere René Menard, lors qu'il estoit en Mission parmy les Iroquois. Ils ont parlé par vingt presens, dont six des plus beaux estoient pour les Ecclesiastiques, Monseigneur l'Euesque de Petrée, les Peres de nostre Compagnie, qu'ils demandent avec instance pour les instruire dans la Foy, et pour les Religieuses Hospitalieres et Vrsulines, dont ils esperent les charitez, quand ils seront malades icy, et lors qu'ils y ameneront leurs filles pour y recevoir instruction.

Dix de ces vingt presens, estoient pour les Algonquins leurs anciens Ennemis, avec lesquels ils témoignent vouloir lier vne amitié qui iamais ne se rompra.

Ils parloient pour toutes les Nations Iroquoises, à la reserve d'Onneiout.

Si nous n'auions pas esté souuent trompez par de tels Ambassades, qui ont caché des trahisons funestes sous ces apparences de Paix ; nous pourrions y estre trompez ; mais nos experiences nous font défier de ces Barbares infideles, lors mesme qu'ils se fient plus à nous.

Pour donner plus de iour à ce que

l'on desire sçavoir touchant les Nations Iroquoises, l'on sçaura qu'il y en a cinq, qui sont comme cinq diuers Cantons, liez ensemble contre leurs Ennemis communs.

Les Anniehronnons sont les plus proches de nous, et voisins de la Nouvelle Hollande, d'où ils tirent des armes à feu, de la poudre et du plomb, et avec lesquels ils font tout leur commerce.

Les Onneiochronnons sont encore plus esloignez de deux iournées.

Les Onnontaehronnons sont encore plus esloignez.

Les Ouiouenhronnons sont encore plus outre d'environ trois iournées.

Les Sonnontouëchronnons, qui sont les plus peuplez, et qui ont diuerses

Bourgades, sont les plus esloignez, d'environ trois iournées.

Ils sont tous sur le long du grand Lac des Iroquois appelé Ontario, à 20. et 30 lieuës dans les terres.

Ils sont fixez dans des Bourgades, et cultiuent la terre, où ils sement du bled d'Inde, autrement appelé bled de Turquie. Le bled froment y vient très-bien ; mais ils n'en ont pas l'vsage.

Derriere eux plus vers le midy, ils ont des Sauuages Ennemis, qui depuis peu leur font une rude guerre. La Nation des Loups, les Abnaquiois alliez à la Nouvelle Angleterre, et les Andastochronnons, alliez à la Nouvelle Suede.

Ainsi se voyans attaquez de part et d'autre, ils craignent les armes de la France, et ont sujet de craindre.

Extrait du Priuilege du Roy.

Par Grace et Priuilege du Roy, il est permis à SEBASTIEN CRAMOISY, Imprimeur ordinaire de sa Majesté, Directeur de l'Imprimerie Royale au Chasteau du Louure, ancien Escheuin et ancien Iuge Consul de cette ville de Paris, d'imprimer ou faire imprimer, vn Liure intitulé : *Relation de ce qui s'est passé en la Mission des Peres de la Compagnie de Iesus, aux Pais de la Nouvelle-France, des années 1663. et 1664. Et ce pendant le temps et espace de dix années consecutives ; avec defenses à tous Libraires, Imprimeurs et autres d'imprimer ou faire imprimer le dit Liure, sous pretexte de déguisement ou changement qu'ils y pourroient faire, aux peines portées par le dit Priuilege. Donné à Paris, le 24. Decembre, 1664.*

Signé par le Roy en son Conseil.

MABOVL.



RELATION

DE CE QVI S'EST PASSÉ EN LA NOUVELLE FRANCE

ÈS ANNÉES 1664 ET 1665.

Enuoyée au R. P. JACQUES BORDIER Prouvincial de la Compagnie de Iesvs
en la Prouince de France (*).

MON REVEREND PERE,

Pax Christi,



J'ESCRIS à Vostre Reverence au nom de cette nouvelle Eglise, qui nous a cousté depuis plusieurs années tant de larmes, et tant de sang, pour lui demander instamment des personnes capables de la cultiver, et de l'estendre en ce païs, avec le mesme zele qu'elle a esté commencée. Jamais ni la nécessité ne fut plus grande, de demander ce secours, ni l'occasion plus belle de nous l'accorder, qu'elle est maintenant, puisque le Roy veut bien songer au Canada, et nous envoyer des troupes, pour proteger en mesme temps ses sujets de la Nouvelle France, et ouvrir vn nouveau chemin à l'Evangile. Nos bons Neophytes ne doutent point que Vostre

Reverence, pour seconder les saintes intentions, de sa Majesté, ne donne pareillement des soldats à IESVS CHRIST, afin de joindre les armes spirituelles aux temporelles, et de combattre tout ensemble la fureur et l'infidelité de l'Iroquois : l'vne, par la predication de la Foy Chrestienne ; et l'autre, par la terreur des armes Françoises. Nous sommes d'ailleurs tres-assurez, que comme cette Mission a toujours esté tres-estimée parmy nous, par la grandeur de ses dangers, et de ses peines, plusieurs de nos Peres s'offriront à venir partager nos Croix avec nous, et consommer genereusement le dessein de leur vocation, auprès de ces Barbares. C'est pourquoy nous conjurons Vostre Reverence de ne se pas opposer à leur ferveur, et de faire à cette Eglise naissante, tout le bien qu'elle pourra luy faire dans sa charge, sur tout en vn temps où il semble par ces heureux commencemens, que IESVS CHRIST veut enfin exaucer la voix du sang de ses serviteurs immolez à sa gloire, et qu'il nous livre entre les mains ces Barbares,

(*) D'après l'édition de Sébastien Cramoisy, et Sébast. Mabre-Cramoisy, publiée à Paris en 1666.

déjà presque vaincus par la crainte, pour les soumettre plus aisément au joug sacré de l'Evangile. C'est la priere que lui font les Anges tutelaires de Canada, les Neophytes convertis, les Peres de nostre Mission, enfin toute la Nouvelle France ; ce qui nous fait esperer, qu'une si puissante intercession, jointe à l'équité de nos vœux, touchera fortement Vostre Reverence ; et qu'elle aura mesme la bonté d'interessier encore les autres Provinces, à nous continuer le secours, qu'elles nous ont donnez si vtilement les années passées. Elle souffrira donc, que dans l'attente de cette grace, et dans la participation de ses saints Sacrifices, je prenne la liberté de me dire avec respect,

Mon Reuerend Pere,

Vostre tres-humble et tres-obeysant seruiteur en N. S.

FRANÇOIS LE MERCIER.

De Quebec, le 3. Novembre 1665.

*Av R. Pere Jacques Bordier Provincial
de la Compagnie de Iesvs en la
Province de France.*

AVANT-PROPOS.

IAMAIS la Nouvelle France ne cessera de benir nostre grand Monarque, d'avoir entrepris de luy rendre la vie, et de la tirer des feux des Iroquois. Il y a tantost quarante ans, que nous soupirons après ce bon-heur. Nos larmes ont enün passé la mer, et nos plainies ont touché le cœur de sa Majesté, qui va faire un Royaume de nostre Barbarie, et changer nos forests en villes, et nos deserts en provinces. Ce changement ne sera pas bien difficile, quand on aura la paix : car puisque ces terres sont au mesme climat que la France, elles auront aussi la

mesme benignité de l'air, quand on pourra les cultiver et les descharger de leurs bois.

Jusqu'à present le Canada n'a passé que pour Canada : je veux dire qu'on n'en a considéré que l'aspreté et les glaces, et l'horreur de ses hivers. On a creü que d'y venir, c'estoit entrer dans la region des frimats, et dans le país le plus malheureux du monde ; et il semble qu'on ait eu quelque raison, puisque la guerre des Iroquois nous a jusqu'à ce temps, serré de si près, que nous n'avons pü ouvrir nos campagnes, pour y respirer un mesme air qu'en celles de France ni jouir des beaux país que nos ennemis occupent, ou dont ils nous ferment le passage.

Mais nos plus grandes plaintes n'étoient pas tant, de ce que gemissant sous la cruauté des Iroquois, nous ne pouvions faire un beau Royaume François de toutes ces terres, que de ce que des Barbares nous empeschoient d'en faire un grand Empire Chrestien.

Nous scavons que de quelque costé que nous jettions les yeux, par tout il y a des conquestes à faire pour la Foy, et que si l'Evangile n'est pas encore établi parmy ces Peuples, vers lesquels un de nos Peres est allé cet Esté dernier, et qui sont plus de cent mille combattans, ce n'est qu'une poignée de mille ou deux mille Iroquois qui l'ont empesché.

Il est certain qu'il y a peu d'ennemis à combattre ; mais ce peu d'ennemis sont Iroquois, c'est-à-dire presque tels qu'estoient autrefois les peuples d'Allemagne et des vieilles Gaules, lors quelles n'estoient encore que d'épaisses forests, habitées par des bestes et des hommes sauvages, qui braverent si longtemps toutes les forces de l'Empire Romain, et qui surprirent tant de fois ces troupes victorieuses de tout le monde, par les sorties soudaines et inopinées qu'ils faisoient de l'épaisseur de leurs bois, sans craindre que ces armes victorieuses les y vissent attaquer.

Nos Iroquois ne sont redoutables que par ce genre de guerre : aussi oseray-je bien dire, qu'il ne faut pas de moins

dres courages, que ceux des anciens Romains, pour entreprendre de les dompter.

Nous benissons Dieu, de ce que sa Majesté a fait le choix pour cette guerre, de vieilles troupes, desja bien aguerries, commandées par vne Noblesse courageuse, qui a sceû desja traverser les neiges des Alpes, et s'opposer en Allemagne aux progres de l'ennemi des Chrestiens, avec tant de bonheur, qu'il reconnoist maintenant par espreuve, le juste sujet qu'il a de craindre, comme il fait depuis tant d'années, les armes Françoises.

CHAPITRE PREMIER.

Arrivée de Monsieur de Tracy en la Nouvelle France.

Le Roy ayant dessein de relever la gloire des François, dans l'Isle de Caienne, d'où nous estions sortis depuis quelques années, et de faire visiter toutes les Colonies que nous avons dans l'vne et dans l'autre Amerique, la Meridionale et la Septentrionale, fit choix de Monsieur le Marquis de Tracy, dont il avoit connu la suffisance, dans les differens emplois qu'il luy avoit donnez en ses Armées. Il luy fit expedier vne Commission, des plus amples et des plus honorables qu'on ait encore veû. luy donna quatre Compagnies d'Infanterie ; voulut que ses gardes portassent les mesmes couleurs que ceux de sa Majesté ; luy fit equiper les navires, nommez le Bresé et le Teron, celui-là de huit cens tonneaux, et celui-cy d'un peu moins, avec plusieurs autres vaisseaux, chargez de vivres et munitions de guerre, de gens à cultiver la terre, de plusieurs artisans, et de tout ce qui estoit necessaire pour vne expedition de cette importance.

Monsieur de Tracy partit de la Rochelle le 26. de Fevrier de l'an 1664. estant suivi, outre les troupes, de quan-

tité de Noblesse, et de vaisseaux bien equipez. Il fut complimenté par les Portuguais de Madere, et du Cap-verd, avec tout l'honneur qui estoit deû à sa qualité et à son merite. Monsieur de la Barre, ayant mis pied à terre, y fut receu magnifiquement.

En suite les vaisseaux cinglerent droit à Caienne, et ils y arriverent en peu de temps. Monsieur de Tracy ayant fait sommer le Gouverneur Hollandois, de rendre l'Isle aux François, ausquels elle appartenoit, il la rendit sans difficulté ; et Monsieur de la Barre s'y arresta, conformément aux ordres du Roy.

La Caienne ayant esté ainsi remise sous l'obeïssance du Roy, Monsieur de Tracy alla sans delay aucun aux Isles Françoises, où ayant esté receu selon sa qualité de Gouverneur general, et de Lieutenant de sa Majesté dans toute l'Amerique, Meridionale et Septentrionale, il y mit par tout vn tel ordre, particulièrement dans la Martinique, et dans la Guadeloupe, qui en avoient le plus de besoin, que sa Majesté en a esté pleinement satisfaite, ayant sceû comme la Religion et la Iustice y avoient esté fortement establies, les peuples soulagez, et tout réglé sous l'autorité des nouveaux Seigneurs, Messieurs de la Compagnie des Indes Occidentales.

Mais puisque je ne dois pas m'arrestar dans le détail de ce qui s'est passé aux Isles, et que je pretends seulement faire vn recit de l'estat de la Nouvelle France, il me suffit de dire, que Monsieur de Tracy, après avoir fait dans les Isles tout ce qu'on pouvoit attendre de sa sage conduite, receut ordre du Roy de se rendre au plustost en Canada, dés qu'il auroit pourveu au Gouvernement de l'Isle de la Tortuë.

Ce fut le 25. d'Avril de l'an 1665. qu'il partit de la Guadeloupe, prenant la route vers Saint Domingue, autrement dite l'Espagnole ; et passant à la coste des Anglois de Saint Christoffe, où il fut salué d'un nombre infiny de coups de canon, cette Nation voulant, à l'envy des François, tesmoigner à ce Seigneur l'estime qu'elle faisoit de sa conduite et de la bonne justice qu'il

leur avoit renduë, dans tous les differens qu'il avoit jugez, entre eux et les François.

Il doubla sans peine l'Isle de Porteric, qui est aux Espagnols ; et voyant qu'il ne pouvoit aller à la Tortuë, à cause des vents contraires, il se contenta d'en approcher autant qu'il estoit necessaire pour advertir de sa venuë ceux de cette Isle, nommément Monsieur Dangeron, son Gouverneur, qui le vint trouver promptement au Port François de l'Isle Saint-Domingue, où le Bresé avoit mouillé.

Il fallut quelques jours, pour expedier les affaires, et pour donner les ordres necessaires audit Sieur Dangeron, pour son Gouvernement, et pour luy faire prester le serment de fidelité au Roy, comme aussi à tous les peuples, qui se trouverent dans cette Isle de la Tortuë, et dans la coste de Saint-Domingue.

Après cela, le Bresé reprit sa route vers les Caiques, pour venir droit en Canada, sans se destourner davantage.

Les Caiques sont plusieurs petites Isles assez proches les vnes des autres, entourées de rochers, qui avancent dans la mer, et qui rendent le passage si difficile et si dangereux, que l'on ne sçache pas qu'aucun grand vaisseau l'ait osé passer, après y avoir veü grand nombre de naufrages. C'est ce qui donnoit de la peine à se resoudre de hazarder ce passage avec le Bresé ; mais Monsieur de Tracy, ne trouvant rien de difficile quand il s'agit du service du Roy après avoir pris vn nouveau Pilote et les seuretez que la prudence demandoit, fit tourner de ce costé-là, considerant qu'il allongeroit son voyage de plus de cinq cens lieuës, s'il faloit aller chercher le détroit de Bahama, et qu'il ne pourroit se rendre dans la Nouvelle France, dans le temps que le Roy luy avoit marqué.

Dieu benit son courage et l'intention qu'il avoit d'obeir le plus exactement qu'il luy seroit possible, aux ordres de sa Majesté. Son vaisseau, sans danger, franchit les Caiques, à la faveur du vent qu'il souhaitoit ; et trouvant peu

après les courants de ce destroit de Bahama, qui rendent la mer fort rapide le long des costes de la Floride, il doubla heureusement la Bermude, côtoya la Virginie, et depuis Saint-Domingue, il se rendit en vn mois dans le grand fleuve de Saint-Laurent.

Pour entrer dans le golfe, il passa entre l'Isle de Saint-Paul et le Cap de Raze ; et le vent estant toujours favorable, on alla mouiller à l'Isle-Percée, pour y prendre de l'eau et du bois.

En cet endroit se trouverent plusieurs navires, qui peschoient des Moluës, qui saluèrent tous le pavillon du Roy.

Monsieur de Tracy n'estoit plus en peine que des troupes qu'il esperoit de France, et qui devoient estre parties de la Rochelle, en mesme temps qu'il estait parti luy-mesme des Isles. Heureusement on vit le lendemain paroistre deux navires, qui portoient les premieres Compagnies du Regiment, que le Roy envoyoit contre les Iroquois.

Au sortir de l'Isle-Percée, les Pilotes esperoient, pour avancer leur route, mener le Bresé jusqu'au Bic ; mais les vents se changerent, qui obligerent de relascher ; et pour ne pas risquer vn navire de l'importance du Bresé, dans le fleuve de Saint-Laurent, il fut jugé plus à propos de louer deux navires plus legers, et plus propres à monter la riviere ; et toutefois les vents furent toujours si contraires, que les Pilotes ne purent arriver à Quebec qu'vn mois après.

Ce retardement n'estoit pas de saison pour Monsieur de Tracy, qui estoit tombé malade. Il arriva neantmoins enfin à nostre rade de Quebec le dernier jour de Juin 1665. si foible et si abattu de la fièvre, qu'il ne pouvoit estre soutenu que par son courage.

Les habitans de Quebec s'estoient preparez à luy faire la plus magnifique reception qu'il leur fut possible ; mais Monsieur de Tracy refusa tous ces honneurs, et se contenta des cris de joye, qui commencerent au moment qu'il sortit du vaisseau, et qui l'accompagnerent jusqu'à l'Eglise, où le son des cloches l'invitoit.

Monseigneur de Petrée, nostre Evesque, l'attendoit à l'entrée de l'Eglise, revestu pontificalement, accompagné de son Clergé. Il luy presenta de l'eau-beniste et la Croix, et le mena auprès du chœur, à la place qui luy avoit esté préparée, sur vn prie-Dieu; mais Monsieur de Tracy, quoy qu'il se sentist fort foible, et qu'il fust encore tourmenté de sa fièvre, ne voulut point le prendre; et se mit à genoux sur le pavé, sans vouloir mesme se servir du carreau qui luy fut présenté. On chanta le *Te Deum*, avec l'orgue et la musique.

Lors qu'il falut sortir de l'Eglise, Monsieur l'Evesque vint reprendre Monsieur de Tracy, et le reconduisit jusqu'à la porte dans le mesme ordre et avec les mesmes honneurs, qu'il l'avoit receu en entrant.

CHAPITRE II.

La Reception qu'ont faite les Sauvages de Canada à Monsieur de Tracy.

Nos Sauvages Algonquins et Hurons voulurent aussi recevoir Monsieur de Tracy, selon les coustumes de leur païs, c'est-à-dire par des complimens, accompagnez de presens, qui leur servent comme de chiffres pour représenter, après qu'ils ont parlé, les paroles passées : ce qu'ils font avec beaucoup d'esprit, pour des Barbares. Car ils donnent à chacun de ces presens vn nom tres-propre en leur langue, pour signifier en abrégé tout ce qu'ils veulent dire, afin que ces presens, qui se conservent, conservent aussi par leurs noms, la memoire des choses qu'ils signifient.

Les Hurons commencerent les premiers, parce qu'ils se trouverent alors tous rassemblez à Quebec. Ils ne se presenterent toutefois, qu'au nombre de dix ou douze, des plus considerables.

Vn des plus anciens parla, mais autant de la main que de la langue; et ayant estalé les presens qu'il alloit faire,

dit avec vehemence et d'un ton de voix qui declaroit en mesme temps la douleur et la joye dont il estoit saisi.

Grand Onnontio, dit-il, tu vois à tes pieds les debris d'une grande terre, et les restes pitoyables d'un monde entier, autrefois peuplé d'une infinité d'habitans. Ce ne sont maintenant que des carcasses qui te parlent, à qui l'Iroquois n'a laissé que les os, en ayant dévoré la chair, après l'avoir grillée sur les échaffauts. Il ne nous restoit plus qu'un petit filet de vie; et nos membres, dont la pluspart ont passé par les chaudières bouillantes de nos ennemis, n'avoient plus de vigueur; quand avec bien de la peine, ayant levé les yeux, nous avons apperceu sur la riviere, les navires qui te portoient, et avec toy, tant de soldats, qui nous sont envoyez par ton grand Onnontio et le nostre.

Ce fut pour lors que le Soleil nous parut esclater avec de plus beaux rayons, et esclairer nostre ancienne terre, qui depuis tant d'années estoit devenuë couverte de nuages et de tenebres. Pour lors nos lacs et nos rivières parurent calmes, sans tempeste et sans brisans, et pour te dire vray, il me sembla entendre une voix sortie de ton vaisseau, qui nous disoit, d'aussi loin que nous pusmes te découvrir : Courage, peuple desolé; tes os vont estre liez de nerfs et de tendons, ta chair va renaistre, tes forces te seront renduës, et tu vas vivre, comme autrefois tu as vescu. Je me défois au commencement de cette voix, et je la prenois pour un doux songe, qui flattoit nos miseres; quand le bruit de tant de tambours, et l'arrivée de tant de soldats m'ont détrompé. Après tout, quoy que je te voye de mes yeux, et que j'embrace tes pieds, la joye que tu apportes est si inopinée, que j'aurois peur d'estre deceu par un beau songe, si je ne me sentois déjà tout fortifié de ta seule presence. Je te vois, ô genereux Onnontio; je t'entends, je te parle; sois le bienvenu, et reçois ce petit present du creû de nostre terre, pour marque de la joye que nous ressentons de ton heureuse arrivée, et de l'hommage que nous ren-

dons au plus grand de tous les Onnontio de la terre, qui a eu compassion de nos miseres, et qui t'envoie pour nous en delivrer.

Ce Capitaine Huron, disant cela, jetta aux pieds de Monsieur de Tracy, vne peau d'ornac, façonnée et peinte à leur mode.

Ce ne fut que le commencement de sa harangue, et le premier de six presens qu'il fit les vns après les autres, disant au second, que puisque Monsieur de Tracy estoit venu pour destruire les cruels Anthrophages et mangeurs d'hommes, il avoit trop de douceur sur le visage, et que tant d'attraits dont il esclatoit, n'estoient pas pour jetter la frayeur à ces mangeurs d'hommes ; que pour ce sujet ils vouloient, du moins pour cette guerre, luy rendre le visage effroyable, en le couvrant d'un noir, qui rend terrible ceux qui en sont peints.

Il faisoit allusion à la coustume des guerriers Sauvages, qui estants prests d'attaquer l'ennemy, se peignent de toutes couleurs, mais particulièrement de noir : de-sorte que comme vne armée de Demons, ils donnent l'attaque, avec des hurlemens d'Enfer, et des cris effroyables.

Par le troisième present, il exhortoit les soldats François de charger si bien leurs fusils, qu'estans dans le pais ennemi, le bruit qu'ils feroient par leur décharge, non seulement jettast l'effroy parmi ces Barbares, mais aussi rententist jusqu'icy, pour y causer la joye que donnent les coups de canon quand ils annoncent la nouvelle de quelque signalée victoire. Il vouloit dire, que les Iroquois, pour estre Sauvages, n'étoient pas tellement à mespriser, qu'il ne falust se premunir de bonnes armes, et estre bien equippez pour les vaincre.

Il est vray, adjousta-t-il par un quatrième present, que l'ennemi met la moitié de sa vaillance à bien courir ; il combat d'ordinaire tout nud, n'ayant que le fusil en main, et la hache à la ceinture, soit pour mieux poursuivre la victoire, soit pour fuir plus legerement. Quand vous l'aurez vaincu, vous ne l'aurez pas pris, particulièrement étant,

comme vous estes, embarrassez d'habits qui sont incommodes à courir par les haliers et brossailles, s'ils ne sont bien retenus et arrestez. Voicy donc vne ceinture, propre à les serrer si justement, que vous ayez l'avantage d'estre couverts en poursuivant vos ennemis, et que vous ne soyez pas toute-fois moins agiles qu'eux, pour courir dans les bois.

Le cinquième present portoit vne parole considerable : car il disoit, que ce qu'il y avoit de plus fort parmy les Iroquois, n'estoit pas l'Iroquois ; mais que leurs forces consistoient, en la grande multitude de captifs, François, Hurons et Algonquins, et des autres Nations, qui font plus des deux tiers de la Nation Iroquoise, qu'ils contraignent de porter les armes contre nous.

Il adjoustoit, que si nous pouvions attirer à nous, tous ces Captifs, l'on déferoit ce superbe Iroquois, sans coup ferir, et qu'il tomberoit par terre, ou comme un arbre dont on a coupé la racine, ou comme vne montagne dont on auroit sapé les fondemens ; qu'au reste, il n'estoit pas si mal-aisé de déboucher tous ces Captifs, du service de ces maistres cruels, pour lesquels ils n'ont que de la crainte et de la haine dans le cœur, et non pas de l'amour ; que quand l'armée Française approcheroit des bourgades Iroquoises, on n'auroit qu'à signifier aux Iroquois, qu'ils eussent à nous livrer tous ces Captifs, les laissant dans leur liberté ; qu'autrement nous ferions main-basse par tout. S'ils les rendent, les voilà sans bras ; s'ils les refusent, on les y contraindra par la force, et ces Captifs d'eux mesmes se rangeront à nous, voyans leurs seureté parmy nous.

Enfin le dernier present, estoit pour encourager l'armée Française, contre la longueur et les difficultez du chemin, qui mene aux Iroquois : et pour faire vne nouvelle protestation de leur obeissance, et de leur fidelité au service du Roy.

Monsieur de Tracy tesmoigna beaucoup agréer ces complimens sauvages, s'estant fait expliquer par un truche-

ment, tout ce qui se disoit, et n'y trouvoit rien de sauvage. Il donna assurance, à cette pauvre Nation Huronne, qu'on n'esparagneroit rien pour la remettre en sa premiere splendeur.

Les Algonquins ne purent pass'acquiescer si-tost, de ce mesme devoir, parce qu'ils estoient dissipez dans les bois, pour leur chasse, lors que Monsieur de Tracy arriva. Mais s'estant réunis quelque temps a-près, ils vinrent le trouver à Quebec ; et Noël Tekouërimat, le plus ancien Chrestien, fit sa harangue au nom de tous, accompagnée de neuf presens.

Par le premier, il declara, qu'il reconnoissoit le Roy de France pour Maistre de toute la terre, et qu'il luy rendoit l'hommage que tous les fideles sujets doivent à leur maistre.

Par le second, qu'il regardoit Monsieur de Tracy, comme vn bras droit du Roy, qui venoit pour affermir la terre, et pour résusciter le François et l'Algonquin.

Par les quatre suivans, il luy donnoit des armes, propres pour combattre l'Iroquois.

Par le septième present, il rallumoit le feu de guerre, qui estoit presque tout esteint par l'effusion de tant de sang.

Le huitième tendoit à ce que la Nation Française et l'Algonquine demeurassent bien vnies, à cause que sans cette mutuelle intelligence, la victoire de l'Iroquois seroit trop difficile et tres-incertaine. Qu'au reste, estans tous Chrestiens, ils combattoient pour la mesme cause, et qu'ainsi ils devoient agir de concert, n'ayans tous qu'un mesme dessein, la destruction de l'Iroquois et la publication de l'Evangile.

Par le dernier present, ce Capitaine fit avancer les Chefs des Algonquins, qui l'environnoient, les offrant à Monsieur de Tracy, pour marcher avec luy, et pour l'accompagner dans l'expedition qu'il alloit entreprendre.

Il est vray que le retardement des autres navires qui portoient la plus grande partie de nos troupes, et qui ne purent arriver toutes avant la my-Septembre, a obligé de differer cette guer-

re au Printemps et à l'Esté prochain ; mais Monsieur de Tracy ne voulant perdre aucun moment, commanda sans delay quatre Compagnies du Regiment de Carignan-Saliere, qui estoient arrivées les premieres, d'aller au plus tost se saisir des postes les plus avantageux, pour avoir le passage libre dans le pais des Iroquois.

Elles partirent de Quebec le 23. de Juillet, et ayant grossi leurs troupes d'une Compagnie de Volontaires de ce pais, commandée par le Sieur de Repentigny ; elles arriverent aux Trois-Rivieres bien à propos pour les delivrer de la crainte des Iroquois, qui depuis peu de temps y estant venus faire leurs courses ordinaires, avoient tué quelques habitans, et fait quelques captifs.

CHAPITRE III.

De l'arrivée des Algonquins superieurs à Quebec, et de la Mission du P. Claude Alloüez vers ces Peuples.

Pendant que ces troupes avancées attendoient aux Trois-Rivieres, vn vent favorable pour passer outre, et traverser le Lac Saint Pierre, elles eurent le plaisir de voir arriver vne centaine de canots des Outaouäk, et de quelques autres Sauvages nos alliez, qui venoient des quartiers du Lac Superieur, à quatre et cinq cents lieuës d'icy, pour faire leur commerce ordinaire, et se fournir de leurs besoins, en nous donnant pour échange leurs peaux de Castor, qu'ils ont chez eux en tres-grande abondance.

Vn François qui, l'année precedente, les avoit suivis, et qui les a accompagnés dans leurs voyages, nous fait rapport qu'il y a parmy ces Nations plus de cent mille combattants ; que les guerres y font de continuelz ravages ; que les Outaouäk sont attaquez d'un costé par les Iroquois, et de l'autre par les Nadoüessioäk, peuples belliqueux, à plus de six cents lieuës d'icy, et qui ont

aussi d'autres guerres cruelles, avec d'autres Nations encore plus éloignées ; et qu'il y a plus de cent bourgades de diverses loix et coûtumes.

Il s'observe, en ces païs-là, vn genre d'idolâtrie assez extraordinaire. Ils ont vn marmouset de bronse noir, pris sur le païs, qui a vn pied de haut, auquel ils donnent de la barbe, comme à vn European, quoy que les Sauvages n'en aient point. Il y a certains jours destinez pour honorer cette statuë, par des festins, par des jeux, par des danses et mesme par des prieres qu'ils luy adressent, avec diverses ceremonies. Il y en a vne entre-autres, qui est de soy ridicule, mais qui est remarquable en ce qu'elle contient vne espece de sacrifice. Tous les hommes, les vns après les autres, s'approchent de la statuë, et pour luy rendre hommage de leur tabac, ils luy presentent la pipe en main, pour petuner ; mais comme l'idole ne peut s'en servir, ils petunent en sa place, luy rejettant au visage la fumée du tabac qu'ils ont dans la bouche : ce qui peut passer pour vne espece d'encensement, et de sacrifice.

Ce ne sera pas là, le plus grand des ennemis qu'il faudra combattre au Pere Claude Alloüez, sur qui le sort est heureusement tombé, pour cette grande et penible Mission. Il attendoit à Mont-real, depuis longtemps, quelques Sauvages de ces Nations superieures plus éloignées de nous, pour remonter avec eux dans leur païs, et en faire vn païs Chrestien. Vne bande de soixante Nepissirimiens ayant pris le devant, il les receut comme des Anges de cette Nouvelle Eglise. C'est ainsi qu'il les nomme, dans vne lettre qu'il en escrit, en ces termes :

Enfin il a plû à Dieu nous envoyer les Anges des Algonquins superieurs, pour nous emmener en leur païs, et les aider à y establir le Royaume de Nostre Seigneur. Ce fut leudy dernier, vingtième de Iuillet, qu'après que j'eüs dit vne messe votive à ce dessein, en l'honneur de Saint Ignace et de Saint Xavier, ils arriverent sur le midy, après vingt jours de navigation, depuis le Saut

du Lac superieur. Je leur parlay d'abord du Paradis et de l'Enfer, et de nos autres mysteres, à quoy ils se rendoient attentifs, et m'escoutoient avec plus de silence, que lors que leur Capitaine haranguoit : j'espere que le Saint Esprit, qui les rendoit si dociles, leur fera la grace de recevoir avec vne soumission d'esprit, les semences de l'Evangile, que nous leur portons en leur païs.

Ces Sauvages venus de si loin, furent attaquez deux fois par les Iroquois, pendant leur voyage. La premiere fut peu de temps après leur départ, les Iroquois leur allant dresser des embuscades, aux endroits les plus dangereux par où ils doivent passer pour venir icy faire leur trafic et leur commerce avec nos François. Or comme les Algonquins de cette Nation sont plus marchands que soldats, et qu'ils sont toujours embarrassez de leur charge, et peu munis de poudre et d'armes à feu, qu'ils viennent chercher icy, cela est cause que quelque nombre qu'ils puissent estre, ils évitent toujours d'en venir aux mains avec leurs ennemis, pour peu qu'ils en rencontrent, craignans toujours qu'il n'y en ait d'autres en campagne, qui doivent venir fondre sur eux.

De fait ayant trouvé en chemin les Iroquois, qui s'estoient renfermez dans vn meschant fort de pieux, au nombre de vingt ou trente seulement, les Algonquins, quoy qu'ils fussent plus de trois cens hommes, firent bien semblant de les assieger, et s'arrestèrent quelques jours autour de ce fort, empêchant les Iroquois d'en sortir, mais sans oser faire l'attaque.

Les Iroquois, en peu de temps, se trouverent reduits dans vne grande extremité, à cause que l'eau leur manquoit ; de sorte que pour avoir la liberté d'aller jusqu'à la riviere, quelques-vns d'eux sortirent du fort, avec quelques presens en main, et demanderent à parlementer. Mes Freres, dirent-ils, pourquoy tardez-vous tant à nous attaquer ? Nous sommes bien resolus de vous recevoir en gens de cœur, et vous vendre bien cher nostre vie :

puisque dans le grand nombre que vous estes, en comparaison du nôtre, nous ne pouvons eschaper vos mains ; mais ce ne sera pas sans bien du carnage de part et d'autre. Au reste nous manquons d'eau dans nostre fort : voicy vn present que je vous fais, pour nous donner la liberté d'aller jusqu'à la riviere.

Ce present estoit vn Collier de Porcellaine, qui sont les perles et les diamans de ce païs, et qui charma les yeux des Outaoïak. Ils l'accepterent volontiers, laissant le passage libre à leurs ennemis, pour aller puiser de l'eau, dans vn ruisseau, assez proche de là.

Cette premiere ambassade ayant si heureusement réussi aux Iroquois ; et d'ailleurs se voyans toujours assiegez, et leurs provisions se diminuer beaucoup, ils en tenterent vne seconde. Quelques-uns d'eux sortirent du fort, avec d'autres presens, plus beaux que les premiers, crierent de loin : Mes Freres, que tardez-vous icy si long-temps ? venez nous attaquer, ou continuez vostre chemin. Nous vous le rendons plus facile, et nous escartons les rochers, qui pourroient arrester, et briser vos canots. Ils jetterent en mesme temps d'autres presens aux pieds des Outaoïak, comme pour aplanir leur chemin, qui en effet se tirèrent heureux, de pouvoir passer outre, et de continuer leur voyage avec quelque espece d'honneur, après qu'il s'estoit fait quelques escarmouches de part et d'autre, où quelques-uns avoient esté tuez.

La seconde rencontre qu'ils firent des Iroquois, pendant leur voyage, fut vn peu au dessus de la riviere de Richelieu, au Cap dit de massacre, où quelques Iroquois s'estant mis en embuscade, firent leur descharge sur les derniers canots des Outaoïak, qui filloient le long du bord de l'eau, et en tuèrent quelques-uns ; prenant aussitost la fuite dans les bois, de peur d'estre attaquez par vn si grand nombre d'ennemis, qu'ils avoient laissé passer.

Ils arriverent donc aux Trois-Rivieres, après ces deux rencontres, et y ayant fait leur petit commerce, ils hasterent promptement leur retour, pour ne pas

Relation—1665.

donner aux Iroquois le loisir de s'assembler, et de les venir attendre au passage, en quelque défilé, où ils les auroient pû surprendre à l'impourveu.

Le Pere Alloüez se jette parmy eux, et les suit dans leur païs, pour y publier la Foy, à tant de vastes Regions, et en mesme temps leur porter les bonnes nouvelles du secours venu de France, qui les delivrera enfin des Iroquois.

Monsieur de Tracy chargea le Pere de trois presens, qu'il devoit faire à ces Peuples, quand il y seroit arrivé ; leur declarant :

Premierement, qu'enfin le Roy alloit ranger à la raison l'Iroquois, et par consequent soutenir toute leur terre, qui estoit en son penchant.

Secondement, que si les Nadoües-sioüek, qui sont d'autres ennemis, qu'ils ont aussi sur les bras, ne veulent entendre à la paix, il les y contraindra par la force de ses armes.

Le troisieme present, estoit pour exhorter toutes les Nations Algonquines de ces quartiers-là, d'embrasser la Foy, de laquelle quelques-uns ont déjà eu quelque teinture, par les soins infatigables, et par le zele Apostolique du Pere René Menard, qui par vne conduite particuliere de la Providence, se perdit dans leurs bois, où il est mort de faim, et de miseres, abandonné de tout secours humain. Mais Dieu, sans doute, ne l'aura pas abandonné, puisqu'il est par tout avec ceux qui se perdent pour son amour dans la conquête des ames, rachetées du Sang de IESVS CHRIST.

Quelques années auparavant, vn autre de nos Peres, le Pere Leonard Garreau, ayant pris le mesme chemin, avec la mesme Nation des Outaoïak, dans les mesmes desseins du salut de ces ames, y trouva aussi heureusement la mort, dès la seconde journée de son voyage ; ayant esté tué dans vne embuscade d'Iroquois, qui les attendoient au passage. Il se peut faire, que le Pere qui part maintenant avec eux, fasse bien-tost vne pareille rencontre ; mais vn homme vrayment Apostolique, est content par tout de mourir, puisqu'il trouve par tout

l'entrée du Paradis. Si c'est vne mort heureuse selon le monde, que de mourir dans vn combat au service de son Prince, qui après tout ne peut recompenser vn homme mort, puisque son pouvoir ne s'estend pas jusque-là, ceux qui meurent au service du Roy des Rois, n'ont-ils pas vne mort mille fois plus heureuse, puisqu'elle est recompensée de l'Eternité ?

CHAPITRE IV.

Des premiers forts construits sur la riviere des Iroquois.

En mesme temps que les Outaouïak s'embarquoient, pour remonter en leur païs, le vent s'étant rendu plus favorable, les soldats qui avoient esté obligez de s'arrester aux Trois-Rivieres, s'embarquerent aussi ; et après avoir navigé sur le lac de Saint-Pierre, ils se rendirent à l'entrée de la riviere de Richelieu, qui conduit aux Iroquois d'Anniégué.

Le dessein que l'on avoit à cette premiere campagne, estoit de faire bastir sur le chemin, quelques forts, que l'on a jugez absolument necessaires, tant pour asseurer le passage, et la liberté du commerce, que pour servir de magasins aux troupes, et de retraites aux soldats malades et aux blessez.

Pour cet effet on a choisi trois postes avantageux. Le premier, à l'embouchure de la riviere des Iroquois. Le second, dix-sept lieuës plus haut, au pied d'un courant d'eau, que l'on appelle le Sault de Richelieu. Le troisième environ trois lieuës plus haut que ce courant.

Le premier fort, nommé Richelieu, a esté fait par Monsieur de Chambly, qui commandoit cinq Compagnies, que Monsieur de Tracy y avoit envoyées.

Le second fort nommé Saint-Louïs, à cause qu'il fut commencé dans la semaine que l'on celebroit la feste de ce grand Saint, Protecteur de nos Rois et de la France, a esté fait par Mon-

sieur Sorel, qui commandoit cinq autres Compagnies, du Regiment de Carignan-Salieres.

Monsieur de Salieres, Colonel du Regiment, a voulu prendre luy-mesme, le poste le plus avancé vers les ennemis, et le plus dangereux. A peine osoit-on esperer que cet ouvrage deust estre fait avant les neiges, n'ayant pû estre commencé que bien tard ; mais le Chef, qui a blanchi sous les armes, et qui par le nombre des années, n'a rien perdu encore de sa vigueur, ni de son courage, ayant mis le premier la main à l'œuvre, a si bien animé les soldats par son exemple, que le fort a esté heureusement achevé le mois d'Octobre, au jour de Sainte Terese, d'où il a tiré son nom.

De ce troisième fort de Sainte Terese on peut aller commodément jusqu'au lac de Champlain, sans rencontrer aucuns rapides, qui puissent arrester les bateaux.

Ce lac, après soixante lieuës de longueur, aboutit enfin aux terres des Iroquois Anniéronnons. C'est là que l'on a dessein de bastir encore dès le Printemps prochain, vn quatrième fort, qui dominera dans ces contrées, et d'où l'on pourra faire des sorties continuelles sur les ennemis, s'ils ne se rendent à la raison.

Nous donnerons à la fin du chapitre suivant, le Plan de ces trois forts, avec la Carte du païs des Iroquois, que l'on n'a point encore veü ; après avoir remarqué quelques particularitez de ces Peuples, qui nous traversent depuis si long-temps, pour n'avoir jamais esté bien attaquez.

CHAPITRE V.

Du païs des Iroquois, et des chemins qui y conduisent.

Il faut sçavoir que les Iroquois sont composez de cinq Nations, dont la plus voisine des Hollandois, est celle d'Anniégué, composée de deux ou trois bourgades, qui contiennent environ trois à

quatre cens hommes, capables de porter les armes.

Ceux-cy nous ont toujours fait la guerre, quoy qu'ils ayent quelquefois fait semblant de demander la paix.

Tirant vers l'Occident, à quarante-cinq lieuës de chemin, se trouve la seconde Nation, que l'on appelle Onneiout, qui n'a pour le plus, que cent quarante hommes de guerre, et n'a jamais voulu entendre à aucuns pourparlers de paix, au contraire a toujours brouillé les affaires, lorsqu'elles sembloient s'accommoder.

A quinze lieuës vers le Couchant, est Onnontagué, qui a bien trois cens hommes. Nous y avons esté autrefois receus comme amis, et traitez en ennemis. Ce qui nous obligea de quitter ce poste, où nous avons demeuré deux ans, comme au centre de toutes les Nations Iroquoises, d'où nous avons publié l'Evangile à tous ces pauvres peuples, assistez d'une garnison de François, envoyez par Monsieur de Lauson, alors Gouverneur de la Nouvelle France ; pour prendre possession de ces contrées au nom de sa Majesté.

A vingt ou trente lieuës de là, vers le Couchant encore, est le bourg d'Oïogouën, de trois cens hommes de guerre ; où nous avons eu une Mission qui formoit une petite Eglise, remplie de piété, au milieu de cette barbarie, l'année 1657.

Vers les extremités du grand lac, qui s'appelle Ontario, est placée la plus nombreuse des cinq Nations Iroquoises, appelée Sonnotouan, qui contient bien douze cens hommes, dans deux ou trois bourgades, qui la composent.

Ces deux dernières Nations ne nous ont jamais fait la guerre ouvertement, et se sont toujours conservées comme neutres.

Toute cette estenduë de païs, est partie au Midy, partie au Couchant des habitations Françaises, à cent, et cent cinquante lieuës.

Ce païs est pour la plupart fertile, chargé de beaux bois, entre autres de forests entieres de chataigniers et de noyers, entrecoupé de quantité de

lacs, et de rivières tres poissonneuses.

L'air y est temperé, les saisons réglées comme en France, et la terre, en divers endroits, capable de tous les fruits que portent la Touraine et la Provence.

Les neiges n'y sont pas hautes, ni de longue durée. Les trois Hivers, que nous y avons passé parmy les Onnontaguéronnons, ont esté doux, en comparaison des Hivers de Quebec, où les neiges couvrent cinq mois la terre, et ont trois, quatre et cinq pieds de hauteur.

Comme nous habitons la partie Septentrionale de la Nouvelle France, et les Iroquois la Meridionale, il ne faut pas s'estonner si leurs terres sont plus agreables et plus capables d'estre cultivées, et de porter de meilleurs fruits.

Il y a deux rivières principales, qui conduisent aux Iroquois : l'une, à ceux qui sont vers la Nouvelle Hollande, et c'est la rivière de Richelieu, dont nous parlerons peu après ; l'autre mene aux autres Nations, qui sont plus éloignées de nous, montant toujours nostre grand fleuve de Saint-Laurent ; lequel au dessus de Montreal, se coupe comme en deux branches, dont l'une mene au païs ancien des Hurons, l'autre à celui des Iroquois.

C'est une des plus considerables rivières que l'on puisse voir, si on a plus d'égard à sa beauté, qu'à la commodité : car on y rencontre, presque par tout, grand nombre de belles Isles, les unes grandes, les autres petites, mais toutes chargées de beaux bois, et pleines de cerfs, d'ours et de vaches sauvages, qui fournissent abondamment les provisions necessaires aux voyageurs, qui en trouvent par tout, et quelquefois des troupes entieres de bestes fauves.

Les rivages de la terre ferme, sont pour l'ordinaire ombragez de grands chesnes, et autres bois de haute-futaye, qui couvrent de bonne terre.

Avant que d'arriver au grand lac Ontario, on en traverse deux autres, dont l'un se joint à l'Isle de Montreal, et l'autre au milieu du chemin. Il a dix lieuës de long, sur cinq de large ; il

est terminé par vn grand nombre de petites Isles tres agreables à la veüë ; et nous l'avons nommé le Lac de Saint-François.

Mais ce qui rend cette riviere incommode, ce sont les cheutes d'eau, et les rapides, qui continuënt presque l'espace de quarante lieuës : à sçavoir depuis Montreal jusqu'à l'entrée de l'Ontario, n'y ayant que les deux lacs dont j'ay parlé, dont la navigation soit facile.

Lors que l'on surmonte ces torrens, il faut souvent descendre du canot, pour marcher dans la riviere, dont les eaux sont assez basses en ces endroits-là, principalement vers les rivages.

On prend le canot à la main, le traissant après soy ; d'ordinaire deux hommes suffisent, l'un à la pointe de devant, l'autre à la pointe de derriere, et comme le canot est tres leger, n'estant que d'escorce d'arbres, et qu'il n'est pas chargé, il coule plus doucement sur l'eau, ne trouvant pas grande resistance.

Quelquefois on est obligé de mettre le canot à terre, et de le porter quelque temps, vn homme devant, et l'autre derriere ; le premier portant vne des pointes du canot sur l'espaule droite, et le second portant l'autre pointe sur la gauche. Ce que l'on est obligé de faire, soit lors qu'il y a des cheutes d'eau, et des rivieres entieres, qui tombent quelquefois à pic, d'une hauteur prodigieuse ; soit lors que les torrens sont trop rapides, ou que l'eau y estant trop profonde, on ne sçauroit y marcher, traissant le canot à la main ; soit lors que l'on veut couper les terres, d'une riviere à vne autre.

Mais lors que l'on est venu à l'emboucheure du grand lac, la navigation est facile, les eaux y estant paisibles, s'élargissant d'abord insensiblement puis environ du tiers, en suite plus de la moitié, et enfin à perte de veüë ; sur tout après que l'on a traversé vne infinité de petites Isles, qui se trouvent à l'entrée du lac en si grand nombre et dans vne telle variété, que les plus experimentez Pilotes Iroquois, s'y perdent quelquefois, et ont bien de la peine à reconnoistre les routes qu'il faut tenir,

dans la confusion, et comme dans le labyrinthe que forment ces Isles, qui d'ailleurs n'ont rien d'agreable, que leur multitude : car ce ne sont que de gros rochers qui sortent de l'eau, et qui ne sont couverts que de mousse, ou de quelques sapins, et autres bois steriles, dont les racines prennent naissance dans les fentes de ces rochers, qui ne peuvent fournir d'autre aliment, et d'autre humeur à ces arbres steriles, que ce que les pluyes y peuvent apporter.

Après qu'on s'est tiré de ce triste séjour, on decouvre le lac, qui paroist comme vne mer sans Isles et sans rive, où les barques et les navires peuvent voguer, d'un bout à l'autre, avec toute assurance ; en sorte que la communication seroit facile entre toutes les Colonies Françoises que l'on peut établir sur les bords de ce grand lac, qui a plus de cent lieuës de long, sur trente ou quarante de large.

C'est de ce lieu-là, que l'on peut se rendre par diverses rivieres, à toutes les Nations Iroquoises, excepté à celle des Annieronnois, dont le chemin est par la riviere de Richelieu, de laquelle nous pouvons bien dire deux mots, puisque c'est sur elle, que nos troupes ont desja fait les trois forts dont nous avons parlé.

Elle se nomme la riviere de Richelieu, à cause du fort du même nom, qui y fut basti, à son emboucheure, au commencement des guerres, et qui a esté rebasti tout de nouveau, pour s'asseurer de l'entrée de cette riviere.

Elle porte aussi le nom, de la riviere des Iroquois, parce que c'est le chemin qui y conduit ; et que c'est par là que ces Barbares nous venoient plus ordinairement attaquer.

Le lit de cette riviere est large presque par tout, de cent, et cent cinquante pas, quoy qu'à son emboucheure elle soit vn peu plus estroite ; ses bords sont revestus de beaux pins, parmy lesquels on marche aisément : comme en effet, cinquante de nos hommes, y ont fait à pied, par terre, près de vingt lieuës de chemin, depuis l'entrée de la riviere,

p

Le P
steur d
avait f
disposé pour l'all
nier, s'embarqua
çois, et se rendit heureusement à l'en- d'où ils se sauverent d'une manière sur-
trée de la rivière Manicouagan, dans le prenante. En traversant la rivière, ils
mois de juin. se voyoient emportez par le torrent

est terminé par vn grand nombre de petites Isles tres agreables à la veüë ; et nous l'avons nommé le Lac de Saint-François.

Mais ce qui rend cette riviere incommode, ce sont les cheutes d'eau, et les rapides, qui continuent presque l'espace de quarante lieuës : à sçavoir depuis Montreal jusqu'à l'entrée de l'Ontario, n'y ayant que les deux lacs dont j'ay parlé, dont la navigation soit facile.

Lors que l'on surmonte ces torrens, il faut souvent descendre du canot, pour marcher dans la riviere, dont les eaux sont assez basses en ces endroits-là, principalement vers les rivages.

On prend le canot à la main, le traissant après soy ; d'ordinaire deux hommes suffisent, l'un à la pointe de devant, l'autre à la pointe de derriere, et comme le canot est tres leger, n'estant que d'escorce d'arbres, et qu'il n'est pas chargé, il coule plus doucement sur l'eau, ne trouvant pas grande resistance.

Quelquefois on est obligé de mettre le canot à terre, et de le porter quelque temps, vn homme devant, et l'autre derriere ; le premier portant vne des pointes du canot sur l'espaule droite, et le second portant l'autre pointe sur la gauche. Ce que l'on est obligé de faire, soit lors qu'il y a des cheutes d'eau, et des rivieres entieres, qui tombent quelquefois à pic, d'une hauteur prodigieuse ; soit lors que les torrens sont trop rapides, ou que l'eau y estant trop profonde, on ne sçauroit y marcher, traissant le canot à la main ; soit lors que l'on veut couper les terres, d'une riviere à vne autre.

Mais lors que l'on est venu à l'emboucheure du grand lac, la navigation est facile, les eaux y estant paisibles, s'élargissant d'abord insensiblement puis environ du tiers, en suite plus de la moitié, et enfin à perte de veüë ; sur tout après que l'on a traversé vne infinité de petites Isles, qui se trouvent à l'entrée du lac en si grand nombre et dans vne telle variété, que les plus experimenter Pilotes Iroquois, s'y perdent quelquefois, et ont bien de la peine à reconnoistre les routes qu'il faut tenir,

dans la confusion, et comme dans le labyrinthe que forment ces Isles, qui d'ailleurs n'ont rien d'agreable, que leur multitude : car ce ne sont que de gros rochers qui sortent de l'eau, et qui ne sont couverts que de mousse, ou de quelques sapins, et autres bois steriles, dont les racines prennent naissance dans les fentes de ces rochers, qui ne peuvent fournir d'autre aliment, et d'autre humeur à ces arbres steriles, que ce que les pluyes y peuvent apporter.

Après qu'on s'est tiré de ce triste séjour, on découvre le lac, qui paroist comme vne mer sans Isles et sans rive, où les barques et les navires peuvent voguer, d'un bout à l'autre, avec toute asseurance ; en sorte que la communication seroit facile entre toutes les Colonies Françoises que l'on peut establir sur les bords de ce grand lac, qui a plus de cent lieuës de long, sur trente ou quarante de large.

C'est de ce lieu-là, que l'on peut se rendre par diverses rivieres, à toutes les Nations Iroquoises, excepté à celle des Annieronnons, dont le chemin est par la riviere de Richelieu, de laquelle nous pouvons bien dire deux mots, puisque c'est sur elle, que nos troupes ont desja fait les trois forts dont nous avons parlé.

Elle se nomme la riviere de Richelieu, à cause du fort du même nom, qui y fut basti, à son emboucheure, au commencement des guerres, et qui a esté rebasti tout de nouveau, pour s'asseurer de l'entrée de cette riviere.

Elle porte aussi le nom, de la riviere des Iroquois, parce que c'est le chemin qui y conduit ; et que c'est par là que ces Barbares nous venoient plus ordinairement attaquer.

Le lit de cette riviere est large presque par tout, de cent, et cent cinquante pas, quoy qu'à son emboucheure elle soit vn peu plus estroite ; ses bords sont revestus de beaux pins, parmy lesquels on marche aisément : comme en effet, cinquante de nos hommes, y ont fait à pied, par terre, près de vingt lieuës de chemin, depuis l'entrée de la riviere,

P-

pres-
quante
e elle
s sont

parmy lesquels
omme en effet,
es, y ont fait à

dent quelquefois, et ont bien de la peine | pied, par terre, près de vingt lieues de
à reconnoistre les routes qu'il faut tenir, | chemin, depuis l'entrée de la riviere,

jusques au Sault, que l'on nomme ainsi, quoy que ce ne soit pas proprement vne cheute d'eau, mais seulement vn courant impetueux, remply de rochers qui en arrestent le cours, et en rendent la navigation presque impossible pendant trois quarts de lieuës ; l'on pourra neantmoins avec le temps en faciliter le passage.

Pour le reste de la riviere, elle a du commencement vn fort beau fond ; on y rencontre jusqu'à huit Isles, avant que d'arriver au bassin, qui est au pied du Sault.

Ce bassin est comme vn petit lac, d'une lieuë et demie de tour, profond de six et huit pieds, où la pesche est tres-abondante presque en toutes les saisons.

A main droite de ce bassin, en montant, se voit le fort de Saint-Louis, basti tout fraichement en ce lieu, qui est tres-avantageux pour le dessein que l'on a sur les Iroquois, puisque la situation le rend presque imprenable, et le fait dominer sur toute la riviere.

Après qu'on a passé les rapides du Sault, qui durent près de trois lieuës ; on voit le troisième fort, qui termine tous ces rapides : car l'on trouve en suite la riviere tres-belle et fort navigable jusqu'au lac, dit de Champlain, vers les extremités duquel on entre sur les terres des Iroquois Annieronns.

CHAPITRE VI.

Journal du second voyage d'un Pere de la Compagnie de IESVS au lac de Saint Barnabé.

Le Pere Henry Nouvel, premier Pasteur de cette Eglise naissante, qu'il avoit formée l'année passée, s'estant disposé pour l'aller cultiver cet Esté dernier, s'embarqua avec quelques François, et se rendit heureusement à l'entrée de la riviere Manicouagan, dans le mois de Iuin.

Les Papinachois, qui les devoient attendre à Tadoussac, ayant esté obligez d'en partir plustost qu'ils ne pensoient, estoient desja retirez dans les terres, ce qui obligea nos François de tenter quasi l'impossible, ayant entrepris, sans guide et sans secours des Sauvages, de monter par vne riviere tres-dangereuse, par des courans d'eau, des abismes et des precipices effroyables.

Ils estoient comme égarez, dans ces forests affreuses, et ne laisserent pas neantmoins, après que le Pere eut dit la Sainte Messe sur vn arbre renversé de vieillesse, de poursuivre genereusement leur entreprise, et de porter, mesme vne demi-lieuë, le canot qui les avoit portez, par des chemins tres-difficiles, chargez de leur bagage.

Enfin ils apperceurent quelques marques peintes sur le tronc des arbres, par des Sauvages qu'ils cherchoient, et qui depuis peu avoient passé par là. A cette rencontre ils esperent d'en avoir bien-tost des nouvelles, et tirent quelques coups de fusil en divers endroits de la riviere, afin qu'on leur réponde et qu'on sçache qu'ils ne sont pas loin. Ils furent entendus, et bien-tost après, ils apperçoivent avec joye, vn petit canot de Sauvages, qui leur venoit à la rencontre. Le salut qu'ils luy firent à l'abord, fut de remercier Dieu de part et d'autre, de les avoir si bien conduits ; en suite ils rament fortement vers le lieu du cabanage, où le Pere et les François furent receus, avec des tesmoignages d'affection extraordinaire.

Le Pere ayant désiré de passer outre, pour trouver vne plus grande compagnie, dans le lac de Saint-Barnabé ; les hommes se joignirent à luy, pour faire ce voyage, et ils partirent dès le lendemain, laissant les femmes et les enfans, en vn endroit assez avantageux pour la pesche, où ils attendroient leur retour.

Le 23. Iuin, veille de Saint Iean Baptiste, le Pere, deux François qui estoient dans son canot, firent naufrage, d'où ils se sauverent d'une maniere surprenante. En traversant la riviere, ils se voyoient emportez par le torrent

dans vn abisme ; et comme ils ne songeoient qu'à éviter ce danger, ils tomberent dans vn autre, le canot ayant versé tout à fait. Desja le courant les emportoit bien loin, lors que l'un des deux François ayant atteint le canot renversé, l'autre le joignit à mesme temps. Ils se mirent tous deux, sur les deux bouts du canot, afin de le tenir ferme par le contre-poids : autrement, si l'un eust lasché prise, l'autre auroit enfoncé en l'eau : et comme si vn Ange du Ciel eust conduit le roulement du Pere, que le torrent emportoit, il fut assez heureux pour se joindre aussi d'une main, à la barre du milieu du canot qu'il saisit en passant, en sorte qu'ils demeurèrent tous trois dans cet equilibre plus d'un quart-d'heure, en un continuel danger de mort, jusqu'à ce qu'un autre canot de François, qui suivoit le premier, eust eu le temps de l'approcher, pas pour oser le joindre dans ce rapide, car ils se seroient exposez au mesme danger, mais dans une distance assez raisonnable pour leur donner secours, leur jettant de loin une corde, qu'un des Compagnons du Pere saisit avec les dents, n'osant se desgager les mains du canot.

Ils furent ainsi delivrez de ce danger, et attribuerent cette miraculeuse delivrance à la sainte Famille de Iesus, Marie, Joseph, qu'ils invoquerent de tout leur cœur, avec une confiance et une presence d'esprit qui ne pouvoit venir que du ciel, le Pere nous ayant asseuré que pendant tout le temps de ce naufrage, roulant dans les eaux de ce rapide, qui l'alloient abismer, il se disposoit à la mort avec tant de repos d'esprit, et par des actes si conformes à ce temps-là, qu'il ne souhaiteroit point d'autres dispositions dans son cœur, ni des sentimens de Dieu plus aimables, lors qu'il sera actuellement à l'heure de la mort, que ceux dont tout son cœur estoit alors remply.

Le Pere attribué pareillement à une Providence toute particuliere de Dieu, de ce qu'un quart-d'heure avant ce naufrage, un de ses Compagnons, à son l'asceu, avoit mis dans un autre canot,

et sa chapelle et ses escrits, qui estoient son unique thresor. Dieu ayant voulu par ce moyen, leur laisser cette consolation, de pouvoir celebrer la Messe le reste de leur voyage : et n'ayant pas voulu ravir au Pere, ses escrits d'une langue sauvage, qu'il prefere à toutes les sciences du monde, puisqu'il plaist à Dieu de l'employer à la conversion de ces Peuples.

Tandis que nos François combattoient avec ces torrens, les Sauvages qui avoient pris le devant, après les avoir long-temps attendus, et ne les voyant point paroistre, apprehenderent quelque malheur. Ils retournerent sur leurs pas, et trouverent le Pere, avec ses Compagnons, sur une petite Isle, qui se sechoient à la faveur d'un beau Soleil. Ayant appris et leur naufrage et le lieu où leur canot avoit tourné, ils leur dirent que c'estoit une protection manifeste de Dieu, de ce qu'il les avoit conservez, plusieurs canots Sauvages y ayant tres-souvent pery, quoy qu'ils soient excellens canoteurs, et qu'ils nagent comme des poissons en l'eau. Mais Dieu sans doute assiste ceux qui mettent en luy leur confiance, et qui n'ont point d'autre desir que de luy plaire et de procurer sa gloire.

Ils continuerent leur voyage, et après quelques jours de fatigue, ils arriverent à un destour de riviere, où la Providence de Dieu leur preparoit depuis long-temps un rafraichissement de poisson. Les Sauvages y ayant tendu leurs retz, prirent quantité de grands brochets.

Peu de jours après, ils firent rencontre d'un lieu, où un Orignac avoit couché le soir d'auparavant ; ils y cabanerent, et les Sauvages ayant suivi ses pistes, le tuèrent environ à demie-lieuë de-là, dans les bois. Voilà comme Dieu a soin de ses serviteurs, et les sçait servir en chair et en poisson.

Ce qui restoit du voyage estoit le plus fascheux : ils arrestent quelque temps en ce poste, ils y tiennent conseil ; et la conclusion fut, qu'une partie des François et des Sauvages demeurant en cet endroit, le Pere, avec l'autre partie

monteroit jusqu'au lac de Saint Barnabé, pour y visiter ses Neophytes, les instruire, et conferer avec eux sur le sujet de l'hivernement qu'il pretendoit faire à deux bourgades dont ils luy avoient parlé il y avoit vn an.

On met donc le canot à l'eau, et enfin apres trois jours de fatigue, le Pere et ceux qui l'accompagnoient, arriverent heureusement au lac. A peine estoient-ils à l'entrée, qu'ils descouvrent des canots qui leur viennent au devant.

C'estoit vn Capitaine du lac, qui ayant esté averti, par vn canot qui avoit gagné le devant, venoit avec tous ceux de sa famille, pour accueillir le Pere, et pour luy dire l'estat où toutes choses estoient.

Il y a dix jours, dit-il au Pere, qu'une partie des Papinachois, et tous les Ouchestigoïek, auxquels tu donnas le Baptisme l'année passée, en ce lac, en sont partis. Ils t'ont attendu, jusqu'à ce que ceux qui sont venus du grand fleuve de Saint-Laurent, les ont asseuré, que ni toy, ni aucun des François ne viendroient cette année. Le Capitaine Oumamiois, à qui le François qui t'accompagnoit fit des presens pour porter aux Sauvages de la Mer du Nord, n'a point paru icy, et peut-estre il ne paroïstra qu'en Hiver, ou au Printemps prochain. Je suis marry, adjousta-t-il au Pere, de ce que tu ne vois pas icy tous ceux que tu desirerois y trouver, pour les instruire ; et de ce que les François qui t'accompagnent, n'y auront pas toute la satisfaction qu'ils esperent.

Le Pere interrogea plus à loisir ce Capitaine, si, passant plus outre, ils ne pourroient pas rencontrer les Ouchestigoïekes, pour aller en leur compagnie aux deux bourgades, où il seroit bien-aise d'hiverner. Tu ne peux pas les rencontrer, respond le capitaine : ils sont bien loin d'icy, dispersez en divers endroits faisant leur chasse aux Outardes ; et d'ailleurs je n'ay personne propre pour t'y accompagner.

Cette impossibilité de passer outre, arresta le Pere, qui après avoir instruit et confessé ces bons Neophytes, au

nombre de vingt, s'en retourna au poste, où les François et les Sauvages attendoient de ses nouvelles. C'est vne douce consolation, à un homme qui connoist ce qu'a cousté à IESVS CHRIST le salut des ames, d'en trouver quelques-vnes pour les conduire au Ciel ; et n'y en eust-il qu'une seule au milieu de la Barbarie, à gagner pour le Paradis, c'est vne riche recompense de toutes les fatigues que l'on y peut souffrir.

On descend bien plus aisément et plus viste cette grande riviere, qu'on ne l'a montée. Le Pere, avec ceux qui l'accompagnoient, arriverent en vn jour au poste où ils avoient laissé les François et les Sauvages ; et tous de compagnie, arriverent en deux autres jours au cabanage où ils avoient laissé les femmes et les enfans.

Ils n'arrestèrent là qu'un jour ; et Dieu ne laissa pas de donner la consolation au Pere, d'y baptizer vn petit enfant nouveau nay, et d'y confesser ceux qui ne s'estoient pas confessez.

De-là, on arriva dans vn jour et demy, sur les rivages du grand fleuve de Saint-Laurent, mais non pas sans courir grand risque, le canot du Pere et celui de quelques Sauvages ayant pensé perir par vn second naufrage, dans vn rapide dangereux ; mais ils furent delivrez par une protection du Ciel particuliere. Tous les jours sont des jours de grace et de faveur, pour ceux qui donnent à Dieu leur vie.

Lors qu'ils furent arrivez à l'embouchure de la riviere, ils dresserent vne petite Chapelle sur vne petite Isle, afin d'y estre plus à couvert des maringouins, ou petites mouches tres-importunes, qui piquent jusqu'au sang, et dont tous les bois sont remplis.

En ce lieu-là, les François et les Sauvages assisterent à la Messe, que le Pere y dit de bon cœur, pour remercier Dieu de son assistance en tout ce voyage.

Le lendemain, les Sauvages qui avoient accompagné le Pere, firent leurs devotions ; et le Pere leur ayant donné à chacun vn Calendrier, où sont marquez les Dimanches et les Festes, pour mieux regler leurs devotions, ils de-

scendirent tous ensemble, pour faire leur pesche de saulmon, dans vne riviere qui est vne journée plus bas.

En mesme temps le Pere et les François s'embarquerent dans vne Biscayonne, et arriverent en deux jours, à l'entrée de la riviere de Piribisticou, où vn vent contraire les arresta.

Ce fut là, où toutes les fatigues du Pere furent abondamment essayées, par la consolation qu'il receut, à la veüe d'une famille de Papinachois, que la Providence de Dieu lui fit rencontrer. Le Chef qui en avoit la conduite, et qui avoit esté instruit dès l'année precedente par le Pere, luy ayant promis qu'il se trouveroit sur le bord du grand fleuve, avec sa femme et ses enfans, pour y recevoir le Baptesme, s'acquitta parfaitement de sa promesse.

Il rendit compte au Pere, des instructions qu'il luy avoit données ; il l'asseura qu'il s'estoit toujours servi de la priere, qu'il luy avoit enseignée, et qu'il n'avoit point eu recours à ses superstitions, sinon en vne seule rencontre, mais qu'il en estoit bien marry ; qu'il avoit vne grande apprehension de tomber dans ces feux cachez au milieu de la terre ; qu'il se portoit de tous les desirs de son cœur, pour ce beau lieu où Dieu recompense à jamais ceux qui luy ont obeï en cette vie.

Après vne suffisante instruction, luy, sa mere, sa femme, et quatre de ses enfans, furent baptisez solennellement, dans vne petite Chapelle, que les François dresserent avec beaucoup de zele, estant bien-aises de cooperer à cette bonne œuvre, et connoissans tous que Dieu ne les avoit preservez des dangers de la mort, dans lesquels ils s'estoient trouvez, qu'à la consideration de ces pauvres Sauvages, auxquels il vouloit faire misericorde par leur moyen, les ayant obligez de faire quelque sejour en ce poste, par la violence d'un vent contraire.

Ces bons Neophytes assisterent avec beaucoup de devotion, à la Messe qui y fut celebrée tous les jours ; en suite dequoy, Dieu donnant vn vent favorable, ils arriverent en peu de temps à

Tadoussac, et de-là, à Quebec, le jour de Sainte Anne, qu'ils avoient choisie pour vne des Patronnes du voyage.

CHAPITRE VII.

Guerre des Iroquois. Leur victoire, et leur défaite au Lac de Piagouagami.

Quelque disgrâce que l'Iroquois recoive, il sera toujours le mesme c'est-à-dire, superbe et cruel, jusqu'à ce qu'on l'ait entierement abattu. Les dernieres humiliations, qui luy sont arrivées les années passées, ne luy ont pas fait perdre l'envie d'aller chercher du costé du Nord, des peuples à massacrer. Voicy ce que nous en sçavons d'asseuré.

Cent Iroquois, partie Annieronnonns, et partie Onnontagueronnonns, ayant resolu d'aller en guerre, partirent de leur païs, environ au milieu de l'Hyver. Pour mieux reüssir dans leurs desseins, ils se diviserent en trois bandes, et chacune prit son quartier. Trente vont vers le païs des Mistasirimiens. Trente autres viennent au lac de Piagouagami. Nous n'avons pas bien sceü l'endroit où les autres estoient allez. Quoy qu'il en soit, voicy le succès de la guerre de ceux qui estoient aux environs du lac Piagouagami.

Ces trente, commandez par deux Chefs, après avoir tué en deux endroits cinq hommes, et fait vne femme prisonniere, comme ils ne sçavoient pas bien le païs, s'en firent faire la description par cette femme captive ; qui après le leur avoir montré, avec trop de simplicité, n'eut pour toute recompense, qu'un coup de hache sur la teste, dont elle mourut sur la place.

Ces Barbares, après avoir sacrifié à leur rage cette pauvre victime, decouvrirent les pistes de ceux du lac, qui ayant eu quelque crainte des Iroquois, s'estoient renfermez dans vne palissade de pieux, au nombre de qua-

rante-cinq, avec leurs femmes et leurs enfans ; quelques-vns neanmoins ne laisserent pas de s'écarter, pour vivre de leur chasse ; et de deux jeunes hommes, qui restoient dans les bois, il y en eut vn qui tomba entre les mains des ennemis.

Ils s'attendent, qu'ayant fait ce prisonnier, il ne sera pas seul ; en effet, les pistes des Iroquois ayant esté decouvertes par vn jeune Montagnez, qui estoit sorti du fort, il retourna sur ses pas, et en donna l'alarme à ses compatriotes.

A cette nouvelle, quatorze des plus braves sortent pour reconnoître l'ennemi. Mais ils furent bientost investis, et attaquez de toutes parts. Les Iroquois, plus forts en nombre, en tuënt quatre d'abord, et en font trois captifs. Nos gens toutefois se defiendent avec courage, en tuënt deux sur la place, et en blessent quelques autres.

Les sept Montagnets qui restoient, se retirent dans leur palissade, et ne pensent qu'à se fortifier ; tandis que l'Iroquois estonné du courage des nostres, prend dessein de s'en retourner en haste, avec ses quatre captifs.

Ils nâgent fortement deux jours entiers ; mais les nuits, qui donnent le repos à tous les hommes, sont employées pour brûler impitoyablement nos Captifs. Ils commencent par leur couper à chacun vn poulce, afin qu'ils ne puissent se délier, et continuent sur eux leurs autres cruautés.

Mais Dieu, touché sans doute des prieres ferventes que luy adressoient nos pauvres affligez, rompit les liens à vn, qui, s'estanteschapé heureusement de sa captivité, fut le liberateur des autres, et la cause de la victoire que les vaincus emporterent sur les victorieux.

Ce Captif, portant son courage avec soy, se rendit dans cette palissade, d'où ses compagnons n'osoient sortir, crainte de l'ennemi : il leur fait esperer vne victoire glorieuse, les ayant animez à le suivre où il les conduiroit.

Ils se jettent dans leurs canots, avec resolution de bien combattre. Ils arrivent en quatre journées, au lieu où les

Iroquois avoient abordé devant eux, et par où ils estoient rentrez dans le bois. Nos gens suivent les pistes, et enfin decouvrent l'ennemi dans vne espece de reduit, où ils s'estoient assez fortement cabanez. Ils prennent le dessein de faire leur attaque, dès le point du jour du lendemain.

Ce fut pour lors que ces bons Chrétiens ayant fait leur prière, pour commencer par là leur combat, se ruerent sur les Iroquois, et forcerent cette palissade avec tant de succès, que dix-huit y demeurèrent sur la place, deux femmes furent faites prisonnières, et leurs trois compagnons qui estoient tombez entre les mains de l'ennemi, furent heureusement delivrez.

Nos Chrestiens Montagnez ne perdirent en cette rencontre, que deux hommes, quoy que les Iroquois eussent fait deux descharges de fusil sur eux.

Tous les Iroquois y furent ou tuez, ou blessez, à la reserve d'un seul, qui ayant pris la fuite dès le commencement de l'attaque, sembla n'avoir resté, que pour aller porter la nouvelle de leur défaite dans le païs des Iroquois.

La protection de Dieu sur ces trois prisonniers, que les Iroquois emmenoiënt, est bien considerable. C'étoient trois jeunes Chrestiens de quinze à seize ans, que les ennemis tenoient liez et garottez d'une façon estrange.

Lors que le choc commença, les trois Iroquois qui avoient la garde particuliere de ces trois prisonniers, coururent droit à eux, pour leur casser la teste ; car c'est ainsi qu'ils en vrent pour l'ordinaire.

Le premier, voulant donner le coup de hache sur la teste de son captif, est tué dans ce mesme moment, d'un coup de fusil, qui sauva la vie au Chrestien, et qui donna la mort à l'Infidele.

Le second captif, voyoit desja rabattre le coup de hache sur sa teste, lors qu'une fleche que la Providence de Dieu conduisoit pour le delivrer, perça d'outre en outre celui qui l'alloit assommer.

Vn autre semblable accident delivra le troisième ; et ce ne pouvoit estre

sans vne faveur particuliere du Ciel, que les balles et les fleches, eurent ce semble du respect pour ces trois jeunes Chrestiens, qui voyoient de tous costez les Iroquois tomber roide morts à leurs pieds, sans qu'aucun coup portast sur eux.

Nous avons tout sujet de croire, que cette aimable protection de Dieu, et sur ces trois captifs Chrétiens, et sur ceux qui les delivrerent si heureusement, avec tant de courage, fut vne recompense de leur piété : car jamais ils n'avoient manqué tout l'Hyver de faire leurs prieres, matin et soir, et de garder les jours de Festes, qu'ils distinguoient par le moyen de leur petit Calendrier, où ils estoient tous marquez. Ils ne manquoient pas de s'assembler ces jours-là, pour dire deuotement leur Chapelet, et chanter leurs Hymnes et leurs Cantiques spirituels, comme si quelqu'un de nos Peres, qui les avoient instruits, y eust assisté.

CHAPITRE VIII.

De quelques merveilles arrivées depuis peu.

Vn jeune garçon, âgé de vingt-deux à vingt-trois ans, nommé Iean Adam, estoit avec son maistre dans les bois, le jour de l'Annonciation de la Sainte Vierge. Il se sentit tout d'un coup frappé d'une grande douleur aux yeux ; en suite de laquelle, comme la veuë luy diminueoit de jour en jour, il prit les remedes ordinaires. Mais le mal empirant toujours, il eut recours à Dieu, et fit vne neuvaine à Sainte Anne, avec promesse d'aller en pelerinage à son Eglise, qui est à six lieues de Quebec, celebre pour les graces, que la divine Majesté y a voulu operer en faveur de cette grande Sainte.

Ce jeune homme ne sentit toutefois aucun soulagement ; au contraire l'aveuglement se formoit toujours davan-

tage. Ce qui l'obligea de faire vne seconde neuvaine, en l'honneur de Nostre-Dame de Laurette, s'engageant par vœu d'y faire quelque jour vn pelerinage de devotion. Il pria vn de nos Peres, son Confesseur, de se joindre à luy, pour obtenir de Dieu la guerison de son aveuglement.

Son maistre le mena en canot, pour accomplir son premier vœu, dans l'Eglise de Sainte Anne, ce bon jeune homme ne pouvant se conduire luy-mesme, car son aveuglement estoit entierement formé.

Vn bon Prestre, qui a le soin de cette Paroisse, se sentit inspiré de reciter sur cét aveugle, l'Evangile avec l'estole, selon la coustume de l'Eglise. Pendant le peu de temps qu'il dit cét Evangile, l'aveugle vit par trois diverses fois, comme trois eclairs, à la faveur desquels il recouvra la veuë, mais par trois momens seulement, pendant lesquels il vit tres-clairement, toute l'Eglise et tout ce qui y estoit. Après quoy il retomba dans son aveuglement. Mais il conceut par vne lumiere interieure, que ces trois eclairs passagers, par lesquels il avoit veu tout ce qui estoit dans l'Eglise, luy marquoient qu'au bout de trois jours, il recouvreroit entierement la veuë, et qu'il seroit parfaitement guéri. En effet, il en conceut deslors vne ferme esperance, et assura ceux qui estoient avec luy, qu'il ne luy restoit plus que trois jours, pour achever la seconde neuvaine, qu'il faisoit en l'honneur de Nostre-Dame de Laurette, qui obtiendrait sa guerison.

Le neuvième jour estant venu, lors que son Confesseur disoit la Messe, à son intention, au temps de la consecration de la tres-Sainte Hostie, il se sentit frappé dans les yeux, comme de deux pointes de fer, qui luy firent porter aussi-tost les mains aux yeux ; et en les retirant, il appercent le Prestre qui élevoit l'Hostie pour la faire adorer au peuple : de sorte que les miracles invisibles, qui se font au moment de la consecration, furent accompagnez en cette Messe, de ce miracle visible et sensible. Car deslors cét aveugle re-

couvra la veuë, dans sa perfection ; et la Messe achevée, où il n'avoit pû venir, qu'avec le secours d'un guide et d'un baston, il s'en retourna sans aide de personne, et sans baston, et voit de puis ce temps-là, plus clair qu'il n'avoit jamais veü.

A l'occasion de ce miracle, je ne scaurois omettre ce qui s'est passé au fort de Richelieu, par vne protection particuliere de la Sainte Famille, Iesvs, Marie et Ioseph.

Lors qu'on travailloit à ce fort, vn des Lieutenans, faisant la ronde, et estant allé visiter vn corps-de-garde qui estoit avancé environ la portée de deux fusils, se souvint qu'il n'avoit pas assisté le soir aux prieres ordinaires, où l'on a coustume de reciter de compagnie, vn petit Chapelet en l'honneur de la Sainte Famille, Iesvs, Marie et Ioseph. Pours'acquitter de ce petit devoir de devotion envers cette Sainte Famille, il se retira à l'escart dans le bois, à huit ou dix pas de la sentinelle, où s'estant mis à genoux parmy quelques arbrisseaux qui le cachotent, il commença ce petit Chapelet, le plus devotement qu'il luy estoit possible ; lors que le soldat qui estoit en faction, s'estant apperceu de quelque chose dans ces brossailles, et s'estant figuré que c'estoit vn Iroquois, tire dessus à brûle-pourpoint, et ne doutoit point qu'il n'eust tué son homme. Mais comme si la balle eust respecté ce serviteur de Dieu, au lieu de luy percer la teste d'outre en outre, elle ne fit que le blesser legèrement, Dieu ayant voulu que l'on connust le danger manifeste où il avoit esté, afin de faire connoistre en mesme temps la puissante protection qu'il avoit receuë de la Sainte Famille, et le secours que nous en devons tous attendre en de pareilles occasions.

L'adjousteray vne chose presque semblable à ce qui arrivoit souvent à Saint Isidore, Laboureur, qui voyoit mener par les Anges la charruë qu'il avoit laissée pour faire sa priere, ces Esprits bien-heureux voulant bien faire son office, tandis qu'il faisoit le leur.

Vne femme fort vertueuse, se voyant

chargée de trois enfans, dont le plus âgé n'a que quatre ans, et d'ailleurs fort éloignée de l'Eglise, estoit fort en peine les jours de Festes, pour faire ses devotions. Elle ne laissoit pas neantmoins de venir à la Chapelle de Saint Iean, et d'assister fort exactement à l'assemblée de la Sainte Famille, quoy que ce fust toujours avec beaucoup d'inquietude, et de crainte pour ses enfans. Vn jour qu'elle les avoit laissez endormis à la maison, elle fut bien surprise à son retour, de les voir habillez fort proprement sur leurs lits, qui avoient à desjeuner, de la maniere qu'elle avoit accoustumé de leur donner. Elle demanda à sa fille aînée, qui les avoit ainsi habillez dans son absence. Cét enfant, qui a bien de l'esprit pour son âge, ne pût luy dire autre chose, sinon que c'estoit vne Dame vestuë de blanc, qu'elle ne connoissoit point, quoy qu'elle connust fort bien toutes celles du voisinage ; qu'au reste qu'elle ne faisoit que de sortir, qu'elle avoit deü la rencontrer en entrant.

Plusieurs personnes ont crû pieusement que la Sainte Vierge avoit voulu guerir elle-mesme les inquietudes de cette bonne femme, et luy faire connoistre qu'elle devoit, après avoir pris de sa part les precautions ordinaires pour ses enfans, abandonner le reste à la protection de la Sainte Famille.

Ce qui rend cette opinion probable, est que la mere trouva la porte du logis fermée de la mesme maniere, qu'elle l'avoit laissé en sortant, qu'elle ne vit point cette femme vestuë de blanc, qui ne faisoit que de sortir quand elle entroit ; que toutes les choses se sont faites dans l'ordre, qu'elle avoit accoustumé de les faire elle-mesme ; que cela ne peut estre attribué à nulle personne du voisinage, ni du pais, que l'on sçache ; que l'enfant est dans vn âge peu capable d'un mensonge de cette nature ; et qu'après tout, Dieu fait quelquefois en faveur des pauvres, de semblables merveilles. Enfin les informations en ont esté faites tres-exactement, par vn Ecclesiastique tres-vertueux. Cette bonne personne se nomme Marie Haslé, femme de Ioa-

chim Girard ; et cela arriva le 8. de Juillet 1665.

CHAPITRE IX.

Cruautés exercées sur quelques François, pris par les Iroquois en l'année 1661.

Voicy vne lettre qui nous est tombée entre les mains, touchant le cruel traitement, que quelques François ont receû des Iroquois, depuis deux ans, et dont nous n'avions pas encore de connoissance.

Je ne change rien, ni aux paroles, ni au stile de la lettre parce que sa simplicité trouvera plus de creance dans les esprits.

Le 25 d'Octobre de l'année 1661. quatorze François ayant esté inopinément attaquez par les Iroquois, en vne petite Isle proche de Montreal, s'enfuirent en desordre, sans grande resistance.

Il n'y eut que Monsieur Brigeart, avec deux autres François, qui ne prenans pas garde à la fuite de leurs compagnons, se mirent en défense ; et Monsieur Brigeart tua d'abord le Capitaine des Iroquois.

Aussi-tost l'espouvante les saisit, et voyant leur Capitaine mort, ils prenoient desja la fuite, lors que l'un d'eux se mit à haranguer les autres, leur disant : Où est donc le cœur et la gloire de nostre Nation ? Quelle honte que trente-cinq guerriers s'enfuyent devant quatre François ?

Cependant, les autres François, qui estoient dans vn bateau, se laissoient emporter au courant de l'eau, essayant toute la descharge des ennemis, dont les vns furent tuez sur l'heure et les autres blessez.

Enfin pour revenir aux Iroquois, ayant repris leurs esprits, ils viennent fondre sur les François, et blesserent à mort vn Ecclesiastique, nommé Monsieur Vignal.

Les deux François qui avoient leurs armes mouillées, furent bien-tost pris avec Monsieur Brigeart. Mais celuy-cy fit grande resistance avant que de se laisser prendre. Il eut le bras cassé d'un coup de fusil, et ne laissoit pas de leur presenter le pistolet ; mais n'ayant pas la force de le tirer, il se jetta dans l'eau, et les Iroquois après luy, qui l'ayant pris, le traisnerent sur les roches, la teste et le visage en bas, presque tout à l'entour de l'Isle.

Les Iroquois s'embarquerent avec leurs prisonniers, et tous ensemble furent se cabaner à la prairie de la Magdeleine, où ils firent vn fort ; et prenant le corps du Sieur Vignal, qui estoit mort, le depouillerent, et luy enleverent la chair, pour la manger.

Pour les deux autres François, qui n'avoient point de mal, ils furent liez chacun à vn arbre ; vn desquels, nommé René, priant Dieu tout bas, vn Sauvage l'ayant apperceu, luy demanda ce qu'il faisoit ; et ce François luy ayant respondu qu'il prioit Dieu, le Sauvage le délia, et luy dit : Prie à ton aise, mets toy à genoux.

Ils passerent ainsi la nuit dans le fort qu'ils avoient fait, et furent le lendemain jusques au Sault, après avoir mangé le corps de ce bon prestre, et luy avoir enlevé la chevelure.

Après ce repas, les Barbares se divisèrent. Ceux de la Nation d'Anniegué emmenerent vn François, nommé Du Fresne. Ceux de la Nation d'Onneiout, qui estoient en plus grand nombre, emmenerent les deux autres.

Ils furent huit journées par terre. René toujours chargé comme vn cheval de bagage et pour la pluspart du temps, tout nud. Monsieur Brigeart alloit tout doucement, ne pouvant presque marcher, à cause des blessures qu'il avoit à la teste, aux pieds, et par tout le corps ; ce qui ne l'empeschoit de prier Dieu incessamment.

Après avoir cheminé huit jours durant, les deux bandes qui s'estoient séparées se réunirent, et se retrouvèrent en mesme cabanage, faisant grande ré-

jouissance, et grande chere de leur chasse.

Deux d'entre eux, ayant pris le devant, furent en porter les nouvelles aux bourgades.

Les Iroquois s'estant apperceus que René avoit des heures, et qu'il lisoit dedans, luy voulurent couper vn poulce, et luy defiendirent de frequenter davantage le Sieur Brigeart, à cause qu'ils prioient Dieu ensemble.

Enfin estant arrivez au bourg de la Nation d'Onnejout, ils despouillerent les deux François, et leur peignirent le visage à leur façon. C'estoient le Sieur Brigeart et René. Alors les ennemis s'estant mis en estat de leur donner la salve, qui consiste à faire passer les prisonniers, comme entre deux hayes, chacun dischargeant sur eux des coups de baston, vn des anciens s'écria : Tout beau, qu'on s'arreste, qu'on leur fasse place ; et les ayant menez au carrefour de ce bourg, où vn eschafaut estoit préparé, ils y monterent ; puis vn Iroquois prenant vn baston, en frappa sept ou huit coups sur René, et luy arracha les ongles. Après quoy on fit descendre les deux captifs, et on les mena dans vne cabane, où se tenoit le Conseil des anciens.

Toute la nuit se passa à faire chanter les deux prisonniers François, ausquels ils joignirent vn Algonquin, pris chez les Outaouïaks, par vne autre bande.

Vne des cruautez qu'ils exercerent fut d'obliger ces trois prisonniers de se dire des injures, et de se tourmenter les vns les autres, avec des charbons de feu ; les François l'Algonquin, et l'Algonquin les François ; mais ceux-cy n'obeïrent pas à ces cruels commandemens, de sorte qu'un Capitaine ayant veu que les François ne vouloient point faire de mal à l'Algonquin, quoy qu'ils en fussent mal traitez, les fit seoir auprès de luy, comme pour les mettre en assurance.

Enfin le Conseil ayant ordonné que les deux François seroient brûlez, la sœur du Capitaine tué par le Sieur Brigeart, dit qu'elle vouloit avoir René pour luy tenir la place de son frere defunt.

Vn des vieillards dit que cela estoit raisonnable, et on l'accorda, non toutefois sans peine.

Mais le Sieur Brigeart fut brûlé toute la nuit, depuis les pieds jusqu'à la ceinture ; et le lendemain ces Barbares continuerent encore à le brûler ; et après luy avoir cassé les doigts, estant ennuyez de le brûler, vn d'entre-eux luy donna vn coup de cousteau, luy arracha le cœur et le mangea. Ils luy couperent le nez premierement, puis les sourcils, les levres et les jouës.

Parmy toute cette sanglante et cruelle execution, ce pauvre François ne cessa jamais de prier Dieu, pour la conversion de ces Barbares, offrant pour eux-mêmes, toutes les douleurs qu'ils luy faisoient endurer, et disant toujours : Mon Dieu, je vous prie de les convertir ; mon Dieu, convertissez-les, repetant toujours ces paroles, sans avoir crié pour tout le mal qu'ils luy pussent faire.

Enfin ces Barbares, après l'avoir ouvert, beurent son sang ; et l'ayant haché en pieces, le mirent dans la chaudiere, et le mangerent.

René eut la liberté, non sans crainte pourtant, parce que quelque temps après, vne sedition s'estant émeuë, il y eut vn Iroquois, qui entra dans la cabane où estoit nostre François, le pistolet bandé à la main, et luy fit vne demande qui luy fit grand' peur : car il luy parla, comme si en nostre langue il eust dit : Qui vive ? est-ce le Pere le Moyne, ou le Pere Chaumonot ? Alors sa sœur adoptée dit au François. Dis : Vive le Pere Chaumonot ? Et cela le sauva dans cette rencontre.

Enfin après dix-neuf mois de peine et de fatigue, qu'il eut tantost à la chasse, tantost à la pesche, et pendant sa maladie de la petite verole, qui enleva près de mille ames, dans le pais des Iroquois, estant à la chasse des petites tourtes, avec les Nations d'Anniégué et d'Onnejout, il luy vint dans la pensée de s'eschapper, et demanda à son camarade Du Fresne, qui estoit parmy ceux d'Anniégué, s'il se vouloit sauver. Il luy dit que non. Alors ayant fait complot avec deux autres François

du mesme bourg, comme on se préparoit au départ, pour retourner dans le païs, il demanda vn soir à vn des Iroquois, de quel costé estoit le bourg, et par où on alloit aux Hollandois, et combien il y avoit de lieuës ; dequoy estant instruit, il fut marquer vn arbre, pour se souvenir de la route qu'il falloit tenir, afin d'y arriver.

De fait, le matin estant venu, il remarqua l'endroit par où il falloit passer pour se sauver, et pendant que tout le monde se mettoit en chemin, chacun se chargeant des paquets, les trois François prirent vne autre route, et bien-heureusement, à la faveur du feu que quelques femmes avoient mis dans les feuillages qui estoient sur la terre ; de sorte que tout estoit reduit en cendre, ou mesme dissipé, on ne reconnut point leurs pistes.

Ils cheminerent pendant neuf jours, avant que d'arriver à la Nouvelle Hollande ne mangeant pour toute nourriture, que des herbes qu'ils rencontroient ; car ils avoient quitté leurs paquets, pour estre plus lestes à courir. Ce qui n'empescha pas qu'ils ne fussent en grand danger d'estre repris, et par conséquent d'estre jettés au feu sans remission.

Ils ne marchaient que de nuit, et ne laissoient pas pourtant de se jeter, pour ainsi dire, entre leurs mains, passant tantost auprès des cabanes des pêcheurs sans y penser, tantost auprès des chasseurs, tantost de jour se trouvant tout proche d'une bourgade, tantost de nuit dans le milieu mesme des cabanes.

Ils furent quatre ou cinq fois poursuivis par les Iroquois ; et vne fois entre autres, presque toute la jeunesse de la seconde bourgade d'Anniagué se mit à les poursuivre ; d'autres fois ils estoient suivis des guerriers, et vne autre fois par des gens qui venoient de trafiquer avec les Hollandois.

Après plusieurs dangers, ils arrivèrent enfin chez les Hollandois, sans se faire connoistre, jusqu'à ce qu'ils sceussent s'il y avoit des Iroquois. Comme il ne s'en trouva point pour lors,

ils se declarerent pour François, et furent receus à bras ouverts, et menés au Gouverneur du fort d'Orange, qui leur fit tres-bon accueil, les habilla, et mesme freta vne chaloupe, pour les conduire à Manhate, de peur qu'ils ne fussent découverts des Iroquois, et ensuite enlevés.

De Manhate, ils furent à Baston, et ayant suivi toute la coste jusqu'à Quebec, ils furent toujours fort bien receus : et ainsi se termina heureusement leur captivité, dans laquelle ils estoient tous les jours en danger d'une cruelle mort.

Voilà le contenu de la Lettre, qui ne dit pas la moitié des miseres, qu'ont souffert ces pauvres François. Les armes du Roy peuvent-elles estre mieux employées, que pour nous delivrer de la cruauté de ces Barbares ?

CHAPITRE X.

Des Cometes et signes extraordinaires qui ont paru à Quebec, ou aux environs.

Nous ne pretendons pas icy faire vn discours exact de tous les changemens irreguliers des Cometes, qui nous ont paru cette année. Nostre pensée est de rapporter seulement quelques observations, qui pourront peut-estre servir de fondement aux curieux, pour en tirer quelques nouvelles connoissances.

Ce fut le 29. de Novembre de l'an 1664. que l'on commença à remarquer à Quebec, la premiere Comete. Quelquel-vns ont dit l'avoir veuë environ le 15. du mois ; et d'autres assurent qu'elle parut mesme avant la Toussaint.

Le 30. Novembre elle parut encore de bon matin ; mais les nuës la cachèrent à nostre veuë et à nos soins, durant les treize nuits suivantes.

Le 14. jour de Decembre, nous vismes vn peu mieux la Comete en-

viron les trois heures et vn quart, sans pouvoir faire aucune observation entiere, sa distance à l'Espy de la Vierge, estoit de 22. degrez 30. minutes.

Nous disons icy, ce qui doit estre sceu pour les observations suivantes, que la hauteur du Pole est à Quebec de 46. degrez 44. minutes.

Le 15. Decembre nous prismes la hauteur de la Comete, qui estoit de 23. degrez 30. minutes ; et celle d'Arcturus à la Comete 54. degrez 20. minutes. Mais nous ne remarquasmes pas précisément le temps de l'observation. En voicy de plus exactes.

Le 21. Decembre à quatre heures et demie du matin, la hauteur de la Comete estoit de 20. degrez 8. minutes. Celle d'Arcturus, 44. degrez 45. minutes. Son Azimuth à la Comete 69. degrez 20. minutes. La Comete qui estoit pour lors de 164. degrez 58. minutes ; et sa déclinaison meridionale, de 23. degrez 8 minutes.

Le lendemain 22. Decembre, à quatre heures et vn quart du matin, la hauteur de la Comete estoit de 15. degrez 15. minutes. Celle de l'Espy 21. degrez 54. minutes, et l'Azimuth de la Comete à l'Espy 38. degrez 22. minutes, l'Estoile estoit à l'Orient de la Comete ; et par consequent la déclinaison australe de la Comete estoit de 27. degrez 31. minutes ; et son ascension droite, 162. degrez 51. minutes.

Le vingt-troisième à vne heure et demie du matin, la hauteur de la Comete estoit de 6. degrez 36. minutes. La hauteur de Kelebalased, ou du cœur du Lion, 47. degrez 15. minutes, et son Azimuth à la Comete, 20. degrez 10. minutes. On trouve par le calcul, l'ascension droite de la Comete de 150. degrez 15. minutes, et sa déclinaison meridionale, de 30. degrez 27. minutes.

Le vingt-septième, à la mesme heure, la distance de la Comete à Procyon, estoit de 37. degrez 25. minutes ; et du cœur du Lion, 50. degrez 30. minutes ; et de Sirius, ou du grand Chien, 27. degrez 35. minutes. L'ascension de la Comete estoit ce jour-là, de 112.

degrez 20. minutes ; et sa déclinaison meridionale, 21. degrez 21. minutes 36. secondes. Ce fut pour lors que la Comete estendoit sa queue, depuis sa situation jusqu'à l'estoile du grand Chien ; et je ne croy pas qu'elle ait guere paru plus grande, que le matin de ce jour.

Le dernier jour de l'an 1664. sur les six heures du soir, la distance de l'épaulle droite d'Orion à la Comete, estoit de 27. degrez, et l'œil du Taureau, 27. degrez 35. minutes. Pour lors la Comete ne nous paroissoit que cheveluë, sans aucune apparence de queue. Selon cette observation, l'ascension droite de la Comete estoit de 64. degrez, et presque 57. minutes, sa déclinaison meridionale 11. degrez 46. minutes.

Nous advouérons icy ingenuement, que n'ayant pû observer la Comete les trois jours precedents, voyant d'ailleurs vn si notable changement, tant en sa figure, qu'en sa course, tout à fait extraordinaire, nous n'eusmes pas beaucoup de difficulté à nous persuader que c'en estoit vne seconde.

La mesme nuit, à huit heures et demie du soir, la hauteur de l'œil du Taureau estoit de 59. degrez 27. minutes. La Comete estoit élevée de 32. degrez 35. minutes, et en mesme vertical, l'ascension droite de l'œil du Taureau, estoit 64. degrez 10. minutes, et celle de la Comete 60. degrez, 48. minutes 30. secondes ; sa déclinaison meridionale, 10. degrez 9. minutes.

Le premier jour de l'an 1665. à neuf heures trois quarts du soir, la hauteur de Sirius estoit de 22. degrez 27. minutes ; et de la Comete, 33. degrez 52. minutes. L'Azimut de Sirius à la Comete 44. degrez 4. minutes : et partant la déclinaison meridionale de la Comete, estoit de 8. degrez 4. minutes, et son ascension droite 62. degrez, 50. minutes.

Nous laissons tout exprés les observations faites, le second, le sept, le onze, treize, quatorze et quinzième du mesme mois de Janvier, le vent et le froid excessif, ayant jetté le desordre parmy nos instrumens, et n'ayant pas

pû les remettre avec toute l'exactitude necessaire en ces rencontres.

Le Ciel nous a fait paroistre vne autre Comete, aussi prodigieuse en grandeur et en clarté, que la precedente, et qui avoit vne queue pour le moins aussi longue. Son cours la faisoit approcher du Soleil, à qui elle servoit d'une aurore extraordinaire.

Nous nous en apperceusmes icy le vingt-neufième de Mars, Dimanche des Rameaux. Mais le Ciel fut quasi toujours couvert, jusqu'au quatrième d'Avril, où nous remarquasmes que la Comete estoit entre l'Etoile de la teste de Cassiopée, et vne des plus lumineuses de son espaule; et peu s'en falloit qu'elle ne fist vne ligne droite avec ces deux Etoiles. Sa declinaison septentrionale, estoit entre 13. à 14. degrez, et son ascension droite, 335. degrez.

L'onzième d'Avril, la Comete estoit dans le tropique du Capricorne, et avoit pour ascension droite, le commencement d'Aries.

Le dix-septième, elle formoit vn triangle rectangle, ou vn peu obtus, avec la teste d'Andromede, et celle du milieu, toutes de la seconde grandeur. Si on divisoit la distance entre ces deux Etoiles, en quatre parties, il y auroit environ trois de ces parties, de celle du milieu jusqu'à la Comete. La premiere Etoile d'Aries, la Comete, et celle là mesme de la seconde grandeur, qui est sur le bord austral de la ceinture d'Andromede, estoient presque en ligne droite, et avoient 25. à 26. degrez de declinaison Nord.

Voilà le peu d'observations que nous avons faites de la derniere Comete.

Ce n'est pas seulement du haut du Ciel, que Dieu nous a parlé, par ce langage des Etoiles; mais il s'est fait entendre de plus près: car du Ciel, de la Lune, et de la Terre mesme, nous avons veû, oüy et senti des effets extraordinaires de sa Toute-puissance.

Le vingt-septième Decembre de l'an 1664. la Lune se fit voir, après minuit, d'une façon bien surprenante; car la moitié estoit rouge comme du sang,

et l'autre moitié estoit si lumineuse, qu'elle éblouissoit les yeux de ceux qui la regardoient.

Le Lundy dix-neufième Janvier de l'an 1665. sur les cinq heures et trois quarts du soir, on entendit vn son si fort, qui sortit de dessous la terre, qu'il fut pris pour vn coup de canon. Ce bruit fut entendu par des personnes éloignées de trois et quatre lieues, les vns des autres; et nos Sauvages, qui savent que l'on ne tire le canon sur le tard, que pour advertir que l'on a découvert la marche de quelques Iroquois, se retirerent des bois où ils estoient, et vinrent toute nuit nous demander pourquoy nous avions tiré vn coup de canon si terrible.

Environ vn demy-quart d'heure après ce bruit, il parut vn globe de feu sur Quebec, qui ne fit que passer, venant des montagnes du Nord, qui rendoit vne si grande lumiere, que l'on voyoit comme en plein jour, des maisons éloignées de Quebec de deux lieues.

Dans la suite de l'année, on en a veû plusieurs autres semblables, tant à Quebec, qu'au dessous de Tadoussac, et dans le chemin des Trois Rivières.

Outre les mediocres tremblements de terre, et des bruissements frequens dans les costes voisines, la terre a tremblé extraordinairement à sept ou huit lieues d'icy, et deux ou trois fois dans vne mesme nuit, avec beaucoup de violence: des François et Sauvages, qui estoient dans les bois, en ont ressenti les violentes secousses.

Le jour de Saint Mathias, aux environs de Tadoussac, et à la Malbaye, les tremblements de terre y furent si rudes, que les Sauvages et vn de nos Peres qui hyvernoit de ce costé-là avec eux, asseurent qu'ils n'estoient pas moins violens, que ceux qui se firent sentir, icy à Quebec, dans ce fameux tremble-terre qui arriva l'année 1663. Deux François tres-dignes de foy, qui ont parcouru toute cette coste de la Malbaye, ont asseuré que la Relation de l'année 1663. n'avoit exprimé qu'à moitié, les desordres causez par les tremblements de terre en ces quartiers

là. Peut-estre que ceux de cette année, ont augmenté ce ravage épouvantable.

Le quinzième d'Octobre 1665. à neuf heures du soir, la terre trembla, faisant puissamment craquer l'ardoise de nostre maison. Ce tremble-terre fut precedé d'un bruit, que ne feroient pas deux cens pieces de canon, et dura environ vn *Miserere*.

CHAPITRE DERNIER.

Quelques circonstances sur l'arrivée des vaisseaux du Roy, portans le Regiment de Carignan-Salieres.

Le 17. et 19. de Juin 1665. arriverent à Quebec, deux vaisseaux partis de la Rochelle, avec quatre Compagnies du Regiment de Carignan-Salieres. Tous les soldats estant débarquez en bonne santé, il fallut passer d'un gros vaisseau, dans de petits bateaux de planches, faits à dessein pour pouvoir estre traînez dans les rapides, et les courans d'eau, et estre portez par terre au dessus du Sault de Richelieu, au dessous duquel ces quatre Compagnies ont fait vn fort, comme nous avons dit au chapitre quatrième.

Le 30. du mesme mois, parurent de loin deux voiles, qui nous comblèrent de joye, quand nous apprismes qu'elles portoient Monsieur de Tracy. On ne peut pas exprimer quel fut le contentement de tout le peuple, à son débarquement.

Le seizième de Juillet, arriva le navire du Havre, portant des chevaux, dont le Roy a dessein de fournir ce pais. Nos Sauvages, qui n'en avoient jamais veü, les admiroient, s'estonnant que les Orignaux de France (car c'est ainsi qu'ils les appellent), soient si traitables, et si souples à toutes les volontez de l'homme.

Le 18. et 19. d'Aoust, arriverent à nostre rade, deux autres navires, chargez chacun de quatre Compagnies, et à

Relation—1665.

leur teste Monsieur de Salieres, Colonel du Regiment.

Les soldats se trouvant en bonne santé, après s'estre vn peu rafraischis à terre, partirent sous la conduite du dit Sieur de Salieres, pour aller au plus-tost construire deux autres forts, l'un à l'embouchure de la riviere de Richelieu, l'autre au dessus du Sault, le premier fort ayant desja esté construit au dessous.

Le douzième de Septembre parurent deux autres vaisseaux : l'un nommé le Saint-Sebastien, et l'autre le Jardin de Hollande ; et deux jours après, vn troisième appelé la Justice, chargez de huit Compagnies.

C'estoit pour terminer heureusement nos attentes, puisqu'ils portoient Monsieur de Courcelles, Lieutenant general pour le Roy en ce pais, et Monsieur Talon, Intendant pour sa Majesté.

Monsieur de Courcelles, qui ne respire que la guerre, se mit incontinent en devoir d'y servir sa Majesté, sous les ordres de Monsieur de Tracy, allant par eau, en des temps assez fascheux, visiter les travaux que l'on fait à quarante, cinquante et soixante lieues de Quebec, pour se disposer à la Campagne du Printemps et de l'Esté prochain.

Monsieur Talon nous fit paroistre d'abord, que le Roy aimoit le pais, et qu'il avoit de grands desseins pour son établissement, par les assurances qu'il nous en donnoit de bouche, maisaussi et beaucoup plus, par les merites de sa personne, qui nous fait desja gouter les douceurs d'une conduite si raisonnable, et d'une police toute Chrestienne.

Au reste, les soldats se sont toujours bien portez, jusqu'à Tadoussac ; mais par vn accident inconnu, la maladie s'estant mise dedans vn de ces vaisseaux, il débarqua plus de cent malades, qui furent receüs des Religieuses Hospitalieres avec toutes les Charitez imaginables ; et parce que, pour grande que fust la salle des malades, elle ne pouvoit pas tout contenir, on se vit obligé de faire de leur Eglise vn second Hospital, Iesus CHRIST cedant volontiers sa place à ses membres.

Ces bonnes Religieuses, ayant des malades en si grand nombre, vrayment au dessus de leurs forces, quoy que non pas de leur courage, ont fait paroistre toute la joye d'un cœur rempli de Dieu, dans les services qu'elles ont rendus à ces pauvres soldats, leur zele et leur charité ne se donnant aucun repos, ni jour ni nuit, en pourvoyant à toutes les necessitez du corps et de l'ame de leurs malades. Aussi l'ont-elles esté quasi toutes elles-mesmes, et quelques-vnes jusqu'aux portes de la mort. Mais Dieu les a fortement soustenuës, dans vne fermeté d'esprit et de zele, qui sont les causes et les effets d'une vraye sainteté.

Comme il s'est trouvé plusieurs Heretiques parmy ces troupes, on a travaillé heureusement à leur conversion. Plus d'une vingtaine ont fait abjuration de leur heresie avec de grands ressentimens des obligations qu'ils ont à Dieu, qui leur fait trouver le chemin de Paradis, par celuy de Canada.

Vn d'eux, avoit commencé à se faire instruire, estant encore dans le navire ; et parce que pour quelque faute qu'il avoit faite, il fut condamné à la cale, on luy declara qu'il en seroit delivré, s'il vouloit se convertir. Il fit réponse que ce motif de sa conversion estoit trop bas, et trop intéressé ; qu'il vouloit recevoir ce chastiment, puisqu'il l'avoit mérité, après quoy il adviseroit à ce que Dieu luy inspireroit touchant sa Religion. Il receut donc ce châtiment ; quelque temps après, il demanda d'estre pleinement instruit, fit son abjuration, et estant du nombre des malades qui furent portez à l'Hospital, il y mourut, avec des sentimens de devotion tres-rares, baisant et embrassant le Crucifix, et s'entretenant avec luy, jusqu'à la mort, en de tres-amoureux colloques.

Je ne puis pas aussi omettre vn coup de la grace, bien merveilleux, en la personne d'un autre Heretique, des plus opiniastres que nous ayons veus icy. On le sollicita à plusieurs reprises, et avec toutes les instances possibles, pour luy toucher le cœur, et pour luy faire voir son mal-heureux estat. mais toujours en vain. Et non seulement il ne

vouloit pas escouter les saintes et charitables instances qu'on luy faisoit, les rebutant avec indignation ; mais mesme il s'engageoit par de nouvelles protestations, à mourir plustot que de quitter la Religion dans laquelle estoient tous ses parens. Cependant estant tombé tres-grièvement malade, et ayant esté porté à l'Hospital comme les autres, ces bonnes Religieuses, qui n'ont pas moins de zele pour le salut de l'ame de leurs malades, que d'affection pour la santé de leurs corps, faisoient de leur costé tout leur possible, pour le gagner. Vne d'entre-elles, ayant souvent expérimenté la vertu des Reliques du feu Pere de Brebeuf, brûlé autrefois tres-cruellement par les Iroquois, dans le pais des Hurons, lors qu'il travailloit à la conversion de ces Barbares, s'advisa de mesler à son insceu, vn peu de ces Reliques pulverisées, dans vn breuvage qu'elle luy fit prendre. Chose admirable ! cét homme devint vn agneau : il demande à se faire instruire, et il reçoit dans son esprit, et dans son cœur, les impressions de nostre Foy, et fait publiquement abjuration de l'heresie, avec tant de ferveur, que lui-mesme en est estonné ; et pour comble des graces de Dieu sur luy, il reçoit la santé du corps, avec celle de l'ame.

Après que le mal, qui s'estoit mis parmy ces dernieres troupes, eut cessé, on les envoya dans leurs quartiers d'hyver, attendant le Printemps, pour marcher contre les Iroquois.

C'est ce qui nous fait esperer, que les portes de l'Evangile vont estre ouvertes à toutes ces pauvres Nations barbares ; et au lieu qu'il nous a fallu chercher passage au travers des feux et des haches des Iroquois, et prendre les routes les plus difficiles, pour éviter les plus dangereuses, nous irons teste levée, dans ces vastes regions du Nord et du Midy ; puisque nostre grand Monarque nous va applanir les chemins ; afin que pendant qu'avec ses armes victorieuses, il fera de cette Barbarie vn Royaume François, nous travaillerions à en faire vn Royaume Chrestien, qui s'estendra à plus de six cens lieues à la

ronde ; en vn païs, qui ne cederà en rien, pour la fertilité de la terre, et pour la douceur du climat, à ce qui se trouve de plus doux, et de plus aimable en Europe ; où il se trouve plus de vingt langues différentes, qui seront employées à faire retentir ces vastes forets, des louanges de nostre invincible Monarque, en mesme temps qu'elles publieront celles de Dieu. Qu'à jamais

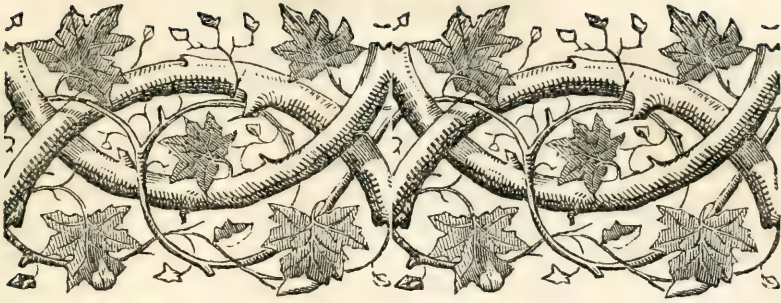
soit beni le Dieu de nostre grand Roy, diront ces Nations Sauvages, qui ne nous delivre pas seulement de la captivité des Iroquois, mais encore de celle des Demons, et nous tire des feux des vns et des autres, pour devenir les Sujets du plus grand de tous les Monarques de la terre, et les enfants du Dieu de tous les Monarques du Monde.

Extrait du Priuilege du Roy.

Par Grace et Priuilege du Roy, il est permis à SEBASTIEN CRAMOISY, Imprimeur ordinaire de sa Majesté, Directeur de l'Imprimerie Royale au Chasteau du Louure, ancien Eschevin et ancien Juge Consul de cette ville de Paris, d'imprimer ou faire imprimer, vn Livre intitulé : *Relation de ce qui s'est passé en la Nouvelle-France, des années 1664. et 1665.* Et ce pendant le temps et espace de dix années consecutives ; avec defenses à tous Libraires, Imprimeurs et autres d'imprimer ou faire imprimer le dit Liure, sous pretexte de déguisement ou changement qu'ils y pourroient faire, aux peines portées par le dit Priuilege. Donné à Paris, au mois de Fevrier 1666.

Signé par le Roy en son Conseil.

MABOVL



RELATION

DE CE QUI S'EST PASSÉ EN LA NOUVELLE FRANCE

ÈS ANNÉES 1665 ET 1666.

Par le R. P. FRANÇOIS LE MERCIER (*).

CHAPITRE PREMIER.

De ce qui s'est passé de plus remarquable à Quebec.

COMME la Reine mere a toujours donné des marques toutes particulieres de sa bonté pour ce païs, et de son zele pour y establir la foy, on n'a pas creu devoir rien omettre de tout ce qui pouvoit contribuer à faire voir la reconnaissance que l'on en conserve après sa mort. Aussitôt que l'on en receut la nouvelle, on se mit en devoir de tesmoigner par le deuil des Eglises celui que chacun avoit tres-avant dans le cœur ; elles furent toutes tendues en noir, et l'on y fit pendant plusieurs jours les services et les prieres ordinaires.

M. Talon, Intendant pour le roy en ce païs, signala surtout l'affection qu'il a pour le service de sa Majesté, et son

respect pour la memoire de cette grande princesse, faisant faire le 3. d'Aoust de l'année 1666. dans la principale Eglise de Quebec, vn service chanté en musique qui eût semblé magnifique partout ailleurs, mais qui le parut au delà de ce qu'on peut exprimer dans un païs où l'on n'avoit jamais rien vu de semblable.

M. de Tracy, Lieutenant General de sa Majesté en toute l'Amerique, M. de Courcelles Gouverneur de la Nouvelle France, M. l'Intendant et toutes les personnes considerables s'y trouverent en deuil et Mgr. l'Eveque de Pétrée y officia, assisté de plusieurs ecclesiastiques en chape.

Toute cette assemblée fut d'autant plus satisfaite de l'oraison funebre qui y fut prononcée qu'on y fit surtout l'eloge de ce zele admirable que cette grande Reine avoit toujours eu pour la conservation de ce pays, et pour le salut des infideles, dont on voit icy de tout costé des marques illustres.

C'est ce qu'on pouvoit mander de plus considerable de Quebec, et à quoy l'on a cru que l'on s'interesseroit davantage en France, comme l'on ne pouvoit rien faire en Canada avec plus

(*) Copié sur l'exemplaire déposé à la Bibliothèque Impériale de Paris.

de justice, ni avec plus d'affection.

Toutes les autres choses qui s'y font d'ordinaire soit pour le salut des ames, soit pour la gloire et pour les avantages de nostre nation, s'y font avec plus d'ordre, plus de soin et plus de vigueur que jamais, par le desir que ceux qui y sont ont de plaire au Roy du Ciel et d'obeir au plus grand Roy de la terre, qu'on voit estendre les effets de sa vigilance et de sa bonté sur ces peuples, que Dieu appelle à la foy par son moyen, comme sur ceux dont la conduite lui a esté laissée par ses ancestres.

Entre plusieurs Sauvages qui ont esté, en mourant saintement, d'heureux fruits des Missions, on a surtout admiré vne petite fille Huronne que cette Eglise a perdue à l'aage de treize ans. Il n'y avoit rien de si surprenant que de voir cest enfant, qui, ayant perdu dès l'age de 10 ans son pere et sa mere, non-seulement se passoit de leur conduite, par les lumieres et les secours extraordinaires qu'elle recevoit de l'esprit de Dieu, mais tenait aussi bien de pere et de mere à deux freres qu'elle avoit beaucoup plus jeunes qu'elle.

Elle vivoit dans vne retraite et dans vn recueillement continuels, et Dieu luy donnoit des sentimens de nos mysteres si fort audessus de son age qu'il n'y avoit personne qui n'en fust surpris. Ses deux petits freres, qu'elle nourrissoit de son travail, recevoient aussi d'elle toutes les instructions et tous les exemples de vertu dont leur age estoit capable, de sorte que les plus habiles Missionnaires qui s'y fussent donné bien de la peine, n'eussent pu y mieux reussir. La mort de ces deux petits garçons l'ayant laissée libre, elle demanda avec instance d'entrer chez les Meres Vrsulines, et elle estoit sur le point de l'obtenir, lorsqu'il plust à Dieu de la placer dans le Ciel parmi les Vierges qui suivent l'agneau.

Tous ceux de sa nation et les François de tout age alloient à l'envie admirer le courage de cette genereuse fille, et s'instruire par les exemples de sa resignation et de sa patience. La devotion tendre qu'elle avoit pour le Saint Sacrement de l'autel luy faisoit ardem-

ment desirer de ne passer aucun jour sans recevoir ce pain de tous les jours. On le lui accorda seulement trois fois durant sa maladie et son extreme foiblesse ne la pust empescher de l'aller recevoir à genoux les deux premieres fois ; mais la dernière, le mal l'ayant trop accablée, elle fut obligée de demeurer au lit : elle receut alors son Sauveur avec des sentiments si tendres, des desirs et des transports d'amour si ardens, que les personnes qui estoient accourues en grand nombre, fondoient en larmes à ce spectacle, et sembloient toutes ressentir la mesme devotion qui estoit dans le cœur de la malade : Ah ! mon Sauveur, disoit-elle souvent, quand vous verrai-je ; puisque ce ne peut estre en cette vie, accordez-moi vne prompte mort.

Rien ne l'affligeoit tant que lorsqu'on luy disoit que sa dernière heure n'estoit pas si proche ; et l'on peut dire que cette sainte impatience de s'unir à Dieu, luy estoit incomparablement plus sensible que toutes les douleurs de sa maladie.

Elle se tenoit si assurée de jouir de ce bonheur, qu'elle promettoit sans hésiter aux personnes à qui elle avoit obligation de bien prier le Sauveur et sa Sainte Mere, pour leur obtenir les vertus qui leur seroient les plus necessaires. Enfin, le moment qu'elle avoit tant désiré estant venu, elle expira doucement en recommandant jusqu'au dernier soupir son ame à son espoux celeste.

Son visage, qu'elle avoit toûjours eu fort beau, parut après sa mort plus frais, plus vif et plus éclatant qu'à l'ordinaire ; de sorte que tout le monde en glorifia Dieu, comme d'un effet de sa toute puissance qui vouloit donner cette marque de l'estat heureux auquel il avoit appelé cette fille admirable. Les peuples, persuadés de sa Sainteté, parerent ce corps vierge, et accompagnerent son enterrement de toute la plus grande magnificence qui se puisse pratiquer en ce païs, comme s'ils eussent plutost célébré ses noces avec le divin espoux des ames, qu'une ceremonie lugubre.

CHAPITRE II.

*Des Missions Huronnes, Algonquines
et Papinakioises.*

La sagesse de Dieu, qui tire toujours le bien du mal, rend utiles à un très-grand nombre de peuples Sauvages la ruine et la dissipation de l'Eglise Huronne, dont les membres dispersés servent à transporter par tout le Canada, le flambeau de la foy, qui les a éclairés.

Quelque grande aversion que les Iroquois paroissent avoir de l'Evangile, on la presche, et l'on en conserve les maximes parmi eux.

Les Captifs hurons qui y sont en très-grand nombre savent trouver au milieu de ces Barbares la liberté des enfans de Dieu. Non seulement ils y font une profession ouverte de nostre sainte Religion ; mais ils y forment mesme de petits troupeaux de IESVS CHRIST, dans des cabanes champêtres, où ils s'assemblent pour y faire leurs prieres et toutes les autres actions de Chrestien, qui se peuvent faire sans Prestres et sans Pasteurs.

Vn gentilhomme François qui fut pris et esté dernier par les Iroquois et mené à Agnié et qui fut mis depuis en liberté, rend des tesmoignages illustres de la vertu de ces heureux Captifs, qui l'exhortoient par signe à unir ses souffrances à celles que le Sauveur a endurées sur la croix ; qui lui rendoient tous les bons offices imaginables, sans craindre de s'exposer à la mort la plus cruelle pour le secourir, et qui enfin lui donnoient à tous moments des exemples admirables de leur charité, de leur patience, de leur piété et de leur parfait attachement à la Religion véritable.

Mais les fruits du zele de ces pauvres Hurons s'étend encore plus loin que les païs des Iroquois. L'on a appris que dans celui des Rigueronnons, esloigné de Quebec de plus de 500 lieuës, un predicateur Huron y a fait connoître IESVS-CHRIST, et y a commencé l'éta-

blissement d'une Eglise, qui semble déjà florissante, tant les peuples y paroissent affectionnés à l'Evangile. Ce fervent Chrestien âgé de 60 ans, assemble tous les Dimanches les fideles de sa nation, qu'il exhorte à la vertu et qu'il instruit de nos mysteres, et il leur fait reciter toutes leurs prieres de la mesme maniere qu'il l'a vu pratiquer autre fois aux Iesuites du temps de sa conversion. Il les porte mesme aussi à faire souvent des actes de contrition, et leur fait suppléer de cette façon, autant qu'il peut, au defaut de la confession.

Il y a plus d'un an qu'on n'a reçu aucune nouvelle du Pere Allouëz, qui est depuis près de deux ans parmi les Algonquins Superieurs, et qui court avec eux dans de vastes forests, qui sont esloignées de Quebec de près de 500 lieuës, soit que ce Pere succombant aux extremes fatigues de cet emploi, ait suivi dans le Ciel le Pere René Ménard son predecesseur, soit que les courses des Iroquois aient empesché ces peuples esloignés de venir à Quebec faire leur commerce ordinaire.

Dieu a donné de grandes benedictions aux travaux du Pere Nouvel, (Henri), auprès des Papinachiois et des autres peuples qui sont au-dessous de Tadoussac, et cette Mission a mis plusieurs Neophytes dans l'Eglise outre 46 enfans qui ont esté baptisez. Ces pauvres peuples qui semblent n'estre sortis du fond des forests pour venir jusqu'à nostre grand fleuve que par un instinct du Saint-Esprit, qui veut leur y faire trouver leur salut, ont une si merveilleuse affection pour les mysteres de nostre Sainte Religion qu'on les vit faire retentir l'air avec des sentiments de joie toute extraordinaire par des Cantiques devots en leur langue, aussitost qu'ils apperceurent la Croix qu'on planta sur ces terres pour en prendre possession au nom de IESVS CHRIST ; et ils firent durer leurs chants et leurs acclamations plus longtemps que cette ceremonie qu'ils honoroient.

On espere que la Mission de Sillery, aura pour protecteur dans le Ciel Noël Tecouërimat, qui estoit de son vivant

son plus grand appui sur la terre. C'étoit un Capitaine qui s'estoit acquis par son esprit, par sa conduite et par son éloquence naturelle, toute l'autorité parmi ceux de sa nation et la première place dans leurs Conseils. Il s'en est toujours servi, depuis 40 ans qu'il estoit attaché aux François, à engager tous les siens dans leurs intérêts, et encore plus à les porter tous à la véritable Religion, qu'il avoit embrassée. Toutes les plus rudes espreuves dont il a plu à Dieu d'épurer sa foy, n'ébranlerent jamais sa constance, et bien loin d'estre tenté d'infidélité comme beaucoup d'autres par les différents malheurs qui luy arriverent depuis sa conversion, il en remercia toujours celui qui les luy envoyoit comme d'autant de marques de sa bonté particulière. Il ne se contenta pas de porter tous ses proches à suivre la Croix de JESVS-CHRIST comme luy, mais il voulut même les exhorter à la faire honorer des autres peuples, et quelques-uns d'entre eux ont suivi l'exemple qu'il leur donnoit, d'aller jusque dans les pays étrangers annoncer l'Evangile, et faire les fonctions de zelés Predicateurs.

Enfin, ce genereux Algonquin mourut le 19^e jour de Mars de l'année 1666, avec les mesmes sentiments de piété qu'il avoit eus durant sa vie, laissant à tous vne tres-grande estime des vertus qu'on lui avoit vu pratiquer.

On ne peut omettre ici la guerison subite de quelques malades Algonquins, qui a paru miraculeuse à ces peuples qui en estoient tesmoins, et qui ne paroitra pas incroyable à ceux qui ont pratiqué les deux hommes apostoliques aux merites des quels Dieu a semblé accorder cette grace.

Vn de ces Sauvages appelé Apicanis, avoit esté réduit à l'extremité par vne de ces maladies dont on meurt le plus ordinairement en ces pays-là. Le Pere qui l'assistoit, croyant comme tous les autres qu'il estoit près d'expirer, lui avoit donné le Viatique et l'Extreme-Onction; lorsque ce Sauvage, qui savoit quels travaux le feu Pere Paul le Jeune avoit soufferts pour la conversion de

ceux de sa nation, à qui il avoit le premier presché l'Evangile, et dans quelle reputation de vertu il estoit depuis mort à Paris, commença de l'invoquer. Son Confesseur, admirant sa confiance, pria tous les assistans de se mettre en priere avec ce Sauvage, et luy fit toucher quelques papiers écrits en langue Montagnaise par ce serviteur de Dieu et vn livre dont il s'estoit autrefois servi. On vit alors le malade delivré tout à coup de la violence de son mal et pris d'un doux sommeil qui dura jusqu'au lendemain matin, qu'il se trouva à son reveil plein de santé et d'appetit, de sorte qu'il fut dès l'heure mesme dans la Chapelle au grand estonnement de tout le monde, rendre graces à Dieu et à celui qu'il croyait après Dieu, l'auteur d'une si grande merveille. Vn des enfants de ce mesme homme s'estant quelque temps après, servi du mesme remède dans vne pareille extremité, en receut le mesme effet, comme il avoit paru avoir vne mesme confiance.

Vn jeune homme, parmi ce mesme peuple, avoit esté réduit par la maladie à vne telle extremité que sa mere fut querir en grande haste le Pere qui avoit soin de cette Mission, pour l'assister à la mort et luy fermer les yeux; mais le Pere, qui savoit quelle confiance et la mere et le fils avoient au feu Pere de Brebeuf, dont ces peuples ont la memoire en vne extreme veneration, crut pouvoir employer auprès de Dieu le credit de ce zelé Religieux, qui a repandu pour sa gloire son sang dans ces missions; il le fit si heureusement qu'ayant quitté le malade après lui avoir fait toucher quelques Reliques de ce Pere, et avoir obligé la Mere à dire quelques prieres si son fils recouvroit la santé, il trouva le lendemain matin à son retour, le fils plein de santé et la mere pleine de joie et de reconnoissance pour leur bienfaiteur.

Dieu fait encore de plus grands miracles tous les jours sur les ames de ces pauvres Sauvages, qu'il conserve quelque fois par sa grace dans vne sainteté plus merveilleuse que ne le peuvent estre toutes les guerisons des malades,

ni mesme que la resurrection des morts. On peut mettre au nombre de ces merveilles si extraordinaires de la grace, la vie toute sainte d'une vieille femme nommé Charlotte Nestaouip, qui est morte après une maladie et des douleurs continuelles de sept mois, dans une sainteté et une innocence qui n'a presque pas d'exemple mesme parmi les peuples policés, où la corruption est beaucoup moindre que parmi ces Barbares. Cette vertueuse Chrestienne a conservé jusqu'à la mort, l'innocence qu'elle avoit reçue au Baptême, et emporté de ce monde le mérite d'une patience heroïque qu'elle y avoit toujours exercée depuis sa conversion.

CHAPITRE III.

De la Guerre et des traités de Paix des François avec les Iroquois.

La grande diversité des nations qui sont dans ces contrées, l'humeur changeante et perfide des Iroquois, et la Barbarie de tous ces peuples ne pouvant nous laisser esperer aucune paix stable avec eux qu'autant qu'on les maintiendra par la terreur des armes du Roy, il ne faut pas s'estonner que la paix succede si aisément à la guerre, et que la guerre se termine si tost par la paix.

On a vu dans une année à Quebec, les Ambassadeurs de cinq différentes nations qui venoient y demander la paix, et qui n'ont pas empesché qu'on ait puni par une bonne guerre ceux qui repondoient mal par leur conduite aux promesses de leurs députés.

Les premiers de ces Ambassadeurs venus des Iroquois superieurs furent présentés à M. de Tracy, dans le mois d'Octobre de l'an 1665. et le plus considerable d'entr'eux, estoit un Capitaine fameux appelé Garacontié, qui a toujours signalé son zele pour les François et employé le credit qu'il a parmi toutes

ces nations pour tirer de leurs mains nos prisonniers, comme il en a delivré récemment le Sieur le Moine, habitant de Montreal qui avoit esté pris depuis trois mois par ces Barbares.

M. de Tracy luy ayant tesmoigné par les presents ordinaires, qu'il luy donneroient une audience favorable, il luy fit une harangue pleine de bon sens, et d'une éloquence qui n'avoit rien de Barbare ; elle ne contenoit que des civilités et des offres de service et d'amitié de la part de toute sa nation, des vœux pour une nouvelle Mission de Iesuites, et des compliments de condoléance sur la mort du feu Pere le Moine, dont-il venoit d'apprendre la nouvelle. Ondessonk, dit-il à haute voix, en apostrophant ce Pere que ces Barbares appelloient ainsi, m'entends-tu du pais des morts, où tu es passé si vite ? C'est toi qui as porté tant de fois ta teste sur les eschafauds des Agniehronnons ; c'est toi qui as été courageusement jusque dans leurs feux, en arracher tant de François ; c'est toi qui as mené la paix et la tranquillité partout où tu passois, et qui as fait des fideles partout où tu demourois. Nous t'avons vu sur nos nattes de conseil decider de la paix et de la guerre ; nos cabanes se sont trouvées trop petites quand tu y es entré, et nos villages mesme estoient trop estroits quand tu t'y trouvois, tant la foule du peuple que tu y attirais par tes paroles estoit grande. Mais je trouble ton repos par ces discours importuns ; tu nous as si souvent enseigné que cette vie de misere estoit suivie d'une vie éternellement bienheureuse, puis donc que tu la possedes à present, quel sujet avons-nous de te regretter ? mais nous te pleurons parce qu'en te perdant nous avons perdu nostre pere et nostre protecteur. Nous nous consolerons neanmoins parce que tu continues de l'estre dans le Ciel et que tu as trouvé, dans ce sejour de repos, la joie infinie dont tu nous as tant parlé !

Il conclut enfin ce discours, en faisant voir avec modestie tout ce qu'il a fait pour les François, et leur demandant pour toute recompense, leurs

bonnes graces et la liberté de trois prisonniers de sa Nation. Sa harangue fut interrompue par la ceremonie ordinaire des presents, et il en mettoit vn à chaque point de son discours, aux pieds de M. de Tracy, qui repondit à ses demandes avec toute la bonté qu'il pouvoit souhaiter : non seulement il luy accorda les trois prisonniers, et luy promit la paix et la protection du Roy pour sa Nation ; mais il luy fit mesme esperer la mesme grace pour les autres Nations Iroquoises, si elles aimoient mieux se porter d'elles-mesmes à leur devoir que de s'y laisser contraindre par la force des armes.

Cependant, comme l'on ne doit attendre aucun avantage de ces Nations qu'autant qu'on paroist en estat de leur pouvoir nuire, on fit des preparatifs pour vne expedition militaire contre celles avec qui il n'y avoit pas de paix conclue. Monsieur de Courcelles, qui en fut le Chef, y apporta toute la diligence possible, de sorte qu'il se trouva prêt à partir le 9. de Janvier de l'année 1666. accompagné de M. du Gas qu'il prit pour son lieutenant, de M. de Salampar, gentilhomme volontaire, du Pere Pierre Raffeix, lesuite, de 300. hommes du Regiment de Carignan-Salieres, et de 200. Volontaires, habitans des Colonies Françoises. Cette marche ne pouvoit estre que lente, chacun ayant aux pieds des Raquettes, dont ils n'estoient pas accoustumés de se servir, et tous sans en excepter les chefs et M. de Courcelles mesme, estant chargés chacun de 25. ou 30. livres de biscuit, de couvertures et des autres provisions necessaires.

A peine pourroit on trouver dans toutes les histoires vne marche plus difficile et plus longue, que le fut celle de cette petite armée, et il falloit vn courage françois et la constance de M. de Courcelles pour l'entreprendre : outre l'embarras des raquettes, qui est vne espece d'entraves fort incommodes, et celuy des fardeaux que chacun estoit obligé de porter, il falloit faire trois cents lieues sur les neiges, traverser continuellement sur la glace des lacs et des

rivieres en danger de faire autant de chutes que de pas, ne coucher que sur la neige au milieu des forests, et souffrir un froid qui passe de beaucoup la rigueur des plus rudes hivers de l'Europe.

Cependant nos troupes estant allées le premier jour à Sillery, pour recommander le succès de leur entreprise à l'Archange Saint-Michel Patron de ce lieu-là, plusieurs eurent dès le troisième jour, le nez, les oreilles, les genoux et les doigts, ou d'autres parties du corps gelées et le reste du corps couvert de cicatrices ; et quelques autres, entierement entrepris et engourdis par le froid, seroient morts sur la neige si on ne les avoit portés avec beaucoup de peine jusqu'au lieu où l'on devoit passer la nuit.

Les Sieurs de la Foulle, Maximin et Lobiac, Capitaines au Regiment de Carignan, ayant joint le 24. de Janvier, aux Trois-Rivieres, cette petite armée avec chacun 20. soldats de leurs Compagnies, et quelques habitans du lieu, le froid les traita vers le jour suivant, plus mal qu'il n'avoit fait les jours precedents, et l'on fut contraint de reporter plusieurs soldats dont les vns avoient les jambes coupées par les glaces, et les autres, les mains ou les bras ou d'autres parties du corps entierement gelées. Ces pertes furent réparées par les Sieurs de Chambly, Petit et Rougemont, Capitaines du mesme Regiment, et par le Sieur Mignardé, Lieutenant de la Colonelle, qui furent tirés des forts de St. Louis et de Ste. Therese, où estoit le rendez-vous des troupes, le 30. de ce mesme mois ; de sorte que l'armée, estant encore de 500. hommes effectifs, arriva enfin le 14. de Fevrier, avec les mesme peines et les mesmes dangers qu'auparavant, dans le pais des ennemis à 20. lieues de leurs bourgades. Ce chemin qui restoit à faire dura longtemps, à cause de la prodigieuse hauteur des neiges, et du retardement des guides Algonquins, faute desquels il fallut tenter des routes inconnues, et s'engager dans des égarements continuels.

On apprit enfin des prisonniers qu'on

fit dans quelques cabanes avancées qui furent prises, et du Commandant du Hameau habité par les Hollandois de la Nouvelle Hollande, que la plupart des Agnieronnons et Onneiouthronnons étant allés plus avant faire la guerre à d'autres peuples appelés les faiseurs de porcelaines, ils n'avoient laissé dans leurs bourgs que les vieillards infirmes et les enfans, et l'on reconnut qu'il seroit inutile de pousser plus loin une expedition qui avoit tout l'effet que l'on en avoit pretendu, par la terreur qu'elle avoit mise parmi toutes ces nations, qui n'estoient fieres et perfides que parce qu'elles se croyoient inaccessibles à nos troupes. On ne retourna cependant qu'après avoir tué plusieurs Sauvages qui paroissoient de temps en temps pour escarmoucher avec les nostres de dedans les forests. Le Sieur d'Aiguemortes et quelques-uns de nos soldats furent aussi tués en les poursuivant.

On vit à Quebec, dès le mois de Mai suivant, ce qu'avoit produit la crainte des armes de sa Majesté dans les cœurs de ces Barbares, par l'arrivée des Ambassadeurs Sonmontoüaeronnons, qui demandoient pour leur Nation, la protection du Roy, et la continuation de la paix qu'ils pretendoient n'avoir jamais violée par aucun acte d'hostilité. Monsieur de Tracy avoit d'abord refusé 34. presents qu'ils luy offroient ; mais voyant que ce refus leur estoit extrêmement sensible et qu'ils le prenoient pour la dernière injure qu'on pût leur faire, il accepta enfin leurs porcelaines en leur repetant que ce n'estoit pas leurs presents ni leurs biens que le Roy desiroit, mais leur véritable bonheur et leur salut ; qu'ils recevroient toute sorte d'avantages de la confiance qu'ils prendroient en sa bonté, et qu'il ne tiendrait qu'aux autres nations d'en ressentir aussi tous les effets les plus favorables, si elles avoient le même soin de l'implorer en envoyant au plus tost leurs Ambassadeurs.

Ceux-ci furent suivis de près de ceux des autres peuples, et entre autres de ceux des Onnëiout et même de ceux d'Agnié, de sorte que les députés des

cinq Nations Iroquoises se trouverent presque en même temps à Quebec, comme pour y affermir d'un commun consentement une paix durable avec la France.

Afin de mieux y parvenir, l'on jugea à propos de deputer quelques François avec les députés d'Onneyout, qui repondoient aussi de la conduite des Agniehronnons, et donnoient même pour eux des otages. Les Hollandois de la Nouvelle Hollande avoient aussi écrit en leur faveur et se rendoient caution de la fidélité de tous ces Barbares, à observer fidelement les articles de la paix qu'on feroit avec eux. Ces députés François avoient ordre de s'informer soigneusement sur les lieux de toute chose, et de voir s'il y auroit sûreté à se fier encore une fois aux Sauvages, afin que les armes de sa Majesté, ne fussent pas retardées par une fausse esperance de la paix.

Mais à peine les Ambassadeurs furent ils éloignés de deux ou trois journées de Quebec, qu'on apprit que quelques François du fort de Ste. Anne, estant allés à la chasse, avoient esté surpris par les Agniehronnons, et que le Sieur de Traversy, Capitaine au Regiment de Carignan, et le Sieur de Chusy en avoient esté tués, et quelques volontaires faits prisonniers. Cela fit aussitost rappeler les députés François, et retenir les Sauvages d'Onnëyout qui estoient demeurés en otage, aux quels suivant la loy du païs on devoit aussitost fendre la teste à coups de hache. Mais sans suivre cette loy Barbare, on pensa aux moyens de tirer mieux raison de cette perfidie ; et M. Sorel, Capitaine au regiment de Carignan, fit aussitost un parti de 300. hommes, qu'il mena à grandes journées dans le païs des ennemis en resolution d'y faire main basse par tout ; mais lorsqu'il n'estoit qu'à vingt lieues de leurs bourgades, il rencontra de nouveaux Ambassadeurs qui ramenoient les François pris près du fort Ste. Anne, et qui venoient offrir toute sorte de satisfaction pour le meurtre de ceux qui avoient esté tués, et de nouvelles sûretés pour la paix. De sorte que ce Capi-

taine étant retourné avec ses troupes, on ne parla plus que de paix, qu'on prétendoit conclure par vn commun conseil de toutes les nations qui avoient en mesme temps leurs députés à Quebec.

Ces traités n'eurent pas encore tout le succès qu'on en attendoit, et M. de Tracy jugea que pour les faire bien reussir, il falloit par la force des armes rendre encore plus traitables les Agniehronns, qui faisoient toujours naistre de nouveaux obstacles à la tranquillité publique ; il voulut lui-mesme, malgré son age avancé, conduire contre ces Barbares vne armée de 600. soldats tirés de toutes les Compagnies, de six cents habitans du païs et de cent Sauvages Hurons et Algonquins. Tous les apprests de cette guerre se trouverent en estat par les soins de M. Talon, le 14. de Septembre, qui estoit le jour assigné pour le depart, parceque c'est celuy de l'exaltation et du triomphe de la Croix, pour la gloire de laquelle on faisoit cette entreprise. Le rendez-vous general estoit donné au 28. Septembre au fort Ste. Anne, construit nouvellement dans vne isle du lac de Champlain, par le Sieur de la Mothe, Capitaine au Regiment de Carignan. Quelques troupes n'ayant pu y venir assez-tost, M. de Tracy ne put en partir que le 3. Octobre, avec le gros de l'armée ; mais M. de Courcelles, suivant son impatience ordinaire de se trouver dans l'occasion, partit quelques jours auparavant avec 400 hommes ; et les Sieurs de Chambly et Berthier, commandans des forts de St. Louis et de l'Assomption, furent laissés pour partir quatre jours après M. de Tracy, avec l'arriere-garde. Comme il falloit aller soixante lieuës avant dans le païs, pour trouver les bourgades des ennemis, et comme il y avoit beaucoup de grands Lacs et de grandes Rivières à passer pour y arriver, il fallut aussi se munir de commodités pour l'eau et pour la terre. On avoit pourvu aux bastiments necessaires pour cette expedition, il s'en trouva trois cents de prests, dont vne partie estoit des bateaux tres légers et l'autre des Canots d'écorce d'arbres,

dont chacun porte au plus cinq ou six personnes. Il falloit, quand on avoit passé vn Lac ou vne Riviere, que chacun se chargeast de son Canot, et que l'on portast les bateaux à force de bras ; ce qui faisoit moins de peine que deux petites pieces de canon qu'on mena jusqu'aux dernieres bourgades des Iroquois pour en forcer plus aisément toutes les fortifications.

Quelque soin qu'on prist de faire cette marche avec peu de bruit, on ne put empescher que quelques Iroquois, envoyés jusqu'à 30 ou 40 lieuës pour découvrir nos troupes, ne vissent de dessus les montagnes cette petite armée navale, et ne courussent en donner avis à la premiere bourgade ; de sorte que l'alarme s'estant ensuite portée de bourgade en bourgade, nos troupes les trouverent abandonnées, et l'on ne put voir que de loin ces Barbares, qui faisoient sur les montagnes de grandes huées et tiraient sur nos soldats plusieurs coups perdus.

Nos troupes, ne s'arrestant à toutes ces bourgades qu'elles trouvaient vides d'hommes, mais pleines de bled et de vivres, qu'autant de temps qu'il en falloit pour prendre les rafraischissemens necessaires, esperoient trouver vne vive resistance dans la dernière, qu'on se preparoit à attaquer regulierement ; parceque les Barbares témoignioient assez par le grand feu qu'ils y faisoient, et par les fortifications qu'ils y avoient faites, s'y vouloir tres-bien defendre. Mais nos gens furent encore frustrés de leur esperance ; car à peine les ennemis virent-ils l'avant-garde s'avancer, qu'ils prirent promptement la fuite dans les bois, où la nuit empescha les nostres de les pouvoir poursuivre. On vit assez, par vne triple palissade, haute de 20. pieds dont leur place estoit environnée, par quatre bastions dont elle estoit flanquée, par leurs amas prodigieux de vivres, et par la grande provision d'eau qu'ils avoient faite dans des caisses d'escorce, pour esteindre le feu quand il en seroit besoin, que leur premiere resolution avoit esté toute autre que celle que la terreur de nos armes leur

avoit fait prendre subitement. On trouva seulement quelques personnes que leur grand age avoit empêchées de se retirer du bourg deux jours auparavant, avec les femmes et les enfans ; et les restes des corps de deux ou trois Sauvages d'une autre Nation que ceux-ci avoient à demi bruslez à petit feu avec leur fureur accoutumée. Il fallut donc se contenter, après avoir arboré la Croix, dit la Messe et chanté le *Te Deum* en ce lieu là, de mettre le feu aux palissades et aux Cabanes et de consumer toutes les provisions de blé d'inde, de fèves, et d'autres fruits du país qui s'y trouverent. On retourna ensuite aux autres bourgades, où l'on fit le mesme degast, aussi bien que dans toute la Campagne ; de sorte que ceux qui savent la maniere de vivre de ces Barbares, ne doutent pas que la faim n'en fasse presque autant mourir qu'il n'en eust péri par les armes de nos soldats, s'ils les eussent osé attendre ; et que ce qui en restera ne se reduise par la crainte à des conditions de paix, et à une conduite qu'on eust obtenue d'eux plus difficilement par des victoires plus sanglantes.

Le retour de nos troupes fut plus fascheux que le chemin qu'elles avoient fait en allant ne l'avoit été ; parceque les Rivieres ayant crû de sept ou huit pieds par les pluies, elles se trouverent bien plus difficiles à passer, et une tempeste qui s'éleva sur le Lac de Cham-

plain, y fit perir deux Canots et huit personnes, parmi les quelles on regretta surtout le Sieur de Luques, Lieutenant d'une Compagnie qui a signalé souvent sa valeur en France aussi bien que dans le Canada.

Le courage de nos troupes fut toujours merveilleusement excité dans les travaux de cette entreprise, et dans l'attente du danger, par l'exemple de M. de Tracy, de M. de Courcelles, de M. de Salieres, mestre de camp du Regiment, et du Chevalier de Chaumont qui voulut toujours avoir place parmi les enfans perdus aux approches des bourgades, et leur generosité fut animée du zele et des sentimens de pieté que MM. du Bois et Cosson, Prestres seculiers, et les Peres Albanel et Raffeix, Iesuites, tachoient incessamment de leur inspirer.

Nostre excellent prelat qui avoit toujours levé les mains au Ciel, et mis tout le monde en priere pendant l'absence de nos troupes, fit rendre graces à Dieu, et chanter le *Te Deum* à leur retour.

Tout le monde a ici conçu de nouvelles esperances, par les bontés que le Roy a pour ce país, et par la maniere dont on voit s'y affectionner la Compagnie des Indes Occidentales, à qui sa Majesté en a confié le soin ; de sorte qu'on ne doute pas qu'on ne voie bientôt des villes fort peuplées en la place de ces grandes forests, et IESVS-CHRIST adoré dans toutes ces vastes contrées.



RELATION

DE CE QVI S'EST PASSÉ DE PLUS REMARQVABLE

AVX MISSIONS DES PERES DE LA COMPAGNIE DE IESVS EN LA NOUVELLE FRANCE,

ÈS ANNÉES 1666. ET 1667.

Enuoyée au R. P. JACQUES BORDIER Prouvincial

de la Prouince de France (*).

Mon R. P.,
Pax Christi,



ENVOYE à vostre Reuerence, la Relation de ce qui s'est passé depuis vn an, en ce païs. Ce n'estoit rien que guerre l'année derniere; celle-cy a esté toute dans la paix, les Iroquois estans venus la demander, et leur ayant esté accordée, iusque là mesme que nous nous sommes veus obligés d'y enuoyer des Missiennaires, la porte nous y ayant esté ouuerte à l'Euangile. Ce n'est pas qu'il n'y ait beaucoup à craindre de la perfidie de ces nations barbares, qui n'ayans point de foy en Dieu, seront toujours sans foy pour les hommes; mais si les Apostres ne se fussent point engagés parmy les Infideles, que lors qu'ils eurent assurance de leur vie, ils n'auroient pas remply ce digne nom d'A-

postre. En vn mot, la paix avec les Iroquois est assez raisonnable, pour y auoir pû enuoyer prudemment des Predicateurs de l'Euangile. Mais le peril où ils s'exposent est assez grand, afin qu'ils y puissent esperer vn heureux martyre, apres de grandes peines et de grandes fatigues. D'autres de nos Peres ont esté d'un autre costé, à l'Orient, à l'Occident, et vers le Nord, pour y porter la foy; vn seul ayant parcouru plus de quinze cents lieues, y a baptizé trois cent quarante personnes, enfans malades pour la pluspart, et proches de la mort, qui est vn gain assuré pour le Ciel. Si cette paix est de durée, il y aura beaucoup à trauailler pour Dieu, et beaucoup à souffrir. Nous attendons pour cet effet vn surcroist de secours; de ces cœurs genereux qui s'animent à la veuë des perils, et qui ne craignent rien, où tout est à craindre, dans la confiance qu'ils ont, que de perdre sa vie au seruice de Dieu, pour le salut des ames, c'est la trouuer heureusement. C'est de la main de vostre Reuerence que nous en esperons le

(*) D'après l'édition de Sébastien Cramoisy, et Sébast. Mabre-Cramoisy, publiée à Paris en 1667.

choix. Cependant ie luy demande sa benediction pour tous nos Peres et Freres, et pour moy qui suis le dernier de tous.

Vostre tres-humble et tres-obeyssant seruiteur en N. S.

FRANÇOIS LE MERCIER,

De la Compagnie de Iesus.

De Quebec, le 10. Novembre 1667.

CHAPITRE PREMIER.

De l'Estat où se trouue le Canada depuis deux ans.

Depuis que le Roy a eu la bonté d'entendre ses soins iusqu'en ce païs, en y faisant passer le Regiment de Carignan Salieres, nous auons veu la face du Canada notablement changée, et nous pouuons dire, que ce n'est plus ce païs d'horreurs et de frimats, qu'on depeignoit auparauant avec tant de disgraces, mais vne veritable Nouvelle France, tant pour la bonté du climat et la fertilité de la terre, que pour les autres commodités de la vie qui se decouurent tous les iours de plus en plus.

Autrefois l'Iroquois nous tenoit serrés de si prés, qu'on n'osoit pas mesme cultiuer les terres qui estoient sous le canon des forts, bien moins aller decourir au loing les aduantages, qu'on doit attendre d'un Sol, qui n'a presque rien de different de la France.

Mais à present que la terreur des armes de sa Majesté a remply d'effroy ces barbares, et les a reduits à rechercher nostre amitié, au lieu des sanglantes guerres dont ils nous molestoient incessamment, nous decouurons pendant le calme, quelles peuuent estre les richesses de ce païs, et combien grandes sont les commodités qu'on s'en doit promettre.

Monsieur de Tracy en est allé porter les heureuses nouuelles au Roy, et apres auoir fait la paix et la guerre en mesme temps, et ouuert la porte à l'E-uangile, aux Nations Iroquoises, il nous a quittés avec le regret general de tous ces peuples, laissant le païs entre les mains de Monsieur de Courcelles ; lequel, comme il a beaucoup contribué de son courage au bonheur dont nous iouissons, aussi continuë-t-il avec le mesme zele, à nous en conseruer la possession ; et s'estant rendu redoutable aux Iroquois, par les marches qu'il a faites en leur païs, il tiendra ces barbares, de gré ou de force, dans les termes de l'accommodement qu'ils sont venus rechercher icy, et par aduance il nous en fait desia goûter les douceurs, que nous n'auions point encore iusqu'à present expérimentées.

De fait la paix ayant esté conclüe avec toutes les Nations Iroquoises, et accordée de la part du Roy, avec de pressantes instances, qu'elles ont faites par leurs Ambassadeurs, avec lesquels trois Iesuites sont retournés pour prescher le saint Euangile, et nourrir cette paix chez les Nations d'en bas ; alors les Habitans des Colonies ont veu qu'ils pouuoient s'estendre au large, et labourer leurs terres, avec vn parfait repos, et vne grande seureté, tant à cause de cette paix, qu'à cause de la continuation des soins qu'on prend de garder et augmenter les forts des frontieres, et de les munir de toutes choses necessaires à leur conseruation, et à celle des Soldats qui les defendent.

Et c'est dans ces veuës, que les premieres pensées de Monsieur Talon, Intendant pour le Roy en ce païs, furent de s'appliquer avec vne activité infatigable, à la recherche des moyens par lesquels il pourroit rendre ce païs florissant ; soit en faisant les épreuues de tout ce que cette terre peut produire, soit en establisant le negoce, et nouant les correspondances qu'on peut auoir d'icy, non seulement avec la France, mais encore avec les Antilles, Madere, et les autres peuples, tant d'Europe que d'Amerique.

Et il y a si bien reussi, qu'on met en vsage les pesches de toute nature de poisson, qui se font tres abondantes dans les riuieres, comme de saumons, barbuës, bars, esturgeons, et mesme sans sortir du fleue, de harengs et de moruë qu'on y fait verte et seche, et dont le debit est en France de tres-grand profit. On en a cette année fait des espreuues, par des Chaloupes, qu'on a enuoyées, et qui ont beaucoup produit.

De cette nature est la pesche du Loup-Marin, qui fournit de l'huyle à tout le país, et donne beaucoup de sur-abondant, qu'on enuoye en France et aux Antilles. L'essay de cette pesche s'est fait l'an passé, qui en trois sepmaines de temps, valut, tous frais faits, au sieur l'Espiné, près de huit cens liures, seulement pour sa part.

La pesche du Marsouin blanc, qu'on pretend faire reüssir avec peu de depense, fournira des huyles plus excellentes pour la manufacture, et mesme en plus grande quantité.

Le commerce que Monsieur Talon proiette de faire avec les Isles Antilles, ne sera pas l'un des derniers aduantages de ce país ; et deja pour en connoistre l'vtilité, il fait passer en ces Isles, dès cette année, de la moruë verte et seche, du saumon salé, de l'anguille, des pois verts et blancs, de l'huyle de poisson, du merin et des planches ; le tout du cru du país.

Mais comme les pesches sedentaires sont l'ame, et font tout le soutien du negoce, il pretend les establir au plus-tost ; et pour en venir à bout, il projette de faire quelque compagnie, pour en faire les premiers establissemens, et soutenir la depense de leurs commencemens, qui dans vn ou deux ans, donneront des profits merueilleux.

Ces soins qui le font vaquer avec tant d'assiduité à la recherche des profits, que le fleue de S. Laurens, et les autres riuieres de ce país peuuent produire, n'empeschent pas qu'il ne partage ses applications, aux émolumens qu'on peut tirer d'une terre aussi feconde en toutes choses, qu'est celle de Canada.

Relation—1667.

Delà vient, qu'il fait trauailler soigneusement à la decouuerte des Mines, qui sont apparemment frequentes et abondantes ; il fait couper des bois de toutes sortes, qui se trouuent par tout le Canada, et qui donnent facilité aux François, et aux autres qui viennent s'y habiter, de s'y loger dès leur arriuée. Il fait faire du Merin, pour transporter en France et aux Antilles, et des Mâtures, dont il enuoye cette année des essais à la Rochelle, pour seruir à la Marine. Il s'est appliqué de plus, au bois propre à la construction des vaisseaux, dont l'épreuve a esté faite en ce país, par la bastisse d'une barque, qui se trouue de bon seruice, et d'un gros vaisseau, tout prest à estre mis à l'eau.

Outre les grains ordinaires, qui se sont recueillis iusqu'à present, il a fait commencer la culture des chanvres, qui vont se multiplier, de maniere que tout le país s'en remplira, et pourra non seulement s'en seruir, mais encore en donner beaucoup à la France.

Pour ce qui est du lin, on peut iuger par l'experience, qu'on en a fait depuis vn an, qu'il produit tres-bien, et se nourrit fort beau.

Il n'est pas iusqu'aux Brebis de France, qui portent ordinairement deux Agneaux, lors qu'elles ont pris une premiere année la nourriture de ce país.

Le ne parle pas icy de ce qu'on doit esperer des quartiers plus meridionaux du Canada, où l'on a remarqué que la terre y porte d'elle mesme, les mesmes especes d'arbres et de fruits, que produit la Prouence ; aussi se trouue-t-elle sous un climat, qui a presque la mesme temperature de l'air, et dont la hauteur du Pole n'est pas bien differente.

Nous ne parlons à present, que de ce qui est suruenu de changement en ce país, depuis l'arriuée des Troupes, qui d'elles mesmes ont beaucoup serui à son accroissement, et à le decouurer en plusieurs endroits, sur tout en la Riuiere de Richelieu, où les forts qui y sont placez de nouveau, voyent autour d'eux des campagnes defrichées, et couuertes de tres-beau bled.

Mais deux choses entr'autres contribuent beaucoup aux desseins qu'on a projetés pour le bien de la Nouvelle France ; à sçavoir d'un costé, les Villages qu'on a formés aux enuirs de Quebec, tant pour le fortifier, en peuplant son voisinage, que pour y recevoir les familles venues de France, et ausquelles on distribue des terres déjà mises en culture, et dont quelques vnes ont esté cette année chargées de bled, pour faire le premier fond de leur subsistance ; ce qui sera cy-apres pratiqué avec les mesmes soins, qu'on a commencé.

Et de l'autre costé, les établissemens qui se font tant par les Officiers, Capitaines, Lieutenans, et enseignes, qui se lient au païs par le Mariage, et se nantissent de belles concessions, qu'ils font valoir, que par les Soldats, qui trouvent de bons partis, et s'estendent par tout, les vns et les autres reconnoissans les aduantages dont il est parlé cy dessus.

On ne peut obmettre, sans vne extreme ingratitude, la reconnoissance qui est deuë, tant au Ministre de sa Maïesté, qu'à Messieurs de la Compagnie Generale des Indes Occidentales, qui par leurs soins et leurs liberalitez, ont vne bonne part au florissant estat où se trouue à present ce païs, et à l'établissement des Missions, qu'on verra dans toute cette Relation s'estendre à plus de 500. lieuës d'icy, pour la subsistance desquelles ces Messieurs ne s'épargnent pas. Nous auons veu cette année onze vaisseaux mouillés à la rade de Quebec, chargez de toutes sortes de biens. Nous auons veu prendre terre à un grand nombre, tant d'hommes de trauail, que de filles, qui peuplent nostre colonie, et augmentent nos campagnes. Nous voyons des troupeaux de moutons, et bon nombre de cheuaux, qui se nourrissent fort bien en ce païs, et y rendent de notables seruices. Et tout cela se faisant aux frais de sa Maïesté, nous oblige à reconnoistre tous ces effets de sa bonté Royale, par des vœux et des prieres, que nous adressons incessamment au

Ciel, et dont retentissent nos Eglises, pour la prosperité de sa personne sacrée, à laquelle seule est deuë toute la gloire, d'auoir mis ce païs en tel estat, que si les choses continuent à proportion de ce qui s'est fait depuis deux ans, nous méconnoistrions le Canada, et nous verrons nos forests, qui sont déjà bien reculées, se changer en Villes et en Prouinces, qui pourront un iour ressembler en quelque chose, à celles de France.

CHAPITRE II.

Relation de la Mission du saint Esprit aux Outaouïacs, dans le Lac de Tracý, dit auparauant le Lac Supérieur.

Journal du Voyage du Pere Claude Alloüez dans les Païs des Outaouïacs.

Il y a deux ans, et plus, que le Pere Claude Alloüez partit pour cette grande et laborieuse Mission, pour laquelle il a fait en tout son voyage, près de deux mille lieuës, par ces vastes forêts, souffrant la faim, la nudité, les naufrages, les fatigues de iour et de nuit, et les persecutions des Idolatres. Mais aussi, a-t-il eu la consolation de porter le flambeau de la Foy à plus de vingt sortes de Nations infideles.

Nous ne pouons mieux connoistre les fruits de ses trauaux, que par le Journal qu'il a esté obligé de dresser.

La narration sera diuersifiée, par la description des lieux et des Lacs qu'il a parcourus, des coustumes et des superstitions des peuples qu'il a visités, et par diuers incidens extraordinaires et dignes d'estre rapportés. Voicy comme il commence.

Le huitième d'Aoust de l'année 1665. ie m'embarquay aux Trois Riuieres, avec six François, en compagnie de plus de quatre cents Sauuages de diuerses nations, qui retournoient en leur

païs, apres auoir fait le petit trafic, pour lequel ils estoient venus.

Le Diable forma toutes les oppositions imaginables à nostre voyage, se seru-
uant du faux preiugé qu'ont ces Sau-
uages, que le Baptesme causoit la mort
à leurs enfans. Vn des plus consi-
derables, me declara sa volonté, et
celle de ses peuples en termes arrogans,
et avec menace, de m'abandonner en
quelque Isle deserte, si i'osois les sui-
ure dauantage. Nous auions pour lors
auancé iusques dans les torrens de la
riuere des Prairies, ou le Canot qui me
portoits'estant rompu, me fit apprehender
le malheur dont on m'auoit menacé.
Nous trauaillons promptement à reparer
nostre petit Nauires, et quoy que les Sau-
uages ne se missent pas en peine, ny de
nous aider, ny de nous attendre, nous
vsâmes de tant de diligence que nous
les ioignismes vers le long-Sault, apres
deux ou trois iours depuis nostre depart.

Mais nostre Canot, ayant vne fois esté
brisé, ne pouuoit pas rendre vn long
seruice, et nos François déjà bien fa-
tiguez, desesperoient de pouuoir suiure
les Sauuages tout accoustumés à ces
grands trauaux ; c'est ce qui me fit
prendre resolution de les assembler
tous, pour leur persuader de nous re-
cevoir separement dans leurs Canots,
leur faisant voir le nostre en si mauuais
estat, qu'il nous seroit desormais inu-
tile ; ils s'y accorderent, et les Hurons
me promirent de m'embarquer, quoy
que avec bien de la peine.

Le lendemain donc, m'estant présenté
au bord de l'eau, ils me firent bon ac-
cueil d'abord, et me prièrent d'attendre
tant soit peu, pendant qu'ils prepa-
reroient leur embarquement. Ayant
attendu, et ensuite m'auançant dans
l'eau pour monter en leur Canot, ils me
repousserent, me disant qu'il n'y auoit
point place pour moy, et aussi tost se
mirent à ramer fortement, me laissant
tout seul sans apparence d'aucun se-
cours humain. Je priay Dieu qu'il leur
pardonast, mais ie ne fus pas exaucé,
car ils ont fait depuis naufrage, et la di-
uine Majesté se seruit de cet abandon-

nement des hommes, pour me conserver
la vie.

Me voyant donc tout seul, delais-
sé en vne terre étrangere, car toute la
flotte estoit desia bien loing, i'eus re-
cours à la sainte Vierge, en l'honneur
de laquelle nous auions fait vne neuf-
uaine, qui nous a procuré de cette
Mere de Misericorde, vne protection
toute visible et iournaliere. Pendant
que ie la priois, i'aperceus contre toute
esperance, quelques Canots, où estoient
trois de nos François ; ie les appelay,
et ayans repris nostre vieux Canot, nous
nous mismes à ramer de toutes nos
forces pour attraper la flotte ; mais
nous l'auions perdue de veüe depuis
long-temps, et nous ne sçauions où
aller, estant tres-difficile de trouuer vn
petit détour qu'il faut prendre, pour se
rendre au portage du Sault aux Chats
(c'est ainsi qu'ils nomment cet endroit).
Nous estions perdus, si nous eussions
manqué ce detroit ; mais il pleut à Dieu
par les intercessions de la sainte Vierge,
nous conduire iustement, et presque
sans y penser, à ce portage, où ayant
apperceu encore deux Canots de Sau-
uages, ie me iettay à l'eau ; et ie fus
les deuancer par terre, à l'autre costé
du portage, où ie trouuay six Canots.
Quoy, leur dis-je, est-ce ainsi que vous
abandonnez les François ? Ne sçaez
vous pas que ie tiens entre mes mains
la voix d'Onnontio, et que ie dois parler
de sa part à toutes vos nations, par
les presents dont il m'a chargé ? Ces pa-
roles les obligerent à nous aider, en-
sorte que nous ioignismes le gros de la
flotte sur le Midy.

Estant débarqué, ie crus en cette ex-
tremité, deuoir vser de tous les moyens
les plus efficaces, que ie pus trouuer
pour la gloire de Dieu. Je leur parlay
à tous, et les menaçay de la disgrace
de Monsienn de Tracy, dont ie portois
la parole. La crainte de desobliger ce
grand Onnontio, fit qu'un des plus con-
siderables d'entr'eux, prit la parole, et
harangua fortement et long-temps, pour
nous persuader le retour. Le malin
esprit se seruoit de la foiblesse de cet
esprit mécontent, pour fermer le pas-

sage à l'Euangile ; tous les autres n'étoient pas mieux intentionnés, de sorte que nos François ayant trouué assez aisément à s'embarquer, personne ne voulut se charger de moy, disans tous que ie n'auois pas ny l'adresse pour ramer, ny les forces pour porter les paquets sur les espauls.

Dans cette desolation, ie me retiray dans le bois, et apres auoir remercié Dieu, de ce qu'il me faisoit connoistre sensiblement le peu de chose que ie suis, j'aduouay deuant sa diuine Majesté, que ie n'estois qu'un fardeau inutile sur la terre. Ma priere acheuée, ie retournay au bord de l'eau, ou ie trouuay l'esprit de ce Sauvage, qui me rebutoit avec tant de mépris, tout changé : car de luy mesme, il m'inuita à monter en son Canot ; ce que ie fis bien promptement, de peur qu'il ne changeast de resolution.

Ie ne fus pas plustost embarqué, qu'il me mit un auiron en main, m'exhortant à ramer, et me disant que c'estoit là un employ considerable, et digne d'un grand Capitaine ; je pris la rame volontiers, et offrant à Dieu ce travail pour la satisfaction de mes peschez, et pour la conuersion de ces pauvres Sauvages, ie me figurois estre un malfacteur condamné aux Galeres ; et bien que ie fusse tout epuisé, Dieu me donna autant de forces qu'il en falloit pour nager toute la journée, et souuent une bonne partie de la nuit ; ce qui n'empeschoit pas, que ie ne fusse d'ordinaire l'objet de leurs mépris et de leurs railleries ; parceque, quelque peine que ie prisse, ie ne faisois rien en comparaison d'eux, qui sont de grands corps, robustes, et tout faits à ces travaux. Le peu d'estat qu'ils faisoient de moy, fut cause qu'ils me deroboient tout ce qu'ils pouuoient de mes habits, et j'eus grande peine à conseruer mon chapeau, dont les bords leur paroisoient bien propres pour se deffendre des ardeurs excessiues du Soleil ; et le soir, mon Pilote prenant un bout de couuerture que j'auois, pour s'en seruir comme d'oreiller, il m'obligeoit de passer la

nuit sans estre couuert, que du feuillage de quelque arbre.

Quand la faim suruient à ces incommodités, c'est une rude peine, mais qui enseigne bien tost à prendre goust aux racines les plus ameres, et aux viandes les plus pourries. Il a plu à Dieu, me la faire souffrir plus grande aux iours de Vendredy, dont ie le remercie de bon cœur.

Il fallut s'accoutumer à manger une certaine mousse qui naist sur les rochers ; c'est une espece de feuille en forme de coquille, qui est tousiours couuerte de chenilles et d'araignées, et qui estant bouillie, rend un bouillon insipide, noir et gluant, qui sert plustost pour empescher de mourir, que pour faire viure.

Un certain matin, on trouua un cerf mort depuis quatre ou cinq iours ; ce fut une bonne rencontre pour de pauvres affamés. On m'en presenta, et quoy que la mauuaise odeur empeschast quelques-uns d'en manger, la faim me fit prendre ma part ; mais j'en eus la bouche puante iusqu'au lendemain.

Avec toutes ces miseres, dans les Saults que nous rencontrions, ie portois d'aussi gros fardeaux que ie pouuois ; mais souuent j'y succombois, et c'est ce qui donnoit à rire à nos Sauvages, qui se railloient de moy, et disoient qu'il falloit appeler un enfant, pour me porter avec mon paquet. Nostre bon Dieu ne m'abandonnoit point tout à fait en ces rencontres, mais il en suscitoit souuent quelques uns, qui touchés de compassion, sans rien dire, me dechargeoient de ma Chapelle, ou de quelque autre fardeau, et m'aideroient à faire le chemin un peu plus à l'aise.

Il arriuoit quelques fois qu'après auoir bien porté des paquets, et apres auoir ramé tout le iour, et mesme deux ou trois heures dans la nuit, nous nous couchions sur la terre, ou sur quelque rocher sans souper, pour recommencer le iour d'après avec les mesmes travaux ; mais partout la prouidence Diuine mesloit quelque peu de douceur et de soulagement à nos fatigues.

Nous fûmes près de quinze jours

dans ces peines, et après auoir passé le Lac Nipissirinién, lors que nous descendions vne petite Riuere, nous entendismes des cris lamentables, et des chansons de mort. Nous abordons à l'endroit d'où venoient ces clameurs, et nous vismes huit ieunes Sauvages des Outaouïacs, horriblement bruslés, par vn accident funeste, d'une étincelle de feu qui tomba par mesgarde dans vn baril de poudre. Il y en auoit quatre, entre autres, tout grillés, et en danger de mort. Je les consolay et les disposay au Baptême, que ie leur eusse conféré, si l'eusse eû le loisir de les voir assés disposés ; car nonobstant ce malheur, il fallut tousiours marcher, pour se rendre à l'entrée du Lac des Hurons, qui estoit le rendez-vous de tous ces voyageurs.

Ils s'y trouuerent le vingt-quatrième de ce mois, au nombre de cent Canots, et ce fut pour lors qu'ils vaguerent à la guerison de ces pauvres bruslés, y employant tous leurs remedes superstitieux.

Je m'en aperceus bien la nuit suivante, par le chant de certains longleurs, qui remplissoit l'air, et par mille autres ceremonies ridicules, dont ils se seruoient. D'autres firent vne espece de sacrifice au Soleil, pour obtenir la guerison de ces malades ; car s'estans assis en rond, dix ou douze, comme pour tenir conseil, sur la pointe d'un islet de roche, ils allumerent vn petit feu, avec la fumée duquel ils faisoient monter en l'air des cris confus, qui se terminerent par vne harangue, que le plus vieux et le plus considerable d'entre eux adressa au Soleil.

Je ne pouvais souffrir qu'aucune de leurs diuinités imaginaires fut inuquée en ma presence, et neantmoins ie me voyois tout seul à la mercy de tout ce peuple. Je balançay quelque temps dans le doute, s'il seroit plus à propos de me retirer doucement, ou de m'opposer à ces superstitions. Le reste de mon voyage depend d'eux, si ie les irrite, le Diable se seruira de leur colere, pour me fermer l'entrée de leur país, et empescher leur conuersion ; d'ailleurs

i'auois desia reconnu le peu d'effet que mes paroles auoient sur leurs esprits, et que ie les aigrirois encore dauantage, par mon opposition. Nonobstant toutes ces raisons, ie crus que Dieu demandoit de moy ce petit seruice ; i'y vay donc, laissant le succez à sa Diuine Prouidence. L'entreprends les plus considerables de ces longleurs, et apres vn long discours de part et d'autre, il plût à Dieu toucher le cœur du malade qui me promit de ne permettre aucunes superstitions pour sa guerison, et s'adressant à Dieu par vne courte priere, il l'inoqua comme l'auteur de la vie, et de la mort.

Cette victoire ne doit pas passer pour petite, estant remportée sur le Demon, au milieu de son empire, et ou depuis tant de siecles, il auoit esté obey et adoré par tous ces peuples. Aussi s'en ressentit-il peu après, et nous enuoya le longleur, qui comme vn desesperé,crioit autour de nostre cabanne, et sembloit vouloir decharger sa rage sur nos François. Je priay nostre Seigneur que sa vengeance ne tombast point sur d'autre que sur moy, et ma priere ne fut pas inutile, nous n'y perdimes que nostre Canot, que ce miserable brisa en pieces.

J'eus en mesme temps le deplaisir d'apprendre la mort d'un de ces pauvres bruslés, sans que ie le pusse assister, j'espere neantmoins que Dieu luy aura fait misericorde, ensuite des actes de foy et de contrition, et de plusieurs prieres que ie luy fis faire, la premiere fois que ie le vis, qui fut aussi la derniere.

Vers le commencement de Septembre, apres auoir costoyé les riuages du Lac des Hurons, nous arriuons au Sault ; c'est ainsi qu'on nomme vne demie lieuë de rapides qui se retrouuent en vne belle riuere, laquelle fait la jonction de deux grands Lacs, de celuy des Hurons et du Lac Superieur.

Cette Riuere est agreable, tant pour les Isles dont elle est entrecoupée, et les grandes bayes dont elle est bordée, que pour la pesche et la chasse, qui y sont tres aduantageuses. Nous allâmes

pour coucher en vne de ces Isles, où nos Sauvages croyoient trouver à souper dès leur arriuée, car en débarquant, ils mirent la chaudiere sur le feu, s'attendant de voir le Canot chargé de poissons, si tost qu'on auroit ietté la rets à l'eau; mais Dieu voulut punir leur presumption, differant iusqu'au lendemain à donner à manger à des fameliques.

Ce fut donc le second de Septembre, qu'après auoir franchi ce Sault, qui n'est pas vne chute d'eau, mais seulement vn courant tres-violent, empesché par quantité de rochers, nous entrâmes dans le Lac Superieur, qui portera désormais le nom de Monsieur de Tracy, en reconnaissance des obligations, que luy ont les peuples de ces contrées.

La figure de ce Lac est presque pareille à celle d'un arc, les riuages du costé du Sud estant fort courbés, et ceux du Nord presque en droite ligne. La pesche y est abondante, le poisson excellent, et l'eau si claire et si nette, qu'on voit iusqu'à six brasses, ce qui est au fond.

Les Sauvages respectent ce Lac comme vne Diuinité, et luy font des sacrifices, soit à cause de sa grandeur, car il a deux cents lieuës de long, et quatre-vingts au plus large, soit à cause de sa bonté, fournissant du poisson, qui nourrit tous ces peuples, au défaut de la chasse, qui est rare aux enuirs.

L'on trouue souuent au fond de l'eau, des pieces de cuire tout formé, de la pesanteur de dix et vingt liures; i'en ay veu plusieurs fois entre les mains des Sauvages, et comme ils sont superstitieux, ils les gardent comme autant de diuinités, ou comme des presents que les dieux qui sont au fond de l'eau leur ont faits pour estre la cause de leur bonheur; c'est pour cela, qu'ils conseruent ces morceaux de cuire enuelopés parmi leurs meubles les plus pretieux, il y en a qui les gardent depuis plus de cinquante ans; d'autres les ont dans leurs familles de temps immemorial, et les chérissent comme des dieux domestiques.

On a veu pendant quelque temps, comme vn gros rocher tout de cuire,

dont la pointe sortoit hors de l'eau, ce qui donnoit occasion aux passans d'en aller couper des morceaux. Neantmoins lorsque ie passay en cet endroit, on n'y voyoit plus rien; ie croy que les tempestes qui sont icy fort frequentes, et semblables à celles de la Mer, ont couuert de sable ce rocher. Nos Sauvages m'ont voulu persuader que c'estoit vne diuinité, laquelle a disparu, pour quelque raison, qu'ils ne disent pas.

Au reste ce Lac est l'abord de douze ou quinze sortes de nations differentes, les vnes venans du Nord, les autres du Midy, et les autres du Couchant, et toutes se rendans, ou sur les riuages les plus propres à la pesche, ou dans des Isles qui sont en grand nombre en tous les quartiers de ce Lac. Le dessein qu'ont ces peuples, en se rendant icy; est en partie pour chercher à viure, par la pesche, et en partie pour faire leur petit commerce les vns avec les autres quand ils se rencontrent. Mais le dessein de Dieu a esté de faciliter la publication de l'Euangile, à des peuples errans et vagabonds, ainsi qu'il paroistra dans la suite de ce Journal.

Estans donc entrés dans le Lac de Tracy, nous employâmes tout le mois de Septembre à nauiger sur les bords qui sont du costé du Midy, où j'eus la consolation d'y dire la sainte Messe, m'estant trouué seul avec nos François, ce que ie n'auois pû faire depuis mon depart des Trois Riuieres.

Après auoir consacré ces forests par cette sainte action, pour comble de ma ioye, Dieu me conduisit au bord de l'eau, et me fit tomber sur deux enfans malades, qu'on embarquoit pour aller dans les terres; ie fus fortement inspiré de les baptiser, et après toutes les precautions necessaires, ie le fis dans le peril où ie les vis de mourir pendant l'Hyuer. Toutes les fatigues passées ne m'estoient plus rien, et i'estois tout fait à la faim, qui nous suiuoit tousiours de prés, n'ayant à manger que ce que l'industrie de nos pescheurs, qui n'estoit pas tousiours heureuse, nous pouuoit fournir du iour à la journée.

Nous passâmes ensuite la Baye nom-

mée par le feu Pere Menard, de sainte Therese. C'est là où ce genereux Missionnaire a hyuerné, y trauaillant avec le mesme zele, qui luy a fait ensuite donner sa vie, courant après les ames. Le trouuay assez proche de là quelques restes de ses trauaux ; c'estoient deux femmes Chrestiennes, qui auoient tousiour conserué la foy, et brilloient comme deux astres au milieu de la nuit de cette infidelité. Je les fis prier Dieu, après leur auoir rafraischi la memoire de nos mysteres.

Le Diable, qui est sans doute bien ialoux de cette gloire qui est renduë à Dieu au milieu de ses Estats, a fait ce qu'il a pû pour m'empescher de monter icy, et n'ayant pû en venir à bout, il s'en est pris à quelques Escrits que i'auois apportés, propres pour l'instruction de ces infideles. Je les auois enfermés dans vne petite quaiasse, avec quelques medicaments pour les malades ; le malin esprit, preuoyant qu'elle me seruiroit beaucoup pour le salut des Sauvages, fit ses efforts pour me la faire perdre ; car elle a fait vne fois naufrage dans les bouillons d'un rapide ; vne autre fois elle a esté delaissée au pied d'un portage, elle a changé de main sept ou huit fois, enfin elle est tombée en celles de ce sorcier que i'auois blasmé à l'entrée du Lac des Hurons, lequel en ayant leué la serrure, prit ce qui luy agrea, et l'abandonna ensuite toute ouuerte à la pluye, et aux passans. Il plut à Dieu confondre le malin esprit et se seruir du plus grand longleur de ces quartiers, homme de six femmes, et d'une vie debordée, pour me la conseruer. Il me la mit entre les mains, lorsque ie n'y pensois plus, me disant que le theriaque et quelques autres medicaments avec les Images qui estoient dedans, estoient autant de Manitous, ou de demons qui le feroient mourir, s'il osoit y toucher. J'ay veu par après, par experience, combien ces Escrits des langues du pais m'ont seruy pour leur conuersion.

CHAPITRE III.

De l'arriuée, et demeure du Missionnaire à l'Anse du Saint Esprit, appelée Chagoüamigong.

Après auoir fait cent quatre-vingts lieuës, sur les bords du Lac de Tracy, du costé qui regarde le Midy, où nostre Seigneur a voulu souuent éprouuer nostre patience, par les tempestes, par la famine, et par les fatigues du iour et de la nuit, enfin nous arriuasmes le premier iour d'Octobre à Chagoüamigong, où nous aspirions depuis si long-temps.

C'est vne belle Anse, dans le fond de laquelle est placé le grand Bourg des Sauvages, qui y font des champs de bled d'Inde, et y menent vne vie sedentaire. Ils y sont au nombre de huit cents hommes portans armes, mais ramassés de sept nations differentes, qui vivent paisiblement meslées les vnes parmi les autres.

Ce grand monde nous a fait preferer ce lieu à tous les autres, pour y faire nostre demeure ordinaire, afin de vaquer plus commodement à l'instruction de ces infideles, y dresser une chapelle, et y commencer les fonctions du Christianisme.

Nous n'auons pû d'abord nous mettre à couuert que sous des écorces, où nous estions si frequemment visités de ces peuples, dont la plupart n'auoient iamais veu d'Europeans, que nous en estions accablés, et les instructions que ie leur faisois, incessamment interrompues par les allans et les venans ; ce qui me fit resoudre, à les aller voir moy-mesme, chacun dans leurs cabanes, où ie leur parlois de Dieu plus à mon aise, et ie les instruisois plus à loisir de tous les Mysteres de nostre foy.

Lorsque ie vaquois à ces saints emplois, vn ieune Sauvage, c'estoit vn de ceux qui auoient esté bruslés pendant nostre voyage, vint me trouuer, et me demanda à prier Dieu, m'assurant que tout de bon il vouloit estre

Chrestien. Il me raconta vne chose qui luy est arriüée, dont on iugera ce qu'on voudra : le ne t'eus pas plustost obeï, me dit-il, renuoyant ce sorcier qui vouloit me guerir par ses longleries, que ie vis celuy qui a tout fait, et dont tu m'as tant parlé ; il me dit d'une voix que j'entendis distinctement : Tu n'en mourras pas, parce que tu as escouté la robe noire. Il n'eut pas plustost parlé, que ie me sentis fortifié extraordinairement, et me trouuay dans vne grande confiance de recouurer la santé, comme de fait, me voilà parfaitement guery. J'espere bien que celuy, qui a operé pour le salut du corps, n'abandonnera pas celuy de l'ame, et ie me le promets d'autant plus fermement, que ce Sauvage m'est venu chercher de luy mesme, pour apprendre les prieres, et recevoir les instructions necessaires.

Peu après ie sceu que nous auions enuoyé au Ciel vn enfant au maillot, qui mourut deux iours après que ie luy eus conferé le saint Baptesme. S. François, dont il portoit le nom, aura sans doute présenté à Dieu cette ame innocente, pour premisses de cette Mission.

Je ne sçay ce qui arriuera à vn autre enfant que j'ay baptisé incontinent après sa naissance ; son pere Outaouïac de nation, me fit appeler si tost qu'il fut né, et mesme vint au deuant de moy, pour me dire que j'eusse à le baptiser au plustost, afin de le faire viure longtemps. Chose admirable en ces Sauvages, qui auparauant croyoient que le baptesme causoit la mort à leurs enfans, et à present sont persuadés qu'il leur est necessaire pour leur conseruer vne longue vie. Cela me donne plus d'accés auprès de ces enfans, qui viennent souuent à moy en troupes, pour contenter leur curiosité, en regardant vn estranger, mais bien plus pour recevoir sans y penser, les premieres semences de l'Euangile, qui fructifieront avec le temps dans ces ieunes plantes.

CHAPITRE IV.

Conseil General des nations du païs des Outaouïacs.

Le Pere, estant arriué dans le païs des Outaouïacs, y trouua les esprits dans la crainte d'une nouvelle guerre, qu'ils alloient auoir sur les bras, de la part des Nadoüessi, nation belliqueuse, et qui dans ses guerres, ne se sert point d'autres armes, que de l'arc et de la massuë.

Vn party de ieunes guerriers se formoit desia, sous la conduite d'un chef qui ayant esté offensé, ne consideroit pas si la vengeance qu'il vouloit prendre, ne causeroit pas la ruine de toutes les bourgades de son païs.

Les anciens pour obuier à ces malheurs, assemblerent vn conseil general de dix ou douze nations circonuoisines, toutes interessées en cette guerre, afin d'arrester la hache de ces temeraires, par les presents qu'ils leur feroient en si bonne compagnie.

Le Pere y fut inuité pour le mesme sujet, et s'y trouua, pour parler en mesme temps à tous ces peuples au nom de Monsieur de Tracy, dont il portoit trois paroles avec trois presents, qui en sont les truchemens.

Toute cette grande Assemblée luy ayant donné audience : Mes freres, leur dit-il, le sujet qui m'amene en vostre païs, est tres important, et merite que vous écoutiez ma voix, avec vne attention extraordinaire. Il ne s'agit de rien moins que de la conseruation de toute vostre terre, et de la perte de tous vos ennemis. A ces mots, le Pere les ayant trouués tous bien disposés à l'écouter attentiuement ; il leur raconta la guerre que Monsieur de Tracy entreprenoit contre les Iroquois ; comme il les alloit reduire à leur deuoir par la force des armes du Roy, et assurer le commerce entre nous et eux, nettoyant tous les chemins de ces pirates de Riuieres, et les obligeant à vne paix generale, ou à se voir totale-

ment destruits. Et c'est icy que le Pere prit occasion de s'estendre sur la pieté de sa Majesté, qui vouloit que Dieu fust reconnu par toutes ses terres et qui n'agreoit point de peuples sous son obeïssance, qui ne fussent soumis au createur de tout l'univers. Il leur expliqua ensuite les principaux articles de nostre foy, et leur parla fortement sur tous les mysteres de nostre Religion, en vn mot il prescha IESVS-CHRIST à toutes ces nations.

C'est vne consolation sans doute bien grande à vn pauvre Missionnaire, quand après cinq cents lieues de chemin, dans des fatigues, des dangers, des famines et des miseres de toutes les façons, il se voit escouté par tant de peuples differents, leur publiant l'Evangile, et leur distribuant les paroles de salut, dont ils n'auoient iamais entendu parler.

Ce sont des semences qui demeurent quelque temps en terre, et qui ne portent pas incontinent leurs fruits ; il faut les aller cueillir dans les cabanes, dans les forêts, et sur les Lacs ; c'est ce que faisoit le Pere, qui se trouuoit par tout, dans leurs cabanes, à leurs embarquements, dans leurs voyages et partout trouuoit des enfans à baptiser, des malades à disposer aux Sacrements, des anciens Chrestiens à confesser, et des infidelles à instruire.

Il est vray qu'un iour repassant en son esprit, les obstacles qu'il y auoit à la foy, veu l'estat et les coustumes deprauées de tous ces peuples, il se sentit poussé interieurement, pendant le saint sacrifice de la Messe, de demander à Dieu par l'intercession de l'Apôstre S. André, dont l'Eglise celebrait ce iour là la feste, qu'il plust à sa diuine Majesté luy decouurir quelque iour, pour establir le Royaume de IESVS-CHRIST en ces contrées, au lieu du Paganisme : et des le mesme iour, Dieu luy fit connoistre les grands obstacles qu'il y rencontreroit, afin de se roidir de plus en plus contre ces difficultés, qu'on reconnoistra assez par le Chapitre suiuant.

CHAPITRE V.

*Des faux dieux et de quelques coustumes
superstitieuses des Sauvages
de ce païs.*

Voicy ce que le Pere Alloüez raconte touchant les coustumes des Outaouacs, et autres peuples, qu'il a estudiées tres-soigneusement, ne se fiant pas au recit qu'on luy en faisoit, mais ayant veu luy mesme, et obserué tout ce qu'il en a laissé par escrit.

Il y a icy, dit-il, vne fausse et abominable religion, pareille en plusieurs choses, à celle de quelques anciens Payens. Les Sauvages d'icy ne reconnoissent aucun souuerain maistre du Ciel et de la Terre ; ils croyent qu'il y a plusieurs genies, dont les vns sont bien-faisans, comme le Soleil, la Lune, le Lac, les Riuieres et les Bois ; les autres mal-faisans, comme la couleuvre, le dragon, le froid et les tempestes, et generalement tout ce qui leur semble ou aduantageux, ou nuisible, ils l'appellent vn Manitou, et leur rendent le culte et la veneration que nous ne rendons qu'au vray Dieu.

Ils les inuocquent, quand ils vont à la chasse, à la pesche, en guerre, ou en voyage ; ils leur font des sacrifices, avec des ceremonies qui ne sont propres qu'à des Sacrificateurs.

Vn vieillard des plus considerables de la Bourgade fait fonction de Prestre. Il commence par vne harangue estudiée, qu'il adresse au Soleil, si c'est en son honneur qu'on fait le festin à manger tout, qui est comme vn holocauste : il declare tout haut qu'il fait ses remerciemens à cet Astre, de ce qu'il l'a éclairé pour tuer heureusement quelque beste ; il le prie et l'exhorte par ce festin, à continuer les soins charitables, qu'il a de sa famille. Pendant cette inuocation, tous les Conuies mangent iusqu'au dernier morceau ; après quoy vn homme destiné à cela, prend vn pain de petun, le rompt en deux, et le jette dans le feu. Tout le monde

crie pendant que le petun se consume, et que la fumée monte en haut, et avec ces clameurs se termine tout le sacrifice.

L'ay veu vne Idole, dit le Pere, éléuée au milieu d'une Bourgade à laquelle parmi les autres presens, on a offert en sacrifice dix chiens, pour obtenir de ce faux dieu, qu'il transportast ailleurs la maladie qui depeuploit la Bourgade. Chacun alloit tous les iours faire ses offrandes à cette Idole, selon ses besoins.

Outre ces sacrifices publics, ils en ont de particuliers et domestiques ; car souvent dans leurs cabanes, ils iettent du petun au feu, avec vne espee d'offrande extérieure, qu'ils font à leurs faux dieux.

Pendant les orages et les tempestes, ils immolent vn chien, qu'ils iettent dans le Lac : Voila pour l'apaiser, luy disent-ils, demeure en repos. Dans les endroits perilleux des Rivières, ils se rendent fauorables les bouillons et les saults, par quelques presens qu'ils leur font, et ils sont tellement persuadés, qu'ils honorent par ce culte extérieur leurs pretendues diuinités, que ceux d'entre eux qui sont conuertis et baptisés, vsent des mesmes ceremonies à l'endroit du vray Dieu, iusqu'à ce qu'ils soient desabusés.

Au reste ces peuples, comme ils sont grossiers, ne reconnoissent point de diuinité purement spirituelle : ils croyent que le Soleil est vn homme, et la Lune sa femme, que la neige et la glace est aussi vn homme, qui s'en va au printemps, et reuiert en hyuer ; que le malin esprit est dans les couleuvres, les dragons et autres monstres ; que le corbeau, le milan et quelques autres oiseaux, sont des genies, et qu'ils parlent aussi bien que nous, que mesme il y a parmy eux des peuples qui entendent leur langage, comme quelques vns entendent vn peu celuy des François.

Ils croyent de plus que les ames des Trepasés gouvernent les poissons qui sont dans le Lac, et ainsi de tout temps ils ont tenu l'immortalité, et mesme la

metempsychose des ames des poissons morts ; car ils croyent qu'elles repassent dans d'autres corps de poissons, et c'est pour cela qu'ils ne iettent iamais les arrestes dans le feu, de peur de déplaire à ces ames, qui ne viendroient plus dans leurs rets.

Ils ont en veneration toute particulière, vne certaine beste chimerique, qu'ils n'ont iamais veüe, sinon en songe ; ils l'appellent Missibizi ; ils la reconnoissent pour vn grand genie, auquel ils font des sacrifices, pour obtenir bonne pesche d'esturgeon.

Ils disent aussi que les petites pierres de cuiure, qu'ils trouuent au fond de l'eau dans le Lac, ou dans les Rivières qui s'y dechargent, sont les richesses des dieux, qui habitent dans le fond de la terre.

L'ay appris, dit le Pere qui a decouvert toutes ces sottises, que les Illinoïek, les Outagami et autres Sauvages du costé du Sud, croyent qu'il y a vn grand et excellent genie, maistre de tous les autres, qui a fait le Ciel et la Terre, et qui est, disent-ils, du costé du Leuant vers le pays des François.

La source de leur Religion est le libertinage, et toutes ces sortes de sacrifices se terminent d'ordinaire à des festins de debauches, à des danses deshonnêtes, et à des concubinages infames, les hommes employent toute leur deuotion à auoir plusieurs femmes, et en changer quand il leur plaist ; les femmes à quitter leurs maris, et les filles, à viure dans la dissolution.

Ils ne laissent pas de souffrir beaucoup à l'occasion de ces sottises diuinités ; car ils ieûnent en leur honneur, pour sçauoir l'euénement de quelque affaire. L'en ay veu avec compassion, dit le Pere, qui ayants quelque dessein de guerre, ou de chasse, passent les huit iours tout de suite, ne prenans presque rien avec telle opiniastreté, qu'ils ne desistent point, qu'ils n'ayent veu en songe ce qu'ils demandent, ou vne troupe d'originaux, ou vne bande d'Iroquois mis en fuite, ou chose semblable ; ce qui n'est pas bien difficile à vn cerueau vuide et tout épuisé par le

ieûne, et qui ne pense tout le iour à rien autre chose.

Disons quelque chose de l'art de la Medecine, qui a vogue en ce pais. Leur science consiste à connoistre la cause du mal, et y appliquer les remedes.

Ils iugent que la cause la plus ordinaire des maladies vient d'auoir manqué à faire festin, apres quelque pesche ou chasse heureuse ; car pour lors le Soleil qui se plaist aux festins, se fasche contre la personne qui a manqué à son deuoir, et la rend malade.

Outre cette cause generale des maladies, il y en a de particulieres, qui sont certains petits genies mal-faisans de leur nature, qui se fourrent d'eux memes, ou sont iettés par quelque ennemi dans les parties du corps qui sont les plus malades. Ainsi quand quel-qu'un sent mal à la teste, ou au bras, ou à l'estomac ; c'est vn Manitou, disent-ils, qui est entré dans ces parties, et qui ne cessera de les tourmenter, qu'on ne l'en ait ou tiré, ou chassé.

Le remede donc le plus ordinaire, est d'appeler le longleur qui vient en compagnie de quelques vieillards, avec lesquels, il fait vne espece de consultation sur le mal du patient ; apres quoy il se iette sur la partie mal-affectée, il y applique sa bouche, et la suçcant, il fait semblant d'en tirer quelque chose comme vne petite pierre, ou vn bout de corde, ou autre chose, qu'il auoit auparavant cachée dans sa bouche, et la montrant, dit : Voila le Manitou, te voila guery, il n'y a plus qu'à faire festin.

Le Diable, qui veut tourmenter ces pauvres aueuglés dès ce monde, leur a inspiré vn autre remede, auquel ils ont grande confiance, c'est de prendre le malade sous les bras, et le faire marcher pieds nuds sur les braises de la cabane, ou s'il est si mal qu'il ne puisse pas marcher, on le porte à quatre ou cinq personnes, et on le fait passer doucement par dessus tous les feux, ce qui fait assez souvent qu'un plus grand mal qu'on leur cause, guerit, ou fait qu'on ne ressent pas vn plus leger qu'on veut guerir.

Après tout, le remede le plus commun, comme il est le plus profitable au Medecin, est de faire vn festin au Soleil, croyant que cet astre, qui se plaist à la liberalité, s'appaisera par vn repas magnifique, regardera le malade de bon œil, et luy rendra la santé.

Tout cela monstre, que ces pauvres peuples sont bien éloignés du Royaume de Dieu ; mais celuy qui peut toucher des cœurs aussi durs que les pierres, pour en faire des enfans d'Abraham et des vases d'élection, pourra bien aussi faire naistre le Christianisme dans le sein de l'idolatrie, et éclairer par les lumieres de la Foy, ces Barbares, plongés dans les tenebres de l'erreur, et dans vn Ocean de débauches. On le connoistra par le recit des Missions, que le Pere a faites en ce dernier bout du monde, pendant les deux premieres années qu'il y a demeuré.

CHAPITRE VI.

Relation de la Mission du Saint-Esprit dans le Lac de Tracy.

Après vn rude et facheux voyage de cinq cents lieuës, où toutes sortes de miseres se sont rencontrées, le Pere s'estant rendu vers les extremités du grand Lac, y trouua de quoy exercer le zele qui luy auoit fait deuorer tant de fatigues, en jettant les fondemens des Missions, dont nous allons parler. Commençons par celle du Saint Esprit, qui est le lieu de sa demeure, voicy ce qu'il en dit.

Ce quartier du Lac, où nous nous sommes arrestés, est entre deux grands Bourgs, et comme le centre de toutes les nations de ces contrées, parceque la pesche y est abondante, qui est le principal fond de la subsistance de ces peuples.

Nous y auons dressé vne petite Chapelle d'escorces, où toute mon occupation est d'y recevoir les Chrestiens

Algonkins et Hurons, les instruire, baptiser et catechiser les enfans, y admettre les Infideles qui y accourent de toutes parts, attirés par la nouveauté, leur parler en public et en particulier, les conuaincre sur leurs superstitions, combattre leur idolatrie, leur faire voir les verités de nostre Foy, et ne laisser partir personne d'auprès de moy, sans jeter dans son ame quelques semences de l'Evangile.

Dieu m'a fait la grace de me faire entendre à plus de dix Nations differentes ; mais j'aduoué qu'il est necessaire de luy demander, mesme auant le iour, la patience pour souffrir ioyeusement les mépris, les railleries, les importunités et les insolences de ces Barbares.

Vne autre occupation que j'ay dans ma petite Chapelle, est d'y baptiser les enfans malades que les Infideles m'apportent eux mesmes, pour obtenir de moy quelque medecine, et parceque ie vois que Dieu rend la santé à ces petits innocens après leur baptesme, c'est ce qui me fait esperer qu'il en veut faire comme le fondement de son Eglise en ces quartiers.

J'ay étendu dans la Chapelle diuerses Images, comme de l'Enfer et du Iugement general, qui me fournissent des matieres d'instructions bien proportionnées à mes Auditeurs ; aussi n'ai-je pas peine ensuite à les rendre attentifs, à les faire chanter le *Pater* et l'*Aue* en leur langue, et à les conduire dans les prieres que ie leur fais faire après chaque instruction ; ce qui attire vn si grand nombre de Sauvages, que depuis le matin iusqu'au soir, ie me vois heureusement contraint à ne faire autre chose.

Dieu donne benediction à ces commencemens ; car les debauches de la ieunesse ne sont plus si frequentes, et les filles qui auparauant ne rougissoient point des plus infames actions, se tiennent dans la reserue, et conseruent la pudeur si propre à leur sexe.

J'en sçay plusieurs qui aux sollicitations qu'on leur fait, respondent hardiment qu'elles prient Dieu, et que la Robe-noire leur deffend ces debauches.

Vne petite fille de dix ou douze ans, me venant vn iour demander à prier Dieu, ie luy dis : ma petite sœur, vous ne le meritez pas, vous sçavez bien ce qu'on disoit de vous il y a quelques mois. Il est vray, me dit-elle, que ie n'estois pas sage en ce temps là, et que ie ne sçauois pas que cela fust mal fait ; mais depuis que j'ay prié, et que vous nous avez appris que cela estoit mauuais, ie ne l'ay plus fait.

Les premiers iours de l'année 1666. furent employés à presenter des estrennes bien agreables au petit Iesus. C'estoient plusieurs enfans, que les meres m'apportoient par vne inspiration de Dieu toute extraordinaire, afin de les baptiser. Ainsi se formoit petit à petit cette Eglise, et la voyant desia imbuë de nos mysteres, ie iugeay qu'il estoit temps de transporter nostre petite Chapelle, au milieu du grand Bourg éloigné de nostre demeure de trois quarts de lieuë, et composé de quarante cinq à cinquante grandes cabanes, de toutes nations, où il y a bien deux mille ames.

C'estoit iustement au temps de leurs grandes debauches, et ie peus dire en general, que j'ay veu dans cette Babylonie, le parfait tableau du libertinage. Je ne laissois pas d'y auoir la mesme occupation que dans nostre premiere demeure, et avec le mesme succes. Mais le Malin esprit, enuieux du bien que la grace de Dieu y operoit, fit faire tous les iours des longleries diaboliques tout proche de nostre Chapelle, pour la guerison d'une femme malade ; ce n'étoient que danses superstitieuses, que mascarades hideuses, que clameurs horribles, et mille sortes de singeries. Je ne laissois pas de l'aller voir tous les iours, et pour l'attirer avec douceur, ie luy faisois present de quelques raisins. Enfin les sorciers ayants déclaré que son ame estoit partie, et qu'ils n'en esperoient plus rien, ie l'allay voir le lendemain, et luy dis que cela n'estoit pas vray, et que mesme si elle vouloit croire en IESVS-CHRIST, j'esperois qu'elle en releueroit ; mais ie ne pûs rien gagner sur son esprit, ce qui me fit resoudre de m'adresser au sorcier mesme

qui la pensoit. Il fut si surpris de me voir chez luy, qu'il en parut tout interdit. Je luy fis voir les sottises de son art, et qu'il contribuoit plustot à la mort, qu'à la vie de ses malades. Pour response, il me menaça de m'en faire sentir les effets par vne mort indubitable, et peu après s'estant mis à iongler pendant l'espace de trois heures, il crioit de temps en temps au fort de ses ceremonies, que la Robe-noire en mourroit ; mais tout fut inutile par la grace de Dieu, qui sçeut mesme tirer le bien du mal, car luy mesme m'ayant enuoyé deux de ses enfans malades pour les baptiser, ils receurent en mesme temps, par le moyen de ces eaux sacrées, la guerison de l'ame et du corps.

Le lendemain ie visitay vn autre celebre sorcier, homme qui a six femmes, et qui vit dans le desordre qu'on peut s'imaginer d'une telle compagnie. Je trouuay dans sa cabane vne petite armée d'enfans ; ie voulus m'y acquiter de mon ministere, mais en vain : et c'est la premiere fois qu'en ces quartiers j'ay veu le Christianisme bafoué, sur tout en ce qui concerne la resurrection des morts, et le feu d'enfer. L'en sortis avec cette pensée : *Ibant Apostoli gaudentes à conspectu concilij, quoniam digni habiti sunt pro nomine Iesu contumeliam pati.*

Les insultes qu'on me fit en cette cabane, éclaterent bien tost au dehors, et donnerent sujet aux autres de me traiter avec les mesmes insolences. Desia l'on auoit rompu vne partie des escorces, c'est à dire des murailles de nostre Eglise ; desia l'on auoit commencé à me dérober tout ce que j'auois ; la ieunesse deuenoit de plus en plus nombreuse et insolente, et la parole de Dieu n'estoit écoutée qu'avec mespris et raillerie ; ce qui m'obligea de quitter ce poste, pour me retirer en nostre demeure ordinaire, ayant eu cette consolation en les quittant, que IESVS-CHRIST a esté presché, et la Foy annoncée publiquement, et à chaque Sauuage en particulier ; car outre ceux qui remplissoient nostre Chapelle de-

puis le matin iusqu'au soir, les autres qui restoient dans les Cabanes estoient instruits par ceux qui m'auoient ouï.

Je les ay entendu moy mesme le soir, après que tout le monde estoit retiré, repeter intelligiblement en ton de Capitaine, toute l'instruction que ie leur auois faite pendant le iour. Ils aduoüent bien, que ce que ie leur enseigne, est tres-raisonnable ; mais le libertinage l'emporte par dessus la raison, et si la grace n'est bien forte, toutes nos instructions sont peu efficaces.

Vn d'entr'eux m'estant venu trouuer, pour estre instruit, à la premiere parole que ie luy dis, sur deux femmes qu'il auoit : Mon frere, me repartit-il, tu me parles d'une affaire bien difficile, il suffit que mes enfans prient Dieu, enseigne les.

Après que j'eus quitté cette bourgade d'abomination, Dieu me conduisit à deux lieues de nostre demeure, où ie trouuay trois malades adultes, que ie baptisay après vne suffisante instruction, dont deux moururent après leur Baptesmes. Les secrets de Dieu sont admirables, et i'en pourrois rapporter plusieurs exemples tout semblables, qui montrent les soins amoureux de la prouidence pour ses Elus.

CHAPITRE VII.

De la Mission des Tionnontateheronnons.

Les Tionnontateheronnons d'aujourd'huy, sont les mesmes peuples qu'on appelloit autrefois les Hurons de la nation du petun. Ils ont esté contraints aussi bien que les autres, de quitter leur pais, pour fuir l'Hyroquois, et se retirer vers les extremités de ce grand Lac, où l'éloignement et le defect de chasse, leur seruient d'azile contre leurs ennemis.

Ils faisoient autrefois vne partie de l'Eglise florissante des Hurons, et ont eu le feu Pere Garnier pour Pasteur, qui a donné si courageusement sa vie

pour son cher troupeau ; aussi conservent-ils pour sa memoire, vne veneration particuliere.

Depuis le debris de leur païs, ils n'ont point esté cultiuez dans le Christianisme ; d'où vient qu'ils sont plustost Chrestiens par estat, que par profession. Ils se vantent de ce beau nom, mais le commerce qu'ils ont depuis si long-temps avec les infideles, a presque effacé de leurs esprits tous les vestiges de la Religion, et leur a fait reprendre plusieurs de leurs anciennes coutumes ; ils ont leur bourgade assez proche de nostre demeure, ce qui m'a donné moyen d'entreprendre cette Mission avec plus d'assiduité, que les autres plus éloignées.

J'ay donc tasché de remettre cette Eglise en son premier estat, par la Predication de la parole de Dieu, et par l'administration des Sacrements ; j'ay conféré le Baptême à cent enfans, dès le premier hyuer que j'ay passé avec eux, et en suite à d'autres, pendant les deux années que ie les ay pratiqués. Les adultes s'approchoient du Sacrement de penitence, assistoient au saint Sacrifice de la Messe, faisoient les prieres en public et en particulier, en vn mot, comme ils auoient esté fort bien instruits ; il ne m'a pas été bien difficile de restabir la pieté dans leurs cœurs, et y faire renaistre les bons sentiments, qu'ils auoient eus pour la Foy.

De tous ces enfans baptisez, Dieu n'en a voulu prendre que deux qui se sont enuolez dans le Ciel après leur Baptême. Pour les adultes, il y en a eu trois entr'autres, pour le salut desquels il semble que Dieu m'a enuoyé icy.

Le premier a esté vn vieillard Ousaki de naissance, autrefois considerable parmy ceux de sa nation, et qui s'est tousiours conserué dans l'estime des Hurons, par lesquels il auoit esté pris captif en guerre. Peu de iours après mon arriüée en ce païs, j'appris qu'il estoit malade à quatre lieuës d'icy, ie le fus voir, ie l'instruisis, ie le baptisay, et trois heures après il mourut, me laissant toutes les marques possibles que Dieu luy auoit fait misericorde.

Quand mon voyage depuis Quebec n'auroit point eü d'autre fruit que le salut de ce pauvre vieillard, ie trouuerois tous mes pas trop bien recompensés, puisque le Fils de Dieu n'a pas espargné luy iusques à la derniere goutte de son sang.

La seconde personne dont j'ay à parler, est vne femme fort auancée en âge ; elle estoit detenuë à deux lieuës de nostre demeure par vne dangereuse maladie, que luy auoit causé vn sac de poudre qui auoit pris feu inopinément dans sa cabane. Le Pere Garnier luy auoit promis, il y a plus de quinze ans le baptesme, et estoit prest de le luy conferer, quand il fut tué par les Iroquois. Ce bon Pere n'a pas voulu manquer à sa promesse, et, comme vn bon Pasteur, a procuré par son intercession, que ie me trouuasse icy auant qu'elle expirast ; ie la fus voir le iour mesme de tous les Saints, et luy ayant raffraichi la memoire de tous nos Mysteres, ie trouuay que les semences de la parole de Dieu, iettées en son ame depuis tant d'années y auoient produit des fruits qui n'attendoient que les eaux du Baptême, pour venir à leur perfection ; ie luy conferay donc ce sacrement, après l'auoir bien disposée, et la nuit mesme qu'elle receut cette grace, elle rendit son ame à son Createur.

La troisième personne est vne fille âgée de quatorze ans, qui se rendoit très assiduë à tous les catechismes et à toutes les prieres que ie faisois faire, dont elle auoit appris par cœur vne bonne partie. Elle tombe malade, sa mere, qui n'estoit pas Chrestienne, appelle les sorciers, leur fait exercer toutes les sottises de leur infame metier. L'en entends parler, ie vais trouuer la fille, et luy fais ouuerture du Baptême. Elle est rauie de le recevoir ; après quoy, tout enfant qu'elle estoit, elle s'oppose à toutes les iongeries qu'on voulut faire autour d'elle, disant que par son Baptême elle auoit renoncé à toutes les superstitions, et dans ce genereux combat, elle mourut en priant Dieu iusques au dernier soupir.

CHAPITRE VIII.

De la Mission des Outaoüacs, Kiskakoumac, et Outaoüasinagouc.

Ie joins ici ces trois nations, parce qu'elles ont vne mesme langue, qui est l'Algonquine, et font ensemble vne mesme bourgade, qui correspond à celle des Tionnontatehéronnons, entre lesquels nous sommes residents.

Les Outaoüacs pretendent que la grande riuere leur appartient, et qu'aucune nation n'y peut nauiger, sans leur consentement ; c'est pour cela que tous ceux qui vont en traite aux François, quoique fort differents de nation, portent le nom general d'Outaoüacs, sous les auspices desquels ils font ce voyage.

L'ancienne demeure des Outaoüacs, estoit vn quartier du Lac des Hurons d'où la crainte des Iroquois les a chassez, et où se portent tous leurs desirs comme à leur païs natal.

Ces peuples sont fort peu disposez à la foy, parcequ'ils sont les plus adonnez à l'idolatrie, aux superstitions, aux fables, à la polygamie, à l'instabilité des mariages, et à toute sorte de libertinage, qui leur fait mettre bas toute honte naturelle. Tous ces obstacles n'ont pas empesché, que ie ne leur aye prêché le nom de Iesus-Christ, et publié l'Euangile dans toutes leurs cabanes, et dans nostre Chapelle, qui se trouuoit pleine depuis le matin iusques au soir, où ie faisois de continues instructions sur nos Mysteres, et sur les commandemens de Dieu.

Dés le premier hyuer, que i'ay passé avec eux, i'ay eu la consolation d'y baptiser enuiron quatre-vingts Enfans, y compris quelques garçons et filles de huit à dix ans, qui par leur assiduité à venir prier Dieu, se sont rendus dignes de ce bon-heur. Ce qui contribuë beaucoup au Baptesme de ces Enfans, est l'opinion qui est à present tres-commune, que ces eaux sacrées, non seulement ne causent pas la mort, comme on l'a cru autrefois, mais donnent la

santé aux malades, et rendent la vie aux moribonds ; et de fait, de tous ces enfans baptisez, Dieu n'en a voulu prendre à soy que six, et a laissé les autres pour seruir de fondement à cette nouvelle Eglise.

Pour les Adultes, ie n'ay pas creu en denoir baptiser beaucoup, parceque leur superstition estant si fort enracinée dans leur esprit, met vn puissant empeschement à leur conuersion. De quatre que i'ay jugé bien disposez pour ce sacrement, la diuine prouidence a paru bien manifestement à l'endroit d'un pauvre malade éloigné de deux lieuës de nostre demeure. Ie ne scauois pas qu'il fust en cet estat, et neantmoins ie me sentois interieurement poussé à l'aller voir, nonobstant mon peu de force et santé. Ie donnay donc iusques à vn hameau éloigné de nous d'une bonne lieuë, où ie ne trouuay point de malades ; mais i'y appris qu'il y auoit vn autre hameau plus loin. Nonobstant ma foiblesse, ie crus que Dieu demandoit de moy que ie m'y transportasse ; i'y fus avec bien de la peine, et ie trouuay ce Sauuage mourant, qui ne faisoit plus qu'attendre le Baptesme, que ie luy donnay après les instructions necessaires ; heureux d'auoir pris part aux enseignements que ie faisois pendant l'hyuer, lorsqu'il venoit avec les autres dans nostre Chapelle, et d'auoir mérité par ses soins, que Dieu luy fist misericorde.

L'esté de cette mesme année, ie fus occupé à assister particulierement les malades de cette Mission ; i'en baptisay trois, que ie trouuois en danger, deux desquels sont morts dans la profession du Christianisme. Dieu me conduisoit encore bien à propos dans les Cabanes, pour conferer le Baptesme à onze enfans malades, qui n'auoient pas encore l'vsage de raison, et dont cinq sont allez iouir de Dieu. De dix sept autres enfans que i'ay baptisés l'automne et l'hyuer suiuant, il n'en est mort qu'un, qui est monté au Ciel, presque en mesme temps qu'expira vn bon vieillard aueugle, trois iours après son Baptesme.

CHAPITRE IX.

De la Mission des Pouteouatamiouec.

Les Pouteouatami sont peuples qui parlent Algonquin, mais beaucoup plus mal-aisé à entendre que les Outaoüacs. Leur païs est dans le Lac des Ilinioüek ; c'est vn grand Lac qui n'estoit pas encore venu à nostre connoissance, attendant au Lac des Hurons, et à celui des Puants, entre l'Orient et le Midy. Ce sont peuples belliqueux, Chasseurs et Pescheurs : leur païs est fort bon pour le bled d'Inde, dont ils font des Champs, et où ils se retirent volontiers, pour éviter la famine trop ordinaire en ces quartiers ; ils sont idolâtres au dernier point, attachez à des fables ridicules, et amateurs de la Polygamie. Nous les auons tous vus icy, au nombre de trois cents hommes, portans armes. De tous les peuples que j'ay pratiqués en ces contrées, ils sont les plus dociles et les plus affectionnés aux François ; leurs femmes et leurs filles sont plus retenues, que celles des autres Nations. Ils ont entre eux quelque espece de civilité, et la font paroître aux estrangers, ce qui est rare parmy nos Barbares. Estant allé vne fois voir vn de leurs anciens, il jetta les yeux sur mes souliers, faits à la façon de France ; la curiosité le porta à me les demander, pour les considerer à son aise ; quand il me les rendit, il ne voulut iamais me permettre de les chausser moy mesme, mais ie fus contraint de souffrir de luy cet office, voulant mesme m'attacher iusques aux courroies, avec les mesmes marques de respect, que tesmoignent les seruiteurs à leurs Maistres, quand ils leur rendent ce service : Voila, me dit-il, comme nous faisons à ceux que nous honorons.

Vne autre fois l'estant allé voir, il se leua de sa place, pour me la ceder, avec les mesmes ceremonies que demande la civilité des gens d'honneur.

Ie leur ay annoncé la Foy publiquement dans le Conseil general, qui fut

tenu peu de iours après mon arrivée en ce païs, et en particulier dans leurs cabanes, pendant vn mois qu'ils resterent icy, et ensuite tout l'Automne et l'Hyuer suiuant, pendant lequel temps j'ay baptisé trente quatre de leurs enfans, presque tous au berceau, et ie dois dire, pour la consolation de cette Mission, que le premier de tous ces peuples, qui a esté prendre possession du Ciel, au nom de tous ses Compatriotes, a esté vn enfant Pouteouatami que ie baptisay peu après mon arriuée, et qui mourut incontinent après.

Pendant le mesme Hyuer, j'ay receu à l'Eglise cinq Adultes, dont le premier est vn vieillard âgé d'environ cent ans, qui passoit dans l'esprit des Sauvages pour vne espece de diuinité ; il jeûnoit vingt iours de suite, et auoit des visions de Dieu, c'est à dire selon ces peuples, de Celui qui a fait la Terre. Il tombe neantmoins malade, et est assisté dans son mal par deux de ses filles, avec vne assiduité et vn amour au dessus de la portée des Sauvages. Entre autres services qu'elles luy rendoient, estoit de luy repeter le soir, les instructions qu'elles auoient entendues pendant le iour dans nostre Chapelle. Dieu voulut se seruir de leur piété, pour la conuersion de leur Pere ; car comme ie le fus voir, ie le trouuay sçauant en nos mysteres, et le Saint-Esprit operant dans son cœur, par le ministère de ses filles, il demanda avec passion d'estre Chrestien. Ce que ie luy accorday par le Baptisme, que ie ne jugeay pas à propos de différer, le voyant en danger de mort. Dès lors il ne voulut point qu'on exerçast autour de sa personne, aucunes Jongleries pour sa guérison ; il ne vouloit plus entendre parler que du salut de son ame, et vne fois comme ie luy recommandoïs de prier souuent Dieu : Sçache, mon frere, me dit-il, que continuellement ie iette du petun au feu, disant, c'est toy, qui as fait le Ciel et la Terre, que ie veux honorer. Ie me contentay de luy faire connoistre, qu'il n'estoit pas necessaire d'honorer Dieu de cette façon, mais seulement de luy parler de cœur et de bouche. En

suïte, le temps estant venu, auquel les Sauvages demandent qu'on accomplisse leurs desirs, par vne ceremonie qui tient beaucoup des Bachanales, ou du Carnaval ; nostre bon vieillard fit faire recherche par toutes les Cabanes d'une piece d'étoffe bleüe, disant que c'étoit là son desir parce que c'estoit la couleur du Ciel, auquel dit-il, ie veux auoir toujours le cœur et la pensée. Il n'ay point veu de Sauvage plus prest à prier Dieu que luy. Il repetoit, entre autres prieres, celle-cy, avec vne ardeur extraordinaire : Mon Pere, qui estes au Ciel, mon Pere, vostre nom soit sanctifié : trouuant plus de douceur en ces mots, qu'en ceux-cy que ie luy suggerois : Nostre Pere qui es au Ciel. Se voyant vn iour si auancé en âge, il s'écria de luy-mesme, dans les sentimens de S. Augustin ; c'est trop tard que ie vous ay connu, ô mon Dieu, trop tard que ie vous ay aimé ! Il ne doute point que sa mort, qui ne tarda pas beaucoup, ne fust pretieuse aux yeux de Dieu, qui l'a souffert tant d'années dans l'idolatrie, et luy a reserué si peu de iours pour finir sa vie si Chrestiennelement.

Il ne dois pas icy obmettre vne chose assez surprenante : le lendemain de son trepas, ses parents brulerent son corps contre toute la coutume de ce païs, et le reduisirent tout entier en cendres. Le suiet est vne fable qui passe icy pour verité.

On tient pour certain que le pere de ce vieillard estoit vn Lieure, qui marche l'hiuer sur la neige, et qu'ainsi la neige, le Lieure et le vieillard sont de mesme village, c'est à dire sont parents ; on adioute, que le Lieure dit à sa femme, qu'il n'agreoit pas que leurs enfans demeurassent dans le fond de la terre, que cela n'estoit pas sortable à leur condition, eux qui estoient parens de la neige, dont le païs est en haut, vers le Ciel ; que si iamais il arriuoit, qu'on les mist en terre après leur mort, il prioit la neige, qui est son parent, de tomber en telle quantité, et si longtemps, qu'il n'y eust point de Printemps, pour punir les hommes de cette faute.

Relation—1667.

Et pour confirmation de ce recit, on adiousta, qu'il y a trois ans, le frere de nostre bon vieillard mourut au commencement de l'hyuer, et qu'ayant esté enterré à l'ordinaire, les neiges furent si abondantes, et l'hiuer si long, qu'on desespéroit de voir le printemps en sa saison, et cependant tout le mondeouroit de faim, sans qu'on peüst trouuer remede à cette misere publique. Les anciens s'assemblent, ils tiennent plusieurs conseils, le tout en vain, la neige continuoît tousiours : alors quelqu'un de la compagnie dit qu'il se souuenoit des menaces que nous auons racontées ; incontinent on va deterrer le mort, on le brule, et aussitost la neige cesse, et le printemps luy succeda. Qui croiroit que des hommes pussent adiouster foy à des choses si ridicules ; et cependant on les tient pour des verités incontestables.

Nostre bon vieillard n'est pas seul de sa maison à qui Dieu a fait misericorde ; ses deux filles qui ont esté cause de son salut, ont sans doute esté attirées par ses prieres dans le Ciel ; car l'une estant frappée d'un mal qui ne dura que cinq iours, Dieu conduisit mes pas si à propos pour son bon-heur éternel, que ne m'estant pû rendre chez elle, que le soir auant sa mort, i'eus le loisir de la disposer au saint Baptisme, qu'elle receut, pour aller en suite avec son bon pere, l'accompagner dans la gloire qu'elle luy auoit procurée. L'autre fille a suruecu à l'un et à l'autre, et a comme herité leur pieté ; i'ay trouué cette femme si sage, si modeste et si affectionnée à la foy, que ie n'ay point douté de l'admettre dans l'Eglise, par la participation des sacrements. Toute la famille de ce bon neophyte, qui est nombreuse, se ressent de cette bonté, qui semble leur estre naturelle. Ils ont tous de la tendresse pour moy, et par vn respect qu'ils me rendent, ils ne m'appellent pas autrement que leur oncle. J'espere que Dieu fera à tous misericorde, car ie les vois enclins à la priere au dessus du commun des Sauvages.

Nous pouuons encore raconter parmy

les merueilles que Dieu a operées en cette Eglise, ce qui s'est passé à l'égard d'une autre famille de cette nation. Vn ieune homme, dans le canot duquel i'estois embarqué, venant en ce païs, fut atteint du mal courant et contagieux, sur la fin de l'hyuer ; ie taschay de luy rendre autant de charité qu'il m'auoit fait de mal en chemin. Comme il estoit assez considerable, on n'espargna aucune sorte de iongleries pour le guerir, et l'on en fit tant, qu'enfin on me vint dire qu'on luy auoit tiré du corps deux dents de Chien. Ce n'est pas cela, leur dis-je, qui cause son mal, mais bien le sang pourri qu'il a dans le corps. Car ie iugeois qu'il auoit la pleuresie ; cependant ie me mis à l'instruire tout de bon, et le lendemain, l'ayant trouué bien disposé, ie luy donnay le saint Baptesme avec le nom d'Ignace, esperant que ce grand Saint confondroit le malin esprit et les Iongleurs. De fait, ie le fis saigner, et montrant le sang au longleur qui estoit là present : Voila, luy dis-je, ce qui tue ce malade, tu deurois luy auoir tiré tout ce sang corrompu par toutes tes simagrées, et non pas des dents de chien supposées. Mais luy s'estant apperceu du soulagement que cette saignée auoit causé au malade, voulut auoir la gloire de sa guerison ; et pour cela luy fit prendre vne espee de Medecine, qui eut vn si malheureux effet, que le Patient demeura trois heures durant comme mort. On en fit le cry public par tout le Bourg, et le longleur bien surpris de cet accident, confessé qu'il a tué ce pauvre homme, et me prie de ne le pas abandonner. Il ne fut pas de fait delaissé de son Patron saint Ignace, qui luy rendit la vie, pour confondre les superstitions de ces Indes.

Ce ieune homme n'estoit pas encore guerí, que sa sœur tomba malade du mesme mal. Nous eûmes plus d'accés pour nos fonctions, veu ce qui s'estoit passé à l'égard de son frere, et j'eus toute la commodité de la disposer au Baptesme, et outre cette grâce, la sainte Vierge, dont elle portoit le nom, luy obtint la santé.

Mais à peine estoit-elle hors de danger, que le mesme mal se prit à leur cousin, dans la mesme Cabane ; il me parut plus dangereusement malade, que les deux autres ; ce qui me fit haster de luy administrer le Baptesme, après les instructions necessaires. Il se portoit déjà mieux, en vertu de ce Sacrement ; quand son pere s'aduisa de faire vn festin, ou plutôt vn sacrifice au Soleil, pour luy demander la santé de son fils. Le suruiens au milieu de la ceremonie, et m'estant jetté au col de mon malade Neophyte, pour luy faire voir, qu'il n'y auoit que Dieu, qui fust maistre de la vie et de la mort, il se reconnut aussi tost, et satisfit à Dieu, par le Sacrement de Penitence ; mais m'adressant à son Pere, et à tous les Sacrificateurs : C'est à present, leur dis-je, que ie desespere de la santé de ce malade, puisque vous auez eu recours à d'autres, qu'à celuy qui a entre les mains la vie et la mort. Vous auez tué ce pauvre homme, par vostre impiété, ie n'en espere plus rien. Il mourut en effet, quelque temps après, et i'espere que Dieu aura accepté sa mort temporelle, pour penitence de sa faute, afin de ne pas le priuier de la vie eternelle, qu'il aura obtenué par les intercessions de saint Ioseph, dont il portoit le nom.

Le gain est plus assuré du costé des Enfans, desquels j'en ay baptisé dix-sept, sur la fin de cette Mission, que ie fus obligé de terminer par le depart de ces peuples, qui apres auoir recueilli leur bled-d'Inde, se retirerent en leur païs, et en partant, m'inuiterent avec grande instance, d'aller chez eux au Printemps suiuant. Que Dieu soit à iamais glorifié dans l'esprit de ces pauvres Barbares, qui l'ont enfin reconnu, eux qui, de tout temps, ne connoissoient aucune diuinité plus grande que le Soleil.

CHAPITRE X.

*De la Mission des Ousakiouek
Outagamouek.*

Ie joins en suite ces deux nations, parcequ'elles sont mêlées et alliées avec les precedentes, et d'ailleurs elles ont mesme langage, qui est l'Algonquin, quoi que beaucoup different en diuers Idiomes, ce qui donne bien de la peine à les entendre ; neantmoins après quelque trauail, ils m'entendent à present, et ie les entends suffisamment pour leur instruction.

Le país des Outagami est du costé du Sud, vers le Lac des Illimouek ; ce sont peuples nombreux, d'environ mil hommes portans armes, chasseurs et guerriers. Ils ont des champs de bled d'Inde, et demeurent en vn país fort auantageux. pour la chasse du Chat Sauvage, du Cerf, du Bœuf sauuage et du Castor. Ils n'ont point l'vsage du Canot, et font d'ordinaire leurs voyages par terre, portant sur leurs espauls, leurs pacquets et leur chasse. Ces peuples sont adonnez à l'idolatrie autant que les autres nations. Vn iour entrant dans la Cabane d'un Outagamy, ie trouuay son pere et sa mere dangereusement malades, et luy ayant dit qu'une saignée les gueriroit, ce pauvre homme prend du petun reduit en poudre, et m'en iette sur ma robbe de tous costés, me disant : Tu es vn genie, prends courage, rends la santé à ces malades, ie te fais sacrifice de ce petun. Que fais-tu, mon frere, luy dis-ie ? ie ne suis rien, c'est celuy qui a tout fait qui est le maistre de nos vies, ie ne suis que son seruiteur. Eh bien, replica-t-il, en repandant du petun à terre, en leuant les yeux en haut, c'est donc à toy qui as fait le Ciel et la terre, que i'offre ce petun ; donne la santé à ces malades.

Ces peuples ne sont pas bien alienés de reconnoistre le Createur du monde ; car ce sont eux qui m'ont dit ce que i'ay desia rapporté, qu'ils reconnoissent en leur país, vn grand genie, qui a fait le

Ciel et la terre, et qui demeure vers le país des François. On dit d'eux et des Ousaki, que quand ils trouuent vn homme à l'écart, et à leur auantage, ils le tuent, sur tout si c'est vn François, dont ils ne peuuent supporter la barbe. Cette sorte de cruauté les rend moins dociles, et moins disposez à l'Euangile que les Pouteouatami. Ie n'ay pas pourtant laissé de publier l'Euangile à prés de six vingts personnes qui ont passé vn esté icy. Ie n'en ay point trouué parmy eux qui fussent assez bien disposez pour le Baptesme. Ie l'ay conféré neantmoins à cinq de leurs enfans malades, qui ont ensuite recouré la santé.

Pour les Ousaki, on peut les appeller Sauvages par dessus tous les autres. Ils sont en grand nombre, mais errants et vagabonds dans les forests, sans auoir aucune demeure arrestée. I'en ay veu prés de deux cents, et leur ay publié à tous la foy, et ay baptisé dix huit de leurs enfans, à qui les eaux sacrées ont esté salutaires pour l'ame et pour le corps.

CHAPITRE XI.

*De la Mission des Illimouëc, ou
Alimouek.*

Les Illimouëc parlent Algonquin, mais beaucoup différent de celuy de tous les autres peuples. Ie ne les entends que bien peu, pour n'auoir que bien peu conuersé avec eux. Ils ne demeurent pas en ces quartiers, leur país est à plus de soixante lieuës d'icy, du costé du Midy, au delà d'une grande riuiera, qui se decharge, autant que ie puis coniecturer, en la Mer, vers la Virginie. Ces peuples sont chasseurs et belliqueux ; ils se seruent de l'arc et de la fleche, rarement du fusil et iamais du canot. C'estoit vne nation nombreuse distribuée en dix grands Bourgs ; mais à present ils sont reduits à deux ; les

guerres continuelles avec les Nadouessi d'un costé, et les Iroquois de l'autre, les ont presque exterminés.

Ils reconnoissent plusieurs genies auxquels ils font sacrifice, ils pratiquent une sorte de danse, qui leur est toute particuliere. Ils l'appellent la danse de la pipe à prendre tabac, voicy comme ils la font : ils preparent une grande pipe, qu'ils ornent de panaches, et la posent au milieu de la place, avec une espece de veneration ; un de la compagnie se leue, se met à danser, et puis cede sa place à un second, celui cy à un troisième, et ainsi consecutiuelement dansent les uns après les autres, et non pas ensemble. On prendroit cette danse comme un ballet en posture, qui se fait au son du tambour. Il fait la guerre en cadence, il prepare ses armes, il s'habille, il court, il fait la decouverte, puis se retire, il s'approche, il fait le cry, il tue l'ennemy, luy enleue la chevelure, et retourne chantant victoire ; mais tout cela avec une iustesse, une promptitude, et une actiuité surprenante. Après qu'ils ont tous dansé l'un après l'autre autour de la pipe, on la prend, et on la presente au plus considerable de toute l'assemblée, pour petuner, puis à un autre, et ainsi consecutiuelement à tous, voulans signifier par cette ceremonie, ce qu'en France on veut dire, quand on boit en mesme verre. Mais de plus on laisse la pipe entre les mains du plus honorable, comme un deposit sacré, et un gage asseuré de la paix, et de l'union qui sera tousiours entre eux, tant qu'elle demeurera entre les mains de cette personne.

Parmy tous les genies, à qui ils presentent des sacrifices, ils honorent d'un culte tout particulier, un genie plus excellent, disent-ils, que les autres, parceque c'est luy qui fait toutes choses. Ils ont cette passion de le voir, et pour cela ils font de longs ieûnes, esperant que par ce moyen, Dieu se presentera à eux, pendant leur sommeil ; s'il arriue qu'ils l'ayent veu, ils se tiennent heureux, et s'estiment asseurés de viure longtemps.

Toutes les nations du Sud ont ce mesme souhait de voir Dieu, ce qui est sans doute un grand auantage pour leur conuersion ; car il ne reste plus qu'à les instruire de la façon dont on le doit seruir pour le voir et esire heureux.

J'ay icy publié le nom de Iesus-Christ à quatre-vingts personnes de cette nation, et elles l'ont porté et publié à tout le pais du Sud, avec applaudissement ; en sorte que ie peux dire que cette Mission est celle, où j'ay le moins trauaillé, et où il se trouue plus d'effet. Ils honorent chez eux nostre Seigneur en leur façon, dont ils mettent l'Image que ie leur ay donnée, au lieu le plus considerable, quand ils font quelque celebre festin, et alors le Maistre du banquet, s'adressant à cette Image : C'est en ton honneur, ô Homme-Dieu, luy disent-ils, que nous faisons ce festin, c'est à toy que nous presentons ces viandes.

L'aduoué que c'est là où me paroist le plus beau champ pour l'Euangile. Si j'eusse eû le loisir et la commodité, j'aurais donné iusques chez eux, pour voir de mes yeux tout le bien qu'on m'en raconte.

Ie trouue tous ceux que j'ay pratiqués, affables et humains, et l'on dit que quand ils rencontrent quelque estranger, ils font un cry de ioye, le caressent, et luy rendent tous les témoignages d'amitié qu'ils peuvent. Ie n'ay baptisé qu'un enfant de cette nation ; les semences de la foy, que j'ay iettées dans leurs ames porteront leurs fruits, quand il plaira au maistre de la vigne les cueillir. Leur pais est chaud, et ils font du bled d'Inde deux fois l'année. Il y a des serpents à sonnette, qui les font souuent mourir, faute d'en scauoir le contrepoison. Ils font grand cas des medicaments auxquels ils presentent des sacrifices comme à de grands genies ; ils n'ont point chez eux de forest, mais bien de grandes prairies, où les bœufs, les vaches, les cerfs, les ours et les autres animaux paissent en grand nombre.

CHAPITRE XII.

De la Mission des Nadoüessiouek.

Ce sont peuples qui habitent au Couchant d'icy, vers la grande riuere, nommée Messipi. Ils sont à quarante ou cinquante lieuës d'icy, en vn país de prairies, abondant en toute sorte de chasse ; ils ont des champs ausquels ils ne sement pas de bled-d'Inde, mais seulement du petun ; la Prouidence les a pourueus d'une espece de seigle de marais, qu'ils vont cueillir vers la fin de l'Esté, en certains petits Lacs, qui en sont couverts ; ils le sçauent si bien preparer, qu'il est fort agreable au goust et bien nourrissant ; ils m'en presenterent lorsque j'estois à l'extrémité du Lac Tracy, où ie les vis. Ils ne se seruent point de fusils, mais seulement de l'arc et de la fleche, qu'ils tirent avec vne grande adresse. Leurs Cabanes ne sont pas couuertes d'écorces, mais de peaux de Cerfs bien passées, et cousuës si adroitement que le froid n'y passe pas. Ces peuples sont, par dessus tous les autres ; sauages et farouches. Ils paroissent interdits et immobiles en nostre presence, comme des statuës. Ils ne laissent pas d'estre belliqueux, et ont porté la guerre sur tous leurs voisins, dont ils sont extrêmement redoutez. Ils parlent vne langue entierement estrangere, les Sauages d'icy ne les entendent point ; ce qui m'a obligé de leur parler par interprete, qui estant infidelle, ne faisoit pas ce que j'eusse bien souhaité. Je n'ay pas laissé d'enleuer au demon vne ame innocente de ce país là. C'estoit vn petit enfant qui s'en alla en Paradis peu après que ie l'eus baptisé. *A solis ortu vsque ad occasum laudabile nomen Domini.* Dieu nous donnera quelque occasion, pour y annoncer sa parole, et glorifier son saint Nom, lorsqu'il plaira à sa diuine Majesté faire misericorde à ces peuples. Ils sont presque au bout de la terre, ainsi qu'ils parlent. Plus loing vers le Soleil cou-

chant, il y a des nations nommée Karezi, au de là desquelles, la terre est coupée, disent-ils, et l'on ne voit plus qu'un grand Lac, dont les eaux sont puantes : c'est ainsi qu'ils nomment la Mer.

Entre le Nord et le Couchant, se trouue vne nation qui mange la viande crue, se contentant de la tenir à la main, et la presenter au feu. Au de là de ces peuples, se voit la Mer du Nord. Plus en deçà sont les Kilistinons, dont les riuieres se dechargent dans la Baye de Hutson. D'ailleurs nous auons connoissance des Sauages qui habitent les quartiers du Midy, iusqu'à la Mer. En sorte qu'il ne reste que peu de terre, et peu d'hommes, à qui l'Euangile ne soit pas annoncée, si nous adioustons foy à ce que les Sauages nous en ont par plusieurs fois rapporté.

CHAPITRE XIII.

De la Mission des Kilistinons.

Les Kilistinons ont leur demeure plus ordinaire sur les costes de la Mer du Nord ; ils nauigent sur vne Riuere qui va se decharger dans vne grande Baye, que nous iugeons bien probablement celle qui est marquée dans la Carte, avec le nom du Hutson ; car ceux que j'ay veus de ce país, m'ont rapporté qu'ils ont eü connoissance d'un Nauire, et vn vieillard entr'autres me dit qu'il l'auoit veu luy mesme, à l'entrée de la Riuere des Assinipoüalac, peuples alliés des Kilistinons, dont le país est encore plus au Nord.

Il m'adiousta, qu'il auoit aussi vu une maison que les Europeans auoient faite en terre ferme, de planches, et de pieces de bois ; qu'ils tenoient entre les mains des Liures, comme celuy qu'il me voyoit, en me racontant cela. Il me parla d'une autre nation, ioignant celle des Assinipoualac, laquelle mange les hommes, et ne vit que de chair crüe ; mais

aussi ces peuples sont reciproquement mangez par des Ours d'une horrible grandeur, tous roux, et qui ont les ongles prodigieusement longs ; on juge bien probablement, que ce sont des Lyons.

Pour les Kilistinons, ils me paroissent extremement dociles, et ont une bonté, qui n'est pas commune à ces Barbares. Ils sont beaucoup plus errants que toutes les autres nations. Ils n'ont point de demeure fixe, point de champs, point de villages. Ils ne vivent que de chasse, et d'un peu d'auoine, qu'ils vont ramasser dans des lieux marécageux ; ils sont idolâtres du Soleil, à qui ils presentent ordinairement des sacrifices, attachant un chien au haut d'une perche, qu'ils laissent ainsi pendu, iusques à ce qu'il soit corrompu.

Ils parlent presque la mesme langue, que ces peuples nommez autrefois Poissons-blancs, et les Sauvages de Tadoussac. Dieu me fait la grace de les entendre, et d'estre entendu d'eux suffisamment pour leur instruction ; iamais ils n'auoient entendu parler de la Foy, et la nouveauté, avec la docilité de leurs esprits, me les rendoit tres attentifs ; ils m'ont promis de ne rendre plus leurs hommages qu'au Createur du Soleil et du monde. Cette vie errante et vagabonde qu'ils mènent, m'a fait retarder le Baptême de ceux que ie voyois les plus disposez, et ie ne l'ay conféré qu'à une fille nouvellement née.

L'espere que cette Mission produira quelque iour des fruits correspondants aux travaux qu'on prendra, quand nos Peres iront hyuerner avec eux, comme ils font à Quebec avec les Sauvages de Tadoussac. Ils m'y ont invité, mais ie ne puis pas me donner tout aux vns, en priant tant d'autres du secours que ie leur dois, comme estant les moins éloignez d'icy, et les plus disposez à l'Euangile.

CHAPITRE XIV.

De la Mission des Outchibouec.

Les François les appellent les sauteurs, parceque leur païs est le sault, par lequel le Lac Tracy se decharge dans le Lac des Hurons. Ils parlent l'Algonquin ordinaire et sont faciles à entendre ; ie leur ay publié la Foy à diuerses rencontres, mais sur tout à l'extremité de nostre grand Lac, où ie demuray avec eux un mois entier, pendant lequel temps, ie les instruisis de tous nos mysteres, et baptisay vingt de leurs enfans, et un adulte malade, qui mourut le lendemain de son Baptême, allant porter au Ciel les premices de sa nation.

CHAPITRE XV.

De la Mission des Nipissiriniens, et du voyage du Pere Alloüez au Lac Alimibegong.

Les Nipissiriniens ont autrefois esté instruits par nos Peres qui deméuroient dans le païs des Hurons. Ces pauvres peuples, dont bon nombre estoient Chrestiens, ont esté contraincts par les incursions des Iroquois, de se refugier iusques dans le Lac Alimibegong, qui n'est qu'à cinquante ou soixante lieues de la Mer du Nord.

Depuis près de vingt ans, ils n'ont veu ny Pasteur, ny entendu parler de Dieu ; l'ay cru que ie deuois une partie de mes travaux à cette ancienne Eglise, et qu'un voyage que ie ferois en leur nouveau païs, seroit suivi des benedictions du Ciel.

Ce fut le sixiesme iour de may de cette année 1667. que ie montay en Canot avec deux Sauvages, qui me deuoient servir de conducteurs pendant tout ce Voyage. En chemin faisant,

ayant rencontré vne quarantaine de Sauvages de la Baye du Nord, ie leur portay les premieres nouuelles de la Foy ; dequoy ils me remercierent avec quelque ciuilité.

Le dixseptième, continuans nostre Voyage, nous trauersons vne partie de nostre grand Lac, nageans pendant douze heures sans quitter l'auiron de la main. Dieu m'assiste bien sensiblement, car n'estant que trois dans nostre Canot, il m'est necessaire de ramer de toutes mes forces avec les Sauvages, pour ne rien perdre du calme, sans lequel nous serions en grand danger, estans tous épuisez de trauail et de nourriture, nonobstant quoy nous couchasmes le soir sans souper, et le iour suiuant, nous nous contentons d'un sobre repas de bled d'Inde avec de l'eau, car les vents et la pluye empêchoient nos Sauvages de mettre leur rets à l'eau.

Le dixneuuième, estans inuitez par le beau temps, nous faisons dix huit lieuës, ramants depuis la pointe du iour, iusques après Soleil couché, sans relasche et sans débarquer.

Le vingtième, n'ayans rien trouué dans nos rets, nous continuons nostre chemin, en écrasant entre nos dents quelques grains de bled sec. Le iour d'après, Dieu nous rafraichit de deux petits poissons, qui nous rendirent la vie. Les benedictions du Ciel augmentèrent le iour suiuant, car nos Sauvages firent si bonne pesche d'esturgeon, qu'ils furent contraints d'en laisser vne partie sur le bord de l'eau.

Le vingt-troisième, costoyans les riuës de ce grand Lac, du costé du Nord, nous allons d'Isle en Isle, qui sont fort frequentes ; il y en a vne longue du moins de vingt lieuës, où l'on trouue des pieces de cuiure qui est iugé vray cuiure rouge, par les François qui en ont fait icy l'experience.

Après auoir bien cheminé sur le Lac, enfin nous le quittons le vingt-cinquième de ce mois de May, et nous nous jetons dans vne Riuïere pleine de rapides et de saults, en si grand nombre que nos Sauvages mesmes n'en pouuoient

plus ; et ayant appris que le Lac Alimibegong estoit encore gelé, ils prirent volontiers le repos de deux iours auquel la necessité les obligeoit.

A mesure que nous approchions du terme, nous faisons de temps en temps rencontre de quelques Sauvages Nipisiriniens, qui s'écartent du lieu de leur demeure, pour chercher à viure dans les bois ; en ayant ramassé vn assez bon nombre, pour la Feste de la Pentecoste, ie les preparay par vne longue instruction, à entendre le saint sacrifice de la Messe, que ie celebray dans vne Chapelle de feuillages ; ils l'entendirent avec autant de pieté et de modestie, que font nos Sauvages de Quebec, dans nostre Chapelle de Silbery, et ce me fut le plus doux rafraichissement que i'aye eü pendant ce Voyage, et qui a entierement essuyé toutes les fatigues passées.

Le dois icy rapporter vne chose remarquable, qui s'est passée il n'y a pas long temps. Deux femmes, la mere et la fille, ayants touïours eu recours à Dieu depuis qu'elles ont esté instruites et en ayant receu des secours continuels et extraordinaires, ont tout fraîchement éprouué, que Dieu n'abandonne iamais ceux qui ont confiance en luy. Elles auoient esté prises par les Iroquois, et s'estoient heureusement échappées des feux et des cruautés de ces Barbares ; mais peu après, elles tomberent vne seconde fois entre leurs mains, ce qui leur osta toute espérance de pouoir échapper. Neantmoins vn iour se voyants seules avec vn seul Iroquois, qui estoit resté pour les garder pendant que les autres estoient à la chasse, la fille dit à sa mere, que le temps estoit venu de se deffaire de ce garde pour s'enfuir. Pour cela elle demande à l'Iroquois vn cousteau pour trauailler sur vne peau de Castor, qu'elle auoit commandement de passer ; et en mesme temps, implorant le secours du Ciel, elle le plonge dans le sein de l'Iroquois ; la mere se leue de son costé, et luy decharge vne bûche sur la teste, et le laissent pour mort. Elles prennent des prouisions, se met-

tent en diligence en chemin, et enfin se rendent heureusement en leur pais.

Nous fûmes six iours à nager d'Isle en Isle, pour chercher quelque issuë, et enfin après bien des detours, nous arriuasmes le troisième iour de Iuin, à la bourgade des Nipissiriniens. Elle est composée de Sauuages, la plupart idolâtres, et de quelques anciens Chrétiens. L'en ay trouué vingt entr'autres, qui faisoient profession publique du Christianisme. Je ne manquay pas d'employ enuers les vns et les autres, pendant quinze iours que nous restâmes chez eux, et i'y trauaillay autant que me le permit ma santé ruinée par les fatigues du chemin. I'y ay trouué plus de resistance que par tout ailleurs, à baptiser les enfans ; mais plus le Diable forme d'oppositions, plus faut-il s'efforcer à le confondre. Je crois qu'il ne se plaist gueres à me voir faire ce dernier voyage, qui est prés de cinq cens lieüs de chemin, tant pour aller que pour reuenir, y compris les detours, que nous auons esté obligez de prendre.

CHAPITRE XVI.

Retour du Pere Claude Alloüés à Quebec, et son depart pour remonter aux Outaouäcs.

Pendant les deux années que le Pere Alloüés a demeuré parmy les Outaouäcs, il a pris connoissance des façons de faire de toutes les nations qu'il a veües, et a soigneusement estudié les moyens qui peuvent faciliter leur conuersion. Il y a de l'employ pour vn bon nombre de Missionnaires, mais il n'y a pas de quoy les faire subsister ; on y vit d'écorces d'arbres vne partie de l'année, vne autre partie d'arrestes de poisson broyées, et le reste du temps, de poisson ou de bled d'Inde, quelquefois peu, et quelquefois en assez grande quantité. Le Pere a appris par son experience, que les fatigues estans grandes, les

trauaux continuels et la nourriture tres-petite, vn corps mesme de bronze n'y peut pas resister ; que pour ce sujet, il est necessaire d'auoir sur les lieux des hommes de courage et de pieté, qui trauaillent à la subsistance des Missionnaires, soit par la culture de la terre, soit par l'industrie de la pesche ou de la chasse ; qui y fassent quelques logements et y dressent quelques Chapelles, pour donner de la veneration à ces peuples qui n'ont iamais rien veu de plus beau que leurs cabanes d'escorce.

Dans ces veües, le Pere se resolut de venir luy mesme à Quebec, pour trauailler à l'exécution de ces desseins.

Il y arriua le troisième iour d'Aoust de cette année 1667. et après y auoir seiourné deux iours seulement, il fit telle diligence qu'il se mit en estat de partir de Montréal, avec vne vingtaine de canots de Sauuages, avec lesquels il estoit descendu, et qui l'attendoient en cette Isle là, avec grande impatience.

Son equiPAGE estoit de sept personnes, le Pere Louys Nicolas avec luy, pour trauailler conioinctement à la conuersion de ces peuples, et vn de nos freres, avec quatre hommes, pour s'employer sur les lieux à leur subsistance. Mais Dieu a voulu que le succès de cette entreprise ne correspondist pas aux beaux desseins qu'on auoit ; car quand il a esté question de monter le Canot, les Sauuages se sont trouuez en si mauuaise humeur, que les seuls Peres, avec vn de leurs hommes, y ont trouué place, mais si depourueus de viures, d'habits et de toutes les autres choses necessaires à la vie, qu'ils auoient préparées, et qu'on ne pût embarquer, qu'on doute raisonnablement s'ils pourrout paruenir iusques au pais ; ou y estans paruenus, s'ils y pourrout subsister long temps.

CHAPITRE XVII.

De la Mission des Papinachiois et de celle du Lac saint Jean.

Les Missions des Papinachiois, et des Sauvages du Lac S. Jean vers Tadoussac, ont eû tous les succès qu'on peut desirer : le Pere Henry Nouuel, qui en est le Pasteur, a passé vne partie de l'Hyuer avec ceux-cy, et de l'Esté avec les autres. Il a baptisé leurs enfans au nombre de vingt sept, et a cultivé ces Eglises errantes avec bien de la ioye, les voyant passer leur vie dans les bois avec tant de pieté et d'innocence.

Entre plusieurs choses extraordinaires et dignes de remarque qui se sont passées dans ces Missions, je n'en raporte que deux, qui montrent les soins paternels que la Divine prouidence prend du salut éternel et temporel de ces pauvres Sauvages.

L'une est touchant vn Neophite Papinachiois, à qui la crainte de l'Iroquois auoit arraché du cœur, la fidelité qu'il deuoit à son Baptesme. Il se laissa persuader, que s'il consultoit le Demon par ses anciennes iongleries, il se rendroit imprenable à ses ennemys : il le fait, et comme les premieres fautes ne sont pas ordinairement seules, il adiousta le concubinage à son infidelité. Mais il ne fut pas long-temps sans ressentir le remords que deux pechés de cette nature doiuent produire. C'estoit vn ennemy domestique, qui luy donnoit plus de peine incomparablement, que celle qu'il apprehendoit de la part des Iroquois, mais qui le fit tomber heureusement entre les mains du Pere, qui le voyant si fortement touché, le reconcilia à Dieu et à l'Eglise.

La guerison de son ame fut suivie d'une maladie corporelle, qui le mit bien bas. Le Demon prit alors son temps, et pendant le fort de son mal, l'attaqua si viuement, que si le Pere ne fust suruenu lorsqu'il estoit aux prises avec le malin esprit, il estoit en danger

de succomber. Il resiste donc à toutes ses attaques, et pour rendre sa victoire plus remarquable, il fait allumer du feu près de soy, et en presence de quantité de Sauvages qui estoient à genoux autour de luy y fit ietter tous les instruments diaboliques dont il s'estoit serui dans ses iongleries. Alors le Demon fit vn effort plus grand sur le malade, et comme s'il eust voulu posseder son corps, il luy fit enfler l'estomac, et faire des contorsions de membres tout extraordinaires. Ces efforts croisoient à mesure que brûloient ces meubles d'enfer ; on prie pour luy comme pour vn agonisant, et vn Energumene tout ensemble. Le Demon est contraint de ceder à la force des prieres, et dès le lendemain, le malade se trouuant parfaitement gueri, fut cause par ses exhortations, de la conuersion d'un sien parent, qui l'ayant imité dans son infidelité, le suiuit dans sa penitence.

La seconde chose remarquable est touchant vne famille de Papinachiois, toute Chrestienne depuis assez long-temps, et composée de cinq personnes seulement. Comme ils estoient dans les bois pour chercher à viure, ils furent inopinément attaquez par dix Iroquois. Le mari n'ayant eû que le loisir de prendre sur ses espauls son fils aîné âgé de huit ans, s'enfuit accompagné d'une de ses filles assez grande pour le suiure. La mere fut la proye de ces vaultours, avec vn enfant à la mamelle.

Cette prise quoique peu considerable, leur donna neantmoins sujet de chanter victoire pendant deux iours, obligeant cette pauvre captiue, selon leur coutume barbare à chanter avec eux, pour en faire leur diuertissement.

Après ces premieres resiouissances, la faim les dissipe et les contraint de s'escarter qui çà, qui là, pour se nourrir plus aysement par leur chasse.

Nostre captiue qui se voyoit tres estroitement garottée, estoit inconsolable sur son malheur et sur celuy de son enfant qu'elle voyoit pleurer entre les bras d'un autre Sauvage ; quand voyla que tout d'un coup elle se vit

élevée en l'air par vne vertu inconnüe, par laquelle ses liens ayant esté relâchez au grand étonnement de ses gardes, elle fut transportée bien loin, et mise en lieu de seureté, d'où il luy fut facile d'aller par terre à l'endroit où ils auoient mis leur Canot en reserue; elle s'y embarqua aussi-tost, et ioignit peu apres son mari et ses parents.

Le Pere à qui elle a fait tout ce recit, eut de la peine à la consoler sur la perte de cét innocent, qui estoit resté seul entre les mains des Iroquois; quoy qu'il luy dist que s'ils le faisoient mourir, ils luy procureroient vne vie éternellement heureuse, puisqu'il estoit baptisé; que s'ils le conseruoient, il y auoit esperance de le retirer des mains de ces barbares; puisque les armes du Roy les auoient obligés à venir nous rechercher de paix, et qu'elle estoit concludüe depuis ce temps là.

CHAPITRE XVIII.

Du Restablissement des Missions des Iroquois.

Les expéditions militaires qui furent faites l'an passé, dans le païs des Iroquois Anniehronnons y ont laissé tant de terreur, que ces Barbares sont venus cét Esté nous solliciter de la paix, avec grand empressement, et mesme nous ont amené quelques-vnes de leurs familles, pour seruir d'ostage et se rendre caution de la fidelité de leurs compatriotes.

Ils representèrent entr'autres choses, que tous leurs desirs estoient d'auoir chez eux quelques-vns de nos Peres pour cimenter la paix, et pour imiter ceux des leurs, qui pendant vne année de detention à Quebec, auoient esté instruits, et dont dix-huit auoient receu le saint Baptisme.

Monsieur de Tracy voyant à ses pieds ces barbares si humiliés, leur déclara qu'encor qu'il pust les ruiner entiere-

ment, comme ils pouuoient bien le iuger par la derniere destruction de leurs Bourgades, il auoit neantmoins la bonté de leur conseruer leur terre, mesme leur donner les Peres qu'ils demandoient, afin que rien ne manquast à l'affermissement de la paix.

On ietta les yeux sur le Pere Jacques Fremin, et le Pere lean Pierron pour les Missions d'Agnié, et sur le Pere Jacques Bruyas pour celle d'Onneiout, trois autres Peres se tenans tous prêts pour celles d'Onnontae, d'Oïogoën et de Sonnonntoïan, si tost que les deputés de ces nations se seront rendus icy pour ce suiet, ainsi qu'ils l'ont promis.

Les trois Peres susdits ayant receu la benediction de Monsieur l'Euesque de Petrée, tousiours embrasé d'un zeile tout particulier pour le salut des Iroquois, partirent de Quebec dans le mois de Iuillet dernier, avec les Ambassadeurs Anniehronnons, et Onneiochronnons, et s'estans rendus au fort de sainte Anne, à l'entrée de Lac Champlain, ils y apprirent qu'une troupe de cinquante à soixante Mabingans, Sauvages que nous appellons les Loups, estoient en embuscade dans le Lac, pour se ietter sur ces Ambassadeurs Iroquois, contre lesquels ils sont en guerre.

Ce fut un retardement fâcheux, à des personnes qui n'aspiroient qu'après ces cheres Bourgades, pour planter la Foy en ces terres des-jà arrousees du sang des premiers de nos Peres, qui y ont esté ou tourmentez cruellement, ou massacrés.

Ils furent donc arrestez plus d'un mois en ce dernier fort, pour donner temps aux ennemis de se dissiper; mais ce delay fut inutile, et il fallut s'exposer au danger euidant, commençant ainsi cette Mission également périlleuse et laborieuse.

Nous n'auons encore rien appris de ce qui s'y est passé; mais si Dieu donne sa benediction à ces entreprises, nous verrons renaistré les Eglises Huronnes et Iroquoises, que nous auons cultiuées si long-temps, et nous n'aurons qu'à aller recueillir les fruits des trauaux

que nous auons employez pour l'instruction de ces pauures barbares.

Ce sont de nouuelles Missions qui s'ouurent de tous costez, à l'Orient, à l'Occident, au Septentrion, au Midy. Nous leuons les mains au Ciel, afin qu'il nous enuoye du secours de ces grands cœurs dignes de viure dans les trauaux, et d'y mourir mesme, au milieu des flammes et des brasiers des Iroquois. C'est l'vnique attrait que ie presente aux ames Apostoliques, qu'elles viennent en ce bout du monde y répandre leurs sueurs et leur sang, pour le salut de tant d'ames abandonnées de tout secours humain, depuis la creation du monde, et pour lesquelles toutefois Iesus-Christ a répandu son sang, et a donné sa vie autant que pour les Grecs et les Romains. Nous auons ces dernieres années, receu vn notable renfort de personnes choisies, dont les employs auroient esté assez considerables en France, mais qui trouuent en Canada dans vne vie cachée, parmy les bois, les rochers et les neiges, parmy la faim, la fatigue et l'espuisement de toutes leurs forces, plus de consolation en vn iour qu'ils n'en auoient gousté toute leur vie. C'est vne douce ioye, dans vn heureux abandonnement presque de toutes choses, de penetrer le sens de ces paroles de l'Apostre : *Mortui estis, et vita vestra abscondita est cum Christo, in Deo.* Vous menez vne vie mourante, dans cette vie cachée en Dieu, avec Iesus-Christ. C'est la rosée du Ciel que Dieu donne ; mais ie ne puis me dispenser de donner aduis à ceux que Iesus-Christ trouuera dignes de cooperer au salut de tant d'ames par leurs charités, qu'il seroit souhaitable que ces nouuelles Missions trouuassent quelques secours. Ainsi sans quitter la France, on se rendroit Missionnaire, au milieu d'un pais barbare, pour en faire vn pais chrestien. *Fiat, fiat.*

CHAPITRE DERNIER.

Avant que de clore cette Relation, i'y ioindray vn recit tres veritable, et dont les tesmoignages sont publics, qui m'a esté mis en main par M. Thomas Morel Prestre Missionnaire, du Seminaire estably à Quebec par Mr. l'Euesque.

Recit des merueilles arriuées en l'Eglise de sainte Anne du petit Cap, Coste de Beaupray, en la Nouvelle France.

Ce recit porte le nom de merueilles, et non de miracles, afin de ne contreuenir en rien aux ordres de la Sainte Eglise, qui deffend de qualifier ces choses extraordinaires de ce nom de miracles, iusqu'à ce qu'elle en aye fait le iugement.

Comme Dieu a tousiours choisi quelques Eglises specialement entre les autres, où par l'intercession de la sainte Vierge, des Anges et des Saints, il ouure largement le sein de ses misericordes, et fait quantité de miracles, qu'il n'opere pas ordinairement ailleurs, il semble aussi qu'il a voulu choisir en nos iours l'Eglise de sainte Anne du petit Cap, pour en faire vn azile fauorable, et vn refuge assuré aux Chrétiens de ce nouveau monde, et qu'il a mis entre les mains de cette sainte vn thresor de graces et de benedictions, qu'elle depart liberalement à ceux qui la reclament deuotement en ce lieu. C'est asseurement pour cette mesme fin qu'il a imprimé dans les cœurs vne deuotion singuliere et vne confiance extraordinaire en la protection de cette grande sainte ; ce qui fait que les peuples y recourent dans tous leurs besoins, et qu'ils en reçoient des secours tres-signalés et tres-extraordinaires, comme nous le voyons dans les merueilles qui s'y sont operées depuis six ans. Ce n'est pas mon dessein de les rapporter icy toutes, mais seulement quelques vnes des plus considerables,

pour satisfaire à la pitié des personnes qui l'ont souhaité de moy. Je le fais d'autant plus volontiers, qu'ayant esté tesmoin oculaire, ou tres bien informé de ces choses, ie les diray avec plus de certitude.

I.

En l'année 1662. Marie Esther Ramage, âgée de 45. ans, femme d'Elie Godin, de la Paroisse de sainte Anne du petit Cap, estant demeurée depuis dix huit mois, toute courbée, en sorte qu'elle ne pouvoit aucunement se redresser, et qu'elle estoit obligée de se traîner comme elle pouvoit avec son baston, sans esperance de pouvoir iamais recouurer par les remedes humains sa santé ; se souuint de ce que son mary luy auoit dit qu'en sa presence, Louis Guymond, de la mesme Paroisse, auoit esté soudainement guéri d'une grande douleur de reins, en mettant par deuotion trois pierres aux fondements de l'Eglise de sainte Anne, que l'on commençoit de bastir. Alors elle reclama la Sainte, la priant de faire sur elle vn miracle comme elle auoit fait sur cet homme ; à mesme temps, s'oublant de son baston qui disparut, elle se trouua sur ses pieds toute droite, marchant avec autant de facilité qu'elle eut iamais fait ; et toute estonnée d'un changement si subit, elle commence à rendre graces à sainte Anne, du bien-fait qu'elle venoit de receuoir, et du depuis elle est restée en parfaite santé. Ce miracle a beaucoup serui à confirmer dans la foy toute cette famille qui auoit long-temps vescu dans la religion pretendue reformée.

II.

En la mesme année, le 26. de Iuliet, Feste de la glorieuse sainte Anne, Nicolas Drouin, âgé de 14. ans, fils de Robert Drouin, de la Paroisse du Chasteau Riché, coste de Beaupray, estant affligé du mal caduc, qui le mettoit souvent en danger de perir ou par le feu, ou dans les eaux, tombant comme mort au lieu où il s'en trouuoit surpris, se

voüa à sainte Anne, et commença vne neufuaine en son honneur, suiuant le conseil que ie luy en donnay, et à ses parents, qui me le demandoient ; et par ce moyen il recouura sa santé, et estant du depuis parfaitement guéri de son infirmité, il continuë tous les ans avec ses parents, de rendre ses actions de graces à sainte Anne, le iour de sa Feste en son Eglise du petit Cap.

III.

L'année 1664. Marguerite Bire, femme de Mathurin Roy, habitant de Quebec, s'estant rompu vne iambe, et les os, diuisez en quatre, n'ayans peu estre reunis, elle estoit demeurée estropiée depuis huit mois, sans pouuoir aucunement marcher et sans esperance de le pouuoir aucunement à l'aduenir, car tel estoit le sentiment des Chirurgiens. C'est ce qui l'obligea de recourir à Dieu, avec confiance, par l'intercession de sainte Anne. Elle commença pour cet effet vne neufuaine, se confessa generallyment, et ayant fait vœu de visiter tous les ans vne Eglise ou Chapelle dediée en l'honneur de sainte Anne, elle se fit porter le iour de sa Feste en son Eglise du petit Cap, où assistant à la Messe, elle se sentit fortifiée au temps de l'Elevation, et en suite quand il fallut aller à la sainte Communion, elle quitta ses potences, marchant vers l'Autel, et comme le peuple la vouloit soutenir, elle dit : l'iray bien toute seule, la bonne Sainte m'a fortifiée et fait miracle sur moy, graces à Dieu ; il y a huit mois que ie n'en auois autant fait. Depuis ce temps-là elle ne s'est plus seruie de potences, et a pu librement vaquer à son ménage, et elle continuë tous les ans de rendre son vœu à Sainte Anne.

IV.

Elie Godin, âgé de cinquante ans, de la Paroisse de Sainte Anne, estant malade d'une hydropisie formée, à laquelle les remedes ne pouuoient apporter aucun soulagement, pensoit à se disposer à la mort, et me fit appeler, pour luy donner le saint Viatique ; alors

ie luy dis qu'il eust recours à la sainte Vierge et à sainte Anne, et après l'auoir disposé, ie m'en allay à l'Eglise, dire la sainte Messe à son intention, d'où reuenant pour le communier, il me dit d'un visage serein : Monsieur, ie suis guery, permettez moy de me leuer ; pendant que vous esties à l'Eglise, comme ie disois mon Chapelet, ie me suis doucement endormy, et i'ay veu pendant mon sommeil, deux venerables Dames qui se sont approchées de moy, et dont l'une tenoit en sa main vne boîte qu'elle a ouuerte, où i'ay veu dedans vn chemin fort long, et fort estroit, qui conduisoit au Ciel ; à cette veüe ie me suis trouué tout rempli de consolation, et tout soulagé de mon mal. En effet apres la sainte Communion, il rend graces à Dieu, se leue, s'en va à l'Eglise, et auant que d'auoir acheué sa neufuaine il fut en estat de trauailler comme auant sa maládie.

V.

Iean Adam, aagé de 23. ans, de Brion l'Archeuesque, petite ville au Diocèse de Sens, le 24. de Mars 1665. se sentit tout en vn instant comme frappé de deux coups d'alènes dans les deux yeux, ne voyant plus que fort peu, et dans quelques iours deuint entièrement aueugle, et demeura en cét estat iusques au mois de Iuin, où il fit vœu de dire neuf fois son Rosaire en l'honneur de sainte Anne, d'aller visiter son Eglise du petit Cap. Il fit encore vn pareil vœu à Nostre Dame de Lorette en Italie, après quoy il fut conduit à sainte Anne, où le Prestre disant apres la Messe l'Euangile de saint Anne sur luy, il vit par trois diuerses fois fort distinctement, mais d'une veüe seulement passagere et momentanée, en sorte toutefois qu'il pût aisement discerner la couleur des ornemens, qu'il n'auoit iamais veus, et se sentit poussé d'une viue esperance que trois iours apres, qui estoit la fin de sa neufuaine, il recoureroit entièrement la veüe, ce qu'il declara hautement et ce qui arriua comme il l'auoit dit ; car le troisième

iour, lorsqu'on disoit pour luy la Messe en l'Eglise du College des Reuerends Peres de la Compagnie de Iesus à Quebec, il sentit comme si on luy eust donné derechef deux coups d'alène dans les deux yeux, qui ietterent quelques gouttes d'eau et ensuite il apperceut à l'Elevation, la sainte Hostie, entre les mains du Prestre, et du depuis il a l'usage de la veüe plus parfait qu'il ne l'auoit eu auant cét accident.

VI.

En l'année 1667. le 29. de Iuin, Jean Pradere, agé de 22. ans, de la ville et Archeueché de Thoulouse, soldat du Regiment de Carignan, estant frappé de deux infirmités, dont l'une estoit mortelle, et l'autre incurable, eut pendant vne nuit vn sentiment extraordinaire, et entendit vne voix qui luy dit que s'il plaisoit à Dieu luy donner la santé, ce seroit vn grand bien pour luy de se donner pour toute sa vie au seruice des malades de l'Hospital, où il estoit pour lors ; il y consent volontiers, et demeure dans vne ferme esperance qu'il gueriroit nonobstant vne apostume qu'il auoit dans l'estomac, qui luy causoit vn hocquet qui ne presageoit qu'une mort prompte et asseurée. En effet on luy donna l'Extreme-onction, iugeant qu'il alloit bien tost mourir. Dieu neantmoins le deliura de ce premier danger en peu de temps ; mais pour le second, on luy declara qu'il n'y auoit aucuns remedes humains à faire, et qu'il falloit auoir recours à Dieu, qui seul le pouuoit guerir. Car il auoit perdu l'usage et le sentiment d'une iambe depuis six mois, en sorte qu'il ne sentoit ny les coups dont il la frappoit, ny les incisions qu'il y faisoit, en se pansant soy-mesme, non plus que si elle eust esté morte. Se voyant en cét estat sans rien diminuer de sa confiance, il prend resolution d'aller à sainte Anne du petit Cap, à six lieues de Quebec, pour y faire vne neufuaine, et obtenir par l'intercession de cette glorieuse Sainte, la santé qu'il esperoit. Il commence donc sa neufuaine et ses prieres,

souffre de grandes tentations et peines d'esprit, pendant les premiers iours, iusques au cinquième, qui estoit la feste des glorieux Apostres saint Pierre et saint Paul, auquel iour estant au pied de l'Autel de sainte Anne, il sentit en sa iambe detres-grandes douleurs, et notamment tous les coups dont il l'auoit frappée pendant quelle estoit insensible, en suite il se laissa aller comme à vn doux sommeil, dont reuenant à soy, il se sentit plein d'vne extreme consolation, et il apperceut sur sa iambe vne sueur dont elle estoit trempée, et de là s'exhaloit vne odeur si suauie qu'il n'auoit iamais rien senti de pareil. Aussitost après il voit sa iambe sans aucune humidité, et aussi parfaitement restablie que s'il n'y auoit iamais eu de mal. Il rend grâces à Dieu, et à sainte Anne, de la faueur qu'il venoit de recevoir par son intercession, il quitte ses potences, et marche maintenant avec autant de facilité, qu'il ait iamais marché, non sans l'admiration de ceux qui connoissoient son incommodité et iugeoient qu'il estoit aussi difficile de le guerir que de resusciter vn mort; mais l'vn et l'autre est facile à Dieu, à qui rien n'est impossible.

Outre les merueilles que ie viens de rapporter, il y en a beaucoup d'autres, dont l'ay connoissance et que ie touche seulement en general, disant que grand nombre de personnes s'estant vouées à

sainte Anne, ont esté secouruës miraculeusement, les vnes ayant euité la mort, le Canot s'estant reuersé sur eux, les autres ayans fait naufrage dans des Chaloupes, ceux-cy et ceux-là se voyans reduits dans vn extreme peril de la vie, d'autres ont guerri de diuerses maladies où les remedes humains estoient impuissans. Les femmes enceintes ont expérimenté des secours extraordinaires dans des couches dangereuses, les enfans affligez de fascheuses descentes ont esté gueris. Plusieurs trouuent en ce lieu soulagement en leurs infirmittez, y reclamant sainte Anne avec deuotion et confiance. Ce qui me paroist neantmoins de plus considerable parmy toutes ces faueurs, ce sont les grâces tres-puissantes que Dieu a données par l'intercession de cette sainte à plusieurs pecheurs pour leur conuersion à vne meilleure vie. Ayant depuis cinq ou six ans fait les fonctions curiales en cette Eglise, i'en ay connu plusieurs à qui ce bonheur est arriué; mais ces faueurs se passans entre Dieu et l'ame au secret du cœur, elles ne se connoistront bien que dans l'éternité.

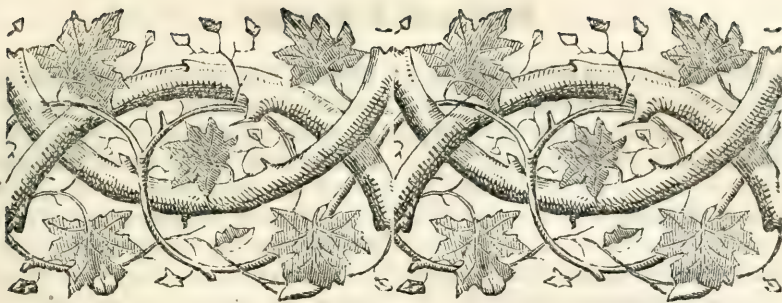
De si heureux commencemens nous font esperer que Dieu par l'intercession de sainte Anne, comblera en ce saint lieu de mille benedictions tout ce nouveau païs. Plaise à sa bonté que nos pechez n'en arrestent pas le cours.

Extraict du Priuilege du Roy.

Par Grace et Priuilege du Roy, il est permis à SEBASTIEN CRAMOISY, Imprimeur ordinaire du Roy, Directeur de l'Imprimerie Royale du Louure, et ancien Eschevin de Paris, d'imprimer, ou faire imprimer, vendre et debiter vn Livre intitulé : *La Relation de ce qui s'est passé en la Mission des Peres de la Compagnie de Iesus au Païs de la Nouvelle-France, des années 1666. et 1667.* Et ce pendant le temps de vingt années; avec défenses à tous Libraires, Imprimeurs et autres d'imprimer ou faire imprimer le dit Liure, sous pretexte de déguisement ou changement, aux peines portées par le dit Priuilege. Donné à Paris, en Ianvier 1667..

Signé par le Roy en son Conseil.

MABOVL.



RELATION

DE CE QVI S'EST PASSÉ DE PLUS REMARQVABLE

AVX MISSIONS DES PERES DE LA COMPAGNIE DE IESVS EN LA NOUVELLE FRANCE,

ES ANNÉES 1667. ET 1668.

Enuoyée au R. P. ESTIENNE DECHAMPS Provincial

de la Prouince de France (*).

MON REVEREND PERE,

CETTE Relation fera voir les fruits de la Paix, dont les cinq Nations Iroquoises furent obligées de nous rechercher l'année dernière, après y avoir esté contraintes par les troupes que sa Majesté nous avoit envoyées, qui ayant à leur teste Monsieur de Tracy, avoient esté porter la terreur et la desolation dans ce qu'il y avoit de plus fier et de plus superbe parmy nos ennemis. Nos Missions qui dès lors y furent heureusement commencées par son autorité pour l'affermissement de la Paix, et pour le salut des ames, s'y sont multipliées avec tant de bonheur, que nous y avons cinq Missions dans toutes les Nations Iro-

quoises, où par la grace de Dieu, nous trouvons par tout des Chrestiens Hurons et Algonquins, pris autrefois en guerre, qui nous reclament et qui reconnoissent la voix de ceux qui les ont baptisez. Le Roy, continuant ses bontez sur la Nouvelle France, y entretient toujours des troupes pour maintenir cette Paix, et la pluspart de ceux qui devoient estre reformez, de soldats se sont faits habitants sur le Païs, en sorte que les forces y sont demeurées quasi entieres, qui en peuplant la colonie, y donneront de nouveaux soldats tous faits pour le Païs, sans aucune depense, ny pour la solde, ny pour leur entretien. Nous remercions V. R. du secours des Missionnaires qu'elle nous a envoyez. Nous vous en demandons encore de surcroit, les peuples de ces contrées estans tellement dissipez de tous costez à quatre et à cinq cents lieues d'icy, que nous sommes contrainsts de nous dissiper aussi nous-mesmes, pour aller porter

(*) D'après l'édition de Sébastien Mabre-Cramoisy, publiée à Paris en 1669.

par tout la lumiere de l'Evangile. Nous demandons pour cét effet le secours des prieres des gens de bien, qui liront cette Relation et celles de V. R.

Môn Reverend Pere,

Vostre tres-humble et tres-obeysant seruiteur en N. S.

FRANÇOIS LE MERCIER.

CHAPITRE PREMIER.

Des avantages qu'on retire de la paix faite avec les Iroquois.

Nous avons commencé depuis plus d'un an à jouir des fruits de la paix, et à goûter les douceurs du repos que les armes de sa Majesté nous ont procuré par la soumission des Iroquois.

Il fait beau voir à present presque tous les rivages de nostre Fleuve de S. Laurent habités de nouvelles colonies qui vont s'estendant sur plus de quatre-vingt lieuës de pais le long des bords de cette grande Riviere, où l'on voit naître d'espace en espace de nouvelles Bourgades qui facilitent la navigation, la rendant et plus agreable par la veuë de quantité de maisons, et plus commode par de frequens lieux de repos.

C'est ce qui cause un changement notable en ce pais par les accroissemens qui s'y sont faits, plus grands depuis qu'il a pleu au Roy d'y envoyer des troupes, qu'il n'en avoit receu dans tout le temps passé, et par l'establissement de plus de trois cents familles en assez peu de temps, les Mariages estans si frequens que depuis trois ans on en a fait quatre-vingt-treize dans la seule Paroisse de Quebec.

La crainte des ennemis n'empêche plus nos Laboureurs de faire reculer les forests, et de charger leurs terres de toutes sortes de grains, dont elles se trouvent capables autant que celles de

France, quand on leur donnera une semblable culture. Nos Chasseurs vont bien loin en toute assurance courir l'Orignal, avec un profit signalé qu'ils retirent de cette chasse. Les Sauvages nos alliés ne craignans plus d'estre surpris en chemin, nous viennent chercher de tous costés de cinq et six cents lieuës d'icy, ou pour restablir leurs commerces interrompus par les guerres, ou pour en commencer de nouveaux, comme pretendent faire des peuples fort éloignés, qui n'avoient jamais paru icy, et qui sont venus cét Esté dernier pour ce sujet.

Les Iroquois même, comme s'ils cessoient d'estre et Sauvages et Iroquois, remplissent quelques-unes de nos habitations, pendant une bonne partie de l'année, et font leur traite avec nos François, avec toute la privauté souhaitable, et ils feroient bien plus et même se viendroient habituer parmy nous, si la guerre qu'ils ont avec vne nation qu'on appelle les Loups, ne les empeschoit pas de venir en assurance chez nous.

Ces biens dureront autant que la paix, et celle-cy autant que les Iroquois seront en crainte, dans laquelle il est important de les maintenir, si l'on veut pousser l'establissement des Colonies qui ont pris de si heureux commencemens.

C'est à quoy travaille fortement Monsieur de Courcelle, Gouverneur de tout ce pais, qui ayant ietté les premieres frayeurs dans les terres des ennemis par ses marches si hardies, les y maintient par l'apprehension de quelque semblable desastre, n'y ayant rien qu'ils ne doivent craindre d'un courage égal au sien, et dont ils ont eu des preuves si estonnantes.

Pendant qu'il conserve les Iroquois en paix par l'apprehension de la guerre et par la conservation des Forts de sainte Anne et de saint Jean, dont la proximité les retient dans la crainte et dans leur devoir, Monsieur Talon, Intendant pour le Roy, n'a point cessé d'appliquer tous ses soins pour le bien universel de ce pais,

pour la culture des terres, pour les découvertes des mines, pour les avantages des negoces et pour toutes les commodités qui peuvent servir à l'établissement et à l'agrandissement de cette Colonie, de sorte que nous regretterions beaucoup plus son retour en France, si nous n'avions eu Monsieur de Boutroué son successeur. C'est tout ce que nous pouvons souhaiter d'avantageux pour bien reparer cette perte.

Ce sont des obligations toutes nouvelles dont nostre Canada est infiniment redevable à sa Majesté, qui par une bonté tout à fait Royale a changé la face de ce pais, par ces puissans secours qu'il y a fait passer avec de si grandes depenses, entre autres le Regiment de Carignan Salieres, dont bon nombre d'Officiers et plus de 400. soldats ont grossi la Colonie, s'estans faits habitans avec de tres avantageuses conditions ; car on a donné à chacun des Soldats cent francs, ou cinquante livres avec les vivres d'une année, à son choix, et cinquante escus au Sergent, ou cent francs avec les vivres d'une année, aussi à son choix, ce qui est cause que fort peu retournent en France avec Monsieur de Salieres Colonel dudit Regiment, qui après avoir blanchi dans les armées de France, où il s'est fait assez connoistre, est venu icy prendre part à la gloire de la reduction des Iroquois, desquels il en a emmené cinq de diverses nations, même de celle d'Andastoeé, pour les presenter au Roy.

On commence aussi à s'appliquer à nos Sauvages d'icy, car depuis quelques Conferences que Monsieur Talon a eues sur les intentions du Roy, expliquées par les depeschés receuës de Monsieur Colbert en ce qui regarde l'education des Sauvages, et leur conformité à nos mœurs, Monseigneur l'Evesque de Petrée et les Peres Iesuites ont déjà mis dans leurs Seminaires un nombre de petits garçons Sauvages, pour y estre élevés avec les enfans François ; ce que Messieurs les Ecclesiastiques qui sont au Mont-Royal ont aussi pris resolution de faire, comme encore Monsieur Talon, qui est dans le

Relation—1666.

dessein de faire élever cinq petites filles dans le Seminaire des Meres Vrsulines.

Et parce qu'un pais ne peut pas se former entierement sans l'assistance des Manufactures, nous voyons déjà celle des souliers et des chapeaux commencée, celle des toiles et des cuirs projetée, et on attend que la multiplication qui se fait des moutons, produise suffisamment des laines pour introduire celle des draps, et c'est ce que nous esperons dans peu, puisque les bestiaux se peuplent icy abondamment, entr'autres les cheuaux, qui commencent à se distribuer dans tout le pais.

La Brasserie que Monsieur Talon fait construire, ne servira pas peu aussi pour la commodité publique, soit pour l'espargne des boissons enyvantes, qui causent icy des grands desordres, auxquels on pourra obvier par cette autre boisson qui est tres saine et non malaisante, soit pour conserver l'argent dans le pais qui s'en divertit par l'achapt qu'on fait en France de tant de boissons, soit enfin pour consumer le surabondant des bleds qui se sont trouvés quelquefois en telle quantité, que les Laboureurs n'en pouvoient avoir le debit.

Mais quoy que tout ce que nous avons dit soit bien considerable pour faire paroistre les fruits de la paix, c'est peu neanmoins en comparaison des avantages qu'elle donne pour la conversion de tous les Sauvages de ces contrées. C'est ce qu'on verra dans cette Relation par le retablissement des Missions, dont la guerre avoit arresté le cours ; six Peres Iesuites sont épars dans toutes les Nations Iroquoises, et y ont déjà restably quatre Eglises considerables, et baptisé plus de cent cinquante personnes, outre cinquante autres Iroquois presque tous Adultes, qui ont esté baptisés à Quebec.

Quatre autres Iesuites sont à courir à plus de quatre cens lieues d'icy dans les Missions des Outaouacs, où ils ont prêché l'Evangile à plus de vingt-cinq Nations differentes, et receu à l'Eglise par le saint Baptisme, plus de quatre-vingts personnes cette dernière année.

Deux autres Peres descendent à Tadoussac, l'un pour y hiverner et cultiver cette Eglise qui s'est accrûe de quarante Neophytes, et l'autre pour donner commencement à celle des Gaspesiens qui se réunissent par la commodité que leur en donne la paix.

Mais parce que la moisson devient plus ample que jamais dans une si vaste estenduë de païs, et parmy tant de Nations différentes, où il nous est permis d'aller maintenant, la Providence divine y a pourveu d'une façon particulière, parceque d'un costé elle a augmenté le Seminaire de Monseigneur l'Evesque de Petrée establi à Quebec, de quelques Ecclesiastiques partie du païs, partie venus de France, pour se joindre à ceux qui cultivent tant de Colonies différentes, avec un zele pareil à celuy qui les a fait mépriser les douceurs de la France, pour se venir consumer icy par des travaux inconcevables.

Et d'un autre costé cette mesme Providence nous a fourny vn puissant renfort par la venuë de Monsieur l'Abbé de Queylus, avec plusieurs Ecclesiastiques tirés du Seminaire de S. Sulpice, lesquels vont joindre à Mont-Royal ceux qui y sont, et dont deux ont esté envoyés par Monseigneur de Petrée cét Esté dernier à une peuplade des Iroquois d'Oïogouën, qui se sont placés depuis peu sur les rives du Nord du grand Lac Ontario.

On ne peut esperer de tant de braves Missionnaires que de tres-heureux succès, desquels ce païs sera encore redevable au Roy, qui pousse avec bien plus d'ardeur l'agrandissement du Royaume de Iesvs-Christ, que l'étenduë de ses Estats. Et nous ne doutons point que Dieu n'ait voulu adjoûter ce bonheur à la gloire de nostre grand Monarque, de se servir de luy et de ses Armes pour faire part de son précieux sang à tous les peuples de ce païs, et dont quatre cens Sauvages qui ont esté baptisés cette année, ressentent déjà les effets, ainsi qu'on va le déclarer plus en détail.

CHAPITRE II.

De la Mission de sainte Marie chez les Iroquois d'Agnié.

Les Peres Fremin, Pierron et Bruyas, estants partis dès le mois de Juillet de l'année 1667. pour aller chez les Iroquois inferieurs, y renouveler les Missions que les guerres avoient interrompûes, ayant esté arrestés long-temps dans le Fort sainte-Anne à l'entrée du Lac Champlain, par la crainte d'une bande de Sauvages Mahingans, que nous appelons les Loups, ennemis des Iroquois, partirent enfin de ce Fort, resolu de courir les mêmes risques, et passer par les mêmes dangers que subiroyent les Ambassadeurs Iroquois, avec lesquels ils alloient de compagnie en leur païs. Nous ne pouvons pas donner une plus nette connoissance de leur voyage, de leur arrivée, de leur reception, et des fruits qu'ils y ont commencé de faire pour planter la Foy dans ces terres desertes et barbares, qu'en les entendant parler dans leur Journal, qu'ils en ont dressé depuis leur depart iusqu'à leur demeure fixe et arrestée dans les Bourgades Iroquoises. Voicy comme il commence.

ARTICLE I.

Voyage de trois Peres Iesuites chez les Iroquois Inferieurs.

Le retardement que la crainte de la nation des Loups nous a fait faire dans les Forts nous ayant donné la commodité d'y rendre quelque service aux Soldats, par une espece de Mission que nous leur avons faite, enf n nous nous embarquâmes la veille de S. Barthelémy sur les quatre heures du soir, pour aller prendre giste à une lieuë du dernier Fort des François, qui est celuy de sainte Anne ; et depuis, tant de iour que de nuit, nous poursuivîmes heu-

reusement nostre voyage sans découvrir aucune piste des ennemis. Ils avoient pris le costé du Sud pour retourner en leur pais, et nous tenions le costé du Nord dans le Lac de Champlain.

Nous avons admiré d'abord le soin que nos Iroquois Chrestiens avoient de prier Dieu tous ensemble aussi-tost après l'embarquement, nonobstant qu'ils eussent assisté à la sainte Messe que nous disions tous les jours de grand matin. Ces prieres achevées, nous nous mettions tous à ramer comme de pauvres forçats, depuis le matin jusqu'au soir ; pas un de nous trois n'avoit appris ce mestier, mais le peu de monde qu'il y avoit avec nous pour porter les travaux necessaires, nous obligeoit à nous y engager. Nous traversâmes gayement tout ce grand Lac, déjà trop renommé par le naufrage de plusieurs de nos François et tout fraîchement par celui du sieur Corlart, commandant d'un Hameau des Hollandois proche d'Agnié, qui venant à Quebec pour y traiter de quelques affaires importantes, fut noyé en traversant une grande baye, où il fut surpris de l'orage.

Nous arrivâmes à trois quarts de lieuë du Sault, où se decharge le Lac du S. Sacrement. Nous nous arrestâmes tous en cet endroit, sans en sçavoir la cause, sinon quand nous vismes nos Sauvages ramasser sur le bord de l'eau des pierres à fuzil presque toutes taillées. Nous ne fismes point pour lors de reflexion à cela ; mais depuis nous en avons sceu le mystere, car nos Iroquois nous ont dit qu'ils ne manquent jamais de s'arrester en cet endroit pour rendre hommage à une nation d'hommes invisibles, qui habitent là, dans le fond de l'eau, et s'occupent à preparer des pierres à fusil, presque toutes taillées aux passans, pourveu qu'ils leur rendent leurs devoirs en leur presentant du petun ; s'ils en donnent beaucoup, ils leur font grande largesse de ces pierres. Ces hommes marins vont en canot comme les Iroquois, et quand leur grand Capitaine vient à se jeter à l'eau pour entrer en son Palais, il fait un si grand bruit, qu'il remplit de frayeur

l'esprit de ceux qui n'ont pas connoissance de ce grand Genie et de ces petits hommes. Au recit de cette fable que nous en firent fort serieusement nos Iroquois, nous leur demandâmes s'ils ne donnoient pas aussi à petuner au grand genie du Ciel, et à ceux qui demeurent avec luy ? Ils respondirent qu'ils n'en avoient pas besoin comme ceux de la terre. L'occasion de ce conte si ridicule est qu'en verité le Lac est agité souvent de tres horribles tempestes, qui causent de furieuses lames, sur tout dans le bassin où le sieur Corlart dont nous venons de parler est pery, et quand le vent vient du costé du Lac, il pousse sur ce rivage quantité de pierres dures et propres à faire du feu.

Le passay vne belle Ardoisiere, dit vn des trois Peres, que nous avons trouvée à cinq lieuës du Lac du S. Sacrement, à la portée du canon d'un petit Islet de 20. pieds environ de diametre. Elle n'est pas de la nature de toutes celles que j'ay vuës sur les rivages de la mer, ou aux environs de Quebec, qui n'ont que de l'apparence ; mais celle-cy est toute semblable à celles que j'ay vuës dans les Ardennes de nostre France ; la couleur est d'un beau bleu, les lames se levent aisement, si grandes et si petites qu'on veut, fort tendres et fort douces.

Pendant que ie m'arrestay à cette Ardoisiere, nos matelots débarquants au bout du Lac du S. Sacrement, et se preparants au portage, qui est d'une petite demi-lieuë au trauers des bois, chacun se charge des hardes et des canots, dans lesquels nous estants rembarqués, enfin après quelques coups d'avirons nous les quittâmes, bien joyeux d'estre heureusement arrivés au bout du Lac, d'où il ne nous restoit plus que trente lieuës de chemin par terre, pour nous rendre au terme où nous aspirions depuis si long-temps.

Tous le pais des Iroquois estoit alors dans des apprehensions si estonnantes d'une nouvelle armée des François, que depuis plusieurs jours quatorze guerriers estoient continuellement en sentinelle, à l'entrée de ce Lac, pour de-

couvrir la marche de cette armée, et pour en porter en diligence les nouvelles à toute Nation, afin de luy venir dresser des embûches dans les bois, à la faveur desquels ils pretendoient l'attaquer avantageusement et la harceler dans les défilés. Il y avoit donc là une troisième bande postée à son tour, pour faire ces découvertes ; mais par un grand bon-heur pour eux et pour nous, au lieu d'ennemis, nous leur fusmes des Anges de paix, et eux de Lions qu'ils estoient, ils se firent nos valets et nous servirent bien à propos de portefaix, la Providence nous les ayant preparez pour se charger de nos paquets, que nous avions bien eu de la peine à transporter par terre iusqu'au païs.

Nous marchons donc de compagnie à petites journées, et nous nous rendons à trois quarts de lieuë de leur principale Bourgade nommée Gandaouïagué, qui est celle que feu le Pere loges a arrosée de son sang, et où il a esté si mal traité pendant dix-huit mois de captivité. On nous y receut avec les ceremonies ordinaires, et avec tout l'honneur imaginable. Nous fûmes conduits dans la cabane du premier Capitaine, où tout le monde vint fondre pour nous considerer à l'aise, tout ravis de voir chez eux les François si paisibles, qui peu auparavant y avoient parû comme en furie et mettant le feu par tout.

Les premieres applications du Pere Fremin furent d'aller par les cabannes chercher les captifs Hurons et Algonquins qui composent eux seuls les deux tiers du Bourg, il baptisa d'abord dix de leurs enfans, presentant à Dieu ces heureuses premices de la nouvelle Mission.

ARTICLE II.

Premier Baptisme conféré à une femme Iroquoise.

C'est icy le lieu de raconter un miracle de grace, que la bonté Divine opera en la personne d'une pauvre Iro-

quoise, à qui des guerriers de la nation des Loups avoient peu auparavant enlevé la chevelure à la venë de la Bourgade. Le Pere Fremin estant entré dans la Cabane où estoit cette pauvre malheureuse toute trempée dans son sang, et plus morte que vive, à cause des blessures qu'elle venoit de recevoir, il l'aborde, et la voyant tirer à la fin luy parle de l'autre vie, des peines de l'enfer, où elle alloit tomber, si elle n'embrassoit la Foy, et des biens du Paradis qui luy estoient asseurés, si elle se faisoit Chrestienne. A ces instructions elle fait la sourde oreille, et le Pere fut contraint de sortir sans rien gagner sur son esprit. Pendant que nous sommes en prieres pour le salut de cette pauvre ame, le Pere retourne à la charge ; mais il ne fut pas plustost entré dans la cabanne qu'il y trouva un nouvel obstacle de la part d'une vieille femme, qui le repoussoit d'un costé, et de l'autre fortifioit la malade dans son opiniastreté ; l'heure marquée par la Providence n'estoit pas encore arrivée, on y retourne pour la troisième fois, mais sans fruit. Nous desesperions presque entierement du salut de cette moribonde, parce que nous estions sur les termes de partir de cette Bourgade bien fachez de laisser cette proie au demon.

Neanmoins le Pere fut puissamment inspiré de faire un dernier effort, pendant que nous levions les bras en haut pour flechir la Misericorde de Dieu, il entre, il s'approche, il parle, il est écouté, et il trouve cette pauvre femme toute changée ; elle l'entend avec plaisir, elle repete les prieres avec ferveur, en un mot elle se trouva si bien disposée, le S. Esprit ayant esté son Maistre et son instructeur qu'avant qu'elle expirast, nous luy donnâmes le S. Baptisme, pour estre la premiere Ame de cette Barbarie qui priera Dieu pour nous dans le Ciel, et pour la conversion de ses compatriotes. Nous ne devons pas rester ce jour-là à Gandaouïagué ; mais Dieu, qui a ses desseins, fit naistre le salut de cette pauvre femme de son propre malheur, et du retardement que

causerent les guerriers qui estoient allés pour suivre les Loups qui avoient fait ce coup.

ARTICLE III.

Rude épreuve d'une autre femme Iroquoise après son Baptême.

Mais voicy vne autre merveille de grace bien plus considerable que la premiere ; elle donnera sans doute de la consolation aux Lecteurs, et à mesme temps leur fera voir que la force du veritable Christianisme et l'Esprit de IESUS-CHRIST, ne se trouvent pas moins parmy les Barbares, que chez les peuples policez, *ubi non est Gentilis et Iudæus, Barbarus et Scythæ, sed omnia et in omnibus Christus*. Le Pere Fremin la raconte avec toute la fidelité possible en ces termes :

Arrivant au païs des Iroquois, nous fûmes obligés de rester trois jours à la premiere Bourgade qui se trouva en nostre chemin appelé Gandaouagué ; la crainte des guerriers de la nation des Loups nous y tenant resserez, et nous empeschant de passer outre, sans escorte considerable.

Pendant ce temps que Dieu me donnoit bien à propos, je tâchay de ramasser nos anciens Chrestiens de la Nation Huronne, lesquels depuis plusieurs années estoient privez de la veüe de leur Pasteur ; je les fis tous assembler dans une Cabane écartée, pour y regler tous les exercices du Christianisme qu'ils y devoient pratiquer.

Il se trouva parmy ce petit troupeau, une femme Iroquoise âgée de vingt cinq ans, laquelle voulut rester pour entendre ce que je devois dire ; à la fin de mon discours, m'adressant la parole, elle me dit que tout de bon et sans feintise elle vouloit estre Chrestienne. Je luy respondis que je jugerois de sa sincerité par sa perseverance ; que cependant ie l'instruirois et luy ferois concevoir peu à peu le grand bonheur auquel elle aspirait. Elle ne manqua pas de son

costé de faire tout ce que je devois esperer d'une fervente Catechumene ; elle assista à toutes nos assemblées avec une ferveur des premiers Chrestiens, et quand il me fallut partir, ayant designé la Cabanne où tous se devoient assembler les matins et les soirs pour y faire les prieres publiquement, et ayant nommé une bonne Chrestienne pour avoir soin d'avertir tous les autres de l'heure de ces assemblées, nostre Iroquoise se presenta pour cet office de Charité et d'humilité, et avec un courage tout à fait heroïque, elle surmonta la honte naturelle et ordinaire qu'ont les jeunes femmes Iroquoises, d'aller de Cabanne en Cabanne faire ces sortes d'invitations, qui ne se font point sans recevoir des brocards et des injures de la part de ceux qui ne sont pas Chrestiens.

Quand je fus prest de partir, comme elle vit qu'elle ne pouvoit pas encore obtenir la grace d'estre Baptisée, elle me dit, mais avec une ravissante ingenuité. Pour le moins, baptise mon fils unique, il n'a pas encore peché comme moy, pour se rendre indigne de ce bonheur. Je luy accorday cette demande, et la consolay beaucoup, luy promettant de me rendre dans 15 iours auprès d'elle, pour l'instruire.

Les 15. iours estants expirés, et ne pouvant me dérober aux affaires plus importantes qui m'accabloient, ie ne pus tenir ma promesse pour l'aller voir ; mais elle vint elle mesme me trouver dans la Bourgade de Tionnontonguen. Je fus ravi de la voir, et luy ayant dit que i'allois me mettre tout de bon à luy apprendre les prieres et les principaux Mysteres de nostre Foy : Ie les scay, me dit-elle, ie les ay apprises parfaitement pendant ton absence, par le moyen d'une bonne Huronne qui n'a cessé de m'instruire tous les iours, puis s'étant mise à reciter parfaitement toutes les prieres et les principaux articles de la Foy : A quoy tient-il, m'ajouta-t-elle, que tu ne me baptises ? c'est à present que tu dois tenir ta parole.

Comme ie nela connoissois pas encore assez, ie la differay à un autre temps,

le plus doucement qu'il me fut possible, et ie luy fis trouver bon de s'en retourner chez soy en emportant l'esperance qu'au plustost i'acquiescerois à ses desirs. De fait, quelque temps apres ie fus en sa Bourgade de Gandaouagué. Comme i'y entrois, elle vint audevant de moy, pour me demander le Baptisme ; ie tachay pour lors de m'informer de nos bonnes Chrestiennes Huronnes, comme elle s'estoit comportée pendant mon absence ; elles m'asseurèrent qu'elle avoit esté l'exemple de toutes les autres soit en sa ferveur, soit en l'assiduité aux prieres tous les matins et tous les soirs, sans y avoir iamais manqué, qu'elle adioûtoit mesme ses paroles à ses exemples, les exhortant avec une ardeur admirable.

Ie luy parlay donc en particulier pour sonder un peu le fond de son cœur, et ie trouvay une femme d'une rare innocence, d'un bon esprit, et d'une heureuse memoire ; elle s'estoit habituée à reciter tous les iours son chapelet cinq et six fois, et ie puis assurer que depuis le matin iusques au soir, elle estoit en oraison continuelle. Toutes ces belles dispositions m'obligerent enfin à luy conferer le S. Baptisme.

Cette vertu estoit trop grande pour n'estre pas éprouvée ; elle n'eut que deux iours de terme, après lesquels son fils tombe malade. Ie tremblois de peur pour cette pauvre femme, ne la croyant pas encore assez bien affermie, mais ie m'apperceus bien que ce n'estoit pas une vertu du commun, elle ne broncha point dans ses saintes resolutions, et continua ses devotions à l'ordinaire, et merita par sa constance la guerison de son fils.

Mais ce ne fut que pour entrer dans une plus rude épreuve : à peine son fils est-il guéri, que son mari fut tué tout proche du bourg par les Mahingans ; elle aimoit cet homme plus qu'elle mesme, et comme elle estoit bien faite, aussi avoit-elle bon esprit, et estoit des meilleures familles du païs ; toutes ces bonnes qualités avoient donné naissance à leur mariage, qui s'estoit fortifié depuis huit ou dix ans par un amour re-

ciproque tendre et tres constant, et passoit pour le plus accomply qui fust entre les Sauvages.

On peut iuger par là quelle devoit estre l'affliction de cette femme, et si sa foy, qui n'estoit encore que dans son berceau, n'estoit pas bien en danger de se perdre ; mais tant s'en faut qu'elle se relâchast en ses devotions, qu'au contraire elle les augmenta pour se fortifier toujours de plus en plus contre les attaques du diable, qui suscita les parens du defunt pour venir tous fondre en sa Cabanne, et luy faire mille reproches, luy imputant et la maladie de son fils et la mort de son mary, qu'elle avoit tués se faisant Chrestienne. Ses propres parens s'en meslerent aussi, et tous ensemble passerent huit iours autour d'elle, la chargeant de toutes les injures les plus atroces que la passion leur pouvoit suggerer, et usant envers elle de tous les mauvais traitemens qu'on peut s'imaginer en ces rencontres.

Les courages les plus fermes plieraient dans ces conionctures, et huit iours de souffrances estoient assez pour la jetter dans l'abattement, et d'esprit et de corps ; mais elle ne s'en fut pas plustost apperceuë qu'elle m'envoia querir pour l'aller consoler. A nostre entrevue elle redoubla ses larmes, et ie ne pûs retenir les miennes ; mais ses larmes estoient toutes innocentes, et ie trouvay son cœur parfaitement resigné aux ordres de Dieu, et son Ame aussi nette parmi toutes ces brouilleries, et aussi innocente que le premier iour de son Baptisme. Mais ce que i'admiray davantage, ce fut sa fermeté dans sa foy, et dans toutes ses pratiques de devotion, dans lesquelles elle demeura toujours inébranlable iusqu'à reciter son chapelet huit et dix fois par iour, en quoy elle goûtoit une merveilleuse douceur parmi ses plus grandes afflictions.

Après cela, ie croyois que Dieu estoit content de ces épreuves ; mais à peine vingt iours de temps avoient commencé à essuyer ses larmes, qu'une fluxion luy tomba sur les yeux, qui luy rendit le visage monstrueux, et luy fit perdre

l'usage de la lumiere. A cet accident tous ses parens, aussi bien que ceux de son mari defunt, redoublerent leurs persecutions : N'es-tu pas encore contente d'avoir tué ton mari, luy disoient-ils ? veux-tu encore te tuer toy mesme ? Ne vois-tu pas que c'est la Foy qui cause tous ces maux ? Aye pitié de ton enfant et de tes autres parens, si tu veux t'abandonner en proye à toutes les miseres. Ils continuerent huit iours durant dans de semblables reproches, et elle, pendant toute cette persecution, n'avoit autre consolation que celle que Dieu luy donnoit dans ses prieres, qu'elle redoubloit à proportion qu'on la persecutoit.

On luy amena plusieurs fois les iongleurs du païs pour travailler à sa guérison par des festins et par des ceremonies superstitieuses, mais iamais elle n'y voulut consentir. Ceux qui savent combien grande est la condescendance qu'ont les Sauvages pour leurs parens, iugeront aisement que la vertu de cette femme estoit heroïque, et que Dieu luy a fait des graces bien singulieres.

Ayant donc refusé les iongleurs du païs, elle s'adressa à un de nos Chrétiens Hurons, qui sçavoit un bon remede pour son mal ; et Dieu le benissant, après trois mois d'espreeuve, elle a recouvré et la lumiere de ses yeux, et la santé de son corps, et en reconnoissance elle continuë dans ses ferveurs, qu'elle inspire à son fils, qui n'a que quatre ans, et qu'elle a desia rendu sçavant dans les prieres. Si la perseverance met le seau à une si heureuse vie, ie ne feray point de difficulté, connoissant comme ie fais, son innocence, de l'egaler aux Chrestiens des premiers Siecles de l'Eglise. Mais retournons au voyage de nos Missionnaires, que le recit de ces deux choses assez considerables a interrompû. Voicy comme il continuë à parler :

ARTICLE IV.

De la reception des Peres dans les autres Bourgades Iroquoises, et d'un celebre Conseil qui y fut tenu après leur arrivée.

De Gandaouaguë nous passâmes à une autre bourgade éloignée de deux lieuës, ou nous fûmes encore mieux receus qu'en la premiere, et que nous consacråmes par le Baptisme de trois enfans, dont l'un, qui se trouve Orphelin de pere et de mere, est tout prest d'expirer. Ne voilà pas par avance une riche recompense de nos travaux passés, et un puissant aiguillon pour embrasser avec courage ceux qui se presenteront.

Il fallut encore sortir de cette seconde Bourgade pour nous transporter à la Capitale de tout ce païs, nommée Tionnontagouen, que les Iroquois ont rebastie à un quart de lieuë de celle que les François brûlerent l'an passé. Nous y fûmes escortés par deux cents hommes qui marchoiënt en bon ordre, nous allions les derniers immediatement devant les testes blanches et les plus considerables du païs. Cette marche se faisoit avec une gravité admirable, iusqu'à ce que nous estans rendus assez proche du Bourg, tout le monde s'arresta, et nous fûmes complimentés par le plus eloquent de la Nation qui nous attendoit avec les autres Deputez. Après quoy, il nous introduisit dans la Bourgade, où nous fûmes receus avec la decharge de toute l'artillerie, chacun tirant de sa Cabanne, et deux pierriers faisant feu aux deux bouts du Bourg.

Toute la harangue que cet homme nous fit, consistoit en ces deux mots, qu'ils estoient heureux de ce que le François venoit dissiper les broüillards de l'air dont la nation des Loups le troubloient, et remettre leur esprit en bonne assiette par l'assurance de la paix, que nostre venuë leur donnoit ; après quoy suivit le festin, qui consistoit à un plat de bouillie de bled d'Inde cuit à l'eau, avec un peu de poisson boucané, et pour dessert un panier de citrouilles.

Peut-estre s'estonnera-t-on que des Missionnaires acceptent des honneurs qui leur sont si magnifiquement deferez, et se trouvent à des festins dont ces peuples ont de coûtume de regaler leurs Ambassadeurs ; mais et ces honneurs et ces festins sont à la Sauvage, c'est à dire de telle nature, qu'ils ne combattent point ni l'humilité, ni la temperance Chrestienne, au contraire ils fournissent les occasions de pratiquer avantageusement ces deux vertus. Il faut donc s'en tenir au sentiment de S. Paul : *Scio et humiliari, scio et abundare, et satiari et esurire.*

Le iour de l'Exaltation de la Sainte Croix estant destiné pour faire nos pressens, c'est à dire pour parler en public sur le suiet de nostre venue ; toutes les six Bourgades d'Agnié s'assemblerent icy, hommes, femmes, et enfans et vieillards, et après avoir donné commencement à cette action par le *Veni Creator*, dont le chant fut entrecoupé du son d'un petit instrument de musique, que ces peuples escoutent avec plaisir et avec admiration, le Pere Fremin harangua devant toute cette grande assemblée, s'accommodant pour les discours et pour les postures à la façon de faire de leurs plus celebres Orateurs, qui ne parlent pas moins par gestes que de la langue. Il leur fit voir les grands biens que produisoient la paix, les malheurs qui accompagnent la guerre, dont ils avoient eprouvé les effets depuis un an par l'embrasement de leur Bourg. Il leur reprocha les perfidies et les cruautés qu'ils avoient exercées avec tant de barbarie sur nos François, sans en avoir receu aucun mauvais traitement ; il leur declara ensuite, qu'il venoit exprés pour changer cette humeur barbare leur apprenant à vivre en hommes, et puis à estre Chrestiens ; et qu'en suite nostre grand Onmontio les recevroit pour ses sujets, et les prendroit desormais sous sa protection Royale, comme il a fait tous les autres peuples de ces contrées. Qu'au reste ils se donnassent bien de garde desormais d'exercer aucun acte d'hostilité, ni sur nous, ni sur nos alliés. Mais afin

de leur donner plus de terreur et faire plus d'impression sur leurs esprits, comme ces peuples se conduisent beaucoup par les choses exterieures, le Pere fit planter au milieu de la place où se tenoit le Conseil, une perche longue de quarante ou cinquante pieds, du haut de laquelle pendoit un collier de Pourcelaine, leur declarant que seroit ainsi pendu le premier des Iroquois qui viendrait tuer un François, ou quelqu'un de nos Alliés, qu'ils en avoient desia veu l'exemple par l'execution publique qui fut faite à Quebec l'année passée d'un homme de leur pais, qui avoit contrevenu à quelques uns des articles de la paix.

Il n'est pas croyable combien ce present si extraordinaire les estonna tous, ils demeurent long temps la teste en bas, sans oser ni regarder ce spectacle, ni en parler iusqu'à ce que le premier et le plus eloquent de leurs Orateurs, ayant comme repris ses esprits, se leva et fit toutes les singeries imaginables autour de cette perche, pour declarer son estonnement. On ne peut pas décrire toutes les gesticulations que fit cet homme âgé de plus de soixante ans, que de regards inopinés à la veuë de ce spectacle, comme s'il en eust ignoré la signification ; que d'exclamations, en ayant trouvé le secret et l'interpretation, que souvent il se prenoit horriblement par le gosier avec ses deux mains, se le serrant estroitement, pour représenter, et en mesme temps donner horreur de ce genre de mort à une infinité de monde qui nous environnoit, en un mot, il employa toutes les figures des plus excellents Orateurs, avec une eloquence surprenante, et après avoir discouru sur ce suiet bien long-temps, faisant toujours paroître des traits d'esprit qui n'avoit rien de commun, il finit en nous delivrant les captifs que nous demandions, et nous donnant le choix du lieu, où nous voulions bâtir nostre Chapelle, à la construction de laquelle ils s'offroient de travailler en toute diligence. Ils nous delivrerent aussi un François qu'ils tenoient captif depuis quelque temps, et nous promi-

rent la liberté de douze Algonquins, partie de la Nation des Nez Percez, partie de celle des Outaouacs, qu'ils nous remettront entre les mains pour les renvoyer chacun en leurs païs.

ARTICLE V.

De l'establissement du Christianisme dans le païs des Iroquois d'Agnié.

Nostre Chapelle ayant esté dressée par les soins des Iroquois mesmes, qui s'y appliquèrent avec une ardeur incroyable, nous l'ouvrismes et nous commencâmes à y faire entendre la sainte Messe à nos anciens Chrestiens, instruits autrefois par nos Peres dans leur païs des Hurons. Il faut icy avouer qu'on ne pût s'empescher de verser des larmes de ioye, en voyant ces pauvres captifs si fervents dans leurs devotions, et si constants dans leur Foy depuis tant d'années qu'ils ont esté privés de toute instruction. C'est la recompense que Dieu nous donne par avance, pour les petits travaux ausquels ce genre de vie si barbare nous engage pour son amour. Les journées nous coulent sans y penser, et nous voyans obligez d'employer les huit heures de suite à faire prier Dieu ceux qui viennent en la Chapelle, le reste du temps se passe bien viste aux autres fonctions Apostoliques.

Les meres nous apportent leurs petits enfans pour leur faire le signe de la Croix sur le front, et elles s'accoutument à le faire elles mesmes avant que de les coucher, leurs entretiens ordinaires dans les Cabannes sont de l'Enfer et du Paradis, dont nous leur parlons souvent.

Le mesme se pratique dans les autres Bourgs, à l'imitation de celui-cy et on nous y invite de temps en temps pour leur aller administrer les Sacremens, et mettre ces Eglises naissantes en l'estat que cette Barbarie peut souffrir.

Dés la premiere visite que le Pere Fremin a faite à une de ces Bourgades, il y a trouvé quarante cinq anciens

Chrestiens, qui luy ont causé et ont receu reciproquement bien de la consolation ; il a esté obligé de rendre ce temoignage à la verité, declarant, qu'il n'eust jamais crû ce qu'il a veu et expérimenté, combien la pieté est bien enracinée dans l'ame de ces pauvres Captifs, qui surpassent de beaucoup en devotion le commun des Chrestiens, quoy qu'ils n'ayent eu depuis si long temps aucune assistance de leurs Pasteurs. Ils se sont approchez des Sacremens, ils ont fait baptiser leurs enfans, et ont fait voir le lieu où ils s'assemblent tous les soirs sans y manquer, pour conserver leur ferveur par les prieres publiques qu'ils font ensemble, où se trouvent aussi quelques Iroquois, attirés par l'odeur de ce bon exemple, et persuadez de la verité de nostre sainte Foy par une si genereuse constance.

Comme les Iroquois ont fait des conquestes dans toutes les parties du Canada, ils nous donnent moyen d'ouvrir les Tresors de la grace à toute sorte de Nations, par l'instruction de leurs Captifs.

Vne pauvre Esclave prise en guerre et amenée de la Mer du Nord, en ressent heureusement les effects ; preste de mourir, elle a receu le S. Baptisme avec des dispositions merveilleuses.

Vne autre Captive de la Nation des Loups, a esté disposée au Baptisme, avant que d'estre brûlée selon la Sentence qu'on a portée contre elle. O qu'il y a de plaisir de faire de semblables rencontres !

Nous ne prenons pas moins de soin pour la conservation de la paix que pour l'establissement du Christianisme, parce que l'un depend de l'autre ; c'est ce qui nous a fait faire tous nos efforts pour conserver la vie à un Outaouïac, que les Iroquois d'Onnejout avoient envoyé icy comme une victime destinée au feu. On le fit entrer dans ce Bourg, pour nous en dérober toute connoissance, on prepare les feux qui devoient éclairer cette horrible nuit, choisie pour cette cruelle execution. Par malheur il ne se trouvoit icy pour lors aucun des Anciens,

à qui il appartenait d'arrêter ces violences ; les ieunes gens qui ne respirent que la guerre, s'estoient desia saisis de cette proye, et l'avoient enfermée dans une Cabanne toute en feu, pour y executer à la sourdine leurs cruautés ordinaires. Vne femme Iroquoise m'en vint avertir en secret, (c'est le Pere Fremin qui parle) i'y cours incontinent, ie parle, i'exhorte, mais en vain ; ie menace, ie fais retirer les femmes et les enfans, tous m'obeissent, à la reserve de deux hommes, qui nonobstant tous mes efforts continuerent à brûler ce miserable ; ie fais le cry partoutes les ruës du Bourg : Vieillards, vous estes morts ; enfans, il n'y a plus de vie pour vous, la paix est rompuë : voila les Loups qui viennent d'un costé, et de l'autre ie vois Onontio avec son armée ; vostre terre va estre renversée, vos Champs, vos Cabannes, vos Bourgades vont estre ruinées. Après avoir couru toutes les ruës faisant ces cris, ie m'arrestay devant la Cabanne où l'on brûloit ce prisonnier contre un des principaux articles de la Paix ; mais la porte estoit barricadée, ie crie plus haut, disant que tout le pais est perdu, on ne me respond point. Je trouve par bonheur un vieillard parent de ceux qui estoient causes de cette tragedie, ie luy parlay si efficacement, et mes menaces eurent un tel effet sur luy, qu'avec l'autorité que son âge et son alliance luy donnoit, il alla retirer ce pauvre homme du milieu des feux, et me le remit entre les mains. Il fut bien guery de ses blessures ; mais la vehemence de la douleur, iointe à la peur, luy causa une fièvre qui m'a donné tout loisir de l'instruire à mon aise, et le preparer à sa dernière fin. De fait, 24. iours après cet accident, il est mort en bon Chrestien, et ie ne doute plus que ce n'ait esté par une Providence toute particuliere, que i'ay fait tous ces efforts pour sa liberté, afin de le delivrer en mesme temps des feux des Iroquois et de ceux de l'enfer.

Nous l'avons enterré avec bien de la ioye, et avec toute la solennité qui se peut garder dans le milieu de cette bar-

barie. Tous nos Chrestiens y ont assisté en bel ordre, et avec une modestie qui a ravé les Iroquois, lesquels ont voulu voir cette ceremonie si extraordinaire, et qui ne s'estoit iamais pratiquée chez eux. Ainsi peu à peu nous establirons le Royaume de IESVS-CHRIST, sur les ruines de celuy de Satan, qui fait tous ses efforts au contraire, comme nous allons voir dans l'article suivant.

ARTICLE VI.

De l'ivrognerie des Iroquois d'Agnié et de ses malheureux effets.

Il y a bien des empeschemens à l'establisement de la Foy parmy ces peuples, dont on a assez parlé dans les Relations precedentes ; un des plus grands dont on n'a pas encore fait mention, et dont le diable se sert bien avantageusement, est l'ivrognerie causée par l'eau de vie, que les Europeens de ces costes là ont commencé à leur vendre depuis quelques années.

Elle est si commune icy, et y cause de tels desordres, qu'il semble quelque-fois que tous ceux du Bourg sont devenus fols tant est grande la licence qu'ils se donnent, quand ils sont pris de boisson. On nous a ietté des tisons à la teste, on a mis nos papiers au feu, on a forcé nostre Chapelle, on nous a souvent menacé de la mort ; et pendant les trois et quatre iours que durent ces desordres, et qui arrivent assez souvent, il faut souffrir mille insolences sans se plaindre, sans manger, sans reposer, ces furieux renversant tout ce qu'ils rencontrent, et mesme se massacrant les uns les autres, sans epargner ni parens, ni amis, ni compatriotes, ni estrangers. Les choses vont quelquefois à un tel excès, qu'il nous semble que la place n'est plus tenable ; mais nous ne la quitterons qu'avec la vie, et cependant nous travaillons toujours à ramasser les precieux restes du sang de IESVS-CHRIST, qui n'a pas esté moins

respandu pour ces pauvres Barbares, que pour le reste du monde.

Quand l'orage est passé, nous ne laissons pas de faire nos fonctions assez paisiblement ; nous avons entre autres célébré la feste de Noël avec toute la devotion imaginable de la part de nos Neophytes, dont plusieurs ont assisté à six Messes de suite, ainsi Dieu ne nous laisse pas toujours dans l'amertume.

Nous avons bien quarante Hurons qui font profession publique du Christianisme, et qui sont pour la plus part en tres-bon train, et dans une grande ferveur. Les trois premiers mois nous avons baptisé une cinquantaine de personnes, dont deux femmes Iroquoises et deux Algonquines sont en voye de salut, comme nous avons suiet de le croire, veu les bons sentiments dans lesquels elles ont expiré ; du depuis nous en avons encore bien baptisé cinquante, et de ce nombre, trente enfans sont avec toute assurance dans le Paradis. Voila pour le present tout ce que nous pouvons dire de cette Mission de Sainte Marie, pour laquelle nous concevons de grandes esperances, si la paix dure, et si nos Iroquois sont humiliés. Pour y contribuer, nous avons jugé qu'il estoit bon que le Pere Pierron, après avoir esté chez les Hollandois, ou plustost les Anglois qui se sont rendus Maistres de la Nouvelle Hollande, entreprist le voyage de Quebec sur les glaces pour informer Monsieur le Gouverneur et Monsieur l'Intendant de l'estat de ce pais, enfin qu'ayants toutes les lumieres necessaires, ils puissent continuer ce grand ouvrage de la paix qu'ils ont si heureusement commencé.

CHAPITRE III.

De la Mission de S. François Xavier chez les Iroquois d'Onneïout.

Le Pere Jacques Bruyas estant arrivé à Agnié, en compagnie des Peres Fremin et Pierron, se separa d'eux pour

tirer vers la Bourgade d'Onneïout, qui est la seconde Nation des Iroquois Inferieurs, la moins nombreuse en effet, mais la plus superbe, et la plus insolente de toutes. Il y arriva dans le mois de Septembre de l'année 1667. pour y jeter les fondemens d'une nouvelle Eglise, à laquelle la Providence l'avoit destiné. Voicy comme il en parle.

Je ne scaurois mieux commencer que par ce qui s'est passé en ce iour, auquel j'ay eu la consolation de dire pour la premiere fois la Sainte Messe dans ma petite Chapelle, qui vient enfin d'estre achevée par les propres mains de nos Iroquois. L'espere que la feste du Glorieux Archange S. Michel me sera de bon augure, puis qu'il est le Prince de l'Eglise, il aura soin de celle-cy, qui ne fait que naistre, et luy donnera accroissement.

Huit iours après que j'eus ouvert la Chapelle, Dieu m'a comblé d'une ioye tres-sensible, dans l'heureuse rencontre que j'ay fait d'une femme âgée de 50. ans, malade d'une oppression de poitrine et d'une fièvre continuë, qui dans ses redoublemens la met à l'extremité. Cette Ame predestinée pour le Ciel, ayant oüy parler à sa fille de la priere que j'enseignois à faire tous les iours, luy témoigna qu'elle seroit bien aise de me parler pour se faire instruire ; ie me transportay aussitost dans sa Cabanne, où ie trouvay un cadavre animé, plutôt qu'une femme vivante ; ce qui m'obligea de luy parler du bonheur que les Fideles possederont en l'autre vie, et luy ouvrir l'esprit pour les autres Mysteres de nostre Foy. Elle m'escoute avec attention, et m'assure qu'elle croit tout ce que ie luy dis ; i'y retourne tous les iours à plusieurs reprises, enfin la voyant tirer à sa fin, et d'ailleurs bien instruite, ie l'ay baptisée, et depuis j'ay toujours reconnu dans elle vne affection tres-fervente et tres-sincere pour la priere.

Vn peu avant qu'elle expirast, ie luy fis faire les actes propres des moribons, iusqu'à ce qu'ayant perdu la parole, elle ne me parloit plus que par signes ;

neanmoins luy ayant montré le Crucifix, ie luy dis pour la dernière fois : Agathe, (c'estoit son nom de Baptême) voila celuy qui est mort pour toy, ne l'aimes-tu pas ? Veux-tu encore l'offenser ? Alors faisant encore un effort, elle dit distinctement : Oüy ie l'aime, iamais plus de peché ; ie croy en luy, il n'est pas menteur comme nous. Et la parole luy ayant manqué aussi bien que l'usage de ses mains, qu'elle ne pouvoit plus remuer, elle me fit signe des yeux et de la bouche, d'approcher mon Crucifix, ce qu'ayant fait, elle le baisa avec tant de devotion que i'eus bien de la peine de ne pas donner quelques larmes à un spectacle si nouveau, d'une personne élevée dans l'idolatrie, et instruite depuis si peu de temps.

C'est donc ainsi que cette pauvre Iroquoise est morte entre les bras de Iesvs mourant, et c'est ainsi que Dieu detrempe les dégouts et les ennuis qui sont inseparables de la fonction où ie suis employé, et qu'il adoucit les amertumes de ma solitude.

Cette seule victoire sur le demon est capable de me donner de nouvelles forces pour le combattre et pour tout entreprendre, où il s'agira de la gloire de mon Maistre.

Cette bonne femme a laissé une fille, qui est un des beaux naturels que ie connoisse, et qui ne cederà pas à sa mere, comme i'espere. L'ay sceu d'elle une chose fort rare parmy les Sauvages, et que ie ne puis assez admirer dans la corruption universelle des autres, c'est que iamais elle n'a violé la foy coniugale à son mari. On l'a souvent sollicitée, et mesme on luy a ietté des sorts pour la priver des fruits du Mariage, mais ni la sterilité, ni toutes les menaces qu'on a pû luy faire, n'ont esté capables de l'ébranler tant soit peu dans son dessein de garder la chasteté coniugale.

Quelque temps après le decez de cette Iroquoise, i'ay envoyé au Ciel un petit enfant que l'ay baptisé avant sa mort ; c'est un Ange qui priera pour la conversion de ses Compatriotes. Quand ie n'aurois fait autre chose que de contri-

buer au salut de ces deux Iroquois, ie m'estimerois bien payé de tout ce que i'ay souffert et de ce que i'espere souffrir à l'avenir. L'attens un grand secours de ces deux Ames innocentes auprès de Dieu.

Le me persuade qu'ils ont desia operé en la personne d'un Iroquois d'Agnié, habitué icy depuis plusieurs années, dont la conversion a des circonstances qui meritent d'estre rapportées. Cethomme estoit malade il y a longtemps, d'une fluxion sur la poitrine, qui ne luy donnoit point de relâche ; son mal augmenta beaucoup depuis un voyage qu'il voulut faire à Agnié, d'où il retourna avec une fièvre continuë, qui l'obligea de chercher quelque remede pour soulager sa douleur. L'avois par bonheur encore une medecine, que ie luy donnois plutôt pour gagner son affection, que pour luy procurer une entiere guerison ; en effet il me témoigna dés lors qu'il souhaitoit depuis longtemps d'être Chrestien, et me pria de l'instruire au plustost. Je commençay de le faire le mieux que ie pûs, mais le demon fit bientost avorter tous ces bons desseins, et ie fus bien estonné lors qu'allant visiter mon malade, ie le trouvay si éloigné de croire en IESVS-CHRIST, qu'il ne vouloit pas mesme me regarder. Il persista huit iours entiers dans son opiniastreté, pendant lesquels il fut visité d'un longleur qui luy donna des grandes esperances de recouvrer la santé, et luy fit concevoir une plus grande aversion de la Robe noire. Cependant ie ne cessay de prier Dieu pour sa conversion, voyant bien qu'il avoit peu de temps à vivre, et i'interposay le credit de la Mere commune des Pecheurs envers son Fils, pour obtenir une parfaite penitence de cet infidele ; apres quoy ie retournay en la Cabanne de ce miserable, que ie trouvay si foible et si abattu, qu'à peine pouvoit-il parler : Eh bien, luy dis-je, tu vois ou se terminent les belles promesses de ton longleur, et tu reconnois maintenant l'inutilité de ses sortileges ? ô que tu ferois bien mieux de me croire et de m'écouter, quand ie te promets, non pas

de te rendre la santé pour quelques années, car ie mentirois, puis que ton mal est incurable ; mais ie t'assure que tu seras heureux dans le Ciel pour une Eternité. Courage, mon frere, tu as peché en refusant d'entendre la voix du Maistre de nos vies ; mais il est assez bon pour te pardonner, si tu es marri de l'avoir offensé.

L'adioûtay plusieurs autres choses que le S. Esprit m'inspira, et qui toucha en mesme temps le cœur de ce pauvre homme qui ne cessoit de pleurer, et me disoit en sanglotant : l'ay peché, mon frere, ie n'ay point d'esprit, mais ne m'abandonne pas, aye pitié de moy, instruis moy sans delay, ie seray plus souple desormais à escouter ta parole, ie ne veux plus obeïr au demon. Il accompaignoit ses paroles de tant de larmes, que ie n'eus pas de peine à croire que Dieu ne l'eust touché.

Ie recommencay donc mes instructions, après lesquelles ie luy donnay le Baptême, auquel il a survescu huit iours, pendant lesquels ie ne scaurois exprimer la ferveur et la devotion qu'il a temoignée pour la priere.

Trois iours devant sa mort, il tomba en delire ; mais quoy qu'il n'entendist rien quand on luy parloit d'affaire, il sembloit neanmoins retourner en son bon sens quand ie luy parlois de la priere. L'esprit luy retourna un iour avant son trépas, que ie passay auprès de lui pour le faire souvenir de Dieu, et pour luy inspirer des pensées propres pour l'estat, où il se trouvoit ; mais il n'avoit pas besoin de ma presence pour cela, car il ne faisoit que repeter iusqu'au dernier moment de sa vie, les paroles : *Iesvs, ayez pitié de moy*, ie suis marri de t'avoir offensé.

L'attribüe cette conversion à la Sainte Vierge, qui l'a impetrée de son Fils, et qui continuë ainsi à me consoler dans ma solitude.

Après ce coup de grace, j'espere avec la misericorde de nostre bon Dieu, qu'aucun malade ne m'eschappera sans que ie le dispose à la mort, quoy que le nombre en soit si grand que l'ay bien de la peine à les visiter tous, et

ils pourroient bien donner de l'employ à un fervent Missionnaire.

Quelques bonnes Chrestiennes Huronnes me viennent au secours, une entre autres nommée Felicité, qui fait parfaitement l'office de Catechiste. Je suis surpris de l'entendre quelque fois faire ses exhortations à nos Catechumenes, et les instruire de l'importance de la priere, et de l'excellence de la Foy ; si i'en avois beaucoup de semblables, tout ce Bourg seroit bientost converty.

Ces douceurs sont entremêlées de bien des Croix ; la plus rude que j'ay eüe de ma vie, est d'avoir veu brûler icy quatre femmes, pris sur la Nation d'Andastogué, sans que j'aye pû leur administrer le saint Baptême, pour les empescher de passer d'un feu veritablement bien cruel, et qui me faisoit horreur, à un autre incomparablement plus rigoureux. J'ay fait ce que j'ay pû auprès d'elles, mais il m'a esté impossible d'en tirer aucune raison : il n'y a pas vn Onneïout dans ce Bourg, qui entende leur langue, et qui en soit entendu. O que ce m'estoit là une rude et pesante Croix, de voir ces pauvres victimes ietter sur moy du milieu de leurs flammes, des œillades tendres et suppliantes comme pour me demander quelque soulagement, et ne leur en pouvoir donner, ny pour les peines qu'elles souffroient alors, ny pour celles où elles alloient tomber.

J'ay esté un peu consolé dans mon affliction, par les bons sentimens de la fille de nostre Agathe, dont j'ay parlé, car m'estant venuë trouver lors qu'on amenoit ces Esclaves, et qu'on les recevoit à la mode du país, c'est à dire avec une prodigieuse décharge de coups de bastons, elle me demanda s'il y avoit du mal d'aller voir leur reception, declarant qu'elle estoit resoluë de ne point sortir de chez soy, de peur de déplaire à Dieu, par la veuë de ce spectacle d'horreur ; cependant on faisoit des cris et des huées par tout le Bourg, capables d'exciter la curiosité des plus modestes, et il ne faut pas une moindre vertu pour s'abstenir de se trouver

à ces ceremonies, qu'il en eust fallu autre fois pour ne pas regarder les Entrées triomphantes que faisoient les Romains dans leur ville, après quelque celebre victoire, puis que c'est à proportion la mesme chose à l'égard de nos Sauvages, qui mettent toute leur gloire à ramener des Captifs, et leur faire faire comme une entrée triomphante dans leur Bourg.

Le iour d'apres qu'on eût brûlé ces Captifs, cette bonne femme s'informa de moy, s'il y avoit du mal d'assister à ces executions, et luy aiant respondu qu'elle n'offenseroit point Dieu, si elle s'y trouvoit sans aucun mouvement de hayne ou de vengeance, et sans prendre plaisir à la disgrâce de ces miserables : le n'ay pas osé, me dit-elle, y aller dans la crainte de déplaire à Dieu. Je n'ay point vëu de conscience plus delicate ; j'admire sa generosité à prier Dieu en face des plus libertins. Si elle continuë comme elle a commencé, j'espere qu'elle sera un iour l'appuy de cette Eglise naissante. Peut-estre est-elle redevable de ce bonheur à son mari, Huron de Nation, autrefois baptisé par le feu Pere Garreau, homme d'un bon naturel, et fort porté aux choses de son salut.

C'est ainsi que ce petit troupeau va croissant, ie l'ay augmenté dès les quatre premiers mois, de cinquante deux Ames, à qui j'ay conferé le Sacrement de Baptisme. Ce sont la plus part des enfans, car pour les Adultes, il faut y proceder avec un grand discernement, de peur de faire plus d'Apostats que de Chrestiens. Ils tiennent le songe comme une Divinité qu'ils adorent, et ils ont l'instabilité du mariage comme une porte ouverte au desordre de leurs convoitises. Ce sont deux grands obstacles à la Foy, et qui me rendent plus difficile à les admettre à l'Eglise ; neanmoins si les prieres des Ames zelées pour la conversion des Sauvages obtiennent de la misericorde de nostre Seigneur, que nos Iroquois demeurent dans l'humiliation et dans la crainte, j'espere qu'en peu de temps nous pourrons elever icy, sur les ruines de l'infir-

mité une Eglise fleurissante, et reduire ces esprits de sang et de cruauté, à la douceur du Christianisme.

CHAPITRE IV.

De la Mission de S. Iean Baptiste, aux Iroquois d'Onnontaté.

Nous suivons la situation des lieux dans l'ordre des Chapitres ; car apres la Nation d'Agnié, et celle d'Onneiout, tirant entre le Midy et le Couchant, on rencontre Onnontaté, grande Bourgade, qui est le centre de toutes les Nations Iroquoises, et où se tiennent tous les ans comme les Estats generaux, pour vuider les differents qui pourroient avoir pris naissance entre eux, pendant le cours de l'année.

Leur Politique en cela est tres sage, et n'a rien de Barbare : car, comme leur conservation depend de leur union, et comme il est difficile que parmy des peuples où la licence regne avec toute impunité, sur tout parmy les ieunes gens, il ne se passe quelque chose capable de causer de la rupture et de desunir les esprits, ils font chaque année une assemblée generale dans Onnontaté, où tous les Députés des autres Nations se trouvent pour faire leurs plaintes, et recevoir les satisfactions necessaires, par des presents mutuels, avec lesquels ils s'entretiennent ainsi en bonne intelligence. C'est ce qui fait que de toutes les Missions Iroquoises, celle sur qui nous iettons les yeux avec plus de complaisance est celle-cy, par ce que outre ce que nous en venons de dire, elle a receu toute la premiere lumiere de l'Evangile, et peut passer pour la plus ancienne Eglise des Iroquois.

La Providence a fait naistre une occasion favorable pour luy donner commencement, ou plutôt pour retablir en son premier estat le Christianisme qui y estoit florissant, et le seroit en-

core, si la perfidie de quelques uns de ces Barbares n'eussent chassé les Pasteurs, il y a plus de dix ans, par la guerre qu'ils renouvelèrent alors contre les François.

Le Pere Julien Garnier, estant monté pendant l'Esté dernier à Onneïout, pour y travailler conjointement avec le Pere Bruyas, au salut de ces peuples, se vit obligé par tous les motifs de charité, de donner iusqu'à Onnontaté, qui n'est éloigné que d'une petite journée.

Il y fût reçu avec tous les tesmoignages de cordialité et de bienveillance, qu'on peut souhaiter d'un peuple qui quoy que barbare est fort affectionné à nos Peres, iusques là qu'ils luy firent une douce violence pour l'empescher de retourner à son Poste, se mettans en devoir de le contenter en tout ce qu'il desireroit d'eux. Et comme il leur eut déclaré qu'il ne pouvoit pas demeurer tout seul et sans Chapelle, Garakontié, ce fameux Capitaine dont on a tant parlé dans les Relations precedentes, s'obligea de satisfaire à l'un et à l'autre; et de fait en peu de iours il mit sur pied une Chapelle, et aussitôt après entreprit le voyage de Quebec, pour visiter Monsieur le Gouverneur, qui avoit désiré de voir cet homme si obligeant envers les François, et pour emmener avec soy quelques uns de nos Peres, qu'il venoit demander, et dont il vouloit estre le Conducteur en son pais.

Pour faire mieux reussir son Ambassade, il lie partie avec les quatre premieres testes du Bourg, qui representoient les principales familles dont il est composé. En cette Compagnie il arriva à Quebec le 20. iour d'Aoust dernier, où ayant paru devant Monsieur le Gouverneur et Monsieur l'Intendant, il fit cinq presents qui estoient comme les Truchemens des cinq paroles, qu'il portoit de la part de toute sa Nation.

ARTICLE I.

Presens faits par Garakontié, Ambassadeur des Iroquois d'Onnontaté. Il parla en ces termes à Mr. le Gouverneur.

Je me suis autres fois vanté d'avoir fait pour la Nation Françoisé, ce que iamais parmy nous un Amy n'avoit fait pour un autre, ayant racheté plus de vingt six de ses Captifs des mains de ceux qui les auroient brûlés, si ie ne les eusse retirés. Mais maintenant ie n'ose plus me glorifier de ce que i'ay fait en ce point, d'autant que vous, Onnontio, avez fait bien davantage pour nous, donnant la vie non seulement aux Onneïout qui estoient parmy vous, tandis que ceux de la part de qui ils venoient demander la paix, vous tuoient; mais de plus la donnant à tout autant de personnes qui composent nos cinq Nations, lors qu'y ayant mené une puissante armée, et pouvant mettre tout à feu et à sang, d'autant que chacun fuyoit devant elle, vous vous estes contenté d'humilier le seul Agnié, c'est en quoy vous avez surmonté l'esperance que j'avois en la clemence des François, et c'est de quoy aujourd'huy ie vous viens remercier, et voudrois bien aussi estre capable de remercier nostre grand Roy Louis, de ce qu'il n'a pas désiré nostre sang, ny nostre totale ruine, mais seulement de nous humilier.

2. Je viens aussi nettoyer vos visages des larmes, que le Pere Garnier nous a dit avoir decoulé de vos yeux, en suite de la mort de nos gens tués par les Andastoë.

3. Le Pere Garnier en mettant le pied dans Onnontagué, dit que c'estoit Onnontio qui luy auoit commandé partant de Mont-Royal, de nous venir visiter, pour voir en quel estat estoit nostre pauvre Nation. Cette courtoisie nous a tellement gagné le cœur que nous luy avons fait toutes sortes de caresses, et l'avons prié de ne nous point quitter; à quoy s'estant accordé, moyennant que nous luy fissions une Chapelle et que nous luy vinssions querir un compagnon,

nous avons fait l'un et l'autre. La Chapelle fut faite deux iours après son arrivée, et maintenant nous voicy venus, premierement pour vous remercier de ce que vous vous estes souvenu de nous, et puis pour demander vne Robe-noire pour luy servir de compagnon, donnez nous aussi un Chasseur.

4. Vous ne scauriez douter de ma fidelité ; ie vous prie de croire que toutes nos Nations seront dorénavant dans le respect qu'elles ont promis à votre grand Onnontio, n'écoutez plus les Hurons fugitifs, qui vous veulent mettre en defiance envers nous.

5. Nous n'avons iamais tenu les Loups pour nos ennemis, et neanmoins ils nous tuent. Faites, ô Onnontio ! que vostre voix retentisse dans leur pais, et que dorénavant ils n'infestent plus les chemins, que vous et nous tenons pour nous entrevisiter, car autrement ils vous tuëront bientost aussi bien que nous.

Après qu'il eut ainsi parlé on luy fit response par autant de paroles, accompagnées de cinq presents.

*Responses données le 27. Aoust 1668.
aux paroles des Iroquois de la Nation
d'Onnontagué portées par le Capitaine
Garakontié.*

Le François convient avec toy : tu as tesmoigné en toute occasion, que tu l'aimois si fortement, qu'il en a receu des marques assurées, qui ne souffrent pas qu'on doute de la verité de tes paroles ; aussi il t'a témoigné qu'il avoit cela fort agreable, et t'en a marqué sa reconnaissance, que les belles actions sont estimées meritoires, quand elles se soutiennent par une conduite toujours égale. On espere que la tienne ne se démentira iamais, et que tu inspireras à tes freres et à tes nepveux, de la tenir inviolable à l'égard des François, puisque tu reconnois en eux de si bons sentimens de compassion et de clemence, et que tu es persuadé que pouvant destruire tes freres et tes nepveux, ils ont eu la bonté de ne le

pas faire. Fais donc perdre la pensée que tesmoigne avoir quelque ieunesse estourdie d'entre tes freres et nepveux, que si les François n'ont pas esté détruire le Bourg d'Onneïout, c'est qu'ils ne l'ont pu ou ne l'ont osé faire, et fais leur entendre, que quand il n'y auroit icy presentement aucunes troupes capables de telle entreprise, ce grand Onnontio, nommé Louis, est si puissant et si ialoux du respect que luy doivent ses enfans, qu'il en envoyroit icy vingt fois davantage, qu'il n'y en a presentement, au moins advis qu'il auroit que quelque Iroquois des cinq habitations auroit fait la moindre iniure, non seulement à ses propres Subiets, mais encore à ceux des Nations Sauvages, qui se sont mis sous sa protection, et qui l'ont reconnu comme leur Souverain, ainsi que tu as fait pour tes cinq habitations. Pour cela un present.

2. La part que le François a prise par ses larmes, à la mort de tes freres tués par les Andastogué, est un effet de la tendresse qu'il a en qualité de Pere pour toy, comme pour son enfant, et la reconnaissance que tu témoignes pour la grace qu'il t'a faite en cela, l'obligera à t'en faire d'autres en toute occasion : ainsi prends toujours le chemin de témoigner de la gratitude pour les bienfaits receus, parce que c'est le moyen le plus propre de te conserver sa bienveillance et de te perpetuer sa faveur. Pour cela un present.

3. On t'accorde d'autant plus volontiers ce que tu demandes, que d'un costé tu as bien receu la premiere grace que l'on t'a faite par l'envoy du pere Garnier, en le traittant favorablement, mais encore en le faisant festoyer par toute sa Cabanne, et luy faisant dresser une Chapelle, où il peut te faire la priere et à tes freres, pour te procurer ton Salut et à eux, qui est le plus grand bien que tu puisses recevoir, et que d'ailleurs tu témoignes, reconnaissance de ce bien receu. Pour cela un present.

4. Le François t'a desia dit qu'il n'a iamais douté, et doute moins encore auioird'huy de ta fidelité et de la ve-

rité de tes paroles ; et tu dois estre persuadé qu'estant en estat de prevenir, non tes infidelités personnelles, mais celles dont tes freres et tes nepveux peuvent estre capables, ils ne te donneroient pas le temps de les faire paroître, en portant chez toy la guerre et te destruisant tout d'un coup, sans qu'il restast des vestiges de ta Nation ; et pour marque qu'il se confie en tes paroles, et qu'il est assuré d'ailleurs qu'il te pourra toûiours punir, si tu souffres qu'il s'en viole aucune, c'est qu'il t'envoie une Robe-noire, et qu'il fera passer la ieunesse dans tes habitations, pour s'employer avec toy à la deffence commune. Pour cela un present.

5. Le François ne craint point le Loup, et il ne peut se persuader qu'il le veuille tuer, et s'il l'entreprendoit, il ne seroit pas plus exempt de sa ruine et de sa destruction totale que les autres ennemis. Il faut que tu sçaches que le Loup a fait entendre que l'Iroquois luy faisoit la guerre, et quoy qu'il n'y eust que tes nepveux d'Onneiout et d'Agné, à ce que tu pretend, il a fait connoistre qu'il y a eu souvent des ieunes gens de ta Cabanne, et des autres Nations supérieures, qui luy ont porté la guerre avec tes nepveux. Il seroit donc bon que tu fisses en sorte que tes nepveux cessassent de faire la guerre aux Loups, afin que le François peust avec iustice luy deffendre de la faire à l'Iroquois, de quelque Nation qu'il soit. Cependant l'on luy fera entendre à la premiere occasion, qu'il te distingue, puis que tu ne veux point de guerre avec luy ; car nous voulons bien prendre tes interests en toutes les rencontres. Et cette Nation des Loups a adiolité, que quand il a recherché l'auteur de la mort, et qu'il s'est adressé à ceux d'Agné et d'Onneiout, il a receu pour response, qu'ils n'estoient pas les meurtriers, et que les casse-testes venoient de vos trois Nations superieures Onnontaté, Oïoen, Sonnonotouan. Pour cela un present.

Les Ambassadeurs bien contents de ces presens, s'en retournerent, emme-
Relation—1668.

nant avec eux le Pere de Carheil, et le Pere Milet pour travailler à leur conversion.

—
ARTICLE II.

Heureuse rencontre pour le Baptisme d'un Iroquois.

Le premier fruit de cette Mission, fut un coup de Providence bien favorable pour un pauvre moribond, que le P. Garnier trouva en chemin sur les bords du grand Lac Ontario, à trente lieues d'Onnontaté. Cet homme Iroquois, de Nation, avoit espousé une Huronne Chrestienne, à qui il est bien redevable de son Salut. Il estoit pour lors si bas d'une maladie qui le tenoit depuis deux ans, qu'il avoit presque perdu tout sentiment, n'entendant et ne connoissant plus personne ; ce qui fut cause qu'il demeura fort long-temps, sans pouvoir répondre à tout ce que le Pere luy disoit, iusqu'à ce que revenant à soy par un grand effort qu'il fit, il poussa ces paroles du fond du cœur : le meurs content, puisque Dieu m'a enfin accordé ce que ie luy ay si instamment demandé depuis deux ans. Il n'en peut pas dire davantage ; mais sa femme estant survenuë là dessus, elle expliqua plus au long la pensée de son mari. O l'heureuse rencontre pour nous, dit cette femme, de t'avoir conduit icy si à propos pour disposer mon mari à mourir en bon Chrestien ! i'avois resolu d'aller chercher une Robe noire iusqu'à cinquante lieues d'icy, mais nostre bon Dieu a prevenu nos desseins. Tu vois ce pauvre moribond, disoit-elle au Pere, que i'ay fait prier Dieu tous les iours depuis le temps qu'il est malade, et sur tout ie me suis appliquée, cet Hyver dernier, à l'instruire des choses de l'autre vie le mieux que i'ay pu ; ie luy ay souvent repeté, que pour estre vray Chrestien, il faut porter au Ciel tous ses desirs, et y placer toutes ses esperances, qu'il n'avoit plus rien à souhaiter en ce monde, qu'il ne luy restoit

plus qu'à obtenir par ses ferventes prières, d'estre du nombre des Bienheureux dans le Ciel.

Voilà les propres paroles de cette bonne Huronne, par la bouche de laquelle le Saint Esprit parloit sur tout quand elle adioucta ces mots. Voiey le temps precieux, disoit-elle à son mari, escoute maintenant la Robe-noire, c'est luy qui t'ouvrira la porte du Ciel à laquelle tu frappes depuis si long-temps.

Providence de Dieu infiniment adorable ! depuis dix ans aucun Prestre ne s'estoit trouué là, depuis deux ans ce malade a vescu comme par miracle, et estant prest de mourir, Dieu luy conduit comme à point-nommé le Pere, lequel estant pressé de partir de ce lieu qui n'estoit qu'un passage, n'eut autre loisir que de conferer le Baptisme à ce moribond si bien disposé qui mourut le lendemain entre les bras et parmy les prieres de sa femme, qui par ses fervours luy avoit procuré ce bon-heur.

Voilà comme on trouve la Brebis égarée dans ces vastes forests, il faut bien courir pour la rencontrer ; mais ce sont des courses heureuses et des peines bien agreables quand elles se terminent au salut d'un pauvre Sauvage.

CHAPITRE V.

De la Mission de saint Ioseph chez les Iroquois d'Oïogouën, et de celle d'une Colonie d'Oïogouëns nouvellement établie sur les Costes du Nord du Lac Ontario.

Le Pere Estienne de Carheil et le Pere Pierre Millet estants montés aux Iroquois, comme nous avons dit, vont partager leurs soins et leurs travaux, l'un estant destiné pour Onnontaté, et l'autre pour Oïogouën.

C'est une quatrième Nation Iroquoise éloignée de trente lieues ou environ, de celle d'Onnontaté, montant toujours entre l'Occident et le Sud. Ces peuples sont

assez bonasses pour des Iroquois ; jamais à proprement parler, ils n'ont porté les armes contre les François, et si quelques-uns l'ont fait, ce n'a esté que par engagement de partie, et non par dessein formé, ny moins par concert de toute la Nation. Ils sont assez susceptibles des bonnes impressions qu'on leur donne. Nous l'avons éprouvé lorsque nous les cultivions il y a dix ans, et le feu Pere Menard qui estoit leur Pasteur, s'est tousiours beaucoup loué de leur docilité. Il avoit basti une Chapelle au milieu de leur Bourgade, qu'ils frequentoient avec bien de l'affection, et cet Esté dernier, l'Hoste chez qui nous demeurions, a entrepris exprés le voyage, avec quelques uns de ses compatriotes, pour venir demander de nos Peres, qui puissent reestabliir chez eux la Foy, que nous y avons plantée.

Nous contentons leurs desirs, leur accordant le P. de Carheil, qui va remettre sur pied cette Eglise, composée de quelques Iroquois, et d'un bon nombre de Hurons.

Mais parce que la crainte des ennemis a obligé quelques uns de cette Nation à s'écarter, et à s'aller placer sur les Costes du Nord du grand Lac Ontario, ce detachement des Oïogouëns, ou plutôt cette nouvelle peuplade avoit besoin de Pasteurs pour confirmer l'esprit de la Foy dans cette nouvelle Eglise, que nous avons cultivée pendant deux années, et c'est ce qui a esté fait dignement par M. de Fenelon et M. Trouvé, deux fervens Missionnaires, qui y ont esté enuoyés par Monseigneur l'Evesque ; mais comme ils ne sont partis que sur la fin de l'Esté, aussi bien que les deux Peres, ny les uns ny les autres n'ont pas encore pû envoyer aucune nouvelle de ce qui s'est passé dans ces nouvelles Eglises.

CHAPITRE VI.

*De la Mission du S. Esprit,
aux Outaoüacs.*

Il n'est pas necessaire de repeter le denombrement de toutes les Missions qui dependent de celle-cy, et dont il fut parlé de chacune en particulier dans la derniere Relation ; il suffit de dire que les travaux, la famine, l'indigence de toutes choses, le mauvais-traitement des Barbares, les risées des Idolâtres, sont le partage le plus pretieux de ces Missions.

Comme ces Peuples pour la plus part, n'ont iamais eu aucun commerce avec les Europeens, il est difficile de s'imaginer l'excès d'insolence, où les porte leur Barbarie, et la patience dont il faut estre armé pour les supporter.

Il faut avoir affaire à vingt ou trente Nations differentes de langage, de mœurs et de Police. Il faut tout souffrir de leur mauvaise humeur et de leur brutalité, pour les gagner par douceur et par affection, il faut se faire en quelque façon Sauvage avec ces Sauvages, mener une vie de Sauvage avec eux, vivre quelque fois de la mousse, qui croist sur les Rochers, quelque fois des arrestes broyées, qui tiennent lieu de farine, quelquefois de rien, passant les trois et quatre iours sans manger, comme eux qui ont l'estomac fait à ces fatigues ; mais aussi qui mangent sans s'incommoder, en un seul iour, pour huit iours, quand ils ont abondance de chasse ou de pesche. Les Peres Claude Alloëz et Louys Nicolas ont passé par ces épreuves, et si les penitences et les mortifications contribuent beaucoup à la conversion des Ames, on peut dire qu'ils menent une vie plus austere, que celle des plus grands Penitents de la Thebaïde, et ne cessent pas pourtant de s'employer infatigablement à leurs fonctions Apostoliques, qui sont de baptiser les enfans, instruire les Adultes, consoler les malades et les disposer pour le Ciel, ruiner l'Idolatrie, et faire re-

tentir le son de leur parole iusques aux extremités de ce bout du Monde.

Le Pere Jacques Marquette est allé au secours avec nostre Frere Louys le Boëme, et nous esperons que les sueurs de ces genereux Missionnaires, qui arrousent ces terres, les rendront fertiles pour le Ciel. Ils ont baptisé depuis un an quatre vingts enfans, dont plusieurs sont en Paradis. C'est ce qui essuie toutes leurs peines, et ce qui les fortifie à subir tous les travaux de cette Mission.

La Providence leur fait encore goûter quelque douceur, quand elle leur fait tomber des malades qui tendent à la mort, et qu'ils disposent à la vie Eternelle.

C'est ce qui est arivé en la personne d'un des plus considerables de ces Peuples, lequel estant baptisé depuis plusieurs années, n'avoit eu aucune demeure stable, mais menant une vie errante par ces grands bois, rodoit tantost d'un côté tantost de l'autre, en cinq ou six cens lieuës de pais.

Dieu neanmoins disposa si bien la derniere année de sa vie, que contre sa coutume, il se resolut d'hiverner proche de la demeure du Pere Alloëz, sans doute par un pressentiment de son bonheur, afin d'estre assisté en sa derniere maladie et en sa mort, par le Pere qui ne manqua pas à ce pauvre vieillard. Comme il fut prest d'expirer, il fit son festin d'adieu à une grande Assemblée, qui fut convoquée pour cela de diverses Nations. C'estoit pour garder leur coûtume, dont il se servit avantageusement pour la Foy ; car il parla à tout ce grand monde à la verité d'une voix mourante, mais d'un ton de Capitaine, et en termes energiques, leur declarant qu'il avoit vescu Chrestien depuis longtemps, et que mourant Chretien, il se tenoit asseuré du bonheur promis à tous les Croyans ; et qu'eux au contraire, qui ne vouloient pas écouter la parole de Dieu, seroient tourmentés après leur mort par les Demons, bien plus cruellement sans comparaison, qu'ils ne tourmentent un Iroquois, quand ils le tiennent entre leurs

main ; qu'au reste il mouroit volontiers dans l'esperance du Paradis, et que s'ils estoient sages, ils ne diffieroient pas davantage de suivre son exemple. Après ces paroles qu'il donna à la Charité de ses Compatriotes, il songea tout de bon à soy-mesme, et après s'estre confessé iusques à quatre fois, il rendit son Ame, nous laissant tout suiet de croire que Dieu luy a fait misericorde.

On pourroit rapporter d'autres exemples semblables, pour faire voir les ressorts de la Divine Providence pour le salut de ses Elûs. C'est à nous à coopérer fidèlement à ce grand Ouvrage, et à aller chercher ces brebis errantes, quelques éloignées qu'elles soient, et quoy qu'il nous en coûte, trop heureux d'y consumer nos vies.

Il est vray que quelques-unes de ces Nations ont paru cet Esté en nos Habitations, au nombre de plus de six cents Sauvages, mais ce n'a esté que comme un éclair, et pour faire leur petit commerce avec nos François, qui n'est pas un temps propre pour les instruire ; il faut donc les suivre chez eux, s'accommoder à leurs façons pour ridicules qu'elles paroissent, afin de les attirer aux nostres. Et comme Dieu s'est fait homme, pour faire les hommes des Dieux, un Missionnaire ne craint pas de se faire, pour ainsi dire, Sauvage avec eux, pour les faire Chrestiens : *Omnibus omnia factus sum.*

CHAPITRE VII.

De la Mission de Tadoussac.

Nous traversons plus de six cents lieues de terre pour passer de la Mission des Outaouacs à celle de Tadoussac. Celle-là est la plus reculée de nous vers le Soleil couchant, et celle-cy est une des premieres qu'on rencontre vers le Levant, en montant le Fleuve de saint Laurent.

Le Pere Henry Nouvel, qui a soing de cette Eglise, ne scauroit assez louer la pieté et l'innocence de ces Sauvages Chrestiens, qui n'ont presque plus qu'un demon à combattre, à sçavoir l'ivrognerie, laquelle seule cause plus de desordres que tous les autres demons ensemble.

L'éloignement des François, et la demeure qu'ils font ordinairement dans les Forests, les delivre de ces malheurs ; et pendant tout l'Hyver, que le Pere a passé avec eux aux environs de Tadoussac, il a remarqué dans ses Neophytes les ferveurs de la primitive Eglise, et l'innocence des anciens Anachorettes. Peut estre trouvera-t-on qu'il y a de l'exageration en ce discours ; mais Monseigneur l'Evesque qui a esté témoin d'une partie de leur pieté, comme nous le dirons cy-après, en est assez convaincu ; et il n'y a personne, qui connoisse le naturel des Sauvages, qui n'avoüe qu'on peut faire un Ange d'un Barbare, si on luy retranche la boisson enyvante, comme nous n'expérimentons que trop qu'elle change les Chrestiens en Apostats, et qu'elle desole les plus belles esperances de nos Eglises naissantes.

Le bon Reglement qui a esté mis pendant tout cet Hyver à Tadoussac, où l'on n'a veu aucun desordre en cette matiere, a esté suivy d'une Traite avantageuse, et l'on a veu par experience que le grand moyen de rendre le François et les Sauvages riches dans leur negoce mutuel, est d'en exterminer tout commerce de boisson, qui provoquant tres-iustement la colere de Dieu, n'en peut attirer que la malediction.

Que cecy soit dit pour encourager ceux qui ont en main le maniemment des affaires de Tadoussac, à continuer dans le mesme train, qu'ils ont si heureusement commencé, et pour remercier de la part de nostre nouvelle Eglise, Messieurs de la Compagnie des Indes Occidentales, de l'obligation qu'elle leur a d'avoir commis le negoce de ces quartiers, à des personnes si fideles à Dieu et aux hommes, et si zelées pour le bien des Ames, leur donnant de plus

toute assurance que par ce moyen, travaillant avantageusement à leurs affaires temporelles, ils iettent les fondemens d'une Eglise qu'il leur sera éternellement redevable.

Les premiers fruits qu'elle a donnez cet Hyver au Ciel, ont esté une ancienne Chrestienne nommée Luce, qui mourut saintement, après avoir receu les Sacremens avec des sentiments de devotion tout à fait ravissans, et une ieune fille âgée de douze ans, à qui sa premiere Communion servit de Viatique. Il faudroit lire dans le cœur du Missionnaire, pour comprendre la ioye qu'il ressent, quand il voit ces Ames s'envoler dans le Ciel du milieu de la Barbarie.

Il ne fut pas moins consolé à la mort d'un autre enfant de trois ans seulement, qui suivit bientôt celle dont nous venons de parler. Ses parens, qui le voyoient languissant depuis longtemps, ne voulurent pas s'engager avec les autres Sauvages dans les bois pour faire leur chasse, de peur que cet innocent ne mourust éloigné de la Chapelle, et ne pût recevoir les devoirs funebres, qui se rendent icy aux morts, selon l'usage de l'Eglise, dont ils font grand estat. Ils en firent un sacrifice à Dieu, soit pour la vie, soit pour la mort, avec une resignation qui n'a presque point d'exemple. Si tu nous le rends, disoient-ils à Dieu, nous le donnerons à la Robe noire pour ton service ; nous n'y pretendons rien : si tu le retires à toy, nous sommes contents de te donner ce que tu nous as donné, et nous t'abandonnons le cadet avec la mesme soumission que nous t'avons présentée l'ainé, que tu as pris à toy il y a cinq ans.

L'employ du Missionnaire pendant cet hyvernement, a esté de faire des courses aux environs du Fleuve du Saguené, pour chercher ses brebis, chacune dans son cartier d'Hyver ; car les Sauvages sont obligés de se separer çà et là afin de ne se pas nuire les vns aux autres pour le voisinage de la chasse.

Par tout où il les trouvoit, il faisoit de leurs Cabannes des Chapelles pour y

baptiser les enfans, et y administrer les Sacremens, et les instruire de la façon, dont ils se devoient comporter pendant les autres courses qu'il estoit obligé de faire pour ne laisser aucune de ces Eglises errantes sans estre visitée. Elles sont composées des Sauvages de Tadoussac, et de quelques-uns de ceux de Sillery, de Gaspé et des Papinachois.

Pendant ces excursions, il a fait rencontre d'un nombre surprenant de lacs, grands et petits, il en vit vn entre autres, éloigné de la Mer de sept ou huit lieues avec laquelle il n'a aucun commerce apparent, et qui a neantmoins son flux et reflux tres-reglé, et qui souffre des tempestes, comme celles de l'Océan.

Il parla aussi en passant à une bande de Chasseurs, qui ayants rencontré la piste et le giste du grand Orignal, le poursuivirent un iour entier sans le pouvoir joindre, voicy ce qu'ils racontent de cet animal extraordinaire.

Tous les plus grands Orignaux ne sont que de petits nains, comparés à celuy-cy, il a les iambes si hautes, que pour profonde que soit la neige, il n'en est iamais incommodé, au lieu que les autres y sont comme ensevelis, et c'est ce qui les fait prendre aisément. Il a la peau à l'épreuve des flèches et des fusils, et paroist invulnérable. Ils ajoutent qu'il porte vne cinquième iambe, qui luy sort des espauls, et dont il se sert comme de main pour se preparer son giste. Il ne va iamais seul et ne paroît point sans estre escorté de grand nombre d'autres Orignaux, et de fait nos Chasseurs disent qu'ils en tuèrent quinze en le poursuivant : c'est ce qu'ils racontent de cet Orignal fabuleux.

Sur la fin de l'Hyver, toutes ces Eglises errantes s'estans ramassées à Tadoussac, eurent la consolation quelque temps apres, de iouir de la presence de Monseigneur l'Evesque de Petrée, lequel après avoir fait par tout sa visite en Canot, c'est à dire à la mercy d'une fresle escorce, et après avoir parcouru toutes nos habitations depuis Quebec iusques au dessus de Montreal, donnant

même jusqu'au Fort de sainte Anne, qui est le plus éloigné de tous les Forts, à l'entrée du Lac Champlain, voulut faire part de ses benedictions à nostre Eglise des Sauvages de Tadoussac, s'y estant rendu sur la fin de Juin, après avoir bien souffert de la part des calmes et des tempestes de la Mer ; voicy ce qui s'y passa.

CHAPITRE VIII.

Arrivée de Monseigneur l'Evesque de Petrée à Tadoussac pour y faire sa visite.

Les heureux succès que Dieu a donnés aux armes du Roy dans la Nouvelle France, faisant iouir nos Sauvages de Tadoussac, aussi bien que tous les autres qui nous sont alliés, des agreables fruits de la paix, cette Eglise, que la crainte de l'Iroquois avoit dispersée çà et là, s'est heureusement réunie dans son ancien poste qui est l'embouchure de la Riviere du Saguenay, appelé Tadoussac. M. l'Evesque le sçachant, et ayant esté informé dès le Printemps de la satisfaction que les Sauvages de cette Eglise avoient donnée à leur Pasteur, qui avoit hiverné avec eux dans les bois, fit sçavoir qu'il les visiteroit.

Cette nouvelle les consola beaucoup ; mais son arrivée à Tadoussac, qui fut le 24. Juin, les combla de ioye, qu'ils firent paroistre en sa reception : car s'estans trouvés au nombre de quatre cens ames à son débarquement, ils témoignèrent par la décharge de leurs fusils, et par leurs acclamations, le contentement qu'ils avoient de voir une personne qui leur estoit si chere, et dont la plupart avoit souvent expérimenté les bontés.

Ils l'accompagnèrent en suite en leur Chapelle d'Escorce, le feu ayant réduit en cendre celle qu'on leur avoit bastie ; et là il leur fit dire le motif de son arrivée en ce lieu, à sçavoir, pour se con-

jouir avec eux de l'affection qu'ils témoignent avoir envers leur Christianisme, pour administrer le Sacrement de Confirmation à ceux qui ne l'ont pas receu, et pour les asseurer des bons sentimens que le Roy a pour eux, dont ils ont des marques bien evidentes, par la paix, à laquelle il a forcé les Iroquois.

Cela fait, la Charité de ce digne Evesque les ravit, lors qu'au sortir de la Chapelle, ils le virent entrer dans leurs Cabannes les unes après les autres, pour y visiter les malades et les Capitaines consolant ceux là par sa presence, dont ils estoient confus, et par ses charités qu'il estendoit sur eux, sur leurs pauvres veuves, et sur leurs Orphelins ; et encourageant ceux-cy à appuyer la Foy de leur autorité, et se maintenir toujours dans les devoirs de veritables Chrestiens ; ce qu'il renouvela en un celebre Festin, leur recommandant sur tout de n'oublier iamais les obligations insignes qu'ils ont au Roy, qu'ils doivent considerer comme leur Libérateur et comme celuy à qui seul après Dieu, ils ont l'obligation de leur repos et de leur vie.

Les quatre iours suivans furent employés à disposer à la Confirmation, ceux qui ne l'avoient pas encore receuë. Ce Sacrement fut administré à diverses reprises à cent quarante neuf personnes. La devotion avec laquelle ils l'ont receu, et qu'ils ont fait paroistre par tout ailleurs, a ravi Monseigneur, et luy a fait avouer que les peines qu'il a prises pour ce voyage, luy donnent une satisfaction toute particuliere, de voir de ses propres yeux le Christianisme en vigueur, et la pieté regner parmy ces pauvres Sauvages, autant et plus que parmy beaucoup des Nations policées.

Dieu reservoit à cette Mission la conversion de quelques Sauvages infideles qui ont vescu long temps parmy les Chrestiens, avec une aversion estonnante du Christianisme, et qui se sont trouvés si fortement touchés par la veuë et par les instructions de Monsieur de Petrée, qu'ils ont changé tout d'un coup

de resolution, et n'aspirent plus depuis ce temps là qu'au Baptême.

C'est un effet des benedictions qui accompagnent toûjours le Caractere, et qui va donner une nouvelle force à nos Chrestiens, dans l'esperance qu'ils ont de iouir encore les années suivantes du mesme bonheur.

CHAPITRE IX.

De l'Eglise des Hurons à Quebec.

Après avoir parcouru les Missions estenduës tout à l'entour de nous, enfin nous voicy rendus à Quebec, où nous allons trouver la fleur du Christianisme des Sauvages : aussi est-ce un reste, petit à la vérité, mais bien précieux, d'une Eglise autrefois tres-florissante dans le païs des Hurons. Ceux qui ont esté auteurs de sa ruine, travaillent maintenant à leur salut ; car depuis trois ans nous avons instruit icy à fond dans tous nos Mysteres, plus de 200. personnes venuës du païs des Iroquois, dont 60. ont eu le bonheur de recevoir le S. Baptême, pour la plus part des mains de Monseigneur l'Evesque. Ce sont autant de coups de predestination pour ces pauvres Barbares, plusieurs desquels sont morts entre nos mains avec des marques non communes de leur salut.

Vne pauvre femme de la Nation neutre est de ce nombre ; elle ne fut pas plutôt arrivée à Quebec, qu'elle y trouva la maladie, qui la mit à l'extremité : le Pere qui a soin de cette Eglise, se haste de l'instruire, et comme elle avoit un esprit excellent, elle conceut tout en peu de temps, et se trouva en estat de recevoir le Baptême, si l'ancienne croyance des Infideles, qui estimoient que ce Sacrement avançoit la mort à ceux qui le recevoient, n'eust fait encore quelque impression sur son esprit. Il fallut que le Pere se servist du zele de quelques bonnes Huronnes, qui sceu-

rent si bien la desabuser, qu'elle demanda elle mesme d'estre baptisée, et il estoit temps, par ce qu'on ne luy donnoit pas un iour de vie ; mais Dieu voulant la retirer entierement de son erreur, permit que ces eaux sacrées luy fussent salutaires en mesme temps, et pour l'âme et pour le corps. Cette guerison si inespérée luy donna de si hauts sentimens de la Foy, et la mit dans un train de devotion si rare, qu'elle ne marchoit point dans les ruës qu'en recitant son Chapelet, et servoit d'exemple, mesme aux plus ferventes de cette Eglise.

Dieu voulut couronner cette ferveur apres seize mois qu'elle y employa, sans s'en démentir, et eut mesme la bonté de luy donner connoissance de la gloire qu'il luy avoit preparée, comme elle le declara à une bonne Huronne qui se trouva auprès d'elle un iour avant sa mort ; car elle l'assura, et du temps de son trépas, et du bonheur qu'elle alloit posséder, disant qu'elle n'en pouvoit plus douter, après les assurances qu'elle en avoit receuës de si bonne part. Si cette bonne Huronne eust eu assez de curiosité, peut-estre aurions-nous sceu le mystere, dont la verité ne s'est que trop confirmée par une partie de l'évenement, estant morte iustement au temps qu'elle l'avoit predit.

ARTICLE I.

Conversion remarquable d'une ieune femme venue des Iroquois à Quebec, exprés pour s'y faire baptiser.

Voicy de quoy admirer les traits de la Providence, qui par un enchainement admirable se sert des uns pour convertir les autres, et de ceux-cy pour procurer à d'autres le mesme bonheur, dont ils ont esté faits participants.

Vne femme Iroquoise du Bourg de S. François Xavier aux Iroquois, avoit souvent entendu parler de la Foy à son mary, Huron de Nation autrefois baptisé par nos Peres en son païs. Ces paroles luy avoient donné au cœur, et luy

avoient laissé un grand desir de pouvoir aboucher quelque Pere pour estre éclairée plus particulièrement sur les Mysteres dont son mari l'entretenoit. Plusieurs années s'escoulerent sans pouvoir contenter ses desirs, et elle avoit déia lié partie avec ce bon Huron, pour aller ensemble faire leur chasse vers Montreal, et de là donner iusques à Quebec, et y trouver ce qu'elle souhaitoit depuis si longtemps.

Comme ils estoient prests de partir, voila une nouvelle qu'on apporte dans le Bourg, qu'une Robe-noire y venoit ; c'estoit de vray le Pere Bruyas, lequel n'y fut pas plustost entré, que cette Iroquoise se fit Escoliere du Pere, et le Pere reciproquement se fit son Escolier pour apprendre d'elle les secrets de la langue Iroquoise, pendant qu'il luy decouvriroit ceux de son salut. Elle eut à souffrir une grande persecution de la part de ses parens, et mesme de toute la Bourgade, qui est la moins portée à la Foy de toutes les Nations Iroquoises. On luy reprochoit qu'elle hastoit sa mort, et que la Foy qui avoit déia tué tant de monde, ne l'épargneroit pas. A quoy cette genereuse Catechumene ne répondoit rien autre chose, sinon : Quand ie verray que ceux qui ne croient pas ne meurent point, j'écouteray vos remontrances ; à moins que cela, vous ne gagnerez rien sur mon esprit. Donc après avoir esté instruite un temps assez notable, Dieu voulut qu'elle entreprist le voyage de Mont-Royal ; s'y estant renduë, elle fit instance auprès de son mari, pour descendre iusqu'à Quebec. Elle y fut instruite plus amplement par le Pere qui a soin de cette Eglise Huronne, et fut si bien disposée, qu'elle se trouva en estat de recevoir en mesme temps de la propre main de Monseigneur l'Evesque, trois Sacremens, sçavoir : du Baptême, du Mariage et de la Confirmation.

La ioye qu'elle ressentit dans son cœur de ces heureuses rencontres, fut grande, mais non achevée ; elle souhaitoit le mesme bonheur à ses parens, entre autres à sa tante et à toute sa famille.

Elle presse donc son mary de retourner au plustost au pais, afin de les avertir qu'ils fissent le mesme voyage, pour recevoir la mesme faveur. C'étoit plus de cent lieues que la charité leur faisoit faire, mais Dieu les soulagea par un coup de Providence. Leur chemin estoit de retourner par Montreal, et ils y arriverent ; et par une rencontre admirable, ils y trouverent ceux qu'ils alloient chercher bien loing. La ioye fut égale des uns et des autres ; mais parce que ces nouveaux venus n'avoient aucune connoissance à Quebec, ils avoient peine à se resoudre d'y aller. Venez avec moy, leur dit notre bonne Iroquoise, ie vous veux faire le plaisir tout entier, ie vous tiendray bonne compagnie, et retournant ainsi sur mes pas, ie ne les croy point perdus, estans employez pour un si bon suiet. Ils vont donc tous ensemble, et Dieu donna tant de benediction au zele de cette fervente Iroquoise, qu'en peu de temps ils furent parfaitement instruits par le Pere, et trouvez dignes du saint Baptême. Ils le receurent des mains de Monseigneur l'Evesque avec une ioye toute extraordinaire de ces bons Neophytes, qui se resolurent de quitter leur pais, où ils estoient dans l'abondance, et s'arrester à Quebec, où ils ne pouvoient vivre que par aumosne, pour mettre leur Foy en plus grande sûreté, la preferant à toutes les commoditez et les douceurs de leur patrie.

ARTICLE II.

Mort precieuse et admirable d'une fille Sauvage, âgée de 14 ans.

Nous allons voir une mort bien aimable et precieuse : aussi fut-elle la recompense d'une vie aussi illustre en vertu, qu'il s'en puisse retrouver dans le plus saint Christianisme.

C'est une fille qui à l'âge de quatorze ans, avoit la perfection des Ames consommées. Peut estre aura-t-on peine à croire que des Sauvages puissent ar-

river en si peu de temps à un si haut degré de perfection. Voicy neantmoins ce que la grace a operé en ce cœur innocent.

Elle eut dès son enfance une rare tendresse pour la pureté, et elle ne savoit ce que c'estoit que des divertissemens ordinaires aux enfans de son âge, tant elle apprehendoit d'y contracter quelque souillure, et l'on voyoit souvent cet enfant sortir de sa Cabanne, lorsqu'on y entamoit quelque discours tant soit peu messeant, ou bien ietter des œillades severes, sur ceux mesmes à qui la nature l'obligeoit de porter du respect, et elle leur imposoit silence par un seul de ses regards.

L'amour de cette vertu alloit toujours croissant avec l'âge, et à quatorze ans, le iour mesme qu'elle mourut, une personne qui n'estoit pas en assez bonne reputation, s'estant approchée de son lit, elle en eut tant de peine, que toute moribonde qu'elle estoit, elle obtint de sa mere, qu'elle la retournast de l'autre costé, pour n'avoir pas devant les yeux un obiet si desagreceable. S'estant fait mettre à l'escart, pour pouvoir passer les derniers momens de sa vie hors du bruit, à s'entretenir avec Dieu, elle ne cessoit point de remercier Dieu, de ce qu'il la faisoit mourir Vierge, et rendoit mille actions de graces à son Pere, de ce qu'il ne luy avoit iamaïs parlé de mariage. Une seule chose luy tenoit au cœur, de n'avoir peu accomplir avec une sienne compagne de mesme âge, le dessein qu'elles avoient formé ensemble de consacrer leur Virginité à Nostre Seigneur, dans le Monastere des Meres Vrsulines, où elle aspiroit de toute l'étendue de ses desirs ; à ce défaut, se voyant en danger de mort, elle obtint de son Pere Spirituel de faire vœu de chasteté perpetuelle, ce qu'elle fit avec une consolation bien grande de ses parens, qui n'avoient iamaïs rien veu de semblable dans aucun Sauvage.

La patience qu'elle fit paroistre pendant sa derniere maladie, ne fut pas moins admirable. Elle avoit traîné plus d'un an dans une langueur continue, et se trouvoit si décharnée, que

les os lui perçans la peau, il ne se pouvoit faire qu'elle n'eust beaucoup à souffrir, étant gisante sur une écorce d'arbre ; elle gardoit cependant une telle égalité d'esprit, et une si grande serenité de visage parmy ses douleurs, qu'on iugeoit insupportables, qu'elle donnoit de l'admiration à ceux qui la voyoient si paisible, dans un estat si pitoyable.

L'unique peine qu'elle ressentoit, c'estoit d'en donner à sa mere, laquelle luy ayant promis de retenir ses larmes : Ce n'est pas encore assez, ma bonne mere, luy dit-elle, les soins que vous prenez de moy sont trop grands, et la douleur que vous recevez de mon mal est excessive, puisqu'elle vous empesche de prendre vostre réfection : vivez, ma chere mere, et laissez moy mourir paisiblement, et si vous avez tant de bonté pour moy, que de me rendre service iusques à la fin de ma vie, celuy que ie vous demande avec plus d'instance, est de suppléer à ma foiblesse, qui m'empesche de pouvoir reciter continuellement mon Chapelet ; dites-le en ma place, et pendant que vous ferez cette priere de bouche, mon cœur ne sera pas oysif. Elle disoit bien vray, car elle l'occupa en de saintes et de ferventes aspirations iusques au dernier soupir, sans que les convulsions de la mort prochaine l'ayent pû empescher d'avoir son cœur collé à Dieu ; ce qu'elle fit bien paroistre après un de ces Symptomes, pendant lequel ses pauvres parens luy suggerans incessamment des prieres, avec lesquelles ils desiroient qu'elle expirast, elle leur faisoit signe de la main pour les en empescher, et la parole luy estant revenuë, elle leur dit que ces bruits exterieurs interrompoient les entretiens de son cœur, qu'elle esperoit bien continuer iusqu'à ce qu'elle expirast.

Il y a longtemps que Dieu la disposoit à une si belle mort, par des graces tout extraordinaires ; elle en découvrit quelques-unes l'hiver dernier à sa mere, luy disant que souvent la nuit on luy faisoit sentir des odeurs du Paradis, si ravissantes, et qu'on luy remplissoit la

bouche de ie ne sçay quoy si deliceux, qu'elle en ressentoit la douceur, et en goûtoit le plaisir pendant toute la journée suivante ; mais ces faveurs n'étoient pas steriles et sans fruit, parce qu'elle entendoit à mesme temps une voix, qui luy parloit au cœur, de ne perdre pas une seule de ses actions, sans en faire un Sacrifice à Dieu.

Ce qui fut plus remarquable en ce genre de grace, fut la visite dont la Sainte Vierge l'honora trois iours avant sa mort : voicy comme elle en fit le recit à son pere et à sa mere, en presence de son Directeur. Je ne dormois pas, dit-elle, cette nuit, lorsque tout d'un coup j'ay veu entrer dans notre Cabane une Dame Majestueuse, qui portoit un Enfant entre ses bras. Elle estoit accompagnée d'une autre Dame, qui me tira de l'ignorance où i'estois, qui estoit cette Dame ; car elle me dit ces propres paroles : C'est Marie que tu vois-là ; ce n'est que pour te visiter qu'elle est venuë à toy, non pas pour t'instruire : tu as les Peres, écoute-les. Et après ces mots, tout disparut, laissant mon esprit et mon cœur nager dans des douceurs inimaginables. Sa mere luy demanda comment estoit habillée la Sainte Vierge ? Je ne sçay, dit-elle, quel nom donner à l'estoffe dont elle estoit couverte ; ce que ie sçay, est qu'il en couvroit de toutes parts des brillans semblables à ceux de ces Diamans qui se trouvent autour de Quebec, lors qu'ils sont frappez des rayons du Soleil.

Mais voicy encore quelque chose de bien merveilleux. Le soir qu'elle mourut elle avertit que son ame commençoit à se détacher de son corps, et qu'elle s'en alloit bientost mourir. A cette nouvelle, on va en haste appeler son Confesseur, auquel, d'abord qu'il fût entré, elle fit signe qu'elle avoit quelque chose à luy communiquer. Il s'approche le plus près qu'il pût, pour recevoir ces dernieres paroles, qu'elle prononça d'une voix mourante : Mon Pere, dit-elle, voila les Habitans du Ciel qui viennent prendre mon Ame, qui se detache peu à peu de mon

corps. Elle n'en pût pas dire davantage.

Deux heures après, trois de nos Peres s'estants rencontrés à mesme temps dans sa Cabanne, iugerent qu'elle passeroit encore la nuit, tant ils la voyoient vigoureuse ; c'est pourquoy l'un des trois luy dit : Ma Fille, ie m'en vais, j'espere vous retrouver demain en vie. Ces paroles si assurées, et ce qui se passa ensuite, nous fait croire qu'elle avoit eu revelation de sa mort ; car le Pere qui estoit resté pour la veiller, après luy avoir suggéré plusieurs actes propres à son estat, qu'elle disoit avec grande application, la voulut laisser un peu en repos, et en prendre aussi, s'étant mis à sommeiller ; à quelque temps de là le pere de la malade, la voyant baisser notablement, dit qu'il falloit éveiller le Confesseur : Attendez, dit la Moribonde, ie vous diray quand il sera temps. Elle laisse encore passer environ une heure, après laquelle elle fit signe qu'on éveillast le Pere, lequel la trouva pleine de iugement, et dans une disposition de cœur tout à fait ravissante ; elle repetoit avec une ferveur admirable, quoy que d'une voix à demy articulée, les actes qu'il luy faisoit faire, iusqu'à ce que la parole luy ayant manqué avec les forces, elle fit un effort pour porter le Crucifix à la bouche afin de le baiser en expirant ; mais n'ayant pas assez de force pour cela, elle mourut en cet effort après avoir prononcé ces deux mots : IESVS ESKITENR, IESVS vous aurez pitié de moy. Elle expira si doucement, qu'on eust iugé à la voir, qu'elle eust esté plustost surprise d'un paisible sommeil, qu'enlevée de la mort.

Ses parens n'ont pas peu contribué à luy procurer un si heureux trespas. Pendant les 15. derniers iours de sa maladie, ils communierent deux fois, non pas pour impetrer de Dieu la santé de leur chere fille, mais pour luy obtenir la patience dans son mal, et la vigueur d'un esprit Chrestien contre les frayeurs de la mort, et contre les tentations du demon ; après quoy ils demurerent si resignez à la volonté de Dieu, en la perte qu'ils alloient faire de tout ce

qu'ils avoient de plus cher et de plus pretieux au monde, et se sentirent remplis d'un zele si passionné pour l'aider à bien mourir, que c'estoit chose estonante, de les voir et les entendre parler à leur fille, touchant le bonheur qu'elle avoit de quitter le monde avant que d'en connoistre les corruptions.

Quelques iours devant sa mort, une personne se presenta à elle en songe, qui luy dit qu'elle n'en mourroit pas, et qu'elle habiteroit encoré le nouveau Village qu'on leur preparoit sur les terres de Sillery, et qu'elle verroit la belle recolte qu'on feroit dans les Champs qu'on y alloit cultiver. Elle raconta tout à sa Mere, de qui elle eut cette response : Ma fille, c'est une illusion du demon, qui sous esperance de santé, te veut empescher de te preparer à la mort : non, non, ma fille, n'escoute point ce menteur ; ah ! mille fois heureuse, ouy tu es mille fois plus heureuse que ie n'espere d'estre, de mourir sans estre souillée des corruptions du siecle : qui sçait, si tu vivois plus longtemps, si tu n'en serois pas atteinte ? ah que IESVS et MARIE t'embrasseroient volontiers, quand tu iras à eux avec ton innocence !

Voilà les propres paroles d'une Mere, et d'une Mere Sauvage à sa fille qu'elle aymoit plus que soy-mesme. Comme elles partoient d'un cœur tout affectueux, elles firent telle impression sur celui de cet enfant, que depuis elle n'avoit point de paroles plus souvent en bouche, que celles-cy : Ah qu'il me tarde que ie ne voye IESVS !

Le iour qui preceda sa mort, sa bonne Mere luy faisant amiablement ses plaintes, de ce qu'en la perdant, elle faisoit une perte qui la touchoit bien sensiblement pour toutes choses, mais particulièrement parce qu'elle ne feroit plus les prieres dans la Cabanne les matins et les soirs, comme elle avoit de coutume : Je seray inconsolable, après ta mort, luy dit-elle, si tu ne me promets pour adoucir ma douleur, que tu feras dans le Ciel ces prieres pour moy ; elle fut bientost consolée par l'assurance que luy en donna sa bonne fille.

Le Pere n'avoit pas moins de ten-

dresse, ni moins de pieté que la Mere. Quelque temps avant sa mort, pensant qu'elle en estoit bien proche, il la prit dans son sein, afin qu'expirant sur sa poitrine et entre ses bras, il en fist un Sacrifice à Dieu, la fille de son costé, se voyant ainsi preste d'estre sacrifiée sur cet Autel vivant, voulut aussi faire un Sacrifice à son Pere, et le pria de luy promettre, que tous les iours de sa vie il reciteroit le Chapelet de la Sainte Vierge, qu'elle avoit toûiours tant aimée, et qu'elle s'engageoit aussi de sa part, et luy faisoit promesse de le venir querir à sa mort, s'il pratiquoit constamment cette devotion, c'est à quoy il s'accorda bien volontiers. Tout cela ressent-il le Sauvage ?

Nous concluons le recit de cette precieuse mort, par un acte de generosité, que firent paroistre les parens, qui non seulement ne verserent pas une larme, ni avant ni après la mort d'une si chere et si aimable fille ; mais encore, ayant convoqué tous leurs compatriotes à un festin qu'ils leur firent : Vous sçavez, mes freres, dit le pere de la defunte, quels sont les regrets que de tout temps nostre Nation témoigne sur la perte de nos proches, quand la mort nous les ravit ; vous sçavez que pendant plusieurs années le cœur et l'esprit des vivans demeurent comme ensevelis dans le tombeau de leurs morts ; mais ie vous prie de croire que cette coutume n'a pas eu d'effet sur mon esprit à l'égard de la fille que Dieu a retirée à soy ; mon Ame ne l'a pas suivie dans sa fosse, mais bien dans le Ciel, car une si sainte mort ne me permet pas de douter qu'elle n'y soit : c'est à nous en procurer une semblable, et c'est le bonheur que ie vous souhaite, et que nous devons demander à Dieu tous les iours de nostre vie.

Le tout se termina par une priere publique que tous ces bons Chrestiens adresserent à Dieu, pour obtenir cette faveur, et il y a bien de quoy le remercier de ce qu'il donne de si bons sentimens à ces pauvres Barbares, et admirer, sur tout dans ce narré qui est tres-fidele et auquel on a obmis quan-

tité de choses tres-remarquables, que c'étoit une fille de quatorze ans, c'étoit une fille Sauvage, de parens Sauvages, et élevée parmy les Sauvages ; mais Dieu n'a point d'égard ny au Grec, ny au Barbare, lorsqu'il se veut communiquer à une Ame ; tout âge, toute Nation y est propre, quand on se soumet à ses desseins, et quand on correspond fidèlement à ses graces.

—

*Lettre de Monsieur l'Evesque de Petrée à
Monsieur Poitevin, Curé de
S. Iosse à Paris.*

MONSIEUR,

Le zele que Nostre Seigneur vous a donné pour cette Eglise Naissante, qu'il luy a pleu confier à nostre conduite, et les soins que vous continuez de prendre avec tant de charité pour tout ce qui peut contribuer à son accroissement, m'obligent à vous faire part, à mon ordinaire, de l'estat auquel elle se trouve presentement. Le secours des Ecclesiastiques que vous nous avez envoyés par les premiers Vaisseaux, nous est venu fort à propos pour nous donner le moyen d'assister divers lieux de cette Colonie, qui en ont un notable besoin, et sans lesquels ils auroient esté destitués de tout secours.

La venuë de Monsieur l'Abbé de Queylus avec plusieurs bons ouvriers tirés du Seminaire S. Sulpice, ne nous a pas moins apporté de consolation ; nous les avons tous embrassés, *in visceribus Christi* ; ce qui nous donne une ioye plus sensible, est la benediction de voir nostre Clergé dans une Sainte disposition de travailler tous d'un cœur et d'un mesme esprit à procurer la gloire de Dieu et le salut des Ames, tant des François que des Sauvages.

Les tendresses de pere que le Roy fait paroistre pour sa Nouvelle France, et les despenses notables qu'il fait pour la rendre nombreuse et florissante, fournit à tous une fort ample moisson, pour employer dignement leur zele et

consommer leur vie pour l'amour de nostre Seigneur JESVS-CHRIST, qui leur a, par sa bonté infinie, donné les premieres inspirations de la luy venir consacrer, dans une Eglise sur laquelle il a dès son berceau versé ses plus tendres benedictions, et dont il continuë de la combler incessamment.

L'humiliation dans laquelle sont presentement nos ennemis, ne nous a pas seulement ouvert la porte à la conversion des Infidèles, dans les Nations les plus éloignées ; mais encore les a rendus eux-mesmes capables de prendre part à ce bonheur. Les Peres Iesuites s'y employent touïours, avec le mesme zele qu'ils y ont travaillé depuis 40. ans. L'en ay receu des témoignages sensibles, après le retour de nos visites, dans celle que nous avons fait ce Printemps à Tadoussac, 30. lieuës au dessous de Quebec, ayant trouvé les Sauvages de cette Mission, dans des dispositions telles, que depuis qu'il a pleu à nostre Seigneur de nous donner la conduite de ce Christianisme, ie ne sçache rien qui m'ait donné plus de consolation. Nous y avons reconnu quelle benediction ce peut estre à ces nouveaux Chrétiens de se trouver hors des occasions des boissons enyvantes, lesquelles à raison de la foiblesse qu'ils y ont, causent des excès de désordres parmy eux, qui nous font souvent gemir devant Dieu, et deplorer le malheur de ceux qui en sont la cause. Cette Eglise de Tadoussac, exempte de ce mal, est dans une pieté vraiment solide et Chrétienne ; nous y avons donné la Confirmation à cent quarante-neuf tres-bien disposez à recevoir les effets de ce Sacrement.

Si Nostre-Seigneur me donne autant de santé l'an prochain, que i'en ay eu ce Printemps, j'espere encore y retourner ; car ie vous avouë que s'ils ont témoigné de la ioye de nous y voir, nous n'en avons pas moins ressenti de nostre costé en cette visite.

J'ay donné Mission depuis un mois, à deux tres-vertueux et bons Ouvriers, pour aller dans une Nation Iroquoise, qui s'est établie depuis quelques années,

assez proche de nous, du costé du Nord du grand Lac nommé Ontario, dont la communication ne nous est pas difficile. L'un est Monsieur de Fenelon, duquel le nom est assez connu dans Paris, et l'autre Monsieur Trouvé. Nous n'avons peu encore sçavoir le succez de leur employ; mais nous avons tout suiet d'en esperer un tres-grand fruit.

Comme le Roy m'a témoigné qu'il souhaitoit que l'on tâchast d'élever à la maniere de vie des François, les petits enfans Sauvages, pour les policer peu à peu, i'ay formé exprés un Seminaire, où l'en ay pris un nombre à ce dessein, et pour y mieux réussir, i'ay esté obligé d'y joindre des petits François, desquels les Sauvages apprendront plus aisément, et les mœurs et la langue, en vivant avec eux. Cette entreprise n'est pas sans difficulté, tant du costé des enfans, que de celuy des peres et des meres, lesquels ont un amour extraordinaire pour leurs enfans, à la separation desquels ils ne peuvent presque se resoudre, ou s'ils la souffrent, il y aura une peine tout à fait grande, qu'elle soit pour beaucoup de temps, à raison que pour l'ordinaire les familles des Sauvages ne sont pas peuplées de beaucoup d'enfans, comme celles de nos François, où dans la pluspart, en ce Païs, ils se trouvent 8. 10. 12. et quelquefois iusques à 15. et 16. enfans. Les Sauvages au contraire, n'en ont pour la pluspart que deux ou trois, et rarement ils passent le nombre de quatre; ce qui fait qu'ils se reposent sur leurs enfans, lors qu'ils sont un peu avancez en âge, pour l'entretien de leur famille, qu'ils ne peuvent avoir que par la Chasse et d'autres travaux, dont les peres et les meres ne sont plus capables, lorsque leurs enfans sont en âge, et en pouvoir de les secourir; à quoy pour lors il semble que la Loy naturelle oblige indispensablement les enfans. Cependant nous n'épargnerons rien de ce qui sera de nos soins, pour faire reüssir cette heureuse entreprise, quoy qu'il le succez nous en paroisse fort douteux.

Les Prestres de nostre Seminaire des

Missions Estrangeres, ne nous ayans pas moins fait paroistre de soin et de vigilance dans l'éducation des enfans de ce Païs, que nous leurs avons donnez à former à l'estat Ecclesiastique, qu'ils nous ont donné des marques de leur zele dans les travaux qu'il y a à souffrir dans tous les lieux des habitations de ce Païs, où nous les employons, nous avons estimé ne pouvoir rien faire qui soit plus à la gloire de Dieu, et pour le bien de nostre Eglise, que de leur confier de nouveau la direction de ce second Seminaire, d'autant plus que nous avons iugé à propos de le renfermer dans l'enceinte de nostre Seminaire, dans laquelle nous avons fait acomoder un logement propre à ce dessein. Il a déia, graces à Dieu, pris ses premiers commencemens depuis un mois.

Je supplie Nostre-Seigneur, au Nom de la Tres-Sainte Famille, en l'honneur et sous la protection de laquelle nostre Seminaire est étably, d'y vouloir donner le succez et la benediction que nous nous en promettons.

Voila succinctement ce que ie puis avoir pour le present à vous dire de ce qui regarde nostre Spirituel. Souvenez-vous, ie vous coniure, de recommander à Nostre-Seigneur, au saint Autel, les besoins de nostre Troupeau, et d'implorer sa Divine Misericorde pour celuy qu'il luy a plù en établir le Pasteur, et me croyez avec verité

Monsieur,

Votre tres-humble et
obeïssant serviteur,

FRANÇOIS,

Evesque de Petrée, premier Evesque
de la Nouvelle-France, nommé
par le Roy.

A Québec, ce 8. Novembre 1668.

CHAPITRE DERNIER.

*De la Mission de saint Michel dans la
cinquième Nation des Iroquois à
Sonnontoüan.*

Depuis que cette Relation a esté achevée, nous recevons icy à Quebec une heureuse nouvelle à la veille du départ du dernier Navire, aujourd'huy 10. Novembre, que des Ambassadeurs de Sonnontoüan, sont arrivez tout fraîchement à Montreal, venans demander deux de nos Peres, pour les instruire, et qu'ils ont envoyé à Monsieur nôtre Gouverneur, un beau Collier de Pourceline pour cet effet.

En mesme temps nous apprenons que le Pere Fremin, qui étoit depuis un an dans la Mission d'Annié, ayant esté fortement invité par des deputez de Sonnontoüan, d'aller chez eux pour y commencer la Mission, estoit party d'Annié le 10. d'Octobre, pour se rendre à Sonnontoüan, ayant laissé en sa place le Pere Pierron, tout nouvellement revenu du voyage qu'il avoit fait à Quebec.

Ainsi dans les cinq Nations Iroquoises nous y avons heureusement cinq Missions. Cette dernière de saint Michel, estant elle seule plus peuplée que toutes les autres, c'est un champ qui demande un puissant secours, d'autant plus que l'esperance de la moisson y est tres-grande, tant à cause du naturel plus doux et plus traitable de ceux de cette Nation, qui sont plus Laboureurs et plus Marchands, qu'ils ne sont Guerriers, qu'à cause qu'il y a quantité de Hurons qui s'y sont retirez, et principalement une Bourgade toute entiere, où il y avoit quantité de Chrétiens, qui faisoient une Mission considerable, que nous appellions de saint Michel, dans l'ancien Pais des Hurons, lors que la guerre des Iroquois le desola en l'année 1649.

Quelques personnes de pieté ont déjà commencé la fondation de cette Mission : nous en verrons les fruits, Dieu aidant l'année prochaine.

Lettre circulaire de la mort de la Reverende Mere Catherine de saint Augustin, Religieuse Hospitaliere de Quebec, decedée le 8 May 1668.

MA RDE. MERE,

La Divine providence me donne une matiere à vous entretenir cette année, sur la plus sensible des Croix que Nostre-Seigneur m'ait fait sentir depuis que ie suis au monde, et sur la perte la plus considerable que peut porter nostre Communauté au regard des suiets qui la composent. C'est par la mort de nostre tres-aimée Sœur de saint Augustin, qui n'étant qu'à la trente-sixième année de son âge, et la vingtième de sa Profession, a esté trouvée dans le comble de sa perfection, par celuy qui ne met le terme de nos vies, qu'en celuy de sa volonté et de nostre fidelité à l'aimer. Sa parfaite correspondance à tous les desseins de Dieu sur elle, et la liberté qu'elle avoit donnée dès son plus bas âge à cet esprit adorable, pour se faire luy-mesme le tyran de son amour propre, luy acquerirent une grande facilité pour la pratique des plus solides vertus. Aussi auroit-on dit qu'elles avoient pris naissance avec elle, tant la grace et la nature agissoient de concert dans cette chere ame. Je ne vous diray rien presentement du détail de plusieurs graces extraordinaires, dont Nostre-Seigneur l'avoit avantagée. Cela se fera lors que nos Superieurs le iugeront à propos pour la gloire de Dieu. Mais seulement, ie vous diray, ma tres-chere Mere, pour nostre commune consolation, les choses que ie ne puis supprimer sans iniustice, en ayant eu une parfaite connoissance, avec toute nostre Communauté. Nostre chere defunte avoit receu des preventions de grace fort considerables, dès son enfance mesme, lesquelles furent cultivées par le grand soin que prit de son education, Mademoiselle sa grande mere, auprès de laquelle elle a esté élevée. Vous savez assez, ma tres-chere Mere, que la maison de cette bonne Damoiselle estoit pour toute sa famille, une vraye maison d'oraison, et pour le prochain, la re-

traite et le refuge des pauvres. C'estoit un lieu où nostre chère Sœur prit les premières impressions de l'esprit d'hospitalité, et d'un grand degagement des mal-heureuses maximes du monde, dont elle conceut un admirable dégoust, aussi s'en retira-t-elle dès sa treizième année, qu'elle entra chez nos Meres de Bayeux, accompagnée de sa sœur aînée, et suivie tost après de sa bonne grande Mere, qui y a consommé sa vie dans toute la sainteté qui est connue à tout nostre saint Ordre. Monsieur de Launey Iourdan, son ayeul maternel, grand homme de bien, homme d'oraison, et grand aumosnier, dont la vertu a esté estimée de tout le monde, voyant un iour cette petite innocente n'étant pour lors âgée que de deux ans, eut un pressentiment de sa future sainteté. Voyez, dit-il à ses domestiques, cette petite fille sera un iour Religieuse, une grande servante de Dieu et une sainte. En effet estant en l'âge de prendre l'habit de Religion, elle le fit avec toute la ioye possible, tant de sa part, que de la Communauté de nos Meres de Bayeux, qui dès lors voyoient en elle des dispositions toutes saintes. Son Noviciat se passa avec la ferveur et le zele que l'on eût pû souhaiter dans un âge plus avancé. Les grands desirs qu'elle avoit de souffrir, luy firent prendre la resolution de tout quitter et de tout perdre pour se donner entierement à son Espoux. Nous avions demandé quelques Religieuses de France pour nostre secours ; elle s'y presenta d'un courage invincible, surmontant les oppositions qui se presenterent de tous les costez, avec tant de ferveur, qu'il estoit aisé de voir dès lors que la grace pouvoit tout sur elle, et que la nature n'y avoit point de part. Comme elle avoit receu une grande éducation de Messieurs ses parens, et qu'elle estoit d'un naturel affectueux, et tout de feu, elle avoit pour eux une reconnoissance et des tendresses extremes, et c'estoit s'arracher le cœur à soy-mesme, a-t-elle dit quelquefois, que de se separer d'avec eux, et plus encore de la Communauté des Religieuses de Bayeux,

où elle estoit aimée de tout le monde, et où elle avoit sa grande Mere et une Sœur, et une Superieure, sa parente, Fondatrice de cette Maison, avec lesquelles elle eût passé saintement et doucement sa vie, estant toutes grandes servantes de Dieu. Mais l'amour de Dieu l'obligea à ne point s'écouter soy-mesme en ce rencontre.

Monsieur son Pere, duquel elle avoit esté toujours fort chérie, s'opposa de toutes ses forces à son dessein, mesme presenta Requête en Iustice, pour l'empescher, se rendant inflexible. Mais nôtre genereuse pretendante aux souffrances de Canada, crût que gagnant le Ciel, elle gagneroit sa cause. Elle eut recours à Dieu, faisant vœu de vivre et de mourir en Canada, si Dieu luy en ouvroit la porte, et mesme elle alloit signer de son sang le vœu qu'elle en avoit déjà écrit, si sa Maistresse des Novices ne fût survenuë, lors qu'elle se picquoit pour offrir ainsi les premices de son sang à Dieu. Peu après, le cœur de Monsieur de Lompré, son pere, se trouva heureusement changé. Nostre-Seigneur permit que ce bon Gentilhomme, se sentant inquiet et chagrin, demanda à voir une Relation nouvellement venuë du Canada ; en la lisant, son cœur se sentit tout ému sur ce genereux Sacrifice, que vouloit faire sa fille, de soy-mesme, et il conceut une si vive apprehension que Dieu ne luy demandast compte à l'heure de la mort, de l'opposition si opiniastre qu'il faisoit à ses volontez, et aux desseins que le Ciel avoit sur sa fille, que touché de cette pensée qui le pressoit fortement, il accorda à Dieu, ce qu'il avoit refusé aux hommes. Toutefois sa douleur luy en fut si sensible, qu'il en tomba malade à l'extremité. Les tendresses de la Mere, pour qui cette chere fille avoit tous les amours possibles, ne servirent qu'à faire paroistre la force de sa Vocation pour le Canada, et ce que peut l'amour de Dieu, sur un cœur qui déjà est tout à luy, voulant y estre. La fille n'avoit pas encore seize ans accomplis, pour faire sa Profession, et toutefois le temps pressoit pour le voyage ; ce qui

obligea les Superieurs de permettre qu'elle feroit sa profession en chemin, lorsqu'elle auroit l'âge, qui manquoit seulement de quelques iours. La Mere de l'Assomption, Professe de Dieppe, qui devoit faire le mesme voyage avec elle, eut les commissions necessaires pour cet effet. Elle sortit donc de Bayeux, regardant le Canada, comme le lieu où IESVS-CHRIST l'appeloit, où elle devoit estre la victime de son saint Amour. Ce fut à Nantes que nostre genereuse Novice fit sa profession, dans la Chapelle de Nostre-Dame de Toute-joye ; il fallut promptement se rendre à la Rochelle, où se faisoit l'embarquement. Elle ne fut pas si tost embarquée, que la Croix dont l'amour avoit déjà fait de si fortes impressions dans son cœur, environna son corps par une maladie contagieuse, qui la mit à l'extremité. C'estoit une fièvre continuë, la plus ardente et la plus violente du monde, avec une ceinture tout autour du corps, composée d'onze charbons de peste, et la peste mesme, sur mer, dans un Navire où quelque soin que l'on puisse avoir d'un malade, on peut dire que tout quasi luy manque ; mais sa vertu ne luy manqua pas, ny la tres-Sainte Vierge, qu'elle avoit prise pour sa tres-bonne Mere, qui luy apparut, qui la toucha, et la guerit, et qui luy donna sa benediction, avec assurance qu'elle auroit un soin tout particulier d'elle, dont cette Mere de bonté s'est fidelement acquittée iusques au dernier soupir de sa vie. Leur navigation fut de trois mois, et Dieu enfin nous la donna, avec des ioyes de part de d'autre, inconcevables. Nous iugeames, dès la premiere entreveuë, que c'estoit un precieux tresor pour cette maison, son exterior avoit un charme le plus attirant et le plus gagnant du monde ; il n'estoit pas possible de la voir, et de ne la pas aimer. Son naturel estoit des plus accomplis que l'on eust pu souhaiter : prudente, avec simplicité ; clairvoyante, sans curiosité ; douce et débonnaire, sans flatterie ; invincible dans sa patience, infatigable en sa Charité, aimable à tout le monde, sans

attache à qui que ce soit ; humble, sans aucune bassesse de cœur ; courageuse, sans qu'il y eust rien d'altier en elle. Nous scavons qu'elle n'épargnoit aucunes peines, dans les occasions de gagner une ame à Nostre-Seigneur, soit par ses prieres, soit par ses mortifications, iusqu'à s'estre abandonnée à la Divine Iustice, en qualité de victime, qui vraiment ne l'a pas épargnée, et qui luy a fait sentir la pesanteur de son bras, punissant terriblement en elle, les pechez de ceux pour lesquels elle se sacrifioit. Nous scavons bien que ses infirmités corporelles estoient grandes et continuës, et nous voyions qu'elle les supportoit saintement, et toujours d'un visage égal, répandant une ioye pleine de pieté, dans le cœur de ceux qui la voyoient. Mais nous avons esté surprises : depuis sa mort lorsque nous avons appris que depuis seize ans, Dieu avoit éprouvé cette Ame forte, par des ariditez et tentations, des abandons interieurs, et des delaissemens extremes, à tel point que les démons d'enfer revoltoient, ce semble, toutes ses puissances contre Dieu, sans que iamais ils ayent obtenu d'elle la moindre obeissance en quoy que ce soit, son cœur armé de Dieu estant plus fort que tout l'enfer. Aussi avons-nous appris de bonne part, qu'outre les saintes habitudes de toutes les vertus qu'elle avoit acquises dès son enfance, en un eminent degré, le Ciel estoit de la partie avec elle, quantité de saints du Paradis, les Anges, la Sainte Vierge et S. Ioseph, et IESVS-CHRIST mesme, luy estants apparus souvent, pour la fortifier, la conseiller, la proteger, et combattre avec elle, surtout le Pere Iean de Brebeuf heureux Martyr des Iroquois, dans le païs des Hurons, qui luy avoit esté donné du Ciel, comme son Directeur, toutefois avec une entiere subordination à son Directeur ordinaire. Ce Directeur celeste luy apparoissoit tres-souvent, et souvent sans luy apparoir, se rendoit si present à elle, qu'elle le sentoit, et recevoit ses impressions, avec autant d'efficace et de certitude, qu'un homme aveugle qui seroit près du feu, est certain que ce feu l'échauffe, et qu'il n'en

est pas éloigné. Souvent elle a eu l'assurance de son salut, de la part de divers Saints et de la Sainte Vierge, et mesme Iesvs-CHRIST, et diverses fois, pour l'encourager aux souffrances qui luy estoient présentées du Ciel, qui attendoit son consentement, la place qui luy estoit préparée dans le Ciel luy a esté montrée, de plus en plus éclatante en lumiere et en gloire, lors que plus elle approchoit de sa mort, et de la fin de ses combats. Elle a esté une fois transportée en Enfer soit de corps, soit d'esprit, elle ne le pouvoit dire ; là, elle y vit trois abismes si differens pour la cruauté des tourmens et pour la rage des damnez et des Demons contre eux, que le premier abisme ne luy paroissoit quasi rien en comparaison du second, ny celui-cy en comparaison du troisième, les ayant veus l'un après l'autre, quoy qu'à la venë qu'elle avoit eu du premier, elle ne crût pas qu'il y peust avoir des peines plus terribles. Et la place luy fut montrée, qui auroit esté son enfer à toute eternité, si elle n'eust esté fidele à la grace de Dieu. Souvent des Ames de Purgatoire luy ont apparu dans leurs peines, qui luy demandoient son assistance, mesmè quelques-unes de ceux qui estoient morts en France avant que la nouvelle en fust venuë en ce païs, les Navires qui ne viennent de France qu'au Printemps, n'y estans pas encore arrivez. Et souvent elle voyoit ces Ames, qui au sortir du Purgatoire venoient la remercier de sa Charité. Mais ce qui est bien remarquable, c'est que son humilité a esté si adroite à se cacher, mesme à nos yeux, que nous n'avons rien sceu, qu'après sa mort, de tout ce qui estoit de ces graces si extraordinaires de Dieu sur elle ; quoy que ses solides vertus, qui font la veritable Sainteté, nous la fissent connoistre pour une Religieuse accomplie, pleine de Dieu, et qui gaignoit les cœurs à Dieu. Sa fidelité à reprimer tous les mouvemens de la nature, luy avoit acquis un tel empire sur ses sens, que l'on eust dit que la vertu estoit née avec elle. Et bien que l'esprit de Croix et de Penitence l'accom-

pagnast en toutes occasions, ce n'étoit toutefois que pour elle-mesme ; elle n'estoit à charge qu'à son amour propre, avec lequel elle estoit dans un continuel divorce : toutes ses complaisances estoient appliquées pour le prochain, s'aiustant d'une merveilleuse façon aux differentes humeurs de chacun, se faisant tout à tous, afin de gagner tout le monde à son Divin Espoux. Son cœur obligeant la rendoit le refuge de toutes les personnes qui avoient besoin de secours et de consolation ; elle n'en renvoyoit aucune sans une parfaite satisfaction. Sa Charité et sa bonne conduite, ont paru avec edification à tout le monde, dans les offices de Maistresse des Novices, de Depositaire et d'Hospitaliere. C'est en ce dernier, où son cœur trouvoit plus de quoy satisfaire à l'amour du prochain, et à la mort de soy-mesme. Souvent la Providence de Dieu aiant permis qu'on luy envoyât des malades qui n'avoient pas moins de necessité de la santé de l'Ame que de celle du corps, elle les gaignoit si doucement et si efficacement à Dieu, que plusieurs ont avouë luy estre redevables de leur salut. L'edification generale qu'un chacun en a receuë, est un témoignage public, que pas un ne peut dementir. Dans la maison, elle estoit la premiere au travail, et des plus ferventes à se mortifier en tout ce qui regardoit sa personne, choisissant toujours pour soy les choses les plus incommodes, supportant tout des autres, excusant tout, sans iamais s'excuser soy-mesme, mais plustost desirant que ses defauts fussent connus à tout le monde. Bon Dieu, disoit-elle souvent, puisque nous ne sommes que ce que nous sommes devant Dieu, pourquoy cherchons-nous à paroistre autrement aux yeux des hommes ? En un mot, elle a rempli en peu d'années les desseins de la divine providence sur sa chere ame. L'heure estoit venuë qu'il falloit recompenser ses travaux, et couronner sa vertu en terminant sa vie par toutes les marques qui peuvent faire connoistre combien la mort des saints est precieuse devant Dieu. Le 20. d'Avril de

cette presente année 1668. elle fut attaquée d'un crachement de sang qui ne dura que fort peu, et qui nous fit croire que ce ne seroit rien ; neantmoins la fièvre l'ayant prise, avec de grandes douleurs de poitrine, les Medecins iugerent que quelque rameau s'estoit ouvert, qui degorgeoit sur les parties nobles ; on essaya en vain d'y apporter quelques remedes. Le 3. de May, qui estoit le iour de sa naissance, à la mesme heure qu'elle nasquit, ses douleurs redoublerent notablement, non seulement les corporelles, mais nous avons appris qu'en mesme temps les souffrances interieures de l'esprit creurent aussi à proportion, la divine iustice satisfaisant aux desirs de cette innocente victime qui s'offroit continuellement pour les pecheurs et pour les Ames de Purgatoire, pour lesquels elle la faisoit souffrir d'une façon estonnante, inconcevable à ceux qui n'adorent pas avec amour les conduites de Dieu. Dès le premier moment de son mal, elle renouvela son esprit de sacrifice, et par une mort continuelle de ses propres sentimens, elle pria une de celles qui luy rendoient quelques services, de ne la consulter sur ses propres besoins, et surtout de ne luy donner aucun moyen de prendre aucun soulagement par son propre choix. Jamais elle ne refusa rien de ce qu'on luy presenta quelque dégoust qu'elle en peust avoir. Sa soumission, sa douceur et son humilité furent en toutes façons à l'épreuve, tout luy estant agreable, pourveu qu'il ne vinst point d'elle. Nous n'avons pu remarquer la moindre ombre d'impatience pendant toute sa maladie, le peu d'estime qu'elle faisoit d'elle-mesme, l'obligeant de recevoir les petits services que chacune de nos sœurs taschoit de luy rendre avec des sentimens d'une si grande reconnoissance, que l'on eust dit qu'elle s'estimoit indigne que l'on pensast à elle. Son mal prenant de nouveaux accroissemens, on iugea à propos de luy donner les derniers Sacremens, qu'elle receut avec des dispositions toutes saintes. Le Lundy au soir, septième de May, elle fut fort pressée d'une palpitation de cœur qui

n'avoit rien de semblable. On entendoit un cliquetis qui se faisoit au-dessous du cœur, à la façon de deux pierres de fusil, dont on voudroit faire l'essay. Sur la minuit on la leva auprès du feu, où elle eût une grande foiblesse, dont estant revenue, on envoya querir le Pere Chastelain son Confesseur. Après qu'on eût achevé les prieres des agonizans, estant effectivement dans l'agonie, n'ayant plus ny pouls ny mouvement, ses yeux, l'espace d'un bon quart d'heure, regardoient fixement au Ciel, en la maniere d'une personne fort appliquée. Toute nostre Communauté estoit fort attentive à la considerer en cet estat, que nous iugeasmes n'estre pas ordinaire, et nous croyons avec probabilité, qu'elle receut en ce transport de son esprit une parfaite connoissance de sa mort : car revenant tout d'un coup à soy, et ayant un plein usage de senns, elle dit d'une voix libre et intelligible, parlant à Dieu : *J'adore vos divines perfections ; O mon Dieu, j'adore vostre divine iustice, ie m'y abandonne de tout mon cœur.* Puis se tournant vers nostre Communauté, avec un visage fort gay, et un renouvellement de forces, qui nous sembloit fort extraordinaire, elle demanda quelle heure il estoit ; on luy dit qu'il estoit trois heures du matin. Voila qui va bien, nous dit-elle ; entre cinq et six heures, il y aura du changement dans nos affaires. Mais cependant me voicy guerrie, on me vient de dire que tout mes maux sont passez, que tout est fait, qu'il n'y a plus de douleurs pour moy, et ce qui est admirable, c'est qu'elle n'avoit plus effectivement aucune apparence de mal, non pas mesme la moindre alteration de pouls. En se tournant vers moy, elle me dit d'une façon fort riante : Vrayment, notre Mere, il ne faut pas estre ingrate d'un bienfait receu ; ie vous prie de me faire donner nostre robe pour aller devant le saint Sacrement au chœur, afin de remercier Dieu de ses graces. Je luy dis que ce seroit pour un autre fois. Bien donc, ma Mere, repliqua-t-elle, puisque vous ne le trouvez pas bon, ie le veux ainsi ; mais chantons donc, s'il vous plaist, le *Te Deum*, qu'elle entonna

elle-mesme, avec une force extraordinaire. Toute la Communauté poursuivit l'Hymne avec elle iusqu'au verset. *In te Domine speravi non confundar in aeternum*, qu'elle repeta deux fois. La priere finie, elle nous dit que ce n'estoit pas raillerie, et que veritablement elle estoit guerrie et ne sentoit aucune incommodité. Pour vous faire voir que ie dis vray, aiouta-t-elle, donnez moy à manger, car i'ay bon appetit. On luy fait prendre un bouillon, qu'elle prit fort agreablement, en nous disant que ce n'estoit pas assez. Mais puisqu'on ne iuge pas à propos que i'en prenne davantage, ie voudrois bien me coucher, dit-elle. Le vous prie, laissez moy prendre mon repos, car ie suis harassée du travail de la nuit passée. Chacune se retira à la reserve des Infirmieres, qui se mirent auprès du lit de la malade, laquelle reposoit en apparence comme un petit enfant le visage couvert d'un petit vermillon qui faisoit croire qu'elle reprenoit son enbon-point. En l'espace d'une demy heure, qu'on la regardoit fort fixement, on n'apperceut iamais qu'elle fist le moindre soupir: comme on craignoit de l'éveiller, on ne luy parloit pas; mais l'Infirmiere, ayant mis la main sur la bouche de la malade, trouva qu'elle ne respiroit plus. Voila comme cette belle Ame prit son vol vers le Ciel. Son visage resta comme d'une personne qui seroit en contemplation. Quoy que pendant sa vie elle fust fort agreable à son abord, elle avoit quelque chose incomparablement plus attrayant estant morte. L'odeur de sa vertu s'est répandue par tout ce nouveau monde. Nous sommes fort importunées de plusieurs personnes qui demandent quelque chose qui luy ait servi. Bien que nous ayons toute sorte de suiet de nous assurer de son bonheur, ie ne laisse pas de vous demander pour elle les suffrages de nostre saint institut. Et ie vous prie de ne me point dénier vos saintes prieres, en qualité de, Ma Rde Mere,

Vostre tres-humble et obeissante servante

MARIE DE S. BONAVENTURE

DE IESVS, Superieure indigne.

A Quebec. ce 4. Octobre 1668.

Cette Lettre Circulaire a esté envoyée pour les Couvents qui sont en France de l'Institut des Religieuses Hospitalieres de Dieppe. Celuy qui a eu soin de la faire imprimer, ayant receu quantité de Memoires tres-authentiques, sur la vie et la mort de cette heureuse defunte, a iugé à propos d'ajouter icy les choses qui suivent.

1. Que deux personnes de pieté ont eu depuis sa mort assurance de son bonheur eternal, dont l'une s'adressant à elle pour obtenir de Dieu quelque grace dont elle avoit besoin, la defunte luy répondit: Je le feray; mais ce sera à condition que vous remercierez sa divine bonté des graces qu'elle ma faites à l'heure de ma mort.

2. Elle a eu tres-souvent connoissance de l'interieur de diverses personnes, et presentes, et absentes, et de l'estat malheureux de plusieurs qui estoient en peché mortel, et des pechez en particulier tres-cachez, mesme par des Confessions sacrileges, dont ayant donné avis à ceux à qui la charité l'obligeoit de le declarer, constamment on n'a iamais veu qu'elle s'y soit trompée.

3. Souvent Dieu luy a fait connoistre des choses futures et esloignées qui sont arrivées comme elle les avoit preveuës.

4. Souvent des Saints du Paradis qui luy apparoissoient, l'ont voulu engager à donner son consentement à de nouvelles souffrances, soit pour de certains pecheurs endurcis, pour lesquels elle avoit grand zele, soit pour des âmes du Purgatoire, soit pour obtenir de Dieu des faveurs qu'elle demandoit. Iamais elle ne s'y est abandonnée que par l'ordre et par la permission de ceux qui conduisoient son ame; mais l'ayant fait, ces croix nouvelles fondoient incontinent sur elles si terriblement, qu'elle s'en plaignoit souvent à Dieu, avec soumission toutefois et amour, et luy ayant dit quelquefois *terribiliter me crucias*, ce qui mesme luy arriva la veille de sa mort.

5. Souvent quoy qu'il ne tinst qu'à elle de se voir delivrée de ces estats

crucifiens, par où la providence de Dieu la conduisoit, i jamais elle n'a voulu y consentir que ceux qui la conduisoient ne luy ordonnassent, et lors que par leur ordre, elle a demandé quelquefois d'en estre delivrée, Dieu a bien voulu obeir aux volontez de sa servante.

6. Ceux qui ont eu soin de la conduite interieure de cette fille vraiment genereuse, ont remarqué constamment en elle un si bas sentiment de soy-mesme, et un tel éloignement de toute élévation, que non seulement elle s'accusoit de ses fautes avec une humilité admirable, penetrant iusqu'aux derniers replis de son cœur, et ne s'épargnant pas, mais elle estoit bien aise que l'on la iugeast criminelle, et que l'on crût d'elle ce qu'elle en croyoit elle-mesme, qu'elle estoit toute abîmée dans le peché, et la plus grande pecheresse du monde.

7. Elle estoit tres-prudente et d'excellent conseil, tres-clairvoyante, et qui touchoit incontinent le fond des affaires les plus importantes ; toutefois elle ne s'appuyoit i jamais sur soy-mesme en sa propre conduite, et en toutes choses elle avoit un iugement aussi soumis, que si elle eust esté la moins éclairée de la terre.

8. Quoy qu'elle eust de grandes connoissances et de grandes lumieres, par des voyes extraordinaires de Revelations et apparitions frequentes des Saints du Paradis et de IESVS-CHRIST mesme, toutefois i jamais elle ne s'est conduite par ces voyes-là. Les maximes de l'Evangile, la raison et le mouvement de l'obeissance, ont esté tout son appuy, et l'unique voye qu'elle a toujours suivie, et sur laquelle se sont appuyez ceux qui ont eu le soin de sa conduite.

9. La Superieure des Religieuses Hospitalieres de Bayeux, pour qui elle avoit tous les amours et les respects possibles, ayant sceu ses infirmités continuelles de maladie en Canada, et diverses choses qui pouvoient luy donner de la peine, luy fit non seulement des offres pour son retour en France, luy en donnant des moyens tres-faciles et tres-honorables ; mais aussi luy en

fit de tres-instantes prieres, dans la veüe qu'elle pourroit beaucoup servir à nostre Communauté de Bayeux. Mais cette fille genereuse le refusa absolument, mandant à cette chere amie de son cœur, qu'elle estoit attachée à la Croix du Canada par 3. cloux, dont elle ne se detacheroit i jamais. Le premier, la volonté de Dieu, le second, le salut des ames, et le troisieme, sa vocation en Canada, et son vœu d'y mourir ; aioutant que quand bien mesme toutes les Religieuses voudroient revenir en France, pourveu qu'il luy fust permis, elle demeureroit seule en Canada, pour y consommer sa vie au service des pauvres Sauvages et des malades du pais.

10. Luy ayant esté commandé de mettre par écrit ce qui s'estoit passé en elle dès sa tendre ieunesse. Dès l'âge de trois ans et demy, dit-elle, j'avois un desir tres-grand de faire la volonté de Dieu, et qu'il la fist en moy absolument. Il me souvient que le motif qui avoit plus de force sur moy pour me faire éviter le peché, estoit que Dieu ne le vouloit pas, et cela m'estoit assez pour me retenir. En effet quand on vouloit obtenir quelque chose de moy, ou m'empescher de faire quelque chose, Dieu veut cela, il le faut faire ; ou bien, Dieu ne veut pas cela, ie me portois et deportois facilement de quoy que ce fust, quand on m'obiecetoit la volonté de Dieu. Et quelque temps après m'ayant esté dit par un Pere Jesuite, le Pere Malherbe, que l'on estoit plus assuré dans les souffrances, que l'on faisoit la volonté de Dieu, et principalement lorsque l'on souffroit pour les autres, ie ressentis un desir si vehement de souffrir pour mieux faire la volonté de Dieu, que ie ne pensois plus qu'à demander bien du mal. Afin de mieux y reüssir, ie priois la Sainte Vierge avec des instances qui ne sont pas croyables, qu'elle m'envoyast des maladies, et cela tous les iours plusieurs fois, et ordinairement mon petit cœur en estoit si attendry, que mes yeux parloient plus que ma bouche.

11. Les sentimens d'amour qu'elle eut dès ce bas âge pour la tres-Sainte

Vierge, et les douceurs qu'elle en recevoit, et du petit Iesvs, ne sont pas concevables.

12. A l'âge de huit ans, elle fit sa premiere Communion avec une devotion admirable.

13. A l'âge de neuf à dix ans elle eut en songe une vision qui merite d'estre remarquée Elle vit en dormant un grand homme horrible, avec un cou-telas en main, qui s'approchoit vers elle pour la maltraiter. Il luy sembla pour lors qu'elle s'enfuit vers une tour. Ce malheureux la poursuivant, la frappa, mais non pas dangereusement, et comme elle invoquoit la Sainte Vierge à son secours, une Religieuse avec un surplis se presenta à elle en cette tour; à sa veüe elle reclama son aide, et s'en vit protégée, et incontinent elle se reveilla. Ce qui est plus remarquable en cecy, c'est que sans iamais avoir veu de Religieuses Hospitalieres, elle reconnut cette Religieuse au visage, lorsqu'elle y entra dans leur Couvent de Bayeux, et fut sa premiere Superieure.

14. A l'âge de dix à douze ans, elle signa de son sang une donation admirable qu'elle fit de soy-mesme à la tres-Sainte Vierge.

15. Le Saint Esprit, la voulant disposer à estre Religieuse, luy fit faire les trois vœux suivans : le premier de prendre la Sainte Vierge pour sa Mere, luy rendant les respects, les obeïssances, l'amour que doit une bonne fille à une meilleure Mere; le second, de ne iamais commettre aucun peché mortel; le troisième, de vivre en perpetuelle continence.

16. A l'âge de douze ans et demy, i'entray, dit-elle, au Monastere des Religieuses de Bayeux; mais comme i'avois dit aux Religieuses mesmes que ie ne venois pas pour demeurer, cela me valut de bonnes mortifications, car on m'éprouva au double, crainte que ma vocation ne fust fondée sur des respects humains. Quelque chose que l'on me dist et qu'on me fist, ie demeuray ferme dans la pensée, qu'asseurement ie serois Religieuse, et ie disois à la Mere des Novices : Faites moy tout ce

que vous voudrez, vous ne m'osterez point l'habit; ie seray Religieuse, et ie ne sortiray point d'icy, sinon pour aller en Canada. La Sainte Vierge, ajoute-elle, m'avoit donné cette esperance si ferme, que rien n'estoit capable de me la faire perdre, ou d'avoir la moindre defiance.

17. A l'âge de quatorze ans et demy, elle prit l'habit de Religion. A seize ans elle fit sa profession et passa la mer pour le Canada, auquel temps Dieu changea de conduite sur elle, la faisant entrer dans des voyes de souffrances interieures qui ont toujours esté croissant iusqu'à la mort.

18. Plus ces épreuves des croix et des souffrances interieures ont redoublé en elle, plus aussi les graces du Ciel ont esté abondantes sur elle, Nostre Seigneur luy apparoissant tres-souvent, et plus souvent la Sainte Vierge, et quantité de Saints qui l'encourageoient aux souffrances.

19. S. Michel luy avoit promis son secours et son assistance speciale, pendant le reste de ses iours, mais surtout à l'heure de la mort. C'est le iour de sa Feste 8. May qu'elle mourut, ayant fait vœu depuis plusieurs années de faire tout ce qu'elle connoistroit estre à la plus grande gloire de Dieu, ou selon qu'il luy seroit dit par ceux qui la conduisoient.

20. De toutes les apparitions qui luy sont arrivées et qu'elle avoit eu commandement de coucher par écrit, ie n'en rapporteray icy qu'une seule, mot à mot, comme elle l'a écrit. Pour l'intelligence de laquelle on sçaura que Monsieur de Bernay, dont il est fait mention, estoit un tres-vertueux Ecclesiastique, qui estoit Superieur des Religieuses Hospitalieres de Bayeux, où il a vescu, et est mort en odeur de sainteté, duquel elle avoit esté déia visitée après sa mort, avant que la nouvelle en fust arrivée en Canada. Voici donc comme elle parle d'une seconde visite. Le 28. Janvier 1662. comme ie recitois Matines avec la Communauté, ie sentis Monsieur de Bernay, present proche de moy, et quoy que ie ne visse rien, ie ne pouvois

neantmoins douter de la presence de ce bon serviteur de Dieu. Il me fit souvenir de l'entretien que j'avois eu avec luy, trois iours avant mon depart de Bayeux, et ce souvenir m'a servi depuis. Il m'exhorta d'avoir une grande confiance en Dieu, et esperer qu'il me soutiendrait dans les besoins où j'estois ; que j'eusse à dire ou à faire dire à Monseigneur nostre Evesque, qu'il ne devoit pas estre en peine pour moy, et que le suiet de l'estat present n'estoit pas causé parce qu'il pensoit ; qu'on avoit suiet d'esperer que Dieu ne me manqueroit pas dans les besoins que j'avois, et qu'il ne falloit pas craindre, mais attendre que sa protection continueroit sur moy ; que j'eusse une grande confiance en sa bonté, et une entiere soumission à ses saintes volonte ; qu'il ne falloit pas s'ennuyer, mais avec courage s'offrir à tout ce que la providence ordonneroit. Que la Sainte Vierge seroit toujours ma bonne Mere, que ie m'abandonnasse à ses soins, et que ie ne perdisse jamais le souvenir de ce qu'elle m'avoit esté, non plus que la confiance que de tout temps j'avois en elle ; qu'il me falloit bien garder de la perdre, ou de l'alaiser amortir, que c'étoit maintenant le temps d'un plus grand besoin, et ainsi que ie m'asseurasse qu'elle m'aideroit : Car tout de mesme, me dit-il, qu'une bonne Mere ne pourroit pas abandonner son enfant, qu'elle verroit sur le bord d'un precipice, mais le tiendrait de peur qu'il ne se precipitast, et ne le laisseroit pas un moment sans estre à ses costez ; ainsi la Sainte Vierge, qui vous aime mille fois plus que vostre mere, ne vous laissera pas, pourveu que vous ayez une entiere confiance en elle. Vous a-t-elle jamais manqué au besoin ? Il me remit en memoire, (disant cela,) plusieurs rencontres assez perilleux où j'avois tout a fait esprouvé sa protection. Il m'ordonna aussi que j'eusse à lire le 6. Chapitre de la 2. Epistre aux Corinthiens, et que ie n'oublie pas la resolution que j'avois eue de m'abandonner à tout ce que Dieu voudroit de moy, lorsque j'estois venu en Canada.

Et de fait, étant sur le point de mon depart, ce saint homme qui estoit le Supérieur de nostre Monastere de Bayeux, me fit diverses interrogations, lesquelles se sont trouvées toutes avoir eu leur effet : car il me dit que peut estre ie n'aurois pas mis le pied hors la maison où j'estois, que ie changerois de disposition ; que cette paix et cette douceur se changeroit en amertume ; que non seulement sur les chemins, mais mesme lorsque ie serois arrivée dans le pais, i'y trouverois bien du changement : Mais, disoit-il, ma fille, si non seulement les creatures vous font souffrir, mais si ce Dieu de bonté pour vous se met de la partie, ce sera bien le plus rude ; et si non content de cela, il permet aux Demons de vous tourmenter, que diriez-vous ? car voila bien ce qui vous pourra arriver : voyez si vous voulez bien vous exposer à tout cela, ie vous en avertis, pensez y, il n'y a rien qui vous oblige absolument. Il me semble que ie conceus assez ce qu'il me disoit ; mais Dieu m'attiroit si fortement, que ie ne pouvois resister à son appel, sans grande infidelité. Ce fut ce qui m'obligea de de luy faire cette réponse. Mon Pere, vous sçavez quelle est la peine de mon cœur, quand ie pense à faire ce voyage. Cependant ie sens que Dieu veut cela de moy, et ainsi quand tout ce que vous me dites m'arrivera, si Dieu le permet, j'espere que sa bonté me soutiendra, et dès à present ie m'y soumets. Il m'assura depuis, qu'il avoit toujours eu la pensée que ie devois estre preferée à mon aînée, pour le Canada, et que Dieu asseurement m'y vouloit.

Ce sont les propres termes de cette genereuse fille, dont la vie meriteroit sans doute d'estre imprimée, y ayant beaucoup à apprendre pour tout le monde, mais principalement pour les personnes qui conduisent les ames, et pour celles que Dieu conduit par des voyes extraordinaires, dont toute sa vie n'a esté qu'une suite ; quoy que chose du monde n'en parût à qui que ce soit, sinon à ceux qui conduisoient son Ame, et à Monseigneur l'Evesque de Quebec, qui aimoit et qui honoroit

sa vertu, qui la rendoit aimable à tous ceux qui la connoissoient, et qui répandoit partout une odeur de sa véritable sainteté, qui ne consiste que dans la pratique des solides vertus, que cette fidele amante de IESVS-CHRIST crucifié estimoit uniquement, ayant refuy de tout son pouvoir toutes les voyes extraordinaires, où elle craignoit toujours d'estre trompée, et que ceux qui la conduisoient n'y fussent eux-mêmes trompez. Elle ne desiroit en cette vie que les croix et souffrances, priant Dieu qu'il luy reservast pour le Paradis ses faveurs gratuites, qui ne sont pas la sainteté. Mais Dieu qui est le Maistre en a voulu user autrement ; qu'il en soit beny à iamais.

Des Vrsulines et Hospitalieres

On ne peut assez estimer le bonheur du Canada, d'y avoir depuis près de trente ans, les deux Maisons Religieuses d'Vrsulines et d'Hospitalieres, qui y estoient necessaires, et qui s'acquittent dignement et saintement de ce que Dieu et les hommes ont pu attendre d'elles, chacune dans ses emplois où la divine providence les avoit destinées.

Les Meres Vrsulines ont eu tant de bonheur dans l'instruction des filles qu'on leur a confiées, soit Pensionnaires, soit externes qui frequentent leurs Classes, qu'en voyant les ménages de Canada, et chaque maison en particulier, tres-aisément on distingue, par l'éducation Chrestienne des enfans, les meres de familles qui sont sorties de leurs maisons, d'avec celles qui n'ont pas eu cet avantage.

Les Meres Hospitalieres ont un soin si charitable des malades, qui y sont toujours en grand nombre, que tous ceux qui y meurent y sont saintement disposez pour le Ciel, et la plupart de ceux qui y recouvrent la santé, n'en sortent qu'avec beaucoup d'édification.

La Regularité est aussi exacte dans ces deux Maisons Religieuses, qu'elle soit en aucun des Monasteres les plus reglez de France. Les filles nées sur le pais y prennent si heureusement les impressions de pieté, et de la vie vraiment Religieuse, que c'est une consolation au milieu de la Barbarie, d'y voir des exemples de sainteté qui ne cedent en rien à ce que l'Europe a pu voir de plus admirable en ce genre. La Lettre Circulaire, qui est cy-devant, en est une illustre preuve.



RELATION

DE CE QVI S'EST PASSÉ DE PLUS REMARQVABLE

AVX MISSIONS DES PERES DE LA COMPAGNIE DE IESVS EN LA NOUVELLE FRANCE,

ÈS ANNÉES 1668. ET 1669.

Enuoyée au R. P. ESTIENNE DECHAMPS Prouincial

de la Prouince de France (*).

CHAPITRE PREMIER.

*De la Mission des Martyrs dans le pays
des Agniesz, ou Iroquois Inferieurs.*



LE Peuple d'Agniez a esté autrefois une des plus florissantes Nations Iroquoises, et a toujours passé iusques à cette heure pour une des plus vaillantes et des plus fieres. Cet esprit guerrier qui l'occupoit aux armes, l'éloignoit si fort de la Foy, que l'on croyoit que les Agniesz seroient les derniers à se soumettre à l'Evangile. Mais Dieu s'est servi des armes de la France pour donner commencement à leur conversion ; leur

courage s'est ramoli après leur defaite, et c'est maintenant de tous les peuples Iroquois, celui qui donne de plus grandes esperances de sa conversion à la Foy Chrestienne.

Le Pere Iean Pierron, après avoir fait un voyage à Quebec, arriva heureusement à Tinniontogue, qui est le principal Bourg de cette nation, le 7. iour d'Octobre de l'année 1668. et prit entierement le soin de cette nouvelle Eglise, que le Pere Fremin luy laissa, après l'avoir cultivée avec des fatigues incroyables : le vivre y est si pauvre qu'on n'y mange presque point de chair ny de poisson ; mais Dieu fait par sa grace que les Missionnaires vivent tres-contens dans ce depouillement de toutes choses. Il n'y a rien de plus pauvre que nos Agniesz, dit le Pere dans une de ses Lettres ; mais avec cela ie les ayme plus que moy mesme, voyant les dispositions qu'ils ont au Christianisme.

Ie sçais, continuë ce Pere, assez la

(*) D'après l'édition de Sébastien Mabre-Cramoisy, publiée à Paris en 1670.

langue Iroquoise pour expliquer tout ce que ie veux dans les matieres de la religion, et pour entendre les Confessions des nouveaux Chrestiens, et sans l'occupation que me donnent les Tableaux que ie peins moy mesme, ie serois plus versé dans la langue que ie ne suis ; mais ie trouve le fruit de ces peintures si grand que ie iuge qu'une partie de mon temps est bien employée à cet exercice ; car ie fais par ces Tableaux, premierement que nos Sauvages y voyent sensiblement ce que ie leur enseigne, ce qui les touche plus fortement.

De plus i'ay cet avantage, qu'ils se servent de Predicateurs à eux mesmes, et que ceux qui ne viendroient pas prier par devotion, y viennent du moins par curiosité, et se laissent ainsi insensiblement prendre par cet attrait. Enfin i'ay trouvé moy mesme le secret de m'instruire, car en les entendant raconter nos Mysteres, j'apprens beaucoup de la langue, par le moyen de ces Images.

Entre les portraits que j'ay faits, il y en a un de la bonne et de la mauvaise mort. C'est qui m'a obligé à le faire, a esté que je voyois que les vieillards et les femmes âgées se fermoient avec les doigts les oreilles, du moment que je leur voulois parler de Dieu, et me disoient : Je n'entens pas. L'ay donc mis dans un costé de mon Tableau un Chretien qui meurt saintement, ayant les mains jointes, en sorte qu'il tient la Croix et son Chapelet, puis son ame est élevée dans le Ciel, par un Ange, et les Esprits Bienheureux paroissent qui l'attendent. De l'autre costé j'ay mis dans un lieu plus bas une femme cassée de vieillesse qui y meurt, et qui ne voulant pas écouter un Pere Missionnaire, qui luy montre le Paradis, tient avec les doigts ses deux oreilles fermées ; mais un Demon sort de l'Enfer qui luy prend les bras et les mains, et met luy mesme ses doigts dans les oreilles de cette femme mourante. L'ame de cette femme est enlevée par trois Demons, et un Ange qui sort d'une nuée, l'espée à la main les precipite dans les abymes.

Cette figure m'a donné une belle ma-

tiere de parler de l'immortalité de nos ames, et des biens et des maux de l'autre vie, et l'on n'a pas plus tost conceu l'explication de mon Tableau, qu'il ne s'est plus trouvé personne qui ayt osé dire : Je n'entens pas ; que si cette Image a eu cet effet, j'espere que celle de l'Enfer que ie travaille, en aura encore un plus grand à l'avenir.

L'invention de ces Tableaux n'est pas tout à fait nouvelle, elle avoit deia esté mise saintement en usage par un celebre Missionnaire de nostre France, et il n'est personne qui aye leu la vie de Monsieur le Noblez, qui n'avoué que c'a esté un des plus beaux secrets dont il se soit servi pour instruire les peuples sur nos saints Mysteres.

Le Pere Pierron a peu imiter ce grand homme, et introduire dans le fond de nos forests une pratique qui a esté de si grand usage parmy une nation déjà civilisée. L'on a sceu que cette sainte methode avoit esté infiniment utile ; mais elle serviroit de bien peu, si ce Pere ne joignoit à ces saintes industries les grands travaux qu'il luy faut necessairement souffrir, pour faire continuellement chaque semaine la visite de sept grands Bourgs, dans l'espace de sept lieues et demy de longueur, afin d'empescher qu'aucun enfant ny aucun adulte malade ne meure sans recevoir le Baptisme. Et si quelquefois quelqu'un échappe à sa diligence, c'est la plus sensible affliction qu'il souffre, et ce qui luy fait demander qu'on luy envoie incessamment du secours. On luy a accordé ce qu'il desiroit ; le Pere Boniface a esté choisi aussitost après son arrivée de France à Quebec, pour aller cette année seconder son zele.

L'on ne scauroit dire si la guerre que les Iroquois ont avec les neuf nations des Loups repandues depuis Manhate, jusques aux environs de Quebec, est plus avantageuse à la foy Chrestienne, que la paix. La guerre les humilie par la perte de leurs gens, mais aussi les empeschant de s'arrester dans un lieu, elle met des obstacles à la conversion des guerriers qui se separent en plusieurs bandes pour aller en party contre

l'ennemy. Les Agniez et les Loups se font la guerre jusques auprès de la nouvelle Orange et s'estans pris se brûlent et se mangent les uns les autres. Mais les Loups ont cet avantage, qu'estans grand nombre d'hommes et gens errants, ils ne peuvent estre facilement destruits par les Iroquois, et les Iroquois le peuvent estre plus facilement par les Loups.

On ne laisse pas toujours de gagner quelques ames à IESVS-CHRIST dans ce tumulte des armes. Deux vieillards ne sembloient attendre pour mourir, que le Baptesme qu'ils receurent avec toute la consolation possible ; mais un troisième, qui se voyoit mourir avec une parfaite presence d'esprit, afin de justifier son endurcissement, prenoit pour pretexte qu'il oublioit toutes les instructions que le Pere luy faisoit, du moment qu'il estoit hors de sa Cabanne ; enfin estant pressé de se convertir, il dit qu'il avoit trop commis de crimes pendant sa vie, pour se convertir à l'heure de la mort. En effet, comme la Providence Divine ne permet jamais qu'un homme pour Sauvage qu'il soit, meure sans le Baptesme, s'il a tasché de tout son possible de garder la loy naturelle, aussi Dieu permet-il souvent par une juste punition, que ceux qui ont mal vescu soient privez du Baptesme.

Vn autre Vieillard âgé de plus de cent ans, homme d'excellent jugement, et qui avoit esté la premiere teste du pays, a esté aussi baptisé, s'estant disposé à cette grace par sa constance à venir prier Dieu en presenee de tout le monde, malgré les railleries continuelles de quelques-uns de sa nation encore infidelles.

Vne des choses qui empesche le plus la conversion de ces barbares, est ce qu'on appelle parmy eux la jonglerie ou l'art de guerir les malades par des superstitions criminelles ; neantmoins le Pere par son adresse a rendu cet art si ridicule, que personue n'ose souffler aucun malade en sa presence, les Jongleurs feignans qu'ils ont déjà fait leur operation, quand il entre dans la Cabane. Ce qui luy donne du credit pour cela, est qu'il procure aux malades

beaucoup mieux que ces pretendus Medecins, la santé du corps avec celle de l'ame.

Vn autre soin des Missionnaires regarde les Captifs à qui l'on apprend à mourir en veritables Chrestiens, au milieu des flammes, après leur avoir donné le Baptesme, et quelquefois il est arrivé que les Iroquois ont eux-mesmes servi d'interpretes pour leur apprendre nos mysteres. On peut faire voir par plusieurs exemples que Dieu opere dans l'ame de ces infidelles, en les frappant de sa crainte. En voicy un assez remarquable. Vn Capitaine de guerre de la nation des Agniez, devant partir le lendemain pour aller contre les Loups leurs ennemis, alla demander au Pere dans la Chapelle que les Sauvages ont eux-mesmes dressée, ce qu'il feroit, et ce qu'il diroit pour aller au Ciel, s'il arrivoit qu'il fust pris en guerre et qu'il deust estre brûlé ; cette demande toucha le cœur du Pere, et l'obligea de luy enseigner la maniere de faire un acte de contrition, lequel ce Sauvage repassa durant une heure dans son esprit pour le bien apprendre, et puis le luy repeta souvent, qui est une marque que ces Barbares commencent à apprehender une autre vie, et l'on doit raisonnablement croire que cette crainte qui est le commencement de la veritable sagesse, leur sera salutaire.

Comme la crainte de la mort se fait sentir à ceux qui ne sont pas encore baptisez, le mespris de la vie est admirable en ceux qui ont receu le Baptesme. Ceux qui croient en Dieu, dit une femme Iroquoise, qui avoit couché deux nuits toute seule à la campagne en danger d'estre enlevée par quelqu'un de la nation des Loups, ne doivent point craindre la mort, puisqu'elle leur sert de passage pour aller au Ciel.

Quoy qu'il y en ait parmy les Agniez qui n'ont pas la Foy ; neanmoins plusieurs d'entre eux ont une veritable soif et une veritable faim de la Iustice, et il se trouve que Dieu fait apprendre à quelques-uns d'eux leurs prieres d'une façon qui semble tenir du miracle. Il y a des

femmes Sauvages si ferventes dans la priere, qu'elles y passent les nuits toutes entieres et si devotes envers la sainte Vierge, qu'elles disent chaque iour plusieurs fois leur Chapelet.

La premiere chose qu'elles font, lors qu'elles vont travailler dans leurs champs, est d'inviter celles qui sont de leur compagnie, d'offrir à la Mere de Dieu la mesme priere, à laquelle elles joignent toutes ensemble quantité d'Oraisons jaculatoires qu'elles adressent à Dieu. N'est-ce pas là montrer qu'on est capable du Christianisme ?

La vraye pieté commence à se former de telle maniere dans les esprits des Agniez, que le Pere qui en a la conduite, écrit qu'il a célébré la derniere Feste de Pasques avec beaucoup de solemnité. Qu'il a donné à ses nouveaux Chrestiens la sainte Communion. Que la ceremonie du Vendredy Saint s'y est faite comme en France, et que tous y ont adoré nostre Seigneur en Croix.

Le Catechisme se fait deux fois le iour ; une fois pour les hommes, et l'autre pour les femmes. Et la ferveur y est si grande, que les personnes mariées n'ont point de honte de s'y faire interroger publiquement. Il s'est trouvé une femme assez capable pour apprendre la forme du Baptisme, et tout ce qui est necessaire pour l'administration de ce premier Sacrement de l'Eglise, qui est la porte de tous les autres, quoy qu'on ne luy en aye pas encore permis l'usage et l'exercice.

Cette femme devoit estre enveloppée dans un massacre que firent les Loups de plusieurs Agniez, presque à cent pas de la palissade d'un de leurs Bourgs, où les ennemis s'estoient mis en embuscade ; mais il arriva que cette femme devant aller avec les autres travailler à son champ, elle les envoya devant elle, avec assurance deles suivre incontinent après ; là dessus elle s'endort tout à coup et au mesme moment l'on entend le cry des personnes que l'on massacroit. Ah ! dit cette bonne Chrestienne, je reconnois bien que Dieu

vouloit me conserver, et je ne cesse point de le remercier de cette grace.

Voicy une chose qui n'est pas moins remarquable. L'une de ces femmes blessées par les Loups, leurs ennemys, raconte qu'elle fut attaquée par l'un d'eux, qui luy donna trois coups de hache sur la teste, pendant qu'elle se devoit courageusement contre luy ; mais qu'un autre coup qui luy fut donné à costé de l'œil droit, laietta par terre et l'épuisa de sang et de forces. Alors, ainsi qu'elle l'a rapporté au Pere, elle fit cette priere. Iesvs, vous estes le maistre de ma vie, ayez pitié de moy : car si je meurs en l'estat où je suis, sans estre baptisée, je seray eternellement bruslée dans des feux qui ne s'esteignent iamais. A peine auoit-elle acheué ces paroles, qu'elle sentit une force qui se coula par tout son corps. Elle se releua sur le champ ; et comme elle alloit se saisir de la hache de son ennemi qui la pouvoit aisement tuer, il prit à l'heure mesme la fuite. Cela obligea cette femme à demander le Baptisme, et à dire, ie veux croire et honorer le reste de mes iours, IESVS mon liberateur.

Certes voila de tres-beaux commentaires, et bien qu'en la nouvelle Eglise des Agniez, il n'y ayt pas grand nombre d'adultes, parce qu'on ne les baptise qu'avec beaucoup de precaution, elle ne laisse pas d'avoir des ames heroïques parmi des femmes Catechumenes, qui font beaucoup d'impression sur l'esprit de leurs marys, et qui remportent tous les jours d'illustres victoires contre ceux qui les veulent engager dans le crime. Comme l'on pressoit une de ces nouvelles Chrestiennes de quitter la priere jusques à la menacer, elle fut assez genereuse pour respondre en cette occasion à son mary : le suis maistresse de moy même, je fais ce qu'il me plaist, et toy fais ce que tu voudras. D'autres se moquent des injures, et disent hautement : N'importe, qu'on nous tuë, car cette vie est peu de chose, et nous esperons que Dieu nous fera misericorde.

La constance de quelques nouveaux

Chrestiens n'est pas moins à estimer dans un de leurs Bourgs, nommé Gandaouaguén, sous la conduite d'un fervent Catechiste, et bien que la raillerie soit infiniment sensible à ces peuples, ils ne laissent pas de la supporter genereusement pour l'amour de JESVS-CHRIST. Nous baissons la teste à ces injures, disent-ils au Pere, et quand nous sommes assemblez, nous prions Dieu qu'il ouvre les yeux à ces moqueurs pour voir ce que nous voyons. En un mot l'experience fait voir tous les jours plus que jamais, que les Sauvages sont capables de tout, aussi bien que les François, dans les choses qui regardent la pieté et le service de Dieu. Ils savent tout ce qui est de plus difficile dans le Mystere de la sainte Trinité, ils distinguent les deux natures en JESVS-CHRIST, ils connoissent ce que l'Eglise enseigne de l'immortalité de nos ames, du jugement, du peché mortel, du peché veniel et du peché originel, et comme on s'applique particulierement à leur enseigner les prieres ordinaires et les Commandements de Dieu et de l'Eglise, qu'ils chantent tous les Dimanches en vers Iroquois, c'est aussi ce qu'ils n'ignorent pas non plus que le reste, dont la connoissance est absolument necessaire, lorsque on les reçoit au Baptême.

Il n'est pas jusques aux petits enfans qui ne paroissent capables des plus belles impressions de la foy. Vn exemple entre les autres le va faire voir. Vne femme Iroquoise avoit eu un soin particulier de l'instruction de l'un de ses enfans, âgé d'environ trois ans ; comme elle tomba malade, il luy demanda au plus fort de son mal, ce qu'elle avoit à se plaindre de la sorte. Je suis malade, mon fils, luy répond sa mere. Alors ce petit enfant, s'adressant à nostre Seigneur, luy dit : Seigneur qui êtes le maître de nos vies, ayez pitié de ma mere, et luy rendez la santé. Cet enfant est le mesme à qui on a donné une image où sont representez nos mysteres, il les sçait parfaitement, et monstre l'esprit qu'il a capable de tout. L'Ambassade des principaux guerriers d'Agné qui sont ve-

nus le printemps vers Mr. de Courcelle nostre Gouverneur, pour luy demander avec des presents quelques-uns de nos Peres, afin d'assister celui qui a soin de leur Eglise, est une marque qu'ayans de l'inclination pour la Foy, on a sujet de concevoir de grandes esperances de leur conversion. De plus la paix qu'ils sont d'eux-mesmes venus les premiers affermir par de nouveaux presents, contribuera beaucoup à l'avancement de la Religion, dans la juste crainte que leur donnent les armes du Roy, sous la conduite de Monsieur de Courcelle, dont ils redoutent le courage, et qui, à mesme temps qu'il agit avec eux de la maniere la plus propre à les tenir dans le devoir, leur inspire par ses paroles le respect qu'ils doivent à la Foy Chrestienne et aux Predicateurs de l'Evangile.

Ces Barbares ont maintenant une si haute idée de la valeur des François, qu'ils pensent qu'il n'y a que la protection du Roy qui les puisse deffendre de leurs ennemis, c'est pourquoy ils sont venus demander du secours à Monsieur nostre Gouverneur contre la nation des Loups, comme pour la defense d'un pays qui est déjà au Roy par la force des armes, et qu'ils ne tiennent que parce que il luy plaist de le laisser. C'est ainsi que les Ambassadeurs d'Agné se sont expliquez dans leur harangue.

Toutes ces choses, jointes au courage qui est naturel à la nation des Agniez, confirment plus que jamais qu'on y peut faire une florissante Eglise. Les vic-toires de la pudeur y sont fort illustres ; j'ay admiré la vertu d'une jeune femme nouvellement convertie et sollicitée au mal, avec assurance que le Pere Missionnaire ne le sçauoit pas. Elle répondit : S'il ne le sçait pas, Dieu le sçaura à qui rien n'est caché, et qui seul est à craindre plus que tous les hommes du monde. Cette response arresta l'insolence de celui qui la sollicitoit au mal. C'est la mesme qui a depuis imité saint Thomas prenant comme luy un tison ardent à la main pour defendre sa pudeur. C'est se tromper, que de croire que les Sauvages soient incapables de

la force Chrestienne. Comme l'on exhortoit un vieillard Chrestien, âgé de quatre-vingt dix ans, à souffrir en ce monde, dans la veuë qu'on ne souffre plus en Paradis, il répliqua : Je n'ay pas besoin que l'on m'encourage, le Paradis avec ses biens m'encourage assez. Cet homme, qui avoit gouverné tout le pays, fut baptisé le jour de la Feste de tous les Saints, dont il porte le nom. Les Agniez ont d'eux-mesmes pris garde qu'une seule chose estoit capable de détruire ces beaux commencements de la pieté Chrestienne, et qu'il y avoit chez eux un Demon estranger plus à craindre que ceux qu'ils adoroient dans leurs songes. Ce Demon est la boisson enivrante, qui leur venoit de la nouvelle Orange. Ils ont cherché dans un Conseil public les moyens d'arrester ces desordres qui ruinoient entierement la Foy, et les corps de leur jeunesse, et ayant appris du Pere Pierron, que le moyen le plus efficace estoit de presenter eux mesmes une requeste pour cela au Gouverneur general de Manhate, les plus considerables d'entre eux ont esté luy en presenter une qu'on leur avoit dressée. Voicy la response que fit le Gouverneur de Manhate, et à la requête des Agniez, et à la lettre du Pere qu'il y avoit jointe ; ce sont les propres termes tirés mot à mot de l'original.

PERE,

Par vostre derniere, j'apprens vostre complainte, laquelle est secondée par celle des Capitaines Iroquois, des Sachéins, des Indiens, comme il appert plus ouvertement par leur requeste enclose dans la vostre, qui est touchant la grande quantité de liqueurs que quelques-uns d'Albanie prennent la liberté de vendre aux Indiens ; en ce faisant, que de grands desordres se sont commis par eux, et est à craindre d'auantage, si l'on n'y preuient. Pour response, vous scaurez que j'ay pris tout le soin possible, et y continueray sous de tres seueres amendes, à restreindre et empescher de fournir aux

Indiens aucun excez. Et je suis fort aise d'entendre que telles vertueuses cogitations procedent des Infideles, à la honte de plusieurs Chrestiens. Mais cela doit estre attribué à vos pieuses instructions, vous qui estant bien versé en une estroite discipline, leur auez montré le chemin de mortification, tant par vos preceptes que pratique.

Vostre tres-humble
affectionné seruiteur

FRANCIS LOVELACE.

Du Fort Iaques, 18. de Novembre 1668.

Nous allons finir ce Chapitre par le nombre de ceux qui ont esté baptisez à Agnié, ou par le Pere Fremin, ou par le Pere Pierron pendant ces deux années 1668. et 1669. L'on compte de baptisez iusques à cent cinquante et un, dont plus de la moitié estoient enfans ou vieillards, qui sont morts bientost après leur Baptisme. Cette moisson doit passer pour assez abondante dans une terre inculte, et nous devons beaucoup esperer après de si beaux commencemens.

On doit après Dieu la naissance de cette Eglise florissante à la mort et au sang du Reverend P. Iogues. Il l'a versé au mesme lieu que commence à naistre ce nouveau Christianisme, et il semble que nous pouvons de nos jours verifier en sa personne ces belles paroles de Tertulien, que le sang des Martyrs est la semence des Chrestiens. Et si la mort des Martyrs est, comme dit excellemment un Pere de l'Eglise, la science de l'éternité, *scientia æternitatis*, nous pouvons asseurer que la mort du Pere Iogues a merité à ces Infideles, qui l'ont autrefois massacré, que Dieu leur donnât, par le moyen de ses successeurs, la science de l'Evangile, qui est la veritable science de l'éternité bien-heureuse, qu'il leur avoit annoncée trois diverses fois, qu'il alla dans leur pays, sans craindre la cruauté de ces Barbares.

CHAPITRE II.

*De la Mission de saint François-Xavier
dans le pays des Onnejoûts ou
nation de la Pierre.*

Les Onnejoûts, éloignez de la nation des Agniez d'environ trente lieues vers le Midy, et distants de Quebec d'environ cent quarante lieues, sont de tous les Iroquois les moins traitables, et les armes des François n'ayans pas encore pénétré jusques-là, ils ne nous craignent que par l'expérience de leurs voisins les Agniez. Ce peuple qui méprise les autres, depuis leur défaite, est d'une humeur bien contraire à la Foy Chrestienne et exerce beaucoup par sa fierté la patience d'un Missionnaire. Il falloit que la providence Divine leur donnast un homme tout propre à les cultiver, et qu'elle leur choisist un esprit qui pût par sa douceur dompter ces naturels farouches.

Le Pere Jacques Bruyas a esté celui que la providence Divine leur a destiné ; mais ses peines ne sont payées pour l'ordinaire que de rebuts et de mépris. Il ne croit neantmoins pas son temps mal employé, il met sa joye dans ses souffrances, et il écrit dans une de ses lettres, qu'il juge que tous ses travaux sont bien recompensez, quand il peut baptiser quelque enfant moribond, dont il met par ce moyen le salut en asseurance.

L'Apostasie de quelques Chrestiens adultes, fait son plus rude supplice, comme il l'écrit luy mesme ; mais Dieu a accoustumé de luy faire gagner quelque ame pour celle qu'il vient de perdre. Au milieu des alarmes continuelles que les Loups et les peuples d'Andastogué donnent aux Onnejouts, le Pere ne laisse pas de faire trouver la paix de l'ame et du Paradis à quelques vieillards, qui meurent bientost après le Baptême.

Le grand empeschement de la conversion de ce peuple, et le principe de son inconstance, est le grand amour qu'il a pour la vie. Cet amour le fait

recourir à ses superstitions ordinaires pour donner la santé aux malades. Vne femme qui paroissoit tres-fervente dans l'exercice de la priere depuis le temps qu'elle avoit receu le Baptême à Quebec, est miserablement retournée à son idolatrie, par le desir de sauver la vie à sa fille. Mais si cette mere a perdu sa couronne, elle a esté donnée à une autre femme, et il y en a parmy cette nation qui ont d'admirables sentiments de devotion.

Voicy un exemple qui montre que Dieu se plaist à se faire connoistre particulièrement aux lieux où la voix de l'Evangile ne s'est point encore fait entendre. Vn homme âgé de soixante et dix ans a merité la grace du Baptême, par le bon usage qu'il a toujours fait de la connoissance qu'il a eüe de tout temps du maistre de nos vies, ainsi qu'il parle luy mesme. Cette lumiere naturelle et divine tout ensemble, a agy d'une excellente façon sur son ame ; elle luy a toujours fait offrir à Dieu ses Castors, ses Cerfs, et toute sa chasse. *Signatum est super nos lumen vultus tui*, ô Dieu ! vostre lumiere et la connoissance de vostre Estre souverain est un sceau gravé sur les ames les plus Sauvages.

Ce meslange de bien et de mal, d'esperance et de crainte, pour le salut de ces ames rachetées du sang d'un Homme-Dieu, fait recourir continuellement le Pere à la priere, et le fait veiller sans cesse. Il est occupé tous les jours à visiter les Cabanes, et à faire en sorte que les malades ne meurent point sans recevoir le Baptême, et il luy faut pour cela, souffrir les menaces des insolents et sur tout des yvrognes, qui ont plusieurs fois presque abattu à coups de haches sa nouvelle Eglise, et qui ont ensuite attenté à sa vie.

Adjoustez à cela la pauvreté de son vivre. Il n'a pendant la plus grande partie de l'année que des grenouilles seches, encore est-ce en ce pays là faire bonne chere que d'en avoir. C'est neantmoins cette sorte de vie, qui donne la vocation aux Missionnaires, et qui leur fait demander à l'envy ces lieux les

plus abandonnez, et les plus destituez des consolations humaines, parce qu'ils sont les plus remplis de souffrances toujours accompagnées des consolations divines. Puisque la sainte vie d'une fervente Chrestienne nommée Aouguenhaon fait la plus grande consolation du Pere, qui a soin de cette nouvelle Eglise ; on sera bien aise de sçavoir ce qu'il écrit luy mesme de l'innocence de cette femme.

Elle est, dit-il, la plus fervente de toutes, et la plus solidement Chrestienne. Non, je n'ay jamais rien veü de plus innocent qu'elle, ny personne qui eust une conscience plus tendre pour une Sauvage. Elle me vint trouver il y quelque temps, dans la crainte d'avoir commis un grand peché ; parce qu'une femme de sa cabane luy ayant dit qu'elle vouloit luy raconter son songe, elle luy avoit respondu dans le premier mouvement qui n'est pas libre, je vous écoute. Mon plaisir est de la voir si fidelle, et si feruente parmy tant de personnes lâches, et de sçavoir qu'elle parle hautement de la Foy dans les cabannes. Elle n'est pas écoutée, mais Dieu ne laissera pas de recompenser son zele, et déjà elle est assurée d'avoir quatre de ses enfans dans le Ciel. Ma joye, dit-elle souvent, est l'esperance de les aller voir, et je mourray plustost que de quitter la Foy que j'ay embrassée.

Le nombre des baptisez monte à peu près à trente, dont la plus part jouissent déjà de la gloire. Voilà l'estat de cette Mission, à laquelle le Pere a donné le nom de S. François Xavier qui est le protecteur de ce nouveau monde, et y est honoré en cette qualité chaque année par une feste solennelle que Monseigneur de Petrée a establie dans toute la Nouvelle France.

CHAPITRE III.

De la Mission de saint Jean Baptiste dans le pays d'Onnontagué, ou nation de la Montagne.

Après la nation des Agniez, et celle des Onnejouts, allant entre le Midy et l'Occident on rencontre Onnontagué. C'est un grand Bourg, qui est le centre de tous les peuples Iroquois, et le lieu des assemblées generales qu'ils font chaque année.

Cette Mission a autrefois esté la plus florissante de toutes celles que nos Peres avoient commencé d'establir parmy ces peuples, et comme elle est encore aujourd'huy l'une des principales, on luy a donné deux Ouvriers qui la cultivent, sçavoir le Pere Iullien Garnier, et le Pere Pierre Millet. Mais ce n'est pas sans beaucoup de peine, qu'ils font renaistre l'esprit de la Foy, qui estoit demeurée déjà plusieurs années comme morte dans les ames de ces Barbares.

Vn des grands obstacles que l'on trouve, est le songe, qui semble estre l'unique Divinité de ce pays, à laquelle ils deferent en toutes choses. Comme ils ne troublent point nos prieres, et que mesme les plus superstitieux y assistent, ils ne peuvent pas souffrir aussi qu'on s'oppose à leurs ceremonies, et ils croient qu'on desire leur perte, si l'on veut destruire le songe, qu'ils regardent comme la chose qui les fait vivre.

On tint un jour un celebre conseil sur le songe d'un vieillard malade. Il avoit dit qu'il avoit veu en dormant un homme de la hauteur seulement d'une coudée, et qu'il luy avoit monstré premierement des gouttes de sang lesquelles tombaient du Ciel. Il adjoûtoit de plus, qu'il en estoit mesme tombé des hommes, mais dans un pitoyable estat ; car on leur avoit coupé les doigts et le nez, en un mot on les avoit traitez en Captifs. Enfin ce vieillard assuroit qu'un de ces petits hommes luy avoit dit qu'on le traiteroit ainsi dans le Ciel, et que tous ceux

ceux, qui y iroient seroient entre les mains des Andastoguez leurs ennemis.

Mais vn Ancien opposa sur le champ son songe au songe de ce malade. Et moy, dit-il, j'ay songé que j'estois au Ciel, et que d'abord que je desirois quelque chose, je l'avois auprès de moy. Ainsi par une réverie il en détruisoit une autre, et cela pour complaire aux Missionnaires, mais assez à propos pour refuter l'impertinence et l'imposture de ce resveur. Les plus éclaircz parmy eux voient bien que la plus part de ces songes sont inventez ; cependant ils ne laissent pas d'agir dans l'occasion, comme s'ils les croyoient veritables.

Cela n'empesche pas que les Onnontaguez n'ayent du respect pour la Foy, et pour les Commandemens de Dieu. Quelques-uns de ceux qui sont allez à Quebec, ont esté touchez de l'exemple des Hurons Chrestiens, et des exhortations qu'ils leur ont faites en faveur de la Religion Chrestienne. Celuy chez qui demeure le Pere Garnier, a raconté à Onnontagué le discours qu'un Huron luy avoit fait à Quebec, pour luy persuader d'embrasser la Foy ; il ne se peut rien dire de mieux que cette harangue, ny pour la Religion, ny pour les Missionnaires. Alors chacun commença aussi à en dire du bien, et à remarquer les avantages des Loix du Christianisme sur leurs vieilles coutumes.

Ces bons sentimens joints au soin des Missionnaires ont esté accompagnez de bons effets. Car pendant qu'un vieillard aveugle depuis longtemps et volontairement sourd à la parole de Dieu, railloit jusques à la mort sur nos plus saints Mysteres, une femme captive qu'on brûla à Onnontagué, receut la grace de l'Evangile dès la premiere fois qu'elle luy fut présentée. La Divine providence disposa merveilleusement toutes choses pour son instruction, et pour son Baptisme : elle fut envoyée avant son supplice dans la cabane, où estoit le Pere Garnier, qui la retira incontinent de la foule ; et l'ayant conduite dans la Chapelle, il eut assez de loisir pour l'instruire, et la baptiser en-

suite. On luy declara sa sentence de mort, après laquelle elle écouta le Pere avec une douceur et une presence d'esprit admirable. O que Dieu est aimable dans la conduite de ses Predestinez, et qu'il y a de consolation d'estre l'instrument de Dieu à sauver ces ames abandonnées ! Cette femme sortit de la Chapelle où elle estoit toute remplie de courage, et fit admirer sa constance au milieu des feux allumez, où son fils venoit d'expirer heureusement, y ayant esté ietté au sortir du Baptisme.

Ce coup de la providence fut suivi d'un autre qui n'est pas moins remarquable. Vne captive montoit déjà sur l'eschafaud pour y estre brûlée, lorsque le Pere survint fort à propos pour le salut de son ame ; il eut assez de temps pour l'instruire, et pour la baptiser, et ensuite on commença cette tragique execution, qui fait les delices de ces peuples.

Les enfans qui meurent après le Baptisme estant le fruit le plus asseuré des travaux Evangeliques, on s'étudie particulièrement à n'en laisser mourir aucun, sans luy conférer ce premier Sacrement de l'Eglise. La grace favorise ce saint empressement des Missionnaires, par des inspirations particulieres. Le mesme Pere venoit de visiter un enfant malade, âgé de trois ans, et l'avoit laissé sans le baptiser, dans la creance qu'il n'y avoit point encore de danger de mort ; mais le soir comme il disoit son Office, la pensée luy vint tout à coup que cet enfant pourroit bien mourir, quand on y penseroit le moins. Cette pensée le presse, il ne peut achever en repos son Office, il va sur l'heure baptiser cet enfant, qui mourut la mesme nuit, peu d'heures après son Baptisme.

Voicy un exemple d'une grace de Dieu bien particuliere. Vn ieune homme estoit malade depuis longtemps ; il ne manquoit iamais tous les iours de prier Dieu, lors que le Pere le visitoit ; que si quelques fois la multitude des affaires empeschoit le Pere de luy aller rendre ce bon office, luy mesme l'envoyoit chercher par une ferveur toute singuliere. Vn temps assez notable se passa

de la sorte, iusques à la veille de sa mort, qu'il demanda luy mesme, s'il ne luy manquoit plus rien pour aller en Paradis alors. Quoy qu'il ne parût rien de fort extraordinaire en son mal, il fut baptisé sur l'heure, et il arriva que le lendemain il mourut avant le temps ordinaire qu'on luy alloit faire dire ses prieres.

La grace est merveilleuse à prendre son temps, et encore plus à se servir de certaines personnes pour venir à bout de ses desseins. Cela se voit dans une femme Iroquoise, qui eut de l'affection pour la priere des la premiere fois qu'on luy en parla dans sa maladie ; mais elle en a l'obligation à un jeune Iroquois de la mesme cabanne, lequel dans un danger de mort avoit été baptisé, et qui donna depuis à cette femme les mesmes impressions qu'il avoit receues.

Toutes ces ames gagnées à Dieu coûtent bien cher aux Missionnaires, ce sont les fruits de leurs larmes, et des dangers de perdre la vie où ils se trouvent souvent. Un Iroquois commençoit à chanter, selon la coustume de ces peuples, qu'il venoit tuer le Pere Garnier, parce que dans une ceremonie publique, il avoit refusé une chose qu'il ne pouvoit pas accorder ; mais comme le Pere estoit en la sauvegarde de celuy chez qui il logeoit, son hoste fit un present à ce meurtrier pour le detourner de son dessein.

Le secours que le Pere Millet est allé donner au Pere Garnier à Onnontagué, estoit absolument necessaire ; il y arriva sur la fin du mois d'Octobre de l'année 1668. Depuis il a fait prier Dieu en public et en particulier, et il a bientost acquis assez de connoissance de la Langue Iroquoise pour faire le Catechisme tous les Dimanches. Comme il arriva au lieu de sa Mission avec le Pere de Carheil, qui depuis a esté envoyé aux Ojogouëns, sa joye fut beaucoup moderée par le triste spectacle des captifs d'Andastogué, qui arriverent en mesme temps, et dont une partie estoit destinée aux flammes. Je ne scay, dit-il, dans une de ses lettres, quel au-

gure j'en dois prendre. Plust à Dieu que cela me marquast que je dois faire de ces peuples des Captifs de Jesus-Christ et les empescher de brûler durant toute l'Eternité. Que je serois heureux, si cela signifioit que je dois estre moy mesme captif, et estre brûlé pour Jesus-Christ. Mais je suis trop indigne de cette faveur, et je n'ose la demander, parce qu'elle est trop grande.

La recommandation de Monsieur Talon, nostre Intendant, aupres de Garakontié ce fameux Capitaine d'Onnontagué, a beaucoup servi aux emplois de ce Pere, et sa faveur n'a pas seulement esté utile dans ce pays-là à l'establisement des affaires de sa Majesté, mais encore a beaucoup facilité l'avancement du Christianisme. Aussi a-t-il toujours travaillé également pour les interets de Dieu, et pour le bien public, qu'il procure de tout son pouvoir.

On ne doute point encore, qu'on ne doive attribuer cette soumission des Iroquois qui offrent leurs enfans au Baptesme, à la reputation des armes du Roy, et au respect que Monsieur de Courcelle nostre Gouverneur a soin d'imprimer dans l'esprit de tous nos Sauvages, et par les paroles dans les Ambassades qu'ils luy font, et par le courage intrepide qu'il leur fait paroistre.

C'est une providence bien particuliere de Dieu, que la victoire que les Iroquois ont remportée, il y a environ vingt ans, sur les Hurons ; car la Foy a esté ainsi publiée en tous lieux par les Captifs, et maintenant encore les Peres Missionnaires d'Onnontagué voyent l'effet des bonnes instructions que les Hurons ont receuës dans leur pays par le moyen de nos Peres.

En voicy une preuve particuliere dans la conduite d'une femme Huronne nommée Jeanne Ascerraguehaon. Cette femme est venue durant tout l'Hyver d'un quart de lieuë loin, entendre les deux Messes des Peres Missionnaires, quelque mauvais temps qu'il fist, et a demeuré souvent après la Messe dans la Chapelle pour y prier Dieu. Elle avoit gagné sur tous ceux de sa cabane

qu'on fist les prieres ensemble tous les soirs, ne pouvant pas venir à la Chapelle à cause de la longueur du chemin.

Vn autre exemple n'est pas moins beau et fait voir une charité extraordinaire. Genevieve Ganennhetion, aussi Chrestienne Huronne, a esté tres assidue à la priere, et a fait au dernier printemps une action de charité qui merite d'estre connuë. Vn des Peres Missionnaires trouva par hazard une cabane assez escartée dans les bois, il y entra, et il y rencontra vne vieille femme avec une petite fille qui avoit soin d'elle. Elle luy dit qu'elle avoit esté autrefois baptisée à Sainte-Marie, et que l'une et l'autre estoient à present dans une extreme pauvreté. Le Pere les soulagea dans leur necessité presente, toutes deux estant tombées malades. Mais pour le mieux faire il s'adressa à cette Huronne nommée Genevieve, qui envioia tous les iours par sa fille du bois à ces deux malades pour les chauffer, et des vivres pour les nourrir; elle continua elle mesme à les visiter souvent, et ce qui est de plus beau, est que voyant cette femme qui s'affligeoit de ne pouvoir ni semer ni cultiver ses champs, elle eut la charité de le faire elle mesme. La malade n'en a pas esté ingrate; car son fils estant retourné de sa chasse et de sa traite, elle a donné à la fille de sa bienfaitrice une honneste recompense.

Je vay finir ce Chapitre par le Baptisme d'un Captif amené d'Andastogué. Il estoit âgé d'environ cinquante ans, et paroissoit estre fort considerable parmy les siens. On le tint quelques iours dans l'incertitude de la mort, et pendant ce temps là il pensoit plustost à se faire rachepter qu'à mettre son salut en assurance. Enfin ayant sceu du Pere Garnier que l'on n'estoit point en disposition de recevoir aucun present pour sa deliurance, il remercia le Pere avec autant d'affection, que si on luy eût donné assurance de la vie, et commença des lors tout de bon à escouter les instructions qu'on luy faisoit dans la Chapelle.

Le Pere Millet après luy avoir fait

faire les actes necessaires, le baptiza; le captif fut remené ensuite dans la mesme cabane, où il servit le reste du iour de divertissement à ceux qui le venoient voir et qui le faisoient chanter selon la coustume. Ce fut un bonheur pour luy que le Pere se trouua le soir sur son chemin comme on le conduisoit dans une autre cabane pour l'y brûler. Le m'approchay de luy, dit le Pere dans une de ses lettres, et après l'avoir consolé, et l'avoir encouragé à souffrir avec constance, ie doutay si ie devois aller plus avant; mais un Sauvage m'ayant dit que l'allasse hardiment avec luy pour l'instruire, cela me determina à y aller. L'arrivay dans cette cabane aussitost que le Captif, et je m'assis auprès de luy.

On preparoit déjà les feux et les fers qui devoient servir à son supplice; alors, voyant ce triste appareil, il se tourna vers moy, et me demanda s'il iroit au Ciel. Cette demande me toucha sensiblement, et je luy respondis qu'il iroit au Ciel, qu'il prist seulement courage, qu'il ne souffriroit qu'un peu de temps, qu'il seroit éternellement heureux, et qu'il dist avec moy, Seigneur faites moy misericorde. Le luy repelay de temps en temps ces paroles jusques à ce que l'on me dit, que le temps de l'instruction estoit passé, et que je me retirasse. Le m'en allay donc avec regret, et dans la resolution de retourner le lendemain. En effet je retournay à la cabanne le lendemain dès la pointe du jour, je m'approchay du Captif et luy dis, que je luy portois compassion de le voir en cet estat. Il me témoigna, que je luy faisois plaisir de l'entretenir de la sorte; et comme un Iroquois estoit prest à luy appliquer sur le pied un fer tout rouge de feu, je le luy vis lever luy-mesme, et le tenir ainsi élevé jusques à ce que le fer rouge eust perdu le plus fort de sa chaleur et de son activité.

Ils ne l'avoient encore brûlé que jusques aux genoux; mais à peine le Soleil estoit-il levé, qu'on fit le cry par tout le Bourg pour assembler le monde, et puis on le conduisit hors la porte, où

l'on avoit allumé deux feux, et mis un poteau où on devoit luy attacher les pieds et les mains. Comme ce miserable Captif se vit ainsi attaché entre ces deux feux, il commença à trembler de tout son corps, et je n'ay jamais rien veu qui me representast mieux nostre Seigneur à la Colonne, et la crainte qui luy fit suer du sang dans le jardin des Olives. Plus ie le voyois affligé, plus ie m'efforçois de le consoler et de l'encourager à la mort. Pendant tout le temps de son supplice, ie me tins auprès de luy, tantost me mettant à genoux et priant pour le salut de son ame, tantost luy disant quelque bon mot quand on luy donnoit quelque relâche, et l'exhortant à tourner les yeux vers le Ciel, et à prier luy mesme pour son salut éternel.

Il souffrit avec tant de constance qu'il fut admiré de tout le monde, et il y en a qui ont cru que les playes qui continuèrent fort longtemps après sa mort, venoient de ce qu'on l'avoit fait mourir. Nos Sauvages furent bien edifiez de voir la maniere dont ie l'assistay dans son supplice, et me firent ensuite quantité de questions qui me donnerent occasion de les instruire sur nos mysteres.

Cet employ d'assister les Captifs qu'on brûle tout vifs et qu'on mange en presence des Missionnaires, est un exercice qui demande un grand courage, et comme on a naturellement horreur de voir brûler et manger des hommes, c'est pour un nouveau Missionnaire un étrange spectacle que celui-là, et où il a grand besoin d'estre fortifié par la grace. Les victorieux parmy ces peuples en font leur divertissement ; mais cette cruauté ne doit que causer bien de la peine à des personnes élevées dans le Christianisme.

Outre ce Captif il y a eu plus de trente personnes baptisées cette année dans la Mission d'Onontagué. La plus part sont morts, et ils prient Dieu dans le Ciel pour le salut de leurs freres.

CHAPITRE IV.

De la Mission de saint Ioseph dans le pays d'Ojogouen.

Ce peuple qui fait une quatriesme nation Iroquoise, est éloigné de Quebec d'environ cent soixante et cinq lieues, et d'environ vingt lieues d'Onontagué, en allant toujours entre l'Occident et le Midy.

Le Pere Estienne de Carheil y arriva le sixième jour de Novembre de l'année 1668. et y presenta au Ciel pour premices de ses travaux une femme esclave d'Andastogué. Il estoit venu en sa compagnie d'Onontagué, et ce chemin qu'ils firent ensemble, luy servit à la faire entrer dans le chemin du Paradis ; car ayant esté instruite et baptisée durant ce voyage de deux jours, des qu'elle fut arrivé à Ojogouen, elle fut brûlée et mangée par ces barbares, le sixiesme de Novembre.

Le Pere Garnier, qui avoit conduit le Pere de Carheil, fit ses presents estant arrivé dans le Bourg. Il y en avoit un pour demander une Chapelle, et un autre pour inviter à la Foy Chrestienne. On luy respondit par autant de presents, qu'on luy promettoit d'embrasser la Foy, et de luy bastir une Chapelle, laquelle se trouva en estat le neufiesme jour de Novembre, trois jours après son arriuée, et fut dediée à saint Ioseph par le pere de Carheil.

Il escriit que le jour de sainte Catharine il experimenta que cette grande sainte agissoit au Ciel et pour luy et pour ces pauvres Barbares ; qu'il vint ce jour là un nombre considerable de personnes qui demanderent à prier, et à se faire instruire, de sorte qu'il assure qu'il le peut appeler le jour de la naissance de sa Mission et de son Eglise. Aussi fut-ce le jour, adjoustet-il, que je demanday à cette Sainte, à qui ie m'estois autrefois consacré, qu'elle m'apprist à parler de la maniere qu'elle avoit parlé autrefois pour convaincre l'esprit des Philosophes idolatres. De-

puis ce temps là, la Chapelle a esté augmentée, et n'a iamais manqué de personnes qui viennent à la priere.

Au commencement qu'il arriva, il y avoit peu de gens qui pussent venir se faire instruire, la plus part estant ou à la pesche ou à la chasse ; mais le bruit de l'armée d'Andastogué les ramassa bientôt, et donna au Pere occasion de precher l'Evangile à un grand peuple.

Le bruit qui fut repandu que les ennemis, au nombre de trois cents hommes, venoient assieger Oiogoüen se trouva faux ; mais il servit beaucoup au pere Missionnaire pour faire connoistre aux Iroquois qu'il les aymoit, et pour se donner du credit par le mespris qu'il faisoit de la mort, en demeurant toutes les nuits avec ceux qui faisoient sentinelle. Ceux là furent desabusez, qui avoient cru que dans la fuite generale de tout le monde, il avoit eu peur comme les autres. Les guerriers mêmes, les Capitaines avec les Anciens, luy témoignèrent dans un festin public l'estime qu'ils faisoient de sa personne.

Le Pere sceut profiter de cette occasion, allant de Cabanne en Cabanne : Sçachez, mes freres, leur disoit-il, que les personnes comme nous ne craignent point la mort. Pourquoi la craindroient-ils ? ils croyent en Dieu, ils l'honorent, ils l'ayment, ils luy obeissent, et ils sont asseurez après leur mort d'estre eternellement heureux dans le Ciel. C'est vous, mes freres, qui devez craindre la mort : car iusqu'à maintenant vous n'avez ny connu ny aymé Dieu ; vous ne luy avez point obei, il vous punira eternellement si vous mourez sans croire en luy, sans l'aymer, sans faire ses Commandemens et sans estre baptisez. Puis ayant esté invité par un enfant à entrer dans une Cabane, où il y avoit environ vingt guerriers, il les harangua en cette sorte : le suis ravy, mes freres, de me voir dans le mesme danger que vous. Soyez asseurez que ie ne crains point la mort, et que l'aymerois mieux perdre la vie, que de vous voir mourir, sans avoir receu le baptesme, et il adiousta que le lendemain, iour du combat ainsi qu'on le

pensoit, on le verroit aller intrepide parmy les blessez, baptiser ceux qui s'y seroient disposez par une ferme creance de nos mysteres et par une veritable douleur de leurs fautes.

Ces esprits guerriers firent paroistre qu'ils escoutoient avec plaisir cette harangue, et quoy que ce fust une terreur panique qui est ordinaire aux Sauvages, elle ne laissa pas d'avoir tout son effet pour le bien de la Foy, comme si effectivement l'ennemy eust esté aux portes. Ainsi un sage Missionnaire ne neglige point d'occasion, et sçait prendre son temps pour faire gagner l'eternité à des ames qui valent et qui coustent le sang d'un Homme-Dieu.

Cette Eglise commence déjà à se multiplier ; elle compte parmy ses Fideles non seulement des enfans et des femmes, mais encore des guerriers, dont il y en a deux qui sont des plus considerables, l'un à cause du nom du Bourg d'Oïogouen qu'il porte par honneur, et l'autre à cause de ses richesses et de sa vaillance. La priere n'est point méprisée à Oiogouen, comme elle l'est en d'autres lieux. Si quelques-uns se sont declarez contre, ils sont en tres-petit nombre, neantmoins on ne se haste pas de donner le Baptesme à ces peuples : on veut éprouver leur constance, de peur de faire des Apostats, au lieu de faire de veritables Fideles.

Le Pere ne s'est servi au commencement pour ses instructions, que de la langue Huronne, que les Iroquois entendent tous, quand on la parle bien. Il a depuis composé un discours du Baptesme en Oiogoüen, et ne s'est servi pour le faire que des simples racines, et de l'estude de la langue Iroquoise qu'il avoit faite durant son voyage, estant asseuré par l'experience que si par le moyen des racines, et des divers discours, il pouvoit ramasser une quantité de mots suffisante pour exprimer les differentes actions, il sçauroit la langue.

Outre le Bourg d'Oïogoüen, qui est le Siege de sa Mission, il en a deux autres, l'un à quatre lieuës de là, et l'autre éloigné presque de six lieuës ; ces deux

derniers sont situés sur une rivière qui venant du côté d'Andastogué, descend à quatre lieues loin d'Onnontagué, pour s'aller jeter dans l'Ontario. La grande quantité de ions qui est sur cette rivière, a donné le nom de Tiohero au Bourg le plus proche d'Oïogouën. Les peuples qui composent le corps de ces trois grands Bourgs, sont partie Oïogouëns, partie Hurons, partie Andastogué captifs de guerre. C'est là où le Pere exerce son zèle, et où il demande des compagnons de ses travaux Apostoliques.

Quoy qu'il ait su de se louer de la docilité des Oïogouëns, neantmoins il n'est pas sans avoir ses croix. Son hoste, qui est Capitaine de sa nation, et qui l'a pris en sa garde, l'a traité mal durant longtemps ; car, voulant quelque Pere Missionnaire qu'il ait amené luy mesme chez luy pour les siens, et qu'on ne luy puisse disputer, il souffre avec regret que le Pere Carheil ait esté donné à Oïogouen par Garakontié le fameux Capitaine. Il dit hautement qu'il ne leur appartient pas, mais à Onnontagué ou bien à Onneiouts, où il pretend qu'il devoit aller. D'ailleurs Garakontié voudroit aussi le Pere de Carheil, comme luy ayant esté mis entre les mains à Quebec pour Onnontagué, où il est Capitaine ; mais la necessité des choses presentes a obligé sur les lieux de faire ainsi ce partage. Cette contestation de droits, et cette emulation à qui aura des Missionnaires, marque assez qu'on doit fonder dessus de bonnes esperances, et que pour establir la Foy dans ces pays, rien ne peut manquer que des Ouvriers Evangeliques.

Ce fameux Garakontié, le plus renommé de tous les Capitaines Sauvages, et le plus porté de tous pour les François, desire tout de bon le Baptême ; il ne prend plus le songe pour le maître de la vie de l'homme, et promet qu'il ne donnera point desormais les choses qui auront esté songées, sans faire une declaration à ceux qui les demanderont, laquelle fasse connoître, que ce n'est point en vertu du songe qu'il les leur accorde. Enfin il a obtenu sur soy qu'il n'auroit plus qu'une

femme ; mais tout cela ayant besoin d'estre bien examiné dans un Capitaine de cette reputation, on luy differe encore le Baptême.

Il a fait à l'hoste du Pere de Carheil un present d'un collier de porcelaine pour affermir la paix, et establir fortement dans leur pays nos Peres. Aussi tout le monde continué dans les Nations Iroquoises à estimer plus que jamais les fruits de la paix, après avoir veü nos armes conquerantes entrer dans les terres de leurs voisins ; neantmoins rien n'est de si ferme parmy ces Barbares qu'on ne doive toujours estre sur ses gardes.

Le Pere de Carheil, s'estant apperceu que de faire faire une priere ridicule aux Sauvages, qui prennent quelque chose de creé et de vil pour le maître de leur vie, c'estoit une chose qui avoit un tres-bon effet, en a fait prier quelques-uns de cette sorte en certaines rencontres.

Il faut prier, dit-il, le maître de nos vies, et puisque ce castor est le maître de la vie, faisons luy une priere : Toy, castor, qui ne parles point, tu es le maître de moy, qui parle ; toy qui n'as point d'esprit, tu es le maître de moy qui ay de l'esprit. Une telle priere les fait rentrer en eux-mesmes, et auoir qu'ils n'ont point eu d'esprit jusques alors de reconnoître ces animaux pour les maîtres de leur vie. Ainsi il introduit peu à peu la connoissance du vray Dieu et leur apprend ses commandemens, qu'ils trouvent fort raisonnables.

Mais hélas ! ces beaux commencemens ont esté depuis malheureusement traversez. Tout l'Enfer s'y est opposé. Les superstitions y ont repris une nouvelle vie, et le Pere a connu qu'en un pays infidele et barbare, un Missionnaire doit toujours porter son ame entre ses mains. Le Pere estoit allé à Tiohero et y avoit esté invité à un festin à tout manger, pour la guerison d'une malade qu'il alloit visiter, à dessein de la baptiser après l'avoir instruite. On luy dit, voyant qu'il ne mangeoit pas tout ce qu'on luy avoit servi, qu'il falloit tout manger, pour guerir la malade. Le Pere leur répond : Je ne vois pas.

mes freres, que ie la puisse guerir en me faisant mal par trop manger, et par un remede que deffend le maistre de nos vies et qui est capable de faire deux malades au lieu d'un, le premier continuant d'estre malade, et celuy qui mange trop, le devenant. Tous furent surpris de cette response; la malade surtout approuva ce que l'on venoit de dire, et assura que puisque cela n'étoit pas bien fait, elle estoit resoluë de ne plus user de ces sortes de remedes superstitieux, non plus que de leurs danses, qui ne servoient qu'à rompre la teste à vne malade. Depuis elle ne souffrit rien où le Pere crût qu'il y eust du mal, et estant menée après son Baptisme de Tiohero à Goiogouën, elle se confessa des pechez qu'elle pouvoit avoir commis depuis qu'elle avoit receu la grace du Baptisme; enfin elle mourut pleine d'une consolation sensible, d'entendre qu'après sa mort, elle seroit heureuse; mais sa mortiointe au bruit qui venoit de se repandre que le Baptisme faisoit mourir les hommes, confirma davantage cette fausseté que le Demon a persuadée à ces peuples, pour empescher leur salut.

Depuis ce temps là, le Pere nous a escrit qu'il a esté souvent rebuté, et mesme chassé des Cabanes, où il alloit visiter les malades. Mais pour bien comprendre l'estat où il se trouve presentement, et le danger de perdre la vie, où les Missionnaires sont à toute heure dans ces pays infideles, il faut l'entendre raconter luy mesme le mauvais traitement qu'il a receu principalement dans vne ou deux rencontres.

Comme ie fus entré, dit-il, dans une cabane pour y instruire et y baptiser vne ieune femme, fille d'un Huron captif, et que le temps de la baptiser pressoit, elle ne m'écouta point. ainsi qu'elle faisoit au commencement de sa maladie, et son Pere prenant la parole, me dit : Tu parles comme parloit autrefois le Pere de Brebeuf, dans nôtre pays, tu enseignes ce qu'il enseignoit : et comme il faisoit mourir les hommes en leur versant de l'eau sur la teste, tu veux aussi nous faire mourir de la mesme ma-

niere. Je connus bien des-lors qu'il n'y auoit rien à esperer, et ie vis un moment après entrer un longleur de nostre propre Cabane; il m'ayme d'ailleurs, il vient prier Dieu, et sçait mesme par cœur les prieres. Il demeura longtemps sans faire connoistre son dessein; mais voyant que je ne me retirois point, il commença en ma presence à appliquer d'abord quelques remedes, où je ne voyois aucun mal, et puis ne voulant pas que j'assistasse à l'application qu'il feroit de ses autres remedes, il m'obligea de sortir de la Cabane.

L'eus bien de la peine à me resoudre de sortir, et ne le peüs faire qu'en pleurant, et en regardant cette pauvre moribonde avec toute la compassion dont mes yeux sont capables.

Comme je vis toute la Cabane qui estoit remplie de monde, estonnée de mes larmes, et que la malade me regardoit, elle qui auparavant detournoit les yeux de dessus moy, je leur parlay en cette sorte. Pourquoi vous estonnez-vous, mes freres, de me voir ainsi pleurer? i'ayme le salut de cette ame, et je vois qu'elle va tomber en des feux éternels, faute de vouloir écouter ma parole. Le pleure son malheur, que vous ne connoissez pas comme moy.

Après cela je sortis dehors, et m'en allay dans un champ proche de là, me consoler moy mesme, en me plaignant à Dieu, et luy demandant encore le salut de cette personne; mais il n'estoit plus temps, car quelques moments après qu'on m'eut chassé et qu'on eut chassé en ma personne toute la misericorde de Dieu, cette ame malheureuse fut elle-mesme chassée de son propre corps par la justice divine, et bannie du Ciel pour toute l'éternité.

Je sentis tout le soir mon cœur rempli d'une amertume qui m'ostoit l'envie de dormir, et me remettant toujours devant les yeux la perte de cette ame que j'aymois, et que je voulois sauver, mais qui venoit de se perdre, ie conceus pour lors beaucoup mieux que jamais, l'estrange douleur du cœur de Iesus qui aymoit tous les hommes, et qui les vouloit tous sauver, mais qui connoissoit

neantmoins la prodigieuse multitude de ceux qui devoient se damner dans la suite des siècles. Son regret fut proportionné à la grandeur de son amour. Celui que j'avois de la perte de cette seule ame abbattoit mon cœur, dont l'amour n'approche point de l'amour de Jesus, et qui n'en a que quelque estincelle. O Dieu quel a esté l'estat du cœur du Sauveur, se voyant rempli d'un regret universel pour la perte de tous les damnez ! ô que la douleur que ressentent les hommes pour des pertes temporelles, est petite, en comparaison de celle que l'on ressent pour la perte des ames, quand on n'ignore pas tout à fait ce qu'elles valent ! Les paroles de saint Paul qui décrit ses peines, me vinrent alors dans l'esprit, et il me sembloit que celles qui exprimoient la plus grande de ses souffrances, estoient celles-cy : *Sollicitudo Ecclesiarum*, le soin des Eglises. Tandis que j'estois dans ces pensées, je fus estonné, que mon hoste me vinst trouver avec un visage effaré, qu'il s'approcha de moy, et me dit à l'oreille, que l'eusse à ne pas sortir le lendemain, ny mesme de trois jours, du costé qu'est la Cabane de cette femme qui venoit de mourir ce jour là mesme. Je conceus d'abord qu'on avoit formé le dessein de me casser la teste ; alors toute l'amertume de mon cœur se dissipa et se changea en une extreme ioye de me voir en danger de la mort pour le salut des ames. Je ne laissay pas de l'interroger quelle raison me devoit obliger à ne pas aller de ce costé là ; et bien qu'il ne voulust pas que ie crusse qu'on avoit la pensée de me tuer, il m'en dit assez pour me le faire croire. Je fis ce que la prudence demandoit de moy, et luy répondis que je me contenterois durant ces trois jours d'aller faire mes instructions de l'autre costé du Bourg.

Pendant ce temps les Anciens furent presque toujours au Conseil pour arrester par presens ce furieux qui avoit resolu ma mort, dont le bruit fut porté bientost jusques à Onnontagué, et mit nos Peres et toutes les nations voisines en peine, iusques à leur faire envoyer

des Expres pour sçavoir la verité de la chose. Cette affaire n'a pas eu plus de suite ; tout est maintenant apaisé, et le Pere de Carheil continuë dans ses emplois ordinaires, sans aucune crainte.

Ce premier affront qu'il receut, ne fut qu'un essay de son courage, et comme pour le disposer à en souffrir un autre que luy fit un jeune guerrier qui le chassa de sa Cabane, parce que le Pere ne put souffrir qu'il luy dît qu'en faisant cuire du blé-d'Inde sous la cendre, il alloit faire cuire le maistre de sa vie. Ce sont les deux seuls mauvais traitemens qu'on luy a faits dans le Bourg d'Oïogouen, composé de plus de deux mille ames, et où l'on compte plus de trois cents guerriers.

La priere ne donne pas la mesme crainte de la mort que le Baptisme. Plusieurs guerriers, et quantité de femmes viennent prier Dieu, les enfans mesmes sçavent déjà leurs prieres par cœur. La connoissance des Commandemens de Dieu est devenuë commune dans les familles, et l'on est si porté à les apprendre, que l'on demande à prier Dieu en pleine ruë.

L'ivrognerie qui a penetré jusques aux Oïogouens y a fait beaucoup de degasts, et a beaucoup empesché le progres de l'Evangile. Le Pere nous escrit de là, qu'il est constant que plusieurs ne boivent que pour s'enivrer, qu'ils le disent hautement, qu'ils le chantent avant que de le faire, et qu'on les entend crier : Je vas perdre la teste, ie vas boire de l'eau qui oste l'esprit.

Le nombre des personnes baptisées est de vingt-huit, dont la moitié sont deja morts dans les dispositions que l'on croit suffisantes pour aller au Ciel.

CHAPITRE V.

De la Mission de saint Michel dans le Pays des Tsonnontoiïans, ou nation de la grande Montagne.

Tsonnontouan est de toutes les nations Iroquoises où nous ayons esté,

la plus éloignée de nous, et ses habitants estans les plus reculez à nostre égard, nous les appelons Iroquois superieurs. L'on compte d'icy là environ cent quatre-vingts lieues. Ce pays est de tous, celui qui donne de plus belles esperances ; ce qu'a obligé le Pere Jacques Fremin, Superieur de toutes les Missions Iroquoises, d'y aller pour y commencer une nouvelle Eglise. Nous avons sceû par des lettres des autres Missionnaires qu'estant parti d'Agné le 10. du mois d'Octobre 1668. il visita en passant les autres Missions, et arriva le premier jour de Novembre à Sonnantouan, et qu'il y fut receu avec tous les honneurs que ces peuples rendent aux Ambassadeurs extraordinaires. Nous avons aussi appris que les Capitaines luy ont basti une Chapelle, et qu'il ne s'y trouve personne qui ne fasse paroistre de l'inclination pour le Christianisme. Mais on adjoute que les anciens Hurons captifs, ont entre tous les autres, une affection particuliere pour la Foy. De plus l'on a écrit qu'il a baptisé dans l'espace de quatre mois soixante personnes moribondes, dont trente trois sont comme l'on croit allez dans le Ciel, par une sainte mort ; mais que le cours de ces heureux succes a esté bientost arrêté. Les longleurs ont fait en sorte que fort peu de gens vont prier Dieu, sans parler de la guerre qui se prepare contre les Outaouacs Algonquins, laquelle brouillera beaucoup les affaires, et retardera infailliblement les progres de la Foy parmy ces peuples. Neantmoins l'on a sceû que les plus considerables du pays ont arrêté, à la sollicitation du Pere, trois partis de leurs guerriers qui se dispoisoient à aller en guerre. Trois prisonniers que le Pere Aloëz a amenez icy avec luy cette année, et qu'il a rendus aux Iroquois de la part de Monsieur de Courcelle nostre Gouverneur, affermiront sans doute la paix qui a esté faite entre les Iroquois et les Outaouacs, sur tout dans un temps où ceux là ont la nation des Loups et des Andastoguéés sur les bras, et qu'ils craignent plus que iamais les armes de la France.

Ce sont à peu près les choses que nous avons apprises cette année de cette Mission, n'ayant receu aucune lettre du Pere Fremin. Vn François revenu depuis peu de ce pays là, nous a asseuré que le Pere s'estoit mis en chemin pour venir à Quebec avec les Ambassadeurs de Sonnantouan, sans qu'il ait bien pû sçavoir la cause de leur Ambassade. On croit que ces Ambassadeurs viennent pour confirmer la paix et demander la protection de Monsieur nostre Gouverneur, qui est maintenant devenu par son courage et par sa bonne conduite, l'arbitre general et le maistre de tous les differends et de toutes les guerres de ces Sauvages.

CHAPITRE VI.

De la Mission de la Pointe du saint Esprit dans le pays des Algonquins Outaouacs.

La Mission des Outaouacs est maintenant une des plus belles de la Nouvelle France. Le manquement de toutes choses, le genie brutal de ces Sauvages, l'éloignement de trois ou quatre cents lieues, le nombre des peuples, et la promesse qu'une nation toute entiere vient de faire au Pere Aloëz ensuite d'un conseil general, d'embrasser la Foy Chrestienne, sont toutes choses qui font souhaiter cette Mission avec un zele très-ardent à tous nos Missionnaires.

Le Pere Aloëz estant descendu cette année à Quebec pour mettre entre les mains de Monsieur de Courcelle, les Captifs Iroquois qu'il avoit rachetez de sa part, des Outaouacs, et pour demander quelques secours de nos Peres, le sort est heureusement tombé sur le Pere Claude Dablon, qui a esté envoyé pour estre Superieur de ces Missions d'en haut, nonobstant les grands fruits qu'il faisoit icy, et la necessité presente qu'on y avoit de sa personne.

Le premier lieu que l'on rencontre

de ces nations superieures, qui sont presque toutes Algonquines, est le Sault, éloigné de Quebec de plus de deux cents lieues. C'est là où les Missionnaires se sont postez, comme à l'endroit le plus commode pour leurs emplois Apostoliques, les autres peuples ayans accoustumé de se rendre là depuis quelques années, pour descendre en traite à Montreal ou à Quebec. L'on s'est mis au pied du rapide de la Riviere du costé du Midy, environ sous le 46. degré d'Elevation du Pole, et il s'en faut bien que le froid ne soit là aussi grand qu'il est icy ; quoy que nous soyons presque dans la mesme elevation du Pole.

Vn autre lieu éloigné du Sault de cent cinquante lieues, qu'on a choisi particulierement pour y prescher l'Evangile, s'appelle la Pointe du saint Esprit. L'occasion de cet établissement a esté la guerre des Iroquois, laquelle avoit chassé de leur pays, la plus part des Sauvages d'en haut, qu'elle avoit ramassez en ce lieu là. Le Pere Aloez, ayant trouvé dans un mesme Bourg ce grand nombre de nations, s'est heureusement servi de cette fuite, qui avoit reuni tant de monde, et qui luy avoit esté mesagée par la divine Providence, pour annoncer nos Mysteres à cette multitude de peuples, et justifier ainsi la Divine Justice, n'y ayant lieu si reculé dans ce Nouveau-monde, où ce Pere n'ayt tasché de faire entendre l'Evangile.

Dieu a trouvé de ses Eleus en chaque nation, pendant le temps que la crainte des Iroquois les a tenus assemblez. Mais enfin le danger estant passé, chaque peuple s'est retiré en son pays. Les uns sont retournez à la Baye des Puants, les autres sont allez au Sault, où les Missionnaires ont resolu de faire desormais leur principale demeure : le reste est demeuré à la Pointe du S. Esprit. On a dessein de bastir trois Eglises dans ces trois principaux endroits de cette extremité du monde. Il y en a déjà deux de faites, l'une à la Pointe du S. Esprit, et l'autre au Sault ; le Pere Aloez se prepare, à son retour

de Quebec, pour aller à la Baye des Puants, y establir la troisième Eglise.

Jamais l'Evangile n'eut en ce pays une plus belle ouverture, et l'on ne peut manquer à present de ce costé là que d'Ouvriers ; car la moisson est aussi abondante qu'elle puisse estre. L'Iroquois, à qui on a rendu trois de ses captifs, et à qui l'on doit encore rendre les autres, sera ravi de continuer la paix avec les Outaouacs, ayant sur les bras la guerre de la nation des Loups, et des Andastogues. L'on nous écrit mesme de Montreal que les Onontagueronnons iront le printemps prochain au Sault en Ambassade pour confirmer la paix par des presents, tant s'en faut qu'il y ait de guerre à craindre ; ainsi les chemins seront libres au commerce des François et ouverts aux Ouvriers de l'Evangile. Neantmoins l'esprit de ces peuples estant fort changeant, il nous laisse toujours quelque sujet de craindre que la paix ne soit pas de si longue durée.

Comme la Pointe du saint Esprit a esté jusques à maintenant le siege de toutes ces Missions superieures, ie vay commencer à declarer les progres de l'Evangile, et l'establisement du Royaume de Dieu en ce lieu là ; mais il faut en mesme temps ne pas obmettre les grands obstacles que l'on y trouve.

La dissimulation qui est naturelle à ces Sauvages, et une certaine condescendance dans laquelle on eleve en ce pays là les enfans, leur fait approuver tout ce que l'on dit, et les empesche de témoigner jamais rien de contraire aux sentimens d'autrui, quand mesme ils scauroient que ce qu'on leur dit, n'est pas veritable. Il faut joindre à cette dissimulation, l'opiniatreté, et l'obstination à suiure entierement leurs pensées et leurs desirs ; ce qui a obligé nos Peres à ne pas recevoir si aisement au Baptisme les adultes, qui d'ailleurs sont elevez dans l'idolatrie et dans le libertinage.

Mais enfin Dieu m'a fait connoistre après plusieurs épreuves, dit le Pere Aloez dans son Journal, et dans une de ses lettres écrite du Sault le 6. de Juin

1669. qu'il plaisoit à sa Divine Majesté de faire misericorde à une nation particuliere, qui veut toute entiere embrasser la Foy Chrestienne. Elle est une des plus nombreuses, elle est paisible, et ennemye de la guerre, et s'appelle Queuës coupées; mais elle est d'ailleurs si portée à railler qu'elle avoit jusques à cette heure fait de nostre Foy, un jeu d'enfans. Ce peuple a eu la premiere connoissance de l'Evangile dans le grand Lac Huron, son vray pays, du temps que nos Peres y estoient, et fut après instruite au lieu où elle est maintenant, par le feu Pere Menard. Enfin pendant les deux ou trois ans que le Pere Aloez a demeuré avec eux, on a toujours continué à les instruire, sans qu'ils aient embrassé la Foy, jusques à l'Esté dernier, que les Anciens ont harangué en sa faveur dans leurs Cabanes, dans leurs Conseils et dans leurs festins.

C'est ce qui m'a obligé, dit le Pere Aloez, de passer l'Hyver avec eux à la Pointe du saint Esprit pour les instruire. Du commencement, ayant esté appelé à un de leurs Conseils, je leur fis sçavoir les nouvelles que deux François venoient de m'apporter, et leur dis qu'enfin je me voyois obligé de les quitter, pour aller au Sault, parce que depuis trois ans que j'estois avec eux, ils ne vouloient pas embrasser nostre sainte Foy, n'y ayant que des enfans et quelques femmes qui priassent Dieu. Je leur adjoustay que j'abandonnois à l'heure mesme ce lieu, et que j'allois secouer la poussiere de mes souliers, je les dechaussay en effet, et en secoüy la poussiere en leur presence, pour marque que je les quittois tout à fait ne voulant rien emporter d'eux avec moy, non pas mesme la poussiere qui s'attache aux souliers. Je leur fis sçavoir que les Sauvages du Sault m'avoient appelé, souhaitans d'estre Chrestiens, et que je les allois trouver pour les instruire. Que si dans quelques années ils ne se faisoient pas Chrestiens, je ferois la mesme chose à ceux du Sault que je leur faisois alors.

Pendant tout ce discours, je lisois

sur leur visage la peur que je leur avois causée dans leur cœur, et les laissant deliberer, ie me retiray sur l'heure dans la resolution de m'en aller au Sault. Mais un accident m'ayant retenu par une providence speciale de Dieu, je fus bientost le tesmoin de leur changement que l'on ne peut attribuer qu'à un coup extraordinaire de la grace. Ils ont d'un commun consentement exterminé entierement la Polygamie; ils ont aboli les sacrifices qu'ils avoient accoustumé de faire à leurs genies; ils ont refusé de se trouver à toutes les superstitions qui se font par les autres nations voisines: en un mot ils ont tesmoigné vne ferveur semblable à celle des Chrestiens de la primitive Eglise, et une tres-grande assiduité à tous les devoirs des veritables Fideles. Tous se sont venus rendre auprès de la Chapelle, afin de faciliter pendant l'Hyver à leurs femmes et à leurs enfans, les instructions qu'on leur donne, et ne pas perdre un jour sans venir prier Dieu dans l'Eglise.

Voilà en general quel est l'estat de la Mission de la Pointe du saint Esprit. Je vas rapporter maintenant en particulier quelques conversions les plus remarquables. Vn vieillard qui mourut le jour de Noel après s'estre disposé à la mort, en va faire l'ouverture.

Les Sauvages, ont dit au Pere Aloez qu'après son Baptisme il avoit eu une vision de deux chemins, dont l'un conduisoit en haut, et l'autre en bas, et qu'il avoit pris celui d'en haut, ainsi qu'il l'avoit rapporté luy mesme; mais qu'il avoit eu grande peine à le suivre, car il estoit fort estroit et difficile. Ils ont adjousté qu'il avoit veu le chemin d'en bas comme fort large et battu tel que l'est celui qui conduit d'un Bourg à un autre. Je ne puis passer sous silence le Baptisme du premier adulte de cette nation. Comme il a esté leur Capitaine, et homme d'un esprit bien fait et propre pour le Christianisme, il a esté le premier qui a harangué en faveur de la Religion Chrestienne, et qui a dit publiquement que les mysteres qu'on leur prechoit estoient veritables, et que pour luy il estoit resolu d'obeir au Pere. Il

s'appelloit Kekakoung. Cette sainte liberté à parler pour la Foy a comme donné le branle à tous les esprits et les a portés à se soumettre à l'Evangile.

Vn homme âgé de soixante ans n'a pas eu beaucoup de peine à se faire Chrestien ; il a assuré le Pere Aloez, que durant toute sa vie il auoit reconnu un grand Genie, qui renfermoit en soy le Ciel et la Terre, qu'il l'auoit toujours invoqué dans ses sacrifices, et qu'il en auoit receu du secours dans ses necessitez pressentes. On luy a donné le nom de Ioseph à son Baptisme.

L'exemple d'un autre vieillard confirme la mesme chose. Il raconte avec de grands sentiments de reconnoissance envers ce souverain Genie qui l'a conservé, que lors qu'ils quitterent leur pays, ils furent obligez de s'enfuir sur les glaces du grand Lac des Hurons pour éviter les Iroquois, et la famine qui les poursuivoit par tout. Ils n'auoient nulles provisions, et ne faisoient subsister leurs familles que du poisson qu'ils dardoient chaque jour sous les glaces. Or il arriva que soixante de leurs hommes, estans allez au large, y chercher leur vie, y furent emportez par un grand banc de glace, lequel fut detaché par l'impetuosité du vent. Plus de la moitié moururent ou de faim ou de froid. Ce vieillard fut conservé sur cette glace flottante durant l'espace de trente jours, et vint enfin aborder à une autre glace, et de là à terre, ne pouvant assez rendre graces à ce Genie plus puissant que la faim, que le froid, que les glaces, que les vents et les tempestes auquel il auoit adressé sa priere.

Comme il entendit la premiere fois parler de Dieu, il reconnut d'abord que c'estoit ce puissant Genie qui l'auoit conservé, et il resolut des lors de luy obeir en toutes choses.

Enfin le Pere Aloez marque dans son Journal, d'un autre homme de mesme âge, qu'il ne pouvoit assez s'estonner qu'il eust vescu si longtemps sans la connoissance du vray Dieu, et qu'il luy auoit souvent dit pendant son instruction : Est-il possible que nous autres

vieillards, qui auons un peu d'esprit, ayons esté si longtemps aveugles, et que nous ayons pris pour des divinitez, des choses qui seruent tous les jours à nos usages ? Cent personnes de cette nation, partie adultes, partie Enfans, ont déjà receu le Baptisme. Pour les Hurons, qui se sont refugiez en ce pays là, trente-huit ont esté baptisez. L'on compte encore, dans les autres nations, plus de cent personnes à qui on a donné le Baptisme.

Vne fille âgée de quarante quatre ans, ayant montré de la constance et une affection singuliere envers nostre sainte Foy, a esté enfin baptisée. Les occasions continuelles où elle estoit, et les persecutions qu'elle souffroit à cause de sa beauté, faisoient craindre au commencement de luy donner le Baptisme ; mais sa generosité l'a emporté, et elle dit hautement qu'elle ne se mariera jamais.

Elle a esté confirmée dans cette resolution par les choses qu'elle auoit une fois ouï dire au Pere Aloez touchant la Virginité de la sainte Vierge, et de la chasteté que voüent les filles Religieuses, et s'est retirée en son pays dans cette sainte pensée où elle aura le Saint Esprit pour seul directeur, iusques à ce qu'il plaise à Dieu d'y envoyer quelque Missionnaire.

Le Pere Marquette nous écrit du Sault, que la moisson y est fort abondante, et qu'il ne tient qu'aux Missionnaires de baptiser tous ceux qui sont là au nombre de deux mille ; mais l'on n'a pas osé jusques à cette heure se fier à ces esprits qui sont trop condescendans de peur qu'ils ne continuent après leur Baptisme dans leurs superstitions ordinaires. On s'applique sur tout à les instruire, et à baptiser les moribonds, qui sont une moisson plus assurée.

CHAPITRE VII.

De la Mission de sainte Croix dans le Pays des Montagnais à Tadoussac.

Le Pere Henry Nouvel l'avoit iusques icy cultivée pendant quelques années ; mais le Pere de Beaulieu ayant acquis en fort peu de temps assez de connoissance de la langue Montagnaise pour faire toutes ses fonctions Apostoliques, il luy en a entierement laissée la charge. Cette facilité à entendre et à parler la langue de ces Sauvages d'en bas, a paru si extraordinaire aux Capitaines de cette nation qu'ils luy ont donné de concert, dans vn festin public le nom de celuy qui entend et parle leur langue. Comme ce sont des peuples errants, accoustumez à viure de leur chasse, le Pere a esté obligé de les suivre par toutes les forests, pour entretenir cette Nouvelle Eglise dans la ferveur où le Pere Nouvel l'avoit laissée. Il ne se peut faire qu'on ne souffre beaucoup plus dans ces sortes de Missions errantes, que dans les sedentaires. Après cinq ou six semaines qu'il a esté obligé de coucher sur les neiges, il a esté attaqué d'un flux de sang dont il est malade déjà depuis huit mois, et qui a épuisé la meilleure partie de ses forces. Il n'attend neantmoins que le retablissement de sa santé pour se donner encore tout à ses Sauvages, qui luy rendirent toute sorte de services durant sa maladie, et qui se voyants ayez de luy, le desirent avec une passion incroyable.

Durant le temps qu'il se porta bien, il se donna tout à l'instruction de ces Barbares ; il les disposa sur tout à vne Communion generale par un jeûne solennel, et par une Confession exacte de de leurs peschez. Et une Chapelle ayant esté dressée dans ces vastes forests, la celebrite y fut sisainte, que depuis longtemps l'on n'avoit veu une semblable ferveur dans des Sauvages.

Tandis que le Pere de Beaulieu estoit dans la Mission de l'Anse de l'Assomption, bien avant dans le Saguenay, le

Pere Nouvel estant destiné pour aller donner quelque secours aux Sauvages de Gaspé, éloignez de Quebec de six vingts lieues, dont la plupart entendent la langue Montagnaise, se preparoit à les aller trouver du costé du Sud ; mais ayant esté droit à Tadoussac qui est du costé du Nord, il rencontra heureusement des Guaspesiens, qui sont maintenant sans pasteur, mais qui retiennent encore les bonnes impressions que les Missionnaires leur ont autrefois données. Tous se confesserent au nombre de soixante, et Communierent avec beaucoup de devotion. Vne femme de cette nation, bien instruite dans nos Mysteres, les faisoit prier Dieu tous les matins et tous les soirs, et comme elle chantoit fort bien, elle leur entonnoit des Cantiques spirituels. Ainsi Dieu a soin de conserver ses enfans qui ont receu le Baptisme. Et pour avoir esté privés si longtemps d'Ouvriers Evangeliques, ils n'ont pas perdu la Foy qui leur est maintenant aussi chere que jamais.

Mais comme le lieu de leur chasse les faisoit aller du costé où estoit le Pere de Beaulieu, le Pere Nouvel jugea plus à propos de les laisser à sa conduite et de retourner à Tadoussac, après s'estre déjà avancé environ douze lieues dans le Saguenay, pour assister dans les choses de pieté, les François qui passent là l'Hyver pour le commerce. Et ainsi les Sauvages, et les François ont pû estre également secourus par les soins infatigables de ces deux Missionnaires.

Il faut joindre à la Mission de Tadoussac, celle des Papinachois, comme l'une de ses dependances. Ces peuples sont toujours errants dans les forests, et se rendent chaque année dans vn lieu, sur le grand fleuve de saint Laurens, pour leur commerce à cinquante lieues plus ou moins, au dessous de Tadoussac du costé du Nord.

Quantité de gens de cette nation, qui parlent tous Montagnais, ayant esté autrefois instruits et baptisez par nos Peres, retiennent encore les principes de l'Evangile ; mais estant impossible

de les assembler pour continuer à les instruire, il y en a peu qui n'ayent quelques superstitions. Neanmoins on tasche, dans leurs assemblées generales, de faire ce que l'on peut pour les éclairer de la lumiere de nostre sainte Foy. Les Sauvages Chrestiens y apportent leurs enfans pour les faire baptiser par les Missionnaires, ou en leur absence, par des François bien instruits qui y vont en traite.

Vingt enfans et quinze adultes y ont esté baptisez cette année. Deux cent cinquante et six personnes outre les Sauvages de Sillery, et de Tadoussac qui estoient descendus aux Papinachois pour leur traite, y ont receu tout le secours possible avec un tres-notable profit de leurs ames.

Monseigneur de Petrée nostre Prelat estoit sur le point d'aller voir cette nouvelle Eglise, après sa visite de Montreal, et de tout le reste du pays, à dessein de conferer à ces nouveaux Chrestiens le Sacrement de la Confirmation, et d'avoir le contentement de visiter cette Eglise naissante, que l'on peut appeller la fille de ses soins, de ses prieres et de ses larmes. Mais il a esté obligé de remettre ce voyage à l'année prochaine, n'estant pas assuré s'il y auroit cette année une assemblée generale des Papinachois aux lieux ordinaires.

Vous demanderez, comment il est possible que le Christianisme puisse subsister dans les forests, parmi des peuples errants qui se voyent obliger, pour ne pas mourir de faim, de se separer en petites bandes, et de se faire des Cabanes fort esloignées les unes des autres, durant le peu de temps qu'ils sejourment en quelque lieu. C'est en cela mesme, que paroist admirablement la Divine providence, et le soin qu'elle a de ses Eleus. Les Sauvages qui habitent bien avant dans les terres, du costé du Nord, et qui ont eu la connoissance de Dieu et de son Evangile, par le ministere de nos Peres, ont eux-mesmes le soin de communiquer aux autres Sauvages de leur nation, cette connoissance qu'ils ont receuë, et deviennent ainsi eux-mesmes des Apostres.

On peut dire que ce sont des ames choisies pour le Ciel d'une façon particuliere. Ils ayment la priere, et ceux mesmes qui sont encore infideles, ne laissent pas de venir presenter leurs enfans au Baptisme, et quand quelque adulte Papinachois a esté baptisé, il est assez rare qu'il tombe dans l'Apostasie. L'exemple d'un Chrestien dans ces forests incultes est admirable.

Ce Sauvage, que le Pere Gabriel Druilletes avoit autresfois baptisé à Chikotimi, à trente lieues de Tadoussac, le long du Saguenay, l'année du grand tremblement de terre, a infiniment consolé le Pere Nouvel dans sa derniere Mission des Papinachois. Comme je luy faisois rendre compte de l'estat de son ame et de sa Foy, dit ce Pere dans une de ses lettres, il me répondit ainsi : le n'ay veu qu'une seule fois les François depuis mon Baptisme et après avoir esté instruit et baptisé par le Pere Drouilletes, je me suis abstenu depuis de recourir au Demon ; i'ay toujours fait la priere qu'il m'enseigne, et ie compte le matin avec mes doigts les dix fois que je dis : Vous qui avez tout fait, ayez pitié de moy ; et le soir je repete cinq fois la mesme priere.

L'on peut dire en general, que cette nation, qui prend son nom de son sourire presque continuel, est une des plus flexibles, et qu'elle donne aujourd'huy plus que jamais de belles esperances du costé du Nord, tandis que les autres Missionnaires travaillent infatigablement dans le pays des Iroquois d'en haut, et et d'en bas, et parmi les peuples les plus eloignez vers le Midi et l'Occident.

Après que le Pere Nouvel fut retourné de sa Mission des Papinachois, l'on prit enfin la resolution de remplir la place du fameux Capitaine Noel Tekoüerimat qu'on auoit laissé, par l'honneur qu'on rendoit à sa vertu et à son courage, sans successeur depuis plusieurs années, selon la coutume des Sauvages.

Les parents du defunct, à qui il appartient de nommer celuy qui doit succeder au mort, jetterent les yeux sur Negaskaoüat, Capitaine de Guerre de Tadoussac : ils le presenterent à toutes

les Nations assemblées à ce dessein à Sillery. C'est là que l'on crée le premier Capitaine, et où il a coutume de resider. Cependant l'on avoit préparé un grand festin pour regaler toutes ces Nations aux despens des parents qui devoient adopter Negaskaoüat, et luy donner le nom de Tekoüerimat avec sa charge ; ce qui s'appelle parmi eux ressusciter un Capitaine.

Pour commencer la ceremonie, on déchaussa le nouveau Capitaine, et on luy osta ses anciens habits, ensuite les parents luy en donnerent de nouveaux. Mais il y eut icy quelque chose de changé des solemnitez ordinaires, car le nouveau TekSerimat fut entierement habillé à la Françoisé, et au lieu du tour de teste, que la femme du defunt avoit accoustumé de mettre sur la teste de celui qui ressuscite son feu Mary, la femme de l'ancien TekSerimat mit sur la teste de Negaskaoüat un chapeau orné d'un fort beau tour de plumes. L'affection que l'ancien et le nouveau TekSerimat ont toujours temoignée aux François, a esté l'une des causes du changement de cette ceremonie.

Le festin estant préparé, on fit les harangues ordinaires, avec les presents qui les accompagnent. Le Pere Nouvel fit l'ouverture, où il representa trois choses au nouveau Capitaine. Premièrement il l'exhorta à la mesme pieté que son Predecesseur avoit toujours fait paroistre. Secondement il le porta à continuer d'avoir pour les François la mesme affection que son Pere qu'il ressuscitoit, autant par ses exemples, que par son nom de TekSerimat. En troisième lieu, il luy remontra l'obligation qu'il avoit de maintenir les siens dans la Foy et dans l'obeissance qu'ils doivent à nostre invincible Monarque.

Après la harangue, les parens de l'ancien Capitaine firent les presents selon la coutume à toutes les Nations presentes. Là se trouverent les François, les Algonquins, les Montagnais, les Gaspesiens, les Abnaquiois, les Etechemins, les Poissons blancs, les Nipissiriniens et les Hurons. Le premier present fut pour Monsieur de Courcelle,

nostre Gouverneur, et il fut mis entre les mains du Pere de Beaulieu pour luy estre présenté au premier jour. Le second se fit au Pere Charles Albanel, ancien Missionnaire, qui avoit le soin de la Mission de Sillery, laquelle est la premiere et la principale de toutes. L'on vint ensuite à faire à chaque Nation un present pour les faire ressouvenir que celui qui s'appelloit autrefois Negaskaoüat s'appelle maintenant TekSerimat.

Les presents de Colliers de Porcelaine estant faits, le Pere Albanel harangua à son tour, et se conjoüit avec le nouveau Capitaine, d'avoir en sa personne un autre TekSerimat, avec ses vertus, et son affection pour les François ; puis se tournant vers toutes les Nations qui estoient presentes, il les exhorta à aimer la Foy que tous avoient embrassée et à fuir le vice, qui les feroit infailliblement perir, s'ils n'y renonçoient. La ceremonie du jour finit par le festin,

Le lendemain tous les Capitaines Sauvages ayant à leur teste TekSerimat habillé à la Francoise, la canne à la main, allerent saluer Monsieur de Courcelle nostre Gouverneur, et le reconnoistre. Ils luy demanderent la protection du Roy, dont ils sont les sujets, et son assistance particuliere pour empêcher parmi eux les desordres des vices ; puis tous se retirerent.

CHAPITRE VIII.

De la Mission Huronne de l'Ammonciation de nostre Dame, auprès de la ville de Quebec.

La Mission des Hurons est maintenant reduite à un petit nombre de personnes, mais ce sont gens choisis qui aiment la Religion Chrestienne, et qui peuvent servir d'exemple à tous les autres. Depuis qu'ils ont veu la paix affermie, avec les Iroquois leurs ennemis, ils ont abandonné le fort qu'ils avoient dans une grande place de Que-

bec, et se sont retirez dans les bois à une lieue et demie de cette ville, pour y cultiver des champs qui leur puissent fournir de quoy vivre, et ils y ont fait un Bourg nouveau, et comme une nouvelle Colonie.

Cette Mission Huronne a esté surtout feconde ces deux années en morts illustres. Vne jeune fille de cette nation, nommée Ieanne Oüendité mourut l'année passée le 14. iour d'Avril, âgée de quatorze ans. Sa vertu avoit paru durant sa vie au dessus de ce que l'on pouvoit attendre d'une fille de son âge ; mais elle semble s'estre plus manifestée après sa mort, par l'incorruption de son corps, ce qui peut passer pour une recompense de la grande aversion qu'elle avoit de l'impureté et d'une certaine horreur qu'elle ressentoit, en la presence des personnes impudiques.

La mort precieuse de son petit frere nommé Augustin, qui la suivit neuf mois après, et qui fut mis dans un mesme sepulcre à Quebec, où l'un et l'autre sont morts, a donné occasion de trouver ce Thresor caché de l'innocence mesme. Mais puisque le frere et la sœur se trouvent ensemble, je n'en separeray pas l'histoire.

Cet enfant âgé seulement de cinq ans, appelé Andehouïakiri, estoit très-bien fait, et avoit de l'esprit et du jugement beaucoup au dessus de son âge ; jamais il ne voyoit les Peres Missionnaires qui passaient devant sa cabane, qu'il ne les obligeast d'entrer dedans, et ayant remarqué que lors qu'ils y entroient, ils faisoient prier Dieu tout le monde, il les imitoit ; faisant à leur exemple sa visite, il demandoit si l'on avoit ce jour là prié Dieu, que si l'on repondoit qu'on ne l'avoit pas encore fait, il disoit : Prions Dieu, et alors il commençoit le premier à faire les prieres, et après les avoir recitées, il interrogeoit du Catechisme ceux qu'il jugeoit qui luy devoient respondre.

Neuf mois après la mort de sa sœur, il tombe malade, et de là à peu de jours il dit en pleurant à sa mere que sa sœur le venoit querir, mais qu'il apprehendoit la mort. Cette crainte luy fut d'a-

bord ostée par l'assurance qu'on luy donna qu'il iroit bientost trouver sa sœur dans le Paradis, et il consola tousjours depuis sa mere en luy disant : Je vous prie, ma mere, de ne pas pleurer. Ces paroles ont eu un effet extraordinaire sur l'ame de cette mere sauvage ; car elle ne le pleura pas mesme le jour de sa mort.

Ce fut le neufiesme jour de Decembre 1668: qu'on enterra cet enfant dans la mesme fosse que sa sœur, dont le corps fut trouvé entier neuf mois après son enterrement sans qu'il luy manquast mesme un cheveu de la teste, et la chose a esté si bien verifiée qu'on ne peut raisonnablement en douter. Je ne veux pas neanmoins la donner comme un miracle, j'en laisse le jugement à ceux qui en considereront les circonstances. La grande pureté de cette fille et l'affection extraordinaire qu'elle a eue pour sa virginité pourrait bien avoir donné à Dieu occasion de faire cette merveille.

Vne femme nommée Helene, estant interrogée sur l'incorruption de ce corps, n'y trouva rien d'extraordinaire, et pensa que ce fust chose qui eust accoustumé d'arriver toujours ainsi aux personnes vierges, sur ce qu'elle avoit entendu dire au Pere qui les instruit, que Dieu preservoit souvent de la corruption les corps de ceux qui avoient conservé leurs ames dans la netteté, et les avoient exemptées des souillures de la chair ; ce qui luy fit estendre à toutes les Vierges, la faveur qu'elle avoit oüy raconter de sainte Therese, de sainte Claire, de sainte Magdeleine de Pazzi, et de quelques autres.

Le Frere et la Sœur doivent cette mort aux bons exemples, et aux saintes instructions de leur mere. Cette femme est si touchée de l'esprit de penitence qu'elle offre continuellement à Dieu la mort de ses enfans, en satisfaction de ses pechez, et cherchant divers moyens de satisfaire à la lustice divine, elle se réjouit de tout le mal qui luy arrive, et elle a accoustumé de dire au temps de son affliction. Voilà qui va bien, cela m'aidera à payer mes debtes ; qui est

leur façon de parler Huronne pour exprimer le plaisir qu'ils ont à une chose. Elle joint à cet esprit de penitence celui du plus parfait détachement des choses de la terre, et elle desire se trouver le jour de sa mort dans un entier dépouillement de tout, de peur que le soin qu'il lui faudroit prendre alors de partager ses biens, ne lui dérobast le temps qu'elle devoit employer à se préparer à la mort. Sa charité envers les pauvres n'est pas moins à estimer : car elle les assiste de son bled, et de tout ce qu'elle a, sans en vouloir de récompense ; ce qui est beau, mais rare dans les Sauvages. Enfin elle a une sainte passion de s'avancer dans la voye de la vertu, et jamais elle n'entend d'exhortation qu'elle ne fasse sur le champ un bon propos de se porter à une plus haute perfection, pensant toujours n'avoir rien fait jusques à cette heure. Son grand plaisir est de s'entretenir de Dieu, et après les Sermons qu'elle a entendus, elle vient souvent remercier le Pere d'avoir dit des choses qui lui semblent s'adresser uniquement à elle. O que vous me faites de plaisir, mon Pere ! dit-elle, de me faire paroître à moy mesme telle que je suis, et que j'ay esté.

Il ne faut pas s'imaginer que toute la devotion soit renfermée dans cette seule ame lesçaybien qu'elle est un grand trésor dans un pays infidèle, et qu'elle peut attirer sur ceux de sa Nation les graces que Dieu verse sur eux ; neantmoins cet esprit de ferveur s'estend presque universellement à tous les Hurons de cette nouvelle Colonie. En voicy une marque particuliere.

Ignace leur Capitaine ayant veu que les François offroient dans leur nouvelle Chapelle un pain-beny tous les Dimanches et les Festes, la pensée lui vint incontinent que les Hurons manquoient en ce point au devoir des bons Chrestiens, et tenant d'une main un collier de porcelaine, il appela les Anciens au Conseil, et les harangua en cette soiet : Mes freres, ie me suis aujourdhuy apperceu que les François nous surpassent en devotion ; j'ay eu

honte de voir qu'ils font des offrandes à Dieu, et que nous n'ayons encore rien fait de semblable ; c'est pourquoy je vous prie de vouloir imiter à l'avenir l'exemple des François, en faisant quelque present à l'Eglise. Pour moy, ie vay commencer le premier en faisant mon offrande de ce Collier, cependant que chacun de vous voye en particulier le present qu'il veut faire. En verité nous n'avons point d'esprit, respondirent tous ceux de l'Assemblée, et sans votre reflexion nous n'aurions pas mesme pris garde à cette sainte coutume. Il fut resolu que quand la jeunesse seroit revenue de la chasse, tous contribueroient selon leur pouvoir, à cette œuvre de pieté.

Le Pere qui a soin de cette Eglise Huronne depuis longtemps, est celui qui les entretient dans cette sainte simplicité, et dans cette ferveur admirable.

Il a mis en sa place un nommé Louys Thaondechoren pour faire les prieres dans le Bourg en son absence. Il n'est pas croyable combien cet homme est zélé pour toutes les choses de la pieté, et avec quelle vigilance il se porte à empescher tous les excez, afin de conserver les gens dans l'innocence. Il harangue dans la Chapelle des Hurons et leur fait des discours qui ne tiennent rien du Sauvage. Voicy presque mot pour mot, celui que le Pere Chaumonot lui entendit faire un jour avec des pensées tout à fait devotes et proportionnées à leur Genie.

Mes Freres, Dieu qui nous a créés est nostre vray pere ; il a droit de nous punir, quand nous pechons, et comme nous chassons de la cabane nos enfans desobeissans, Dieu chassa nos premiers parens hors du Paradis Terrestre, pour punir leur desobeissance. Mais comme il arrive quelquefois qu'un amy de la famille, rencontrant à la porte l'enfant que l'on vient de chasser, tout baigné de ses larmes, en est touché de compassion, et lui fait r'ouvrir la porte ; le Fils de Dieu en prenant nostre chair, a fait le mesme, il a eu pitié des hommes qui pleuroient leurs pechez, il a satisfait pour leurs fautes, et nous a

ouvert ensuite la porte du Paradis. Si maintenant quelqu'un de nous vient à commettre quelque nouveau crime, il merite encore d'estre chassé du Ciel, et ainsi mes freres, que pas un de vous ne se flatte de ce que par le Baptisme il a esté receu dans la maison de Dieu ; car s'il n'observe ses Commandemens, il sera chassé du Ciel, et la porte luy en sera fermée, jusques à ce que le Sauveur du Monde luy voye pleurer ses pechez aux pieds d'un Confesseur. Mais si c'est tout de bon qu'il pleure, il luy r'ouvrira la porte du Paradis, qui luy avoit esté fermée. Mes freres, gardez-vous donc bien de desobeir au Createur ; mais si par malheur vous venez à pecher, n'attendez pas plus longtemps à vous en repentir ; car nous avons un bon amy, nous avons Iesus qui fera nostre paix aussitost qu'il verra nostre veritable douleur. Voila le sermon de ce Sauvage Cathechiste.

Je finis ce Chapitre par la sainte mort d'une fille Huronne nommée Therese. Elle mourut le iour de la Feste de Noël, l'année 1668. âgée de 14 ans. Son grand pere envoya la veille de cette grande Feste querir le Pere Chaumonot pour la confesser, comme celui qui a tout le soin de cette Mission Huronne. Il y alla incontinent, et il ne fust pas plus-tost entré dans la cabane de la malade, que ce bon vieillard luy dit : Mon Pere, voilà ma petite fille qui s'en va mourir, ie vous prie de luy donner tous les Sacremens que l'Eglise a accoustumé de donner aux malades : car si elle mourroit avant que de les avoir receus, nous serions tous inconsolables ; mais si elle meurt après leur reception, nous n'aurons point de peine à nous consoler dans l'esperance qu'elle ira au Ciel, et que nous l'irons bientost voir.

Le Pere commença par la confession, que par respect elle ne voulut pas faire estant couchée, mais un peu élevée et soustenuë par derriere. Cependant la mere l'exhortoit à ne laisser aucun péché qu'elle ne confessast, en luy disant : Courage, Therese, nettoye bien ton ame de toutes ses souillures. Tous ceux de

la cabane où elle estoit, la portoient à la mesme chose.

Après la confession de cette fille malade, son grand-pere pria le Pere Chaumonot de ne pas tarder plus longtemps à luy administrer les autres Sacremens de l'Eglise, parce que l'heure de sa mort approchoit. Il le fit sans attendre davantage, quoy que la malade ne luy semblast pas encore estre à l'extremité ; neantmoins l'évenement montra qu'il estoit temps, car elle mourut le lendemain. Elle demandoit souvent pendant sa maladie à sa mere : Quand est-ce que naistra Iesus ? Enfin estant avertie la veille de Noël, qu'il naistroit cette nuit là, elle se mit à chanter : Iesus va naistre ; qui est un air que les Hurons chantent aux Festes de Noël.

Il est croyable que son bon Ange la faisoit ainsi chanter comme pour celebrer le jour de sa naissance au Ciel, le jour de Noël ayant esté le jour de sa mort. Ses parents firent après les funeraillies de leur fille, des presens à l'Eglise, et un festin à tout le Bourg des Hurons, pour prier ceux qui avoient esté conviez de dire cette nuit leur Chapelet afin d'obtenir la delivrance de l'ame de leur fille des feux du Purgatoire, en cas qu'elle y fust encore. Ainsi l'amour des parens envers leurs enfans s'estend parmy ces Barbares au delà de la vie, et montre evidemment qu'ils sont de mesme que les François capables de tous nos Mysteres.

On a aussi imprimé si fortement dans l'esprit de nos Sauvages le respect qu'ils doivent au saint sacrifice de la Messe, et l'obligation en general qu'ils ont d'y assister, qu'il s'est trouvé cette année à la prairie de la Madelaine auprès de Montreal, à soixante lieuës au-dessus de Quebec un Sauvage qui n'a jamais manqué de se rendre le Samedi à nostre habitation, quelque éloigné qu'il fût dans les bois, afin de pouvoir entendre la Messe, quittant ainsi la chasse qu'il faisoit à six ou sept lieuës loin aux environs de Montreal, et cela pour satisfaire sa devotion, comme si ce luy eust esté une obligation precise.

CHAPITRE IX.

De la sainte mort de Cecile Gannendâris Huronne.

Le sixiesme iour de Fevrier de l'année 1669. Cecile Gannendâris mourut dans l'Hospital de Quebec, après huit mois de diverses maladies. Au commencement elle fut attaquée d'une paralysie, qui luy osta les fonctions de la moitié du corps ; puis elle perdit enfin l'usage de presque tous ses autres membres. De plus elle ressentoit une tres-grande douleur de teste, laquelle luy estoit causée par un grand froid, qui se faisoit sentir à cette partie ; mais elle avoit à mesme temps une si grande aversion du feu qu'elle ne pouvoit ni le voir, ni le sentir, mesme pendant les plus insupportables rigueurs de l'Hyver. Il survint à tous ces maux un flux, qui l'enleva de ce monde.

L'on ne scavoit ce qui estoit le plus admirable, ou la patience de cette Sauvage malade, ou la charité des Religieuses Hospitalieres, qui luy rendoient en cet estat tous les services possibles. Monseigneur de Petrée, nostre Evesque, l'a visitée et l'a nourrie durant qu'elle estoit dans sa cabane. Et quand elle a esté à l'Hospital, il a toujours continué sa charité ordinaire, à fournir de quoy l'entretenir de toutes choses. Plusieurs personnes de condition l'ont aussi esté visiter, et luy ont fait porter des rafraichissemens, ayant tous de la tendresse pour une personne si vertueuse. Nostre Seigneur a voulu en cela recompenser la charité que cette femme avoit témoignée tandis qu'elle estoit en santé, à tous les malades de sa nation ; car jamais elle ne manquoit de les assister de tout son pouvoir, soit pour le bien de leur ame, soit pour leurs necessitez temporelles.

On a remarqué qu'elle avoit un don particulier de disposer les personnes à la mort. Dieu a voulu pour la recompenser qu'elle ne soit morte elle-mesme qu'après y avoir esté disposée, avec

tous les soins possibles. Son premier mary mourut en Saint ; mais il luy doit une partie de cette belle mort ; c'estoit elle qui luy faisoit faire tous les actes que l'on a coustume de faire pratiquer aux malades en cette rencontre. De peur d'augmenter son mal, ou de divertir sa pensée dans ses saints exercices de pieté, elle eut bien la force de retenir ses larmes, pendant toute la maladie de son mary. Comme son mary malade ne pouvoit un iour s'empescher de pleurer de la compassion qu'il avoit pour ses enfans, qu'il laissoit orphelins, Cecile luy dit avec une pleine confiance : Ne pleurez point, mon cher mary, nos enfans ne demeureront pas sans pere après vostre mort. Les Peres qui nous instruisent, leur serviront de pere tandis que nos enfans seront bons Chrestiens, et ie prendray tous les soins possibles pour faire qu'ils le deviennent.

Cette charité envers son premier mary a fait que Dieu a porté son second mary à luy rendre iour et nuit tous les secours qu'elle pouvoit attendre durant sa longue maladie, jusqu'à abandonner ses champs pour demeurer toujours auprès d'elle. D'ailleurs il semble que ce secours ayt encore esté une recompense de l'assistance spirituelle qu'elle a renduë à quatre de ses enfans qui sont tous morts avec des marques particulieres de predestination.

L'un de ses enfans, qui estoit une fille âgée d'environ douze ans, ne pouvant plus se tenir debout, ni marcher, à cause de la grande foiblesse où l'avoit mise la longueur de sa maladie, et sa mere d'ailleurs souhaitant qu'elle communiasst à Pasques, on la mit dans une peau d'Orignac passée, et bien peinte à leur façon, puis sa mere et une autre Huronne prenant la peau chacune par un bout, elles l'apporterent dans l'Eglise pendant qu'on y disoit la Messe, à la fin de laquelle l'on donna la sainte Communion à la malade.

Une autre de ses filles, mourant à l'âge de sept ans, voulut expirer en disant son chapelet, nonobstant la grande difficulté, qu'elle avoit de parler, et sa

mere luy avoit imprimé si fortement dans le cœur cette belle devotion envers la Sainte Vierge, qu'il ne fut pas possible de la luy faire interrompre durant tout le cours de sa maladie.

Les Sauvages de ce pays n'ont point accoustumé de chastier leurs enfans avec des verges ; mais Cecile n'éparagnoit point ce chastiment aux siens, quand ils le meritoient. Que s'il arrivoit qu'ils pleurassent pendant ce temps là, elle leur disoit : Ah ! mon enfant, comment supporterois-tu les estranges supplices des demons, puisque tu ne peux supporter une si légère punition ? garde toy bien de retomber en cette faute pour laquelle ie viens de te chastier, de peur que tu ne sois condamné à des peines qui ne finissent iamais.

Que si Cecile avoit un si grand soin d'inspirer à ses enfans l'horreur du peché, elle n'en avoit pas moins de s'exciter elle mesme à en concevoir une extreme aversion. Comme elle estoit tres-bien faite, avant sa derniere maladie, elle a esté souvent sollicitée au mal ; mais cette genereuse femme n'a pas seulement esté fidele et à Dieu et à son mari ; elle s'est encore armée d'un tison ardent qu'elle a jetté à la teste de celui qui la sollicitoit au peché, et elle en a fait la risée publique de tous les Sauvages, qui vinrent en foule estre les spectateurs de son courage contre cet insolent, et de sa fidelité inviolable à son mary. Au reste Cecile estoit si parfaitement instruite de nos mysteres, et mesme si éloquente, que quand il venoit à Quebec quelque Sauvage estranger ou infidele, on le luy envoyoit, et en peu de jours il se trouvoit capable du Baptisme. Quand il y en avoit quelqu'un, qui vouloit defendre opiniâtrément ses superstitions, on n'avoit qu'à luy opposer Cecile, elle le mettoit bientôt hors de defense. Ce mesme zele la portoit à avoir un soin particulier d'enseigner sa langue aux nouveaux Missionnaires, afin de contribuer de tout son pouvoir à la conversion des peuples. Le salut de son second mary luy estant infiniment cher, elle s'appliqua d'une façon particuliere à le re-

tirer de ses debauches, et fit tant par ses prieres et par ses remontrances qu'il est maintenant fort homme de bien, et un des meilleurs Chrestiens de cette Colonie.

Elle estoit d'une vie si exemplaire et reconnüe si capable, que ceux de sa Nation la venoient consulter dans leurs doutes sur leur conduite et sur les points de la Foy ; et elle les éclaircissoit avec un discernement qui n'avoit rien d'une femme Sauvage. Comme quantité de personnes venoient la voir durant sa maladie, elle n'avoit garde de perdre l'occasion qu'elle avoit de recompenser par quelque bon mot d'edification ces visites de charité. Voicy le discours qu'elle faisoit aux Huronnes qui venoient la voir et luy offrir leurs services : Mes Sœurs, j'ay passé autrefois parmi vous pour assez bien faite, et maintenant ie suis hideuse à voir ; j'aymois la propreté, et maintenant tout mon corps est dans l'ordure. Je n'estois pas des plus pauvres de nostre Bourg, et ie ne reçois aujourd'huy aucun soulagement de mes biens. Voilà l'estat où vous vous trouverez un jour. Faites quantité de bonnes œuvres durant vostre vie, car c'est de cela seul, que vous recevrez de la consolation à l'heure de la mort. Elle fit venir une de ses anciennes Confidentes exprés pour luy recommander qu'elle s'abstinst d'un certain vice auquel elle estoit sujette.

Son mary souffrit beaucoup auprès d'elle, mais les instructions et les bons exemples de Cecile, l'ont recompensé plus que suffisamment de toutes ses peines. Il avouë luy mesme que jamais il ne s'est trouvé plus éclairé de la verité de nos Mysteres que durant une exhortation qu'elle luy fit après une visite, dont Monseigneur de Petrée l'avoit honorée dans sa cabane. Mon mary, luy dit-elle, quel moyen de douter de la verité et de la bonté d'une Religion, qui enseigne et qui commande à ceux qui la suivent, quoy qu'ils soient nobles, riches et puissants, de s'abaisser iusques à venir consoler une miserable creature comme moy, dans une aussi pauvre cabane que la nostre ? Pourquoi ce grand

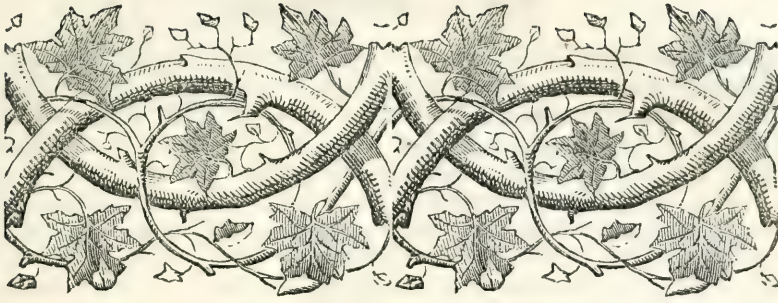
et saint Prelat prendroit-il la peine de m'apporter luy mesme en personne ce qu'il a de meilleur, s'il n'estoit assuré de la recompense que Dieu promet à ceux qui secourent les miserables ? Non, non, je ne sçauois douter de ce que nous disent nos Peres de la bonne reception qu'on fait aux Chrestiens dans le Ciel, après avoir veu la charité qu'exerce envers moy une personne de cette qualité et de ce rang, qui ne m'avoit iamais veuë, à qui ie n'appartiens point, et qui m'a fait tant de bien, que ie ne le sçauois reconnoistre.

Enfin Cecile, après avoir ainsi passé sa maladie dans l'exercice des vertus et dans les plus devots sentimens d'une ame Chrestienne, est sur le point de mourir ; mais elle ne part point de ce monde, que Dieu ne l'ayt auparavant appelée à soy, afin de mourir plus par le Commandement de Dieu, que par la nécessité de la nature. Peu de iours auant son decés, elle dit à son confesseur que durant la nuit quelqu'un l'avoit appelée par son nom, Gannendâris, mais d'une façon si douce et si agreable, qu'elle ne pût durant longtemps penser à autre chose qu'à la douceur charmante de cette voix : O la belle voix, disoit-elle, ô que mon nom me semble bien prononcé par une telle bouche ! ô que ne puis-je encore une fois m'entendre appeler ! ô que cette langue parle melodieusement ! Mais encore, repart le Pere, qu'a dit cette voix ? Cecile luy répondit : Elle n'a dit que ce mot, Gannendâris : Et ie pense que c'est la voix de ma fille, qui mourut l'année passée et qui vint aussi appeler son petit frere quelques iours avant qu'il mourust. Quoy qu'il en

soit, cela nous marque toujours que cette bonne Chrestienne ne pensoit qu'à Dieu.

Avec toutes ces caresses du Ciel, et ces bons sentimens interieurs, Cecile ne laissoit pas de craindre les feux du Purgatoire. Elle se recommandoit souvent aux prieres des personnes vertueuses, pour se faire ayder après sa mort à sortir de cette prison de flammes, et elle laissa à ce dessein aux Dames de la sainte famille de cette Ville de Quebec, du nombre desquelles elle estoit, le plus beau collier qu'elle eust. Il estoit composé de six mille grains de porcelaine presque toute noire, qui est aussi precieuse Parmy les Sauvages que les perles en France.

Cette illustre Chrestienne n'eut pas plustost rendu son ame à son Createur, que par l'ordre de Monseigneur l'Evesque, l'on sonna toutes les cloches de la Paroisse de Quebec, ce qui ne se pratique point ordinairement à la mort des Sauvages, et le lendemain on luy fit un service solemnel dans l'Eglise de la mesme Paroisse. Le Capitaine des Hurons exhorta le iour de la mort de Cecile, tous ceux de sa Nation, qui sont dans leur Bourg à une lieuë et demie de Quebec, à dire un Chapelet pour l'ame de la defunte. Et à un mois de là, son frere fit un festin à tous les Hurons, où il offrit un collier de porcelaine aux Anciens, pour le mettre aux lieux où ils tiennent leur bien commun, et renouveler ainsi la memoire de Gannendâris, sa sœur, et faire prier Dieu pour son ame. Cette action de pieté est belle en des Sauvages, et une des plus remarquables qu'on leur ait veu faire en faveur de leurs Morts.



RELATION

DE CE QVI S'EST PASSÉ DE PLUS REMARQVABLE

AVX MISSIONS DES PERES DE LA COMPAGNIE DE IESVS EN LA NOUVELLE FRANCE,

ÈS ANNÉES 1669. ET 1670.

Enuoyée au R. P. ESTIENNE DECHAMPS Prouincial

de la Prouince de France (*).

MON REVEREND PERE,



ENVOYE à Vostre Reverence, la Relation de ce qui s'est passé de plus considerable dans les Missions de la Nouvelle France; i'espere qu'on y trouvera de quoy contenter la curiosité de ceux qui prennent plaisir à s'instruire de ce qui se passe dans les Nations étrangères, et tout ensemble de quoy edifier la Pieté, et animer le zele des hommes Apostoliques. On peut dire avec verité qu'il y a longtemps que la culture de cette terre arrosée du sang de tant de Chrétiens, n'a esté si heureuse que cette année, et que les Ouvriers Evangeliques

qui l'ont si souvent trempée de leurs larmes, y font presentement avec ioye une recolte fort abondante. Car outre un tres-grand nombre d'enfans et de moribonds qu'on a envoyez au Ciel par le Baptesme, outre la conversion de plusieurs Infideles d'un âge avancé, on verra comme toute la Nation Iroquoise est à la veille d'embrasser la Religion Chrestienne, et que depuis tant de temps qu'on travaille à cette grande affaire, iamaïs on n'en a eu de plus fortes ny de plus solides esperances que maintenant. Cette Relation fera voir l'estat present de cette Eglise, la grande disposition que tous ces Barbares ont au Christianisme, iusqu'à planter la Croix au milieu de leurs terres par la resolution d'un Conseil public, à se declarer ouvertement pour la Foy, et à faire entendre à ceux de nos Peres qui ont soin de cette Mission, qu'ils vouloient tous se faire Chrestiens. Je ne doute pas

(*) D'après l'édition de Sébastien Mabre-Cramoisy, publiée à Paris en 1671.

qu'on ne soit bien aise de voir la fierté de ces peuples, qui a esté tant d'années la terreur de tout le païs, s'adoucir tous les iours, et s'assuïetir enfin à la loy de Iesus-Christ. Dieu a bien voulu se servir des armes du Roy pour soumettre ce peuple barbare à son Empire, et la crainte qu'ils ont d'un si puissant Monarque de la terre, les dispose à ne se plus revolter contre celuy du Ciel. Monsieur Tallon nostre Intendant est enfin arrivé icy heureusement, ayant quasi fait naufrage au port, plus dangereusement que ne fut le naufrage qu'il fit l'année precedente au Port de Lisbonne en Portugal. Ce fut icy vers Tadoussac où son Vaisseau échoïa sur une roche, dont il ne pût se retirer que par un secours extraordinaire du Ciel que Sainte Anne luy procura. On peut dire que la ioye que son heureuse arrivée nous a donnée à tous, n'a-pas esté moindre, que la crainte et la consternation universelle, où les nouvelles de ses naufrages nous avoient iettez. Les Reverends Peres Recollets qu'il a amenez de France, comme un nouveau secours de Missionnaires pour cultiver cette Eglise, nous ont donné un surcroy de ioye et de consolation : nous les avons receus comme les premiers Apostres de ce païs, et tous les habitans de Quebec, pour reconnoître l'obligation que leur a la Colonie François, qu'ils y ont accompagnée dans son premier établissement, ont esté ravis de revoir ces bons Religieux établis au mesme lieu, où ils demeuroient il y a plus de quarante ans, lorsque les François furent chassés de Canada par les Anglois. Je recommande aux SS. SS. de Vostre Réverence toute la Mission et tous ceux qui y sont employez, et suis,

Mon Reverend Pere,

De V. R. le tres-humble et tres-obeyssant seruiteur en I. C.

FRANÇOIS LE/MERCIER.

AVANT-PROPOS.

On ne peut pas estre plus persuadé que nous le sommes icy, des avantages de la paix, depuis que les armes victorieuses du Roy nous l'ont heureusement procurée. A peine autre fois osoit on sortir de sa maison, pour la juste crainte que l'on avoit de se voir aussitost investi d'une troupe d'Iroquois, qui couroient tout le païs; presentement vn Missionnaire ira seul et sans escorte, depuis la premiere Bourgade des Iroquois, jusqu'à la dernière, et fera sans courrir aucun danger, environ cent lieues de chemin, dans les terres mesmes de ces Barbares. Il ne se trouve plus personne parmy eux, qui ose nous troubler dans nos fonctions Apostoliques, et s'il arrive que quelques-uns d'eux en passant, ou dans le vin, nous maltraitent de paroles, ou nous menacent, les plus sages du païs les en reprennent aussitost, et les empeschent de nous nuire. Mais ce qui paroïstra presque incroyable à ceux qui connoissent la fierté des Iroquois, c'est que cette année sembloit estre celle de la rupture de la paix entre eux et nous, parce que quelques-uns des François avoient malheureusement tué plusieurs Iroquois; mais la bonne justice qui en a esté faite, a obtenu de Dieu que les Iroquois ne s'en soient point ressentis jusqu'à present. Comme cette heureuse paix est l'ouvrage du Roy tres-Chrestien, il est hors de doute qu'elle attirera sur son auguste personne les benédiction du Ciel, qu'il a ouvert par ce moyen à vne infinité d'ames. Il luy est certes bien glorieux d'avoir, pour ainsi dire, mis IESVS CHRIST en possession des promesses de Dieu son Pere, qui s'est engagé de luy donner pour heritage vn empire absolu sur tous les peuples, et sur ceux mesmes qui habitent les dernières extremités de la terre; mais il n'est pas moins avantageux aux Missionnaires qui s'employent à cultiver cette Eglise. Nous n'osons pas neantmoins nous flatter de l'esperance d'une

paix inalterable ; la brutalité et le peu de foy qu'on a si souvent reconnu dans nos Barbares, nous donnent sujet de tout craindre. L'antipathie naturelle qui semble estré entre la nation Iroquoise, et quelques autres de celles qui nous sont alliées, nous fait appréhender quelque rupture. Il est difficile que les vieilles querelles soient tellement éteintes, qu'il n'en reste toujours quelques étincelles secretes dans des cœurs qui ne respirent que la guerre et le pillage. Enfin la paix, la bonne intelligence et l'vnion ne peuvent pas estre si fort parmy des peuples qui mettent tout leur plaisir à se brûler les vns les autres, et à se fortifier des ruines de leurs voisins.

Ces raisons qui nous tiennent dans la crainte, et dans la defiance, portent en mesme temps ceux à qui le Roy a confié le gouvernement de ce país, à faire tout l'imaginable pour se mettre en estat de n'estre pas surpris et pour maintenir dans toutes ces nations, vne paix qui les comble de toute sorte de biens.

Les cinq Compagnies que le Roy a eu la bonté de nous envoyer cette année, nous serviront d'un puissant renfort pour tenir nos Barbares en leur devoir ; et la frayeur qu'ils ont conceuë des armes victorieuses d'un si grand Monarque, servira merveilleusement à rassurer nos esprits. Sa Majesté est tellement persuadée qu'il est necessaire d'entretenir sans cesse des troupes dans ce país, pour dompter l'orgueil Iroquois, et les empescher de rompre la paix, comme ils ont fait dès qu'ils ont crû estre les plus forts, qu'il a eu soin d'envoyer depuis peu de mois cent cinquante filles, afin que les Soldats s'établissant dans la Nouvelle France, puissent y avoir famille, cultiver des terres, et deffendre cette colonie. On verra par la suite de cette Relation, l'impression extraordinaire que ces grands soins ont fait sur l'esprit de tous ces peuples, et j'ose bien dire qu'on y trouvera des choses assez considerables, pour edifier tout ensemble, et contenter ceux qui aiment à s'instruire de ce qui se passe dans les país estrangers.

Peut-estre sera-t-on curieux de savoir comme s'y est passé l'hyver ; il y a esté extraordinaire en sa durée, et en la rigueur du froid, qui a desseiché la pluspart des racines, des herbages, et des plantes.

CHAPITRE PREMIER.

Du Conseil tenu à Quebec pour vuidier les differens entre les Iroquois et les Algonquins.

L'on connoist assez l'esprit fier et impatient de l'Iroquois, et nous n'avons que trop souvent éprouvé qu'il luy faut tres-peu de chose pour faire insulte à rompre avec ceux qui vivent en bonne intelligence avec luy. Il y avoit déjà longtemps qu'ils cherchoient comme vn pretexte pour colorer la passion qu'ils ont de faire la guerre à leurs voisins, et de les piller. Les Algonquins superieurs furent les premiers qu'ils attaquèrent. Voicy l'occasion qui fit l'ouverture de cette guerre. Vne troupe de vingt Iroquois, estant à la chasse vers le quartier des Algonquins, rencontrèrent deux hommes de leur nation, qui ayants esté faits prisonniers de guerre par les Algonquins, s'estoient heureusement échappés de leurs mains. Ceux-cy leur apprirent que le Bourg d'où ils estoient partis n'estoit deffendu de personne, et que les gens de guerre qui y demouroient estoient tous allez à la chasse ; et que comme il n'y avoit plus que des femmes, des enfans et quelques vieillards, il leur estoit tres-aisé de le piller. Aussitost la resolution fut prise de faire une tentative de ce costé-là ; ce qui leur reussit avec tant de bonheur, qu'ils y entrèrent sans resistance, et qu'après en avoir tué quelques-uns, ils firent captifs les femmes et enfans au nombre d'une centaine. Les guerriers absens ayants esté promptement avertis de ce qui se passoit, coururent après en diligence, mais ce fut inutile-

ment, parce qu'ils ne peurent ioinde les Iroquois. Les nations voisines se sentant obligées selon les coutumes du païs, de venger l'iniure qu'on venoit de faire à leurs alliez, font un party considerable, ioinant leurs troupes, et viennent attaquer quelques cabanes d'Iroquois qui estoient à la chasse, et qui furent tous defaits. Les nouvelles de cette irruption estant portées à Tsonnontoüan, allarmerent toutes les nations; elles ne respirent plus que la guerre et la vengeance. Garakontié, Capitaine d'Onnontagué, chef de toutes les nations Iroquoises, et qui s'estoit rendu luy mesme comme garant de la paix faite avec les Francois, voyant qu'elle estoit en danger d'estre troublée par ces actes d'hostilité, qu'on commettoit de part et d'autre, et parceque tous les François montant et descendant la Riviere avec les Sauvages, pouvoient y estre enveloppez, envoie à toutes les nations Iroquoises des colliers de pourcelaine, pour arrester les bandes et les partis de guerre qu'on commençoit à former, et leur remonstra qu'il estoit plus à propos de mettre le canot à l'eau pour se rendre à Montreal à la rencontre des Algonquins superieurs qui y devoient descendre en même temps pour y faire leur traite; que c'estoit là le lieu où ils devoient faire et entendre de part et d'autre leurs plaintes reciproques, et terminer leurs differens en la presence d'Onnontio (c'est ainsi qu'ils nomment Monsieur le Gouverneur); puis qu'ils l'avoient choisi autrefois pour l'arbitre de leurs querelles.

Ayant ainsi donné les ordres partout, et persuadé aux Iroquois de prendre cette resolution, il se met luy-mesme le premier en chemin pour l'exécuter, et il arriva heureusement à Montreal, en mesme temps que la dernière bande des Algonquins superieurs y parut au nombre de 80. ou 90. Canots, sur lesquels il y avoit plus de 400. personnes. Ils s'attendoient d'y trouver Monsieur le Gouverneur, à qui on en donna aussitost avis; mais il ne jugea pas à propos de quitter Quebec, et manda aux Chefs des Nations de l'y venir trouver;

ce qu'ils firent, vingt de chaque Nation ayant esté choisis pour y aller. Ils arriverent à Quebec sur la fin de Juillet. D'abord Garakontié se trouva en peine, de ne se pas voir accompagné d'un autre Capitaine Iroquois, sur tout des Tsonnontoüans, qui estoient les plus interessez dans cette affaire; il ne laissa pas neantmoins de passer outre. On assembla le Conseil, où se firent trois assemblées generales. La première fut seulement pour s'entre-saluer, et se passa en complimens. On tint la seconde assemblée le lendemain pour les affaires, dans laquelle les Algonquins parlerent les premiers, par des presens selon leur coutume, et dirent premièrement qu'ils avoient respecté les ordres d'Onnontio, touchant la paix; mais que les Iroquois Tsonnontoüans ne les imitoient pas, ayant defait presque cent de leurs alliez dont la pluspart avoient esté faits esclaves. En second lieu qu'ils prioient Monsieur le Gouverneur de se resouvenir qu'en pleine assemblée de toutes les Nations, il avoit protesté qu'il puniroit ceux qui contreviendroient aux articles de la paix, qu'ainsi ils l'exhortoient de leur tenir sa parole.

Le troisième iour, Monsieur le Gouverneur leur répondit par presens reciproques, qu'il tenoit sa parole, et que puis qu'il avoit fait mourir quelques François ses propres nepveux, pour les punir des meurtres qu'ils avoient commis sur les Iroquois, à cause que cela estoit capable de rallumer la guerre, on ne devoit point douter qu'il ne fist iustice des Iroquois, ou des autres peuples qui oseroient troubler la paix, et que quant aux Tsonnontoüans, il commençoit à les punir sur l'heure mesme, retenant les captifs qu'on luy avoit amenez des Outaouak pour les leur rendre.

Il répondit en second lieu, que la soumission qu'ils avoient eüe pour ses ordres à l'égard de la paix, estoit toute à leur avantage; puis qu'ils en retiroyent un profit considerable, pouvant en seureté venir iusqu'à Quebec querir les choses qui leur estoient necessaires et les Missionnaires mesmes, pour les

instruire dans les mysteres de la Foy Chrestienne.

Ensuite un Capitaine Huron, âgé prés de 80. ans, prenant la parole : Onnontio, dit-il, ô que tu as une grande famille, ah ! combien d'enfans que tu t'es acquis ! Les femmes les plus fécondes n'en ont que deux à la fois ; mais tu en as produit dans l'espace de ce peu d'années que tu es venu icy, une multitude innombrable. Tu en as de tout costez, à l'Orient et à l'Occident, au Midy et au Septentrion. Les Algonquins sont tes enfans, les Montagnez, les Outaouïaks, les Hurons et les Iroquois. Quel est le pere qui t'ait jamais égalé en multitude d'enfans ? Oüy, tu es veritablement nostre pere, puisque tu en fais si dignement l'office, tantost reprenant les vns, et tantost punissant les autres, menaçant celuy-cy, exhortant celuy-là, à viure en paix avec ses freres. Mais il faut auoüer qu'en cela seul plus qu'en toute autre chose, tu te montres nostre pere, lorsque tu nous procures vne vie bienheureuse et éternelle, lorsque par la paix que tu establis par tout, tu ouures le chemin aux hommes Apostoliques qui vont pour instruire tous les peuples, et leur apprendre à l'en remercier ; et certes les Onneiout n'ont jamais mieux reconnu que tu les traitois comme tes enfans, que quand t'étant contenté pour les punir, de garder quelque temps leurs prisonniers, tu les as renvoyez dans leur païs avec leur pere. Ô Annonkouaiouton (c'est le Capitaine de ces Onneiout), iamais tu ne serois retourné avec plus de gloire dans ton païs, après vne victoire emportée sur les plus fiers de tes ennemis, que tu es retourné des prisons d'Onnontio en compagnie du Pere Bruyas, à la voix duquel si tu as obeï avec docilité, jamais Conquerant n'a esté plus honoré que tu le seras. C'est en cela mesme qu'Onnontio se comporte comme vn pere charitable, procurant à ses enfans le plus grand de tous les biens. Courage donc, Nations Iroquoises, Outaouïaks, Hurons, Montagnez, Algonquins, reconnoissez Onnontio pour pere, suivez exactement

ses ordres, obeïssez à ses commandemens ; écoutez les aduis qu'il vous donne pour affermir la paix entre vous, si vous voulez estre fortunez en ce monde et en l'autre.

Garakontié, Capitaine d'Onnontagué, parla à son tour, au nom de tous les Iroquois, et d'abord il protesta que les Tsonnontouïans n'auoient fait aucune insulte ny apporté aucun dommage aux Outaouïaks, mais seulement aux Onkouagannha, qu'Onnontio jamais n'auoit pris sous sa protection, et qu'ainsi cette derniere Nation ; Iroquoise ne deuoit pas estre accusée d'auoir en cela rompu la paix.

Quant à la Foy, adjousta-t-il, qu'Onnontio desire voir répandue par tout, je la professe publiquement parmy ceux de ma Nation ; je n'adhere plus à aucune superstition, je renonce à la Polygamie, à la vanité des songes et à toutes sortes de pechez. C'est moy proprement qui obeïs à Onnontio, et non pas ces Outaouïaks, qui après tant d'années d'instruction ne sont pas encore Chrestiens.

De tout ce qui se dit et se passa dans ce conseil, on iugea que les Algonquins auoient tort d'auoir recommencé la guerre par des actes d'hostilité ; que les Iroquois estoient à blasmer, de ce qu'ils n'auoient pas attendu que Monsieur le Gouverneur fist iustice sur leurs plaintes, et de ce qu'ils auoient voulu eux-mesmes s'en venger ; qu'au reste les Algonquins paroissoient vouloir la paix avec plus de sincerité que les Iroquois, puisqu'ils auoient mis en liberté deux prisonniers dés l'an passé, et qu'ils les auoient renvoyez dans leur païs, que cette année mesme ils en renvoyent quatre autres, et asseurent qu'ils estoient prests de rendre tous ceux qu'ils auoient chez eux, si Onnontio le leur ordonnoit. Au contraire l'Iroquois n'auoit renvoyé aucun captif, ni fait aucune demarche pour tesmoigner qu'il desiroit de viure en bonne intelligence, et ceux de Tsonnontouïan qui auoient le plus d'interest en cette querelle, ne s'estoient pas mesme trouvez au lieu où l'on parloit de la terminer amiablement.

La conclusion fut que Monsieur le Gouverneur manderait aux Tsonnon-toûans qu'ils eussent à rendre les prisonniers Algonquins ; qu'autrement il les considérerait comme perturbateurs de la paix, et qu'il les traiterait comme les ennemis du Roy.

CHAPITRE II.

Baptême solennel de Garakontié, Chef des cinq Nations Iroquoises, fait à Quebec.

Ce brave Capitaine Iroquois, qui depuis seize ans s'est toujours montré l'amy et le protecteur des François dans son pays, parla avec tant de feu et de zèle dans le Conseil, de l'amour qu'il avoit pour la Foy Chrestienne, et de l'ardeur qu'il ressentoit pour le Baptême, que la disposition de son cœur ayant été reconnu par Monseigneur l'Evesque, après qu'il eut appris des Peres qui sont aux Iroquois, combien ses mœurs estoient pures et Chrétiennes, il jugea qu'on ne devoit pas luy différer plus longtemps le Baptême, qu'il souhaitoit avec passion ; et que puis qu'il avoit depuis tant d'années secouru nos François, lors qu'ils estoient esclaves dans le pays de ces Barbares, il estoit juste qu'il trouvast un prompt secours dans le sein de l'Eglise, pour se delivrer de l'esclavage des Demons ; puis qu'enfin il avoit toujours porté les interests et la gloire des François, avec un si grand zèle, ils devoient contribuer à la pompe et à la célébrité de son Baptême.

Monsieur le Gouverneur s'offrit d'estre le Parrain ; Mademoiselle Boutrouë, fille de Monsieur l'Intendant, fut la Marraine. Monseigneur l'Evesque voulut bien luy-mesme luy conférer de ses propres mains ce Sacrement, et en suite celuy de la Confirmation. Ce fut dans la principale Eglise de Canada, et dans la Cathedrale de Quebec, qu'on fit cette solennité. Le concours du monde qui

y assista ne pouvoit pas estre plus grand, et il eut le contentement d'avoir pour spectateurs de son Baptême, une foule de personnes ramassées, presque de toutes les Nations qui habitent la Nouvelle France ; Hurons, Algonquins, Otaouaks, Mahingans, Agniers, Onneiout, Onnontaguez, Tsonnontouans, et Etionnontates.

Pendant qu'on luy conféroit les ceremonies du Baptême, il estoit fort attentif à l'explication qu'on luy en faisoit, et il écoutoit avec une si grande presence d'esprit, qu'au moindre mot il concevoit tout ce qu'on luy disoit. Il répondoit à toutes les interrogations qu'on a coutume de faire aux Catechumenes qu'on baptise, avec autant de fermeté et de bon sens, qu'on en pourroit attendre d'un homme sçavant ; et entre autres choses il dit, estant interrogé s'il vouloit estre baptisé, qu'il y avoit déjà trois mois entiers qu'il soupироit après cette grace.

Le nouveau baptisé remercia humblement Monseigneur l'Evesque, de luy avoir ouvert, par les deux Sacremens qu'il venoit de luy conférer, la porte de l'Eglise et du Paradis. Ensuite ayant fait à JESVS-CHRIST de nouvelles protestations de vivre d'orenavant en bon Chretien, il fut conduit au Chateau pour y aller remercier Monsieur nostre Gouverneur de l'honneur qu'il luy venoit de faire en luy donnant son nom sur les Fonts du Baptême. A son entrée, il se vit salué par la décharge de tous les Canons du Fort, et de toute la Mousqueterie des Soldats qui étoient disposés en haye pour le recevoir ; et pour conclusion de la feste, on luy presenta de quoy regaler pleinement toutes les Nations assemblées à Quebec, et leur faire un somptueux festin. que Monsieur le Gouverneur avoit fait préparer. Ce fut en ce festin qu'un Capitaine Huron publia son nom de Baptême en cette sorte : Nous voicy tous assemblez au festin ; c'est Daniel qui nous y traite, celuy que nous avons connu jusqu'à present sous le nom de Garakontié. Il nous convie à son festin, pour nous asseurer et prendre à tesmoins, qu'il

a embrassé la Foy Chrestienne, et qu'il n'est pas un enfant pour s'en dédire, il en fera profession solennelle devant tous ceux de sa Nation, lorsqu'il sera retourné chez luy ; et vous n'entendrez iamais dire que Daniel aye manqué de parole en ce qu'il vient de promettre à Dieu en son Baptême. Ces mots furent suivis d'acclamations de ioye, de remerciemens et d'aplaudissemens que firent tous les conviez.

CHAPITRE III.

De la Mission de sainte Croix dans le païs des Algonquins inferieurs, ou Montagnais, vers Tadoussac.

Nous ne pouvons donner plus de connoissance de ce qui s'est passé dans cette Mission, que par les deux Lettres qu'en a écrites au R. P. Superieur, le Pere Charles Albanel qui en a eu soin.

Premiere Lettre.

Ie suis infiniment obligé à V. R. de l'employ qu'elle m'a donné pendant ces huit derniers mois, que j'ay passez dans des continuelles et precieuses occasions de souffrir ; ce n'est pas neantmoins la rigueur excessiue des saisons, ny l'extreme fatigue des chemins, ny la necessité des viures qui m'a donné le plus de peine : ie sçay que nos Peres qui passent l'hyver dans les forests, souffrent toutes ces incommoditez ; mais rien ne m'a esté plus sensible que la veüe des miseres incroyables et l'abandon où estoient reduits nos pauvres Sauvages, avec qui j'ay esté obligé de demeurer sans pouvoir les secourir dans de si estranges extremitez. Je vous avoue que mon cœur en estoit si sensiblement touché, que ie mets cette peine au nombre des plus rudes que j'aye iamais ressenties.

La petite verole qui fait autant de ravages parmy ces peuples, que la peste et l'extremité de la faim et du froid, ont esté les principales maladies, qui ont affligé cette miserable colonie, et qui nous en ont enlevé environ deux cens cinquante personnes, tant Montagnais qu'Algonquins, Papinachois et Gaspesiens, de la Mission de Sillery et de Tadoussac

Nous partismes de la ville de Quebec le 14. de Novembre, et nous arrivâmes le 20. du mesme mois au lieu que nos Sauvages avoient choisi pour le rendez-vous d'hyver, et qui est situé proche de Tadoussac du costé du Midy. Ce fut le premier iour de nostre arrivée qu'il plût à Dieu de nous ravir Theodore Tekoüerimat nostre hoste. Il faut avouer que ce premier coup de la divine providence, qui dispose des choses comme il luy plaist pour sa gloire, me fut extremement sensible. Mais la pieté avec laquelle il est mort ne servit pas peu à me consoler d'une perte qui m'étoit si considerable, et i'ay reconnu par cet accident que Dieu avoit coustume de prendre des voyes qui nous paroissent rudes et fâcheuses, pour nous détacher des choses mesme les plus necessaires, et pour nous obliger de confier à luy seul le soin de nostre vie et de nostre perfection.

Le Sauvage dont ie parle estoit un homme qui avoit de grandes qualitez, et qui pouvoit rendre de grands services à un Missionnaire. Son rare esprit et sa prudence extraordinaire luy avoient acquis un tel credit sur tous ceux de son païs, mesme sur les estrangers, qu'ils deferoient en toutes choses à ses sentimens. Et comme il estoit très-courageux et un guerrier fort expérimenté, il estoit suiuy generalement de toutes les Nations, quoy qu'il fust Montagnais. Mais il rehaussoit merveilleusement l'éclat de ses grandes qualitez par le saint vsage qu'il en faisoit ; car il sembloit n'estre élevé au-dessus des autres que pour les approcher de Dieu, et il prenoit plaisir de faire servir sa gloire et sa reputation à l'établissement de la Foy parmy les

Sauvages. Il avoit une estime et vne amitié pour les François qui passe tout ce qu'on en peut dire, et on ne peut pas estre plus soumis qu'il estoit aux ordres de Monsieur nôtre Gouverneur, et il a toujours esté fidele executeur de ses volonte. Aussi estoit-il particulièrement caressé de luy, et traité selon son merite. La Mission de Sillery, celle de Tadoussac et toutes les autres ont beaucoup perdu à la mort de cét excellent Chrestien, et de ce genereux Capitaine. Cependant comme ie l'ay veu mourir avec toutes les marques d'un predestiné, il y a dequoy se consoler dans une si grande perte.

Trois iours après que nous nous fûmes embarquez il tomba malade, et sa maladie croissant toujours, il receut tous les Sacremens de l'Eglise avec tous les sentimens d'une devotion extraordinaire, et avec une resignation parfaite à la volonté de Dieu. Comme il eût reconnu quelque alteration sur mon visage, qui marquoit l'inquietude que j'avois, il me demanda pourquoy ie m'affligeois. Alors ie luy répondis que c'estoit à cause que ie me voyois obligé de me mettre dans une Chaloupe pour aller visiter les Sauvages qui estoient du costé du Sud, et qu'il m'étoit extrêmement fâcheux de le quitter. Non, mon Pere, vous ne me quitterez pas, s'il vous plaist, repartit le malade; ie suis mort, et ie ne souffriray jamais que vous m'abandonniez dans cette extremité. Celuy qui est vostre Superieur me dit à vostre depart de Quebec, qu'il vous mettoit entre mes mains, et me priant d'avoir soin de vous, il m'assura que vous auriez de moy vn soin reciproque. Si vous estiez maintenant en ma place, et que ie fusse en la vostre, que penseriez-vous de moy, si ie voulois vous abandonner ? l'attens du moins de vous, ce dernier devoir, après tant d'obligations que ie vous ay depuis vingt ans ; et comme vous m'avez appris à bien viure, j'espere que vous m'aiderez maintenant à bien mourir : vous sçavez que ce moment est le point decisif de mon eternité. Je n'eus garde de le quitter, ny de le perdre mesme de

veüe iusqu'à la mort. Il n'est pas croyable avec quelle application et quelle pieté il ménagea tous les momens de ce peu de vie qui luy restoit. Le matin du sixiésme iour, ayant renouvelé avec vne ferueur incroyable tous les actes de vertu que les Chrestiens les plus parfaits ont accoustumé de faire à l'heure de la mort, et s'estant ensuite confessé pour la derniere fois, il me parut desirer quelque chose. Je luy demanday ce qu'il vouloit, et s'il n'étoit pas content de mourir ; alors ce vertueux Chrestien éleua sa voix : Non, dit-il, ie ne crains point la mort ; ie meurs content, et ie remercie Dieu qui me gouverne, de ce qu'il me retire des occasions de l'offenser ; j'espere, dans l'estat où ie suis presentement, et ie l'espere vniquement de la bonté infinie de Dieu, qu'il me fera misericorde ; et le danger de n'estre pas si bien disposé vne autrefois, fait que ie prefere la mort à la vie. Il est vray neantmoins que ie souhaiterois bien fort de communier encore vne fois avant que de mourir ; mais puisque ie ne puis rien avaler, la volonté de Dieu soit accomplie. Ainsi il expira dans un acte de la plus parfaite soumission à la Divine Providence, et montra en mourant, que la vertu n'est pas moins pure n'y heroïque dans un Sauvage, lorsqu'il a soin de la cultiver, que dans l'homme du monde le plus éclairé et le plus poly.

Mais si l'admire avec raison la sainte mort de ce grand Capitaine, ie ne dois pas refuser à sa femme les loüanges qu'elle merite, pour la force d'esprit, pour le courage et pour la soumission aux ordres de Dieu, qu'elle a fait paroître durant la maladie de son mary, et après sa mort. Cette genereuse femme, nommée Susanne, contre la coutume de la plupart des Sauvages, n'a iamais abandonné son mary, quelque grande que fust l'infection qui sortoit du corps du malade, qui paroissoit plutôt un Cadavre, qu'un homme vivant. Elle parcouroit en ma presence tous les lieux et les diverses occasions d'offenser Dieu où s'estoit trouvé son

mary, et luy disoit de temps en temps : Avez-vous confessé cela et cela ? Car parmi les Sauvages, et particulièrement entre le mary et la femme, il n'y a rien de secret, et ils savent tout l'un de l'autre. S'il arrivoit que ie me retirasse pour un moment, d'auprès du malade, elle prenoit aussitost ma place, et ne luy parloit que de Dieu, du Paradis et de l'Enfer. Comme il luy témoigna un iour le regret qu'il avoit de la quitter, dans l'apprehension qu'elle ne tombast en quelque nécessité : Ne m'en parlez pas davantage, luy dit-elle ; songez seulement à bien mourir, et nous nous reverrons bientôt ; cependant Dieu qui nous gouverne aura soin de nous. Cette pieuse femme n'a jamais manqué aucun iour, depuis la mort de son mary, quelque mauvais temps qu'il ayt fait, d'aller prier Dieu sur son tombeau, pour le repos de son ame, sans que ny l'éloignement du lieu, ny l'embarras de ses affaires l'en ayt empêchée. Elle communioit tous les huit iours, elle recitoit son Chapelet deux fois le iour, elle ieûnoit tout le Carême, et encore hors ce temps-là, deux fois la semaine, pour expier entièrement les fautes de feu son mary, et le retirer du Purgatoire. Les femmes de nos Chrestiens François pourront apprendre d'un exemple si admirable de vertu et de fidélité, à avoir pour leurs maris une véritable amitié, et à estendre leur affection enuers eux au-delà des bornes de la vie.

Le 28. iour de Novembre, la Chaloupe des François qui m'avoit conduit ici, arriva chargée de quinze ou vingt malades. Tous ressembloient plustost à des Monstres qu'à des hommes, tant leurs corps estoient hideux, décharnez et chargez de pourriture. Ce fut pour moy un objet de compassion, et tout ensemble un exercice de charité. Je taschay de leur rendre tous les services qu'il me fut possible.

Le premier jour de Decembre, quatre Canots nous vinrent joindre, et accrourent le nombre des Fideles qui composoient cette Eglise errante par les forests.

Le cinquième iour du mesme mois, quelques François descendirent à l'Isle Verte, qui n'est pas éloignée de Tadoussac, et qui se forme dans nostre grande Riviere de Saint Laurent ; ils rencontrèrent la Cabane pleine de personnes mourantes, et me vinrent prier de leur aller rendre toute l'assistance qu'il me seroit possible. J'avois bien de la peine à quitter mon poste, parce que le lieu où i'estois pouvoit passer pour un Hospital de malades, où ma presence estoit à tout moment nécessaire.

Neantmoins le dixième iour de Decembre, ie me resolus d'aller visiter ces pauvres gens qui mouroient dans cette Isle abandonnée de tout secours, de les consoler, et de leur administrer les Sacremens de l'Eglise. Je leur portay quelques vivres ; et comme pendant le voyage un de nos Matelots chargé de bled d'Inde, se fut enfoncé sous les glaces, il fut conservé par une espece de miracle, Dieu ayant sans doute égard à la charité qu'il avoit pour les pauvres Sauvages.

L'onzième iour, j'arrivay dans cette Isle ; je n'y vis que des squelettes animés, et des corps tous defigurez, qui avoient déjà passé quatre iours entiers sans avoir de quoy manger. Je commençay mes fonctions par la priere, et sur le soir ie preparay du Theriaque, et leur en donnay quelques prises. C'est un remede souverain contre cette sorte de maladie. Le lendemain tous se confesserent, et ie donnay la sainte Communion à ceux qui s'en trouverent capables. Une femme, excellente Chrestienne, me mit entre les mains un enfant de l'âge de six ou sept ans, en me disant ces paroles : Mon mary avant que de mourir me dit : Nous avons deux enfans, ie vous donne le plus petit ; mais pour le plus grand, ie le laisse à nostre Pere (il vouloit parler de moy) ; il le fera instruire à leur Seminaire de Quebec, et vous luy direz que ie le prie de luy apprendre à prier Dieu pour moy.

Le 20. iour, quelques Sauvages de Gaspé, éloignez de nous environ qua-

torze ou quinze lieuës, nous vinrent trouver, et tous firent leurs devotions avant que de se separer de nous. Ce fut pour eux un coup du Ciel, et une grace toute particuliere; car à peine furent-ils retournez dans leurs cabanes, que la maladie les attaqua, et les enleva presque tous.

Pour le mois de Janvier 1670. le plus fort de mon exercice a esté de secourir les malades, d'exhorter les mourans, et d'ensevelir les morts. Si j'avois bien sçeu profiter de cét employ, i'y aurois pu pratiquer de grands actes de vertu, et surtout d'une mortification qui n'est pas petite, me trouvant obligé de demeurer dans un lieu infecté d'une puanteur horrible.

Le troisième iour de Fevrier, j'entray dans les forests en m'éloignant du bord de nostre grande Riviere, pour aller visiter nos Sauvages; le peu de neige qui couvroit à peine la terre, et qui ne portoit point encore, fit que nous eumes beaucoup de peine à marcher en raquettes. Comme nous n'avions quasi point de vivres, nous nous trouvâmes bientôt épuisez.

Le dixième iour du mesme mois nous rencontrâmes une Cabane de Sauvages, où nous arrestâmes l'espace de deux semaines entieres, pour les instruire, pour les consoler dans leur misere, et pour leur administrer les Sacrements.

Le vingt-cinquième nos Chasseurs ayans rencontré d'autres Chasseurs de deux grandes Cabanes, environ à six lieuës de nous, ils me vinrent chercher et m'obligerent de demeurer douze iours avec eux pour les instruire, et le quinzième iour de Mars, voyans que ie voulois partir pour retourner vers nos François, ils me remirent au bord de nostre grande Riviere.

Après que j'y fus heureusement arrivé, ie disposay tout le monde à faire leur Pasque, que tous firent avec vne grande piété, en parfaitement bons Chrestiens, et comme il n'est pas juste de dérober la gloire que meritent nos François sur ce sujet, ie diray à V. R. qu'ils m'ont puissamment assisté

par les assiduitez qu'ils ont renduës à nos malades Sauvages, et les leurs quand il en estoit besoin, en les traitant, en les pansant durant leurs maladies, et en les enseuelissant après leur mort, sans que la puanteur intolérable qui sortoit de ces cadavres les peust empêcher de leur rendre ces devoirs d'une charité vrayment chrestienne, iusques là, mesme que i'en ay veu quelques-uns, qui, par un courage et un zele admirable, les ont embarquez dans les glaces, les débarquans les ont portez eux-mesmes sur leurs espauls, quoy que l'ordure coulast de toutes parts sur leurs vestemens et sur leur casaque. Ces grands courages doivent faire rougir de leur mollesse vne infinité de Chrestiens, qui ont mesme horreur d'entendre ce que ceux-cy n'avoient pas horreur de pratiquer.

Cet employ, tout rude et fâcheux qu'il ait esté, n'a pas laissé d'avoir ses delices, et de l'onction. Il m'a fait considerer avec plaisir, que tant d'objets funestes, tant de larmes, tant de travaux, et tant de miseres, se terminoient enfin heureusement à une mort precieuse devant Dieu, qui couronnoit toutes les souffrances d'un Missionnaire, s'il en scait faire un bon usage, et ie n'estois pas peu consolé, quand ie pensois que si nostre Eglise Militante a fait cette année de grandes pertes, j'avois tout sujet de croire que l'Eglise Triomphante en avoit profité.

Au reste, on a remarqué que Dieu voulant recompenser nos François des charitables secours qu'ils avoient donnez à ces pauvres Sauvages, il les a comme miraculeusement conservez. Ce qui est si vrai, qu'excepté un d'entre eux qui a esté malade mesme assez legèrement, tous les autres n'ont senti aucun mal.

Ie fus le dernier incommodé. J'avois toute la teste furieusement enflée, et le visage couvert de pustules comme de petite verole. Vne grande douleur d'oreille me prit, avec un furieux mal de dents. Mes levres devinrent comme mortes, et mes yeux furent extrêmement incommodés d'une fluxion. Pour

comble de tous ces maux, i'auois une tres-grande difficulté de respirer. Je vouïay une neuvaine à Saint François Xavier, et au mesme temps ie fus guery. Peut-estre que Dieu a eu égard à la nécessité presente de nos pauvres Sauvages, qui avoient besoin de mon assistance. Je finis cette Lettre en me recommandant à vos saints Sacrifices, et suis, mon R. P. Vostre tres-humble et tres-obeissant serviteur en N. S.

CHARLES ALBANEL.

—
Seconde Lettre du Pere Albanel au Supérieur des Missions.

Comme ie me disposois le premier iour de May, à remonter à Quebec, après avoir passé l'hyver dans nos forêts avec nos Sauvages, ie receus ordre de V. R. de visiter les Missions qui sont au Nord, de l'autre costé de la Riviere Saint Laurent, où ie me rendis le 12. iour du mesme mois.

Entre tous les objets dignes de compassion que i'y ay veus, ce qui m'a le plus touché, c'est la grande solitude et le peu de monde que i'ay trouvé dans cette belle et florissante Mission de Tadoussac, qu'on appelle la Mission de Sainte Croix. Je la comparois avec ce qu'elle estoit autrefois, quand i'auois le bien de gouverner cette Eglise, et ie n'y voyois que quelques restes misérables de son ancienne splendeur. Il y venoit ordinairement tous les ans iusqu'à 1000. et 1200 personnes, et à peine a-t-on veu cette année cent Sauvages. Elle a perdu plus de six vingts personnes cét hyver, qui tous, l'automne passé, furent assez heureux que de se disposer à recevoir avec patience le fleau dont Dieu les a affligés cette année : car le Pere Gabriel Druliettes leur fut envoyé par vne providence speciale de Dieu, pour les confesser tous, et l'on a sceu que depuis cette visite la pluspart d'entre eux avoient vescu tres-chrestienement. Comme il y a vingt ans que ie servois

cette Mission, et que ie les connoissois presque tous, ce m'a esté vne particuliere consolation de sçavoir qu'ils estoient morts avec des marques si avantageuses de leur salut.

Durant le fort de la maladie contagieuse et populaire qui affligeoit ce païs, il y eut deux Capitaines qui, dans le dessein de corrompre la foy des ieunes gens, firent au Demon un sacrifice de trois chiens, qu'ils pendirent à la porte de leur cabane, pour luy demander son assistance, et le prier d'arrester le cours du mal contagieux ; mais leurs vœux ne furent point exaucez, et l'entreprise tourna à leur confusion. Deux autres personnes, un homme et vne femme, l'un nommé Pierre, et l'autre appelée Anne, s'opposerent avec chacun à cette detestable impiété.

L'homme, après qu'il les eut priez doucement de desister, et qu'il eut reconnu qu'il ne pouvoit rien gagner sur leur esprit, harangua fortement la jeunesse en ces termes : Non, mes freres, il ne s'agit point ici ny de chasses, ny de guerres, ny d'affaires Politiques, surquoy nous devons écouter ces vieux rêveurs, quoy qu'ils soient nos Anciens : il est question de la Priere, que nos Peres nous ont enseignée. Ils ne nous ont jamais dit : Dans vos afflictions, recourez au mauvais Esprit, mettez en luy vostre confiance et esperez de luy vostre santé. Mais au contraire ils nous ont appris qu'il falloit avoir recours à Dieu, qui est celuy qui nous gouverne, et qui seul peut nous proteger. Disons-luy donc, mes freres : Grand Dieu, qui voyez tout, et qui pouvez tout, ayez pitié de nous ; nous voulons mourir comme nous avons vécu. C'est vous, grand Dieu, qui estes le Maistre de nos vies. Si vous voulez que nous mourions, nous y consentons ; mais si vous voulez aussi que nous vivions, donnez nous vostre assistance. La femme adjousta, que ceux qui quitteroient la priere ne mourroient pas seulement tous, mais qu'ils mourroient mesme les premiers. Ce qui arriva ainsi ; car dans trois iours ces deux impies, qui se portoient bien auparavant, furent

frappez du mal, qui les porta à telle extrémité de maladie, qu'après avoir perdu le bon sens, ils s'étranglerent eux-mêmes. Alors tout ce qui estoit de Sauvages dans ce cartier-là, se divisa en deux bandes ; cet homme et cette femme se separerent aussi, et quoy qu'ils fussent tous languissans, ils ne laisserent pas de s'employer constamment à visiter les malades, à les exhorter à la priere, et à les preparer à bien mourir.

De cette grande desolation que la maladie a causée dans ce païs, il est resté dans l'esprit des Sauvages que j'ay veus, deux choses dont ils sont fortement persuadez : la premiere est qu'une grande partie des plus considerables parmi ceux qui sont morts de ce mal, n'ont esté enlevez de ce monde que pour estre punis de leur infidelité ; la seconde, c'est qu'ils sont tous convaincus qu'il faut tenir bon dans la Foy, et mieux prier que jamais. Cette bonne Chrestienne qui s'estoit opposée à cette idolatrie, m'a adjouté qu'elle avoit receu une assistance sensible de Dieu, et me raconta qu'un iour, lorsque toute la bande mourroit de faim, elle eut une forte inspiration de se separer du gros, et qu'elle proposa son dessein à son fils, âgé d'onze à douze ans, qui ne voulut point y consentir d'abord, mais qui la suivit à la fin. S'en estant donc separée, et se trouvant avec son fils à deux iournées des autres, dans un endroit où il n'y avoit qu'un pied de neige, elle luy dit, estant toute mourante, et toute languissante de faim : Mon fils, allez tuer quelque chose pour nous donner à manger ; luy, estant aussi abbattu que sa mere, luy disoit souvent, ma mere, ie n'en puis plus, mourons icy ; mais enfin il eut le courage de prendre son espée à la main, et de mettre ses raquettes à ses pieds. Sa mere cependant se mit en priere pour l'heureux succez de sa chasse, et voila que presque à la veüe de leur cabane, il rencontre deux Orignaux embarrassez dans un petit coin de plaine, où il y avoit six ou sept pieds de neige, si forte qu'ils ne pouvoient se remuer.

Cet enfant eut peur au commencement, n'en ayant iamais tué jusqu'à lors ; mais se sentant poussé par une force extraordinaire, il s'arresta et tua ces deux bestes dont ils se sont nourris pendant l'hyver. La mere de cet enfant ne fut pas plustost arrivée à Tadoussac, qu'elle presenta les peaux de ces Orignaux à l'Eglise, me disant, c'est Dieu qui me les a donnez, ie luy en fais un sacrifice, comme d'une chose qui est à luy ; mais estant pauvre comme elle estoit, ie luy en fis acheter les choses dont elle avoit besoin, et luy dis que Dieu se contentoit de sa bonne volonté.

Le dernier iour de May nous partîmes de Tadoussac pour aller aux Papinachois, qui en sont éloignez d'environ trente lieues, du costé du Nord, le long de nostre grande Riviere de S. Laurent.

Le troisième iour de Iuin, nous arrivâmes au lieu où ils estoient assemblez au nombre de cent cinquante personnes. Je trouvay là un Sauvage, de la grande et celebre Baye du Nord, qui m'a dit qu'on avoit veu un vaisseau François dans son païs, et qu'il les avoit pilliez et fort maltraitez. Que le Chef qui commandoit le Navire, les avoit asseurez que l'année prochaine il viendroit se poster dans cette Baye, et qu'on donnast advis à tous leurs gens de s'y rendre, et de luy apporter leurs pelletteries ; qu'il estoit le maistre de la paix et de la guerre, et qu'il ameneroit avec luy quantité d'Iroquois pour les destruire, s'ils ne luy obéissoient.

Cette Mission des Papinachois est en tres-bon estat, et la pieté y regne autant que iamais. Le Pere Henry Nouvel y a fort trauaillé il y a peu d'années, et les bonnes impressions qu'il leur a laissées, subsistent encore ; de maniere que le petit nombre de ceux qui ont retenu deux femmes, contre les promesses qu'ils ont faites à Dieu dans leur Baptême, n'a osé paroistre icy. J'ay demeuré douze iours en ce lieu là pour les instruire et les confirmer dans leurs bonnes resolutions, pour les Confesser et leur administrer le Sacrement

de la sainte Eucharistie ; et tous généralement m'ont fort contenté.

Iusques icy ie n'ay entretenu V. R. que de malades et de morts, de famine et de peste, de chemins difficiles et de souffrances. Ce qui suit la consolera davantage, et comme ie luy ay fait part de nostre affliction, il est juste qu'elle participe à nostre ioye.

Il y avoit déjà cinq ans que nos Peres Missionnaires, estant occupez ailleurs, n'avoient pû visiter la Nation des Oumamiois, qui sont au dessous des Papi-nachois le long de nostre fleuve de Saint Laurent. Cela me fit prendre le dessein de demander deux François pour m'accompagner, à Monsieur de Saint Denis, fort zélé pour la gloire de Dieu, et autant affectionné pour le bien spirituel des Sauvages, qu'il l'est pour les interests de Messieurs de la Compagnie, au nom desquels il est envoyé en ce pais là. Il m'accorda volontiers tout ce que ie desirois. Je pris encore avec moy deux Sauvages de Tadoussac, et vne Chaloupe, avec quoy i'entrepris mon voyage. Le quinziesme de Iuin, qui estoit un Dimanche, ie partis au matin, après avoir dit la sainte Messe, et i'arriuy le matin à la Riviere Noire, où il y avoit des Sauvages, qui m'attendoient depuis un mois, pour faire leurs devotions, et se faire encore plus instruire qu'ils ne l'estoient.

Le seiziesme iour du mesme mois, ie les confessay, et les communiai tous ; et sur le iour, je vis arriver douze Oumamiois qui me venoient chercher.

Le dix-septiesme fut employé à consoler les pauvres abandonnez, qui errent toute l'année dans les forests, et à instruire ceux qui se trouverent presens.

Le dix-huitiesme ie partis avec douze Oumamiois, et me rendis à la Riviere Godebout, où ils s'estoient assembles au nombre de cent trente personnes, tant Oumamiois, que Ouchessigiriniouek.

Ces bons Sauvages qui avoient fait deux cens lieues pour venir se faire instruire, me receurent comme un Ange du Ciel. Ce sont gens bien faits, dociles, paisibles, et d'un bon naturel.

Ils ont l'esprit bon, et aisé ; au reste ils sont fort iudicieux, et vivent tres-innocemment. La Polygamie parmi eux passe pour vne chose infame, et ils ont aversion de ceux qu'ils nomment Sorciers, qui ont recours au Diable pour la guerison des malades. Il y a quelques années qu'ils tuerent un de ceux qui en faisoient profession. D'ailleurs ils sont pauvres, beaucoup plus qu'on ne peut se l'imaginer. Ils vont tous couverts de peaux de Caribou, matchiées avec art, et enrichies de poil de porc-épics, ou de certaines plumes teintes de toutes sortes de couleurs. La faim est leur grande maladie, qui les détruit. Les Orignaux s'approchent de leur pais. Ils ont quelques Caribous et fort peu de Castors, avec quelques poissons, pour leur nourriture. Ils n'ont point encore l'usage des armes à feu ; mais ils sont fort adroits à tirer de l'arc. Quand ils peuvent avoir un filet pour pescher, ils se croient fort riches.

A mon arrivée les Capitaines me regalerent le mieux qu'il leur fut possible, et s'excuserent s'ils ne faisoient pas mieux, sur ce qu'il y avoit déjà vingt iours qu'ils m'attendoient ; ce qui avoit consumé tous leurs viures. Après quoy ie leur envoiy dequoy faire festin, et leur fis present d'une retz qui leur servit à faire bonne chere. Je ne parle point des benedictions qu'ils me donnerent, qui me marquoient beaucoup plus que toute autre chose, l'affection qu'ils ont pour leur salut eternel.

Dés le lendemain au matin nous dressâmes une Chapelle, que nous couvrîmes de la voile de nostre Chaloupe ; et tous les Sauvages vinrent cabaner auprès de nous. Je dis la sainte Messe, et leur fis alors la premiere instruction, après leur avoir expliqué le sujet qui m'avoit porté à les venir voir de si loin. Après Midy, ie pris le nom de tous ceux qui y estoient ; ie separay ceux qu'il falloit baptiser, de ceux qu'il falloit confesser, communier et instruire ; et ie leur fis encore une autre instruction.

Le vingtième du mesme mois, ie baptisay vingt-un petits enfans.

Le vingt-unième je baptisay huit adultes.

Le vingt-trois et le vingt quatrième j'en baptisay seize.

Ils estoient durant tout le iour auprès de moy, pour se faire instruire ; et la nuit mesme ils ne me donnoient aucun repos.

Je fus tout surpris à la veuë d'un bon homme, que je voulois instruire à se confesser : Il y a seize ans, me dit-il, que vous me baptisâtes à Tadoussac, et que vous m'appristes ce qu'il falloit croire, ce qu'il falloit faire, ce qu'il falloit éviter, et ce qu'il falloit demander pour estre sauvé. Depuis ce temps-là, i'ay executé soigneusement ce que vous m'enseignastes, et ie ne sçache pas avoir rien oublié. Il instruisoit ses enfans, et sa femme durant qu'elle vivoit, et avoit vn soin particulier à ce qu'ils sceussent parfaitement leur creance. Il me parcourut toutes les actions de la journée, et me dit, voila ce que ie fais chaque jour, voila ce que ie dis à Dieu, et c'estoient d'excellentes prieres. Il est vray que j'eus de la confusion d'entendre et de voir comme cét homme Sauvage vivoit dans vne parfaite innocence. Il m'adiousta que la raison pourquoy il avoit tant souhaité de me voir, estoit pour communier, et pour m'entendre parler de Dieu, et de l'autre vie.

Je ne sçaurois finir ma Lettre par une chose plus consolante. Mon R. P. Vostre tres-humble et tres-obeïssant serviteur en N. S.

CHARLES ALBANEL.

Iignons à ces morts precieuses de nos Chrestiens dont il est parlé en ces deux Lettres, celle d'Iskachirini, Montagnais ; il merite icy une place honorable.

Ce jeune homme estant venu auprès de Quebec dans la compagnie des François qu'il aimoit beaucoup, desquels il estoit aussi beaucoup aimé, y fut surpris de la petite verole. Il pensa aussitost à la mort et à la penitence, et fit appeler un de nos Peres. Le Pere, ayant passé incontinent nostre grande Riviere

de Saint Laurent, pour l'aller assister, trouva qu'il avoit fait attacher son Crucifix dans un certain lieu, d'où il le pût voir ; que tenant son Chapelet dans sa main, il adressoit ses prieres tantost à LESVS CHRIST, tantost à la tres-sainte Vierge, en qui il avoit une singuliere confiance. Il fit au Pere sa Confession generale, receut de sa main le saint Viatique, et l'Extrême Onction, et mourut dans l'exercice des actes de vertu, et d'un saint colloque qu'il avoit avec Dieu. Le grand soin qu'il avoit eu dans les bois des Peres Missionnaires, et des François, luy peut avoir merité la grace de mourir saintement dans la maison d'un François, qui n'a rien oublié pour le secourir dans sa maladie.

Le soin de recourir au Sacrement de la penitence est admirable dans nos Sauvages. Il a esté merueilleux dans ce ieune guerrier dont nous venons d'écrire la pieuse mort ; mais il semble ne l'avoir pas moins esté dans vne femme Attikamegue, qui estant surprise dans les bois du mesme mal que ce ieune homme, et se voyant sans Confesseur, appella sa sœur aînée qui la servoit, et luy dit : Ma sœur, i'ay un grand regret de mourir sans Confession, neantmoins i'espere de la bonté de Dieu qu'il me pardonnera mes fautes, puisque i'en suis marrie. En verité le saint Esprit souffle où il luy plaist, et fait ses graces à qui bon luy semble.

Tous les Sauvages Chrestiens qui sont morts cette année aux environs de Quebec, et du Cap de la Madeleine, ont fait voir comme la foy estoit fortement establee dans leurs ames. Les Peres qui les ont assistez à la mort dans les Forests, avec des fatigues incroyables, en sont revenus infiniment consolez de leur avoir veu finir la vie dans des sentimens si Chrestiens, que ceux qu'ils ont fait paroistre. Quelques Catechumenes qui avoient différé leur Baptisme, l'ont demandé avec instance. La mort de tant de Sauvages a touché sensiblement le cœur de Monseigneur de Petrée nôtre Evesque, qui leur sert de protecteur et de pere. Il a fait faire un service solennel pour le repos de leurs

ames ; et comme il travaille de toutes ses forces à cultiver l'Eglise des François, il n'oublie aussi rien pour convertir les pauvres Sauvages, et estendre ainsi les bornes de l'empire de IESVS-CHRIST, dans un païs si vaste, et peuplé d'un si grand nombre de Barbares.

CHAPITRE IV.

De la Mission Huronne.

Cette Mission a pris le nom de l'Annonciation de Nostre-Dame, et est proche de la ville de Quebec.

On en a parlé assez amplement dans la Relation precedente; elle n'est composée que des restes des debris de l'ancienne Eglise des Hurons ; et neantmoins elle ramasse dans le petit nombre de Chrestiens qui la composent, toute la foy et toute la pieté de cette multitude si grande de fideles qui la rendoient autrefois florissante. Ce que nous en allons rapporter est vne preuve de cet Eloge que nous venons d'en faire.

Recit de la mort tres-chrestienne d'Ignace Saouhenhohi.

Le Pere Chaumonot qui a le soin de cette Mission depuis plusieurs années, parle de la vie et de la mort de ce bon Chrestien en ces termes :

Le Printemps passé ce vertueux homme s'entretenant avec sa femme de la belle mort de deux de leurs enfans, dont il a esté parlé dans les Relations des années dernieres, il luy dit qu'il pensoit serieusement aux moyens d'en obtenir de Dieu vne pareille, et qu'ayant esté inspiré de s'adresser à la sainte Vierge, afin d'impetrer cette grace par son intercession, il avoit pris resolution de la faire heritiere de ce que leurs enfans avoient laissé : sçavoir des peaux de Castor qui estoient destinées à leur acheter dequoy se couvrir, s'ils eus-

sent vescu plus longtemps. La bonne femme fut ravie de cette proposition, et dès-lors ils resolurent d'un commun consentement d'en faire un present à Nostre-Dame ; mais l'execution de ce pieux dessein fut retardée iusqu'à la maladie d'Ignace, qui commença le vingtième Feurier par vne tres-violente pleuresie. Deux iours après, tout abattu qu'il estoit, il voulut se transporter dans la Chapelle, soutenu de deux de ses nepveux, pour y recevoir son Seigneur ; ensuite dequoy estant remporté dans sa Cabane, ie l'allay voir bientost après. A peine me fus-je assis auprès de luy, qu'il me dit : Mon Pere, j'ay un petit present à faire à la Sainte Vierge, ie vous prie de l'agreer pour elle ; voila quelques castors qui appartiennent à mes enfans, ie les luy offre de bon cœur. Elle a si bon soin d'eux dans le Ciel, il est iuste qu'ils l'en reconnoissent sur terre, du peu qu'ils y ont laissé. Le pauvre homme, voyant que ie l'acceptois, en témoigna un singulier contentement, aussi bien que sa femme ; et ils m'en remercièrent l'un et l'autre, comme si ie les eusse fort obligez.

Ce petit present agreea tellement à Nostre-Dame, qu'on ne sçauoit s'imaginer combien grande fut l'assistance qu'elle rendit à ce bon homme pour le disposer à bien mourir. Durant les neuf iours de sa maladie il ne témoigna iamaïs aucune apprehension de la mort, quoy qu'il sçeut bien qu'il ne pouvoit l'éviter. Quand il voyoit les soins que ie prenois de le faire saigner, purger, et de luy faire donner quelques rafraichissemens, pour temperer l'ardeur de son mal, il disoit tout bas à sa femme : hélas, que de peines prend ce pauvre Pere ! comme si i'en devois guerir ; non certes ie n'en gueriray pas.

Lors qu'on sçeut dans le Bourg le danger où il estoit, ce ne furent que continuelles visites de ses amis, qui luy témoignoiént estre tres-affligés de la perte qu'ils feroient en sa personne ; mais le malade me declara bientost que cette compassion trop naturelle ne luy plaisoit gueres. Pere

Echom. me dit-il, ie vous prie d'a-uertir les pleureurs, que ie ne prends point de plaisir de voir ces visages mor-nes et abattus devant moy. Non, non, ce n'est pas d'un Chrestien qui souffre son mal en patience, et qui l'offre conti-nuellement au bon Dieu, qu'il faut avoir pitié, mais plutôt de ceux qui meurent hors de la vraye foy, ou sans avoir receu les Sacrements ; qu'on vienne à la bonne heure me visiter tant qu'on voudra, mais que ce soit pour m'as-sister de quelque bonne priere, et pour m'animer à mourir chrestienement. De tous ceux qui me viennent voir, il n'y en a que deux qui me consolent extre-mement par leurs visites : car aussi tost qu'ils entrent dans ma Cabanne, après m'avoir salué et m'avoir exhorté à sup-porter mon mal avec patience, ie les vois reciter leur Chapelet, pour m'ob-tenir de la sainte Vierge. vne puissante protection à cette derniere heure de ma vie : et ils ne me quittent point qu'ils ne l'ayent entierement achevé. Voila comme ie voudrois que fissent ceux qui me viendront desormais vi-siter.

Ie ne manquay pas le lendemain après ma Messe de publier à tous les assistans ce que m'avoit recommandé le pauvre moribond ; ensuite dequoy ces bonnes gens firent bientost de sa Cabane un lieu d'oraison. Ie n'y entrois iamais que ie n'en trouvasse plusieurs en priere, qui recitoient devotement leurs Chapelets, et qui changeoient ainsi les larmes qu'ils avoient données d'abord à l'afflic-tion de leur amy, en des saints exer-cices de devotion.

Sa fille âgée de douze ans, et son fils qui n'en avoit que trois seulement, s'estant mis tous deux à genoux devant leur pere qui estoit alors dans l'agonie, pour luy demander sa benediction, la receurent avec ce peu de paroles, qui furent comme le Testament de ce saint homme. Mes chers enfans, souvenez-vous que ie meurs Chrestien, donnez-moy la consolation après ma mort de vous voir vivre et mourir dans la mesme Foy. La fille ne pût entendre ces mots sans fondre en larmes, et sans éclater

en de pitoyables gémissemens. Mais la mere, se souvenant de la peine qu'a-voit témoignée le malade, de se voir pleuré dans un estat où il s'estimoit si heureux, la chassa de la Cabane, di-sant : Vas pleurer hors de ce lieu-cy ; ne sçais-tu pas que ces pleurs déplai-sent à ton pauvre pere ? A ces mots l'enfant sortit aussitost, toute baignée de ses larmes. Ce spectacle toucha si vivement les assistans, qu'ils ne pûrent s'empescher d'en paroître attendris. Mais Ignace n'en fut pas plus ému, que s'il n'eût point esté son pere : tant estoit grande la paix de son esprit, et le degagement de son cœur.

Ie l'exhortois de temps en temps à recevoir la mort avec vne resignation parfaite aux ordres de Dieu, et luy di-sois qu'il ne devoit nullement douter qu'elle ne luy deust servir de passage à une meilleure vie ; et comme il me répondoit toujourns qu'il n'apprehendoit rien, sa femme, craignant qu'il n'eust quelque sentiment de presumption, luy dit : Ignace, prends garde qu'il n'y ait de la vanité à dire, je ne crains point la mort. A quoy il repliqua : Interroge un peu ceux qui m'ont veu au pais des Iroquois au milieu des tourmens, et sur le point d'estre brûlé à petit feu, et tu sçauras d'eux si j'ay iamais fait paroistre la moindre foiblesse pour toutes les cruantez qu'on exerçoit sur mon corps. Or si pour lors ie ne craignois point la mort, quoy que ie ne fusse pas si bien instruit de la vie future, et que ie n'eusse pas l'assistance d'un Pere et des Sacremens de l'Eglise, pourquoy presentement apprehenderois-je de mou-rir, me voyant si puissamment appuyé, et Dieu m'ayant donné une ferme espe-rance de revoir bientost dans le Ciel mes enfans, qui sont morts depuis peu, comme des Saints ?

Il invoquoit souvent sa fille, qui estoit morte depuis deux ans en opinion de sainteté, et luy disoit : Gaoüendité ma fille, souviens toy que tu m'as promis à l'heure de ta mort, que tu viendrois me secourir à la mienne, voicy l'heure qui s'approche, n'oublie pas ton pauvre pere.

Il avoit grande confiance à Saint Michel; il luy disoit souvent : Grand Saint, c'est vous qui nous avez heureusement conduits au lieu où nous demeurons à cette heure ; nous sommes sur vos terres : regardez-moy comme un de vos sujets, et comme tel defendez moy des malins Esprits. Quoy qu'il implorast souvent le secours de plusieurs autres Saints, neantmoins sa plus grande confiance estoit en la sainte Famille de IESVS, de MARIE et de Saint IOSEPH ; et il ne cessa de reciter leur Chapelet jusqu'à ce qu'il expira.

L'admiray sur tout les excellens actes de vertu, que faisoit ce bon homme lors qu'il se voyoit proche de sa fin, et ie ne puis douter que ce ne fust un effet tout visible de l'assistance toute extraordinaire que la sainte Vierge luy donnoit à cette dernière heure. Tantost avec vne profonde humilité il demandoit pardon de ses pechez, il offroit à la iustice divine pour effacer la peine qui luy estoit deuë, le mal qu'il souffroit, et tantost il vnissoit ses douleurs à celles du Sauveur mourant ; il luy disoit : Seroit-il raisonnable, ô mon IESVS ! que vous seul eussiez souffert, et qu'un pecheur tel que ie suis; n'endurât rien ? Non certes, il faut que le criminel soit puny, puis qu'il a fait le mal. D'autres fois il baisoit le Crucifix qu'il tenoit en main, et lui disoit : Helas Seigneur ! sans vous ie n'aurois iamais évité les peines de l'Enfer ; sans vous ie n'aurois iamais eu aucune esperance du Ciel. Ah, combien vous ay-je cousté de sang ! ah, combien avez-vous souffert pour me meriter la vie éternelle ? mais hélas, combien ay-ie eu de reconnaissance pour des bienfaits si signalez. Je brûle du desir d'aller au Ciel promptement pour vous en remercier durant toute vne éternité.

Dans l'accablement du mal où il estoit, comme il ne pouvoit plus porter à sa bouche le Crucifix, il le tenoit collé sur sa poitrine, et n'ayant pas assez de force pour faire le signe de la Croix, comme on le fait d'ordinaire, il le faisoit continuellement sur son cœur. Dès que ie luy eus suggéré qu'il y avoit Indul-

gence plénier pour ceux qui à l'article de la mort invoquoient, ou de bouche, ou au moins de cœur, le sacré nom de IESVS, il commença aussitost à le prononcer, et il le faisoit si souvent, que toutes les fois qu'il respiroit, ce saint Nom sortoit de sa bouche, et on remarqua que ce fut la dernière action que fit son ame, au moment qu'elle sortit de son corps.

Comme il se sentit baissé notablement, il dit à sa femme : Bon Dieu, que le Pere me differe longtemps l'Extreme-Onction ! Vas luy dire, ie te prie, qu'il se haste, car ie crains de n'avoir pas à temps ce Sacrement ; est-ce qu'il pense que m'estant confessé et communiqué, ie n'ay pas besoin de ce secours, pour l'entière abolition de mes crimes ? Ah ! que Dieu voit bien en moy d'autres pechez, que ceux dont ie me suis confessé. C'est ce qui me porte de desirer avec ardeur de recevoir ce dernier Sacrement, afin que par sa vertu le reste de mes fautes soit effacé. Comme il disoit ces paroles, i'entray dans sa Cabane avec la sainte Hostie, et les saintes Huiles, pour luy donner le Viatique et l'Extreme-Onction. Ce fut alors qu'on vit un épanouissement sur son visage, et vne ioye toute extraordinaire, et qu'après avoir receu son Seigneur avec vne admirable piété, il se disposa luy-même à recevoir les saintes Onctions. Il forma aussi de luy mesme, les prieres par lesquelles il demandoit pardon à Dieu des fautes qu'il avoit commises dans chacune des parties du corps auxquelles on appliquoit les Huiles sacrées.

Fort peu de temps après il tomba en agonie qui dura l'espace de deux heures, pendant laquelle il demeura toujours immobile, les mains jointes sur la poitrine, sans aucune violence, aussi doucement qu'une lampe, qui s'esteint lors que l'huile luy manque, et enfin il ferma de luy mesme les yeux en rendant les derniers soupirs.

La bonté de la sainte Vierge qui avoit eu un soin si extraordinaire de l'aider à faire vne si belle mort, porta encore plus loin son assistance : car aussitost

que l'on eût porté à Quebec les nouvelles de son trépas, elle inspira à Monseigneur l'Evesque de luy faire un service solennel dans la grande Eglise Paroissiale. Aussitost il donna ordre à un de nos Peres, de me mander que ie fisse apporter le corps à Quebec, pour l'y enterrer, après qu'on y auroit celebré la sainte Messe pour le defunt.

Le lendemain vingt-deuxième de Fevrier Nostre Seigneur modera la rigueur du froid qui avoit duré plusieurs iours, mais iustement autant de temps qu'il en falloit pour apporter ce corps à Quebec, luy faire le service, et l'enterrer. Puis le froid et le mauvais temps recommencerent tout de nouveau.

Il n'y eut quasi pas vn Habitant du Bourg des Hurons qui n'accompagnast le corps de leur bon Capitaine. Les hommes, les femmes et les enfans, tous voulurent luy rendre les derniers devoirs.

Mais lors qu'ils arriverent à Quebec, ils furent surpris de voir l'appareil avec lequel on fit le service. Il y avoit quantité de torches allumées autour du corps ; tout le Clergé assista à la grande Messe des morts, qu'on chanta avec les ceremonies les plus solennelles de l'Eglise. Mais surtout, la presence de Monseigneur l'Evesque, et la devotion avec laquelle il prioit pour le defunt, ravit tellement ces pauvres gens, qu'ils ne sçavoient s'ils devoient plutôt pleurer de ioye pour l'honneur qu'on rendoit à un de leurs compatriotes, que de tristesse pour sa mort.

Après qu'on eût mis le corps en terre, sa femme, qui avoit assisté à toute la ceremonie, me tira à part, pour me mettre un grand collier de Pourcelaine de plus de quatre mille grains, avec vne peau d'Orignac très-bien peinte à leur façon, me disant : Mon Pere, ie n'ay iamais graces à Dieu, recherché les biens de la terre, mais ie vous advoüe que maintenant ie voudrois en avoir, pour les distribuer aux gens de bien, pour les engager à procurer au plustost par leurs prieres, l'entrée du Paradis à mon mary. Ce Collier est pour la mai-

son de Monseigneur l'Evesque, et pour la vostre ; et cette peau pour les Religieuses Vrsulines et Hospitalieres, afin que tout ce que vous estes de serviteurs et de servantes de Dieu, vous continuiez à secourir de vos prieres l'ame du pauvre defunt.

Deux iours après l'enterrement, estant allé dans sa Cabanne pour la consoler, ie suis surpris de voir dans vne femme sauvage, tant de tendresse envers son defunt mary, et comme un desir insatiable de l'assister dans le besoin qu'il pourroit avoir des suffrages des gens de bien. Elle avoit de reste quelques hardes du defunt, des raquettes, vne belle ceinture, et un beau plat : elle me presente ces choses, me suppliant de les donner à quelque François que ie sceusse estre homme de bien, pour l'obliger par reconnoissance, à contribuer de ses prieres à la déliurance de son cher mary, si peut-estre il estoit encore dans le Purgatoire. Ce bon cœur me toucha si fort, que i'eus de la peine à retenir mes larmes, et j'avois vne merueilleuse consolation de trouver parmy la Barbarie, tant de pieté envers l'ame d'un mary defunt. Je ne doute nullement que si elle eust herité de luy des tresors, tels que les grands Seigneurs en laissent à leurs heritiers en mourant, elle ne les eust pas moins distribués pour le soulagement de son ame, qu'elle fit ce petit meuble qu'il luy avoit laissé.

Ils s'entraimoient chrestienement, et avec vne telle deference l'un envers l'autre, qu'elle m'a asseuré qu'en vingt ans, qu'ils avoient vescu ensemble, iamais ils n'avoient eu le moindre mécontentement l'un de l'autre. Elle avoit remarqué en luy vne si grande douceur pour tout le monde, qu'ayant souvent esté assez mal traité par des personnes emportées, iamais il ne s'en estoit ressenty, quoy qu'il fust tres-courageux et intrepide dans le peril. Et il répondoit à ceux qui l'accusoient de lâcheté en ces rencontres, que la generosité chrestienne ne nous apprend pas à nous venger autrement de nos ennemis, qu'en

faisant du bien à ceux de qui nous auons receu du mal.

Tous les Hurons et les François qui connoissoient ce bon Ignace, le regrettent beaucoup à cause de ses belles qualitez, qui éclatoient particulièrement depuis trois ans, qu'il fut créé le Capitaine de sa Nation. Il seroit difficile d'expliquer combien il s'est dignement acquitté de cette charge, tant en ce qui regardoit le culte divin, qu'en ce qui estoit de la Police. Il ne perdoit aucune occasion de parler en faveur de la Foy dans toutes les assemblées qu'il convoquoit pour delibérer des affaires publiques. Ce qu'il faisoit particulièrement quand il y avoit des Iroquois, ou d'autres estrangers encore infideles. Nous avons sceu par les Lettres de nos Peres qui sont aux Iroquois, que des Ambassadeurs venus de leur païs à Quebec, avoient assuré à leur retour, qu'après avoir entendu Ignace parler de la Foy Chrestienne, ils estoient demeurez convaincus de la verité de nostre Religion, et qu'ils ne pouvoient plus douter de ce que nous leur disions.

Au reste, il n'entretenoit pas ces estrangers des veritez de l'Evangile indifferemment en tout temps ; mais il choisissoit particulièrement la nuit, lorsqu'ils estoient debarrassez des affaires et des visites. C'estoit en ce temps de repos que ce pieux Capitaine prenoit plaisir de passer deux ou trois heures entieres de la nuit à leur expliquer nos mysteres, sans que jamais ils s'ennuyassent de l'entendre ; au contraire l'impatience qu'ils avoient de sçavoir la suite de ce qu'ils avoient commencé, leur faisoit souhaiter la nuit du lendemain pour entendre Ignace.

D'abord qu'il vit une Eglise dans son Bourg, bastie en l'honneur de la sainte Vierge, il montra un desir non pareil de faire contribuer ses Compatriotes à sa decoration. Pour leur en donner l'exemple, il commença tout le premier à payer tres-exactement les dixmes de ce qu'il avoit recueilly ; en quoy il fut suivy de tout le reste des habitans du Bourg. Ce fut luy aussi qui s'estant

apperceu que les François tous les Dimanches, offroient un pain benit avec quelque peu d'argent, sollicita tous les Hurons de les imiter, et de donner à l'offrande, au lieu d'argent, de la porcelaine qui est la monnoye de leur païs.

Lorsqu'un flambeau est sur le point de s'esteindre, il iette ordinairement une clarté plus lumineuse ; ainsi le bon Ignace, un mois auparavant qu'il tombast dans la maladie dont il est mort, donna des marques de sa pieté tout à fait éclatantes. Comme il m'eût entendu dire une fois dans une exhortation, qu'il falloit faire pendant la santé le plus de bonnes œuvres que l'on pouvoit, parce que durant la maladie on a de la peine à penser mesme à d'autres choses qu'à son mal, il profita tellement de cet advis, que deslors il commença à augmenter notablement ses prieres, tant dans l'Eglise que dans sa Cabanne. Il sembloit à le voir, dit sa femme, qu'il fist comme des gens, lesquels avant que d'entreprendre un long voyage, ont un empressement extraordinaire à se pourvoir de quantité de provisions, qui leur sont necessaires sur le chemin.

Les neuf derniers iours de sa vie, sa Cabanne estoit toujours pleine de monde, tant de Sauvages, que de François, qui venoient pour le consoler, et tous en retournoient grandement edifiez de la patience et de la douceur avec laquelle ils le voyoient souffrir son mal, lequel estoit si violent, qu'il l'empeschoit mesme de respirer. Jamais on ne l'entendit se plaindre ; iamais il ne refusa ny saignée, ny medecine, ny autres remedes, pour amers et pour difficiles qu'ils fussent ; iamais il ne fit paroistre aucun chagrin sur son visage : au contraire, on remarquoit en luy une égalité qui estoit inalterable.

Quelques Hurons en conservent encore à present une si douce memoire, qu'ils medisent de temps en temps : Oh, que ie meure comme Ignace ! ô mon Pere, comment pourray-ie mourir de la mort de ce saint ?

Vne bonne Chrestienne nommée Helene, me disoit aujourd'huy : l'ay veu

en la personne d'Ignace la verité de ce que vous disiez il y a quelque temps, que l'on meurt comme on a vescu. Ignace a toujours vescu dans les sentimens d'une pieté exemplaire envers Dieu, d'une charité ardente à l'égard de ses freres, et d'une extraordinaire bonté pour tout le monde ; et c'est avec ces dispositions que nous l'avons vu mourir.

Ceux qui ont plus profité de sa mort, sont ses parens ; il les appella tous un peu avant que de perdre la parole, pour leur dire : C'est à cette heure, mes chers parens, que ie connois avoir mal employé mes affections, en aimant le bien de la terre : ie ne vois rien maintenant d'aimable à ma mort, que le peu de bonnes œuvres de ma vie passée. Rien ne me donne presentement de la consolation, que de certains petits services que j'ay rendus à Dieu, et à mon prochain. Desabusez vous à mes depens, mes bons amis, n'aimez et ne recherchez rien en ce monde, que ce qui pourra vous réjouir à vostre mort. Ce peu de mots a fait vne telle impression sur l'esprit de ces pauvres Sauvages, qu'ils ne parlent quasi d'autres choses, que de mépriser tous les biens de la fortune, et de n'estimer que les bonnes actions qui nous peuvent adoucir les amertumes de la mort.

Le frere du defunt me vint trouver dans l'Eglise, un peu après qu'il eut expiré, pour me prier de prendre le mesme soin pour luy, et pour ses autres parens, que j'avois pris pour Ignace ; qu'ils estoient bien resolu de l'imiter et de correspondre à mes soins, autant qu'avoit fait celui dont Dieu avoit disposé.

Sa charité pour le prochain a esté remarquable : lorsque les Hurons n'avoient point de champs à semer leur bled d'Inde, ayant esté chassés par les Iroquois, de ceux qu'ils avoient defrichés à l'Isle d'Orleans, quantité d'habitans François en offroient au bon Ignace ; car ils l'aimoient. Il acceptoit volontiers leurs offres, avec beaucoup de civilité et de remerciemens ; mais le plustost qu'il le pouvoit, il distribuait ces

terres aux pauvres veuves, et aux familles les plus incapables de s'en procurer ; et il ne s'en reservoit pour luy, qu'après que tout le monde en estoit pourveu. Lorsqu'il revenoit de la chasse, il distribuait quasi tout ce qu'il en rapportoit à ceux qui en avoient besoin, et particulièrement aux malades. Si quelques habitans François s'adressoient à luy, pour acheter de son bled pour semer, il n'en vouloit iamais rien prendre, s'estimant trop heureux d'avoir occasion en ce peu de chose, de reconnoître l'amour que tous les François luy portoient.

Quand il arrivoit quelque querelle entre ceux de sa Nation, il n'est pas croiable avec combien de zele il s'employoit à les accommoder, et à empêcher le desordre qui en pouvoit arriver.

Toutes les Festes et tous les Dimanches sa Cabane estoit pleine de François, qui estant venus de loin pour assister à la Messe, s'y alloient chauffer, en attendant qu'on la commençast. Cela l'incommodoit tellement, que le plus souvent ny luy, ny sa femme, ny ses enfans, ne pouvoient s'approcher du feu, qui estoit occupé par tant d'étrangers, sans que pourtant il monstroit iamais la moindre froideur à ces hostes importuns ; non pas mesme estant au lit de la mort, lorsqu'un François estant venu pour se chauffer à l'ordinaire, et ne sachant pas l'estat de nostre malade, il se mit devant luy, et sans y prendre garde, se couvra sur luy toute la neige dont il estoit couvert, sans que iamais Ignace en fit paroître aucun mécontentement.

Quelques autres remarques touchant cette Mission Huronne.

La petite verole a depuis un an furieusement desolé cette colonie. Les Montagnais et les Algonquins en sont quasi tous morts. Nos Hurons qui en ont esté presque tous atteints, attribuent leur guerison à Nostre Dame de Foy, qui ayant daigné choisir leur petite Eglise, pour le lieu de sa demeure,

a bien voulu prendre aussi tous à sa protection. Je n'ay perdu que quatre personnes en tout le temps qu'a duré cette contagion.

De ce petit nombre a esté Mathieu Atarannoüenta, lequel d'Esau que nous l'appellions autrefois, à cause de sa fierté, estoit devenu un Iacob durant sa maladie, qui a duré six mois, et qui luy causoit des incommoditez incroyables. Je l'ay veu environ un mois tellement couvert de petite verole, qu'il n'avoit aucune partie de son corps qui en fust exempte. Il a passé un autre mois dépouillé de sa peau qui luy fut enlevée par la violence de ce mal, et il demeura ainsi tout en sang, aumiliu des grands froids, et presque tout nud. Après cela il fust attaqué d'une pleuresie ; ensuite d'un asthme qui le suffoquoit, et luy ostoit la respiration. Neantmoins parmy de si grands maux, ie n'ay iamais pû decouvrir en luy aucune marque d'impatience ; et luy estant échappé un iour de dire ces paroles : O mon Dieu, que mes douleurs sont de longue durée ! Incontinent il se reprit soy mesme en disant : Pardonne, mon Seigneur, que viens-je de dire ? n'y ayez point d'égard. Oüy, mon Dieu ! si ce n'est pas assez de souffrir encore tout le Printemps prochain, pour l'expiation de mes pechez ; prolongez mes douleurs autant qu'il vous plaira.

Vne nuit que j'estois couché dans sa Cabane, pour l'assister, ie l'entendois apostropher le Crucifix, en ces termes : O Iesvs mon Sauveur, que de peines vous avez pris pour moy, vous qui estiez si saint ! Faut-il donc que ie sois si sensible aux souffrances, moy qui ne suis qu'un grand pecheur ! Ce qu'il prononçoit avec tant de devotion, en baisant son Crucifix, qu'il eust attendry les cœurs les plus endurcis de ceux qui l'auroient veu.

Je ne puis obmettre ce que fit Marie Gandigonhra, à la mort de ce ieune homme. Elle et sa mere avoient eu toute la charge de ce pauvre chrestien, durant tout le cours de ses maladies, sans aucune esperance de gain, ny

sans aucune obligation que celle que nous impose la charité du prochain, et cependant à cause seulement qu'il étoit mort dans leur Cabane, elles auoient de la peine à laisser enlever son corps hors de chez elles, pour luy donner la sepulture, sans luy offrir quelque chose pour faire prier Dieu pour le repos de son ame. Cette bonne fille destina à cette œuvre de charité vne belle couverture de ratine rouge, dont elle s'habilloit les bonnes festes ; mais sa mere eût de la peine à y consentir. L'eus connoissance de cette petite dispute, et y voulus remedier en cette sorte. Je dis à la mere que ie ne voulois point que sa fille se privast de l'unique habilement honneste qu'elle pouvoit auoir ; mais qu'elle donnast plutôt un Collier de Pourcelaine, afin que l'on priast Dieu pour l'ame du defunt, et que sous main ie le leur rendrois, sans que pourtant le defunt y perdist rien, pour lequel ie dirois, et ferois dire les Messes qu'il falloit. La mere fut ravie de ce petit accommodement ; mais l'ayant proposé à sa fille, elle la renuoya bien loin. Comment, ma mere, luy dit-elle, n'aurions-nous point de honte au iour du iugement de passer pour des hypocrites ? Pourrions-nous souffrir le reproche que nous feroit nostre Iuge, d'avoir voulu paroistre liberales et misericordieuses envers le pauvre trepassé, quoy qu'en effet nous n'eussions rien donné pour luy ? Non, non, ma mere, il ne faut point user de ces adresses ny des supercheries avec Dieu. Je suis d'avis que nous donnions tout de bon au Seigneur de nos vies, ce que nous auons de plus cher, afin qu'au plutôt il ayt pitié de l'ame du pauvre Mathieu. La mere se laissa vaincre par le zele de la fille, et la charité l'emporta par dessus l'épargne qu'elle vouloit faire en cette occasion.

Au reste cette devotion envers les ames du Purgatoire fait vne telle impression sur le cœur de nos Hurons, qu'ils ne craignent plus maintenant la pauvreté, pour les incommoditez qu'elle leur apporte, mais seulement à cause qu'elle leur osteroit le moyen de faire

des presens pour honorer la mort de leurs proches, et leur procurer des Prieres et des Messes. Il y en a mesme qui se laisseroient plutôt mourir de faim, que d'engager ou de vendre certains meubles qu'ils ont destinez au soulagement de ceux de leur famille qui doivent mourir avant eux. Quand ils reviennent de la chasse, l'ay souvent remarqué que des peaux qu'ils en rapportent, ils en employent vne bonne partie à acheter de la Pourcelaine qu'ils mettent en reserve, pour l'appliquer à ces bonnes œuvres.

Quelques personnes de pieté ont remarqué qu'il n'est guere de villes parmy les Chrestiens, où il n'y ayt quelque Eglise ou Chapelle, dans laquelle le Fils de Dieu prend plaisir d'honorer sa sainte Mere, par vne infinité de graces qu'il y accorde à ceux qui y viennent implorer le secours de cette grande Reyne. C'est ce qu'on éprouue presentement à Quebec.

L'an passé on envoya à nostre Rd. Pere superieur vne statuë de la bien heureuse Vierge, faite du chesne dans lequel il y a plusieurs années qu'on trouva vne Image miraculeuse de Nostre Dame de Foy, près de la ville de Dinan, au païs de Liege ; et comme ceux qui envoient cette statuë, avoient témoigné qu'ils souhaitoient qu'elle fust placée en quelque Chapelle où les Sauvages font ordinairement leurs exercices de pieté, afin qu'ils y puissent honorer la Mere de Dieu, et luy demander les graces necessaires pour la conversion de tous ces peuples de la Nouvelle France, le R. Pere superieur ne douta point que la Divine Providence ne luy eust ménagé ce precieux don, pour vne petite Eglise qu'on venoit d'achever dans vne Bourgade des Hurons, éloignée d'une lieuë et demie de Quebec, que Monseigneur nôtre Evesque avoit voulu qu'on

dediasst à Nostre-Dame, sous le titre de l'Annonciation.

Cette Image de la sainte Vierge fut solennellement exposée le iour de la Natiuité de la tres-sainte Vierge, que la premiere Messe se dit en cette Chapelle, et tout ce qui y estoit de Sauvages luy offrirent en mesme temps, et cette petite Eglise, qu'ils luy avoient bastie, et leurs cœurs pour temple vivant de son Fils IESVS-CHRIST.

Cette Mere de misericorde nous a fait voir clairement qu'elle avoit agréé l'offrande de ces bonnes gens, et le desir qu'ils ont fait paroistre de la voir honorée en ce lieu. Et certes on auroit de la peine à croire combien ensuite cette Chapelle fut fréquentée. Les Dimanches et les Festes il y vient de toutes parts tant de Pelerins, des habitations Françoises, qui sont mesme les plus éloignées, que souvent ils ne peuvent pas tous y entrer. Plusieurs y font des neuvaines entieres, et d'autres qui ne peuvent pas quitter pour un si long temps leur ménage, substituent en leur place de bons Chrestiens Hurons, pour rendre à la sainte Vierge durant neuf iours, les respects qu'ils voudroient eux-mesmes luy presenter.

Cette devotion envers la Vierge ne se termine pas seulement à reciter en son honneur quelques prieres, elle passe iusques aux effets. Il n'y a quasi pas un des Habitans de cette coste, pour pauvre qu'il soit, qui ne se soit efforcé de luy presenter quelque chose.

La Mere de misericorde a trop de bonté pour ne pas reconnoistre la ferveur de ces bonnes gens, par des faveurs toutes extraordinaires. Comme le détail de ses graces, et de la devotion de ces bonnes gens seroit trop long à faire, nous le reserverons pour quelque autre occasion.

DE LA
MISSION DES MARTYRS

DANS LE PAIS D'AGNIÉ OU DES IROQUOIS INFERIEURS.

CHAPITRE V.

§ I.

*De la guerre des Agniés avec la Nation
des Loups.*

LE Pere Jean Pierron, qui a le soin de cette Mission, a luy mesme écrit ce qui suit :

Vne des choses des plus considerables que j'aye à escrire, est l'attaque de Gandaouagué, qui est l'une de nos meilleures Bourgades, et la plus avancée vers le pais ennemy. Le dix-huitième d'Aoust 1669. trois cens de la Nation des Loups, qui habitent le long de la Mer, vers Baston dans la Nouvelle Angleterre, se presenterent devant la palissade dès la pointe du iour, et commencerent à faire une si furieuse décharge de fusils, que les balles perçant et les pieux et les cabannes, éveillerent bientost les hommes, les femmes et les enfans qui estoient alors quasi tous profondement endormis. Les hommes priront aussitost le fusil et la hache en main, et pendant qu'ils defendoient la palissade, les femmes estoient les unes à faire des balles, et les autres à s'armer de cousteaux et d'armes defensives, s'il arrivoit quelque irruption.

Quatre Iroquois furent tuez d'abord dans la chaleur du combat, et deux blessez, dont l'un mourut fort peu de temps après. Le Bourg voisin alarmé prend la fuite de toutes parts, et porte la nouvelle à Tionnontoguen, esloigné de quatre lieues de ces deux premiers Forts, que tout le pais estoit perdu, que Gandaouagué estoit assiegé par une ar-

mée de Loups, que toute la ieunesse estoit déjà par terre, et que peut estre Gandagaro, qui est le Fort voisin, étoit à present à l'extremité.

Cette nouvelle s'estant répandue par tout le pais, dès les huit heures du matin nos Guerriers sans se troubler, s'habillent promptement de tout ce qu'ils ont de plus precieux, selon la coustume qu'ils observent en ces rencontres, et tous, sans aucun autre chef, qui les commande, que leur propre courage, donnent avec force sur l'ennemy.

Ie fus des premiers à marcher, pour voir si parmy tout le carnage qui se faisoit aux palissades du Bourg, et où tant d'ames infidelles se perdoient, ie ne pourrois pas en sauver quelqu'une.

A nostre arrivée, nous n'entendismes que des cris lugubres, sur la mort des plus braves de ce Bourg ; l'ennemy s'estoit déjà retiré après deux heures environ de combat fort opiniastre de part et d'autre. Il n'y eût qu'un seul guerrier de la Nation des Loups qui demeura sur la place ; et ie vis qu'un Barbare, luy ayant coupé les mains et les pieds, l'écorcha, et enleva la chair de dessus les os, pour en faire un detestable repas.

Tous nos guerriers estant arrivés, et ne trouvant plus l'ennemy, firent faire promptement des farines, pour le poursuivre dans sa retraite. Les provisions estant prestes, ils se mirent aussitost en Canot sur nostre riviere qui est fort rapide, et comme ils suivoient le courant de l'eau, ils faisoient vne fort grande diligence. Mais la nuit les ayant surpris dans leur marche, ils firent avancer quelques-uns de leurs gens pour aller en quête de l'ennemy, et

décourir sans bruit le lieu où il s'estoit campé. Comme ces avant-coureurs y furent arrivez, ils voulurent pource remarquer mieux la situation, s'en approcher de fort prez ; mais ils ne le purent faire si doucement, que quelqu'un des Loups qui estoient postez assez près d'eux, ayant entendu du bruit ne criast selon leur coustume, Koué, Koué (c'est le qui-va-là des Sauvages) ; cependant comme on ne répondit rien, et qu'il ne pût aussi rien découurer, il ne jugea pas à propos de donner l'alarme.

Les espions s'en estant retournez, ayans fait leur rapport de l'estat où estoit l'ennemy, on prit resolution, non pas de l'attaquer dans son réduit, où il paroisoit trop bien retranché, mais de luy dresser une embuscade sur la route qu'on croyoit qu'il devoit tenir.

Pour executer ce dessein, l'Iroquois prend un grand détour, va dresser son embuscade dans un lieu escarpé et fort avantageux, d'où l'on commandoit tout le chemin qui mene aux Hollandois. Le matin les Loups decampent, et comme ils marchaient dans un défilé, selon la coustume des Sauvages, douze d'entre eux s'engagent sans y penser dans l'embuscade. Vne gresle de balles dont ils se virent tout d'un coup accueillis, mit aussitost en fuite ceux que le hazard avoit espargnez. Des cris épouvantables s'éleverent aussitost de toutes parts dans la forest, et les Loups s'estant ralliez au mesme lieu où ils avoient campé, l'Iroquois les poursuivit avec chaleur. Les ayant joints, ils livrerent un furieux assaut ; d'abord les Loups firent vne vigoureuse resistance ; mais la lâcheté de quelques-uns d'entre eux les ayant obligez de ceder à la fureur des Iroquois, dix de toute la troupe s'enfoncerent dans la terre, pour se defendre jusqu'à la mort. Ce nouveau retranchement fatigua horriblement nos Agniers ; mais comme ils sont gens infatigables et vaillans, ils ne perdirent ny le courage, ny l'esperance de les y forcer ; et pour le faire avec moins de peril, ils se servirent d'un vieux arbre qu'ils trouverent là, et qu'ils porterent

devant eux pour se couvrir ; ce qu'ils pouvoient faire, ne montant qu'un à un au lieu où l'ennemy s'estoit fortifié. Neantmoins cette adresse leur fut inutile ; car nonobstant cette machine, les Loups ne laisserent pas de faire grand feu de toutes parts, de tuer et de blesser quantité de nos gens ; et le combat assurément leur auroit esté encore beaucoup plus funeste, si la nuit qui survint ne l'eût terminé. Nos Sauvages avoient pris d'abord quatre femmes des ennemis, de vingt-quatre qui estoient venues en cette expedition, et six hommes ensuite, dans la chaleur du combat.

Le lendemain matin comme ils revenoient à la charge, ils trouverent que l'ennemy s'estoit sauvé la nuit, et qu'il les avoit laissez maistres du champ de bataille. Les victorieux, suivant la coustume des Sauvages, couperent les testes de ceux des Loups qui estoient demeurez sur la place, pour en enlever les chevelures ; et ensuite ils prirent le soin d'enterrer ceux de leurs gens qui estoient morts dans la bataille.

On dit qu'il y eut près de cent Guerriers du costé des ennemis, qui perirent, ou par le fer dans la meslée, ou dans l'eau en fuyant. J'ay toujours eu peine à croire que le nombre en fust si grand, parce que les Iroquois ne rapporterent que dix-neuf chevelures de cette defaite.

J'ay appris depuis peu, des Loups qui s'estoient trouvez à ce combat, qu'ils avoient perdu seulement cinquante hommes, et les Iroquois près de quarante ; tant de ceux que les Loups tuerent dans leur marche, avant le siege de leur Bourgade, que dans le siege, et dans le combat qui se donna quelques iours après. On tient neantmoins qu'ils n'en perdirent que treize sur le champ de bataille.

Tandis que ces choses se passoient, j'étois à Gandaouagué, d'où ie me disposois à faire ma visite ordinaire dans le Bourg voisin, n'ayant pas jugé à propos de suivre nos Sauvages dans l'incertitude d'un evenement dangereux ; mais aussitost que j'appris la victoire, ce fut environ trois heures après midy, ie partis

moy seul pour aller trouver nos Guerriers, pour voir si ie ne pourrois pas en porter quelques-uns à reconnoistre celui de qui ils tenoient l'heureux succez de leurs armes. Je fis une telle diligence, que j'arrivay encore avant la nuit au lieu où le combat s'estoit donné, et qui estoit esloigné de nostre Bourg de près de huit lieuës. Je leur témoignay la part que ie prenois à leur victoire ; de quoy ils témoignèrent m'estre fort obligez ; et chacun d'eux s'empressoit à me raconter toutes les particularitez d'une journée qui leur estoit si glorieuse. Mais comme mon principal dessein étoit de visiter les blessez, pour tâcher de les rendre capables des veritez de nostre Foy, par l'esperance que ie leur donnerois d'une vie eternelle, et bien-heureuse, ie les vis tous exactement ; après quoy i'eus permission de parler aux captifs, et ie tâchay de les instruire en ce lieu-là mesme, de peur que ie ne le pusse pas faire si commodement dans nos Bourgs, à cause du mauvais traitement que l'animosité de tout le monde leur preparoit.

J'en trouvay deux qui m'entendirent assez volontiers ; mais Dieu me favorisa tellement le lendemain, que leur ayant parlé fort amplement de nos mysteres, ie remarquay qu'ils y prenoient plaisir, et qu'ils n'estoient pas fort éloignés du Royaume de Dieu.

Nous partismes deux iours après le combat, en compagnie d'un grand nombre, tant de ceux qui s'estoient trouvez au combat, que de ceux qui les estoient venus voir. Les victorieux portoient les chevelures bien peintes, au bout des bastons faits pour soutenir ces trophées. Les Esclaves partagez en plusieurs bandes, marchaient en chantant ; et comme ie m'apperceus qu'une des femmes captives avoit un enfant malade, qu'elle portoit à la mamelle, ie crus que ie ferois bien de le baptiser, le voyant en danger de mourir : ainsi m'approchant de luy, au temps que nous passions un ruisseau, ie le baptisay. Il sembloit que ce pauvre enfant n'attendoit plus que cette grace pour partir de cette vie : car il mourut

bientost après pour vivre eternellement au Ciel.

Vous pouvez iuger si ie ne m'estimay pas bien recompensé des fatigues de mon voyage, d'avoir esté assez heureux que d'arracher au Demon une proye qu'il esperoit d'enlever. Mais le Baptisme que tous les prisonniers me demandèrent peu de iours après, fut pour moy un surcroist de consolation, et de joye, qui passe tout ce que l'on en peut s'imaginer.

Après donc que i'eus laissé un peu amortir le feu de la colere et de l'animosité des Iroquois à l'égard de ces miserables, voyant qu'on les avoit laissez seuls sur l'échafaut où ils venoient d'estre tourmentez, et où ils estoient encore environnez de toutes les chevelures de leurs compatriotes, qui servoient comme de trophée à la gloire des victorieux, ie m'approchay d'eux, et les ayant fait descendre de l'échafaut, ie les menay dans une Cabanne voisine, pour les y disposer à une mort Chrestienne. Comme ie leur parlois fortement de leur salut, j'entendois quelques-uns des Iroquois, qui se disoient les uns aux autres : Voy-tu comme il ayme nos ennemis ? et d'autres qui adjoustoient, que ie devois laisser aussi brûler dans l'enfer, des gens qui leur avoient fait tant de maux ; mais il s'en trouva parmy eux qui advoüoient que ie faisois bien de les instruire, et que la vengeance de l'homme ne devoit pas porter son ressentiment jusqu'au delà des bornes de la vie de son ennemy.

Je pris de là occasion de dire à nos Agniers, que j'aimois leurs ennemis, mais du mesme amour que IESVS-CHRIST nous aime tous, parce que ayant une ame immortelle, et aussi capable d'estre heureuse dans le Ciel, il estoit du devoir d'un Chrestien, de leur procurer à tous le mesme bonheur ; qu'au reste nous ne devions faire dans le Paradis qu'une belle famille de veritables amis ; parce qu'il n'y a qu'un Dieu, qui nous aymant tous d'un mesme amour, unit en luy tous nos cœurs ; et que c'estoit ce qui m'obligeoit d'aimer leurs ennemis ; mais que pour eux, outre cette

obligation commune qui m'engageoit à aimer tous les hommes de cette sorte, j'avois encore pour eux un amour tout particulier, parce que *IESVS-CHRIST* qui est le Maistre de nos vies, m'avoit envoyé chez eux, pour leur monstrier le chemin du Ciel, et non pas chez les Loups leurs ennemis. Et qu'enfin il estoit juste que ie les aimasse plus que les Loups, puisque ie vivois de leurs biens, qu'ils me connoissoient, et qu'ils souffroient que ie demeurasse en paix au milieu d'eux, et que ie ne sçavois pas si les Loups avoient pour moy les mesmes bontez.

J'estendis ce petit discours avec le plus de force que ie pus, et ie m'arrestay particulièrement sur la description de l'Enfer, dont ie leur representay vivement les tourmens effroyables, pour leur donner quelque compassion de ces miserables victimes, qu'ils alloient faire mourir dans les supplices. Mes paroles, aidées de la grace, firent une telle impression sur ces Barbares, que tous me dirent que ie faisois bien de les instruire.

Je commençay donc de leur faire une instruction fort ample, de tout ce que ie jugeois nécessaire pour les rendre capables de la Foy Chrestienne ; et ils m'écouterent avec un silence admirable. Il est vray que ie receus vne assistance tout extraordinaire de Dieu, qui me fournit alors de paroles propres, et de puissantes raisons, qui suppléerent à la honte qu'avoit l'interprete dont ie me servois, d'enseigner devant le monde, ce qu'elle n'avoit pas encore bien appris.

Dès que l'instruction fut achevée, ie vis vne femme des captifs, qui de son propre mouvement, commença d'adresser vne longue priere à *IESVS-CHRIST*, pour luy demander son salut. Ensuite un des plus braves et des plus grands guerriers de cette Nation, qui dans le combat avoit tué de sa propre main plusieurs Iroquois, fit aussi publiquement à Dieu sa priere. Je me servis heureusement de la ferveur naissante de ces Neophytes, et après avoir porté tous les autres à suivre l'exemple de ces

premiers, et que tous eurent esté disposé au saint Baptisme, par les actes que ie leur fis faire, ie les baptisay.

Après vne telle consolation, qui étoit capable d'adoucir toutes les peines et les fatigues de mon employ, le bon Dieu m'en donna vne autre qui me combla de joye. J'appris qu'une autre bande de guerriers venoit d'arriver à une Bourgade assez peu éloignée du lieu où j'estois, et qu'ils avoient une femme captive. Je m'y transportay aussitost pour voir si ie ne pourrois pas gagner cette ame à Dieu. Il arriva le plus heureusement du monde, qu'au milieu des cruautez qu'on exerçoit sur elle, j'eus tout le loisir de l'instruire entierement de nos Mysteres, parce qu'elle m'écoutoit avec tant de plaisir et de joye, qu'il me sembloit voir sur son visage des marques certaines de sa Predestination ; et comme elle ne respiroit que le Paradis, son Baptisme sans doute luy en ouvrit le chemin, estant morte aussitost qu'elle l'eut reçu. Que la Providence de Dieu est admirable sur ses Predestinez ! et qui auroit crû que cette femme deust trouver son salut dans sa captivité, et au milieu des feux de l'Iroquois, une gloire eternelle qu'elle n'eust possible jamais obtenüe si elle eust toujours demeuré dans son païs.

Pendant toutes ces grandes occupations, il me vint une Lettre d'Onnon-tagué, où nos Peres me prioient de m'y rendre au plus tost. Cette nouvelle m'obligea de retourner promptement sur mes pas à Agnié, et de visiter tous les blessez, dans les six Bourgs qui estoient de ma Mission. Il faut avouer que Dieu sçait bien adoucir quand il luy plaist, les amertumes et les travaux des Missionnaires. J'avois fait en dix iours plus de cent lieues, pour tâcher parmy ces forests et ces affreuses solitudes, de rencontrer quelques ames que j'eusse pû gagner à Dieu : et comme si sa bonté m'eust voulu recompenser de ce peu de peine que j'avois prise, en me donnant ce que ie souhaitois le plus ardemment, outre les Loups et cette femme captive que j'eus le bien de baptiser, ie confèray encore le mesme Sacrement à

vingt-quatre personnes, trois iours avant que ie partisse pour me rendre à Onnontagué, parmi lesquels ie trouvoy des enfans, qui n'attendoient plus que cet heureux moment pour aller au Ciel, et qui moururent presque tous après y avoir esté disposez par le Baptisme.

Ces guerres affoiblissent terriblement l'Agnieronnon, et ses victoires mesme, qui luy coustent toûjours du sang, ne contribuent pas peu à l'épuiser. Au contraire, j'apprens que nos Colonies Françoises se fortifient tous les iours, par le grand nombre de familles qui s'establissent, et par le secours qu'on envoie tous les ans de France : de sorte que sur les connoissances que j'ay des deux païs, ie puis dire avec verité, que cet ancien et redoutable ennemy n'est plus tant à craindre aux François, qu'il estoit ; qu'au contraire il apprehende maintenant nos Armes, et n'a que du respect pour ceux qu'il méprisoit auparavant ; ce qui nous est merveilleusement avantageux pour leur conversion.

§ II.

Entreprise de quatre Nations Iroquoises sur un Fort des Loups leurs ennemis.

La victoire de nos Agniers sur les Loups leur a esté plus glorieuse que profitable, à cause qu'ils sont tres-peu de monde en comparaison de leurs ennemis, qui peuvent leur opposer cinquante hommes contre un. Cependant elle n'a pas laissé de leur enfler le courage ; et sans considerer que leurs victoires mesmes les affoiblissent, et qu'ils perdoient beaucoup plus dans un seul de leurs guerriers, que leurs ennemis ne perdoient dans cinquante des leurs, ils prirent resolution de se venger de l'affront qu'ils croyoient avoir receu des Loups ; et les quatre Nations Inferieures s'estant iointes, comme interessées dans cette commune cause, on fit vne troupe de quatre cens guerriers, et on prit dessein d'attaquer un des

Forts de l'ennemy, situé proche de Mannate, et de s'en saisir plûtost par quelque stratageme, que par force ouverte. Leur dessein estoit concerté de la sorte : vne bande de huit ou neuf ieunes guerriers devoit aller faire quelque meurtre proche de la Pallissade, ou Fort, afin qu'au bruit de ce massacre, l'ennemy sortist hors de la place, et que l'ayant attiré dans l'embuscade, ils pussent sans peine se rendre maistres du Fort, lors qu'il seroit dépourveu de sa garnison.

Estant donc arrivés à la veuë du Fort, ils disposerent l'embuscade, et envoyèrent faire les premieres approches à la Pallissade ; mais comme ils virent que personne ne sortoit, et que tout le monde se tenoit retranché dans le Fort, ils resolurent d'en venir à vne guerre ouverte, et d'attaquer la place de la mesme maniere que les Loups avoient attaqué Gandaoüagné ; mais certes ce fut avec beaucoup moins de succez ; car ayants rencontré vne Pallissade impenetrable à tous leurs coups, ils desespererent de la pouvoir forcer, et furent enfin obligez de se retirer avec bien de la confusion, sans avoir tué, ni blessé aucun des ennemis, et deux des leurs ayant esté blessez.

Au temps que ces quatre cens hommes retournoient sans avoir reussi dans leur entreprise, vne petite bande composée seulement de cinq guerriers, arriva d'un autre quartier, toute glorieuse d'en avoir rapporté vne chevelure et amené un prisonnier.

Je n'estois pas pour lors à Gandaoüagné pour le disposer au Baptisme ; mais vne de nos Chrestiennes, nommée Marie Tsinoüentes, qui avoit déjà quelquefois fait l'office de Catechiste avec bien du succez, s'estant renduë au lieu où estoit ce captif, elle fut fort surprise de voir qu'il faisoit sa priere à Dieu, selon ce qu'il avoit appris parmi des Sauvages Chrestiens, instruits par ceux de nos Peres qui ont soin des missions Algonquines. Elle s'approcha de luy, et l'instruisit de nos mysteres. Ce pauvre homme tout remply de consolation, remercia cette genereuse Chre-

stienne de ce qu'elle luy rendoit cette charité, dans un pais ennemy, où il avoit erû ne pouvoir trouver autre chose, qu'une cruelle mort. En effet il fut mis à mort quelques iours après ; mais il mourut comme un predestiné, ayant esté baptisé un peu auparavant. Ce sont comme les premices de cette Nation si nombreuse des Loups, où l'espere qu'un iour Dieu donnera entrée à la foy, et que quelques enfans de ce pais, qui sont allez au Ciel par un heureux Baptisme, y attireront sur leurs parens les benedictions du Ciel, et les lumieres de la Foy.

§ III.

De l'estat du Christianisme parmy les Agniés.

Comme ie faisois un iour la visite des Bourgades qui sont du ressort de ma Mission, ce que ie fais tous les huit iours, à moins que le mauvais temps ne me mette dans l'impossibilité de le faire, ie fus estrangement surpris de voir au milieu de la place d'un de ces Bourgs, vne grande Croix qu'on venoit d'y planter. D'abord ie me mis à genoux devant cette Croix, tant pour adorer mon Sauveur qui venoit prendre possession de ce pais, que pour en donner de la veneration aux Habitans ; après quoy ie demanday qui estoit celuy dont la pieté s'estoit portée à planter cette Croix. On me répondit que la chose s'estoit faite par le consentement de tous les Habitans, et qu'on l'avoit iugée de tres-grande importance pour l'utilité publique.

Vne devotion tout ensemble et si nouvelle parmy ces peuples, et si generalement receuë, me combla de ioye, et me porta à me faire instruire du motif qu'ils avoient eu de l'establi. On me dit que celuy qu'ils reconnoissoient tous comme le prophete du pais, avoit appris en songe, qu'il falloit planter vne Croix au milieu du Bourg, parce qu'elle les

protegeroit et les defendroit contre leurs ennemis, qui ne pourroient jamais les vaincre, tant qu'elle subsisteroit ; que cette Croix estoit la maistresse de la vie. Vous pouvez penser combien ce discours me surprit, et iusqu'où alla mon ravissement, de voir que l'ennemy mesme de la Foy estoit le premier à l'establi. Je pris de là sujet de les instruire du mystere de la Croix, et de leur confirmer ce que leur prophete clairement leur avoit dit, qu'elle estoit adorable, et veritablement la source de la vie.

Ie ne sceus pour lors que penser d'un songe si extraordinaire, auquel nos Sauvages, qui selon leur coustume le prennent pour vne Divinité, avoient si promptement et si fidelement obey, sinon que ce fust le Demon mesme qui eust donné ce sage conseil au faux prophete de cette Bourgade ; j'avois quelque sorte de raison d'en esperer un bon succez, parce que ie voyois que le Royaume de Sathan s'alloit détruire par luy mesme. En effet si la Croix est adorée comme le soustien et l'appuy du pais, il est sans doute que le Christianisme y regnera bientost ; si la prophetie se trouue fausse, j'auray sujet de détruire le faux Dieu du pais, en decreditant le songe, pour y establi la Foy du vray Dieu de toute la terre.

Ie louë sa bonté infinie de l'ouverture qu'il nous donne pour entrer si aisément dans le cœur de tous nos Sauvages, et de la facilité que nous en avons à leur inspirer les paroles de la vie et du salut. Ie n'en ay trouvé que deux dans toutes nos Bourgades, qui ne m'ayent pas voulu écouter sur ces matieres importantes ; l'un desquels est mort comme un reprouvé. En huit mois, i'en ay baptisay cinquante trois, dont la plupart estoient des enfans, qui sont morts aussitost après avoir receu le Baptisme. Car comme nous nous defions iustement de leur inconstance naturelle, i'en ay peu baptisé hors du danger de mort. La grande moisson qui commence à meurir, nous fournira comme i'espere, dequoy travailler les deux années sui-

vantes. l'invite à vne recolte si abondante les ames genereuses et pleines de zele.

§ IV.

Les effets d'une Providence admirable de Dieu sur le salut de quelques Sauvages.

Dieu souvent m'a conduit tout à propos pour le salut de quelques-uns, auxquels il ne restoit de vie, qu'autant qu'il en falloit pour les disposer au Baptisme.

Le second de Novembre 1669. ayant iugé à propos d'aller visiter mes Sauvages, qui estoient à la pesche à dix lieues du Bourg où ie demeure, estant arrivé au lieu où ie les auois veus l'Esté passé, ie fus fort surpris de n'y trouver personne. Mais comme ie m'en retournois pour aller passer la nuit sous quelques écorces que j'auois remarquées en passant, ie fus inspiré de suivre un petitsentier que ie rencontray à l'écart; il me vint vne forte pensée, que ie trouuerois infailliblement ce que i'estois venu chercher de si loin. Les seuls pas d'une personne que i'apperceus fraîchement imprimez sur la neige, me porterent à m'abandonner à cette route inconnue. Ie penetray donc tout seul dans ces vastes Forests; ce n'estoit pas neantmoins sans quelque forte inquietude, à cause que la nuit n'estoit pas fort éloignée; enfin après deux grandes lieues de chemin, i'arrivay heureusement le Soleil couché, au lieu où les Sauvages avoient dressé leurs Cabannes. Si tous ces pauvres Sauvages furent ravis de me voir, ie vous assure que ie le fus encore beaucoup plus, de les avoir trouvez; mais tout le bon accueil qu'ils me firent, en me regalant de quelques petits poissons, n'apporta pas tant d'adoucissement aux fatigues de mon voyage, que le Baptisme que ie donnay à un petit enfant, qui quitta aussitost après la terre pour aller au Ciel, et la penitence heureuse d'un moribond, qui auoit vescu depuis longtemps dans le libertinage assez or-

dinaire à ces peuples. Ie crus auoir esté assez bien recompensé de mes peines, que d'auoir contribué au salut de ces deux ames, qui auroient sans doute esté perduës pour toute eternité, si la providence de Dieu ne m'eust conduit d'une maniere merueilleuse, où elles estoient.

Vn guerrier qu'on rapportoit dangeusement malade, en passant par le Bourg où i'estois, y coucha seulement vne nuit. Comme i'en fus aduertý, ie me transportay aussitost dans la Cabanne où il estoit, son mal me paroissoit estre sans remede. Ie luy parlay fortement de son salut, et ie fus assez heureux pour en estre écouté avec plaisir. Ie le dispose, en luy faisant faire des prieres a Dieu, à en obtenir la grace du Baptisme et d'une bonne mort, et l'ayant quitté pour vne affaire pressante, avec dessein de revenir dans un moment, pour achever son instruction et pour le baptiser, ie retournay aussitost, et ne le trouvant plus, ie fus saisi d'une frayeur horrible, dans la crainte qu'il ne fust mort sans le Baptisme, par ma faute; mais i'appris qu'on l'auoit transporté dans un autre Bourg, éloigné de celui où il auoit passé la nuit, d'environ deux lieues et demie. Ie m'y rends en diligence, et par le plus grand bonheur du monde, ie le trouuy encore en vie. Mon nepveu, luy dit un de ses oncles, qui estoit de mes amis, voicy celui qui porte la parole de Dieu, qui te vient chercher sachant le danger où tu es; et comme il veut te procurer un bonheur eternel, écoute bien ce qu'il te dira, et ne manque pas de l'exécuter. Il témoigna qu'il m'écouterait volontiers. Ie luy parlay donc de Dieu, et des grandes esperances que nous donne la Foy Chrestienne. Ie le fis prier avec moy, et ensuite ie le baptisay avec vne ioye incroyable. Ce fut la veille de sa mort, et de son bonheur eternel.

I'en rencontray un autre, en faisant mes visites ordinaires, que la misere auoit rendu aussi pâle et aussi defait qu'un mort. Ie le saluay, et l'encourageay à souffrir son mal avec patience,

n'ayant pas pour lors le loisir de l'entretenir. Dès le lendemain matin ie l'allay voir pour luy parler de son salut, à quoy il prit tant de plaisir, qu'il me pria de ne le point abandonner dans vne affaire si importante. Peu de iours après, se trouvant assez instruit, et fort touché, il m'enuoya un de ses parens pour me prier de le venir baptiser. Quand ie le vis si resolu de faire tout ce que ie luy avois dit, et surtout de ne point se iamais servir de ceux qui invoquent les Demons dans leurs remedes, ie le baptisay, quoy que le danger de sa maladie ne parust pas encore si evident, mais afin qu'il profitast du peu de temps qui luy restoit à viure. En effet plus son mal s'augmentoit, et plus il pensoit à l'autre vie, et avoit moins de peine à quitter celle-cy. Si ie ne l'alloy visiter trois fois le iour, il m'envoyoit querir. Ça, mon frere, disoit-il, prions Dieu; et il avoit si fort à cœur l'exercice de la priere, que si ie luy donnois quelques petites douceurs, que i'avois coustume de donner aux malades, il n'en vouloit point prendre, qu'il n'eust rendu auparavant ce petit hommage à Nostre Seigneur. Voicy ses bons sentimens, et ses prieres ordinaires qu'il faisoit pendant sa maladie: Iesvs, disoit-il, toy qui es le Maistre de ma vie, ie te remercie d'avoir eu pitié de moy. Je sçais maintenant que tu m'as aimé: car si ie fusse mort à la guerre, où i'ay esté si souvent, ie brûlerois à present dans les feux d'enfer, qui ne s'esteignent point. Tu as eu la bonté de me prolonger la vie, pour quelque temps, et de m'envoyer un de ceux qui portent ta parole, et qui vont prescher la Foy par tout le monde, afin de m'instruire et de me baptiser; après quoy tu veux me faire quitter la terre pour me conduire au Ciel, où ie dois estre éternellement heureux. Je te remercie, Iesvs, de t'estre souvenu de moy: ie me souviendray aussi de toy tant que ie viuray. Je t'offre de tout mon cœur ce que ie souffre: tu as souffert pour moy, parce que tu nous aimois; et moy ie souffre pour toy, parce que i'ay peché. Aye donc pitié de moy,

oublie toy de mes pechez, et ne permets pas qu'ils m'entraînent dans les enfers.

Ces prieres me donnoient de la devotion, et m'obligeoient à l'aller voir autant de fois qu'il le desireroit, auant que de mourir.

Il appella le peu de parens qu'il avoit, et leur dit: Je veux qu'on sçache que ie suis Chrestien. Ainsi qu'on écoute la voix de ce Pere qui m'a baptisé, et qui m'ouvre le chemin du Ciel, où est le bonheur eternel. Faites tout ce qu'il ordonnera pour mon enterrement; car ie veux estre enterré comme les Chrestiens, et si vous m'aimez, vous ferez tous comme moy, et mourrez tous Chrestiens.

Il fit venir ensuite la plus fervente de nos Chretiennes, afin qu'elle publiast ce qu'il venoit de dire; et il luy donna le petit meuble qu'il avoit, crainte qu'on ne l'enterrast avec luy, selon la coustume du país. Il demanda dès-lors à estre transporté dans nostre Chapelle, afin d'y mourir et d'y estre enterré. Pour sa consolation ie l'entreteins dans cette esperance, tant qu'il vescu; mais ie ne pûs luy accorder qu'une partie de ce qu'il demandoit, il y fut enterré. A chaque visite il me reiteroit souvent cette priere, disant que puis qu'il estoit tout à Dieu, il ne pouvoit mieux mourir que dans la maison de Dieu.

Je le veillay jusqu'à deux heures après minuit. Il rendit son ame à Dieu le 27. Janvier, et il estoit âgé de trente huit ans, n'ayant vescu qu'un mois après son baptesme; et il passa tout ce temps avec autant de pieté qu'eust pû faire un tres-fervent Religieux pour se disposer à la mort. Il fit aussi paroistre vne patience admirable dans des douleurs tres-violentes qu'il souffroit durant sa maladie. Il s'appelloit Tegannahkouahsen; ie luy avois donné le nom de Iean au baptesme.

Je le fis apporter dans nostre Chapelle après sa mort, où ayant demeuré exposé quelque temps, nos Chrestiens le portèrent en terre avec le plus de sollemnité qu'il nous fust possible. On portoit vne Banniere qui marquoit l'in-

nocence baptismale qu'il avoit portée dans le Ciel. L'allumay tout ce que l'avois de Cierge, pour luy faire comme vne Chapelle ardente. La foule du peuple y fut si grande, que nostre Chapelle ne pouvoit tous les contenir. Je trouvay que c'estoit vne occasion favorable de prescher, mesme aux Infideles qui s'y trouverent en grand nombre. Mes Freres, leur disois-je, vous pleurez, et vous estes accablés de tristesse à la mort de vos parens ; mais nous autres Chrestiens, nous chantons et nous nous rejouissons, lorsque quelques-uns des nostres meurent, ainsi que vous voyez maintenant. Les ames bienheureuses qui sont au Ciel, ont déjà receu avec ioye celle de cet homme dont vous voyez là le corps ; elle y est comblée d'une ioye qui ne finira jamais. Ces Cierges que vous voyez allumez, sont comme des estoiles du Ciel, où il est à present couronné de gloire ; et cette belle estoffe dont ie l'ay couvert, n'est qu'une foible representation de la robe admirable et éclatante dont Dieu l'a revestue. Au reste, nous ne sommes venus icy, et nous n'avons quitté nos parens, nos biens et la douceur de nostre patrie, que pour vous procurer à tous le mesme bonheur, que ie vous promets de la part de Dieu, et qui vous sera infaillible, si vous écoutez sa parole, et si vous obeissez à sa loy avec fidelité.

Après ce petit discours, le Convoy marcha, et nous le suivions en chantant des Psaumes, iusqu'au lieu où ce corps devoit estre enterré.

Peu de iours après un petit enfant de ses proches parens fut baptisé, et s'alloiendre avec luy dans le Ciel.

Dieu se servit de cette heureuse mort pour toucher si fortement sa mere, qu'elle vint publiquement me presser de l'associer à la compagnie de nos Chrestiens, mais quoy qu'elle eust esté fort instruite, toutes fois ie voulus differer encore son baptesme, ne pouvant à mon advis apporter trop de precaution pour accorder cette faveur, qui est d'autant plus estimée, qu'elle couste plus à obtenir.

Dans la mesme Cabanne, six personnes, tant adultes qu'enfans, moururent fort peu de temps après, ayans tous receu le saint Baptesme. Heureuse Cabanne d'avoir esté le sejour de tant de predestinez, vous meritez d'estre cent fois plus prisee, que tous les Palais des Grands.

Ie finiray par le recit d'une mort qui ne fut pas moins precieuse devant Dieu. Il est vray qu'elle me fut assez sensible, parce que ie perdois le plus ferme appuy de cette Eglise naissante. C'estoit d'une ancienne Chrestienne, qui avoit toujours conservé vne rare innocence, au milieu du libertinage et de l'impiété de ceux de son pais. Son plus grand vice, estoit de se mettre quelque fois en colere contre ceux qui parloient mal de nostre Foy. Son zele estoit si grand pour l'augmenter, qu'elle preschoit par tout où elle rencontroit des auditeurs ; mais elle estoit plus admirable lorsqu'elle s'acquittoit de cet employ dans la Chapelle, et qu'elle y expliquoit les tableaux qu'on y exposoit pour ce suiet. Elle me venoit quelquesfois trouver avec neuf ou dix ieunes filles, qu'elle avoit gagnées à la Foy. Tiens, mon frere, me disoit elle, voilà de braves enfans que ie t'amene, enseigne leur bien les principes du Christianisme, et acheve ce que i'ay commencé. Elle commençoit et finissoit ordinairement ses entretiens, par leur représenter fortement qu'il n'y avoit rien au monde de plus important que la Foy, et le service de Dieu. Aussi estant malade à la mort, c'estoit presque l'unique sentiment qu'elle imprimoit à ses deux filles ; et elle le faisoit avec tant de zele et d'unction, que ses paroles penetraient leur cœur, et les remplissoient d'une consolation si sensible, que survenant quelquefois lorsqu'ils estoient dans ce saint entretien, ie trouvois la mere et les filles toutes baignées de larmes.

Quoy qu'elle fust si fort incommodée, qu'à peine pouvoit-elle sortir de sa cabanne ; toutefois elle ne manquoit jamais de venir rendre ses petits devoirs à Nostre Seigneur, au soir et au matin, dans la Chapelle ; quelque vive dou-

leur qu'elle ressentist, et quelque mauvais temps qu'il pût faire ; elle y demouroit ordinairement vne demie-heure, à chaque fois.

Depuis qu'elle eut conceu l'esperance d'une vie immortelle, elle n'eut plus d'attache pour celle-cy, quoy qu'il soit naturel aux Sauvages d'establiir leur felicité dans sa conservation. Dieu est le Maistre de nos vies, disoit-elle, ie suis tousiours prest de luy rendre, quand il luy plaira, celle qu'il m'a donnée.

L'amour de la pureté que la Foy fit naistre en son ame, estoit si admirable, qu'au moindre mot qu'elle entendoit qui pût blesser cette vertu : Ne sçavez vous pas, disoit-elle aux plus libertins, que ie suis Chrestienne, et que la Foy m'est plus precieuse mille fois que la vie ?

Elle s'estoit renduë la presence de Nostre Seigneur si familiere, qu'elle continua de s'entretenir avec luy iusqu'à ce qu'elle luy rendist son ame. Elle mourut après avoir receu tous les Sacrements qu'on administre en cette extrémité ; et elle nous laissa tout ensemble et le regret de sa perte, et la consolation du bonheur dont ie croy qu'elle iouït dans le Ciel.

§ V.

Du zele admirable que nos Chrestiennes ont montré dans la deffense de leur Foy, par les disputes contre les Hollandois, et de leur ferveur en d'autres rencontres.

Il n'est pas croyable combien le voisinage des Hollandois nuit à la Foy, soit à cause de l'eau-de-vie qu'ils vendent à nos Sauvages, qui leur est vne source eternelle de debauches, soit parce qu'ils tâchent de leur donner de mauvaises impressions de nostre Religion. Il est vray que depuis quelque temps ils sont plus reservez en cette matiere, parce qu'ils ont souvent éprouvé que la fermeté et la capacité mesme de nos Chrestiens leur ostioient toute espe-

rance de pouvoir les ébranler. L'en rapporteray quelques exemples, qui feront voir tout ensemble et l'impiété de ces Heretiques, et la pieté de nos Chrestiens.

Vn iour que ces ennemis de la Foy s'apperceurent qu'une bonne femme portoit par tout où elle alloit, vne image de la sainte Vierge, pour ne perdre iamais de veuë celle en qui elle avoit après IESVS-CHRIST, toute son esperance, ils firent tout l'imaginable pour la destourner de cette sainte pratique ; et comme ils virent en mesme temps que la pieuse coustume de nos Chrestiennes estoit de porter un Chapelet au col, pour faire vne profession publique de leur Religion, ils tâcherent de les en détourner par des paroles artificieuses, et colorées d'une fausse apparence de pieté. N'est-ce pas idolatrer, leur disoient-ils, que de rendre à vne creature l'honneur, qui n'est deu qu'à Dieu seul ? et que vous estes malheureuses d'estre tombées entre les mains de gens qui au lieu de vous retirer de l'idolatrie, vous y engagent tout de nouveau ? En quel lieu de l'Ecriture ont-ils veu que Dieu nous ordonne de le prier sur quelque petits morceaux de bois, tels que vous les portez sur vous ? Ces choses sont des ouvrages de l'esprit humain, et non des loix du Seigneur.

Vne de nos Chrestiennes qui estoit presente, ne pût souffrir un discours si impie ; vne iuste indignation luy fit prendre aussitost la parole pour toutes les autres, et la porta à répondre aux Heretiques en ces termes : Certainement vous montrez ou que vous avez bien peu d'esprit, ou que vous croyez que nous sommes bien peu éclairées dans nostre foy. Pensez-vous que nous honorions la sainte Vierge comme la Maistresse de nos vies ? Vous vous trompez : nous sçavons trop bien le culte que nous devons à Dieu, pour le rendre à vne creature. Nous n'ignorons pas que c'est luy seul qui a créé toutes choses, et qu'ainsi c'est luy seul que nous devons honorer comme nostre souverain Seigneur ; mais comme il a voulu se faire homme, pour nous

sauver, et qu'il a choisi Marie pour être sa Mere, n'est-il pas raisonnable que nous l'honorions en cette qualité ? Si IESVS-CHRIST son Fils l'a luy mesme honorée, si les Anges et les Saints luy rendent leurs respects dans le Ciel, pourquoy ne luy rendrons-nous pas nos devoirs sur la terre ? Au reste ce Chapelet que nous portons, nous sert pour luy rendre tous les iours un nombre réglé de nos hommages. Son image que nous avons si souvent devant les yeux, la represente elle mesme à nostre esprit, et renouvelle dans nos cœurs l'amour, la confiance et le respect que nous devons avoir pour la Mere de nostre Sauveur.

C'est ainsi que le zele de cette bonne Chrestienne triompha de la malice de ces Heretiques, qui n'osèrent plus s'exposer vne autre fois à la confusion qu'ils venoient de recevoir.

La mesme chose arriva à quelques autres Hollandois, qui s'efforcèrent de decréditer dans l'esprit de nos bonnes Sauvages, l'usage qu'elles avoient de porter un Crucifix à leur col. Vous estes bien simples, leur disoient-ils, de croire qu'il faille honorer du bois et de l'airain, comme si c'estoient les maistres de nos vies. A quoy vne des plus zelées de nos Chrestiennes répondit en ces termes : Quand nous prions prosterner devant cette Croix, nous ne nous adressons pas à ce bois, ou à ce cuivre, comme à celui qui nous a faits ce que nous sommes : car nous sçavons trop bien que Dieu, qui est l'auteur de nos vies, est un pur esprit, qui ne se peut voir des yeux du corps, que nous ne verrons comme il est, que dans le Ciel. Nous n'ignorons pas que le bois et le cuivre sont bien moins que nous, et qu'ils ne peuvent rien ; mais nous portons ce Crucifix, parce qu'en le voyant nous nous ressouvenons que IESVS-CHRIST a esté attaché à vne Croix, et qu'il y est mort pour nous donner la vie, et nous meriter le Paradis : c'est pour ce suiet que nous l'aimons et l'adorons en cette Croix, comme nous l'adorons dans le Ciel.

Vne réponse si sage, et si pleine de

piété, toucha quelques vns de ces Heretiques, et ferma la bouche aux autres, et ils furent tous contraints par la force de la verité, de leur dire qu'elles avoient raison d'en agir ainsi, et qu'elles étoient fort bien instruites.

Nos Chrestiennes neantmoins ne se contenterent pas d'avoir ainsi vaincu les ennemis de nostre Foy ; mais pour les empêcher de leur tenir vne autre fois de tels discours, la plus fervente d'entre elles, nommée Marie, les entreprit hautement, et leur dit avec vne force digne de son zele : Vous nous pressez de ne pas écouter la voix de ceux qui nous portent la parole de Dieu, est-ce vous que nous écouterons ? Vous, dis-je, qui ne nous avez iamais enseigné qu'à mal faire ? Vous qui ne cherchez que nos Castors et non pas le salut de nos ames ? Vous qui nous chassez mesme du lieu de vos prieres, lorsque nous y voulons entrer, comme si nous le devions profaner ? Vous enfin que le seul interest attire en ce país, et non le zele de la Foy ? Les Peres qui nous instruisent n'estant venus chez nous que pour nous enseigner la verité, et le chemin du Ciel, n'ont quitté leur país et leurs amis, que pour travailler au salut de nos ames : c'est ce qu'ils cherchent uniquement ; ils ne nous parlent iamais ny de Castor, ny de Pourcelaine, ny de tout ce que nous estimons le plus, sinon pour nous porter à les mépriser, et à n'estimer que le Ciel. C'est dans cette veüe qu'ils nous disent si souvent, que tous les biens de cette vie sont peu stables, qu'il les faudra quitter à la mort, et qu'il faut desirer uniquement vne vie eternelle, et les biens du Paradis que nous ne perdrons iamais. Ils nous traitent mesme avec respect, et iamais ils ne sont plus aisés que quand nous allons à la Chapelle pour nous y faire instruire : ainsi comme ils nous donnent les biens du Ciel, sans nous demander ceux de la terre, il est clair que nous devons leur donner toute creance plutôt qu'à vous. Nous sommes tous résolus de leur obeir, et de croire tout ce qu'ils nous diront ; parce qu'ils ne nous diront rien qui ne soit pour le

salut de nos ames ; et que nous voulons estre bienheureux avec eux dans le Ciel. Pour vous autres, vous serez tous damnez ; car ie sçay que vous ne valez rien, et que vous ne tâchez qu'à nous corrompre. Sçachez donc qu'après vostre mort, l'Enfer sera vostre partage, comme il est l'éternelle demeure des méchans que vous imitez.

Ces Heretiques surpris de la fermeté de cette femme, se contenterent de luy dire, que s'ils faisaient des fautes, ils en demandoient pardon à Dieu. Oüy mais, adjousta cette Chrestienne, vous ne vous confessez pas ; et c'est neantmoins le seul remede qui efface les pechez.

Dans le temps de cette dispute, comme la Cloche eût sonné pour aller au Presche cette femme y entra avec les Heretiques qu'elle venoit de vaincre, et s'estant placée au milieu de l'assemblée, elle se mit aussitost à genoux, à la veüe de tout le monde, commença de reciter son Chapelet, ce qu'elle fit avec vne grande devotion tout le temps que le Ministre prescha ; ensuite de quoy, comme elle vit qu'on alloit par le Temple recueillir les charitez du peuple, elle y contribua comme les autres.

Vne conduite si sainte et si genereuse ravit tellement les Hollandois, que les uns la prioient de leur enseigner la maniere dont elle prioit Dieu ; d'autres la prioient instamment de leur vendre la petite statuë de Nostre-Dame qu'elle avoit, et que la Mere Superieure des Ursulines de Quebec luy avoit envoyée ; mais elle protesta tousiours qu'elle ne s'en deferoit iamais qu'avec la vie ; et comme on la pressoit de dire comment elle honoroit la Sainte Vierge : Voicy, répondit-elle, ce que ie luy dis : Marie, qui es Vierge, tu as IESVS-CHRIST pour Fils ; ainsi exhorte-le de nous accorder ce que nous luy demandons. Remarquez, adjousta-t-elle, que par là ie ne dis pas qu'elle soit Dieu ; mais seulement qu'elle prie Dieu pour nous, afin qu'il nous fasse la grace de bien mourir. Or Dieu ne luy refusera rien,

parce que c'est sa Mere, et une Mere qu'il aime seule, plus que tous les hommes ensemble. Ainsi Marie s'adresse à son Fils IESVS-CHRIST, et luy dit, mon Fils, ie veux faire du bien à ceux qui implorent mon assistance ; c'est pourquoy ie vous prie de me donner ce que ie vous demande pour eux. Alors le Fils dit : Ma Mere, disposez de mes graces en faveur de qui vous le voudrez : tout est à vous.

Comme elle eut dit ces choses, à ces Heretiques, une femme Hollandoise, qui l'avoit écoutée, la mena dans sa maison, et luy dit : Continuë comme tu fais, à bien deffendre la foy Catholique : c'est l'vnique creance et la veritable. Le n'ay point d'autre Religion que la tienne : écoute tousiours celuy qui t'enseigne. Ensuite elle luy montra des Images, des Crucifix et des Chapelets qu'elle auoit. C'est pour te faire voir, luy dit-elle, que ie prie comme toy, et que ie croy ce que tu crois. Après ce petit entretien, qui combla de joye cette bonne Sauvage, la Hollandoise la regala de quelques fruits.

Il est arrivé plusieurs fois que quelques-uns ayant menacé nos Chrestiennes, que leur zele dans la foy leur pourroit bien couster la vie, elles répondoient toutes avec une generosité égale à celle des Martyrs : Que la vie ne leur estoit plus rien depuis qu'elles l'avoient consacrée à Dieu dans le Baptisme.

Marie Tsiaoïentes adjousta, que quand on devoit luy couper les bras et les jambes, on luy arracheroit plustost la vie, que la foy ; elle donna bientost après des preuves d'une si genereuse resolution.

Quatre determinez resolurent de l'enyyvrer. On l'invite pour cet effet à un festin qui se faisoit dans le Bourg, et où l'on devoit boire de l'eau de vie ; elle y va, sans rien sçavoir du mauvais dessein qu'on avoit concerté. Tous les conviez estans assis à terre sur des nattes, à leur ordinaire, on commence à boire. Son tour vint : elle refusa de prendre de l'eau de vie. L'ay fait, adjousta-t-elle, assez de folies en cette

matiere, avant mon baptesme ; ie suis resoluë d'estre plus sage, que je ne l'ay esté sur ce point. On la presse ; elle refuse constamment de le faire. On la menace de la maltraiter ; elle dit qu'elle ne craint rien au monde que le peché. Des menaces on en vient aux effets ; elle soutient toutes les insultes avec vn courage invincible ; enfin ces quatre débauchez la prennent, l'un par les bras, l'autre par la teste, et le troisième par le milieu du corps, pendant que le dernier tâche de luy verser de l'eau de vie dans la bouche ; mais elle tint les dents si serrées qu'il leur fut impossible de luy en faire avaler une seule goutte.

Ce n'est pas la seule occasion où cette genereuse Chrestienne a donné des preuves de son courage ; et son exemple a tellement animé toutes les autres, qu'il n'est point d'insultes ny de violences qui puissent ébranler leur fermeté.

Vn iour quelques-unes ayant esté invitées à un festin, où elles avoient tout sujet de croire que tout seroit dans l'ordre, et que l'on ne souffriroit rien qui pût blesser l'innocence et la pureté du Christianisme, parce que ce festin ce faisoit chez une Chrestienne desia avancée en âge ; mais elles furent bien surprises d'entendre que le Sorcier qui présidoit à ce festin, declara d'abord qu'il estoit ordonné pour retablir la santé d'une personne malade. Au mesme temps Marie Tsiaoüentes se leve, et dit tout haut : Qui est vray Chrestien, qu'il me suive, et qu'il sorte avec moy : pour ceux qui ne le sont que de nom, ils peuvent demeurer à ce festin superstitieux. Elle fut suivie de quatre ou cinq des conviées. Vne resolution si ferme et si extraordinaire en ce pais, donna de l'étonnement et de l'admiration à toute la compagnie, qui ne pouvoit assez s'étonner comme des femmes avoient osé faire une chose qui passe chez ces Peuples pour une faute capable de diffamer celui qui y tombe ; c'est pour ce sujet qu'on les traite comme des personnes qui n'ont ny jugement ny honnesteté dans leur conduite, et qui

ne savent pas vivre. On dit qu'elles ne doivent pas s'étonner si elles sont pour la pluspart, ou pauvres, ou captives, ou abandonnées de tout le monde ; mais ces bonnes Chrestiennes n'opposent à tous ces reproches qu'une patience et une fermeté qui surprend tous ceux qui tâchent en vain de les ébranler.

On nous a appris, disent-elles ordinairement en ces occasions, que Jesus Christ et les premiers Chrestiens, n'ont pas esté mieux traitez que nous ; il ne nous peut rien arriver de si facheux, que nous ne soyons prestes de le recevoir de la main de Dieu, il nous suffit que nostre pauvreté ne luy déplaisit pas, et qu'elle ne nous empeschera pas d'estre bonnes Chrestiennes ; cela seul nous la rend agreable. Nous n'attendons pas de ceux qui nous instruisent, qu'ils nous donnent les richesses de la terre ; nous nous contentons qu'ils travaillent à nous mettre en possession de celles du Ciel. Pour ce qui est des Coustumes de nostre pais, nous ne refusons pas de nous accommoder à celles qui sont conformes à la raison, et à la Loy de Dieu ; mais nous ne pouvons nous resoudre d'observer celles qui blessent l'une et l'autre.

Il n'est pas concevable combien le zele de ces bonnes Chrestiennes, donne de consolation, et combien il m'a animé à les ayder, au peril mesme de ma vie.

Il semble mesme que les meres inspirent cette grandeur d'ame à leurs petits enfans. Vn d'entr'eux récemment baptisé tenant un iour un Crucifix en la main, et se ressouvenant des insultes et des outrages que sa mere recevoit ordinairement pour la Foy Chrestienne, disoit à nostre Seigneur : O Jesus, toy qui es le maistre de nos vies, tu as bien souffert ; car on t'a cloué à une Croix, on t'a couronné d'épines, et enfin on t'a fait cruellement mourir : la mesme chose qui t'a causé la mort, est ce qui cause à ma mere des grands desplaisirs. Cette bonne mere estoit dans un coin de la cabanne, d'où sans estre veuë de l'enfant, elle entendoit avec une joye incroyable le pieux

entretien qu'il avoit avec son Dieu ; et ce fut elle-mesme qui me le rapporta peu de jours après.

Ie ne baptisay qu'à Pasque dernier cette femme Chrestienne ; et comme ie faisois difficulté d'accorder la mesme grace à ses enfans, elle et sa mere qui estoit presente, m'en firent des prieres si pressantes, que ie me laissay vaincre à leur pieté. Tu voy, me disoient-elles, nos enfans, que nous aimons comme nous mesmes, et à qui nous ne voulons pas moins de bien qu'à nous ; tu sçais les dangers de mort où nous sommes tous les iours à cause de l'ennemi qui nous tuë par tout où il nous rencontre, et qui peut-estre viendra bientost nous assieger iusques dans nostre Bourg ; tu fais cependant de la difficulté de baptiser ces petits innocens : sçache que s'il arrive qu'ils meurent sans baptisme, tu en répondras devant Dieu, et que nous nous élèverons alors contre toy pour te le reprocher. Parle, qu'est-ce qui t'empesche de leur faire le mesme bien qu'à nous ? tu sçais qu'ils le meritent mieux que nous ; car nous avons peché, et eux n'ont point encore assez de raison pour estre capables d'offenser Dieu. Si tu nous as aimées iusqu'à nous procurer un si grand bien, tu dois aimer encore plus ces innocens, et ne le leur pas refuser. Ce discours me surprit, et me toucha également ; de maniere que ie fus contraint de baptiser les deux plus jeunes de ses enfans, et de differer les autres, iusqu'au temps où ils seroient suffisamment instruits.

Le premier de ces jeunes enfans, âgé de quatre ans, qui est celui dont ie viens de parler, fut nommé Athanase ; et l'autre, âgé seulement de deux ans, receut le nom d'André, et il fait desia paroistre tant d'ardeur pour la Foy, que comme il ne peut pas encore parler, il fait suppléer sa main au defect de sa langue, allant luy-mesme prendre le bras de ceux qu'il voit manquer à faire le signe de la Croix, et le leur portant au front, il les oblige à s'acquitter de ce devoir. Ie l'ay veu de mes yeux avec plaisir.

§ VI.

Du nombre des Agniés baptisez, des moyens dont on se sert pour leur conversion, et des grandes esperances qu'ils en donnent par le changement tout extraordinaire qui s'est fait dans leurs esprits.

Nous ne sommes pas au temps des Apotres et de l'Eglise naissante, lorsque pour établir la foy de IESVS-CHRIST dans l'esprit des peuples, Dieu operoit des prodiges dans toute la nature, et que les graces du Christianisme trouvoient des cœurs disposez par les miracles à recevoir vne loy si merveilleuse. Vn Sermon de saint Pierre fut suivi de la conversion de trois mille hommes ; et les discours des Apostres auoient tant de force et de pouvoir sur les esprits, qu'il n'estoit rien de plus ordinaire, que de voir des gens convaincus et touchez de ce qu'ils avoient entendu, se dépouiller de tous leurs biens pour suivre IESVS-CHRIST.

Nous ne sommes plus dans le temps ny des grands miracles, ny des conversions si merveilleuses. La Foy s'insinue doucement dans les esprits, sans les éblouir. C'est ce qui est cause que des peuples aussi barbares et aussi grossiers que le sont nos Sauvages, ne se rendent pas tout d'un coup aux veritez qu'on leur presche : ils n'y voient rien qui ne soit la proscription de tous leurs attachemens, rien qui ne soit au-dessus des sens et de la raison ; de maniere qu'ils ont bien de la peine à s'en laisser convaincre, et à se soumettre aux loix du Christianisme.

Le plus grand miracle que puisse faire un Missionnaire en ce païs, c'est de ioindre au zele qu'il apporte d'Europe, vne douceur qui entre avec adresse dans l'esprit de ces barbares, et vne patience qui ne se rebute iamais de leur mauvaise humeur. Sans ces deux qualitez il ne luy est pas possible, ny de faire aucun fruit dans ces Missions, ny d'y perseuerer mesme longtemps. Il faut sçavoir ménager ces

esprits, il faut attendre de Dieu seul le fruit de nos travaux, c'est à luy à rendre féconde la terre que nous cultivons, et que nous arrousons de nos sueurs et de nos larmes. Quand il luy plaist, il nous donne la consolation de voir que nos peines ne sont pas inutiles, et il prend plaisir d'adoucir l'amertume de nos travaux par quelques miracles de sa grace.

Depuis huit mois j'ay baptisé seulement cinquante trois personnes, qui sont presque toutes allées au Ciel. Quand ie n'aurois contribué qu'au salut d'une seule ame, ie m'estimerois trop bien payé de toutes mes peines, puisque IESVS-CHRIST a donné son sang pour elle.

Ie n'ay baptisé que trois femmes adultes, après les avoir longtems éprouvées. L'espere qu'elles seront de ferventes Chrestiennes. Peut-estre que les hommes ressentiront dans quelque temps les mesmes impressions de cette grace, qui ne peut souffrir d'attache volontaire au peché, sans quoy nous ne conferons iamais le Baptisme aux adultes, de crainte qu'ils ne tombent dans l'apostasie. Et bien que presentement il y en ayt un assez grand nombre qui demandent le Baptisme, et qui ont esté suffisamment instruits dans les mysteres de nostre Foy, ie differe cependant de leur accorder cette grace, iusqu'à ce que ie les voye hors du peril où ils sont de s'engager tout de nouveau dans leurs debauches, et dans les superstitions du pais.

Ie me suis servi de toutes les industries que Dieu m'a inspirées pour les obliger de renoncer à leurs mauvaises habitudes : car pour convertir ces peuples, il faut commencer par toucher leurs cœurs, avant que de pouvoir convaincre leurs esprits. C'est dans ce dessein que j'ay fait des peintures spirituelles tres-devotes, qui ont puissamment servi à leur instruction. J'ay fait des Catechismes deux fois le iour, avec tout le succez que l'on pouvoit attendre de ces pauvres Sauvages ; et souvent mesme j'estois surpris des impressions

tout extraordinaires que la parole de Dieu faisoit sur leurs ames.

J'ay attaqué l'yurognerie et la debauché, qui sont comme les Divinitez de ce pais, parce que ces peuples y sont furieusement attachez. J'ay combattu ces vices par la crainte du Jugement de Dieu, et tout ensemble par la terreur des armes d'un grand Roy, dont le seul nom est capable de les tenir dans leur devoir. J'ay tâché de les gagner par toute la douceur, et toute la familiarité imaginable. Le leur ay représenté cent fois, avec toute la force que Dieu m'inspiroit, les peines et les recompenses eternelles de l'autre vie. Ie les ay souvent menacez que Dieu se lasseroit enfin de leur dureté, et que sa iustice estoit preste de leur faire ressentir, mesme dès cette vie, les calamitez dont il a coustume de punir les peuples obstinez dans leur aveuglement et dans leurs vices. Ie leur ay fait craindre que s'ils ne se convertissoient bientost, Dieu leur susciteroit quelque puissant ennemy pour les exterminer. Enfin j'ay employé la douceur et la force, les menaces et les prieres, les travaux et les larmes, pour bastir cette nouvelle Eglise, et pour convertir ces pauvres Sauvages. Il ne reste plus qu'à verser mon sang pour leur salut, ce que ie souhaite de tous les desirs de mon cœur.

Mais après tout, ie ne remarque pas encore en eux ces grands changemens que le saint Esprit opere en ceux des Payens qu'il veut mettre au nombre des Fideles. Ie loue Dieu de ce qu'il me fait voir que la conversion des hommes est son ouvrage, et que nous n'y devons rien pretendre, que le bonheur de le servir avec fidelité. Il y a d'heureux momens qui ne sont connus qu'à luy seul, dont dépend le salut des hommes. C'est à luy à ménager leur cœurs, pour triompher de leur dureté.

Ie suis bien aise de remarquer icy un moyen que j'ay reconnu estre fort vtile et fort efficace pour convertir ces Barbares.

D'abord j'avois jugé que pour établir

solidement le Christianisme parmy ces peuples, il estoit necessaire d'y employer la lecture et l'escriture, qui sont deux choses dont les Sauvages n'ont aucune connoissance ; ie m'estois donc appliqué l'espace d'un mois, à enseigner l'un et l'autre, aux petits enfans de nos Iroquois, et quelques-uns avoient desia profité de telle sorte, qu'ils écrivoient et lisoient assez bien ; mais le peu de moyens que j'ay de fournir aux petites recompenses qu'il faut donner à ces enfans pour les attacher à cet employ, et le peu de temps qui me restoit pour les devoirs essentiels de ma Mission, m'ont enfin obligé de penser à quelque autre industrie, qui ne fut pas moins efficace, et qui me laissast plus de temps pour m'employer aux obligations de mon ministere.

Dieu m'en inspira vne quelques iours après, qui est beaucoup plus facile, et qui fait un grand fruit parmy ces peuples.

C'est un jeu, pour prendre nos Sauvages, par ce qu'ils aiment le plus ; car le jeu fait toute leur occupation, lorsqu'ils ne sont point à la guerre, et ainsi j'espere leur faire rencontrer leur salut, dans la chose mesme qui contribuoit souvent à leur perte.

Mon dessein est de détruire par ce moyen l'étrange ignorance où ils vivent pour tout ce qui regarde leur salut, et de suppléer au défaut de leur memoire. Ce jeu parle efficacement par ses peintures, et instruit solidement par les emblesmes, dont il est remply. Ceux qui veulent s'y diuertir, n'ont qu'à le voir, pour apprendre tout ce qu'ils doivent faire afin de vivre chrestienement, et pour retenir tout ce qu'ils auront appris, sans le pouvoir iamais oublier.

Il n'est rien de plus aisé que d'apprendre ce jeu. Il est composé d'emblèmes, qui representent tout ce qu'un Chrestien doit sçavoir. On y voit les sept Sacremens, tous depeints, les trois Vertus Theologales, tous les Commandemens de Dieu, et de l'Eglise, avec les principaux pechez mortels ; les pechez mesme veniels qui se commettent ordinairement y sont exprimez

dans leur rang, avec des marques de l'horreur qu'on en doit avoir. Le peché originel y paroist dans vn ordre particulier, suivy de tous les maux qu'il a causez. J'y ay representé les quatre fins de l'homme, la crainte de Dieu, les Indulgences, et toutes les œuvres de misericorde. La Grace y est depeinte dans une Cartouche separée, la conscience dans une autre, la liberté que nous auons de nous sauver ou de nous perdre, le petit nombre des Eleuz ; en vn mot, tout ce qu'un Chrestien est obligé de sçavoir, s'y trouve exprimé par des emblèmes qui font le portrait de chacune de ces choses. Tout y est si naturel, et si bien depeint que les esprits les plus grossiers n'ont nulle peine de s'eslever à la connoissance des choses spirituelles, par des Images corporelles qu'ils en ont devant les yeux.

C'est ainsi que nos Sauvages apprennent en jouant, à se sauver, et que j'ay tâché de joindre ce qu'ils aymoient avec tant de passion, à ce qu'ils devoient aimer encore davantage, afin qu'ils ne trouvassent aucune peine à se faire instruire.

Ce jeu s'appelle du Point au Point, c'est à dire du point de la naissance au point de l'Eternité. Nos Iroquois le nomment : le chemin pour arriver au lieu où l'on vit toujours, soit dans le Paradis, soit dans l'Enfer.

L'adresse et la methode de ce jeu se pourra voir au bas de la carte, où il sera imprimé. Je pretens le faire graver, afin d'en avoir plusieurs exemplaires, et de pouvoir rendre de la sorte nos mysteres intelligibles à ceux mesmes à qui ie ne pourray pas me faire entendre.

Il y a de nos Iroquois à qui ie ne l'ay enseigné que deux fois, et qui l'ont appris parfaitement ; d'autres à qui ie l'ay monstré quatre fois seulement, et qui s'y sont rendus si habiles, qu'ils m'ont obligé d'y jouer avec eux. Nous passasmes agreablement les Festes de Pasques à ce jeu, également saint et profitable. Tous nos Sauvages ont une extrême passion de l'apprendre, et d'y jouer, soit parce qu'ils y font paroî-

stre de la vivacité à concevoir aisément des choses si difficiles, soit à cause qu'ils voient bien que ce jeu les instruit sans peine, de ce qu'ils doivent sçavoir pour se sauver.

L'expérience que j'ay de cette nouvelle methode et l'approbation que plusieurs personnes tres-sages luy ont donnée, font que ie l'estime beaucoup. Peut-estre que les Missionnaires de la France s'en pourroient servir avec bien du fruit à l'égard des gens de la campagne, tant pour leur faire passer saintement quelques heures des Dimanches et des Festes, et agreablement tout ensemble, que pour leur enseigner d'une maniere également aisée et solide, toutes les vertus du Christianisme.

Chaque cartouche et chaque emblème peuvent fournir de tres-profitables discours qu'on feroit au peuple ; ainsi que ie le fais voir dans le petit Livre que i'en ay fait, et que i'aurois envoyé en France dès cette année, sans une maladie qui m'a empesché de le mettre en estat. J'espere l'envoyer l'année prochaine, avec vn autre ieu du monde, que i'ay inventé, pour détruire toutes les superstitions de nos Sauvages, et leur donner de tres-beaux sujets d'entretien, qui les degouteront du plaisir qu'ils prennent à s'entretenir de leur fables.

Nos anciens m'ayant invité à leur ceremonie des morts, qui se devoit faire à Gandaouagué, ie m'y en allay à dessein de la gratifier. L'assemblée estoit composée des Onnontagués, de quelques Onneiouts, et de tous les plus considerables d'Agnié. Les uns estoient separez des autres selon la coutume. En attendant que l'Onnontagué parlast, nos Agniés s'entretenoient de leurs fables, et de leurs superstitions. Je me joignis à eux ; et meslant adroitement à leurs mensonges, quelques discours de la verité, ie leur fis voir clairement combien leurs superstitions estoient ridicules. Vn Capitaine de mes amis ayant de la peine à souffrir cette espece d'insulte, me voulut imposer silence ; mais ie crus qu'en matiere de Religion, et dans une conioncture de cette impor-

tance ie ne devois pas souffrir que qui que ce fust me fermast la bouche ; et d'ailleurs comme ie n'ignorois pas l'autorité que j'avois parmy ce peuple, ie dis à ce Capitaine avec assez de fermeté : Sçais-tu bien que tu me fais un affront le plus sensible que ie puisse recevoir iamais ? mais qui es-tu, pour me commander de me taire ? et suis-je venu icy pour t'obeir ? si ie t'avois traité de la sorte à Quebec, n'aurois-tu pas suiet de t'en plaindre ? mais en quoy ay-je mal parlé pour me fermer ainsi la bouche ? et si ie dis la verité, pourquoy ne veux-tu pas qu'on l'écoute ?

Ce Capitaine fut fort surpris de ce que ie témoignoie estre choqué d'une parole, dont il se servoit assez ordinairement, mesme à l'égard de ses amis et il ne me répondit autre chose, sinon que c'estoit leur coutume en ces occasions de s'entretenir de leurs fables. Je repris encore cette parole, et luy dis avec toute la force qui me fut inspirée, c'est vostre coutume de vous enjurer ; de bonne foy, cette coutume est-elle bonne ? et la dois-je approuver ? C'est vostre coutume de dérober ; dois-je, dire que vous faites bien ? C'est vostre coutume de vous abandonner à toutes sortes de debauches, de violer toutes les loix de la raison, et de viure comme des bestes ; pensez-vous qu'il n'est pas de mon devoir de vous reprendre de tous ces vices, et de tâcher de vous en donner de l'horreur ? et cependant vous m'imposez silence, lorsque ie veux vous en parler. Cela est-il raisonnable ? Si ces coutumes estoient saintes et honnestes, on auroit du respect pour elles, et ie ferois tout l'imaginable pour vous obliger de les retenir. Mais de vous voir passer toute vostre vie dans des crimes si execrables, c'est à quoy ie ne puis me resoudre.

Le mesme Capitaine me donna encore une autre occasion de luy parler un peu fortement, en me disant assez brusquement, que i'eusse à me retirer de leur compagnie, parce qu'ils alloient chanter selon leur coutume. Il est vray que ie n'entendois rien à leur chant, et

que ie ne voulois pas mesme y contribuer ; mais neantmoins comme ie n'estois pas homme à troubler leur musique, ie crûs qu'il avoit tort de me faire ainsi retirer ; et comme d'ailleurs il ne faut rien pardonner à ces sortes de gens, lorsqu'ils font des fautes, qu'ils doivent eux-mêmes iuger estre telles, ie leur dis que ie ne troublerois pas la feste en demeurant paisible au lieu où l'estois ; qu'au reste il n'estoit pas de la bien-seance que ie quitlasse le cercle des hommes, pour me mettre en celuy des femmes, ou parmy d'autres que ie ne connoissois pas. Cependant comme ie vis qu'on me pressoit fort de sortir, ie le fis, de crainte de les choquer, et me retiray au cartier des Onnontagués, au Capitaine desquels ie témoignay mon mécontentement, qu'il iugea estre tres-raisonnable.

Après la ceremonie, qui dura l'espace de cinq heures, ie m'en retournay au Bourg, sans attendre le reste de cette solennité, qui se devoit terminer par nos Agniés ; ils sceurent mon déplaisir et ils creurent le devoir craindre, d'autant plus que quelque temps auparavant l'avois fait courir le bruit que ie voulois aller à Quebec. Tout ce qu'ils estoient d'Agniés blasmerent l'imprudence du Capitaine qui m'avoit choqué, et furent extrêmement fachez de l'affront qu'il m'avoit fait ; et luy-mesme ayant bientôt reconnu sa faute, il ne tarda guere à me venir voir pour m'en faire des excuses.

Mon frere, me dit-il, ie ne veux pas croire, bien que tout le monde l'assure, que tu ayes l'esprit irrité et le cœur plein d'amertume à mon égard, puisque tu ne peux ignorer l'amour que j'ay pour toy, et l'estime que j'ay toujours faite de ton merite. Iusqu'à cette heure nous n'avons eu tous deux qu'un cœur, et qu'une âme ; et nous nous sommes traitez iusqu'à present comme les deux meilleurs amis du monde. Alors me mettant la main sur le cœur : Dis-moy donc franchement, m'adioûta-t-il, en quelle disposition est ton ame ? au reste ne me deguise rien. On dit que tu vas à Quebec, et que tu ne veux plus

venir demeurer avec nous. Quoy qu'il en soit, ie te conjure de ne nous point attirer de mauvaises affaires auprès d'Onnontio, car ce seroit une confusion pour toy-mesme, si tant de vieillards et de ieunes gens qui t'aiment et t'honnorent si fort, venoient à estre mal traitez à ton occasion. Dis-moy donc, en quel estat est ton cœur, et quels sont tes sentimens.

Durant tout ce discours, ie me tenois sur un grand sérieux, contre mon ordinaire, et voyant qu'il attendoit ma réponse avec impatience, ie luy parlay en ces termes : On t'a dit que j'avois l'esprit irrité, et le cœur plein d'amertume. Cela est veritable ; et tu sçais bien que c'est toy qui en es la cause. Si j'ay assisté aux ceremonies de ton pais ; ce n'a esté que pour te complaire, et pour satisfaire au desir que tu me témoignois en avoir ; et cependant tu m'as traité toy-mesme avec la dernière indignité. Tu as bien osé m'imposer silence, lorsque ie parlois de la Foy, qui est la chose du monde que tu n'ignores pas que j'ay le plus à cœur. Si tu m'eusses voulu donner quelque marque de ton amitié, tu m'eusses écouté du moins avec patience, ou tu y eusses pris plaisir, ce qui m'eust esté infiniment agreable. Et bien loin d'avoir pour moy cette bonté, tu m'as commandé de me taire. De plus, pouvoistu me faire un affront plus sensible que de me chasser honteusement de la compagnie de ceux que ie suis venu chercher de si loin, et chez qui ie me suis établi, pour tâcher de les obliger à se rendre eternellement heureux. N'as-tu pas eu de la confusion, de me voir si bien receu des Onnontagués que ie ne connois point, et chassé par ceux qui veulent passer pour estre de nos amis ?

Ce reproche estoit un peu fort : mais Dieu s'en est servy pour en tirer un bien que ie n'osois esperer. Ce Capitaine m'ayant écouté avec assez de patience, prit ensuite la parole, et me dit avec beaucoup de sincerité : Mon frere, ie vois bien quel est le fond de cette querelle, c'est que nous ne sommes pas encore Chrestiens ; mais si tu veux

me confier le soin de cette grande affaire, ie t'en promets un succès favorable. Voicy la maniere dont il faut que tu t'y conduises. Premièrement, tu nous assembleras tous, et ensuite nous ayant offert trois brasses de Pourcelaine pour nos trois familles, sur chacun de ces presens tu nous diras ce que tu as dans l'ame. Après quoy laisse-moy faire ; ie me charge de tout le reste, et i'espere que tout ira bien.

Le luy témoignay qu'il ne pouvoit pas me faire un plus sensible plaisir, qu'il estoit entré parfaitement dans le fond de mes pensées, et que ie suivrois le bon conseil qu'il venoit de me donner. Nous nous quittasmes ensuite fort contents l'un de l'autre.

Ce Capitaine qui avoit une fort grande autorité parmy les Sauvages, et qui estoit capable de ménager adroitement une grande affaire, embrassa celle-ci avec tant d'ardeur, qu'il va luy-même trouver les plus considerables du pais, pour leur faire ouverture de ce grand dessein ; mais comme il luy falloit passer un torrent qui pour lors n'estoit pas gayable, il différa d'y aller jusqu'au lendemain ; mais il vint le même iour me trouver pour m'asseurer qu'il pensoit fort serieusement à executer ce qu'il m'avoit promis. Je iugeay par la diligence qu'il venoit de faire, qu'il poursuivroit l'affaire avec chaleur. Car un vieillard âgé comme luy de soixante cinq ans, n'avoit qu'à commander à ses neveux d'aller trouver les Anciens de sa part, sans se donner luy-même cette peine. Le lendemain il retourna au torrent, le passe, et m'ameine tout ce qu'il y avoit de plus considerable dans les Bourgades des Agniés. On s'assemble dans ma cabanne. Je commençay alors à leur faire un discours le plus fort qu'il me fut possible, sur leurs fausses Divinitez, sur leurs Sorciers, et sur toutes leurs superstitions. Mes freres, leur dis-je, ie suis ravy de joye de vous voir icy tous assemblez. On vous a rapporté que ie m'en allois à Quebec, et il est vray ; mais ie ne veux pas vous dérober mon corps, en me re-

tirant à vostre insceu, ny mon ame, en vous celant mes pensées ; ie veux vous decouvrir tout le fond de mon cœur. Je n'ignore pas que vous n'aprehendiez que ie ne retourne plus avec vous, et que vous souhaiteriez fort que i'y restasse, pour maintenir la paix que vous avez avec les François. Je ne suis venu ici que pour y mourir ; vous sçavez què depuis trois ans que nous vivons ensemble, hors des troubles de la guerre, ie n'ay épargné ny mes peines, ny ma santé, ny ma vie pour vous assurer un bonheur eternel. L'ay quitté toutes mes commoditez que j'avois en France, pour vous enrichir des biens du Ciel, et Iesvs qui est le Seigneur de nos vies, m'ayant inspiré de vous instruire, et de vous rendre dignes du Paradis, j'ay sacrifié toutes choses pour vous procurer ce grand bien. Vous sçavez tout ce que j'ay fait pour vous delivrer de l'Enfer, où vous vous precipitez par un aveuglement et une opiniastreté invincibles. Après tant de travaux, tant de courses et tant de fatigues, dans le dessein de vous instruire du moyen d'estre eternellement heureux ; après tant de soin que j'ay pris de vous assister dans vos maladies, et de vous faire tout le bien que j'ay pû ; après m'estre privé moy-même de ce qui m'estoit necessaire pour en accommoder ceux de vos freres qui estoient dans la necessité, ie voy que ie n'ay pû rien gagner sur vos esprits, et que vous ne pouvez vous resoudre de consentir à vostre bonheur. C'est ce qui m'a donné la pensée de chercher quelque autre pais, et des peuples plus dociles, qui feront comme i'espere, plus d'estat et plus de profit de mes paroles, et qui recevront la Foy que vous refusez depuis tant de temps. Vous avez veu les Loups vos ennemis se faire instruire, et qu'ils trouvoient chez vous un bonheur que vous méprisez. Quoy, les seuls Iroquois seront-ils eternellement malheureux ? ne pourront-ils se resoudre d'ouvrir les yeux à la verité ? de quitter cette vie de beste, qui les deshonne, et de suiure les lumieres de la raison ? Vous souhaitez que ie

demeure icy avec vous, afin de maintenir la paix, et vous m'apportez souvent pour m'y obliger, que vous ne faites plus qu'un corps et une ame avec le Gouverneur des François, et avec moy ; avez-vous raison de parler ainsi ? vous qui n'avez ny les mêmes sentimens, ny les mêmes inclinations, ny la même conduite que nous. Comment est-ce que mon ame pourroit-estre la vostre ? moy, qui suis persuadé que la mienne est un pur esprit immortel, et semblable au Maistre de vos vies ; et vous croyez que la vostre est, ou un loup, ou un serpent, ou un poisson, ou un oyseau, ou quelque autre sorte de beste que vous avez veüe en songe. De plus, vostre ame et la mienne ont des sentimens bien opposez : vous pensez que le Maistre de la vie est un Demon, que vous appelez Agreskoüé, et moy, ie dis que vostre Agreskoüé est un esclave, que Dieu qui est le Maistre de nos vies tient enchainé dans l'Enfer, comme un esprit superbe et méchant ; vous croyez une infinité de fables, comme autant de veritez, et ie les regarde comme autant de mensonges. Si donc nos ames ont de si grandes oppositions, comment est-ce qu'il peut y avoir une paix solide et veritable entre l'ame des François, et l'ame des Agniés ? Les François voyant que vous ne croyez pas ce qu'ils croyent, auront tout sujet de se défier de vous, et de penser que l'Agnié est un trompeur et un perfide, puisqu'il ne croit pas avoir les mêmes obligations d'estre fidele, et qu'il n'a point de loy qui l'empesche de rompre la paix, avec la même infidelité qu'ils la rompoient autrefois. Si vous n'avez point de Foy pour Dieu, qui est le Maistre de nos vies, comment en aurez vous pour les hommes ? Soyez donc persuadez que nous ne croirons jamais que vous voulez toujourns vivre de bonne intelligence avec nous, iusqu'à tant que vous serviez le mesme Maistre que nous servons ; et que tant que vos esprits n'entreront pas dans tous les sentimens que nous avons de la vertu et du Ciel, nos cœurs ne peuvent estre unis.

Ainsi, mes freres, pour avoir une paix solide et inébranlable comme vous la souhaitez, il faut que vous soyez comme moy, et que vous croyez ce que ie croy, et pour lors Onnontio dira : C'est maintenant que ie croy que l'Agnié est sincere et fidele, et que ie l'aime comme un de mes enfans ; tous les François se réjouiront de sçavoir que vous estes leurs freres, et par tout où ils vous trouueront ils vous feront mille amitez et mille caresses ; toute la France prendra part à vostre bonheur ; toute la terre le sçaura, et tout le Ciel en sera comblé de joye ; Dieu mesme, oüy, ce grand Maistre de nos vies, qui a son Palais dans le Ciel, ne manquera pas de preparer à l'Agnié, s'il se fait Chrestien, un bonheur qui ne finira iamais.

Après ce discours, ie iettay une grande brasse de Pourcelaine, disant : Agnié, mon frere, s'il est vray que tu veuilles m'écouter, voila ma voix, qui t'avertit et te prie tout ensemble de renoncer à l'Agreskoüé, et de ne iamais plus parler de luy, d'adorer le vray Dieu, et de suivre sa Loy. Cette premiere parole fut receüe avec vn grand cry d'applaudissement, et il me sembla que ces Sauvages estoient touchez de mon discours.

Ie iettay ensuite une autre brasse de Pourcelaine, pour obliger les longleurs de ne plus invoquer les Demons pour la guerison de leurs malades, mais de se servir des remedes naturels, dont ie leur avois souvent montré la force et la vertu. Ie m'étendis fort sur ce poinct, parce que c'est une des superstitions à laquelle ils donnent plus de creance. Après quoy l'entendis un second cry de joye, par lequel toute l'assemblée, et les longleurs mêmes, qui estoient presens, me témoignèrent qu'ils estoient disposez à faire sur ce sujet tout ce que ie voudrois.

Le dernier present que ie fis pour exterminer la superstition des Danses, fut receu avec la même acclamation.

Après quoy on me dit en deux mots, que l'on me feroit réponse dans un conseil. Ce fut ainsi que se passa cette

premiere entreveuë, qui nous donna de grandes esperances de la conversion de ce peuple.

Quelques iours après, on fit deux réponses à ce que j'avois dit, en deux différentes assemblées, qui se tinrent sur le mesme suiet. La premiere fut en la presence de tous les Onnontagués, qui retournoient de la Colonie des Hollandois, où ils estoient allez en traite. On me vint donc querir de la part des Anciens, pour écouter ce qu'on avoit à me répondre, et pour le voir confirmer plus solennellement, en presence de leurs nouveaux hostes.

Dés que ie fus entré dans la Cabanne où le Conseil se tenoit, on me presenta un gros morceau de viande, pour me regaler et me bien disposer à cette grande action. Ie le partageay aussitost entre mes voisins. Après quoy l'Iroquois qui estoit le plus considerable et le plus habile de tout le païs, s'estant levé pour parler, s'adressa en ces termes au brave Garakontié, qui venoit de leur parler.

Mon frere, luy dit-il, tu nous dis dernièrement des merveilles, et tu vis quel applaudissement nous donnasmes à ton discours. Aujourd'huy ie suis obligé de te dire que nous ne t'écoutons plus ; et que ce ne sont point tes paroles qui nous ont touchez. Voicy un François (dit-il en me montrant) qui a changé luy seul nostre cœur et nostre ame ; de sorte que ses pensées et ses desirs sont maintenant les nostres, et que nous n'avons plus qu'un mesme esprit. Ensuite il repeta avec une fidelité et un effort de memoire admirable tout ce que ie leur avois dit dans le Conseil ; il adjousta à mon discours tant d'eloquence naturelle, et des embellissemens si agreables pour refuter les mesmes erreurs que j'avois condamnées, que i'en estois charmé. Après quoy il fit en peu de mots les presens qu'il avoit à faire.

Garakontié Capitaine des Onnontagués se levant à son tour, luy répondit en ces termes : Mon frere, tu me iettes dans la confusion de reietter ainsi ma voix : est-elle de si peu de consideration

que tu luy doives preferer celle de ce François qui est venu t'enseigner ? Que penseront mes Onnontagués, lorsque ie leur feray rapport du mépris que tu fais de leur parole ? Mais tout d'un coup, changeant le ton de sa voix, il adjousta fort obligeamment : Ne pense pas, mon frere Agnié, que ie sois fâché de ce que tu as dit ; au contraire, ie te remercie de mépriser ainsi ma voix, et de luy preferer celle d'un homme qui se sacrifie pour ton salut et qui t'apporte la voix de Dieu. Ce qu'il t'a dit et ce qu'il t'enseigne, sont des veritez importantes à ton bonheur ; elles sont entrées dans mon cœur : si tu es sage, tu ne les negligeras pas, et si tu veux estre eternellement heureux, tu suiuras tout ce qu'elles te prescrivent.

Ce que Garakontié disoit, avoit d'autant plus de poids, qu'outre la grande autorité et la reputation d'un excellent esprit qu'il s'est acquise parmy toutes les Nations Iroquoises, il se declaroit encore hautement pour la Foy de Iesvs-CHRIST, et ne faisoit nulle difficulté de prier en public, et devant tout le monde. Il y a tout suiet d'esperer, qu'estant zélé autant qu'il est, il ne contribuera pas peu à l'avancement de la Religion Chrestienne dans tout le païs.

Ie sortis de l'assemblée, comblé d'une joye qui ne se peut pas expliquer ; et comme c'estoit le iour de l'Annonciation que ce Conseil se tenoit, ie tiray de là un fort bon augure de la conversion de ces Infideles, de laquelle ie voyois naistre de si beaux commencemens, au iour mesme que le Sauveur s'estoit incarné pour le salut des hommes.

Le lendemain nos Anciens s'estant assemblez une seconde fois, me rendirent une seconde réponse, qui me parut estre encore plus precise que la premiere, et le mesme Capitaine dont j'ay parlé cy-devant me parla en ces termes : Mon frere, c'est une affaire d'importance que nous traitons presentement. Tu nous demandes des choses qu'il nous est bien rude de t'accorder ; car enfin n'est-il pas bien fâcheux de

rompre tout d'un coup avec des habitudes où nous avons esté nourris, de quitter absolument des choses dont nous sommes en possession dès le commencement du monde ? Comme neantmoins nous sommes resolu de te contenter en toutes choses, et de te faire voir le grand désir que nous avons de t'écouter, nous te faisons le Maistre absolu de nos corps et de nos ames ; il n'est point d'obstacle que nous ne surmontions, pour nous rendre dignes du bonheur que tu nous veux procurer. Ainsi nous te supplions de nous instruire, et de croire que tu trouveras en nous des esprits soumis à tout ce que tu voudras leur ordonner. Nous te témoignons que nous te parlons avec sincérité ; nous te déclarons que nous croyons ce que tu crois, que nous condamnons ce que tu condamnons, et que nous renonçons à tout ce que tu nous as averty de quitter. Aureste s'il arrive que quelque esprit mal fait invoque l'Agreskoûé, ou contrevienne à ce que nous te promettons de garder, sçache que ce ne sera pas de nostre consentement. Si nous avions autant de pouvoir sur les esprits de nos jeunes gens, que des anciens en doivent avoir, nous pourrions t'asseurer que tes ordres y seroient universellement suivis de tout le monde. Au reste, nous te recommandons nos malades, puisque tu nous ostes tout ce que nous avons crû jusqu'à present pouvoir servir à leur santé. Dispose de ta Chapelle de telle sorte que nous y puissions tous aller pour recevoir tes instructions, que nous sçavons estre l'explication des volontez de Dieu.

Après ce discours, on me presenta autant de Pourcelaine que ie leur en avois donné. Ie témoignay à toute l'assemblée combien ie leur estois obligé de la resolution qu'ils venoient de prendre, et que ie leur ferois tout ce qui me seroit possible pour faire reüssir un dessein qui leur estoit si avantageux. Et après que ie les eus quittez, j'allay rendre graces à Dieu d'une faveur si signalée.

Quelques iours après, ie vis que les Sorciers de ce Bourg iettoient au feu leurs tortuës, et les autres instrumens de leur mestier ; que les femmes n'appeloient plus les Jongleurs dans leurs maladies, et qu'on ne souffroit plus aucune danse que celle que j'approuvois ; et que tous les Sauvages de ce pais se declaroient ouvertement pour la Foy. Les Anciens portoient la Jeunesse à se faire instruire, à se servir de la priere, et à faire une profession publique de la Religion Chrestienne ; et pour les animer par leur exemple à se procurer un si grand bien, ils venoient en foule à la Chapelle, et se rendoient assidument à la priere. Il n'est pas possible de desirer une plus grande disposition à la Foy, que celle qui paroist dans nos Sauvages ; et quoy que leur inconstance naturelle partage encore mon cœur, entre la crainte et la joye, l'espere neantmoins que Dieu aura la bonté d'achever l'ouvrage qu'il a commencé.

Si les choses continuent dans l'estat où ie les ay laissées, en partant pour aller faire un voyage à Quebec, il y aura chez les Agniés dequoy occuper plusieurs fervens Missionnaires. Ce qui me donne encore de plus fortes esperances de voir bientost tout ce peuple converti, c'est que depuis ce grand changement, y ayant demeuré encore quatre mois parmi eux, iusqu'à mon voyage de Quebec, ie ne croy pas, ny qu'aucun d'eux ayt invoqué le Demon durant tout ce temps, ny qu'il se soit fait aucunes danses que j'avois deffenduës ; et comme il arriva qu'un homme qui n'estoit pas du pais, et qui s'estoit enyvré, eut invoqué l'Agreskoûé, on luy imposa silence, et on l'avertit qu'on n'invoquoit plus ce Demon parmi les Agniés. Ainsi ie puis dire que nous avons presentement dans cette Province, un champ bien vaste qui est ouvert à l'Evangile, et qui demande, pour en retirer tous les fruits dont il donne de si belles esperances, et le zele de plusieurs fervens Missionnaires, et les prieres de ceux qui ne peuvent pas le venir cultiver.

On y a envoyé de renfort deux Prestres, le Pere Thierry Beschefer, et le Pere Louys Nicolas.

CHAPITRE VI.

De la Mission de S. François Xavier à Onneiout.

C'est la seconde Nation des Iroquois, tirant vers leur grand Lac, nommé Ontario.

Le Pere Bruyas, qui a soin de cette Mission, en a écrit un Journal, dont ce qui suit a esté extrait.

Le 14. Aoust 1669. Nouvelle arrive de Montreal que quelques François ont tué traitreusement des Onneiout au retour de leur chasse, pour se rendre maistres des peaux de Castor et d'Orignac qu'ils avoient pris. On adjointe que l'Onneiout mis en prison par les François de Montreal, est encore aux fers; et qu'un autre y a esté battu de telle maniere, qu'il en est mort peu de temps après. Toutes ces nouvelles vrayes ou fausses ne laissent pas d'irriter les esprits, et aisément le contrecoup en tombera icy sur nous.

Le 16. on retourne de traite avec soixante barils d'eau de vie apportez de la Nouvelle Hollande. Vn yvrogne rompt la porte de ma Chapelle, en me reprochant l'insolence de nos François. Vn autre frappe si rudement mon compagnon, qu'il en porte les marques. De ces desordres qui sont dans ce Bourg, ie prens occasion d'aller faire un tour vers nostre Lac, où il y a quelques pêcheurs, quoy que ie sois encore bien foible d'une fievre tierce, qui par la grace de Dieu ne m'a pas arrêté, ny empesché d'agir pour l'instruction de mon petit troupeau. La plus pesante croix que j'aye, est celle des yvrognes; j'ay besoin de toute ma petite vertu pour la supporter patiemment: cela rompt tous nos exercices, toutes nos instructions, et empesche que l'on ne

puisse venir dans la Chapelle y faire les prieres soir et matin, chacun ne pensant qu'à fuir et à se cacher pour éviter la violence de ces furieux.

Le 20. Vn Ambassadeur d'une certaine Nation des Loups, qui ont la paix avec les Iroquois, arrive icy avec vingt colliers, dont il fait ses presens pour arrester les actes d'hostilité. Cela enfle bien le cœur à nos Onneiout, de se voir ainsi recherchez, quoy que tout fraîchement ils eussent esté en guerre ce Printemps contre cette Nation-là, nonobstant la paix faite avec eux. Ils en amenerent un homme captif.

Le 23. l'Ambassadeur s'enfuit, épouvanté par les yvrognes.

Le 25. la disette d'assaisonnement, qui donne quelque goust à leur farine de bled de Turquie bouillie dans l'eau, oblige une grande partie du Bourg d'aller chercher du poisson à dix lieues d'icy, où ils dardent le Saulmon à coups d'espée, lorsqu'il nage dans l'eau.

Le 26. de deux ieunes hommes, qui estoient allez en guerre à Andastogué, l'un y a esté pris et a esté brûlé: car ils sont si ardens à faire quelque meurtre dans le país ennemy, que quelquefois mesme un seul homme ira faire un coup de proüesse, entrant de nuit dans une Bourgade ennemie, et y massacrant un ou plusieurs de ceux qu'il y trouvera endormis, se sauvant après à la fuite, quoy qu'il soit poursuivy de trente et quarante ennemis, qui se seront réveillés au bruit du meurtre. Les chevelures qu'ils en rapportent, qu'ils arrachent promptement de la teste de ceux qu'ils auront tuez, sont les marques asseurées de leur victoire. Mais souvent aussi ils y sont pris, et y sont brûlez cruellement.

Le 28. le Pere Piërron arrive d'Agnié, pour me prendre en passant, pour nous rendre à Onnontagué, où nous arrivâmes le lendemain, tous les Missionnaires des Nations Iroquoises s'y estant rendus en mesme temps. Quelle joye de nous revoir et de nous embrasser, et de conferer par ensemble des moyens d'avancer le salut des ames, et la gloire de Dieu en nos Missions! Cette

assemblée nous estoit necessaire, et à moy particulièrement.

Le sixième iour de Septembre, ie retourne avec le Pere Pierron à Onneiout, qui passa outre dans sa Mission d'Agnié. J'apprens que les yvrognes durant mon absence ont si mal traité l'homme qui est avec moy, qu'il s'est veu obligé de sortir, et de demeurer à la campagne pour éviter leur insolence. Il faut que nous soyons icy disposez à tout, à la mort autant qu'à une vie toujours persecutée ; mais c'est une grande consolation que ce soit pour l'amour de Dieu, et le salut des ames.

Le 8. vn Onneiout retourne des Ontouagannha, qui sont à deux cent lieues d'icy. Il nous apprend que deux de ses camarades, avec un Onnontagué et un Tsonnontoüan, ont esté faits prisonniers par quelques guerriers de la Nation des Nés-percez. Ces quatre Iroquois retournoient de leur petite guerre, où ils avoient pris deux ennemis ; mais ayant esté rencontrés par soixante Outaoüaks, ils furent vaineus dans leur victoire, et eux-mesmes furent pris captifs. Voila bien des semences de guerre, si Dieu n'y met ordre. Sagocchiendageté retourne de Montreal assez content ; les Outaoüaks luy ont donné dix peaux de vaches sauvages bien enrichies de leurs peintures, pour asseurer les Anciens qu'au Printemps ils se trouveront à Montreal, pour y planter l'arbre de paix, afin d'arrester tous ces actes d'hostilité.

Le 9. une bande de huit guerriers part vers Andastogué ; une autre bande de cinq les avoit devancez il y a quinze iours.

Le 10. j'ay trouvé un enfant mort, qui heureusement avoit esté baptisé. Le salut de cette petite ame adoucit toutes mes amertumes, et me fait oublier tout le mal que m'ont fait les yvrognes.

Le 20. nos guerriers partent au nombre de six-vings, y compris cinquante Onnontagué et dix Oiogoüen qui s'étoient ioints à eux. Si nos Onneiout estoient ramassez, ils pourroient mettre

sur pied cent soixante hommes de guerre.

Le 21. il y a grand nombre de malades. Vn enfant baptisé s'en va en Paradis, joindre la troupe innocente de ceux qui y sont déjà. C'est le vingtième depuis que ie suis à Onneiout. Que cela est consolant ! ie suis asseuré d'avoir autant de protecteurs auprès de Dieu.

Le second iour d'Octobre, un Onneiout yvre tué un de ses camarades à Agnié.

Le 3. ie croy que Dieu a receu en son Paradis une femme âgée de trente ans qui vient d'expirer, ayant receu saintement le Baptesme depuis quatorze iours.

Le 6. un enfant baptisé s'envole au Ciel. La mere veut suivre son enfant, me pressant de la baptiser, y ayant un an que ie l'instruis, et son cœur estant, dit-elle, où est son fils.

Le 11. voila encore un petit Ange qui s'en va au Ciel. Il y a une providence de Dieu particuliere sur ces petits innocens. Comme j'ouvris ce matin la porte de ma Chapelle, deux femmes s'y estant rencontrées passant chemin, l'une a demandé à l'autre en quel estat estoit le malade de sa Cabanne : Il va mourir, luy a-t-elle répondu. J'ay appris que c'estoit un enfant, i'y suis allé, et j'ay trouvé ce petit innocent qui sembloit m'attendre pour recevoir le saint Baptesme, après lequel il est mort.

Le 25. j'apprens la mort d'un ancien Chrestien, baptisé il y a plus de vingt ans dans le païs des Hurons. Il estoit icy depuis environ dix ans, toujours malade. Je le confessay avant qu'on l'emportast aux pesches, où Dieu l'a pris à soy. On m'a dit qu'estant proche de la mort, il ne disoit autre chose sinon : le vais au Ciel, il y a longtemps que ie suis Chrestien ; et qu'il fit lever le toiet de la Cabanne au dessus du lieu où il estoit couché, afin de donner passage à son ame vers le Ciel.

Le 20. Novembre. Il me semble que ie suis maintenant dans un Paradis terrestre. Le manque de boisson me fait iouir d'un grand repos, et donne à ceux

qui sont de bonne volonté la liberté entière de venir prier Dieu. Le nombre de ceux qui se font instruire augmente tous les iours; surtout depuis que j'ay commencé à faire le Cathechisme. Si j'avois une Cloche, cela me soulageroit beaucoup, ie suis contraint, pour y suppléer, d'aller faire le cry par les ruës de ce Bourg.

Vn Onneiout yvre a tué un Agnié. S'ils ne s'épargnent pas entre eux, que ne devrions-nous pas craindre, si Dieu n'estoit nostre deffense?

Le 5. Decembre. J'ay baptisé un enfant d'une Chrestienne; c'est la fille de Felicité, qui continuë de bien faire.

Toute la Jeunesse va à la chasse du Cerf du costé d'Andastogué. Cependant les femmes qui restent se rendent assiduës au Catechisme, où ie les interroge souvent, sans qu'elles ayent honte de répondre. Il m'en couste quelque chose; mais cela n'est pas mal employé. Qui sçait repeter le Dimanche tout ce qui s'est dit pendant la semaine, a pour recompense une corde de rassade, ou deux petits tuyaux de verre ou deux bagues de leton.

Le 20. J'ay baptisé un enfant qui se meurt.

La neige commence à tomber. Il a fait jusqu'à maintenant un temps doux comme en automne.

Le 25. iour de Noël, j'ay baptisé une femme mariée avec les ceremonies ordinaires. C'est le premier baptesme solennel que j'ay fait icy. J'espere qu'elle sera une bonne Chrestienne; il y a deux ans qu'elle m'en a donné des preuves si fortes, que ie n'ay pû différer plus longtemps son baptesme, surtout depuis la mort de son enfant. J'ay esté obligé de prescher quasi tout le long du iour, à cause du grand concours des Sauvages dans nostre Chapelle, où il m'a fallu contenter la devotion de quelques-uns et la curiosité des autres.

Le 28. J'ay donné le Baptesme à un enfant, dont la mere est fort assiduë à la priere.

Le premier iour de Iànvier 1670. Pour bonne Estrenne, un petit enfant d'un an est allé au Ciel.

Le 10. le Demon voyant le fruit de nos instructions, a suscité une femme de ce Bourg pour les interrompre. Elle assure avoir veu le grand Dieu des Iroquois Teharonhiaouïagon, qui luy a revelé, dit-elle, que les Andastogué viendront assieger ce Bourg au Printemps; qu'un des plus considerables de leurs ennemis, nommé Hochitagete, sera pris et brûlé par les Onneiout. On assure avoir oüy la voix de cet Andastogué, qui du fond d'une chaudiere iettoit des plaintes semblables aux cris de ceux qui sont brûlez. Cette folle où possedée est crüe en tout ce qu'elle dit; tous les iours on s'assemble chez elle, ce ne sont que danses, chanteries et festins; ce qui détourne puissamment nos prieres

Le 27. deux Anciens d'Onontagué apportent la nouvelle du retour de leurs guerriers, avec neuf captifs d'Andastogué surpris à la chasse. On en a donné deux à Onneiout; un ieune homme de vingt ans, et une femme. Cette femme-cy a esté baptisée à Onnontagué par le Pere Millet.

Le 30. on commence à la brûler à petit feu, et l'on prolonge son supplice l'espace de deux iours et de deux nuits; parce que celuy pour qui elle a esté donnée a esté brûlé à Andastogué pendant autant de temps.

Le premier iour de Fevrier ayant trouvé l'occasion d'instruire ce pauvre ieune homme captif, ie le fis tout publiquement, en presence des Anciens et de beaucoup de monde qui m'écouteient volontiers; mais plus qu'aucun, celuy qui estoit condamné à estre brûlé. Je le baptisay heureusement. Quelques Anciens vouloient m'empescher de luy procurer ce bonheur; mais ie leur ay dit, que c'estoit nostre coustume de prier Dieu avec ceux que l'on faisoit mourir, et qu'ils devoient se contenter de le faire souffrir en cette vie. L'esperance du Paradis est une douce consolation à ces pauvres miserables.

Le lendemain matin j'y retournay, et ie le trouvay tres-bien disposé pour le Ciel. On acheva de le brûler, et ie luy vis rendre son ame à Dieu. On m'a

dit qu'il me reclamoit le soir precedent, au milieu des flammes, mais on luy refusa cette consolation que i'aurois pû luy donner.

Le 4. ie baptisay, il n'y a que deux iours, une ieune fille de six à sept ans, qui aujourd'huy est allée au Ciel.

Le 5. quatorze guerriers vont chercher leurs ennemis de la Nation des Loups, qui font leur chasse vers Montreal. L'apprens en mesme temps que six cents, tant de Tsonnontouan que d'Oïogouën, sont allez en guerre vers le païs des Outaouak, où le Pere Alloüez doit hiverner.

Le 3. iour de Mars. l'ay baptisé un ieune homme de vingt cinq ans, à l'extremité. Au commencement de sa maladie il avoit refusé tous les remedes superstitieux, où les Demons sont invoquez ; mais enfin, sa mere luy ayant persuadé d'y avoir recours, les Sorciers du païs, ou pour mieux dire les Jongleurs, éprouverent sur luy tous les secrets de leur Art, mais sans aucun effet ; ce qui les obligea eux-mesmes d'abandonner le malade, que ie n'abandonnay pas, et que Dieu me fit la grace de gagner et de disposer à mourir chrestienement.

Le 4. Garakontié Capitaine d'Onnontagué est venu icy, avec quarante six beaux colliers, pour asseurer l'Onneiout qu'il sera tousiours uny avec luy. Il a parlé avantageusement de la Foy, et a exhorté nos Anciens à venir à la priere à son exemple. Il a aussi fait un present pour les inviter à allumer le feu de paix à Montreal, au temps que les Outaouaks y seront descendus.

Le 16. vn petit enfant est allé aujourd'huy au Ciel croistre le nombre des Predestinez.

Le 3. d'Avril. Nos traitteurs retournerent avec quarante barils d'eau de vie. C'est pour troubler nostre devotion les Festes prochaines de Pasque.

Le 4. vn yrogne met le feu à une Cabane, tout y fut brûlé en moins d'un quart d'heure ; et si le vent eust donné d'un autre costé, la moitié du Bourg auroit esté réduit en cendres. Quand nos Sauvages ont receu quelque tort

d'un autre, ils s'enyvrent à demy, et font impunément tout ce que la passion leur suggere. Toute la satisfaction qu'on en reçoit, ce sont deux mots : il estoit yvre, il avoit perdu la raison.

Voyant tous ces desordres, i'ay esté passer les Festes de Pasque avec le Pere Millet à Onnontagué.

Le 20. ie trouve à mon retour vne vieille Chrestienne que Dieu avoit appelée à soy.

Le premier iour du mois de May, ie donne le Baptesme à un enfant, qui s'envola incontinent en Paradis ; trois autres le suivirent de prez.

Le 26. l'ay passé les Festes de la Pentecoste à Onnontagué, où le Pere de Carheil s'estoit aussi rendu de sa Mission d'Oïogouën.

Le 6. iour de Iuin, un enfant mort après son Baptesme, va iouir de Dieu.

Le 17. vne pauvre femme vient d'expirer deux iours après son Baptesme. le n'en ay pû rien tirer qu'à l'extremité, i'allois la visiter trois et quatre fois le iour, et la trouvois toujours indisposée au saint Baptesme. Enfin heureusement ie trouvay le moment que Nostre Seigneur luy voulut faire misericorde. La patience et la longanimité sont bien necessaires à un Missionnaire, et la confiance aux merites de IESVS-CHRIST.

CHAPITRE VII.

De la Mission de saint Jean-Baptiste à Onnontagué.

C'est la troisième Nation des Iroquois.

On connoistra l'estat de cette Mission par vne Lettre du Pere Millet qui en a eu le soin, enuoiée au R. P. le Mercier, Superieur general des Missions de la Nouvelle-France.

MON REVEREND PERE,

Pax Christi,

V. R. m'a commandé dans sa dernière Lettre de l'informer de ce qui s'est passé de plus considerable en cette Mission : ie luy obeiray autant qu'il me sera possible, et que le peu de loisir que i'ay presentement me le peut permettre.

Le lendemain du depart d'Ateriata qui vous a porté mes premieres Lettres, ie commençay de faire le cry ordinaire le matin, par lequel on avertit le peuple de venir à la Chapelle ; et comme ie suis dans la Mission de saint Iean Baptiste, ie crus que Dieu demandoit de moy que l'imitasse ce grand Saint, en criant comme luy dans ces deserts et dans ces bois. Je continuay ce mesme cry les iours suivans au soir et au matin, principalement durant l'Advent. Je criois tantost au feu, au feu d'enfer, qui ne s'éteint iamais ; tantost au Ciel, au Ciel, ou on trouve toutes sortes de biens, avec un bonheur eternel. Quelquefois ie leur criois, il n'y a qu'un Dieu, il n'y a qu'un Dieu, qui est le Maistre de nos vies. D'autres-fois, IESVS est le Maistre, IESVS est le Maistre de nos vies, venez l'adorer, venez à la priere. Ces cris, et d'autres semblables, selon que ie les iugeois plus propres à dissiper l'assoupissement de nos Sauvages en ce qui regarde leur salut, estoient suivis d'une petite instruction que ie tâchois de leur rendre sensible, et tout ensemble facile à retenir.

Durant vne semaine ie leur mettois devant les yeux diverses cordes de pourcelaine, pour marquer le nombre et la diversité des choses que ie leur enseignois. Et pendant la semaine suivante j'étendois vne corde, et i'y attachois divers colliers de fil, dont les Sauvages lient et enchainent les captifs qui sont pris en guerre, pour les conduire ainsi au feu qui leur est préparé ; et par ce symbole ie leur representois les chaines cruelles des pechez, dont le Demon les chargeoit pour les entrainer dans les feux d'enfer. D'autres fois ie suspen-

dois à la mesme corde un beau collier de pourcelaine devant l'Autel de ma Chapelle, pour leur enseigner qu'il n'y avoit qu'un Dieu ; 2. vne carte de tout le monde, pour montrer qu'il avoit tout fait ; 3. vn petit miroir pour marquer qu'il connoissoit tout ; 4. quelques cordes de rassade, pour exprimer la liberalité dont il use à recompenser toutes les bonnes actions, et quelques instrumens de la Iustice des hommes, pour leur exprimer celle que Dieu exerce dans les flammes de l'Enfer. Je tâchois surtout de leur faire concevoir par l'excez des souffrances de IESVS-CHRIST combien la Iustice de Dieu est terrible, et quelles peines doit attendre un pecheur pour le chastiment de ses crimes, puisque le Fils de Dieu en avoit souffert de si grandes pour l'expiation des nostres. Ensuite ie leur monstrois que le Sauveur et le Maistre de nos ames ne pouvoit pas nous donner des marques plus éclatantes de son amour, qu'en se chargeant de nos peines, et en nous achetant de tout son sang un bonheur eternel.

L'employay la premiere semaine de l'Advent à leur parler de la maniere dont Dieu a créé le monde ; la deuxième, ie les entretenins des trois personnes de la tres-sainte Trinité ; la troisième, du Verbe incarné, et des grandeurs de l'Homme-Dieu ; la quatrième, de sa naissance ; et pour leur rendre sensibles ces mysteres ineffables, ie les leur representois sous des symboles differens, que ie portois mesme quelque fois dans les ruës, pour les leur rendre familiers, et que les enfans interpretoient le Dimanche suivant à tous ceux qui se trouvoient à l'instruction.

En mesme temps que ie tâche de faire connoistre le vray Dieu à nos Sauvages, ie m'étudie particulièrement à décrediter dans leurs esprits leurs fausses Divinitez, sçavoir le Songe, l'Agriskoué, afin d'establi la verité sur la ruine du mensonge et des fables ; et comme ie crus que ie devois moy-mesme travailler à detruire cette coustume detestable, m'estant trouvé un iour à un festin où j'avois esté convié, ie me le-

vay au commencement, et dis d'une voix haute le *Benedicite*, dans le langage du païs, et comme ie vis qu'une action si extraordinaire les avoit tous surpris, ie leur adjoutay que dans les festins qu'on faisoit en France, la coustume estoit que les Prestres qui s'y trouvent commençassent par ces sortes de prieres ; et pour me mettre en possession d'une si sainte coustume qui les empeschoit d'invoquer le Demon, ainsi qu'ils font dans tous leurs festins, celui où l'estois estant finy, ie dis les Graces, et les priay de ne point faire d'oresnavant d'autres prieres dans leurs festins. Vn des Anciens leur dit que i'avois raison, et depuis ce temps-là ils sont convaincus que de m'inviter au festin, c'est m'inviter à faire la priere.

Il arriva un iour qu'un de leurs Capitaines, m'ayant voulu prevenir, commença d'invoquer ce Demon ; mais ie m'y opposay fortement, et i'asseuray que l'Agriskoué ne pouvoit rien de tout ce qu'il luy avoit demandé, que i'allois moy-mesme en prier le vray Dieu, qui est le createur de l'Vnivers, et de qui seul ils devoient esperer toutes choses ; après quoy ie dis *Benedicite*, et les Graces ensuite, à la fin du repas, sans que personne osast m'interrompre, et le Capitaine qui avoit parlé d'Agriskoué vint le soir mesme à la priere.

Mais Dieu qui sçait ménager toutes les occasions favorables à nostre salut, m'en fit naistre une aussi avantageuse que ie la pouvois souhaiter pour l'instruction de nos Anciens et de nos Capitaines.

Garakontié me representa un iour en la presence de quelques autres dont il estoit accompagné, qu'il n'estoit pas iuste que ie donnasse tout mon temps et tous mes soins à l'instruction des enfans, sans que leurs peres y eussent part ; qu'il falloit commencer par instruire les anciens, afin qu'ils pussent, par leurs paroles et par leurs exemples, contribuer eux-mesmes à former les ieunes gens ; et qu'ainsi il estoit à propos que ie prisse les Dimanches pour leur parler des mysteres de nostre Foy et des devoirs d'un Chrestien. Ie luy témoignay

que i'estois ravy de l'ouverture d'un si beau dessein ; que la chose du monde que ie souhaitois davantage estoit de travailler pour le salut de tout ce qu'ils estoient ; qu'il y avoit déjà longtemps que ie concertois le dessein d'assembler les Anciens, et leur parler, et que s'ils le vouloient bien, nous commencerions dès le Dimanche suivant ; et comme il estoit important de les gagner, ie priay Garakontié de les inviter à un festin que ie leur voulois faire ce iour-là ; ce qu'il me promit d'exceuter fidelement.

Pour m'accommoder en quelque sorte à la coustume des Sauvages, qui chantent en preparant leur festin, le matin du Dimanche assigné ie chantay, en disposant celui que ie leur allois faire, les misericordes de Dieu, la venue du Sauveur au monde, et la victoire qu'il a emportée sur les Demons ; et pour frapper leur imagination par quelque espee d'appareil, i'attachay un beau grand collier de pourcelaine au milieu de la Cabanne, et ie l'accompagnay d'un costé d'une carte du Monde, et de l'autre de l'Image de Saint Louis Roy de France ; ie plaçay dans un autre endroit les portraits du Roy et de Monsieur le Dauphin. Au-dessous du collier de pourcelaine i'avois mis la Bible sur un pulpitre couvert d'une belle étoffe rouge, au-dessus duquel on voyoit l'Image de Nostre Seigneur, qui avoit à ses pieds tous les symboles des superstitions et des desordres dans ces païs, comme pour marquer qu'il les avoit vaincus.

Tout le monde s'estant assemblé, Garakontié leur ayant déclaré l'occasion et le sujet du festin, ie leur fis quelques complimens, avec les presens ordinaires, et après avoir fait publiquement une priere au milieu de la Cabanne, ie leur fis connoistre que ce collier que i'avois là suspendu, estoit pour leur marquer qu'il n'y avoit qu'un Dieu qui estoit le Souverain Maistre de nos vies, le createur du Ciel et de la terre, le Dieu de la guerre et de la paix, de la chasse et de la pesche ; que c'étoit une verité que toutes les creatures nous preschoient, et que les Demons

avoient tâché par toute la terre d'obscurcir, pour se faire adorer en la place du vray Dieu ; mais que pour se faire mieux connoistre aux hommes, il s'étoit rendu visible et s'estoit fait homme comme eux, pour les instruire du dessein qu'il avoit de les sauver, qu'il avoit pris le nom de Iesvs, qu'il leur avoit montré par ses miracles qu'il estoit vraiment Tout-Puissant, et le Fils de Dieu, rendant la veuë aux aveugles, guerissant les maladies de toutes sortes, ressuscitant les morts par une seule de ses paroles, et après avoir enseigné aux hommes le chemin du Ciel, il y estoit monté à la veuë de cinq cens personnes, pour les y recevoir ; que nous conservions les Escritures saintes, où ses exemples et sa doctrine nous estoient merveilleusement exprimés ; que toutes les Nations de la terre l'avoient receuë avec respect, et que c'estoit ce que nous venions leur enseigner ; que nos Roys adoroient ce mesme Dieu, suivoient sa loy, embrassoient sa doctrine, observoient ses commandemens. Ensuite ie les leur expliquay en détail, et ie les exhortay à rendre leur pais florissant et paisible par la conformité de Religion qu'ils auroient avec les François, et à se rendre eux-mesmes heureux en renonçant à toutes leurs superstitions, et aux pechez que Dieu a defendus sous des peines si terribles. Ie leur marquois chaque chose par son symbole, afin de les instruire d'une maniere plus sensible, et enfin ie terminay ce discours par la priere et par la Benediction que ie donnay au festin ; après lequel nous remerciasmes Dieu, et nos Anciens me témoignèrent qu'ils m'étoient fort obligez du bon accueil que ie leur avois fait, et du soin que ie prenois de leur salut.

Garakontié estoit si ravy de joye, qu'il ne sçavoit en quels termes me témoigner la part qu'il prenoit au succez d'une si grande affaire ; et pour moy je crûs que ie devois tout à l'heure-mesme remercier Dieu d'une faveur si signalée, et le supplier de nous continuer ses graces, pour achever ce qu'il avoit si heureusement commencé.

Cinq ou six iours devant Noël, nostre Chapelle n'estant pas assez vaste pour recevoir le monde qui venoit en foule aux instructions, ie fus obligé de les partager en deux bandes, et faire deux Catechismes le mesme iour. L'empruntay pour cet effet une Cloche qu'ils avoient eue il y a treize ou quatorze ans, de ceux de nos Peres qui estoient en cette Mission lorsque la guerre s'y ralluma. Cette Cloche me servoit pour assembler les Anciens ; comme ie me servois d'une plus petite, pour appeler les enfans.

Ie remarquay que nos Sauvages s'étoient un peu réveillés de l'assoupissement où ils estoient, par le bruit des Cloches, des cris et des Catechismes ; on entendoit perpetuellement les petits enfans chanter dans les ruës et dans les cabannes, ce qu'ils m'avoient entendu dire aux Catechismes ; par tout où on alloit, on entendoit ces paroles : Il n'y a qu'un Dieu, qui est le Maistre de nos vies ; on trouve dans le Ciel toutes sortes de biens, et un bonheur qui ne finit iamais ; et dans l'Enfer, des feux et des tourmens eternels.

L'avois eu, quelques iours auparavant, un demeslé avec quelques Sorciers ou Iongleurs du pais, que j'avois rencontréz dans la cabanne d'un malade, pour lequel ie me suis donné bien de la peine, mais que ie n'ay iamais pû gagner à Dieu. Quelques anciens avoient pris le parti de ces Iongleurs, et m'avoient fait fermer, par deux diverses fois, la porte de cette cabanne. Ie m'en plaignis à quelques-uns des principaux de la Nation, qui m'y firent eux-mesmes entrer, et blâmerent ouvertement dans le Conseil, l'emportement et le peu de conduite de ceux qui m'avoient choqué. Mais comme, ie témoignay n'estre pas encore satisfait de cette reparation, parce qu'apprehendant les suites de cette insulte, et qu'on ne se mît en possession de me refuser l'entrée des Cabannes où j'allois visiter les malades, pour tâcher de les porter à se rendre dignes du Paradis, Garakontié, comme le Capitaine general de cette Nation, tint le Conseil, où m'ayant appelé il me

fit present de deux colliers, l'un pour m'appaiser, et l'autre pour me prier de ne pas faire mes plaintes à Onnontio, dont le mécontentement ne pourroit estre que funeste.

Toutes choses me paroisoient estre une fort bonne disposition pour celebrer avec pieté la Feste de Noël qui s'approchoit ; et pour passer ce saint iour avec toute solemnité, i'ornay la Chapelle autant qu'il me fut possible, et preparay un thrône à Iesvs-Christ, afin qu'il y receust, au moment de sa naissance, l'hommage de ces nouveaux sujets qui devoient y venir l'adorer. Sur le minuit, nos Chrestiens et nos Chrestiennes luy rendirent leurs devoirs, tandis que i'allay chanter quelques Motets en leur langue, et sonner la Cloche pour éveiller le monde par tout le Bourg, et l'inviter à venir à la Chapelle. La presse fut grande tout le matin, et les Anciens s'y rendirent comme en corps, pour honorer par leurs respects et par leurs hommages le Fils de Dieu. Nous venons, me dit un d'entre eux, à la porte de la Chapelle, saluer et adorer Iesvs qui vient de naistre.

Sur le midy, ie baptisay avec les ceremonies ordinaires de l'Eglise, trois petits enfans, et quelques autres les Festes suivantes, iusqu'au nombre de douze, que i'offris à Nostre Seigneur, comme autant de dépouilles remportées sur le Demon, et autant de victimes innocentes qui sans doute luy estoient fort agreables. Il me sembloit que ie n'estois pas parmy des Sauvages, et des Barbares, mais plutost parmy un pais de Chrestiens, tant ie remarquois de pieté et de devotion dans les esprits. Toutes les Confessions que i'avois entendues devant et après la Feste de Noël ; le saint Sacrement de l'Eucharistie que i'avois administré ; les mariages que i'avois heureusement renouez ; la docilité avec laquelle nos sauvages m'écoutoient sur le suiet mesme de leurs erreurs et de leurs superstitions ; leur assiduité aux prieres et aux instructions, la charité et le zele de quelques-uns, qui les portoit à se transporter dans les Cabanes de la campagne pour

exhorter les malades à prier Dieu, tout cet air et ces actions de pieté, me faisoient voir comme l'image de la ferveur et de la devotion des premiers Chrétiens.

Mais afin d'affermir encore davantage le bien qu'il avoit plû à Dieu de commencer en ce pais, pour en bannir entierement tout le commerce qu'on y a avec le Demon, ie resolut de declamer fortement contre la creance folle et superstitieuse qu'ils ont à leurs songes. Le leur montray que ce n'estoit pas le vray Dieu, createur du Ciel et de la terre qui leur parloit dans le sommeil, mais que c'estoient les Demons d'Enfer, des tyrans et des ennemis de leur salut, qui vouloient se faire obeir, comme s'ils estoient leurs legitimes Seigneurs.

Mes freres, leur dis-je dans un conseil où i'avois assemblé les Anciens, vous n'ignorez pas que ce que vos songes vous ordonnent de faire, est souvent tres-impie et tres-abominable ; est-il rien de plus execrable que tous vos festins d'impureté, et ceux qui ont pour loy de tout manger, et où il se commet des excez qui vous causent souvent des maladies ? peuvent-ils se faire par les ordres d'un bon Genie ? Il est clair que l'auteur de tant de crimes ne peut estre que tres-méchant. Il ne faut que sçavoir ce que c'est que Dieu, pour iuger qu'il nous defend des choses si mauvaises et si contraires à la raison, et si preiudiciables au bien public. Ce n'est donc pas Dieu qui vous parle dans vos songes, mais plutost quelque Demon d'Enfer, qui vous seduit ; et si cela est, pourquoy estes-vous assez aveugles que de luy obeir ? est-ce le Demon qui vous a faits ? est-ce luy qui est le Maistre de vos vies ? est-ce luy qui vous destine un bonheur eternel, si vous luy obeissez ? n'est-ce pas le vray Dieu qui a toutes ces qualitez ? et pourquoy donc aimez vous mieux vous perdre en vous soumettant au premier, que vous sauver en obeissant au second ? Si un enfant songeoit dans son sommeil qu'il doit tuer son pere et sa mere, me diriez vous que Dieu qui vous a creez seroit l'auteur de ce songe ? ne l'aurez

vous pas en horreur ? Vn pere voudroit-il tuer son enfant ? et une mere voudroit-elle bien l'étouffer, lorsqu'elle le met au monde, quoy qu'elle l'eust songé ? Il est donc visible que d'obeïr à son songe est une folie, si nous songeons des choses extravagantes ; et que c'est un crime, si les choses que nous songeons sont criminelles.

A la fin ie leur fis un present d'un collier de pourcelaine, pour les exhorter à ne plus donner foy à leurs songes, mais plutôt à les regarder comme les ennemis de leur salut, et à ne plus obeïr qu'à Dieu seul, s'ils vouloient estre eternellement heureux.

Ie me retiray ensuite dans ma Chapelle, assez incertain de la réponse qu'ils me feroient : car ceux mesmes des anciens qui estoient les plus portez pour la priere, et pour la pieté, avoient apprehendé l'evenement de ce conseil. Mais ie le iugeois absolument necessaire, tant pour l'établissement du Christianisme, que pour obliger quelques anciens qui me demandoient le Baptisme, de se declarer ouvertement pour le party de la Foy : car ils se deliuroient par ce moyen d'une infinité d'occasions dangereuses, où ils se trouvoient engagez dans l'exercice de leur charge, qui les oblige de procurer l'exécution des choses qui sont ordonnées par le songe.

Après vne longue conference qu'ils eurent ensemble sur ce sujet, ils me firent appeller ; et Garakontié, parlant au nom de tous les autres, me dit que tout le monde recevoit ma voix, qu'on estoit persuadé de la verité de mes paroles, qu'on renonçoit aux superstitions que j'avois proscrites, et qu'on s'engageoit de ne plus obeïr au songe ; que ie scavois bien qu'ils ne parloient déjà plus d'Agriskoué dans les festins ; que lorsque ie m'y trouvois, c'estoit moy qui faisois la priere, et qu'en mon absence ils prioient Dieu comme moy ; et qu'ils ne luy demandoient pas seulement les biens de la terre, mais beaucoup plus la grace d'estre bienheureux dans le Ciel ; qu'il n'y auroit plus d'oresnavant de festin d'impureté, qu'on

n'y excéderoit plus au boire, ny au manger ; que dans les jeux, dans les danses, dans les assemblées publiques, à la pêche ny à la chasse, il ne se parleroit plus de songe ; que si tout le monde ne venoit pas encore prier Dieu comme ie le souhaitois, que i'eusse un peu de patience, que bientost ils seroient tous Chrestiens, et pour me donner des assurances de la verité de leurs promesses, il me fit present d'un collier de pourcelaine, que ie receus, et que i'offris ensuite à Dieu, comme le gage de la conversion de nos Barbares.

Il n'est pas possible d'exprimer la ioye que j'ay ressentie d'une victoire si grande que la Foy venoit de remporter sur l'infidelité. Ce n'est pas que ie n'aye encore tout suiet de craindre que ces choses n'ayent esté plus facilement resoluës qu'elles ne seront executées, soit parce qu'il n'y a pas de police icy comme en France, pour assuiettir les particuliers aux resolutions d'un conseil, soit à cause que nos Sauvages ont bien de la peine à oublier entierement leurs anciennes coustumes, et comme ils sont ordinairement inconstans et infideles à leurs promesses, j'ay besoin de toutes les prieres des personnes saintes et zelées pour le salut des ames, afin de leur obtenir de Dieu la fermeté necessaire pour ne pas retomber dans leurs anciennes habitudes.

Le succez de cette sainte entreprise ayant aussi surpassé toutes mes esperances, ie crus que ie ne devois point perdre de temps, et qu'il falloit me servir de la bonne disposition où étoient tous les esprits. Ie commençay donc de me declarer ouvertement contre les longleurs, ie tâchay de les decréditer, en toutes rencontres, et ie crus que si ie pouvois leur oster la confiance et l'attachement que ces peuples ont pour leurs sortileges, j'établirais bientost avec la grace de Dieu le Christianisme sur les ruines de l'Idolatrie. Dieu m'avoit déjà fourni deux occasions où ie les avois entierement deconcertez, et decouvert leur mauvaise foy.

Voicy ce qui se passa dans la premiere. Vn iour m'estant rencontré dans une

Cabane, où dix ou douze de ces Sorciers estoient assemblez autour d'un homme qui n'avoit qu'un mal fort leger à l'oreille, ils me firent d'abord force civilté, et me firent approcher, bien qu'ils m'eussent voulu voir fort éloigné d'eux. Je regarday quelque temps, sans rien dire, ce qu'ils faisoient, bien que leurs ceremonies ridicules et extravagantes m'indignassent beaucoup. Ils prenoient dans leur bouche une certaine eau mystérieuse, et la souffloient avec de grands efforts, sur les joües et sur les tempes du malade ; et celui qui estoit comme le chef de cette bande, leur ordonnoit de jetter encore cette eau sur les cheveux et sur la teste, et mesme sur la natte où ce pauvre homme estoit couché. Il falloit que tout fust arrosé pour chasser le Demon de la maladie qui estoit dans l'oreille de ce Sauvage. Je remarquay qu'en suite ils beurent tous de cette mesme liqueur, et qu'ils prenoient la medecine qui devoit guerir le malade. Toutes ces sottises me faisoient gemir sur l'aveuglement de ces pauvres Idolatres, qui se laissent ainsi seduire par le Demon. Après que i'eus regardé quelque temps l'operation de ces habiles gens, ie m'approchay du malade pour luy demander où estoit son mal, et en quel estat il se trouvoit. Les Jongleurs prenant aussitost la parole me dirent qu'il estoit déjà sorti de son oreille deux petits Demons, et qu'il n'en restoit plus qu'un, qui étoit plus opiniastre que les autres. Cela est merveilleux, leur dis-je, et ie serois bien aise de voir sortir le troisième : continuez donc de le presser, car ie veux estre spectateur d'une cure si prodigieuse. Il y a longtemps que i'ay la curiosité de voir sortir quelqu'un de ces demons immondes, qui tourmentent, ainsi que vous dites, les malades du Canada ; car Dieu mercy ils ne sont point si méchans en France. Mais ie vous assure que ie seray si attentif à la sortie de ces Demons que vous dites avoir des corps et estre visibles, qu'il ne pourra échapper à ma veuë. Je ne sçay si ces imposteurs reconnurent que ie me mocquois d'eux, et que ie n'igno-

rois pas leurs tromperies, mais ils me parurent tellement deconcertez et interdits, qu'ils n'en purent iamais revenir, et comme ie les pressois d'achever cette merveilleuse operation, qui devoit donner la fuite au Diable, ils me dirent, montrant quelques petits sacs où étoient des drogues, que c'estoit là ce qui chassoit les Demons des corps malades. Hé bien, dis-je à celui qui estoit comme le Maistre Jongleur, c'est toy qui te vantes d'estre l'exterminateur des grands et des petits Demons ; qui t'empesche presentement en ces rencontres de faire sortir de ce malade celui que tu dis y estre resté ? Je sçavois bien que leur adresse ordinaire estoit qu'ils avoient dans leur bouche ou une petite pierre, ou un morceau de fer, ou quelque piece de cuir, ou un petit os, et qu'en suçant fortement la partie du corps où le mal estoit, ils disoient en avoir tiré heureusement ce qu'ils avoient en leur bouche, et qu'ils crachoient aux yeux du malade, assurant que c'estoit un veritable Demon qui estoit cause de sa douleur ; ainsi ie les avertis que i'estois bien informé de leurs fourberies et qu'il estoit difficile de me tromper, et que ie n'estois pas homme à prendre du fer ou du cuir pour un Demon. Ce fut alors que ie vis des gens bien embarrassez. Les uns m'avertissoient qu'il estoit temps d'aller faire la priere ; les autres me coniueroient d'aller prier Dieu dans la Chapelle pour la santé du malade ; quelques-uns mesme, pour se défaire de moy, me promettoient de m'y suivre au plustost, et de se faire Chrestiens. Mais ie n'eus garde de les quitter que ie ne les eusse obligez d'avouer eux-mesmes qu'ils estoient imposteurs, et pour leur en donner toute la confusion, ie persistay à leur demander qu'ils me fissent voir ce troisième Demon qui estoit resté dans le corps de ce malade, et qu'après qu'ils m'auroient donné cette satisfaction, ie les laisserois en repos. Mais ce fut en vain que ie les pressay, ils n'en voulurent rien faire, et ils furent enfin forcez de m'avouer que ce troisième Demon n'y estoit plus, et que le

malade se portoit bien, avant mesme qu'ils l'eussent guery ; et ce qui me parut encore plus ridicule, c'est que ce pauvre homme fut assez bon que de croire qu'il avoit esté guery du mal qu'il n'avoit iamais eu, et de me dire en se levant de dessus sa natte, qu'il estoit guery. Je racontay en suite cette histoire à quelques-uns de nos Sauvages, et ie leur fis voir manifestement l'erreur et l'enchantement où ils estoient, d'avoir tant de confiance à d'aussi grands imposteurs qu'estoient leurs Medecins.

L'autre occasion que Dieu me fournit de decréditer le Songe, fut celle-cy. Vne fille âgée de quinze ou seize ans, s'estant égarée dans les bois, y avoit déjà passé deux nuits, ses parens en estoient fort en peine. On fit venir les Iongleurs pour sçavoir ce qu'elle estoit devenuë. Ces habiles Devins commencerent à faire leurs sortilèges pour en apprendre des nouvelles. La premiere chose qu'ils font est de sauter, de danser et s'agiter de telle sorte qu'ils sont bientost en sueur. Après cela ils battent du baston et de la tortuë ; ils chantent, ils crient, ils consultent et interrogent leur Demon, qui ne leur répond iamais ; et après avoir bien sué, après s'estre bien tourmentez pour apprendre en quel estat pouvoit estre cette fille, ils disent hardiment qu'elle avoit esté tuée par trois Andastoguez, qui luy avoient enlevé la chevelure, d'une grandeur égale à un petit cercle qu'ils tracerent de leurs doigts sur une écorce, aux yeux des assistans, et qu'elle étoit expirée iustement au lever du Soleil. Après une prophetie aussi exacte et aussi bien marquée comme celle-là, nos Sauvages eussent fait scrupule de douter de la mort de cette fille : c'est pourquoy la Cabanne de ses parens et tout le Bourg ensuite fut remply de pleurs et de gemissemens ; tout le monde estoit en deuil, hors les Iongleurs, qui pour se dédommager des peines extraordinaires qu'ils avoient eues à consulter leur Demon, mangeoient de tres-bon appetit tout ce qu'on leur avoit préparé pour les regaler, comme on a de cou-

stume de le faire en ces rencontres. Ils estoient pleins du succez qu'avoient eu leurs iongleries, et de l'estime qu'on faisoit de leur habileté ; mais ils furent bien surpris, lorsqu'estant à peine sortis de la Cabanne où on les avoit si bien traitez, ils y virent entrer la fille qu'ils avoient fait morte si constamment, sans qu'elle eust rencontré d'Andastoguez, ny receu des blessures ; s'ils eussent esperé pouvoir convaincre ces bonnes gens, que ce n'estoit qu'un fantôme, ils n'eussent pas épargné les mensonges pour soustenir leur credit, que cette imposture estoit capable de ruiner. Mais les parens, ayant reconnu leur fille, changerent leur tristesse en joye, et les gemissemens de tout le Bourg en des acclamations publiques.

Cette histoire me fut rapportée par la mere mesme de cette fille qui s'estoit égarée ; et comme elle avoit reconnu en cette occasion la fourberie de ces Iongleurs, elle m'en découvrit encore plusieurs autres ausquelles cet accident luy avoit fait faire reflexion. Elle me dit que ces habiles Medecins ordonnoient quelquefois à un malade de faire un bon festin qui le gueriroit, pourveu qu'ils fussent bien regalez ; et qu'il arrivoit cependant assez souvent que le lendemain il mouroit.

Ie me servis avantageusement de toutes ces tromperies, dans le conseil que ie fis tenir contre les Iongleurs, quelques iours après la promesse solennelle que nos Sauvages m'avoient faite de renoncer à toutes ces superstitions. Ce fut là que ie découvris toutes leurs fourbes et toutes leurs impostures, le peu d'intelligence qu'ils avoient dans la Medecine, l'inutilité de leurs remedes superstitieux, et pour la conclusion du discours ie fis un present de porcelaine, pour obliger les anciens d'apporter un prompt remede à ces desordres qui ruinoient leur païs, par la mort de leurs enfans et de leurs neveux, et qui leur faisoient en mesme temps perdre le bonheur de la vie éternelle.

Quelque temps après que ie fus sorti du conseil, pour luy laisser la liberté

de deliberer sur mes demandes, on me rappela, et Garakontié, qui parloit au nom de tous les autres, après m'avoir renouvelé la protestation solennelle qu'ils avoient faite de renoncer absolument aux songes, à l'Agriskoûé, et aux festins de debauches me dit qu'ils reconnoissoient de bonne foy qu'ils avoient esté iusqu'à present dans l'erreur, qu'ils m'estoient fort obligez de ce que ie les avois detrompez, qu'ils entroient dans tous mes sentimens, et qu'ils estoient resolu de porter les longleurs à se servir seulement des remedes naturels, ainsi que ie le souhaitois, sans y mêler aucune superstition. Ensuite, pour marque de leur engagement et de la parole qu'ils m'en donnoient, ils me firent un present de porcelaine. Je leur témoignay à quel point ie me sentoie obligé d'une réponse si favorable ; et comme ie commençois de leur faire concevoir combien cette resolution leur estoit avantageuse, Garakontié m'interrompant : Nous sommes, me dit-il, dans la tristesse et dans l'abattement pour vne fâcheuse nouvelle que nous venons de recevoir ; qui porte que le Pere Garnier vient d'estre assassiné. D'abord ie fus frappé d'estonnement pour vne si triste nouvelle ; et pour m'éclaircir de ce qui en estoit, ie voulus parler moy-mesme à celui qui l'avoit apportée ; mais comme ie reconnus qu'il n'en avoit que des coniectures assez foibles, j'allay promptement dire à nos anciens pour les rassurer, que ce n'estoit qu'une fausse alarme. Ils témoignèrent m'estre tout à fait obligez du soin que ie prenois de l'inquietude et du chagrin qu'un accident si funeste leur avoit causé : en effet on sçeut peu de temps après que cette nouvelle estoit fautive à l'égard du Pere Garnier, mais qu'il s'en estoit peu fallu qu'elle n'eust été véritable dans la personne du Pere Fremin, qui faillit à estre tué par un yvrogne à Tsonnontouïan, qui est un Bourg éloigné de celui-cy de quelques journées, et qui a longtemps porté au visage les marques de la fureur de ce Sauvage.

C'est à quoy nous sommes tous les iours

exposez en ce pais de Barbares, qui se portent souvent à de semblables excez, dans leurs debauches ; mais i'ose dire que c'est en cela mesme que nostre condition nous paroist fort heureuse, puis qu'elle nous engage à porter durant toute nostre vie un estat de victimes toutes prestes d'estre sacrifiées, pour l'amour de celui qui s'est luy mesme immolé pour nostre salut. C'est dans de semblables perils que les Apostres et les Chrestiens de l'Eglise naissante se trouvoient tous les iours ; et c'est ce qui nous raut de ioye de pouvoir mener comme eux une vie exposée à mille morts.

Nos Onnontaguez ne sont pas si emportez ny si brutaux dans leur yrognerie. La plupart, lors mesme qu'ils sont en cet estat, ne nous font que des caresses ; et si quelques-uns font des plaintes, c'est pour me reprocher que ie ne les aime pas assez.

Après que j'eus fait quelques prieres dans la Chapelle, pour remercier Dieu du succez tout extraordinaire qu'il avoit donné à nostre dessein, ie me retiray dans ma cabanne, où ie trouvay encore plusieurs anciens, qui me prierent d'achever ce que j'avois si heureusement commencé, et de les affermir dans la resolution où ils estoient de renoncer à toutes leurs superstitions ; que ie sçavois bien que des erreurs dans lesquelles on a vieilly sont tres-difficiles à quitter ; qu'ils apprehendoient que le Demon ne les iettast tout de nouveau dans leurs anciennes rêveries ; qu'ils venoient à moy pour s'armer contre cet ennemy, et qu'ainsi ils me prioient de les instruire sur la fausseté de deux ou trois des vieilles idées, dans lesquelles ils avoient esté nourris. Comme par exemple que leur ame se separoit du corps durant le sommeil ; que le songe estoit l'arbitre de la bonne ou de la mauvaise fortune qu'ils avoient dans la guerre, ou à la chasse ; et pourquoy ayant eu un songe qui leur marquoit qu'ils auroient du succez dans l'un ou dans l'autre de ces exercices, il ne leur avoit presque iamais manqué, et au contraire ayant souvent prié le vray

Dieu pour un pareil succez, ils avoient souvent esté frustréz de leur attente. Je répondis à tout le mieux qu'il me fut possible, et ils demurerent si satisfaits de mes réponses, qu'ils m'assurerent en m'en remerciant, que j'avois chassé de leur esprit tous les nuages que le Demon y avoit répandus pour les perdre, et que i'y avois rendu la verité victorieuse du mensonge. Le leur fis entendre que c'estoit à Dieu à qui toute la gloire en estoit deuë, et que c'estoit uniquement son ouvrage.

Durant tout l'hyver, ie n'ay presque point eu d'autres entretiens avec nos Sauvages, que sur ce qui regardoit les veritez du Christianisme, et sur l'horreur qu'ils devoient toujours entretenir pour les superstitions, et pour les mauvaises coustumes du pais. Je ne suis pas encore tout à fait sçavant dans leur langue ; ie marquois souvent par mes gestes ce que ie ne pouvois exprimer par paroles, et lorsque ces peuples me faisoient comme des reproches que ie ne me faisois pas assez bien entendre à mes auditeurs, ie recevois ces bons avis comme autant de convictions du peu que ie contribuois de ma part à tout le bien que Dieu operoit dans l'estendue de ma Mission, et ie me disois à moy-mesme : O mon ame ! quand sçauras-tu parler de Dieu, ainsi qu'il en faut parler, et quand seras-tu si penetrée des veritez de la Foy, que tu n'auras plus de peine à me suggerer des paroles capables de porter tout ensemble, et les lumieres de la Foy dans les esprits de nos Sauvages, et le feu de la charitez dans leurs cœurs ?

Ie veillois avec un soin extraordinaire à l'execution des promesses que l'on m'avoit faites, et mesme ratifiées par quelques presens, lorsque la nouvelle arriva icy que les guerriers y retournoient victorieux. On les attendoit il y avoit longtemps, et les Devins, qui vissent de la pyromantie en ces rencontres, avoient publié diverses predictions sur leur retour. Vn ancien m'avoit rapporté en bonne compagnie un de leurs oracles, sçavoir qu'une de leurs brigades devoit infailliblement retourner

dans trois iours, et qu'elle seroit suivie des autres ; qu'ils reviendroient sans avoir eu aucun avantage sur l'ennemy. Comme ie suis l'ennemy déclaré de ces faux Prophetes, ie remarquay les circonstances de cette prophetie, et j'adioustay qu'avec le temps on connoistroit si elle estoit veritable. Les trois iours estant passez, et rien n'ayant encore paru, de ce qui avoit esté predict, i'embarassay furieusement celuy qui m'avoit cité cét oracle, lorsque ie luy en demanday l'explication en presence de beaucoup de personnes ; il me répondit froidement que cette bande qui devoit revenir le troisiéme iour, selon l'oracle, reviendrait peut-estre le lendemain. Je luy répondis que la prophetie seroit également fausse quand ils ne seroient de retour que dans un an, et quand ils reviendroient le cinquiéme iour, mais que pour le convaincre pleinement de l'imposture de son Prophete, nous attendrions encore un iour l'effet de sa prediction. Il se passa près de quinze iours, sans que personne revinst ; et les guerriers ensuite estant retournez victorieux, ils firent voir doublement la fausseté de l'oracle.

On entendoit de loin retentir les cris de victoire, tout le monde estoit dans l'attente, et dans l'impatience de sçavoir si c'estoient ou des chevelures ou des captifs de guerre, et combien il y en avoit. Enfin les avant coureurs qui en apportoit la nouvelle, entrent dans le Bourg : on leur fait une longue haye de part et d'autre, depuis la porte où ils s'arrestent, iusqu'au feu où les anciens estoient assemblez. Ils reiterent là les cris de victoire, et ils en font iusqu'à neuf pour marquer qu'ils avoient neuf captifs, six hommes et trois femmes. Ce fut pour lors que la joye de tout le monde éclata. On commence de jouër une espece de Comedie ; les personnes avancées en âge dansent un Ballet, qu'ils representent par des postures tres-bien concertées, et des pas fort bien mesurez. Ensuite on va au devant des ieunes guerriers qui avoient porté les bonnes nouvelles, et on les mene comme en triomphe au feu

des anciens. Dès qu'ils sont arrivez on les regale de plusieurs milliers de porcelaine, et on fait raconter au plus considerable de la bande, tout le détail de l'expédition : la cause de leur retardement, la prise des captifs, par qui chacun d'eux a esté pris, et combien ils avoient perdu de leurs gens. La narration estoit interrompue par des cris de joye, et des acclamations qu'on faisoit de temps en temps aux victorieux ; et tout se termina par des marques d'une réjouissance publique.

Ensuite on prepara le theatre, ou l'échafaut où l'on disoit que tous les captifs devoient estre brûlez ; et ie remarquay que quelques-uns portoient leur vengeance iusqu'à cét excez de brutalité, qu'ils me prioient de ne point instruire ny baptiser ces captifs, afin qu'ayant esté brûlez en cette vie, ils le fussent eternellement en l'autre. Vne telle inhumanité me fit horreur ; et ie leur fis voir qu'il n'y avoit rien de si déraisonnable que de pousser son ressentiment iusqu'au delà des bornes de cette vie ; en quoy Dieu me donna un tel succez, que ie ne leur persuaday pas seulement de ne point mettre d'obstacle au bonheur eternal de ces miserables, mais de les exhorter eux-mesmes à se faire instruire, et à se rendre dignes du Paradis.

On recut les captifs selon la coutume, au milieu d'une haye composée de tous les habitans, qui les chargerent en passant de coups de baston. Ensuite on les fit monter tout sanglans, et tout couverts de blessures sur l'échafaut qui leur estoit préparé, pour servir et de spectacle à ces Barbares, et de suiet à leur cruauté.

Ces captifs estoient tous des hommes bien faits. On les revestit des plus riches habillemens du païs, et on couronna ces pauvres victimes, selon la coutume, des plus rares plumes et des plus beaux colliers de porcelaine qui se purent trouver. On les obligea mesme de se peindre le visage des couleurs les plus fines et les plus vives, afin que rien ne pût manquer à l'ornement de ce triomphe. Estans parez de la sorte on,

les faisoit marcher sur le theatre où ils devoient estre brûlez, pour servir auparavant de spectacle à tout le peuple. Ces miserables pour donner des preuves de leur intrepidité, et pour faire voir qu'ils n'apprehendoient pas la mort, chantoient et dansoient sur l'échafaut à la cadence de quelques airs de guerre, où ils faisoient vanité de leurs exploits, et témoignoient fierement à leurs ennemis, que toute leur conduite ne seroit pas capable de leur arracher le moindre soupir. Je vous avoue qu'une brutalité poussée iusqu'à cét excez, me faisoit horreur. Mais l'action toute barbare que deux Iroquois exercerent à l'heure-meme, sur l'un de ces captifs, me toucha de pitié, au-delà de tout ce que i'en puis dire.

Ces deux Sauvages qui vouloient faire une cruelle épreuve de la braverie de ce guerrier, luy ayant passé une petite corde autour du bras, commencerent de la tirer chacun de son costé, avec une telle violence, qu'estant entrée bientost dans la chair, et ayant penetré iusqu'aux nerfs, la douleur qu'elle causa à ce miserable captif en les luy coupant, fut si excessive qu'il en tomba pâmé et à demy-mort sur la place. Je m'estois trouvé-là pour tâcher d'instruire et de disposer au Baptisme tous ces captifs ; mais ie jugeay plus à propos de differer ce dessein à un temps plus commode, et après que nos Barbares auroient passé le premier feu de leur vengeance.

Après cette premiere montre, les captifs furent conduits dans les cabannes qui leur estoient préparées, pour y attendre l'Arrest ou de la vie ou de la mort. Je les visitay tous les uns après les autres, avec toute la tendresse et toute la compassion que me donnoit l'estat miserable où ie les voyois ; et tâchant de jeter dans leur esprit quelques semences saintes de leur salut, i'y laissay pour cette premiere fois, quelques dispositions à la grace du Baptisme.

Le lendemain ie recommençay mes visites avec un succez si heureux, que ie baptisay tous ceux que ie crûs devoir

estre brûlez, et qui le furent en effet bientôt après.

Le Pere Bruyas a baptisé dans sa Mission, un de ceux à qui j'avois parlé ; et qui fut envoyé à Onneiout, avec une des trois femmes captives : les deux autres ayant esté menées à Goïogouën.

Des cinq captifs qui resterent icy, on donna la vie à deux ; mais quelques iours après, l'un fut tué à coups de couteau, à mon insceu. C'estoit un de ceux qui m'écoutoit avec plus d'application, et qui me donnoit de plus belles esperances de sa conversion. Mais les secrets de la Providence sont impénétrables ; et nous devons nous contenter de les adorer avec une humble frayeur.

On avoit donné la vie à un des deux autres qui resterent ; mais ce malheureux qui estoit affligé de ce qu'on ne faisoit pas la mesme grace à son compagnon, ne pût dissimuler sa douleur ; de maniere qu'il obligea, par ses plaintes et par ses menaces, ceux qui l'avoient adopté, de l'abandonner quelques iours après : vn rare exemple d'amitié, puisque ce Barbare ayma mieux se mettre en danger de perir dans les tourmens que de souffrir la mort de son amy. Ayant appris cette nouvelle, i'y cours au plustost, ie monte sur l'échafaud, et après avoir fait quelque priere en peu de mots, ie m'adresse à nos Onnontagués, pour les prier de ne trouver pas mauvais que i'apprise à ce miserable le chemin du Ciel ; que puis qu'il estoit prest de sortir de cette vie, il estoit de mon devoir de luy en procurer vne qui seroit eternellement heureuse, et que ce bonheur estoit si grand, que ie souffrirois tres-volontiers les mesmes supplices dans lesquels ce captif finissoit sa vie, afin de le leur procurer.

Aussitost i'approche du captif, ie l'instruis, ie l'exhorte, ie le presse ; nos anciens m'animent eux-mesmes à cette bonne œuvre. Le pauvre homme qui estoit à demy mort, écoute avec attention, il me prie de rester auprès de luy, et de ne le point abandonner. On renouvelle les tourmens, on le brûle en tous les endroits de son corps, en y appliquant des fers tout rouges ; dès

qu'on les retiroit pour les remettre au feu, ie m'approchois de luy, et luy faisois faire les actes necesaires pour se disposer au Baptesme. Le froid estoit alors tres-violent, et un des Sauvages qui estoit présent à ce cruel spectacle, luy ayant presté auparavant sa couverture pour le couvrir, la luy osta pour se defendre de la rigueur de la saison ; de sorte que le captif demeura tout nud, et tout tremblotant de froid, quoy qu'assez proche de là il y eust quantité de feux, où l'on faisoit rougir les haches et les fers qu'on luy appliquoit sur toutes les parties du corps. Il faut avouer que ie fus touché sensiblement d'un objet si pitoyable, et ne pouvant luy apporter plus de soulagement, ie le couvrois d'une casaque que ie porte icy ordinairement. L'étois obligé de la retirer lors qu'on luy appliquoit les fers rouges, et ie l'en enveloppois aussitost qu'on les retiroit. Nos Sauvages parloient differemment de la charité que ie rendois à ce pauvre homme, quelques-uns l'approuvoient, d'autres y trouvoient à dire, et plusieurs s'en mocquoient.

Après qu'on eut brûlé le captif en plusieurs endroits, on le detacha, et on le mena couvert de ma casaque dans une cabanne où estoit celuy de ses compagnons qu'on avoit commencé de brûler dès le iour auparavant, et qui avoit esté assez heureux pour recevoir le baptesme. Je le suivy, et ie me plaçay auprès d'eux, pour leur suggerer de temps en temps quelque pensée du Ciel et de l'éternité, et pour baptiser celuy que j'avois commencé d'instruire. On faisoit foule dans la cabanne pour remarquer les services que ie rendois à ces pauvres victimes.

Et comme on me fit alors plusieurs questions, ie pris suiet en y répondant d'instruire tout ensemble les captifs, et tout le monde qui les environnoit. On me demanda, entre autres choses, quel estoit le bonheur de ceux qui sont au Ciel : ie le leur expliquay de la maniere la plus sensible et la plus intelligible que ie pûs le faire ; et comme les captifs interrompoient mes instructions des

chansons qu'ils estoient obligez de dire, on me pria aussi de chanter. Le le fis, et ie chantay le Psaume qui commence par ces mots, *Laudate dominum omnes gentes*. Bien que nos Sauvages ne comprissent rien du sens de ces paroles, ie remarquay que l'air ne leur avoit pas déplû ; et il est souvent arrivé depuis ce temps-là, qu'ils m'ont prié de dire ma chanson de mort. Je voulus une fois les contenter, et leur montrer que la chose du monde que ie souhaitois avec plus de passion, estoit de mourir, mesme dans les flammes, en travaillant pour les sauver.

Enfin ie baptisay le soir de ce mesme iour ce captif, que i'estime infiniment heureux dans son malheur, puisqu'il trouve le Ciel dans les fers de l'Iroquois. Ils donnerent l'un et l'autre toutes les marques d'une sainte disposition à faire une mort vrayment Chrestienne. Je les assistay encore le lendemain matin, qu'ils expirerent, après qu'ils eurent passé toute la nuit dans les tourmens.

Quelques iours après, dans un grand conseil, où estoient assemblez les anciens et les guerriers, ie leur fis un present de deux brasses de pourcelaine, pour me conjouir avec eux de l'heureux succez de leur dernière guerre : car il est à propos qu'ayant à vivre parmy ces Barbares, ie leur marque la part que ie prends à leur ioye et à leur tristesse, afin qu'ayant ménagé leur amitié, ie puisse plus aisément les engager dans mes sentimens, et les convertir.

L'exhortay ensuite les ieunes gens à suivre l'exemple des anciens, qui avoient déjà renoncé au songe et à tout ce qui estoit defendu par la loy de Dieu. Les anciens me renouvelerent leurs promesses, et me donnerent assurance qu'ils porteroient la ieunesse, qui depuis peu de iours estoit revenue de la guerre, à se conformer à tout ce que j'avois arrêté avec eux dans leurs conseils.

Mais depuis ce temps-là, le succez de ces guerres, quelque peu considerable qu'il fust, leur a tellement enflé le courage, qu'ils en ont paru moins dociles et moins traitables pour toutes les

choses de la Foy, et il est hors de doute que le plus grand obstacle qu'elle ayt en ces païs, c'est la corruption de ces ieunes guerriers : comme ils sont toute la force et tout l'apuy de leur Nation, ils donnent aisément la loy aux autres, et leur mauvais exemple a toujours des suites tres-funestes. Les anciens mesme qui devoient se servir de toute l'autorité que leur donne leur âge, et leur experience, pour regler cette ieunesse débauchée, y entretiennent souvent ces desordres, ou en flattant le mal, ou en le dissimulant ; et ce qui est encore de plus deplorable, c'est que quelques-uns n'ont pas gardé cette année dans les occasions toute la fidelité qu'ils m'avoient protestée. Il s'en est mesme trouvé qui, voyant que le devoir d'un Chrestien les engageoit en beaucoup de choses qui leur estoient bien rudes, et qu'il falloit ou cesser d'estre adonné à l'ivrognerie, aux debauches et aux superstitions, ou ne pas embrasser le Christianisme, ont esté assez lâches pour se degouter d'une loy qui proscrivoit tous leurs plaisirs.

L'appris qu'un ancien avoit fait un festin de debauchés, quoy qu'en suite il m'ait protesté que j'en avois esté mal informé ; qu'un autre avoit fait le cry ordinaire pour une superstition publique, et que deux ensuite avoient dit en plein conseil, qu'il ne falloit plus souffrir que ie leur parlasse de la Foy, et de quitter leurs anciennes coutumes. Tout cela me fit resoudre de leur en faire mes plaintes. Garakontié approuva fort mon dessein, et me dit que ie ne l'épargnasse pas luy-mesme ; et qu'après leur avoir reproché publiquement leur inconstance, ie leur fisse present d'un collier de pourcelaine, pour les porter à se rendre dignes par leurs actions du nom de Chrestien, pour lequel ils faisoient paroistre tant d'inclination, et à persuader mesme aux peuples vers lesquels ils estoient deputez, de reconnoistre et d'adorer le vray Dieu.

Je fis donc sonner la Cloche, pour avertir les anciens de me venir trouver ; et comme ils furent tous assemblez chez-moy, ie leur dis que ie leur par-

lois de la part de Dieu, de nostre grand Roy, et de Monsieur nostre Gouverneur, qui les exhortoient d'embrasser la Foy Chrestienne ; que c'estoit pour leur bien, et non pas pour mes interests, que ie les portois à faire le bien et fuir le mal ; que tandis que Dieu me donneroient de la voix, ils devoient s'attendre à n'estre pas seulement avertis de leur devoir, mais repris aussi de leurs fautes ; et qu'au reste ils ne devoient pas le trouver mauvais, qu'il estoit de nostre devoir d'en agir ainsi, puisque nous estions les Predicateurs de la verité, et les dispensateurs de la parole de Dieu. Je commençay donc par reprendre Garakontié de quelque foiblesse qu'il avoit fait paroistre l'an passé ; car il ne meritoit que des loüanges pour cette année, et il s'est montré aussi ferme pour les interests de Dieu, et pour ceux des François, que ie le pouvois souhaitter. Ensuite ie blâmay hautement l'impiété de celuy qu'on disoit avoir fait un festin de debauchez ; et ie finis par l'autre qui avoit fait le cry ordinaire pour une superstition publique.

Mes reproches furent suivis d'un present que ie fis aux Ambassadeurs, pour les exhorter de ne rien relâcher de la resolution qu'ils avoient prise de renoncer à toute superstition, et de porter mesme les peuples vers lesquels ils estoient deputez, à se declarer ouvertement pour la Foy, et à proscrire tous les desordres qui les empeschent de se procurer ce bonheur.

Les anciens parurent d'abord un peu surpris de la liberté que ie m'estois donnée de les quereller, bien qu'ils ne me témoignassent pas en estre choquez. Ils ne me donnerent pas neantmoins toute la satisfaction que i'en avois esperé : car ayant esté quelque temps partages sur le suiet de la Feste qu'ils nomment Onnonhoiarioia, que ie voulois empescher, parce qu'elle est la source d'une infinité de desordres, enfin ceux qui s'opiniastroient à vouloir qu'elle fust celebrée, s'estant joints à toute la jeunesse, l'emporterent sur ceux qui estoient bien intentionnez.

Du reste on me répondoit que ie parlerois quand ie le jugerois à propos ; et pour le collier de pourcelaine que j'avois présenté afin qu'ils invitassent les autres Nations à la Foy, l'on me dit que i'en aurois réponse lorsque ceux qu'ils envoioient en Ambassade, en seroient de retour. Mais j'ay sceu que quelques-uns de ces Ambassadeurs ne firent rien de ce que ie leur avois demandé, et qu'il n'y eut quasi que Garakontié, qui porta dans Onneiout et dans Agnié les interests de la Foy Chrétienne, avec toute la fermeté et tout le zele imaginable.

Si ie me fois à leurs réponses, j'aurois suiet d'esperer qu'ils seroient bientôt Chrestiens ; mais il faut qu'ils soient auparavant assuietis, et tout à fait humiliez ; sans cela il n'y a guere ny d'esperance pour le Christianisme, ny de seureté pour la paix.

Nostre petite Eglise est composée d'un assez grand nombre de Chrestiens, qui sont presque tous ou des Hurons, ou de quelque autre Nation que les Iroquois ont destruite. Nous y avons aussi quelques naturels du pais, qui ont receu le Baptesme par ceux de nos Peres qui estoient établis icy avant les troubles. J'admire à l'égard des uns, les routes écartées et secretes par lesquelles la providence de Dieu les a conduits pour leur faire connoistre le souverain bien ; dans les autres, la force merveilleuse de la grace du Baptesme à les conserver dans la pureté de la Foy, et dans l'innocence des mœurs au milieu d'une corruption si generale. Il paroist en eux un certain caractere de pieté, et une conduite si sainte, qu'on voit bien que Dieu les anime de son esprit, et qu'il les forme de sa main. Leur assiduité à se trouver dans la Chapelle pour y faire la priere publique, lorsqu'ils y peuvent venir, et leur fidelité à s'en acquiter dans les Cabanes, ou dans les champs, lorsque la necessité, le travail, ou la vieillesse les empesche de pouvoir venir à l'Eglise, surpasse tout ce qu'on en peut dire.

Nous avons entr'autres une Cabane toute Chrestienne, et toutes femmes

Huronnes qui s'estoient venuës autrefois établir dans ce pais, lorsque nos Peres y demouroient, et qu'on peut dire estre de tristes restes de la trahison et de la cruauté de nos Iroquois. Elles se sont toujours conservées parmy tous les desordres de ce pais, dans vne regularité et vne innocence qui charme nos Barbares ; et Dieu, qui veille sans cesse sur ceux qui le servent avec fidelité, pour couronner mesme dès cette vie la vertu de ces bonnes Chrestiennes, les a protégées contre les attaques des maladies contagieuses ; de maniere qu'au temps qu'elles faisoient d'estranges ravages aux environs de leurs Cabanes, jamais elles ne leur ont fait de mal. On peut dire que comme ces Huronnes ayant fait autrefois partie de l'Eglise de Quebec, et qu'elles ont esté dans le sein de la pieté, elles ont eu soin de se former et de s'établir si solidement dans la pratique de toutes les vertus, que ny les peines de l'extrême pauvreté, où souvent elles se trouvent, ny le mauvais exemple des Idolatres, ny tous les efforts du Demon n'ont jamais pû les ébranler, ny les porter à faire une seule demande contre ce qu'elles devoient à Dieu.

J'ay baptisé quarante personnes, dont la plus part sont de petits enfans, ou des moribonds. Il en est mort quatorze, avec deux autres enfans baptisez par le Pere Garnier, lorsqu'il estoit icy, et quelques adultes baptisez par nos Peres.

J'oubliois de rapporter une action toute sainte d'une petite fille âgée seulement de sept ou huit ans. Elle m'apporta, peu de jours avant Noël, vne petite cruche pleine d'huile, me disant qu'elle en vouloit faire un present à Nostre Seigneur, et qu'elle me prioit de l'employer à la lampe qui brûle devant l'Autel. Je luy demanday si cette huile estoit à elle. Elle m'assura qu'elle luy appartenoit, et que c'estoit-là tout son thresor. J'acceptay son offrande, et ie la presentay au petit Iesvs, le iour de Noël, et ie ne doute point que ce present ne luy ait esté beaucoup plus agreable que tout l'or des riches du

siecle. Elle eust bien souhaité que ie l'eusse baptisée avec les autres petits enfans, à qui ce mesme iour ie conferay ce Sacrement ; mais ie luy dis que ie ne pouvois pas encore luy faire cette grace, parce que sa mere ne venoit pas à la Priere. Je l'exhorte assez, me dit cet enfant, en gemissant de la dureté de sa mere ; ie luy dis que les anciens prient, mais elle s'opiniastre toujours à ne le vouloir pas faire. Elle l'a neanmoins, depuis quelque temps, assez souvent amenée iusqu'à la Chapelle, et il y a lieu d'esperer que la mere et la fille seront un iour tout à Dieu.

Nos anciens ont tenu icy plusieurs fois le conseil sur ce que ie leur avois parlé d'envoyer quelques deputez à Montreal, pour assister au conseil qui se devoit tenir dans le dessein de ratifier et de bien établir la paix entre eux et les Algonquins, d'autant qu'on apprehendoit quelque rupture. On resolut de le faire, d'envoyer mesme quelques-uns de leurs gens à Tsonnontouan pour obliger les anciens de cette Bourgade à se joindre à nos deputez ; ils eurent aussi ordre de les prier de la part de toute la Nation, de ne plus faire d'actes d'hostilitez dans le pais des Outaouaks, et de donner les mesmes advis en passant par Goiogoüen. On m'assura en même temps, qu'au premier iour il en partiroit d'autres, pour porter la mesme nouvelle aux Onneiouts et aux Agniés. Garakontié me dit qu'il faisoit estat de partir dans six iours, et qu'il attendroit les autres Nations Iroquoises sur le chemin, pour aller toutes de compagnie.

Nos Onnontaguez m'ont prié d'écrire en leur faveur à Onnontio ; ce que j'ay fait avec ioye, parce que j'ay eu cette année tout suiet d'estre satisfait de leur conduite, et de la bonté avec laquelle ils m'ont traité. Mais s'ils méritent quelques louanges, on peut dire que Garakontié seul doit estre plus estimé et plus considéré que tous les autres. Il faut avouer que c'est un homme incomparable : il est l'ame de tout le bien qui se fait icy ; il y soutient la Foy par son credit ; il y main-

tient la Paix par son autorité : il ménage les esprits de ces Barbares avec une adresse et une prudence qui égale celle des plus sages de l'Europe ; il se déclare si hautement pour la gloire et pour l'intérêt de la France, qu'on peut justement l'appeler le Protecteur de cette Couronne en ce pays ; il a un zèle pour la Foy comparable à celui des premiers Chrétiens ; enfin il sait se conduire de sorte, qu'il se soutient toujours dans l'éclat et dans l'autorité que lui donne sa Charge de Capitaine général de cette Nation, et qu'il ne s'en sert que pour faire du bien à tout le monde. L'espère un bon succès de ce voyage, et s'il nous étoit aussi aisé d'exterminer l'ivrognerie de tout ce pays, qu'il le sera à Monsieur notre Gouverneur d'affermir la Paix entre l'Iroquois et l'Algonquin, nous verrions bientôt nos Barbares se faire Chrétiens.

Il n'est pas possible de concevoir de combien de desordres et de maux ces debauches sont accompagnées. Il n'est rien icy de plus ordinaire que de voir par les rues et dans les cabannes, des hommes pris de vin, et ce qui est de plus déplorable, c'est qu'ils n'ont plus de honte d'un vice si infame, et qu'étant abrutis par ces excès, ils se rendent presque tous incapables d'estre instruits dans la Foy.

Quelque déplaisir que j'aye de voir un mal si universel, et si dangereux pour le salut de ces pauvres âmes, je tâche de me consoler par cette pensée, que plus on trouvera icy d'obstacles au Christianisme, et plus il y aura à travailler ; et que Dieu couronne les peines et les soins d'un Missionnaire plustost que ses succès.

L'espère neantmoins beaucoup de la résolution qu'ils ont prise de quitter leurs superstitions, et de l'inclination qu'ils témoignent avoir pour la Foy Chrétienne. Ils ont soin de me faire apporter les petits enfans malades dans la Chapelle ; ils me font prier Dieu sur eux, quand ils sont nouvellement nés, pour les consacrer au Seigneur du Ciel et de la terre. Ils sont bien aises

qu'on les anime, et qu'on les reveille de l'assoupissement et de l'insensibilité que l'ivrognerie leur cause. Ils sont ravis quand ils entendent la Cloche qui les appelle à la Priere, et si i'obmets de sonner, ils m'en font des reproches.

En un mot, tout le monde paroist icy fort porté pour embrasser l'Evangile ; et il ne reste à ces pauvres Barbares pour se rendre dignes du saint Baptême, qu'à renoncer à des vices auxquels beaucoup de Chrétiens s'abandonnent après le Baptême. Je puis dire que cette Mission est la moins rude de toutes celles des Iroquois ; et le seul déplaisir que j'y ay, c'est de ne trouver pas ces occasions de souffrir pour Dieu, que je m'estois persuadé y devoir rencontrer.

MON REVEREND PERE,

Votre tres-humble et
obeïssant serviteur,
en N. S.

PIERRE MILLET.

d'Onnontagué, ce 15. Juin 1670.

CHAPITRE VIII.

De la Mission de Saint Joseph à Goïogouën.

Cette Mission est dans une quatrième Nation d'Iroquois, dont le Pere de Carheil a le soin. Nous en connoissons l'estat, par un extrait des choses les plus remarquables que nous avons tiré d'une de ses lettres, qui est du mois de Juin 1670.

Cette Nation n'a que trois Bourgs, Goïogouën, à qui nous avons donné le nom de Saint Joseph, Patron de toute la Mission ; Kiohero, que nous nommons Saint Estienne, et Onnontare, qui s'appelle le Bourg de Saint René. Voicy comme le Pere en parle.

J'ay baptisé depuis l'Autonne dernier

vingt cinq enfans, et douze adultes ; le Ciel en a pris une bonne partie, et entre autres neuf enfans, dont le salut est assuré. La Providence toute aimable de Dieu m'a paru si visible sur quelques-uns, dont ie n'esperois quasi rien, que ie l'ay appris par ma propre experience, qu'un Missionnaire ne doit jamais desesperer de la conversion de personne, quelque resistance à la Grace qu'il puisse trouver dans son esprit.

L'avois, comme il me sembloit, employé fort invtilement mon temps, mes peines et mes soins, pour gagner à Dieu un homme et une femme déjà fort avancez en âge, et qui ne pouvoient pas encore vivre longtemps. Ces cœurs n'avoient que de la dureté pour les choses du Ciel. La Foy et le Baptême leur donnoient de l'horreur, en ce qu'ils croyoient que l'un et l'autre ne servoit qu'à avancer le temps de leur mort. Car c'est une opinion qui est receuë de la pluspart de ces peuples, et qui leur paroist fondée sur l'experience qu'ils disent avoir, que depuis plus de trente ans que nos Peres travaillent à la conversion des Sauvages du Canada, on a remarqué que les familles, et les Nations entieres qui ont embrassé la Foy, se sont veu quasi aussitost desolées et esteintes, qu'elles ont esté Chrestiennes ; et que la plus grande partie de ceux à qui on a conféré le saint Baptême sont morts peu de temps après l'avoir receu. Ces pauvres gens se laissent preoccuper à tel point sur ce suiet, par la crainte et par les artifices du Demon, qu'ils ne considerent pas que l'extremité de la maladie, et de la mort prochaine dont nous voyons une personne estre menacée, est ce qui nous porte à la baptiser ; et qu'ainsi le Baptême ne peut pas être la cause de leur maladie, ny de leur mort. Cette erreur commune effrayoit tellement ces deux pauvres Sauvages, que non seulement ils ne vouloient pas entendre parler du Baptême pour eux, mais qu'ils ne nous permettoient pas mesme d'approcher de leurs amis, lorsqu'ils estoient malades. Neantmoins quand ils se sont veus l'un et l'autre frappez d'une ma-

ladie mortelle, ils ont cherché nos instructions, ils ont demandé le Baptême avec tant d'ardeur et d'empressement, qu'il n'a pas esté possible de le leur refuser. Dieu sçait bien ménager, en faveur de ses Predestinez, les momens favorables, où ses graces doivent infailliblement operer.

La personne de tout le país, qui m'a donné le plus de peine pour son Baptême, et ensuite le plus de consolation, est une femme de Tsonnontouïan qui estoit malade depuis neuf ou dix mois. La quantité extraordinaire de personnes qu'elle avoit veu mourir, depuis que le Pere Fremin y estoit arrivé, tant d'hommes que de femmes et d'enfans, et le bruit qui couroit par tout qu'il estoit uniquement l'auteur d'une desolation generale, et que par ses sordiliges, sa magie et ses empoisonnemens il portoit la mort partout où il alloit, avoit donné à cette femme une telle horreur de nos personnes, et de nos remedes, de nos instructions et du Baptême, que ie ne pouvois avoir aucun accez auprès d'elle, ny trouver l'occasion de luy parler de son salut ; elle avoit mesme communiqué cette aversion à tous ceux qui estoient dans la mesme Cabanne, leur disant qu'ils estoient morts, s'ils me laissoient approcher d'eux. Elle les avoit intimidez de telle sorte, qu'aussitost que j'entrois dans la Cabanne tout le monde demeurait dans un profond silence, et ne me regardoit que d'un œil affreux, sans vouloir ny m'écouter, ny me faire aucune autre réponse, sinon que j'eusse à sortir au plustost ; et comme elle eut changé de Cabanne, et que par bonheur elle fut allée demeurer avec des personnes qui m'estoient tres-affectionnées, elle conserva tousiours dans son cœur une furieuse aversion de moy jusqu'à l'extremité, et me regardoit tousiours comme un homme empesté, qui portois un poison mortel avec moy, et qui l'inspirois par les yeux et par les oreilles. Mais plus cette pauvre femme avoit d'aversion pour moy, plus N. S. me donnoit de charité pour elle, et j'esperois son salut mesme contre toute

esperance et quoy que ie n'y visse aucune ouverture. Nuit et iour ie pensois à elle, et la recommandant à Dieu, et à son Ange gardien, et à celui qui a soin de moy, et à ceux qui veilloient pour le salut des personnes qui estoient auprès d'elle. La nuit de sa mort ie me sentis fortement inspiré de dire la Messe uniquement pour elle. Je le fis en protestant à Nostre Seigneur qu'il n'y avoit rien au monde que ie ne luy sacrifiassé, pourveu qu'il me voulust accorder cette ame, pour le salut de laquelle il avoit mille fois plus donné que ie ne pouvois luy offrir, puisqu'il l'avoit rachetée de son sang et de sa vie. Après ma Messe, ie l'allay visiter cinq ou six fois ; mais le Demon l'entretenoit tousiours dans le funeste aveuglement où elle estoit ; elle me regardoit tousiours avec un œil de colere et d'indignation, et me chassoit au plus-tost du lieu où elle estoit. Vne fois mesme son ressentiment luy donnant des forces dans son extreme foiblesse, elle prit un de ses souliers et me le jetta à la teste. Je la quittay, et sortis de sa Cabanne ; mais Dieu, qui vouloit sauver cette ame, me pressa de rentrer aussitost, et m'inspira de faire en sorte qu'en parlant tout haut à quelques personnes de cette maison, et leur disant toutes les choses dont ie voulois instruire la malade, comme si c'eust esté pour eux, elle conçut et apprehendast fortement le malheur eternal des damnez en enfer, dont-elle estoit menacée, et fust touchée du bonheur infiny du Paradis, qu'elle pouvoit meriter avec tant de facilité. Je me servis de cette adresse, et parlay devant elle à d'autres personnes de toutes ces choses, auxquelles j'adioustay quelques considerations sur les misericordes de IESVS-CHRIST Fils de Dieu et fait Homme pour nous sauver, luy faisant entendre qu'il auroit un amour eternal pour elle, si elle avoit recours à luy avec confiance. Je passay ainsi la journée sans pouvoir rien gagner sur son esprit. Enfin i'y retournay le soir comme pour la dernière fois ; mais ce fut aussi la première que i'entray dans

son cœur. Je ne luy parlois plus que des yeux, la regardant avec douceur, témoignant estre sensiblement touché de son mal, et tâchant de luy rendre quelques petits services pour la soulager. Je m'aperceus qu'elle n'avoit plus pour moy tant d'aversion, et qu'elle commençoit de me souffrir ; mais Dieu se servit d'une brave femme qui l'assistoit pour achever de la gagner à luy : Il est temps luy dit-elle, que tu écoutes ce que ce Pere te veut enseigner, afin que tu sois bien-heureuse durant toute l'éternité. J'en suis contente, répondit la malade ; qu'il m'instruise, ie l'écouteray volontiers. En effet, elle m'écouta avec vne attention et vne docilité admirable ; elle adioûta foy à toutes les veritez que ie luy enseignay ; et comme ie voulus luy faire dire quelques prieres : Tu vois bien, mon frere, me dit-elle, que ie ne puis plus presque parler, mon mal m'accable la poitrine, et m'étouffe la voix ; mais ie te prie de croire que mon cœur dit tout ce que tu dis, et ce que ma langue ne peut dire. Baptise-moy au plus-tost ; ie veux mourir Chrestienne, afin que Iesvs aye pitié de moy. Je la baptisay sur l'heure ; et la mesme nuit Dieu l'appella au Ciel. O que nous sommes bien payez de toutes nos peines par ces sortes de conversions merveilleuses ! et qu'un Missionnaire est heureux, lorsqu'attendant de Dieu ce qui paroist impossible à sa foiblesse, il éprouve combien sont veritables ces paroles de l'Evangile : Dieu peut faire naistre de ces pierres mesme des enfans d'Abraham, c'est à dire, faire des Predestinez de ces cœurs durs et impénétrables à sa grace.

L'advoüe que ce m'est vne consolation bien sensible de nous voir presentement environnez de tant de sepulchres de saints, dans un lieu où en arrivant, ie n'avois veu que des tombeaux de reprouvez ; et comme ce spectacle de morts a esté la première veüe qui m'affligea lorsque j'arrivay icy, ainsi c'est maintenant la pensée qui me donne le plus de ioye.

Dés le premier Hyver que ie fus dans ce Bourg, Dieu m'avoit fait la grace de

donner le Baptême à deux bonnes femmes, dont l'une m'avoit appelé exprès pour la baptiser le iour de la Purification ; elles ont survécu une année entière à leur Baptême, et comme elles ont esté fideles à leurs promesses, et ont fréquenté la Priere et les Sacremens avec ferveur, ie ne doute point qu'elles n'aient accru le nombre des Predestinez dans le Ciel.

Vn Chrestien et vne Chrestienne de l'ancienne Eglise des Hurons m'ont aussi comblé de consolation, ayant esté témoins de la pureté de leur foy et de leurs mœurs, iusqu'à la mort, à laquelle ils se sont saintement disposez par l'usage des Sacremens de l'Eglise.

Lorsque ie commençay de faire icy mes Catechismes, comme j'apprehendois de ne trouver personne qui me voulust répondre en public, j'instruisis auparavant quelques enfans en particulier, afin de m'en servir pour instruire les autres par leur exemple, de la maniere dont il falloit répondre ; mais ie fus bien surpris lorsque ie vis trois ou quatre femmes des plus âgées se lever les premieres, et prevenir les enfans pour me répondre. Dès le premier iour nous y comptasmes quatre-vingt-huit personnes, sans ceux qui écou-toient à la porte, et qui estoient en grand nombre. Vn iour ayant expliqué la creation du monde, et le nombre des années que nous comptons depuis son commencement iusqu'à nos temps, et pour le leur faire comprendre plus aisément, l'ayant marqué sur de petites pierres qui me servoient comme de iet-tons, comme ie craignois que cela ne les embrouillast et qu'ils ne pussent pas bien repeter cette supputation, un guerrier se leva tout d'un coup de sa place, et repeta fidelement ce que ie leur avois dit ; mais il ne manqua pas de me demander comme en paiement, le prix que ie donne aux enfans lorsqu'ils répondent bien.

J'ay fortement combattu leurs superstitions, et particulièrement la Divinité du songe, qui est le principe de toutes leurs erreurs, et comme l'ame de leur

Religion ; i'ay cependant reconnu deux choses en le combattant.

La premiere, que ce n'est pas à proprement parler le songe qu'ils adorent comme le Maistre de leur vie, mais un certain des Genies qu'ils appellent Agatkonchoria, lesquels à ce qu'ils pensent leur parlent quelque fois dans le sommeil, et leur commandent d'observer exactement leurs songes. Le principal de ces Genies est Taronhiaouagon, qu'ils reconnoissent comme une Divinité, et auquel ils obeïssent comme au grand Maistre de leur vie ; et lorsqu'ils parlent du songe comme d'un Dieu, ils ne veulent pas dire autre chose, sinon que c'est par luy qu'ils connoissent les volontez de Dieu, et ce qui est necessaire à la conservation de leur vie ; et que l'accomplissement des choses qu'ils ont veu en songe, est un moyen qui contribué à l'establissement de leur santé, et de leur fortune. Ils donnent aussi quelque fois ce mesme nom de Maistre de leur vie, à l'objet de leur songe, par exemple à une peau d'ours, ou à une peau de cerf, et à d'autres choses semblables qu'ils auront veues en dormant, parce qu'ils les envisagent comme des remedes ausquels Dieu a attaché le bonheur d'une longue vie : et en effet ils ont un soin merveilleux de les conserver dans cette veuë ; et lorsqu'ils sont malades ils s'en couvrent, ou ils les mettent auprès d'eux, pour se defendre contre les attaques du mal.

La seconde chose que j'ay reconnue en combattant l'obeïssance qu'ils rendent à leurs songes, c'est que ne pouvant pas concevoir la maniere dont l'ame opere durant le sommeil, lorsqu'elle leur represente des objets éloignez et absens, ils se persuadent que l'ame quitte le corps lorsqu'il est endormy, et qu'elle va elle mesme chercher les objets en songe aux lieux où ils les voient, et qu'elle retourne dans son corps vers la fin de la nuit lorsque tous les songes se dissipent.

Pour refuter des erreurs si grossieres, ie leur faisois trois sortes d'interrogations. 1. Je leur demandois si le corps de ceux qui songeoient estoit mort, ou

vivant. Il est vivant, me disoient-ils. C'est donc son ame qui le fait vivre. Leur repliquois-je : car si elle estoit sortie du corps, il seroit mort ; et ainsi il n'est pas vray que l'ame quitte le corps dans le sommeil.

2. Dites-moy, leur disois-je, est-ce avec les yeux que nous voyons les choses qui se representent à nous dans nos songes ? comme par exemple un ennemi qui viendra m'attaquer, un amy que ie rencontreray dans le chemin, un cerf que ie poursuivray à la chasse ? Ce ne peut estre avec les yeux que nous voyons pour lors, me disoient-ils ; car durant le sommeil nos yeux sont fermez, et couverts de tenebres, ils ne voyent rien. C'est donc nostre ame, leur repliquois-je, qui nous fait voir pour lors, ce que nous voyons dans nos songes ; et par consequent il faut qu'elle nous soit presente, et qu'elle soit dans nostre corps lorsque nous dormons, de mesme que nos deux yeux sont à nostre teste, et dans leur place ordinaire, lorsque par leur moyen nous voyons les obiets qui se presentent à nous durant le iour.

3. Ma troisieme interrogation estoit celle-cy : Si l'ame sort du corps durant le sommeil, où va-t-elle ? va-t-elle en guerre dans le pais ennemy ? va-t-elle à la chasse dans les forests ? que fait-elle durant son absence ? avez-vous iamais trouvé à vostre réveil, ou une chevelure de vos ennemis qu'elle ait mise entre vos mains, et qu'elle vous eust apportée de cette guerre ? ou un ours sur vostre natte, qu'elle vous eust tué à cette chasse pendant vostre sommeil ? Souvent en mesme temps ie me vois et en France, au delà de la mer, et icy parmy vous ; mon ame est-elle en mesme temps, et icy et en France ?

Ils n'avoient point de repartie à ces demandes, et ils demeuroident convaincus de leurs erreurs.

Il n'est pas si facile de leur faire comprendre la maniere dont se forment les songes, et comme les images de ce que nous voyons par les sens, s'impriment dans nostre imagination, et se representent à nostre esprit pendant le sommeil. J'ay tâché toutefois de leur

expliquer ces choses-là d'une maniere assez sensible, en comparant l'ame lorsqu'elle se souvient hors du sommeil des choses passées et éloignées, avec elle-mesme lorsqu'elle se les presente dans le sommeil. Vous sçavez bien, leur disois-je, que nostre ame se ressouvient durant le iour de ce qui s'est passé depuis longtemps, et dans les lieux fort éloignez de nous. N'est-il pas vray que presentement elle vous represente le pais des Andastogué et des Outaoüaks, Quebec et Montreal, à ceux de vous autres qui y ont esté comme si vous y estiez maintenant ? Vostre ame n'est pas sortie hors de vostre corps pour y aller, car vous êtes encore en vie ; et elle n'a point passé pour cela la grande Riviere, et n'a point fait aucun voyage : la mesme chose arrive durant les songes de la nuit. Mais encore, leur disois-je, pourquoy la representation des objets qui se fait dans nostre ame pendant le sommeil, seroit-elle plutost le Maistre de nos vies, que l'image des mesmes obiets qui se depeint dans la mesme ame hors le sommeil ? car ce qui s'appelle un souvenir durant le iour, on le nomme un songe pendant la nuit.

Ie leur demandois ensuite si les enfans qui sont encore dans le ventre de leur mere n'auoient pas quelqu'un qui fust Maistre de leur vie. Oüy, disoient-ils. Or il n'est pas possible que ce soit le songe, leur disois-je : car ils ne peuvent pas encore en avoir ; en effet à quoy songeroient-ils ? à des cousteaux ? à des haches ? à des espées, et à des choses semblables ? Ils n'en ont iamais veu. Ce n'est donc pas le songe qui est le Maistre de leur vie avant leur naissance, ny mesme longtemps après qu'ils sont venus au monde, puisqu'ils sont plusieurs années avant que d'avoir aucun songe ? il faut donc qu'ils ayent un autre Maistre de leur vie, et un autre Dieu que le songe durant tout ce temps-là ? Mais lorsqu'ils commencent de songer la premiere fois, leur songe ne peut faire en sorte que celuy qui estoit auparavant le Maistre de leur vie, cesse de l'estre : ils ne sçauroident le

degrader, ny luy oster cette qualité et ce pouvoir qu'il avoit sur cet enfant, avant qu'il eust des songes. Il continuë donc de l'estre comme auparavant : et ainsi il est leur Maistre avant leur naissance, et quand ils ne songent pas encore ; il est leur Maistre après leur naissance, et quand ils songent ; il l'est également au temps de leur jeunesse, et de leur vieillesse, et enfin iusques à leur mort, et mesme après leur mort ; et sçachez que ce Maistre dont le pouvoir est immuable et eternal, est le Dieu que nous adorons, qui nous recompense, ou qui nous punit selon nos merites ; ce n'est pas le songe, qui souvent comme vous experimentez tous les iours, ne vous ordonne que des choses impies et déraisonnables, et qui vous a trompez cent fois en vostre vie. Ces Barbares montrent qu'ils sont capables d'écouter la raison, et de penetrer ses lumieres dans toute leur pureté : car quelques-uns des plus éclairez advoüoient qu'ils estoient convaincus de ce que je leur disois, et qu'ils revenoient de la vanité de leurs songes.

Les pensées de tous ces peuples ne les portent qu'à la chasse ou à la guerre. Ce ne sont parmy eux que partis de vingt, de trente, de cinquante hommes, de cent, et quelque fois de deux cens ; rarement ils vont iusqu'à mille dans une seule troupe ; et ces brigades se partagent pour aller en queste, les uns des hommes, et les autres des bestes. Ils font la guerre plutost en voleurs, qu'en soldats ; et leurs expéditions se font plutost par des surprises, que par des iustes batailles. Ils mettent toute leur gloire à revenir accompagnés de captifs, d'hommes, de femmes et d'enfans, ou chargez des chevelures de ceux qu'ils ont tuez dans le combat.

Au reste on peut dire qu'il n'y a rien de plus contraire à nos Missions, que les victoires qu'ils emportent sur leurs ennemis, parce qu'elles les rendent insolens, et qu'il n'est rien de plus souhaitable pour l'avancement du Christianisme en ce pais, que l'humiliation

de ces esprits qui ne respirent que le sang et le carnage, qui font gloire de tuer et de brûler des hommes, et dont le cœur brutal est emporté à des oppositions si formelles au cœur doux et humble de IESVS-CHRIST.

Nous avons passé l'hyver dernier assez paisiblement, et hors de la frayeur où nous iettent pour l'ordinaire les entreprises de Gangastogué, qui estant ennemy de cette Nation, avoit envoyé dès l'automme un Ambassadeur avec trois colliers de pourcelaine, pour traiter de paix. Il a esté iusqu'au mois de Mars attendant toujours réponse pour s'en retourner. Mais ceux d'Onnontagüé estant allez en guerre cét hyver vers Andastogué, et en ayant amené huit ou neuf prisonniers, en presenterent deux aux habitans d'Oïogouën, avec quarante colliers, pour les porter à continuer la guerre contre l'Andastogué. Ensuite dequoy l'on cassa la teste à ce malheureux Ambassadeur, qu'on retenoit depuis cinq ou six mois, et qui croyoit estre à la veille de son depart. Son corps fut brûlé après sa mort, et un de ses neveux qui l'avoit accompagné, receut le mesme traitement de ces Barbares qui ne s'embarassent guere du droit des gens, et qui n'ont point de foy, qu'autant qu'il est de leur interest de la garder. Nous pouvons dire que nous sommes parmy eux comme de perpetuelles victimes, puisqu'il n'est point de iour où nous ne soyons en danger d'estre massacrez. Mais c'est aussi ce qui fait le comble de nostre ioye, et le motif de nos plus pures consolations.

CHAPITRE IX.

De la Mission de saint Michel à Tsonnontouïan.

Le Pere Fremin, superieur des Missions Iroquoises, a pris pour son partage le soin particulier de cette Mission

de saint Michel qui a quatre Bourgs ; l'un desquels il a confié au Pere Garnier son compagnon, et s'est reservé pour luy la conduite des trois autres. Nous sçaurons l'estat de cette Mission par les lettres qu'il en a écrites au R. Pere le Mercier superieur.

—

Lettre du Pere Fremin.

Nos Missions Iroquoises firent l'année 1669. des progresz fort considerables. Nous y commençâmes à prescher l'Evangile à Tsonnontouïan, où il y a plus de monde que dans les quatre autres Nations d'Iroquois Inferieurs.

Lorsque l'arrivay icy sur la fin de l'année 1668. l'y fus tres-bien receu ; mais vne espece de contagion estant survenuë en mesme temps, desola à tel point tout le pais, que toute mon occupation fut de visiter incessamment les cabanes, pour instruire et pour baptiser les malades qui estoient à l'extremité. Il plut à Dieu de benir mes petits travaux, de sorte qu'en peu de mois ie baptisay plus de six vingt personnes, presque toutes adultes, dont plus de quatre-vingt dix moururent un moment après le Baptisme. Mais comme i'estois seul, et que ie ne pouvois estre en mesme temps en plusieurs lieux, plus de cent cinquante moururent en des cartiers fort éloignez d'icy, où ils estoient occupez, les vns à la pesche, et les autres à la chasse.

Vne necessité si pressante m'obligea de demander du secours, et de prier le Pere Garnier qui estoit à Onnontagué, de venir m'aider au plustot ; mais à son arrivée le mal estoit déjà cessé : ainsi n'ayant plus d'occupation auprès des malades, nous commençâmes d'annoncer l'Evangile à ce peuple, qui n'avoit iamais entendu parler de IESVS-CHRIST, et pour le faire avec plus de succez en divers cartiers, le Pere Garnier prit le soin du Bourg nommé Gandachiragou, où en peu de temps il bastit une Chapelle qui est tres-commode, et

où l'on vient de tous costez à l'instruction.

Pour moy le vingt-septième septembre 1669. j'entray dans le Bourg qu'on nomme Gandougaraé. I'y fus receu avec toutes les marques d'une ioye publique. Il y avoit déjà longtemps qu'on m'y attendait avec impatience.

Ce Bourg est composé des débris de trois Nations differentes qui ayant esté autresfois détruites par l'Iroquois, furent obligés de se rendre à la discretion du vainqueur, et de venir s'établir dans son pais. La premiere Nation s'appelle Onnontioga ; la seconde, les Neutres ; et la troisième les Hurons. Les deux premieres n'ont quasi point veu d'Europeans, ny entendu iamais parler du vray Dieu. Pour la troisième, c'est comme un ramas de plusieurs Bourgades des Hurons, qui ont tous esté instruits dans la Foy, et dont plusieurs ont esté baptisez par nos Peres, avant que cette Nation florissante fust détruite par les armes de l'Iroquois.

Pendant qu'on me bastissoit une Chapelle, ie commençay de visiter les cabanes, pour connoistre le monde, et principalement pour chercher les brebis égarées de l'ancienne Eglise des Hurons, et tâcher de les ramener au bercail de IESVS-CHRIST. Ces bonnes gens estoient ravis de me voir, et d'entendre parler de la Foy. Il n'estoit pas possible de satisfaire pleinement l'ardent desir qu'ils en avoient. Les uns me disoient que ce n'estoit pas assez de les faire prier Dieu, une fois par iour ; les autres se plaignoient que l'employois trop peu de temps pour leur parler de Notre Seigneur et du Paradis ; quelques-uns mesme me faisoient comme des reproches de ce que ie leur en preferois d'autres, et que ie ne les visitois que les derniers. Enfin ces pauvres ames estoient si affamées et alterées de la iustice et de leur salut, que i'eus de la peine à les contenter, en leur faisant esperer que du moment que la Chapelle seroit achevée, ils y trouveroient tous de quoy satisfaire leurs bons desirs.

Ma visite estant achevée, ie trouuay environ quarante Chrestiens adultes,

qui avoient conservé tout ensemble et la priere et la Foy, qui n'avoient point de part aux desordres du païs, et qui vivoient dans toute la pureté du Christianisme, et tout le reste de la Nation Huronne me témoigna un si grand empressement pour le saint Baptême, et l'ay remarqué en eux une assiduité si exacte et si constante à la priere, publique et particuliere, que j'espere qu'ils seront tous de tres-bons Chrestiens. Vne fidelité et une constance dans la Foy aussi invincible que celle des Hurons de ce païs, ne servira-t-elle pas au iour du Jugement à condamner la lâcheté et la corruption des Chrestiens de l'Europe. Ces Barbares qui ne faisoient que de naistre dans le Christianisme, lorsque les Iroquois les obligerent par la force de leurs armes de prendre party parmy eux, ont neantmoins conservé si longtemps la pureté de leur Foy, au milieu de la corruption d'un peuple abandonné à toutes sortes de vices et de superstitions ; et à peine estoient-ils imbus des premiers principes de la Religion Chrestienne, qu'ils se virent transportez comme dans le sejour des desordres et des abominations : et cependant tout destitués qu'ils estoient de l'assistance de leurs Pasteurs, sans avoir ny Predicateurs pour les fortifier dans la Foy, ny Confesseurs pour les reconcilier avec Dieu, ny aucun des secours extérieurs, dont l'Europe est si puissamment assistée ; vivre avec une fidelité dans leurs prieres, une innocence dans leurs mœurs, une ardeur pour leur salut égale à celle des premiers Chrestiens ; n'est-ce pas dequoy confondre un iour la foiblesse et l'infidelité de tant de Catholiques qui se corrompent et se perdent iusques dans les sources mesmes de la pureté et du salut ?

Pour les Onnontioga, Tsonnontoïans et Neutres, comme ils n'ont point presqu'eu d'Europeans, ny iamais entendu parler de la Foy, c'est dequoy occuper tout le zele d'un Missionnaire, qui n'aura pas peu de peine à défricher et à cultiver une terre que le Demon possède depuis tant de siecles.

La Chapelle estant achevée, les Hurons y venoient prier Dieu avec une grande ferveur ; et les Dimanches elle en estoit toute pleine. Le leur disois la sainte Messe, et ils y assistoient avec un respect et une devotion qui me charmoit, et qui ravissoit tout le Ciel. Le plus ancien me servoit de Catechiste ; et comme il sçavoit bien les prieres, il les prononçoit d'une voix haute et distincte, pour estre entendu et suivi de tous les autres, et cette ferveur des Hurons passa mesme iusqu'à leurs enfans. On voyoit ces petits Sauvages engager ceux des autres Nations à les accompagner dans la Chapelle pour y prier avec eux. Ce qui obligeoit leurs peres et leurs meres de venir voir ce qu'ils y faisoient, et de suivre quelquefois leur exemple, pour n'avoir pas la confusion d'estre vaincus.

Ce que j'ay le plus admiré dans ceux des Hurons qui sont Chrestiens depuis plusieurs années, c'est la profession publique qu'ils ont souvent faite de leur Foy, ce qui est plus difficile que l'on ne peut croire, parmy un peuple tout infidele et tout Barbare, sans rougir de l'Evangile, ny craindre les insultes et moqueries des Payens ; et les autres Nations estoient si bien convaincues de la fermeté qu'ils faisoient paroistre dans leur Foy, qu'elles ne les appeloient plus que les Croyans et les Fideles, et deux entre tous les autres s'estoient acquis dans tout le païs une si haute reputation de vertu, que tout le monde avoit de la veneration pour eux.

L'un se nomme Jacques Atondo, et l'autre François Teoronhiongo, Le premier est presque dans une oraison continuelle, et ne parle ordinairement que de Dieu aux Chrestiens et aux Infideles. Il est tres-exact à observer tous les Commandemens de Dieu. Si vous sçaviez, leur dit-il, ce que c'est que la Priere, et combien elle est puissante pour nous rendre heureux, vous voudriez tous prier Dieu incessamment. Vous estes si ponctuels à faire tout ce que vos songes vous ordonnent ; vous n'épargnez ny festins, ny presens, ny dépense aucune pour vous les rendre fa-

vorables, et pour en obtenir un heureux succez dans la pesche, dans la chasse et dans la guerre, et pour pouvoir vivre longtemps ; et cependant vous voyez bien que vous estes dans la pauvreté et dans la misere, que les maladies, et l'ennemy vous enleve tant de monde tous les iours. Pour moy, ie prie le Maistre du Ciel et de la terre, et le souverain Seigneur de nos vies, et il me donne une santé forte et vigoureuse dans un âge fort avancé ; ie prens ordinairement plus de poisson que vous n'en prenez, ie suis par sa grace plus accommodé que vous n'estes, et ce qui me comble de ioye, est que quand ie viendray à mourir, i'espere que ie seray heureux durant toute une eternité ; et vous autres vous ne ferez que changer les maux d'une vie miserable en des tourmens et des feux eternels.

Le second qui s'appelle François Tchoronhiongo, et qui a esté autre fois hôte du feu Pere le Moyne, c'est un vieillard d'une Foy éprouvée, et n'a iamais passé un seul iour depuis vingt sept ans sans faire ses prieres. Il a instruit dans la Foy sa femme et ses enfans, et a rendu sa famille toute sainte. Or comme il est sçavant dans nos mysteres et qu'il sçait quantité d'histoires du Nouveau Testament, son plus grand plaisir est d'en discourir en toutes rencontres, avec les Chrestiens et les Payens : de sorte que quand l'Evangile n'auroit iamais esté publiée en ce païs par les Missionnaires, luy seul en avoit assez parlé pour iustifier au iour du iugement la conduite de Dieu sur le salut de tous les hommes.

Il m'a dit plusieurs fois que depuis vingt ans qu'il avoit esté separé de nos Peres, il ne s'est quasi passé aucun iour, qu'il n'ait demandé instamment à Nostre Seigneur la grace de ne pas mourir sans s'estre auparavant confessé, et sans avoir prié Dieu avec quelqu'un des Missionnaires. Ah mon Dieu, luy disoit-il, vous avez tant d'indulgence pour moy, vous m'avez déjà accordé tant de graces ; me refuserez-vous celle que ie vous demande presentement ? Seray-ie si malheureux que

de mourir sans me confesser ? M'avez-vous appelé au Christianisme, pour me laisser finir ma vie sans participer à ses saints mysteres ? La fragilité de l'homme est si grande, et il a un penchant si naturel au peché, que i'ay grand suiet de craindre d'estre criminel devant vous, et digne d'une mort eternelle ; et que me servira donc d'avoir esté baptisé, de vous avoir prié, si ie suis assez malheureux pour estre un iour damné ? Non, non, mon Dieu, i'espere cette grace de votre bonté. Vous estes tout-puissant, quand vous le voudrez nos Peres viendront icy pour nous instruire ; et i'espere de votre misericorde que ie ne finiray pas ma vie, que ie n'aye eu le bien de recevoir les Sacremens. Je ne doute point que des prieres si saintes n'ayent contribué beaucoup à l'establisement de cette Mission. Lorsqu'il eût appris mon arrivée, la premiere chose qu'il me dit fut : Enfin Dieu m'a exaucé, confessez moy.

Vne autre fois que ie m'entretenois avec luy de ses parens defunts : Pourquoy les regretterois-ie, me dit-il ? ma mere est morte aussitost après avoir receu le Baptême. Quasi tous mes plus proches ont rendu l'ame entre les mains des Peres qui les avoient fait Chrestiens ; ils sont tous heureux en Paradis ; et i'espere bientost les aller trouver. Le plus grand deplaisir que i'aye eu en ma vie, m'adjousta-t-il, en soupirant, est qu'un de mes enfans est mort depuis quelques années sans pouvoir se confesser ; il estoit âgé de trente-ans, il avoit assez mal vescu ; quelques peines que i'eusse prises pour le rendre homme de bien, il méprisoit également la loy de Dieu et les avertissemens de son pere ; et ce qui m'afflige cruellement, c'est qu'il est mort en si mauvais estat, sans pouvoir se reconcilier avec Dieu par la confession. Je n'ay plus maintenant qu'un enfant au monde, qui est presentement en guerre : si Dieu en dispose, ie n'auray pas beaucoup de peine à m'en consoler, puisque tu l'as confessé avant son depart.

Ce que ie vas dire fera voir quelle idée nos Sauvages ont du Paradis, lors-

qu'ils ne sont pas encore tout à fait instruits de nos mysteres.

Le baptisay l'an passé une ieune femme des plus considerables de Tsonnontouïan, qui mourut un iour après son baptême. La mere ne pouvoit pas se consoler de cette perte, car nos Barbares aiment extraordinairement leurs enfans ; et comme ie tâchois de calmer sa douleur en luy representant le bonheur infini dont iouissoit dans le Ciel sa fille, elle me dit assez naïvement : Tu ne la connoissois pas ; elle estoit icy la Maistresse, et commandoit à plus de vingt esclaves qui sont encore avec moy : elle ne scavoit ce que c'estoit que d'aller à la forest pour en apporter du bois, ou à la riviere pour y puiser de l'eau ; elle ne pouvoit se donner le soin de tout ce qui regarde le ménage. Or je ne doute point qu'estant maintenant seule de nostre famille en Paradis, elle n'ait bien de la peine à s'y accoustumer : car elle sera obligée de faire elle mesme sa cuisine, d'aller au bois et à l'eau, de tout faire de ses propres mains pour s'apprester à boire et à manger ; en verité n'est-elle pas bien digne de compassion, de n'avoir personne qui la puisse servir en ce lieu là ? tu vois icy une de mes esclaves qui est malade ; ie te prie de la bien instruire, et de la mettre dans le chemin du Ciel, afin qu'elle ne s'en écarte pas, et qu'elle aille demeurer avec ma fille pour la soulager dans toutes les affaires de son ménage. Je me servy de cette occasion, et de la simplicité de cette femme, pour instruire cette esclave malade : ie luy parlay, je la trouvay toute disposée à m'écouter. Je l'exhortay, je l'instruisis ; elle ouvrit les yeux à la verité, me demanda le Baptême, que je ne pû luy refuser la croyant en danger de mourir. Mais Dieu en disposa autrement ; car sa santé fut rétablie quelque temps après, et presentement elle s'acquitte des devoirs d'une bonne Chrestienne. Je m'appliquay ensuite à instruire la maistresse, et luy ayant insensiblement osté l'idée basse et grossiere qu'elle avoit du Paradis, pour luy former une image

plus juste et plus digne de cette supreme felicité, elle m'assura qu'il n'y avoit rien au monde qu'elle ne voulust faire pour y arriver ; qu'elle estoit resoluë d'aller joindre sa fille pour demeurer éternellement avec elle dans ce sejour bienheureux, et depuis cetemps-là elle a toujours eu beaucoup de fidelité pour la priere, et d'assiduité pour l'instruction ; elle a mesme le soin de faire instruire et prier Dieu tous ses esclaves ; et en elle seule on peut dire qu'on a gagné à Dieu plus de vingt personnes.

Depuis six mois que je suis icy, j'ay baptisay vingt ou vingt-cinq Sauvages. Il y en a encore dix ou douze Adultes, qui se disposent à ce Sacrement.

Comme on n'a eu icy depuis longtemps de recolte de noix plus abondante que celle de cette année, la ioye de tout ce peuple est si grande que l'on ne voit partout que des ieux, des danses et des festins qui souvent vont iusqu'à la debauche, quoy qu'ils n'ayent pour tout assaisonnement que de l'huile ; mais ce qui m'a extremement consolé, est que parmy tous ces desordres, il n'y a eu que deux Chrestiens qui ayent esté assez lâches pour se laisser aller aux sollicitations des longleurs, quiles pressoient de faire faire un certain banquet superstitieux, où tous ceux qui dansent iette des cendres chaudes sur le malade, et croyent que c'est un remede souverain pour son mal.

Les Iroquois n'ont, à parler proprement, qu'une seule Divinité, qui est le songe ; ils luy rendent leurs soumissions et suivent tous ses ordres avec la derniere exactitude. Les Tsonnontouïans y sont beaucoup plus attachez que tous les autres ; leur Religion sur ce suiet va iusqu'au scrupule ; quoy que ce soit qu'ils ayent crû faire en resvant, ils se croient absolument obligez de l'exécuter au plustost. Les autres nations se contentent d'observer ceux de leurs songes qui sont les plus considerables ; mais celle-cy, qui passe pour vivre plus religieusement que ses voisins, se croiroit coupable d'un grand crime si elle en omettoit un seul. Le peuple ne

pense qu'à cela ; il ne s'entretient point d'autre chose ; toutes leurs cabanes sont remplies de leurs songes. Ils n'épargnent ny peine, ni diligence aucune pour luy témoigner leur attachement, et leur folie sur ce point va iusqu'à un tel excez, qu'on auroit de la peine à l'imaginer. Celuy qui a songé durant la nuit qu'il se baignoit, dèsqu'il est levé court aussitost, et tout nud, à plusieurs cabanes, en chacune desquelles il se fait ietter sur le corps une chaudiere pleine d'eau, quelque grand froid qu'il fasse. Vn autre qui aura resvé qu'on le menoit captif, et qu'on le brûloit tout vif, se fait lier dès le lendemain et brûler comme un captif, se persuadant qu'ayant satisfait de la sorte à son songe, cette fidelité détournera de dessus luy la peine et l'infamie de la captivité et de la mort, qu'il doit selon ce qu'il en a appris de sa Divinité, souffrir chez ses ennemis. Il s'en est veu qui ont esté iusqu'à Quebec, et qui ont fait cent cinquante lieüs, pour avoir un chien qu'ils avoient songé qu'ils y achetoient : et de là il est aisé de iuger en quel peril nous sommes tous les iours parmi des gens qui nous casseront la teste de sang froid, s'ils ont resvé qu'ils le faisoient ; et comme pour peu qu'un Barbare soit choqué d'une personne, il est aisé que son imagination échauffée ne luy represente en songe qu'il se venge de celuy qui l'aura offensé ; nous devons nous envisager icy comme des victimes qu'on conduit à tous momens au supplice, et qu'on fait mourir cent fois par l'image continuelle de la mort ; en quoy certes nous nous estimons heureux, puisque nous sommes si proches du martyre.

Les femmes infideles, par une inclination qui est comme naturelle à ce sexe, sont les plus Religieuses à observer leurs songes, et à suivre les ordres de cette Idole. Il est vray que le culte que ce peuple luy rend pourroit plustost passer pour une superstition, que pour une Idolatrie formée, par ce qu'ils n'adorent pas le songe, et ne luy font aucun sacrifice. Ils eroient avec une experience seure et infaillible, que

quand ils ont resvé quelque chose, et qu'ils ont manqué de l'executer, il leur arrive tousiours un malheur qui étoit mystérieusement exprimé dans le songe. J'ay remarqué mesme que la plupart de ces Barbares se mettoient fort peu en peine d'obeir à leurs songes, lorsqu'ils estoient en santé ; mais aussi du moment qu'ils avoient le moindre mal, ils sont convaincus qu'il n'y a point de remede plus souverain pour le guerir et pour leur sauver la vie, que de faire tout ce qu'ils ont resvé. Les Jongleurs, qui sont comme les Prestres de leur Divinité, ne contribuent pas peu à les entretenir dans cette superstition : car comme ils sont tousiours appelez pour expliquer les Songes, et qu'ils sçavent admirablement bien les tourner à leur profit, ils vivent et s'enrichissent de la credulité de ces pauvres gens, qui n'épargnent rien, surtout lorsqu'ils sont malades, pour faire ce que le Jongleur aura dit que le songe leur ordonnoit.

C'est là le plus grand obstacle que ces peuples ayent à la foy, et l'on peut dire que c'est l'écueil du Christianisme : car pour l'ivrognerie, bien qu'ils y soient furieusement adonnez, cependant les femmes et les vieillards ne s'abandonnent pas à cet excez. On peut esperer que leur exemple, et le zele des Missionnaires modereront l'emportement d'une ieunesse guerriere, qui ne respire que le sang et l'eau de vie.

Pour destruire la superstition du songe, ie ne voy point de remede plus efficace que de leur faire voir clairement et par induction, comme la fidelité qu'une infinité de gens qu'ils connoissent ont apportée à observer leurs Songes, ne les a pas pû sauver ou de la mort, ou de la captivité, ou de la destruction mesme entiere de leur Nation. Cette consideration dont ie me suis servy en ce pais, pour les détromper, a fait ouvrir les yeux à plusieurs, et les a portez à detester tout ensemble et la vaine superstition du songe, et la mauvaise foy du Jongleur.

L'on peut dire neanmoins en general, qu'il n'y a point de moyen plus efficace

pour assuettir les Iroquois à la Foy, que de dompter leur orgueil par la voye des armes, et que tant qu'ils craindront celles des François, ils n'apporteront guere d'obstacle à leur conversion.

Dieu n'a pas seulement ses Predestinez parmy les Iroquois, où il y a des Missionnaires ; mais il permet qu'ils aillent porter la guerre iusque dans les cartiers les plus éloignez, et qu'ils en amènent des captifs pour leur faire trouver la liberté sainte des enfans de Dieu, et ensuite le Paradis, dans les prisons et les feux de l'Iroquois. C'est en quoy nous adorons icy tous les iours la conduite secrete et merveilleuse de la Providence divine sur ses Eleuz.

Deux captifs de Gandastogué aiant esté amenez icy pour y estre brûlez selon la coustume, ie premier s'estant fait instruire et m'ayant donné toutes les marques d'une sainte disposition pour recevoir le Baptisme, ie luy conferay : et après quinze heures de tourmens épouvantables qu'il endura avec une constance et une resignation toute Chrestienne, il laissa la terre pour aller au Ciel. Le second d'abord ne m'ayant pas voulu écouter, et m'ayant mesme rebuté plusieurs fois, enfin ie fus obligé de le laisser, pour luy donner le loisir de faire reflexion sur ce que ie luy avois dit du Paradis et de l'Enfer ; mais peu de temps après, il me rappela de luy-mesme, me disant que c'estoit tout de bon qu'il vouloit obeir à Dieu, et se sauver. Je le baptisay après luy avoir donné les instructions necessaires, et après qu'il m'eust fait paroistre que la foy operoit veritablement dans son cœur. Aussitost on le conduir au lieu du supplice, et depuis cet heureux moment de sa conversion, iusqu'au dernier soupir de sa vie, il chanta toujours avec uncourage invincible : Bruslez mon corps tant que vous voudrez, mettez le en pieces, ce tourment passera bientost, après quoy j'iray au Ciel. J'iray au Ciel, et i'y seray eternellement heureux. Mais il prononçoit ces paroles avec tant de foy et tant de ferveur, qu'un de nos bons Chrestiens qui le voioit brusler, et qui ne sçavoit pas

que ie l'avois instruit et baptisé, disoit à ceux qui y assistoient avec luy : Ce captif a veritablement la foy ; il faut assurément qu'il ayt esté instruit par quelqu'un de nos Peres qui seront à Gandastogué.

C'est ainsi que Dieu rassemble ses predestinez de toutes les parties du monde. Vne femme qui avoit esté prise en un pais fort éloigné, quelques iours après qu'elle fut arrivée icy, tomba dans une dangereuse maladie. Je me transporte aussitost à la cabane oùelles estoit, pour tâcher de l'instruire ; mais elle n'entendoit pas, parce que j'ignorois la langue de son pais, et que ie ne pouvois trouver d'interprete pour luy parler ; ie voyois cependant qu'elle baissait toujours et qu'elle alloit entrer dans l'agonie. Ce fut pour lors que mon cœur fut serré de douleur, de voir perdre une pauvre ame que Dieu avoit conduite de si loin à l'entrée du Paradis. Estant donc sorti de la cabane tout penetré d'amertume et de déplaisir, ie me mis en priere, et ie recommanday à Dieu le salut de cette ame avec toute la ferveur qui me fut possible ; j'employay pour ce mesme suiet le credit de la sainte Vierge et de tous les Saints ; enfin après avoir longtemps sollicité la misericorde de Nostre Seigneur en faveur de cette femme, ie me sentis fortement inspiré de retourner à sa cabane, et de la recommander à son bon Ange. A peine eus-je fait l'un et l'autre, que i'y voy entrer deux femmes que ie ne connoissois point, et qui n'estoient pas du Bourg où ie demourois ; l'une et l'autre s'étaient approchées de la malade, luy font cent caresses, l'assurent qu'elles étoient venues la consoler, et qu'elles ne l'abandonneroient point. Vne rencontre si heureuse et si inopinée me surprit à tel point, que ie crûs que c'estoit deux Anges que Dieu avoit envoyés du Ciel pour donner lieu d'instruire et de baptiser cette pauvre femme. Je leur demande si elles veulent bien me servir d'interpretes pour procurer à la malade qui alloit expirer, un bonheur eterne ; elles s'offrent toutes deux à luy rendre ce

bon office. Il leur explique les mysteres de nostre foy ; elles luy repetent toutes mes paroles en sa langue avec une netteté, et mesme une onction qui éclairoit l'esprit de la malade, et touchoit en mesme temps son cœur. L'étois ravi du zele et de l'ardeur avec laquelle ces bonnes catechistes travailloient à l'instruction de cette Payenne ; elles l'exhortoient et la pressoient d'ouvrir au plustost les yeux à la verité, parce qu'il ne luy restoit plus que fort peu de temps à vivre ; elles luy montraient le Ciel ouvert, et prest à la recevoir, ne se contentant pas d'estre de fideles interpretes de mes paroles, elles y adjoûtoient mesme des motifs et des raisons qui obligerent enfin cette pauvre femme, qui ne pouvoit quasi plus parler, de faire un dernier effort pour son salut. Elle me fait donc approcher de son lit, et me donne à connoître que Dieu venoit de l'instruire luy-mesme, et qu'il avoit en peu de temps operé en elle de grandes choses. Je la baptisay aussitost la voyant si bien disposée, et quelques momens après elle expira, pour aller posséder au Ciel une gloire éternelle.

N'est-ce pas là un miracle de la bonté de Dieu ? et ne sommes-nous pas trop heureux qu'il veuille bien se servir de nous pour estre les instrumens de ses misericordes ?

Avant que de finir cette Relation de nos missions Iroquoises, ie mettray ici comme en forme de Journal, ce qui me reste à dire de l'estat où elles sont presentement, et de ce qu'on a fait icy cette année.

Comme il n'y avoit plus de malades à Tsonnontoüan, ie me mis en chemin pour aller à Onnontagué, où tous les Missionnaires de ce país devoient se rendre, pour y conferer ensemble sur les moyens de travailler efficacement au salut de ces peuples, et de surmonter tous les obstacles qu'on trouvoit à leur conversion.

Le dixième d'Aoust 1669. i'eus le bonheur d'embrasser le Pere de Carheil à Oiogoüen, d'où i'écrivis à ceux de nos Peres qui sont chez les Iroquois,

Relation—1770.

de se rendre à Onnontagué sur la fin du mois où nous estions ; i'eus le loisir en attendant, de m'arrester quelques iours dans cette Mission là, où ie fus témoin de la foy et de la vertu des anciens Chrestiens, que le feu Pere Menard avoit autre fois baptisez ; plusieurs infideles mesmes n'avoient pas encore oublié les prieres qu'il leur avoit apprises. Enfin tout ce que ie vis dans cette nouvelle Eglise me donna une consolation tres-grande, et une forte esperance de la conversion totale de ce país. Le Pere de Carheil y est fort aimé. Personne n'est opposé à la foy ; plusieurs anciens viennent prier Dieu à sa petite Chapelle ; il en fait faire une autre qui sera plus vaste et plus commode, et qui s'achevera dans deux mois. Je croy qu'alors on y viendra en foule pour prier Dieu. C'est René son Compagnon qui en est l'entrepreneur et l'executeur tout ensemble : elle n'aura rien de semblable aux cabanes des Barbares, sinon la couverture d'écorces ; tout le reste à cela près, ressemble à une maison comme on les bastit en France. On a pratiqué derriere l'Autel une petite chambre. Dans tout le Bourg on ne parle que de l'adresse de René. Il donne plusieurs medecines qu'il fait luy-mesme sur le lieu ; il panse toute sorte de playes, et les guerit ; il traite tous les malades. Plusieurs Goiogoüens m'ont dit qu'ils seroient tous morts sans luy. On ne peut pas croire à quel point il est aimé de tous les Sauvages. Pleust à Dieu qu'en chaque Mission nous y puissions avoir un homme qui luy fust semblable.

Le vingtième Aoust nous arrivâmes le Pere de Carheil et moy à Onnontagué, où en attendant le Pere Bruyas qui est à Onneiout, et le Pere Pierron qui est à Agnié, i'eus le loisir de considerer les restes de nostre ancienne Mission ; et tout m'y paroist dans le mesme estat où elle estoit lorsque nous la quittâmes en l'année mil six cents cinquante huit, hors que les Onnontagué ont esté beaucoup humiliéz depuis peu par les Gandastogué ; car presque tous leurs braves sont morts à la guerre. Ils nous parlent avec bien plus de douceur, ils sont

tout autrement traitables qu'ils n'étoient auparavant. Il y a une Eglise d'anciens Chrestiens, dont le nombre est d'environ quarante personnes qui vivent bien ; plusieurs se font instruire. Garakontié nous aime véritablement. Le Prince et l'Orateur me visiterent avec toute la civilité imaginable, et nous firent cent honnestetés.

Le vingt-sixième Aoust les Peres Bruyas et Pierron arriverent icy, et nous eusmes la consolation de nous voir six ensemble, pour delibérer de toutes choses durant six iours que nous concertâmes les biaux qu'il falloit prendre pour reussir dans nos Missions, et les moyens de lever tous les obstacles qui s'opposoient à l'establisement de la Foy dans le pais des Iroquois.

Comme nous estions prests de nous separer, voicy qu'un Iroquois député de Monsieur le Gouverneur arrivé icy de Montreal, avec des colliers de porcelaine, et des Lettres de Vostre Reverence et du Pere Chaumonot, par lesquelles nous apprenons que les François ont massacré vers Montreal sept Onneiout, avec un des plus considerables de Tsonnontoüan. Cette nouvelle altera terriblement toute cette Nation. On tient conseil aussitost pour delibérer de ce qu'on avoit à faire, où nous y fusmes appelez. Le député raconte assez froidement tout ce qui s'est passé ; il ose bien mesme changer les colliers, prenant le plus beau de cinq mille grains de porcelaine toute noire, qu'il destine pour sa Nation, et ne donnant aux Tsonnontoüan que celui qui estoit le moins précieux. Mais comme la Lettre du Pere Chaumonot nous instruisoit de toutes choses, nous nous y opposâmes fortement, et nous l'obligeons enfin de ne rien innover de ce qu'il avoit dans ses instructions. Garakontié ayant rencontré un de Tsonnontoüan dans le Bourg, il luy donna le collier qui estoit pour cette Nation, luy disant, il y a trop loin pour y aller moy-mesme ; tu feras entendre à tes anciens la voix et la pensée d'Onnontio. Pour le collier destiné à ceux d'Onneiout, il dit que comme ils devoient bientost

venir à Onnontagué, pour y tenir un conseil general, on leur feroit sçavoir la volonté d'Onnontio. Il est hors de doute qu'une affaire de cette nature est tres-fâcheuse, et capable de rallumer la guerre entre l'Iroquois et le François.

A peine ce conseil estoit-il achevé, qu'on entend dans le Bourg le cry d'un Onneiout, qui venoit de se sauver tres-heureusement des mains d'une troupe de guerriers de la Nation des Nez-percez. A ce cry on s'assemble, on le prit de raconter son aventure. Nous étions, dit-il, cinq d'une bande, et nous retournions victorieux avec deux prisonniers Toüagannha ; mais ayant malheureusement rencontré une brigade de guerriers de la Nation des Nez-percez, nous en avons esté defaits, et mes quatre camarades ayant esté tuez, ou pris avec nos deux captifs, ie me suis sauvé moy seul de ce combat. Voilà bien des suiets de querelles, et dequoy animer à la vengeance un peuple aussi fier et aussi indomptable que l'est l'Iroquois. Nous ne sçavons pas encore quelle resolution il prendra sur ce suiet. Ce que ie vous puis asseurer, est que nous sommes par la grace de Dieu, preparez à tout evenement, selon qu'il luy plaira de disposer de nous, et que nous nous estimerons trop heureux de luy pouvoir faire un sacrifice de nos vies.

Estant partis d'Onnontagué, nous arrivâmes le septième Septembre à Gandachioragon, et comme nous passions par Gandagaro, un yvrogne saisit d'une main le Pere Garnier, et leve l'autre par deux diverses fois pour le percer d'un cousteau ; mais par bonheur une femme s'estant trouvée assez proche de ce Barbare, luy enleva le cousteau de la main, et l'empescha de porter plus loin sa brutalité. L'admiray en cette rencontre la fermeté et la resolution du Pere, qui ne changea pas seulement de couleur.

Trois iours apres nostre arrivée, il prit possession de la Mission de Gandachioragou, où il n'y a encore que trois ou quatre Chrestiens qui fassent profession publique de leur Foy ; il n'aura

soin que de ce seul Bourg, du moins pour cette année, afin qu'il puisse avoir le temps d'apprendre parfaitement la langue du pais, et d'en faire luy-mesme des Regles et un Dictionnaire, pour l'enseigner aux autres; ainsi ie suis obligé de prendre le soin des trois autres Bourgades.

Le vingt-deuxième Septembre, comme i'estois sur mon depart pour aller prendre possession de la Mission de Saint Michel, ie tombay malade, et fus contraint de m'arrester quelques iours, iusqu'à ce que la violence du mal fust passée.

Depuis le premier iour de Septembre, toute la ieunesse de ce pais commença selon la coustume de se mettre en campagne, et le reste des habitans qui peuvent porter les fatigues de la guerre, ou de la chasse, defila bientost après. Ils peuvent estre environ cinq cens pour la guerre, divisez en plusieurs bandes, qui marchent tous contre les Toüaganha, et quatre ou cinq cens pour la chasse du Castor, qu'ils feront vers le pais des Hurons. Ces derniers menent leurs femmes et leurs enfans avec eux, tellement qu'il ne reste icy qu'un tres-petit nombre de personnes avancées en âge. J'ay sceu qu'ils faisoient la mesme chose à Goïogoüen, et qu'ils s'estoient tous partagez, ou en chasseurs, ou en guerriers. Ce qui est bien déplorable, est que plusieurs de ces gens mourront sans baptesme: car ces expéditions ne se font point sans la perte de beaucoup de monde, et ce qui me fait gemir c'est que nous ne pouvons remedier à ce mal; mais Dieu, qui connoist ses predestinez, ne manquera pas de leur fournir des occasions favorables de meriter le Paradis. Ces sortes d'absences et de voyages, qui sont ordinaires à tous ces peuples, nous empeschent de travailler à leur instruction avec tout le succès que nous souhaiterions. La plus grande partie de ceux qui sont des Bourgs où nous sommes establis, est à la guerre, ou à la chasse, durant neuf mois de l'année; et un mois auparavant que de partir, la ieunesse a coutume de s'abandonner à ces excez de boire, qui

vont iusqu'à la fureur, de maniere que hors les vieillards et les femmes, qui ne sont point suiets à ces desordres, il est bien difficile de ménager les occasions de leur parler.

Vn Tsonnontoüan passant par Onnontagué a esté chargé du collier de pourcelaine dont Onnontio faisoit present aux Tsonnontoüans, sur le suiet de la mort d'un de leurs guerriers, qui a esté assassiné par nos François. Ce collier a esté receu icy assez froidement, et bien que le chastiment exemplaire que Monsieur le Gouverneur avoit fait de ces assassins, leur fit approuver sa conduite, et louer sa iustice, ie croy neanmoins qu'ils eussent mieux aimé dix colliers de Pourcelaine, que la mort de ces trois François; parce qu'ils ne se voient pas en estat de rendre la mesme iustice, dans une pareille occasion. Ils témoignent cependant se contenter de cette satisfaction, et ie ne pense pas qu'ils osent pousser plus loin leur ressentiment, ny rien entreprendre contre les François.

Le vingt-septième Septembre, comme ie me trouvoy un peu soulagé de mon mal, ie me mis en chemin pour prendre possession de la Mission de saint Michel, dans un Bourg appelé Gandagarae. Nostre meilleur Chrestien François Tethoronhiongo me vint au rencontre, et me mena dans une des plus belles cabanes du Bourg, chez un des plus considerables, quoy qu'infidele, afin que son autorité me donne plus de protection contre les insolences des yvrognes.

Le troisième Novembre, qui estoit le Dimanche d'après la Feste de tous les Saints, la Chapelle estant en estat, j'invitay tous nos Sauvages, d'y venir prier Dieu, et ceux qui estoient Chrestiens, d'y assister à la Messe que i'y dirois dès le grand matin. La Chapelle estant pleine de peuple, ie commençay mon exhortation pour declarer quel estoit le sujet de mon arrivée, et ensuite ie les priay d'ouvrir les yeux à la verité, de reconnoistre le Dieu du Ciel et de la terre, et de renoncer à tout ce qui luy deplaist, et de se rendre dignes d'un

bonheur eternel par une constante fidelité. J'espere de la bonté de Dieu, que sa grace disposera les esprits à gouter les veritez du Christianisme, et à se detromper de la vanité de leurs superstitions, outre l'ivrognerie et le songe, qui sont les deux écueils de la foy parmi les Iroquois.

Le Pere Garnier continuë de travailler fortement dans le Bourg Ganda-chiragou. Dieu s'est seruy de luy pour

la conversion de quelques ames, où sa misericorde a esté extraordinaire ; plus de vingt personnes ayant esté heureusement baptisées, sont mortes tres-chrestienement ; mais il a éprouvé que le partage des Missionnaires Apostoliques, sont les souffrances, et un abandon total de soy-mesme à la Providence de Dieu, travaillant beaucoup, et menant une vie que l'on peut appeler une mort continuelle.

DES MISSIONS DES ALGONQUINS SUPERIEURS,

DITS COMMUNÉMENT LES OUTAOÛAKS.

CHAPITRE X.

Des Missions aux Outaoûaks et en particulier de la Mission Sainte Marie du Sault.

Le P. Dablon est Superieur de ces Missions, qui a envoyé cette Relation à Quebec, au R. Pere François le Mercier, Superieur General.

Nous appelons ces Peuples Algonquins Superieurs, pour les distinguer des Algonquins Inferieurs qui se trouvent plus bas aux environs de Tadoussac et de Quebec.

On leur donne communément le nom d'Outaoûaks, parce que de plus de trente Nations differentes qui se retrouvent en ces Contrées, les premiers qui sont descendus vers nos habitations Françoises, ont esté les Outaoûaks, dont le nom est demeuré ensuite à toutes les autres.

Comme nous avons un grand nombre de Peuples differens à cultiver dans un grand espace de terre, nous les avons tous partagez en trois Missions generales, qui en comprennent plusieurs particulieres, selon la diversité des Langues et des Peuples, qui ont toutes rapport à ces trois Missions.

La premiere, qui est le centre des autres, s'appelle Sainte Marie du Sault,

placée sur le pied du Rapide, qui reçoit ses eaux du Lac Tracy ou Supérieur, et se décharge dans le Lac Huron.

La seconde Mission, qui est la plus éloignée, est celle du saint Esprit, vers les extremitez du dit Lac Supérieur, en un lieu que les Sauvages appellent la pointe de Chagaouamigong.

La troisième porte le nom de S. François Xavier, dans le fond de la Baye, dite des Puans, qui n'est séparée que d'une langue de terre du Lac Supérieur.

En parlant de ces trois Missions en particulier, nous prendrons occasion de dire quelque chose des proprietés et des raretés qui se retrouvent dans les lieux où elles sont établies.

De la Nature et de quelques proprietés du Sault, et des Nations qui ont coutume de s'y rendre.

Ce qu'on appelle communément le Sault, n'est pas proprement un Sault, ou une cheute d'eau bien élevée, mais un courant tres-violent des eaux du Lac Supérieur, qui se trouvant arrêtées par un grand nombre de rochers qui leur disputent le passage, font une dangereuse cascade large de demie

lieuë, toutes ces eaux descendans et se precipitans les unes sur les autres, comme par degrez sur des gros rochers qui barrent toute la riviere.

C'est à trois lieuës au-dessous du Lac Superieur, et douze lieuës au-dessus du Lac des Hurons, tout cét espace faisant une belle riviere, couppée de plusieurs Isles qui la partagent et l'élargissent en quelques endroits, à perte de veuë ; elle coule presque partout très doucement, et n'a que le lieu du Sault qui soit difficile à franchir.

C'est au pied de ces rapides, et même parmy ces bouillons, que se fait une grande pêche, depuis le Printemps jusques à l'Hyver, d'une sorte de poisson, qui ne se retrouve d'ordinaire que dans le Lac Superieur, et le Lac Huron : ils l'appellent en leur langage Atticameg, et nous en la nostre poisson blanc, parce que de vray il est très-blanc, et de plus tres-excellent ; aussi donne-t-il à vivre presque seul à la plupart de tous ces peuples.

L'adresse et la force sont necessaires pour cette sorte de pêche ; car il faut se tenir debout dans un Canot d'écorce, et là parmy les bouillons, pousser avec roideur jusques au fond de l'eau une perche, au bout de laquelle est attachée une rets faite en forme de poche, dans laquelle on fait entrer le poisson ; il faut le chercher de l'œil lorsqu'il se glisse entre les Rochers ; l'ayant apperceu, le poursuivre, et l'ayant contraint d'entrer dans le puisoir, l'enlever avec violence dans le canot : ce qui se fait à diverses reprises, se trouvant six et sept gros poissons pris à chaque fois, jusqu'à ce qu'on en ait sa charge.

Toutes sortes de personnes ne sont pas propres à cette pêche, et il s'en trouve quelquefois, qui par l'effort qu'ils sont contraints de faire, font verser le Canot, faute d'avoir assez d'adresse et d'experience.

Cette commodité d'avoir du poisson en telle quantité, qu'on n'ait qu'à l'aller puiser, attire icy pendant l'Esté, les Nations circonvoisines ; lesquelles, étant errantes sans champs et sans bled, et ne vivans pour la plupart que de pêche,

trouvent icy dequoy se contenter ; et en même temps on prend l'occasion de les instruire, et les élever dans le Christianisme, pendant le sejour qu'elles font en ce lieu.

C'est ce qui nous a obligé à y établir un Mission fixe, que nous appelons sainte Marie du Sault, laquelle est le centre des autres, nous trouvant icy environnez de diverses Nations, dont voicy celles qui ont rapport icy, s'y rendant pour y vivre de poisson.

Les premiers et les naturels habitans de ce lieu, sont ceux qui s'appellent Pa-houïtingSach Irini, que les François nomment Saulteurs, parce que ce sont eux qui demeurent au Sault comme dans leur Pays, les autres n'y étant que comme par emprunt ; ils ne sont que cent cinquante ames ; mais ils se sont unis à trois autres Nations, qui sont plus de cinq cens cinquante personnes, ausquelles ils ont fait comme cession des droits de leur Pays natal ; aussi y resident-elles fixement, excepté le temps qu'elles vont à la chasse. Ceux qu'on appelle les Nouquet se rangeant pour cela du côté du Sud du Lac Superieur, d'où ils sont originaires, et les Outchibous avec les Marameg du côté du Nord du même Lac, qu'ils regardent comme leur propre Pays.

Outre ces quatre Nations, il y en a sept autres qui dépendent de cette Mission : ceux qu'on appelle Achiligoüiane, les Amicoures, et les Mississague, font icy la pêche, vont à la chasse dans les Isles et sur les terres des environs du Lac Huron ; ils font plus de quatre cens ames.

Deux autres Nations au nombre de cinq cens ames, entierement errants, et sans aucune demeure arrêtée, vont vers les terres du Nord, pour y chasser pendant l'Hyver, et se rendent icy pour y pêcher pendant l'Esté.

Restent six autres Nations, qui sont ou des gens de la Mer du Nord, comme les Guilstinons, et les Ouenibigone, ou errans dans les terres aux environs de cette même Mer du Nord, dont la plupart ont esté chassez de leur Pays par la famine, et se rendent icy de temps

en temps pour y jouir de l'abondance du poisson.

Deux raisons entr'autres nous ont fait prendre resolution de faire un voyage jusques vers cette Mer du Nord : la premiere, pour voir de quelle façon nous pourrions vacquer à la conversion de ces peuples, nonobstant les grands obstacles qui s'y opposent, vù leur façon de vivre, courant incessamment dans l'épaisseur des bois, et ne s'assemblant que rarement, pour quelques Foires, ou quelques Festes, selon leur coûtume.

La seconde cause de ce voyage est pour reconnoître enfin cette Mer du Nord, dont on a déjà tant parlé, et qui n'a point encore esté trouvée par terre.

Les motifs de cette découverte sont premierement pour sçavoir si cette Mer est la Baye, jusqu'où Hutson a penetré en l'an 1612. ou quelqu'autre, en confrontant les Longitudes et les Latitudes de ce lieu, avec celles de cette Mer ; et ensuite découvrir quel quartier de la Mer du Nord nous est le plus voisin. Secondement, pour sçavoir si l'on peut avoir communication depuis Quebec jusqu'à cette Mer, suivant toutes les Côtes du Nord, ainsi qu'on avoit entrepris de faire il y a quelques années ; ce qui dépend de la situation de cette Baye, que nous avons icy à dos vers le Nord : car s'il se trouve que ce soit celle de Hutson, ou autre plus vers le Couchant, on ne peut pas en esperer un Commerce facile, puisqu'il faudroit doubler une pointe qui avance à plus de soixante et trois degrez d'elevation. Troisièmement, pour s'assurer des conjectures assez fortes qu'on a depuis longtemps, qu'on pourroit passer par là iusqu'à la Mer du Japon ; car ce qui a été remarqué dans quelques-unes des Relations precedentes touchant cette matiere, s'est confirmé de plus en plus, par le rapport des Sauvages, et par les instructions que nous en avons tirées, à sçavoir : qu'à quelques journées de la Mission de saint François Xavier, qui est la Baye des Puans, se trouve une grande Riviere large d'une lieuë et davantage, qui venant des quartiers du

Nord, coule vers le Sud, et si loin que les Sauvages qui ont navigé sur cette Riviere, allant chercher des ennemis à combattre, après quantité de journées de navigation, n'en ont point trouvé l'embouchure, qui ne peut estre que vers la Mer de la Floride, ou celle de Californie. Il sera parlé ci-après d'une Nation bien considerable, qui habite vers cette Riviere, et du voyage que nous esperons y faire cette année, pour y porter la Foy, et prendre en même temps connoissance de ces nouveaux Pays. D'ailleurs, nous sommes aussi assurez, par le rapport de quantité d'autres Sauvages dont les depositions s'accordent tres-bien, qu'à deux cens lieuës de la Mission du saint Esprit, aux Outaouaks, vers le Couchant, se trouve la Mer de l'Oüest, en laquelle on descend par une autre grande Riviere, qu'on trouve à huit journées de la dite Mission, laquelle Riviere va et vient bien avant dans les terres (c'est ainsi que les Sauvages expliquent le flux et le reflux de la Mer), et un d'eux assure y avoir vù quatre Vaisseaux à la voile.

Après ces deux Mers, celle du Sud et celle de l'Oüest, il ne reste plus que celle du Nord, afin d'en estre environnez de toutes parts ; ce qu'étant bien découvert, on en peut tirer ces avantages : qu'il n'est pas impossible de passer de la Mer du Nord à celle du Sud, ou à celle du Couchant ; secondement, que cette Mer du Couchant ne pouvant estre que celle du Japon, on s'en pourroit faciliter le trajet, et ensuite le commerce.

—

*De l'estat du Christianisme, en la
Mission de sainte Marie
du Sault.*

La vie errante que mennent la plupart des Sauvages de ces Contrées, fait trainer en longueur leur conversion, et ne leur laisse que bien peu de temps pour recevoir les instructions que nous leur donnons.

Pour les rendre plus sedentaires, nous avons placé icy nostre demeure, où nous faisons cultiver la terre, pour

les attirer par nostre exemple à faire le même, en quoy plusieurs ont déjà commencé à nous imiter.

De plus, nous avons fait dresser une Chapelle, que nous avons eu soin d'orner, plus qu'on n'oseroit se promettre dans un Pays si dénué de toutes choses. Nous y faisons les Baptêmes tant des enfans que des Adultes, avec toutes les ceremonies de l'Eglise. Nous y admonestons les nouveaux Chrestiens pendant le saint Sacrifice de la Messe. Les vieillards s'y rendent en certains jours pour entendre la parole de Dieu, et les enfans s'y trouvent chaque jour à diverses bandes, pour apprendre les Prières et le Catechisme.

L'assiduité qu'ils font paroître, jointe à leur docilité, auroit déjà beaucoup grossi cette Eglise, si le Diable ne les tenoit comme enchaînez par la plus detestable de toutes les coutumes qui soient parmy les Sauvages : on l'aura déjà touchée dans la Relation precedente, et nous en découvrons de plus en plus les pernicioeux effets.

Elle consiste en ce que chacun se fait un Dieu dès son bas age, qu'il revere ensuite le reste de ses jours, avec des venerations superstitieuses et ridicules. C'est luy qu'ils croient être l'auteur unique de leur bonne fortune, en toutes leurs entreprises de guerre, de pêche, et de chasse; aussi en portent-ils le hieroglyphe ineffaçable, peignant sur leur peau comme avec le burin, les figures de la Divinité qu'ils ont choisie.

Or voicy la façon dont ils la créent : quand un enfant est parvenu à l'âge de dix ou douze ans, son pere luy fait leçon, et luy donne les instructions necessaires pour trouver qui sera desormais son Dieu.

Premierement, il le fait jeûner pendant plusieurs jours, afin qu'ayant le cerveau creux, il puisse plus aisément rêver pendant son sommeil ; car c'est alors que ce Dieu fantastique se doit découvrir à luy ; de sorte que toute leur industrie et tout leur travail, est de voir en dormant quelque chose extraordinaire, qui leur tiennne ensuite lieu de Divinité.

Le matin donc étant venu, le pere interroge son fils tres-serieusement, et en grand secret, sur tout ce qui s'est passé la nuit ; si rien ne s'est présenté, il faut recommencer à jeûner, et poursuivre jusqu'à ce qu'enfin il se forme quelque chose dans le cerveau vuide, qui luy represente ou le Soleil, ou le Tonnerre, ou autre chose dont on l'aura souvent entretenu, et aussitost à son reveil il en dit la bonne nouvelle à son pere, qui le confirme dans sa pensée. De sorte qu'étant élevé dès son enfance en cette créance, et continuant toute sa vie à honorer ce Dieu d'imagination par divers sacrifices, et par quantité de festins qu'ils font en son honneur, il est presque impossible de luy arracher de l'esprit cette maudite superstition, quand il y a vieilly, ou même passé quelques années.

Nous croyions du commencement, qu'il n'y eust que les jeunes garçons qu'on élevast à ces sottises ; mais nous avons appris du depuis, qu'on fait aussi jeûner les petites filles pour le même dessein, et nous ne trouvons point de personnes plus attachées à ces impertinences, et plus opiniâtres dans cette erreur, que les vieilles femmes, lesquelles ne veulent pas mesme prester l'oreille à nos instructions.

Nonobstant ces obstacles, et plusieurs autres, que le Diable suscite pour arrester le cours de l'Evangile depuis deux ans que cette Mission a commencé, nous y avons baptizé plus de trois cens personnes de tous âges, depuis la premiere enfance jusqu'à l'extrême vieillesse.

Vn des premiers fruits de cette année, est un Vieillard de soixante et dix ans qui est mort après le Baptême, que le Pere Aloüez luy conféra sur le chemin. En montant icy l'Esté passé, le Diable, qui le regardoit comme une proie qui luy étoit assurée depuis si longtemps, n'oublia rien pour empêcher ce coup, faisant en sorte que l'avantveille de sa mort, jour destiné pour son Baptême, le Canot qui portoit le Pere s'égarât dans le Lac des Nipissiriniens ; mais il est à croire que l'Ange

Gardien de ce moribond en prit le gouvernement pendant la nuit, le conduisant heureusement parmy les tenebres au rendez-vous de tous les autres, où ce bon Catechumene fut baptisé. Le Pere, qui avoit grande passion de ne point desesperer de son malade, afin de l'assister dans les derniers combats, fut sensiblement affligé, quand il vid que dès le lendemain au matin, par ie ne sais quel malheur, son Canot se trouva separé du gros des autres, et ne pût les joindre ny le jour ny la nuit suivante, et même en desesperoit presque tout à fait ; quand par un bonheur inesperé il se rendit encore bien tard à l'entrée du Lac Huron, où il trouva son malade agonizant, mais plein de jugement, lequel après avoir esté disposé par tous les Actes necessaires en cette extremité, mourut cette nuit-là chrestienement, nous laissant des marques bien évidentes d'une providence toute particulière pour son salut. Et nous avons tout sujet de croire que Dieu luy a fait cette misericorde, en recompense des grands services qu'il a rendus à ces Missions, lors même qu'il étoit encore Payen : ce fut quand le même Pere Aloüez monta en ces Pays pour la première fois ; tous les autres Sauvages l'abandonnans et ne voulans pas le prendre en leurs Canots, luy seul procura, contre le gré de tous les autres, l'embarquement du Pere, et par ce moyen, il a esté en quelque façon cause de tous les biens qui se sont faits depuis en ces Missions ; et la Providence a voulu que sur le chemin même auquel il avoit rendu ce service, il receût le saint Baptême par le mesme Pere qu'il avoit si courageusement assisté.

Parmy un nombre de jeunes enfans que nous avons baptisez, quatre filles d'une même famille ont fait paroître la force et le courage que donne la Grace du Baptême : car après l'avoir reçu en nôtre Chapelle, étans de retour dans leur Cabane, et se glorifiant publiquement d'être Chrétiennes, vne vieille fort attachée à ses superstitions, les querella rudement, leur disant entr'autres choses, que le Baptême n'étoit inventé

que pour causer la mort, et qu'elles devoient bien s'attendre à mourir bientôt. A la bonne heure, respondent-elles, nous mourrons, mais nous mourrons Chrétiennes, et on nous arrachera plutôt l'ame du corps que la Foy de nos cœurs.

Cette generosité ne devoit-elle pas toucher les plus endurcis, et les plus barbares ? Peut-estre que Dieu les veut encore toucher par un accident qui paroît icy assez extraordinaire. Nous avions baptisé un peu après notre arrivée deux enfans jumeaux, dont l'un mourut peu de jours après ; et parce que nous n'avons pas encore de Cimetiere, les parens suspendirent à leur ordinaire, ce petit corps ; en l'air, le plaçant sur un échafaut ; et ensuite se retirerent dans les Forests pour y hiverner. Vne bande de Loups, pressez de la faim, étans sortis du bois, se jetterent sur ce petit corps, meus par une protection toute merveilleuse, ayant dévoré les peaux, et même la rassade dont il étoit couvert, ils n'y toucherent point du tout, comme étant une chose consacrée par le saint Baptême.

Nous verrons quel effet cela aura sur l'esprit de ces pauvres Infideles. Nous devons beaucoup esperer, particulièrement de quantité d'ames innocentes, de tant d'enfans morts après le Baptême, qui sans doute se presentent incessamment devant le Trône de Dieu, pour la conversion de leurs parens et de leurs compatriotes.

CHAPITRE XI.

De la Mission du Saint Esprit, à la pointe de Chagaouamigong, dans le Lac Tracy ou Superieur.

Des Proprietez et des Raretez qui se trouvent dans le Lac Superieur, et premierement des pesches differentes dont il abonde.

Ce lac a presque la figure d'un Arc bandé, de plus de cent quatre-vingt lieües de long : le côté du Midy en est

comme la corde, et il semble que la flèche soit une grande Langue de terre, qui avance plus de quatre-vingts lieues dans le large, en sortant de ce même côté du Sud, vers le milieu du Lac.

Le côté du Nord est affreux par une suite de Rochers, qui font le terme de cette prodigieuse chaîne de Montagnes, qui prenant naissance au-delà du Cap de Tourmente, au-dessous de Quebec, et se continuant jusques-icy, par une espace de plus de six cents lieues de long, viennent enfin se perdre à l'extrémité de ce Lac.

Il est presque partout découvert et déchargé d'Isles, qui ne se retrouvent ordinairement que vers les rivages du côté du Nord. Cette grande ouverture donne prise aux vents, qui l'agitent avec autant de violence que l'Océan.

Il est presque partout tellement abondant en Esturgeons, en Poissons blancs, en Truites, Carpes et Harencs, qu'un seul Pêcheur prendra en une nuit vingt grands Esturgeons, ou cent cinquante Poissons blancs, ou huit cents Harencs en une rets. Ces Harencs ont bien du rapport à ceux de la Mer pour la figure et pour la grosseur ; mais ils n'en ont pas tout à fait la bonté. Il faut souvent s'exposer beaucoup pour cette pêche, qui en certains endroits ne se fait qu'au large, et en des lieux dangereux et sujets aux tempêtes, et la nuit avant le lever de la Lune ; et de fait, deux François y ont esté noyez l'Automne dernier, ayans esté surpris d'un coup de vent qu'ils n'ont pu éviter.

Dans la Riviere nommée Nantounagan, qui est du côté du Midy, il y a tres-grande pêche d'Esturgeon de jour et de nuit, depuis le Printemps jusques en Automne ; et c'est là où les Sauvages vont faire leurs provisions ; et vis à vis de cette Riviere, au côté du Nord, on fait une pêche toute semblable dans une petite anse, où une seule rets vous fournit en une nuit trente et quarante Esturgeons.

Cette abondance se retrouve encore en une Riviere qui est à l'extrémité du Lac ; et descendant par le côté du Nord, on rencontre une autre Riviere qui

porte le nom des Esturgeons noirs qui s'y pêchent ; ils ne sont pas si bons que les autres, mais les voyageurs qui sont affamez les trouvent excellens.

A la pointe du saint Esprit Chagaouamigong, où demeurent les Outaouaks et les Hurons, on pêche en tout temps de l'année grande quantité de Poisson blanc, de Truites, et de Harencs. Cette manne commence en Novembre, et dure jusqu'après les glaces, et plus il fait froid, plus on en pêche. On trouve de ce Harenc par tout le Lac du côté du Midy, depuis le Printemps jusqu'à la fin du mois d'Aoust. Il faudroit parcourir toutes les anses et toutes les Rivieres de ce Lac, pour en raconter toutes les pêches.

C'est ainsi que la Providence a pourvû à ces pauvres peuples, qui faute de chasse et de bleds, ne vivent pour la plupart que de poisson.

—

Des Mines de Cuivre qui se retrouvent dans le Lac Superieur.

Jusqu'à present on avoit crû que ces Mines ne se trouvoient qu'en une ou deux Isles ; mais depuis que nous en avons fait des recherches plus exactes, nous avons appris des Sauvages quelques secrets qu'ils ne vouloient pas reveler ; il a fallu user d'adresse pour tirer ces connoissances, et faire discernement du vray d'avec le faux.

Nous ne garantissons pas neantmoins tout ce que nous en allons dire, sur leur simble deposition, jusqu'à ce que nous en puissions parler avec plus d'assurance, quand nous nous serons transportez sur les lieux, ce que nous esperons faire cet Esté, en même temps que nous irons chercher des brebis égarées, et errantes par tous les quartiers de ce grand Lac.

En y entrant par son embouchure, qui se décharge au Sault, le premier endroit qui se presente où se retrouve du Cuivre en abondance, est une Isle qui est éloignée de quarante ou cinquante lieues, scituée vers le côté du

Nord, vis à vis d'un endroit qu'on appelle Missipicouatong.

Les Sauvages racontent que c'est une Isle flottante, qui est quelquefois loing, quelquefois proche, selon les vents qui la poussent, et la promenant de côté et d'autre. Ils ajoutent qu'il y a bien longtemps que quatre Sauvages y furent par rencontre, s'étans égarés dans la brume, dont cette Isle est presque toujours environnée.

C'étoit du temps qu'ils n'avoient point encore eu de commerce avec les François, et n'avoient aucun usage ny des chaudieres ny des haches. Ceux-cy donc voulans se preparer à manger, firent à leur ordinaire : prenant des pierres qu'ils trouvoient au bord de l'eau, les faisaient rougir dans le feu, et les jettaient dans un plat d'écorce plein d'eau pour la faire bouillir, et faire cuire par cette industrie leur viande. Comme ils choissoient ces pierres, ils trouvoient que c'étoient presque tous morceaux de Cuivre : ils se servirent donc des unes et des autres, et après avoir pris leur repas, ils songerent à s'embarquer au plus tost, craignant les Loups Cerviers et les Lievres, qui sont en cet endroit grands comme des Chiens, et qui venoient manger leurs provisions et même leur Canot.

Avant que de partir, ils se chargerent de quantité de ces pierres grosses et menuës, et même de quelques plaques de Cuivre ; mais ils ne furent pas bien éloignez du rivage, qu'une puissante voix se fit entendre à leurs oreilles, disant tout en colere : Qui sont ces voleurs qui m'emportent les berceaux et les divertissemens de mes enfans ? Les plaques de Cuivre sont les berceaux, parce que parmy les Sauvages ils ne sont faits que d'un ou deux aix joints ensemble, sur lesquels ils couchent leurs enfans ; et ces petits morceaux de Cuivre qu'ils enlevoient, sont les jouets et les divertissemens des enfans Sauvages, qui jouent ensemble avec des petites pierres.

Cette voix les étonna beaucoup, ne sachant de qui elle étoit. Les uns disent que c'est le Tonnerre, parce qu'il

y a là beaucoup d'orages ; et les autres que c'est un certain Genie qu'ils appellent Missibizi, qui passe parmy ces peuples pour le Dieu des eaux, comme Neptune parmy les Payens ; les autres qu'elle venoit de Memogovissiotûs, ce sont, disent-ils, des Hommes marins, approchans assez des Tritons fabuleux ou des Sirennas, lesquels vivent toujours dans l'eau, avec une chevelure longue jusqu'à la ceinture. Un de nos Sauvages nous a dit en avoir vû un dans l'eau, selon qu'il se l'est imaginé.

Quoy qu'il en soit, cette voix étonnante jeta tellement la frayeur dans l'esprit de nos Voyageurs, qu'un des quatre mourut avant que d'arriver à terre ; peu de temps après un second fut enlevé, puis le troisième ; de sorte qu'il n'en resta qu'un, lequel s'étant rendu en son Pays, raconta tout ce qui s'étoit passé, puis mourut fort peu après.

Les Sauvages tous craintifs et superstitieux qu'ils sont, n'ont jamais osé y aller depuis ce temps-là, de peur d'y mourir, croyans qu'il y a certains Genies qui tuent ceux qui en abordent : et de fait, de memoire d'homme, on ne sçait personne qui y ait mis le pied, ou qui ait même voulu naviger de ce côté-là, quoy que l'Isle paroist assez à découvert, et qu'on distingue même les arbres d'une autre Isle nommée Achemikouan.

Il y a du vray, et il y a du faux dans tout ce narré, et voicy ce qui est de plus probable, à sçavoir : que ces quatre personnes ont esté empoisonnées par l'eau qu'ils firent bouillir avec ces morceaux de cuivre, qui par la violence de leur chaleur, luy communiquerent leur venin : car nous sçavons par experience, que ce cuivre étant mis au feu pour la premiere fois, exhale des vapeurs tres-malignes, épaisses, infectes, et qui blanchissent les cheminées ; ce n'est pas pourtant un venin si present, qu'il n'opere plus promptement dans les uns que les autres, comme il est arrivé en ceux dont nous parlons, lesquels étans déjà mal affectez, se seront aisément imaginez entendre ces

voix, si peu qu'ils aient entendu de quelque écho, qui se retrouve communément dans les Rochers, dont cette Isle est bordée.

Peut-être a-t-on feint cette fable du depuis, ne sachant à quoy attribuer la mort de ces Sauvages ; et quand ils disent, que c'est une Isle flottante, il est croyable que les vapeurs dont elle est souvent chargée, se rarefiant ou s'épaississant aux rayons du Soleil, leur font paroître l'Isle quelquefois bien proche, et d'autres fois plus éloignée.

Ce qui est de certain, est que dans le sentiment commun des Sauvages, il y a dans cette Isle grande abondance de Cuivre, mais qu'on n'ose pas y aller. C'est par où nous esperons commencer les découvertes que nous prétendons faire cet Esté.

Avançant jusqu'à l'endroit qu'on appelle la grande anse, on rencontre une Isle à trois lieuës de terre, qui est renommée pour le metal qui s'y retrouve, et pour le nom de Tonnerre qu'elle porte, parce qu'on dit qu'il y tonne toujours.

Mais plus loin vers le Couchant, du même côté du Nord, se trouve l'Isle la plus fameuse pour le Cuivre, appelée Minong, qui est celle où les Sauvages ont dit à bien des personnes qu'il y en a, et en quantité, et en bien des endroits. Elle est grande, et elle a bien vingt-cinq lieuës de long ; elle est éloignée de terre-ferme de sept lieuës, et du bout du Lac de plus de soixante. Presque tout à l'entour de l'Isle on rencontre au bord de l'eau des morceaux de Cuivre mêlez avec les pierres, surtout au côté qui est opposé au Midy, mais principalement dans une certaine anse, qui est vers le bout qui regarde le Nord-Est du côté du large : il y a des costeaux tous éscarpez de terre glaize, et là se voyent plusieurs couches, ou lits de Cuivre rouge, les uns sur les autres, separez ou divisez par d'autres couches de terre ou de rochers. Dans l'eau mesme on voit comme du sable de Cuivre, et on en puise avec des cuilliers des grains gros comme du gland, et d'autres plus menus reduits en sable. Cette grande Isle est presque toute environnée d'Islets qu'on dit estre de Cuivre ;

on en rencontre en divers endroits jusques à la terre ferme du Nord, vne entr'autres qui n'est éloignée de Minong que de la portée de deux coups de fuzil : il est entre le milieu de l'Isle, et le bout qui regarde le Nord-Est, et c'est encore de ce côté du Nord-Est, bien loing au large, qu'il y a une autre Isle qui s'appelle Manitouminis, à cause du cuivre dont elle abonde, et de qui on raconte, que ceux qui y furent autrefois et y jetant des pierres, la faisoient retentir comme fait d'ordinaire l'airain.

Avançant jusqu'au bout du Lac, et retournant une journée par le costé du Sud, on voit au bord de l'eau une Roche de Cuivre, qui peze bien sept ou huit cens livres, si dure que l'acier n'y peut presque entrer. Quand neantmoins il est échauffé, on le coupe comme du plomb.

Plus en deça, vingt ou trente lieuës, est scituée la pointe de Chagaonamigong, où nous avons ébably la Mission du saint Esprit, de laquelle nous parlerons cy-après. Proche de là, sont des Isles, aux rivages desquelles on trouve souvent des Roches de Cuivre, et même des plaques de même matiere.

Le Printemps dernier nous avons achepté des Sauvages une plaque de pur Cuivre de deux pieds en quarré, qui peze plus de cent livres. On ne croit pas pourtant que les mines se trouvent dans les Isles, mais que tous ces cailloux de Cuivre viennent probablement de Minong, ou des autres Isles qui en sont les sources, portez sur les glaces flottantes, ou roulez dans le fonds de l'eau par les vents tres-impetueux, particulièrement du Nord-Est, qui est extremement violent.

Il est vray qu'en Terre-ferme, au lieu où les Outaouïaks font du bled d'Inde, à demie-lieuë du bord de l'eau, les femmes ont trouvé quelquesfois des morceaux de Cuivre épars çà et là, de la pesanteur de dix, vingt ou trente livres. C'est en fouillant dans le sable, pour y cacher leur bled, qu'elles y font ces rencontres.

En revenant encore vers l'emboucheure du Lac, suivant le costé du Sud,

à vingt lieûs du lieu dont nous venons de parler, on entre dans la Riviere appelée Nantounagan, dans laquelle se voit une éminence d'où tombent des pierres de Cuivre rouge, dans l'eau ou sur la terre ; on les trouve assez aisément. Et il y a trois ans qu'on nous en donna un morceau massif de la pesanteur de cent livres, qui fut pris en ce mesme endroit dont nous avons coupé quelques pieces que nous avons envoyées à Quebec à Monsieur Talon.

Tous ne conviennent pas de l'endroit précisément où on le trouve : les uns veulent que ce soit où la riviere commence à se retirer ; d'autres disent que tout proche du Lac, en fouillant dans la terre glaise on le rencontre. Quelques-uns ont dit qu'au lieu où la Riviere se fourche, et dans le ruisseau qui est plus vers le Levant, en deçà d'une pointe, il faut fouir dans de la terre grasse pour y trouver ce Cuivre, et même qu'on rencontre des pieces de ce métal éparses dans le ruisseau, qui est au milieu.

Venant encore en deçà, se presente la longue pointe de terre que nous avons dit estre comme la flèche de l'arc, à l'extrémité de laquelle il n'y a qu'un Islet qui paroît de six pieds en quarré, et qu'on dit être tout de cuivre.

Enfin, pour ne laisser aucune partie de ce grand Lac, que nous n'ayons parcourû, on nous assure que dans les terres du côté du Midy, l'on trouve en divers endroits des mines de ce metal.

Toutes ces connoissances, et d'autres qu'il n'est pas necessaire de décrire plus au long, meritent bien qu'on en fasse une recherche exacte, et c'est ce que nous tâcherons de faire. Comme aussi pour juger d'un certain verd de gris, qui decoule, dit-on, par les crevasses de certains Rochers qui sont sur le bord de l'eau, où l'on trouve même parmy les caillous quelques morceaux assez tendres, d'un verd agreable. Si Dieu nous conduit dans notre entreprise, nous en parlerons l'an prochain avec plus de certitude et de connoissance.

Des Peuples qui ont rapport à la Mission du saint Esprit en la pointe dite de Chagaouamigong.

On peut compter plus de cinquante Bourgades qui composent divers peuples, ou errants, ou sedentaires, qui dépendent en quelque façon de cette Mission, et ausquels on peut annoncer l'Evangile, soit allant en leur Pays, soit lors qu'ils viennent en celui-cy pour faire leur traite.

Les trois Nations comprises sous le nom d'Outaouïaks, dont une a embrassé le Christianisme, et celle des Hurons Etionnontatehronnons, où il y a près de cinq cens baptisez, habitent cette pointe, y vivant de pêche et de bled, et rarement de chasse ; ils font plus de quinze cens ames.

Les Illinois peuples tirans au Sud, ont cinq grands Bourgs, dont l'un a trois lieûs d'étenduë, les cabanes estans sci-tuées en long ; ils sont près de deux milles ames, et se rendent icy de temps en temps en grand nombre, comme Marchands, pour emporter des haches et chaudieres, fuzils et autres choses dont ils ont besoin. Pendant le séjour qu'ils font icy, on prend son temps pour jeter dans leurs cœurs les premieres semences de l'Evangile. Il sera parlé cy-après plus amplement de ces peuples, et du desir qu'ils ont fait paroître, d'avoir chez eux un de nos Peres pour les instruire, comme aussi du dessein qu'a formé le Pere Marquette d'y aller l'Automne prochain.

A huit journées d'icy, du côté du Couchant, est le premier des trente Villages des Nadouessi. La grosse guerre qu'ils ont avec nos Hurons et quelques autres Nations de ces Quartiers, les tient plus resserrez, et les oblige à ne venir icy qu'en petit nombre, et comme en ambassade. Il en sera aussi parlé cy-après, et de ce que ledit Pere a fait pour les mettre et conserver en paix.

De toutes les Nations du côté du Nord, il y en a trois entr'autres qui viennent icy en traite, et tout fraîchement,

deux cens Canots y ont passé quelque temps.

Et quatre autres Nations de celles qui composent la Mission de saint François Xavier, dans la Baye des Puans, ont pris icy les premieres teintures de la Foy, pendant le temps qu'elles y ont residé, fuyant les poursuites des Iroquois.

Ainsi cette Mission se trouve environnée presque de tous côtez de peuples, à la conversion desquels on a commencé de vaquer, ainsi que nous allons voir.

*Lettre du Pere Jacques Marquette au
Reverend Pere Supérieur
des Missions.*

MON R. PERE,

Pax Christi.

Je suis obligé de rendre compte à V. R. de l'état de la Mission du saint Esprit aux Outaouïaks, selon l'ordre que j'en ay reçu d'Elle, et nouvellement encore du P. Dablon, depuis mon arrivée icy, après une Navigation d'un mois dans la neige, et dans les glaces qui nous ont fermé le passage, et dans des dangers de mort presque continuels.

La Divine Providence m'ayant destiné pour continuer la Mission du saint Esprit, que le Pere Alloüez avoit commencée, et où il avoit baptisé les principaux de la Nation des Kiskakonk, i'y arrivay le treisième de Septembre, et j'allay visiter les Sauvages, qui étoient dans les Deserts, qui sont divisez comme en cinq Bourgades. Les Hurons au nombre de quatre à cinq cens ames presque tous baptizez, conservent toujours un peu de Christianisme ; quelques-uns des principaux assemblez dans un conseil, furent assez satisfaits de me voir d'abord ; mais leur ayant fait entendre que je ne sçavois pas leur lan-

gue encore parfaitement, et qu'il n'y venoit point d'autre Pere, tant à cause qu'ils étoient tous allez aux Iroquois, et que le Pere Alloüez qui les entendoit tout à fait bien, n'avoit pas voulu y retourner pour cét Hyver, parce qu'ils ne se portoient point à la Priere avec assez d'affection, ils avoüerent qu'ils meritoient bien cette punition ; et depuis, durant l'Hyver ils en ont parlé, et ont resolu de mieux faire, ainsi qu'ils me l'ont témoigné.

La Nation des Outaouïaks Sinagaux, est tres-éloignée du Royaume de Dieu pour estre extrêmement attachez pardessus toutes les autres Nations aux salletez, aux sacrifices et aux jongleries. Ils tournent la Priere en risée ; à peine veulent-ils nous entendre parler du Christianisme ; il sont superbes et sans esprit, tellement que je croy qu'il y a si peu à faire avec cette Nation, que je n'en ay pas seulement voulu baptiser les enfans qui se portoient bien, et qui sembloient pouvoir échapper, me contentant d'être aux aguets pour les malades.

Ceux de la Nation de Keinouché se déclarent hautement, disant qu'il n'est point encore temps ; il y a neantmoins deux hommes autresfois baptizez, dont l'un qui est assez âgé passe pour un miracle parmy les Sauvages, n'ayant point encore voulu se marier. Il persiste toujours en sa resolution, quoy qu'on puisse luy en dire ; il souffre de grandes attaques, même de ses parens : cela ne le touche point, non plus que la perte qu'il a faite de toutes ses Marchandises qu'il avoit apportées l'an passé des habitations Françaises, ne luy étant pas seulement resté dequoy se couvrir. Ce sont de rudes épreuves pour des Sauvages, dont la plupart ne cherchent rien autre chose que de posseder beaucoup en ce monde.

L'autre qui est un jeune homme nouvellement marié semble estre d'une autre nature que les autres. Les Sauvages, extraordinairement attachez à leurs rêveries, avoient conclud qu'il falloit qu'un certain nombre de jeunes

gens fissent des saletez avec de jeunes filles, lesquelles choisissent pour ce sujet tel jeune homme qu'il leur plaist; jamais cela ne se refuse, parce qu'ils croient que de là dépend la vie des hommes. On appela ce jeune Chrestien : d'abord, il entre dans la Cabanne, et voyant qu'on alloit commencer ces desordres, il fait semblant d'être malade, et sort aussitost; on va le rappeler, mais il n'en veut rien faire. Il s'est confessé avec autant de prudence qu'on scauroit faire, et j'ay admiré qu'un Sauvage peust vivre si innocemment, et se declarer par tout Chrestien avec tant de generosité. Il a encore sa mere qui est bonne Chrétienne, et quelques-unes de ses sœurs.

Les Outaouïaks extraordinairement superstitieux dans leurs festins et leurs jongleries, semblent s'endurcir aux instructions qu'on leur fait; ils sont neantmoins bien contents qu'on baptize leurs enfans. Dieu a permis cét Hyver qu'une femme mourût dans son peché; on m'avoit caché sa maladie, et je n'en appris rien que par le bruit qui courut qu'elle avoit demandé pour sa guérison une danse tres-vilaine. L'allay aussitost dans une Cabane, où tous les anciens estoient en festin, entre lesquels étoient quelques Chrestiens Kiskakonk; je leur montray l'impiété de cette femme et du jongleur, je les instruisis, je parlay à tous ceux qui étoient presens; et Dieu voulut qu'un ancien Outaouïak parlât, disant que l'on m'accordoit ce que je demandois, et qu'il n'importoit pas que cette femme mourust. Vn ancien Chrétien prit aussitôt la parole, disant à la Nation qu'il falloit empêcher les débordemens de la jeunesse, et qu'il ne falloit pas permettre que les filles Chrétiennes se trouvassent jamais à ces danses. Pour satisfaire cette femme on changea cette danse en un jeu d'enfant, mais cela n'empêcha point qu'elle ne mourût avant le jour.

L'extremité où étoit un jeune homme malade, fit dire aux jongleurs qu'il falloit invoquer le Diable par des superstitions tout à fait extraordinaires. Les Chrétiens n'y firent aucune invocation,

il n'y eut que le jongleur et le malade que l'on faisoit passer sur de grands feux qu'on avoit allumés dans toutes les Cabanes; ils disent qu'il n'en sent point la chaleur, quoy qu'on luy eût graissé le corps d'huile durant cinq ou six jours. Hommes, femmes et enfans courent par les Cabanes, demandans pour enigme ce qu'ils ont dans la pensée, et celui qui le devine est tres-content de luy donner ce qu'il cherche. Je les empêchay de faire les saletez qu'ils ont accoutumé de faire à la fin de toutes ces diableries. Je ne pense pas qu'ils y retournent, parce que le malade mourut peu de temps après.

La Nation des Kiskakonk, laquelle durant trois ans avoit refusé de recevoir l'Evangile que le Pere Alloüez leur annonçoit, resolurent enfin sur l'Automne de l'année 1668. d'obeyr à Dieu. La resolution en fut prise dans un conseil, et declarée au Pere, qui s'obligea d'hiverner pour une quatrième fois avec eux, afin de les instruire et baptizer. Les principaux de la Nation se declarerent Chrétiens; et afin de les cultiver, le Pere ayant passé dans une autre Mission, on m'en donna la charge, que j'allay prendre au mois de Septembre de l'année 1669.

Tous les Chrétiens étoient dans leurs champs pour ramasser le bled d'Inde. Ils m'écouterent avec plaisir, lorsque je leur dis que je ne venois à la pointe qu'à leur consideration et celle des Hurons; que jamais on ne les abandonneroit, qu'on les cheriroit par-dessus toutes les autres nations, et qu'ils ne faisoient plus qu'une mesme chose avec les François. J'eus la consolation de voir leur affection à la priere, et l'estat qu'ils font d'être Chrestiens; je baptizay les enfans nouvellement nés, je visitay les Anciens que je trouvoy tous bien disposez: le Chef ayant souffert qu'on attachast proche de sa Cabane à une perche un chien, qui est une espece de sacrifice que les Sauvages font au Soleil, et luy ayant dit que cela n'estoit pas bien, il alla luy mesme aussitost le jeter en bas. Vn malade, instruit mais non pas encore baptisé, me pria

de luy octroyer cette grace, ou bien de demeurer proche de luy, parce qu'il ne vouloit point employer le jongleur pour sa guérison, et qu'il craignoit le feu d'Enfer : je le disposay au Baptême. L'estois souvent dans sa Cabane ; la joye qu'il en recevoit luy rendit en partie la santé ; il me remercia du soin que j'avois pris de luy ; et peu de temps après disant que je luy avois donné la vie, il me fit present d'un esclave qu'on luy avoit amené des Illinois depuis deux ou trois mois.

Estant le soir dans la Cabane d'un Chrestien où je couchay, luy ayant fait faire quelques prieres aux Anges Gardiens, et luy ayant raconté quelques histoires pour luy faire connoistre l'assistance qu'ils nous donnent, principalement dans les perils où nous nous trouvons d'offenser Dieu, il me dit qu'il connoissoit bien à present une main invisible qui le frappa, estant sur le point depuis son Baptême de faire mal avec une femme, et qu'ayant entendu comme une voix qui luy disoit qu'il se souvinst qu'il estoit Chrestien, il se retira sans commettre aucun péché ; il m'a depuis souvent parlé de la devotion aux Anges Gardiens, et en a entretenu les autres Sauvages.

Quelques jeunes femmes baptisées servent d'exemple à toutes les autres, et ne rougissent point de dire qu'elles sont Chrestiennes. Les mariages parmy les Sauvages se rompent quasi aussi facilement qu'ils se lient, et ce n'est point déshonneur de se marier à d'autres. Ayant appris qu'une jeune femme Chrétienne quittée par son mary estoit dans le mesme danger à cause des parents, je l'allay visiter, je l'encourageay à se comporter Chrestienement : elle a si bien tenu sa parole, qu'on n'a jamais entendu parler d'elle ; sa conduite, avec les remontrances que i'en eus faites à son mary, l'a contraint de la reprendre sur la fin de l'Hyver, et aussitôt elle n'a point manqué de venir à la Chapelle en étant auparavant trop éloignée ; elle m'a découvert sa conscience, et j'admire qu'une jeune femme ait vécu de la sorte.

Les Payens ne font point de festin sans Sacrifice, et nous avons de la peine de les en empêcher ; les Chrétiens à present ont changé ces façons d'agir, et pour l'obtenir plus facilement, je garde un peu de leur coûtume, et j'en ôte ce qui est de mal : il faut qu'ils parlent au commencement du festin, ils s'adressent donc à Dieu, auquel ils demandent la santé, et ce qu'ils ont de besoin, et que c'est pour ce sujet qu'ils donnent à manger aux hommes. Il a plu à Dieu de conserver tous les Chrétiens en santé, excepté deux enfans qu'on vouloit me cacher, et pour lesquels un Jongleur avoit fait ses diableries, qui moururent peu de temps après leur Baptême.

Ayant invité les Kiskakonk de venir hiverner auprès de la Chapelle, ils quitterent toutes les autres Nations pour se rassembler proche de nous, afin de pouvoir prier Dieu, d'être instruits, et de faire recevoir le Baptême à leurs enfans. Ils se declarent Chrétiens, et c'est pour cela que dans tous les conseils et les affaires de consequence je m'adressois à eux, et c'étoit assez de leur témoigner ce que je voulois pour l'obtenir, lors que je leur parlois comme à des Chrétiens ; ils me disoient aussi que c'étoit à cause de cela qu'ils m'obéissoit. Ils ont pris le dessus sur les autres Nations, et on peut dire qu'ils en gouvernent trois autres. C'est une grande consolation à un Missionnaire de voir des esprits si souples parmy la Barbarie, vivre avec tant de paix avec des Sauvages, et passer quelquefois les journées entieres à les instruire et à les faire prier Dieu. La rigueur de l'Hyver, et le mauvais temps ne les empêchoit point de venir à la Chapelle ; il y en avoit qui n'auroient pas laissé passer un seul jour, et j'étois occupé à les recevoir depuis le matin jusques au soir. L'en disposois pour le Baptême, j'en instruisois pour la Confession, et j'en abusois de leurs rêveries. Les anciens me disoient que la jeunesse n'avoit point encore d'esprit, et qu'il falloit que j'empêchasse leurs débordemens. Je leur parlois souvent de leurs filles, afin

qu'ils ne permissent point que les jeunes gens les allassent visiter la nuit. Je sçavois quasi tout ce qui se passoit parmi deux Nations qui étoient proche de nous ; mais ayant entendu quasi parler de toutes les autres, on ne m'a jamais rien dit des Chrétiennes ; et lors que j'en demandois le sentiment à quelques anciens, ils n'avoient rien à me répondre, sinon qu'elles prioient Dieu. Je leur inculquois souvent ce point, sçachant bien toutes les importunités qu'elles souffrent toutes les nuits, et le courage qu'il faut qu'elles aient pour y résister. Elles ont appris à estre modestes, et les François qui les voyoient, voyoient bien qu'elles ne ressembloient point aux autres. C'est par là qu'on fait différence des Chrétiennes d'avec les autres.

Instruisant un jour les anciens dans ma Cabane, et leur parlant de la Création du Monde, et d'autres Histoires de l'Ancien Testament, ils me raconterent ce qu'ils croyoient autrefois ; ils en font à présent un sujet de fable. Ils ont quelque connoissance de la Tour de Babel, disant que leurs anciens avoient raconté qu'on avoit autrefois fait une grande maison, mais qu'un grand vent l'avoient jettée par terre. Ils méprisent toutes ces petites divinités qu'ils avoient auparavant que d'être baptisés ; ils en raillent souvent, et s'étonnent d'avoir eu si peu d'esprit, que d'avoir fait des sacrifices à ces sujets de fables.

J'ay baptisé un adulte après une longue épreuve ; et voyant son assiduité à la prière, son ingénuité à me raconter sa vie passée, les promesses qu'il me faisoit, principalement de ne point aller voir les filles, les assurances qu'on me donnoit de sa bonne conduite, m'obligerent de luy accorder ce qu'il me demandoit ; il a depuis continué, et aussitôt après son retour de la pêche, il n'a pas manqué de venir à la Chapelle. Tous les Sauvages se separerent pour aller chercher à vivre, après les Festes de Pâques ; ils me promirent qu'ils se souviendroient toujours de la Prière, et me supplioient fort qu'un de nos Peres les allât retrouver l'Automne, quand ils seroient rassemblez. On leur

accordera ce qu'ils demandent, et s'il plaist à Dieu nous envoyer quelque Pere, il prendra ma place, tandis que pour executer les ordres du Pere Supérieur, j'iray commencer la Mission des Illinois.

Les Illinois sont éloignez de la pointe de trente journées par terre, par un chemin tres-difficile. Ils sont au Sud Sur-Ouest de la pointe du saint Esprit : L'on passe par la Nation des Ketchigamins, qui font plus de vingt grandes cabanes ; ils sont dans les terres. Ils cherchent d'avoir connoissance des François, esperant en avoir des haches, des côuteaux, et autres ferrailles. Ils les craignent de telle sorte qu'ils ont retiré du feu deux Illinois, qui ont dit étans attachez aux poteaux, que le François avoit dit qu'il vouloit que la paix fût par toute la terre. L'on passe ensuite chez les Miamioüek, et on arrive par de grands deserts aux Illinois, qui se sont principalement réunis en deux Bourgades, qui font plus de huit à neuf mille ames. Ces peuples sont assez bien disposez pour le Christianisme ; depuis que le Pere Alloüez leur a parlé à la Pointe, d'adorer un seul Dieu, ils ont commencé de quitter leur fausse divinité ; ils adorent le Soleil et le Tonnerre. Ceux que j'ay vû paroissent estre d'assez bon naturel. Ils ne courent point les nuits à la façon des autres Sauvages. Un homme tué hardiment sa femme s'il apprend qu'elle n'ait pas esté fidele. Ils sont plus retenus dans leurs Sacrifices, et me promettent d'embrasser le Christianisme, et de faire tout ce que je diray dans le Pays. C'est dans cette veüe que les Outaoüaks m'ont donné un jeune homme qui en étoit nouvellement venu, et qui m'a donné les commencemens de la langue, durant le loisir que les Sauvages de la Pointe m'ont donné durant l'Hyver ; à peine peut-on l'entendre, quoy qu'il y ait quelque chose de l'Algonquine. J'espere neantmoins, moyennant la Grace de Dieu, d'entendre et d'estre entendu, si Dieu par sa bonté me conduit en ce Pays.

Il ne faut point esperer de pouvoir

fuir les Croix dans toutes nos Missions ; et le meilleur moyen d'y vivre content, est de ne les point craindre, et d'attendre de la bonté de Dieu, dans la jouissance des petites, d'en avoir de beaucoup plus grandes. Les Illinois nous souhaitent, à la façon des Sauvages, pour participer avec eux de leurs miseres, et pour souffrir tout ce qui se peut imaginer de la barbarie. Ce sont des brebis égarées qu'il faut chercher parmi les brossailles et les bois, puisque principalement elles crient si fort qu'on les aille retirer de la gueule du Loup ; ce sont les instances qu'ils m'en ont faites durant l'Hyver. C'est pour cela qu'ils sont allez ce Printemps dans le Pays avertir les anciens de me venir querir l'Automne.

Les Illinois vont toujours par terre, sement du bled d'Inde qu'ils ont en grande abondance, ont des citrouilles aussi grosses que celles de France, ont quantité de racines et de fruits. La chasse de Bœufs Sauvages, d'Ours, Cerfs, Cocqs d'Inde, Canards, Outardes, Tourtres et Gruës, y est tres-belle. Ils quittent leur Bourg quelque temps de l'année pour aller tous ensemble sur les lieux où se tuënt les bêtes, et pour mieux resister aux ennemis qui les viennent attaquer. Ils croyent que si j'y vay, je mettray la paix par tout, qu'ils demeureront tousiours dans un mesme lieu, et qu'il n'y aura que la jeunesse qui ira chasser.

Quand les Illinois viennent à la Pointe, ils passent une grande riviere qui a quasi une lieuë de large. Elle va du Nord su Sud, et si loin, que les Illinois qui ne sçavent ce que c'est que du Canot, n'ont point encore entendu parler de la sortie ; ils ont seulement connoissance qu'il y a de tres-grandes Nations plus bas qu'eux, dont les unes font deux fois du bled d'Inde l'année, du côté de l'Est Sud-Est de leur Pays, une Nation qu'ils appellent Chaoüanon les est venu visiter l'Esté passé. Ce jeune homme qu'on m'a donné qui m'enseigne la langue, les a veus ; ils sont chargez de Rassade, qui faict voir qu'ils ont communication des Eu-

ropeans ; ils avoient traversé u durant près de trente jours, que d'arriver au Pays. Il est que cette grande Riviere se décharge dans la Virginie ; et nous croyons plutôt qu'elle a son embouchure dans la Californie. Si les Sauvages qui me promettent de faire un Canot, ne me manquent point de parole, nous iroons dans cette Riviere tant que nous pourrons, avec un François, et ce jeune homme qu'on m'a donné, qui sçait quelques-unes de ces langues, et qui a une facilité pour apprendre les autres ; nous visiterons les Nations qui les habitent, afin d'ouvrir le passage à tant de nos Peres, qui attendent ce bonheur il y a si long-temps. Cette découverte nous donnera une entiere connoissance de la Mer ou du Sud, ou de l'Ouest.

A six ou sept journées plus bas que les Illinois, il y a une autre grande Riviere dans laquelle sont des Nations prodigieuses, qui se servent de Canots de bois ; nous ne pouvons pas rien en écrire autre chose jusques à l'année prochaine, si Dieu nous fait la grace de nous y conduire.

Les Illinois sont guerriers ; ils font quantité d'Esclaves, dont ils font trafic avec les Outaouïaks, pour en avoir des Fuzils, de la Poudre, des Chaudieres, des Haches, et des Coûteaux. Ils avoient autrefois la guerre avec les Nadoüessi, et ayans fait la paix depuis quelques années, je l'ay affermie pour leur faciliter le voyage de la Pointe, où je vay les attendre pour les accompagner dans le Pays.

Les Nadoüessi, qui sont les Iroquois de ce païs, au-delà de la Pointe, mais moins perfides, et qui n'attaquent jamais qu'après avoir esté attaquez, sont au Sur-Oüest de la Mission du S. Esprit. C'est une grande nation, et qu'on n'a point encore visitée, nous estans attachez à la conversion des Outaouïaks, ils craignent le François à cause qu'il apporte le fer en ce païs ; ils ont une langue toute differente de l'Algonquaine, et de la Huronne. Il y a quantité de bourgs, mais ils s'estendent bien loing. Ils ont des façons de faire toutes extraordinaires ; ils adorent principalement

le Calumet, ne disent mot dans leurs festins, et quand quelque estranger arrive ils luy donnent à manger avec une fourchette de bois, comme on feroit à un enfant. Toutes les nations du Lac leur font la guerre, mais avec peu de succez. Ils ont de la fausse avoine, se servent de petits Canots, et gardent inviolablement leur parole. Le leur ay envoyé un present par l'Interprete, pour leur dire qu'ils eussent à reconnoistre le François par tout où il se rencontreroit ; qu'ils eussent à ne le point tuer, ny les Sauvages qui l'accompagneroient ; que la Robbe noire vouloit passer dans le Pays des Assinipoüars, dans celui des Kilistinaux ; qu'elle étoit déjà aux Outagamis, et que je partoisois cet Automne pour aller aux Illinois, dont ils laisseroient le passage libre. Ils y ont consenty ; mais pour ce qui étoit de mon present, ils attendoient que tout le monde fust retourné de la chasse, et qu'ils se trouveroient cet Automne à la Pointe, pour tenir conseil avec les Illinois, et pour me parler. Je souhaiterois que toutes les Nations eussent autant d'amour pour Dieu, qu'ils ont de crainte des François : le Christianisme seroit bientôt fleurissant.

Les Assinipoüars, qui ont quasi la même langue que les Nadoüessi, sont vers l'Oüest de la Mission du S. Esprit, ils en sont à quinze ou vingt journées sur un Lac, où ils font de la fausse avoine, et où la pêche est très-abondante. J'ay oüy dire qu'il y avoit dans leur Pays une grande Riviere qui mene à la Mer de l'Oüest, et où un Sauvage me dit qu'étant à l'emboucheure, il avoit vû des François, et quatre grands Canots à la voile.

Les Kilistinaux sont peuples courans et nous ne sçavons pas bien encore leur rendez-vous ; ils sont vers le Nord-Oüest de la Mission du saint Esprit, sont tousiours dans les bois, ils n'ont que leur Arc pour vivre. Ils passeront à la Mission où j'étois l'Automne passé, jusques au nombre de deux cens Canots qui venoient achepter des Marchandises et du bled ; ils entroient dans les bois pour y passer l'Hyver. Je les ay vus ce Printemps sur le bord du Lac.

CHAPITRE XII.

De la Mission de saint François Xavier dans la Baye des Puans, ou plutôt des Eaux Puantes.

Lettre du P. Alloüez, qui a eu charge de cette Mission, au R. P. Superieur.

MON R. PERE,

Pax Christi.

L'envoyé à V. R. le Journal de nôtre hivernement, où elle trouvera comme l'Evangile a esté publiée, et IESVS-CHRIST prêché à des Peuples qui n'adorent que le Soleil, ou quelques Idoles imaginaires.

Nous partîmes du Sault le troisième Novembre, moy troisième ; deux Canots de Pouteoüiatamis me vouloient emmener en leur Pays, non pas pour y estre instruits, n'ayans aucune disposition à la Foy, mais pour adoucir quelques jeunes François, qui étans parmy eux pour le negoce, les menaçoient et maltraitoient.

Nous arrivâmes le premier jour à l'entrée du Lac des Hurons, où nous couchâmes à l'abry des Isles. La longueur du voyage et la difficulté du chemin, à cause de la saison avancée, nous portèrent à avoir recours à saint François Xavier, Patron de nôtre Mission, en m'obligeant à celebrer la sainte Messe, et mes deux Compagnons à Communier le jour de sa Feste à son honneur ; et de plus, de l'invoquer tous les jours deux fois en recitant son Oraison.

Le quatrième sur le midy, nous doublâmes le Cap qui fait le détour, et est le commencement du Détroit ou du Golfe du Lac Huron assez connu, et du Lac des Illinois, inconnu jusques à present, beaucoup plus petit que le Lac Huron. Sur le soir le vent contraire qui alloit jeter nôtre Canot sur des battures de Rochers, nous obligea de finir plutôt nôtre journée.

Le 5. nous nous trouvâmes couverts de neiges à nôtre réveil, et les bordages de l'eau glacés. Ce petit commencement de croix, dont il pleût à N. S. nous faire part, nous invita à nous offrir à de plus grandes. Il fallut s'embarquer avec toutes les hardes et provisions, avec bien de la peine, les pieds nus à l'eau, pour tenir le Canot à flot, qui autrement eût brisé. Ayant laissé un grand nombre d'Isles du côté du Nord, nous fûmes coucher à une petite Isle, où nous fûmes arrêtez durant six jours par le mauvais temps. La neige et les gelées nous menaçans des glaces, mes Compagnons eurent recours à sainte Anne, à laquelle nous recommandâmes nôtre voyage, la priant de nous prendre sous sa protection avec S. François Xavier.

L'onzième, nous nous embarquâmes nonobstant le vent contraire; nous traversâmes à une autre Isle, et de delà à terre ferme, où ayans trouvé deux François avec plusieurs Sauvages; nous apprîmes d'eux les grands dangers auxquels nous nous allions exposer, à raison des orages qui sont frequents dans ce Lac, et des glaces qui alloient bientôt flotter. Mais tout cela ne fut pas capable d'ébranler la confiance que nous avons mise en nos Protecteurs. Nous mîmes le Canot à l'eau, après les avoir invoquez, ensuite de quoy nous doublâmes avec assez de bonheur, le Cap qui détourne à l'Oüest, ayant laissé derriere nous une grande Isle nommée Michilimakinak, celebre parmy les Sauvages. Leurs fables sur cette Isle sont agreables.

Ils disent que cette Isle est le Pays natal d'un de leurs Dieux nommé Michabous, c'est à dire le grand Lieure, Ovisaketchak, qui est celui qui a créé la Terre, et que ce fut dans ces Isles qu'il inventa les rets pour prendre du poisson, après avoir consideré attentivement l'araignée dans le temps qu'elle travailloit à sa toile pour y prendre des mouches. Ils croyent que le Lac Supérieur est un Estang fait par les Castors: dont la Chaussée étoit double; la premiere, au lieu que nous appelons

le Sault, la seconde à cinq lieuës plus bas. En montant la Riviere, disent-ils, ce même Dieu trouva premierement cette seconde Chaussée, qu'il rompit entierement; et c'est pour cette raison qu'il n'y a point de chute ny de bouillons d'eau dans ce rapide. Pour la premiere, étant pressé il ne fit que marcher dessus pour la fouler; c'est pour cela qu'il y reste encore de grandes chûtes et gros bouillons d'eau.

Ce Dieu, ajoûtent-ils, poursuivant un Castor dans le Lac Supérieur, traversa d'un seul pas une anse de huit lieuës de largeur. En veuë d'un si puissant ennemy, les Castors changerent de place, et se retirerent en un autre Lac Alimibegoung, d'où ensuite à la faveur des Rivières qui en découlent, ils arriverent à la Mer du Nord, dans le dessein de passer en France; mais ayant trouvé l'eau amere, ils perdirent cœur, changerent de pensée, et se repandirent dans les Rivières et Lacs de tout ce Pays, et c'est pour cela qu'il n'y a point de Castors en France, et que les François les viennent chercher icy. Ils croyent que c'est ce Dieu qui est le maître de nos vies, qu'il n'accorde qu'à ceux auxquels il se fait voir dans le sommeil. Voila une partie des fables dont les Sauvages nous entretiennent bien souvent.

Le quatorzième, Dieu nous delivra de deux grands dangers, par l'intercession de nos Protecteurs: nôtre Canot, pendant que nous prenions un peu de repos, nous ayant esté enlevé par un coup de vent qui le jetta de l'autre bord de la Riviere, nous fut ramené par un autre coup de vent, lorsqu'éveillés par le bruit qu'il fit, nous pensions à faire un Canot pour l'aller querir. Sur le soir, après avoir fait une grande journée, n'ayant point trouvé à débarquer à raison des bordages inaccessibles, nous fûmes obligés de tenir le large pendant la nuit; mais un coup de vent extraordinaire nous ayant surpris, nous fûmes obligés de gagner à terre parmy des Roches, où nostre Canot devoit briser, si Dieu par sa Providence ne se fût chargé de notre conduite. Dans ce second danger, nous

nous adressâmes à luy par la mediation de nos intercesseurs, et dîmes ensuite la Messe en action de Grâces.

Ayant continué nostre Navigation jusques au vingt-cinquième, dans de continuels dangers, Dieu nous essuya toutes nos peines, par le rencontre d'une Cabane de Pouteoùatamis qui étoient à la pêche et à la chasse à l'orée du bois. Ils nous regalerent de tout ce qu'ils avoient ; mais surtout de fênes, qui est le fruit du hêtre, qu'ils font rotir, et qu'ils pilent en farine. J'eus le loisir de les instruire, et de donner le Baptême à deux petits enfans malades.

Le vingt-septième, dans le temps que nous tâchions de ramer avec le plus de vigueur qu'il nous étoit possible, nous fûmes apperceus de quatre Cabanes de Sauvages, nommez Oumaloûminek, qui nous obligerent à débarquer ; comme ils étoient pressés de la faim, et nous au bout de nos vivres, nous ne pûmes pas estre longtemps ensemble.

Le vingt-neufvième, l'Anse de la Riviere par où nous devions entrer, étant gelée, nous fusmes bien en peine ; nous pensions à faire le reste du chemin, jusques au rendez-vous par terre, mais un vent impetueux s'étant levé pendant la nuit, nous nous trouvâmes en état, les glaces ayant esté brizées, de continuer nôtre Navigation, qui finit le deuxième Decembre, veille de saint François Xavier, que nous arrivâmes au lieu où étoient les François, qui nous aiderent à celebrer la Feste avec le plus de solemnité qu'il nous fut possible, le remerciant du secours qu'il nous avoit procuré pendant nostre voyage, et le priant d'estre le Patron de cette Mission, que nous allions commencer sous sa protection.

Le lendemain je celebray la sainte Messe, où les François au nombre de huit, firent leurs Devotions. Les Sauvages ayant pris leur quartier d'hiver, je ne trouvay icy qu'un Bourg de diverses Nations, Ousaki, Pouteoùatami, Outagami, Ouenibigoutz, environ six cens ames ; à une lieuë et demie, un

autre de cent cinquante ames ; à quatre lieuës, un de cent ames ; à huit lieuës d'icy, de l'autre bord de la Baye, un d'environ trois cens ames.

Toutes ces Nations ont leurs champs de bled d'Inde, citrouilles, faisoles et de petun. En cette Baye, en un lieu qu'ils appellent Oüestatinong, à vingt cinq lieuës de là, il y a une grande Nation nommée Outagami, et à une journée de celle-cy, il y en a deux autres, Oumami et Makskouteng ; une partie de tous ces Peuples a eu connoissance de nostre Foy, à la pointe du saint Esprit, où je les ay instruits ; nous le ferons plus amplement avec le secours du Ciel.

Nous avons eu bien de la peine pour nostre entretien, à peine avons-nous trouvé dequoy nous cabanner. Toute nostre nourriture n'a esté que du bled d'Inde, et du gland ; le peu de poisson qu'on n'y voit que rarement, est tres-mauvais ; l'eau de cette anse et des rivières, y est pareille à celle qui croupit dans les fossez.

Les Sauvages d'icy sont barbares au delà du commun ; ils sont sans industrie, ils ne savent pas faire même un plat d'escorce, ny une cuilliere, ils se servent le plus souvent de coquilles. Ils sont tenans et avarés d'une façon extraordinaire ; ils vendent cher leurs petites denrées, parce qu'ils n'ont que le purement necessaire. La saison en laquelle nous arrivâmes chez eux, ne nous fut pas avantageuse ; ils étoient tous dans la disette, et fort peu en état de nous donner quelque secours ; nous y endureâmes la faim. Mais beny soit Dieu, qui nous met dans ces occasions, et qui recompense bien d'ailleurs toutes ces peines, par les consolations qu'il nous fait trouver dans les plus grandes afflictions, en la recherche des ames de tant de pauvres Sauvages, qui ne sont pas moins l'ouvrage de ses mains, et le prix du Sang de IESVS-CHRIST son Fils, que celles des Princes et des Souverains de la terre.

De la Mission aux Ousaki.

Le Village des Ousaki est le premier où je commençay à instruire. Aussitôt que nous y fûmes cabancz, j'assemblay tous les anciens, ausquels après que j'eus raconté les nouvelles de la paix avec les Iroquois, je m'étendis sur le dessein de mon voyage, qui n'étoit autre que leur instruction. Je leur expliquay les principaux articles de nôtre croyance, qu'ils écoutèrent avec approbation, me paroissans tres-bien disposez pour le Christianisme. O si nous pouvions les secourir dans leur pauvreté, que nostre Eglise seroit florissante ! Le reste de ce mois je travaillay à leur instruction, et donnay le Baptême à plusieurs enfans malades ; j'eus la consolation d'en voir un quelque-temps après quitter l'Eglise Militante qui l'avoit reçu au nombre de ses enfans, pour aller dans la Triomphante y chanter éternellement les misericordes de Dieu en son endroit, et y être un Advocat pour la conversion de ceux de sa Nation.

Parmy ceux qui n'avoient pas ouï parler de nos Mysteres, il s'y est trouvé quelques libertins qui en ont fait des railleries : Dieu me mit en bouche de quoy les arrêter ; j'espere que fortifiez de la Grace, avec le temps et la patience, nous aurons de la consolation d'en gagner quelques-uns à IESVS-CHRIST. Ceux qui sont Chrétiens sont venus exactement tous les Dimanches, à la Priere et à l'Instruction, où nous faisons chanter le *Pater* et *Ave*, en leur langage.

An mois de Janvier je me proposois d'aller porter l'Evangile à un autre Bourg ; il ne fut pas possible de m'y aller cabaner parmy eux. J'ay tâché de suppléer par des frequentes visites.

De la Mission aux Pouteoïatamis.

Le dix-septième Février, je me transportay au Bourg des Pouteoïatamis,

qui est à l'autre bord du Lac, à huit lieuës d'icy : après avoir marché tout le jour sans s'arrêter, nous y arrivâmes à Soleil couché, à la faveur de quelque petit morceau de viande gelée, que la faim nous faisoit manger. Le lendemain de mon arrivée, il nous firent present de tout le lard d'un Ours, avec beaucoup de témoignage d'affection.

Le dix-neufvième j'assemblay le conseil, et après avoir raconté les nouvelles, je leur fis connoître le sujet qui m'amenoit en leur Pays, m'étant réservé au lendemain pour leur parler plus amplement de nos mysteres. Je le fis avec succès et benediction, ayant tiré cette conclusion d'eux-mêmes, que puisque la croyance étoit si nécessaire pour éviter l'Enfer, ils vouloient prier, et qu'ils esperoient que je leur procurerois un Missionnaire pour les instruire, ou bien que je demeurerois moy-même pour leur faire cette charité.

Les jours suivans je visitay toutes les Cabanes, et les instruisis fort amplement en particulier, avec satisfaction de part et d'autre. J'eus la consolation d'y donner le Baptême à deux enfans nouveaux nez, et à un jeune homme moribond tres-bien disposé.

Le vingt-troisième nous nous mîmes en chemin pour nous en retourner ; mais le vent qui nous geloit le visage, et la neige, nous obligerent d'arrêter après deux lieuës, et passer la nuit sur le Lac. Le lendemain, la rigueur du temps étant diminuée tant soit peu, nous continuâmes nostre route, avec bien de l'incommodité ; j'en eus pour ma part le nez gelé, et une defaillance qui m'obligea à m'asseoir sur la glace, où j'eusse resté, mes Compagnons ayant gagné le devant, si par une providence Divine je n'eusse trouvé dans mon mouchoir un clou de girofle, qui me donna assez de force pour arriver au cabanage.

Au commencement du mois de Mars les grands degels ayant commencé, les Sauvages decabannerent pour aller chercher de quoy vivre, la faim les pressant depuis quelque temps.

J'eus bien du déplaisir de n'avoir pas pu parcourir tous les Bourgs ; l'éloignement de quelques-uns, et le peu de disposition de quelques-autres en ont esté la cause. Je me résolus de tâcher du moins de bien établir le Christianisme dans un Bourg voisin, composé pour la plus grande partie de Pouteoüatamis. J'assemblay les hommes deux fois, leur expliquay amplement nos Mysteres, et l'obligation qu'ils avoient d'embrasser nostre Foy, et que c'étoit l'unique raison qui m'avoit amené dès l'Automne en leur Pays ; ils receurent fort bien tout ce que je leur dis. Je les ay souvent visités dans leurs cabanes, pour leur inculquer ce que je leur avois enseigné en public. J'y ay baptisé quelques enfans malades ; j'ay esté grandement consolé dans l'assurance que quelques-uns m'ont donnée, que depuis qu'ils m'avoient oüy, il y a cinq ans, à la pointe du saint Esprit, dans le Lac Supérieur, il ont toujours invoqué le vray Dieu ; qu'ils en avoient esté protégés sensiblement, qu'ils ont toujours tué des bêtes, et pris des poissons ; qu'ils n'ont pas esté malades, et qu'ils ne meurent pas si communément dans leurs familles, comme ils faisoient auparavant qu'ils priassent. Vn autre jour je fis le Catechisme aux filles et aux femmes, nostre cabanne étoit toute remplie. Ce pauvre peuple est tres-bien disposé, et témoigne tres-bonne volonté. Plusieurs m'interrogent de diverses choses pour estre instruits, me proposant leurs difficultez, qui ne proviennent que de la haute idée qu'ils ont du Christianisme, et de la crainte qu'ils ont de n'en pouvoir pas accomplir les obligations. Nostre séjour n'a pas esté long ; la faim les pressant, ils furent obligés de se separer, et d'aller chercher leur vie. Nous nous retirâmes pleins de consolation, louâns et benissant Dieu de ce que son saint Nom avoit été respecté, et la sainte Foy bien receüe de ces Peuples barbares.

Les 21. de ce mois je pris hauteur ; je trouvay que la hauteur du Soleil étoit de 46. degrez 40. minutes ou environ, donc la hauteur du Pole et le complé-

ment est de 43. degrez 20. minutes ou environ.

Les glaces n'ont rompu icy que le 12. d'Avril ; l'Hyver a été extrêmement rude cette année, et par conséquent la navigation fort retardée.

Le 16. d'Avril, je m'embarquay pour aller commencer la Mission aux Outagamis, peuple assez renommé en tous ces quartiers ; nous fûmes coucher au bout de l'anse, à l'entrée de la Riviere des Puans, que nous avons nommée de saint François. En passant, nous vîmes des nuages de Cignes, d'Outardes, et de Canards ; les Sauvages leur tendent des rets au fond de l'anse, où ils en prennent jusques à cinquante dans une nuit, ce gibier cherchant en Automne la folle avoine, que le vent a secoüée au mois de Septembre.

Le 17. nous montâmes la Riviere saint François, large de deux, et parfois de trois arpens. Après avoir avancé quatre lieuës, nous trouvâmes le Bourg des Sauvages nommé Saky, qui commençoient un travail qui merite bien d'avoir icy sa place. D'un bord à l'autre de la Riviere, ils font une barricade, plantans de grands pieux à deux brasses d'eau ; en sorte qu'il y a comme un pont au-dessus pour les pêcheurs, qui à la faveur d'une petite nasse, prennent aisément les Esturgeons, et toute autre sorte de poisson que cette digue arrête, quoy que l'eau ne laisse pas de couler entre les pieux. Ils appellent cette machine Mitihikan ; elle leur sert le Printemps et vne partie de l'Esté.

Le dix-huictième, nous fîmes le portage qu'ils nomment Kekaling, nos matelots trainans le canot parmy des rapides ; je marchay sur le bord de la Riviere, où je trouvay des pommiers et des souches de vigne en quantité.

Le 19. Nos Matelots monterent les Rapides à la perche, pendant deux lieuës ; j'allay par terre jusques à l'autre portage, qu'ils appellent Oukocitiming, c'est à dire chaussée. Nous observâmes ce même jour l'Eclipse du Soleil, prédite par les Astrologues, qui dura depuis midy jusques à deux heures : le tiers ou environ du corps du Soleil a

paré éclipsé, les autres deux tiers faisoient un Croissant. Nous arrivâmes le soir à l'entrée du Lac des Puans, que nous avons appelé le Lac saint François ; il est long d'environ douze lieues, et large de quatre ; il est situé du Nord Nord-Est, au Sud Sur-Ouest ; il est abondant en poissons, mais inhabité à cause des Nadoüecis qu'on y apprehende.

Le vingtième, qui étoit le Dimanche, je dis la Messe après avoir navigué cinq à six lieues dans le Lac ; après quoy nous arrivâmes dans une Riviere qui vient d'un Lac de folle avoine, que nous suivîmes, au bout duquel nous trouvâmes la Riviere qui conduit aux Outagamis d'un côté, et celle qui conduit aux Machkoutenck de l'autre. Nous entrâmes dans cette premiere, qui vient d'un Lac où nous vîmes deux Cocqs d'Indes perchez sur un arbre, masle et femelle, parfaitement semblables à ceux de France, même gros-seur, même couleur, et même chant. Les Outardes, Canards, Cignes, Oyes, sont en grand nombre en tous ces Lacs et Rivières ; la folle avoine qui est leur nourriture les y attire ; il y a des grands et petits Cerfs, des Ours et des Castors, en assez grande quantité.

Le vingt-quatrième, après plusieurs tours et détours, dans les divers Lacs et Rivières, nous arrivâmes au Bourg des Outagamis,

Ce peuple nous vint en foule au devant, pour voir, disoient-ils, le Manitou qui venoit en leur pays ; ils nous accompagnerent avec respect jusques à la porte d'une cabanne où on nous fit entrer.

Cette Nation est renommée pour être nombreuse : ils sont plus de quatre cens hommes portans les armes ; le nombre des femmes et enfans y est plus grand, à cause de la polygamie qui regne parmi eux, chaque homme ayant communément quatre femmes, quelques-uns six, et d'autres jusques à dix. Six grandes cabannes de ces pauvres gens ont esté defaites ce mois de Mars, par dix-huit Iroquois Tsonnontouâns, lesquels conduits par deux Iroquois, Esclaves des Pouteouâtamis, qui s'enfuyoient, donnerent dessus, tuerent tout,

à la reserve de trente femmes qu'ils emmenerent prisonnières ; les hommes étans à la chasse, ils ne trouverent pas beaucoup de resistance, ne restant que six hommes de guerre dans les cabannes, hormis les femmes et les enfans qui étoient au nombre de cent ou environ. Ce carnage se fit à deux journées du lieu de nostre hivernement, au fonds du Lac des Ilinouëts, qu'on appelle Machihiganing.

Le vingt-cinquième, j'assemblay les Anciens en grand nombre, à dessein de leur donner les premieres connoissances de nos Mysteres. Je commençay par l'invocation du saint Esprit, auquel nous nous étions adressez pendant nôtre voyage, pour le prier de benir nos travaux ; et après leur avoir essuyé leurs larmes, que le souvenir du meurtre fait par les Iroquois faisoit couler de leurs yeux, par un present que je jugeay leur devoir faire, ie leur expliquay les principaux Articles de nostre Foy, leur publiay la Loy et les Commandemens de Dieu, les recompenses promises à ceux qui luy obeyront, et les chastimens qu'il prepare à ceux qui ne luy obeyront pas. Ils m'ont entendu sans que j'aye eu besoin d'interprete, et ce avec attention ; mais, ô mon Dieu, que ce pauvre peuple a des idées et des coûtumes contraires à l'Evangile, et qu'il faut de graces bien puissantes pour vaincre leurs cœurs ! ils aprouvent l'Vnité et la Souveraineté de Dieu, Createur de toutes choses, du reste ils n'en disent mot.

Vn Outagami me dit en particulier, que son ayeul étoit venu du Ciel, et qu'il avoit prêché l'Vnité et la Souveraineté d'un Dieu qui avoit fait tous les autres Dieux ; qu'il les avoit asseurés qu'il iroit au Ciel après sa mort, où il ne mourroit plus, et que l'on ne trouveroit pas son corps au lieu où on l'auroit enterré, ce qui fut verifié, dit cet Outagami, le corps ne s'étant plus trouvé où on l'avoit mis. Ce sont des fables dont Dieu se sert pour leur salut ; car après avoir achevé de raconter tout, il ajouta qu'il congédioit toutes ses femmes, qu'il n'en retenoit qu'une qu'il ne

changerait point, qu'il étoit résolu de m'obéir et de prier Dieu : j'espère que Dieu lui fera miséricorde. J'ay tasché de les visiter dans leurs cabanes, qui sont en tres-grand nombre, tantost pour les instruire en particulier, tantost pour y aller porter quelque petite médecine, ou plutôt quelque douceur à leurs petits enfans malades, que je baptisois. Sur la fin ils me les ont apportés d'eux-mêmes, dans la cabanne où je logeois.

J'ay parlé leur langue, dans l'assurance qu'ils m'ont donné qu'ils m'entendoient ; elle est la même que celle des Saki. Mais, hélas ! qu'ils ont de la peine à concevoir une Loi qui est si contraire à leurs coutumes !

Ces Sauvages se sont retirés en ces quartiers, pour fuir la persécution des Iroquois ; ils se sont placés dans un pays excellent, la terre qui y est noire leur donne du bled d'Inde en abondance. Ils vivent de chasse pendant l'Hyver ; sur la fin ils reviennent à leurs cabanes, et y vivent de bled d'Inde, dont ils ont fait cache en Automne, et qu'ils assaisonnent avec du poisson. Ils ont un Fort au milieu de leurs déserts où leurs cabanes de grosse écorce, sont pour résister à toutes sortes d'attaques ; en voyageant ils se cabanent avec des nattes. Ils ont guerre avec les Nadoüécious leurs voisins. Ils n'ont point l'usage du canot ; c'est pour cela qu'ils ne vont point en guerre contre les Iroquois, quoiqu'ils en soient ennemis. Ils sont fort décriés et réputés des autres Nations chiches, avares, larrons, colères, et querelleurs. Ils ont peu d'idées des François, depuis que deux traiteurs de robes de Castor ont paru chez eux : s'ils s'y étoient comportés comme ils devoient, j'eusse eu moins de peine à donner à ces pauvres gens d'autres idées de toute la Nation Française, qu'ils commencent à estimer depuis que je leur ay expliqué l'unique et le principal motif qui m'amenoit chez eux.

Le vingt-sixième, les Anciens vinrent en la cabanne où je logeois pour y tenir conseil ; l'assemblée étant faite, le

Capitaine, après avoir porté à mes pieds un présent de quelques robes, harangua en ces termes : Nous te remercions, me dit-il, de ce que tu nous es venu visiter, et consoler dans notre affliction ; nous t'en sommes d'autant plus obligés, que personne n'a eu encore cette bonté pour nous. Ils ajoutèrent, qu'au reste ils n'avoient autre chose à me dire, sinon qu'ils n'avoient point d'esprit pour me parler, qu'ils étoient tous occupés à pleurer leurs morts. Toy, Robbe noire, qui as de l'esprit et qui as pitié des hommes, aye pitié de nous, de la manière qu'il te plaira. Tu pourrais demeurer icy proche de nous, pour nous protéger contre nos ennemis, et nous apprendre à parler au grand Manitou, de même que tu fais aux Sauvages du Sault ; tu nous pourrais faire rendre nos femmes, qui ont été emmenées prisonnières ; tu pourrais arrêter les armes des Iroquois, et leur parler de paix en notre faveur pour l'avenir : ie n'ay point d'esprit pour te rien dire, seulement aye pitié de nous en la façon que tu jugeras plus à propos. Quand tu verras les Iroquois, dis-leur qu'ils m'ont pris pour un autre : ie ne leur fais point la guerre, je n'ay pas mangé leurs gens, que mes voisins ont pris prisonniers, et dont ils m'ont fait présent, je les ay adoptés, ils vivent icy comme mes enfans. Ce discours ne tient rien du barbare. Je leur dis que dans le traité de paix que les François avoient fait avec les Iroquois, on n'avoit pas parlé d'eux, qu'aucun François n'étoit encore venu icy, et qu'on ne les connoissoit pas ; qu'au reste j'approuvois beaucoup ce que leur Capitaine avoit dit, que je ne l'oublierais pas, que l'Automne prochain je leur en rendrais réponse ; cependant qu'ils se fortifiassent dans la résolution d'obéir au vrai Dieu, qui seul leur pouvoit procurer ce qu'ils demandoient, et infiniment au-delà.

Le soir, quatre Sauvages Oumamis de Nation, arrivèrent de deux journées d'icy, portans trois chevelures d'Iroquois, et un bras à demy boucané,

pour consoler les parens de ceux que les Iroquois avoient tués depuis peu.

Le vingt-septième nous partîmes, re-commandans aux bons Anges la première semence jettée dans le cœur de ce pauvre peuple, qui m'a écouté avec respect et attention. Voila une belle et riche moisson pour un Missionnaire zélé et patient. Nous avons appelé cette Mission de saint Marc, parce que tel jour la Foy y a esté annoncée.

—

*De la Mission aux Oumamis, et
Machkoutench.*

Le vingt-neufvième nous entrâmes dans la Riviere qui conduit aux Machkoutench, dits Assista Ectæronnons, Nation du Feu, par les Hurons. Cette Riviere est tres-belle, sans rapide ny portage, elle va au Sur-Ouest.

Le trentième, ayans débarqué vis à vis du Bourg, et laissé nôtre canot au bord de l'eau, après une lieuë de chemin, par de belles Prairies, nous aperceusmes le Fort. Les Sauvages nous ayans découverts, firent d'abord le cry dans leur Bourg, ils accoururent à nous, nous accompagnerent avec honneur dans la cabanne du Chef, où d'abord on nous apporta des rafraichissemens, et on graissa les pieds et les jambes aux François qui étoient avec moy. Ensuite on prepara un festin ; en voicy la ceremonie. Tout le monde ayant pris place, après que quelques-uns eurent remply un plat de petun en poussiere, un vieillard se leva debout ; et s'étant tourné devers moy, il m'harangua en ces termes, les deux mains remplies de petun, qu'il prit du plat : Voila qui est bien, Robe noire, que tu nous viens visiter : aye pitié de nous, tu es un Manitou, nous te donnons à fumer. Les Nadoüessious et les Iroquois nous mangent, aye pitié de nous. Nous sommes souvent malades, nos enfans meurent, nous avons faim : escoute moy Manitou, je te donne à fumer ; que la terre nous donne du bled, que les rivières nous fournissent du poisson,

que la maladie ne nous tuë plus, que la famine ne nous traite plus si rudement. A chaque souhait, les vieillards qui étoient presens répondoient par un grand ooh. L'eus horreur de cette ceremonie, et les ayant priez de m'écouter, je leurs dis que ce n'étoit pas à moy à qui il falloit adresser leurs vœux ; que dans nos besoins j'avois recours à la Priere, celui qui est l'unique et le véritable Dieu ; que c'étoit en luy en qui ils devoient établir leur confiance ; qu'il étoit le seul Maistre de toutes choses, aussi-bien que de leurs vies ; que je n'estois que son serviteur et son envoyé, qu'il estoit mon souverain Seigneur et le sien ; que neantmoins les hommes sages honoroient et écoutoient volontiers la Robbe noire, comme une personne qui est écoutée du grand Dieu, et qui est son Interprete, son Officier, et son Domestique. Ils nous faisoient un vray sacrifice, de même que celui qu'ils font à leurs faux Dieux.

Sur le soir je les assemblay, leur fis present de Rassade, de* Coûteaux et Haches, pour leur dire : Connois la Robbe noire : ie ne suis pas le Manitou qui est le maistre de vos vies, qui a créé le Ciel et la Terre, je suis sa creature, je luy obeïs et porte sa parole par toute la terre. Je leur expliquay ensuite les articles de nôtre sainte Foy, et les Commandemens de Dieu ; ces bonnes gens ne m'entendoient qu'à demy. Avant que les quitter, j'eus la consolation de voir qu'ils concevoient les principaux de nos Mysteres ; ils receurent l'Evangile avec respect et crainte, et ils témoignèrent estre bien satisfaits d'avoir la connoissance du vray Dieu.

Les Sauvages nommez Oumamis, ne sont icy qu'en fort petit nombre. Le gros n'est pas encore arrivé de leur chasse, ainsi je n'en dis presque rien en particulier ; leur langage est conforme à leur humeur : ils sont doux, affables, posez, aussi parlent-ils lentement. Toute cette Nation devoit arriver dans seize jours ; mais l'obeissance m'appelant au Sault, je n'ay pas eu la liberté de les attendre.

Ces peuples sont établis en un tres-

beau lieu, où l'on voit de belles Plaines et Campagnes à perte de vue ; leur Riviere conduit dans la grande Riviere, nommée Messi-Sipi ; il n'y a que six jours de Navigation. C'est le long de cette Riviere où sont les autres nombreuses Nations. A quatre lieues d'icy sont les Kikabou, et les Kitchigamich, qui parlent même langue que les Mach-kouteng.

Le premier de May, je les allay visiter dans leurs cabannes, je les instruisis, parlant leur langue, en sorte que je me faisois entendre à eux. Ils m'écoutoient avec respect, ils admiroient les points de nostre Foy, ils s'empressoient à me faire caresse de tout ce qu'ils avoient de meilleur. Ces pauvres Montagnars sont bons au-delà de tout ce qu'on pourroit croire ; ils ne laissent pas d'avoir leurs superstitions, et la polygamie ordinaire aux Sauvages.

Les caresses qu'ils me faisoient m'occupoient presque tout le jour, ils me venoient appeler chez moy, m'emmenaient chez eux, et après m'avoir fait asseoir sur quelque belle peau neuve, me presentoient une poignée de petun, qu'ils mettoient à mes pieds, m'apportoient une chaudiere pleine de graisse, viande et bled d'Inde, avec une harangue ou compliment qu'ils me faisoient. J'ay toujours pris occasion de là de les informer des veritez de nostre Foy ; Dieu m'a fait la grace d'estre toujours entendu, leur langue estant la même que celle des Saki.

J'y ay baptisé cinq enfans dans le danger de mort, ils me les apportoit eux-mêmes pour leur donner medecine. Me retirant par fois à l'écart pour prier, ils me suivoient, et de temps en temps ils venoient m'interrompre, en me disant d'un ton suppliant : Manitou, aye pitié de nous. En verité, ils m'apprennent le respect et l'affection avec laquelle je devois parler à Dieu.

Le deuxième de May, les vieillards vinrent à nostre cabanne pour tenir conseil ; ils me remercièrent, et par une harangue, et par quelque present, de ce que j'étois venu en leur pays ; ils

m'exhortoient à y venir souvent : Garde nostre terre, disoient-ils, viens nous apprendre souvent comme nous devons parler à ce grand Manitou, que tu nous as fait connoître. Ce peuple paroist fort docile. Voila une Mission toute preste, capable de bien occuper un Missionnaire, jointe aux deux Nations voisines. Le temps nous pressant, je pris ma route vers le lieu d'où j'étois party, où j'arrivay heureusement par la Riviere saint François dans trois jours.

Le sixième, je me transportay aux Oumalouminek, éloignez de huit lieux de nostre cabanne ; je les trouvay dans leur Riviere en petit nombre, la jeunesse étant encore dans les bois. Cette Nation a esté presque exterminée par les guerres. J'ay eu peine à les entendre ; le temps m'a fait découvrir que leur langue est algonquine, mais bien corrompue. Ils n'ont pas laissé de me mieux entendre, que je ne les entendois. Après un petit present que je fis aux vieillards, je leur annonçay l'Evangile, qu'ils admirèrent, et qu'ils écoutèrent avec respect.

Le neuvième, les Anciens m'ayans invité à leur conseil, ils m'y firent present avec action de graces, de ce que je les étois venu visiter pour leur donner la connoissance du vray Dieu. Prends courage, me dirent-ils, instruis-nous souvent, et apprends-nous à parler à celui qui a tout fait. Nous avons appelé cette Mission de saint Michel, de même que la Riviere qui est le lieu de leur demeure.

Le dixième, estant arrivé au cabanage, un Pouteouatami n'osant me demander des nouvelles, s'adressa à notre chien, en ces termes : Dis-moy, chien de Capitaine, quel est l'estat des affaires des Oumalouminetz : ton Maître te les a dites, tu l'as suivy partout, ne me les cache pas, je n'ose pas le luy demander. Je vis bien ce qu'il pretendoit.

Le treizième, je trauersay l'Anse pour aller trouver les Ouenibigoutz à leurs deserts, où ils s'assembloient. Le lendemain je tins conseil avec les vieillards

et la jeunesse, et leur annonçay l'Evangile comme j'avois fait aux autres. Il y a environ trente ans que tous ceux de cette Nation furent tuez ou amenez prisonniers par les Ilimouek, à la reserve d'un seul homme qui échappa, percé d'une flèche à travers le corps. Il a esté fait Capitaine de sa Nation, comme n'ayant jamais esté esclave, les Ilinouëtz ayans renvoyé ses compatriotes captifs, pour habiter derechef le pays.

Ils parlent une langue particuliere, que les autres Sauvages n'entendent pas : elle n'approche point ny du Huron ny de l'Algonquin. Il n'y a, disent-ils, que certains peuples du Sur-Oüest qui parlent comme eux. l'en ay appris quelque mots, mais surtout le Catechisme, le *Pater* et l'*Ave*.

Ie les visitay dans leurs cabannes, et les instruis : j'en fis de même aux Pouteouätamis qui demeurent avec eux ; les uns et les autres me demanderent par leurs presens, de les venir instruire l'Automne prochaine.

Estat des Chrestiens.

Nous ne scaurions faire observer à nos Chrestiens une exacte profession du Christianisme, de la façon que nous sommes obligez de vivre parmy eux dans les commencemens ; n'ayans qu'une cabanne à leur façon, on ne scauroit les instruire ny faire les autres exercices de Religion à temps réglé, comme on fait dans une chapelle. Nous avons pourtant tâché de les assembler tous les Dimanches, pour leur enseigner le Catechisme, et les faire prier Dieu. Nous avons icy sept adultes Chrestiens, et quarante huit autres, ou enfans ou presque adultes, que nous avons baptisez dans le danger, partie à la Pointe du saint Esprit, partie en ces quartiers pendant cét Hyver. Ie ne compte pas ceux qui sont morts, qui sont environ dix-sept. l'ay eu de la consolation cét Hyver, de voir la ferveur de nos Chrestiens, mais surtout

d'une fille baptizée à la Pointe du saint Esprit, nommée Marie Movena, qui a combattu contre ses parens depuis le Printemps passé, jusques à present ; quelques efforts qu'ils ayent fait pour l'obliger à épouser son beau-frere, elle ne l'a jamais voulu. Son frere l'a souvent frappée, sa mere luy a souvent refusé à manger, venant parfois jusques à un tel point de rage, que prenant un tison, elle luy en brûloit les bras. Cette pauvre fille me racontoit tous ces mauvais traitemens, sans que son courage ait jamais pû être ébranlé, offrant volontiers à Dieu toutes ses peines.

Pour ce qui regarde les infideles, ils craignent beaucoup en ces quartiers les jugemens de Dieu, et les peines d'Enfer ; l'Vnité, et la Souveraineté de Dieu satisfait fort leur esprit. O si ces pauvres gens avoient les aides et les moyens que les Europeans ont en abondance pour faire leur salut, ils seroient bientôt bons Chrétiens. Os'ils voyoient quelque chose de la magnificence de nos Eglises, de la devotion avec laquelle elles sont fréquentées, des grandes charitez qu'on exerce envers les pauvres dans les Hôpitaux, je m'assure qu'ils en seroient bien touchez.

Le vingtième, je m'embarquay avec un François et un Sauvage, pour aller à sainte Marie du Sault, où l'obeissance m'appeloit, laissant tous ces peuples dans l'esperance que nous les reverrions l'Automne prochain, comme je leur avois promis.

Pour conclusion, nous ajoûtons icy que pour renforcer les ouvriers d'une si ample Mission, on y a envoyé le Pere Gabriël Dreuillette, un des plus anciens et considerables Missionnaires, et le Pere Louys André, arrivé icy l'an passé, destiné du premier abord à cette Mission, où il est donc allé après avoir fait icy un an de Noviciat de Mission parmy les Algonquins qui y font leur demeure.

En outre, les Peres de cette Mission faisans mention de l'Eclipse du Soleil, du dix-neuvième Avril de cette presente année 1670, on eust pû sur l'observation qu'on en a faite pareillement icy, conclure la Longitude qu'il y a

d'eux à nous ; mais d'autant que cela requiert une grande exactitude, et beaucoup de mystere pour en venir à bout par l'Eclipse du Soleil, on attendra celle de la Lune, pour en faire un plus facile et assuré jugement.

Cependant pour satisfaction de quelques Curieux, voicy le narré de cette Eclipsé, telle qu'elle parut à Quebec.

Elle commença à une heure quarante cinq minutes, et finit à trois heures vingt-trois minutes ; sa durée totale a esté de 1. heure 40. le tout mesuré par le mouvement d'un Pendule, exa-

ctement rectifié au mouvement du Soleil, la grandeur de l'Eclipsé a esté de cinq doigts un peu plus. Nous avions marqué sur un carton six cercles concentriques, et d'égale distance, et chaque espace divisée en douze, pour avoir les minutes de cinq en cinq. Mais cette machine étant trop grande pour l'espace du lieu où nous nous étions établis pour en faire l'observation, nous n'avons pû juger de la dite grandeur que par la conjecture. Si cela peut servir à la Longitude de Quebec, à la bonne heure.

Extraict du Priuilege du Roy.

Par Grace et Priuilege du Roy, il est permis à SEBASTIEN CRAMOISY, Imprimeur ordinaire du Roy, Directeur de l'Imprimerie Royale du Louure, et ancien Eschevin de Paris, d'imprimer, ou faire imprimer, vendre et debiter vn Livre intitulé : *Relation de ce qui s'est passé de plus remarquable aux Missions des Peres de la Compagnie de Iesus, en la Nouvelle-France, les années 1669. et 1670.* Et ce pendant le temps de vingt années ; avec defenses à tous Libraires, Imprimeurs et autres d'imprimer ou faire imprimer le dit Liure, sous pretexte de déguisement ou changement, aux peines portées par le dit Priuilege. Donné à Paris, en Janvier 1667.

Signé par le Roy en son Conseil.

MABOUL.



RELATION

DE CE QUI S'EST PASSÉ DE PLUS REMARQUABLE

AUX MISSIONS DES PERES DE LA COMPAGNIE DE JESUS EN LA NOUVELLE FRANCE,
 ÈS ANNÉES 1670. ET 1671.

Envoyée au Reverend Pere JEAN PINETTE, Provincial de la
 Province de France. (*)

Au Reverend Pere Jean Pinette, Provincial de la Province de France.

MON REVEREND PERE,



DEPUIS que le Roy a réprimé, par la terreur de ses armes, l'insolence des Iroquois, nous avons porté paisiblement l'Evangile à plus de quatre cents lieuës d'icy, à la ronde; et il n'y a presque plus de peuples en tout ce grand espace de païs, chez qui la foy n'ait penetré avec la gloire de nostre invincible Monarque.

J'estois l'esté dernier avec vn de nos Peres à cinq cents lieuës de Quebec, en la Nation du Feu, où nous trouvâmes d'autres peuples, qui nous promirent de porter encore à plus de cinq cents lieuës au delà, les bonnes nouvelles du Salut que

nous leur annoncions; et en mesme temps, d'autres de nos Peres preschoient le nom de Jesus-Christ dans le païs des Outaouïacs, aux deux extremités du Lac Superieur et du Lac des Hurons; et cet Esté pendant que nous continuons à cultiver les Iroquois, qui sont vers le Midy, nous tournons aussi nos soins vers des peuples du Septentrion, vn de nos Peres estant party tout fraichement pour la mer du Nord, jusqu'où aucun François n'a encore esté, bien resolu de pousser par terre jusqu'à cette fameuse baye de Hutson, et faire briller les lumieres de nostre sainte Religion à ces nouveaux peuples, qui ont esté jusqu'à present dans les tenebres de l'infidelité. Et ainsi nous pouvons dire que le flambeau de la Foy éclaire à present les quatre parties de ce nouveau Monde. Plus de sept cens Baptêmes ont consacré, cette année, toutes nos forests; plus de vingt Missions differentes occupent incessamment nos Peres parmy plus de vingt diverses Nations; et les Chapelles érigées dans les païs les plus éloignez d'icy, se trouvent presque tous

(*) D'après l'édition de Sébastien Mabre-Cramoisy, publiée à Paris en l'année 1672.

les jours remplies de ces pauvres Barbares, dans quelques-unes desquelles il s'est fait quelquefois dix, vingt et trente Baptesmes en un jour.

Ces Benedictions du Ciel ne s'achettent que par des famines, qui reduisent quelquefois le Missionnaire au gland et à la mousse ; par des travaux qui l'épuisent de sueurs depuis le matin jusqu'au soir, et par des perils de mort presque continuels, soit qu'il faille courir après la brebis égarée dans ces vastes forests, sur les neiges et sur les glaces, soit qu'on soit obligé de voguer dans de fresles canots d'écorce, sur des Lacs qui ne sont pas moins orageux que la mer.

Voilà les attraites que nous presentons à ceux que nous invitons de venir prendre part à ces belles conquêtes ; mais je peux les assurer qu'ils reconnoistront par experience aussi-bien que nous, que jamais ils n'ont gousté de si douces delices, que celles qui se trouvent dans ces chetives cabanes où tout manque ; mais où on trouve Dieu plus pleinement quand on peut y aboucher un pauvre Sauvage, luy parler au cœur, et le mettre dans le chemin du Ciel.

Nos Missionnaires sont infiniment obligez au Roy, de leur avoir ouvert la porte, et fait un passage libre à tant de Nations si éloignées de nous : c'est par la paix, que les soins du sage Ministre ont établie entre les Iroquois et les Outaouïacs. Mais comme ces Iroquois sont toujours Iroquois, et les Outaouïacs toujours barbares, il faut tenir et les uns et les autres dans le deuoir ; ceux-là par la terreur, et ceux-cy par l'estime qu'on leur fait concevoir de sa Majesté.

C'est pour cela que Monsieur de Courcelle nostre Gouverneur, accompagné des plus lestes de nos François, fit cet Esté une promenade iusques dans le pais des Iroquois, faisant voir que quarante lieues de torrens qu'il a fait franchir à des bateaux, ne l'empescheront pas de les reduire à la raison, quand il en sera besoin. Et c'est pour cela aussi que Monsieur Talon nostre Intendant, tient les Outaouïacs dans la veneration, et leur inspire le respect qu'ils doivent

avoir pour sa Majesté, au nom de laquelle il a pris possession de toutes leurs terres.

Mais pour ne pas faire une Relation de cette lettre, je diray seulement à V. R. qu'on ne doit pas tenir pour suspectes les choses qui vont estre racontées, puisque je les ay puisées, pour ainsi dire, dans leurs sources, n'y ayant presque point de Mission en tout ce pais, où ie n'aye eu le bonheur de me trouver en personne.

On trouvera au commencement de la Relation des Outaouïacs, une Carte, qui represente les lacs, les riuieres, et les terres sur lesquelles sont établies les Missions de ce pais-là. Elle a esté dressée par deux Peres assez intelligens, tres-curieux et tres-exacts, qui n'ont rien voulu mettre que ce qu'ils ont veu de leurs propres yeux : c'est pour cela qu'ils n'ont mis que la naissance du lac des Hurons, et de celuy des Ilinois, quoy qu'ils ayent beaucoup vogué sur l'un et sur l'autre, qui paroissent comme deux mers, tant ils sont grands ; mais parce qu'ils n'ont pas pris connoissance par eux-mesmes de quelques-unes de leurs parties, ils aiment mieux laisser l'ouvrage en quelque façon imparfait, que de le donner defectueux comme est toujours en cette matiere, ce qu'on fait sur le simple rapport d'autrui.

Ie les recommande toutes aux SS. SS. de vostre Reverence, et moy particulierement, qui suis,

Mon R. Pere,

De V. R. le tres-humble et tres-obeissant seruiteur en J.-C.

CLAUDE D'ABLON.

PREMIERE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

De l'Ambassade de Saonchiogoïa, Capitaine de la Nation des Iroquois Gojogoïen, de la part des Iroquois de Tsonnontoïen.

LES Iroquois, qu'on appelle Tsonnontoïen, plus nombreux que les autres, ayant pris en guerre quelques captifs des peuples voisins des Algonquins Outaouacs nos alliez, Monsieur de Courcelles nostre Gouverneur, en ayant esté bien informé, leur manda par la première occasion, qu'il estoit fort mécontent de leur procedé, et que s'ils ne le vouloient voir dans leur païs avec son Armée, ils eussent à luy ramener au plustost lesdits Prisonniers, avec défense expresse de les mutiler, ou exercer envers eux aucun acte de leurs cruantez ordinaires. Ce commandement parut bien rude à ces esprits superbes. Pour qui est-ce que nous prend Onnontio, dirent-ils ? Il se fache que nous allions en guerre ; il veut que nous mettions bas nos haches, et que nous laissions en repos ses alliez. Qui sont ses alliez ? Comment veut-il que nous les connoissions, puis qu'il pretend prendre sous sa protection tous les peuples que découvrent ceux qui vont porter la parole de Dieu par toutes ces contrées, et que tous les iours, selon que nous l'apprenons de nos gens qui s'échappent de la cruauté des feux, ils font de nouvelles découvertes, et entrent dans des nations qui ne nous ont jamais esté qu'ennemies, et qui mesme tandis qu'on leur intime la paix de la part d'Onnontio, partent de leur païs pour nous faire la guerre, et nous venir tuer jusqu'à nos palissades ? Qu'Onnontio arreste leur hache, s'il veut que nous retenions la nostre. Il nous menace de ruiner nostre Païs : voyons s'il aura les bras assez longs pour enlever la peau et la cheveleüre de nos testes, comme nous auons fait autrefois les cheveleüres des Fran-

çois. Ces insolens croyoient encore pour lors que ces rapides et ces torrens qu'il faut monter pour aller en leur Païs, estoient inaccessibles au courage des François. Ces braves néanmoins, après avoir jetté une partie de leur feu, de crainte d'encourir l'indignation de Monsieur le Gouverneur, et de tomber dans le malheur des Annié, dont il auoit ruiné les Bourgs par le feu, il y a peu d'années, jugerent qu'il falloit du moins luy donner quelque satisfaction, et luy envoyer huict captifs de guerre, des vingt-cinq ou trente qu'ils avoient amenez de la nation des Algonquins Pouteoüatami, qu'en effet le Pere Alloüez avoit instruits pendant l'Hyver, au fond de la Baye des Puants. Les Anciens poussèrent particulièrement à cét accommodement, qui fut agréé des guerriers et de toute la jeunesse. Mais pour cét Ambassade, crainte que Monsieur le Gouverneur ne les rebutast, s'ils s'y présentoient eux-mesmes, ils jugerent à propos d'y employer vn Capitaine de merite et de grand crédit, nommé Saonchiogoïa de la nation voisine, dite Gojogoïen, qui estoit leur amy, et qui portoit en tout leur interest, et qui tout recemment avoit fait avec eux ligue offensive et deffensive contre les peuples qui leur feroient la guerre. Il accepta cette commission d'autant plus volontiers qu'il avoit dans son cœur un motif beaucoup plus relevé pour entreprendre ce voyage, comme nous l'allons voir dans le Chapitre suivant.

CHAPITRE II.

De la Conversion et du Baptesme de Louïs Saonchiogoïa, Capitaine de la Nation des Iroquois dite Gojogoïen.

Aussi-tost que Saonchiogoïa fut arrivé icy à Kebec, il travailla incessamment pour s'acquitter de la Commission dont il s'estoit chargé, en faveur des peuples de Tsonnontoïen. Il tint conseil

avec Monsieur le Gouverneur ; il luy remit entre les mains les huit captifs avec de grandes protestations de la part des Tsonnotouëns, de soumission et d'obéissance à tous ses ordres. Monsieur le Gouverneur le regala, et tous ceux de sa suite. Toutes choses estant terminées avec des témoignages de satisfaction de part et d'autre, ce Capitaine ramassa tous ses esprits et toute son attention, pour vacquer à la grande affaire de son salut. Il en conféra solidement avec le Pere Chaumonot, qui a soin de la Mission Huronne. Il ne luy fallut pas employer beaucoup de temps pour l'instruire et pour éclairer son entendement des connoissances de nos saints Mysteres : il en estoit suffisamment informé il y a plus de quinze ans, lors qu'il eut le bonheur, à nostre arrivée dans leur País, de se trouver à l'Assemblée des notables des cinq Nations Iroquoises, qui se fit à Onnontagué, où le Pere Chaumonot avoit harangué deux heures entieres, et où il avoit proposé en abrégé les principaux articles de nostre Foy. Le Pere y auoit esté écouté dans un silence et avec une attention prodigieuse, que nous remarquâmes particulièrement sur le visage et dans les yeux de nostre Catechumène. Tous les Chefs de chaque Nation avoient repeté selon leur coûtume le discours du Pere ; mais luy l'avoit fait à son tour plus éloquemment que tous les autres. De plus il avoit eû cet avantage, d'avoir esté l'hoste des Peres René Menard, et Estienne de Carheil, qui ont commencé et formé dans sa Nation l'Eglise de saint Joseph. Il avoit eû le bonheur de participer à toutes les instructions generales et particulieres de ces deux hommes Apostoliques. Il avoit conversé familièrement avec eux, estant témoin jour et nuict de leurs travaux, de leurs soins, et de leur zele infatigable. Il avoit veû des conversions miraculeuses de ses Compatriotes, et mesme de ses plus proches qui avoient embrassé la Foy, et qui en avoient fait une profession publique. Mais toutes ces faveurs du Ciel ne servoient pour lors qu'à le convaincre de la vanité de leurs coûtumes

superstitieuses et de la solidité de nostre sainte Religion, sans avoir fait aucune atteinte efficace sur son cœur, pour luy faire quitter les vices ordinaires des Sauvages. D'ailleurs, son esprit qui nous avoit paru dissimulé, politique, adroit et complaisant, nous avoit obligé d'attendre de la misericorde divine un moment plus favorable pour luy ouvrir la porte du salut par le saint Baptême.

Enfin, ce moment tant désiré nous parut en cette occasion. Il ouvrit son cœur au Pere Chaumonot, et luy déclara en si bons termes la resolution qu'il avoit prise de se faire Chrestien, et de renoncer pour jamais à toutes les coûtumes de son País, qui ne sont pas conformes aux saintes maximes de l'Evangile, que le Pere demeura pleinement persuadé qu'il parloit de cœur ; si bien que Monseigneur l'Evesque bien informé de tout, jugea qu'il ne falloit pas différer plus long-temps à luy accorder la grace du Baptême. Il eut la bonté de luy conferer luy-mesme ce Sacrement, et Monsieur Talon nostre Intendant de luy donner le nom de Louïs. La ceremonie se fit avec toute la solennité possible, qui fut terminée par un magnifique festin, que Monsieur l'Intendant fit préparer en faveur du nouveau Chrestien, luy donnant la liberté d'y inviter tous ceux qu'il jugeroit à propos. Les Iroquois, Algonquins, et Hurons s'y trouvèrent en bonne compagnie ; mais les viandes y furent en telle abondance, qu'après avoir fait bonne chere, ils remportèrent encore de quoy contenter l'appetit de ceux qui estoient restez pour garder les cabanes.

CHAPITRE III.

De quelques autres Iroquois baptisez dans l'Eglise de Quebec.

C'est un coup du Ciel que le changement qui paroist dans la Nouvelle

France. Il ne sortoit autrefois du Païs des Iroquois que des monstres de cruauté, qui remplissoient de terreur nos forests et nos campagnes, et desoloient toutes nos habitations. Mais maintenant que la paix est par tout, à la faveur des armes de Sa Majesté, et qu'il n'y a point de cabanes parmi ces Nations barbares, dont l'entrée ne soit ouverte aux Predicateurs de l'Evangile, il s'en détache de temps en temps quelques-uns, non seulement pour rechercher nostre amitié et s'habituer auprès de nous, mais principalement pour se procurer celle de Dieu, en se rendant dignes d'estre ses enfans, par une veritable conversion, ou pour garder icy avec plus de facilité les promesses qu'ils luy ont déjà faites dans le Baptisme.

Une jeune femme d'environ vingt-cinq ans, d'un Païs fort éloigné, où la Foy n'avoit pas encore esté preschée, captive des Iroquois, se trouve aujourd'huy Chrestienne, elle et une sienne petite fille de six ans, avec des avantages qui marquent sur la mere et sur l'enfant une conduite de la Providence Divine bien particulière. La crainte qu'on ne l'assommast où elle estoit captive, l'obligea il y a quelques mois de se refugier en ces quartiers. Elle y fut receuë avec beaucoup de charité dans la Bourgade des Hurons, par vne famille Chrestienne, qui l'adopta ; et Monsieur Talon nostre Intendant eut bien la bonté de prendre soin de la petite fille et de la mettre chez les Religieuses Ursulines, parmi d'autres filles Sauvages qu'il y entretient pour estre instruites en la Foy, et estre élevées dans la crainte de Dieu, et dans la civilité Francoise. La mere se trouvant en estat d'estre baptisée aussi-bien que la fille, il voulut estre leur Parrain, et choisit Madame d'Ailleboust, veuve d'un de nos anciens Gouverneurs, pour en estre la Marraïne au nom de Madame la Princesse de Conty, en consideration de l'affection et du zele que témoigne son Altesse, pour faire élever les petits enfans Sauvages dans la piété Chrestienne. La ceremonie de ces Baptismes se fit dans toutes les magnificences possibles.

Monseigneur l'Evêque voulut luy-mesme les baptiser ; le nom de Louïse fut donné à la mere, et à la petite, celui de Marie Anne. Tout se termina par un festin que Monsieur l'Intendant fit préparer pour tous les Sauvages. Les Religieuses Ursulines n'ont jamais veü un plus beau naturel, ny plus affectueux que celui de cette petite, qu'elles aiment tendrement, et de laquelle elles esperent beaucoup.

Un Sauvage, sa femme, et une petite fille des Iroquois d'Annié, furent baptisez avec les mesmes ceremonies. Monsieur l'Intendant comme Parrain, et Madame Perrot, sa nièce, en qualité de Marraïne, nommerent le premier Louis Guillaume, appelé en Sauvage Ondieragueté, et la femme avec sa petite fille, toutes deux Marie Magdeleine, au nom de Monseigneur le Premier Président, et de Madame sa femme, qui ont toujours témoigné de grandes inclinations pour le Canada, et un zele tout particulier pour y voir Dieu glorifié par la conversion de tous ces peuples.

Marie Magdeleine, la mere, surnommée Skaoüendes, auoit souhaité il y a long-temps cette grace. Ce fut elle qui la demanda à Dieu, toute couverte de son sang, au milieu d'une troupe de la Nation des Loups, ennemis des Iroquois, qui l'assommoient à coups de haches. Vous, dit-elle, qui avez fait le Ciel et la terre, et qui voyez l'estat pitoiable où je suis, ne permettez point que je sois la proye de ces cruels, et que je meure sans Baptisme. Elle fut exaucée au mesme moment, et se trouva heureusement delivrée de ce danger, s'estant traisnée demi-morte jusques au Bourg. Après avoir remercié Dieu de sa délivrance dans la Chapelle, elle ouvrit son cœur au Pere Pierron ; et luy ayant raconté ce qui s'estoit passé, avec des sentimens admirables de reconnoissance envers Dieu ; Mon Pere, luy dit-elle, vous voyez le sujet que j'ay de desirer le Baptisme, puisque Dieu ne m'a conservé la vie que pour me faire la grace de le recevoir. Je le souhaite aussi de tout mon cœur, comme le plus grand bonheur que je puisse posséder, puisque

par le Baptême je m'assûre le Paradis et me délivre des craintes de l'Enfer. Néanmoins, mon Pere, la pensée me vient, n'estoit que mes blesseures me missent en danger de mort, de differer encore mon Baptême jusqu'à ce que je puisse me rendre à Quebec, où estant bien guerrie, j'espererois aller en compagnie de ceux qui vous y conduiront pour vos affaires : car en verité je me defie de moy-mesme, quelque resolution que j'aye d'estre fidelle à Dieu et de garder ses Commandemens ; ie crains que demeurant icy parmi ceux de ma Nation, je n'aye pas assez de courage pour leur resister, et je craindrois d'y perdre bien-tost la grace que j'aurois receüe au Baptême. Le Pere ne jugea pas à propos de s'opposer à son dessein ; il la conduisit néanmoins toujours de l'œil. Elle recouvra sa santé parfaite, se comportant toujours en vraye Catechumene, et enfin Dieu luy donna l'occasion de faire heureusement le voyage ce Printemps, avec l'accomplissement de ses bons desirs ; et maintenant qu'elle est Chrestienne, elle est si fervente dans tous les exercices du Christianisme, que nostre petite Eglise Huronne en est fort édifiée, aussi-bien que de la conduite toute sainte d'une genereuse veuve Chrestienne de la mesme Nation d'Annié, qui merite icy son éloge avant que de finir ce Chapitre.

Elle descendit icy ce Printemps avec deux de ses petits enfans, quittant son Pais, où elle estoit fort considerée et bien à son aise. L'unique motif qu'elle en eût, fut pour avoir plus de liberté dans ses exercices de dévotion, dont elle estoit détournée par ses proches. Son dessein, qu'elle avoit tenu caché, ayant esté découvert, aigrit tellement l'esprit de toute sa famille, que de dépit ils la dégradèrent de noblesse, dans une assemblée des principaux du Bourg, et luy osterent le nom et le titre d'*Oïander*, c'est à dire, considerable, qualité qu'ils estiment beaucoup, et qu'elle avoit héritée de ses Ancestres, et meritée par son bon esprit, sa prudence et sa sage conduite ; et en mesme temps ils en instalèrent une autre en sa place. Ces

femmes sont fort respectées ; elles tiennent conseil, et les Anciens ne terminent aucune affaire de consequence sans leur avis. Ce fut une de ces considerables qui porta autrefois la première les Iroquois d'Onnontagué, et ensuite les autres nations, à faire la paix avec les François. Elle descendit pour ce sujet en personne à Quebec, accompagnée de quelques-unes de ses esclaves. Estant de retour dans son Pais, elle embrassa la Foy avec la pluspart de sa famille, et est morte depuis très-chrestienement.

Or celle-cy ne s'étonna point de ce procedé de ses parens si injuste, et n'en changea pas mesme de visage, sinon pour en faire paroistre plus de joye, protestant hautement qu'elle estimoit plus le nom et la qualité de Chrestienne que celle d'*Oïander* et de femme de grand credit ; qu'elle quittoit volontiers toutes ses petites commoditez pour posseder les richesses que Dieu promettoit à ceux qui le servent. De fait, quoy qu'elle soit icy dans la pauvreté, n'ayant ny champ ny cabane, sinon par emprunt, elle est néanmoins parfaitement contente ; et le Pere Chaumonot luy demandant un jour, d'où venoit cette joye qui paroisoit continuelle sur son visage : Ah, mon Pere, dit-elle, je ne me comprends pas moy-mesme, quand je pense que j'ay maintenant toute liberté de visiter à mon gré la maison de la Bienheureuse Vierge, d'y demeurer tant que je veux, sans que personne m'en empesche ou y trouve à redire, et sans y estre troublée ou interrompue dans mes prières.

Nous apprenons des lettres de nos Peres qui sont dans ces Missions, qu'il y en a quantité d'autres qui se disposent à descendre icy bas pour y faire profession de la Foy, qu'ils n'ont embrassée que dans le cœur, n'ayant pas le courage de se déclarer Chrestiens parmi leurs gens encore infideles, et pour des difficultez presque insurmontables d'y faire leur salut.

Nous attendons aussi au Printemps prochain le reste d'une peuplade Huronne, détruite autrefois par l'Iroquois,

et qui peut faire encore environ cinq cens ames. Ils ont député des principaux d'entr'eux pour demander la protection des François, contre un puissant ennemy, qui tout récemment leur a déclaré la guerre. Ils ont esté tres-bien receus, et ont eu satisfaction entiere. Sur tout, ils ont fort agréé les presents qu'on leur a faits pour les inviter à se faire Chrestiens, et à se joindre à la Colonie Huronne tout proche de Quebec.

CHAPITRE IV.

De la Colonie Huronne, à une lieuë de la Ville de Quebec.

La petite Colonie Huronne, composée d'environ cent cinquante ames, est un reste des Peuples de cette nation que la cruauté des Iroquois a épargné, ou qui se sont échappés de leurs mains. La Providence Divine les a ramassés en un lieu, dit la coste de S. Michel, fort peuplée de François, pour profiter de leurs bons exemples, et reciproquement pour édifier les François par leur pieté et dévotion. Leur bourgade est située auprès d'une Chapelle, qu'ils ont bastie conjointement avec les habitans du lieu, où est honorée une Image en bosse de la Sainte Vierge, faite du bois d'un chesne, dans le cœur duquel il s'en trouva, il y a soixante ans, une de parreille grandeur au bourg de Foye, dans le pais de Liege, à une lieuë de la Ville de Dinant. C'est un précieux gage de l'affection de la Reyne des Cieux envers cette Peuplade, et tous les habitans de la contrée. Cette Mere de misericorde s'y est déjà fait connoistre par tant de faveurs, qui passent pour miracles, dans l'opinion de ceux qui les ont receus, que tout le Canada y a recours. Les Pélerins y abordent de tous costez, ou pour y trouver soulagement dans leurs maladies corporelles et spirituelles, ou pour y laisser, après en avoir esté guéris,

des marques signalées de leur reconnaissance. Nous avons tout sujet de croire que nos Sauvages en ont esté les plus favorisez ; aussi est-ce pour procurer leur conversion auprès de cette divine Princesse, que son Image miraculeuse a esté envoyée en ce pais, par des personnes de pieté, qui en ont déclaré expressément leur intention, dans l'Authentique qui y estoit jointe. Le progresz qu'ils ont fait dans la pratique des vertus Chrestiennes depuis deux ans, qu'ils jouissent de ce tresor, leur assiduité au service de Dieu, leur fidelité plus grande que jamais dans l'observance de ses saints commandemens, leur zele pour son honneur et sa gloire, et pour la conversion des Estrangers infideles qui les viennent visiter ou se rendre auprès d'eux, leur charité envers les pauvres, mesme François, leur patience et leur constance dans les afflictions, en sont des preuves évidentes. C'est une chose inconcevable, et qui surpasse l'idée qu'on a communément d'un Peuple barbare, que l'ordre et l'économie de cette petite Eglise ; c'est le P. Joseph Marie Chaumonot qui en a le soin : j'aime mieux le faire parler luy mesme dans les propres termes que portent les memoires qu'il m'a donnez, de l'estat present de sa maison.

Une bonne Huronne, élevée dans le Monastere des Religieuses Ursulines, et mariée à un François, parlant un jour à quelques-uns de ses parens de la dévotion de l'esclavage de la Sainte Vierge, leur fit concevoir un tel desir de l'embrasser, qu'ils ne cessèrent point de m'importuner que je ne l'eusse introduite parmy eux. Je le fis le mois de Juin passé, et d'autant que ces bonnes gens ont une grande tendresse pour la sainte Famille de Jesus, Marie et Joseph, ie les disposay à entrer dans la Confrerie que Monseigneur nostre Evesque en a établie à Quebec ; et pour joindre ces deux dévotions ensemble, je les y fis admettre en qualité d'esclaves de la Sainte Vierge, afin que tout ce qu'ils feroient de biens, fust mis dorénavant entre ses mains, à ce qu'elle en disposast comme veritable Maistresse, en

faveur des ames du Purgatoire, ou de qui bon luy sembleroit.

On ne scauroit croire la benediction que Dieu a donnée à cette devotion. Dès le lendemain qu'elle fut instituée, ces bonnes gens coururent devant le jour à la Chapelle, pour y reciter leur chapelet, dans l'intention de fournir à la bien-heureuse Vierge, à l'envy l'un de l'autre, de quoy assister les ames souffrantes du Purgatoire et les pauvres pécheurs. Il y a desia plus de trois mois qu'ils continuent dans cette ferveur ; et comme j'avois de la peine à croire que des Sauvages qui aiment à dormir pussent se resoudre à se lever si matin, notamment durant l'Esté, que les nuits sont plus courtes, j'ay voulu souvent me trouver moy-mesme dans l'Eglise avant le jour, pour m'asseurer de ce qu'on m'en disoit ; et toutes les fois que je l'ay fait, j'ay vu de mes yeux ce que j'avois appris de leur diligence et assiduité à rendre leurs devoirs à leur bonne Maistresse. Quand ils vont au travail ou qu'ils en reviennent, ils ne manquent point d'entrer dans sa Chapelle, pour luy offrir leurs petits services.

Pour mieux réussir dans le dessein particulier qu'ils ont pris, de plaire à la sainte Vierge et l'honorer, ils ont choisi entr'eux deux des plus exemplaires et des plus zelez ; les femmes ont fait le mesme dans leur assemblée, tous avec cette protestation publique, qu'ils prétendent que ces personnes ainsi établies ayent tout pouvoir et autorité de leur donner aux occasions les avis nécessaires pour se tenir dans leur devoir, de remédier aux desordres, d'apaiser les differens qui pourroient naistre parmi eux, retrancher les abus, en un mot de bien régler toute la bourgade.

Comme ce sont personnes de conduite au dessus de l'ordinaire des Sauvages, qu'ils connoissent leur naturel et leur génie, et qu'ils sont remplis de l'esprit de Dieu, ils ont acquis tant de credit auprés de leurs gens, que rien ne leur est impossible de tout ce qu'ils entreprennent pour le service Divin. Je les employe assez souvent avec beaucoup de succez, pour fléchir et gagner

quelques esprits opiniastres et les ranger plus doucement à leur devoir ; ils me donnent mesme quelquefois de tres-bons conseils pour la conduite de mes nouveaux Chrestiens, et je ne reussis jamais mieux que lors que je les execute. Aussi tous les quinze jours je les assemble, et avec eux tous les associez de la Sainte Famille, pour des conferences spirituelles, tantost sur la maniere de bien gouverner leurs petits menages, tantost sur le bon exemple qu'ils doivent donner au prochain, d'autres-fois des moyens de retirer les pécheurs de leur mauvaise vie, enfin des œuvres de misericorde à pratiquer, tant envers leurs compatriotes qu'envers les François leurs voisins, dont plusieurs sont dans une grande pauvreté. Le fruit de ces conferences est tel, qu'ils n'en sortent jamais qu'ils ne se sentent tous enflammer de nouveaux desirs de s'employer avec plus de ferveur au service de Dieu et de la Sainte Vierge.

Ce fut en une de ces conferences qu'une bonne veuve, qui demeure proche de l'Eglise, s'offrit à en estre la portiere, d'en ouvrir et fermer les portes à l'heure ordonnée, et de tenir l'Eglise tousiours nette avec ses avenuez ; la mesme sonne l'*Angelus* ou l'*Aue Maria* trois fois le jour, aussi exactement, disent les François qui demeurent aux environs, que si elle avoit vne horloge pour se regler.

Un jeune homme, fort devot et fort spirituel, s'est aussi présenté en une de ces conferences, pour faire l'Office de Catechiste, tant pour enseigner dans les cabanes les principes de nostre Foy aux estrangers venus de nouveau, que pour faire les prieres tout haut dans la Chapelle.

Lors que je ne puis pas aller à leur Bourgade pour quelques emplois de charité pressante qui m'appellent ailleurs, ils ne laissent pas, soir et matin, de sonner les prieres, et de s'assembler pour entendre l'exhortation que le Catechiste leur fait en mon absence, et pour reciter, à deux chœurs, le chapelet et leurs autres prieres, après lesquelles le mesme a soin de recommander qu'on

prie Dieu pour les necessitez publiques et particulieres, dont il a esté adverty, intimant mesme un certain nombre de chapelets que chacun pourra dire en son particulier, pour obtenir de Dieu, par l'intercession de la tres-sainte Vierge, les remedes et les secours les plus convenables au mal qu'on apprehende.

Après que les grands ont achevé leurs devotions et qu'ils se sont retirez chez eux, les enfans, qui estoient demeurez à garder les cabanes, viennent à leur tour dans la Chapelle ; les filles se rangent d'un costé et les garçons de l'autre : celui qui sert de maistre aux petits garçons, comme le plus sage de tous, commence les prieres tout haut et d'une voix distincte, que les autres, jusques aux plus petits, repetent apres luy ; ensuite ils disent aussi alternativement leur chapelet, les garçons faisant un chœur, et les filles un autre, tous avec une grande modestie ; ils font les poses tous ensemble, et pas un ne devance son compagnon d'une seule syllabe, ce qui fait une espece de mélodie fort agreable, et qui donne de la devotion.

Tout le monde est si fort édifié de ces bonnes gens, et ont une telle opinion de leur pieté et de leur vertu, que plusieurs leur font faire des neuvaines à l'Image Miraculeuse de nostre-Dame de Foy, afin d'impêtrer par leur moyen de cette Mere de Misericorde, ce que d'eux-mêmes ils pensent ne pouvoir obtenir.

Pour moy, une des meilleures marques que j'aye de la Foy de ces humbles esclaves de la bien-heureuse Vierge, n'est pas tant cette assiduité à la priere, que leur grande charité et la compassion qu'ils témoignent pour les malades et les pauvres. Aussi-tost qu'ils apprennent que quelqu'un se porte mal, ils le vont visiter, consoler et assister, tant de leurs prieres que de ce qu'ils peuvent avoir de douceurs, et ne l'abandonnent point qu'il ne soit guery, ou que Dieu ne l'ait appelé au Ciel.

Pour les pauvres, j'en connois parmi nos Sauvages, entr'autres quelques femmes de grande vertu, qui ont nourry des Familles entieres l'espace de plusieurs mois, de leurs moyens, sans en

faire jamais rien paroistre, de peur que la louange qu'on donneroit à leur liberalité ne diminuast la recompense qu'elles en attendent de Dieu seul.

Lors que je m'apperceoy de la necessité de quelque ménage, c'est assez que je le fasse sçavoir à nostre assemblée : en mesme temps il se fait une contribution generale, qui se porte incontinent aux necessiteux de la part de toutes les Femmes de la Sainte Famille.

Leur charité ne s'arreste pas seulement aux Hurons leurs compatriotes, elle s'est étendue cette année jusques à quelques pauvres Familles Françoises, que ces bonnes femmes ont assiste de leur blé d'Inde ; et j'en connois une entr'autres qui y a employé jusqu'à trente boisseaux de blé d'Inde, faisant cette charité de si bonne grace, qu'elle témoignoit estre dans la confusion de ne pouvoir faire davantage, pour l'amour de nostre Seigneur et de sa Sainte Mere.

On ne jugeroit pas, à voir l'exterieur de nos pauvres Sauvages, qu'ils fussent capables des œuvres et des exercices Chrestiens, qui ne sont que de devotion ou de surérogation ; néanmoins, ce que je vay dire fait assez voir que le Saint Esprit n'a point d'acception de personne, et qu'il opere indifferemment dans les cœurs qu'il trouve disposez à recevoir ses graces. Le Printemps dernier, une veuve nommée Marie Oendraka, me fit ressouvenir que feu son mary et une sienne fille, pour lors fort malades, avoient fait ensemble en canot un Pelérinage à Sainte Anne, pour obtenir par l'intercession de cette grande Sainte (qu'il a plù à Dieu honorer en ce pais par un grand nombre de Miracles) ou la santé ou vne belle mort, et que l'effet de leur devotion avoit esté de mourir peu de temps après, tous deux saintement. En suite elle me proposa le dessein qu'elle auroit, si je le trouvois bon, d'entreprendre un semblable Pelérinage, pour rendre ses devoirs à sa Bien-faictrice, luy en témoigner ses reconnoissances, par un présent de deux mille grains de Pourcelaine (qui sont les pierreries du pais), et principalement

pour luy demander la mesme grace pour soy et pour toute sa famille. Je luy accorday volontiers ce qu'elle desiroit : Mais, mon Pere, m'ajousta-t-elle, je vous prie de trouver bon, que le present que je desire offrir à Sainte Anne ne paroisse point sous mon nom, mais de la part de la Nation Huronne ; de plus, comme nous tenons de Sainte Anne, nostre grande Protectrice la Sainte Vierge, je serois bien aise aussi que nous fissions cette petite offrande en reconnaissance de cette faveur, que j'estime pardessus tous les tresors du monde. J'en suis tres-content, luy dis-je, je seray mesme de la partie, en compagnie des principaux de la Bourgade pour rendre cette action plus solemnelle. Ah, mon Pere, repliqua-t-elle, puis que vous avez cette bonté, j'aurois encore une priere à vous faire, de mettre un escrit au dessous du present, qui declare pour marque perpetuelle de nostre reconnaissance, les motifs que nous aurons eu de faire cette offrande. Je ne vis que du bien à luy donner encore satisfaction sur cette demande. Nous nous embarquâmes de beau-temps dans nos canots d'escorce, en bonne compagnie, et nous fismes nos six lieues à la faveur de la marée, en priant Dieu et en chantant des Hymnes en leur langue, à l'honneur de la bienheureuse Vierge, et de sa Sainte Mere ; nous arrivâmes heureusement, et tous firent leurs devotions avec beaucoup d'édification des habitans du lieu.

CHAPITRE V.

La constance de Marie Oendraka dans ses afflictions, et son zele pour ne point souffrir le peché dans sa Famille.

Cette ame est trop avancée dans la vertu pour ne point souffrir de temps en temps quelques épreuves. Son fils unique, âgé de quatre à cinq ans, mangea un jour par mégarde, en son absence,

d'une herbe venimeuse, qui le mit en un instant à l'extrémité. On luy en porte aussitôt la nouvelle : elle accourt toute desolée, elle trouve son enfant sans mouvement et comme mort ; elle le prend entre ses bras, le porte dans la Chapelle, et prosternée devant la Sainte Image de Nostre-Dame de Foy : Ah ! Sainte Vierge, dit-elle, mon cher enfant est mort, recevez, je vous prie, son ame dans vostre sein, et servez-luy dorénavant de Mere dans le Ciel. Vostre Fils bien-aimé me l'avoit donné pour un peu de temps, faites-moy aujourd'hui cette grace, ô Mere de miséricorde, que je luy rende cette ame innocente par vos propres mains. Chose merveilleuse, et qui surprit tous ceux qui estoient presens ! A peine eut-elle prononcé ce peu de paroles entrecoupées de soupirs et de sanglots, que l'enfant reprit ses esprits avec tant de vigueur et de force, qu'il vomit à l'heure même le poison qui l'étouffoit. Cette legere affliction n'estoit que pour la disposer à en recevoir une plus grande, qui la suivit de prés, et qui enfin se termina par une grande joye. Sept de sa Famille s'estant embarquez peu de jours après cet accident, pour se rendre à douze ou quinze lieues de Quebec, à un lieu favorable pour la chasse, ses deux enfans entr'autres estoient dans le mesme canot, ce petit garçon dont je parlois maintenant, et sa fille de seize à dix-sept ans, accomplie en tout, particulièrement pour sa vertu ; on luy vint apporter la nouvelle qu'ils avoient fait naufrage, et que pas un n'en estoit échappé. Les preuves en paroissoient si évidentes que personne n'en doutoit. Le temps avoit esté fort mauvais depuis leur départ, et le Fleuve saint Laurent, fort large en ces endroits, avoit esté agité de grandes tempestes : on avoit vu un canot à la dérive, et quelques corps de Sauvages flottans ; on y avoit mesme distingué le corps d'une fille bien couverte avec quelques colliers de porcelaine, ce qui faisoit croire que c'estoit celle qu'on regrettoit. A cette nouvelle la pauvre mere, mais la plus affectueuse de toutes les meres, de-

meura ferme, sans se troubler ; elle ne chercha point de consolation, sinon aux pieds de la Sainte Vierge, son unique recours : elle s'y rendit le plustost qu'elle pût, disant mille fois dans son cœur : Mon Dieu, j'en suis contente, puis que vous l'avez ainsi voulu, vostre saint Nom en soit beny. C'est à ce coup, luy dit-elle, entrant dans la Chapelle, c'est à ce coup, ô Sainte Vierge, que mon fils et ma fille seront à vous pour jamais ; vous les prendrez, s'il vous plaist, il n'y a point de jour que je ne vous les offre ; et je vous avois prié il y a quelque temps de prendre mon fils, vous ne voulustes pas pour lors me faire la grace de l'accepter : ô mere de pitié, ô l'unique consolation des affligez, ne refusez point maintenant l'offre que je vous fais de tout mon cœur, de mon fils et de ma fille, que je chérissais pardessus tout ce qu'il y a au monde ; ma fille que j'aimois pour sa pureté, et parce qu'elle aimoit cette vertu pour vous plaire et pour estre aimée de vous, ô Sainte Vierge. Après avoir ainsi répandu son cœur et versé bien des larmes en presence de la Sainte Vierge, elle me vint trouver à Sillery, où m'ayant rendu compte de tout ce qui s'estoit passé dans son interieur depuis cette mauvaise nouvelle, elle me recommanda les ames des deffunts. Ce fut d'elle que j'appris son affliction, qui me toucha si sensiblement, que nous demeurâmes elle et moy sans parler, un temps notable.

Enfin après un long silence : Allons, ma fille, luy dis-je, allons à la Chapelle, où nous y trouverons qui nous consolera. Allons, mon Pere, repartit-elle, et puis jettant un grand soupir : Ah ! Monseigneur Jesus, dit-elle, mes enfans n'estoient pas à moy ; ils vous appartenoient, mon Dieu, vous les avez repris, vous ne m'avez rien osté du mien, j'aurois grand tort de me plaindre. Estans entrez dans la Chapelle, elle s'écria : Ah ! mon Dieu, me voila plus attachée à vous que jamais, n'y ayant plus rien sur la terre qui puisse partager mon cœur, qui ne sera dorénavant que dans le Ciel, où sont tous mes enfans et mon mary. La douleur, les sanglots et

les larmes interrompirent sa voix ; et moy, craignant qu'elle ne tombast en défaillance et en pamoison, je la fis conduire hors de l'Eglise, et après un peu de repos à sa bourgade, où l'estant allé voir le lendemain, la nouvelle du malheur se confirmant tousiours de plus en plus, elle me pria instamment d'écrire à Monseigneur l'Evesque, qu'il eût la bonté de faire prier Dieu pour la Famille du pauvre Ignace defunt, toute à fait esteinte ; elle parloit de feu son mary, que mon dit Seigneur aimoit beaucoup pour sa vertu, jusques-là qu'il voulut que son corps fut apporté dans l'Eglise de Quebec, où il luy fit faire un service solennel, auquel assista tout son clergé et les plus considerables de la Ville. Je ne doutay point aussi en cette occasion, de chanter en la Chapelle de nostre-Dame de Foy, une Messe des morts pour le repos des ames de cette pauvre Famille. La plupart de nos meilleurs Chrestiens y communierent ; et celle qui estoit la plus interessée s'approcha de la Sainte Table, avec un maintien genereux, un visage aussi paisible et aussi serein, que si elle eust dû entrer dans le Paradis. Après nostre action de grace, elle me pria de distribuer aux François que j'estimerois les plus pauvres et les plus gens de bien, environ trente boisseaux de blé, pour les exciter à prier Dieu pour les defunts.

Dieu, après tout, qui ne demande que nostre sanctification dans toutes les afflictions qu'il permet nous arriver, se contenta de la bonne volonté de cette vertueuse veuve, et lors qu'elle estoit dans le plus fort de sa douleur, et qu'elle formoit dans son cœur les actes les plus heroïques de résignation à sa sainte volonté, il luy rendit sa joye, en luy redonnant ses enfans et ses neveux pleins de vie et en parfaite santé. Ces corps qui avoient esté trouvez, estoient des Sauvages de la Nation du Loup, qui habitent les costes de Cadie et de la Nouvelle Angleterre qui sont nos allies, et frequentent nos habitations.

Son zele à bannir le peché de sa Famille, et à en donner de l'horreur à tous ceux qui luy appartiennent, n'est

pas moins admirable que sa generosité et sa constance dans les afflictions. Assistant un jour au saint Sacrifice de la Messe, elle sentit de l'inquietude et de la peine en son esprit de ce qu'elle avoit laissé son fils tout seul dans sa cabane. Pour se mettre hors de peine, elle donne commission à sa fille d'aller voir ce qui s'y passe. La fille, entrant dans la cabane, reconnut d'abord que sa mere avoit esté inspirée de Dieu, trouvant son petit frere et un de ses camarades de son aage, dans une indécence qui tenoit de l'impureté : elle jette un grand cry, comme si le feu eust esté à la maison, donnant des pieds et des mains sur ces deux petits criminels, qu'elle chasse dans la ruë. La mere accourt au bruit, et ayant sceu la chose, elle fait preparer une bonne poignée de verges pour en faire justice à la sortie de la Messe, à la veuë de tout le monde ; ce qu'elle fit, mais si rudement, qu'une bonne vieille sa parente, touchée de compassion, arracha l'enfant de ses mains et le mena dans l'Eglise, où elle luy fit demander pardon à Dieu, et le ramena à sa mere, qui le rebuta et le renvoya loing de soy, luy assignant sa place au coin du foyer, sur les cendres, avec défense d'en sortir et de coucher ailleurs, jusqu'à ce qu'il eut expié son peché. Je survins la dessus, j'apperceu cet enfant en vraye posture de criminel, le visage abattu et la veuë baissée : Voyez, mon Pere, me dit cette bonne femme, n'est-ce pas là un vray Ondechonronnon, c'est à dire un habitant de l'Enfer ; je l'ay mis en cette prison, jusqu'à ce qu'il ayt fait penitence d'un tel peché, qu'elle me raconta, pour lequel il meriteroit d'estre brulé éternellement dans l'Enfer : à combien de jours de jeusne le condamnez-vous, mon Pere ? Je suis d'avis, luy dis-je, qu'il jeusne deux jours sans boire ny manger. C'est trop peu, repartit la mere, pour vn petit miserable qui devroit souffrir une faim et une soif éternelle avec les demons. L'enfant écoutoit tout cela, sans dire mot, si humilié et si confus, qu'il me faisoit compassion. Les enfans des Sauvages ont ordinairement l'esprit beaucoup plus tost ouvert

que le commun des enfans François, et celui-cy entre les autres, quoy qu'il n'ayt que quatre à cinq ans, l'a si vif, qu'il fait quelquefois des reparties et des reflexions qui m'estonnent. Au reste, quoy que j'eusse dit en secret à la mere que sa fille ne laissast pas, comme d'elle mesme, de luy donner à manger en cachette, néanmoins son zeze l'emporta tellement, qu'il passa plus de 24. heures sans prendre aucune nourriture, et elle estoit bien resoluë de porter encore plus loing le terme de sa penitence, sans la foiblesse notable qui parut en l'enfant : sa raison estoit, que quoy qu'il n'eust pas assez de jugement pour commettre un peché mortel, il avoit néanmoins assez d'imagination et de memoire pour se souvenir vn jour de cette peine, et d'en concevoir de l'horreur du peché d'impureté. Si bien qu'elle voulut encore absolument qu'avant qu'on luy donnast à manger, on me l'amenast dans la Chapelle pour luy faire demander pardon à Dieu de son peché, ce qu'il fit d'une maniere qui me toucha sensiblement.

CHAPITRE VI.

De la Residence de S. Xavier des Praiz.

Cette Residence est à soixante lieuës de Quebec, un peu au dessus de la Ville de Montreal, qu'elle a au Nord, dont elle n'est esloignée que de la largeur du fleuve saint Laurent, c'est à dire d'environ une lieuë et demie. Elle est située sur une plaine qui est eslevée comme une petite montagne, à l'entrée d'une vaste prairie, appelée communément la prairie de la Magdeleine, qui est arrosée par divers contours d'une petite riviere fort agreable, et abondante en toutes sortes de poissons. Une lieuë plus haut est la décharge du Sault Saint Louys, d'où se forme un beau bassin de plus d'une lieuë de large, terminé du costé du Nord, de l'Isle saint Paul ;

du costé du Sud, il fait comme un demy cercle, le long de ladite prairie, dans l'estenduë des deux lieuës qui bornent cette habitation en descendant vers l'Isle sainte Helene. On y compte près de soixante habitans. La terre y est des plus fertiles de ce païs, fort propre pour nourrir quantité de bestiaux et pour produire quantité de grains.

Cette Residence est pour servir de lieu de repos à nos Missionnaires, tant du païs des Iroquois que des Algonquins Superieurs, dits Outaouïacs, et pour leur fournir de là, avec plus de facilité les choses necessaires pour leur subsistance.

Le grand concours de peuples Sauvages qui y abordent de toutes parts, nous oblige d'y tenir du moins deux Missionnaires intelligens en toutes ces Langues, afin que les Chrestiens et les Catechumenes que nos Peres ont formez sur le païs, y trouvent les mesmes secours Spirituels, et puissent s'entretenir plus aisément dans l'exercice de leur Foy et s'approcher des Sacremens ; ce qui se pratique avec beaucoup de benediction du Ciel, depuis deux ans que cette Residence commence à estre un peu en estat. Dix-huit ou vingt Familles Chrestiennes s'y sont desia habituées, dans l'esperance d'y estre suivies de plusieurs autres, attirées par la beauté et les avantages du lieu, et la commodité d'y recevoir les instructions necessaires pour leur salut.

Ce que je puis dire des heureux commencemens de cette petite Eglise, suivant les connoissances que j'en ay prises sur le lieu, en passant au retour de ma Mission des Outaouacs, n'en ayant pas pû encore estre informé dans le détail par ceux qui la gouvernent, est qu'après avoir veu et considéré depuis mon arrivée la conduite des Chrestiens Hurons de Nostre-Dame de la Foy, je trouve que tout y va dans le mesme esprit. Les mesmes exercices de devotion s'y pratiquent matin et soir. J'y ay remarqué un respect et une affection admirable pour leurs Pasteurs, et entr'eux une charité et une union qui surpasse tout ce qu'on pourroit s'en imaginer, nommément estant tous gens ramassez

de païs differents, Hurons, Nation Neutre, Iroquois, Andastogué, peuples de la Nouvelle Suede, etc. et tous sortis de diverses Nations Iroquoises, ou comme naturels du païs, ou y ayant demeuré comme prisonniers de guerre.

Estant convenus ensemble cét Esté dernier de prendre cette habitation, ils se resolurent de créer deux Chefs, l'un pour la police et la guerre, l'autre pour avoir l'œil à l'exercice du Christianisme et de la Religion. Ils recommanderent auparavant bien particulièrement l'affaire à Dieu, qu'ils jugerent estre de la derniere importance ; ils entendirent la Messe à cette intention, puis s'estant assemblez, ils choisirent tous, d'un commun consentement, les deux qui en effet ont le plus de merite, soit pour la pieté, soit pour la prudence et le sens commun, ausquels depuis ils ont obeï en toutes choses tres-exactement, sur tout pour observer inviolablement une Loy établie par ceux qui y ont allumé le premier feu, et qui s'est tousiours gardée soigneusement jusqu'à present, qui est de ne point souffrir l'ivrognerie ; de sorte qu'on n'y reçoit aucun Sauvage de nouveau, qu'il ne proteste solemnellement de ne faire jamais aucun excès en matiere de boisson enyvante ; et la chose est si connuë, que de dire : Je veux m'aller habituer à Saint Xavier des Praiz, c'est tout de mesme que de dire : Je ne veux plus jamais m'enyvrer.

SECONDE PARTIE.

Des Missions Iroquoises.

Les Missions des cinq Nations Iroquoises, assez connuës par les Relations precedentes, ont augmenté le nombre des Fidelles depuis la derniere Relation, de trois cent dix-huit ou vingt ames, dont plus de la moitié sont dans le Ciel.

CHAPITRE PREMIER.

De la Mission des Martyrs à Annié.

De quatre-vingt quatre baptisez en la Mission des Martyrs à Annié, septante quatre sont morts peu de temps après le Baptême, enfans pour la plupart au dessous de sept ans.

La Providence de Dieu a paru particulièrement au Baptême de deux femmes enceintes et de leur fruit : elles avoient esté prises en guerre et amenées dans le païs avec vingt-cinq autres captifs, heureusement pour leur salut. L'une n'estoit grosse que de deux mois. Les deux enfans ayant esté tirez du ventre de leurs meres, qui expiroient dans les feux et dans les horribles tourmens que ces barbares leur faisoient souffrir, se trouverent avoir encore assez de vie pour estre mis au nombre des prédestinez. Le Pere Jean Pierron, qui a le principal soin de cette Mission, eut le bonheur de les baptiser.

La mere du plus petit donna des marques bien sensibles de sa foy, outre qu'elle avoit beaucoup aidé à l'instruction et au Baptême des autres captifs, qui avoient esté condamnez à mort, estant en un déplorable estat, la peau de la teste enlevée, la face couverte de sang, bruslée cruellement par tout le corps, et tellement défigurée, qu'elle n'avoit plus d'apparence humaine ; elle alla neantmoins chercher le Pere dans la foule de ces barbares, qui en faisoient leur joüet, se presenta à luy, fit le signe de la Croix, et luy dit plusieurs fois avec des marques sensibles de devotion, et d'une voix distincte : Mon Pere, ah mon Pere ! je m'en vay au Ciel, je m'en vay au Ciel.

Une Chrestienne de la mesme Eglise, estant sollicitée au peché avec importunité, par un des plus notables du païs, fit en peu de mots, une réponse qui arresta cet insolent, et le mit dans la confusion : Sçachez, malheureux, luy dit-elle, que je suis Chrestienne, et qu'en cette qualité je suis une chose précieuse devant Dieu.

CHAPITRE II.

De la Mission de Saint François Xavier à Onnejout.

En la Mission de S. François Xavier à Onnejout, il est mort un ancien Chrestien Huron avec des signes de prédestination bien sensibles ; il se nommoit Joseph Ondessonka. Sa premiere pensée, dans sa derniere maladie, fut de donner ordre aux affaires de son salut, par une confession generale de toute sa vie, qu'il fit dans des sentimens d'un cœur vraiment contrit, et avec toute l'exactitude possible. Pour soulager sa memoire, n'obmettre pas un de ses pechez, et suppléer à l'écriture, dont ils n'ont aucun usage, il avoit disposé sur son lit des grains de bled d'Inde, separez en autant de petits monceaux, qu'il croyoit avoir fait de pechez de différentes especes. Ainsi le Pere Jacques Bruyas son Pasteur, n'eut pas grande peine à le confesser, ny luy à satisfaire à l'intégrité de ce Sacrement.

Il receut le saint Viatique avec beaucoup de pieté et de devotion ; il prioit le Pere à tout moment de l'advertir des approches de la mort : Afin, disoit-il, que je redouble ma ferveur, et que je fasse un dernier effort pour prier et apaiser la colere de Dieu, que j'ay tant offensé. La pensée de ses pechez et le mauvais usage qu'il reconnoissoit avoir fait de ses graces, luy donnoit une si forte apprehension de ses jugemens, qu'il disoit souvent, les larmes aux yeux : Est-il possible, mon Dieu, que vous me fassiez misericorde et que vous me receviez dans vostre Paradis après les desordres de ma vie ? Ah que j'ay bien sujet de craindre l'Enfer ! mais j'espere en vostre infinie bonté, et je suis prest de souffrir autant de temps qu'il vous plaira, les douleurs que je sens, et mesme de plus cuisantes si vous l'ordonnez ainsi, pour satisfaire à vostre Divine Justice. Une femme infidele de ses plus proches parentes, qui l'avoit receu dans sa cabane, l'avoit souvent pressé de permettre qu'on appellât les Jongleurs, qui passent pour

les Medecins du pais, et qu'on employât les secrets de leur Art pour essayer de le guerir ; il s'y est tousiours opposé fortement. Un jour devant sa mort, il me pria, dit le Pere, d'assembler nos Chrestiens dans sa cabane pour leur dire le dernier adieu et se recommander à leurs prieres. Nostre Moribond fit le Prédicateur en ce rencontre ; il leur recommanda entr'autres la perseverance dans la Foy, pour se voir tous un jour réunis dans le Ciel. Une bonne Chrestienne, nommée Felicité Gannondadik, des plus considerables de cette Eglise pour sa pieté et son courage dans la profession du Christianisme, prit la parole et l'exhorta d'une maniere qui toucha toute l'assemblée à souffrir patiemment et pour l'amour de nostre Seigneur le mal qu'il endureoit ; sur tout, elle le conjura de s'examiner encore serieusement pour reconnoistre s'il n'avoit rien oublié en sa confession : Mon frere, luy dit-elle, tu ne peux pas ignorer ce que c'est que le Sacrement de Penitence et son importance, qu'il y faut ouvrir son cœur sans feintise et sans reserve au Prestre qui nous tient la place de Jesus-Christ. Au reste, tu paroistras bien-tost devant luy, rien ne luy est caché, tu as encore le Pere auprès de toy, déclare luy tout ce qui pourroit charger ta conscience et te rendre criminel devant ce Juge terrible : combats vaillamment contre le demon de l'Enfer, jusqu'au dernier soupir. Courage, mon frere, nous allons prier Dieu pour toy, prie-le aussi pour nous. A l'heure mesme toute la compagnie recita une dixaine du Chapelet ; il ne mourut que le lendemain, jour de saint Barthelemy, sur les dix heures du matin, après avoir élevé les deux mains au Ciel, disant : Jesus titajatak garonhiagué. C'est à dire : Jesus, enleve moy dans le Ciel. Une mort si Chrestienne, n'est qu'une suite d'une pareille vie.

Le mesme Joseph, demeurant autrefois au Cap de la Magdelaine, estant malade d'une enflure à la main, si dangereuse, que le Chirurgien jugeoit le mal incurable, à moins qu'on ne luy coupât un doigt, et peut-estre la main entiere. Le P. Fremin, Superieur pour lors de

cette Résidence, luy en porta la nouvelle, l'encourageant en mesme temps à souffrir patiemment cette operation. Ah ! repartit ce bon Sauvage, d'un visage riant, vous ne me connoissez pas encore, mon Pere, vous ne sçavez pas combien j'ay offensé mon Dieu, ny combien de fois j'ay merité l'Enfer par mes pechez : comment craindrois-je de me voir couper un doigt, ayant merité tant de fois d'estre bruslé pendant toute une éternité ? quand on me couperoit tous les doigts les uns après les autres, quand on hacheroit mon corps en pièces, je n'endurerois pas la centième partie des peines que souffrent les damnez dans l'Enfer, et ausquelles j'aurois des-ja esté condamné il y a long-temps, si Dieu n'avoit eu pitié de moy. Que je suis aise, mon Pere, que l'occasion se presente de pouvoir offrir à Dieu cette petite douleur en satisfaction de mes pechez ! En mesme temps il presenta sa main au Chirurgien avec un courage intrepide, et souffrit ce petit martyre volontaire avec une constance si heroïque, qu'il n'en témoigna pas plus de sentiment, dit le Pere, que si on ne luy eust coupé qu'un de ses cheveux, repetant souvent ces paroles avec devotion : Qu'on me mette en pièces, qu'on me brusle tout vif en cette vie, pourveu que mon Dieu me pardonne dans l'Eternité.

Dieu éprouve ces petites Eglises d'une maniere admirable, en leur ostant les principales colonnes qui sembloient en estre le soustien. Environ un mois après la mort de Joseph, m'escrit le Pere, nous fismes encore une perte bien sensible, en la mort d'une de nos meilleures Chrestiennes, propre sœur de feu Ignace Tsaoüenhohoui, Capitaine de la Colonie Huronne, mort saintement à Quebec. Dieu a exercé et purifié cette bonne femme pendant trois mois que dura sa maladie tres-fascheuse : sa patience dans la perte d'un œil, et dans des douleurs tres-cuisantes d'un flux de sang qui l'a emportée, a ravy nostre petite Eglise. Jamais elle n'a cessé de prier, mesme dans l'agonie, et Dieu luy a conservé la presence d'esprit jusqu'au dernier soupir ; ce qui luy donna sujet

de dire plusieurs fois avec beaucoup de ressentiment et de reconnaissance, que c'estoit l'avantage qu'avoient les Chrestiens pardessus les infideles, de conserver l'usage de la raison jusqu'au dernier moment de leur vie. Elle estoit la plus assidue et la plus constante à la priere, et ne manquoit pas un seul jour à dire son chapelet, quelque occupation qu'elle eust.

Je ne puis obmettre ce que le mesme Pere adjoust en sa lettre, en ces termes : Peu de jours après que Dieu nous eut osté cette bonne Chrestienne, il nous en donna une autre qui sembloit devoir succeder à sa pieté et à sa devotion. Je luy accorday le Baptisme après l'avoir éprouvée long-temps, jusqu'à ce qu'elle m'eust donné des marques suffisantes de sa sincerité et de sa perseverance. Je baptisay en mesme temps deux de ses enfans avec beaucoup de consolation ; mais ma joye fut bien courte. Elle avoit différé son entiere conversion l'espace de trois ans, dans la crainte, ordinaire à ces peuples, que le Baptisme ne luy donnast la mort. Neantmoins, s'estant enfin renduë à l'inspiration divine, passant courageusement pardessus cette apprehension, elle embrassa la Foy.

Trois jours après avoir receu cette grace, elle tomba malade, et après une langueur de cinq sepmaines dans la pratique continuelle de patience et de resignation à la volonté de Dieu, elle mourut tres-contente, et comme je le croy, dans son innocence baptismale.

CHAPITRE III.

De la Mission de S. Jean Baptiste, à Onnontagué.

Les Lettres venuës de la Mission de S. Jean Baptiste, à Onnontagué, nous assurent que Daniel Garakontié, le plus considerable, et le chef de toutes les Nations Iroquoises, qui fut baptisé l'an

passé icy à Quebec par Monseigneur l'Evesque, et eut pour Parrain Monsieur de Courcelles nostre Gouverneur, continuë courageusement dans l'exercice du Christianisme.

D'abord qu'il fut de retour en son païs, il en fit une haute profession ; il déclara publiquement dans un festin solennel, où estoient les Principaux de sa Nation, qu'il estoit Chrestien. Vous sçavez, leur dit-il, mes freres, comme j'ay tousiours porté les interets du Public : on ne m'a jamais veu épargner ny ma voix, dans les occasions où j'ay deu parler, ny ma vie dans les negociations d'importance, ou dans les dangers auxquels je me suis cent fois exposé pour le soubtien et la conservation de ma patrie. Y a-t-il une seule pauvre Famille dans le Bourg, ou mesme une seule veuve, qui me puisse reprocher de n'avoir pas employé mon autorité pour luy procurer les assistances necessaires, ou pour la culture de ses champs, ou pour se remettre et se restablir, ayant tout perdu par le feu ? Au reste, si j'ay agy jusques à present dans ces emplois par inclination naturelle et par honneur, je m'y porteray doresnavant par un motif plus relevé pour obeïr au souverain Maistre de nostre vie, qui m'oblige par un commandement exprés à tous ces devoirs. Je ne puis pas nier que je n'aye esté vicieux ; ma conduite n'a esté que trop connue dans la liberté que j'ay prise dans le mauvais usage du mariage : j'en ay rougy devant Dieu, et en ay encore presentement de la confusion devant vous, qui me serez témoins de la protestation que j'ay faite et que je renouvelle encore presentement, de changer de vie et vous donner aussi bon exemple à l'advenir, que je vous ay mal édifiéz autrefois par mon libertinage. N'attendez plus de moy que je m'employe pour appuyer et favoriser vos songes, ou pour maintenir et autoriser les coustumes superstitieuses de nos ancestres. Tout cela m'est deffendu comme estant contraire aux Loix de Dieu. C'est un abus de croire que ces choses soient le soubtien du païs et de nos vies ; elles en sont plustost la ruine,

et ne servent qu'à avancer nostre mort ; je voy clairement que le demon de l'Enfer nous trompe, et vous en serez vous-mesmes persuadez quand il aura plu à Dieu vous faire la mesme grace qu'à moy, et vous éclairer.

Ce discours écouté de toute l'assemblée avec attention, ce changement si notable en une personne d'un si grand merite parmi ces peuples, eut un tel effet sur leurs esprits, dit le P. Pierre Millet dans sa Lettre du troisieme Juillet, que nos brebis égarées retournerent au bercail, et plusieurs, qui n'éoustoient pas auparavant la voix du Pasteur, s'approcherent et demanderent instamment d'y estre admises.

Nostre Neophyte s'est déclaré depuis en toutes rencontres, tant en public qu'en particulier, parlant toujours avantageusement, avec zele, du Christianisme, des saints Mysteres de nostre Foy, et de sa resolution d'y perseverer constamment jusqu'à la mort.

Estant allé en traitee en la nouvelle Hollande, où il est fort connu, le Gouverneur du lieu, ayant témoigné dans une assemblée, où estoient des plus notables des Iroquois, l'inclination qu'il avoit de les voir tous en paix avec la Nation des Loups, qui les vont tuer jusques auprès de leurs pallissades, il s'adressa particulièrement à luy, comme à un homme d'esprit et rompu dans les affaires, pour sçavoir ses pensées sur les moyens qu'il jugeroit les plus efficaces pour venir à bout de ce dessein. Garakontié luy parla franchement : C'est bien à vous, luy dit-il, à entreprendre des reconciliations telles que celles-là ; vous n'y entendez rien : cette gloire n'appartient qu'à Onnontio (c'est à dire à Monsieur nostre Gouverneur). Quand il tient conseil avec nous à Quebec, il nous recommande sur toutes choses avant que de parler d'affaires, d'honorer Dieu, de le servir, et garder ses commandemens ; il veut que nous respections et écoutions ceux qui nous instruisent et nous apprennent ce qui est de nostre salut : vous autres, vous faites tout le contraire ; vous nous détournez du service de Dieu ; vous me

demandez pourquoy je porte ce Crucifix et ce Chapelet à mon col ? vous vous en mocquez, vous dites que cela ne vaut rien, vous blasmez et témoignez du mépris pour la vraye et salutaire doctrine que nous enseignent les habillez de noir : quelle benediction, après cela, pouvez vous attendre de Dieu, dans vos traittez de paix, puisque vous blasphemez contre ses plus Adorables Mysteres et l'offensez incessamment ?

Mais ceux qui connoissent le genie de nos Sauvages, admireront encore davantage sa generosité en une rencontre, ou tout autre que luy se seroit trouvé bien embarrassé.

Ils ont une certaine ceremonie des plus considerables parmy leurs coustumes superstitieuses, qu'ils pratiquent, du moins une fois l'année, vers le mois de Feurier, fort solennellement, en faveur de leurs songes, par lesquels ils prétendent connoistre toutes les volonteés d'un certain Taronhiaouagon, sur leur bonne ou mauvaise fortune : Ce genie, disent-ils, est le plus puissant de tous les genies, et le Maistre de nostre vie. Cette ceremonie se fait, ou pour la guerison de quelque personne riche et de consideration, ou avant leur chasse pour en obtenir un heureux succez, ou estant sur le point de prendre de grands desseins pour la guerre. Elle durera quelquefois les quatre et cinq jours, pendant lesquels tout est en desordre, et on ne fait point à manger qu'à la dérobee ; chacun a la liberté de courir par les cabanes, habillé d'une façon grotesque, hommes et femmes proposant par signes ou en chantant, en termes enigmatiques et obscurs, ce qu'ils ont désiré en songe, que chacun tasche de découvrir, offrant la chose devinée, pour precieuse qu'elle puisse estre, faisant gloire de paroistre liberal en cette occasion. Le chef du Bourg est le premier mobile en toute cette affaire, c'est à luy à en déterminer le temps et les circonstances ; et ce fut une nouvelle occasion que prit Garakontié de faire connoistre à tous ses gens qu'il estoit vrayement Chrestien dans le cœur, et non pas seulement

comme quelques autres, dans l'apparence extérieure.

Un jour donc, après avoir vuide dans le Conseil quelques affaires, un des anciens proposa celle de l'Onnonhoïaroïa, c'est le nom qu'ils donnent à cette cérémonie superstitieuse.

Pour lors Garakontié prenant la parole : Mes freres, leur dit-il, vous sçavez que je me suis assez déclaré sur toutes ces matieres, vous ne pouvez en ignorer mes sentimens, c'est assez de vous dire, ce que je vous ay fait connoître en toutes occasions, que je suis Chrestien. Là dessus il se leve et sort de la cabane, laissant toute l'assemblée, la teste baissée, dans le silence et l'étonnement, ce qui obligea un chacun de se retirer chez soy sans rien conclure.

Ce procedé inoüy jusques alors, surprit tout le Bourg, et irrita mesme quelques esprits mal disposez ; mais cette fermeté et fidelité de nostre Neophyte consola et réjoût tous les Chrestiens, et augmenta de beaucoup le credit de nos Missionnaires, et l'estime de la doctrine qu'ils preschent. On nous a mandé depuis que sa femme s'est convertie et fait Chrestienne, et qu'à l'imitation de ce Capitaine, plusieurs font paroître bien de la constance dans leur foy. Une femme Chrestienne, s'estant enyvree par malheur, et ayant esté pour ce sujet interdite de l'Eglise un temps assez notable, à cause du scandale qu'elle avoit donné, receut cette punition avec beaucoup d'humilité et de sousmission ; et luy ayant esté déclaré, après une bonne épreuve de sa constance et de fortes instances de sa part, qu'elle ne rentreroit point dans l'Eglise qu'à certaines conditions assez rudes, nommément pour des Sauvages, elle se soumit à tout sans reserve, avec beaucoup de courage, s'estimant heureuse de rentrer, à quelque prix que ce fust, en possession de tous les droits des enfans de Dieu.

Quoy que ces Eglises naissantes ne soient pas encore si nombreuses, neantmoins les Fidelles qui en sont les membres ne laissent pas d'avoir quelque chose de la generosité des Chrestiens de la primitive Eglise : vous en trouverez

qui demeurent fermes et inébranlables comme des rochers contre les insultes de leurs parens infidelles, aimant mieux estre dans l'opprobre et le mépris, et demeurer mesme dans l'extreme pauvreté, que de trahir leur Foy, où de consentir à quoy que ce soit d'indigne d'une ame Chrestienne ; plusieurs ont la conscience si tendre, qu'ils ne peuvent pas souffrir le moindre peché sans en rechercher au plus tost le remede dans la confession.

CHAPITRE IV.

De la Mission de Saint Joseph, à Goïogouën.

La dernière Lettre que nous avons receuë du P. Estienne de Carheil nous donne une connoissance suffisante de l'Estat present de cette Mission. Il nous en escrit en ces termes.

Les nouveaux progrez du Christisme dans l'avancement de la Foy, et du salut des ames, estant toute la consolation que vostre Reverence attend chaque année de nos Missions, je ne sçaurois luy causer plus de joye que de luy apprendre l'accroissement de cette Eglise, par le nombre des ames qu'elle a ou regenerées dans les eaux du Baptême, ou rendues bien-heureuses dans le Ciel par une sainte mort.

Si le salut d'une ame est un sujet plus digne de consolation que toutes les plus illustres conquestes de la terre, j'espere que soixante et deux, à qui j'ay donné la vie de la grace, et trente-cinq qui sont allez vivre dans la gloire, seront bien capables de la consoler. La plus grande partie de ceux qui sont morts apres le Baptême estoient des enfans, dont l'âge ne permet pas de douter de leur bonheur ; les autres estoient adultes, dont la disposition me fait croire qu'ils ont merité par leur cooperation à la grace, ce que ces petits innocens ont receu par le seul effet du Sacrement.

Sans m'arrester à chacun d'eux en particulier, celle qui m'a paru la mieux disposée, est une jeune femme âgée d'environ vingt-cinq ans. Elle estoit d'un naturel admirable, d'une douceur qui n'avoit rien de Sauvage, et qui sentoît plus l'éducation de France que celle d'un païs Barbare. Avant que d'estre baptisée, elle venoit assez souvent à la priere, y amenant avec soy une petite fille qu'elle avoit, âgée de quatre à cinq ans. Ce soin la dispoisoit à recevoir plus facilement la grace du Baptême, par l'impression des veritez Chreściennes qui entroient peu à peu dans son esprit. Elle tomba malade, et je la trouvay dans cet état, lors que je visitois tout le Bourg ; elle me pria d'avoir pitié d'elle et de luy donner quelque medecine qui la pût guerir. Je luy en donnay, en l'instruisant de tous nos Mysteres, principalement de la nécessité du Baptême. Elle fit paroistre qu'elle prenoit plaisir à m'écouter, pendant que je ne luy parlois que de la substance et des effets de ce Sacrement ; elle ne trouvoit pas de difficulté à se laisser verser un peu d'eau sur la teste, pour estre bien-heureuse dans le Ciel éternellement ; et si je ne luy eusse rien demandé davantage, elle estoit toute disposée à recevoir le Baptême. Mais comme j'ajoutay que la simple application de l'eau n'estoit pas suffisante pour nous mériter ce bonheur éternel, et nous exempter des peines qui ne devoient jamais avoir de fin, qu'il falloit de plus reconnoistre les pechez qu'on avoit commis, en concevoir de la douleur, et prendre une ferme resolution de ne les plus commettre, ce fut alors que son cœur, qui avoit auparavant de l'esperance, sentit du combat et de la resistance ; elle en tira un profond sôûpir, et après m'avoir jetté une vive œillade, elle se détourna et se cacha le visage, pour m'obliger à ne luy en dire pas plus qu'elle ne vouloit.

Dans ce mesme moment, une femme de sa cabane estant venuë pour s'opposer à l'instruction que je ne laissois pas de continuer, je fus contraint de me retirer.

Trois jours se passerent sans que ma

malade voulust souffrir que je m'approchasse d'elle pour l'instruire. Cependant son mal s'augmentoît, et me causoit un empressement necessaire à son salut, et qui eut enfin son effet. Comme tous ces rebuts ne procédoient que de l'opposition de sa volonté aux lumieres de son entendement, les visites frequentes que je luy rendois, le desir que je faisois paroistre pour son salut éternel, avec la nécessité d'une mort prochaine, amollirent enfin son cœur, et changerent toutes ses aversions en amour.

Un matin, l'estant allé voir pour luy offrir encore quelque remede, avec des témoignages ordinaires de compassion, qu'elle receut avec quelque petit soulagement, qui ne laissa pas de luy donner tant de confiance le peu de temps qui luy resta à vivre, qu'elle ne s'adressoit quasi plus qu'à moy pour recevoir tous les soulagemens que son mal luy faisoit souhaitter, cette confiance me donna le moyen de luy parler encore du Baptême : je ne trouvay plus de resistance ; et si son cœur avoit eu de la peine à concevoir de la douleur et de la haine pour des objets ausquels il s'estoit attaché par inclination et par habitude, Dieu ne l'avoit permis que pour la disposer à le faire avec plus d'efficace, de sincerité, et d'assurance de son salut. En effet quand je vins à luy parler la seconde fois, à luy dire qu'il falloit detester ses pechez, que je luy marquois, et à luy demander si elle ne les detestoit pas, comme Dieu le vouloit, afin qu'ils fussent effacez par le Baptême, je la vis pour lors s'emporter d'une maniere bien contraire à son premier emportement, et l'affliction que j'avois ressentie au refus qu'elle faisoit de la douleur, fut recompensée par une joye beaucoup plus grande. Elle attacha et son cœur et sa langue à ce mot de douleur, elle le prononça, elle le repeta d'elle-mesme plusieurs fois, avec une tendresse inexprimable qui me penetra jusqu'au fond de l'ame, et tout ce que j'en puis dire, c'est qu'il faudroit l'avoir entendu pour la concevoir. Après cela, je ne doutay plus qu'elle ne fust du nombre des prédestinez. Je la baptisay après une assez

longue priere que je luy fis faire, y renfermant tous les actes qui luy pouvoient servir de disposition. Lors qu'elle vit que je m'approchois d'elle pour la baptiser, elle presenta la teste pour recevoir l'eau, et composa tout son visage si modestement, que l'operation de la grace m'y parut visible. Je ne tarday après son Baptisme, qu'autant de temps qu'il en fallut, pour luy donner des assurances du bonheur éternel et luy faire repeter quelques prieres ; en suite de quoy, m'estant retiré, elle rendit son ame quelque temps après, à celui qui venoit de la purifier.

CHAPITRE V.

Des Missions de la Conception, de saint Michel et de saint Jacques, à Tsonnontoïan.

Quoy que la Nation des Sonnontoïan soit la plus grossiere, la plus barbare, et qui a le moins de commerce avec les François, et en apparence la plus éloignée des dispositions requises pour embrasser la Foy ; neantmoins, nos Peres qui ont travaillé en ces Missions depuis deux ans, y ont trouvé des ames choisies ; et le Pere Julien Garnier, qui en a maintenant luy seul tout le soin, nous demande du secours, dans l'esperance qu'il a que ces Peuples, qui sont plus nombreux que tous les autres Iroquois, s'adouciront enfin, et donneront un bel employ au zele des Missionnaires, qu'il plaira à Dieu y envoyer. Le peu qu'il nous en mande, est bien capable de toucher et d'y attirer des cœurs remplis du saint Esprit. Il s'y fait des miracles de grace, qui nous font voir que la main de Dieu n'est point racourcie : plus de cent dix baptisez cette année en sont des preuves évidentes, aussi bien que la ferveur et le courage de quelques ames d'élite.

Un ancien Chrestien, nommé François Tehoronhiongo, des premiers de l'Eglise

de saint Michel, fort considéré pour son éminente vertu et pour l'autorité qu'il s'est acquise sur ceux de sa Nation, ayant perdu un amy intime, bon Chrestien et tres-vertueux, mort en peu de temps, et presque subitement, à son insceu, sentit en cette occasion une si vive impression de l'importance de bien mourir, et de la nécessité d'estre disposé à tout moment à franchir ce passage, duquel dépend l'éternité bien-heureuse ou mal-heureuse, qu'il n'en pouvoit détourner sa pensée. L'effet qu'eut en luy cette grace fut tel, qu'il prit dès lors la resolution qu'il a depuis gardée inviolablement, de se priver de tous les festins où il voyoit quelque apparence de superstition ou de peché ; et le temps approchant où les Sauvages infideles courent par le bourg pour procurer l'accomplissement de leurs songes, il fit proclamer par un cry public, dans les bourgs de saint Michel et de saint Jacques, que personne n'eust à s'adresser à luy, ny à pas un des siens pour satisfaire à son songe, qu'il n'estoit plus de cette ceremonie, y ayant renoncé dès son Baptisme ; et que comme il ne reconnoissoit dans le songe aucune divinité, aussi ne vouloit-il rendre aucun culte ny aucun hommage à ses songes, ou aux songes d'autrui.

Un des anciens du Bourg, pour lesquels ces Peuples ont tousiours beaucoup de respect et de complaisance, s'estant adressé à luy dans le cours de cette ceremonie publique, et l'ayant menacé, s'il ne luy accorderoit ce qu'il avoit songé, qu'il luy imputeroit selon la créance de ces Peuples, tout ce qui luy arriveroit de funeste, cette menace ne l'estonna point ; il luy répondit hautement qu'estant Chrestien, il ne le craignoit point, il fit la mesme réponse à ceux qui l'importunerent pour le mesme sujet.

Cette constance Chrestienne luy acquit tant de credit et de respect, que lors qu'il survient dans quelque assemblée, mesme d'infidelles, qui ne s'entretiennent souvent que de choses deshonestes, ou au desavantage de la Foy et du Christianisme, on change incontinent

de discours ; plusieurs s'adressent à luy pour estre instruits de nos saints Mysteres, qu'il possède parfaitement, et pour apprendre les prieres.

La Providence Divine se sert le plus souvent de l'affliction pour les disposer à écouter sa sainte parole : l'humiliation et la misere les rend plus dociles. Le mesme Pere nous mande que jamais il n'a eu d'audience plus favorable qu'après l'incendie du Bourg de saint Michel, qui arriva le Printemps dernier, où toutes les cabanes avec la Chapelle, furent reduites en cendre sans qu'on pût rien sauver, ny meubles, ny bleds, ny chose aucune necessaire à la vie. Ces pauvres gens n'en parurent point troublez, au contraire ils témoignèrent au Pere qu'ils reconnoissoient que Dieu les punissoit justement pour leur infidélité, et la resistance qu'ils avoient apportée jusques alors au progrez de l'Evangile : ils le prièrent instamment de ne les point abandonner ; ils luy promirent, si-tost qu'ils auroient rebasty leurs cabanes et leur palissade, pour estre en quelque assurance contre leurs ennemis, de dresser une Chapelle, beaucoup plus belle que celle qu'ils avoient auparavant, et de s'y rendre plus assidus à la priere que par le passé. Le Pere adjouste qu'ils en firent la protestation en termes si forts, et avec tant de marques de sincerité, qu'il en est demeuré persuadé qu'ils tiendront parole. *Fiat, fiat.*

Nous reconnoissons encore plus sensiblement dans leurs maladies mortelles, les effets de la grace et les fruits que produisent les instructions journalieres dans les esprits qui paroissent mesme les plus rebelles et les plus opposez à la Foy ; j'en rapporteray entr'autres deux ou trois exemples, qui me paroissent avoir des circonstances plus remarquables.

Un Sonnontoüan, du Bourg de saint Jacques, fort aagé, et de consideration, estant tombé malade, le Pere l'alla visiter et luy offrit de sa part toute sorte d'assistance, tant pour le soulager dans sa maladie, que pour le salut de son ame : il refusa l'un et l'autre assez

brusquement ; ce qui obligea le Pere de se retirer, après quelques instances civiles, pour ne point le rebuter d'abord. Plusieurs jours se passent dans cette mauvaise humeur, pendant lesquels il ne peut faire autre chose que de s'employer auprès de Dieu pour ce miserable, qui selon les apparences humaines, étoit pour mourir sans Baptisme et dans l'infidélité, la porte de sa cabane luy estant fermée, et ne pouvant plus avoir d'accez auprès de luy. Cependant le Pere estoit bien averty qu'il baissoit à veuë d'œil, et ce luy fut une peine d'esprit incroyable : il n'y a que ceux qui l'ont expérimentée qui la puissent concevoir, de voir une ame infortunée, qu'on est venu chercher au travers de tant de Mers, tout proche de l'Enfer, sans la pouvoir secourir ny l'aider à sortir de ce danger ; mais la bonté de Dieu, qui se montre autant favorable à vn pauvre Sauvage qu'au plus grand Monarque de la terre, luy tendit la main d'une maniere inespérée. Comme ces Peuples se conduisent par leurs songes, il permit que dans un assoupissement il vid le Pere qui luy presentoit une medecine fort avantageuse pour sa santé. Ce fut assez pour l'obliger à l'envoyer chercher incessamment, et le conjurer de sa part de le venir visiter au plus tost. On le trouva à S. Michel, où en attendant le moment de la grace, il estoit allé visiter son Eglise : il quitte tout à cette nouvelle pour courir au plus pressé ; le malade parut fort joyeux à son arrivée, le fit seoir auprès de son lit, et luy dit : Ourasera, c'est le nom du Pere en Sauvage, donne-moy, je te prie, au plustost une medecine : je l'ay veuë en songe dans tes mains, et elle me guerira. Ah mon frere, tres-volontiers, luy dit le Pere, je te vay donner une medecine, mais bien autre et bien meilleure que celle que tu as veuë en songe : tu n'en as plus de besoin pour ton corps, qui n'est plus en estat d'en profiter ; une medecine de cette nature ne serviroit qu'à avancer le dernier jour de ta vie. Le Grand Maistre de nostre vie, et qui t'aime, me commande de t'en donner une toute celeste, qui rendra la santé

et la vie à ton ame, la délivrera de la mort éternelle, luy procurera au lieu de cette vie miserable que nous avons commune avec les animaux, une vie bienheureuse et éternelle dans le Ciel, par le moyen du Baptême. Tandis que le Pere parloit, le S. Esprit operoit dans le cœur de ce Sauvage ; et à ce mot de Baptême, duquel il l'avoit entretenu plusieurs fois sans effet, s'éveillant comme d'un profond sommeil, il le pria instamment de luy remettre en memoire les instructions qu'il luy avoit déjà données autrefois, pour le disposer à recevoir ce Sacrement : le Pere le fit sur l'heure mesme, et le malade l'écouta avec beaucoup de joye et de consolation. Ayant neantmoins jugé à propos de remettre son Baptême au lendemain, dès le point du jour il visita son malade, et le trouva dans une sainte impatience de se voir au nombre des enfans de Dieu, ayant passé toute la nuit dans des actes de Foy et de Contrition, et à réciter les prieres qu'on luy avoit enseignées le jour precedent, et qu'il n'avoit point oubliées, selon que le Pere reconnut, le malade les ayant encore repetées tout seul en sa presence. Il recut donc le saint Baptême avec beaucoup de devotion, et ayant passé toute la journée et la nuit à benir Dieu, et à luy demander le Paradis, il mourut le jour suivant, laissant cette impression à son Pasteur, qu'il estoit infailliblement du nombre des predestinez.

Je finiray ce Chapitre par l'Extraict d'une lettre que j'ay receuë du mesme Missionnaire, en ces termes : L'Yvrognerie, causée par les boissons que les infideles apportent des Hollandois, de plus de quatre-vingts lieuës par terre, a esté plus universelle que jamais, s'estant estenduë jusques aux femmes ; et ces desordres durent les douze et quinze jours après l'arrivée de chaque bande de traitteurs. Pendant tout ce temps, on ne fait ny à manger ny feu dans les cabanes, elles sont abandonnées jour et nuit ; tout le reste du monde s'enfuit et se cache dans les champs et dans les bois. Parmy tous ces debordemens, la vertu de nos Chrestiens a paru avec

éclat : ils se sont tous maintenus dans leur devoir, et ont montré autant d'aversion de ces débauches, qu'elles sont éloignées de leur profession. Les Yvrognes mesmes ont eu ce respect de ne point venir à la Chapelle ; nous y avons fait nos assemblées à l'ordinaire les Dimanches, nos Chrestiens s'y sont ramassez de leurs refuges, avec grand soin, y ont entendu la Messe avec autant de repos et de devotion qu'en aucun autre temps de l'année. J'ay eu plus de peine pour les malades, ne sçachant où les trouver. Je n'ay pas laissé d'en baptiser quelques-uns, entr'autres un adulte, qui après un an d'exercice, m'a donné bien de la consolation. Il estoit Catechumene, et assez assidu aux prieres ordinaires. Un jour le trouvant bien mal, je jugeay à propos, de son consentement, de le disposer au Baptême : je l'instruisis pour cet effet des principaux Mysteres de nostre Foy, et luy fis faire les actes necessaires pour le preparer à ce Sacrement, que je differay neantmoins, pour de bonnes raisons. Pour lors l'ayant trouvé en delire et en danger de mort, je ne doutay point de le baptiser. Quelque temps après, estant revenu à soy, il me fit appeller, et me dit tout en colere, que je l'avois trompé, qu'il s'estoit veu en songe dans le Ciel, où les François l'avoient receu avec les huës qu'ils ont coûtume de faire à l'arrivée de leurs captifs de guerre ; que lors qu'il s'estoit échappé d'eux, ils avoient déjà des tisons de feu en mains pour le brûler. Au reste, que l'eau que je luy avois versée sur la teste estoit un sort et un malefice qui le feroit mourir, et le détermineroit à estre brûlé éternellement en l'autre monde. J'eus recours à Dieu bien particulièrement en une rencontre si inopinée, et enfin il me fit la grace, après plus de trois heures de combat, avec douceur neantmoins et amitié de le convaincre et de le détromper. Il quitta toutes ces imaginations causées par le demon, qui le vouloit perdre ; il reprit d'une façon admirable ses premieres pensées et les sentimens d'une ame veritablement convertie : il ne souhaitoit que de mourir

au plustost pour ne plus offenser Dieu et estre bien-heureux dans le Ciel ; il luy en faisoit de luy-mesme la demande, à la fin de ses prieres ordinaires, en ces termes : Toy qui és au Ciel, aye pitié de moy, tire-moy au plustost d'icy bas, que je sois bien-heureux auprès de toy.

Un autre malade m'a encore plus consolé, le voyant agir dans l'affaire de son salut d'une maniere bien extraordinaire pour vn Sauvage, et qui temoignoit une grande foy. Pour le gagner à Dieu, outre les instructions frequentes que je luy donnois, je ne m'estois point épargné, ny jour ny nuit pour l'assister et luy faire croire que je voulois efficacement sa guerison. Un jour, sentant bien que tous mes remedes estoient sans effet, et qu'il alloit tousiours de pis en pis, me voyant neantmoins dans un empressement extraordinaire pour le soulager : Mon frere, me dit-il, je voy bien que tu m'aimes, mais je te prie de ne plus songer à mon corps, ne t'applique plus qu'à sauver mon ame : c'en est fait, je suis mort, je n'en puis douter, et ce qui est important c'est de bien mourir. Je l'instruisis donc pleinement et le baptisay : dés lors, bien content et ne pensant plus qu'au Paradis, il commença à chanter sa chanson, qu'ils appellent de mort, mais bien en autres termes, qu'il ne faisoit autresfois dans les dangers, estant infidelle. C'est JESUS, disoit-il, qui est le maistre de ma vie, il me menera au Ciel : plus jamais de peché, plus de songe, le grand Maistre qui est au Ciel le défend. Ce furent ses derniers sentimens, qu'il conserva jusqu'à la mort.

Après tout, il faut avouer que ces peuples ont de grandes oppositions à la Foy, et que la conversion d'un Sauvage est vn coup du Ciel. La liberté, qu'ils cherissent plus que leur vie ; l'orgueil, qui leur est naturel, aussi bien que l'inconstance dans leurs resolutions ; l'impureté dans laquelle ils ont esté élevez ; l'attache qu'ils ont extrême à leurs songes et à leurs coûtumes superstitieuses ; leurs divertissemens, et leur occupation ordinaire dans la chasse et la guerre, qui les rendent peu seden-

taires, et les tiennent, la pluspart du temps, dans la campagne et dans les bois, outre le Demon de l'ivrognerie qui les possede depuis quelques années, sont sans doute de grands empeschemens pour y établir solidement la Religion. Neantmoins le zele, la confiance, l'application, la patience et la longanimité de nos Missionnaires, surmontent tous ces obstacles, et nous donnent sujet d'esperer que Dieu augmentera toujours les benedictions qu'il luy a plû jusques à present donner à leurs travaux. C'est déjà un grand avantage qu'ils sachent leur Langue, qu'ils ayent trouvé accès dans leurs esprits, qu'ils soient aimez et en estime parmy eux, qu'ils ayent liberté entiere de leur prescher en public et en particulier la parole de Dieu, et qu'il n'y ait point de famille en tous ces païs qui ne soit suffisamment instruite des principaux mysteres de nostre Foy. Plusieurs ont la Foy, quoy que par attache à leurs mauvaises habitudes ils ne soient pas encore Chrestiens de profession ; ils le font paroistre dans leurs maladies, lors que souvent d'eux-mesmes ils mandent nos Peres pour ne point mourir sans Baptisme. Les prieres se font reglement en chaque bourg soir et matin, dans la Chapelle, où les Catechumenes ont entrée, et les Chrestiens y reçoivent aux jours de Dimanche les Sacremens ; on y fait le Catechisme, outre les instructions qu'on leur donne chaque jour dans les cabanes. Quantité de petits enfans s'envolent au Ciel après la grace du Baptisme, estant un des premiers soins de nos Missionnaires d'avoir l'œil à ce que pas un ne meure sans ce Sacrement. C'est ainsi que malgré l'Enfer, ces petites Eglises ont leur progrès ; il n'y en a point qui n'ait des ames choisies, qui imitent la ferveur et la charité des Chrestiens des premiers siecles, et servent, par leurs bons exemples, d'un puissant motif à la conversion des autres. En un mot nos Ouvriers Evangeliques sont si éloignez de l'idée de croire qu'il n'y a rien à faire pour la Foy auprès de ces peuples, qu'ils nous crient au secours de tous costez et nous demandent du renfort avec toutes les

instances imaginables, et entr'autres ceux qui travaillent dans les terres les plus remplies de ronces et d'épines, et à la culture des peuples les plus barbares et les plus rebelles à l'Evangile.

TROISIÈME PARTIE.

Des Missions aux Outaouïacs.

Esclaircissement sur l'idée qu'on doit avoir de toutes les Missions comprises sous le nom des Outaouïacs.

Il est bon de donner une connoissance generale de tous ces païs des Outaouïacs, non seulement pour distinguer les lieux où la Foy est publiée par l'établissement des Missions, mais aussi parce que le Roy en ayant pris tout fraîchement possession, par une ceremonie digne du fils aîné de l'Eglise, et d'un Roy tres-Christien, il a mis tous ces peuples sous la protection de la Croix, avant que de les prendre sous la sienne, et n'a pas voulu y arborer ses armes, qu'après y avoir planté celles de JESUS-CHRIST, ainsi qu'il sera déclaré par le narré qui sera fait de cette prise de possession.

Par un coup d'œil, qu'on peut jeter sur la Topographie des lacs et des terres sur lesquelles sont établis la plupart des peuples de ces quartiers, on aura plus de lumiere sur toutes ces Missions, que par de longs discours qu'on en pourroit faire.

On peut d'abord jeter les yeux sur la Mission de Sainte Marie du Sault, à trois lieuës au dessous de l'emboucheure du Lac Superieur ; on la verra placée sur le bord de la riviere, dans laquelle ce grand Lac se décharge, par l'endroit qu'on nomme le Sault ; lieu bien avantageux pour y faire les fonctions Apostoliques, puis qu'il est le grand abord de la plupart des Sauvages de ces quartiers, et le passage presque ordinaire de tous ceux qui descendent aux habitations Françaises. Aussi est-ce en cet

endroit que s'est faite la prise de possession de toutes ces terres au nom de sa Majesté, en presence et avec le consentement de quatorze Nations, qui s'y sont renduës pour cet effet.

Vers l'autre extremité du mesme Lac, se decouvre la Mission du Saint Esprit, qui se fait en partie au lieu qui s'appelle la pointe de Chagaoüamigong, et en partie aux Isles voisines, où les Outaouïacs avec les Hurons de Tionnontaté se retirent selon les saisons propres, ou pour la pesche, ou pour le bled d'Inde.

Il sera aisé de reconnoistre les rivières et les chemins qui conduisent à diverses Nations, ou sedentaires, ou errantes, situées aux environs de ce mesme Lac, et qui ont quelque dependance de cette Mission du Saint Esprit, par le commerce qui les attire chez nos Sauvages.

Car c'est vers le Midy que coule la grande riviere, qu'ils appellent Missisipi, laquelle ne peut avoir sa décharge que vers la mer de la Floride, à plus de quatre cens lieuës d'icy, et dont il sera parlé plus amplement cy-après ; au delà de cette grande riviere sont placez les huit Bourgades des Illinois, à cent lieuës de la pointe du Saint Esprit, et à quarante ou cinquante lieuës du mesme endroit, tirant au Couchant, on decouvre la Nation des Nadoüessi, fort nombreuse et belliqueuse, qui passent pour les Iroquois de ces contrées, ayant guerre eux seuls presque contre tous les autres peuples d'icy ; plus loin se rencontre une autre Nation de langue inconnuë, apres laquelle est, dit-on, la mer du Couchant. Poussant encore vers l'Oüest-Norouëst, l'on void les peuples, appellés Assinipoüalac, qui font une grande vil-lace, ou selon d'autres, trente petits villages ramassez assez près de la mer du Nord, à quinze journées de la mesme Mission du Saint Esprit.

Enfin les Kilistinons sont épandus par toutes les Terres du Nord de ce Lac Superieur, sans avoir ny bled, ny champs, ny aucune demeure arrestée, mais errans incessamment parmy ces grandes Forests pour y vivre de chasse, aussi bien que quelques autres Nations de ces quartiers-là, qu'on appelle pour ce sujet

les gens des Terres, ou de la Mer du Nord.

On pourra aussi, comme en chemin faisant, remarquer tous les endroits de ce Lac, où l'on dit que se retrouve du cuivre : car quoy que jusqu'à present on n'en ait pas de connoissance bien assurée, faute de recherche assez exacte, neantmoins les plaques et les masses de ce métal que nous avons veuës, pesant chacune cent et deux cens livres et bien plus, ce gros rocher de cuivre de sept à huit cens livres que tous les passans voyent vers le fond du Lac, et en outre quantité de morceaux qu'on trouve au bord de l'eau en divers endroits, semblent ne nous permettre pas de douter qu'il n'y ait quelque part des meres mines, qu'on n'a pas encore decouvertes.

Après avoir parcouru des yeux tout ce Lac Superieur avec les Nations qui l'environnent, on peut descendre vers le Lac des Hurons, et y remarquer, presque au milieu, la Mission de saint Simon, établie dans les Isles qui estoient autrefois le vray país de quelques Nations des Outaouïacs, et qu'ils furent contraints d'abandonner, lors que les Iroquois désolerent les Hurons ; mais depuis que les Armes du Roy les ont obligés de vivre en paix avec nos Algonquins, une partie des Outaouïacs sont retournés en leur país ; et en mesme temps nous avons placé cette Mission, à laquelle ont rapport les peuples de Mississagué, les Amicouës et autres circonvoisins, auxquels nous avons publié la Foy et baptisé quantité, tant de leurs enfans, que des adultes.

Tirant au Midy, et à l'autre costé du Lac, sont les terres autrefois habitées par diverses Nations des Hurons et des Outaouïacs, qui s'estoient placez à quelque distance les uns des autres, jusqu'à l'Isle fameuse de Missilimakinac, aux environs de laquelle, comme du lieu le plus celebre de tous ces quartiers pour l'abondance du poisson, divers Peuples ont eu autrefois leur demeure, lesquels s'ils voyent la paix bien affermie, prétendent bien y retourner. Et c'est pour cela que nous y avons déjà jetté quel-

ques fondemens de la Mission de saint Ignace, pendant l'Huyet dernier, que nous y avons passé.

De là on entre dans le Lac appelé Mitchiganons, à qui les Illinois ont laissé leur nom ; depuis que ces Peuples qui ont autrefois habité proche de la mer de l'Oüest, en ont esté chassés par leurs ennemis, ils se vinrent refugier sur les rivages de ce Lac, d'où les Iroquois les ayant aussi dépossédés, ils se sont enfin retirés à sept journées au delà de la grande riviere. On verra dans la suite, comme une partie de cette nation a commencé d'estre éclairée des lumieres de la Foy, que nous leur avons portée jusques chez elles.

Enfin entre ce Lac des Illinois et le Lac Superieur, l'on voit une longue baye appelée des Puans, au fond de laquelle est la Mission de saint François Xavier ; à l'entrée de cette baye, on rencontre les Isles appellées Huronnes, parce que les Hurons après la desolation de leur país, s'y sont retirés quelque temps, en une desquelles particulièrement se trouve une espece d'Emeraudes, ou façon de diamans, les uns blancs, les autres verts ; plus avant encore du costé du Nord, on peut voir une assez petite riviere, à laquelle on a donné le nom du cuivre, à cause d'une masse de métal pesant plus de deux cens livres, que nous y avons veüe.

Approchant du fond de ladite baye, l'on voit la riviere des Oumaloumines, comme qui diroit de la Nation de la folle avoine, laquelle est de la dépendance de la Mission de S. François Xavier, aussi bien que celle des Potéouatami, des Ousaki, et autres Peuples, lesquels estant chassés de leur país, qui sont les Terres du Sud proche de Missilimakinac, se sont refugiez dans le fond de cette baye, au delà de laquelle on peut appercevoir dans les Terres la Nation du Feu, ou des Mathkoutench, avec une de celles des Illinois dite Lesoumami, et les Outagami, desquels il sera parlé plus particulièrement, aussi bien que de toutes les autres qui ont esté marquées, la Foy ayant esté publiée presque à tous, dont les uns l'ont embrassée et font

profession publique du Christianisme ; les autres ne se sont pas encore déclarés, quoy que plusieurs particuliers aient reçu le saint Baptême, et la plupart les instructions nécessaires pour le recevoir.

Enfin les autres plus éloignez vers le Sud et Suroüest, ou bien commencent à s'approcher de nous, car les Illinois sont déjà arriuez en cette baye, ou bien attendent qu'on puisse pousser jusques chez eux. C'est ce qui sera déclaré plus en détail, parlant de chaque Mission l'une après l'autre, où l'on touchera ce qui s'est trouvé de plus rare et de plus curieux à sçavoir, en ces terres et ces Peuples nouvellement découverts. Mais auparavant voyons comme le Roy en a pris cette année possession, et comme il les a soumis sous la domination de Jesus-Christ, avant que de les soumettre à la sienne.

Prise de possession au nom du Roy, de tous les Païs communément compris sous le nom des Outaouacs.

Nous ne pretendons pas faire icy un narré de tout ce qui s'est passé en cette ceremonie, mais seulement toucher ce qui regarde le Christianisme, et le bien de nos Missions qui vont estre plus florissantes que jamais, après ce qui s'est passé en cette occasion à leur avantage.

Monsieur Talon nostre Intendant, ayant à son retour de Portugal, et après son naufrage, reçu commandement du Roy de repasser en ce païs, receut au mesme temps les ordres de sa Majesté, d'y travailler fortement à l'établissement du Christianisme, en favorisant nos Missions, et à faire reconnoistre le nom et la domination de nostre invincible Monarque, parmy les Nations mesme les plus inconnües et les plus éloignées. Cét ordre, appuyé des intentions du Ministre, qui veille toujours également à étendre la gloire de Dieu, et à procurer par toute terre celle de

son Roy, fut exécuté aussi-tost qu'il put l'estre ; et Monsieur Talon ne fut pas plutôt débarqué, qu'il pensa aux moyens de le faire reussir, et pour ce il choisit le sieur de saint Lusson, qu'il commit, pour en sa place et au nom de sa Majesté, prendre possession des terres qui se trouvent entre l'Est et l'Oüest, depuis Montreal jusqu'à la mer du Sud, autant et si avant qu'il se pourroit.

Pour ce sujet, après avoir hyverné dans le Lac des Hurons, il se rendit à sainte Marie du Sault, au commencement de May de cette année mil six cens septante et un. Il fit d'abord convoquer les peuples d'alentour, de plus de cent lieuës à la ronde, lesquels s'y trouverent, par leurs Ambassadeurs, au nombre de quatorze Nations ; et ayant disposé toutes choses nécessaires pour faire que tout reussist à l'honneur de la France, il commença le quatriesme de Juin de la mesme année, par l'action la plus solennelle qui se soit jamais pratiquée en ces païs.

Car tout le monde estant assemblé pour un grand conseil public, et ayant choisi une éminence tres-propre à son dessein, et qui domine à la Bourgade des Saulteurs, il y fit planter la Croix, et en suite arborer les armes du Roy, avec toute la magnificence dont il se put aviser.

La Croix fut publiquement beniste avec toutes les ceremonies de l'Eglise par le Superieur de ces Missions, et puis estant levée de terre pour la planter, l'on chanta le *Vexilla*, que bon nombre de François, qui se trouverent pour lors en ce lieu, entonnerent avec l'admiration de tous les Sauvages, la joye estant reciproque dans les esprits des uns et des autres à la veüe de ce glorieux étendard de Jesus-Christ, qui sembloit n'estre élevé si haut que pour dominer sur les cœurs de tous ces pauvres peuples.

En suite l'Escusson de France ayant esté attaché à un poteau de Cedre, fut aussi élevé au dessus de la Croix, pendant qu'on chantoit l'*Exaudiat*, et qu'on prioit en ce bout du monde pour la personne sacrée de sa Majesté. Après cela

Monsieur de saint Lusson gardant toutes les formes ordinaires en pareille rencontre, prit possession de ces pais, l'air retentissant de cris redoublez de vive le Roy, et de la décharge des fusils, avec la joye et l'étonnement de tous ces peuples, qui n'avoient jamais rien veu de semblable.

Après qu'on eut donné lieu à ces bruits confus de voix et de fusils, un grand silence s'estant fait par toute l'assemblée, le Pere Claude Alloüez commença l'Eloge du Roy, pour faire connoistre à toutes ces Nations quel estoit celui dont ils voyoient les armes, et sous la domination duquel ils se soumettoient en ce jour ; et comme il est bien versé en leur langue et en leurs façons de faire, il sceut si bien s'accommoder à leur portée, qu'il leur donna une idée de la grandeur de nostre incomparable Monarque, telle qu'ils avoient qu'ils n'ont point de parole pour énoncer ce qu'ils en pensent.

Voicy une bonne affaire qui se presente à vous, mes freres, leur dit-il, une grande et importante affaire, qui fait le sujet de ce conseil. Jetez les yeux sur la Croix qui est si haut élevée au dessus de vos testes : c'est où JESUS-CHRIST Fils de Dieu, s'estant fait homme pour l'amour des hommes, a voulu estre attaché et a voulu mourir, afin de satisfaire à son Pere Eternel pour nos pechez ; il est le maistre de nos vies, du Ciel et de la Terre et des Enfers ; c'est celui dont je vous parle toujours, et dont j'ay porté le nom et la parole en toutes ces contrées. Mais regardez en mesme temps cet autre poteau, où sont attachées les armoiries du grand Capitaine de France, que nous appellons le Roy. Il demeure au delà de la mer, il est le Capitaine des plus grands Capitaines, et n'a point son pareil au monde ; tous les Capitaines que vous avez jamais veus, et dont vous avez entendu parler, ne sont que des enfans auprès de luy : il est comme un grand arbre, et eux ne sont que comme de petites plantes, qu'on foule aux pieds en marchant. Vous connoissez Onnontio, ce celebre Capitaine de Quebec, vous sçavez et

vous experimentez qu'il est la terreur des Iroquois, et son nom seul les fait trembler, depuis qu'il a désolé leur pais et qu'il a porté le feu dans leurs Bourgades ; il y a au delà de la mer dix mille Onnontio comme celui-là, qui ne sont que les Soldats de ce Grand Capitaine, nostre grand Roy dont je parle. Quand il dit le mot : Je vay en guerre, tout le monde obeît, et ces dix mille Capitaines levent des Compagnies de cent soldats chacun, et par mer et par terre : les uns s'embarquent en des navires au nombre de cent et de deux cents, tels que vous en avez veu à Quebec ; vos canots ne portent que quatre à cinq hommes, et dix ou douze tout au plus ; nos navires de France en portent quatre ou cinq cents, et mesme jusqu'à mille. Les autres vont en guerre par terre, mais en si grand nombre, qu'estant rangez en file deux à deux, ils tiendroient plus de place qu'il n'y a d'icy à Mississaquenk, quoy que nous y comptons plus de vingt lieues. Quand il attaque il est plus redoutable que le tonnerre, la terre tremble, l'air et la mer sont en feu par la décharge de ses Canons ; on l'a veu au milieu des escadrons, tout couvert du sang de ses ennemis, dont il a passé si grand nombre par le fil de l'espée, qu'il ne compte pas les chevelures, mais les ruisseaux de sang qu'il fait couler ; il emmene si grand nombre de prisonniers de guerre qu'il n'en fait aucun cas, mais les laisse aller là où ils veulent, pour monstrier qu'il ne les craint pas : personne n'ose presentement luy faire la guerre, tous ceux d'audelà de la mer luy ont demandé la paix avec de grandes soumissions. On le va voir de toutes les parties de la terre pour l'écouter et pour l'admirer. C'est luy seul qui decide toutes les affaires du monde. Que diray-je de ses richesses ? vous vous estimez riches quand vous avez dix ou douze sacs de bled, quelques haches, rassades, chaudieres, ou autres choses semblables. Il a des villes à luy plus que vous n'etes d'hommes dans tous ces pais, à cinq cents lieues à la ronde, dans chaque ville il y a des magazins, où l'on trouveroit

des haches assez pour couper tous vos bois, des chaudières pour cuire tous vos originaux, et de la rassade pour en remplir toutes vos cabanes : sa maison est plus longue qu'il n'y a d'icy au haut du Sault, c'est à dire plus de demie lieuë ; plus haute que les plus grands de vos arbres, et elle contient plus de familles que la plus grande de vos Bourgades n'en peut comprendre.

Le Pere ajousta bien d'autres choses de cette nature, qui furent receuës de ces peuples avec admiration, estant tous surpris qu'il y eust sur la terre un homme si grand, si riche et si puissant.

Après ce discours, Monsieur de Saint Lussou prit la parole, et leur déclara d'une façon guerrière et éloquente, les sujets pour lesquels il les avoit appelés : sur tout qu'il estoit envoyé pour prendre possession de ce païs, les recevoir sous la protection de ce grand Roy, dont ils venoient d'entendre le Panegirique, et ne faire plus qu'une terre de la leur et de la nostre. L'on conclut toute la cérémonie par un beau feu de joye, qui fut allumé sur le soir, et où le *Te Deum* fut chanté pour remercier Dieu, au nom de ces pauvres peuples, de ce qu'ils estoient à present les sujets d'un si grand et si puissant Monarque.

CHAPITRE I.

De la Mission de Sainte Marie du Sault, et de quelques merveilles que Dieu y a opérées en faveur de l'établissement de la Foy.

Par ce qui a esté dit en la dernière Relation, on peut juger des fruits qu'on doit se promettre de cette Mission, veu les belles esperances qu'elle donnoit. On n'a pas esté trompé dans l'attente qu'on en avoit, et on peut dire que Dieu y a mis la main luy-mesme pour attirer à soy ces peuples, de la mesme façon, avec quelque proportion, qu'il a fait travailler ses Apostres à la conversion des

Payens, par les guerisons miraculeuses qu'il operoit par leur moyen.

Le Pere Gabriel Druilletes, un des plus anciens Missionnaires du Canada, où il travaille à la conversion des Sauvages depuis plus de vingt ans, nous est heureusement venu au secours. Il n'eut pas plustost mis pied à terre icy, qu'une fâcheuse maladie se jetta parmy la plupart de nos Sauvages. Neantmoins au lieu d'arrester le cours de l'Evangile, au contraire elle luy a donné grand credit, par quantité de guerisons surprenantes, qui ont fait tant d'impression sur les esprits de ces peuples, que par la grace de nostre Seigneur ils se sont hautement déclarez pour la foy, que tous les anciens ont publiquement promis d'embrasser quand ils seront suffisamment instruits.

Il sera bon de coucher icy quelques-unes de ces guerisons, pour en rendre gloire à Dieu, qui ne dédaigne pas d'exercer ses miséricordes sur ces pauvres Barbares.

Un des plus considerables de la Nation que l'on appelle Saulteurs, nommé Apican, estant tourmenté d'une grande inflammation de gosier, jointe à une grande quantité de sang, qu'il vomissoit depuis deux jours, sans pouvoir ny manger ny reposer, tant cette esquinance le pressoit, fut invité par le Pere Gabriel à avoir recours à Dieu ; ce qu'il n'eut pas plustost fait, qu'il se trouva tout soudainement delivré de ses maux, et en estat de venir en l'Eglise pour en remercier nostre Seigneur. C'est la priere uniquement, disoit-il, et sans aucun remede, qui m'a guéry ; c'en est fait, je prie, je veux estre Chrestien. Sa femme, deux de ses enfans et quelques autres de ses petits fils, estant frappez du mal courant, n'entrèrent tous que deux fois dans la Chapelle pour estre gueris.

Une bonne vieille, âgée de plus de quatre-vingts ans, ayant appelé le Pere, luy dit, d'abord qu'il fut entré dans sa cabane : C'est fait de moy, je suis morte : car outre ma vieillesse, un grand mal de reins et une ardeur dont je brûle en tout le corps me tuent ; demain je ne

seray plus en vie. Le Pere l'instruisit, luy fait prendre confiance en Dieu et en la sainte Vierge ; et après luy avoir fait faire le signe de la Croix il la laisse, et ne fut pas si tost sorty qu'elle s'endort, et à son réveil elle n'a ny fièvre ny mal de reins, et le matin qu'elle pensoit devoir estre portée au tombeau, elle eut assez de force pour aller jusqu'aux cabanes plus éloignées, y raconter à ses parens sa guérison si subite, et les inviter de venir avec elle en la Chapelle pour en remercier Dieu. Elle y vint de fait, accompagnée de ses plus proches, qui avoient obligation aussi bien qu'elle à rendre grâces à nostre Seigneur, entr'autres sa fille, laquelle dès la première fois que le Pere l'eût fait prier Dieu, fut délivrée d'une grosse fièvre et d'une paralysie aux deux jambes ; son gendre, qui avoit esté souvent délivré de la fièvre et d'autres incommoditez à la porte de l'Eglise, et sa petite fille de cinq à six ans, qui dès la première fois qu'elle fut portée à la Chapelle, fut guérie d'un flux de sang, dont elle estoit tourmentée depuis long-temps. Il faisoit donc beau voir cette bonne vieille avec sa parenté prosternée contre terre dans l'Eglise, et levant les mains et les yeux au Ciel, faire cette courte priere : C'est vous, ô grand Dieu, qui par la seule force de la Foy, avez chassé la mort de chez moy, c'est une signalée obligation que je vous ay ; mais mon âge si avancé, qui ne me permet pas de jouir long-temps de cette faveur, fait que mes enfans vous sont beaucoup plus redevables que moy, puisque vous les avez ressuscitez pour estre long-temps possesseurs du bien que vous leur avez fait.

Une autre femme fut incontinent guérie d'une enflure de jambe, et peu de temps après se trouvant en danger de mort, estant en travail d'enfant : Jesus, dit-elle, qui m'avez délivrée de mon mal de jambe, et qui avez tant aimé les enfans, ayez pitié de la mere et de son fruit, je meurs et mon fils avec moy. Elle n'en mourut pas, non plus que son fils : sa foy estoit trop grande.

Une fille souffroit de si violens accez

de fièvre, qu'elle en avoit perdu et l'ouye et la parole : la mere porte en l'Eglise cette sourde et muette, et la rapporte en sa cabane pleine de santé.

Une autre femme n'eut pas besoin de venir jusqu'en la Chapelle pour trouver sa guérison, de plusieurs sortes de maladies qui la pressoient tout à la fois ; elle prie dans sa cabane, et dès la nuit mesme tous ses maux se dissipent.

Un enfant ne voyoit plus d'un œil, et aussi-tost que le Pere l'eut fait prier Dieu, il en eut l'usage aussi bien que de l'autre.

Le mal le plus commun estoit le flux de sang, qui couroit par tout le Bourg, et dont l'air estoit si infecté, que tous les chiens mesme en mouroient tout enragez ; cependant Dieu conserva tous ces pauvres Sauvages qui eurent recours à luy par la priere, le dénombrement en seroit ennuyeux.

Mais on ne doit pas omettre que ces grâces ne se sont pas seulement faites à ceux du pais, mais aussi aux estrangers qui passoient par icy.

Un jeune Kilistinon, ayant pris à Montreal un mal qui enleva l'an passé grand nomdre de Sauvages, ne faisoit que languir : s'estant rendu icy, de l'autre costé de la rivière, il se trouva si bas, la jaunisse s'estant répandue par tout le corps, qu'il n'avoit pû manger quoy que ce soit depuis trois jours, et mesme il restoit sans aucun mouvement comme s'il eust déjà esté mort ; les Jongleurs s'estoient employez à sa guérison, avec toutes leurs superstitions diaboliques, mais inutilement. Le Pere le va visiter après midy, l'instruit, le fait prier, avec promesse de se faire Chrestien ; il ne s'y fut pas plustost engagé qu'il se sentit revivre tout d'un coup, et dès le lendemain matin passe la rivière, pour en venir faire ses remerciemens dans la Chapelle. Les autres Kilistinons ayant appris, comme leur compatriote tout moribond qu'il estoit, avoit si aisément eschappé la mort, et qu'il s'estoit déjà embarqué pour continuer son voyage, viennent en foule dans l'Eglise, et pressent le Pere pour estre instruits, et luy presentent leurs enfans pour

recevoir le saint Baptême : Ne pleurez pas, leur disoient-ils, quand ces enfans se plaignoient en leurs maladies, ne pleurez pas, le Baptême vous va guerir.

Un jeune homme aagé de vingt-deux ans, de la nation des Monsounic, estant arrivé icy en mesme temps, plus mort que vif, et prest à rendre l'ame, par les accez d'une fièvre si violente et d'un froid si inexpugnable, qu'il ne sentoit pas mesme le feu qu'on luy appliquoit et qui le brusloit, les Jongleurs n'avoient rien épargné de leurs chants et de leurs ceremonies superstitieuses pour le guerir, nonobstant quoy, il alloit toujours baissant, et se trouvoit à l'extrémité, quand le Pere fut le voir. Après l'avoir instruit, il le laissa en bien meilleure disposition. Ses parens, pour achever de le guerir, rappellent les mesmes Jongleurs, mais leur superstition n'eut point d'effet sinon pour le faire retomber en pire estat qu'il n'estoit auparavant. Ce pauvre jeune homme reconnoissant la faute qu'il avoit faite d'avoir laissé agir autour de soy ces malheureux Jongleurs, ne peut pas avoir recours au Pere, parce qu'on l'avoit embarqué, mais s'adressant à Dieu, luy en demanda pardon, et fut aussi-tost guery ; et ensuite son oncle, un des plus fameux Jongleurs du país, ayant rebroussé chemin, et s'y estant rendu, declara hautement en presence d'un grand nombre de Sauvages, que son neveu protestoit publiquement, qu'il avoit esté guery par la priere que le Pere luy avoit enseignée.

Un autre jeune homme d'une autre Nation, travaillé pendant quatre jours de retention d'urine, n'eut pas si tost prié Dieu, qu'il en fut delivré, et vint en la Chapelle y faire ses remerciemens.

Dieu s'est servy de ces guerisons assez extraordinaires, et de plusieurs autres semblables, pour toucher les cœurs de nos Sauvages ; en suite de quoy le onzième Octobre 1670. tous les anciens les plus considerables du país, s'estans rendus de concert en la Chapelle, firent une declaration publique en presence de tout le monde, qu'enfin le Sault estoit Chrestien, et que le Dieu

de la Priere estoit le Maistre de la vie, puis que l'air estant si corrompu, que les chiens mesme n'en estoient pas réchapez, personne toutefois n'en estoit mort, non pas mesme un enfant ; au contraire tous les malades, jeunes et vieux, grands et petits, estoient gueris si miraculeusement dès lors qu'ils commençoient à prier Dieu, et plusieurs mesme sans que le Pere s'y fust trouvé present.

Après cette solemnelle declaration faite publiquement dans la Chapelle, le plus vieux et le plus considéré de tout le Bourg y entra, et en presence de toute l'assemblée, raconta ce qui suit : J'estois hier au soir si mal, dit-il, d'une enflure de genoüil preste à crever, et des grandes douleurs qui me tenoient par tout le corps, que je crus estre au dernier jour de ma vie ; me trouvant en cet estat, le Pere entra chez moy, et ne m'eut pas plustost fait prier, qu'au mesme moment je fus si bien guery, que sans peine je me suis transporté icy, pour vous declarer à tous cette merveille ; mais bien plus, pour vous remercier, ô grand Dieu, car c'est vous seul qui m'avez guery. J'ay fait autrefois profession de rendre la santé aux malades par mes jongleries, je mentois, quand je la leur promettois, je les trompois ; mais j'estois auparavant trompé par le méchant Manitou, qui n'est qu'un demon d'Enfer auquel je renonce, et ne reconnois plus que le grand Dieu pour le seul maistre de nos vies, à qui nous devons croire et obeir. Ma femme l'a expérimenté aussi bien que moy : mes douleurs, dont je fus hier au soir guery, sembloient luy avoir esté transportées ; car elle les a senty cette nuit par tout le corps, avec des peines incroyables. Je luy ay appliqué le mesme remede, dont le Pere s'est servy pour m'en delivrer ; pendant toute la nuit, je n'ay fait que prier pour elle, disant souvent : Jesus, vous m'avez guery, je mourois, et vous m'avez fait vivre ; ma femme n'en peut plus, vous estes bon, et vous pouvez autant contre son mal que contre le mien, je l'aime, et elle vous aimera, elle sera Chrestienne. Après mes prieres

toutes ses douleurs se sont évanouies au point du jour, comme avoient fait les miennes, hier au soir ; et elle paroitra bien-tost icy, pleine de reconnoissance, aussi bien que sa bru, qui ne pouvant plus marcher que sur les mains et les genoux, tant elle estoit en mauvais état, s'est trouvée guérie après une neuvaine de Prières.

Ce discours fut écouté avec applaudissement et avec joye de tous les autres vieillards et de toute la jeunesse, qui remplissoient la Chapelle, et l'on repeta par plusieurs fois : Le Sault prie, le Sault est Chrestien. Aussi a-t-il bien changé de face ; ceux qui avoient quitté leurs premieres femmes les reprennent ; ceux qui en avoient plusieurs renvoyent les autres, et ne retiennent que la premiere. La Chapelle se remplit les Dimanches, des vieillards, des femmes et des jeunes enfans, qui y entendent et qui y chantent les loüanges de Dieu, et qu'on y dispose au Baptisme par des instructions publiques et particulieres, qui se font de jour et de nuit dans leurs Cabanes et en nostre Maison.

Depuis que le Pere est arrivé icy, en moins de six mois il y a baptisé plus de six vingts enfans, la plupart dans la Chapelle, avec toutes les ceremonies de l'Eglise.

Tant de benedictions que Dieu versoit sur cette Mission ne plaisoient pas beaucoup au Diable, qui ne pouvoit souffrir l'honneur qui estoit rendu à Dieu dans cette Chapelle, bastie depuis un an. Les Baptesmes de plus de trois cens personnes, et les loüanges de Dieu qui y estoient continuellement chantées et publiées, animerent sans doute la rage de l'Enfer contre cette Eglise naissante. Le feu, dont on n'a pû sçavoir la cause, et qu'on ne pût éteindre, s'estant mis dans cette Chapelle l'hyver dernier, le 27. Janvier 1671. reduisit tout en cendre, et la maison des Missionnaires, qui ne peurent sauver de cet incendie que le saint Sacrement ; mais si Dieu a permis aux demons cette espece de vengeance, leur malice ne leur a pas beaucoup profité ; car bien-tost on dressa une autre Chapelle, qui surpasse de

beaucoup la premiere, dans laquelle on a baptisé en un seul jour jusqu'à vingt-six enfans, comme pour la consacrer par de si saintes Ceremonies.

CHAPITRE II.

De la Mission de Saint Simon dans le Lac des Hurons.

La guerre et la paix donnent naissance à cette Mission : la guerre des peuples nommez Nadoüessi, qui chassent les Outaouacs de la pointe du Saint Esprit où ils demeuroient ; et la paix des Iroquois, qui leur permet de retourner en leur país. C'est dans l'Isle appelée Ekaentouton, placée au milieu du Lac des Hurons, qu'une partie des Outaouacs, qui se détacherent l'esté dernier des autres, se sont retirez comme en leur ancien país.

Le plus considerable de cette nouvelle Colonie, nous demanda en mesme temps un de nos Peres, pour planter la Foy en ce nouvel établissement.

Le Pere Louys André, monté cette année en ces quartiers, y fut destiné, et y a fait plusieurs Missions volantes, avec un fruit égal aux travaux qu'il y a soufferts, ainsi qu'on en pourra juger l'entendant parler de chaque Mission en particulier.

ARTICLE I.

Mission à Mississagué.

Le vingt-huitième d'Aoust de l'année mil six cent septante, je partis, dit le Pere, de sainte Marie du Sault, et trois jours après, nous estans rendus à Mississagué, j'y pris occasion d'y faire Mission en passant, et y continuer ce que nos Peres ont déjà commencé pour l'instruction de ce peuple, qui se place sur les rivages d'une riviere tres-abondante

en esturgeon, et qui se décharge dans le Lac Huron, à près de trente lieues du Sault.

Ayant donc pris terre à l'endroit où cette Nation avoit posé ses cabanès, je montay sur une grosse souche pour me faire voir et me faire entendre de tout ce peuple ; je parlay des choses de leur salut, à ceux que la curiosité avoit attiré. Mon discours ne fut pas long, car la pluye estant survenue, m'imposa silence ; mais elle ne m'empescha pas d'aller peu après continuer mes entretiens dans les cabanes, où je conferay le Baptême à sept petits enfans, venus au monde depuis assez peu de temps. Mes visites m'occupèrent jusqu'à la nuit, et estant de retour au canot, je fus obligé de me retirer sans manger, parce qu'une effusion de bile m'avoit osté l'appetit, et la chair boucannée n'estoit pas capable de me le rendre ; mais je creus bien avoir fait un excellent repas par le Baptême de ces enfans.

Tous ces pauvres gens estoient dans la famine depuis quelque temps, et je les trouvay réduits à manger du sapin. Je n'aurois jamais cru que l'écorce intérieure de cet arbre pût servir de nourriture. Les Sauvages me dirent qu'ils la trouvoient bonne ; je ne sçay si c'est en tout temps, mais je sçay bien que la faim m'ayant obligé à chercher dequoy m'empescher de mourir, je ne pus avaler de sapin. J'ay bien mangé de l'écorce d'un autre bois, dans laquelle la faim me faisoit trouver le goust du pain et la fermeté du poisson ; mais mon estomac s'est fait à d'autres viandes bien plus maigres que celles-là, et mesme à s'en passer presque tout à fait pendant un temps notable.

Cependant on m'avertit de monter en canot pour essayer une tempeste, auant que d'arriver au lieu d'une seconde Mission.

ARTICLE II.

Mission en l'Isle nommée Ouiebitchioüan.

Entre plusieurs Isles qui sont vis à vis d'Ekaentouton du costé du Nord, il y en a une qu'on appelle Ouiebitchioüan ; c'est là où quinze à seize cents Sauvages de diverses Nations se sont assemblés, pour s'acquitter de certains devoirs superstitieux qu'ils ont coutume de rendre aux deffunts.

Le Capitaine de la Nation du Castor estoit mort depuis trois ans ; son fils aîné avoit invité divers peuples pour assister aux jeux et aux spectacles qu'il vouloit faire à l'honneur de son pere. Il pretendoit aussi prendre cette occasion pour le ressusciter, comme ils parlent, en prenant son nom ; car c'est la coutume de faire revivre les morts de consideration en cette Feste, en donnant le nom du deffunt à quelqu'un des plus apparens, qui est censé son successeur et tenir sa place. Quand la Feste se fait pour quelque Capitaine de reputation, l'assemblée est grande, et c'est pour cela que celle-cy a esté nombreuse, parce que celui qu'on vouloit ressusciter s'estoit signalé contre les Iroquois en diverses rencontres ; sur tout lors que ses ennemis estans venus jusques icy, au nombre de six vingts, ils furent si bien repoussez par ce Capitaine, qu'il ne s'en échappa de ses mains qu'un seul, pour porter la nouvelle de leur défaite : c'est ce qui rendoit sa memoire auguste et ce qui avoit attiré plusieurs chefs de diverses Nations en si grand nombre, qu'il y avoit des cabanes où il se trouvoit jusqu'à deux et trois cents personnes.

Je ne voulois pas perdre une si belle occasion pour annoncer Jesus-Christ à tout ce peuple, ny laisser dissiper un si grand monde qu'après leur avoir parlé de Dieu et des choses de leur salut. Il est vray que j'eus de la peine à me faire audience, quoy que je parlasse d'un ton fort haut, à cause du bruit et du tintamare de tant de ménages entassez les

ans sur les autres : je songeay donc à parler par presens, dont voicy quelques-uns des plus considerables.

Premierement en leur faisant voir quelques saints Suaïres, je leur dis que celui qui a tout fait avoit un fils, pur esprit comme luy, Eternel comme luy, Tout-Puissant comme luy, qui s'estoit fait homme pour sauver les hommes et pour leur enseigner le chemin du Ciel ; que nous appellions ce Fils de Dieu fait homme, Jesus-Christ ; qu'il estoit mort pour appaiser son Pere, irrité contre les hommes, à cause de leur desobeissance et de leurs pechez ; et que le Fils estoit ressuscité, et avoit laissé sur le linceüil dans lequel on l'avoit enveloppé la figure de son corps, telle qu'ils la voyoient ; et partant que je venois pour leur enseigner ce que Dieu Homme avoit enseigné aux hommes.

Le 2. present, qui fut une hache, leur déclaroit qu'ils eussent à me bastir une Chapelle, dans laquelle je peusse parler à celuy qui a tout fait, et leur enseigner le chemin du Ciel.

Le 3. present tendoit à leur faire rendre l'honneur et le respect qu'ils doivent à Monsieur le Gouverneur, qui leur rendoit leur païs, ayant obligé l'Iroquois à demander la paix.

Par le 4. present, je prévenois une plainte, qu'ils devoient faire de ce que nous leur avions refusé des François pour bastir un fort ; je leur offris un compas, par lequel je leur disois que je tracerois sur le papier un fort, qu'eux, qui sçavoient manier la hache, bastiroient sous ma conduite.

Le 5. fut une Sphere, par laquelle je leur voulois signifier que j'enseignerois à leurs enfans le chemin du Soleil ; ce qui surprit merveilleusement deux des plus fameux Capitaines, qui se disant freres du Soleil, ne me purent cependant montrer les routes qu'il tenoit, ny comment il faisoit des jours plus longs les uns que les autres, et quantité d'autres choses curieuses que je leur expliquay, selon leur portée, avec le secours de ma Sphere.

Après avoir ainsi parlé en public, le reste de mes soins fut de m'appliquer

aux particuliers, y employant toute la journée, tout le temps que dura l'assemblée, excepté les trois derniers jours, pendant lesquels les Sauvages firent leurs réjouissances et leurs lamentations en memoire de leurs parens decédez. Je ne perdis pas mon temps à visiter les cabanes, puisqu'en douze jours je baptisay quinze petits enfans, et ne laissay personne sans instruction suffisante.

ARTICLE III.

Mission dans l'Isle d'Ekaentouton.

Entre les Isles du Lac Huron, celle-cy est la plus belle et la plus grande, ayant du moins quarante lieuës de long et dix à vingt de large. Il est difficile de trouver un païs plus beau pour estre habité commodement. Le terroir y paroist excellent ; elle est coupée de quantité de ruisseaux, remplie de plusieurs Lacs, et environnée d'un bon nombre d'anses tres-poissonneuses. Il est facile de la découvrir dans le Lac Huron, puis qu'elle y tient le milieu, et se fait remarquer par dessus toutes les autres pour sa grandeur.

C'estoit autrefois le païs des Outaouacs, où ils ont esté instruits par nos Peres, auparavant que la crainte des Iroquois les eust dépossédés d'une si douce demeure, pour se retirer au fond du Lac Superieur, où nos Missionnaires les ont suivis, à plus de trois cens lieuës de leurs ennemis ; mais comme le desir de la patrie ne s'estoint pas par l'esloignement, sur tout aux Sauvages, qui ont des inclinations plus grandes qu'on ne peut croire pour leur païs natal, dès qu'ils ont veu quelque jour, par la paix des Iroquois, pour y retourner en assurance, ils s'y sont rendus, et c'est où je les ay suivis pour vacquer à leur instruction.

Je ne sçay pas ce que ceux qui m'ont devancé ont souffert avec eux ; mais j'ay assez experimenté jusqu'ou l'on peut aller sans mourir tout à fait de

faim. On ne me presentoit tous les jours à manger qu'après Soleil couché, et s'il y avoit quelque mauvais morceau, c'étoit pour moy qu'on le reservoit, et en si petite quantité, qu'à peine suffisoit-il pour soustenir la vie ; la pesche et la chasse ne reüssissant point cette année, nous reduisoit à cette extremité. Après avoir bien fait chercher dans toutes les cabanes, quoy qu'inutilement, un peu de chair boucannée, je crus qu'il falloit tout experimenter pour ne me pas laisser mourir de faim : je fus pour cela dans les bois, comme la pluspart des Sauvages, pour chercher des racines, du gland, et d'une espece de mousse, que les François appellent tripe de roche. Mais ce fut en vain ; je n'avois pas fait grand chemin, que la lassitude me fit croire que j'estois bien loin des cabanes : c'estoit une faim de deux mois qui m'avoit affoibly.

Je me souvins alors d'avoir veu manger aux Missionnaires, de l'écorce intérieure du sapin ; j'essayay si j'en pourrois venir à bout, mais il me fut impossible de l'avaller. Je m'en revins du bois aussi vuide que j'y estois allé. En entrant dans la cabane, on me fit offre d'un excellent mets, car on me dit qu'on avoit mis une partie de la porte dans la chaudiere : En mangerez-vous si l'on vous en donne, me dit-on ? Pourquoi non ? répondis-je, si c'est quelque chose qui puisse estre mangé. C'estoit une vieille peau d'Orignac, dont une femme arrivée depuis peu faisoit festin, elle m'en donna fort peu, et j'en eus pour vingt-quatre heures ; elle usa de la mesme liberalité les deux jours suivans, mais je n'en peus pas manger, parce que selon l'ordinaire, on m'avoit donné le pire, et justement ce qui n'avoit pas trempé dans la chaudiere pendant qu'elle bouilloit ; et parce que j'avois encore quelques souliers Sauvages et quelques livres, j'esperois bien avec cela de prolonger le temps, en prenant un peu de Theriaque après avoir mangé d'une viande si extraordinaire.

Cét estat si déplorable ne me fit pourtant pas perdre courage, ny desister de l'instruction des Sauvages : jamais je

ne m'employay plus au salut des ames que pendant ce temps-là. Je visitois tous les jours dans les cabanes, où je faisois les instructions et les prieres à mon ordinaire, jusqu'à ce que je fus obligé de cesser, après avoir esté dangereusement mordu à la jambe par un de leurs chiens. Je me servis de ce mal pour les presser à me bastir une Chapelle, comme ils s'y estoient obligez : de fait elle fut dressée en peu de temps, et dès lors je commençay à aller autour des cabanes, la clochette en main, pour assembler les enfans deux fois le jour ; le matin, pour leur enseigner les prieres et le Catechisme ; le soir, pour leur expliquer des Images, qui representoient la vie et la doctrine du Fils de Dieu. J'adjoustois à cela quelques curiositez que j'avois apportées de France, et que je leur faisois voir avec grand succez ; sur tout le Trigone me servoit pour leur faire concevoir quelque chose de la beauté du Paradis et du Mystere de la sainte Trinité.

Enfin pour animer de plus en plus leur ferveur, je m'advisay de composer quelques Cantiques Spirituels, que je n'eus pas si-tost chanté dans la Chapelle, avec une fleute douce (car il se faut faire tout à tous, pour les convertir tous à JESUS-CHRIST) qu'ils venoient tous en foule et grands et petits, de sorte que pour éviter la confusion, je ne laissois entrer dans la Chapelle que les filles, et les autres demeuroient dehors ; et en cet estat nous chantions à deux chœurs, ceux de dehors répondant à celles qui estoient dedans : par ce moyen, il me fut aisé de les instruire tous, pour les disposer au Baptisme, que je ne conferay pourtant qu'à six enfans, la faim qui continuoit de plus en plus, les ayant tous dissipez, et mis fin à cette Mission.

ARTICLE IV.

Mission dans le Lac des Nipissiriniens.

Ne trouvant plus dequoy viure dans le Lac des Hurons, Dieu voulut m'appeller par ce moyen à celuy des Nipissiriniens, pour y partager mes instructions.

Je montay donc en canot pour m'y rendre, et si je n'eusse esté avec des maistres canoteurs, cette nuit que je partis d'Ekaentouton eust esté la dernière de ma vie. Le danger estoit si grand, que je n'en ay point veu de semblable en mer, faisant comparaison d'un canot à un Navire. Pendant les tenebres, nous passions entre les rochers battus de vagues avec tant d'impetuosité, qu'à chaque moment il sembloit que nous serions ensevelis dans les eaux ; les Sauvages mesmes pensoient estre perdus ; nous fusmes neantmoins preserver par une misericorde de nostre Seigneur tres-particuliere, et nous arrivâmes enfin, après bien des fatigues, dans le lac Nipissing.

Sous le nom d'Outiskoüagami, qui sont les longs cheveux, on comprend diverses Nations, dont la principale fait sa demeure dans le païs des Nipissiriniens, et dans la riviere, qu'on appelle des François, laquelle fait la communication du Lac Huron à celuy de Nipissing.

Autant que j'en puis juger, le païs de ces peuples est tres-affreux et peu propre pour la culture de la terre ; mais en échange il est abondant en Castor, on n'y voit presque par tout que des Lacs et des rochers sans arbres.

Ces rochers m'ont rendu de grands services ; car ils ne sont pas si steriles qu'on peut s'imaginer, ils ont dequoy empescher un miserable de mourir de faim. Ils sont couverts d'une espece de plante, qui ressemble à la crouste d'un marécage séché par l'ardeur du Soleil : les uns l'appellent mousse, bien qu'elle n'en ait aucunement la figure ; d'autres l'appellent tripe de roches ; pour moy je l'appellerois plus-

tost potirons de roche. Il y en a de deux sortes : la petite est facile à cuire, et est bien meilleure que la grande, qui ne se cuit point et est toujours un peu amere. Il ne faut qu'un bouillon à la premiere pour bouillir, et après, la laissant un peu auprès du feu, et la remuant de temps en temps avec un baston, on la rend semblable à de la colle noire. Il faut fermer les yeux quand on commence à en gouter, et prendre garde que les levres ne se collent l'une à l'autre.

Cette manne est éternelle, et quand on a bien faim, on la boit sans regretter les oignons d'Egypte. On la peut amasser en tout temps, à cause qu'elle croist sur le penchant des rochers, où la neige ne s'arreste pas si facilement que dans un plat païs.

En Esté les bluets y sont fort communs ; c'est un petit fruit gros comme des pois, bleu, et tres-agreable au goût ; et en outre devant et après les neiges, on trouve dans les marescages un autre fruit rouge, et un peu plus gros. Il est un peu aigre, et agreable à ceux dont les dents ne sont jamais agacées.

En quelques endroits il y a des chesnes, mais tous ne portent pas des glands également bons : j'en ay mangé une fois de ceux qui ne cedent gueres à la chastaigne, pour le goust ; les autres sont amers, et il faut qu'ils cuisent douze heures, changeans plusieurs fois l'eau, et les faire passer comme par la laisse, afin de les mettre en estat de pouvoir estre mangez. C'est à dire que la premiere cuisson est dans l'eau, avec de la cendre en quantité.

Il ne faut pas s'étonner si je suis si scavant en matiere de glands et de tripe de roche, puis qu'ils ont fait ma principale nourriture pendant trois mois que j'ay esté icy. Il est vray qu'on me presentoit quelquefois des peaux d'Orignac, et mesme de la chair boucanée ; mais c'estoit un festin qui n'estoit pas bien commun : la nature se contente de peu, et se fait à tout. Je m'estois si bien accoustumé au gland, que j'en mangeois presque comme des olives, et l'on ne m'en faisoit pas telle largesse, que je

ne demeurasse tres-souvent sur mon appetit.

Mes fonctions ne desisterent pas, non-obstant cette famine. Je ne pouvois pas attirer les Sauvages à la priere par des presens : mon instrument musical venoit au secours ; je leur promettois d'en jouër, et de leur faire chanter mes Cantiques, après qu'ils auroient prié. Cela m'a si bien reussi, que non seulement j'ay instruit ceux qui aimoient la foy, mais aussi ceux qui la haïssoient : car desirant entendre chanter leurs enfans, ils apprenoient tout avec eux, presque sans y penser. Pendant trois mois ils se sont rendus suffisamment sçavans en nos Mysteres, parce que je ne manquois pas le matin dès la pointe du jour, et le soir un peu avant le Soleil couché, à parcourir les cabanes, y expliquant tantost nos principaux Mysteres, tantost quelques-uns de mes Cantiques, puis interrogeant les enfans, en presence de leurs parens, faisant faire à tous publiquement les prieres, enfin chantans tous ensemble : ce qui estoit cause que mon tour n'estoit pour l'ordinaire achevé que bien avant dans la nuit, et pour lors il ne se trouvoit rien à manger. Les glands, la tripe de roche, et les peaux d'orignac estoient pour lors mes mets delicieux.

Ces travaux m'ont acquis dans cette Mission quatorze enfans Spirituels, par le Saint Baptisme. Si j'eusse cru la ferveur de plusieurs autres, je les aurois aussi baptisez ; mais je croy qu'il est bon de les éprouver un peu davantage.

Sur la fin des glaces, je me disposay à retourner à Ekaentouton, où je trouvay à m'occuper pendant trois semaines avec les Amikoués, qui sont la Nation du Castor. J'y baptisay neuf enfans et y exerçay les mesmes fonctions qu'aux autres Missions, mais non pas avec la mesme disette de vivres : car Dieu se contenta de la faim que nous avions soufferte, et nous donna dequoy couler doucement la fin de l'hyver : car en ce temps les orignaux se tuent plus aisément.

Il faut que les Missionnaires de ce pais des Outaouacs sçachent avec saint

Paul, ce que c'est qu'estre dans la disette, bien plus que dans l'abondance ; la plupart des autres Peres ont eu pendant cét hyver leur bonne part de cette grace, que nostre Seigneur leur a fait souffrir quelque chose pour son service. Les ames de ces pauvres Barbares sont assez precieuses pour nous faire devorer avec joye toutes ces fatigues ; et ceux qui aspirent à ce bonheur de travailler à leur conversion, doivent se preparer à ne rien trouver icy que ce que la nature ne veut pas avoir par tout ailleurs.

CHAPITRE III.

De la Mission de Saint Ignace à Missilimakinac.

Missilimakinac est une Isle fameuse en ces contrées, de plus d'une lieue de diametre, et escarpée en quelques endroits de si hauts rochers, qu'elle se fait découvrir de plus de douze lieues loing.

Elle est placée justement dans le détroit par lequel le Lac des Hurons et celui des Illinois ont communication. C'est la clef, et comme la porte pour tous les peuples du Sud, comme le Sault l'est pour ceux du Nord, n'y ayant en ces quartiers que ces deux passages par eau, pour un tres-grand nombre de Nations qui doivent se rendre ou en l'un ou en l'autre de ces endroits, si elles veulent se rendre aux habitations Francoises.

C'est ce qui presente une grande facilité, et pour l'instruction de ces peuples lors qu'ils passent, et pour se transporter chez eux avec plus de commodité.

Ce lieu est le plus celebre de toutes ces contrées pour l'abondance du poisson, puis que selon la façon de parler des Sauvages, c'est là où est son pais : par tout ailleurs, pour grande quantité qu'il y en ait, ce n'est pas proprement sa demeure, mais seulement aux environs de Missilimakinac.

De fait outre le poisson commun à toutes les autres Nations, comme est le hareng, la carpe, le brochet, le poisson doré, le poisson blanc et l'esturgeon, il s'y trouve de trois sortes de truites : une commune, l'autre plus grosse, de trois pieds de long et d'un de large ; et la troisième monstrueuse, car on ne l'explique point autrement, estant d'ailleurs si grasse, que les Sauvages qui font leurs delices de la graisse, ont peine d'en manger. Or la quantité en est telle, qu'un d'eux en darde avec une espée, sous les glaces, jusqu'à 40. ou 50. en trois heures de temps.

C'est ce qui a autrefois attiré en un lieu si avantageux, la plupart des Sauvages de ce païs, qui se sont dissipés par la crainte des Iroquois. Les trois Nations qui sont à present dans la Baye des Puans, comme étrangers, residoient à la terre ferme qui est au milieu de cette Isle, les uns sur les rivages du Lac des Illinois, les autres sur ceux du Lac des Hurons ; une partie de ceux qui se disent Sauteurs, avoient leur quartier aux terres fermes du costé du Couchant, et les autres regardent aussi cet endroit comme leur païs pour y passer l'hyver, pendant lequel il n'y a point de poisson au Sault. Les Hurons appelez Etionnontatehronnons, ont demeuré quelques années dans l'Isle mesme, fuyant les Iroquois. Quatre Bourgades des Outaouâs avoient aussi leurs terres en ces quartiers.

Mais sur tout, ceux qui portoient le nom de l'Isle, et s'appelloient Missilimakinac, estoient si nombreux, que quelques-uns d'eux qui vivent encore, assurent qu'ils composoient trente Bourgades, et qu'ils s'estoient tous renfermez dans un fort d'une lieuë et demie de circuit, lors que les Iroquois les vinrent deffaire, enfléz d'une victoire qu'ils avoient remportée sur trois mille hommes de cette Nation, qui avoient porté la guerre jusques dans le païs mesme des Agniehronnons.

En un mot la quantité de poisson, jointe à l'excellence des terres pour porter le bled d'Inde, a toujours esté un attrait fort puissant aux peuples de ces

quartiers, dont la plupart ne vivent que de poisson, et quelques-uns de bled d'Inde.

C'est pour ce sujet que plusieurs des mesmes peuples, voyans que la paix semble s'affermir avec les Iroquois, jettent les yeux sur ce lieu si commode pour y retourner chacun en son païs, et imiter ceux qui ont déjà commencé par les Isles du Lac des Hurons, lequel par ce moyen se trouvera peuplé de nations presque depuis un bout jusqu'à l'autre, qui seroit une chose tres-souhaittable, pour faciliter l'instruction de ces peuples, qu'il ne faudroit pas aller chercher à deux et trois cens lieuës loing, sur ces grands Lacs, avec des perils et des fatigues inconcevables.

Pour aider à l'exécution du dessein que plusieurs Sauvages nous ont témoigné d'habiter de nouveau ce païs, et dont quelques-uns y ont déjà passé l'Hyver, chassans aux environs, nous y avons aussi hyverné, pour prendre les projets de la Mission de saint Ignace, d'où il sera tres-aisé d'avoir accez à toutes celles du Lac des Hurons, quand les Nations se seront renduës chacune sur ses terres.

Ce n'est pas que parmi tant d'avantages ce lieu n'ait ses incommoditez, particulièrement pour des François, qui ne sont encore versez comme les Sauvages aux diverses sortes de pesches dans lesquelles ils sont nez et elevez : les vents et les marées donnent bien de l'exercice aux pescheurs.

Premierement les vents, parce que ce lieu est le centre de trois grands Lacs qui l'environnent et qui semblent incessamment comme se renvoyer la balle : il n'a pas si-tost cessé de venter du Lac des Illinois, que le Lac des Hurons repousse les vents qu'il a receus ; et en suite le Lac Superieur en fournit d'autres de son costé, et ainsi vont se succedant toujours les uns aux autres ; et parce que ces Lacs sont grands, il ne se peut faire que les vents qu'ils produisent ne soient impetueux, sur tout pendant tout l'Automne.

La seconde incommodité provient des marées, desquelles on ne peut pas pro-

prement donner aucunes regles ; car soit qu'elles soient causées par les vents, qui soufflants d'un costé et d'autre, chassent devant eux leurs eaux, et les font couler par une espece de flux et de reflux ; soit que ce soient de vraies marées, et qu'il y ait quelque autre cause qui fasse enfler et diminuer les eaux, nous y avons apperçû quelquefois tant d'inégalité, et d'autrefois tant de justesse, que nous ne pouvons pas encore bien prononcer sur le principe de ces mouvemens si reguliers et si irreguliers. Nous nous sommes bien apperçûs qu'en pleine et nouvelle Lune, les marées changent une fois chaque jour naturel, aujourd'huy haute, demain basse, pendant huit ou dix jours, et que le reste du temps à peine y apperçoit-on du changement, les eaux se tenant comme en un entre-deux, ny hautes, ny basses, si ce n'est que les vents causent quelque variété.

Mais trois choses sont assez surprenantes en ces sortes de marées. La premiere est qu'elles portent en ce lieu presque toujours d'un mesme costé, sçavoir vers le Lac des Illinois, et cependant ne laissent pas d'enfler et de diminuer à leur ordinaire. La seconde est qu'elles portent aussi presque toujours contre le vent, et quelquefois avec autant de roideur que les marées devant Québec ; et nous avons vu des glaces aller contre les vents, aussi viste que les navires qui sont à la voile. La troisième est que parmy ces courants, nous avons découvert un dégorgement de quantité d'eaux qui rejaillissent du fond du Lac et font des bouillons continuels dans le détroit qui est entre le Lac des Hurons et celui des Illinois : nous croyons que c'est une décharge du Lac Superieur qui se fait par dessous terre dans ces deux Lacs ; et de fait sans cela nous ne voyons pas clair en deux choses, sçavoir que deviennent les eaux du Lac Superieur, et d'où viennent celles des deux Lacs des Hurons et des Illinois ; car pour le Lac Superieur, il n'a qu'une décharge visible, qui est la riviere du Sault, et cependant il est certain qu'il reçoit dans son sein plus de quarante

belles rivières, dont il y en a bien douze plus grosses et plus enflées que celle du Sault : où vont donc toutes ces eaux, si elles ne trouvent issuë sous terre par transpiration ? D'ailleurs, nous ne voyons que fort peu de rivières entrer dans les Lacs des Hurons et des Illinois, qui estans neantmoins d'une prodigieuse grandeur, reçoivent probablement la meilleure partie de leurs eaux par des dégorgements souterrains, tel que peut estre celui dont nous parlons.

Mais quoy qu'il en soit de la cause de ces courans, les pescheurs n'en ressentent que trop les effets, parce qu'ils brisent leurs rets, ou les font couler sur les rochers du fond de l'eau, où ils s'accrochent aisément à cause de la figure de ces sortes de roches, qui ont quelque chose de bien remarquable, parce que ce ne sont pas des pierres à l'ordinaire, mais toutes percées à jour en forme d'éponge, avec des figures si variées par les concavitez d'un grand nombre de sinuositez, qu'elles peuvent contenter la veüe des curieux, qui trouveroient en une de ces pierres, comme en abrégé, ce qu'on tasche à pratiquer avec tant d'industrie dans les grottes artificielles.

Nous avons consacré cette nouvelle Feste par le Baptisme de cinq enfans, qu'ils ont receu avec toutes les Ceremonies de l'Eglise en nostre Chapelle. Dieu se sert mesme des enfans pour le salut des enfans. Un de ceux que nous avons baptisé, n'eut pas plustost pris naissance dans le milieu des forests, que tous les autres enfans, qui à peine pouvoient parler, ne cesserent de luy congratuler et se réjouir avec luy, en luy disant et redisant qu'il seroit baptisé à Missilimakinac, ainsi qu'il est arrivé ; et un autre, qui estoit aussi né dans les bois, nous fut présenté par sa mere, à cause qu'il ne faisoit que pleurer, et elle nous dit que la cause de ses pleurs n'estoit que parce qu'il vouloit estre baptisé : nous essayâmes bien volontiers ses larmes.

Nous avons aussi commencé d'exercer nos fonctions, par les prieres et les instructions que nous avons faites à ceux des Sauvages qui ont hyverné aux environs d'icy. Le train que prendra cette

Mission dépend de la resolution que les Sauvages ont pris de retourner icy : de fait nous apprenons que les Hurons de Tionnontaté s'y sont déjà refugiez pour les causes qui vont estre declarées au Chapitre suivant.

CHAPITRE IV.

De la Mission du Saint Esprit, à l'extrémité du Lac Superieur.

Ces quartiers du Nord ont leurs Iroquois aussi bien que ceux du Sud. Ce sont certains peuples qu'on nomme les Nadouessi, qui se sont rendus redoutables à tous leurs voisins, parce qu'ils sont naturellement belliqueux ; et quoy qu'ils ne se servent que de l'arc et de la flèche, ils en usent neantmoins avec tant d'adresse et avec tant de promptitude, qu'en un moment ils remplissent l'air, sur tout quand, à la façon des Parthes, ils tournent visage en fuyant : car c'est pour lors qu'ils décochent leurs flèches si prestement, qu'ils ne sont pas moins à craindre dans leur fuite que dans leurs attaques.

Ils habitent sur les rivages et aux environs de cette grande riviere appelée Mississipi, de laquelle il sera parlé. Ils ne font pas moins de quinze Bourgades assez peuplées, et cependant ils ne savent ce que c'est de cultiver la terre pour l'ensemencer, se contentant d'une espece de seigle de marais, que nous nommons folle avoine, que leur fournissent naturellement les prairies, qu'ils partagent entr'eux, pour y faire la recolte chacun à part, sans empieter les uns sur les autres.

C'est à soixante lieues de l'extrémité du Lac Superieur, vers le Soleil Couchant, et comme au centre des Nations de l'Oüest, qu'ils ont toutes sur les bras par une Ligue generale qui s'est faite contre eux, comme contre l'ennemy commun.

Ils parlent une Langue toute parti-

culiere et entierement distincte de celle des Algonquins et des Hurons, qu'ils surpassent de beaucoup en generosité, puis qu'ils se contentent souvent de la gloire d'avoir emporté la victoire, et renvoient libres les prisonniers qu'ils font dans le combat, sans les avoir endommagés.

Nos Outaouïacs et nos Hurons de la pointe du Saint Esprit avoient jusqu'à present entretenu une espece de paix avec eux ; mais les affaires s'estant brouillées pendant l'hyver dernier, et mesme quelques meurtres ayant esté commis de part et d'autre, nos Sauvages eurent sujet d'apprehender que l'orage ne vint crever sur eux, et jugerent qu'il leur estoit plus seur de quitter la place, comme ils firent de fait dès le Printemps qu'ils se retirerent dans le Lac des Hurons, les Outaouïacs en l'Isle d'Ekaentouton, avec ceux de leur Nation, qui dès l'an passé y avoient pris le devant, et où nous avons en suite étably la Mission de saint Simon ; et les Hurons en cette Isle fameuse de Missilimakinac, où nous avons commencé l'Hyver dernier la Mission de saint Ignace.

Et comme dans ces sortes de transmissions, les esprits ne sont pas assez rassis, aussi le Pere Marquette qui a eu soin de cette Mission du saint Esprit, y a eu plus à souffrir, qu'à faire pour la conversion de ces peuples ; car outre quelques enfans qu'il a baptisez, les malades qu'il a consolez, et les instructions qu'il a continuées à ceux qui font profession du Christianisme, il n'a pas pu beaucoup vacquer à la conversion des autres, ayant esté obligé aussi bien qu'eux de quitter ce poste pour suivre son troupeau, subir les mesmes fatigues et encourir les mesmes dangers.

C'est pour se rendre en cette terre de Missilimakinac, où ils ont déjà demeuré autrefois, et qu'ils ont sujet de preferer à beaucoup d'autres, à cause des avantages que nous en avons rapportez au Chapitre precedent, et en outre, parce que ce climat est ce semble tout different de celuy des autres circonvoisins, car l'Hyver y est assez court, n'ayant commencé que long-temps apres Noël,

et finy vers la my-Mars, auquel temps nous avons veu icy renaistre le Printemps.

Il commença par un Parelle, qui sembloit en estre le presage, et qui ayant paru icy et ailleurs avec des circonstances curieuses, merite qu'on en parle en particulier.

Description de divers Parelles, qui ont paru cét Hyver en ces quartiers.

Le vingt-uniesme Janvier 1671. fut veu le premier Parelle dans la Baye des Puans, une ou deux heures avant Soleil couché, on voyoit en haut un grand Croissant, dont les cornes regardoient le Ciel, et aux deux costez du Soleil, deux autres Soleils, également distans du vray Soleil, qui tenoit le milieu. Il est vray qu'on ne les découvroit pas entierement, parce qu'ils estoient couverts, partie d'un nuage de couleur d'arc en Ciel, partie d'une grande lueur blanche, qui empeschoit l'œil de les bien distinguer. Les Sauvages voyant cela, dirent que c'estoit signe d'un grand froid, qui de fait fut tres-violent les jours suivans.

Le seiziesme de Mars de la mesme année, se fit voir le mesme Parelle, en trois endroits differents les uns des autres, de plus de cinquante lieuës.

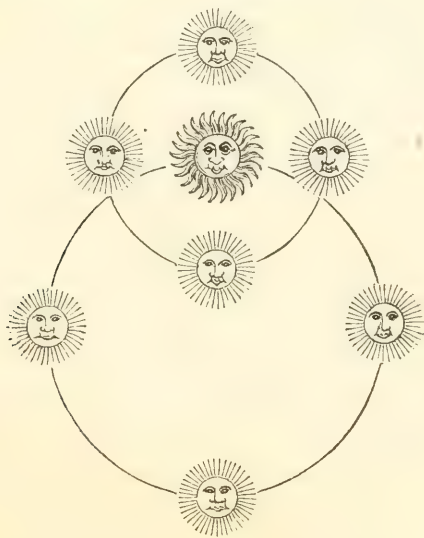
Il fut donc veu en la Mission de saint Ignace à Missilimakinac, où parurent trois Soleils, distans les uns des autres comme d'une demie lieuë en apparence ; en voicy trois circonstances que nous avons remarquées. La premiere est, qu'ils se firent voir deux fois le mesme jour, sçavoir le matin, une heure après le Soleil levé, et le soir une heure avant son couché. La seconde est, que celui des trois, qui le matin estoit du costé du Midy, le soir, se trouva du costé du Septentrion ; et en outre, celui, qui le matin estoit du costé du Septentrion, se voyoit plus bas que celui du milieu, et le soir, ayant changé de situation et pris le costé du Midy, s'estoit placé plus haut

que le vray Soleil. La troisieme circonstance est touchant la figure des deux faux Soleils ; car celui qui estoit du costé du Midy, se voyoit si bien formé, qu'à peine le pouvoit-on distinguer du vray, sinon qu'il paroissoit orné d'une bande d'écarlate du costé qu'il regardoit le vray Soleil ; mais l'autre qui tenoit la gauche, avoit beaucoup plus de l'apparence d'un Iris en ovale que d'un Soleil ; neantmoins on voyoit bien que c'en estoit une image, en laquelle le Peintre n'avoit pas assez bien reussi, quoy qu'il fût couronné comme d'un filet d'or qui luy donnoit fort bonne grace.

Ce mesme Parelle fut veu le mesme jour en l'Isle d'Ekaentouton, dans le Lac des Hurons, à plus de quarante lieuës de Missilimakinac : voicy ce qu'on en a remarqué de curieux à sçavoir. Trois Soleils parurent en mesme temps du costé du Couchant ; ils estoient parallèles à la terre et égaux en grosseur, mais non pas en beauté. Le veritable Soleil estoit à l'Oüest Sur-Oüest, et les deux faux, l'un à l'Oüest, l'autre au Sur-Oüest. On vit en mesme temps deux parties de cerces parallèles à l'horizon, tenant beaucoup des couleurs de l'arc-en-Ciel ; le bleu estoit en dedans, la couleur d'auróre au milieu, et le gris obscur, ou cendré, estoit à l'exterieur. De plus un quart de cercle perpendiculaire à l'horizon, presque de mesme couleur, touchoit le faux Soleil, qui estoit au Sur-Oüest, et coupant le demy cercle parallele à l'horizon, se confondoit et se perdoit dans cette rencontre, où le faux Soleil paroissoit. Le Ciel n'estoit pas si net du costé des Soleils que par tout ailleurs, où l'on ne voyoit aucune nuée, mais seulement l'air mediocrement serein. On découvroit nettement la Lupe, et s'il eust esté nuit, les étoiles auroient aisément paru. L'air pouvoit soutenir les faux Soleils durant un temps assez notable, mais non pas le veritable. Ces trois Soleils ensemble ne faisoient pas tant de lumiere, que le vray Soleil en fait quand le Ciel est bien pur. Il y avoit apparence de vent en l'air, parce que les faux Soleils dispa-roissoient de temps en temps, et mesme

le veritable, au dessus duquel enfin, fut veu un quatriesme Soleil posé en ligne droite, et en mesme distance que paroisoient les deux autres qui tenoient les deux costez. Ce troisiemes faux Soleil dura fort peu de temps, mais les deux demy cercles dont nous avons parlé, ne s'évanouïrent pas si tost, et lors que tous les faux Soleils cesserent de paroistre, ils laisserent après eux deux arcs-en-Ciel, comme de beaux restes de leurs lumieres. Les Sauvages qui tiennent toutes ces choses extraordinaires pour des Genies, et qui estiment que ces Genies sont mariez, demandoient au Pere qui les instruioit, si ce n'estoit pas les femmes du Soleil qu'il consideroit si curieusement : il leur dit que celuy qui a tout fait vouloit les instruire sur le Mystere de la Sainte Trinité, et les desabuser par le Soleil mesme qu'ils adoroient. De fait le lendemain de ce Parelle, les femmes, qui auparavant ne vouloient pas entendre parler de la priere, presenterent leurs enfans pour estre baptizez.

Enfin ce mesme Phenomene s'est aussi fait voir le mesme jour au Sault, mais d'une façon bien differente et plus admirable, parce qu'outre les trois Soleils qui parurent le matin, on en vit huit tous ensemble un peu après midy. Voicy comme ils estoient rangez : le vray Soleil estoit couronné d'un cercle formé des couleurs de l'arc-en-Ciel, dont il estoit le centre ; il avoit à ses deux costez deux Soleils contrefaits, et deux autres, l'un comme sur sa teste, et l'autre comme à ses pieds : ces quatre derniers estoient placez sur la circonference de ce cercle en égale distance, et directement opposez les uns aux autres. De plus on voyoit un autre cercle de mesme couleur que le premier, mais beaucoup plus grand, qui passoit par en haut par le centre du vray Soleil, et avoit le bas et les deux costez chargez de trois Soleils apparens, et tous ces huit luminares faisoient ensemble un spectacle tres-agreable aux yeux, comme on en peut juger par la figure qui la represente.



CHAPITRE V.

De la Mission de S. François Xavier, et des Nations qui en dependent.

Cette Mission embrasse huit Nations differentes, ou mesme davantage, qui

voudroit comprendre quelques peuples moins sedentaires qui y ont rapport.

Les premiers cultivez et les plus instruits en la foy, sont ceux qui demeurent dans le fond de la Baye, communément appelée des Puans ; elle porte ce nom, qui est le mesme que les

Sauvages donnent à ceux qui habitent proche de la mer, peut-estre parce que l'odeur des marescages dont cette Baye est environnée, a quelque chose de celle de la mer ; et d'ailleurs il est difficile qu'il se fasse sur l'Océan des coups de vent plus impetueux que ceux qui se font ressentir en ce lieu, avec des tonnerres extremement violens et presque continuels.

Quatre Nations y font leur residence, à sçavoir ceux qui portent le nom des Puans et qui y ont toujours demeuré comme en leur propre pais. D'un peuple tres-florissant et tres-nombreux qu'ils estoient, ils sont presque reduits à rien, ayant esté exterminés par les Illinois leurs ennemis. Les Pouteoüatami, les Ousaki, et ceux de la Fourche y demeurant aussi, mais comme estrangers, la crainte des Iroquois les ayant chassés de leurs terres, qui sont entre le Lac des Hurons et celui des Illinois.

Une cinquieme Nation, qu'on appelle ceux de la Folle Avoine, à cause qu'il s'en retrouve en leur pais, habite sur les rivages d'une assez belle riviere, qui se décharge dans cette mesme Baye, à 15. ou 20. lieues du fond.

Entrant dans les terres par une autre riviere, qui est à l'extremité de la Baye, on navige et on tourne à droite, pour rencontrer la Nation des Outagami, peuples fiers et arrogans, et assez proche une autre nommée les Nantoüé ; puis montant à gauche sur la mesme riviere, l'on trouve la Nation des Maskoutench et Oumami, peuples plus civils et plus doux, ainsi qu'il sera déclaré cy-après.

Toutes ces Nations sont comprises dans la Mission de saint François Xavier ; et l'on va voir dans les articles suivans comme la Foy leur a esté à toutes annoncée, et quelles sont les operations de la grace sur ces pauvres Barbares.

ARTICLE I.

Voyage en la Baye dite des Puans, et de ce qui s'y est passé de plus considerable.

Le Pere Claude Alloüez, qui a soin de cette Eglise, et qui en a jetté les premiers fondemens, ayant esté obligé l'esté passé, de faire un tour jusqu'au Saull, en partit peu après, non seulement pour donner jusques dans la Baye des Puans, mais aussi pour pousser jusques à la Nation du Feu. Je l'accompagnay dans ce voyage.

Nous nous rendismes au fond de cette Baye le 6. Septembre 1670. après plus de cent lieues de chemin, que nous fismes en Canot assez heureusement : nous y trouvâmes les affaires en assez mauvaise posture, et les esprits des Sauvages fort aigris contre les François qui y estoient en commerce, les maltraitant de fait et de paroles, pillant et enlevant malgré eux leurs marchandises, et se comportant envers eux avec des insolences et des indignitez insupportables.

La cause de ce desordre est qu'ayant receu quelques mauvais traitemens des François, chez qui ils estoient venus cette année en traite, et particulièrement des Soldats, de qui ils pretendoient avoir receu plusieurs torts et plusieurs injures, pour s'en venger, comme ces peuples sont mutins plus que tous les autres, ils avoient choisi une quarantaine de leurs jeunes gens, leur creant un Capitaine et en avoient fait une Compagnie de Soldats, pour en user à l'endroit de nos François, qui sont en ces pais-là, comme les Soldats de nos habitations Françaises en avoient usé à leur égard.

A nostre arrivée, nous appaisâmes les esprits et arrestâmes les insolences de ces Barbares ; après quoy, nous fismes assembler les quatre Nations de cette Baye, afin de leur declarer en plein Conseil, la cause de nostre venue, qui n'étoit que pour leur enseigner le chemin du Ciel, et à rendre obeissance

au maistre de nos vies ; et en mesme temps, afin de leur faire les reprimandes necessaires sur les desordres qui se passoient, et ausquels, comme anciens, et plus sages que les jeunes gens, ils devoient apporter remede, s'ils ne vouloient encourir l'indignation de Monsieur le Gouverneur.

Ce Conseil se fit de leur part avec les mesmes Ceremonies, qu'ils ont veu pratiquer en nos habitations. Ces Soldats de nouvelle érection, se mirent en devoir de nous faire, par honneur, ce qu'ils avoient veu observer aux nostres, en pareille rencontre ; mais tout à la Sauvage, c'est à dire ridiculement, n'y estans pas accoustumez. Quand il fut donc temps de s'assembler, ils vinrent deux nous appeller, le fusil sur l'épaule et la hache d'armes à la ceinture au lieu d'espée ; et pendant tout le temps de l'assemblée, ils demeuroient toujours comme en faction à la porte de la cabane, tenant meilleure mine qu'ils pouvoient, se promenant (ce que ne font jamais les Sauvages) les fusils sur une espaule, et puis sur l'autre, avec des postures tout à fait surprenantes, et d'autant plus ridicules, que plus ils tâchoient de le faire serieusement. Nous avions peine à nous empêcher de rire, quoy que nous ne traitassions que d'affaires tres-importantes, sçavoir des Mysteres de nostre Religion, et des choses necessaires pour ne pas brûler éternellement dans les Enfers.

Le soir, tous les anciens nous vinrent visiter par honneur, ces Soldats Sauvages, si agreablement Francisez, faisant toujours leur devoir. Ils nous témoignèrent le contentement qu'ils avoient de nous voir, et d'avoir entendu les choses de la Foy qu'on leur avoit expliquées ; puis tâchant à se justifier du mieux qu'ils pouvoient, touchant les desordres sur lesquels nous les avions reprimandez, ils ajoûterent que leurs Soldats n'avoient pas si mal-traité les François, qu'ils en avoient esté mal-traités en nos habitations ; qu'ils n'avoient estropié personne, mais qu'eux portoient les marques des bras rompus, et des mains coupées, et des autres

blessures qu'ils avoient receuës. Ils ajoûterent que leurs jeunes gens n'ont pas d'esprit et n'écoutent pas les anciens, sur tout estant dans la licence, qu'on attribué d'ordinaire aux Soldats ; que neantmoins ils nous avoient obeï, et avoient chassé cette Compagnie, dont nous n'en voyons plus de marque. Ils ajoûterent plusieurs autres choses pour leur justification, et ne manquerent pas de nous faire recit du bon accueil que leur avoit fait Monsieur le Gouverneur et les François de Quebec, ce qui les avoit obligez à faire cesser plus promptement les desordres.

Le Pere Alloüez eut tout loisir, pendant l'hyver qu'il a passé en cette Baye, de les instruire ; en quoy Dieu luy a donné tel succès, qu'il rend témoignage d'eux par ces paroles : Je puis dire qu'ils sont pour la plupart disposez à recevoir nostre sainte Foy ; ils craignent les jugemens de Dieu, et l'Enfer, et demandent avec instance une Chapelle pour s'y assembler et faire les prieres : les Illinois, qu'on dit estre déjà arrivez, pour demeurer en ce pais, grossiront cette Eglise, car ils ont de tres-belles dispositions pour le Christianisme, comme il paroistra par ce qu'il en sera dit aux articles suivans.

ARTICLE II.

Voyage des deux mesmes Peres à la Nation du Feu, et de la beauté et des raretez de ce pais.

Si le pais de cette Nation a quelque chose pour sa beauté du Paradis terrestre, on peut dire que le chemin qui y conduit est aussi en quelque façon semblable à celui que nostre Seigneur nous represente pour arriver au Ciel. Car à peine a-t-on avancé une journée dans la riviere du fond de la Baye des Puans, qu'on trouve trois ou quatre lieues de rapides à combattre, plus difficiles que ceux qui sont ordinairement dans les autres rivières, en ce que les cailloux sur lesquels il faut marcher à pieds

nuds pour traisner les Canots, sont si affilez et si coupans, qu'on a toutes les peines du monde à s'y tenir ferme contre le grand courant de ces eaux.

Au Sault de ces rapides, nous trouvâmes comme une Idole, que les Sauvages honorent en cet endroit là, ne manquant jamais en passant de luy faire quelque Sacrifice, ou de petun, ou de flèches, ou de peintures, ou d'autres choses, pour la remercier de ce que par son assistance ils avoient évité, en montant, les dangers des cheutes d'eau qui sont en ces courans ; ou bien, s'ils avoient à descendre, pour la prier de les assister en cette navigation périlleuse. C'est un rocher formé naturellement en façon de buste d'homme, où de loin, on semble distinguer la teste, les épaules, la poitrine, mais bien plus le visage, que les passans peignent d'ordinaire de leurs plus belles couleurs. Pour oster cette occasion d'idolatrie, nous l'avons fait enlever, à force de bras, et l'avons jetté au fond de la rivière, pour ne paroistre plus jamais.

Après qu'on a passé ces chemins également rudes et dangereux, en recompense de toutes ces difficultez qu'on a franchies, on entre dans le plus beau país qu'on puisse jamais voir : ce sont toutes prairies à perte de veüe de tous costez, coupées d'une rivière qui y serpente doucement, et dans laquelle c'est se reposer que d'y voguer en ramant. On a passé le país des forests et des montagnes, quand on est arrivé à celuy-cy, il n'y a que de petites éminences plantées de bocages d'espace en espace, comme pour presenter leur ombre aux passans, afin de s'y rafraischir contre les ardeurs du Soleil.

On n'y voit que des ormes, des chesnes, ou autres arbres de cette nature, et non pas de ceux qui, ne se retrouvans d'ordinaire qu'aux mauvaises terres, ne sont propres que pour couvrir de leurs écorces les Cabanes, ou pour faire des Canots ; c'est pour cela que ces peuples ne savent ce que c'est que d'aller sur l'eau, et n'ont point d'autres maisons, pour la plupart, que faites de joncs liez ensemble en forme de

nattes. Les vignes, les pruniers et les pommiers se trouvent aisément en chemin faisant, et semblent par leur veüe inviter les voyageurs à débarquer pour gouter de leurs fruits, qui sont treddoux, et en grande quantité.

Tous les rivages de cette rivière, qui coule paisiblement au milieu de ces prairies, sont couverts de certaines herbes, qui portent ce qu'on appelle icy de la folle avoine, de laquelle les oyseaux sont merveilleusement friands : aussi la quantité de toute sorte de gibier y est par tout si grande, que sans beaucoup s'arrester, on en tuë à discretion.

C'est tout ce país de prairies, étendu de nostre connoissance, de plus de trois cens lieüs à la ronde, sans ce que nous ne savons pas, qui nourrit grassement des vaches sauvages qu'on rencontre assez souvent comme en troupeaux de quatre à cinq cens bestes, qui par leur quantité, fournit raisonnablement les vivres aux Bourgades entieres, lesquelles pour ce sujet, ne sont point obligées de se disperser par familles pendant le temps de leur chasse, comme font les Sauvages des autres contrées.

C'est aussi parmy ces gras pasturages que se retrouvent des bufles, qu'on appelle Pisikiou, qui ont beaucoup de rapport à nos taureaux, pour la grandeur et la force, mais qui les surpassent, premièrement en leurs portées, car les femellés se déchargent chaque fois de trois et quatre petits tout ensemble ; secondement pour leurs cornes, qui de vray sont toutes semblables à celles de nos bœufs, en figure et en couleur, mais qui sont une fois plus grandes, estans longues près de deux pieds, quand les bestes sont un peu âgées ; et troisièmeement pour le poil, qu'ils ont gros, velu, noirastre, et tirant un peu sur celuy des moutons, mais beaucoup plus fort et plus espais ; aussi en fait-on des robes et des fourrures, qui défendent contre le froid plus que toutes les autres de ce país. La chair en est excellente, et la graisse mêlée avec la folle avoine, fait le mets le plus delicat de ce país.

La mesme rivière dont nous parlons est interrompue par plusieurs petits lacs,

dans lesquels se voyent en quantité, certains oyseaux rares et d'une espece toute particuliere, que les Sauvages appellent Cheté : on jugeroit à les voir de loin que ce sont des Cignes, parce qu'ils en ont la blancheur du plumage, la longueur du col, et des pieds, et la grosseur du corps ; mais la difference et la rareté est dans le bec, qui est d'un grand pied de long, et gros comme le bras ; ils le portent d'ordinaire couché sur le col, qu'ils replient à ce dessein, comme pour luy servir de lit bien délicat ; c'est pour se délasser de sa pesanteur qu'ils se tiennent en cette posture, si ce n'est qu'ils s'en servent pour la pesche, car alors c'est merveille de voir comme au dessous de ce bec la nature a formé une espece de nasse, qui s'ouvre et se referme plus ou moins, selon la quantité de poisson qu'ils y enferment. Cette nasse est faite d'une peau fort delicate et tres-souple, qui estant fermée se ramasse si bien et si proprement tout le long du dessous du bec, que rien ne paroist, afin de ne pas faire peur aux poissons ; mais quand il est temps ils savent si prestement l'élargir, et l'ouvrent si grande, que la teste d'un homme y entreroit sans peine ; et nageant à mesme temps contre le poisson, ou l'attendant au dessous des courants quand il descend, y tenant cette nasse toute étendue, ils le font entrer dedans comme dans un rets, et puis la referment promptement de peur qu'il ne s'échappe. Voila comme Dieu enseigne aux hommes la pesche artificielle, par la leçon qu'en font ces pecheurs naturels.

On ne s'ennuye pas de voguer sur ces lacs et sur ces rivières, quand on y rencontre ce divertissement. Il faut donc avancer plus de vingt lieues dans ce beau pais, avant que de se rendre à la Nation du Feu, qui est placée sur un petit costeau, d'où l'on ne découvre de tous costez que de vastes prairies, avec quelques bocages, épars en divers endroits, et que la nature ne semble produire que pour le contentement des yeux, ou pour la nécessité des hommes qui ne peuvent se passer de bois.

C'est donc où nous arrivâmes le quinzième Septembre 1670. et y fûmes reçus par le concours de tout le peuple, pour y faire ce qui va estre déclaré en l'article suivant.

—
ARTICLE III.

Ce qui s'est passé touchant la publication de la Foy chez la Nation du Feu et chez une de celles des Illinois.

La Nation du Feu porte ce nom par erreur, s'appellant proprement Maskoutench, qui signifie une terre déchargée d'arbres, telle qu'est celle que ces peuples habitent ; mais parce que, pour peu de lettres qu'on change, ce mesme mot signifie du feu ; de là est venu qu'on les appelle la Nation du Feu.

Elle est jointe dans l'enceinte d'une mesme pallissade à un autre peuple, nommé Oumami, qui est une des Nations des Illinois, laquelle s'est comme demembrée des autres pour s'habituer en ces quartiers.

Ils font ensemble plus de trois mille ames, pouvant fournir chacune quatre cens hommes pour se defendre des Iroquois, qui les viennent chercher jusqu'en ces contrées si éloignées.

Dés le lendemain que nous fusmes entrez en ce Bourg, nous traitasmes des affaires qui nous menoient, et ayant assemblé les anciens des deux nations separément, nous leur déclarasmes premierement que nous estions les Ambassadeurs du Maistre de nos vies, envoyez à toutes les Nations de cette terre, pour les instruire ; que nous avions parlé aux Outaouacs, aux Saulteurs, aux Hurons, aux Pouteouatami, et à tous les autres, desquels nous avions esté favorablement écoulez, et que nous nous promettions le mesme de leur part, veu le bon accueil qu'ils nous avoient fait à nostre arrivée. Secondement, le Pere Alloüez ayant renouvelé les connoissances qu'il leur avoit données le Printemps passé, touchant la Souveraineté et l'Unité de Dieu, et l'Incarnation de son Fils, il

s'estendit sur quelques veritez plus sensibles et plus touchantes de nostre Foy, comme du Paradis et de l'Enfer ; et pour leur donner mieux à concevoir et faire entrer par les yeux jusques dans les cœurs ce qu'ils venoient d'entendre, il leur montra une Image du Jugement general, et prit occasion de leur expliquer quelque chose, à leur portée, du bonheur des Saints, et des tourmens des damnez.

Ces pauvres gens regardoient avec estonnement ce Tableau, n'ayant jamais rien veu de semblable, et ils escoutoient avec une attention et un silence plein de respect, mais avec une telle avidité, que ne se contentans pas des instructions qu'on leur faisoit tout le jour en public et en particulier, dans les ruës, dans les places publiques et dans les champs, ils s'assembloient pendant la nuit en foule, pour entendre parler plus en détail des Mysteres dont on les avoit entretenus.

Ils avoient conceu une si haute idée des choses de la Foy, et de ceux qui la publient, qu'ils nous inviterent à plusieurs festins, non pas tant pour y manger que pour obtenir, par nostre moyen, ou la santé dans leurs maladies, ou un bon succez dans leurs chasses et dans la guerre.

Tel fut un banquet où nous fusmes appelez, où l'on garda une ceremonie bien particuliere : il sembloit que ce fust un festin pour combattre, et non pas pour manger ; car au lieu de table on avoit dressé une espece de trophée, où estoient pendues toutes les armes d'un guerrier, l'arc, les flèches, le carquois, la hache d'armes, avec les munitions de bouche : sçavoir un peu de farine et du petun, avec les autres choses que les Soldats de ce país ont coutume de porter sur eux, pour s'animer au combat. Le maistre du festin fit neantmoins paroistre un plat de bled d'Inde, bouilly dans la graisse de pisikiou, et en nous le presentant, il nous adressa ces paroles : Vous avez entendu parler des peuples qu'on appelle Nadoüessi ; ils m'ont mangé jusqu'aux os, et ne m'ont pas laissé un seul de ma famille en vie :

il faut que je gousté de leur chair comme ils ont gousté de celle de mes parens ; je suis prest de partir pour aller contre eux en guerre ; mais je desespere d'y reussir, si vous qui estes les maistres de la vie et de la mort, ne m'estes favorables en cette entreprise : c'est donc pour obtenir par vostre moyen la victoire que je vous invite à ce festin. Ce fut une belle occasion, desabusant cet homme, de l'instruire, et avec luy toute l'assemblée, déclarant que nous n'estions que les petits serveurs du grand Dieu des Armées, que c'est de luy seul qu'on doit attendre l'assistance et le succez qu'on souhaite en toutes choses ; mais que le grand secret pour y bien reussir, estoit de le reconnoistre et obeir à ses commandemens. Il fut aisé pendant le repas, qui ne fut que de bled d'Inde, de continuer ces entretiens.

Nous fusmes encore invitez à d'autres festins pour de semblables desseins, ou pour nous gagner le cœur, ou pour nous donner du divertissement ; car quelquefois paroissoient quelques-uns des plus anciens, parez comme s'ils eussent voulu jouer une comedie, dansans à la cadence de quelques airs tres-mélodieux qu'ils chantoient de tres-bon accord.

Cette estime qu'ils faisoient paroistre en toutes ces rencontres, nous donnoit libre accez dans les cabanes, où nous estions regardez et écoutez comme des Genies extraordinaires ; aussi nous servions nous de cet avantage, pour les instruire par tout, et chercher des malades dans toutes les cabanes.

Il n'y en avoit pour lors qu'un dans le Bourg, c'estoit un enfant de dix à douze ans, éthique depuis long-temps, et qui s'en alloit peu à peu mourant ; il fut instruit et publiquement baptisé, avec l'approbation et l'admiration de tous ces bonnes gens, et a eu le nom de François en son Baptisme, qui a esté heureusement suivy de la santé de l'âme et du corps.

Tout cecy, et quantité d'autres choses qui se sont passées, sont communes aux deux Nations de ce Bourg ; mais il faut

dire quelque chose de particulier à la recommandation des Illinois.

ARTICLE IV.

Quelques particularitez de la Nation des Illinois, sur tout du bon naturel et de la civilité de ces Peuples.

Comme on a donné le nom d'Outaouïacs à tous les Sauvages de ces contrées, quoy que de différentes Nations, à cause que les premiers qui ont paru chez les François, ont été les Outaouïacs ; ainsi en est-il du nom des Illinois, fort nombreux, et demeurans vers le Sud, parce que les premiers qui sont venus à la pointe du saint Esprit pour le commerce s'appelloient Illinois.

Ces Peuples sont placez au milieu de ce beau païs, dont nous avons parlé, vers la grande riviere nommée Missisipi, de laquelle il est bon de mettre icy ce que nous en avons appris. Elle semble faire comme une enceinte de tous nos lacs, prenant son origine dans les quartiers du Nord, et coulant vers le Midy, jusqu'à ce qu'elle se décharge dans la mer, que nous jugeons estre ou la Mer Vermeille, ou celle de la Floride, puisqu'on n'a pas connoissance d'aucunes grandes rivières vers ces quartiers-là, que de celles qui se déchargent en ces deux Mers. Quelques Sauvages nous ont assuré que cette riviere est si belle, qu'à plus de trois cens lieuës de son emboucheure elle est plus considerable que celle qui coule devant Quebec, puis qu'ils la font d'une lieuë de large ; de plus, que tout ce grand espace de païs n'est que de prairies sans arbres et sans bois, ce qui oblige les habitans de ces contrées à faire du feu de tourbes de terre, et des excremens des animaux desseichez par le Soleil, jusqu'à ce que s'approchant environ vingt lieuës de la mer, les forests commencent à renaistre. Quelques guerriers de ce païs icy, qui nous disent avoir poussé jusques-là, assurent qu'ils y ont vu des hommes faits comme les François, qui

fendoient les arbres avec de longs couteaux, et dont quelques-uns avoient leurs maisons sur l'eau, c'est ainsi qu'ils s'expliquent, parlant des planches sciées et des Navires. Ils disent en outre que tout le long de cette grande riviere, sont diverses Peuplades de Nations, différentes de langues et de mœurs, et qui se font toutes la guerre les unes aux autres ; on en voit qui sont placées sur le bord de l'eau, mais bien plus dans les terres, continuant ainsi jusques à la Nation des Nadoüessi, qui sont épars de plus de cent lieuës de païs.

C'est donc au delà de cette grande riviere que sont placez les Illinois dont nous parlons, et desquels se sont détachés ceux qui habitent icy avec la Nation du Feu, pour y faire comme une Colonie transplantée, pour estre, comme on espere, bien-tost suivis des autres, que le saint Esprit nous amene en ces lieux pour pouvoir y estre instruits, nous estant presque impossible de pouvoir aller jusqu'en leur païs ; et de fait plusieurs se sont déjà rendus avec les autres, qui fournissent un beau champ aux ouvriers Evangeliques, parce qu'on ne peut trouver rien de plus propre pour bien recevoir les impressions du Christianisme.

On ne pourra pas aisément croire la civilité, les caresses et les témoignages d'affection que nous ont fait paroistre ces peuples, et sur tout le chef de cette Nation des Illinois, qui est respecté dans sa cabane, comme seroit un Prince dans son Palais : il y estoit toujours environné des plus considerables du Bourg, que nous pourrions presque appeller des courtisans, tant ils estoient dans une posture honneste, pleine de déférence, y gardant toujours un silence respectueux pour faire paroistre l'estime qu'ils faisoient de sa personne, et de nous.

C'estoit une assez grande Cabane, au milieu de laquelle il avoit mis ce qu'il avoit de plus précieux pour nous y recevoir, et avoit pris place vis à vis de nous, et n'en sortit presque jamais, tout le temps que nous y demeurâmes, comme pour nous faire honneur par sa

presence, et ne pas perdre nostre compagnie ny nos entretiens ; mesme dans les ruës et dans les autres Cabanes, quand nous y estions invitez pour manger, il nous y accompagnoit d'ordinaire, ou bien nous faisoit escorter par quelques-uns de ses gens. Le ménage de la cuisine, quoy que bien-tost preparé, ne se faisoit ny en sa presence ny en la nostre. Il avoit un soin merveilleux que nous ne fussions point incommodés de la foule du peuple, qui nous devoit incessamment des yeux. Quand il estoit temps de faire nos prieres le soir, il se mettoit toujours en action, et s'empressoit d'une façon ravissante, pour faire un feu clair luisant, et qui pût bien nous éclairer pour lire, et mesme faisoit garder un grand silence par tous ceux qui estoient presens.

Pour agir avec nous plus honorablement, il avoit soin que sa Cabane fût toujours pleine des plus notables de sa Nation, qui sembloient assez bien faire leur Cour pour des Barbares. Au reste, sa physionomie est la plus douce et la plus attrayante qu'on puisse voir, et quoy qu'il passe pour grand guerrier, il a une douceur sur le visage qui ravit tous ceux qui le voyent. Le dedans ne dement pas l'exterieur, car il est d'un naturel tendre et affectueux ; ce qu'il fit paroistre lors qu'une nuit, comme nous luy expliquions le Mystere de la Passion et la mort de JESUS-CHRIST, en presence d'un grand monde, à la veüe de la Croix, il montra tant de tendresse et tant de compassion, qui se lisoit en ses yeux et sur tout son visage, que quelques François qui nous accompagnoient en furent tous ravis et tous étonnez. Ainsi triomphe ce Dieu mourant, dans ce bout du monde, où le Diable a tenu son empire depuis si longtemps.

Quoy que pendant tout nostre séjour en ce lieu nous n'ayons entretenu ce Capitaine et les autres, que des choses de la Foy, jamais il n'en a eu de dégoust : au contraire, plus il en entendoit parler, plus faisoit il paroistre d'ardeur d'apprendre ; c'est ce qui nous donne sujet de croire, qu'une personne

qui a de si belles qualitez et qui se laisse si aisément toucher à nos Mysteres, ne tardera pas à les embrasser.

Et ce que nous disons du Chef, on le peut dire de tous les autres de cette Nation, ausquels nous avons remarqué le mesme naturel, et une docilité qui ne ressent rien du Barbare : avec l'avidité qu'ils font paroistre d'entendre nos instructions, ils ont un grand avantage pour la Foy par dessus les autres Sauvages, en ce qu'ils n'ont presque point de superstitions, et ne sont pas sujets à faire des Sacrifices à divers genies, comme font les Outaouïacs et autres, dont la raison peut estre, que n'estans pas pescheurs, mais vivans de bled d'Inde qui croist aisément dans ces bonnes terres qu'ils habitent, et de chasse qui est tres-abondante, et dont ils n'ont jamais disette, ils ne craignent point les dangers des Laes, où plusieurs des autres Sauvages perissent en pêchant, ou en Canot, ou sous les glaces, croyans que ce sont des genies de l'eau qui les devorent, ou qui pillent leurs rets quand les tempestes les emportent ; et c'est pour cela qu'ils taschent à les appaiser ou à se les rendre favorables par quantité de Sacrifices.

Ceux-cy se trouvant exempts de tout cela, n'adorent que le Soleil ; mais ils changeront bien-tost ce culte pour le rendre au Createur du Soleil, ainsi que quelques-uns ont déjà commencé à faire, quand ils seront instruits des veritez de nostre Religion.

Pendant nostre séjour en ce Bourg, il s'y trouva douze ou quinze hommes venus du vray païs des Illinois, en partie pour visiter leurs parens ou leurs compatriotes, et en partie pour y faire quelque commerce. Ceux-cy, estant sur leur départ pour s'en retourner chez eux, vinrent se presenter à nous comme en ceremonie, et tous ensemble ; et apres nous avoir saluez, nous declarerent en presence d'un grand peuple qui nous assiegeoit toujours, qu'ils venoient pour nous recommander leur voyage, qu'ils prioient de leur faire la grace de les conduire heureusement jusqu'en leur païs, pour revoir leurs parens, et

de les conserver sur les chemins de tout mauvais rencontre.

C'estoit une belle ouverture qu'ils nous donnoient pour leur faire connoître celui qui est le grand Maistre de nos vies, dont nous ne sommes que les serviteurs et les deputez, et auquel nous nous adresserions volontiers pour l'heureux succès de leur voyage. Ils nous répondirent par un compliment qui n'a rien de Sauvage, en nous disant qu'ils faisoient tant d'estat de ce qu'ils avoient appris de nous, qu'ils ne se contentoient pas de l'aller publier dans tout leur país, mais qu'ils le feroient retentir à d'autres peuples beaucoup plus éloignez, ausquels ils raconteroient les merveilles qu'ils avoient veuës, et se separerent ainsi de nous, tout glorieux d'avoir parlé à des genies, disoient-ils, et d'avoir appris des nouvelles de l'autre monde.

Ajoutons encore un mot de ces Illinois, touchant leur façon de faire. Comme tous les Sauvages en general mettent leur principale gloire à se bien parer la teste, sur tout à porter leurs cheveux, ou longs, ou courts, selon la diversité des Nations, ceux-cy semblent avoir ramassé l'un et l'autre, car ils ont ce que les Outaoïacs pensent avoir de beau en leurs cheveux courts et redressez, et ce qui agréé aux autres en leurs longs cheveux ; car ceux-cy se rasant la pluspart de la teste comme les premiers, conservent quatre grandes moustaches aux deux costez des oreilles, qu'ils agencent proprement pour n'en estre pas incommodéz.

Ils ne sont pas bien riches en meubles : à peine meême leur país leur fournit-il de quoy faire des plats d'écorce, les arbres qui se retrouvent parmy ces vastes et belles prairies n'étant pas propres pour cela ; mais s'ils ont cette incommodité, en recompense, il semble qu'un si beau país contribuë au beau naturel dont ils sont douëz, et dont ils nous donnerent la dernière marque à nostre départ. Car le Chef dont nous avons parlé, et qui est comme le Roy de la Nation, avec les plus considérables et une partie du Bourg, voulurent nous accompagner par honneur

Relation—1671.

jusqu'au lieu de nostre embarquement, éloigné du Bourg d'une petite lieuë.

Quand nous y retournerons, nous esperons y trouver une Chapelle, qu'ils se disposent à bastir eux-mesmes, afin d'y commencer tout de bon les fonctions du Christianisme.

ARTICLE V.

De la Mission de Saint Marc, au Bourg des Outagami.

Ces peuples sont superbes, parce qu'ils sont nombreux, on y compte plus de deux cens Cabanes, dans chacune desquelles il y a cinq à six et meême jusques à dix familles. Plusieurs autres Nations grossissent celle-cy, ou plustost en font une Babylone, par la dissolution qui y regne comme en son empire. Les lumieres de la Foy n'ayant encore pû faire d'impression sur leurs esprits. Comme ils sont fiers et arrogans, ils avoient pris dessein de se venger par la mort de quelques François, des mauvais traitemens qu'ils avoient receu l'esté passé en nos habitations Françaises ; ce qui faisoit que nos jeunes François qui sont icy en marchandise, n'osoient pas y mettre le pied ; mais tout cela n'a pas fait peur au Pere Alloüez, qui s'est estimé heureux d'exposer sa vie en un danger manifeste, pour porter l'Evangile à ces pauvres Barbares, comme il l'a fait à tous les autres peuples de ces contrées.

Il partit donc de la Baye des Puans, où il faisoit sa residence, le vingtiesme de Fevrier mil six cent septante un, et ayant fait en six jours vingt-quatre lieuës sur les neiges et sur les glaces, pendant la plus rigoureuse saison de l'hyver, qui avoit glacé et presque fait mourir de froid quelques-uns de ceux ausquels il s'estoit joint, arriva enfin en ce Bourg, dans lequel il ne fut pas plustost entré, qu'allant de Cabane en Cabane, il encourageoit les uns par l'esperance du Paradis, et intimidait les autres par la crainte de l'Enfer.

Il ne devoit pas se promettre de ces esprits superbes, autre chose que des risées, des rebuts et des moqueries, avec lesquelles ils receurent d'abord ce qu'il leur annonçoit, sur tout dans certaines Cabanes, dont les Chefs avoient jusqu'à huit femmes, et dans lesquelles il ne pouvoit entrer qu'avec horreur, et comme dans un Serail. Cependant la patience du Pere l'emporta, et vit que ces peuples s'adoucissoient insensiblement, et que ce qu'ils écoutoient du commencement avec raillerie, ils le receurent peu apres avec crainte et avec respect. Quelle consolation, ô mon JESUS (s'écrie le Pere en un de ses memoires) de vous faire connoître à ceux qui n'ont jamais ouy parler de vous ! Je me preparois à la mort, je ne voyois du commencement que des insolences et des rebuts de la part de ces Barbares, et voila qu'ils m'écoutent avec une attention et une affection au delà de ce que j'eusse pû me promettre des peuples mesmes les mieux disposez : j'entre librement par toutes les Cabanes ; j'y fais prier Dieu les malades, et j'y baptise les moribonds ; et peu de jours après mon arrivée, voyant expirer une personne à qui je venois de conferer le saint Baptême, ô que je reçus de joye, de voir s'envoler au Ciel une ame d'un pais si dissolu !

J'eus encore tout sujet d'admirer les caresses que j'ay receuës de la plupart de ce Peuple, au lieu des coups de hache que j'attendois ; et plus encore la simplicité d'un bon vieillard, lequel, comme j'expliquois publiquement dans sa Cabane les saints Mysteres de l'Incarnation et de la mort de JESUS-CHRIST, si-tost que je tiray mon Crucifix pour

le faire paroître à leurs yeux, ce bon homme ému de ce spectacle voulut le reconnoître comme son Dieu et l'adorer, en luy presentant l'encens de ce pais ; c'estoit du petun en poussiere, dont il en prit trois ou quatre fois à poignées, et comme s'il eust présenté autant de coups d'encensoirs, il le répandoit sur le Crucifix, et sur moy, qui est la plus grande marque d'honneur qu'ils puissent faire paroître à l'endroit de ceux qu'ils regardent comme des Genies : j'eus peine à tenir mes larmes de joye, voyant JESUS-CHRIST crucifié, adoré par un Sauvage, dès la premiere fois qu'il en entend parler.

Une femme fit presque le mesme, lors qu'estant bien instruite et baptisée, et preste à rendre l'ame comme elle fit, elle ne cessa de jeter du petun sur le Crucifix que je luy presentois, prétendant faire le mesme à la façon que font ceux qui le baisent devotement.

Tout le Bourg ayant esté pleinement imbu de nos Mysteres, et en general et en particulier, le Pere se retira, y ayant baptisé cinq enfans et deux adultes, et après avoir eu assurance de la part des anciens, qu'à son retour il y trouveroit une Chapelle, qu'ils bastiroient eux-mesmes pour commencer à y exercer les fonctions du Christianisme.

C'est ainsi que ces peuples, de loups deviennent aigaux, et que peu à peu, mais avec grande patience, ils se gagnent à JESUS-CHRIST ; ce qui nous fait esperer que la Foy va se répandre à grand nombre de Nations qui s'approchent de celle-cy, et ausquelles nous ne pouvons pas avoir accès que tres-difficilement.

Extrait du Priuilege du Roy.

Par Grace et Priuilege du Roy, il est permis à SEBASTIEN CRAMOIST, Imprimeur ordinaire du Roy, Directeur de l'Imprimerie Royale du Louure, et ancien Eschevin de Paris, d'imprimer, ou faire imprimer, vendre et debiter vn Livre intitulé : *Relation de ce qui s'est passé de plus remarquable aux Missions des Peres de la Compagnie de Jesus, en la Nouvelle-France, les années 1670. et 1671.* Et ce pendant le temps de vingt années ; avec defenses à tous Libraires, Imprimeurs et autres d'imprimer ou faire imprimer le dit Liure, sous pretexte de déguisement ou changement, aux peines portées par le dit Priuilege. Donné à Paris, en Janvier 1667.

Signé par le Roy en son Conseil.

MABOUL.



RELATION

DE CE QUI S'EST PASSÉ DE PLUS REMARQUABLE

AUX MISSIONS DES PERES DE LA COMPAGNIE DE JESUS EN LA NOUVELLE FRANCE,
ÈS ANNÉES 1671. ET 1672.

Envoyée au R. P. JEAN PINETTE, Provincial de la Province de France.

PAR LE R. P. CLAUDE DABLON,
RECTEUR DU COLLEGE DE QUEBEC, ET SUPERIEUR DES MISSIONS DE LA
COMPAGNIE DE JESUS, EN LA NOUVELLE FRANCE. (*)

Au Reverend Pere Jean Pinette, Provincial de la Province de France.

MON REVEREND PERE,



Nous ne pouvons regarder sans quelque chagrin, les vaisseaux qui partent de nostre rade, puisqu'ils enlèvent en la personne de Monsieur de Courcelles, et en celle de Monsieur Talon, ce que nous avons de plus précieux. Eternellement nous nous souviendrons du premier, pour avoir si bien rangé les Iroquois à leur devoir : et éternellement nous souhaiterons le retour du second, pour mettre la dernière main aux projets qu'il a commencé d'exécuter si

avantageusement pour le bien de ce pays.

Ces pertes nous seroient plus sensibles si elles n'estoient pas heureusement réparées par la venue de Monsieur le Comte de Frontenac, nostre nouveau Gouverneur, de qui le Roy a fait choix, pour soutenir les hauts desseins que sa Majesté a conçus pour sa Nouvelle France.

La découverte de la Mer du Nord, et de la fameuse baye de Hutson, que l'on cherche depuis long-temps, et qui avoit esté entreprise l'an passé par les ordres de Monsieur Talon nostre Intendant, a donné moyen à un de nos Missionnaires de porter la Foy dans des pays où elle n'avoit jamais esté annoncée, comme on verra dans le narré du voyage qu'il y a fait par les terres.

Nous n'esperons pas moins de celui que Monsieur le Comte de Frontenac et Monsieur Talon, pour satisfaire aux intentions de sa Majesté, ont fait entre-

(*) D'après l'édition de Sébastien Mabre-Cramoisy, publiée à Paris en l'année 1673.

prendre pour la découverte de la Mer du Sud, qui probablement nous donneroît entrée aux grandes mers de la Chine et du Japon. Le Pere et les François qui sont envoyez pour cette hazardeuse expedition, ont besoin de beaucoup de courage et de prudence, pour aller chercher des mers inconnues par des routes de trois à quatre cents lieues, toutes nouvelles, et parmy des Peuples qui n'ont jamais veu d'Europeens.

On est party en mesme temps pour aller faire des recherches plus exactes de la mine de cuivre, que le Sieur Peré a trouvée tout fraichement dans le lac Superieur. Le Navire de quatre à cinq cents tonneaux, qui se fait icy, et un autre plus grand, dont les materiaux sont tout prests, feront voir les utilitez qu'on peut recevoir de ce païs pour la navigation, et pourront servir à tirer les avantages que l'on espere de ces nouvelles découvertes, qui nous donnent moyen pour la pluspart de publier l'Evangile aux extremitez de ce nouveau monde.

Il ne nous manque, pour nous bien animer, que la presence de Monseigneur nostre Evesque. Son absence tient ce païs comme en deuil, et nous fait languir par la trop longue separation d'une personne si necessaire à ces Eglises naissantes. Il en estoit l'ame, et le zele

qu'il faisoit paroistre en toutes rencontres pour le salut de nos Sauvages, attiroit sur nous des graces du Ciel, bien puissantes pour le bon succez de nos Missions; et comme pour éloigné qu'il soit de corps, son cœur est toujours avec nous, nous en éprouvons les effets par la continuation des benedictions, dont Dieu favorise et les travaux de nos Missionnaires, et ceux de Messieurs les Ecclesiastiques de son Eglise, qui continuent avec un grand zele, et avec l'édification publique, à procurer l'honneur de Dieu et à travailler au parfait établissement des Paroisses dans toute l'étendue de ce païs; ce qui ne sert pas de peu au progres que fait nostre sainte Foy, qui n'avoit point encore esté portée si loin, ny publiée avec plus de succez.

C'est ce que vostre Reverence remarquera aisément par la lecture de cette Relation, que nous avons divisée en trois parties conformément aux trois langues de ce païs, la Huronne ou l'Iroquoise, la Montagnaise ou l'Algonquine, et la François, en chacune desquelles les misericordes de Dieu ont éclaté aux yeux du Ciel et de la Terre.

Vostre tres-humble et tres-obeissant serviteur en N. S.

CLAUDE DABLON.

Des Missions à la Colonie Huronne de Nostre-Dame de Foy proche Quebec, à S. Xavier des Prés vers Montreal, et aux païs des Iroquois.

PREMIERE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

De la Colonie Huronne à Nostre-Dame de Foy.

ARTICLE I.

De la Charité des Chrestiens de cette nouvelle Eglise.

La divine Providence a voulu que la Colonie Huronne fust établie à Nostre-Dame de Foy, proche cette ville, et au

milieu des habitations Françoises, pour faire voir qu'elle n'a point d'acception des personnes dans la distribution de ses dons, et pour donner de la confusion à nos François, par les bons exemples de cette Colonie. Une des peines du Pere Chaumonot, qui les conduit, est de moderer la trop grande ferveur de leur devotion, et l'excez de leur charité envers les pauvres.

Marie Oüendraka, dont il est parlé dans la Relation precedente, ayant connu

la nécessité d'une pauvre famille, qui n'avoit pas de quoi se couvrir, l'assista de deux bonnes couvertures ; et comme le Pere se conjoüissoit avec elle de cette bonne œuvre : Ah, mon Pere, dit-elle, je n'ay fait que ce que j'ay dû ; je ne puis pas comprendre comment une personne qui auroit deux ou trois paires d'habits, pourroit voir un pauvre nud sans le secourir dans sa nécessité. Quand j'ay besoin de quelque chose, dit le Pere, pour de pauvres François, je n'ay qu'à m'adresser à elle, car je suis assuré que si elle a ce que je desire, elle me le donnera.

Comme on luy racontoit un jour de quelle maniere nostre Seigneur fit connoître à saint Martin, que l'aumosne qu'il avoit faite de la moitié de son manteau, n'estant encore que Catechumene, luy estoit tres-agreable. JESUS a trop de bonté pour moy, dit-elle, et il me marque assez qu'il agrée le peu d'aumosnes que je fais, par le soin qu'il prend de m'en recompenser dès cette vie : pour un peu de blé que je distribuay l'an passé à de pauvres necessiteux (il est à remarquer qu'elle en donna trente boisseaux) il m'en a rendu une telle abondance que je ne sçai où le mettre ; et une si grande quantité de citrouilles (elles sont d'une autre nature que celles de France, et passent pour des fruits delicieux parmi les Sauvages), que j'ay esté obligée d'aller moi-mesme inviter les François des environs, d'en venir prendre leur charge.

Ces bons Sauvages ont dans cette bourgade une pauvre fille muette et innocente, qui ne s'aide en rien non plus qu'un enfant, et au reste si disgraciée, si laide et si mal-propre, qu'elle fait horreur. Ces bonnes gens cependant, pleins de charité, se sont accordez d'en prendre le soin de mois en mois : chaque famille s'en charge à son tour, dans la veüe de lui continuer cette charité toute sa vie ; chacun la reçoit dans sa cabane avec devotion, estant bien persuadez de cette parole de Nostre Seigneur, *Quod uni ex minimis meis fecistis, mihi fecistis*, ce que vous ferez au moindre des

miens, je le tiendray comme fait à moi-mesme.

Cet Esté, pendant les grandes chaleurs, une pauvre femme qui travailloit dans son champ, ayant esté tuée par la cheute d'un arbre, son corps ne fut trouvé que deux jours après, déjà tout corrompu ; toute la bourgade y courut, mais personne n'avoit le courage de s'en approcher, à cause de la mauvaise odeur qui en sortoit ; jusques à ce qu'une des ferventes de la sainte famille, dit à sa sœur : Allons, ma sœur, allons, pourquoy craignons-nous ce que nous devons bien-tost devenir ? pourquoy avons-nous tant d'horreur d'un corps auquel le nostre doit estre semblable dans peu de jours ? Allons donc, prenons ce corps et le portons au village, pour le faire inhumer en terre sainte, c'est un devoir auquel la charité nous oblige. A ces paroles, sa sœur prit courage, et toutes deux, aidées de quelques-uns de la compagnie, mirent le corps de la defunte sur une espee de brancart, qui fut bien-tost fait, et la porterent à la bourgade, où elle fut enterrée dans le cimetiere, avec les ceremonies ordinaires de l'Eglise.

Ce qui est merveilleux dans cette petite Eglise, est que l'esprit de charité et d'union y regne dans toutes les familles ; elles s'interessent les unes pour les autres en toutes occasions. Une des anciennes de l'assemblée de la sainte famille, voyant que de pauvres veuves n'avoient ni les forces ni le moyen d'ensemencer leurs champs, et que d'autres qui avoient accompagné leurs maris à la chasse n'estoient pas encore revenus dans le temps qu'il falloit semer le blé d'Inde, s'en alla, après s'estre recommandée à la sainte Vierge, inviter les autres femmes du bourg à semer les terres de celles qui n'y estoient point, et elles s'y accorderent de bon cœur. Mais comme elle les pressoit de le faire au plus tost, quelqu'une de ses amies, trouvant trop d'empressement dans sa charité, luy dit qu'elle se rendoit importune, et qu'elle devoit considerer qu'en cette saison chacun avoit ses petites affaires, et mesme assez pressantes.

Il n'importe, dit-elle, qu'on me blâme tant qu'on voudra d'estre importune, ne faut-il pas s'incommoder un peu pour aider son prochain dans sa necessité, puisque Nostre-Seigneur nous l'a commandé ? Après tout, elle vint about de ce qu'elle pretendoit, au grand contentement de ces pauvres gens qui luy donnerent à leur retour mille benedictions pour sa charité.

Une jeune femme estant allée à la chasse avec son mary, envoya dire à sa mere qu'elle luy conseilloit de se retirer pendant son absence, dans la cabane d'une de ses parentes, pour épargner le bois qu'elle brûleroit en son particulier, et en faire l'aumosne à de pauvres malades qui en auroient besoin : la mere suivit le conseil de sa fille.

Le Pere Chaumonot ayant fait une instruction dans l'assemblée de la sainte famille, sur les œuvres de misericorde, à l'issuë de cet entretien, deux de celles qui y avoient assisté donnerent à deux pauvres femmes à chacune une couverture de ratine de la valeur de vingt francs la piece, mais d'une maniere si chrestienne, qu'il sembloit qu'elles n'eussent rien donné, ou plustost qu'on leur eust fait grace de recevoir d'elles cette aumosne ; aussi n'ignoroient-elles pas que le Paradis en devoit estre la recompense.

Le mesme Pere leur ayant raconté ce que Nostre-Seigneur disoit autrefois à ses Disciples, d'une pauvre veuve, qu'en donnant d'un grand cœur deux petites pieces de monnoye au Temple, elle avoit plus agréé à Dieu, que quantité d'autres qui y avoient fait de riches offrandes, elle eut tant de joye d'avoir contribué quelque chose de sa part à l'embellissement de la Chapelle de Nostre-Dame de Foy, qu'elle en passa toute la nuit sans dormir, remerciant Dieu de luy avoir inspiré d'imiter cette bonne femme de l'Evangile.

Cette mesme charité qu'ils ont entre eux leur rend sensibles les moindres dommages du prochain ; ils les reparent au plustost, et ils chastient mesme severement leurs enfans quand ils en sont la cause : en voicy un exemple entre

plusieurs autres. Une mere, ayant appris que son petit fils âgé de cinq ans, avoit gasté quelque chose dans le champ d'un voisin, et l'enfant l'ayant avoué, elle le punit rudement sur le champ ; le Pere estant survenu à ses cris, il luy voulut épargner quelques coups : Je vous obeïrai, dit-elle, mon pere, mais puisque vous m'empeschez de le châtier comme il le merite, ordonnez-luy donc, je vous prie, quelqu'autre penitence pour expier sa faute. Oüy-dea, répondit le Pere, qu'il se mette à genoux, qu'il demande pardon à Dieu de son peché, et qu'il s'en aille dire dix *Ave Maria* dans la Chapelle : en mesme temps l'enfant se mit à genoux, demanda pardon à Dieu en pleurant. Et il s'en alla pour accomplir le reste de sa penitence. Mais la mere craignant qu'il ne manquast à cette satisfaction, ou qu'il ne la fist pas entiere, voulut l'accompagner elle-mesme, et luy fit dire tout haut devant l'Autel les dix *Ave Maria*.

ARTICLE II.

De leur zele et de leur devotion.

Si ces fervents Chrestiens, remplis de l'esprit de la primitive Eglise, se portent volontiers aux œuvres de misericorde corporelle, ils ont infiniment beaucoup plus d'ardeur pour les spirituelles. Entre mille exemples j'en choisiray seulement quelques-uns des plus illustres. Un jeune homme venant de la campagne, s'estoit arrêté quelque temps à parler à une fille de quatorze à quinze ans, qui travailloit dans son champ : une femme zelée et amie de la famille, qui les apperçût, en alla donner avis à la mere de la fille. Cette mere, qui meine une vie toute sainte, qui conserve cette fille avec plus de soin que la prunelle de ses yeux, et qui aimeroit mieux, quoy qu'elle soit son unique, la voir morte que hors de la grace de Dieu, fut si affligée de cette nouvelle, que pour prevenir le mal et luy faire apprehender cette liberté par un chastiment extraor-

dinaire, elle prit de petites cordes, en fit une discipline semblable à celles qu'elle avoit veuës, et en frappa sa fille le lendemain matin à son lever. Cette pauvre fille, qui se sentoît innocente, en fut bien surprise. Et quoy, dit-elle, ma mere, qu'ay-je fait ? quel sujet vous ay-je donné de me traiter de la sorte ? Ah ! miserable que je suis, répondit la mere, toute baignée de larmes, faudrait-il donc que je sois la mere d'une damnée ? que j'aye mis au monde et élevé une fille pour les demons, et pour estre leur compagne éternelle dans les cruelles flammes de l'enfer ? Ah mon Dieu, ne permettez pas que ce malheur m'arrive ! Et en disant ces paroles, elle se donna à elle-mesme la discipline si rudement, qu'elle en porta long-temps les marques sur ses épaules.

On auroit de la peine à se persuader l'impression que fait sur ces ames bien disposées la connoissance de nos saints Mysteres, et le zele qu'elles ont ensuite pour souhaiter aux autres le mesme bien, et pour le leur procurer par toutes les voyes possibles. Une Iroquoise Chrestienne des plus considerables d'Annié par sa noblesse, qui n'a quitté son païs que pour faire ici profession du Christianisme avec plus de liberté, s'en est expliquée en ces termes, au Pere Chaudmont.

Mon Pere, je me trouve ici heureusement en possession du bien que je cherchois il y a si long-temps, et que je ne trouvois pas dans nostre païs ; j'en ay bien de la joye, et j'en remercie Dieu et la sainte Vierge plus de cent fois le jour. J'ay ici la liberté d'aller prier Dieu quand je le veux : nous avons la Chapelle de la sainte Vierge toute proche de nos cabanes, je suis toujours la bien venue aux pieds de ses Autels. Je demeure parmy des personnes qui sont dans les mesmes sentimens que moy ; vous me consolez, mon Pere, quand j'en ay besoin ; enfin mon esprit est parfaitement content. Une seule chose m'afflige, la misere de mes parens d'Agnié, qui sont encore infidèles pour la plupart, et qui sont en danger de mourir dans leur infidelité. Mon Pere, que cette

pensée me fait de la peine ! Je sçay bien qu'ils ont aussi bien que nous des Peres qui les instruisent, et qui les exhortent continuellement à embrasser la foy ; il y a aussi des Chrestiens parmy eux, et des personnes qui vivent selon Dieu, il est vray ; mais le plus grand nombre est encore du costé de ceux qui suivent nos coutumes superstitieuses, qui vivent dans l'ivrognerie et dans la brutalité. Ces mauvais exemples seront toujours un grand obstacle à leur conversion. Mon Pere, il m'est venu une pensée de leur écrire par vostre main, et de leur décharger mon cœur, sur les apprehensions que j'ay de la perte éternelle de leurs ames. Les Peres qui sont sur le lieu leur feront volontiers lecture de cette lettre.

Le Pere voulut bien luy prester sa main et sa plume, et elle luy dicta toutes ses pensées avec simplicité, adressant divers avis à divers de ses parens, selon la connoissance qu'elle avoit de leurs mœurs et de leurs foiblesses : voicy un extrait des principaux articles que la lettre contenoit.

La premiere personne à qui elle parle est sa sœur : Ma chere sœur, luy dit-elle, je me réjouis de ce que vous avez embrassé la Foy. Si vous voïiez ce que font icy les bons Chrestiens, vous en seriez ravie ; ô que vous auriez de plaisir de les entendre chanter les Cantiques spirituels dont ils honorent Dieu ! Venez donc ici, ma chere sœur, et jouissons toutes deux ensemble d'un avantage si considerable.

Tsaoüenté, ma fille, (c'est une autre jeune femme à laquelle elle a laissé son nom), puisque nous n'avons toutes deux qu'un mesme nom, n'ayons, je te prie, qu'une mesme Religion ; fais-toy instruire, fais-toy baptiser au plustost par les Peres, afin que nous ne soyons point separés dans l'éternité ! Aspirons toutes deux à la possession d'une unique félicité, que nostre Seigneur a promise aux bons Chrestiens dans le Ciel.

Puis s'adressant à son pere : Mon pere, mon cher pere, si vous scaviez le desir que j'ay de vous voir au Ciel avec moy, et si vous estiez aussi assuré que

moy du bonheur qu'on y possède, ô que vous auriez envie d'estre Chrestien ! Escoutez bien les Peres qui vous instruisent, ils vous prêchent des veritez que Jesus-Christ, le maistre de nos vies, leur a commandé de vous enseigner, et entr'autres qu'il prepare une vie éternelle à ceux qui garderont ses saints Commandemens, et un enfer rempli de feux éternels pour ceux qui ne les observent pas. Ah, mon cher pere, il n'y a que cette malheureuse habitude que vous avez de vous enyvrer, qui puisse vous fermer la porte du ciel. Preferez-vous un plaisir honteux, et qui est toujours suivi de la perte de la raison, à la possession d'une felicité éternelle ? Renoncez-donc avec courage à vos intemperances, faites-vous Chrestien. Si vous ne suivez mon conseil, sçachez que dans peu d'années, et peut-estre dans peu de jours je ne seray plus vostre fille, et que vous ne serez plus mon pere.

A un vieillard qui est son oncle, elle escrit ainsi : Mon cher oncle, j'ay bien de la joye de la nouvelle que j'ay apprise, que vous estes Chrestien. Ah procurez, je vous prie, le mesme bonheur à mon pere ; j'attends cela de l'amour que vous avez pour luy et pour moy, ne me frustrez point de mon esperance.

Enfin, comme elle avoit coutume, estant dans son païs, de parler dans les Conseils, et d'y dire son sentiment sur les affaires publiques, parce qu'elle estoit du nombre des Otiandér, c'est à dire des Nobles et des considerables, elle conjure toute sa nation de retrancher ce qui les empesche d'écouter les Predicateurs de l'Evangile.

Habitans de Gannaouâé, vous m'écoutez autrefois dans les Conseils, mais je merite bien mieux à present d'estre écoutée, puisque je vous parle de vostre salut éternel, et de l'affaire la plus importante que vous ayez en ce monde. Escoutez ceux qui vous enseignent et les croiez ; mais renoncez au plustost, avec moy, à ces miserables coutumes, que nos grands ennemis, les demons de l'enfer, ont inventées pour nous perdre

avec eux ; l'attache que vous y avez, aussi bien qu'à l'ivrognerie et à l'impureté, vous bouche les oreilles, et elle empesche que la doctrine salutaire qu'on vous enseigne, ne pénètre jusques dans vos cœurs. Suivez mon conseil, autrement toutes les prieres que nous adressons pour vous tous les jours à la divine Majesté, vous seront inutiles. Ah ! mes freres, que ne connoissez-vous les maux que souffrent en enfer ceux qui sont morts dans l'infidelité, ou dans leurs pechez, n'ayant pas observé ce qu'ils avoient promis au Baptesme ! Que ne puis-je vous faire comprendre les contentemens dont vous jouirez dans le ciel, si vous me voulez croire ! Ne pensez point que les Peres qui vous instruisent, veuillent vous tromper, ils vous portent la parole de celui qui est la verité mesme, et la bonté souveraine ; c'est maintenant que vous devez les écouter, il ne sera plus temps après la mort.

Cette ame zelée ne peut finir dans sa lettre ; et nous avons remarqué qu'à mesure que nos Neophytes croissent dans l'esprit de la Foy, ils ont aussi plus de zele pour la conversion des autres. Un de nos anciens Dogiques, nommé Louïs Taondechoren, disoit il n'y a pas longtemps, au mesme Pere, qu'il quitteroit volontiers, s'il le luy vouloit permettre, la demeure de Nostre-Dame de Foy, où il mene une vie douce et paisible, où il est aimé et respecté de tous ses gens, pour aller demeurer en un lieu éloigné, qu'il luy nommoit, fort incommode et où il auroit beaucoup à souffrir, parce qu'en quelques saisons de l'année, il y a grand abord d'Iroquois, et de Hurons étrangers ; et que là il s'emploiroit nuit et jour à leur apprendre les veritez de nostre Religion, et qu'il mourroit volontiers dans cet exercice.

Ils sont tous bien informez de l'ardent desir que Nostre-Seigneur a de la conversion des ames, et c'est aussi pour luy plaire que plusieurs d'entr'eux font de grandes mortifications, et qu'ils adressent continuellement des prières à Dieu pour le progres de toutes ces nouvelles Eglises.

Le Pere fait une remarque surpre-

nante dans ses memoires : que parmy ces nouveaux Chrestiens, qui n'estoient il y a quelques années que de pauvres Barbares, élevez dans l'ignorance du vray Dieu, il en connoissoit plusieurs qui avoient un don extraordinaire d'oraison et d'union avec Dieu, jusqu'à ne perdre presque jamais sa presence. Et tout fraichement une bonne veuve qui estoit restée seule pour quelques mois, pendant que sa famille et tous ceux de sa cabane estoient allez à la chasse, luy disoit en riant : Mon Pere, mes gens ne sont-ils pas plaisans ? ils me plaignent fort dans ma solitude, croyant que je m'ennuyay beaucoup : vous sçavez, mon Pere, que je ne m'ennuye jamais moins que quand je suis seule. J'ay tant de choses à dire à Nostre-Seigneur, que je n'ay pas la moitié du temps que je souhaiterois pour luy parler. Je m'entretiens avec luy, comme si je le voyois de mes yeux, je le prie pour ceux qui n'ont pas le bien de le connoistre, je luy nomme tous ceux de ma famille les uns après les autres, et je luy demande pour eux, ce qui est le plus avantageux pour leur salut ; je luy raconte mes peines et mes afflictions : il me semble aussi qu'il me répond et qu'il s'entretient avec moy, tant il a de bonté. Ah, que je suis éloignée de tomber dans l'ennuy, tandis que je suis ainsi en conversation avec mon Jesus ! et que les journées me durent peu ! *cum simplicibus sermoci-natio ejus !* Au reste cette bonne femme nommée Jeanne Tsiaouënnia, est celle qui prit ce Printemps dernier, le soin de faire ensementer les terres des pauvres, et de ceux qui n'estoient pas encore de retour de leur chasse.

Ce fut aussi la mesme, qui assistant de nuit une pauvre malade, apres qu'elle eut receu tous ses Sacremens, et la voyant entrer en l'agonie, alla par les cabanes convoquer toutes les associées de la sainte Famille, les assembla chez la malade, y fit avec elles des prieres convenables à l'estat où elle estoit, luy disant de temps en temps quelque bon mot à l'oreille, jusqu'à ce qu'elle eut expiré, et mesme passant en suite le reste de la nuit en priere pour le repos

de son ame. J'ajouteray encore une chose assez considerable de cette devote et fervente Chrestienne. Le jour de Pasques, elle alla trouver le Pere, et luy dit : Mon Pere, je vous prie de trouver bon que je fasse aujourd'huy un festin aux principaux du bourg, en témoignage de la joye que nous avons de la glorieuse Resurrection de nostre Seigneur : vous sçavez nos coutumes ; quand quelqu'un de nos alliez s'est échappé des mains des ennemis, apres les cris de joye, dont tout le bourg retentit à son arrivée, nous luy faisons festin de ce que nous avons de meilleur pour luy marquer la joye que nous avons de son heureuse delivrance. En ferions-nous moins pour nostre Seigneur Jesus-Christ, qui se presente aujourd'huy à nous dans la gloire de sa Resurrection, apres s'estre delivré par sa toute puissance, des mains de ses ennemis ? il me semble, mon Pere, que ce seroit en nous une ingratitude insupportable que de manquer à ce devoir. Le Pere luy ayant accordé ce qu'elle desiroit, plusieurs firent le mesme à son imitation, de sorte que toutes les Festes se passerent en devotion, en prieres, et en ces réjoüissances innocentes. Or ces festins consistent d'ordinaire en deux ou trois boisseaux de blé d'Inde, quelquefois mêlé avec des pois, et assaisonné ou de quelque poisson, ou de chair boucanée, c'est à dire seichée au feu et à la fumée ; car de boisson il n'en faut point parler. Les prieres s'y font au commencement et à la fin, sans y manquer : apres la benediction, que donne le Pere, quand il s'y trouve, ou bien le chef de la famille, on chante, avant que de manger, quelques Cantiques Spirituels, et pendant ces jours de réjoüissance, tous ces Cantiques furent sur le sujet de la Resurrection de Nostre-Seigneur. Les enfans firent aussi leur petit festin à part, il y avoit un grand plaisir à les entendre chanter à deux chœurs, le triomphe de la Resurrection du Fils de Dieu, les garçons d'un costé, et les filles de l'autre ; il se trouve parmy eux de tres-belles voix. Ils gardent exactement la mesure, ils ne manquent point à faire

tous en mesme temps les poses, et pas un ne devance les autres d'une seule syllabe.

Le beau de la ceremonie du jour de Pasques, fut qu'à l'issuë de la grand Messe un ancien Capitaine Chrestien, âgé de plus de quatre-vingt dix ans, fut si consolé d'avoir veu une ouverture de la Feste de Pasque si ravissante, tant de devotion et un nombre extraordinaire de communions, dans un mélange agreable de Hurons et de François, qu'il s'écria du milieu de la place, devant l'Eglise, d'une voix puissante, qui se faisoit entendre dans le fond des Forests voisines :

Kouatondharonnion, Kouatondharonnion, réjouissons nous, réjouissons nous hommes, femmes et enfans, grands et petits, jeunes et vieux, réjouissons nous, Jesus est resuscité, Jesus est resuscité, il est resuscité pour nous ; il a surmonté la mort, nous ne la devons plus craindre, il nous fera part de sa vie, et de sa vie glorieuse. Ne redoutons plus nos ennemis, Jesus dans la gloire nous tient sous sa protection. Iroquois, apres avoir rassasié la cruauté des chairs de nostre Nation, apres t'en estre soulé, tu t'estois réservé, comme pour ton dessert, ce petit reste que nous sommes. Ce n'est plus pour toy, Jesus est trop puissant pour te le laisser arracher de ses mains, et la sainte Vierge sa Mere, qui a bien daigné prendre dans cette Chapelle sa demeure parmy nous, le prie avec trop d'instance de nous proteger ; il ne nous abandonnera jamais, et il ne permettra jamais que nous soyons en proye à ta cruauté. Courage, petit reste de la Nation Huronne, vostre tige n'est pas encore seiche, elle repoussera, Jesus resuscité la fera revivre et refleurir ; ouy, Jesus la retablira, et la rendra plus nombreuse que jamais, pourveu que nous luy soyons toujours fideles, et à la sainte Vierge, et que nous soyons fermes dans la resolution que nous avons prise de ne donner jamais aucune entrée au peché dans cette bourgade, sur tout aux vices qui sont capables de détruire la charité et l'union qui est entre nous, à l'impureté et à l'y-

vrognerie. Ce bon vieillard parloit du cœur, et son discours fit beaucoup d'impression dans l'esprit de ceux qui l'écouterent. Mais il n'y a rien en cela de bien extraordinaire : la foy de ce bon Peuple est si grande, aussi bien que le desir qu'ils ont de se sauver, que vous ne leur parlez jamais de Dieu, de nos saints Mysteres, et de tout ce qui touche le salut éternel, qu'ils n'en soient sensiblement touchez. On ne croiroit pas combien ils verserent de larmes pendant la semaine Sainte, au sujet de la Passion que le Pere Chaumonot leur prescha le Vendredy Saint, ils ne se contenterent pas de témoigner par leurs yeux le sentiment qu'ils en avoient, ils voulurent encore mêler leur sang avec leurs larmes par de rudes disciplines.

ARTICLE III.

De la devotion des Chrestiens Hurons envers le saint Enfant Jesus.

La Reverende Mere Marie de l'Incarnation, dont nous parlerons cy-apres, fit au commencement de l'Avent, un present au premier Dogique de la petite Eglise Huronne, Louys Taondechoren, d'une tres-belle Image de cire en relief du saint Enfant Jesus, dans son berceau. Ce bon Sauvage en témoigna plus de reconnoissance, que si on luy eût donné tous les tresors du monde. Toute la Bourgade prit part à sa joye, et regarda cette sainte Image, quoy que donnée à un particulier, comme un bien commun et comme un present envoyé du Ciel. Leur Pasteur qui ne cherche que de nouvelles occasions d'enflammer toujours davantage ce zeile qu'ils ont pour tout ce qui est du Service de Dieu, prit en effet le dessein, du consentement de Louys, d'en donner la consolation à tout le monde, et de faire en sorte que toutes les cabanes eussent les unes apres les autres la jouissance de ce tresor. Comme ils sont bien instruits, ils considéroient dans cette Image, celui qu'elle representoit ; ils sçavoient bien que les

honneurs qu'ils luy rendroient ne s'arresteroient pas à la figure qu'ils avoient devant les yeux, mais qu'ils passeroient jusques à la personne sacrée du Sauveur du monde, qui a bien daigné se faire enfant pour nostre amour. Ils prirent la pensée d'offrir les honneurs qu'ils rendroient à cette sainte Image, en réparation de la mauvaise reception que les Juifs firent à l'Enfant Jesus, quand il vint au monde. Le Pere qui les vit dans ces bons sentimens, les assura que cette devotion attireroit sur eux mille benedictions du Ciel. Il leur donna une semaine entiere pour se preparer à recevoir l'Image dans leurs cabanes : cette semaine se passa dans un redoublement de ferveur bien agreable au Ciel et à la Terre. Un Missionnaire est heureux quand il trouve le moyen de s'insinuer dans les cœurs ; tout ce qui peut servir à l'avancement de son Eglise dans l'esprit de la foy, et dans la pratique des solides vertus luy paroist grand. Il écrivit en des billets separez le nom des Chefs de chaque cabane ; et le jour destiné à cette devotion estant venu, apres que l'on eust chanté le *Veni creator*, le premier billet qui se trouva sous sa main, fut celui où estoit marqué le nom d'une bonne veuve, qui s'estoit signalée entre les autres dans la preparation qu'elle avoit apportée pour se rendre digne d'estre la premiere hôtesse du petit Jesus. Elle n'avoit pensé à autre chose qu'à ce qui luy pourroit estre agreable, elle s'estoit souvent levée avant le jour pour aller luy presenter ses vœux dans la Chapelle, et y reciter son chapelet, pour fléchir en sa faveur le cœur de sa sainte Mere. A cette nouvelle, elle pensa mourir de joye. En un moment tout fut prest, sa cabane bien nette, un petit Autel fort propre, avec son daiz, orné de tout ce qu'elle avoit pu trouver de beau pour recevoir un tel hôte. Car elle estoit bien persuadée que ce choix estoit un coup du Ciel, et une marque d'une Providence particuliere de Nostre-Seigneur sur elle et sur toute sa famille. La sainte Image y ayant esté portée comme en Procession et posée sur l'Autel, le Pere leur fit faire

une priere pour saluer leur hôte, et luy offrir tout ce qu'ils avoient, leurs biens, leurs personnes et leur vie, et à la fin ils se mirent tous à chanter des Noël's en leur langue en l'honneur du saint Enfant Jesus, ce qu'ils continuerent tous les jours suivans à leurs petits Saluts du soir.

La ceremonie fut suivie d'un festin, que fit cette bonne femme aux plus notables de la Bourgade, mais avant que de leur presenter à manger, elle dit à toute la compagnie : C'est le petit Jesus qui vous regale, et vous sçavez que quoy que tout soit à luy, independamment de moy, je luy fais neantmoins de ma franche volonté, un don special de tout ce qui m'appartient, de mon blé et autres grains, et de mes petits meubles, et je le prie aussi de prendre possession de ma personne et de mes enfans, pour en disposer comme il luy plaira, pendant cette vie, et dans toute l'étendue de l'éternité, c'a esté pour luy faire cette protestation solemnelle en vostre presence que j'ay préparé en son nom ce petit banquet. Cette devotion fut approuvée de toute la compagnie, et le Pere qui estoit present, apres la benediction, leur fit faire une priere au saint Enfant Jesus, pour le supplier d'accepter l'offrande de cette bonne veuve. Elle voulut de plus que deux de ses enfans eussent aussi leur part à cette offrande. Elle manda à ce dessein son petit fils Joseph, âgé de treize ans, nostre écolier en la sixième, filleul de Monseigneur nostre Evesque, qui le fait élever dans l'Evêché. Lors qu'il fut arrivé, elle luy fit premierement adorer Nostre-Seigneur en son Image, et luy demanda par apres, en luy montrant quelques colliers de porcelaine, en quoy consistent toutes les richesses de la famille, s'il n'estoit pas bien content d'offrir au petit Jesus la moitié de sa part : Tres-volontiers, dit-il. Elle fit la mesme proposition à une fille qu'elle a, et elle en receut la mesme réponse : La dessus, vous me consolez mes enfans, dit-elle, le petit Jesus aura donc pour agreable d'accepter la moitié de ce que nous avons de plus precieux, et trouvera

bon que du reste nous en achetions nos petites necessitez.

Le lendemain elle pria le Pere de venir jusques chez elle, et là en presence de ses enfans, elle le supplia d'accepter un beau collier de 4000. grains de porcelaine pour le petit Jesus, afin d'affermir l'amitié qu'il avoit daigné leur témoigner en choisissant leur cabane pour sa premiere demeure dans la bourgade, et pour le supplier de les regarder toujours comme des personnes, qui, estant toutes à luy par la necessité de leur estre et par les secours continuels de ses graces, s'estoient engagées à luy par une resolution volontaire de leur liberté, pour le servir le reste de leur vie avec plus de fidelité que jamais, le conjurant de ne les point abandonner, et quoy qu'il prit son logis en d'autres cabanes, d'avoir toujours pour eux une Providence particuliere. Le Pere accepta lors le collier, pour ne la point priver du merite de sa liberalité et de sa reconnoissance ; mais quinze jours apres, il l'obligea de le reprendre, à cause de sa pauvreté, l'assurant que Nostre-Seigneur en seroit aussi satisfait que s'il estoit employé à embellir ses Autels.

Cette image du saint Enfant Jesus, changeant chaque semaine de cabane, en la maniere que j'ay dit, jusques à la feste de la Purification, chacun par une sainte jalousie prenoit plaisir à luy preparer un reposoir toujours plus magnifique, trouvoit de nouvelles inventions pour le garantir de la fumée. Cette devotion fit des biens incroyables par tout ; la modestie et la retenue de ceux de la cabane qui jouissoit de ce bonheur, estoit si grande, que pendant ce temps-là, on s'y comportoit à peu pres comme dans une Eglise ; les Saluts s'y faisoient regulément tous les soirs, mesme en l'absence du Pere ; les petits aussi bien que les grands y assistoient sans y manquer, et apres les prieres communes, qu'ils recitoient tous à haute voix à l'heure ordinaire, ils chantoient alternativement, les hommes et les petits garçons d'un costé, et les femmes et les filles de l'autre, des Cantiques et des Hymnes

en leur Langue, sur le Mystere de la naissance du Fils de Dieu : leur maniere de chanter estoit si agreable et si devote, que les François qui demeurent aux environs, et quelques-uns mesme dans des habitations assez éloignées, les écoutoient avec admiration et en étoient touchez. Les plus éclairés d'entr'eux remarquerent un si grand changement dans les familles, qui avoient receu chez elles l'Image du saint Enfant Jesus, que quand ils s'appercevoient de quelque desordre dans une famille, ils souhaitoient aussi-tost et procuroient selon leur pouvoir, qu'on y portât la sainte Image : c'est ce que fit leur Capitaine. Voyant un jour que toutes les remonstrances qu'on faisoit à une jeune femme, pour la porter à se reconcilier avec son mary, ne servoient de rien, il s'adressa avec beaucoup de simplicité et de confiance au saint Enfant Jesus. Monseigneur, luy dit-il, vous voyez l'opiniastreté de cette femme, faites luy misericorde ; ayez, je vous prie, la bonté de choisir sa cabane la semaine prochaine pour vostre demeure, et infailliblement son cœur s'amollira, et elle se remettra dans son devoir. Il declara sa pensée au Pere, et la priere qu'il avoit faite. Elle fut exaucée de Nostre-Seigneur comme il l'avoit esperé. Car le Dimanche suivant, le Pere ayant fait assembler tout le monde dans la Chapelle, suivant sa coustume, pour l'election du lieu, où logeroit le petit Jesus la semaine suivante, le sort tomba heureusement sur la cabane de la jeune femme ; et ce qui est encore plus remarquable, c'est qu'ayant esté inflexible jusques alors, et dans un orgueil insupportable, elle parut en un moment toute changée, et qu'elle se remit parfaitement bien avec son mary. Dieu se servit encore pour faire ce coup, d'une autre bonne Chrestienne sa tante, qui luy representa fortement, que si elle n'ostoit au plustost le scandale que causoit son opiniastreté, le saint Enfant Jesus n'entreroit point chez elle, mais qu'on procederoit à sa grande confusion, à l'election d'une autre cabane plus digne de celui qui n'ayme que l'hu-

mitié, la douceur, la patience et la charité.

S'ils ont une telle confiance d'estre exaucez dans les prieres qu'ils adressent à Nostre-Seigneur et à sa sainte Mere pour obtenir la guerison des maladies spirituelles, on ne s'estonnera pas de celle qu'ils ont dans leurs maladies corporelles : je pourrois en apporter cent exemples ; mais un ou deux suffiront pour finir cet article. Vne Iroquoise Chrestienne promit à la sainte Vierge de visiter sa Chapelle neuf jours consecutifs, et d'y reciter à chaque fois le petit chapelet de la sainte Famille, en faveur d'un de ses enfans fort malade : dès le second jour de sa neuvaine, l'enfant fut parfaitement guery, et vint prier Dieu dans la Chapelle à l'ordinaire avec les autres enfans.

Le Principal Dogique de cette Eglise, ayant aussi son fils en danger de mort, alla trouver le Pere, qui se disposoit à dire la Messe, pour luy dire qu'il ne vouloit plus se servir de tant de remedes pour guerir son fils. J'avois l'esté passé, luy disoit-il, un flux si opiniastre, que tous les remedes ne me pouvoient donner aucun soulagement, je priay un de vos Peres qui alloit à l'Autel, de demander à Dieu ma guerison, et le mesme jour je fus guery : le mesme arrivera à mon fils, si vous avez la bonté de dire la Messe pour luy. Le Pere Chaumonot luy accorda ce qu'il desiroit, et le mesme jour l'enfant fut aussi parfaitement guery.

Ce bon homme est tout remply de Dieu : ayant eu à son tour dans sa cabane, l'Image du saint Enfant Jesus, qui luy appartenoit en propre, il s'entretenoit dans son interieur continuellement avec luy ; et rendant compte au Pere, des bons sentimens qu'il avoit eus pendant qu'il avoit jouy de ce bonheur : J'ay eu, dit-il, la pensée, mon Pere, de faire à l'égard du bon Jesus, à son depart de chez moy, ce qui m'arrive en l'absence de mon fils ; vous diriez que mon esprit le suit et l'accompagne par tout, tant je pense souvent à luy ; je suis en peine quand il est éloigné de moy, je crains qu'on ne luy fasse quel-

que mal. Je serois aussi bien fâché que dans les cabanes où Jesus est reçu en sa sainte Image, il se fist quelque chose en sa presence qui le pust offenser.

ARTICLE IV.

De la Conversion de Joachim Annieouton, et sa mort.

Quoy que cette petite Eglise soit florissante, et que toutes les vertus Chrestiennes y soient dans l'éclat, il ne laisse pas de s'y trouver toujours quelques ames rebelles qui donnent de l'exercice au zele d'un Missionnaire fervent, et à la charité des membres les plus sains qui la composent.

Il y avoit plus de vingt-cinq ans que Joachim Annieouton estoit au rang des Fideles par le saint Baptesme, quoy qu'il fust demeuré encore infidele dans son cœur, et n'eust de Chrestien que le nom, et de temps en temps quelque belle apparence extérieure. Ses vices entr'autres, estoient l'impureté, l'ivrognerie et l'impiété. Le scandale en estoit d'autant plus grand, qu'il estoit considéré pour sa valeur, son esprit et son bon sens : ces belles qualitez luy donnoient le premier rang dans toutes leurs affaires, et rien ne se terminoit que de son avis.

Ce cœur revolté avoit esté attaqué souvent par divers de nos Missionnaires, et comme il estoit adroit, pour éviter un plus rude assaut, il sembloit quelquefois donner les mains et se rendre, il paroissoit plus retenu en ses paroles, plus assidu aux prieres publiques, à la Messe et aux instructions ; il faisoit si bien qu'il laissoit à tous ceux qui le voyoient cette impression qu'il estoit vraiment converty, jusques à ce que dans l'occasion ses œuvres fissent paroistre le contraire : ce procedé plein de ruse et de malice, faisoit desesperer de son salut, sans un coup extraordinaire de la bonté de Dieu, qui ne vouloit pas que tant de prieres et de vœux que l'on faisoit tous les jours pour sa con-

version, fussent inutiles et sans fruit. Il permit qu'il fut accusé d'estre complice d'un crime dont il estoit innocent ; sur des indices qui faisoient paroistre la chose probable, on le prend, on le meine en prison, et on luy met les fers aux pieds. En voicy le sujet : deux jeunes fripons revenus depuis quelque temps du país des Iroquois, où ils avoient esté prisonniers de guerre, se voyant persecutez pour leurs mauvaises mœurs, prirent le dessein d'y retourner ; mais pour estre les bien venus parmy ces Peuples, et rentrer plus aisement dans leurs bonnes graces, ils jugerent qu'ils devoient, ou leur mener quelqu'un de leurs ennemis, ou du moins leur en porter la cheveleure : cette resolution estant prise, ils s'accosterent d'un Sauvage de la Nation des Abnaki, nos allies et ennemis des Iroquois, l'inviterent à aller boire avec eux sa part d'une bouteille, le menerent à l'écart dans les bois, où l'ayant enyvré, ils le lierent à un arbre à dessein de s'embarquer avec luy le lendemain au point du jour ; mais les Hurons en ayant eu le bruit, et Monsieur Talon nostre Intendant en estant averty, mit en mesme temps des Soldats en campagne, qui firent telle diligence qu'ils trouverent l'Abnaki, seul dans ses liens, les criminels n'ayant eu que le temps de s'échapper dès lors qu'ils les avoient apperceus ; ils le délièrent et le remenerent à ses gens, lesquels indignez de cette action, et n'ayant pas oublié quelque demeslé qu'ils avoient eu avec Annieouton, persuaderent à celuy-cy qui avoit esté dans le danger, de declarer en presence de témoins, qu'il avoit appris de ces deux fuyards, qu'Annieouton avoit esté l'auteur de cette trahison, dont on avoit fort apprehendé les suites, la nation des Abnaki estant nombreuse et assez mutine. Ce qui rendoit encore probable cette calomnie, estoit que l'un des deux estoit son proche parent, d'où on inferoit qu'il ne pouvoit pas avoir ignoré ce mauvais dessein, et que l'ayant sçeu, il devoit les en detourner efficacement, ou du moins en donner avis à ceux qui avoient le pouvoir d'empescher ce desordre.

Cette calomnie si bien concertée trouva tant de creance dans les esprits, que prés de deux mois se passerent avant que la verité fust connuë ; c'estoit le temps que la divine Providence vouloit donner à ce cœur endurcy pour s'amollir et se reconnoistre. De fait se voyant dans une obscure prison, les fers aux pieds, couché sur la terre et en danger de mourir au gibet, et se sentant accablé de chagrin et comme au desespoir, il fit cette reflexion : Encore avec tous ces maux, ay-je quelques heures un peu douces de temps en temps, mes parens et mes amis me visitent, qui me consolent et m'apportent un peu à manger, ils me portent compassion, et les Peres ne m'abandonnent point ; de plus, je n'ay pas encore perdu toute esperance, peut-estre que mon innocence sera reconnuë ; cependant cette triste demeure m'est insupportable. Que feray-je donc dans l'enfer, qui m'est inevitable, si je continuë à vivre comme j'ay fait jusques à present ? ah mon Dieu, miserable que je suis ! comment pourrai-je demeurer éternellement dans ces flammes cruelles, sans soulagement, sans consolation, et dans la rage ? Il entra si avant dans ces pensées salutaires de l'éternité malheureuse, qu'il conçeut pour lors devoir estre l'heritage asseuré de ceux qui meurent malheureusement dans leur péché, et la foy qui se reveilla en luy, fit dans son esprit une impression si vive de toutes les veritez chrestiennes qu'on luy avoit enseignées, que tout effrayé de la veuë qu'il eut des extremes rigueurs de la justice de Dieu envers ceux qui abusent, comme il avoit fait, de ses graces, il dit en soy-mesme : Ah mon Dieu, c'en est fait, c'est tout de bon que je veux vous servir ! Il en prit la resolution si ferme, qu'il l'a depuis gardée fidelement jusques à la mort. A la premiere entrevuë qu'il eut avec le Pere Chaumonot : Ah ! mon Pere, luy dit-il, je vous ay trompé jusques à present, j'ay trompé autrefois Aondecheté (c'est le nom du Pere Ragueneau), j'ay trompé aussi plusieurs fois Teharonhiagannra (c'est à dire le Pere le Mercier), je vous ay tous trompez ; vous me pressiez tres-

souvent de me convertir, et moy, pour vous contenter et pour me delivrer, comme je disois alors, de cette importunité, je vous accorderois en apparence ce que vous souhaittiez de moy : je vous disois : Ouy je me convertiray ; mais il faut que je vous decouvre un secret, il faut que vous sçachiez que nous avons un ouy qui veut dire non, un certain ouy traisné et languissant, quand nous disons, aaao, quoy que nous semblions accorder ce qu'on demande de nous, cét aaao neantmoins ainsi traisné, veut dire, je n'en feray rien ; au lieu que quand nous accordons quelque chose tout de bon, nous coupons plus court et disons Ao, ouy. Maintenant, mon Pere, que j'ay ouvert les yeux, et que Dieu m'a fait la grace de connoistre mon malheur, c'est tout de bon que je veux changer de vie. Il luy declara ensuite tout ce qui s'estoit passé dans son esprit, les vives apprehensions qu'il avoit eües des jugemens de Dieu ; et pour mettre en pratique ces bons sentimens, il commença, apres s'y estre bien préparé, par une confession generale de toute sa vie, depuis son Baptisme ; il la fit avec des sentimens qui donnerent bien de la consolation au Pere. Il estoit encore alors dans les fers, mais peu de jours apres, ne s'estant trouvé aucune preuve convainquante du crime dont on l'avoit accusé, il fut élargy. La joye en fut tres-grande dans le bourg, principalement lors que dans un festin qu'il fit à tous ses gens, en présence du Pere, il leur parla en ces termes : Mes freres, c'est maintenant que je reconnois Hechon (c'est le nom du Pere Chaumonot) pour mon Pere, et que je me declare son fils, je veux doresnavant luy obeïr en tout ce qu'il m'ordonnera. Helas ! je n'avois point d'esprit lors que je me faschois quand on luy donnoit connoissance de ma vie et des mauvaises mœurs de mes semblables ; je connois bien maintenant qu'il nous est tres-avantageux pour nostre salut qu'il sçache tous nos deportemens et toutes nos miseres, afin qu'il y remédie. Mes freres, ne vous fiez plus à moy desormais, si quelqu'un d'entre nous avoit la volonté de ne pas

vivre selon Dieu, ce que je ne croy pas, qu'il sçache que je le deceleray. Il ajouta plusieurs choses de grande édification, qui donnerent sujet à toute la compagnie d'en benir la divine Majesté, et de s'en resjouir avec le nouveau penitent. Ces resolutions si publiques ne furent pas de simples paroles, elles furent suivies de leurs effets, il ne parut plus rien en luy de ses anciennes habitudes, il estoit des premiers dans tous les exercices de devotion, et il témoigna tant de zeile pour bannir du bourg tous les desordres, et sur tout ceux que l'yvrognerie a coustume de causer, qu'il luy en cousta la vie. Voicy en peu de mots comme la chose se passa. Un jeune homme revenu du país des Iroquois, chantoit dans son yvresse, qu'il y vouloit retourner, mais qu'il ne pretendoit pas y paroistre les mains vuides, cela vouloit dire qu'il avoit dessein de tuer quelqu'un, et d'en emporter la chevelure. On en fit rapport à nostre Joachim, qui avoit demandé au Pere de faire l'office de Dogique, en l'absence de Louys Tondechoren, pour reparer le scandale qu'il avoit donné devant sa conversion, il reprend cet insolent, qui n'estoit yvre qu'à demy : Mon cousin, luy dit-il, n'as-tu point de honte de parler de la sorte ? serois-tu bien si dénaturé de vouloir réjouir nos ennemis en massacrant quelqu'un de tes proches ? n'as-tu pas encore icy un frere, une sœur, et d'autres parents ? veux-tu donc les abandonner pour t'aller donner derechef en qualité d'esclave à des barbares qui ont ruiné nostre país ? Il parloit encore lors que l'yvrogne, et deux autres de ses camarades qui n'avoient pas plus de raison ny de jugement que luy, le jettent par terre, et le frappant de plusieurs coups de cousteau, le mettent en tel estat qu'il fut enlevé comme mort de leurs mains, avec trois ou quatre playes tres-dangereuses.

Estant revenu à soy, il dit au Pere : Mon Pere, mon esprit est en repos, je me sens resigné à tout ce qu'il plaira à Dieu d'ordonner de ma vie ; s'il veut que je meure, j'espere qu'il me fera misericorde et qu'il me pardonnera mes

pechez ; je pardonne aussi de bon cœur à ceux qui m'ont si mal-traitté. Comme il paroissoit en danger de mort, et qu'il souffroit de grandes douleurs, il demanda et receut avec beaucoup de devotion les derniers Sacremens, le Viatique et l'Extreme-Onction.

Cependant trois jeunes hommes de ses parens font dessein de le venger ; ils cherchent les meurtriers par toutes les cabanes, où par bonheur ils ne se trouverent pas. Le malade ne changea point de disposition d'esprit, au contraire ayant appris ce mauvais dessein, il témoigna en estre fort fâché, et que s'il l'avoit sçu, il les en auroit détourné efficacement.

Le lendemain matin, le Pere et quelques anciens l'allerent visiter, ils luy presenterent selon la coustume du païs, un collier de porcelaine, tiré de leur fisque de Nostre-Dame de Foy, c'est un petit fond qu'ils ont fait entr'eux par devotion, et qu'ils entretiennent comme entre les mains de la sainte Vierge, pour en aider les pauvres et pour subvenir à quelques necessitez pressantes. Ce fut donc de ce fonds qu'ils tirèrent ce collier, pour témoigner à ce pauvre blessé le ressentiment que tout le bourg avoit de l'accident qui luy estoit arrivé, et pour l'affermir dans ses pensées de paix, de douceur et de compassion pour les auteurs de sa mort. Il les remercia de leur civilité et de leur charité, et à l'heure mesme il envoya querir les trois jeunes hommes, qui avoient voulu venger sa mort, et ceux qui pourroient avoir le mesme dessein, leur montra le collier qu'on luy venoit de presenter, en leur disant : Mes neveux, voila la voix et la parole de Nostre Dame et maitresse, qui nous exhorte à oublier tout le mal que j'ay receu, et l'injure qui m'a esté faite par ceux que vous sçavez ; ne me faites point passer pour un inconstant et pour un menteur, il n'y a que peu de jours que je promis solennellement que je serois bon Chrestien, et maintenant vous voudriez me faire paroistre un vindicatif. Car ne diroit-on pas, si vous faisiez un mauvais coup, que ce seroit moy qui vous l'aurois com-

mandé ? et puis, regardant le Pere, je vous prie, dit-il, mon Pere, qu'on aille chercher les criminels, tandis que j'ay encore la parole un peu libre, qu'ils entendent de ma propre bouche que je leur pardonne de bon cœur, et comme je deffends à mes neveux de leur faire aucun tort ; on les trouva, ils entrerent dans la cabane, se placerent vers les pieds du malade, qui les salua avec beaucoup de douceur, les assurant qu'il ne leur vouloit aucun mal, qu'il n'attribuoit qu'à la boisson le malheur qui luy estoit arrivé, et qu'il estoit bien persuadé que jamais ils ne l'auroient traitté de la sorte s'ils eussent esté en leur bon sens. Au reste, leur dit-il, vous voyez bien que pour ce qui est de moy, vous n'avez rien à apprehender, Dieu me fait la grace de n'avoir dans le cœur aucune pensée de haine ny de vengeance contre vous, mais quand bien je serois si malheureux que d'en avoir, les blessures mortelles, qui me rendent immobile, me mettent hors du pouvoir de vous nuire. Si vous aviez donc à craindre, ce ne pourroit estre que de mes neveux, c'est ce qui m'a obligé de les faire appeller pour connoistre leurs sentimens, et les faire entrer dans les miens ; qu'ils parlent et qu'ils disent nettement en vostre presence ce qu'ils ont dans le cœur. Le plus apparent d'entr'eux prenant la parole pour tous, declara que pour obeïr à nostre Seigneur, qui commandoit si expresement de pardonner à ses ennemis, ils renonçoient à tous les sentimens de vengeance qu'ils avoient eus à la veuë du malheur arrivé à leur Oncle. Tous les autres ensuite s'expliquerent là dessus presqu'en mesme termes, et les coupables témoignèrent aussi publiquement, un grand regret de leur faute, et beaucoup de compassion pour celui qu'ils avoient mis en un estat si déplorable. Cette entreveuë se termina par une priere que le Pere adressa à nostre Seigneur, et qu'il fit faire à tous les assistans, en faveur du malade, pour luy obtenir la patience dans ses maux et la grace d'une bonne mort.

Un de ces jeunes hommes qui avoient

voulu prendre vengeance de l'outrage fait à leur Oncle, fut tellement touché de la reprimande qu'il leur en avoit faite, que pour reparer le scandale qu'il avoit donné, il alla prier le Pere Chaumonot de mettre dans le petit Thresor de la sainte Vierge le lendemain, un collier de pourcelaine qu'il luy presentoit. Le Pere le receut, et le lendemain il le produisit devant tout le monde assemblé dans la Chapelle, témoignant de la part du coupable, le déplaisir qu'il avoit de sa faute, et priant toute la compagnie de luy en obtenir le pardon auprès de la sainte Vierge, qui est considérée comme la maîtresse et la souveraine de ce Bourg. Ces sortes de satisfactions ont autant et plus d'effet parmy les Sauvages que les punitions corporelles parmy nous.

Le malade, qui languit plus de cinquante jours avant que de mourir, conserva toujours les mesmes sentimens de charité envers les criminels, tandis qu'ils furent en prison, où ils souffrirent beaucoup ; il demandoit souvent de leurs nouvelles par un sentiment de compassion chrestienne, et lorsqu'ils furent élargis, il eust bien voulu pouvoir les délivrer de l'amende à laquelle ils avoient esté condamnez. Mais ce qui édifia le plus tout le Bourg et les François du voisinage, fut que ces miserables estans hors d'affaires, il les envoyoit souvent prier de le venir visiter pour sa consolation, et qu'il ne témoignoit jamais plus de joye que quand il pouvoit s'entretenir avec eux. C'estoit un spectacle pitoyable que de le voir : ce n'estoit que corruption et que pourriture vers les reins et les hanches, où il avoit esté dangereusement blessé ; la chair luy tomboit par lambeaux, et les os luy perçoient la peau ; il estoit couché sur une dure écorce d'arbre, couverte d'une legere natte tissüe de joncs ; il ne pouvoit de luy-mesme changer de posture, et on ne le pouvoit remuer sans luy faire souffrir des douleurs excessives : cependant il ne luy eschappa jamais en toute sa maladie une parole d'impatience, il benissoit Dieu continuellement et luy offroit ses souffrances. Un jour sa femme,

qui n'avoit aucun repos ny jour ny nuit, luy témoignant la peine que luy donnoit une si longue et si fascheuse maladie, il luy dit : Aoüendihás (c'estoit le nom de sa femme), ne nous plaignons point, gardons nous bien de trouver à redire au procedé de la divine Providence envers nous ; elle est admirable et tout aimable sur moy, Dieu veut que par ces legeres peines, je satisfasse en cette vie à sa justice, pour mes pechez, qui ont merité mille fois une eternité de supplices. Pendant ses plus cuisantes douleurs, il tenoit d'ordinaire les yeux collez sur un Crucifix qu'il avoit auprès de son lit, avec ces paroles qu'il tiroit du fond de son cœur : Jesus, je vous tiens compagnie en vostre Croix, je pardonne volontiers à ceux qui m'ont causé ce que je souffre, comme vous avez pardonné à ceux qui vous avoient crucifié, ô que j'endure de bon cœur pour mes pechez, pour lesquels vous avez tant souffert le premier ; je vous demande seulement, mon Sauveur, que vous ayez pitié de moy apres ma mort, j'espere que pour lors vous me ferez part de vostre joye, puisque vous me faites maintenant la grace de participer à vostre Passion. Il n'estoit jamais seul ; toutes les familles le visitoient chacune à son tour, et l'assistoient en tout avec une charité bien agreable à Dieu, et que les François ne pouvoient assez admirer.

Le jour de sa mort, le voyant dans des convulsions qui marquoient que sa fin approchoit, ils s'assemblerent tous dans sa cabane, et comme ils n'ignorent rien des saintes coutumes de l'Eglise, ils firent comme ils purent en leur langue les recommandations de l'ame, en l'absence du Pere, qui estoit allé à quelqu'autre bonne œuvre pressante, apres avoir administré tous les Sacrements à nostre malade.

Il fut fort consolé à son retour de les trouver tous à genoux dans ce saint exercice, et son malade encore en estat de faire en le suivant, quelques actes de foy, de confiance en la misericorde de Dieu, de charité et de resignation à sa sainte volonté, apres lesquels il expira

doucement, laissant à toute la compagnie de grandes esperances de son salut eternel.

Il y eut une circonstance assez extraordinaire en ses funeraillies, où assistèrent toutes les familles du Bourg, et plusieurs François du voisinage. Avant qu'on mist le corps en terre, la veufve demanda si les auteurs de sa mort estoient presens ; et luy ayant répondu que non, elle pria qu'on les allât querir. Ces pauvres gens estans venus, ils s'approcherent du mort, la veuë baissée, la tristesse et la confusion sur le front. La veufve les regardant : Hé bien, leur dit-elle, voila le pauvre Joachim Annieouton, vous sçavez ce qui l'a reduit en l'estat où nous le voyons maintenant ; je ne vous en demande point d'autre satisfaction, sinon que vous priiez Dieu pour le repos de son ame. Nous avons reconnu par la conversion de ce Sauvage, qui avoit donné tant d'exercice au zele de nos Missionnaires, qu'il ne faut jamais desesperer du salut des plus vicieux, mais qu'il faut incessamment espier les occasions et les moments de la grace, qui se fait sentir sur tout dans les afflictions, et nous pouvons dire de celui-cy, que son emprisonnement et ses fers luy ont fait recouvrer la liberté des enfans de Dieu.

La consolation de ce bon Sauvage auroit esté entiere, si ses blessures eussent pu permettre de le transporter dans l'Hospital de Quebec, où les Religieuses Hospitalieres, que Madame la Duchesse d'Aiguillon y a fondées et établies depuis plus de 33. ans, assistent avec toute la charité possible, non seulement les François dans leurs maladies, mais aussi les Sauvages, de quelque Nation qu'ils soient, Algonquins, Hurons, ou Iroquois. Tous ces Peuples y sont reçus à bras ouverts, traittez et couchez à la Françoisie dans leurs maladies ; et mesme les familles entieres qui viennent des païs étrangers pour s'habituer à Nostre-Dame de Foy parmy les Hurons, ou à Sillery avec les Algonquins, y sont les bien-venuës, hebergées et nourries jusques à ce qu'elles voyent clair pour leur établissement. Aussi les

sains et les malades, qui y ont recouvré leur santé, publient par tout leur charité et les bons exemples qu'ils y voyent de toutes les vertus ; ils ne parlent qu'avec admiration de leur assiduité auprès des malades, comme elles passent souvent les nuits, ou en prieres, ou en les soulageant dans leurs douleurs, et les exhortant à la patience avec tel succez, que c'est assez de mourir en l'Hospital de Quebec pour avoir des marques sensibles de sa predestination.

CHAPITRE II.

De la Residence de S. Xavier des Prez.

Le Pere Fremin, qui a soin de cette Residence et de la Colonie composée de Hurons et d'Iroquois qui y est attachée, m'en écrit en ces termes, du 14. d'Août de la presente année 1672.

Je reconnois manifestement que le saint Esprit a une providence particuliere sur la conduite de cette petite Eglise, et que la sainte Vierge qui y est honorée, et saint François Xavier qui en est le Patron, y font ressentir, par des effets de graces tout extraordinaires, leur pouvoir aupres de la divine Majesté, en faveur de ces pauvres ames, dont la plupart ayant esté élevées autrefois dans l'infidelité, font maintenant profession des plus hautes vertus qui se pratiquent dans le Christianisme.

Je fus surpris l'an passé, à mon retour du païs des Iroquois, d'y voir tant de devotion et de ferveur, mais je le suis encore plus presentement de voir leur constance dans ces bons sentimens.

Depuis que je suis icy, je n'ay eu aucune connoissance qu'il soit entré dans aucune de leurs cabanes, une seule goutte des boissons qui causent tant de desordres chez les Sauvages. Ils en ont tous une aversion extrême, quoy que par tout aux environs les Sauvages s'enyvrent tous les jours, avec des excez qui font voir parmy eux une vraye

image de l'enfer, dans la fureur dont ils sont transportez. Ils ont eu icy l'espace de plus de trois semaines un cabaret tout proche de leurs cabanes, pas un n'a eu la pensée d'y mettre le pied ; et ce qui me fait voir encore sensiblement l'effet de la grace, est que j'en compterois bien cinquante ou soixante dans cette petite Eglise, qui estoient autrefois de grands yvrognes, et qui ont presentement tant d'horreur de ce vice, qu'ils ne peuvent supporter ceux qui y sont sujets, et qu'ils ne leur parlent dans les rencontres que pour leur en donner de l'aversion. Ils se servent eux-mesmes des moyens les plus efficaces qui soient dans le Christianisme, pour obtenir de Dieu la victoire sur leurs passions, et les assujettir à la raison et à sa sainte Loy. Soit que je les aye icy sous mes yeux, soit que la saison de la chasse les en éloigne dans les bois pour y chercher leur vie, ils ne manquent jamais à leurs prieres matin et soir ; tous leurs exercices spirituels y vont à l'ordinaire, ce qui m'est une preuve évidente de leur foy et de leur vertu. Ils en font une profession si publique en tout temps et en tout lieu, que tous les Sauvages qui viennent icy, ou pour y demeurer, ou pour y visiter leurs amis, prennent resolution de se faire Chrestiens, ou font semblant de l'estre, sçachant bien que sans cela ils n'y seroient pas les bien-venus.

Quand un étranger arrive icy, la premiere chose que font nos Sauvages, c'est de l'instruire et de le solliciter à demander le Baptisme, et j'estime que par leur zele, par leur pieté, et par leurs bons exemples, ils contribuent beaucoup plus que moy par mes instructions, à la conversion des infideles. Leur assiduité à l'Eglise est extraordinaire : de n'y pas venir prier Dieu, ou de ne pas entendre la Messe mesme un jour ouvrier, estant dans la bourgade, cela passe parmy eux pour une grande faute, et il arrive tres-rarement que quelqu'un y manque. Plusieurs entendent deux Messes les Dimanches et les Festes, et ne manquent point ny aux Vespres, ny aux Saluts, outre plusieurs visites qu'ils

rendent au saint Sacrement pendant la journée. Au reste, toutes ces devotions publiques n'empeschent pas que tous les soirs avant le coucher, on ne fasse encore les prieres à genoux dans chaque cabane.

La devotion de la sainte Famille, dont nous avons icy une petite assemblée, sert beaucoup à les maintenir dans cette ferveur et dans l'horreur du peché. Une jeune femme estant tombée dans quelque faute, en fut tellement touchée de contrition, que dans la resolution de s'en confesser au plus tost, elle se retira dans le bois, où elle y fit une rude discipline pour l'expiation de son peché. Une autre, ayant trouvé à deux lieues d'icy un Infidele qui avoit un mauvais commerce avec une Chrestienne, fit tant par ses remontrances, qu'elle luy persuada de venir demeurer dans sa cabane : Du moins, me disoit-elle, j'empescheray par ce moyen quelques pechez de ce miserable. Je laisse plusieurs autres exemples semblables de leur zele et de leur pieté ; mais je ne puis obmettre une illustre preuve, que me donna il n'y a pas long-temps, une de nos Chrestiennes, de sa foy et de sa confiance en la sainte Vierge. Elle me vint trouver à l'occasion de son enfant qui estoit malade à l'extremité, et me dit : Mon Pere, mon pauvre enfant est malade au mourir, je n'ay rien épargné pour sa guerison, vous le sçavez ; j'y ay employé tous les remedes imaginables, mais inutilement ; je ne m'en veux plus servir : je me suis trouvée autrefois en la mesme peine, pour la conversion de ma mere, qui estoit infidele ; j'eus recours à la sainte Vierge, je fis dire des Messes pour elle en son honneur ; elle m'accorda ce que je luy demandois, et ma mere est maintenant bonne Chrestienne ; jespere de sa bonté la mesme grace en faveur de mon enfant : voila un collier de porcelaine que je luy presente à cette intention ; et vous, mon Pere, vous aurez, s'il vous plaist, la bonté de dire neuf Messes, et la sainte Vierge me rendra mon fils si elle le veut. La neuvaine n'estoit pas achevée que l'enfant malade estoit parfaitement

guery. Je souhaitterois que ceux qui me demandoient autrefois, s'il y avoit des Chrestiens parmy les Sauvages, fussent icy ; nous sommes eux et moy pour avoir bien de la confusion devant Dieu en l'autre vie, à la veuë de tant de pauvres barbares qui se seront servis plus avantageusement que nous du secours de ses graces.

CHAPITRE III.

Des Missions Iroquoises.

De la Mission des Martyrs à Annië.

Nous avons sept Missionnaires dans les cinq Nations Iroquoises. Le Pere Bruyas, qui en est le Superieur General, a pris le soin de la Mission des Martyrs à Annië, avec le Pere Boniface, apres avoir travaillé quatre à cinq ans dans la Nation des Onneïout, les plus fiers et les moins traittables de tous les Iroquois. Cette rude Mission de saint François Xavier, est tombée entre les mains du Pere Millet. Le Pere de Lamberville, gouverne l'Eglise de saint Jean Baptiste à Onnontaguë. Le Pere de Carrheil, qu'un restrecissement de nerfs retenoit à Quebec, s'en est retourné dès le Printemps en sa Mission de S. Joseph, apres avoir esté guery de son mal d'une façon miraculeuse, par le recours qu'il eut à Nostre-Dame de Foy et à sainte Anne. Nous avons appris qu'il est arrivé en parfaite santé, et que le Pere Raffeix, qui avoit eu soin de cette Mission en son absence, est allé secourir le Pere Garnier, pour partager avec luy le soin des trois Missions de la Conception, de S. Michel, et de S. Jacques à Sonnon-toïan, où l'on compte douze à treize mille ames. Le progres de toutes ces Nations dans la connoissance des veritez de nostre Foy a esté encore tres-grand cette année, quoy que je ne trouve que deux cents baptisez dans les memoires de nos Missionnaires ; cela veut dire que

les malades ont esté plus rares cette année, et que les sains, quoy que suffisamment instruits, n'ont point encore des resolutions assez fortes pour quitter leurs songes et renoncer à leurs coutumes superstitieuses : les prieres des gens de bien, le zeile et la constance des Ouvriers Evangeliques acheveront cet ouvrage du Saint Esprit. Les Sauvages d'Annië, les plus humiliez par les armes du Roy, sont toujours en possession d'estre les mieux disposez à embrasser la Foy. L'affliction est necessaire à ces Peuples, pour les rendre dociles aux mouvements de la grace. Pour preuve des progresz notables que nos Peres y font par leur constance infatigable à les instruire, c'est que plus de soixante y ont reçu le saint Baptisme.

Quinze des plus fervens, tant Chrestiens que Catechumenes de cette Eglise, s'en sont detachez, pour venir prendre l'esprit du Christianisme et de la devotion parmy les Chrestiens Hurons de Nostre-Dame de Foy. Ils y ont esté receus avec tant de charité, que toutes les cabanes leur ont esté ouvertes, c'est à dire tous les cœurs, et que chacun leur a fait part liberalement de ce qu'il avoit de meilleur. Plus de cinquante autres estoient dans le mesme dessein, leurs canots estoient déjà tout disposez, mais la crainte raisonnable qu'ils ont eu de mécontenter leurs peres, et que les Nations du Loup, leurs anciens ennemis, ne fussent tentées de tirer avantage de leur absence, les a obligez de differer leur depart à une occasion plus favorable.

CHAPITRE IV.

De la Mission de S. François Xavier à Onneïout.

Les Onneïout, dont les cœurs semblent tenir de la nature de la pierre, ou du rocher, d'où ils tirent leur nom, deviennent plus dociles à mesure qu'ils

sont plus instruits de nos saints Mysteres. La divine Providence ne manque jamais de donner tost ou tard sa benediction aux travaux d'un Missionnaire vraiment Apostolique : aussi ne se rebute-t-il de rien ; uny qu'il est estroitement à celui à qui seul il appartient de convertir les ames, il espere toujours, il employe mille industries les unes apres les autres, pour venir à bout de son dessein, et quand mesme pas un de ces moyens ne réussiroit, il ne desesperes jamais ; il en cherche toujours de nouveaux, il a recours à l'Oraison, et il attend sans empressement les momens de la grace. C'est ainsi que le Ciel mesnage insensiblement la conversion des Peuples Iroquois, suscitant de vrais imitateurs de l'Apostre des Indes, qui consacrent à ce glorieux employ, la vigueur de leur âge, leurs talens, leurs travaux et leur vie.

Le Pere Bruyas estant encore en cette Mission, m'en escrit en ces termes : Dieu m'a fait naistre l'occasion que je recherchois il y a long-temps, pour parler à fonds de nos saints Mysteres aux Anciens de ce bourg ; toute la jeunesse estant ou à la chasse, ou en guerre, je leur proposay une pensée que j'avois de nous assembler tous les jours, pour leur expliquer nos veritez chretiennes, et leur faire voir en mesme temps la vanité de leurs fables ; ils agréerent fort cette proposition. Ces entretiens se firent par maniere de conferences, où je fus escouté avec grande attention ; nous y eusmes toujours assez bonne compagnie. Plusieurs s'y trouvoient par curiosité, d'autres y venoient pour se desennuyer, ou enfin pour s'instruire, et pour se disposer à embrasser la foy. Un sçavant du bourg, en matiere de leurs resveries, voulut avoir l'honneur d'ouvrir la premiere conference, m'ayant prié de l'escouter, avant que je parlasse, sur les connoissances qu'il avoit tirées de ses ancestres, touchant la creation du monde ; je luy accorday volontiers ce qu'il me demandoit pour ne les pas rebuter d'abord, et pour prendre de là occasion de leur faire estimer davantage la solidité des veritez

que nous leur enseignons. A la fin de ces entretiens, qui leur agréerent beaucoup, je faisois toujours une priere au nom de toute la Compagnie, pour demander à Dieu la grace de le connoistre, de croire en luy, de le servir et de garder ses saints Commandemens, avec resolution d'assister tous les jours aux prieres, de renoncer aux superstitions diaboliques de la Nation, et d'embrasser le Christianisme : cette priere eut de tres-bons effets. L'avantage que j'ay tiré de ces instructions publiques et familiares, m'a esté sensible dans la facilité que j'ay trouvée plus grande qu'auparavant, à disposer quelques adultes moribons, au saint Baptisme. Entr'autres quelques vieillards m'ont donné beaucoup de consolation, et m'ont laissé apres leur mort de grandes esperances de leur salut. L'un estoit âgé de cent ans, et l'autre de six vingts, ils n'attendoient que cette grace pour changer une vie languissante et miserable, en une vie bien-heureuse et eternelle ; j'en compte trente baptisez depuis mes dernieres du mois de May de l'an 1671. dont le plus grand nombre est d'enfans, qui ont augmenté celui des predestinez dans le Ciel.

J'ay eu l'affliction de voir mourir un fameux Jongleur dans son infidelité. Mais sa presumption et son orgueil l'ont rendu indigne de la grace du saint Baptisme. Ce que j'admire tous les jours en ces sortes de gens, c'est qu'estans convaincus par leur propre experience, que toutes leurs jongleries ne sont que des impostures, ils ne laissent pas neantmoins de se laisser tromper eux-mesmes jusqu'au dernier soupir, et l'on n'a point encore ouy dire qu'aucun d'eux aye decouvert les fourberies de son compagnon, non pas mesme dans l'yvrognerie, où ils decouvrent d'ordinaire leurs plus secretes pensées.

Ce fameux Jongleur, dont je viens de parler, estoit dans une veneration extraordinaire chez tous les Iroquois, et comme son credit et son exemple avoient empesché le progrez de la Foy pendant sa vie, il semble que son ombre soit encore funeste au Christianisme, et

qu'elle soit sortie du fond de l'abysme pour continuer à persecuter cette Eglise naissante. En effet, il n'a pas trouvé moins de soumission dans l'esprit de ces Peuples qu'il en avoit toujours rencontré de son vivant. Un ancien a tenu depuis peu le Conseil, où il a déclaré que ce Jongleur luy a apparu en songe, et que le regardant d'un œil terrible, il luy a commandé de rapporter aux anciens qu'ils estoient perdus sans ressource, et qu'inaffablement les Gandastogué viendroient le Printemps prochain assieger le bourg, et mettre à feu et à sang tout ce qui leur feroit resistance : que neantmoins, si on vouloit éviter ces malheurs, il falloit enlever son corps du lieu où il estoit enterré, et le porter sur le chemin qui mene à Gandastogué, et qu'alors il n'y auroit plus rien à craindre, parce qu'ayant dompté cet ennemy commun de la Nation pendant sa vie, il le poursuivoit encore apres sa mort, et que son corps estant transporté au lieu qu'il avoit marqué, ne manqueroit pas de jeter l'effroy dans le cœur de tous ceux qui oseroient approcher du bourg. Tout le monde remercia ce vieillard du bon avis qu'il leur donnoit, et quoy que la terre fust couverte de neige, on ne laissa pas d'exécuter ponctuellement l'ordre reçu, et de transporter ce cadavre sur le chemin de Gandastogué, où ils luy ont dressé le plus beau mauzolé qui se voye parmy ces barbares. Apres tout, comme ce fourbe s'est trouvé menteur pendant sa vie, il n'a pas esté plus veritable apres sa mort, deux femmes ont eu depuis peu la teste cassée par les mesmes Gandastogué, à cinquante pas de la palissade du bourg.

CHAPITRE V.

De la Mission de S. Jean Baptiste à Onnontagué.

On nous mande deux choses de grande consolation de la Mission de S. Jean Baptiste, qui nous font assez connoistre

que la Foy a fait de grands progresz en ce pays. L'une est que trente-neuf personnes y ont reçu la grace du saint Baptême, vingt desquels sont entrez peu de temps apres en possession de la gloire ; on n'en peut pas douter à l'égard de seize petits enfans, et les quatre autres adultes ont donné à leur mort de grandes marques de predestination, principalement un jeune homme de vingt-cinq à vingt-six ans. Les charitez et les assistances particulieres qu'il avoit reçues de Messieurs les Prestres de Montreal, apres avoir esté mal traité de quelques François, n'ont pas peu servi à le gagner à Dieu. Toute sa famille, quoy qu'encore infidele, en a témoigné souvent ses reconnoissances, et s'est empressée mesme pour son salut. Sa mere estoit toute la premiere à le faire prier Dieu et à inviter le Pere Millet à l'instruire, et peu de temps avant sa mort, elle luy alla promptement donner avis du danger où estoit son fils, afin qu'il l'aydât à bien mourir, et le moribond correspondit fidelement à toutes ces graces.

J'espere, dit le Pere Millet dans sa lettre, qu'il ne sera pas le seul Chrestien ny le seul predestiné de sa famille, la joye qu'ils eurent apres sa mort de l'esperance de son bonheur eternel, n'est pas une petite marque de leur Foy : aussi ne me semblent-ils pas bien éloignez du royaume de Dieu, et le grand desir qu'ils témoignent de le revoir un jour dans le Ciel, me donne esperance de les voir bien-tost enfans de l'Eglise.

L'autre point qui doit donner bien de la joye aux ames qui desirent voir Dieu glorifié dans la conversion de ces Peuples, est la constance de leur chef Daniel Garakontié dans l'estime de la foy, et dans sa fidelité à faire par tout une haute profession du Christianisme. Il la fit solennellement il y a deux ans, lors qu'apres avoir esté baptisé à Quebec, il declara à son retour dans une assemblée publique, qu'il ne pretendoit plus faire aucune fonction de sa Charge qu'à l'égard des choses qui seroient conformes aux commandemens de Dieu. Il fit en-

core cette declaration d'une maniere plus genereuse en la Nouvelle Hollande, en presence des Europeans qui commandent en ce pais, et des notables de toutes les cinq Nations Iroquoises, qui avoient esté appelez pour conclure la paix avec les Nations du Loup. Le Pere nous mande dans sa derniere, qu'il a fait paroistre un courage vrayment Chrestien cet Hyver, dans une maladie qui le mit à l'extremité : ses parens, et tout le bourg se voyant en danger de le perdre, le sollicitèrent avec beaucoup d'importunité de permettre qu'on employast pour sa guerison, les jongleries ordinaires qui passent pour remedes dans le pais ; il y resista toujours fortement. Neantmoins s'estant fait une ceremonie superstitieuse dans sa cabane, selon la pratique des Jongleurs, quand ils entreprennent la cure de quelque maladie, le Pere qui en eut avis, entra en quelque soupçon que le malade y avoit consenti ; il le va visiter sur le soir, il trouve avec luy tous les anciens, qui, le croyant proche de la mort, estoient venus comme en corps par honneur pour luy dire le dernier Adieu. Le malade prit le premier la parole, et luy dit : Mon Pere, je me suis trouvé aujourd'huy bien en peine à l'occasion de la ceremonie qui s'est faite à mon insceu et hors de ma veuë, à l'autre bout de la cabane : Helas ! ay-je dit en moy-mesme, que pensera et que dira de moy Teahronhiagannra (c'est le nom du Pere Millet) ? il me croira un hypocrite et un dissimulé : non, mon Pere, je n'ay point changé de sentimens depuis mon Baptisme, je ne suis plus homme à consentir à ces sottises ; j'ay seulement permis qu'on me scarifiât et qu'on me tirât un peu de sang de la teste, mais je ne croy pas en cela avoir offensé Dieu. J'ay trop de cœur, mon Pere, et j'ay promis à Dieu trop solennellement de garder sa sainte loy toute ma vie, pour reprendre laschement les anciennes coutumes ausquelles j'ay renoncé et ausquelles je renonce encore presentement de tout mon cœur ; non, mon Pere, je ne m'en dediray jamais, quand il iroit de ma vie. Le Pere le confirma dans

ces bons sentimens, dont la compagnie demeura fort edifiée.

Depuis, nostre Neophyte ayant recouvré sa santé, est descendu à Montreal en qualité d'Ambassadeur, de la part de toutes les Nations Iroquoises, pour tenir conseil avec les peuples Algonquins dits Outaouâcs, qui y avoient leur rendez-vous, aussi bien pour les affaires qu'ils avoient entr'eux, que pour le debit de leurs pelleteries. Ce fut donc en cette assemblée de cent cinquante canots, c'est à dire de plus de cinq cents Sauvages de diverses Nations, qu'en presence de Monsieur de Courcelles, Gouverneur du pays, pour lequel tous ces Peuples ont une veneration tres-particuliere, Garakontié fit paroistre son esprit et son bon sens, mais particulièrement sa Foy et son zele. Car apres avoir terminé leurs affaires, et confirmé par de nouvelles protestations d'amitié, et par des presens reciproques le traité de paix, il leva la voix pour leur dire qu'il avoit esté autrefois comme eux, dans l'ignorance du vray Dieu, idolâtre de ses songes et de toutes leurs coutumes superstitieuses ; mais que maintenant il estoit Chrestien, et qu'il vivoit heureux dans l'observance des commandemens de Dieu et dans l'esperance d'une vie éternelle, et il finit sa harangue en les exhortant éloquemment selon sa coutume, à l'imiter et à le suivre.

Un semblable discours party de la bouche d'un Sauvage qui declare ainsi naïvement les sentimens de son cœur, a souvent plus d'effet sur ces esprits que de la part d'un Missionnaire le plus zelé : en voicy deux exemples tout recents. Le meme Daniel Garakontié, dit le Pere de Lamberville en sa lettre du 23. Septembre, ayant rencontré à son retour dans le pais, une de ses parentes malades à la mort, me vint trouver pour me demander pour elle quelque remede. Mon frere, luy dis-je, le seul remede qui luy puisse estre utile en l'estat où elle est, c'est le Baptisme, pour la preserver de l'enfer ; mais elle n'a aucune disposition pour ce Sacrement ; elle s'opiniastre à vouloir mourir

comme ses Ancestres, qu'elle veut aller trouver au païs pretendu des ames : si tu as une veritable affection pour elle, fais tous tes efforts pour la rendre plus docile ; mais haste-toy, elle n'a plus gueres de temps à vivre. Je ne luy eus pas plustost fait cette ouverture, que ce veritable Chrestien, ce sont les termes du Pere, qui n'a rien de Sauvage Iroquois que la naissance et le nom, l'alla visiter à l'heure mesme, avec un effet si admirable de son zele, qu'elle fut ensuite instruite suffisamment pour recevoir le saint Baptisme au grand contentement de toute la famille. Le Pere ne pouvoit encore approcher d'une autre pauvre creature mourante pour luy parler de son salut, parce qu'elle en témoignoit une grande aversion, aussi bien qu'une attache incroyable aux superstitions du païs. Dans cette peine, il eut recours à une femme amie de cette famille, qui n'estoit pas encore Catechumene, et qui ne venoit pas mesme à la priere ; elle avoit cependant quelque connoissance de nos mysteres, avec une bonne intention. Elle eut tant de succez dès la premiere fois qu'elle parla à la malade de se faire Chrestienne, et elle mesnagea par son adresse, une entrée si favorable au Pere dans son esprit, qu'il fut le tres-bien venu dans sa cabane ; elle l'escouta toujours depuis : estant donc suffisamment instruite, elle fut baptisée, et mourut tres-chrestienement peu de temps apres son Baptisme. C'est ainsi, dit le Pere, pour conclusion de sa lettre, que malgré l'yvrognerie qui regne icy dans le dernier excez, et les autres obstacles que l'enfer oppose incessamment à l'avancement de la foy, nous ne laissons pas de trouver des ames à gagner, et des fruits du Sang de Jesus-Christ à recueillir.

CHAPITRE VI.

De la Mission de saint Joseph à Goïogouën.

La Lettre que j'ay receuë du 24. de Juin du Pere Raffeix, envoyé d'icy l'an passé, pour aller prendre le soin de cette Mission, en l'absence du Pere de Carrheil, nous en donne une connoissance assez particuliere : voicy ce qu'il escrit.

Goïogouën est le plus beau païs que j'aye veu dans l'Amerique ; sa situation est par le 42. degré et demy, l'aiguille d'aymant n'y decline gueres plus de dix degrez. C'est une terre située entre deux Lacs, qui n'a pas plus de quatre lieuës de large, ce sont presque des plaines continuelles, et le bois qui les borde en est fort beau.

Annié est une vallée bien étranglée, souvent bien pierreuse, et toujours couverte de broüillards ; les montagnes qui la serrent me semblent de tres-mauvaise terre.

Onneïout et Onnontagué paroissent un païs fort raboteux et peu propre à la chasse, aussi bien que Sonnontoüan. Il se tuë tous les ans aux environs de Goïogouën plus de mille Chrevreüils.

La pesche y est aussi abondante qu'à Onnontagué, tant pour le saulmon que pour l'anguille et autres poissons, j'ay veu à quatre lieuës d'icy sur le bord d'une riviere en fort peu d'espace, huit ou dix fontaines de sel fort belles, c'est là où l'on tend quantité de filets pour la chasse des tourtres, il s'en prend souvent des sept à huit cents en un coup de filet. Le Lac de Tiohero, l'un des deux qui joignent nostre bourg, a bien quatorze lieuës de long, sur une et deux de large, les Cygnes et les Outardes y sont en grand nombre tout l'Hyver, et le Printemps on n'y voit que des nuées continuelles de toute sorte de gibier.

La Riviere d'Ochoüéguen, qui sort de ce Lac, se divise en son commencement en divers canaux entourez de prairies, et d'espace en espace de bayes fort

agreables et assez profondes, qui y entretennent la chasse.

Je trouve les habitans de Goïogouën plus traittables et moins fiers que les Onnontagué et les Onneiout ; et si Dieu les avoit aussi bien humiliés que les Anniez, je croy qu'on y établiroit la Foy plus facilement qu'en pas une des Nations Iroquoises. On y compte plus de trois cents guerriers, et une multitude de petits enfans prodigieuse.

Pour le spirituel, et pour ce qui regarde la Mission, je ne sçay bonnement ce que je dois en dire. Dieu en ayant retiré autrefois le Pere Menard, lors qu'il commençoit à y travailler avec tant de fruit, et depuis pres d'un an le Pere de Carrheil, apres qu'il eut appris parfaitement la langue, et mis de belles dispositions dans les cœurs de ces barbares pour leur salut, je ne pense pas que l'heure de leur conversion soit encore venuë.

Pour oster à nos Catechumenes et nos Neophytes l'aversion que quelques esclaves de la Nation Neutre, et quelques Hurons renegats leur avoient donnée du Christianisme, j'ay introduit parmy eux le chant de l'Eglise, en accommodant diverses Prieres et quelques Hymnes en leur langue, sur les principaux mysteres de nostre foy.

Ce fut le premier jour de l'an que nous offrismes pour estreunes à nostre Seigneur ces Cantiques de loüanges que nous avons continuez depuis avec fruit, et beaucoup de satisfaction de nos Sauvages.

Je suis occupé la plus grande partie de la journée à visiter les malades, à les instruire, et à faire en sorte qu'ils ne meurent point sans Baptême. Dieu n'a pas permis que j'aye réussi au premier que je fus visiter à mon arrivée, et qui mourut peu de temps apres. Je l'allay voir plusieurs fois, et je commençois mesme à luy donner quelques instructions ; mais sa mere ne le put souffrir. Un jour que je demeurois aupres du malade plus long-temps qu'elle ne vouloit, elle prit un baston pour me mettre dehors, et sa fille une grosse pierre qu'elle me jetta, sans toutefois me frapper. Je

ne laissay pas d'espier toutes les occasions de faire mon coup, je parlay en diverses rencontres à cette miserable mere, la conjurant d'avoir pitié de son fils, je la trouvay toujours inflexible ; ainsi ce pauvre jeune homme mourut sans Baptême, au moins réel. Il semble que la malediction de Dieu soit sur cette cabane, dans laquelle le Pere de Carrheil avoit esté traité encore plus indignement que moy, pour un semblable sujet.

Quelque temps apres cette affliction, qui me fut bien sensible, il plût à Dieu de me consoler par la conversion d'un jeune prisonnier de guerre, de vingt à vingt-deux ans ; je n'ay jamais trouvé un Sauvage plus docile. On luy venoit de couper la moitié d'une main, et d'arracher les ongles ; une foule de peuple l'entouroit de tous costez, c'estoit à qui le feroit chanter ; on luy laissoit prendre haleine de temps en temps, et je me servois de cette occasion pour l'instruire : il sembloit parmy tout ce trouble qu'il n'eust de la presence d'esprit que pour concevoir les veritez Chrestiennes que je luy enseignois ; enfin il me satisfit tellement que je le baptisay, ce qui luy donna tant de joye, qu'il me remercia publiquement en chantant, de la charité que je venois d'avoir pour luy.

J'en compte trente, tant enfans qu'adultes, à qui Dieu a fait la mesme grace depuis le départ du Pere de Carrheil ; j'espere que cette troupe de petits innocens qui augmente de toutes parts l'Eglise triomphante, obligera enfin Dieu par les prieres qu'ils luy en font, à avancer le temps de la conversion de ces barbares, qui ne paroist pas encore si proche. Car de croire qu'une nation entiere se convertisse en mesme temps, et ne pretendre faire des Chrestiens qu'à centaines ou à milliers en ce país, c'est s'abuser : le Canada n'est pas un país de fleurs ; pour en trouver et en cueillir quelqu'une, il faut marcher long-temps parmy les ronces et les espines. Les personnes de haute vertu, trouvent icy de quoy exercer leur zele ; et les lasches comme moy sont ravis de se voir obligés par necessité à souffrir beaucoup, à

n'avoir aucune consolation que de Dieu seul, et à travailler incessamment à se sanctifier. Je prie de tout mon cœur Vostre R. de me laisser dans cet heureux estat toute ma vie, et de se persuader que c'est la plus grande faveur qu'elle me puisse faire, etc.

J'ajousteray encore ce mot, pour vous dire des nouvelles de nos petites guerres, dit le Pere. Le jour de l'Ascension, vingt Tsonnontoüans et quarante des plus fiers de nostre jeunesse, partirent de ce bourg pour aller faire quelque coup dans les champs des Andastogués, à quatre journées d'icy. Les Tsonnontoüans qui faisoient bande à part, les autres ayant pris le devant par eau, furent attaquez par soixante enfans de 15. à 16. ans d'Andastogué, et mis en fuite, avec perte de deux des leurs, l'un tué sur la place, et l'autre emmené prisonnier. Ces jeunes victorieux ayant appris que la brigade des Goïogoüens estoit allée en canot, se mirent promptement sur des canots, et les poursuivirent avec tant de diligence, que les ayans joints, ils les ont battus, huit des nostres ont esté tuez dans leurs canots, quinze ou seize sont retournez tout percez de coups de flèches et de cousteau, ou demy assommez à coups de haches. Le champ de bataille est demeuré aux enfans d'Andastogué, avec perte, dit-on, de quinze ou seize de leurs gens. Dieu conserve les Andastoguez, qui ne font que trois cens hommes de guerre, et il favorise leurs armes pour humilier les Iroquois et nous conserver la paix et nos Missions.

Depuis cette lettre escrite, le Pere de Carrheil est retourné heureusement en sa Mission, comme je l'ay déjà dit, et le Pere Raffeix est allé travailler avec le Pere Garnier dans les Missions de Tsonnontoüan, dont nous allons parler au Chapitre suivant.

CHAPITRE VII.

Des Missions de la Conception, de saint Michel et de saint Jacques à Tsonnontoüan.

Lettre du Pere Julien Garnier du mois de Juillet 1672.

Le spirituel de ces Missions dépend beaucoup des affaires temporelles, et sur tout de la disposition des esprits pour la paix avec les François. Les anciens du bourg de Gandachioragon m'avoient témoigné dans un conseil assemblé exprès, qu'ils vouloient prier Dieu ; et en effet, quelques-uns commençoient à le faire, et quoy que je n'y visse pas encore de grands principes de foy, neantmoins leur exemple portoit le peuple à m'escouter, et me donnoit toute liberté de visiter et d'instruire les malades. Mais les bruits d'une armée Françoise renverserent bien-tost ces petits commencemens. Les esprits estans mal disposez, le demon s'est servy de l'occasion pour faire parler contre la foy et contre ceux qui la preschent. Un vieillard venu depuis quelques années de Goïogoüen, esprit broüillon, mais fort en paroles, qui fait ce qu'il veut de nos Tsonnontoüans, et qui passe parmy eux pour un prodige d'esprit, leur prouve que la foy fait mourir par l'induction des familles entieres, qui l'embrasserent autrefois, lorsque le defunt Pere Menard, Missionnaire Apostolique, demuroit à Goïogoüen, et desquelles il ne reste pas, dit-il, une seule ame. Il ajoute que les habillez de noir ne sont icy que comme des espions, qui mandent tout à Onnontio, c'est à dire à Monsieur le Gouverneur, ou que ce sont des sorciers qui font par la maladie ce que Onnontio ne peut faire par ses armes. Je sçay avec assurance qu'on a deliberé de ma mort en qualité d'espion, et que comme sorcier, nostre hoste mesme, Onnonkenritaoui, le plus considerable des Chefs de cette grande Nation, a souvent fait à sa sœur la proposition de me tuer, lorsqu'elle luy

témoignoit de grandes défiances de moy à l'occasion de sa fille, qui tomboit souvent malade. Comme je ne me retire pas de si bonne heure qu'ils ont coutume de faire, et que je demeure le soir un temps notable à prier Dieu dans la Chapelle, ils se persuadent que je ne puis m'employer à autre chose pendant ce temps-là, qu'à communiquer avec quelque demon, et à comploter avec luy la ruine de leur famille. De sorte qu'à parler humainement, ma vie dépend de la santé de cette petite fille, et je courrois grand risque de la perdre si elle venoit à mourir. Il y auroit encore autant à craindre pour moy, si on apportoit une nouvelle probable de la marche d'une armée François en ce pays ; plusieurs m'ont assuré par avance, que si cela arrivoit, infailliblement ils me casseroient la teste.

C'est en cela, mon Reverend Pere, que je suis heureux, et que j'estime le bonheur de ma Mission, qui m'oblige à considerer chaque moment comme le dernier de ma vie, et à travailler avec joye en cet estat au salut de ces pauvres ames ; un seul enfant mis dans le Ciel par le saint Baptême, est capable de changer en douceur toutes ces amertumes.

Ce vieillard dont je parlois maintenant, se sert encore à son avantage de tout ce qui s'est passé ces dernieres années, et de ce que ceux qui ont esté à Quebec ont rapporté contre moy en particulier. Il n'en falloit pas tant pour détourner de la priere et pour aigrir contre nous des gens aussi ombrageux que le sont ceux-cy, et qui sont entierelement dans les jongleries et les superstitions ; aussi cessa-t-on de venir à la Chapelle. Si j'entrois dans les cabanes pour y chercher les malades, on ne m'y regardoit que de mauvais œil, et si je les voulois instruire, on m'interrompoit d'ordinaire par quelques paroles injurieuses. L'ivrognerie survenant là dessus m'obligeoit de me retirer dans la Chapelle, où j'ay toujours trouvé un azile assuré. J'admire que dans tous ces troubles, il n'y ait eu qu'un seul ivrogne qui m'y soit venu chercher ;

on l'empescha neantmoins de me nuire. Depuis onze mois, il n'est mort dans tous les Bourgs de cette nation que trente-trois personnes baptisées, quasi tous enfans, nous en avons baptisé sept autres qui sont encore malades, ce sont en tout quarante.

La misericorde de Dieu a esté grande sur quelques adultes baptisez, entre autres sur un Captif des Ontoüagannha, ou Chaoüanong, d'un âge caduque ; ils n'amenent d'ordinaire que des jeunes gens de ces pays si éloignez. Dieu voulut que je me trouvasse heureusement au lieu où il arriva, avec un Interprete, le seul que je sçache de cette langue en ce pays ; il escouta avec plaisir tout ce que je luy enseignay des principaux mysteres de nostre foy, et du bonheur eternal dans le Paradis ; enfin je le trouvay disposé au Baptême, et je croy qu'il entra dans le Ciel le mesme jour de son arrivée à Tsonnontoüan. La Providence divine l'avoit conduit plus de trois cens lieues lié et garotté, pour luy faire trouver icy la vraye liberté des enfans de Dieu.

Une femme estant surprise du haut mal se jetta dans le milieu d'un grand feu, avant qu'on pust l'en retirer, elle se trouva si fort bruslée, que les os de ses mains et de ses bras luy tomboient les uns apres les autres. Comme je n'estois pas alors dans ce bourg, un jeune François que j'ay avec moy, qui sçait bien la langue, et qui fait dignement la fonction de Dogique, y courut ; l'ayant trouvée dans son bon sens, il luy parla de Dieu et de son salut, l'instruisit, luy fit faire tous les actes necessaires en cette occasion, et la baptisa. Cette pauvre creature passa les huit ou dix jours qui luy resterent de vie, en prieres ; c'estoit-là toute sa consolation dans des douleurs tres-grièves et dans un abandon extrême de tout secours humain, qu'elle souffrit avec une patience admirable, dans l'esperance d'une vie eternelle. Ce sont des coups de grace qui se font connoistre en ces pays barbares plus sensiblement, et qui adoucissent puissamment les peines, les fatigues, et les amertumes d'un Missionnaire.

Un jeune homme Chrestien d'une nation étrangere, et mort tres-chrestienement, m'attendrissoit toutes les fois que je le faisois prier Dieu dans sa dernière maladie ; son cœur et sa devotion se faisoient voir dans ses yeux, sur son visage, et dans l'ardeur de ses paroles ; ses parens en estoient dans l'admiration ; il me témoigna cent et cent fois souhaiter la mort, pour se voir au plus-tost dans le Ciel : ces sentimens sont une marque de Foy bien manifeste. Une femme Huronne Chrestienne nous en a donné d'aussi sensibles : elle s'étoit enfin laissée persuader, dans l'abattement d'une longue maladie, qu'un festin superstitieux la gueriroit ; mais elle reconnut sa faute et voulut d'elle-mesme en faire une reparation publique, faisant paroistre une grande douleur d'avoir obey à ces suppôts d'enfer, auxquels elle reprocha en bonne compagnie la malice qu'ils avoient eue de luy avoir donné un conseil si detestable.

Les Hurons de la Mission de saint Michel ont de plus grands desirs que jamais de se rendre à Quebec, pour y augmenter l'Eglise de Nostre-Dame de Foye ; quelques-uns de ceux qui ne sont pas encore Chrestiens, ont témoigné qu'alors ils embrasseroient la Foy. Le plus notable et le plus âgé de tous, prit la parole en suite d'une petite leçon que je leur fis la dessus, et declara que pour luy, il n'attendroit pas si long-temps à se faire Chrestien, qu'il en prenoit à l'heure mesme la resolution, qu'il renonçoit à ses songes et à tout ce qui estoit deffendu de Dieu, qu'il se feroit instruire incessamment, qu'il ne manqueroit point tous les jours d'assister à la priere, et qu'il exhorteroit les autres à suivre son exemple. Il a tenu sa parole jusques à present, et j'espere qu'il sera bien-tost baptisé.

Je finiray la presente par une action digne d'un courage Chrestien. Un ancien de cette petite Eglise, qui y a fait avec grande edification l'Office de Do-

gique depuis plus de vingt ans, qu'elle avoit esté privée de Pasteur par les guerres de plusieurs années, ayant appris que son fils, qui estoit son unique, avoit esté tué sur la place dans un combat contre les Gandastogués, il en fut affligé autant qu'on le peut estre, quoy que dans une resignation entiere à la volonté de Dieu, dont il faisoit à tous moments des actes heroïques. Mais ce qui surprit tout le monde, fut qu'une seconde nouvelle estant venuë que ce jeune homme n'estoit pas mort, et que les playes qu'il avoit receuës ne paroissent pas mortelles, ayant enfin esté apporté sur une espee de brancart, le vieillard alors reprenant ses esprits et animant sa Foy d'une nouvelle vigueur, il passa la journée à en faire des remerciemens à Dieu, pleins de respect et de reconnoissance. Tous ceux du bourg s'assemblerent en foule dans sa cabane pour luy en témoigner leur joye ; ils en sortirent avec une haute estime de sa vertu.

Après tout, j'ay remarqué que ce n'est pas tant la depravation des mœurs qui empesche nos Sauvages d'estre Chrestiens, que les mauvaises idées qu'ils ont pour la plupart de la Foy et du Christianisme. Je connois près de deux cents familles, entr'autres, dans des mariages fermes et stables, qui elevent moralement bien leurs enfans, qui empeschent que leurs filles ne conversent trop au dehors et qu'elles ne se jettent dans les desordres de l'impureté, qui ont horreur de l'ivrognerie, et qui seroient pour vivre tres-chrestienement s'ils avoient la Foy. C'est un don de Dieu que nous luy demandons incessamment pour ces pauvres ames, qui sont le prix de son Sang, et que je recommande tres-particulierement, mon Reverend Pere, à vos saintes prieres et saints sacrifices.

A Tsonnontoïan, ee 20. Juillet 1672.

Des Missions aux peuples Montagnais et Algonquins, à Tadoussac, aux Outaouacs et à la Mer du Nord.

SECONDE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

De la Mission de Tadoussac.

*Lettre du Pere François de Crepieul du
2. de Juin 1672.*

MON R. PERE,

Puisque vous m'ordonnez de vous mander ce qui s'est passé pendant mon hyvernement, je vous obeiray avec sincerité, vous donnant un petit journal de nostre voyage, où vous ne verrez qu'une suite de biens et de maux, de douceurs et de rigueurs, que la divine Providence a fait succeder les uns aux autres d'une façon bien ayable.

Je partis de Quebec le 25. Octobre 1671. avec les Sauvages que je devois suivre dans les bois pendant tout l'Hyver, et nous nous rendîmes en trois jours à Tadoussac, où je trouvay les Sauvages de ce lieu ravis de ma venue : ils me donnerent des marques bien consolantes de leur pieté pendant tout le temps que je fus avec eux, mais particulièrement le jour de tous les Saints, ayant consacré cette grande Feste par toutes les devotions qui se pratiquent au milieu du Christianisme le plus Saint.

Nous ne quittâmes ce lieu que le sixième Novembre pour entre dans la riviere du Saguenay ; mais ayant esté arrestez dès la nuit suivante par le mauvais temps, nous trouvâmes nostre azile dans une baye assez spatieuse, où nous demeurâmes pendant quatre jours de vents et d'orages.

J'eus le bonheur d'y goûter les premières incommoditez de l'hyvernement, causées par le froid, qui estoit déjà tres-vehement ; par le coucher, n'ayant plus

desormais d'autre liet, que la neige couverte de quelques branches de sapin ; mais sur tout par la fumée, qui fait la grande Croix de ceux qui hyvernent avec ces Sauvages. Il faut y avoir passé pour concevoir les douleurs que cette sorte de fumée cause aux yeux qui n'y sont pas accoustumez, et mesme à ceux des Sauvages, sur tout quand on est enfermé, comme nous estions, dans une petite cabane d'écorce, où le bois mouillé et demy-pourry qu'on y brusle, l'air humide, les neiges et les vents de certains temps rendent la fumée si piquante, que quoy qu'on s'en deffende un peu se tenant toujours couché le plus bas qu'on peut, on ne laisse pas souvent de perdre presque la veüe à force de pleurer ; car les larmes coulent incessamment pendant tout le jour, mais des larmes si ameres et si cuisantes, que le soir on en ressent la mesme douleur que si l'on avoit beaucoup de sel dans les yeux.

Comme on est obligé, apres avoir marché quelque lieuës, de s'arrester les 5. et 6. jours entiers et quelquefois davantage, il faut se resoudre à passer tout ce temps dans ce petit martyre, sans aucune discontinuation.

J'ay esté bien aise de vous expliquer une fois pour toutes cette peine, parce que nous l'avons soufferte presque pendant tout l'Hyver, mais elle n'a pas pourtant empesché la devotion de nos Sauvages, qui pour ne se pas priver un seul jour de la consolation d'entendre la Messe, aiment mieux s'exposer pendant que je la dis, à la rigueur du froid, esteignant le feu, qui par sa fumée empescheroit cette sainte action ; c'est ce qui a esté pratiqué tous les jours sans y manquer, quelque temps qu'il fist.

L'onzième de Novembre, apres avoir dit la Messe et arboré la Croix dans ce lieu desert, nous fîmes voiles d'un vent

favorable, mais qui nous perça d'une pluie froide, dont nous fusmes tous glacez.

Sur le soir, nous abordâmes à une grande baye, qui sembloit nous inviter à débarquer par la beauté d'un Port assez commode qu'elle nous presentoit, et qui par un aspect bien agreable paroissoit comme couronnée de trente grandes montagnes qui l'environnoient de toutes parts ; le pied de la plus haute fut choisi pour y placer nostre cabane, et pour y souffrir quatre ou cinq nuits un froid propre à exercer une patience à l'espreuve : il fut si violent, qu'il nous ferma la riviere de glaces, et nous obligea à prendre nostre route dans les bois avec des fatigues presque incroyables. La consolation que je reçois par la veuë de l'Image de mon aymable Pere S. François Xavier, et de mon reliquaire, où je porte de la vraye Croix, soulageoient beaucoup mes petites souffrances.

Le 13. le froid s'estant augmenté jusqu'à l'excez, nous arresta pendant six jours dans le milieu d'une épaisse fumée, qui nous fit pleurer jour et nuit, et nous rendit aveugles pour un temps ; j'eus bien de la joye à presenter à Nostre-Seigneur ces larmes, pour éteindre les flammes de quelques ames du Purgatoire.

Le 21. après avoir commencé les fatigues qu'il y a à marcher dans les neiges par des forests espaisées et sur des montagnes escarpées, nos chasseurs ayant tué un orignac, me firent voir son petit, qui n'estoit pas plus gros que le ponce. Après avoir bien estudié toute l'anatomie de ce petit animal, j'admiray la sagesse du Createur, qui sçait renfermer dans un si petit espace tant de parties differentes, et si bien arrangées pour leurs fonctions. S'il eut esté plus grand, il eust remedié à la faim qui nous pressoit, et qui jusqu'au premier jour de Decembre ne nous a pas moins donné de peine que le froid et la fumée. Je vous avouë qu'il y a bien à souffrir dans cette sorte de vie, mais aussi les faveurs que Dieu répand alors dans l'ame de ses serviteurs, adoucissent bien ces amer-

tumes ; mais ce qui me console le plus, c'est de voir l'affection que nos Sauvages ont pour la priere, laquelle mesme ils inspirent à leurs enfans, car ces petits innocens ne manquent point tous les jours, si-tost qu'ils sont levez, de venir à moy, pour apprendre les prieres et le catechisme ; en quoy les journées me semblent bien courtes, et pendant le silence de la nuit, lorsque nos Sauvages cessent de chanter et de parler, et les enfans de crier ou de pleurer, j'ay le loisir de m'entretenir avec Nostre-Seigneur au milieu de ces solitudes.

Ce fut là qu'une famille chrestienne de Sauvages, nommez Esquimaux, vint nous joindre, ayant quitté leurs Compatriotes qui sont, disent-ils, si brutaux, qu'ils font estrangler ceux qui reçoivent le Baptisme. Comme nous marchions tous ensemble par les bois et par les montagnes, je rencontray en mon chemin une pauvre fille malade, qui me fit compassion, et quoy que j'eusse assez de peine à me porter, Dieu me donna assez de force pour charger sur mes espauls le fardeau qu'elle portoit, et l'aider par ce moyen à se rendre au giste. Cet acte de charité, outre la consolation interieure que j'en receus, m'obtint peut-estre de Dieu une grace remarquable, car il me preserva d'un danger bien grand, m'estant par mégarde, jetté dans un trou qui se trouva sous les neiges au milieu des glaces de la riviere, où du moins je devois avoir une jambe rompuë.

Ce fut vers ce temps que nous celebrâmes avec toute la solemnité possible la Feste de l'Immaculée Conception, où les Confessions, les Communions, les Cantiques Spirituels, et les autres devoctions que nos Sauvages pratiquerent pendant toute cette journée, furent sans doute bien agreables à la sainte Vierge, qui se voyoit ainsi honorée dans des lieux si affreux, et par des Barbares si zelez pour sa gloire.

Cependant nous continuons nostre route, qui n'est marquée que par celle des orignaux, sur les pistes desquels on marche tant qu'on peut, pour avoir de quoy vivre ; c'est ce qui nous engage en

des chemins fascheux, où j'enfonce bien des fois dans la neige jusqu'à la ceinture, mais la peine est de s'en retirer. Apres avoir ainsi marché plusieurs jours inutilement, et bien affamez, enfin le bon Dieu, qui a pitié de ses serviteurs dans leur nécessité, nous fit tomber sur deux élans et sur quatre castors ; cela arriva bien à propos pour la veille de Noël, que nos Sauvages employèrent à se preparer à la grande Feste, ne voulant pas par respect aller ce jour-là à la chasse, et gardant le jeusne de l'Eglise, nonobstant les jeusnes qui avoient precedé. Toute la nuit et le jour suivant furent employez en devotions telles, que je ne doute point que les Anges tutelaires de ces forests n'en soient ravis ; celles d'un jeune homme et d'une jeune fille, qui firent à la Messe de minuit leurs premieres communions, ne me donnerent pas peu de consolation.

Le fils de mon hoste, estant pour lors tombé malade, me donna un nouveau sujet d'exercer la patience, c'estoit un enfant de six ans, qui m'aymoit comme son Pere, et pour qui j'avois des tendresses bien grandes. Il venoit tous les jours matin et soir, me trouver pour estre instruit, mesme pendant sa maladie, et lors qu'il estoit à l'extremité, je taschay de faire en son endroit l'office de Medecin et de Pere, mais tous mes remedes furent inutiles, et il semble que Dieu voulut faire tomber la mort de ce petit Ange dans l'Octave des Innocens, afin qu'il allast au Ciel augmenter leur nombre. Ses parens en furent touchés plus qu'on ne peut s'imaginer ; cependant dans la ferme creance qu'ils avoient, qu'il estoit dans le Paradis, ils ne cessoient de l'invoquer, et apres que nous l'eusmes mis en terre avec les ceremonies de l'Eglise, qui consolèrent beaucoup tous nos Sauvages, avant que de partir de ce lieu, le pere de l'enfant fut se mettre à genoux sur son tombeau, pour se recommander à luy, et le prier de luy tenir desormais lieu de Pere.

La faim nous obligeant enfin de nous mettre en chemin, il fallut marcher par des lieux extremement rudes, grimper sur des montages et puis les descendre,

ce qui ne se fait que bien difficilement quand elles sont couvertes de neiges ; il nous fallut aussi traverser des lacs où l'eau de la pluye des trois jours precedens nous donnoit bien de l'exercice, parce qu'elle passoit par dessus nos raquettes et nous venoit jusqu'à my-jambes. Enfin, il fallut essuier un vent froid qui se leva, et qui nous mit en grand danger d'avoir le visage, les pieds et les mains gelées : toutes ces fatigues abattent beaucoup les forces d'un Missionnaire, qui n'a pas presque mangé avant que de partir, non plus que les autres de sa compagnie. Mais le plus rude de ces travaux, c'est sur le soir, le temps de trois ou quatre heures qu'on employe à se cabaner avant que d'avoir du feu : ce n'est pas une petite consolation de joindre ces sueurs et ces froids, aux sueurs et aux froids que Nostre Sauveur a bien voulu souffrir pour nostre amour. Voilà comme se passa tout le mois de Janvier.

Un des jours de ce mois, c'estoit un Vendredy, nous trouvans plus pressez de la faim, nous conjurâmes Nostre-Seigneur par ses sacrées playes d'avoir pitié de nous : nos prieres ne luy furent pas desagrees, car ce jour-là mesme il nous donna en fort peu de temps, cinq castors, qui servirent à reparer nos forces et à nous mettre en estat de supporter de nouveaux travaux en continuant nostre voyage, où passant par dessus une riviere, la glace manqua sous moy, et j'y aurois achevé mon sacrifice si cet endroit se fust trouvé un peu plus profond.

Pour vous raconter ce qui s'est passé pendant les trois derniers mois d'Hyver, il faudroit repeter tout ce qui nous est arrivé pendant les trois qui ont precedé : Nous avons bien tenu des routes differentes, mais nous y avons eu les mêmes peines. Le mois de Fevrier a esté le plus rude pour le froid, mais celuy de Mars nous a semblé le plus importun pour la fumée. Nous avons passé le premier dans la disette, et le second dans l'abondance des orignaux, que Dieu sembloit conduire comme par la main dans nostre cabane, bien plus

qu'en celle des autres, et j'ay jugé que sa bonté infinie a voulu recompenser par ce petit soulagement temporel, la fidélité que nos Sauvages ont constamment gardée pour les prières et pour le saint sacrifice de la Messe, que j'ay célébré tous les jours dans leur cabane.

C'est pendant ces deux mois, que nous avons ressenty par deux fois un tremblement assez moderé, mais qui est la continuation de celui qui commença si violemment dans tout le Canada en l'année 1662. et qui n'a point cessé depuis en ces quartiers du Nord, quoy que comme j'ay dit, il ne se fasse sentir que fort peu, et de temps en temps seulement.

Enfin pour ne pas user de redite, toutes nos routes, qui n'ont esté que par des chemins tous semez de Croix, se terminerent bien à propos à un lac qui porte le nom de la Croix, parce qu'il en forme tres-parfaitement la figure : afin de luy faire porter encore plus justement ce beau nom, nous plantasmes aux environs beaucoup de Croix, en memoire de celles que nous y avions souffertes pour y arriver.

Ce fut encore une providence de Dieu qui nous avoit destiné les quartiers de ce Lac de la Croix, pour faire observer à nos Sauvages les saintes ceremonies de l'adoration de la Croix. On s'estonnera peut-estre que pour bien celebrer les plus augustes Mysteres de nostre Religion, nous ayons pû renfermer dans une pauvre cabane tout ce qui est necessaire pour se conformer à l'Eglise pendant la Samaine Sainte : nous le fismes pourtant, pour bien terminer nostre hyvernement, et pour consacrer ces Rochers et ces Montagnes, par ce que nous avons de plus saint et de plus venerable. Le Jeudy, le Vendredy et le Samedy Saint, firent de nos forests une Eglise, et de nostre cabane une sainte Chapelle, où fort peu des ceremonies qui se pratiquent en ce temps par les Chrestiens, furent obmises par nos Sauvages ; sur tout ils traiterent avec un grand respect et un religieux silence la cabane où reposoit le saint Sacrement, pendant la nuit du Jeudy au Vendredy,

et l'on ne cessa point dans ce profond desert, d'honorer cet auguste Mystere par des prieres continuelles, que les tenebres de la nuit n'interrompirent pas.

Il est vray que par tout où nous avons passé, nos Sauvages sembloient sanctifier cette barbarie par leurs communions, et par une vie aussi innocente et aussi sainte pour leur estat, que celle que menent les Anachorettes dans leur solitude ; mais ils ont voulu mettre le comble à leur pieté, au S. Jour de Pasques, avant que de quitter les bois, pour me faire oublier par de si devots exercices, toutes les fatigues que j'avois eues avec eux pendant tout cet Hyver.

Ce fut donc apres ces Festes que nous montâmes sur le Saguenay, le 16. de May 1672. et dés le lendemain nous revismes avec joye Tadoussac, que nous avions quitté six mois auparavant. C'éstoit le temps d'entreprendre la Mission des Papinachiois, pour laquelle Nostre-Seigneur m'avoit conservé assez de forces. C'est à 30. lieuës au dessous de Tadoussac, et je m'y trouvoy heureusement au temps que ces Sauvages y abordent du fond des bois, pour y faire leur petit commerce avec les François.

Je donnay les instructions necessaires à plusieurs de ces pauvres gens, qui ne nous avoient encore jamais veus ; je baptisay 13. de leurs enfans, et administray aux Adultes les autres Sacrements dont ils estoient capables.

La bonté Divine me parut bien admirable pour le salut de deux femmes âgées de 80. ans, qui avoient autrefois esté baptisées par le feu Pere le Jeune, et n'avoient point veu depuis ce temps-là aucun Missionnaire. L'innocence et la pureté de vie qu'elles ont gardée dans leurs forests pendant tant d'années, a sans doute merité la grace que Dieu leur a faite, de se trouver icy avant que de mourir, pour se preparer à cet important passage de l'éternité.

Voilà, mon R. Pere, l'abregé de ce qui s'est passé pendant mon hyvernement ; la grande grace que je vous demande, est de m'accorder le mesme bonheur pour l'Hyver prochain, pendant lequel j'espere que Dieu me donnera le

courage de reparer, par de nouvelles souffrances, les fautes que j'ay pû faire pendant celuy-cy. Esperant cette faveur de V. R. je luy seray toute ma vie, etc.

De la Mission des Outaouïacs.

Plus de trois cens Baptesmes conferez depuis un an, plus de vingt-cinq Nations éclairées des lumieres de l'Evangile, un bon nombre de malades restablis en santé d'une façon tres-extraordinaire, des Eglises dressées et des Croix plantées au milieu de l'idolatrie, la Foy portée bien loin vers le Nord et vers le Midy, donnent sujet de louer Dieu des benedictions qu'il continuë de verser abondamment sur les Missions des Outaouïacs.

L'an passé, l'on donna au public la Carte des Lacs et des Terres, sur lesquelles ces Missions sont placées ; nous avons jugé à propos de la faire encore paroistre cette année, pour contenter la curiosité de ceux qui ne l'ont pas veuë, et pour distinguer quelques nouvelles Missions, qui sont establies depuis peu en ce pais-là, comme entr'autres celle de S. François Xavier, placée tout de nouveau sur la riviere qui se décharge dans la baye des Puans, à deux lieuës de son emboucheure, et celle de la Mission des Apostres, sur les costes du Nord du Lac Huron. Le Pere Henry Nouvel, qui est Superieur de toutes ces Missions des Outaouïacs, a eu soin de celle-cy en particulier, et nous décrit ce qui s'y est passé en ces termes.

CHAPITRE II.

De la Mission des Apostres dans le Lac des Hurons.

Je partis de sainte Marie du Sault, dit le Pere, le 26. Octobre 1671. pour aller

Relation—1672.

prendre mon quartier d'Hyver chez les Amikouës, où je n'arrivay qu'après 18. jours de marche ; j'eus la consolation en chemin de baptiser 4. petits enfans, et d'instruire leurs parens, qui m'escouterent bien volontiers.

Le mauvais temps et les vents contraires nous ayant obligez de nous refugier dans diverses Isles, je ne pûs me rendre à celle d'Ekaentouton, que le 6. de Novembre. J'y fis une Mission en passant, et y baptisay sept enfans ; c'est là que je vis ce bon Sauvage nommé Louïs, qui peut passer pour le miracle de ce Christianisme ; car ce n'est pas une petite merveille de voir un barbare, qui depuis plusieurs années demeure ferme dans la resolution qu'il a prise de passer le reste de ses jours dans le Celibat, n'ayant que cette veuë de se rendre plus agreable à Dieu, par ce genre de vie, qui est inouï parmy les Sauvages. J'ay esté ravy de voir le respect que les jeunes gens de sa Nation ont pour luy, et le soin qu'il prend de disposer un esclave à recevoir le Baptesme au Printemps prochain. Après luy avoir donné la sainte Communion, je l'ay laissé plein de confiance et de resolution pour perseverer, s'appuyant sur les forces que luy donne le Sacrement de Confirmation, qu'il a receu des mains de Monseigneur nostre Evesque.

Estant party d'Ekaentouton le 8. Novembre, et ayant esté arrêté 2. jours sur une pointe de rocher par les vents contraires, enfin je me rendis au lieu où je devois passer l'Hyver avec les Amikouës, qui sont les Sauvages appelez la Nation du Castor. Je donnay commencement à cette Mission par le Baptesme de 14. petits enfans, le jour de la Presentation de la sainte Vierge, à laquelle je presentay ces premiers fruits de ma Mission.

Nostre petite Chapelle fut bien-tost dressée, et en suite comme consacrée par le Baptesme d'une pauvre vieille, à qui la santé du corps fut renduë avec la vie de l'ame, par les merites de la sainte Vierge et de saint François Xavier, à qui elle s'estoit recommandée.

Peu après, cinq petits enfans receurent

dans le mesme lieu le saint Baptesme, avec toutes les ceremonies de l'Eglise.

Le Diable, envieux du bien que cette Mission commençoit de faire, et de l'honneur que j'avois fait rendre à Jesus-Christ par nos Sauvages la nuit de Noël, s'efforça d'en troubler la solennité par des ceremonies superstitieuses, que nous appellons jongleries, dont ces barbares se servent pour rendre la santé aux malades. Un de nos bons Chrestiens estant reduit à l'extremité par une tres-dangereuse maladie, les infideles s'assemblerent en grand nombre dans sa cabane, et employèrent tout ce qu'ils sçavoient de superstitions pour le rétablir en santé. J'en eus nouvelles, et aussitost je me transportay dans cette cabane, où je trouvay tout ce monde bien occupé à cette impiété ; je m'approche du malade, je le reconcilie à Dieu au milieu de cette foule, par le Sacrement de Penitence, et demeure toujours auprès de luy, dans la resolution de tout souffrir plustost que de permettre qu'on enlevast la brebis d'entre les bras de son Pasteur. Ces barbares, voyant leurs Jongleries interrompuës, se faschent, me menacent et me commandent arrogamment de sortir, pour leur laisser achever ce qu'ils avoient commencé ; je tins ferme, et leur dis que ce malade m'appartenoit parce qu'il estoit Chrestien, et que je ne l'abandonnerois jamais. Un de ces furieux, plus insolent que les autres, voulut user de la force pour me mettre dehors, je resistay ; les autres se joignent à luy, et m'entraînent avec violence ; et comme la fureur estoit jointe à la force, ils ne purent pas me mettre hors de la cabane sans me laisser sur le visage des marques de leur colere. J'estois plus ravy de porter ces playes, que s'ils m'eussent donné un empire, et la satisfaction qu'ils me firent par après en reconnoissant leur faute, et m'en demandant pardon, ne me fut pas si agreable que les coups que j'avois receus, me souvenant de la joye qu'avoient les Apostres quand ils estoient trouvez dignes de souffrir des ignominies pour le nom de Jesus-Christ.

Le succez que Dieu me donna sur un

Jongleur fut encore plus éclatant ; je l'alloyis attaquer de nuit, lors qu'il se mettoit en devoir de pratiquer ses superstitions, pour deviner quelle estoit la cause de la mort de deux enfans decedez peu auparavant : car tant s'en faut qu'il y pust réussir, qu'au contraire, l'auteur de cette Jonglerie, ayant veu sa femme tomber malade, et s'estant estonné que Dieu luy eust rendu soudainement la santé par le moyen de la priere, reconnut sa faute, et fit luy mesme une belle et grande Croix, par l'ordre que je luy en donnay, que nous élevâmes avec grande ceremonie, pour estre desormais l'objet de la veneration de ces Peuples, et pour augmenter le triomphe de la Croix sur l'idolatrie. Je baptisay en mesme temps cette vieille femme, à qui Dieu avoit rendu la santé par les intercessions de saint François Xavier, et avec elle deux de ses petites filles desia assez âgées, lesquelles s'estoient renduës dignes de cette grace par l'innocence de leur vie, par leur pieté, et par le soin extraordinaire qu'elles ont eu de se faire instruire en nos Mysteres.

Il fallut terminer cette ceremonie par le Baptesme d'un enfant de deux jours, afin de pouvoir offrir à Nostre-Seigneur des estrennes de tous les âges en ce premier jour de l'année 1672.

Je ne fus pas long-temps sans reprendre ce saint employ. Dès le 6. jour de Janvier, quatre filles bien instruites dans les choses de la Foy, receurent le Baptesme, puis un homme fait, et ensuite un enfant ; après quoy, ayant entrepris d'aller faire Mission aux Nipissiriniens, toutes les fatigues d'un chemin tres-rude furent essuyées par la pieté de la pluspart de ces pauvres Sauvages, mais bien plus par le Baptesme de neuf enfans, dont deux n'attendoient que ce passe-port pour estre receus au Ciel, estant morts deux jours après avoir esté admis dans l'Eglise.

Cette Mission fut suivie d'une autre que j'entrepris vers les Outaouïacs d'Ekaentouton, où Dieu me fit trouver trois enfans à baptiser, l'un desquels mourut trois jours après, et fut receu au Ciel.

Ce n'estoit qu'une entrée pour le Baptisme d'un jeune homme de vingt ans, d'un enfant de huit ans, de deux jeunes hommes mariez, de trois jeunes filles de quinze à seize ans, de six jeunes garçons de douze à quatorze ans, et de deux veuves les plus considerables de toute la Nation : c'est le choix que je fis parmy les Catechumenes, n'admettant à ce Sacrement que les plus fervens, les mieux instruits, et les plus constans dans la pratique de la vertu.

Vers ce mesme temps, je fis diverses courses sur les glaces pour chercher la brebis égarée ; j'y trouvay à donner le Baptisme à cinq enfans, et à un jeune homme malade, pour le salut duquel la Providence a eu les yeux plus ouverts que moy, parce que l'ayant baptisé par mégarde, non pas avec de l'eau naturelle, mais avec une certaine liqueur qui coule des arbres vers la fin de l'Hiver, qu'on appelle eau d'Erable, que je prenois pour de l'eau naturelle, je reconnus mon erreur lorsque voulant donner à ce malade quelque prise de Theriaque, je demanday de l'eau d'Erable, qui estant naturellement sucrée, est plus propre à cet effet, on me presenta de la mesme liqueur dont je m'estois servy pour le baptiser, ce qui m'obligea à reparer cette faute heureusement peu auparavant sa mort.

Le Printemps s'approchant, il fallut songer à mettre fin à mon hyvernement, pour retourner au Sault ; nos Chrestiens se voulant consoler de mon absence, firent une grande Croix, et me prièrent de les assister lorsqu'ils la planteroient au milieu de leurs Champs, ce qui fut fait avec bien de la devotion, chantans en leur langue le *Vexilla*, pendant que ce bois adorable s'élevoit en haut, et ils me promirent que tous les jours ils ne manqueroient pas de venir rendre leur hommage à ce triomphant Estendard du Roy du Ciel et de la Terre.

Il me fallut donc quitter à regret ces bons Neophytes, après avoir baptisé plusieurs de leurs enfans, et pour ne pas perdre mon temps en m'en retournant, je passé par Missisak, où je fis neuf Baptismes, et y exerçay les fonctions de

Missionnaire, autant que le peu de temps que j'avois à rester parmy eux, me le put permettre.

Avant que de finir ce recit, je dois cette reconnoissance à la memoire du Pere Jean de Brebeuf, qui a autrefois consacré une partie de ce Lac par ses travaux, et qui a donné sa vie pour Jesus-Christ, par la plus horrible de toutes les cruantez des Iroquois ; je luy dois, dis-je, cette reconnoissance, de publier quelques merveilles que Dieu a voulu operer envers nos Sauvages par ses merites ; je n'en rapporteray que trois qui me paroissent considerables.

Un enfant se trouvant si malade, que tous les remedes estoient sans effet, ses parens s'avisèrent d'y employer les Jongleurs ; mais voyant que le mal alloit toujours s'augmentant, ils eurent une meilleure pensée, qui fut de me presenter leur enfant. Je le vis, mais il estoit si mal que je ne crus pas qu'aucun remede humain pust le delivrer ; je recommanday donc aux parens d'avoir recours à Nostre-Seigneur, qui se laissoit fléchir par les intercessions d'un de ses serviteurs, que la plupart des Sauvages avoient veu dans le país des Hurons, et je leur ordonnay ensuite d'apporter l'enfant en la Chapelle trois jours de suite, pour luy faire prendre un peu d'eau, dans laquelle j'avois trempé une Relique du Pere de Brebeuf : dès le second jour, il fut guery, et son pere en témoigna sa joye dans un festin public qu'il fit à cette occasion, et ensuite reçut le Baptisme.

Une jeune femme qui avoit esté baptisée il y a quelques années au Cap de la Magdeleine, fut surprise d'une grosse fièvre, qui la mettoit en grand danger, avec un petit enfant qu'elle allaitoit. Je fus la voir pour la consoler, et ayant trouvé qu'elle se portoit fort mal, après quelques prieres que je luy fis faire, je luy donnay à boire un peu d'eau, où j'avois trempé ces mesmes Reliques ; elle s'endormit là-dessus, passant tout le jour dans ce doux sommeil : dès le lendemain elle se trouva entierement guerrie, et alla comme les autres femmes

dans la forest, pour en apporter sa charge de bois.

Une jeune Chrestienne, fille d'une mere idolatre, se vit affligée d'une facheuse fluxion sur un œil et sur une jouë, sa mere n'épargna ni remedes ni Jongleries pour sa guerison, mais tout fut inutile. J'appellay la fille dans la Chapelle ; je luy lavay l'œil et la jouë de la mesme eau dont j'ay parlé, et dès la premiere fois, elle se trouva parfaitement guerie de son mal.

Voila, mon R. Pere, une partie de ce qui s'est passé pendant mon hyvernement de plus de six mois que j'ay employez à parcourir les Missions du Nord du Lac Huron, depuis sainte Marie du Sault jusqu'à Nipissing, c'est à dire plus de cent lieuës. Je vous prie de m'aider à remercier Nostre-Seigneur, des bontez qu'il a euës pendant tout ce temps-là pour les ouailles et pour le Pasteur.

CHAPITRE III.

De la Mission de sainte Marie du Sault.

Dieu a continué ses misericordes sur cette Mission, qui compte depuis un an plus de cent quarante-cinq personnes baptisées dans une belle Eglise bastie depuis peu en ce pais-là, qui attire l'admiration, non seulement des Sauvages, mais aussi des François, qui la considerent comme une chose assez surprenante, estant avancée comme elle est de plus de quatre cents lieuës dans les forests.

Nostre-Seigneur, qui a voulu jetter les premiers fondemens de ce Christianisme par des signes extraordinaires, a eu la bonté de l'amplifier par les mesmes moyens par lesquels il luy a donné naissance : il a operé des merveilles en tous les âges, pour faire voir que tous étoient appelez à son Royaume ; nous n'en rapporterons que deux de chaque âge, qui suffiront pour faire voir que les misericordes de Dieu s'estendent jusques icy.

Dans l'âge le plus tendre, la premiere merveille qui arriva le 29. Octobre 1671. fut telle. Plusieurs Sauvages ayant esté baptisez tous ensemble en ce jour dédié au grand Protecteur de l'Eglise S. Michel, dont on donna le nom à un des baptisez, et celuy de Gabriel à un autre, qui estoit un enfant de trois à quatre ans, cet enfant estoit tout moribond, et mesme durant les quatre jours qui suivirent son Baptisme, il perdit tout sentiment ; de sorte qu'on le tenoit desia pour mort, quand le Pere Gabriel Druillettes, qui a soin de cette Mission, alla faire sur luy quelques prieres, et luy jetta de l'eau benite en forme de Croix ; ce qu'il n'eut pas si tost fait, qu'au grand estonnement de tout le monde, l'enfant fut parfaitement guery ; et depuis il ne cesse de faire, de soy-mesme, à tous momens le signe de la Croix, comme en reconnoissance de cette faveur.

La seconde merveille est arrivée en la personne d'une jeune fille d'un Capitaine Outaouac, nommée Ursule ; elle estoit malade à l'extremité d'une fièvre continuë, qui l'avoit reduite si bas, que depuis long-temps elle ne mangeoit plus. Un jour de Vendredy le Pere la fut voir, et l'ayant instruite sur le Mystere de la Passion de Nostre-Seigneur, il luy dit que c'estoit à tel jour qu'il avoit versé son sang pour nostre salut, et l'encouragea à prendre confiance en l'eau benite ; il en jette en mesme temps sur elle, priant saint François Xavier d'interposer son credit pour sa guerison ; après quoy il sort de la cabane, et le lendemain matin le pere de la malade vint en diligence à l'Eglise, et dit au Pere Druillettes : Remercions Dieu, ma fille vit ; elle commença à manger hier au soir, incontinent après que tu fus sorty de ma cabane.

Nous pouvons faire choix de deux autres merveilles assez extraordinaires, que Dieu a operées sur des personnes plus avancées en âge. Une jeune femme estoit presque aux abois, et on ne croyoit pas qu'elle dust vivre encore un jour. Tout l'enfer sembla s'interessier pour la remettre en santé, mais cette guerison

estoit dû au Ciel. Le plus fameux Jongleur du pays avoit remply la cabane de la malade d'un grand nomdre de ses supposts, pour faire autour d'elle toutes leurs ceremonies diaboliques ; le Pere y estant entré reprit ce Jongleur, de ce qu'ayant esté luy-mesme guery par la vertu de la priere, il ne gardoit pas la promesse qu'il avoit faite de ne plus user desormais de ces sortes de superstitions. Il le fit sortir de la cabane avec toute sa suite, et en la place de ces ministres d'enfer, ayant assemblé les enfans, il les fait prier Dieu avec la malade ; ce ne fut pas inutilement, car incontinent après elle fut saisie d'un doux sommeil, et le jour suivant, auquel on jugeoit qu'elle devoit mourir, elle se trouva de grand matin à l'Eglise, dans une parfaite santé, pour y rendre graces à Dieu, et à saint Xavier son liberateur.

L'autre merveille fut faite en la personne d'un jeune homme, lequel ayant esté blessé d'un coup de flèche, qu'on pensoit estre encore dans le corps, fut frotté d'eau benite par cinq fois, et incontinent guery, lorsque tout le monde en desesperoit.

La vieillesse a eu part aussi à ces faveurs, nous n'en rapportons icy que deux exemples. Une femme fort âgée et toute moribonde, prend resolution d'aller encore une fois à l'Eglise avant que de mourir ; ses parens, qui ne croyoient pas qu'elle pust faire deux pas, la détournent de ce dessein ; elle persiste, et dit hautement qu'elle ne mourra pas contente, qu'elle ne se soit acquittée de cette devotion. On l'emmeine donc en nostre Chapelle, et elle y adresse des prieres à Dieu si ardentes, qu'elles ravissent tous ceux qui l'entendoient, et ensuite on l'aide à retourner chez elle, où elle véquit encore contre l'attente de tout le monde, et elle ne mourut point qu'après avoir déclaré qu'elle pensoit avoir esté transportée dans le Paradis, où elle disoit avoir veu certaines personnes, qu'elle fit connoistre, nommant entr'autres une fille qui estoit morte peu de temps après son Baptisme.

Un vieillard aveugle se fit conduire à l'Eglise, et y demanda à Nostre-Seigneur la veuë, et la demanda avec tant de foy, que sa priere fut exaucée ; il en rend graces à Dieu, il sort de l'Eglise parfaitement guery, et s'en allant dans les bois, il y fait sa chasse, il y tend des pieges aux orignaux pendant tout l'Hyver, et agit comme si jamais il n'avoit esté aveugle.

On pourroit apporter plusieurs autres merveilles de cette nature, qui ont servy beaucoup à deraciner les deux principaux vices qui regnent parmy ces Peuples, sçavoir, la jonglerie et la polygamie ; car on y voit des personnes que la mort enleve subitement, parce qu'elles s'adressent à leurs Jongleurs, et d'autres qui réchappent du danger manifeste, parce qu'elles ont recours à Dieu ; on voit souvent que les Sauvages qui ont plusieurs femmes, souffrent une cruelle faim, et que les Chrestiens du mesme lieu sont dans l'abondance, qui leur est manifestement procurée par les prieres des enfans ; on voit évidemment que la superstition de ceux qui mettent leur esperance en plusieurs demons familiers, qu'ils tiennent pour maistres de leur vie et de leur bonne fortune, est confonduë, et que ceux qui ne reconnoissent point d'autres divinitez que la Lune et le loup sont frappez de maladie, pendant que ceux qui ne reconnoissent que le vray Dieu, jouissent d'une santé parfaite : enfin on remarque que le Christianisme s'établit icy malgré tout l'enfer, qui ne manque pas d'y mettre bien des oppositions, mais elles ne serviront qu'à rendre cette Eglise d'autant plus florissante, qu'elle a plus de persecutions à souffrir.

CHAPITRE IV.

De la Mission de saint Ignace à Missimakinac.

Les Hurons de la Nation du Petun, appellés Tionnotanté, ayant autrefois esté chassés de leur pais par les Iroquois,

se refugierent en cette Isle si celebre pour la pesche, nommée Missilimakinac ; mais ils n'y purent rester que peu d'années, ces mesmes ennemis les ayant obligez de quitter ce poste si avantageux : ils se retirerent donc plus loing dans les Isles, qui portent encore leur nom, et qui sont à l'entrée de la baye des Puans ; mais ne s'y trouvant pas encore assez en assurance, ils se retirerent bien avant dans les bois, et de là enfin choisirent pour derniere demeure, l'extremite du lac Superieur, dans un endroit qu'on a appelé la pointe du S. Esprit. Ils estoient là, assez éloignez des Iroquois pour ne les pas craindre, mais ils estoient trop près des Nadoüessi, qui sont comme les Iroquois de ces quartiers du Nord, estant les Peuples les plus puissans et les plus belliqueux de ce pais.

Tout s'estoit neantmoins passé assez paisiblement pendant plusieurs années, jusqu'à la derniere, que ces Nadoüessi ayant esté irritez par les Hurons et par les Outaouacs, la guerre s'alluma entre eux, et on la commença avec tant de chaleur, que quelques prisonniers qu'ils firent les uns sur les autres, ont passé par le feu.

Les Nadoüessi n'ont pas voulu neantmoins commencer aucun acte d'hostilité, qu'après avoir renvoyé au Pere Marquette, quelques Images dont il leur avoit fait present, pour leur donner quelque idée de nostre Religion, et les instruire par les yeux, puisqu'il ne pouvoit pas le faire autrement, à cause de leur langue qui est entierement differente de celle des Hurons et des Algonquins.

Des ennemis si redoutables jetterent bien-tost la frayeur dans les esprits de nos Hurons et de nos Outaouacs, qui prirent resolution d'abandonner la pointe du S. Esprit, et tous leurs champs qu'ils cultivoient depuis long-temps.

Dans cette retraite, les Hurons se souvenans des grandes commoditez qu'ils avoient autrefois trouvées à Missilimakinac, jetterent les yeux sur cet endroit pour s'y refugier, et c'est ce qu'ils ont fait depuis un an.

Ce lieu a tous les avantages qu'on peut souhaiter pour des Sauvages : la pesche y est abondante en tout temps, les terres y sont de grand rapport ; la chasse de l'ours, du cerf, et du chat sauvage s'y fait heureusement ; d'ailleurs c'est le grand abord de toutes les Nations qui vont ou qui viennent du Nord, ou du Midy.

C'est pour cela que dès l'année passée, prevoyant bien ce qui est arrivé, nous y avions dressé une Chapelle, pour y recevoir les passans, et pour y cultiver les Hurons qui s'y sont arrestez.

Le Pere Jacques Marquette, qui les a suivis depuis la pointe du S. Esprit, continué d'avoir soin d'eux. Comme il ne nous a pas donné de memoires particuliers de ce qui s'est passé en cette Mission, tout ce qu'on en peut dire est, que cette Nation ayant autrefois esté élevée dans le Christianisme, avant la destruction des Hurons, ceux qui se sont conservez dans la Foy, sont à present dans une grande ferveur ; ils remplissent tous les jours la Chapelle, pendant le jour ils la visitent souvent, ils y chantent les louanges de Dieu, avec une devotion, qui en a beaucoup donné aux François qui en ont esté les témoins ; les adultes y ont esté baptisez, les vieillards donnent l'exemple aux enfans pour se rendre assidus aux prieres. En un mot, ils pratiquent tous les exercices de pieté qu'on peut attendre d'un Christianisme formé depuis plus de 20. ans, quoy qu'il ait esté la plupart de ce temps-là sans Eglise, sans Pasteur, et sans autre Maistre que le Saint-Esprit.

CHAPITRE V.

De la Mission de S. François Xavier.

ARTICLE I.

Des avantages du lieu choisi pour bastir la Chapelle.

La baye communément appelée des Puans, reçoit une rivière, dans laquelle on fait la pesche de gibier et de poisson tout ensemble. Les Sauvages en sont les inventeurs ; car s'estant aperçus que les Canards, les Cercelles et les autres oyseaux de cette nature, vont chercher dans l'eau les grains de folle-avoine qui s'y trouvent vers la saison d'Automne, ils leur tendent des rets si adroitement, que sans compter le poisson, ils y prennent quelquefois en une nuit jusqu'à cent pieces de gibier. Cette pesche n'est pas moins agreable qu'elle est utile ; car c'est un plaisir de voir dans une rets, quand on la tire de l'eau, un Canard pris proche d'un Brochet, et les Carpes se broüiller dans les mesmes filets avec les Cercelles. Les Sauvages se nourrissent de cette manne pendant près de trois mois.

La nature et la nécessité qui leur ont enseigné cette sorte de pesche, leur ont donné aussi l'invention d'en faire une autre dans la mesme rivière, à deux lieues de son emboucheure.

C'est une machine un peu grossiere, mais fort commode pour leur dessein, et qui fait qu'un enfant peut estre excellent pescheur. Ils la construisent de telle façon, qu'ils barrent toute la rivière d'un bout à l'autre ; c'est comme une palissade de pieux qu'ils plantent dans l'eau en ligne droite, ne laissant de l'espace que ce qui est nécessaire pour laisser couler les eaux au travers de certaines clayes qui arrestent le gros poisson. Le long de cette barriere, ils pratiquent des eschafaux, sur lesquels ils se mettent en embuscade et y attendent leur proie avec impatience ; lorsque le poisson, suivant le fil de l'eau,

arrive à cette barriere, alors le pescheur enfonce un ret fait en forme de poche, dans lequel il fait aisément entrer les poissons.

Ces deux sortes de pesche attirent en cet endroit grand nombre de Sauvages de toutes parts. La situation du lieu n'y contribue pas peu ; car sur le bord de cette rivière, vers l'endroit dont nous venons de parler, on voit une prairie de quatre à cinq arpens de large, terminée de chaque côté de bois de haute fustaye. Et outre les raisins, les prunes, les pommes et les autres fruits qui y seroient assez bons, si les Sauvages avoient la patience de les laisser meurir, il se trouve encore dans les prairies une espece de citrons, qui ont du rapport à ceux de France, mais qui n'ont rien d'amer, non pas mesme dans leur écorce, la plante qui les porte tire un peu sur la fougere.

L'Ours, et le Chat sauvage, qui est grand comme un chien, d'une mediocre hauteur, remplissent le païs, et comme le bois y est fort clair, l'on voit des grandes prairies dans les forests, qui rendent ce sejour agreable ; c'est à ces sortes d'animaux, aussi bien qu'au Cerf, que la chasse se fait aisément, tant dans le bois qui n'est pas épais, que sur la rivière, dans laquelle il se jette souvent en courant, et où on va le prendre sans peine.

A tous les avantages de ce lieu, on peut ajouter qu'il est l'unique et le grand passage de toutes les Nations circonvoisines, qui ont un commerce continuél entre elles, ou de visite, ou de trafic ; et c'est ce qui nous a fait jetter les yeux sur cet endroit pour y placer nostre Chapelle, comme au centre de plus de dix Nations différentes, qui nous peuvent fournir plus de quinze mille ames pour estre instruites des veritez du Christianisme.

C'est là où le Pere Claude Alloüez et le Pere Louïs André se sont arrestez pour travailler au salut de tous ces peuples ; et pour le faire plus commodément, ils se sont partagez, l'un s'appliquant aux Nations qui sont plus reculées dans les bois, et l'autre à celles qui sont sur le bord de la baye des Puans.

ARTICLE II.

Des Peuples qui habitent dans la baye des Puans, et de leurs fausses divinitez.

Quatre Peuples differens sont placés vers le fond de la baye, et y vivent en partie de ce qu'ils recueillent de la terre, et en partie de la pesche et de la chasse. Deux autres un peu plus éloignés font leur demeure ordinaire sur les rivières qui se déchargent dans cette mesme baye, du costé du Nord ; et tous reconnoissent diverses sortes de divinitez. ausquelles ils font souvent des sacrifices. Ces Peuples ont des Dieux, comme avoient autrefois les Payens, ils en ont dans le Ciel, dans l'air, sur la terre, dans les bois, dans les eaux, et mesme dans l'enfer ; et comme il s'est trouvé des Theologiens qui mettoient des intelligences particulieres, non seulement dans les astres, mais encore sur la terre pour la conservation de chaque espece de toutes choses ; ainsi ceux de nos Sauvages qui passent pour intelligens parmi eux, ont cette creance, qu'outre le Soleil et le tonnerre qu'ils reconnoissent pour les Dieux du Ciel et de l'air, chaque espece de bestes, de poissons et d'oyseaux, a un genie particulier, qui en a soin, qui veille à sa conservation, et qui la deffend du mal qu'on luy pourroit faire.

C'est pour cela, que comme les Egyptiens mettoient sur les autels les rats et les souris, ainsi ces peuples ont une consideration particuliere pour ces animaux, comme il parut dans une souris que nous avions prise et jettée dehors : car une fille s'en estant saisie, et ayant envie de la manger, son pere prit auparavant cette souris, et luy fit mille caresses, nous luy demandasmes pourquoy il en usoit ainsi ? C'est, dit-il, que je veux appaiser le genie qui a soin des souris, afin qu'un mets si extraordinaire n'incomode pas ma fille.

Il y a certains animaux, aux genies desquels ils rendent beaucoup plus de respect qu'aux autres, parce qu'ils leur

sont plus utiles. On ne scauroit croire la veneration qu'ils ont pour l'Ours, car quand ils en ont tué quelqu'un à la chasse, ils en font d'ordinaire un festin solennel avec des ceremonies fort particulieres ; ils conservent precieusement la teste de cet animal, ils la peignent des plus belles couleurs qu'ils peuvent trouver, et pendant le festin ils la placent dans un lieu eminent, afin qu'elle y recoive les adorations de tous les conviez, et les loüanges qu'ils luy donnent les uns apres les autres par leurs plus belles chansons.

Ils font quelque chose de semblable à l'égard des autres Divinitez ; mais pour se les rendre favorables, ils pratiquent diverses sortes de devotions, dont voicy la plus ordinaire et la plus considerable : Ils demeurent quatre et cinq jours sans manger, afin qu'ayant par cette diette la teste affoiblie, ils puissent voir en songe quelqu'une de ces Divinitez, de laquelle ils croyent que depend toute leur bonne fortune ; et parce qu'ils croyent qu'ils ne peuvent estre heureux à la chasse du Cerf, ou de l'Ours, s'ils ne les ont veus auparavant en songe, avant que d'aller chercher des bestes, tout leur soin est d'avoir en dormant la veuë de celle à qui ils en veulent.

C'est pour cela qu'ils se preparent à leurs chasses par de grands jeusnes qu'ils prolongent mesme quelquefois jusqu'à dix jours, ce que font plus ordinairement ceux de la Nation des Outagami ; ils font bien plus, parce que pendant que les hommes sont à la chasse on oblige les petits enfans de jeusner, afin de pouvoir resver à l'Ours, que leurs parens vont chercher, et ils s'imaginent que la beste sera prise si elle est une fois veuë en songe, mesme par ces enfans.

Ils ont quantité d'autres superstitions qu'il seroit ennuyeux de rapporter icy, mais qui donnent bien de l'exercice à un Missionnaire, qui a tous ces monstres à combattre en mesme temps ; c'est ce que le P. André a experimenté. Nous allons dire quelque chose des travaux qu'il a soufferts pour desabuser ces pauvres peuples.

ARTICLE III.

De la Mission faite aux Peuples de la baye des Puans.

Le Pere les avoit déjà fortement attaqués sur leurs vices, et particulièrement sur leurs superstitions, pendant quelques mois qu'il avoit passez l'Esté dernier avec eux ; mais y voulant employer tout l'Hyver, il se mit en chemin le 15. Decembre, pour s'y rendre par des routes également rudes et dangereuses : car s'estant engagé sur les glaces de la baye, et voulant couper de pointe en pointe pour se faciliter le chemin et l'abreger, il trouva sur le soir, quand il voulut gagner terre, que le passage en estoit fermé par des montagnes de glaces entassées les unes sur les autres, qui faisoient comme un rampart, qu'il estoit impossible de percer ; cependant le Soleil se coucha avant qu'il peust trouver d'issuë. Le Pere avoit déjà jetté les yeux sur quelque amas de glaçons, au milieu desquels il avoit dessein de passer la nuit à l'abry de ces montagnes de glaces ; mais il fut bien inspiré de ne se pas arrêter là davantage, car cet amas de glaçons dès la nuit mesme, fut enlevé par les vents ; il trouva une retraite plus assurée sur une pointe de terre qui avance sur ce Lac, et il y demeura avec ses compagnons, veritablement sans danger d'y perir, mais non pas sans y souffrir les rigueurs d'un froid tres-rude. Cependant il fallut garder ce poste si incommode pendant trois jours, après lesquels un vent de bise ayant succédé à la pluye, ne fit de tout le Lac qu'une glace si unie, qu'il estoit tres-difficile de marcher sans tomber presque à chaque pas. Pour se délivrer d'un chemin si importun, il se jetta dans un autre et plus fascheux, et plus dangereux : car ayant pris sa route le long du bois, et s'estant engagé dans un pais embarrassé de cedres et de sapins, où les glaces n'estoient pas assez fortes pour le porter, il enfonçoit à tout moment ; il se trouva mesme engagé au milieu de quantité de trous, qui s'étoient

faits dans la glace : de sorte qu'il luy fut bien difficile de n'y pas demeurer. Il échappa neantmoins, se traissant au milieu de ces precipices, et continua sa route avec les mesmes perils et les mesmes fatigues, jusqu'à ce qu'il se rendit au lieu où estoient les Sauvages, dont un des principaux, pour le bien regaler après tant de peine, luy fit offre d'un sac plein de gland, qui n'estoit pas à refuser, car ce n'est pas là un petit present parmy ces peuples, qui n'ont point pendant l'Hyver, de mets plus delicieux, quand la chasse ou la pesche ne réussissent pas.

La premiere application du Pere, fut à visiter toutes les cabanes, à enseigner les enfans, et à expliquer par tout les mysteres de nostre religion. Les jours estoient trop courts pour contenter la sainte curiosité de tout ce peuple, qui ne luy donnoit pas mesme le loisir de prendre ses repas que bien tard, ni de satisfaire à ses devotions que dans quelque lieu écarté, où l'on ne laissez pas de l'aller trouver.

La cause pour laquelle on le recherchoit avec tant d'empressement, étoient certains Cantiques spirituels, qu'il faisoit chanter aux enfans sur des airs François, qui plaisoient extremement à ces Sauvages ; de sorte que, et dans les ruës et dans les cabanes, nos mysteres se publioient et y estoient receus avec applaudissement, et s'imprimoient insensiblement par ces Cantiques, dans les esprits.

Ce succez donna du courage au Pere, et luy fit prendre resolution d'attaquer les hommes par les enfans, et de combattre l'idolatrie par des ames bien innocentes. En effet, il composa des Cantiques contre les superstitions, dont nous avons parlé, et contre les vices les plus opposez au Christianisme, et les ayant enseignés aux enfans au son d'une flûte douce, il alloit par tout avec ces petits musiciens Sauvages, declarer la guerre aux Jongleurs, aux Resveurs, et à ceux qui avoient plusieurs femmes : et parce que les Sauvages aiment passionnément leurs enfans, et souffrent d'eux toute chose, ils agrétoient les re-

proches, quoy que sanglans, qui leur estoient faits par ces Cantiques, d'autant qu'ils sortoient de la bouche de leurs enfans.

Il arrivoit quelquefois, que comme le Pere estoit obligé de refuter dans la chaleur de la dispute les erreurs de ces superstitieux, et convaincre les vieillards des faussetez et des impertinences de leur idolatrie, il arrivoit, dis-je, que cette troupe d'enfans, s'ennuyant d'entendre tant disputer, se jettoient comme à la traverse, et entonnant leurs Cantiques, obligeoient leurs parens à se taire ; ce qui donnoit bien de la joye au Pere, qui voyoit que Dieu se servoit de ces bouches innocentes pour confondre l'impieté de leurs propres parens.

Outre ces exercices de pieté qui se faisoient dans le bourg, le Pere assembloit les Sauvages dans sa petite Chapelle, où il avoit trois grandes Images propres pour l'instruction de ces Peuples, l'une du jugement universel, au haut de laquelle les parens estoient bien aise qu'on leur fist remarquer la place que tiendroient leurs enfans baptisez ; et au bas, ils voyoient avec horreur les tourmens que le diable y endure.

Dans la seconde Image, sont depeints douze emblemes, dont chacun contient un article du symbole des Apostres. La troisième faisoit voir Jesus mourant en Croix ; l'ardeur de venir prier Dieu devant ces Images et d'y recevoir les instructions estoit telle, que plusieurs enfans y venoient pieds nuds sur la neige pendant près d'un quart de lieuë de chemin qu'il y avoit à faire.

C'est dans ces emplois que le Pere passa tout l'Hyver, parcourant les bourgs les uns après les autres, et y mettant une sainte émulation à qui scauroit mieux les Cantiques spirituels, et à qui auroit plus d'enfans baptisez et de plus sçavans en nos mysteres.

Il ne faut pas pourtant qu'on se persuade qu'on puisse reprendre les vices des jeunes gens, décrier les Jongleurs, blasmer les festins superstitieux, et combattre à guerre ouverte l'idolatrie, sans recevoir de temps en temps des affronts, parmi des gens qui n'ont ni loix,

ni police, ni magistrats qui empeschent les desordres. Le Diable prend trop d'interest à maintenir son royaume, pour ne pas susciter des persecuteurs contre ceux qui le destruisent ; mais ces Croix sont les delices des Missionnaires, qui n'ont point de plus grand desir que de mesler leur sang avec leurs sueurs. Le Pere n'a pas esté privé de ces faveurs parmy ses travaux Apostoliques, pendant lesquels il n'a pas laissé de faire quelques remarques curieuses sur les marées de la baye des Puans, où il a passé une bonne partie de l'année.

ARTICLE IV.

Marée de la baye des Puans.

Voicy ce que le Pere en écrit. Je n'avois pas esté jusqu'à present du sentiment de ceux qui croyent que le Lac Huron estoit sujet au flux et reflux aussi bien que la Mer, parce que je n'avois remarqué rien de bien réglé pendant le temps que j'ay demeuré sur les bords de ce Lac ; mais je commençay à douter qu'il n'y eust en effet de la marée dans la baye des Puans, après avoir passé la riviere qu'on nomme de la Folle Avoine. Nous avions laissé nostre canot à l'eau dans un temps fort calme, et le lendemain matin, nous fusmes bien surpris de le voir à sec ; j'en fus plus estonné que les autres, parce que je considerois que depuis long-temps le Lac estoit parfaitement calme. Dés lors je pris resolution d'estudier cette marée, et d'abord je fis reflexion que le vent contraire, mais fort moderé, n'empeschoit pas le flux et reflux selon son cours ; je reconnus aussi, que dans la riviere qui se décharge au fond de la baye, la marée monte et descend deux fois dans un peu plus de 24. heures ; d'ordinaire elle monte d'un pied, et la plus haute marée que j'aye veüe, a fait croistre la riviere de trois pieds, mais elle estoit aidée d'un vent violent de Nordest ; si le Sur-ouest n'est bien fort, il n'empesche pas le cours de la riviere ; de sorte que pour

Pordinaire, le milieu coule toujours en bas vers le Lac, quoy que l'eau remonte de chaque extremité, selon les temps reglez de la marée. Comme il n'y a que deux vents qui regnent dans cette riviere et sur le Lac, on pourroit aisément leur attribuer la cause de ces marées, si elles ne suivoient pas le cours de la Lune, dequoy cependant on ne peut pas douter, puisque j'ay decouvert manifestement, qu'en pleine Lune les marées sont plus hautes, qu'elles retardent ensuite, et qu'elles diminuent toujours à proportion que la Lune décroist. Il ne faut pas s'estonner que ce flux et reflux soit plus sensible dans le fond de la baye que dans le Lac Huron, ou en celuy des Illinois : car quand la marée ne croistroit que d'un poulce dans ces Lacs, elle devroit estre bien remarquable dans la baye, qui a environ 15. ou 20. lieues de long, et cinq ou six de larges, ou plus, en son commencement, et va toujours se rétreccissant ; ce qui fait que l'eau estant reduite au fond de la baye dans un petit espace, y doit par nécessité beaucoup plus monter que dans le Lac, où elle est plus au large.

ARTICLE V.

Mission du P. Claude Alloüez aux Maskoutench, aux Outagami, et autres Peuples vers le Sud.

Il faudroit presque autant de temps pour suivre icy le Pere Claude Alloüez, en racontant ses courses Apostoliques, qu'il en mit à les faire, parce qu'il n'a esté en aucune Nation, où il n'ait fait des choses pour la gloire de Dieu, qui seroient bien longues à rapporter.

On pourroit compter les travaux du Pere par les Baptesmes qu'il a faits, et ces Baptesmes par les dispositions admirables de la Providence, qui ont éclaté pour le salut de ces Sauvages.

C'est ce qu'il sera aisé de reconnoistre par le peu que nous allons dire des peines presque incroyables qu'il a prises, pour enseigner des Peuples de cinq

langues differentes, dont quelques-uns, qui viennent tout recemment des quartiers du Sud-ouest, n'avoient jamais entendu parler de la Foy.

Le Pere arrivant en la baye des Puans, après plus de cent lieues de navigation, ne fut pas si tost débarqué, qu'il trouva un enfant qui ne faisoit que de naistre, et qui estoit prest de mourir ; il le baptise, et l'envoye en mesme temps au Ciel.

Il baptisa au mesme endroit et en mesme temps un vieillard malade ; mais qui ayant survescu à son Baptesme, n'a pas encore pû obtenir après plus de soixante années, ce que l'enfant avoit eu après un quart-d'heure de vie.

Voyons deux autres traits de la Providence. Le bon accueil qu'on fit au Pere chez les Maskoutench, luy donna occasion de conferer deux Baptesmes, et le mauvais traitement qu'il receut sur le chemin des Outagami luy en valut deux aussi.

Il trouva dans cette bourgade des Maskoutench, qui est la Nation du Feu, trois peuples de langues differentes ; il y fut reçu comme un Ange venu du Ciel, particulièrement de ceux qui estant arrivez de nouveau des quartiers du Sud, n'avoient jamais eu connoissance d'aucun François, ils ne pouvoient se rassasier de le voir ; les jours estoient trop courts pour l'entendre parler de nos mysteres, il falloît y employer les nuits entieres. Un si favorable accueil arresta bien volontiers le Pere, et luy donna lieu de baptiser deux malades. Une femme malade, qu'il fit chrestienne sur le chemin des Outagami, luy cousta de grandes fatigues ; il fallut qu'il l'allast chercher dans un bois, où s'estant égaré, il fut contraint de prendre son giste sous un arbre, et de passer la nuit sans feu au milieu des neiges.

Il luy fallut encore achepter d'autres baptesmes par de plus grandes souffrances, lorsque se trouvant dans des villages affamez, il se contentoit aussi bien que ces pauvres gens de ne manger que du gland, qu'ils ne luy donnoient qu'en petite quantité, n'en ayant pas assez pour eux-mesmes.

Le Baptême de soixante enfans et de quelques adultes dans le bourg des Outagami, sont autant de traits merveilleux de la Providence ; mais elle a paru encore plus visiblement dans la mort de deux adultes, d'une femme qui alla chercher en ce païs le Baptême, et une heureuse mort entre les mains du Pere, après bien des courses et des accidens, ayant esté prise icy par les Iroquois, et menée chez eux, et de là conduite à Montreal, d'où enfin elle retourna aux Outaouâcs pour y trouver son bonheur ; et dans celle d'un vieillard, qui ne faisoit qu'attendre la venuë du Pere pour mourir Chrestien ; il estoit detenu sur sa pauvre natte d'une paralysie, avec des douleurs de nerfs si aiguës, qu'on ne pouvoit le remuer sans luy en causer d'insupportables ; cependant il avoit soin de se faire porter la main presque à tous momens pour faire sur luy le signe de la Croix, nonobstant le grand mal que luy causoit ce mouvement, et il ne cessa point jusqu'au dernier soupir de baiser le Crucifix, et de luy adresser des paroles si tendres et si devotes, qu'on peut dire qu'il mourut dans les transports d'un parfait amant de Jesus-Christ.

Le signe de la Croix est en telle veneration parmy ces Peuples des Outagami, que le Pere a crû qu'il estoit temps d'en élever une au milieu de leur bourgade, pour prendre possession de ces terres infideles, au nom de Jesus-Christ, dont il arboroit les armes plus avant dans l'empire du demon, qu'elles n'avoient jusqu'alors esté plantées. Et depuis ce temps-là l'on ne voit presque personne dans le bourg, soit des jeunes, soit des vieux, qui ne fasse le signe de la Croix avec respect ; ils y ont mesme une telle confiance, que quelques jeunes soldats faisant un party pour aller en guerre contre les Nadoüessi, peuples qui se rendent redoutables à tous leurs voisins, et s'estant adressez au Pere pour sçavoir comment ils pourroient retourner victorieux, il leur raconta l'histoire de Constantin, et les encouragea à son exemple d'avoir recours à la Croix ; ils le crurent, car d'eux mesmes ils marquerent sur leurs boucliers ce signe adorable ; tous

les matins et tous les soirs ils ne manquoient point de le faire sur eux, et ayant joint l'ennemy, la premiere chose qu'ils firent fut le signe de la Croix, et ensuite livrerent le combat avec tant de confiance, qu'ils remporterent heureusement la victoire ; et estant de retour, ils faisoient triomphe de la Croix, publiant par tout qu'ils luy estoient uniquement redevables d'un si bon succez.

C'est ainsi que nostre sainte Foy va s'establisant parmy ces peuples, et nous esperons bien que dans peu de temps nous la porterons jusqu'à la fameuse riviere nommée Mississipi, et mesme peut-estre jusqu'à la mer du Sud, afin que l'Evangile s'estende aussi loin vers le Midy, que nous allons voir qu'il a esté porté vers le Nord.

CHAPITRE VI.

Voyage de la Mer du Nord par terre, et la découverte de la baye de Hutson. Mission de saint François Xavier, en 1671. et 1672.

La mer que nous avons au Nord, est la fameuse baye, à qui Hutson a donné son nom, et qui a piqué depuis longtemps de curiosité nos François, pour en faire la découverte par les terres, et pour sçavoir sa situation à nostre égard, sa distance, et quels sont les peuples qui l'habitent. Le desir de prendre connoissance de cette mer s'est augmenté depuis que nous avons appris par nos Sauvages, que tout fraîchement quelques navires y avoient paru, et mesme y avoient commencé le commerce avec ces Nations, qu'on nous a toujours dit estre nombreuses et riches en pelleteries.

C'est pour cela, que Monsieur Talon nostre Intendant, a jugé qu'il ne devoit rien obmettre de ce qui seroit en son pouvoir pour faire cette découverte ; et parce qu'il sçait que l'intention de sa Majesté est que tous les Peuples de Ca-

nada soient instruits dans le Christianisme, il a demandé quelqu'un de nos Peres, qui pust ouvrir le chemin à nos François vers cette baye, en mesme temps qu'il y porteroit l'Evangile.

On jetta donc les yeux sur le Pere Charles Albanel, ancien Missionnaire de Tadoussac, parce que depuis longtemps, il a beaucoup pratiqué les Sauvages qui ont connoissance de cette mer, et qui seuls peuvent estre les conducteurs par ces routes, jusqu'à present inconnuës.

Monsieur de saint Simon avec un autre François, ayant esté choisis pour cette entreprise, et Monsieur l'Intendant les ayant tres-bien fournis de tout ce qui estoit necessaire pour la faire reussir, le Pere partit de Quebec le 6. Aoust 1671. et leur donna rendez-vous à Tadoussac, où il devoit faire choix d'un Sauvage adroit et intelligent pour luy servir de guide pendant tout ce voyage.

Nous le suivrons pas à pas, et nous sçaurons mieux tout ce qui s'est passé en cette expedition, mettant icy son journal, tel qu'il l'a dressé pendant sa marche.

Je me rendis à Tadoussac, dit-il, le 8. jour d'Aoust, où je me vis obligé de soutenir beaucoup de combats, pour rompre les oppositions qu'apporterent les Sauvages à cette entreprise.

Le Capitaine du lieu estant mort depuis peu de jours, je m'adressay à l'oncle du defunt, qui estoit le plus en credit ; ce Sauvage, qui a beaucoup de respect pour nous, et qui n'a pas moins d'affection pour tous les François, me voulut obliger de bonne grace ; il assembla tous ses gens, et après quelque entretien particulier, se tournant vers moy, me dit : Ma jeunesse n'a point d'esprit ; si mon nepveu n'estoit pas mort, c'est moy qui te voudrois conduire : c'est un honneur pour nous d'accompagner un Missionnaire, qui se sacrifie le premier, pour ouvrir une nouvelle route à la preparation de la Foy, et c'est une obligation que nous t'avons de nous donner le moyen de pratiquer la charité envers nos freres, que nous

irons visiter pour les instruire. Voila deux de mes gens que je te donne, qui sont mes beaux freres, et cet autre sera le troisieme, qui est mon propre neveu, ils auront soin de te mener, et tu leur donneras part au bien que tu feras, travaillant à la conversion de tant de nations infideles. Puis s'adressant à ces jeunes hommes, il leur dit : Mes neveux, souvenez-vous que je prends part au bon succez de ce voyage, et que je vous choisis pour me dégager de l'obligation de le faire moy-mesme, m'y estant devoüé depuis long-temps.

L'affection de ce bon homme ne s'arresta pas là, il voulut nous embarquer avec nos paquets dans sa chaloupe, comme estant plus commode que nos canots, et nous conduire avec ses gens à quarante lieues de là.

Nous en avions déjà fait quinze, voguant sur la Riviere du Saguenay, quand nous fîmes rencontre de deux canots qui descendoient, dans l'un desquels estoit un homme, qu'on presumoit sçavoir les chemins de la mer, puisqu'il n'y avoit pas plus de huit ans qu'il en estoit venu. Apres luy avoir fait entendre nostre dessein, je le priay de nous vouloir servir de guide ; mais l'experience du passé luy faisant craindre l'advenir, il s'excusa long-temps sur la difficulté des chemins ; il luy fallut pourtant ceder à l'instance de nostre conducteur.

Nous partîmes donc tous ensemble le 22. et ayant eu le vent contraire, nous fusmes quatre jours à nous rendre à Chegoutimit. Nous y restâmes trois jours : les deux premiers furent employez à les confesser et communier, ce qu'ils firent avec grande devotion, pour nous obtenir du Ciel un heureux voyage ; le troisieme jour ils transporterent sur leur dos, nos canots et tout nostre équipement, pendant cinq quarts de lieue.

Le 29. apres avoir fait un present considerable à ces bons Sauvages, qui nous avoient portez dans leur chaloupe jusques icy, et les avoir remerciez de tous les bons services qu'ils m'avoient charitablement rendus, nous montâmes en canot, pour franchir les premiers rapides qui se presenterent, jusqu'au lac

de Kinougami, où nous arrivâmes le lendemain, et où je trouvay deux cabanes de Sauvages de Sillery, qui furent bien réjouis de trouver cette occasion de faire leurs devotions, de se confesser et se communier.

Le 1. de Septembre, nous couchâmes au delà d'un petit lac qu'on appelle Kinougamichis, renommé pour la multitude des grenouilles à longues queuees qui l'habitent, et qui y font un croacement continuel ; on tient qu'elles sont fort venimeuses, quoy qu'en ces pais les crapaux, les serpens et les viperes ne le soient pas.

Le 2. nous logeâmes sur l'entrée du lac S. Jean, nommé Pingagami, qui a 30. lieues de longueur, 10. de largeur, 12. rivières entrent dans ce lac, et il n'y en a qu'une seule qui en sorte, laquelle forme cette belle et grande rivière qu'on appelle le Saguenay. Ce lieu est beau, les terres sont fort unies et paroissent bonnes, il y a de belles prairies ; c'est le pais des loutres, des originaux, des castors et principalement du porc-épic ; c'est pour cela que les Sauvages qui y font leur residence s'appellent Kakouchac, prenant leur nom du mot Kakou, qui en leur langue signifie porc-épic : c'estoit autrefois l'endroit où toutes les Nations qui sont entre les deux Mers, de l'Est et du Nord, se rendoient pour faire leur commerce ; j'y ay vu plus de vingt Nations assemblées. Les Habitans ont esté extrêmement diminuez par les dernières guerres qu'ils ont eues avec l'Iroquois, et par la petite verole, qui est la peste des Sauvages ; maintenant ils commencent à se repeupler par des gens des Nations estrangeres, qui y abordent de divers costez, depuis la paix. Nous arrestâmes là trois jours pour faire provisions de vivres, qui commençoient déjà à nous manquer.

Le 7. nous gagnâmes le bout du Lac. Le bonheur voulut que je fisse rencontre de deux Sauvages, qui nous accommoderent de deux fusils propres pour la chasse, quatre des nostres estans inutiles.

Le 17. cinq canots d'Attikamegues,

ou poissons blancs, et de Mistassirinins nous vindrent joindre ; ils nous apprirent pour nouvelles, que 2. navires avoient mouillé dans la baye de Hutson, et qu'ils avoient fait grande traite avec les Sauvages, s'y estant establis pour le commerce ; ils nous firent voir une hache et du tabac, qu'ils avoient eu d'un Papinachois, qui avoit esté en traite vers la mer du Nord cet Esté mesme. Ils adjoustoient qu'il n'y avoit point d'assurance de vie pour nous, qu'on s'y battoit rudement, qu'un Sauvage avoit esté tué dans leur demêlé, et qu'un autre avoit esté emmené prisonnier. Ils en avoient assez dit pour jeter l'épouvante dans l'esprit de tous nos gens, mais comme ce n'estoit plus le temps de continuer nostre route, à cause de l'Hyver qui nous pressoit, ce discours ne fit aucune impression sur mon esprit.

Neantmoins pour ne pas agir sans conduite en cette affaire, voyant que je n'avois aucun passeport, je pris resolution d'envoyer à Quebec pour m'en pourvoir, donnant en mesme temps avis de tout ce que je venois d'entendre, et pour sçavoir quelles mesures je devois garder en ces circonstances.

Deux Sauvages et un François partirent le 19. Septembre avec mes lettres. Je m'occupay cependant à instruire cette petite bande, que Dieu m'envoyoit bien à propos ; je baptisay un petit enfant et deux adultes, apres les instructions necessaires, et m'employay à cultiver ceux qui estoient Chrestiens, jusqu'au dixième Octobre, nostre canot estant retourné ce jour là, avec des patentes de Monseigneur nostre Evesque, et des passeports de Monsieur de Courcelles nostre Gouverneur, et de Monsieur Talon nostre Intendant ; je reçeus aussi leurs avis, qui m'ont bien servy dans cette conjoncture d'affaires.

La saison estant trop avancée pour se rendre à la Mer avant les neiges et les glaces, par lesquelles nous fusmes arrestez le dernier jour d'Octobre, nos Sauvages choisirent ce lieu pour y passer l'Hyver, à cause de la chasse, qui s'y trouve abondante.

Je ne me propose pas de faire une

relation particuliere de cet hyvernement, ny des peines et des fatigues qui l'accompagnerent. Il me suffira de dire en general, que cet estat de vie ayant cela d'avantageux par dessus les autres, qu'il est un continuel sacrifice de nos vies pour la gloire de Dieu et le salut des ames, il nous met aussi dans la necessité d'exercer nostre confiance et de rendre nostre abandon aux ordres de sa Providence, et plus parfait, et plus soumis, et nous doit servir d'un plus puissant attrait pour suivre et remplir ses desseins dans nostre vocation.

Soit que ce qu'on dit ordinairement soit vray, qu'on s'oublie aisément du passé, et qu'il n'y a rien que le present qui nous couste en matiere de souffrance, je puis asseurer que de dix hyvernemens que j'ay faits dans les bois avec les Sauvages, les neuf premiers ne m'ont pas tant donné de peine que ce dernier.

Ce n'est pas par le defect de vivres que cela est arrivé : le país où nous avons hyverné estoit assez peuplé d'originaux et de caribous ; le castor et le porc-épic s'y estoit multiplié depuis sept à huit ans que personne ne chassoit dans ces vastes forests. Il est bien vray que les neiges ont esté tres-mauvaises, mais nos chasseurs estoient extrêmement adroits, et avoient tous bon pied, bonne main et bon œil ; adjoustez que le plomb et la poudre, les haches et les tranches, les espées et les fusils ne leur ont pas manqué, la liberalité de Monsieur Talon avoit pourveu à tous nos besoins.

La source donc de toutes nos peines n'a esté que le mauvais traitement que nous avons receu de nos conducteurs mesmes, qui estans incertains de ce qu'ils avoient à faire, où pour mieux dire estans tous resolués de ne passer pas plus avant et de s'en retourner, d'ailleurs apprehendant d'estre mal reccus à Quebec. Pour se mettre à couvert ils me vouloient obliger, en exerçant ma patience par toute sorte d'indignitez et d'outrages, à relascher le premier, et perdre la pensée de continuer la route. Dans cette conjoncture, un pauvre Mis-

sionnaire, qui se voit engagé à voyager avec des Sauvages, qui sont plus forts en nombre et qui luy servent de guides, ne devoit-il pas se resoudre à souffrir sans cesse toutes leurs insultes ? ces mauvais temps neantmoins ont eu quelque beau jour, et ces souffrances n'ont pas manqué de leurs onctions spirituelles.

J'ay esté fort consolé de la sainte et genereuse resolution d'un bon vieillard, âgé d'environ septante ans, qui ayant appris que ses enfans s'estoient refugiez à Quebec du temps des incursions des Iroquois, et que là ils avoient esté baptisez, a fait quatre cens lieues pour se faire instruire et jouir du mesme bonheur.

Ce me fut une consolation toute particuliere le vingt-sixième de Decembre, quand ce bon homme nous vint visiter où nous hyvernions, avec toute sa famille au nombre de neuf personnes. Le soir de son arrivée je luy fis un beau present, pour me conjoûir avec luy du saint mouvement qui l'amenoit, et le remercier singulierement de l'obligation que je luy avois en la personne de mes hostes, ses propres neveux, ou petits fils, qui me menoiert dans le voyage de la Mission, et découverte du Nord.

Ce bon vieillard me repartit, apres avoir souvent repeté son o, o, o, en signe qu'il estoit tres-satisfait du present que je luy avois fait. Robe noire, me dit-il, je ne suis pas homme de Conseil pour sçavoir haranguer, tu souffriras que je remette la partie à une autre fois ; maintenant je te prie de croire que je ne viens icy que pour traiter avec toy de mon salut et de celuy de toute ma famille : voila une petite fille malade depuis long-temps, baptise-la par avance, en attendant que nous soyons en estat de recevoir la mesme grace, que nous desirons tous de tout nostre cœur ; au reste ne te decourage point, si, estant vieux et n'ayant pas beaucoup d'esprit, j'ay de la peine à concevoir et à retenir toutes les instructions que tu nous donneras ; mon fils, que tu vois là (monstrant le cadet), est jeune, d'un esprit vif et de bonne memoire, instruis le bien, il apprendra aisément tout ce que

tu voudras, et par apres il nous repetera en particulier dans nostre cabane, tout ce que tu luy auras enseigné.

En effet, ce jeune homme âgé au plus de vingt à vingt-cinq ans, d'un beau naturel, fort docile, respectueux et innocent au possible, en moins de quatre ou cinq jours sceut son *Pater*, son *Ave*, le *Credo*, les commandemens de Dieu et les principaux de nos Mysteres, qu'il repetoit frequemment dans sa cabane et à toute heure du jour, avec une aimable importunité.

Je ne voulus pas pourtant rien precipiter ; je continuay l'espace d'un mois à leur expliquer tous nos Mysteres, à les informer à fond des choses necessaires au salut, et à les disposer au saint baptesme, qu'ils receurent avec tant de sentimens de pieté et tant de devotion, que je ne pouvois m'empescher d'admirer l'attrait de Dieu, et les divins effets de la grace dans la conversion d'une si bonne famille.

Ces frequentes visites, que m'a rendûes un autre Capitaine de la Nation de Mataoïriou, qui s'appelle Ouskan, c'est à dire l'os, m'ont causé tout ensemble bien de la joye et bien de la douleur. Ses premiers entretiens me promettoient beaucoup : il avoit tant d'ardeur pour se faire instruire, qu'il ne me donnoit point de repos, ny la nuit ny le jour ; il deputa son gendre pour me prier d'aller chez luy le seizième d'Avril, mais estant occupé à disposer nos hostes pour la communion de la Feste de Pasques, je ne pus me rendre en son quartier que le dix-huitième avec mes deux François. Il me receut avec grande affection, qui redoubla à la veuë du present que je luy fis. Nos gens nous vinrent joindre le vingt-deuxième, et nous fusmes là environs six semaines ensemble. J'eus en ce lieu là tout loisir de le catechiser, et de conferer le Baptesme à dix-sept personnes de sa famille. Pour luy, il s'en rendit indigne, ne voulant point quitter un commerce scandaleux qu'il avoit avec la niepce de sa femme. Quelque docilité qu'il eust témoigné à vouloir estre instruit, et quelque assiduité que j'eusse apporté à vaincre la repugnance qu'il

avoit de se convertir, je n'en pus venir à bout. Ce n'est pas que cet esprit rebelle ne fust extraordinairement touché, ainsi qu'il m'a souvent avoué, et s'il resistoit, ce n'estoit pas tant faute d'estre bien persuadé que ce qu'on luy disoit ne fust veritable, que par l'opposition secrette de son cœur, qui estoit malheureusement engagé dans ces affections déreglées ; c'est un bel exemple qui nous apprend que la conversion d'un Sauvage est l'ouvrage de la main de Dieu, à qui seul il appartient de toucher efficacement les cœurs, et de donner aux instructions de son Missionnaire, le succès qu'il doit attendre de sa grace.

Mais il est temps de reprendre la suite de nostre voyage. Le Printemps avoit déjà succédé aux rigueurs de l'Hiver, les rivières estoit libres, les glaces s'estoient écoulées, quand il fallut entrer dans des contestations avec nos conducteurs, au sujet de nostre entreprise. Ce malheureux esprit dont je viens de parler, extremement irrité du refus que je luy avois fais de luy conferer le Baptesme, nous voulut fermer le passage de la riviere, sur laquelle il n'avoit aucun pouvoir ; et pour couvrir son jeu, il fit une longue description des chemins, de la multitude et des difficultez des portages, des rapides et des cheutes d'eau, et tout son discours ne tendant qu'à refroidir mes gens, il luy fut aisé de leur persuader de dire pour seconder son dessein, qu'ayant oublié les chemins ils ne pouvoient pas aller plus avant, faute d'un bon guide. Deslors j'entray en soupçon qu'ils ne fussent tous d'intelligence, et que cet esprit captieux n'eust donné cet expedient pour nous faire ce mauvais party, et pour nous arrester.

Je m'advisay, pour rompre ce dessein de pratiquer un bon vieillard de la Nation des Mistassirinins, qui estant fort necessiteux, ayant une famille nombreuse, et estant depuis long-temps en mauvaise intelligence avec cet esprit mal fait, se laissa aisément gagner à la veuë d'un riche present.

De plus, je luy promis du tabac, autant qu'il en pourroit user pendant le

voyage, et à nostre retour un autre present tres-considerable, s'ils vouloient, luy et son fils, s'embarquer et nous conduire à Miskoutenagasit, qui est vingt lieuës dans la baye de Hutson. Il se prit à rire, et dit à son fils : Allons, nous ne manquerons point de tabac cet Esté.

Ce fut le premier de Juin 1672. que nous partismes de Nataschegamiou pour continuer nostre route, au nombre de dix-neuf personnes, dont il y avoit seize Sauvages et trois François, dans trois canots. Nous eusmes six journées de rapides ; il falloit faire monter presque continuellement le canot contre le fil de l'eau ; bien souvent il falloit mettre pied à terre, marcher dans les bois, grimper sur des rochers, se-jeter dans des fossez, et remonter sur des éminences escarpées à travers des touffes d'arbres, dont les branches nous déchiroient nos habits, et d'ailleurs nous estions extrêmement chargez ; ensuite, nous fusmes arreztez deux jours par des pluyes.

Le neuvième donna grand exercice à nostre patience, à raison d'un portage fort difficile, soit pour sa longueur, que quelques-uns font de quatre lieuës, soit pour les mauvais chemins, ayant toujours l'eau jusqu'à my jambes, et par fois mesme jusqu'à la ceinture, pour passer et repasser des ruisseaux, qui passent au milieu d'une vaste Campagne, qu'il faut traverser pour prendre la riviere de Nekoubau, qui est au Sorouëst de celle qu'on quitte. Les Sauvages mesmes apprehendent cette journée comme pleine de fatigues et de perils.

Le dixième, sur les six heures du matin, nous arrivasmes à Paslistaskau, qui divise les terres du Nord et du Sud ; c'est une petite langue de terre d'environ un arpent en largeur, et de deux en longueur. Les deux bouts de cette pointe sont terminez par deux petits Lacs, d'où sortent deux rivières : l'une descend à l'Est, et l'autre au Norouëst ; l'une entre dans la mer à Tadoussac par le Saguenay, et l'autre dans la baye de Hutson par Nemeskau, où est le milieu du chemin entre les deux mers. Sur le soir, nous fismes rencontre de trois Mistassirins dans un canot, qui estoit en

fort bon estat ; ils venoient au devant de nous, ayant aperceu de grandes fumées que nous faisons de temps en temps approchant de cette Nation, pour signal de nostre arrivée. Ce canot prit congé de nous sur l'entrée de la nuit, feignant de pousser plus avant, et tout soudain apres avoir tourné l'Isle, dans laquelle nous estions placez, il se vint joindre à nous dès le soir mesme, considerant de prés le plus âgé des trois, qui s'appelle Moukoutagan, comme qui diroit cousteau crochu. J'entray dans la défiance, qu'il ne nous voulût faire achepter le passage ; mais s'estant aperceu de ma défiance, il essaya de cacher son dessein, et ce fut le matin en partant qu'il s'en expliqua, en me disant : Robe noire, arreste icy, il faut que nostre vieillard, maistre de ce païs, sçache ton arrivée, je m'en vay l'avertir.

Ce n'est pas d'aujourd'huy que les Sauvages, par une maxime de leur politique ou de leur avarice, sont extrêmement reservez à donner passage par leurs rivières aux estrangers, pour aller aux Nations éloignées. Les rivières leur sont ce que sont aux François leurs champs, dont ils tirent toute leur subsistance, soit pour la pesche et la chasse, soit pour le trafic. Je fis neantmoins semblant de m'offenser de ce langage ; c'est pourquoy je luy répondis un peu brusquement : Est-ce toy qui m'arreste ? Non ce n'est pas moy. Et qui donc ? Le vieillard Sesibahoura. Où est-il ? Bien loin d'icy, me dit-il. Hé bien tu luy feras sçavoir, qu'aujourd'huy je me veux reposer, estant fort fatigué, mais si demain au matin ton Vieillard ne paroist, tu luy diras que je suis pressé, et que je continueray ma route. Il s'embarque, et part à l'heure mesme, mais je fus tout estonné que le soir quatre canots parurent, qui me vinrent prier de la part du Vieillard, de l'excuser s'il n'estoit pas venu, qu'un vent contraire l'arrestoit jusqu'au lendemain.

Ce fut le 13. de Juin que dix-huit canots arriverent, la plupart ayant peints leurs visages, et s'estant parez de tout ce qu'ils avoient de precieux, comme de tours de teste, de colliers, de ceintures,

et de bracelets de porcelaine. Ils vinrent descendre tout proche de nous, et le Capitaine mettant pied à terre, je le fis saluer de dix coups de fusils en signe de réjouissance, et dès le mesme soir je le fis appeller, avec les principaux d'entr'eux, pour leur parler par deux riches presens, en cette maniere :

Sesibahoura, ce n'est pas pour achever le passage de cette riviere et de ton Lac, que je te veux regaler de deux presens. Le François, ayant delivré tout ce pais des incursions des Iroquois vos ennemis, merite bien qu'on luy fasse un droit d'aller et de venir avec toute liberté sur cette terre, qu'il a conquis par ses armes. De plus, Dieu, que vous dites vous mesmes estre le maistre de toutes choses, puisque c'est luy qui a tout fait et qui gouverne tout, m'envoyant pour le faire connoistre par toutes ces contrées, me donne le droit de passer librement par tout. L'Annié, l'Oneiout, l'Onontaguéronon, l'Oiogouen, ny le Sonnotouan, le Nepissirinin, l'Outaouac, ny toutes les Nations étrangères, n'ont jamais rien exigé de mes freres, lors qu'ils passent et repassent librement sur leurs terres pour les instruire et les informer des Loix de l'Evangile.

En qualité de vostre amy, de vostre allié et de vostre parent, ce present est une natte pour couvrir les fosses de vos morts, qui ont esté tuez par l'Iroquois vostre ennemy, et à vous, qui avez échappé leurs feux et leurs cruantez, il vous dit que vous vivrez à l'avenir ; Onnontio luy a osté des mains la hache d'arme ; vostre pais estoit mort, il l'a fait revivre, il a arraché les arbres et les rochers qui traversoient vos rivieres, et interrompoient le cours de leurs eaux : peschez, chassez, et trafiquez par tout, sans crainte d'estre decouverts de vos ennemis, ny par le bruit de vos armes, ny par l'odeur du tabac, ny par la fumée de vos feux ; la paix est generale par tout.

Ce deuxieme present vous dit que l'Iroquois prie Dieu maintenant, depuis que le François luy a donné de l'esprit, et qu'il pretend aussi que vous l'imitiez,

maintenant qu'il vous a rendu vostre liberté. J'aime Dieu, vous dit le François, je ne veux point avoir d'alliez, ny de parens, qui reconnoissent le Demon pour leur maistre, et qui recourent à luy dans leurs besoins. Mon amitié, mon alliance et ma parenté, ne doit point estre seulement sur la terre et en ce monde, je veux qu'elle soit de durée en l'autre, apres la mort, et qu'elle subsiste dans le Ciel.

Et pour cela, quittez le dessein d'avoir commerce avec les Europeens, qui traittent vers la mer du Nord, où on ne prie point Dieu, et reprenez vostre ancien chemin du Lac S. Jean, où vous trouverez toujours quelque robe noire pour vous instruire et baptiser.

Tout ce soir là ne fut qu'un grand festin pour nous bien recevoir, et nous faire part, à leur mode, de tout ce qu'ils avoient de meilleur ; et sur la nuit, s'estant tous assemblez apres le cry qu'en fit le Capitaine, pour nous mieux témoigner les transports de leur joye, on ordonna une danse publique, ou joignant quelquefois la voix et le tambour, ils passerent la nuit dans cette réjouissance, en laquelle ne se passa rien que dans l'honnesteté.

Le jour suivant, le Capitaine parla à son tour, apres un beau festin, en cette maniere.

C'est aujourd'huy, mon Pere, que le Soleil nous luit, et que nous favorisant de ta douce presence, tu nous fais le plus beau jour que ce pais ait jamais veu ; jamais nos peres ny nos grands peres n'ont eu tant de bonheur. Que nous sommes heureux d'estre naiz en ce temps, pour jouir à plaisir des biens que tu nous fais ! Le François nous oblige bien fort en nous donnant la paix, il nous fait tous revivre..

Mais il nous oblige bien plus en nous voulant instruire et nous faire Chrestiens ; nous le regarderons comme celuy par le moyen de qui nous pouvons, apres nostre mort, éviter les peines éternelles. Il conclut par un present qu'il me fit, en me disant : Mon Pere, nous t'arrestons icy pour nous instruire, et nous baptiser tous ; à ton retour tu

diras à Onnontio que nous prions tous Dieu, et que nous avons écouté sa parole.

Il me seroit difficile d'exprimer quelle fut nostre joye, de voir en ce país de si bonnes dispositions pour la Foy, et quel fut nostre zele pour seconder l'affection qu'ils faisoient paroistre pour le Christianisme. Apres les remercemens qui se pratiquent icy en ces occasions, je leur dis que pour les enfans je les baptiserois, parce qu'il leur seroit trop incommode de les porter au Lac de S. Jean ; mais que pour les Adultes, estant pressé de partir, je ne les pouvois pas informer pleinement de tous nos mysteres, et que ceux qui parloient tout de bon, allans au Lac de S. Jean pour leur trafic, m'y pourroient attendre, et qu'à mon retour je les satisferois tous, à quoy ils s'accorderent.

Le 15. tous les particuliers nous regalerent à leur mode, et je continuay à faire nos fonctions, et à les instruire.

Le 16. apres avoir dit la sainte Messe, nous partismes et arrivâmes à Kimaganusis. Le 17. à Pikousitesinacut, c'est à dire, au lieu où l'on use les souliers, c'est ainsi qu'il est nommé pour expliquer la difficulté du chemin.

Le 18. nous entrâmes dans ce grand Lac des Mistassirinins, qu'on tient estre si grand, qu'il faut vingt jours de beau temps pour en faire le tour ; ce Lac tire son nom des rochers dont il est remply, qui sont d'une prodigieuse grosseur ; il y a quantité de tres-belles Isles, du gibier, et du poisson de toute espece ; les orignaux, les ours, les caribous, le porc-épic, et les castors y sont en abondance. Nous avions déjà fait six lieuës au travers des Isles qui l'entrecoûpent, quand j'aperceus comme une éminence de terre, d'aussi loin que la veuë se peut estendre ; je demanday à nos gens, si c'estoit vers cet endroit qu'il nous falloit aller ? Tais-toy, me dit nostre guide, ne le regarde point, si tu ne veux perir. Les Sauvages de toutes ces contrées s'imaginent, que quiconque veut traverser ce Lac se doit soigneusement garder de la curiosité de regarder cette route, et principalement le lieu où l'on doit aborder ; son seul aspect, disent-ils, cause

l'agitation des eaux, et forme des tempestes qui font transir de frayeur les plus asseurez.

Le 19. nous arrivâmes à Makouïamitikac, c'est à dire, à la pesche des Ours : c'est un lieu plat, et l'eau y est fort basse, au reste fort abondante en poissons ; les petits esturgeons, le brochet et le poisson blanc y font leur demeure. Il y a du plaisir à voir les ours qui marchent sur les bords de cette eau, et qui prennent de la patte en passant, avec une adresse admirable, tantost un poisson, et tantost un autre.

Le 22. nous allâmes à Oüetatakoüiamiou ; cette journée nous fut bien rude. Il fallut quitter la grande riviere, les cheutes d'eau et les rapides estans trop violens, et prendre nostre route parmy des petits lacs, à la faveur de dix-sept portages, pour retomber dans la mesme riviere. Ce fut icy où nostre guide s'égara par deux fois, ce qui nous obligea de faire un portage de deux grandes lieuës, par des rivières, des descentes et des montagnes, des plaines noyées et des ruisseaux qu'il fallut traverser ayant l'eau jusqu'à la ceinture.

Le 23. et le 24. nous trouvâmes un país qui n'est pas si montagneux, l'air y est bien plus doux, les campagnes sont belles, et les terres y produiroient beaucoup, et seroient capables de nourrir de grands peuples, si on les faisoit valoir. Ce país, le plus beau de toute nostre route, a continué jusqu'à Nemiskau, où nous arrivâmes le 25. Juin sur le midy.

Nemiskau est un grand Lac de dix journées de circuit, entouré de grandes montagnes, depuis le Sud jusqu'au Nord, formant un demy cercle ; on voit à l'emboucheure de la grande riviere, qui s'étend de l'Est au Nordest, des vastes plaines, qui regnent mesme au dessous des montagnes qui font le demy rond, et toutes ces campagnes sont entre-coupées si agreablement d'eau, qu'il semble à la veuë que ce soient autant de rivières, qui forment un si grand nombre d'Isles, qu'il est difficile de les pouvoir compter. On voit toutes ces Isles tellement marquées des pistes d'orignaux, de castors, de cerfs, de porc-

épics, qu'il semble qu'elles soient le lieu de leur demeure, où ils font leurs courses ordinaires. Cinq grandes rivières se déchargent dans ce Lac, qui font que le poisson y est si abondant, qu'il faisoit autrefois la principale nourriture d'une grande nation sauvage qui l'habitoit, il n'y a que huit ou dix ans. On y voit encore les tristes monumens du lieu de leur demeure, et les vestiges, sur un islet de roches, d'un grand fort fait de gros arbres par l'Iroquois, d'où il gardoit toutes les avenues, et où il a fait souvent des meurtres ; il y a sept ans qu'il y tua ou emmena en captivité, quatre-vingts personnes, ce qui fut cause que ce lieu fut entièrement abandonné, les originaux s'en étant escartez. Il y avoit grand trafic, et on y abordoit de divers endroits à cause de la rivière qui est grande, et du voisinage de la mer. Cette rivière fait un grand coude tirant au Nord-est ; il nous fallut faire quatre portages de tres-mauvais chemin, par des petits Lacs, pour la couper droit au Nord-est, et nous fusmes coucher à Nattaouatikoüan.

Le 26. à Tehepimont, pais fort montagneux. Le 27. nous achevasmes de franchir les portages. Jusques icy nous n'avions point senti les incommoditez qu'apporte la persecution de ces petites mouches fort piquantes qu'on nomme mousquites et maringoüins ; mais ce fut icy où il nous fut impossible de pouvoir dormir, estans continuellement occupez à nous deffendre par les fumées, que nous faisions de tous costez, de la cruelle guerre que nous faisoient ces petits animaux, dont le nombre paroisoit infiny.

Le 28. à peine avions nous avancé un quart de lieuë, que nous rencontrasmes à main gauche dans un petit ruisseau, un heu avec ses agrez de dix ou douze tonneaux, qui portoit le Pavillon Anglois et la voile latine ; delà à la portée du fusil, nous entrasmes dans deux maisons desertes. Un peu plus avant on découvrit que les Sauvages avoient hyverné là proche, et que depuis peu ils en estoient partis ; nous poursuivismes donc nostre route jusques à une pointe

esloignée de six lieuës de la maison des Europeans. Là, la marée estant basse, et le vent contraire, nous nous en retirasmes les vases jusqu'au ventre, dans une petite rivière à main droite, tirant au Nord-est, où, en tournant et cherchant, nous rencontrasmes deux ou trois cabanes, et un chien abandonné, qui nous firent connoistre que les Sauvages estoient proches, et qu'il n'y avoit que deux jours qu'ils avoient délogé. Tout ce soir nous arrestasmes-là, tirant de grands coups de fusils pour nous faire entendre, et nous divertissant à considérer la mer que nous avions tant recherchée, et cette si fameuse baye de Hutsen, de laquelle nous parlerons cy-apres.

Le 29. un de nos canots partit pour aller à Miskoutenagachit, là où nos gens pensoient que les Sauvages devoient estre.

Le 30. mon hoste, s'estant mis en mauvaise humeur, perdit cœur de passer outre, et ne songeant plus qu'à son retour, disoit qu'il estoit en peine de sa petite fille, âgée de quatre mois, qu'il avoit laissée : nous retournasmes à la maison des Anglois ; il me fallut faire violence pour condescendre à cette humeur brutale, et dissimuler mes ressentimens.

Le matin du premier de Juillet, apres avoir dit la sainte Messe, je taschay de luy représenter que nostre canot n'estant pas de retour, il falloit par consequent qu'il eust rencontré des Sauvages, et qu'il nous attendist.

Il proposa d'abord de grandes difficultez pour faire une traverse de vingt lieuës en canot sur la mer, je crus deslors qu'il estoit gagné ; neantmoins pour l'obliger de se declarer davantage, je luy repartis : Il est de ton honneur et de ceux qui t'envoyent, de ne te point arrester, estant si proche ; apres tant de fatigues passées, il n'est rien de si difficile que tu ne puisses aisément vaincre avec le secours de Dieu. S'il n'y a rien de si noble et de si grand que de porter la Foy parmy les infideles, et d'estendre l'Empire de Dieu, tu te devrois estimer heureux de cooperer au salut de quelque

personne, qui s'en ressouviendra mesme apres sa mort, et priera Dieu pour toy ; et au contraire tu auras juste sujet de craindre à l'heure de ta mort, les re proches qu'on te pourra faire si quel qu'un perit par ta lascheté. Ce fut ce qui le gagna entierement, et l'apprehension des jugemens de Dieu à ce dernier passage, luy fit resoudre de continuer la route. J'ay toujours experimenté que les Sauvages sont fort susceptibles des impressions des peines de l'Enfer, et de l'attrait des delices du Ciel.

Alors tout brusquement, il me repondit : Dépêche-toy donc, embarquons-nous. Nous partismes ce mesme jour sur les six heures, et à dix lieües de là sur les deux heures, nous rencontrâmes un canot que le Capitaine, sçachant nostre arrivée, envoyoit en diligence au devant de nous, pour nous conduire.

Du plus loin qu'on nous vit approcher, ils sortirent tous de leurs cabanes, et se rendirent sur le bord de l'eau ; le Capitaine s'écrie à pleine teste pour nous complimenter : La Robe noire nous vient visiter, la Robe noire nous vient visiter. Et soudain une bande de jeunesse se détache du gros, qui accourut à nous ayant l'eau jusqu'au ventre : les uns nous porterent à terre, les autres s'attachèrent à nos canots, et le reste à nostre équipage. Le Capitaine me prend d'une main, et de l'autre se saisit de mon aviron, me conduit droit à son logis, fait porter toutes nos hardes, et met les deux François à mes deux costez. Nous restâmes-là, jusqu'à ce qu'il nous eust fait dresser une cabane ; à laquelle pendant que les femmes travailloient, je tiray un beau calumet et trois brasses de tabac, et les donnay au Capitaine pour petuner, et regaler sa jeunesse. C'est le plus grand plaisir et la plus grande civilité qu'on puisse faire à un Sauvage de luy donner à petuner, principalement en ce pais-là, et dans un temps où le petun estoit tres-rare.

Dès que nous fusmes logez, le Capitaine prepara un beau festin : chacun tascha à l'envy de nous caresser, nous apportant ce qu'ils avoient de meilleur.

Ils vinrent tous l'un apres l'autre pour nous visiter ; les femmes mesmes mennoient leurs enfans pour voir une robe noire, n'en ayant jamais veu.

Je n'estois pas pourtant pleinement satisfait de ces civilitez extraordinaires. Une chose me tenoit au cœur : j'avois fait reflexion, dans l'entretien que j'avois eu avec ceux du canot qui estoient venus au devant de nous, que sous pretexte de quelque interest de la Nation, avec laquelle ils avoient commerce, ses gens entroient en ombrage de nostre visite et de nos pretentions, nostre intention ne leur estant pas bien connuë.

Pour leur faire prendre les justes sentimens de nostre conduite, je me resols de leur persuader que j'estois parfaitement desinteressé dans la visite que je leur rendois, et que je n'estois pas venu pour exercer aucun trafic ny m'enrichir à leurs despens, ou au prejudice du peuple avec lequel ils trafiquoient, mais plustost pour les enrichir en leur distribuant liberalement tout ce que nous avions apporté de si loin, avec tant de peine.

Je fis donc assembler tous les Capitaines, et tous les principaux, et leur parlay de cette sorte.

I. present. Kiaskou (c'est le nom du Capitaine, qui veut dire mauve), nous jouissons souvent et avec plaisir d'un bienfait, sans en connoistre l'auteur et sans en sçavoir la cause. Le bien de la paix avec l'Iroquois que tu goustes maintenant, est de cette nature : tu ne connois pas celuy qui te donne cette paix, ny ce qu'il a pretendu en te la donnant. Regarde ce present, qui t'ouvrira les yeux pour connoistre ton bien-facteur. C'est moy, te dit Onnontio, qui ay fait la paix à ton insceu ; l'Iroquois depuis cinq ans ne vous inquiete plus, il ne fait plus d'incursions sur vos terres, je luy ay ravy son Pakamagan, sa hache d'arme, et mesme j'ay retiré du feu tes deux filles et beaucoup de tes parens : à la bonne heure, vivez en paix et en assurance, je te rends ton pais d'où l'Iroquois t'avoit chassé. Peschez, chassez et trafiquez par tout, et ne craignez plus rien.

II. present. Ce n'est point l'attrait du trafic ny du commerce qui m'amene icy. Si j'ay souffert la fatigue d'un si long voyage au travers de tant de hazards, ce n'est point pour autre motif, que pour vous éclairer de la lumiere de la Foy, vous enseigner le chemin du Ciel, et pour vous rendre bien-heureux apres cette vie ; ce sont mes pensées, et ce sont les pensées mesme des François qui m'ont envoyé icy, pour te dire par ce present, que la raison pour laquelle ils vous ont procuré la paix avec l'Iroquois, c'est pour vous obliger à prier Dieu tout de bon ; vostre conversion au Christianisme doit estre la reconnoissance de ce grand bien : c'est le deuxieme present.

Je sçay bien qu'il n'appartient qu'à Dieu seul de toucher les cœurs, et de rendre efficace la parole de ses ouvriers qui l'annoncent en son nom, et pour sa gloire. Mais ces presens eurent un tel effet sur leurs esprits, qu'ils prirent sur le champ, par le mouvement du Saint-Esprit qui les touchoit, la resolution de se faire tous instruire ; tous ensuite ont voulu embrasser la Foy et estre baptisez, et celui qui en est le chef a frayé le chemin à tous les autres, ne m'ayant point voulu laisser partir que je ne l'eusse baptisé.

Je prenois plaisir de disputer avec ce bon vieillard quand il me pressoit pour recevoir le Baptisme, et de luy faire beaucoup d'oppositions pour l'affermir davantage dans ses bonnes resolutions.

Vous estes si chancelans, luy disois-je, et si peu fermes dans la croyance d'un Souverain esprit qui gouverne toutes choses, qui fait tout, et de qui tout dépend, qu'au moindre danger de la vie, de la santé, ou de quelque mauvais succez dans les affaires, qui ne dependent que de la seule volonté de cet esprit souverain, tu auras recours aussi-tost au malin esprit, et tu retomberas dans tes anciennes coutumes, et ce genereux dessein, qui t'anime maintenant à prier, à la moindre disgrâce qui t'arrivera, comme un beau feu au moindre vent, s'esteindra et s'en ira en fumée.

Cela seroit bon si j'estois un enfant,

respondit-il, tu aurois sujet de craindre que je ne fusse pas ferme dans la resolution que je prends de prier tout de bon. Celuy qui me donne ces bons sentimens maintenant, me les conservera à l'avenir par sa grace, et s'il a esté si bon et si puissant pour allumer en moy le feu de ce bon dessein, il ne l'esteindra pas, et qui le peut esteindre, puisque luy seul fait tout et gouverne tout ?

Attends, luy repartis-je, à une autre fois, je suis pressé de songer à mon retour, il me faudroit trop de temps pour t'instruire à fonds ; l'année suivante, ou moy, ou quelque autre viendra, et demeurera icy pour vous enseigner tout ce qu'il faut croire, faire ou éviter pour aller au Ciel. Ouy, mais, dit-il, et qui t'a assuré que tu seras en vie l'année suivante, ou que celui qui partira de Quebec pour venir icy, y arrivera ? et qui t'a dit qu'on me trouvera moy-mesme en vie ? je suis déjà vieux et malade depuis deux lunes ; si je meurs sans Baptisme, veux-tu que je sois bruslé ? Je diray à celui qui a tout fait, que je voulois estre baptisé, et prier tout de bon, mais que tu n'as pas voulu m'accorder cette grace.

Ce bon homme disoit cela d'un si bon cœur, qu'il me tira les larmes des yeux ; il estoit toujours apres moy pour que je le baptisasse, et il m'avoit déjà retenu trois jours, faisant naistre divers incidens pour m'arrester. Le soir, je luy dis resolutement : Demain je partiray. Ha ! me repartit-il, je ne suis pas baptisé : Hé bien, demain matin avant mon depart, je te baptiseray. Voila qui va bien, dit-il, tu n'es pas menteur.

Le soir, nous ayant assemblez, il parla de la sorte : Ce n'est pas la difficulté de parler qui m'a fait differer de tenir ce Conseil, mais le rapport que tu dois faire aux François, qui me met fort en peine ; les presens nous servans de paroles pour declarer nos sentimens, comment veux-tu expliquer à Quebec ce que je dis, si tu ne peux porter ny recevoir ce que je veux donner ? on dira à Quebec, que je n'ay point de bouche, que je suis un enfant qui ne sçait pas parler. Comme tu es tout épuisé de force, que

tu fais grande diligence pour te rendre au plustost, et que les chemins sont si penibles, ce seroit achever de ruiner la santé qui te reste, si je t'allois charger de beaucoup de paquets. Adieu donc, adieu, va-t'en quand tu voudras, prends seulement ces loutres, pour dire aux François, que voulant menager le reste de tes forces, et pour luy témoigner l'estime que j'ay fait de tes riches presens, ma jeunesse portera ma parole et mon remerciement au Lac de saint Jean l'année suivante.

Le quatrième Juillet, on luy accorda sa juste demande, je le baptisay, il fut nommé Ignace. Un vent contraire nous ayant arresteé toute cette journée, luy donna moyen de faire paroistre qu'il y avoit quelque chose d'extraordinaire en luy, et que ce n'estoit pas en vain qu'il avoit receu le Baptisme : il fit assembler tout son monde en nostre presence, et paroissant comme tout transporté d'une secrette impression du Ciel :

Mes neveux, dit-il, vous sçavez tous le bonheur qui m'est arrivé ce matin, j'ay esté baptisé. Je prie Dieu maintenant, je suis Chrestien, une forte pensée de vouloir éviter les peines éternelles, et de jouir un jour des delices du Ciel, m'a touché tout de bon ; je ne suis plus ce que j'ay esté autrefois, je desavoüe tout le mal que j'ay fait, j'ayme de tout mon cœur celui qui a tout fait, c'est en luy seul que je veux croire, c'est en luy seul que je veux esperer : voila ce que je dis ; chacun y est pour soy, et ainsi que chacun pense pour soy, ce qu'il aura à faire.

Il anima ce discours d'un air si plein de l'esprit de Dieu, et l'accompagna de tant de devotion, que tous ses gens en furent si émeus et si fort penetrez, qu'il est certain que si j'eusse voulu descendre à l'extrême envie de tous tant qu'ils estoient, je leur aurois donné le saint Baptême, apres quelques jours d'instructions, cependant il nous falloit partir.

Le cinquième, ce me fut un sujet de douleur bien sensible, de me voir obligé de quitter si soudainement le lieu d'une Mission si belle, principalement apres avoir gousté ces premieres douceurs ; je

ne crus pas pourtant la quitter tout a fait, les laissant dans l'attente de mon prochain retour. Cette separation ne fut pas moins sensible à tous ces bons Sauvages ; plusieurs versans des larmes, en me disant adieu, firent assez paroistre la douleur de leur cœur ; ils nous accompagnèrent jusques sur le bord de l'eau, et suivirent long-temps de veüe nostre canot. Il plut à Dieu nous donner assez bon vent ; nous fismes voile, et avançâmes nostre chemin jusqu'à la demeure des Anglois, où nous couchâmes.

Avant que de sortir de la baye de Hutson, il faudroit vous en donner le plan. Mais le peu de sejour que j'ay fait à Meskoutenagasis, ne m'a pas donné le loisir de la visiter, ny de m'instruire à fond des particularitez de cette baye et du pais voisin, outre que j'ay esté obligé d'employer la meilleure partie de ce temps à instruire et à baptiser soixante-deux personnes, tant enfans qu'adultes. C'est pourquoy je n'en feray pas icy l'exacte description qu'on peut trouver dans les cartes qui en ont esté faites.

Je diray seulement que la riviere par laquelle nous sommes entrez dans la baye, s'appelle Nemiskausipiou, qui prend sa source du Lac de Nemiskau, et en retient le nom ; cette riviere est fort belle. Elle est large presque de demie lieuë et plus en divers endroits, mais elle n'est pas bien profonde ; elle vient du Sudest, et s'estend au Noroüest environ quatre-vingts lieuës ; elle est fort rapide et entrecoupée de dix-huit saults, c'est pourquoy de peur de briser les canots et de s'exposer à tout perdre, on les porte avec tout l'équipage à travers les bois. Tous ces portages sont longs et difficiles, il y en a deux ou trois d'environ trois lieuës, les autres d'une lieuë, de deux, et de deux et demie.

Le flux et le reflux, qui est icy tres-reglé, entre quatre lieuës dans cette riviere, jusques à ce qu'il soit arresté par un sault qui n'empesche pas que les eaux ne conservent leur douceur pendant les marées les plus hautes, non seulement dans la riviere, mais mesme quatre lieuës avant dans la baye.

Il n'est pas croyable combien loin la

mer se retire lors de la marée basse ; les Sauvages mettent bien vingt lieuës ; tout ce grand espace à perte de veuë, qui pour la pluspart n'est que de vase et que de rochers, demeurant presque tout à sec, de sorte que la riviere qui s'étend sur cette vase, et qui s'y perd, n'a pas pour lors assez d'eau pour porter les canots.

Nous avons trouvé que l'embouchure de la riviere est au cinquantiesme degré d'élevation, et nous avons veu, que dès son entrée, elle coupe la baye par quantité de detours, qui forment des Isles propres pour estre habituées.

A la pointe de l'Oüest, sont logez les Kinistinons, et dans la baye, les Mata-ouakirinoüek et les Monsounik ; chaque nation est separée par de grandes rivières. Les gens de la mer habitent au costé du Nordest, sur la riviere de Miskoutenagasit, où nous avons esté, et avancé vingt lieuës dans la mer ; c'est une longue pointe de roches, située au cinquante-uniesme degré, où de tout temps les Sauvages s'assemblent pour faire leur commerce ; et plus avant, en prenant au Nordest, sont placez les Pittehiboutounibuek, les Kouakouïkoüesi-ouïek, et beaucoup d'autres nations. A trois journées dans la profondeur de la baye, au Noroüest, est une grande riviere, que quelques Sauvages appellent Kichesipiou, et quelques autres la riviere des originaux, Mousousipiou, sur laquelle il y a beaucoup de nations ; et sur le chemin, on laisse à main gauche l'Isle fameuse de Oüabaskou, qui est de quarante lieuës de long et de vingt lieuës de large, remplie de toute sorte d'animaux, mais principalement recommandable pour les ours blancs ; on dit qu'il y a une petite baye où l'eau ne gele jamais, et dans laquelle les navires peuvent hyverner fort commodement.

Je ne dis rien de l'abondance du gibier qui se trouve en ce pays ; dans l'Isle d'Oüabaskou, s'il en faut croire les Sauvages, elle est si grande, que dans un endroit où les oyseaux quittent leurs plumes quand ils muent, les Sauvages et les bestes fauves qui s'y engagent, ont de la plume par dessus la

teste, et s'y perdent souvent sans pouvoir sans retirer.

Je ne dis rien non plus de la variété et de l'abondance des fruits qui croissent icy, parce qu'il n'y faut pas venir pour chercher la delicatessen et la friandise ; ce qui s'est présenté à moy pour l'ordinaire sont de petits fruits, qu'on appelle bluets à cause de leur couleur, de petites pommes rouges, de petites poires noires, et quantité de groiselles fort communes dans tous ces païs froids.

J'y ay veu quantité de grands arbres en divers endroits, d'où les escorces avoient esté enlevées, et demandant à mon guide si ce n'estoient pas des marques et des écritures dont ils ont coutumes de se servir, il me respondit, que les Sauvages reduits à la faim, avoient pelé ces arbres pour se nourrir de leurs écorces. Dieu a donné aux païs chauds les rafraichissemens necessaires, et en ces regions froides, les ours, les originaux, les castors et le pore-espic, ce sont une nourriture qui vaut bien les figues et les oranges, pour fortifier l'estomach en ces contrées.

Ceux là se sont trompez, qui ont crû que ce climat estoit inhabitable, soit à raison des grands froids, des glaces et des neiges, soit par le defect de bois propre à bastir et à se chauffer. Ils n'ont pas veu ces vastes et épaisses forests, ces belles plaines et ces grandes prairies, qui bordent les rivières en divers endroits, couvertes de toute sorte d'herbage propre à nourrir du betail ; je puis assurer qu'au quinziesme de Juin, il y avoit des roses sauvages aussi belles et aussi odoriferantes qu'à Quebec, la saison mesme m'y paroissoit plus avancée, l'air fort doux et agreable. Il n'y avoit point de nuit, quand j'y estois, le crepuscule n'estoit point encore finy au couchant, quand l'aube du jour paroissoit au levant du Soleil.

Le sixiesme, nous reprismes nostre riviere avec bien de la peine, à cause de la rapidité de son cours et des frequentes cheutes d'eau qui l'entrecoupe. C'est alors qu'il faut que les Sauvages se mettent dans l'eau pour traîner leurs canots à force de bras, les uns les tirant

avec des cordes, les autres les poussant avec de longues perches, et bien souvent estant impossible de rompre l'impetuosité de l'eau qui passe par dessus les roches avec une vitesse estrange, il faut les porter et tout le bagage à travers le bois, tantost entre de hautes et affreuses montagnes, tantost par des vastes campagnes et par des chemins fort fascheux.

Nous fusmes quatre jours à gagner Nemiskau, où nous arbor mes les armes du Roy sur la pointe de l'Isle, qui coupe ce Lac, le neufiesme de Juillet.

Le quatorziesme, nous fismes rencontre de deux canots Sauvages, qui nous firent un grand accueil. Dans l'entretien que nous eusmes avec eux, ils nous dirent qu'il y avoit assez proche, une troupe de cent cinquante Mistasirinnins ; ils m'inviterent à les aller visiter, m'assurant qu'ils seroient tous ravis de nous voir, et d'estre informez du Christianisme. Ayant pris feu à ce recit, je leur respondis que ce me seroit une joye particuliere de leur rendre visite, puisqu'on y pouvoit faire quelque profit. Et comme j'estois prest de m'engager en ce chemin, nostre guide qui feignoit de dormir, s'écria tout à coup: Où veux-tu aller, robe noire ? nous sommes pressez, continuons nostre route. Il me fallut luy obeir. Il est fascheux de dependre de l'humeur d'un Sauvage, on ne fait pas toujours ce qu'on voudroit ; j'ay neantmoins tout sujet de croire que Dieu se contenta de ma bonne volonté.

Cette rencontre a esté fort favorable à deux petits enfans, qui furent ondoyez sur nostre chemin, à la sollicitation de de leurs parens, qui m'en prient.

Le 18. nous arrivâmes à la riviere de Minahigouskat, où nous estions attendus de deux cens autres Sauvages, lesquels, apres nous avoir saluez à la façon du pa s, nous regalerent tous chacun à leur tour. Ce fut icy où se presenta une bonne occasion, sans l'avoir recherch e, de faire valoir la gloire de nostre nation et les avantages de nostre sainte foy ; ils m'écouterent avec tant de satisfaction, qu'ils se declarerent alors tous publiquement pour la priere, et me pro-

mirent de se rendre au Lac de saint Jean le Printemps prochain, pour y estre instruits et recevoir le Baptesme ; j'eus la consolation de voir augmenter la gloire et le troupeau de Jesus-Christ, de trente-trois petits innocens, ausquels je conferay le Baptesme avant mon depart.

Le 19. sur les deux heures apres midy, je plantay les armes de nostre puissant et invincible Monarque sur cette riviere, pour servir de sauve-garde à tous ces Peuples, contre toutes les Nations Iroquoises.

Le 23. nous nous rendismes au Lac de saint Jean, apres beaucoup de peines. Je fus tout surpris à mon arriv e, d'apprendre que les Mistasirinnins m'attendoient depuis un mois. C'estoit cette premiere bande que je rencontray sur ma route passant dans leur pa s, à qui j'avois différé le Sacrement de Baptesme jusqu'à mon retour, et que j'avois envoy e au Lac de saint Jean, en partie pour éprouver leur resolution, en partie aussi pour les instruire pleinement et à mon loisir, quand je serois de retour.

Je receus la pleine recompense de toutes les peines que j'avois souffertes dans ce long voyage, par le baptesme de trente Adultes. Apres les avoir suffisamment instruits, je fus d'avis qu'ils restassent au Lac pour y passer l'Hyver, et se mieux establir dans le Christianisme.

J'espere que ce voyage leur profitera, car comme les gens qui habitent ce Lac sont plus anciens Chrestiens et plus fermes dans la Foy, leur exemple servira beaucoup à cette nation, pour leur donner une veritable idée de nostre sainte Religion.

Le 29. nous partismes du Lac pour aller à Chegoutimik, où Monsieur de saint Denis, Capitaine de Tadoussac, nous attendoit pour nous embarquer dans son vaisseau ; nous y arrivâmes le premier d'Aoust.

Dès que j'ay esté   Quebec, j'ay tasché d'exposer la suite de nostre voyage aux personnes qui m'avoient employé, et que je sçavois avoir plus de part au succez de cette Mission : je les ay inform es des causes de mon retour si

prompt, des lieux que j'ay veus, de tout ce que j'ay fait pour le salut de tous ces peuples, pour la publication de l'Evangile, l'establisement de nostre sainte Foy, et pour la gloire de nostre grand Monarque dans toutes les Nations que nous avons pu pratiquer pour leur en faire un ample et fidele rapport.

Jusques icy, on avoit estimé ce voyage impossible aux François, qui apres l'avoir entrepris déjà par trois fois, et n'en ayant pû vaincre les obstacles, s'estoient veu obliger de l'abandonner dans le desespoir du succez. Ce qui paroist impossible, se trouve aisé quand il plaist à Dieu. La conduite m'en estoit deuë, apres dix-huit ans de poursuites que j'en avois faite, et j'avois des preuves assez sensibles que Dieu m'en reservoit l'exécution, apres la faveur insigne d'une guerison soudaine et merveilleuse, pour ne point dire miraculeuse, que je receus dès que je me fus devoüé à cette Mission, à la sollicitation de mon Superieur. Et en effet, je n'ay pas esté trompé dans mon attente, j'en ay ouvert le chemin en compagnie de deux François et de six Sauvages.

Il est vray que ce voyage est extrêmement difficile, et que tout ce que j'en escrit n'est que la moindre partie de ce qu'il y faut souffrir. Il y a 200. saults ou cheutes d'eau, et partant 200. portages, où il faut porter canot et équipage tout ensemble sur son dos ; il y a 400. rapides, où il faut avoir toujours une longue perche aux mains, pour les monter et les franchir ; je ne veux rien dire de la difficulté des chemins, il faut l'expérimenter pour le comprendre. Mais on prend courage quand on pense combien d'ames on peut gagner à Jesus-Christ. Il faut faire 800. lieües pour aller et pour revenir ; nous en avons fait plus de 600. en moins de quarante jours. Nostre maxime estoit de partir de bon matin, et de gister bien tard ; nous nous mettions en route aussi-tost que le point du jour nous permettoit d'entrevoir les roches dans la riviere, et nous la continuions jusqu'à ce que par le defect de clarté, on ne pouvoit plus les distinguer.

Le succez que j'ay eu en publiant l'Evangile a esté surprenant, rencontrant dans les esprits de toutes ces Nations, des dispositions si avantageuses, que j'ay eu plus de peine à refuser ceux qui se presentoient pour estre baptisez, qu'à les gagner et à les assujettir sous l'empire de la Foy. Tous les Capitaines et les principaux Chefs ont esté gagnez à Dieu, ce qui aidera beaucoup à la conversion des autres.

Ce n'est pas sans raison que j'en conçois de grandes esperances.

Les mariages et les superstitions sont deux vices capitaux, et l'obstacle le plus malaisé à vaincre dans toutes les Nations Sauvages ; celles-cy semblent d'autant moins éloignées du Royaume de Dieu, qu'elles sont moins sujettes à ces vices, n'estant point accoustumées à une vie beaucoup voluptueuse, et ne se montrant point si opiniastres dans leurs superstitions ; il est aisé de les desabuser de leurs erreurs, les assujettir aux Loix Evangeliques et à la pureté de la religion Chrestienne.

Je n'ay point eu de peine à leur faire comprendre le peu de pouvoir qu'ont les demons pour secourir ceux qui les servent, puisqu'ils n'en ont aucun pour se delivrer eux mesmes des feux de l'Enfer, et je leur ay expliqué les peines qu'ils endurent, l'ardeur de leur jalousie, et la malice horrible qu'ils ont de souhaiter d'avoir des compagnons de leur misere.

La Polygamie n'est pas ordinaire chez eux, j'ay remarqué mesme que la seconde femme de ceux qui en avoient deux, estoit presque toujours quelque proche parente, et m'estant informé de la raison qu'ils pouvoient avoir pour en user ainsi, on me respondit que quand une femme a perdu son mary, c'est au plus proche parent d'en prendre soin, et de la faire subsister, et de la tenir non pas en qualité d'esclave, mais de femme.

Je finis le recit de nostre voyage par le nombre des baptisez, qui monte depuis mon depart à deux cens, tant enfans qu'adultes. Que ne peut-on pas esperer apres de si beaux commen-

cemens ? particulièrement si on considere le desir ardent que tous ces peuples m'ont témoigné d'estre instruits, la difficulté qu'ils ont eüe à me laisser partir, les instances qu'ils m'ont faites de nous aller establir au plustost dans leur pais, et les sollicitations pressantes qu'ils font

à tous les François pour les inviter à venir negocier avec eux.

Peut-on rien souhaitter apres tant d'avantages, sinon qu'il plaise à Dieu de donner benediction à tous nos travaux ? c'est son affaire, et c'est son interest.

La sainte mort de Madame de la Peltrie, fondatrice des Religieuses Ursulines en la Nouvelle France, et de la Reverende Mere Marie de l'Incarnation, premiere Superieure de ce Monastere.

TROISIÈME PARTIE.

Nostre Canada a perdu Madame de la Peltrie, Fondatrice des Religieuses Ursulines en ce pais, et Bien-factrice de nos Missions. Elle mourut saintement parmy ses filles, le 18. de Novembre de l'an 1671. et fut suivie six mois apres, de la Reverende Mere Marie de l'Incarnation, sa chere compagne, et la premiere Superieure de ce Monastere.

La mort de ces deux Illustres personnes a esté une affliction publique : comme elles obligeoient tout le monde, tout le pais y a pris part, et les a regrettées. On les honoroit beaucoup partout, pour leur vertu et leur sainteté ; mais elles estoient cheries et considerées, particulièrement comme celles qui avoient donné commencement à l'instruction des jeunes filles Françaises et Sauvages, et qui par ce moyen avoient beaucoup contribué au bon établissement et au progrez des Colonies de la Nouvelle France.

Elles ont esté toutes deux appellées de Dieu pour ce glorieux dessein, presque en mesme temps, et toutes deux d'une maniere extraordinaire, sans s'estre jamais veuës ny connuës auparavant, au moins des yeux du corps. Ce qui fut dès lors un préjugé de l'excellence du caractere de leur vie et de leur conduite, comme il paroistra dans les Chapitres suivans. Il y a 32. ans qu'elles passeront la mer en un mesme vaisseau, et soustenuës qu'elles ont toujours esté depuis, par de nouveaux renforts qui leur sont venus

de France, d'année en année, et que le Ciel leur a mesme procuré parmy les filles qu'elles ont élevées dans le pais, elles ont formé une Communauté assez nombreuse, qui subsiste par une espece de miracle, et avec laquelle elles ont travaillé toutes deux de concert jusqu'au dernier soupir, à sanctifier grand nombre de familles, par les bonnes impressions qu'elles ont données de nostre sainte Religion, et des vertus Chreustiennes à celles qui les composent.

Mon dessein n'est pas de prevenir icy les Escrivains qui voudroient nous donner l'histoire complete de deux vies si saintes. Je ne pretends que toucher legerement quelque chose de leurs eminentes vertus, et de leur sainte mort, afin d'éviter le blâme de commettre une injustice, en tenant caché un bien qui doit estre public, et satisfaire en quelque maniere, comme par avance, à une infinité de personnes qui ne respirent que la gloire de Dieu, en leur donnant la connoissance de deux saintes Ames, qui ont brulé du mesme zele, et qui n'ont jamais eu d'autres pretentions que de vivre et mourir en son saint Amour, dans un pais barbare, et de le voir, au peril de leur vie, connu et aimé de tous les peuples de ce nouveau monde.

Je ne puis toutefois me dispenser de parler assez amplement de leur vocation au pais de Canada, parce qu'elle fera voir les voyes admirables de la divine Providence pour les sanctifier, en pro-

curant en mesme temps à ces Nations barbares, un secours si avantageux pour leur salut ; et quelque pensée que j'aye pour éviter la confusion de ramasser en des Chapitres separez, ce qui les regarde chacune en particulier, il faut neantmoins qu'apres avoir ouy cette pieuse Dame sur le sujet de sa vocation, nous en apprenions des circonstances tres-notables du narré que nous fera de la sienne, par l'ordre de son Directeur, la Reverende Mere Marie de l'Incarnation.

CHAPITRE I.

De la vocation de Madame de la Peltrie au païs de Canada.

Madame Magdelaine de Chauvigny, veuve de feu Monsieur de la Peltrie, nâquit à Alençon de parents des plus considerables de ce païs, qui prirent un soin tout particulier de l'élever dans la crainte de Dieu, et dans la pieté. Dès son enfance, elle fit paroistre son beau naturel, ses inclinations au bien, et un esprit déjà meur : on ne voyoit en elle aucune marque de legereté, et ses mœurs se formoient dès lors à toute sorte de vertu. Le saint Esprit, qui la conduisoit, luy inspira une affection tres-grande pour tout ce qui regarde le service de Dieu, pour la pureté, la misericorde et la charité envers les pauvres, dont elle ne pouvoit voir la misere sans en estre touchée de compassion ; ce qui faisoit juger à ceux qui faisoient une reflexion particuliere sur sa conduite, qu'elle seroit un jour une grande servante de Dieu.

Je laisse à des personnes de merite, qui en conservent precieusement les memoires, mille particularitez d'édification qu'on raconte de son bas âge, pour m'arrester uniquement à ce qui a rapport à sa vocation en Canada. Estant un peu avancée en âge, on connut assez que son naturel, et les dons du Ciel qui

esclatoient en elle, la rendoient beaucoup plus digne d'avoir Jesus-Christ pour Epoux, que propre à passer sa vie dans les pompes et les delices du siecle. Aussi les premieres saillies de sa devotion furent pour la Religion ; elle fit tous ses efforts pour y entrer, et dans le desespoir d'en obtenir la permission, elle se jetta à la dérobée dans un Monastere, d'où on eut bien de la peine de la retirer, sur tout pour l'engager dans le mariage, pour lequel elle n'avoit aucune inclination. Neantmoins le grand respect qu'elle avoit toujours eu pour ses pere et mere, dont elle connut la volonté, l'y firent consentir. Apres une infinité de combats, et des torrens de larmes, elle vit clairement que Dieu vouloit d'elle, qu'elle leur rendist obeissance. Elle espousa donc un fort honneste Gentil-homme de la maison de Touvoys, nommé Monsieur de la Peltrie, (*) de qui elle eut une fille, qui ne receut la vie que pour aller augmenter dans le Ciel le nombre des Predestinez. En cet estat, elle n'oublia rien, selon le precepte de saint Paul, pour faire qu'on ne peust remarquer la moindre tache dans sa couche nuptiale ; elle conserva inviolablement les loix les plus saintes du mariage, jusques à ce qu'il plust à Dieu appeller à soy Monsieur son mary, et la remettre en liberté. Pour lors se voyant sans enfans, et avec de grands biens, elle delibera devant Dieu sur ce qu'elle avoit à faire, et ne souffrit pas peu dans son esprit avant que de se déterminer : car d'un costé elle se sentoit fort portée à reprendre ses premieres pensées de la Religion ; de l'autre, les richesses que Dieu luy avoit données, luy presentoint un moyen bien avantageux pour procurer un secours notable à la conversion des peuples barbares du Canada. Enfin la compassion de tant d'ames qui se perdoient, luy toucha le cœur plus sensiblement, et l'emporta par dessus les inclinations violentes qu'elle sentoit pour la vie Religieuse ; et apres avoir consulté là dessus des personnes doctes, de merite et de grande vertu, elle prit resolution de sa-

(*) M. de Grival, Seigneur de la Peltrie. (Chronique des Ursulines, Vol. 2. P. 422.)

crifier ses biens et sa vie à cette bonne œuvre. Le papier qu'elle leur mit entre les mains, où elle avoit escrit de sa main toutes ses veuës, ses lumieres et ses sentimens sur cette vocation, est tombé heureusement dans les nostres.

J'en ay tiré les chefs qui suivent, comme plus remarquables, parce qu'ils en comprennent toute la substance. Comme la fin qu'elle se proposoit estoit de connoistre par ces grands hommes, la volonté de Dieu, elle leur ouvre entierement son cœur et en expose les sentimens dans toute la sincerité possible : Elle declare premierement que ce n'estoit pas un dessein pris à la legere ; que ç'avoit esté le plus ordinaire de ses entretiens interieurs avec Dieu, principalement depuis six ou sept ans, que le feu de son saint amour s'estoit allumé dans son cœur d'une maniere extraordinaire, et qu'elle avoit receu cette grace, faisant les exercices spirituels sous la conduite d'un sage Directeur : que pendant cette retraite, elle avoit senty des mouvemens si puissans, pour procurer par toutes les voyes imaginables la gloire de celuy qui possedoit uniquement son cœur, qu'elle ne se proposoit pas moins que de s'employer à procurer, autant que le pourroit la foiblesse de son sexe, la conversion et le salut de toutes les nations du monde, qui luy sembloit trop petit pour la grandeur de son zele ; qu'elle accompagnoit dès lors en esprit tous ces hommes Apostoliques qui y travaillent par toute la terre, dans leurs dangers et dans leurs fatigues ; qu'elle disoit cent et cent fois le jour à Dieu, dans ces transports : Faites de moy, mon Dieu, tout ce qu'il vous plaira, tout est à vous, mon Dieu, mon cœur, mes biens et ma vie ; et qu'elle avoit senty interieurement que Dieu prenoit plaisir à ces saillies d'amour ; qu'il acceptoit l'offrande qu'elle luy faisoit de soy-mesme, et que ses projets reüssiroient à sa gloire. Ces saints desirs estoient si embrasez et si violens, qu'elle en avoit de la peine à respirer ; et elle ajousté, qu'ils avoient toujours continué et augmenté de jour en jour. Mais comme ses veuës, pour lors, n'é-

stoient que generales, elle n'avoit encore aucun dessein formé ; et elle jugeoit bien que n'estant pas assez forte pour entreprendre tout ce que son zele luy pourroit inspirer, elle devoit, pour rendre ses bons desirs effectifs, se déterminer à quelque bonne œuvre particuliere dans l'estenduë de son pouvoir et de ses forces. Elle se trouva là-dessus dans de grandes obscuritez, ce qui l'obligea à redoubler ses prieres et ses devotions, et à faire dire quantité de Messes ; enfin la pensée luy vint qu'elle ne pouvoit rien faire de plus avantageux à la gloire de Dieu, que de donner ses biens et sa vie pour estre employez à l'instruction des petites filles de Canada : O que de bon cœur, disoit-elle, j'y consacrerois toutes les richesses de l'Univers, si elles estoient en ma disposition ! que je souffrirois volontiers tous les martyres imaginables pour cooperer au salut de ces pauvres ames abandonnées !

Dans ces pensées et dans ces desirs si ardens, elle estoit bien resoluë de ne rien entreprendre sans l'aveu et l'approbation de personnes bien éclairées, et elle jugeoit assez que pour en venir à l'exécution, il falloit qu'elle eust la parfaite jouissance de ses biens : deux pas à faire tres-fascheux. Mais c'est icy où elle fit paroistre son courage et sa confiance en Dieu ; de fait, elle trouva mille difficultez pour le dernier, et pour le premier de tres-grandes oppositions : son entreprise ayant paru d'abord une chimere, parce que le Canada ne faisant alors que commencer, il n'y avoit aucune apparence qu'une jeune veuve delicate, avec de grands avantages de nature, de biens de fortune et de grace, considérée et recherchée comme l'un des premiers partis de ce pays, songeast à passer les Mers pour mener une vie miserable dans des forêts, parmy des peuples les plus barbares du monde. Pour ses biens, elle entra dans de grands procez, ses parties qui estoient puissantes, pretendants que pour ses profusions et ses liberalitez envers les pauvres, elle estoit incapable de gouverner son bien. Elle ne s'é-

tonna point neantmoins, quoy qu'elle eust peu de personnes pour elle, et qu'elle eust perdu son procez. D'abord elle en appella ; ses parties avoient de leur costé des plus grands du Royaume, qui sollicitoient incessamment les Juges contr'elle : tout sembloit estre dans le desespoir, et ses amis tenoient comme pour assuré qu'au plus elle n'auroit son partage, que par provision. Dans ces embarras, elle eut recours à Dieu, et luy fit vœu, et au grand saint Joseph, Protecteur du Canada, que si elle gaignoit son procez, elle executeroit son dessein, et qu'elle employeroit tout son bien pour sa gloire et le salut des ames. Tout estoit encore alors dans le secret. En mesme-temps qu'elle eut fait ce vœu, Dieu changea le cœur de ses parties, qui de lyons, pour me servir de ses termes, devinrent des agneaux ; en un mot elle gagna son procez. Tous ses amys, et tous ceux qui luy avoient esté les plus opposez, en furent surpris, et admirerent la conduite de la divine Providence sur ses affaires. Quelques bonnes ames, dit-elle, me disoient : Nous ne sçavons pas quels sont vos desseins, mais la main de Dieu s'est fait paroistre extraordinairement en cette occasion, et vous estes bien obligée de l'en remercier et de luy en témoigner vos reconnoissances.

Après ce coup du Ciel en sa faveur, elle témoigne que ses desirs de glorifier Dieu dans le Canada, le mépris des douceurs et des commoditez de la France, l'amour pour sa vocation, et le zele pour l'instruction des petites filles Sauvages, s'estoient accrus notablement, aussi bien que sa confiance en Dieu ; et elle avoue franchement, pour s'expliquer avec sa simplicité et sa sincerité ordinaire, qu'elle avoit resseny depuis en son cœur, tout ce qu'elle avoit jamais leu ou entendu, des passions les plus ardentes des Saints, pour tout ce qui touche le service et la gloire de Dieu ; de plus, que le jour de la Visitation de la sainte Vierge, pendant son oraison, Nostre-Seigneur luy avoit donné une forte impression que sa volonté estoit qu'elle allast en Canada, pour le bien

de tant de petites filles, et qu'il luy feroit à ce dessein, de grandes graces. Ce qui me donna, dit-elle, tant de confusion, que je luy dis, toute baignée de larmes : Helas ! Monseigneur, ce n'est pas à moy, qui suis une si grande pecheresse, une si vile et si abjecte creature, qu'il faut départir de si grandes faveurs. Il me semble qu'il me disoit interieurement qu'il estoit vray, mais que c'estoit pour donner sujet d'admirer davantage sa misericorde, et qu'il vouloit se servir de moy en ces lieux là pour sa gloire ; que je m'y verrois un jour, et que j'y mourrois ; que quoy que de ses plus zelés serviteurs deussent s'y opposer, je n'avois que faire de me mettre en peine, que j'irois infailliblement. Je demeuray muette, ne sçachant plus que dire, je fondois toute en pleurs, voyant d'un costé les graces que Dieu me faisoit, et de l'autre mon indignité ; je sortis de mon Oraison remplie d'une paix interieure, et dans une entiere confiance que mes desseins reüssiroient.

Nonobstant tous ces sentimens et ces connoissances si expresses, selon qu'elle le pouvoit presumer, de la volonté de Dieu, elle remet tout au jugement de ceux que Dieu luy avoit donnés pour la decision de cette affaire, comme elle le témoigne, finissant ainsi l'écrit qu'elle leur presenta sur ce sujet : Au reste, je laisse le tout entre les mains de Dieu (ce sont ses propres termes) et de ses fideles serviteurs, qui prendront la peine d'examiner ma vocation en Canada, les conjurant au nom de sa bonté, de ne pas considerer ce que je pourray souffrir dans l'exécution de ce dessein, puisque j'endurerois volontiers mille Martyres, s'il estoit besoin et que ce fust la volonté de Dieu ; pour contribuer quelque chose à sa plus grande gloire, je suis preste de signer à l'aveugle tout ce qu'ils auront conclu sur cette affaire.

Ils jugerent tous, après l'avoir ouye et examiné son écrit, que le doigt de Dieu y estoit tout manifeste, et qu'elle pouvoit suivre, avec assurance, l'attrait de la divine Majesté ; quelques-uns mesme maintenoient qu'elle ne pouvoit reculer, ou differer, sans resister au Saint-Esprit.

Il ne se peut dire quelle fut pour lors la joye de son cœur.

Nostre-Seigneur voulut encore témoigner qu'il approuvoit sa resolution, dans une grande maladie qui luy survint au plus fort de ses difficultez : elle estoit à l'extremité et sur le point de tomber en l'agonie, dont on n'attendoit que le premier moment pour luy donner l'habit des Religieuses de saint François, dans lequel elle avoit désiré de mourir, lors qu'elle se sentit inspirée de faire vœu, en cas qu'il plust à Dieu luy rendre la santé, de s'appliquer encore avec plus de vigueur à rompre tous les obstacles qui s'opposeroient à son dessein ; elle le conceut dans son cœur, sans que personne en eust aucune connoissance, en mesme-temps la fièvre la quitta. Le Medecin ayant appris qu'elle n'estoit pas morte, et qu'elle avoit passé doucement la nuit, en fut surpris, veu l'estat où il l'avoit laissée le jour precedent. Il la vint voir, et la trouvant sans fièvre, luy dit : Madame, je pense que vostre fièvre est allée en Canada ; la malade, qui ne pouvoit encore parler, leva doucement les yeux au Ciel, et fit un petit souris.

Dieu luy ayant ainsi rendu la santé comme par miracle, elle s'acquitta genereusement de son vœu. Jamais homme ne se trouva plus en peine que Monsieur de Vaubougon son pere, qui avoit des pensées sur sa fille tout à fait opposées à celles que le Saint-Esprit luy avoit inspirées ; elle estoit sa bien-aymée, demeurée veuve à l'âge de vingt-cinq ans, sans enfans, recherchée de tous costez, et des meilleurs partis de la Province, pour ses belles qualitez, qui la rendoient extremement aymable. Ils souffroient tous deux dans leur esprit, et le pere et la fille : le pere pour flechir le cœur de sa fille, qui luy témoignoit assez son extreme aversion du mariage ; et la fille, qui ne pensoit qu'à glorifier Dieu, se voyant comme seule, pour trouver une personne bien éclairée, qui luy donnast conseil sans estre suspecte, et l'aydast à executer le dessein qu'elle avoit pour le Canada. Elle consulte Dieu la dessus, à son ordinaire, et la pensée luy vint de s'adresser à un tres-honneste gentil-

homme, d'une haute pieté, feu Monsieur de Bernieres, Tresorier de France, à Caën, assez connu par ses livres, et plus encore par la sainteté de sa vie. Elle trouve moyen de luy parler, et apres l'avoir informé en divers entretiens, de toutes les connoissances necessaires, pour tirer de luy les lumieres qu'elle souhaittoit dans la poursuite de son entreprise, elle luy proposa une pensée qui faciliteroit et justifieroit la liberté de leurs entreveuës, qu'elle jugeoit devoir estre frequentes, pour pouvoir se servir avantageusement de ses conseils, sçavoir, que comme on l'importunoit fort pour le mariage, il eut pour agreable de la demander à Monsieur son pere, sans toutefois avoir la pensée de l'épouser jamais.

Ce saint homme vit assez clair dans l'intention de cette pieuse Dame. Neantmoins comme la chose estoit fort extraordinaire, il prit du temps pour la considerer devant Dieu ; elle le fit aussi encore tres-particulierement de son costé. Et tous deux enfin ayant jugé que ce moyen, qui n'avoit rien qui ne fust selon Dieu, seroit efficace, pour la fin qu'ils pretendoient. Monsieur de Bernieres en fit la proposition fort civilement à Monsieur de Vaubougon, qui estant bien informé du merite de la personne, y consentit, pourveu que sa fille le voulust bien.

Cette sage fille, qui agissoit de concert avec luy dans cette sainte fiction, escouta-là dessus son pere, avec beaucoup de respect et de modestie ; et sa réponse fut, que puisque cet honneste Gentil-homme, qui luy faisoit l'honneur de la rechercher, luy agreoit, elle le preferoit aussi à qui que ce fust de la Province. Il n'en fallut pas davantage pour contenter l'esprit de Monsieur de Vaubougon, et pour donner à ces deux bonnes ames liberté entiere de se communiquer, et pousser fortement, quoy que secretement, l'affaire du Canada, que Monsieur de Bernieres entreprit avec tant de conviction qu'elle seroit à la gloire de Dieu, qu'il estoit resolu d'y employer, s'il eust esté besoin, tout son bien, et ne quitta point Madame de la

Peltrie, qu'il ne l'eust mise luy-mesme dans un des vaisseaux qui passoient en Canada. Mais Dieu vouloit que pour épargner la douleur qu'auroit causé une separation si violente et si inespérée, cette fille si fort chérie fermast auparavant les yeux à son bon pere, qui mourut tres-chrestitiennement, peu de temps apres l'esperance qu'il avoit conceuë de revivre dans une heureuse posterité par ce second mariage, s'il eust esté tel qu'il se l'étoit figuré. Apres cette perte, qui luy fut tres-sensible, la voilà plus libre que jamais, et ses affaires se trouverent à tel point pour ne pas m'arrester à trop de particularitez, quoy qu'assez remarquables, qu'il ne fut plus question que de faire choix du Monastere et des Religieuses propres pour ce dessein. Comme on jettoit les yeux de tous costez, on découvrit enfin qu'à Tours, quelques Religieuses Ursulines avoient vocation pour le Canada, entr'autres la Reverende Mere Marie de l'Incarnation, decedée en cette ville depuis quelques mois. Monsieur de Bernieres, et Madame de la Peltrie s'estoient transportés à Paris pour negocier cette affaire ; il y eut aussi-tost des Lettres de part et d'autre, et les réponses se trouvant favorables, il fallut en venir au plustost à l'entreveuë, qui verifia une vision merveilleuse, que la dite Mere Marie de l'Incarnation avoit euë six ans auparavant ; laquelle, comme elle a esté suivie de son effet, merite bien qu'elle mesme nous en fasse le recit dans le Chapitre suivant, l'ayant écrite de sa main, depuis la mort de la dite Dame et peu de temps avant la sienne, par l'ordre de son Confesseur et Directeur.

CHAPITRE II.

Le témoignage illustre que rend la Reverende Mere Marie de l'Incarnation, de la Providence particuliere de Dieu sur la vocation de Madame de la Peltrie en Canada.

Je produis ce témoignage d'autant plus volontiers, que la sainteté et le merite de la personne, dont nous parlerons cy-apres, luy donne son autorité et son poids : voicy ses propres termes.

Environ l'an mil six cent trente-trois, vers la fin de l'année, peu apres que j'eus fait ma profession Religieuse, m'estant retirée à l'Issuë de Matines, dans nostre cellule, il me sembla dans un leger sommeil, que je pris par la main une jeune Dame Seculiere, et que marchant avec elle d'un pas plus prompt que le sien, je la devois toujours, sans neantmoins la laisser. Nostre chemin estoit vers le lieu où l'on s'embarquoit. Nous allasmes toujours de compagnie durant nostre voyage, jusques au lieu où nous nous devions rendre. Enfin nous arrivasmes à un grand païs. Estans descendues à terre, nous montasmes sur une coste par un passage, comme de la largeur d'un grand portail ; à costé de cette ouverture, parut un homme vestu à la façon qu'on depeint les Apostres, qui, nous regardant benignement ma compagne et moy, me fit signe de la main, me donnant à entendre que c'estoit là nostre chemin, pour aller à nostre demeure ; quoy qu'il ne parlast point, son signe me servoit d'adresse pour aller à une petite Eglise, située sur la coste. Cette place estoit quarrée en forme d'un Monastere, les bastimens beaux et reguliers ; cependant sans m'arrester à en considerer la structure, mon cœur estoit attiré vers cette petite Eglise, qui m'avoit esté montrée par le gardien de ce païs. Je sentoie toujours ma compagne apres moy ; et en avançant, je vis un chemin qui conduisoit au bas de ce grand païs, qu'en un moment je consideray tout entier : il me parut couvert d'un brouillars épais, au milieu duquel j'entrevis

une Eglise quasi enfoncée dans ces tenebres, en sorte qu'on n'en voyoit que le faiste. Ces obscuritez, qui remplissoient ce pauvre pais, estoient affreuses, et paroisoient inaccessibles ; ma compagne cependant me quitta, et descendit quelques pas dans l'épaisseur de ces broüillars. Pour moy, qui dès le commencement avois eu signe d'aller à une petite Eglise qui estoit sur le bord de la coste où nous estions, je ne respirois que d'y arriver au plustost ; elle estoit d'un beau marbre blanc, tout orné d'une belle sculpture à l'antique. La sainte Vierge estoit assise au dessus, tout au milieu, et regardoit ce grand pais, portant en son sein le saint Enfant Jesus. La Mere et le Fils me paroisoient de marbre ; cependant leur attrait estoit si charmant, qu'il me sembloit que je ne serois jamais arrivée assez tost pour contenter ma devotion.

J'y arrivay enfin, pleine d'une ardeur qui me consumoit. Pour lors je fus bien surprise, car levant les yeux je trouvay que la sainte Vierge et son divin Enfant n'estoient plus de marbre, mais de chair, et que cette sacrée Mere jettoit ses regards pitoyables sur ce pais desolé, et que baissant la teste, elle en entretenoit le petit Jesus ; il me sembloit aussi qu'elle luy parloit de moy, ée qui m'enflammoit le cœur en plus.

La beauté du visage de la sainte Vierge, qui paroissoit de l'âge de quinze à seize ans, estoit ravissante ; l'impression en est encore entiere dans mon esprit. Là dessus, je m'éveillay avec une grande idée pour la conversion du pais que j'avois veu ; je n'avois neantmoins aucune veüe de ce que pouvoit signifier cette vision, tout m'estoit un mystere que je n'entendois pas, parce qu'en tout cela il ne me fut pas dit une seule parole. Un jour donc que j'estois devant le saint Sacrement, je receus tout d'un coup une nouvelle impression de cette mesme vision, et tout ce que j'avois veu de ce grand pais fut représenté à mon esprit dans toutes ses circonstances. La divine Majesté en cette vision, me dit interieurement : C'est là le Canada que je t'avois monstré, il faut que tu y ailles faire une

maison à Jesus et à Marie. Je n'avois jusques alors jamais entendu parler de ce que c'estoit que le Canada, que quand, pour faire peur aux enfans, on les menaçoit de les envoyer en Canada ; je le prenois pour un mot d'épouvante ou de raillerie. Pour cet homme, qui en estoit le gardien, je ne pus douter que ce ne fust saint Joseph, Jesus et Marie ne pouvant estre sans luy.

Il y avoit donc environ six ans que tout cela s'estoit passé, lors que Madame de la Peltrie et Monsieur de Bernieres arriverent à Tours pour faire le contract de fondation sous le bon plaisir de Monseigneur Deschau, Archevesque, Supérieur du Monastere, et des filles qu'on venoit demander. Ce fut le R. P. Recteur du College de la Compagnie de Jesus, qui nous en vint apporter la nouvelle, que nostre Reverende Mere Prieure receut avec action de grace, et qui de là à nostre sollicitation, alla trouver Monseigneur de Tours, et luy demanda des Religieuses Ursulines pour accompagner Madame de la Peltrie, qui avoit le dessein d'aller fonder un Seminaire en Canada, pour l'instruction des filles Sauvages. Cette demande surprit d'abord ce bon Prelat ; neantmoins apres qu'il eut esté bien informé de tout par ce Pere, alors eslevant sa voix : Ha ! mon Pere, luy dit-il, est-il bien possible que Dieu veuille prendre de mes filles pour un dessein si glorieux ? hélas ! que je seray heureux, s'il s'en trouve dans cette Communauté qui ayent vocation pour exposer leur vie si genereusement ! Le Pere luy repliqua que la divine Providence y avoit pourveu, et m'avoit donné cette vocation : Allez, je vous prie, mon Pere, luy répondit-il, allez encore luy parler, interrogez-la bien sur ce sujet, et revenez au plustost m'apprendre ce qui en est.

Sur ces entrefaites, Madame de la Peltrie entre avec Monsieur de Bernieres ; il la receut avec mille benedictions sur sa genereuse entreprise, et fut tellement touché de sa rare modestie, et du zele qui paroissoit dans ses paroles, et dans l'ouverture qu'elle luy fit, des sentimens de son cœur, qu'il acquiesça

avec joye à toutes les demandes qui luy furent faites, sur tout, lors qu'il eut appris par le retour du Pere, qui m'estoit venu examiner de sa part sur ma vocation, ce qui en estoit au vray. En mesme-temps il voulut qu'on nous amenast Madame de la Peltrie, qu'on luy ouvrist les portes du Monastere, à elle et à ses suivantes, et qu'on la receust dans la Maison, comme sa propre personne.

Cette bonne Dame, qui avoit apprehendé l'abord de Monseigneur de Tours, fut ravie de voir son affaire faite si promptement ; et sans differer davantage, vint au Monastere pour nous faire part de cette bonne nouvelle, et connoistre celles que Dieu luy avoit destinées pour ses compagnes.

A son arrivée, la Communauté s'assembla au son de la cloche, et s'estant rangée en ordre pour la recevoir en ceremonie, selon les intentions de mondit Seigneur, nous la conduisimes au Chœur en chantant le *Veni creator*, qui fut suivy du *Te Deum*. Toutes pleuroient de joye de voir cette pieuse Dame, qu'on regardoit comme un Ange du Ciel ; elle de son costé, pensoit estre en Paradis. Pour moy, dès que je l'eus envisagée, je me souvins de ma vision, et reconnus en elle la compagne qui s'estoit jointe à moy, pour aller à ce grand païs qui m'avoit esté montré : sa modestie, sa douceur et son teint m'en renouvelerent l'idée ; tous les traits de son visage me parurent estre les mêmes. Il y avoit environ six ans que cela m'estoit arrivé, et cependant j'en avois l'idée aussi distincte que s'il n'y eût eu qu'un jour. Ce qui me fit encore admirer davantage la divine Providence, fut ce que j'appris par apres d'elle mesme, qu'en ce mesme temps que Dieu me l'avoit fait connoître, il luy avoit aussi donné les premieres inspirations de sa vocation pour le Canada.

Pour ne point m'arrester au détail de mille circonstances, qui changerent, dans cette agreable entreveuë, nostre Communauté en un petit Paradis, la difficulté fut de nous trouver une compagne, car toutes le vouloient estre. On alloit en foule trouver Monsieur de Bernieres,

qui estoit resté au parloir, pour obtenir cette grace de Monseigneur de Tours par son entremise. Enfin le sort tomba heureusement sur une fille pleine de courage et de zele, et accomplie en toute sorte d'avantages de la nature et de la grace ; c'estoit la Mere Marie de saint Joseph, appelée auparavant, de saint Bernard, dont il est fait mention en la Relation de l'an 1652. pour avoir finy saintement sa vie en ce païs, comme elle s'y estoit employée l'espace de treize ans avec grand fruit pour le salut des ames.

Toutes choses estant ainsi terminées, en peu de temps, selon nos souhaits, nous primes congé, particulièrement de mondit Seigneur, et ayant receu sa benediction, nous partimes incessamment de Tours pour nous rendre au plustost à Paris ; où estant arrivées sur la fin de Fevrier de l'an 1639. nous esperions bien augmenter nostre nombre de quelques-unes des Religieuses Ursulines du Fauxbourg saint Jacques, qui avoient la mesme vocation que nous ; et nostre esperance en estoit d'autant plus grande que nous n'ignorions pas le zele de cette Maison pour le Canada, et la disposition qu'elle avoit de s'en priver tres-volontiers pour une si sainte entreprise.

En effet, il s'en trouva qui estoient toutes disposées dès lors, à se joindre avec nous, comme firent l'année suivante la Mere Anne de saint Claire et la Mere Marguerite de saint Athanase ; mais Monseigneur de Paris ne le jugea pas à propos, ne pouvant pas encore se resoudre à donner son approbation à un dessein si extraordinaire.

La divine Providence avoit destiné cette place pour cette année, à la Mere Cecile de sainte Croix, que nous trouvâmes heureusement au Monastere des Ursulines de Dieppe, dans des ardeurs incroyables d'exposer sa vie aux tempestes et aux dangers de la mer, pour cooperer avec nous, dans les emplois propres de nostre Institut, au glorieux dessein de la conversion de ces nations barbares.

Enfin, apres avoir surmonté mille difficultés, par une assistance du Ciel toute

particuliere, nous nous embarquâmes le 4. de May, cinq que nous estions, sans parler des Reverends Peres Jesuites, qui nous assisterent en tout, et ne nous abandonnerent jamais, et sans y comprendre aussi les Reverendes Meres Hospitalieres, que le saint Esprit avoit inspirées de demander la mesme Mission, pour exercer les œuvres de misericorde envers les François et les Sauvages malades, appuyées de la pieté de Madame la duchesse d'Eguillon, qui avoit donné la premiere ouverture à ce dessein, et fournissoit le fond necessaire à son etablissement.

Enfin, sous la protection de la sainte Vierge, à laquelle nous avons eu recours tres-particulierement dans trois ou quatre dangers manifestes de naufrage, le premier jour d'Aoust de la mesme année, nous arrivâmes toutes heureusement à Quebec, où nous fûmes receuës par Monsieur de Mont-magny, Gouverneur, par les Reverends Peres Jesuites, et par tous les François et les Sauvages, avec toutes les civilitez et les demonstrations de joye imaginables.

Aussi-tost que je me vis sur cette terre tant désirée, je m'y prosternay et la baisay dans des sentimens de respect et de reconnaissance envers la divine Majesté, que j'adoray dans le pais, qu'elle m'avoit montré il y avoit longtemps. Je le reconnus tel que je l'avois veu, à la reserve de ces épaisses tenebres, qui me parurent dissipées, la Foy ayant déjà fait de notables progres dans les nations Algonquines, Montagnaises et Huronnes, par les soins des Reverends Peres de la Compagnie de Jesus.

Ces bons Sauvages nous regardoient comme personnes venuës du Ciel, ils mettoient la main sur leurs bouches par admiration, estonnez de ce que pour l'amour d'eux, nous avions quitté nostre pais, nos biens, nos parens et nos amis. Nous caressions et embrassions celles de nostre sexe, sans horreur, ny de leurs cheveux graissez, ny de leur mauvaise odeur, c'estoient tous nos tresors et toutes nos delices.

Le premier Chrestien, Noel Negaba-

mat, nous amena deux de ses filles, e ensuite ce qu'il y avoit sur le lieu de filles Sauvages. Madame nostre chere Fondatrice, estoit ravie de se voir en possession de ce qu'elle avoit tant souhaitté, et de les pouvoir servir. Elle en voulut absolument avoir la charge en chef, et il luy fallut donner cette consolation.

Ce fut un plaisir de la voir déployer ce qu'elle avoit apporté pour faire de petites simares à ses cheres filles, que nous vestîmes de camelot rouge; les Sauvages en furent ravis, les voyant toutes habillées d'une mesme parure.

Comme nous ne pouvions pas encore estre en cloture, la maison que nous avions d'emprunt, ne desemplissoit point, non plus qu'une grande chaudiere qui estoit toujours sur le feu; rien ne nous estoit trop cher pour nos pauvres Sauvages. L'humilité et la charité de nostre pieuse Dame estoient si grandes, qu'elle rendoit à nos petites Sauvages les mesmes services que fait une nourrice à son enfant, avec une joye aussi grande que le monde en trouve dans ses delices les plus charmantes. Et quoy qu'elle fust naturellement d'une complexion tres-delicat, elle ne le faisoit point paroistre dans ces rencontres, mangeant souvent dans les cabanes avec les Sauvages, qui l'aimoient et l'honoroient à leur façon, plus qu'il ne se peut dire.

Mais ce narré de la Reverende Mere Marie de l'Incarnation, m'engage insensiblement à faire icy un petit abregé des principales vertus de cette pieuse Dame.

CHAPITRE III.

De la vie de Madame de la Peltrie en ce pais, et de sa sainte mort.

On peut juger de ses premieres démarches, dans la fidele correspondance qu'elle porta à la grace de sa vocation en ce pais, de quel pas elle s'y est

avancée en toute sorte de vertu, l'espace de pres de 33. ans que ces peuples ont eu le bonheur de la posséder.

Ce qui parut d'abord en elle avec plus d'éclat, fut le zele qui brûloit dans son cœur pour leur conversion. Elle eust volontiers couru en personne toutes les forests, les lacs et les montagnes de ce grand païs, pour crier à ces nations infinies qui les habitent, qu'il y a un Dieu, un Paradis, un Enfer, un Jesus-Christ crucifié pour l'amour et le salut de tous les hommes ; mais il falloit auparavant respirer un peu, il falloit travailler à l'établissement du Monastere qu'elle avoit entrepris, il falloit qu'elle eust la consolation de voir ses filles en possession de l'employ qu'elle leur avoit souhaitté avec tant de passion, et qu'elle mesme y mist la main dans le soin qu'elle prit, conjointement avec elles, des petites filles Sauvages. Ces premieres saillies du feu divin, dont elle estoit consommée intérieurement, avec son humilité, sa douceur, sa piété et sa charité, qui rendoient sa conduite si sainte, donnerent de l'admiration aux François et aux Sauvages ; mais ce qui les ravit, fut que deux ans apres son arrivée, ayant appris que le grand concours des Sauvages devoit estre plus haut, elle monta jusques à Montreal, où son grand cœur n'en trouvant pas encore assez pour contenir la soif extrême qu'elle avoit du salut des ames, elle prit le dessein de penetrer jusqu'à trois cents lieuës de Quebec, par des chemins embarrassez de torrens et de cheutes d'eau, qui feroient mesme peur à ceux qui ne les verroient qu'en peinture, et d'aller au païs des Hurons, où estoit le fort des Missionnaires, et où l'on comptoit plus de quatre-vingt mille ames, en y comprenant les peuples de la Nation Neutre et de la Nation du Petun, tous renfermez dans l'estenduë de soixante lieuës de païs, qui ont esté depuis ou ruinés, ou dissipés par les Iroquois en des Contrées plus écartées. Tout estoit disposé pour ce grand voyage, sa compagnie, ses canots, ses provisions, ses petits balots, qui contenoient de quoy vivre sur les lieux, et y faire ses liberalitez ; rien

ne l'avoit estonné de tout ce qu'on luy avoit pu dire pour la divertir de cette entreprise, elle n'attendoit que le temps et la saison propre pour s'embarquer ; mais un de nos Peres estant descendu de ce païs avec la flotte Huronne, luy fit voir si clairement l'inutilité de ce voyage pour la fin qu'elle pretendoit, et le danger manifeste de tomber entre les mains des Iroquois, qui estoient en guerre avec ces peuples, qu'elle prit la resolution de n'y plus penser. Mais pour ne point manquer à ce zele, elle fonda l'entretien d'un Missionnaire de nostre Compagnie ; et demeurant convaincuë qu'elle satisferoit pleinement à sa vocation, si elle se contentoit de travailler à la conversion de ces ames abandonnées, par des prieres continues, par ses abstinences et ses mortifications ordinaires, et par ses emplois de charité aupres des petites filles Sauvages, demeurant en cloture et vivant dans la regularité religieuse avec ses filles, comme elle a fait saintement et constamment jusqu'au dernier moment de sa vie, sans se relascher jamais, selon le témoignage que rend à sa vertu toute sa Communauté, elle estoit si exacte en toutes choses, qu'elle prevenoit les autres en tout ce qui regarde la discipline religieuse, et lorsque la Supérieure ordonnoit quelque chose à la Communauté, elle estoit toujours la premiere à l'exécuter, animant ainsi toutes les autres par son exemple à obeïr avec promptitude, et l'on a remarqué que les observances regulieres n'estoient jamais mieux ny plus ponctuellement gardées, que lorsqu'elle avoit soin de la cloche.

Ayant l'office de la lingerie, qu'elle a exercé dix-huit ans entiers, elle donnoit plus volontiers qu'on ne luy demandoit, et donnoit de si bonne grace et avec tant de bonté, qu'elle faisoit mille excuses, si les choses n'estoient pas si commodes qu'elle l'eust bien souhaitté ; aussi dès son enfance, la charité et la misericorde avoient esté ses cheres vertus. Elle avoit une telle affection pour les pauvres, que pour le respect et l'amour qu'elle avoit pour la pauvreté de Nostre Seigneur, elle eût voulu en avoir

toujours auprès de soy, et les vestir de ce qu'elle avoit de meilleur ; et comme on luy reprochoit un jour avec respect et amitié, qu'elle portoit presque toujours de vieux habits rapetassez, qu'il y avoit en cela quelque chose contre la bienséance, et qu'elle feroit peut-estre mieux de les donner aux pauvres. Ah, pour moy, dit-elle, j'aimerois beaucoup mieux leur en donner de neufs. L'esprit d'abaissement et d'humilité qui regnoit dans son cœur, luy rendoit facile la pratique de toutes les vertus ; son plaisir estoit de se voir dans les offices les plus méprisables, de laver la vaisselle, les marmites et les pots, ballier la maison, et assister les malades dans les derniers services ; ce qu'elle faisoit d'une manière qui ravissoit tout le monde. Elle estoit en possession de prendre par tout la dernière place, au Chœur, au Refectoire, à la Communion, et aux autres assemblées de la Communauté ; c'estoit luy faire de la peine que de luy donner la qualité de Fondatrice. Hélas ! je ne suis, disoit-elle à cette occasion, qu'une pauvre miserable, qui n'ay fait qu'offenser Dieu. Elle le croyoit ainsi, quoy qu'en effet sa conscience fust tres-pure devant Dieu, et que sa vie fust aux yeux des hommes, un exemple continuel de toutes les vertus. Son port, quoy qu'assez majestueux, estoit humble ; son extérieur portoit à l'amour de la pauvreté, au recueillement intérieur et à la devotion ; et ce bas sentiment qu'elle avoit d'elle-mesme faisoit qu'elle parloit peu, et jamais de soy, sinon pour se confondre. Un jour, au commencement de l'année, les petites Pensionnaires luy estant allées demander sa benediction : Mes pauvres enfans, leur dit-elle, à qui vous adressez-vous ? à la plus méchante creature qui soit au monde. Cette mesme humilité faisoit, qu'elle ne vouloit pas qu'on luy servist rien de particulier pour le manger, quoy qu'elle en eust besoin, s'estimant inutile et la dernière de toute la Communauté. Elle dissimuloit avec une douceur incroyable, les petits déplaisirs, qui sont inevitables dans une vie de Communauté pour sainte qu'elle soit ; elle se donnoit toujours le

tort, et ne pouvant souffrir qu'on luy demandast pardon, elle estoit souvent la première à le demander à genoux : C'est moy, ma chere Sœur, disoit-elle, qui vous ay donné sujet de peine, par mon orgueil et par mon impatience, priez Dieu qu'il me convertisse, et croyez que je vous aime de tout mon cœur. Quoy qu'elle eust un don d'oraison continuelle, et qu'elle parlât éminemment des choses de Dieu aux personnes de dehors, qui la venoient visiter, son humilité neantmoins la rendoit si réservée dans la Maison, qu'elle n'en parloit que par interrogation, et comme si elle eust ignoré ces choses-là ; et quand on la pressoit quelquefois en recreation, de communiquer les bons sentimens que Dieu luy donnoit dans ses exercices de devotion, elle répondoit naïvement : Que diray-je ? sinon que je suis continuellement infidèle aux graces de Dieu.

Mais comme je ne pretends icy que faire un petit abrégé de sa vie, je laisse ses autres vertus, ses penitences et ses mortifications, qu'un corps robuste auroit eu de la peine à supporter, et dans lesquelles elle estoit infatigable, se refusant mesme constamment en toutes choses les soulagemens qu'on jugeoit nécessaires à sa foible complexion et à ses infirmités presque continuelles. Et s'il arrivoit qu'elle eût connoissance que quelque personne fust en mauvais estat et en danger de son salut, elle redoubloit pour lors et ses austeritez et ses prières.

Aussi puisoit-elle cet amour des souffrances, et ce zele qui la consumoit, dans la source de l'amour divin, son cœur estant inseparable du saint Sacrement de l'Autel, pour lequel elle avoit une devotion admirable, et dont elle ne pouvoit perdre la presence. Sans son humilité, qui l'éloignoit de toutes particularitez, elle l'eust volontiers reçu tous les jours ; et pour se consoler et se satisfaire dans cette privation qui luy estoit bien sensible, elle procuroit au Monastere le plus de Messes qu'elle pouvoit, et les entendoit toutes avec une modestie et un respect Angelique, se donnant toujours la liberté de quitter

le parloir, et quelque conversation que ce fust, lorsque on sonnoit une Messe.

Comme cette pieuse Dame avoit gagné les cœurs de la Communauté par ses bons exemples, et de ceux de dehors par la douceur de ses saints entretiens, et par ses liberalitez, tout le Canada luy souhaittoit encore plusieurs années de vie, mais il a plû à Dieu, qui vouloit couronner les merites de sa servante, d'en disposer autrement.

Ce fut le douzième de Novembre de l'année dernière 1671. qu'elle fut attaquée d'une pleuresie, qui l'emporta le septième jour. Ce terme parut bien court aux personnes qui n'estoient pas bien resoluës de la perdre, il fut neantmoins suffisant pour faire éclater dans sa mort les vertus qui avoient paru en elle pendant sa vie : elles s'assemblerent toutes alors comme en foule, pour l'accompagner dans ce passage, et parurent dans un éclat si extraordinaire, que les personnes qui eurent le bonheur de l'assister pendant sa maladie, en furent toutes surprises.

Jamais elle ne fut plus humble, plus affable, plus patiente, plus mortifiée, plus obeissante, ny plus soumise à la Supérieure, aux ordonnances du Medecin, plus devote, plus unie avec Dieu, ny plus resignée à sa sainte volonté.

Elle avoit toujours eu une tendresse particuliere pour la pauvreté, aussi voulut-elle mourir en pauvre, jusques là mesme qu'elle pria celles qui l'assistoient, de luy faire cette grace que de décharger une petite table, qui estoit proche de son lit, de quantité de douceurs qu'elle ne jugeoit pas luy estre necessaires, ajoutant qu'elle desiroit que la pauvreté parust dans sa chambre et dans tout ce qui avoit rapport à elle, comme une Reine dans son Palais, où elle doit avoir tout credit et autorité.

Le 15. du mesme mois, et le quatrième de sa maladie, elle fit son testament solennel, où Monsieur Talon, Intendant, voulut se trouver, tant pour honorer sa personne, que pour autoriser ses dernieres volontez ; et la défunte, qui eut toujours l'esprit sain et present à soy, ne manqua pas de luy en

faire compliment, et de luy en témoigner ses reconnoissances. Deux jours apres, ayant appris du Medecin qu'elle ne passeroit pas le lendemain, elle ne s'en estonna point, et pria celles qui estoient aupres d'elle, de ne luy plus parler que de l'Eternité ; et comme on luy demandoit si elle n'avoit pas quelque regret de mourir ? Point du tout, dit-elle, j'estime mille fois plus le seul jour de ma mort, que toutes les années de ma vie.

Le jour suivant, qui fut celuy de son bonheur, elle fut ravie, quand s'estant enquisse quel jour il estoit, elle sceut qu'il estoit Mercredy : Dieu soit beny, dit-elle, ah ! que je seray heureuse de mourir aujourd'huy ! c'est un jour destiné pour honorer saint Joseph. De fait elle entra dans l'agonie en priant Dieu, et expira doucement deux heures apres, sur les huit heures du soir, dans l'enclôs du Monastere, âgée de 68. ans, dont elle en avoit passé trente-trois en ce pais. Elle employa cette dernière journée dans des desirs si ardents de voir Dieu, et de le posseder, que les heures luy duroient des années, et demandoit incessamment quand arriveroit ce bienheureux moment qui l'uniroit à son souverain bien pour jamais.

Elle receut ses derniers Sacremens de la main de Monsieur de Bernieres, neveu de celuy qui avoit conduit toutes ses affaires pour le Canada, grand Vicair de Monseigneur de Petrée, et Supérieur du Monastere, avec une devotion et une joye, qu'il seroit difficile d'exprimer ; et faisant reflexion sur la charité, et le soin de ses cheres filles, qui n'avoient rien oublié ny épargné pour l'assister en tout, pour le spirituel et pour le temporel, elle reconnut sensiblement, avec beaucoup de satisfaction et de consolation, qu'ayant tout quitté pour nostre Seigneur, elle en recevoit le centuple dès cette vie, selon sa promesse. Ces paroles du Sage : *timentî Dominum bene erit in extremis*, que l'ame qui aura passé sa vie dans la crainte de Dieu, s'en trouvera bien à la mort, ont esté verifiées en cette pieuse Dame ; le jour de sa mort a esté pour

elle un jour de benediction, *et in die de-functionis suæ benedicetur.*

Aussi comme elle avoit acquis la perfection de la Justice Chrestienne, son ame, avec celle des Justes, estoit en la main de Dieu, *Justorum animæ in manu Dei sunt*, et dans la sureté de cet azile, elle ne ressentit aucune atteinte du tourment de la mort, *non tanget illos tormentum mortis.* Elle n'eut aucune peine de quitter la vie ; l'esprit de componction qui regnoit dans son cœur, y avoit mis le calme, et l'avoit delivrée des inquietudes que cause d'ordinaire le souvenir des pechez passez ; enfin le témoignage de sa bonne conscience, qui est toute la gloire d'une ame Chrestienne, et la confiance qu'elle avoit en la divine misericorde, luy faisoit regarder d'un œil paisible et sans crainte, ce qu'il y a de plus horrible dans les Jugemens de Dieu : de sorte que son cœur, au plus fort de ses douleurs, tout transporté de joye, et dans des mouvemens tout divins, ne respiroit que le Ciel ; elle prioit ses cheres filles, qui estoient toujours aupres d'elle, de luy remettre souvent en memoire, ce premier Verset du Pseaume 121. *Lætatus sum in his quæ dicta sunt mihi : in domum Domini ibimus*, s'occupant, jusques à ce qu'elle tomba en l'agonie, dans des sentimens de componction, pleins d'amour et de suavité, de resignation à la volonté de Dieu, de confiance, de louange, d'action de grace, et dans des desirs ardens de se voir au plustost dans la jouissance du bonheur eternel.

Le lendemain de sa mort, elle fut enterrée dans le Chœur des Religieuses, dans un cercueil de plomb ; ce qui se fit à la verité contre ses intentions, cette humble Dame n'ayant cherché durant toute sa vie que l'humiliation et l'aneantissement, et sur tout à la mort. Mais le ressentiment que les Ursulines ses filles conserveront toujours de ses bontez et de ses bienfaits, les fit passer par dessus toute autre consideration, et les obligea dans une occasion si considerable et si solennelle, d'en témoigner cette petite reconnoissance.

Avant que son corps fut ensevely, on

en tira le cœur, selon qu'elle l'avoit ordonné dans son testament, pour estre mis entre les mains des Peres de nostre Compagnie, auxquels elle l'avoit promis depuis plusieurs années, conformément à leurs desirs, declarant expressement (ce qui confirme encore le bas sentiment qu'elle avoit d'elle-mesme). qu'elle vouloit qu'il fust mis dans une petite quaisse de bois toute simple, sans estre mesme rabotée, et sans autre enveloppe que de la terre meslée avec de la chaux vive, et qu'il fust livré en cet estat ausdits Peres, pour marque du respect et de l'affection (ce sont les propres termes du Testament) qu'elle a toujours eue pour leur sainte Compagnie, pour estre posé et enterré sous le marchepied de l'Autel de leur Eglise, où repose le saint Sacrement, pour y estre consommé et réduit en poussiere, aux pieds de la divine Majesté.

Ces dernieres lignes de son testament olographe ayant esté omises dans la minute du testament solennel, elle n'eut point de repos qu'elles n'y fussent inserées, ne pouvant s'empescher, tandis que cette affaire se passoit, de témoigner de l'indignation contre ce cœur, qui, à l'entendre, avoit esté si traître, si ingrat et si infidele à cette adorable majesté.

Ses obseques furent honorées de toutes les personnes considerables de cette ville et des bourgades voisines ; comme cette illustre defunte estoit regrettée de tout le monde, aussi les larmes n'y furent pas épargnées. La compagnie estant restée dans l'Eglise de dehors, le Clergé entra processionnellement dans le Chœur des Religieuses pour y faire l'enterrement. Et, la ceremonie achevée, le mesme Clergé conduisit le cœur, porté sous un crespes noir, apres Monsieur de Bernieres, Curé, par un des plus considerables habitans du païs, ancien Conseiller du Conseil Souverain, suivy de Monsieur de Courcelles, Gouverneur, et de Monsieur Talon, Intendant, et de toute l'assemblée, jusques à nostre Eglise, où à la porte, il fut consigné entre les mains du Superieur, par ledit sieur de Bernieres,

executeur du testament, et de là, il fut porté par ledit Pere, au pied des marches du grand Autel, dont elle avoit autrefois donné le grand tableau, et la lampe d'argent, avec un fond pour l'entretenir, sans parler des autres témoignages de son affection envers nostre Compagnie, tant en France, qu'en ce pays, où elle a toujours eu un de nos Peres pour son Directeur et son Confesseur, qui sont des marques de l'affection qu'elle avoit pour cette Compagnie, et qu'elle a conservée jusqu'au dernier soupir, ayant désiré avant que de mourir, d'en voir les principaux ouvriers, qui se trouvoient pour lors à Quebec, pour recevoir leur benediction, et se recommander à leur prieres. C'est un devoir qu'elle merite de nous, et que nous luy rendrons tous tres-volontiers, dans des sentimens eternels de reconnaissance.

CHAPITRE IV.

De la bien-heureuse Mort de la Reverende Mere Marie de l'Incarnation.

La vie de cette femme forte, telle que nous la represente Salomon, en quelqu'estat que nous la considerions, ou engagée dans le mariage, ou dans sa viduité, qui luy a donné la liberté de quitter le monde, et d'estre comme elle l'a esté, une tres-digne fille de sainte Ursule, estant un ouvrage du Saint-Esprit, qui s'est plu en cette ame, et qui a pris plaisir de l'enrichir des dons les plus exquis de ses graces, demande un volume entier, et un esprit plus éclairé que le mien, dans la connoissance de sa conduite, pour en former parfaitement le caractere et l'idée.

Sa vocation toute surnaturelle, que j'ay esté obligé de deduire assez amplement, nous donne quelque veuë de la Providence particuliere que Dieu avoit sur cette ame, et nous la devons considerer comme un effet et une production

de ces belles lumieres, dont son entendement estoit éclairé, et de ce feu, que l'Epoux celeste avoit allumé dans son cœur dès son enfance. Je ne dis rien de sa vie toute extraordinaire estant encore en France ; elle a esté connue de personnes de grand merite et d'eminentte vertu, qui la touchent de près selon le sang : le zeile de la gloire de Dieu brusle trop ardemment dans leur cœur pour en refuser la communication et la connoissance au public. La vie qu'elle a menée en ce pays a esté en comparaison de l'autre une vie cachée, et commune à l'exterieur, par un ordre exprès qu'elle en avoit reçu de N. S. et qui fut approuvé de son Directeur ; ordre qu'elle a observé si exactement, et avec une application si particuliere, les trente-trois années qu'elle a passé dans le Canada, que, quoy qu'elle eust interieurement de plus grandes communications que jamais avec Nostre-Seigneur, qu'elle ne perdoit point de veuë dans ses emplois et dans sa conversation avec le prochain, non plus que dans l'Oraison, neantmoins ses ravissements, ses extases, ses visions, ses caresses si particulieres quelle recevoit de la part de Nostre-Seigneur, et de sa sainte Mere, et autres semblables faveurs, qui auparavant luy estoient ordinaires, ne parurent plus. Toutes ces graces demurerent cachées le reste de sa vie, sous un exterieur tout celeste, qui edifioit et ravissoit les personnes qui la voyoient, ou avoient le bonheur de converser avec elle. Son silence perpetuel n'avoit rien de triste ny de rebutant, sa modestie estoit Angelique, et son humilité et sa simplicité sans exemple, accompagnée d'une sagesse et d'une prudence qui ne tenoit rien de l'humain. Quoy qu'elle eust esté dix-huit ans en charge, à trois diverses reprises, avec une entiere satisfaction de tout le monde, tant de la Communauté que du dehors, toutefois elle estoit la plus soumise, la plus obeissante de la maison, la plus exacte dans toutes les observances, et decouvroit son interieur à sa Superieure avec la sincerité que feroit une Novice la plus fervente.

Elle conservoit une douceur inaltérable pour qui que ce fust, et les personnes qui ont conversé familièrement avec elle, ou qui ont conduit son interieur, ont reconnu manifestement que cette admirable égalité d'humeur, venoit d'une vertu interieure toute extraordinaire, et de cette union intime qu'elle avoit avec celui qui dit de soy-mesme : *Mitis sum, et humilis corde*, je suis doux et humble de cœur. Elle estoit sans doute possédée de son esprit, et c'est de cette source infinie de toutes sortes de biens, dont elle estoit si proche, qu'elle avoit tiré ce grand courage et cette confiance inébranlable pour entreprendre si genereusement la conduite d'une Mission de Religieuses en Canada, qui estoit lors sans exemple, et pour se resoudre à traverser tant de mers, à s'establir dans un païs barbare, à y bastir un Monastere, où elle a assemblé 25. à 30. Religieuses, et un nombre considerable de petites Pensionnaires, tant Sauvages, que Françoises, et à le rebastir et le remettre sur pied douze ans apres son arrivée, tout ayant esté consumé par le feu. Elle surmonta toutes ces difficultez, et une infinité d'autres, qui se trouvent toujours dans l'execution des grands desseins, et fournit à toutes ces dépenses du fond inépuisable de cette confiance qu'elle avoit en Dieu, animée de la charité qui brusloit dans son cœur pour le salut de ces peuples, et appuyée fortement sur l'ordre qu'elle avoit reçu de Nostre-Seigneur et de sa sainte Mere, de leur bastir en ce païs une Maison. Ces veuës la tenoient dans la paix, qu'elle ne perdit jamais, quelque opposition que pust faire à ses desseins, le demon ; du reste, sa maniere d'agir estoit accompagnée de vigueur, de soin et de vigilance, selon la nature des affaires. Son cœur et ses bras estoient toujours ouverts aux filles et aux femmes Sauvages qui vouloient estre instruites ; ny la petitesse du lieu où elles estoient logées dans les commencemens, ny leur peu de vivres, ny le manquement de quantité de choses necessaires, n'estoient capables d'arrester son zele et ses liberalitez, ny d'alterer tant soit peu

sa confiance. Elle estoit industrieuse, et n'ignoroit rien de ce qu'on peut souhaiter en une personne de son sexe, pour l'aiguille, ou pour le pinceau, et pour toutes sortes d'ouvrages ; elle n'estoit pas mesme ignorante en matiere d'architecture. Elle apprit en peu de temps les deux Langues qui ont le plus de cours en ce païs, l'Algonquine et la Huronne, avec tant de succez, qu'elle se rendit capable de les enseigner aux autres, et on peut dire qu'elle est morte dans ce saint exercice, puisque sa derniere maladie la prit lors qu'elle avoit actuellement pour écolieres, trois Religieuses nouvellement venuës de France.

Son indisposition commença le seizième de Janvier, par un débordement extraordinaire de bile, qui l'obligea de se mettre au lit jusqu'au dernier d'Avril, qui fut le jour de sa bienheureuse mort. Elle fut si mal dès le commencement, que du sentiment des Medecins, on jugea à propos de luy donner ses derniers Sacremens, n'y ayant pas d'apparence qu'elle deust passer le neuvième jour ; et depuis ils protesterent souvent qu'elle ne vivoit que par miracle. Dieu vouloit qu'elle remplist la mesure des souffrances, qui luy devoient meriter la couronne, qu'elle possede maintenant dans le Ciel.

Pendant ces trois mois et demy qu'a duré sa maladie, dans une complication de divers maux, qui luy causoient jour et nuit des douleurs tres-cuisantes, elle fit paroistre une constance qui donna un nouveau lustre à toutes ses vertus. On fut obligé de luy faire des incisions profondes et tres-sensibles en deux abcez qui s'estoient formez sur son corps : pendant cette operation, elle parut dans un repos et dans une égalité d'esprit admirable, sans se permettre la moindre plainte, comme si le rasoir eût agy sur un autre corps que le sien. Elle se tenoit devant Dieu et s'offroit à son infinie bonté, en esprit de victime, toute preste à souffrir encore davantage, jusqu'au dernier jour du Jugement, pour le faire connoistre, aimer et glorifier de tous ces peuples. Elle se consideroit

comme attachée à la Croix de son Sauveur, son unique amour, qui l'entretenoit continuellement, elle se conjoüissoit avec luy de ce bonheur, *Christo*, disoit-elle, *confixa sum cruci*; cette reflexion luy causoit une joye indicible.

Celles qui l'assistoient, remarquerent que sa douceur, sa patience, son humilité, sa charité, toutes ces belles vertus qu'on avoit toujours admirées, sembloient neantmoins croistre à mesure que croissoient ses douleurs: toutes choses la portoient à Dieu, mais sur tout les douleurs et les souffrances. Vers les derniers jours de sa vie, elle paroissoit comme dans une douce extase, la joye sur le front, la veuë modestement baissée, ou tournée vers son Crucifix, qu'elle tenoit en main; elle parloit peu, mais toujours avec une suavité ravissante.

L'empressement qu'on témoignoit à demander à Dieu sa guérison luy faisoit un peu de peine, parce qu'elle s'estimoit inutile sur la terre: un peu avant sa mort, sa Supérieure luy reprochant avec amitié, qu'elle avoit donné quelque sujet à sa maladie, ayant toujours voulu suivre la Communauté pour le vivre, quoy que souvent il fust contraire à la foiblesse de son estomac, elle luy découvrit pour lors ce secret, que Nostre-Seigneur luy ayant ordonné, à moins qu'elle ne fust malade, de s'accommoder en tout à la Communauté, elle avoit cru, apres avoir communiqué la chose à son Directeur, qu'elle devoit éviter les particularitez; que sa vie estoit de peu d'importance, mais que sa grande affaire estoit d'obeïr à la divine Majesté. C'est

pour cette mesme raison que, quelque degoust qu'elle eust pour la vie presente, et pour ardents que fussent ses desirs d'aller louer et aimer Dieu dans le Ciel, ses Superieurs voulant qu'elle demandât à Dieu la santé, elle obeït avec simplicité et avec une parfaite soumission, et forma sa priere presque en mesmes termes qu'avoit fait autrefois saint Martin: Monseigneur, si vous jugez que je sois encore necessaire à cette petite Communauté, je ne refuse point le travail, ny la peine; vostre sainte volonté soit faite.

Estant à l'extremité, elle demanda plusieurs fois toutes les petites Pensionnaires, tant Sauvages, que Françaises; elle leur donna sa benediction avec des tendresses incroyables, et les recommanda particulièrement à toutes ses sœurs, avec grand zele, les assurant qu'elle offroit continuellement à Dieu le peu de bien qu'elle faisoit, ses douleurs, sa vie et sa mort, pour la conversion et le salut des pauvres Sauvages, afin, dit-elle, que Dieu soit connu, aimé, servy et glorifié de tous ces peuples. Ce fut dans ces sentimens, que chargée d'années et de merites, elle quitta la terre, pour aller jouïr de Dieu dans le Ciel. Cette ame sainte se separa sans violence de sa chere Communauté, parce que Dieu l'appelloit à soy; elle n'eut aucun sentiment de leurs regrets ny de leurs larmes, d'autant qu'elle avoit les yeux arrestez sur la volonté de Dieu, qui avoit toujours esté l'objet de toutes ses deslices, et son Paradis en cette vie.

Permission.

Permis d'imprimer. Fait ce 9. Janvier 1673.

Signé, DE LA REYNIE.



TABLE ANALYTIQUE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS CE VOLUME.

ANNÉE 1656.

I. Voyage du Pere Simon le Moyne aux Iroquois Agnieronnons.....	2
II. Ambassade des Iroquois Onontae-ronnons, qui demandent des Peres de nostre Compagnie pour se faire Chrestiens.....	5
III. Voyage du Pere Ioseph Chau-monot et du Pere Claude Dablon à Onontagué.....	7
IV. Arriüée des Peres à Onontagué...	12
V. Les Peres traitent avec ces Peuples.	14
VI. Les Peres font leurs presents....	15
VII. Response aux presents des Peres..	18
VIII. Les premiers fruits recueillis en cette Mission.....	20
IX. Quelques guerisons remarquables. Le Pere continue ses instru-ctions. Les Sauvages obeïssent à leurs Songes.....	24
X. Ceremonies pour la Guerre, et quelques Combats.....	29
XI. L'occasion de la guerre contre la Nation du Chat.....	30
XII. Conseils tenus entre ces Peuples. Rencontre de Hurons. Execu-tion d'un prisonnier. Vision d'un Sauvage.....	32
XIII. Depart du Pere Claude d'Ablon d'Onnontagué, pour retourner à Quebec.....	35
XIV. De l'arriüée d'une troupe d'Al-gonquins nommez les Outa-ouacks.....	38
XV. Du despart des Algonquins Outaouak et de leur defaite....	40
XVI. De la mort du Pere Leonard Gar-reau.....	41

ANNÉE 1657.

I. Ambassade des Iroquois Sonnon-teronnons traüersée par l'Iro-quois Agnieronnon.....	2
II. Dessen des Iroquois Agnieron-nons sur la Colonie des Hurons dans l'Isle d'Orleans.....	3
III. Les Hurons de l'Isle d'Orleans at-taquez par les Iroquois Agnie-ronnons.....	5
IV. Voiage des Peres de nostre Com-pagnie et de quelques François au pais des Iroquois Superieurs appelez Onnontaeronnons.....	7

V. Nostre arriüée au lieu où nous auions destiné nostre demeure, et la reception que nous firent les peuples du pais.....	13
VI. Vne partie des Hurons va de-meurer à Agnié.....	19
VII. L'autre partie des Hurons va de-meurer à Onnontaghé.....	22
VIII. Du voiage du Pere Simon le Moyne aux Agnieronnons.....	23
IX. De la Residence de S. Ioseph en l'Anse de Sillery.....	26
X. Des Sauvages Hurons devant leur enleüement de l'Isle d'Orleans.	28
XI. De la nature et de quelques parti-cularitez du pais des Iroquois....	33
XII. Du naturel et des mœurs des Iro-quois.....	34
XIII. Des tesmoignages reciproques d'a-mitié entre nous et les Iroquois.	36
XIV. Des dispositions que les Iroquois ont à la Foy.....	38
XV. Des premieres semences de la Foy parmi les Iroquois.....	41
XVI. De la publication de la Foy aux Iroquois Oiogoenhronnons.....	42
XVII. De la publication de la Foy aux Iroquois Sonnontouaehronnons..	45
XVIII. De la publication de la Foy aux Iroquois Onneiouthronnons....	46
XIX. De la publication de la Foy aux Iroquois Onnontagheronnons...	47
XX. Des nouvelles esperances du pro-grez de la Foy dans les Missions de la Nouvelle France.....	49
XXI. Lettre du P. François le Mercier au Pere Louys Cellot Prouincial.	50
XXII. Dernieres nouüelles de ce qui s'est passé en la Nouüelle France.....	54

ANNÉE 1658.

I. Du retour de nos Peres et de nos François du pais des Onnonta-gheronnons.....	1
II. De l'industrie et du courage de nos François dans leur retraite d'Onnontaghé.....	6
III. Iournal de ce qui s'est passé entre les François et les Sauvages...	8
IV. Continuation du Iournal.....	12
V. Diuers chemins du Canada à la Mer du Nord. Les Noms de plusieurs Nations nouüellement decouvertes.....	19

VI. De la Mort d'une jeune Huronne, Religieuse Hospitaliere.....	23
VII. De la diuersité des actions et des façons de faire des François, ou des Europeans, et des Sau- uages	27
VIII. Quelques nouuelles arriüées par le dernier vaisseau.....	34

ANNÉE 1659.

PREMIERE LETTRE. De l'arriüée de Mon- seigneur l'Euesque de Petrée en Ca- nada.....	1
SECONDE LETTRE. Des Eglises Algon- quines et Huronne.....	4
TROISIEME LETTRE. De la Mission de l'Acadie.....	7

ANNÉE 1660.

I. De l'estat du pays en general....	1
II. De l'estat du pays des Iroquois et de leurs cruantez	6
III. De l'estat du pays des Algonquins et de quelques nouuelles décou- vertes.....	8
IV. De l'estat de la Nation Huronne et de sa derniere defaite par les Iroquois.....	13
V. De l'estat du reste des Hurons après leur derniere defaite. D'un François bruslé à Onnontaghé..	18
VI. De l'estat des Missions, et de l'ou- verture qui s'en fait de nouveau.	26
VII. De quelques prisonniers faits sur l'Iroquois, et bruslez à Québec.	30
VIII. De quelques autres choses memo- rables.....	34

ANNÉE 1661.

I. La guerre des Iroquois plus rude que iamais.....	2
II. Pour parler de paix avec quelques Iroquois.....	6
SECTION I. Mission renouvelée aux Iroquois.....	8
SECTION II. Succés de la Mission des Iroquois.....	10
III. Nouvelle Mission des Kilistinons dite de S. François Xavier, vers la Mer du Nord.....	11
SECTION I. Journal du premier voiage fait vers la mer du Nord.	13
SECTION II. Dangers sur le chemin de la Mer du Nord.....	19
IV. Accident remarquable arriüé en la personne d'un François à Quebec.....	22
V. Fuite merueilleuse d'un François échappé des mains des Iroquois.	24
VI. Autres accidents arriuez à quel- ques François et Sauvages ca- ptifs.....	27
VII. Dernieres nouuelles des Iroquois. Lettre du Pere Simon le Moyne	

au Pere Hierosme Lalemant. Lettres de quelques François captifs.....	30
--	----

ANNÉE 1662.

I. Diuerses guerres des Iroquois....	1
II. Quelques meurtres considerables faits par les Iroquois.....	2
III. Hiuernement du Pere Pierre Bail- loquet avec les Montagnais et les Algonquins.....	3
IV. Hiuernement du Pere Simon le Moine au pays des Iroquois Su- perieurs.....	8
V. Retour du Pere Simon le Moine du pays des Iroquois.....	11
VI. La deliurance de dix-huict Captifs François.....	13
VII. De quelques meurtres faits par les Sauvages de Gaspé sur les Sau- uages nommés les Papinachi- ouekhi.....	17

ANNÉE 1663.

I. Trois Soleils et autres Meteores apparus en la Nouvelle France.	2
II. Tremble-terre uniuersel en Ca- nada et ses effets prodigieux....	3
III. Bons effets du Tremble-terre, et de l'estat du Christianisme des Sauvages plus proches de Quebec.....	7
IV. Diuerses guerres des Iroquois, et leurs succès.....	10
V. Diuers meurtres commis à Mont- real par les Iroquois et les Hurons.	12
VI. Victoire des Algonquins sur les Iroquois, et la deliurance d'un captif François.....	14
VII. Supplice de deux Iroquois pris par les Algonquins.....	16
VIII. De la Mission des Outaouak, et de la precieuse mort du Pere René Ménard et de celle de son com- pagnon.....	17
IX. Voyage depuis l'entrée du Golphe S. Laurent iusques à Montreal.	25

ANNÉE 1664.

I. De l'Eglise Algonquine vers les Outaouak.....	2
II. Des Eglises Algonquines vers Ta- doussac.....	6
III. Mesme suiet.....	8
IV. Journal du Voyage d'un Pere de la Compagnie de Iesus au pays des Papinachois et des Outchesti- gonetch.....	13
V. De l'Eglise Huronne à Quebec...	20
VI. Des Eglises captiues chez les Iro- quois.....	26
VII. La prise de deux François par les Iroquois, et leurs auentures....	29

VIII. Celebre ambassade des Iroquois . 32

ANNÉE 1665.

I. Arriuée de Monsieur de Tracy en la Nouvelle France	3
II. La Reception qu'ont faite à Monsieur de Tracy les Sauvages de Canada	5
III. De l'arriuée des Algonquins Supérieurs à Quebec, et de la Mission du Pere Claude Allouëz vers ces Peuples	7
IV. Des premiers forts construits sur la Riviere des Iroquois	10
V. Du pays des Iroquois, et des chemins qui y conduisent	10
VI. Journal du second voyage d'un Pere de la Compagnie de Iesus au lac de S. Barnabé	13
VII. Guerre des Iroquois. Leur victoire et leur defaite au lac de Piagouagami	16
VIII. De quelques merueilles arriuées depuis peu	18
IX. Cruantez exercées sur quelques François pris par les Iroquois en l'année 1661	20
X. Des Cometes et Signes extraordinaires qui ont paru à Quebec ou aux enuirs	22
XI. Quelques circonstances sur l'arriuée des vaisseaux du Roy portans le Regiment de Carignan-Salieres	25

ANNÉE 1666.

I. De ce qui s'est passé de plus remarquable à Quebec	1
II. Des Missions Huronnes, Algonquines et Papinakiennes	3
III. De la Guerre et des traités de Paix des François avec les Iroquois	5

ANNÉE 1667.

I. De l'Estat où se trouue le Canada depuis deux ans	2
II. Relation de la Mission du Saint Esprit aux Outaouak dans le lac de Tracy, dit auparavant le Lac Supérieur	4
III. De l'arriuée et demeure du Missionnaire à l'Anse du Saint Esprit, appelée Chagouamigong	9
IV. Conseil general des Nations du pays des Outaouak	10
V. Des faux Dieux et de quelques coutumes superstitieuses des Sauvages de ce pays	11
VI. Relation de la Mission du S. Esprit, dans le Lac de Tracy	13
VII. De la Mission des Tionnontatehronnons	15
VIII. De la Mission des Outaouak, Kiskakoumac et Outaouasinagouk	17

IX. De la Mission des Pouteouata-miouek	
X. De la Mission des Ousakiouek, et des Outagamouek	21
XI. De la Mission des Ilimouek ou Alimouek	21
XII. De la Mission des Nadouessiouek	23
XIII. De la Mission des Kilistinons	23
XIV. De la Mission des Outchibouek	24
XV. De la Mission des Nipissiriniens, et du voyage du Pere Alloüez au lac Alimibegong	24
XVI. Retour du Pere Claude Allouez à Quebec, et son départ pour remonter aux Outaouak	26
XVII. De la Mission des Papinachois, et de celle du Lac Saint Jean	27
XVIII. Du retablissement des Missions des Iroquois	28
XIX. Recit des merueilles arriuées en l'Eglise de Sainte Anne du Petit Cap	29

ANNÉE 1668.

I. Des auantages qu'on retire de la Paix faite avec les Iroquois	2
II. De la Mission de Sainte Marie chez les Iroquois d'Agnié	4
ART. I. Voyage de trois Peres Iesuistes chez les Iroquois Inferieurs	4
ART. II. Premier baptesme conferé à vne femme Iroquoise	6
ART. III. Rude épreuve d'une autre femme Iroquoise après son Baptesme	7
ART. IV. De la reception des Peres dans les autres Bourgades Iroquoises, et d'un celebre Conseil qui y fut tenu après leur arriuée	9
ART. V. De l'establissement du Christianisme dans le pais des Iroquois d'Agnié	11
ART VI. De l'yurognerie des Iroquois d'Agnié, et de ses malheureux effects	12
III. De la Mission de S. François Xavier chez les Iroquois d'Onneïout	13
IV. De la Mission de S. Jean Baptiste aux Iroquois d'Onnontaé	16
ART. I. Presents faits par Garacontié, ambassadeur des Iroquois d'Onnontaé, et response qu'on y fait	17
ART. II. Heureuse rencontre pour le Baptesme d'un Iroquois	19
V. De la Mission de S. Ioseph chez les Iroquois d'Oïogouën, et de celle d'une Colonie d'Oïogouën, nouvellement établie sur les Costes du Nord du lac Ontario	20
VI. De la Mission du Saint Esprit aux Outaouak	21
VII. De la Mission de Tadoussac	23

VIII. Arriuée de Mgr. l'Euesque de Petrée à Tadoussac pour y faire sa visite.....	24
IX. De l'Eglise des Hurons à Québec.	25
ART. I. Conuersion remarquable d'une ieune femme venuë des Iroquois à Québec exprès pour s'y faire baptiser.....	25
ART. II. Mort precieuse et admirable d'une fille sauuage aagée de 14 ans.....	26
LETTRE de Mgr. l'Euesque de Petrée à Monsieur Poitevin, curé de S. Iosse à Paris.....	30
X. De la Mission de S. Michel dans la cinquieme Nation des Iroquois à Sonnontouan.....	32
LETTRE CIRCULAIRE de la mort de la Reuerende Mere Catherine de S. Augustin.....	32

ANNÉE 1669.

I. De la Mission des Martyrs dans le pays des Anniez ou Iroquois Inferieurs.....	1
II. De la Mission de S. François Xavier dans le pays des Onnejouts ou Nation de la Pierre.....	7
III. De la Mission de S. Iean Baptiste dans le pays d'Onnontaguë ou Nation de la Montagne.....	8
IV. De la Mission de S. Ioseph dans le pays d'Oïogouën.....	12
V. De la Mission de S. Michel dans le pays des Tsonnontouans ou Nation de la grande Montagne..	16
VI. De la Mission de la Pointe du S. Esprit dans le pays des Algonquins Outaouak.....	17
VII. De la Mission de Sainte Croix dans le pays des Montagnais, à Tadoussac.....	20
VIII. De la Mission Huronne de l'Annonciation de Nostre Dame, auprès la ville de Québec.....	23
IX. De la sainte mort de Cecile Ganendâris, Huronne.....	27

ANNÉE 1670.

I. Du Conseil tenu à Québec pour vuidier les differends entre les Iroquois et les Algonquins.....	3
II. Baptesme solemnel de Garacontié, Chef des cinq Nations Iroquoises, fait à Québec.....	6
III. De la Mission de Sainte Croix dans le pays des Algonquins Inferieurs ou Montagnais, vers Tadoussac.....	7
IV. De la Mission Huronne.....	15
V. De la Mission des Martyrs dans le pays des Agniez.....	23
VI. De la Mission de S. François Xavier à Onneiout.....	45

VII. De la Mission de S. Iean Baptiste à Onnontaguë.....	48
VIII. De la Mission de S. Ioseph à Goïogouën.....	63
IX. De la Mission de S. Michel à Tsonnontouan.....	68
X. Des Missions des Algonquins Superieurs, dits communement les Outaouaks, et en particulier de la Mission Sainte Marie du Sault.....	78
XI. De la Mission du Saint Esprit, à la Pointe de Chagouamigong, dans le lac Tracy ou Superieur.....	82
XII. De la Mission de S. François Xavier dans la Baie des Puans....	92

ANNÉE 1671.

PREMIERE PARTIE. I. De l'ambassade de Saonchiogoua, capitaine Oïogouën, de la part des Iroquois de Tsonnontouan.....	3
II. De la conuersion de ce capitaine..	3
III. De quelques autres Iroquois baptisés dans l'Eglise de Québec.	5
IV. De la colonie Huronne, à une lieue de la ville de Québec.....	7
V. La constance de Marie Oendranka dans ses afflictions, et son zele pour ne point souffrir le peché dans sa Famille.....	10
VI. De la Residence de S. Xavier des Praiz.....	12
SECONDE PARTIE. Des Missions Iroquoises.....	13
I. De la Mission des Martyrs à Annié.	14
II. De la Mission de S. François Xavier à Onneiout.....	14
III. De la Mission de S. Iean Baptiste à Onnontaguë.....	16
IV. De la Mission de S. Ioseph à Goïogouën.....	18
V. Des Missions de la Conception, de S. Michel et de S. Iacques à Tsonnontouan.....	20
TROISIEME PARTIE. Des Missions aux Outaouak. Prise de Possession au nom du Roy du pays des Outaouak.....	24
I. De la Mission de Sainte Marie du Sault.....	28
II. De la Mission de S. Simon dans le lac des Hurons.....	31
III. De la Mission de S. Ignace à Missilimakinac.....	36
IV. De la Mission du S. Esprit, à l'extrémité du Lac Superieur.....	39
V. De la Mission de S. François Xavier et des Nations qui en dependent.....	41
ART. I. Voyage en la Baie des Puans.....	42
ART. II. Voyage à la Nation du Feu.	43
ART. III. Ce qui s'est passé touchant la publication de la Foy	

chez la Nation du Feu et chez vne de celles des Illinois.....	45
ART. IV. Quelques particularitez de la Nation des Illinois.....	47
ART. V. De la Mission de Saint Marc, au Bourg des Outagami..	49

ANNÉE 1672.

PREMIERE PARTIE. Des Missions à la Colonie Huronne de Notre Dame de Foy proche Québec, à Saint Xavier des Prez vers Montréal, et aux pays des Iroquois.....	2
I. De la Colonie Huronne à Nostre Dame de Foy.....	2
II. De la Residence de S. Xauier des Prez.....	16
III. Des Missions Iroquoises. De la mission des Martyrs à Annié...	18
IV. De la Mission de S. François Xa- uier à Onneïout.....	18
V. De la Mission de S. Iean Baptiste à Onnontagué.....	20
VI. De la Mission de S. Joseph à Goïo- goïen.....	22
VII. Des Missions de la Conception, de S. Michel et de S. Iacques à Tsonnontouïan.....	24
SECONDE PARTIE. Des Missions aux Peuples Montagnais et Algon- quins à Tadoussac, aux Outa- ouaks et à la Mer du Nord.....	27

I. De la Mission de Tadoussac.....	27
II. De la Mission des Apostres dans le Lac Huron.....	31
III. De la Mission de Sainte Marie du Sault.....	34
IV. De la Mission de S. Ignace à Mis- silimakinac.....	35
V. De la Mission de S. François Xa- uier.....	37
VI. Voyage de la Mer du Nord par terre, et la descouerte de la Baie de Hutson.....	42
TROISIESME PARTIE. La sainte mort de Madame de la Peltrie, fonda- trice des Religieuses Vrsulines en la Nouvelle France, et de la Reuerende Mere Marie de l'Incarnation, première Supe- rieure de ce Monastère.....	57
I. De la vocation de Madame de la Peltrie au païs de Canada.....	58
II. Le tesmoignage illustre que rend la Reuerende Mere Marie de l'Incarnation, de la Prouidence particuliere de Dieu sur la voca- de Madame de la Peltrie en Ca- nada.....	62
III. De la vie de Madame de la Peltrie en ce pays, et de sa sainte mort.	65
IV. De la bienheureuse mort de la Re- uerende Mere Marie de l'Incar- nation.	70

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS LES RELATIONS DES JÉSUITES.

Les Relations sont indiquées par des chiffres plus noirs et plus gros ; la page, par un chiffre ordinaire. Les chiffres qui sont précédés de trois points (...) sont des indications moins importantes, mais qui peuvent servir à ceux qui font des recherches ; il faut remarquer qu'ils n'ont aucun rapport à ce qui précède.



Abénaquis ou **Abnaquiois**, nation sauvage de la côte méridionale de la Nouvelle France, —viennent chercher le castor jusqu'aux Trois-Rivières, **1637**, 86 ; ... **1640**, 35 ; ... **1641**, 19 ; offrent satisfaction pour le meurtre de Makeabichtichiou, 47 ; ... **1643**, 5 ; n'ont commerce qu'avec les Anglais, 20 ; renouent alliance avec les Algonquins, **1644**, 4 ; demandent des missionnaires, et emmènent le P. Druillettes, **1646**, 18 ; mission de l'Assomption, **1647**, 51-56 ; viennent chercher le P. Druillettes une cinquième fois, **1650**, 49 ; **1651**, 14 ; ... **1652**, 22-26 ; s'assemblent deux fois l'an à Coussinoc, 25 ; heureuses dispositions de ces peuples pour la foi, 26-32 ; leurs relations avec les missionnaires et les Français, 31 ; état des missions abénaquises, et leur étendue, **1660**, 27 ; en guerre avec les Iroquois, **1661**, 39 ; **1662**, 1 ; alliés à la Nouvelle Angleterre, **1664**, 36.

Acadie, pays des Souriquois, **1611**, 2 ; son climat, 6 ; sa population, 15 ; M. de Razilly y est en grande estime, **1636**, 41 ; les sauvages de ce pays portent une haine mortelle aux Bersiamites, **1646**, 87 ; ce qui en reste aux Français, **1659**, 7 ; le tremblement de terre s'y fait sentir, **1663**, 5.

Achiendasé, surnom iroquois du P. Jérôme Lalemant, **1639**, 53 ; **1642**, 26 ; devient le surnom générique du Supérieur des missions, **1654**, 17 ; **1656**, 13 ; **1657**, 15.

Actodin, fils de Membertou, guéri par les Français en dépit des prédictions des sorciers, **1611**, 18.

Adam (Nicolas), Père jésuite, —son arrivée à Québec, **1636**, 2 ; frappé de paralysie, 74 ; se rétablit, **1637**, 6 ; ce qu'il écrit de sa propre guérison, 86. repasse en Europe, **1641**, 1.

Adam, (Jean), jeune français guéri miraculeusement, **1665**, 15 ; **1667**, 31.

Aéons, capitaine huron, —emmène le P. Châtelain, **1636**, 65 ; veut attirer les missionnaires en son village, 123 ; ... 136 ; ... son baptême, sa mort, **1637**, 22, 88 ; on le soupçonnait d'avoir tué Et. Brûlé, 65 ; ... 114 ... 132 ... 146 ... 150.

Agnès de tous les Saints (Geneviève), jeune hospitalière, huronne de naissance, —son histoire, **1658**, 23-27.

Agnié ou **Annié** et **Anniégué**, principal bourg des Agniers, **1656**, 3 ; **1658**, 11 ; **1665**, 10.

Agniehronnons ou **Agniers**, l'une des cinq tribus iroquoises, **1635**, 34 ; **1639**, 70 ; **1640**, 35 ; la seule, à proprement parler, ennemie des Français, **1641**, 37-39 ; ... **1642**, 83 ; ... **1643**, 61, 62 ; les Hollandais leur fournissent des arquebuses, 62 ; ... 64 ; on fait la paix avec eux, **1646**, 3 ; leur situation, **1648**, 46 ; surprennent 300 Hurons de la bourgade de S. Ignace, 50 ; complotent, avec les Tsonnontouans, la ruine des Français, **1652**, 36 ; essaient de surprendre les Trois-Rivières, **1653**, 5-9 ; nombre de leurs bourgades, **1643**, 64 ; **1653**, 17 ; feinte négociation de paix, **1654**, 2, 3, 10 ; jaloux de ne pas avoir chez eux le P. Lemoine, 11 ; leur insolence et leur déloyauté, 34 ; **1655**, 2 ; leur dureté engage les autres cantons à rechercher l'alliance des Français, 3 ; ne veulent point faire la paix avec les nations alliées, **1656**, 2 ; appelés Iroquois inférieurs, 2 ; traversent l'ambassade des Tsonnontouans, **1657**, 2 ; leur dessein sur les Hurons de l'île d'Orléans, 3-5, 19-21 ; ils y font une descente, 5 ; leur dépit de voir les Français établis à Onnontagué, 15 ; le P. Lemoine y établit la mission des Martyrs, 23 ; complotent, avec les Onnontagués, la ruine de la colonie de Ganrentaa, **1658**, 3 ; font un suprême effort pour attirer chez eux le reste des Hurons, 9 ; envoient un parti de guerre contre les sauvages de Tadoussac, et un autre contre les Outawais, 12 ; révolutions que ce canton a subies, **1660**, 6 ; défont les Eriés, 7 ; enlèvent une femme de la côte de Beupré, et sont défaits en passant à la Pointe-Lévi, 31 ; opposés à la paix, **1661**, 39 ; **1665**, 11 ; mission St. Marie, **1668**, 4-11 ; leurs villages sont au nombre de six, 10 ; malheurs que produit chez eux l'ivrognerie, 12 ; le P. Jean Pierron y reste seul, **1669**, 1 ; progrès de la foi chez eux, 4 ; ils présentent requête au gouverneur de Mahatche pour qu'il empêche la vente des boissons fortes, 6 ; attaqués par les Mahingans, **1670**, 23 ; état du christianisme parmi eux, 28.

Aguigueon, sagamo ou chef souriquois, **1611**, 8.

Agochiendaguésé ou-té, capitaine onnontagué. Voyez *Sagochiendagué*.

Agrescoué, principale divinité des Iroquois, 1670, 42.

Ahaweté, cascade formée par la rivière Tethiroguen, 1656, 12.

Aharihon, fameux guerrier iroquois, 1656, 33.

Ahatsistari (Eustache), chef huron,—sa bravoure, 1642, 58 ; son baptême, 59 ; pris par les Iroquois, 1644, 71 ; sa mort 1647, 18.

Ahiarantouan, chef tsonnontouan, tué par les Agniers aux Trois-Rivières, 1657, 15, 16.

Ahouendoé ou Ile S. Joseph (auj. *Christian island*), 1649, 29 ; 1652, 10. Voyez la lettre S.

Ahriottaehronon, sauvages sédentaires, 1640, 35.

Aiandacé, séminariste huron, 1637, 66, 69 ; remonte en son pays, avec le P. Pierre Pijart, 94 ; repart pour Québec, un français le baptise en chemin, 1638, 58.

Aiguemortes (Sieur d'), tué par les Iroquois, 1666, 7.

Aiguillon (Madame la Duchesse d'), fondatrice de l'Hotel-Dieu de Québec, 1638, 2 ; 1639, 6 ; son dessein dans cette fondation, 9 ; obtient de l'archev. de Rouen deux Sœurs de la Miséricorde, de Dieppe, 1640, 2 ; elle obtient que le Cardinal de Richelieu protège le départ des vaisseaux, 3 ; promet de s'employer à faciliter un établissement sur la Rivière des Prairies (auj. l'Outawais), 38 ; approuve le dessein de bâtir à Sillery, 1646, 24 ; fait présent d'un crucifix aux Hospitalières, 27 ; obtient du Card. de Richelieu du secours contre les Iroquois, 1672, 2 ; secourt la mission de Tadoussac, 1643, 32.

Ailleboust (Louis D') de Coulange, gentilhomme de la Compagnie de Montréal,—arrive avec sa femme et sa belle sœur, 1643, 6 ; commandant à Montréal, 1646, 37 ; ... 51 ; fortifie cette ville contre les Iroquois, 1647, 7 ; donne des armes à quelques Algonquins de l'Ile, 14 ; nommé gouverneur à la place de M. de Montmagny, 1648, 2 ; consulte les chefs sauvages sur les moyens de réprimer l'ivrognerie parmi eux, 43 ; envoie du secours aux Hurons, 1649, 2 ; gouverneur par interim, 1658, 3 ; tient conseil sur le moyen de remédier aux désordres causés par les Iroquois, 10 ; ordonne qu'on arrête tous les Iroquois qu'on prendrait dans les habitations françaises, 11 ; assemble les Français et les Sauvages, et renvoie deux Iroquois au P. Le moine à Agnié, 11 ; reçoit des lettres du même Père, 13 ; sa réponse aux ambassadeurs agniers, 13 ; remet les clefs du fort de Québec au vicomte d'Argenson, 17 ; c'est lui qui fit bâtir un fort aux Hurons dans Québec, 1660, 14.

Ailleboust (Mademoiselle D'), 1646, 39 ; 1647, 8 ; nom que les Sauvages lui avaient donné, 11 ; tient sur les fonts du baptême une jeune femme iroquoise, 1671, 5.

Akhrakouaehronon, sauvages sédentaires de l'Amérique du Nord, 1640, 35.

Alain Yeon, pilote malouin, 1611, 52.

Albanel (Charles), Père jésuite,—hiverne avec les Montagnais, 1651, 13 ; en mission

à Tadoussac, 14 ; accompagne une expédition contre les Iroquois, 1666, 9 ; employé à Sillery, 1669, 23 ; présent que les Sauvages lui font, 23 ; en mission à Tadoussac, 1670, 7 ; se rend au pays des Papinachois, 12 ; puis chez les Oumamiwek, 13 ; fait le premier voyage à la Baie d'Hudson par le Saguenay, 1672, 43.

Albion (Nouvelle), 1611, 5.

Algonquins, primitivement *Algoumekins*, l'une des plus grandes nations de l'Amérique du Nord ;—en guerre avec les Iroquois, 1633, 3 ; huit cents Algonquins s'approchent des Trois-Rivières pour se faire instruire, 1639, 12 ; leur pays, 55 ; une troupe d'Algonquins vient se réfugier aux Trois-Rivières, 1640, 11, 37 ; quelques bandes d'Algonquins hivernent chaque année proche des Hurons, 94 ; expédition des Algonquins de l'Ile et de la Petite Nation, 1641, 11 ; une bande d'Algonquins s'arrête à la nouvelle habitation de Montréal, 1642, 38 ; vie que mènent les peuplades algonquines, 93 ; leur Fête des Morts, 94-97 ; Algonquins d'en haut aussi difficiles à gouverner, que ceux d'en bas sont dociles, 1643, 46 ; disposés à se fixer à Montréal, 61 ; leur population portée à deux cent mille, 1644, 1 ; la paix renouée entre eux et les Abénaquis, 4 ; font la paix avec les Iroquois, 1645, 23-35 ; nations comprises sous la dénomination d'Algonquins, 1646, 34 ; la peur qu'ils ont des Iroquois les contraint de s'éloigner pour la chasse, 1648, 27 ; nations algonquines du Nord du lac Huron, 46 ; se réconcilient avec les Iroquois, 1654, 29 ; on découvre de nouvelles nations algonquines, 30 ; reçoivent une ambassade des Onnontagués, 1656, 5 ; nations algonquines du Nord et de l'Ouest, 1658, 19-23 ; ce que l'on a appris de leurs guerres anciennes avec les Agniers, 1660, 6 ; état des nations algonquines, 8-13 ; haine implacable des nations algonquines pour les nations iroquoises, 1663, 16 ; origine de leurs dernières querelles avec les Iroquois, 1670, 3 ; pourquoi on a appelé Outawais tous les Algonquins Supérieurs, 78.

Alibout ou **Alibour**. Voyez *Ailleboust*.

Alimibeg ou **bégon**, lac qui se décharge dans le lac Supérieur, 1658, 20 ; 1667, 24 ; 1670, 93.

Alimibégouek, tribu kilistinon du lac Alimibeg, 1658, 21.

Alimoueskan ou **Alimoueckan** (Eustache), chef algonquin. Le baptême le change en un autre homme, 1644, 104 ; 1646, 83.

Aliniouek et **Alimouek** ou **Alimouk**. Voyez *Illinois*.

Allouez (Claude), Père jésuite ;—attend les Outawais à Montréal, 1664, 28 ; 1665, 8 ; part avec eux, 9 ; on n'en reçoit point de nouvelles, 1666, 3 ; journal de son voyage, 1667, 4 ; fait une mission aux Nipissiriniens réfugiés au lac Alimibégon, 24 ; descend à Québec, et remonte chez les Outawais, 26 ; ramène aux Iroquois trois prisonniers rachetés chez les Outawais de la part de M. de Cour-

celles, 1669, 17 ; se dispose à aller bâtir une chapelle à la baie des Puants, 18 ; fait une mission dans cette baie, 1670, 92 ; discours qu'il prononce à la prise de possession des terres de l'Ouest, 1671, 27 ; retourne à la baie des Puants, 42 ; se rend jusqu'à la nation du Feu, 43 ; 1672, 37, 41.

Almouchiquois. Voyez *Armouchiquois*. [Ce nom, suivant M. I. Morault, est dérivé du mot *almousiski*, qui, dans la langue abénaquise, signifie *terre du Petit-Chien* ; et on les appela ainsi parce que, sur leurs terres, il y avait grand nombre de ces petits chiens. Plus tard, les Abénaquis les appelèrent *Massadzosek* (*de mass grosse, wadzo montagne*, et de la terminaison *sek, à, vers*) à cause des monts Alléghany ; d'où les Anglais auraient fait *Massachussetts*.]

Alouettes (Ile aux), 1663, 25.

Amantacha (Louis), surnommé *de Ste. Foy*, jeune huron baptisé en France, 1632, 14 ; 1633, 31 ; assure ceux de sa nation de la bienveillance des Français, 34 ; son zèle pour emmener des missionnaires, 35 ; ce qu'il peut faire parmi ses compatriotes, 43 ; pris par les Iroquois, 1634, 88 ; sa demeure, 1635, 39 ; sa conduite, 41 ; conseils qu'il donnait à son père avant de partir pour la guerre, 1636, 71 ; satisfaction qu'il donne aux missionnaires, 81 ; il aide à convertir sa famille, 88 ; ... 92.

Amicouek, nation du Castor ou des Nez Percés, à trois journées des Hurons, vers le Nord, 1636, 92 ; 1640, 34 ; 1648, 62 ; 1656, 10. On exige que les Iroquois cessent de leur faire la guerre, 14 ; ... 1658, 22 ; ... 1662, 3 ; ... 1670, 79 ; ... 1671, 25 ; le P. Louis André y fait une mission, 36 ; puis le P. Henri Nouvel, 1672, 31.

Amiot (Jean), jeune français, surnommé *Antaio* par les Hurons et les Iroquois, 1647, 74 ; 1648, 3 ; se noie devant les Trois-Rivières, 3 ; sa vertu, 3, 4.

Amiot,—accompagne le Père H. Nouvel à la mission des Papinachois, 1664, 19.

Amirgankani, nation sauvage au Sud de la Nouvelle France, 1652, 26.

Amy (M. l'). Lettre qu'il écrit au P. Le Jeune au nom des Cent-Associés, 1636, 4.

Anahotaha (Etienne), chef huron, 1660, 14.

Ancelot, capitaine du vaisseau *Le Saint Jacques*, 1640, 4.

Andastes ou *—stoechronon*, nation huronne de la Virginie. [Suivant M. Shea, les auteurs français ont compris sous cette dénomination les Sauvages du New-Jersey, du Maryland et de la Pensylvanie.] 1635, 33 ; 1637, 158 ; 1640, 35 ; 1646, 76 ; offrent du secours aux Hurons, 1647, 8 ; alliés des Hurons, 1648, 46, 48, 58 ; envoient une ambassade aux Iroquois, 58 ; en guerre avec les Agniers, 1657, 18 ; 1660, 6 ; ... 1661, 31 ; en guerre avec les Iroquois Supérieurs, 39 ; attaqués par huit cents Iroquois, 1663, 10 ; les Tonnotouans les redoutent, 1664,

33 ; attaqués par les Iroquois, 1670, 46 ; prouesse de soixante enfants andastes, 1672, 24.

Andastoe ou *—stogué*, bourg principal des Andastes, 1663, 10.

Andehoua, séminariste huron, 1637, 66 ; son naturel, 69 ; baptisé sous le nom d'Armand-Jean, 1638, 9 ; son caractère, sa vie, 23, 24 ; s'offre comme député auprès de sa nation, 25 ; danger qu'il court, 25 ; fruits de sa mission, 27 ; son nom écrit *Andehouarahen*, 1642, 87 ; et *Andeouaraken*, 1643, 29 ; bon exemple qu'il donne, 29 ; s'échappe des mains des Iroquois, 1648, 8 ; sa mort, 1654, 25 ; vertus de sa femme Félicité, 25.

Andesson, 1637, 146, ou *Ondesson*, 1646, 7, nom huron du Borgne de l'Ile. Voyez *Borgne*.

Andiataé, bourgade huronne, 1636, 111 ; 1637, 134, 150, 152, 161 ; ravagée par la maladie, 167.

Andiatarocté, nom iroquois du lac George, 1646, 15.

Andioura, chef agnier ;—travaille à la paix, 1653, 23.

Andowanchronon, sauvages sédentaires de l'Amérique du Nord, 1640, 35.

André (Louis), Père jésuite,—envoyé à Sainte Marie du Saut, 1670, 101 ; parcourt les différentes missions du lac Huron, 1671, 31 ; se rend au lac Nipissirini, 35 ; à la baie des Puants, 1672, 37.

Ange-Gardien (Mission de l'), chez les Oumamiwek, 1652, 20.

Anges (Mission des), chez la Nation Neutre, 1641, 71 ; on l'abandonne, 1642, 88 ; quelques hurons chrétiens y vont prêcher la parole de Dieu, 1644, 97.

Anglais. Comment les Sauvages de l'Acadie les appellent, 1611, 8 ; établis en Virginie, 46 ; s'emparent de S. Sauveur, 46 ; pillent l'habitation, 48 ; comment ils traitent les Jésuites, 48 et suiv. ; brûlent S. Sauveur, Ste. Croix et Port-Royal, 53 ; abandonnent la Virginie et y reviennent, 65 ; rendent Québec aux Français, 1632, 8 ; font croire aux Sauvages que les Français veulent les empoisonner, 1633, 21 ; on apprend qu'ils ont remis à M. de Razilly le fort de Pentagouet, 1635, 12 ; ont un établissement sur le Kénébec, 1640, 35 ; on apprend qu'ils l'ont abandonné, 1641, 47 ; estime qu'ils font du P. Druillettes, 1652, 29.

Angoutenc, bourgade huronne, 1636, 116 ; entre Oenrio et Ossossané, 1637, 151 ; à trois quarts de lieue d'Ossossané, 1638, 34 ; la maladie y fait des ravages, 34.

Anguien (Rivière d'), 1635, 21.

Anguieout, chef agnier, 1658, 12.

Anguille. Sècherie d'anguilles, 1633, 2 ; pêche de ce poisson, 1634, 44.

Anne de l'Assomption, religieuse hospitalière ; son arrivée, 1648, 3.

Anne de Notre-Dame, religieuse ursuline ; son arrivée, 1644, 26.

Anne de Ste. Cécile, religieuse ursuline ; son arrivée, 1644, 26.

Anne de Ste. Claire, religieuse du couvent de Paris, envoyée au Canada, 1640, 2.

Anne de S. Joachim, religieuse hospitalière de Dieppe ; son arrivée, 1643, 6.

Anne des Séraphins, religieuse ursuline ; son arrivée, 1643, 6.

Annenrahes, chef onnontagué, fait prisonnier par les Hurons, et réservé pour négocier la paix, 1648, 56 ; pris et tué par les Eriés, 1654, 10, 16 ; ... 1656, 15.

Anniégué ou Anniéné. Voyez *Agnié*.

Annieouton (Joachim), sauvage huron ; sa conversion et sa mort, 1672, 11.

Annonchiasé, nom iroquois de M. de Maison-neuve, 1653, 24 ; 1654, 7, 15 ;

Annonciation (Mission de l'), mission huronne, à environ une lieue de Québec, 1669, 23 ; confiée au Père Chaumonot, 1670, 15 ; on y envoie une statue de N.-D. de Foye, 22. Voyez *Notre-Dame de Foye*.

Annonkentitawi, chef tsonnontouan ; sa conversion, 1657, 45.

Anonatea, village huron, à une lieue de Ihonatoria, 1637, 141 ; situé entre Ihonatoria et Ossossané, 142 ; ... 159.

Anonchiara, surnom sauvage du Père Frs. Dupéron, 1639, 23.

Antaioc, surnom iroquois de Jean Amiot, 1647, 74 ; 1648, 3.

Anticosti, grande île de l'embouchure du fleuve S. Laurent, 1652, 20 ; 1662, 19.

Antouennou, surnom sauvage du P. Ant. Daniel, 1639, 53.

Aondecheté, surnom sauvage du P. Paul Ragueneau, 1639, 53.

Aondironons, tribu de la Nation Neutre, 1640, 35. 1648, 49 ; ils sont trahis et massacrés par les Tsonnontouans, 49 ; ... 1656, 34.

Aoueatsiouaenrrhonon. Voyez *Aweatsi-waenrrhonon*.

Aontarisati, chef iroquois, fait prisonnier 1652, 34 ; ligue générale des Iroquois pour venger sa mort, 1653, 5 ; ... 18.

Aoutaherohi, espèce de démon en l'honneur duquel les Hurons célébraient un festin qui portait le même nom, 1636, 111, 112 ; 1637, 108, 141, 168-9 ; 1641, 64.

Apitouagan, tabernacle du jongleur, 1637, 51.

Apôtres (Mission des), chez les Khionontatironon, 1640, 61, 95-100 ; 1641, 65 ; 1642, 88 ; 1648, 3.

Apôtres (Mission des), dans le lac Huron, 1672, 31.

Archouguets, 1643, 61. Voyez *Atchouguets*.

Arendaonatia, petite bourgade du pays des Hurons, 1637, 159, 165.

Arendarrhonon, 1635 ; 24 ; l'une des principales tribus huronnes, 1639, 50 ; la plus orientale, 1640, 90 ; Champlain séjourna chez eux le plus longtemps, 90 ; ils se regardent comme les premiers alliés des Français, 90 ; les missionnaires y établissent la mission S. Jean-Baptiste. Voyez la lettre S. Ils abandonnent leur pays, et fuient devant les Iroquois, 1648, 49.

Arendiwane, sorciers hurons, 1635, 35 ; 1636, 82, 115 ; 1648, 76.

Arenté, bourgade huronne de la tribu de l'Ours, 1637, 150 ; 1643, 30 ; 1649, 29.

Argall (Samuel), capitaine anglais ;—se saisit secrètement de la commission de La Saussaye, et s'empare de S. Sauveur, 1611, 48 ; retourne en Virginie, 52 ; avoue sa fourberie pour sauver ses prisonniers, 52 ; revient détruire et brûler S. Sauveur, Ste. Croix et Port-Royal, 53, 54 ; conçoit des soupçons sur la fidélité de son lieutenant Turnel, 54 ; sa générosité pour le P. Biard, 54, 55 ; arrive heureusement en Virginie, 56.

Argenson (Le Vicomte d'), gouverneur de la Nouvelle France ;—arrive à Québec, 1658, 17 ; donne la chasse aux Iroquois, 17 ; les tient en respect en gardant les prisonniers, 35 ; sa charité, 1659, 3.

Argentenay, extrémité Est de l'île d'Orléans, 1662, 16.

Arioc, surnom sauvage du P. Pierre Châtelain, 1639, 53.

Armand-Jean. Voyez *Andehoua*.

Armouchiquois (Voyez *Almouchiquois*), sauvages de la Nouvelle Angleterre, 1611, 14 ; leur pays, 33 ; cultivent la terre, 33 ; sont naturellement larrons, 37.

Arontaeu, village huron, à 2 lieues de Ihonatoria, 1636, 133 ; 1637, 110, 133.

Arontiondi, sauvage huron, ancien préfet de la Congrégation de l'île d'Orléans, mort saintement, 1660, 36.

Ascouandies, diables ou génies familiers des Hurons, 1639, 86, 96, 97 ; 1641, 61 ; 1648, 74.

Askicouanehronon, nom huron des Nipissiriniens, 1639, 88 ; 1641, 81. Voyez *Nipissiriniens*.

Assinipoualacs ou Assiniboils, nation algonquine du Nord-ouest du Canada, 1640, 35 ; 1658, 21 ; alliés des Kilistinons, 1667, 23 ; de la langue siousse, 1670, 92 ; forment une trentaine de petits villages, 1671, 24.

Assocouékie, 1646, 3, et *Socouéki*, 1653, 26, nom algonquin des Socouquois, ou Socouquis. Voyez ce dernier.

Assomption (Rivière de l'), son nom sauvage, 1642, 36.

Assomption (Mission de l'), chez les Abénaquis, 1646, 19 ; 1647, 51-56 ; 1652, 22-26.

Assomption (Mission de l'Anse de l'), dans le Saguenay, faite par le Père de Beaulieu, 1669, 21.

Asticou, sagamo ou chef souriquois, 1611, 8, 45.

Astiscoua (Mathurin), chef huron, fervent chrétien, 1644, 88.

Astouregamigoukh, sauvages du Nord, 1643, 38.

Atahocan, première divinité des Montagnais, 1633, 16 ; 1634, 13.

Ataronchironon, tribu huronne ;—on établit chez eux la résidence Ste. Marie, 1640, 61-63. Voyez *Ste. Marie*.

Atawabouskatouek, tribu des Kilistinons, 1658, 20, 21.

Atchiligouan ou **Atchirigouan**, nation algonquienne qui demeurait à l'embouchure de la Rivière des Français, 1640, 34 ; 1643, 61 ; évangélisés par les PP. Cl. Pijart et L. Garreau, 1646, 81 ; non loin des Sauteurs, 81 ; ... 1648, 62 ; trafiquent avec les Kilistinons, 1658, 20 ; ... 1670, 79.

Atchouguets ou **Outchouguets**, nation algonquienne, au Nord du pays des Hurons, 1640, 34 ; 1643, 61 ; 1648, 62 ; 1658, 22.

Ateiachias (Pierre), séminariste huron de 50 ans ; son instruction, son baptême et sa mort, 1639, 38-40.

Atiaonrek, nation détruite par les Iroquois, 1656, 34.

Atieronhonk, sauvage huron, conducteur du P. Jogues, 1644, 72 ; sa mort, 73.

Atiraguenrek, nation détruite par les Iroquois, 1656, 34.

Atironta, chef huron, le premier qui descendit faire la traite avec les Français, 1642, 86.

Atironta (Jean-Bapt.), successeur du précédent, 1642, 84 ; 1645, 32 ; 1646, 38 ; ambassadeur auprès des Onnontagués, 1648, 56 ; tué par les Iroquois 1650, 27.

Atougouaekouan, chef agnier, appelé par les Algonquins *Michtaemicouan* (la Grande Cuiller), 1658, 18.

Atondatochan, chef onnontagué, envoyé en ambassade à Montréal, 1656, 10.

Atonhieiarra, chef iroquois ; — contribue à la paix, 1653, 21.

Atonthratarhonon ou **Tonthratarhonon**, nation algonquienne, 1640, 35 ; réfugiée, chez les Hurons, 1644, 100 ; le P. Ménard y établit la mission de Ste. Elisabeth, 100.

Atsan, grand capitaine de guerre chez les Hurons, 1637, 114 ; demande le baptême, 1638, 57.

Atsena, surnommé Le Plat, chef huron, probablement le même que le précédent ; — se donne aux Iroquois avec sa tribu, 1657, 20, 21.

Atsistaehronon ou *Nation du Feu*, 1640, 35, 98 ; 1641, 72 ; 1646, 77. Voyez *Feu*.

Atticamegou, sauvage surnommé Le Prince, 1633, 14 ; 1636, 15, 16, 29.

Atticamègues ou **Poissons blancs**, tribu montagnaise du Nord des Trois-Rivières, 1636, 37 ; demandent des missionnaires, 1638, 21 ; descendent aux Trois-Rivières, 1639, 19 ; demandent à s'y établir, 1640, 11 ; font la traite avec les Sauvages des Trois-Rivières et de Québec, 34 ; ... 1641, 29 ; leur nom, leurs dispositions, situation de leur pays, 32 ; ... 57 ; ... 1643, 8 ; leur zèle à se faire instruire, 20, 27 ; ... 38 ; leurs bons comportements, 1644, 49-55 ; doivent leur conversion aux chrétiens de Sillery, 1646, 18 ; ... 27 ; descendent en grand nombre aux Trois-Rivières pour se faire instruire, 1647, 56-61 ; leur constance dans la foi, 1648, 32-37 ; demandent un missionnaire, 1650, 39 ; le P.

Buteux y va en mission, 1651, 15 ; attaqués par les Iroquois, 26 ; se réfugient en partie à Tadoussac, 1652, 15 ; attaqués de nouveau par les Iroquois, 34 ; descendent aux Trois-Rivières, une soixantaine de canots, 1658, 12.

Attignawantan ou *Nation de l'Ours*, l'une des principales tribus huronnes, 1636, 81 ; forment une moitié de la nation huronne, 91 ; leur caractère 118 ; cherchent un prétexte pour faire chaudière à part, 131 ; tentative de rapprochement, 1637, 160 ; nombre des bourgades de cette tribu, 1638, 38 ; leur ancienneté, 1639, 50 ; on y commence la mission de la Conception, 1640, 61, (Voyez *Ossossané*) ; moins disposés à la paix que les autres, 1648, 56 ; appelés *Nation de l'Ours*, 1649, 12 ; trois cents Attignawantan défaits par les Iroquois, 12 ; les restes de cette tribu se donnent aux Agniers, 1657, 20-23.

Attigenonghac, l'une des principales tribus huronnes, 1635, 24 ; 1637, 109, 127 ; délibèrent s'ils ne se déferont pas des Missionnaires, 1638, 42 ; leur ancienneté, 1639, 50 ; on y établit la mission de S. Joseph, 1640, 61. Voyez *S. Joseph*.

Attiwandaronk ou *Nation Neutre*, sauvages de la langue huronne, 1635, 33 ; situés au Sud des Hurons, 1639, 55 ; se séparent des Ouenrôhronon, 59 ; ... 88 ; ... 1640, 35, 96 ; on y établit la mission des Anges, 1641, 71 ; rivière de la Nation Neutre, 71 ; d'où leur est venu le surnom de *Nation Neutre*, 72 ; leurs mœurs et leurs coutumes, 73 ; ... 1642, 88 ; toujours en guerre avec la Nation du Feu, 1644, 98 ; sont éloignés de 30 lieues des Hurons, et s'étendent à 40 ou 50 lieues, 1648, 46 ; sont sur le point de déclarer la guerre aux Iroquois, 49 ; le P. Jean de Brebeuf y passa l'hiver de 1640, 1649, 18, 20 ; les Hurons les engagent sous main à massacrer les missionnaires, ce qu'ils refusent, 20 ; ruinés et dispersés par les Iroquois, 1651, 4.

Attochingochronon, sauvages sédentaires de l'Amérique du Nord, 1640, 35.

Aubert (Thomas), pilote dieppoïse, 1611, 1.

Aune (Jean D'), capitaine du vaisseau qui passa les jésuites en Acadie, 1611, 29.

Autmoins, sorciers d'Acadie, 1611, 12 ; leurs secrets et leurs ruses, 17.

Avaugour (Le Baron d'), gouverneur du Canada, — remplace le Vicomte d'Argenson, 1661, 10.

Avian (Detroit d'), 1611, 5, lisez *Anian*.

Awanchronon, sauvages sédentaires de la langue algonquienne, 1641, 59.

Awasanik, nation algonquienne des bords du lac Huron, 1648, 62.

Aweaté, chef huron, 1653, 21.

Aweatsiwaenhranon, nom huron de la Nation des Puants, 1636, 92 ; 1639, 55 ; appelés en algonquin Winipégou, 1640, 35 ; 1646, 81 ; 1648, 62 ; de la langue algonquienne, 1649, 27 ; ... 1656, 39.

Awechisaehronon, nation algonquienne, 1649, 27.

Awerrehronon, nation qui demeurait au delà du lac Érié ; d'abord alliée à la Nation Neutre, puis réfugiée chez les Hurons, 1639, 59; 1646., 80 (Comparez le suivant *Awenrochronons* et *Wenrochronons*).

Awenrochronon, probablement le même que *Wenrochronon*, 1635, 34.

Awessinipin, sauvage surnommé Le Charbon, 1642, 48.

Awigaté, chef agnier, 1658, 12.

B

Bacadensis, rivière qui se décharge dans le golfe S. Laurent, 1662, 18.

Bachelord (Jean), huguenot de Dieppe, 1611, 63.

Baie française, aujourd'hui *Baie de Fundy*, 1611, 2, 34; appelée Mer de l'Acadie, 1640, 35.

Baie de Gênes, nom que Champlain donna à la baie de Chignectou, 1611, 42.

Baie des Chaleurs, peuples de cette baie, 1642, 43; le P. André Richard y va en mission, 1646, 88.

Baie Ste. Marie, 1611, 7, 32.

Baie S. Paul, effets que le tremblement de terre y produit, 1663, 5.

Baie Ste. Térèse, dans le lac Supérieur, 1664, 3, 6.

Baie de Gaspé. Voyez *Gaspé*.

Baie de Miramichi. Voyez *Miramichi*.

Baie de Chignectou. Voyez *Chignectou*.

Baie des Mines. Voyez *Mines*.

Baie des Puants. Voyez *Puants*.

Bailleur (Isaac Le), pilote de La Saussaye, — va reconnaître des vaisseaux anglais, et se sauve, 1611, 47; offre au Père Biard de le faire évader, 49.

Bailloquet (Pierre), Père jésuite, — en mission à Tadoussac, 1654, 31; pousse jusqu'aux nations septentrionales du golfe, 1661, 29; hiverne avec les Sauvages, 1662, 5-8.

Baptiscan, surnom du sauvage Tchima-wirineou, 1634, 7.

Baron (Simon), jeune français qui accompagna les missionnaires au pays des Hurons, 1634, 89; pillé en chemin, 1635, 26, 27, 30; son arrivée au pays des Hurons, 1637, 127; rend service par son habileté à saigner, 125, 139, 146.

Barre (M. De la), gouverneur de Cayenne, 1665, 3.

Basques (Echafaud aux), 1632, 7.

Basques (Ile aux), origine de ce nom, 1664, 10; ... 13.

Bawichtigouek ou **Bawichtigouin**, nom algonquin des Sauteurs. Voyez *Sauteurs*.

Beaulieu (Jacques Gourdeau, sieur de), — prépare un feu d'artifice pour la S. Joseph, 1637, 9.

Beaulieu (Louis de), Père jésuite, arrivé le 25 septembre 1667, — en mission à Tadoussac, 1669, 21.

Beauport (Seigneurie de), 1663, 26.

Beaupré (Côte de), 1637, 12, 75; 1663, 26.

Berger, surnom d'un iroquois emmené en Europe, 1650, 44; son baptême, 47; sa mort, 48.

Bersiamites, sauvages montagnais, qui de-

meuraient plus bas que Tadoussac, 1635, 18; commercent avec d'autres nations du Nord, 1640, 34; espérances qu'on a de leur conversion, 1641, 57; sont très-doux, 27; demandent qu'on bâtisse une maison à Tadoussac, 1642, 39; ... 1645, 37; portent une haine mortelle aux Sauvages d'Acadie, 1646, 87; visités par le P. Bailloquet, 1661, 29; ... 1662, 18.

Bersiamites (Rivière des), 1664, 17.

Beschefer (Thierry), Père jésuite, missionnaire au pays des Agniers, 1670, 45.

Betsabes, sagamo de Kadesquit, 1611, 8, 62.

Biard (Pierre), Père jésuite, missionnaire en Acadie, 1611, 3, 4; justifie les Jésuites sur la préparation qu'ils exigeaient pour le baptême, 23; se rend à Bordeaux, 25; mandé de Poitiers à Paris, 26; se rend à Dieppe, 27; va à Port-Royal, 29; accompagne M. de Poutrincourt au pays des Etchemins, 30; étudie la langue des Sauvages, 31; M. de Biencourt ne veut pas lui permettre d'aller rejoindre le jeune Dupont, 32; accompagne M. de Biencourt à la rivière Ste. Croix, 32; difficultés avec M. de Biencourt au sujet de l'enterrement de Memberton, 33; accompagne M. de Biencourt à la rivière S. Jean, 34-35; Dupont et Merveille veulent le garder, il s'en excuse, 36; tente vainement de rejoindre Dupont, 37; tombe malade, 37; entretient chez lui un sauvage pour apprendre la langue du pays, 41; va à la baie des Mines et à Chignectou avec M. de Biencourt, 44; suit M. de la Saussaye à S. Sauveur, 44; pris par les Anglais, 48; demeure prisonnier, pouvant s'évader, 49; refuse de conduire Argall à Ste. Croix, 53; encourt la haine du lieutenant Turnel, 54; générosité d'Argall à son égard, 54, 55; délivré par l'ambassadeur de France à Londres, 60; arrive à Amiens, 60.

Bic (Ile du), 1635, 19; 1665, 4.

Biencourt (Jean de), sieur de Poutrincourt. Voyez *Poutrincourt*.

Biencourt (Le sieur de), fils du précédent; — passe en France, 1611, 26; difficultés que lui suscitent deux marchands huguenots sur le passage des Jésuites en Canada, 27; amène les Jésuites en Acadie, 29; reconnu vice-amiral par quatre vaisseaux français à la Pierre Blanche, 30; demeure à Port-Royal à la place de son père, 31; ne veut point permettre que le P. Biard aille étudier la langue du pays chez le jeune Dupont, 32; va à la rivière Ste. Croix avec le P. Biard, 32; il y est reconnu par le sieur Plâtrier, 32; ses démêlés avec les Jésuites au sujet de l'enter-

rement de Membertou, 33; va à la rivière S. Jean, 34; querelle qui y survient avec quelques Malouins, 34-35; l'absence du P. Biard l'empêche de faire feu sur les sauvages de Kénébec, 36; retourne à Port-Royal, arrête à Pentagouet, puis à Ste. Croix, où Plâtrier lui donne des vivres, 37; ses démêlés avec les Jésuites, 39; va à la baie des Mines et à Chignectou, 41; les Jésuites le secourent à propos, 42.

Bienvenu, petit sauvage donné aux Jésuites, 1633, 13; baptême de sa mère, 1634, 8.

Bire (Marguerite), femme de Mathurin Roy, de Québec, guérie miraculeusement par Sainte Anne, 1667, 30.

Bissiriniens. Voyez *Nipissiriniens*.

Bochart (Duplessis). Voyez *Duplessis*.

Boesme (Louis le), Frère jésuite,—part avec les PP. Garreau et Druillettes à la suite d'un parti outawais, 1656, 40; abandonné avec le P. Druillettes, 41; va à Onnontagué avec le P. Ragueneau, 1657, 54; monte au pays des Outawais avec le Père Jacques Marquette, 1668, 21.

Bœuf (Nation du), 1662, 3, 12.

Bonaventure. On y vient de France faire la pêche, 1636, 48; 1662, 17.

Bonaventure (La Mère Saint-), supérieure de l'Hôtel-Dieu de Québec, 1650, 51.

Bonaventure, jeune sauvage, filleul de M. de Champlain, et qui restait chez les PP. Jésuites;—son baptême, 1635, 10; il se noie dans le Saut Montmorency, 1636, 59; ses heureuses dispositions, 59.

Boniface (Le Père), jésuite; employé à la mission des Martyrs à Agnié, 1672, 18.

Bonin (Jacques), Père jésuite,—monte au pays des Hurons, 1648, 14.

Bonne Espérance, lac au Nord-Ouest du lac S. Jean, 1661, 17.

Borgne (Le), capitaine de la Nation de l'Île;—empêche les Hurons d'emmener les missionnaires, 1633, 40; fait courir le bruit que M. de Champlain veut venger la mort d'Etienne Brûlé, 1635, 31; sa mort, 1636, 69; son caractère, 91.

Borgne (Le), autre capitaine de l'Île appelé Tessouath par les Algonquins, et Andesson ou Ondesson par les Hurons. Voyez *Tessouath*.

Boston, 1647, 52, 56; le P. Druillettes y va en ambassade pour les Abénaquis, 1652, 26.

Boulogne (Mademoiselle de), sœur de Mademoiselle d'Ailleboust, 1648, 13.

Bourdon (Le sieur Jean), ingénieur en chef et procureur de la Nouvelle France;—dirige un feu d'artifice, 1637, 9; accompagne le P. Jogues chez les Iroquois, présents dont il est porteur, 1646, 15; son retour, 1647, 36; revient d'un voyage au pays des Esquimaux, 1658, 9.

Boursier (Joseph), Frère jésuite;—va à Onnontagué, 1656, 38; 1657, 9.

Bouteroue (M. De), Intendant en Canada, 1668, 3.

Bouteroue (Mademoiselle De), fille du précédent; marraine de Garacanthié, 1670, 16.

Boyer, surnom du capitaine Nechabeouit, 1646, 87.

Brebeuf (Jean De), Père jésuite, natif du diocèse de Baieux;—hiverné avec les sauvages, 1626, 6; envoyé au pays des Hurons avec le P. Anne de Nouë, 8;... 1632, 6; revient en Canada, 1633, 25; parle devant le conseil des Hurons pour obtenir le passage des missionnaires, 36-42; monte aux Trois-Rivières, 1634, 88; part pour les missions huronnes, 89; raconte plus au long son départ des Trois-Rivières, 1635, 23; son arrivée chez les Hurons, 28; demeure au village de Toanché, 29; part pour la Nation du Petun, 37; premier huron baptisé par ce Père, 38; conseils qu'il donne aux Pères destinés aux missions huronnes, 1637, 71; vient à bout d'établir une Résidence au bourg de Teanastayaé, chez les Attignenonghac, 1639, 66; ses travaux dans ce bourg, 1640, 73, 75; descend à Québec, 1641, 20; échappe aux Iroquois, 47; demande du secours pour protéger les Hurons qui doivent emmener les PP. Ménard et Ragueneau, 47; calomnie inventée pour le rendre suspect aux Hurons, 49; commence la mission des Apôtres à la Nation du Petun, 71; employé à la résidence de Sillery, 1642, 3, 22, 23, 34; il était descendu à Québec pour affaires de la Compagnie, 60, 89; vient de Sillery à Québec tous les dimanches, 1643, 2; retenu à Québec pour instruire quelques Hurons, 28; il apprend, aux Trois-Rivières, des nouvelles de la captivité du Père Jogues, 63; envoyé à Richelieu, 69; employé aux Trois-Rivières, 1644, 20, 31; y commence un séminaire huron, 39; remonte au pays des Hurons, 49; martyrisé au bourg Saint Ignace, 1649, 13, 15; détails sur sa vie, 17-25; relique de ce Père trouvée par le P. Lemoine, 1654, 17; efficacité des reliques de ce Père, 1665, 26; 1666, 4; 1672, 33.

Brehault, surnom d'un sauvage, 1633, 5, 12, 18.

Brezé (Le), l'un des vaisseaux du Marquis de Tracy, 1665, 3, 4.

Bressani (François Joseph), Père jésuite, italien de naissance;—instruit les Français à Québec, 1643, 2; nouvelle de sa prise par les Iroquois, 1644, 10, 19; part pour les Hurons, 41; fait naufrage à une lieue des Trois-Rivières, 41; pris par les Iroquois, 41; ses souffrances, 43-45; sa délivrance, 45; de retour à Québec, 1645, 2; monte au pays des Hurons, 1646, 73; redescend, 1648, 11; y retourne, 14; passe en France, 1650, 48.

Bretons,—ils découvrent la Nouvelle France, 1611, 1.

Brigeac, français prisonnier chez les Iroquois, 1662, 9.

Brigeart (Le Sieur Claude de), pris et martyrisé par les Iroquois en 1661, 1665, 20, 21.

Brochet (Le), chef outawais;—il traite mal le Père Ménard, 1663, 18.

Brouat (Ambroise), Frère jésuite;—son arrivée, 1641, 55; va à Onnontagué, 1656, 38; 1657, 9.

Bruges (David De), pilote du vaisseau qui passa les Jésuites en Acadie, 1611, 29.

Brûlé (Etienne), français assassiné par les Hurons, 1633, 34; lieu où il fut tué, 1635, 28; la tribu de l'Ours accusée de l'avoir tué, 1636, 91, 137; les Hurons s'imaginent que les maladies qui les font mourir ne sont qu'une vengeance de ses parents, 1637, 160, 167.

Bruyas (Jacques), Père jésuite, missionnaire à Onneyouth, 1667, 28; 1668, 13; 1669, 7; extrait de son journal, 1670, 45; il est mandé à Onnontagué, 45, 76; son retour, 47.

Bulot (Vible), capitaine de vaisseau; prend à son bord une partie des Français qui suivaient La Saussaye, 1611, 51.

Burel (Gilbert), Frère jésuite, 1635, 23.

Buteux (Jacques), Père jésuite, natif d'Abbeville, en Picardie; 1634, 7, 8, 88;—va hiverner aux Trois-Rivières avec le P. Le Jeune,

91; 1635, 4, 6, 13; retourne aux Trois-Rivières, 20; ses travaux dans cette Résidence, 1636, 8-22, 25; lettre qu'il écrit au P. Le Jeune, 1637, 82; festoie les Sauvages aux Trois-Rivières, 42; ... 1640, 11; quelques extraits de ses lettres, 32, 42; 1641, 29; reprend sévèrement les Algonquins de l'Île de leurs superstitions, danger qu'il court, 30; ses travaux aux Trois-Rivières, 29-37; 1642, 3, 21; descend hiverner à Sillery, 22; 1643, 9, 21; envoyé à Tadoussac, 36; revient, 39; ... 43; échappe aux Iroquois, 62; descend de Montréal aux Trois-Rivières, 1644, 19; les Atticamègues demandant qu'il assiste à leur conseil, 51; ses travaux de l'année précédente à Tadoussac, 55-60; va en mission chez les Atticamègues, 1651, 15-26; tué par les Iroquois, 1652, 1, 2, 33.

Button (Baie de), 1660, 10.

C

Cabanes. Forme des cabanes souriquoises, 1611, 9; montagnaises, 1632, 5; huronnes, 1635, 31; 1639, 90; la cabane des Têtes coupées, 1637, 114; la cabane du conseil, 114.

Cadet (Le), surnom d'un sauvage, 1637, 16.

Cadie, pour *Acadie*, 1671, 11.

Caen (Guillaume De), commerçant français;—tente de sauver la vie à un prisonnier iroquois, 1632, 5; somme Kirk de remettre Québec aux Français, 8; désapprouve les cruautés exercées sur les prisonniers, 9; dine chez les PP. Jésuites, 11; est parrain d'un petit sauvage, 14; ... 1633, 3, 7; remet les clefs du fort de Québec à M. Duplessis Bochart, 26

Canada. Son étendue, 1611, 1; 1626, 1; sa population, 1611, 15; donné, à l'exception du Port-Royal, à Madame de Guercheville, 38; puis au comte de Soissons, 67; son état en 1636, 1636, 40-40; ses ressources, 44-51; piété de ses principaux habitants, 1640, 5, 6; nations sauvages du Canada, 34-35; animaux et insectes du Canada, 1636, 49; son état, 1651, 2; ses richesses, 1653, 26, 27; tremblement de terre par tout le Canada, 1663, 2-9; heureux effets qu'y produit l'envoi de nouvelles troupes contre les Iroquois, 1667, 2; ravages qu'y fait la petite vérole, 1670, 20.

Canada (Fleuve ou Grande Rivière de), nom que les anciens auteurs ont donné au fleuve S. Laurent, 1611, 2.

Canadois, ou Indigènes du Canada. Voyez les mots *Sauvages*, *Souriquois*, *Montagnais*, *Algonquins*, *Hurons*, *Iroquois*, etc.

Canibas, sauvages de la rivière Kénébec (ce sont les vrais Abénaquis), 1611, 5; leur caractère, 36; amis des Français, ennemis des Anglais, 36.

Canseau ou Campseau, 1611, 28, 65; 1659, 7.

Cap-Breton, 1611, 2, 53, 65; les Jésuites y ont une Résidence, 1635, 3; situation de cette île, ses productions, 42; mœurs et dispositions de ses habitants, 43, 44; ... 1640, 35; 1659, 7.

Cap de la Hève, 1611, 44.

Cap de Sable, 1611, 51, 66.

Cap Fourchu, 1611, 51.

Capito, ancien capitaine des Sauvages du Cap-Breton, 1659, 8.

Capitaines (et Sagamos, chez les Souriquois). Prérogatives des capitaines souriquois ou sagamos, 1611, 11; les Montagnais appellent aussi leurs chefs *capitana*, 1632, 12; capitaines hurons, 1636, 122; résurrection ou élection des capitaines, 1642, 85, 86.

Capitanal, ou, suivant Ducreux, **Kepitenat**, chef montagnais;—éloquent discours qu'il adresse aux Français, 1633, 26; sa mort, 1635, 21; sa famille, 1636, 9, 30.

Capitanesse (La Nau), vaisseau d'Argall, 1611, 52; aborde en Virginie, 56.

Cap-Rouge, 1637, 95; 1653, 8, 9.

Cap Tourmente. Voyez *Tourmente*.

Carheil (Etienne de), Père jésuite, missionnaire à Onnontagué, 1668, 19; puis à Goyogouin, 1669, 10; danger qu'il court, 16; extrait de ses lettres, 1670, 63; ... 73; ... 1671, 18; guéri miraculeusement, 1672, 18; il retourne à Goyogouin, 18.

Carignan-Salière (Régiment de);—arrivée des premières compagnies, 1665, 4; quatre compagnies sont envoyées contre les Iroquois, 7; circonstances de l'arrivée de ce régiment, 25; quatre cents soldats du même régiment s'établissent dans le pays, 1668, 3.

Caron (Le Père Joseph Le), Récollet, le seul prêtre de son ordre à Québec, 1626, 9.

Cartier (Jacques), navigateur malouin, découvre le Canada, en 1534 et 1535, 1611, 2; et Hochelaga, 1642, 36.

Castillon, capitaine de vaisseau, 1634, 88; assiste aux funérailles d'un sauvage, 1636, 27.

Castor. Principal objet de la traite, 1626, 5; chasse du castor, 1632, 12; 1634, 41; description de cet animal, 43; sa cabane, 1636, 39; chaussée du castor, 40.

Castor (Nation du), ou des Nez Percés. Voyez *Amicouek*.

Cauvet (Ambroise), Frère jésuite; son arrivée, 1636, 2.

Cécile de la Croix (La Mère), religieuse ursuline, 1640, 45.

Cent-Associés, compagnie de la Nouvelle-France; — lettre qu'ils envoient au P. Le Jeune, 1636, 4; beaux sentiments de plusieurs des Associés, 5; privilèges qu'ils accordent aux sauvages sédentaires, 1639, 11; fournissent du linge aux Hospitalières, 1641, 25; déclarent que les Jésuites n'ont aucune part au trafic des pelleteries, 1643, 82; remettent la traite aux colons, 1645, 2.

Cerfs (Nation des), tribu de la Nation du Petun, 1648, 61.

Chabanel (Noël), Père jésuite; — son arrivée, 1643, 5; il monte aux missions huronnes, 1644, 49; sa mort, 1650, 17; remarques sur sa vie et ses vertus, 17-19.

Chagouamigon ou *Mission du Saint-Esprit*, sur le lac Supérieur, 1667, 9, 13; 1670, 78; nations qui fréquentent ce lieu 86; ... 1671, 24; les Outawais l'abandonnent par la peur des Sioux, 39.

Chaillou, français fait prisonnier par les Iroquois, 1652, 35.

Chaleurs (Baie des). Voyez *Baie*.

Chambly, (M. De), capitaine du régiment de Carignan; — bâtit le fort de Richelieu, sur la rivière des Iroquois, 1665, 10; marche contre les Iroquois, 1666, 6.

Champflour (M. de), gouverneur des Trois-Rivières; — tire satisfaction des mauvais traitements qu'un capitaine de l'Île avait faits au P. Buteux, 1641, 30; donne, au baptême, le nom de Simon à Piescaret, 34; ... 40; envoie un messenger à M. de Montmagny pour l'instruire de l'arrivée d'ambassadeurs iroquois, 41; demande aux principaux Algonquins et Montagnais s'ils escorteront les Hurons, 48; commandant au fort Richelieu, 1643, 47; on lui remet une lettre du P. Jogues adressée à Onnonthio, 66; gouverneur aux Trois-Rivières, 1644, 19, 39; fait prévenir M. de Montmagny de la prise de trois Iroquois, 45; reçoit trois députés iroquois, 1645, 24.

Champlain (Samuel De), fondateur de Québec, 1611, 4, 5, 7, 8, 25; lieutenant de M. de Monts, 25; court de grands dangers au milieu des glaces, 28; son affection pour les Jésuites, 1626, 9; revient en Canada, 1633, 1, 25; détourne les Sauvages d'aller trouver les Anglais à Tadoussac, 26; va entendre la messe et dîner chez les Jésuites, 28; fait appeler au conseil des Hurons les PP. Le Jeune et Brebeuf, 35; va gagner les In-

dulgences chez les Jésuites, 37; donne un festin aux Hurons, et assiste à un second conseil qu'ils tiennent, 39; essaie en vain de les décider à emmener des missionnaires, 38-42; sa conduite édifiante, 1634, 2; il envoie ses gens au service funèbre de La Nasse, 6; retourne des Trois-Rivières, 91; bâtit le fort de Richelieu, sur l'île Sainte Croix à quinze lieues de Québec, 91; 1635, 13; recommande les missionnaires aux Hurons, 19, 20; ce qu'il ajouta aux fortifications de Québec, 1636, 41; sa dernière maladie, 55; sa mort, son service, son oraison funèbre, 56; chez quelle tribu il s'arrêta plus longtemps lorsqu'il hiverna au pays des Hurons, 1640, 90; son sépulcre, 1643, 3.

Champlain (Lac), 1637, 79; projet d'y bâtir un fort, 1665, 10.

Charbon (Le), sauvage appelé *Awessenipin*, 1642, 48, et *Agouachimagan*, 1644, 95.

Charpentier (Jean-Baptiste), 1611, 43.

Chartier (), prêtre; — son arrivée, 1643, 6; se donne au service des Ursulines de Québec, 6.

Chaste (Le sieur De), 1647, 52, 56.

Chat (Nation du). Voyez *Eriehronon*.

Châteaufort (M. De), commandant à Québec par intérim, 1636, 2, 56; commandant aux Trois-Rivières, 56; ... 1637, 11, 20; fait enterrer solennellement un huron mort aux Trois-Rivières, 21; fait tirer le canon au départ du P. Daniel et des petits séminaristes hurons, 70; demande raison aux Abénaquis et aux Montagnais de leur désoberissance au gouverneur, 86; tombe dangereusement malade, 96.

Chastellain (Pierre), Père jésuite; — son arrivée, 1636, 2; va attendre les Hurons aux Trois-Rivières, 60; part avec eux, 64; lettre qu'il écrit de la mission huronne, 1637, 73; son arrivée chez les Hurons, 105; il tombe malade, 121; surnom que lui donnent les Hurons, 1639, 53; ses travaux à S. Joseph des Attignenonghac 1640, 73, 74; reste seul à Ste. Marie, 1641, 62; prend soin des missions de S. Louis et de S. Denys, 1642, 61; ses travaux à Ste. Marie, 1644, 74.

Chaudière (Saut de la), sur l'Outawais, 1642, 46; 1644, 42.

Chaudron (Guillaume), français mort au pays des Hurons, 1636, 137.

Chaumonot (Pierre Joseph Marie), Père jésuite, — employé à la mission de la Conception chez les Attignawantans, 1640, 78; venu de France l'année précédente, 1641, 71; travaille avec le P. Brebeuf à la mission des Apôtres, 71; ce qu'il a à souffrir de la part d'un sauvage, 79; donné pour compagnon au P. Daniel, 81; un sauvage lui décharge un coup de pierre sur la tête, 81; ses travaux à la mission S. Jean-Baptiste, 1642, 82; à la mission de S. Michel des Tohon-taenrat, 1644, 94; lettre qu'il écrit au Père J. Lalemant sur l'état des missions huronnes, 1649, 28; envoyé aux missions iroquoises, 1655, 2, 3; ce qu'il écrit de là à la Supérieure des Ursulines, 3; surnommé *Echon*

par les Iroquois, 3; nouvelles de ce Père, 4; journal de son voyage à Onnontagué, 1656, 7-38; séjour qu'il y fit, 38; 1657, 11; éloquent discours qu'il prononce devant les cinq cantons, 16-18; accompagne le P. Ménard à Goyogouin, 19, 43; se rend à Tsonnontouan, 43; y annonce la foi, 45; va à Onneyout, 46.

Chausé, surnom huron du P. Lemerrier, 1639, 53.

Chawanaquois, sauvages de l'Amérique du Nord, (peut-être les mêmes que les **Chawanons**), 1652, 26.

Chawanons ou **Ontouagannha**, sauvages de l'Amérique du Nord, 1670, 91; 1672, 25.

Chédabouctou, port d'Acadie. Le P. de Lionne y meurt, 1661, 30.

Cheveux relevés (Nation des). Vy. **Outawais**.
Chibou ou **Cibou**, baie du Cap-Breton, 1635, 42; 1637, 125.

Chichedec ou **Chisedec**, 1640, 34; 1645, 37.
Chicoutimi, 1661, 13, 14.

Chignectou ou **Chiniectou**, baie située au fond de la baie de Fundy, 1611, 6; appelée par Champlain *Baie de Gênes*, 41; description de cette baie, 41.

Chiwatenwa (Joseph), sauvage huron d'Ossossané; — sa conversion, 1638, 46; ses vertus, 48-50; son zèle et sa ferveur, 1639, 62-63, 64; 1640, 64-66, 67-69, 85-90; il appuie la harangue du P. Daniel, 93; se joint aux missionnaires pour parcourir les cabanes, 98; tué par les Iroquois, 102; ... 1641, 63.

Chouacouet, baie de la Nouvelle Angleterre, 1611, 15, 33.

Closse (Lambert), français tué par les Iroquois, 1662, 4.

Collège des Jésuites, à Québec, 1635, 3; 1636, 35; l'établissement de cette maison encourage les familles françaises à venir se fixer en Canada, 44; les élèves complimentent le vicomte d'Argenson en trois langues différentes, 1658, 17.

Coloignes (Ths. Robin, dit De). Voy. *Robin*.

Combalet (Madame De); — veut fonder un hôpital en Canada, 1636, 5; reçoit chez elle une jeune iroquoise, 1637, 13.

Côme de Mante (Le Père), supérieur des Capucins établis en Acadie; — prie les Jésuites, de faire une mission chez les Abénaquis, 1651, 14,

Conception (Immaculée) de la Sainte Vierge; — vœu des missionnaires en l'honneur de l'Immaculée Conception, 1636, 7.

Conception (Résidence de la), aux Trois-Rivières, 1635, 3, 6; Peres jésuites qui y sont employés, 1636, 75; les Pères de cette Résidence instruisent les Atticamégues, 1641, 32. Voyez *Trois-Rivières*.

Conception (Mission et Résidence de la), chez les Attignawantans. Voyez *Ossossané*.

Conkhandeenhronon, nation sauvage de la langue huronne, 1635, 33; 1640, 25.

Coq (Robert Le), domestique des Jésuites; — monte aux Hurons, 1635, 28; descend à Québec, ce qu'il a à souffrir, 1640, 56-59; bruit que les Hurons répandent sur son compte, *ibid.*

Corde (Nation de la), tribu huronne. Elle reste auprès des Français, 1657, 20.

Coton (Pierre), Père jésuite, confesseur de Henri IV. Il envoie, à la demande du roi, des missionnaires en Canada, 1611, 25.

Coudres (Ile aux), 1663, 26.

Couillard (Guill.), 1635, 24; monte aux Trois-Rivières contre les Iroquois, 1637, 92.

Couillard (Madame), épouse de Guill. Couillard et fille de Ls. Hébert, 1632, 8; marraine d'un jeune sauvage, 14.

Courpont, capitaine de vaisseau; son arrivée à Québec, 1636, 2, 27; amène le P. Ménard et quatre religieuses, 1640, 2, 3; remmène les PP. Le Jeune, Adam et Quentin, 1641, 1; amiral de la flotte, 1643, 36; ... 1644, 59.

Couture (Guillaume), français pris par les Iroquois avec le P. Jogues; nouvelles de leur captivité, 1643, 64, 66, 69; 1644, 45; son retour, 1645, 23, 25; ... 1647, 19, 24; 1648, 11.

Crapaud (Le), ou La Grenouille, non français de *Oumasaticouaie*. Voyez ce mot.

Crépikul (François De), Père jésuite, arrive en 1670; — missionnaire à Tadoussac, 1672, 27.

Crito (Guillaume), jeune homme qui repassa en Europe avec les PP. Biard et Quentin, 1611, 60.

Guiller (La Grand'), chef agnier appelé *Atagouekouan* par les siens, et *Michtaemikouan* par les Algonquins, 1658, 18.

D

Dablon (Claude), Père jésuite, — envoyé aux missions iroquoises, 1655, 2, 3; nouvelles qu'on en reçoit, 4; lettre qu'il écrit en chemin, 5; journal de son voyage à Onnontagué, et de ses travaux, 1656, 7-38; il retourne à Onnontagué, 38; 1657, 9; ... 1658, 8, 9; part avec le Père Druillettes pour faire une mission chez les Kilistinons, leur journal, 1661, 12; Supérieur des missions des Outawais, 1669, 17; relation qu'il envoie des missions d'en haut au Supérieur général, 1670, 78; il envoie les Relations 1671 et 1672.

Daillon (Joseph de la Roche), Père récollet, — hiverna chez la Nation Neutre en 1626, 1641, 74; ce qui l'empêcha d'y faire du fruit, 74.

Daniel (Antoine), Père jésuite, natif de Dieppe; — arrive à Québec, 1633, 30; sur le point de partir avec les Hurons, 42; monte au Trois-Rivières au-devant des Hurons; 1634, 88; part pour les missions huronnes, 89; nouveaux détails sur son départ, 1635, 24; sa facilité à apprendre le huron, 37; il redescend, 1636, 27; envoie un canot pour

prévenir M. Duplessis de la descente et du retard des Hurons, 60 ; amène avec lui trois petits sauvages hurons, 69 ; son arrivée aux Trois-Rivières, 71 ; il descend à Québec, 1637, 56 ; le soin qu'il prend de Satouta le rend malade, 57 ; il arrête aux Trois-Rivières, 89 ; nouveaux détails sur son départ du pays des Hurons, 103 ; surnommé *Antouennen*, 1639, 53 ; ses travaux à la mission S. Jean-Baptiste, 1640, 90 ; il réfute en plein conseil les calomnies inventées contre les missionnaires, 93 employé à S. Joseph et à S. Jean-Baptiste avec le Père Le Moynes, 1641, 67 ; on lui adjoint le Père Chaumonot, 81 ; ses travaux à la mission S. Jean-Baptiste, 1642, 82 ; 1644, 99 ; massacré et brûlé par les Iroquois, 1649, 3, 4.

Daran (Adrien), Père jésuite, — monte au pays des Hurons, 1648, 14.

Davost (Ambroise), Père jésuite ; — arrive en Canada, 1633, 30, 31 ; sur le point de partir avec les Hurons, 42 ; monte aux Trois-Rivières, 1634, 88 ; part pour les missions huronnes, 90 ; 1635, 25 ; très-malmené le long du trajet, 26 ; il s'applique à l'étude de la langue huronne, 37 ; descend du pays des Hurons avec le Père Daniel, 1636, 71 ; pourquoi, 1637, 104 ; meurt en repassant en Europe, 1643, 72.

De l'Isle (Le Chevalier), 1636, 24 ; parrain d'une petite fille sauvage, 25 ; assiste au feu d'artifice de la S. Jean, 1637, 9 ; assiste aux funérailles d'un néophyte, 12 ; sa charité pour les Sauvages, 24 ; il envoie aux Trois-Rivières le renfort que M. de Montmagny lui avait demandé, 91 ; monte lui-même aux Trois-Rivières, avec le Père Le-Jeune, 96 ; y tient conseil, 98-101 ; parrain d'un sauvage, 1638, 4 ; il fait le lavement des pieds à l'Hotel-Dieu, 1640, 41 ; tient sur les fonts du baptême, Achille, sauvage de Sillery, 1641, 18 ; assiste à un service chanté pour le Commandeur de Sillery, 55.

D'Endemare (Le Père), jésuite, 1636, 76.

Denys (Jean), de Honfleur, capitaine de vaisseau, 1611, 1.

Denys (M.) de Fronsac, gouverneur d'une partie de l'Acadie, 1659, 7.

Desdames (Le Sieur), — commande une chaloupe envoyée à M. le Gouverneur aux Trois-Rivières par le chevalier de l'Isle, 1637, 91 ; capitaine à Miscou depuis quatre ans, 1643, 38 ; assiste le Père Dolbeau, 38 ; ... 1646, 86.

Deslauriers, caporal tué au fort de Richelieu, 1642, 51.

Desrochers (Le Sieur), commandant aux Trois-Rivières, 1643, 4 ; ... 46 ; 1644, 51.

Diamants (Pointe aux), 1633, 2.

Diescuret, probablement le même que Piescuret, sauvage algonquin, 1645, 20.

Dolard, chef d'une expédition contre les Iroquois, 1660, 14.

Dolbeau (Jean), Père jésuite, missionnaire à Miscou ; sa maladie, 1643, 38 ; sa mort, 80 ; 1647, 76.

Dominique, français qui suivit les missionnaires au pays des Hurons, 1635, 28 ; il tombe malade, 1637, 121.

Douart (Jacques), français qui était au service des missionnaires au pays des Hurons ; assassiné par les Sauvages, 1648, 77 ; ... 1649, 28.

Drach (Le), 1611, 5.

Drouin (Nicolas), fils de Robert Drouin du Château-Richer, guéri miraculeusement par S. Anne, 1667, 30.

Druillettes (Gabriel), Père jésuite, surnommé *Le Patriarche* par les Abénaquis ; — son arrivée, 1643, 5 ; accompagne un parti de chasse, 1645, 14 ; va en mission chez les Abénaquis, 1646, 19 ; 1647, 51 ; il hiverne avec les Sauvages 1648, 27 ; employé à Tadoussac, 1650, 41 ; différentes missions qu'il fait chez les Abénaquis, 49 ; 1651, 14, 15 ; son retour, 1652, 23 ; député par les Abénaquis au gouverneur de la Nouvelle Angleterre, pour demander du secours contre les Iroquois, 26 ; preuve de l'attachement que les Abénaquis ont pour lui, 29 ; naturalisé abénaquis, 30 ; accompagne un parti d'Outawaïs, 1656, 40 ; abandonné par les Sauvages, 41 ; va en mission chez les Kilistinons, avec le Père Dablon, leur journal, 1661, 12 ; chez les nations du Saguenay, 1664, 14 ; ... 1669, 22 ; va en mission dans les pays d'en haut, 1670, 161 ; 1671, 28 ; employé à Ste. Marie du Sault, 1672, 34.

Du Bois, prêtre séculier qui accompagne une expédition contre les Iroquois, 1666, 9.

Du Chesne (Adrien), chirurgien ; — tient sur les fonts du baptême quelques petits sauvages, 1634, 7, 8 ; 1634, 1636, 10.

Dufresne, français pris par les Iroquois, 1665, 20, il refuse de s'échapper, 21.

Du Marché (Charles), Père jésuite, 1635, 23 ; 1668, 26 ; son arrivée, 60 ; employé aux Trois-Rivières, 26, 75 ; 1637, 89 ; il arrive de Miscou, 102 ; son retour en France, 1647, 76.

Duperon (François), Père jésuite ; — il monte au pays des Hurons, 1638, 31 ; son arrivée en cette mission, 1639, 53 ; surnommé *Anonchiara*, 53 ; ses travaux à la mission de la Conception, 1640, 78 ; il descend à Québec, 1641, 20 ; il était employé à Ste. Marie, 63 ; 1642, 57 ; ses travaux à S. Michel des Tohontaenrat, 1644, 94 ; il part pour Onontagué, 1658, 9.

Duperon (Joseph), Père jésuite ; — son arrivée, 1640, 4 ; employé à Sillery, 1642, 3 ; ... 35 ; il hiverne à Montréal, 1643, 51 ; dit la messe sur la montagne de Montréal, 53.

Duplessis Bochart, lieutenant du Sieur Eméric de Caen, 1632, 8 ; propose de délivrer un prisonnier iroquois, 9 ; ... 13 ; ... 1633, 7 ; remet les clefs du fort de Québec à M. de Champlain, et prend la conduite des vaisseaux, 26 ; revient à Québec, 1634, 1 ; s'intéresse au départ des missionnaires pour le pays des Hurons, 89, 90 ; 1635, 24 ; descend des Trois-Rivières, 1634, 91 ; passe en

Europe, 1635, 13 ; revient avec huit forts navires, 19 ; traite les missionnaires avec honneur devant les Hurons qui les emmènent, 20 ; engage les Hurons et les Nipissiriniens à emmener les missionnaires, 24 ; se trouve à Québec, 1636, 60 ; assiste à un conseil que les sauvages de Tadoussac avaient demandé, 60 ; monte à la rivière des Iroquois, 64 ; de retour aux Trois-Rivières, il en repart pour la rivière des Prairies (l'Outawais), 65 ; se trouve aux Trois-Rivières, à la traite, et seconde les desseins des missionnaires, 71-74 ; son départ des Trois-Rivières, 74 ; il part pour l'Europe, emmenant trois petites filles sauvages, 1637, 73 ; il avait commencé à bâtir un logement à Tadoussac, 1641, 52 ; tué par les Iroquois, 1652, 35.

Dupont Gravé, le jeune ; — M. de Poutrincourt trouve à la Pierre-Blanche le vaisseau de Dupont commandé par le capitaine La Salle, 1611, 30 ; on apprend que Dupont

est à terre, 30 ; le Père Biard le réconcilie avec M. de Poutrincourt, 30 ; son navire est saisi et emmené, 30 ; le Père Biard le lui fait rendre, 30 ; Dupont hiverne à la rivière S. Jean, 31 ; et s'y établit, 34 ; petit démêlé avec M. de Biencourt, 34-35 ; il demande au Père Biard de demeurer avec lui, 36 ; le Père l'engage à travailler avec lui à un catéchisme sauvage, 36 ; Dupont prend à son bord la moitié des Français qui suivaient La Saus-saye, 51.

Dupont, neveu du cardinal de Richelieu, 1632, 1.

Dupuis, — conduit une colonie française à Onnontagué, 1657, 11 ; il échappe heureusement avec tous ses compagnons à une conspiration tramée contre cette petite colonie, 1658, 3 ; les ordres de M. d'Ailleboust ne lui sont pas transmis, 12.

Durocher, caporal, au fort de Richelieu, 1642, 51.



Eataentsic ou **Aataentsic**, divinité des Hurons, 1635, 34, 40 ; son histoire, 1636, 101.

Echafaud aux Basques, 1632, 7.

Echon, surnom du Père Jean de Brebeuf et plus tard du Père Chaumonot.

Ecureuils (Nation des), détruite par les Iroquois, 1661, 20.

Ehonkehronon, nom huron des Algonquins de l'Ile, 1639, 88.

Ehouae, bourgade de S. Pierre et S. Paul, 1641, 69.

Ehressaronon, sauvages sédentaires de l'Amérique du Nord, 1640, 35.

Ekaentoton, nom huron de l'Ile Manitoulin, ancien pays des Outawais ; — appelée Ile Sainte Marie par les missionnaires, 1640, 6, 26 ; les missionnaires prennent la résolution d'y suivre les Hurons, 26 ; le poisson y abonde, 27 ; les Hurons de l'Ile S. Joseph s'y viennent réfugier, 1651, 6, 7 ; les Outawais y retournent, 1671 ; 31 ; mission du Père Louis André, 33 ; et du Père Henri Nouvel, 1672, 31, 32.

Ekhinechkawat ou **Étinechkawat** (Jean-Baptiste), chef montagnais ; — sa famille se fixe aux Trois-Rivières, 1637, 83, 84 ; sa conversion et son baptême, 1639, 32-34 ; harangue qu'il prononce à Sillery, 1640, 8 ; reconnu pour chef des chrétiens de Sillery, 9 ; ce qu'il répond aux Sauvages de l'Ile et de la Petite Nation, qui promettent de se faire baptiser si l'on veut se joindre à eux contre les Iroquois, 1641, 11 ; sa prudence et son zèle pour la foi, 1644, 11, 12 ; ... 1645, 21 ; guéri d'une maladie, 1654, 32.

Ekiondatsaan, village considérable du pays des Hurons, 1637, 162.

Elan (Chasse de l'), 1634, 41.

Endahiaconk, premier capitaine des Attignenonghac, 1637, 127.

Enderahy, lieu ainsi appelé au pays des Hurons, 1656, 43.

Enghien (Le Duc d') ; intérêt qu'il prend aux missions du Canada, 1636, 3.

Eplan (Rivière de l'), en Acadie, 1611, 63.

Erié (Lac) ou *Lac de la Nation du Chat*, 1641, au sud de la Nation Neutre, 1648, 46.

Eriehronon ou simplement **Eriés**, *Nation du Chat*, sauvages sédentaires qui habitaient au sud du lac Erié, 1640, 35 ; 1641, 71 ; 1648, 46 ; 1654, 9 ; en guerre avec les Iroquois, 10 ; pourquoi on les a appelés *Nation du Chat*, 10 ; défaits par les Iroquois, 1656, 18 ; à quelle occasion les Iroquois leur font la guerre, 30 ; appelés *Riguehronon*, 1660, 7 ; ... 1661, 29.

Eriniwek, sauvages voisins des Puants (probablement les mêmes que les *Aliniwek* ou *Illinois*), 1640, 35.

Escoumins ou **Excomminguois**, sauvages qui demeuraient au nord du Golfe ; ennemis des Français, 1611, 7.

Eskiaehronon, nom huron d'une nation algonquine qui demeurait au Nord du lac Huron, 1649, 17. (Comparez *Askicouanehronon*.)

Espamichkon, sauvages du Nord de la Nouvelle-France, 1643, 38.

Espérance (L'), vaisseau commandé par M. Courpont et qui amena le Père Ménard avec quatre religieuses, 1640, 2.

Esquimaux, sauvages du Nord de la Nouvelle-France, 1640, 34 ; massacrent deux hurons qui servaient de guide à M. Bourdon, 1658, 9 ; en guerre avec les Gaspésiens, 1659, 8 ; leurs canots, 8 ; ... 1612, 17.

Esseigion, nom que les Papinachois donnaient à la rivière des Escoumins, 1614, 13.

Esturgeons (Rivière des), au Nord du lac Supérieur, 1670, 83.

Etchemins, primitivement **Eteminguois**, nation sauvage de la Nouvelle-France qui s'étendait de la rivière S. Jean au Kénébec, 1611, 2, 5 ; alliée des Français, 8 ; sa population, 15.

Etinechkawat. Voyez *Ekhinechkawat*.
Etionnontates ou **Tionnontates.** Voyez *Khionontatehronon*.
Etouet, capitaine sauvage de Tadoussac, 1637, 51 ; sa méchanceté, 1640, 27 ; sa

mort misérable, 27 ; on choisit son successeur, 1644, 66.

Etouet (Georges), autre capitaine de Tadoussac, 1648, 30.

Excomminguois. Voyez *Escoumins*.



Feauté (Pierre), Frère jésuite ; son arrivée, 1635, 19 ; employé à la Résidence de Notre-Dame des Anges, 1636, 75.

Félicité, femme d'Armand ; sa vertu, 1654, 25.

Fénelon (L'abbé de Salignac), sulpicien, missionnaire envoyé aux Goyogouins qui s'étaient établis au Nord du lac Ontario, 1668, 20, 31.

Festins, 1636, 36 ; festins d'adieu, 88 ; il y en a de quatre espèces principales, 111.

Feu (Nation du), sauvages sédentaires de la langue algonquine, appelés **Atsistachronon** par les Hurons, et **Mascoutench** ou **Mascoutins** par les Algonquins, 1632, 14 ; 1640, 35, 98 ; 1641, 59 ; en guerre avec la Nation Neutre, 72 ; 1644, 98 ; n'avaient jamais vu d'européens, 1646, 77 ; nombre des bourgades de cette nation, 1658, 22 ; sont à une journée des Outagami, 1670, 94 ; rivière des Mascoutins, 97 ; le Père Cl. Allouez y fait une mission, 99 ; ... 1671, 25 ; leur pays, 42, 43 ; leur nom, 45 ; voyage que fait le Père Allouez chez cette nation, 43 ; 1672, 41.

Fléché (L'abbé Jessé), surnommé le Patriarche, missionnaire en Acadie, 1611, 26, 63.

Flory (Charles) d'Abbeville, capitaine du vaisseau de La Saussaye, 1611, 44 ; se défend bravement contre les Anglais, 44 ; reçoit une blessure, 47 ; consent à suivre Argall dans l'espoir de recouvrer son vaisseau, 50 ; en reprend le commandement, 61.

Folle Avoine (Rivière de la), 1672, 40.

Folles Avoines (Nation des), 1671, 25. Voyez *Maloumins*.

Fontarabie, français qui accompagnait le Père Buteux, et qui fut tué par les Iroquois 1652, 33.

Forillon de Gaspé, 1642, 36.

Fortuné, jeune sauvage qui fut nommé Bonaventure à son baptême, 1636, 59. Voyez *Bonaventure*.

Fouille (Sieur De la), capitaine du régiment de Carignan, 1666, 6.

Fourche (Nation de la), sur la baie des Puants, 1671, 42.

Fournier, commandant de vaisseau, 1637, 87 ; monte aux Trois-Rivières avec une chaloupe armée contre les Iroquois, 91.

Français. Justice de leurs prétentions sur la Nouvelle France, 1611, 64 ; nom que les Sauvages leur donnèrent, 1633, 9.

Français (Rivière des), décharge du lac Nipissing, 1671, 35.

Franchetot (Mathurin), français pris par les Iroquois avec le Père Poncet, 1653, 9, 13 ; il est brûlé, 14.

Francheville, français pris par les Iroquois 1652, 35.

Fremin (Jacques), Père jésuite, missionnaire à Onnontagué, 1656, 38 ; 1657, 9 ; à Richibouctou, 1659, 7 ; à Agnié, 1667, 28 ; 1668, 4-13 ; se rend à Tsonnontouan, 32 ; 1669, 1, 17 ; mission S. Michel, 1670, 68 ; va à Onnontagué, 73 ; y mande tous les Pères des missions iroquoises, 73 ; ... 77 ; 1671, 15 ; a le soin de la Résidence de S. François-Xavier des Prés, 1672, 16.

Frontenac (Le Comte de) ; — son arrivée, 1672, 1.



Gahronho, chef algonquin ; sa bravoure, 1663, 15.

Gamache (M. de Marquis de), principal soutien de la Résidence de Notre-Dame des Anges, 1635, 3, et des missions du Canada, 1636, 4 ; fonde le collège des Jésuites à Québec, 4 ; ... 1641, 56 ; son fils entre dans la Compagnie de Jésus, et meurt peu de temps après, 56.

Gand (François de Ré, dit Monsieur), panse charitablement un jeune sauvage, 1635, 11 ; va aux Trois-Rivières, 1636, 21 ; assiste aux funérailles d'un sauvage, 27 ; fait présent d'un petit sauvage à M. Des Noyers, 35 ; assiste régulièrement aux instructions religieuses, 44 ; adopte une petite fille sauvage, 54 ; pendant la maladie de M. de

Champlain, il prend des mesures pour arrêter la traite de l'eau-de-vie, 55 ; assiste à un conseil des Sauvages aux Trois-Rivières, 58 ; va au Cap Tourmente avec M. de Montmagny, 1637, 12 ; sa charité pour les Sauvages, 13, 24, 77 ; accompagne M. de Montmagny à un lac situé à quatre lieues de Québec, 77 ; tient sur les fonts du baptême le jeune séminariste Tawatirhon, 1638, 9 ; il avait recueilli un sauvage pauvre, 11 ; il cède le terrain de Sillery pour y établir une réduction, 17 ; sa place dans la procession de l'Assomption, 1639, 3 ; fait travailler quelques hommes pour établir les Sauvages, 19 ; parrain de Négabamat, 22 ; paye la pension d'une petite fille d'Ekhinechkawat, 33 ; ... 1640, 41 ; sa mort, 1641, 55.

Gandachiragou, village tsonnontouan ;

le P. Julien Garnier y bâtit une chapelle, 1670, 69; ... 76; 1672, 24.

Gandagan, principal village tsonnontouan, 1657, 45.

Gandagaro, village agnier voisin de Tionnontouen, 1670, 23, 76.

Gandahouagué, principale bourgade des Agniers, 1668, 6; attaquée par les Loups, 1670, 23.

Gandastogué. Voyez *Andastogué*.

Gandougaraé, village tsonnontouan, 1670, 69, 77.

Gannendâris (Cécile), femme huronne; sa sainte mort, 1669, 27.

Gannentaha, lac du pays des Onnontagués; on y fait une établissement français, 1656, 14; 1657, 12; description de ce lieu, 13, 14; à cinq petites lieues d'Onnontagué, 14; ... 18; latitude de ce lieu, sources minérales, 33; ... 1658, 9, 17; comment les Français le quittèrent secrètement, 34.

Garaconthié (Daniel), chef onnontagué, très-attaché aux Français, 1661, 32; chargé de ramener des prisonniers français, succès de son ambassade, 33, 36; rachète un crucifix, 1662, 16; son amour pour la paix, et son attachement pour les Français, 1664, 26; 32, 34; 1666, 5; 1670, 14, 17; résumé de ce qu'il fit pour rétablir la paix, 1670, 4; il reçoit le baptême, et prend le nom de son parrain M. de Courcelles, 6; ses efforts pour l'avancement de la religion, 50-63; éloge qu'en fait le Père Millet, 63; franchise avec laquelle il parle au gouverneur des Hollandais, 1671, 17; il persévère dans le bien, 16; 1672, 20.

Garistarsia, le *Fer*, chef iroquois, 1663, 15.

Garmant (Charles), français captif chez les Onneyouths, 1656, 17.

Garnier (Charles), Père jésuite; son arrivée 1636, 2; va attendre les Hurons aux Trois-Rivières, 26, 60; part avec eux, 64; lettre qu'il écrit du lac Nipissing, 1637, 74; son arrivée au pays des Hurons, 105; il tombe malade, 121; surnommé *Ouaracha* par les Hurons, 1639, 53; ... 1640, 81; en mission chez les Khionontatehronon, 95; ... 1641, 69; employé à S. Joseph des Attignenonghac, 1642, 76; massacré à la bourgade de S. Jean des Khionontatehronon, 1650, 9; détails sur sa vie, ses vertus, 9-15; relique de ce missionnaire trouvée par le Père Le Moyne, 1654, 17.

Garnier (Julien), Père jésuite, missionnaire à Onnontagué, 1668, 17; conduit le Père de Carheil à Goyogouin, 1669, 12; ... 1670, 69; employé au village tsonnontouan Gandachiragou, 78; reste seul chargé des missions chez les Tsonnontouans, 1671, 20; aidé par le Père Raffieix, 1672, 18, 24.

Garreau (Léonard), Père jésuite; son arrivée, 1643, 5; monte au pays des Hurons, 1644, 49; employé à la mission du Saint Esprit chez les Nipissiriniens, 1646, 80; il tombe malade, 84; revient chez les Hurons, 84; employé à l'île d'Orléans, 1652, 10;

accompagne un parti d'Outawais, 1656, 40; blessé par les Iroquois, 41; sa mort, quelques détails sur sa vie, 41-44; ... 1665, 9.

Gas (M. Du), lieutenant de M. de Courcelles; — marche contre les Iroquois, 1666, 6.

Gaspé (Baie de), 1611, 41; 1632, 3; on y vient de France faire la pêche, 1636, 48; 1662, 17; le tremblement de terre s'y fait sentir, 1663, 5.

Gaspésiens ou *Sauvages de Gaspé*; — commencent à désirer qu'on leur prêché la foi, 1643, 36; vont en guerre contre les Esquimaux, 1659, 8; meurtres commis par eux sur les Papinachois, 1662, 17-22.

Gaumont, 1626, 9.

Génies. Voyez *Khichikouai*.

Gens de mer (Nation des), ou **Puants**. Voyez *Winipeg*.

Gentaguetehronon, sauvages de l'Amérique du Nord, 1656, 34.

Giffard (Robert), chirurgien, premier seigneur de Beauport; — arrive à Québec avec toute sa famille, 1634, 88; baptise un petit sauvage, 1635, 7; sa récolte, 1636, 45; monte aux Trois-Rivières contre les Iroquois, 1637, 92; guérit une sauvagesse malade, 1641, 14; soigne la Mère de Sainte Marie, 28.

Gilbert, Frère jésuite, part pour le Canada, 1632, 1.

Girard (Joachim), 1665, 19.

Gobert (Louis), Frère jésuite; son arrivée, 1636, 60.

Godbout (Rivière), 1670, 13.

Godefroy (Le Sieur), 1636, 20, 25.

Godefroid (Thomas), des Trois-Rivières, "frère d'un honnête habitant du pays", enlevé par les Agniers, 1641, 38; ramené, 41.

Godefroy (Madame), probablement la femme du précédent; — marraine d'une petite fille sauvage, 1637, 13.

Godin (Elie), habitant de Sainte Anne de la Côte de Beauport, 1667, 30; guéri miraculeusement par Sainte Anne, 30.

Goienho, lac qui se décharge dans la rivière Tethrioguen, au pays des Iroquois, 1656, 12.

Gonatarezon, chef iroquois, 1656, 12.

Gondoin (Nicolas), Père jésuite, 1647, 76. Arrivé à Miscou en 1637, il avait été contraint d'en partir, à cause de la malignité du climat.

Goupil (René), chirurgien français; — pris par les Iroquois, 1643, 64; assommé par ces barbares, 64; sa vertu, 72; ... 1647, 18, 22, 24; circonstances de sa mort, 25.

Goyogouin, village principal des Goyogouins, que les missionnaires mirent sous la protection de S. Joseph, 1670, 63; beauté du site, 1672, 22.

Goyogouins, et primitivement *Ouïoen*, *Onïoen*, *Oïogouin*, l'un des cinq cantons iroquois, 1635, 34; leur situation, 1648, 46; leur village principal, 1653, 18; demandent des missionnaires, 1657, 19; travaux des Pères Ménard et Chaumonot, 42-44; entament des négociations de paix, 1661, 7; situation et force de cette tribu, 1665, 11; une

peuplade de Goyogouins s'établit sur la rive septentrionale du lac Ontario, 1668, 4, 20 ; le Père de Carheil rétablit la mission S. Joseph, 20 ; 1669, 12 ; état de cette mission, 1670, 63 ; 1671, 18 ; 1672, 22.

Grelon (Adrien), Père jésuite, — monte au pays des Hurons, 1648, 14.

Grenouille (La) ou **Le Crapaud**. Voyez *Oumasaticouaï*.

Guercheville (La Marquise de) ; — son zèle et ses libéralités pour les missions de l'Acadie, 1611, 26, 27 ; fait une quête à la cour pour rembourser deux marchands huguenots qui s'opposaient à l'embarquement des Jésui-

tes, 28 ; signe en faveur de ceux-ci un contrat de société avec M. de Poutrincourt, 38 ; achète les droits de M. de Monts sur l'Acadie à l'exception de Port-Royal, 39 ; cet achat lui est confirmé par Louis XIII, 39 ; envoie à Londres La Saussaye, pour obtenir réparation des torts qu'on lui avait faits, 61.

Guérin (Jean), accompagne le Père Ménard à la mission des Outawais, et y meurt, 1663, 18, 21, 22 ; sa vertu, 23, 24.

Guymont (Louis), habitant de Ste. Anne de la côte de Beauport, assommé par les Iroquois, 1661, 35 ; il avait été guéri miraculeusement, 1667, 30.



Hache (Robert), jeune homme qui demeurerait avec les Pères jésuites aux Trois-Rivières, 1636, 25.

Haiot (Jean), fils d'un habitant du Cap-Rouge, pillé et dépouillé par les Iroquois, 1658, 18.

Hallé (Marie), femme de Joachim Girard, 1665, 19.

Hébert (Louis), apothicaire, qui vint s'établir d'abord à Port-Royal, et ensuite (1617) à Québec ; — prend soin de Memberton, 1611, 32 ; commandant à Port-Royal en l'absence de M. de Biencourt, 44 ; La Saussaye lui remet les lettres de Madame de Guercheville par lesquelles il lui est permis d'emmener les Jésuites, 44 ; sa veuve, Marie Rollet, mariée en secondes nocces au sieur Guillaume Hubou, 1636, 35 ; il avait planté des pommiers à Québec, 45.

Hébert (Guillemette), fille du précédent, mariée à Guillaume Couillard, l'un des premiers habitants de Québec, 1632, 8.

Hébert (Guillaume), fils de Louis Hébert, et l'un des plus anciens habitants de Québec, 1636, 26 ; 1637, 12.

Hébert, français poignardé par des Iroquois ivres, chez les Onneyouths, 1661, 35.

Hébout. Voyez *Hubou*.

Henri IV, roi de France, nomme M. de Monts Lieutenant pour le Canada, 1611, 2 ; ratifie la concession de Port-Royal à M. de Poutrincourt, 25 ; demande les Jésuites pour les missions de la Nouvelle-France, 35.

Henri, jeune homme pris par les Iroquois à Montréal, 1643, 66.

Hertel (Le sieur Jacques), des Trois-Rivières, parrain d'un petit sauvage, 1636, 20 ; ... 1637, 84.

Hertel (François), captif chez les Agniers ; lettres touchantes qu'il écrit au Père Le Moyne, 1661, 34, et à sa mère, 35.

Hève (Cap de la), 1611, 44 ; La Saussaye y plante une croix, et y met les armes de la marquise de Guercheville, 44.

Hochelaga, bourgade sauvage qui était située au lieu même où est aujourd'hui Montréal, 1642, 36.

Hollandais. Ils fournissent des armes à feu aux Iroquois, 1642, 49 ; ce qu'un prison-

nier rapporte sur leur compte, 1643, 64 ; ils sauvent le Père Jogues de la fureur des Iroquois, 1647, 34 ; ce que leur gouverneur écrit à M. de Montmagny sur la mort du Père Jogues, 37 ; ce que les Iroquois disent des Hollandais, 1656, 17 ; ce sont eux qui contribuèrent à rendre les Agniers formidables à toutes les autres nations, 1660, 6 ; ce que les Iroquois chrétiens leur répondent sur la religion, 1670, 32.

Hôtel-Dieu de Québec, fondé par Madame la Duchesse d'Aiguillon, 1639, 6, 9 ; premiers malades que l'on y reçoit, 9 ; dessein de la fondatrice en établissant cette maison, 9 ; arrivée des Hospitalières, 1640, 38 ; soin que les religieuses et les Pères jésuites prennent des malades, 38-44 ; on y chante une grand messe demandée par les Cent-Associés, 41 ; M. de Montmagny y fait le lavement des pieds, le Jeudi-Saint, ainsi que M. le Chevalier de l'Île et les principaux d'entre les Français, Madame de la Peltrie les lavant aux femmes avec Mademoiselle de Repentigny, 41 ; le premier logement à Sillery, et pourquoi, 1641, 24 ; quand elles entrèrent en leur nouvelle maison, 25 ; les Hospitalières instruisent quelques petites filles sauvages, 26 ; mort édifiante qu'y font plusieurs sauvages, 26, 27 ; beau crucifix donné par la Duchesse d'Aiguillon, 27 ; travaux des Hospitalières à Sillery, 1642, 26-31 ; une dame de l'abbaye de Fontevault donne à l'Hôtel-Dieu une croix en argent enrichie d'une relique de la vraie croix, 28 ; affection que les Sauvages ont pour les religieuses, 29 ; leur présence à Sillery contribua à y fixer les Sauvages, 1643, 39 ; leur bâtisse à Québec s'achève, 39 ; le soin qu'elles prennent des malades, 39-45 ; elles se retirent à Québec, 1644, 20 ; nourrissent une cabane de Sauvages tout l'hiver, 1648, 17 ; grand nombre de malades, 24 ; on accueille les Hurons fugitifs, 1650, 28 ; lettre de la Mère S. Bonaventure à un bourgeois de Paris, 51 ; charité des Hospitalières, 1651, 3 ; elles font un présent aux Iroquois, 1656, 16 ; histoire d'une jeune huronne hospitalière, 1658, 23-27 ; bien que fait cette communauté, 1668, 41.

Hottinonchiendi, *cabane achevée*, nom que prenait la confédération des cinq cantons iroquois, 1654, 11.

Houattoehronon, sauvages sédentaires, 1640, 35.

Hubou (Guillaume), l'un des plus anciens habitants de Québec; marié à la veuve de Louis Hébert, 1636, 35; élève plusieurs petites filles sauvages, 34, 54.

Hubou (Madame), Marie Rollet, mariée en premières noces à Louis Hébert, et en secondes à Guillaume Hubou, 1632, 8; 1663, 35; des sauvages, dans l'ivresse, lui tuent son bétail, 1632, 10; les Anglais lui laissent un petit nègre, 12; sa fille mariée à Guillaume Couillard, 14; elle tient sur les fonts du baptême un petit sauvage, 1636, 17.

Hudson (Baie d'), 1660, 10; 1661, 12; journal du premier voyage entrepris vers cette baie, 13-19; dangers sur le chemin, 19-21; ce que les Sauvages en disent, 1667, 23; voyage qu'y font le Père Charles Albanel, M. de Saint-Simon et un autre français, 1672, 42; quelques détails sur cette baie, 53.

Hurons, sauvages sédentaires du Canada; —évangélisés d'abord par les Pères Récollets, 1626, 2; puis par les Jésuites, 8; descendent à Québec en grand nombre, 1632, 14; 1633, 34; sont enclins au larcin, 9, 34; leur manière de porter les cheveux, 35; tiennent un conseil pour l'embarquement des missionnaires, 35; trois missionnaires et six français montent en leur pays, 1634, 89, 90; tiennent conseil avec les Français, 1635, 19; forme de leurs cabanes, 31; leur pays, leur population, leurs alliés, 33; leur religion et leurs mœurs, 34-36; descendent à la traite, 1636, 71; M. Duplessis leur fait des présents pour leur faire donner au P. Daniel les enfants qu'ils avaient promis, 72; commencent à bâtir des forts carrés flanqués de bastions, 86; détails sur leur langue 89, 99, 100; ils refusent de prêter main forte aux Algonquins de l'île contre les Iroquois, 91; leurs croyances, leurs mœurs, 100-110; leurs festins, leurs jeux, leurs danses, 110-114; leurs sorciers, 114-117; gouvernement de ces peuples, 117-126; leurs conseils, 126-128; leur façon d'ensevelir les morts et de porter le deuil, 128-131; leur fête des Morts, 131-138; population approximative de ces peuples, 138; ils portent des blés aux Algonquins quand le lac gèle, et en rapportent du poisson, 1637, 154; tiennent un grand conseil où on délibère de la mort des missionnaires, 1638, 37; tribus dont se compose la nation des Hurons, 38; étendue et situation de leur pays, origine de leur nom, 1639, 50-52; 1648, 45; à quelle époque ils commencèrent à venir traiter avec les Français, 1639, 51; état du christianisme chez ces peuples, 56-59, 63-64; ils remportent quelques avantages sur les Iroquois, 67, 69; faux bruits et préjugés contre les missionnaires, 78-81; cérémonie de l'*Ononhouarôia*, 88; mariage de la *seine*, 95; nombre des Français qui résident en leur

pays, 1640, 52; comment les Algonquins leur communiquèrent la petite vérole, 54; ils attribuent leurs maladies aux missionnaires, 55; les Jésuites y font cinq missions, 61; cinq canots de hurons pris par les Iroquois, 1641, 47; on établit deux autres missions, 60; les Hurons et les sauvages de la Nation Neutre s'appellent réciproquement *Attiwandaronk*, 72; ils chassèrent les Algonquins qui demeuraient dans l'île de Montréal, 1642, 38; quarante hurons surpris par les Iroquois, près de Montréal, 1643, 1; treize canots hurons pris avec les lettres des missionnaires par les Iroquois, 62; un capitaine huron explique à Onnonthio pourquoi la jeunesse ne peut retourner au pays sans emmener ses prisonniers, 1644, 48; le pays huron entouré de peuples de la langue algonquienne, 102; les Hurons font la paix avec les Iroquois, 1645, 27, 29; sont toujours en guerre avec les Iroquois Supérieurs, 1646, 54; deuil des femmes huronnes, 61; les Hurons défont un parti d'Iroquois aux Trois-Rivières, 1648, 11, 12; leur pays ravagé par les Iroquois, 47; pour parler avec les Onnontagués, 47, 55-58; ambassade aux Andastes, 48, 58-60; nombre des Français qui demeurent au pays des Hurons, 48; avancement du christianisme, 60; principales superstitions des Hurons infidèles, 70-77; comment ils punissent le crime, 79; destruction de la nation huronne, 1649, 3-33; plusieurs chefs hurons conjurent les missionnaires de s'établir avec eux dans l'île S. Joseph, 27; bon nombre de Hurons réfugiés dans la Nation du Petun et dans la Nation Neutre, 1650, 2; le reste descend à Québec avec le Père Ragueneau, 1, 26-28; derniers désastres des Hurons, 23-27; quatre cents Hurons cabanés près de la porte de l'Hôtel-Dieu, 51; réduction huronne de l'île d'Orléans, 1651, 9; les Hurons chrétiens font un discours de condoléance aux religieuses Ursulines sur l'incendie de leur maison, 12; conduite de Dieu sur les Hurons, 1652, 32; population du pays huron, 1653, 30; les Agniers et les Onnontagués veulent sous main les attirer dans leur pays, 1654, 3-6; état de la colonie huronne de l'île d'Orléans, 20; ferveur que produit parmi eux l'établissement de la congrégation, 22; lettre et offrande qu'ils envoient aux congréganistes de Paris, 27, 28; ils reçoivent une ambassade d'Onnontagués, 1656, 5; leur population primitive, 39; une partie des Hurons de l'île d'Orléans se donne aux Iroquois, 1657, 20-23; quelques détails sur ces néophytes avant leur enlèvement de l'île d'Orléans, 28; le reste des Hurons se fixe auprès du fort S. Louis, 1660, 14; leur dernière défaite, 14, 15; ce qui se passa de plus remarquable parmi les Hurons établis près du fort S. Louis, 1668, 25-30; ils quittent le fort pour se retirer à N. D. de Foye, 1669, 23; ce qui s'y passe de plus remarquable, 1670, 15; on leur fait présent d'une statue de Notre-Dame de Foye, 22; 1671, 7; état de cette mission, 7; 1672, 2.

Huron (Lac) ou *Mer douce*, 1635, 33 ; 1639, 50 ; 1640, 34 ; 1648, 45 ; nations qui en fréquentent les bords, 62.

Hurons (Second lac des), 1640, 36, probablement le même que le lac Michigan.

I

Iaenhouton, bourgade huronne, 1637, 159.
Ignace (Le Père), capucin, à Pentagouet 1647, 52.

Ihonatiria, village huron de la Nation des Ours, auquel le Père de Brebeuf donna le nom de S. Joseph ; on y établit une Résidence, 1635, 3, 30 ; missionnaires qui y résident, 1636, 75 ; ... 1638, 52 ; sauvages qu'on y baptise, 56-57 ; on la transporte en un autre village, 59 ; 1639, 56.

Ile (Algonquins de l') ou **Kichesipiirini-wek**, appelés *Ehonkeronon* par les Hurons, 1633, 34 ; 1636, 70 ; 1639, 88 ; 1646, 34 ; —refusent de laisser passer les Hurons avant que ceux-ci n'aient couvert le corps du Borgne de l'Ile, 1636, 69 ; sollicitent l'alliance des Hurons contre les Iroquois, 91 ; ... 1640, 34 ; engage les chrétiens de Sillery à quitter cette résidence, 1641, 10 ; et à se joindre à eux contre les Iroquois, 11 ; ... 29, 57 ; devenus moins insolents, 1644, 4.

Ile longue, 1661, 51 ; La Saussaye y plante un croix, 51.

Iles Huronnes, à l'entrée de la baie des Puants, 1671, 25 ; 1672, 36.

Ile Verte, 1664, 7 ; 1670, 9.

Illinois, sauvages de la Nouvelle France, qui furent appelés successivement *Eriniwek*, *Liniwek*, *Aliniwek* et *Iliniwek* ou *Illinois* ; — première nouvelle qu'on a de ce peuple 1656, 39 ; 1658, 21 ; demeurent sur les bords d'une grande rivière, 1660, 12 [au lieu de *AbimiSec*, lisez *AliniSec*] ; leur religion, 1667, 12 ; parlent algonquin, 21 ; le P. Allouez y va en mission, 21 ; leurs croyances et leurs mœurs, 22 ; 1670, 86 ; ... 91 ; 1671, 24 ; quelques particularités sur cette nation, 47 ;

Illinois (Lac des), aujourd'hui *Lac Michigan*, 1667, 18 ; 1670, 92 ; appelé *Machihiganing*, 97.

Imbert (Simon), employé de M. de Pourincourt, 1611, 39 ; sa négligence, 39 ; il accuse les Jésuites d'avoir fait perdre à M. de Biencourt ses terres du Canada, 40 ; il est convaincu de fausseté, 40.

Incarnation (La Mère Marie de l'). Voyez *Marie*.

Ingrés ou *Ingris*, corruption du mot *English*, surnom que les sauvages d'Acadie donnaient aux Anglais, 1611, 8.

Iouanchou, chef sauvage ; — son fils, présenté au roi, en rapporte un magnifique présent, 1639, 2.

Iouskeha, divinité des Hurons, 1635, 34 ; 1636, 101-103 ; 1640, 92.

Irinions, sauvages de l'Ouest du pays des Hurons, 1642, 97. [Ce mot est probablement pour *Irinouec* ou *Illinois*.]

Iroquet (Nation de l'), ainsi appelée du

nom d'un de ses capitaines, 1633, 29. Voyez *Onontchataronon*.

Iroquois, sauvages du Canada, 1632, 5 ; — cherchent à surprendre les Montagnais, 11 ; 1633, 6 ; tuent deux français et en blessent quatre autres, 28 ; un parti de quinze cents Iroquois tue deux cents Hurons, et en emmène cent prisonniers, 1634, 88 ; nom des cinq Cantons de la confédération iroquoise, 1635, 34 ; parti iroquois défait par l'Iroquet, 1637, 84 ; cinq cents Iroquois viennent rôder autour des Trois-Rivières, le sieur Nicolet leur donne la chasse, 89 ; ... 1641, 37 ; enlèvent deux Français, 38 ; quelques sauvages des nations plus hautes leur font des présents pour qu'ils rendent ces prisonniers 39 ; pour parler de paix, 40-45 ; guerre déclarée, 46-49 ; ils défont un parti d'Algonquins, 1642, 45 ; attaquent à l'improviste les Français qui travaillent au fort de Richelieu, 51 ; tribus iroquoises qui ont le plus d'importance, 1643, 61, 62 ; différentes courses de ces barbares, et captivité du Père Jogues, 62-69 ; prise des lettres qu'on envoyait des missions huronnes, 69-74 ; les Iroquois bouchent aux Hurons tous les passages qui conduisent à Québec, 1644, 105 ; font la paix avec les Français et leurs alliés, 1645, 2 ; cherchent à surprendre Richelieu, 18 ; ratifient la paix, 23 ; quelles nations on comprend sous le nom d'Iroquois, 1646, 3 ; ce que rapporte les Français qui avait suivi les ambassadeurs iroquois, 4 ; ils envoient aux Trois-Rivières de nouveaux ambassadeurs, 6 ; les Iroquois Supérieurs ont toujours la guerre avec les Hurons, 54 ; diverses incursions, perfidie de ces barbares, 1647, 3 ; ils martyrisent le Père Jogues et La Lande, 17-42 ; appelés *Maquois* par les Hollandais, 34, 37 ; tribus de l'Ours, du Loup et de la Tortue, 38 ; défaite d'un parti iroquois, 1648, 4-10, 11 ; situation des tribus iroquoises, 46 ; ils ravagent le pays des Hurons, 47 ; quelques-uns des Cantons inclinent à la paix, 57 ; ils détruisent la mission S. Joseph des Hurons, et massacrent le Père Daniel, 1649, 3, 4 ; enlèvent à la Nation Neutre deux places frontières, 1651, 4 ; ruinent cette nation, 4 ; pénètrent chez les Atticamégues, 26 ; diverses incursions 1652, 30-37 ; font la paix avec les Français, 1653, 17-25 ; nom qu'ils donnent à la confédération iroquoise, 1654, 11 ; nouvelles négociations de paix, 13-18 ; en guerre avec la Nation du Chat, 15 ; ce qui peut les engager à rechercher ou à fuir l'alliance des Français 34 ; confirmation des nouvelles de la paix, 1655, 4 ; victoire qu'ils remportent sur la Nation du Chat, 1656, 18 ; leurs sorcelleries, 25 ; quelques-unes de leurs superstitions, 25-29 ; à quelle occasion ils firent la guerre à la Nation du Chat, 30 ; con-

seil des différents cantons, 32; ils surprennent un parti d'Outawais, 40; quels sont les plus importants des cinq cantons, 1657, 2; réception qu'on fit aux Français qui allèrent s'établir à Onnontagué, 13-19; nouvelles particularités sur leur pays, 33; leur naturel, leurs mœurs, 34; leurs dispositions pour la foi, 38; diverses attaques et déprédations qu'ils font, 1658, 10, 11; nécessité de dompter ces peuples, 1660, 2; état de leur pays, 6; dénombrement de leurs forces, 6; ligue de toute la *cabane*, 38; recommencent la guerre avec plus de fureur que jamais, 1661, 1-6; pour parler de paix, 7; ils font des incursions jusque vers la Mer du Nord, 19-21; détruisent la nation des Ecureuils, 20; diverses guerres, 1662, 1-5; 1663, 10-14; haine implacable et réciproque des nations iroquoises et algonquines, 16; état des églises captives chez eux, 1666, 26; célèbre

ambassade, 32, 34; 1666, 5; situation des cinq cantons, 1665, 10-12; leur épouvante à l'approche de l'armée française, 1666, 8; ils demandent des missionnaires, 1667, 28; 1668, 3; demandent du secours contre la nation des Loups, 1669, 5; origine de leurs dernières querelles avec les Algonquins, 1670, 3; entreprise contre les Loups, 27; progrès des missions iroquoises, 1671, 13; désordres qu'occasionnent les boissons que leur fournissent les Hollandais, 22.

Iroquois (Lac des), aujourd'hui *Lac Ontario*, 1635, 25; 1644, 43; 1654, 12. Voyez *Ontario*.

Iroquois (Rivière des), aujourd'hui *Rivière de Sorel*, 1636, 37; M. de Montmagny y monte avec le Père Le Jeune, 1637, 74; forts bâtis sur cette rivière, 1665, 10; description de cette rivière, 12; le régiment de Carignan y défriche des terres, 1667, 3.



Jardin de Hollande (Le), l'un des vaisseaux qui apportèrent le régiment de Carignan, 1665, 25.

Jean-Baptiste, chef abénaquis; — sa conversion, 1644, 4, 5.

Jeanne de Ste. Agnès, religieuse hospitalière; — son arrivée, 1648, 3.

Jessé Fleché, surnommé *Le Patriarche*, missionnaire en Acadie, 1611, 26, 63.

Jésuites. Henri IV veut qu'on leur confie les missions de la Nouvelle-France, 1611, 25; on refuse de les embarquer, 27; départ des Peres Biard et Enemond Masse, 28; leur arrivée à Port-Royal, 29; leurs démêlés avec M. de Biencourt, 39, 40; ils donnent à M. de Biencourt et à ses gens de quoi subsister, 42, 43; suivent M. de la Saussaye à S. Sauveur, 44; faits prisonniers avec lui, 46; déclarent ouvertement aux Anglais qu'ils sont jésuites, 49; menés en Virginie, 52; leur conduite généreuse envers les Anglais, 58; leur captivité en Angleterre, et leur délivrance, 50; leur première habitation à Québec, 1626, 5; ils obtiennent les charpentiers de l'habitation de Québec pour travailler à leur logement, 7; retournent en Canada, 1632, 1-8; prennent en pension deux petits sauvages, 1633, 12; en rendent un à sa mère, 29; mort tragique d'un huguenot qui blasphémait contre S. Ignace et les Jésuites, 1634, 2; M. Duplessis leur donne un petit sauvage, 91; ils commencent un collège à Québec, 1635, 3; exercent les fonctions de curés et de pasteurs, 3; ouvrent des classes en attendant la fondation du collège, 1636, 4; vœu qu'ils prononçaient le jour de l'Immaculée Conception, 7; 1639, 61; le Père Le Jeune les justifie sur la question du trafic des pelleteries, 1636, 49; ils reçoivent du Souverain Pontife des indulgences plénières pour les fêtes de la Conception et de S. Joseph, 1637, 3; sont sur le point de renvoyer leurs séminaristes hurons, n'ayant pas de quoi les nourrir, 64; les Hurons leur amènent plus

d'enfants qu'ils n'en peuvent prendre, 97; établissent une Résidence à Ossossané, chez les Hurons, 168; on leur donne à instruire sept enfants algonquins et montagnais, 1623, 28; font du vin avec le raisin du pays, 58; incendie de la Résidence de Notre-Dame de Recouvrance, à Québec, 1640, 4, 50; prennent part à la fondation de Montréal, 1642, 37, 38; recommencent le séminaire huron, 1643, 28; déclaration des Cent-Associés attestant que les Jésuites ne prennent aucune part à la traite, 82; ont une maison à Nepigigouit, 1645, 35, 37; reçoivent de la reine Anne d'Autriche un tableau représentant le roi, la reine et le dauphin, 1646, 52; plusieurs Jésuites repassent en France après la destruction des Hurons, 1650, 49; commencent un petit séminaire, 1651, 4; le Vicomte d'Argenson visite leur collège, 1658, 17; entreprennent d'élever quelques jeunes sauvages avec les enfants français, 1663, 3.

Jésus (Ile), appelée *Ile de Montmagny*, 1637, 75; ... 1642, 36.

Jésus (Rivière), appelée *Saint-Jean* du nom du sieur Nicolet, 1637, 75.

Jeune (Paul Le), Père jésuite, auteur des Relations 1632, 1633, 1634, 1635, 1636, 1637, 1638, 1639, 1640, 1641, et Supérieur des missions de la Nouvelle-France de 1632 à 1639; — part de Honfleur, 1632, 1; sur le point de se noyer, 1632, 14; étudie le montagnais, 1633, 2, 7; fait le catéchisme aux petits sauvages, 23; baptise un enfant de Madame Couillard, 25; va saluer M. de Champlain, 26; puis le capitaine de Nesle, 28; assiste au conseil des Hurons avec le Père Brebeuf, 35; cause du peu de progrès qu'il a fait dans la langue montagnaise, 1634, 50; ce qu'il a à endurer de la part des Sauvages, 55-57; hiverne avec quelques Sauvages, pour étudier la langue montagnaise, 57 et suiv.; tombe malade, 81; hiverne aux Trois-Rivières, 91; 1635, 4, 6, 13; revient à Québec au printemps, 6, 19; fait la classe

à quelques petits sauvages, **1636**, 4 ; reçoit, aux Trois-Rivières, une lettre que le Père de Quen lui écrit de Québec, 26 ; fait l'oraison funèbre de M. de Champlain, 56 ; produit, au nom des Cent-Associés, les lettres de nomination de M. de Châteaufort, 56 ; monte aux Trois-Rivières avec M. Gand, 58 ; retourne aux Trois-Rivières pour engager les Hurons à emmener les missionnaires, 62 ; se rend à la rivière des Prairies (l'Outawais) avec M. de Montmagny, **1637**, 11, 75 ; fait le catéchisme aux petits sauvages en présence des Français, 40 ; il apprend, aux Trois-Rivières, la mort de deux petits séminaristes hurons, 58 ; va à la côte de Beupré avec M. de Montmagny, 75 ; instruit des Sauvages de sept ou huit nations différentes, 83 ; monte aux Trois-Rivières avec M. le Gouverneur, 87 ; distribution qu'il fait des missionnaires, en cas d'une attaque des Iroquois, 89 ; descend à Québec, 95, 96 ; remonte immédiatement aux Trois-Rivières avec le chevalier De l'Isle, 96 ; y assiste au conseil des Hurons, 98-101 ; fait commencer la Résidence de S. Joseph, au nom du Commandeur de Sillery, **1638**, 17 ; le Père Vimont arrive pour le remplacer, **1639**, 1 ; il quitte la Résidence de S. Joseph de Sillery, 18 ; douleur que lui cause la mort de F. X. Nenascoumat, 25 ; le Père Provincial veut qu'il écrive encore la Relation de **1640**, **1640**, 1 ; part pour les Trois-Rivières avec le Père Supérieur et le P. Raymbault, la barque se brise, 49 ; passe en Europe, **1641**, 1 ; exprime le vœu de revenir aussitôt que le permettra l'objet de sa mission, 2 ; revient d'Europe, **1642**, 2 ; ... **1643**, 2 ; reçoit de Micon une lettre du Père Richard, qui le remercie de quelques notes sur la langue montagnaise, 36 ; envoyé aux Trois-Rivières, 46 ; suit les Algonquins jusqu'au fort de Richelieu, 46 ; on lui envoie en France les matériaux de la Relation de **1653**, **1653**,

1 ; au collège de Clermont, **1657**, 2 ; supplie Louis XIV d'envoyer du secours à la Nouvelle France, **1661**, 1 ; guérison obtenue par l'invocation de ce Père, **1666**, 4.

Jeux des Sauvages ; — le jeu de crosse, **1636**, 113 ; le jeu de plat, **1636**, 113 ; **1639**, 95.

Jogues (Isaac), Père jésuite ; — son arrivée, **1636**, 60 ; part pour les missions huronnes, 74 ; son arrivée au pays des Hurons, **1637**, 120 ; il tombe malade, le Père Lemer cier en prend soin, 120 ; sa maladie augmente, 121 ; surnommé *Ondessonk*, **1639**, 53 ; va en mission à la Nation du Petun, **1640**, 95 ; employé à Sainte Marie, **1641**, 63 ; **1642**, 57 ; au Saut Sainte Marie avec le Père Raymbault, 97 ; pris par les Iroquois, **1642**, 49 ; **1643**, 63, 67 ; lettre qu'il écrit au gouverneur, 66 ; délivré par les Hollandais, 74-79 ; son arrivée en Bretagne, 70 ; ce que les missionnaires des Hurons écrivent de la prise et de la captivité du Père Jogues, **1644**, 71, 72 ; il se trouve au traité des Trois-Rivières, **1645**, 27 ; retourne chez les Iroquois, **1646**, 14 ; donne le nom de *Saint-Sacrement* au lac qui porte aujourd'hui le nom de *Lac George*, 15 ; passe dix jours au bourg de la Ste. Trinité, 15-17 ; revient du pays des Iroquois, 17 ; y retourne une troisième fois, 17 ; on lui donne la commission d'engager les Iroquois Supérieurs à la paix, 41 ; **1647**, 1 ; tué par un iroquois, 2 ; détails sur sa première captivité et son éväsion, 17-36 ; sur ses derniers travaux et sur sa mort, 36-42 ; ce qu'un prisonnier iroquois raconte de sa mort, 74 ; il fut tué à Ganda-wagué, **1668**, 6.

Jongleurs. Voyez *Sorciers*.

Joubert, sergent sous les ordres de La Saussaye, **1611**, 47.

Justice (La), l'un des vaisseaux qui apportèrent le régiment de Carignan, **1665**, 25.

K

Kacouazakhi ou **Kacouchakhi**, *Nation du Porc-épic*, sauvages d'un naturel très-doux, qui demeuraient sur les bords du lac S. Jean, **1641**, 57 ; **1643**, 38 ; **1672**, 44.

Kadesquit, port d'Acadie, où La Saussaye avait projeté un établissement, **1611**, 44, 45.

Kandoucho ou *Bourgade de tous les Saints*, chez la Nation Neutre, **1641**, 75, 78.

Kapariyatawangak, nom sauvage de la rivière de Matane, **1648**, 28.

Kapiminakouetiik, sauvages du Nord de la Nouvelle-France, **1646**, 29.

Kapipou nouket. Voyez *Pipounouket*.
Kawasagiscaket, rivière, au-dessous de Tadoussac, **1664**, 14.

Kébec. Voyez *Québec*.

Keinouché, nation algonquine de la mission du S. Esprit, au Sud-ouest du lac Supérieur, **1670**, 87.

Kénébec ou **Kinibeki**, rivière des Canibas ou Abénaquis, **1611**, 15 ; proche des Armouchiquois, 36 ; pourquoi les sauvages du Kénébec chassèrent les Anglais qui voulaient s'établir chez eux, en 1608 et 1609, **1611**, 36 ; les Anglais y ont un établissement, **1640**, 35 ; on apprend qu'ils l'ont abandonné, **1641**, 48 ; le Père Druillettes redescend cette rivière, **1647**, 52 ; le même Père visite une douzaine de bourgades abénaquises établies sur cette rivière, **1652**, 25 ; diverses tribus abénaquises qui fréquentent cette rivière, **1660**, 27 ; les Iroquois y font des incursions, **1662**, 1.

Kepatawangachik, nation algonquine du Nord de la Nouvelle-France, **1660**, 12.

Ker ou **Kertk**. Voyez *Kirtk*.

Ketchigamins, nation située au sud-ouest de la Pointe du S. Esprit, et composée de vingt grandes cabanes, **1670**, 90.

Khichicouai, *Genies du jour*, divinités des Montagnais ; — manière de les consulter, 1634, 14 ; 1637, 46, 51.

Khinonascarant, trois petites bourgades huronnes, à deux lieues d'Ihonatiria, 1637, 128.

Khionontatehronon ou **Tionnontatehronon**, *Nation du Petun*, sauvages sédentaires de la langue huronne, 1635, 33 ; 1636, 105 ; à deux journées des Hurons, 1637, 163 ; ... 1638, 34 ; des députés de cette nation viennent offrir aux missionnaires une robe de castor, pour qu'ils fassent cesser les maladies qui les font mourir, 1639, 88 ; ... 1640, 35 ; on y commence la mission des Apôtres, 61, 90 ; différentes bourgades de cette nation, 95 ; les PP. Charles Garnier et Pierre Pijart ont le soin de la mission des Apôtres, 1641, 69 ; les Kionontatehronon ne descendent pas à la traite, 69 ; on abandonne cette mission, 1642, 88 ; ... 1648, 46 ; la nation se compose des deux tribus du Loup et du Cerf, 61 ; quelques restes des Hurons se réfugient chez eux, 1649, 26 ; ils se réfugient eux-mêmes parmi les nations algonquines du lac Supérieur, 1660, 27 ; ... 1662, 3 ; le Père Allouez va en mission chez eux, 1667, 15 ; appelés *Etionnontates*, 1670, 6 ; réfugiés à la pointe du S. Esprit, 86 ; ils demeurèrent quelques années à Michillimakinac, 1671, 37 ; 1672, 35.

Kicabou, nation de l'Ouest, 1670, 100.

Kichesipion, rivière de la baie d'Hudson, 1672, 54.

Kichesipirini ou **Kiche-sipi-iriniwek**, *hommes de la Grande Rivière*, nom algonquin des Sauvages de l'Île, 1640, 34 ; 1646, 34 ; 1658, 22. Voyez *Ile (Sauvages de l')*.

Kichkagoueiak. Voyez *Kiskacons*.

Kilistinons ou **Kiristinons**, nom générique des sauvages de la baie d'Hudson, nom qui s'est transformé en celui de *Cristinaux* et finalement en celui de *Cris*, 1640, 34 ; 1641, 59 ; 1642, 97 ; sont très-nombreux, 1656, 39 ; chemins qui mènent chez eux, 1658, 20 ; différents peuples kilistinons, 20, 21 ; 1660, 11 ; sollicitent l'alliance des Français, 28 ; les PP. Druillettes et Dablon partent pour leur annoncer l'évangile, 1661, 12 ; cette mission est sous le patronage de S. François-Xavier, 16, 21 ; le Père Allouez y va en mission, 1667, 23 ; leurs mœurs, 24 ; ils se rapprochent du Saut, 1670, 79 ; ... 92 ; ont été appelés *Gens de terre* et *Gens de la Mer du Nord*, 1671, 24 ; leur demeure principale vers le Sud-ouest de la baie d'Hudson, 1672, 54.

Kimaganusis, lieu ainsi nommé vers la Baie d'Hudson, 1672, 49.

Kinibeki. Voyez *Kénébec*.

Kinougami, *lac long*, qui se décharge dans le Saguenay par la rivière Kinougamiou (auj. rivière de Chicoutimi), 1672, 44.

Kinougamichich, *petit lac long*, qui se décharge dans le lac S. Jean, 1647, 65 ; 1661, 14 ; 1672, 44.

Kinougamiou, aujourd'hui *Rivière de Chicoutimi*, qui se décharge dans le Saguenay, 1647, 65.

Kinounechepirini, nation algonquine, qui demeurerait sur l'Outawais, au Sud des Sauvages de l'Île, 1640, 34 ; 1643, 61 ; 1646, 34 ; 1658, 22.

Kioetoa ou *Bourgade de S. Michel*, chez la Nation Neutre, 1641, 80.

Kiohero ou *Saint-Etienne*, bourg goyogouin, 1670, 63.

Kiotsaeton, l'un des trois Iroquois qui étaient chargés de négocier la paix aux Trois-Rivières, 1645, 23 ; 1646, 8.

Kiristinons. Voyez *Kilistinons*.

Kisagami, lac du pays des Atticamègues, 1651, 26, 27.

Kiskacons ou **Kiskacoueiak**, sauvages voisins des Poutewatami, 1658, 21 ; de la langue algonquine, 1667, 17 ; embrassent ouvertement la foi, 1670, 87-89.

Kitchigamich, sauvages de l'ouest, qui parlaient la même langue que la Nation du Feu, 1670, 100. (Comparez *Ketchigamins*).

Konkhendeenhronon. Voyez *Conkhen-deenhronon*.

Kontarea, village huron, 1636, 111 ; principal boulevard du pays des Hurons, 1642, 74 ; habitants de ce village chez les Iroquois, 1656, 10.

Kontareahronon, sauvages sédentaires 1640, 35. Quoique la Relation 1640 semble faire de ces sauvages une nation à part, les *Kontareahronons* ne sont vraisemblablement que les habitants de *Kontarea*.

Kotakoutouemi ou **Otokotouemi**, sauvages algonquins qui demeuraient à quelque distance au nord des Sauvages de l'Île, 1640, 34.

Kouabahiganan, nom sauvage d'une rivière des environs de Tadoussac, 1648, 28.

Kouakoueu, rivière, au-dessous de Tadoussac, 1664, 14.

Kouakouikouesiwek, sauvages de la baie d'Hudson, 1672, 54.

Koussinoc, habitation anglaise de la Nouvelle-Angleterre, 1652, 25 ; les Abénaquis s'y rassemblent deux fois l'année, 25.



L'Abbé (Nicolas), de Dieppe, capitaine de vaisseau, 1611, 39.

La Lande (Jean de), français natif de Dieppe, massacré avec le Père Jogues, 1647, 39.

Lalemant (Charles), Père jésuite, Supérieur des missions de la Nouvelle-France, au-

teur de la Relation 1626 ; — envoie un petit huron en France, 1626, 9 ; confesseur de Champlain, 9 ; envoie une carte au Rév. P. Assistant, 9 ; se trouve à Rouen au départ des missionnaires qui revenaient au Canada, 1632, 1 ; avait laissé quelques notes sur le montagnais, 1633, 7 ; vœu qu'il avait fait,

1634, 8; revient en Canada, et baptise une petite fille de M. Giffard, 88; baptise Matchonon, et en prend soin, **1635**, 6, 7; employé au collège de Québec, **1636**, 4; habite un des premiers la Résidence de N. D. de Recouvrance, 43; chante le service de M. de Champlain, 56; ... **1637**, 20; passe en France, **1638**, 31; Procureur des missions de la Compagnie, **1640**, 37; ce qu'il écrit au Père Vimont de Madame la Duchesse d'Anguillon, **1643**, 32; lettre que lui écrit le Père Jogues, 75.

Lalemant (Jérôme), Père jésuite frère du précédent; — monte au pays des Hurons, danger qu'il court, **1638**, 30; **1639**, 52; surnommé *Achiendase* par les Sauvages, 53; lettre qu'il écrit des missions huronnes au Père Vimont, **1640**, 102; ... **1643**, 29; Supérieur des missions de la Nouvelle-France, **1645**, 1, 2; descend du pays des Hurons, 29; lettre qu'il envoya de cette mission au Père Provincial en France, 38; autre lettre qu'il écrit de Québec au Père Provincial, **1649**, 2; il passe en France, et rend compte au Père Provincial de ses travaux et de l'état des missions du Canada, **1650**, 48; lettre qu'il écrit de Québec sur l'arrivée de Mgr. de Pétrée en Canada, **1659**, 1; seconde lettre, écrite de Québec, où il parle des églises algonquines et huronne, 4; troisième, datée de Québec, sur la mission de l'Acadie, 7.

Lalemant (Gabriel), Père jésuite, neveu des deux précédents; — monte au pays des Hurons, **1648**, 14; martyrisé par les Iroquois, à la prise de la bourgade de S. Louis, **1649**, 11 et suiv.; détails sur sa vie et sa mort, 13-17; progrès qu'il avait faits dans la langue huronne, 30; ce qu'on trouve de lui dans ses papiers, 31.

Laliberté, jeune français captif chez les Iroquois, et martyr de la chasteté, **1662**, 14.

Lamotte (Nicolas), lieutenant de La Sausaye, **1611**, 45, 47; consent à suivre Argall en Virginie, 50; sa détention en Angleterre, et sa délivrance, 61; parrain d'un petit sauvage, auquel il donna son nom, 64.

Lamarche, jeune homme abandonné par les hurons qui le descendaient à Québec, **1635**, 27.

Lamberville (Jean de), Père jésuite, missionnaire à Onnontagué, **1672**, 18.

Lapalme, français pris par les Iroquois, **1652**, 35.

Lapierre. Il conduit le Père Biard à la baie de Sainte Marie, **1611**, 63.

La Rochelle, village huron. Voy. *Ossossané*.

La Salle, capitaine du vaisseau de Dupont Gravé, **1611**, 30.

Launay (Le Sieur de), parrain d'une petite fille sauvage, **1636**, 12.

Laurent (Saint). Voyez la lettre S.

Lauson (M. De), gouverneur du Canada; — son arrivée, **1651**, 1; visite les Trois-Rivières, **1653**, 6; reçoit les députés Onnontagués, 19; et ceux des Agniers, 23; désigne un commandant pour un établissement projeté chez les Iroquois, **1654**, 20; reçoit une am-

bassade de la part des Onnontagués, **1656**, 5; permet aux deux tribus huronnes de l'Ours et du Rocher, de se donner aux Iroquois, **1657**, 20-23; il avait envoyé une garnison à Onnontagué, **1665**, 11.

Lauson (M. De), fils du précédent, sénéchal de la Nouvelle-France, mort glorieusement, avec sept autres Français, en se défendant contre les Iroquois, à l'île d'Orléans, **1661**, 4.

Lauson (Côte de), **1658**, 8; **1663**, 26.

Laval (François de) Montmorency, évêque de Pétrée; — son arrivée, **1659**, 1, 2; ses premiers travaux, 2, 3; nom que les Sauvages lui donnèrent, 3; donne la confirmation à Gaspé, 10; son zèle pour les missions, **1660**, 29; vient à bout de réprimer les désordres de l'intempérance, 34; ce qu'il dit au P. Ménard, qui partait pour la mission des Outawais, **1664**, 2; chante un service solennel pour la reine, **1666**, 1; fait chanter un *Te Deum* au retour de l'expédition de M. de Tracy contre les Iroquois, 9; envoie deux missionnaires aux Iroquois qui s'étaient établis au nord du lac Ontario, **1668**, 4, 20, 30; visite les différentes missions du pays, 23, 24; lettre qu'il écrit au curé de S. Josse à Paris, 30; établit une fête en l'honneur de S. François-Xavier, comme protecteur de tout le pays, **1669**, 8; ce qui l'empêche d'aller donner la confirmation à Tadoussac, 22; fait sonner les cloches à la mort de Cécile Gannendâris, 29; baptise et confirme Garacanthié, **1670**, 6; fait chanter un service solennel pour les sauvages chrétiens, 14; assiste au service du capitaine Sawenhohi, 18; ... 22; baptise le chef goyogouin Saonchiogoua, **1671**, 4; établit une confrérie de la Sainte Famille, 7; passe en Europe, **1672**, 2.

Lemaistre (Simon), **1611**, 44.

Lemaistre (M), prêtre de Montréal, tué par les Iroquois, **1661**, 5, 6, 36.

Le Mercier (François), Père jésuite; — son arrivée, **1635**, 19; monte à la mission des Hurons, 20; légèrement indisposé, **1636**, 87; remplace le P. Daniel, 104; surnommé *Chausé* par les Hurons, **1639**, 53; ... **1640**, 69; fait le voyage de Québec avec Chiwatenwa, 87; employé à la mission de la Conception chez les Attignawantan, **1641**, 63; danger qu'il court, 67; travaille à la même mission, **1642**, 61; à Ste. Marie, **1644**, 74; Supérieur des missions de la Nouvelle-France, **1653**, 1, 2; **1654**, 1, 2; **1655**, 4, 5; va à Onnontagué, **1656**, 38; lettre qu'il écrivit de Montréal au P. Cellot, en allant à Onnontagué, **1657**, 51; ... **1672**, 12.

Le Moyne, jeune homme natif de Dieppe, qui se noya à la prise de S. Sauveur, **1611**, 48.

Le Moyne (Simon), Père jésuite; monte au pays des Hurons, **1638**, 30; son arrivée dans cette mission, **1639**, 53; surnommé *Ouane* par les Hurons, 53; commence une mission chez les Arendahronons, avec le P. Daniel, **1640**, 90; continue, avec le même Père, à prendre soin de cette mission et de celle de

S. Joseph des Attignenonghac, 1641, 67; employé à cette dernière mission avec le P. Charles Garnier, 1642, 76; 1644, 87; envoyé en ambassade chez les Iroquois, 1654, 1; de retour à Québec, 10; part pour Onnontagué, 11; sa harangue devant les députés des cinq Cantons, 15; son retour, 18; se dispose à aller hiverner chez les Iroquois, 20; on reçoit de ses nouvelles, 1655, 4; détails de son voyage chez les Agniers, 1656, 2; arrête un parti d'Agniers qui en voulait aux Hurons, 1657, 5; nouveaux détails sur les voyages qu'il fit chez les Agniers, et sur ses travaux à la mission des Martyrs, 23-25; reconduit un jeune iroquois en son pays, 1658, 9; M. D'Ailleboust lui envoie deux prisonniers iroquois pour traiter de la paix avec les Agniers, 11; lettres qu'il envoie à Québec, 12; va chez les Hollandais, 15; retourne pour la cinquième fois chez les Iroquois, 1661, 9, 11, 29; on reçoit de ses nouvelles, 30, 31; il hiverne chez les Iroquois Supérieurs, 1662, 8-11; son retour, 11-13.

Le Moyne (David), jeune français de Dieppe, meurt sainement chez les Tsonnon-touans, 1657, 46.

Lespinay (Le Sieur), 1634, 89; profit qu'il fait à la pêche, 1667, 3.

Liegeois (Jean), Frère jésuite; — arrivé, 1634, 88; ... 1635, 23; 1640, 18; passe en France, 1650, 48; massacré par les Iroquois, 1655, 2.

Liniwek ou **Iliniwek**. Voyez *Illinois*.

Lionnes (Martin de), Père jésuite, 1643, 36; 1646, 86; en mission à la baie de Mi-

ramichi, 88; à Miscou, 1647, 77; tombe malade, 77; demande de ne pas repasser en France, 77; employé à Tadoussac avec le Père de Quen, 1648, 40; lettre qu'il écrit de La Rochelle au Procureur des missions du Canada, 1651, 29; employé aux missions du Golfe, 1659, 7; sa mort, à Chédabouctou, 1661, 30.

Lobiac (Le Sieur de), capitaine du régiment de Carignan, 1666, 6.

Long-Saut, grand rapide de l'Outawais, au-dessus de Montréal, 1634, 89; 1637, 94; 1644, 42; 1667, 5.

Longs Cheveux (Nation des), 1671, 35. Voyez *Outiscouagami*.

Lormel (De), capitaine de vaisseau, 1634, 88.

Louis XIII, — présent qu'il envoie aux Sauvages à l'occasion de la naissance du Dauphin, 1639, 2; ces présents sont brûlés dans l'incendie de N. D. de Recouvrance, 1640, 50; on apprend sa mort, 1643, 5.

Louis XIV, — on apprend en Canada la nouvelle de sa naissance, 1639, 2; il promet de secourir la colonie, et de la protéger contre les Iroquois, 1663, 1; 1664, 1.

Loups (Nation des). Voyez *Mahingans*.

Loups (Nation des), l'une des deux tribus qui composaient la nation du Petun, 1648, 61; la mission de S. Jean était dans cette tribu, 61.

Lovelace (Francis), gouverneur de Manhatte (auj. New-York); — sa réponse à la requête que lui firent les Iroquois pour réprimer l'ivrognerie, 1669, 6.

M

Machihiganing ou *Michigan*, l'un des cinq grands lacs du Canada, 1670, 97.

Machkoutench. Voyez *Mascoutins*.

Madeleine (Cap de la), à une lieue des Trois-Rivières, donné par M. de la Madeleine pour y établir des Sauvages, 1663, 8, 26; 1670, 14.

Madeleine (Rivière de la), à six lieues au-dessus des Trois-Rivières, 1652, 33.

Madeleine (M. l'abbé de la), chantre de la Sainte Chapelle; — fournit aux missionnaires les moyens de bâtir une chapelle à Nepigigouit, 1647, 77.

Magiciens. Pour ceux de l'Acadie, voyez *Autmoins*; pour ceux du Canada, voyez *Sorciers*, *Arendiwane* et *Manitousiwek*.

Mahingans ou *Mahinganac*, Nation des *Loups*; — sauvages naturalisés iroquois, 1644, 42; autrefois alliés des Algonquins, subjugués par les Agniers, 1646, 3; 1654, 3; en guerre avec ces derniers, 1657, 18; ... 1660, 31; 1661, 39; surprennent un parti d'Agniers, 1664, 33; ... 1667, 28; avantage qu'ils remportent sur les Iroquois, 1669, 3; attaquent les Agniers, 1670, 23; attaqués à leur tour par quatre nations iroquoises, 27; envoient des présents aux Onneyouths, 45.

Maisonnette (M. de Chomedey de), gentilhomme champenois, premier gouverneur

de Montréal; — son arrivée, 1641, 55; 1642, 36; M. de Montmagny l'installe dans le nouveau gouvernement de Montréal, 37; ... 1643, 52; plante une croix sur la montagne de Montréal, 53; essaie de s'emparer de deux Iroquois venus en pourparler, 1648, 4; maintient la paix et le bon ordre à Montréal, 1651, 2; renvoie les députés des Onnontagués à M. de Lauson, 1653, 19; nom que les Iroquois lui donnent, 24; 1654, 7; fait arrêter un sauvage onnontagué, 1658, 10; informe les missionnaires d'Onnontagué de ce qui se passe parmi les Français, 11.

Makheabichtichion, sauvage qui avait parmi les siens toute l'autorité d'un capitaine, 1637, 17; on travaille à son instruction, 24-28; beaux sentiments qu'il avait, 28-32; il amène quelques Sauvages aux missionnaires, 78; fautes qu'il fait, 84; espérance qu'on a de sa conversion, 1638, 3; s'éloigne de Sil-lery avec ses deux femmes, 1641, 19; tué chez les Abénaquis, 20, 47; ceux-ci envoient deux ambassadeurs pour offrir satisfaction aux parents, 47.

Makouamitikac, pêche des Ours, lieu ainsi nommé sur le chemin de la baie d'Hudson, 1672, 49.

Makoutensac, 1658, 21, probablement pour *Maskoutensac* ou *Mascoutins*.

Malapart (M. De), aux Trois-Rivières, 1636, 9.

Malbaie (La) ; — le tremblement de terre s'y fit sentir avec violence, 1665, 24.

Maloumines, *Maroumines*, *Malouminek* et *Oumalouminek*, Nation des Folles Avoines, sauvages qui demeuraient à l'ouest de la baie des Puants, 1640, 35 ; se nourrissent d'une espèce de folle avoine qui croît naturellement dans leurs marais, 1658, 21 ; sont de la mission de S. François - Xavier, 1671, 25 ; leur pays, 42.

Mance (Mademoiselle), fille de condition, venue de France avec M. de Maisonneuve pour prendre soin des personnes de son sexe à Montréal ; — marraine d'un sauvage huron, 1642, 23 ; . . 38.

Mangouch (Etienne), sauvage nipissirien, converti par le P. Raymbaut, 1644, 104 ; il donne un festin pour faire profession publique de sa foi, 1646, 83 ; . . 1648, 64.

Manhatte, aujourd'hui *New-York*, 1643, 79 ; 1647, 34 ; 1656, 4 ; 1665, 22.

Manicouagan ou **Manicougan**, lac du Canada, 1664, 14, 15 ; 1665, 13.

Manicouaganisticou ou *Rivière Noire*, 1664, 14.

Manitou, ce que les Sauvages entendent par là, 1633, 17 ; 1637, 49 ; la femme du Manitou, cause de toutes les maladies, 1634, 16.

Manitougatch. Voyez *Nasse* (La).

Manitouminis, île du lac Supérieur, 1670, 85.

Manitousiwek, jongleurs ou sorciers montagnais, 1634, 6 ; 1636, 13.

Mantouek, sauvages qui demeuraient au nord du Saut Sainte Marie, 1640, 34 ; 1658, 21.

Maouatchihitonniam, lieu où les Hurons venaient faire la traite avec les peuples du Nord, vers le golfe, 1643, 38.

Maquois, nom que les Hollandais donnaient aux Iroquois, 1647, 34, 37.

Marameg, tribu incorporée avec les Sauteurs, 1670, 79.

Marguerie (François), interprète pour les Algonquins ; — hiverne chez les Sauvages de l'Île, 1636, 90 ; enlevé par les Agniers, 1641, 38 ; ramené, 40 ; . . 1645, 27 ; se noie devant les Trois-Rivières, 1648, 3.

Marguerie (Rivière), à six lieues des Trois-Rivières, 1644, 41.

Marguerite de S. Athanase, religieuse du Couvent de Paris, envoyée au Canada, 1640, 2.

Marie de l'Incarnation (La Mère), ursuline de Tours, la première choisie pour le Canada, 1640, 46 ; Supérieure des Ursulines de Québec, 1652, 39 ; envoie en France un abrégé de la vie et des vertus de la Mère Marie de S. Joseph, 37 ; . . 43 ; sa bienheureuse mort, 1672, 57, 70.

Marie de Ste. Geneviève, religieuse hospitalière de Dieppe, arrivée en Canada, 1643, 6.

Marie de S. Ignace, religieuse hospitalière de Québec, 1642, 26.

Marie de S. Joseph, religieuse ursuline de Québec, 1640, 45 ; histoire de sa vie et de sa mort, ses vertus, 1652, 37-57.

Maroumines. Voyez *Maloumines*.

Marquette (Jacques), Père jésuite ; — envoyé en mission chez les Outawais, 1668, 21 ; à Sainte Marie du Saut, 1669, 20 ; à la Pointe du S. Esprit, 1670, 87 ; reçoit, par les Sauvages, des renseignements sur le Mississippi et la mer de l'Ouest, 91 ; ce qu'il a à souffrir dans la retraite des Hurons et des Outawais, 1671, 39 ; il continue à prendre soin de ces peuples, 1672, 36.

Marsolet (Nicolas), interprète pour les Montagnais ; — refuse de montrer le montagnais aux missionnaires, 1633, 7 ; accompagne M. de Montmagny et M. De l'Isle à la visite d'un sauvage malade, 1638, 5 ; . . 1640, 11 ; commande une barque à Taoussac, 1641, 51 ; 1643, 34.

Marsolet, surnom français de *Sasousmat*, 1634, 3.

Martial (Le Sieur), secrétaire de M. de Montmagny, blessé par les Iroquois au fort de Richelieu, 1642, 51.

Martin, jeune homme qui accompagna les missionnaires chez les Hurons ; fort maltraité par les Sauvages, 1635, 26.

Martyrs (Mission des), chez les Agniers, commencée par le Père Jogues (Voyez *Jogues*) ; renouvelée par le P. Le Moynes, 1657, 23 ; travaux du P. Jean Pierron dans cette mission, 1670, 23 ; . . 1671, 14 ; le Père Bruyas en prend soin, 1672, 18.

Mascasinik, nation algonquine, 1658, 22.

Mascoutins ou **Machkoutench**, nation algonquine, appelée encore *Atsistachronon* par les sauvages de la langue huronne, *Nation du Feu* par les Français, et surnommée *Ontouagannha* à cause du mauvais algonquin qu'elle parlait. Voyez *Feu* (Nation du).

Masse (Enmond), Père jésuite, natif de Lyon, 1611, 18 ; se rend à Dieppe avec le P. Biard, pour passer en Canada, 27 ; arrive à Port-Royal, 29 ; loge Membertou dans sa cabane, 32 ; reste seul à Port-Royal avec un autre français, pendant que les autres vont au Kénébec, 37 ; suit Membertou pour apprendre la langue du pays, 40 ; se rend, avec le P. Biard, auprès du capitaine anglais Argall, et lui déclare ouvertement qu'il est jésuite, 49 ; retourne en France, 50 ; revient au Canada, 1633, 26 ; arrive à Québec, 29 ; employé aux Trois-Rivières, avec le P. Buteux, 1635, 22 ; à Québec, 1636, 27 ; part pour les Trois-Rivières, 1637, 75 ; employé à la Résidence de Notre-Dame des Anges à Québec, 1642, 3 ; chargé de l'instruction des Français, 1643, 2 ; sa mort, 1646, 1, 11-14.

Matachias, ornement des femmes sauvages, 1611, 8, 19.

Mataouchkaïrini, *Matawachkaïrini* et *Matawachwarini*, nation algonquine, qui demeurait au sud des Sauvages de l'Île, 1640, 34 ; 1643, 61 ; 1646, 34 ; 1658, 22 ; réfugiée à la baie d'Hudson, 1672, 54.

Matawan. Voyez *Olivier*.

Matawiriou, nation du nord du Canada, 1672, 46.

Matchonon, surnommé *Martin*, baptisé

sous le nom de Joseph par le P. Charles Lalemant, 1635, 6; sa fin misérable, 6.

Mathurin, domestique des Pères jésuites au pays des Hurons, 1637, 97; son arrivée chez les Hurons, 120; tombe malade, 120; ... 1643, 67; repasse en France, et se fait capucin, 69.

Maupertuis (M. de), aux Trois-Rivières, 1636, 9.

Maximin (Le Sieur), capitaine du régiment de Carignan, 1666, 6.

Meiachkawat (Charles), sauvage de Tadoussac, 1641, 6, 7; sa conversion, 14; M. de Montmagny veut être son parrain, 14; son zèle pour la foi, 16; 1643, 19, 20; résidant à Sillery, 19; il convertit sa femme, 1644, 16; va prêcher la foi chez les Abénaquis, 16, 17.

Membertou (Henri), sagamo et autmoine, 1611, 12, 14, 20; guéri d'une maladie par M. de Poutrincourt, 18; appelé le *grand Capitaine* après sa mort, 19; il était chrétien de cœur, 23; avait été baptisé le premier de sa nation, 32; sa maladie, sa mort, 32; difficulté sur le lieu de sa sépulture, 32.

Membertou (Louis), fils du précédent; — le Père Enmond Masse le suit jusqu'à la rivière S. Jean pour apprendre la langue du pays, 1611, 40; il conseille au Père d'écrire à M. de Biencourt qu'on ne l'a point tué, mais qu'il est mort de maladie, 41; bon accueil qu'il fait au même Père, au cap Fourchu, 51.

Menano, île voisine, de l'Acadie, 1611, 44, 51.

Ménard (René), Père jésuite; — son arrivée, 1640, 2; monte à la mission des Hurons, 1641, 47, 48, 58; part avec le Père Raymbaut pour le pays des Nipissiriniens, 1642, 98; une tempête rompt le voyage, 98; il s'y rend enfin, 99; employé à la mission algonquienne de Ste. Elisabeth, 1644, 100; ... 102; en mission à Onnontagué, 1656, 38; 1657, 9; à Goyogouin, 19, 43; à Onneyouth, 46; conversions qu'il fait, 54; suit les Algonquins Supérieurs, 1660, 29, 38; on est quelque temps sans recevoir de ses nouvelles, 1661, 12; ... 29; il écrit, 41; ses derniers travaux et sa mort, 1663, 17-23; quelques fragments de ses lettres, 24, 25; 1664, 2; ... 1665, 9.

Mer douce ou *Lac Huron*. Voyez *Huron*.

Merveille, capitaine malouin, établi avec Dupont à la rivière S. Jean, 1611, 34; M. de Biencourt le fait prendre et garroter, puis le relâche à la prière du P. Biard, 34, 35.

Meslée (Antoine De la), jeune homme tué par les Iroquois, 1661, 35.

Messou, divinité que les Montagnais regardaient comme le réparateur du monde 1633, 16; 1634, 13.

Mésy (M. De), gouverneur du Canada, 1664, 34.

Metaberoutin ou *Fleuve des Trois-Rivières*, 1635, 13; 1640, 11; 1641, 32; 1658, 20.

Miamiwek ou **Miamis**, sauvages de l'Ouest, 1670, 90.

Michel (Jacques), huguenot natif de Dieppe, 1632, 8; sa mort tragique, 1634, 2.

Michesaking, 1658, 22. Voyez *Mississagué*.

Michigan ou **Machihiganing**, l'un des cinq grands lacs formés par le Saint Laurent; — appelé *Lac des Illinois*, 1667, 18; 1670, 92, 97; 1671, 25.

Michillimakinac, île située entre le lac Huron et le lac Michigan; — fable que les Sauvages content de cette île, 1670, 93; ... 1671, 25; description de ce poste, 36; on y commence la mission de S. Ignace, 37; on y bâtit une chapelle, 1672, 36; le Père Marquette prend soin de cette mission, 36.

Michillimakinac, anciens habitants de l'île de Michillimakinac, autrefois très-nombreux, 1671, 37.

Michisagnek, 1648, 62. Voyez *Mississagué*.

Michtaemikouan ou *La Grand' Cuiller*. Voyez *Cuiller*.

Micouachakhi, sauvages du Nord, 1643, 38.

Mignardé (Le Sieur), lieutenant de la Colonelle, 1666, 6.

Millet (Pierre), Père jésuite, missionnaire à Onnontagué, 1668, 19; 1669, 10; ce qu'il écrit de cette mission, 1670, 48; chargé de la mission de S. François Xavier à Onneyouth, 1672, 18.

Minahigouskat, rivière qui coule au nord du lac S. Jean, 1672, 55.

Mines (Baie des), en Acadie, 1611, 7, 41.

Mingans. Voyez *Mahingans*.

Minitik outen entagougiban, île où il y avait une bourgade: c'est ainsi que les Sauvages désignaient l'île de Montréal, 1642, 36.

Minong, île du lac Supérieur, 1670, 85.

Miramichi (Baie de); — le P. de Lionnes y va en mission, 1646, 88; ... 1659, 7.

Miscou, île du golfe S. Laurent; — les Jésuites y ont une Résidence, 1635, 3; appelée *Île de S. Louis*; 1636, 41; on y vient de France faire la pêche, 48; missionnaires qui y résident, 75; ... 1640, 35; lettres que le P. Richard écrit de cette mission, 1642, 43; 1643, 36-38; le P. de Lionnes y est envoyé, 36; la traite de l'eau-de-vie y fait tort à la foi, 1644, 59; excellentes dispositions des sauvages de cette île, 1645, 35; ce qui s'y passe de plus remarquable, 1646, 84-88; quels furent les missionnaires employés successivement dans cette mission, 1647, 76-80; étendue du *district de Miscou*, 1659, 7.

Miscoutenagasis, pointe de terre ainsi nommée à la baie d'Hudson, 1672, 47, 50, 53; rivière du même nom, 54.

Missionnaires. Des missionnaires jésuites sont envoyés en Acadie, 1611, 25-29; leur prudence à conférer le baptême aux adultes, 1611, 22-24; de nouveaux missionnaires arrivent en Canada, 1626, 1, 7; leurs premiers travaux dans ce pays, 1626,

7-9; confiance que les Sauvages ont en eux, 1632, 11, 12; ce qu'ils ont à souffrir à la suite des Sauvages, 1633, 18; 1634, 51-57; tentent vainement de monter au pays des Hurons, 1633, 35-42; causes de ce retard, 42; leur ardeur à l'étude des langues, 43; obtiennent enfin passage pour le pays des Hurons, 1634, 89; emploi des missionnaires en la Nouvelle-France, 1635, 3; fatigues qu'ils ont à essayer, 25, 26; leurs premiers travaux dans les missions huronnes, 30-40; la vie qu'ils mènent au pays des Hurons, 93-98; 1639, 57, 58; n'admettent les Sauvages au baptême qu'après de bonnes épreuves, 1637, 23; soin qu'il prennent pour les instruire, 32-42; leur emploi chez les Hurons pendant l'hiver, 1638, 52-56; 1639, 52-56; coup d'œil sur les commencements et les progrès de la mission huronne, 56; ils se proposent de pénétrer bien avant parmi les nations de l'ouest, 1640, 36; les peuples leur attribuent leurs maladies, 55; état des missions de Québec, des Trois-Rivières et de Tadoussac, 1641, 2-55; leurs derniers travaux au pays des Hurons, 1649, 3-33; forment la résolution de suivre les Hurons qui vont se réfugier dans l'île Manitoulin, 26; les chefs hurons les conjurent de s'établir avec eux dans l'île de Gahoenodé ou S. Joseph, ils y consentent, 27, 28; 1650, 3; reprennent les missions iroquoises interrompues par la guerre, 1653, 29; 1654, 11; 1656, 2, 7-29; 1657, 7-19; établissent des missions chez les Goyogouins, 42; chez les Tsonnontouans, 45; chez les Onneyouths, 42; sont contraints d'abandonner l'établissement d'Onnontagué, 1658, 1-49; état général des missions de la Nouvelle-France, 1658, 1-19; 1660, 26; les missionnaires reprennent leurs travaux chez les Iroquois, 1661, 8-11; 1667, 28; font des missions jusqu'à la baie d'Hudson, 1661, 11-13; commencent la mission des Outawais, 1663, 2, 17; étendent leurs courses vers les nations de l'ouest, 1667, 17-24; état des missions iroquoises, 1668, 4-21, 32; 1669, 1-17; 1671, 12-24; contribuent à la prise de possession des pays de l'ouest, 24; leurs travaux chez les Outawais et autre nations de l'ouest, 28-50; 1672, 31-32.

Mississagué ou **Mississak**, au nord du lac Huron, à environ vingt lieues de Ste. Marie du Saut, 1671, 23, 31; 1672, 33.

Mississagués ou **Michissagués**, nation algonquine dont le pays était situé au nord-ouest du lac Huron, 1670, 79; faisait partie de la mission de Sainte Marie du Saut, 79; on les réunit à la mission de S. Simon, 1671, 25; à environ vingt lieues du Saut, 27; le P. Louis André y va en mission, 31; le P. Henri Nouvel y va l'année suivante, 1672, 33.

Missipicouatong ou **Missipicoton**, sur le lac Supérieur, lieu où l'on trouve du cuivre, 1670, 84.

Mississipi ou **Missi-sipi**; ce que les Sauvages disent de ce fleuve, 1670, 80, 91, 100, 1671, 24; ... 47.

Mistassin, grand lac du nord du Canada, 1672, 49.

Mistassiniwek ou **Mistassiriniens**, sauvages qui habitaient les bords du lac Mistassin, 1643, 38; un parti de trente iroquois pénètre jusque chez eux, 1665, 16, ... 1672, 44, 55; le P. Albanel passe chez eux en allant à la baie d'Hudson, 49.

Micthiganons, 1671, 25. Voyez *Michigan*.

Mitchitamou, nation algonquine, au nord des Nipissiriniens, 1640, 34.

Monsonis ou **Monsonnic**, sauvages de la baie d'Hudson, 1671, 30; 1672, 54.

Montagnais ou **Algonquins Inférieurs**, dont le pays s'étendait au nord du S. Laurent depuis les environs de Québec, jusqu'aux côtes septentrionales du Golfe; — amis des Français, 1611, 8; leur population lors de l'arrivée des Français, 15; appelés aussi *Montagnais*, 1632, 5; quelques-uns de leurs capitaines demandent qu'on abolisse la traite de l'eau-de-vie, 10; comment ils appellent leurs chefs, 12; demandent aux Français protection contre les Iroquois, 1633, 3; leur principale divinité, 16; 1634, 13; leurs superstitions, 12-27; remarques sur la langue montagnaise, 1633, 8; 1634, 48-51; 1647, 68; échantillon de cette langue, 76; 1643, 16; incapables de s'astreindre à la culture de la terre, 1637, 24; prennent la résolution de se fixer près des Trois-Rivières, 80; font la paix avec les Iroquois, 1645, 23-35. Voyez les articles *Tadoussac*, *Sauvages*, etc.

Montmagny (Le Chevalier Charles Huault de), gouverneur du Canada; — son arrivée (le 11 juin 1636), 1636, 2; veut être parrain d'un sauvage, 2; laisse ses travaux de fortification pour assister aux funérailles d'un sauvage chrétien, 24; garde des élaus apprivoisés, 40; fait travailler aux fortifications de Québec, 41; arrange les différends à l'Amiable, et veille à l'observation des ordonnances, 43; sa piété, 44; reconduit jusqu'au fleuve les Pères Chastellain et C. Garnier à leur départ pour la mission des Hurons, 60; un capitaine de Tadoussac demande à lui parler en conseil, 60; fait faire des feux d'artifice à la Saint Joseph, 1637, 7; sa vertu, sa prudence, 10; va à la rivière des Prairies (l'Outawais), 11; au Cap Tourmente, 12; assiste à l'enterrement d'un néophyte, 12; sa charité pour les Sauvages, 24; s'intéresse à la conversion de Makeabichtichou, 25, 30; fait festin à une petite troupe d'Algonquins, 32; engage les Pères Jésuites à ne pas renvoyer les petits séminaristes hurons, 64; va visiter un lac à quatre lieues de Québec, 77; fait planter un mai devant l'église, 82; renvoie aux missionnaires un chef algonquin de la Petite Nation, lui recommandant de suivre l'avis des Pères, 85; fait défense aux Abénaquis d'aller trafiquer jusqu'aux Trois-Rivières, 86; tient conseil aux Trois-Rivières avec les Hurons, 87; envoie

le sieur Nicolet a la découverte des Iroquois, 89 ; dépêche à Québec pour avoir du renfort, 90 ; reconduit le P. Pierre Pijart, qui partait pour le pays des Hurons, 92 ; redescend à Québec avec le P. Le Jeune, 95, 96 ; sa libéralité, 1638, 4 ; veut qu'un sauvage nouvellement converti porte avec lui le poêle à la procession du S. Sacrement, 6 ; il est parrain de la fille de ce sauvage, 6 ; donne à l'un des séminaristes hurons le nom d'Armand-Jean, 9 ; envoie quelques hommes chez les Hurons pour prendre connaissance des affaires, 25 ; fait festin à une centaine de Sauvages, 1639, 4 ; va voir le fils de Noël Négabamat à sa dernière maladie, 24 ; accueille qu'il fait aux religieuses arrivées d'Europe, 1639, 8 ; 1640, 4 ; fait représenter un drame en l'honneur du Dauphin, 6 ; donne bon exemple à tous, 6 ; engage les sauvages chrétiens de Sillery à élire des chefs, et promet de les maintenir, 9 ; relève, par ses libéralités, les cérémonies du mariage, 12 ; fait conduire à Tadoussac un anglais qui cherchait un passage à la mer du Nord, 35 ; fait le lavement des pieds à l'Hôtel-Dieu, le Jeudi-Saint, 41 ; fait mettre en prison, à la demande des chrétiens de Sillery, un sauvage qui s'était enivré, 1241, 7 ; veut être parrain de Meïachkawat, 14 ; et de Sondatsaa, 21 ; surnommé *Ononthio* par les Iroquois et les Hurons, 22 ; reçoit avis, du gouverneur des Trois-Rivières, que les Iroquois sont disposés à traiter de la paix, 41 ; monte aux Trois-Rivières, 42 ; pour parler avec les Sauvages, 42-45 ; il est d'avis qu'on ne doit pas faire la paix à l'exclusion des confédérés, 45 ; fait un présent aux sauvages de Tadoussac pour les gagner à la foi, 50 ; heureux effets que sa fermeté produit chez les Hurons 62 ; il contribue à la conversion de deux Hurons, 1642, 24 ; installe M. de Maisonneuve dans le gouvernement de Montréal, 37 ; bâtit le fort de Richelieu à l'embouchure de la rivière des Iroquois (rivière de *Sorel*), 44, 50 ; salué à son retour par les Sauvages, 1643, 12 ; donne un festin aux Atticamègues, 22 ; donne la chasse aux Iroquois, 65 ; monte aux Trois-Rivières, à la nouvelle de la prise de trois prisonniers iroquois, 1644, 47 ; renvoie un de ces prisonniers pour négocier la paix, 1645, 23 ; conclut le traité des Trois-Rivières, 23-35 ; donne audience à de nouveaux ambassadeurs iroquois, 1646, 6 ; retourne aux Trois-Rivières, et assiste à une nouvelle conférence ; 1648, 13 ; remplacé par M. d'Ailleboust, 2.

Montmagny (Ile de), appelée plus tard *Ile Jésus*, 1637, 75.

Montmorency (Saut), 1634, 83 ; 1636, 27, 58 ; 1643, 17.

Montréal. Situation de l'île de Montréal, 1637, 74 ; depuis cette île jusqu'au Golfe, les Sauvages sont errants, 1640, 5 ; à l'ouest et au sud, les Sauvages sont sédentaires, 1641,

57 ; Compagnie de Montréal, 55 ; 1642, 35, 36, 37 ; description de l'île de Montréal, 36 ; Jacques Cartier la découvre, et y visite la bourgade d'Hochelaga, 36 ; comment les Sauvages la désignaient, 36 ; la compagnie de Montréal dédie cette île à la Sainte Famille, 37 ; prise de possession de l'île de Montréal, 37 ; on y fait, avec grande solennité, la fête de l'Assomption, 38 ; habitée d'abord par une tribu algonquine que les Hurons chassèrent, 38 ; quarante hurons y sont défaits par les Iroquois, 1643, 1 ; M. de Maisonneuve premier gouverneur de Montréal, 52 ; on plante une croix sur la Montagne, 53 ; les sauvages qui s'étaient rassemblés autour de Montréal, descendent aux Trois-Rivières, 60 ; les Iroquois y surprennent cinq Français et treize canots hurons, 62, 63 ; nations qui s'y rendent, 1646, 34 ; l'île de Montréal habitée autrefois par l'Iroquet ou les Onontchatarons, 34 ; M. d'Ailleboust y commande pendant l'absence de M. de Maisonneuve, 37 ; la récolte y réussit bien, 1651, 2 ; M. de Maisonneuve y maintient le bon ordre, 2 ; état de la Résidence de Montréal, 9 ; secours et renfort qu'on y envoie, 1653, 3 ; dévouement et bravoure de dix-sept Français de Montréal, 1660, 14-17 ; prises que les Iroquois y font, 1661, 3 ; ... 1663, 28 ; plusieurs ecclésiastiques de S. Sulpice y arrivent, 1668, 4.

Monts (Pierre du Gua, Sieur de), obtient de Henri IV des lettres patentes de Lieutenant général en Canada, 1611, 2 ; s'établit à Ste. Croix, puis à Port-Royal, 2, 4 ; ses gens s'en retournent en France, 25 ; constitue Champlain son lieutenant, et lui donne commission de remonter le fleuve S. Laurent, 25 ; cède Port-Royal à M. de Poutrincourt, 25 ; cède à Madame de Guercheville ses droits sur l'Acadie, à l'exception de Port-Royal, 39.

Monts déserts, île ainsi nommée par Champlain à cause de son aridité, et que les Sauvages appelaient *Pemetik*, 1611, 44, 45.

Monts Notre-Dame, 1648, 29 ; 1662, 6.

Monts Pelés (Nation des), 1661, 29.

Morel (Thomas), Prêtre du Séminaire de Québec qui faisait les fonctions de curé à S. Anne du Petit-Cap ; guérisons miraculeuses qu'il rapporte, 1667, 29.

Morieult, capitaine de vaisseau, 1632, 13 ; 1633, 30.

Moscosa, ancien nom de la Virginie, 1611, 46, 65, 73.

Mothe (Sieur De la), capitaine du régiment de Carignan ; — bâtit le fort de Sainte-Anne, dans une île du lac Champlain, 1666, 8.

Motte (La). Voyez *Lamotte*.

Mouchawastiriniwek, sauvages du nord de la Nouvelle-France, 1643, 38.

Moulin Baude, à quelque distance de Tadoussac, 1634, 87.

Mousousipiou, rivière de la baie d'Hudson, 1672, 54.



Nadouessioux, *Nadouessi* et *Nadouechiwek*. Voyez *Sioux*.

Nahiganiwetch, sauvages de la Nouvelle-Angleterre, 1640, 35.

Nantoué, nation de l'ouest, 1671, 42.

Naltounagan, rivière qui coule au sud du lac Supérieur, 1670, 83, 86.

Naraghenses, nation de la Nouvelle-Angleterre, 1660, 27.

Naranchouac, village abénaquis, 1652, 24 ; les habitants de ce lieu reçoivent bien le P. Druillettes, 24 ; le naturalisent abénaquis, 30.

Nasse (La), appelé en sauvage *Manitougatche* ; — son attachement pour les Français, 1632, 11 ; s'établit auprès des missionnaires, 1633, 3-9 ; parle aux Sauvages très-avantageusement des missionnaires, 1634, 5 ; nommé Joseph à son baptême, 5 ; sa mort, 6.

Nataschegamio, lieu ainsi nommé sur le chemin de la baie d'Hudson, 1672, 47.

Nechabewit (Simon), surnommé Boyer, capitaine de Tadoussac, 1646, 87.

Necouba, lac situé à environ cent lieues au nord-ouest de Tadoussac, 1661, 12 ; rendez-vous des nations algonquines, 17 ; on n'avait point encore entendu parler de ce lac quand les missionnaires y allèrent annoncer l'évangile, 1662, 3 ; les Iroquois surprennent les sauvages de Nécouba, 4.

Necoubau, rivière de la hauteur des terres, qui coule vers la baie d'Hudson, 1672, 47.

Negabamat (Noël), sauvage algonquin, appelé plus tard *Tecouerimat*, 1638, 4 ; demande le premier à s'établir à Sillery, 18 ; vie qu'il y mène avec sa famille, 1639, 22-27 ; filleul de M. Gand, 22 ; son baptême, 22 ; son fils meurt au Séminaire, 23 ; harangue qu'il fait à une assemblée de Sauvages à Sillery, 1640, 8 ; ses discours touchent un sorcier de Tadoussac, 29 ; sauvé comme miraculeusement d'un grand péril, 1641, 12 ; son affection pour les religieuses de l'Hôpital, 1642, 29 ; discours qu'il tient au P. Le Jeune de retour d'Europe, 1644, 62 ; il parle au traité des Trois-Rivières, 1645, 28 ; il presse Paul Tesweat de se déclarer pour la foi, 1648, 44 ; accompagne le P. Druillettes au pays des Abénaquis, 1651, 15 ; lettre qu'il écrit au P. Le Jeune, 28 ; député par les Algonquins Inférieurs vers le gouverneur de la Nouvelle-Angleterre, pour demander du secours contre les Iroquois, 1652, 26 ; autre lettre qu'il écrit au P. Le Jeune, 36 ; ménage la paix avec une nation du sud de Québec, 1653, 25 ; donne bon exemple au chrétiens de Sillery, 1654, 30 ; compliment qu'il adressa au marquis de Tracy à son arrivée, 1665, 7 ; sa mort, 1666, 3, 4 ; élection de son successeur, 1669, 22.

Negascawat, capitaine de guerre de Tadoussac ; — prend le nom de *Tecouerimat*, 1669, 22. Voyez le précédent.

Negawichiriniwek, sauvages de l'ouest, voisins des Poutewatami, 1658, 21.

Nemiscaw, lac du territoire de la baie d'Hudson, 1672, 47, 49 ; on y arbore les armes du roi, 55.

Nemiscaupiou ou *Rivière de Nemiscaw*, 1672, 53.

Nenascoumat (François-Xavier), 1637, 22 ; sa famille se fixe aux Trois-Rivières, 83 ; tenu sur les fonts du baptême par le Chevalier de l'Isle, 1638, 3-6 ; s'associe à Negabamat pour s'établir à Sillery, 18 ; vie qu'il y mène avec sa famille, 1639, 19-22 ; dangereusement malade de la petite vérole, 25, 26 ; il en meurt, 14, 24 ; quelques détails sur sa famille, 1646, 21, 22.

Nepigigouit, port de la Baie des Chaleurs, 1645, 35 ; 1646, 84 ; l'abbé de la Madeleine y fait bâtir une chapelle, 1647, 77 ; 1659, 7.

Néron, chef iroquois ainsi nommé pour sa cruauté, 1663, 28, 29.

Nesle (Le Sieur de), capitaine de vaisseau, 1633, 28 ; revient à Québec, 1634, 98 ; le P. Claude Quentin et le Frère Tellier arrivent sur son vaisseau, 1635, 19.

Neutre (Nation), ainsi appelée par ce qu'elle était en paix avec les Hurons et avec les Iroquois, entre lesquels elle était située. Voyez *Attiwandaronk*.

Nez-Percés (Nation des) ou *du Castor*. Voyez *Amicouek*.

Nevau, jeune homme de Beauvais, noyé à la prise de Saint-Sauveur, 1611, 48.

Niagara (Chûte de) ; — mentionnée, 1648, 46.

Niagara (Rivière de). Voyez *Onguiaahra*.

Nicolas (Louis), Père jésuite ; — monte au pays des Outawais avec le P. Allouez, 1667, 26 ; envoyé aux Agniers, 1670, 45.

Nicolet (Jean), 1635, 30 ; interprète pour les Algonquins aux Trois-Rivières, 1636, 8, 10, 12, 39 ; hiverna souvent chez les Nipissiriniens, 58 ; obtient des Hurons trois enfants pour les faire instruire, 75 ; plein de zèle pour le salut des Sauvages, 1637, 24 ; court de grands dangers en descendant des Trois-Rivières, 78 ; assiste à une assemblée des Montagnais, 81 ; se trouve à la rivière des Prairies (l'Outawais) 84 ; envoyé à la découverte, il rencontre un parti de cinq cents Iroquois, 89 ; donne au P. Le Jeune les noms des nations sauvages dont il a eu connaissance, 1640, 35 ; est dit avoir pénétré le plus avant dans les pays de l'ouest, 36 ; ... 1641, 36 ; versé en la langue huronne, et envoyé pour parlementer avec les Iroquois, 41 ; détails que le P. Vimont donne sur sa vie et sur sa mort, 1643, 3, 4.

Nigouawichirini, nation algonquine du sud du lac Huron, 1648, 62. [Comparez *Negawichiriniwek*.]

Nikicouek, nation algonquine des bords du lac Huron, 1648, 62 ; 1658, 22.

Nipinoukhé, dieu du *Printemps*, divinité des Montagnais, 1634, 13.

Nipissing, lac qui se décharge dans celui des Hurons par la Rivière des Français, 1640, 34; 1641, 81; à quinze journées de la *Mer du Nord* (baie d'Hudson), 1658, 20; ... 1671, 35.

Nipissiriniens ou **Nipissings**, et primitivement *Bissirini* ou *Bissiriniens*, appelés *Askicouanehronon* par les Hurons, et *Sorciers* par les Français; — 1632, 14; douze ou quatorze canots de cette nation descendent jusqu'à Ste. Croix, 1633, 29; ... 1635, 18; M. Duplessis-Bochart leur propose d'emmener avec eux des missionnaires, 24; on passait par chez ces peuples pour se rendre au pays des Hurons, 25; ... 1636, 53; le Sieur Jean Nicolet hiverna souvent chez eux, 58; descendent à la traite avec les Hurons, 69; refusent l'alliance des Sauvages de l'Île, 91; ... 1637, 150; 1639, 88; ont commerce avec les Kilistinons, 1640, 34; le P. Claude Pijart va en mission chez eux, 1641, 58; dispositions de cessauvages, 58; leur manière de vivre, 81; élection de leurs chefs, à la grande fête des Morts, 1642, 95; ... 99; 1646, 34; leur ferveur, 83; on établit chez eux la mission du S. Esprit, 1648, 62; les Iroquois font un grand massacre de ces peuples, 1650, 26; ceux qui restent se réfugient au lac Alimibégon, où le P. Claude Allouez leur fait une mission, 1667, 24; et plus tard le P. Louis André, 1671, 35.

Nisibourounik, tribu de la nation des Kilistinons, 1658, 20, 22.

Noirclair (Nicolas), Frère jésuite; — monte au pays des Hurons, 1648, 14.

Noirot (Philibert), Père jésuite; — retourne en Europe pour travailler plus efficacement à lever les obstacles que les hérétiques mettaient au progrès de la foi, 1626, 7.

Norembègue, ancien nom du pays arrosé par la rivière de Pentagouet, 1611, 2; M. de Monts s'établit sur la côte de Norembègue, 2; aspect de cette contrée, 5; ses terres, 6.

Normands; — à quelle époque ils abordèrent aux côtes de la Nouvelle-France, 1611, 1.

Normanville (Le Sieur de); — aide les missionnaires, au fort de Richelieu, 1643,

47; va au pays des Atticamègues avec le P. Buteux; 1651, 16; pris par les Iroquois, 1652, 25.

Notre-Dame de Foye, aujourd'hui *Sainte-Foi*, nom que l'on donna à la mission huronne de l'Annonciation, à l'occasion d'une statue miraculeuse de N. D. de Foye dans le pays de Liège, envoyée par les Jésuites Belges, 1670, 22; 1671, 7; 1672, 2. Voyez *Annonciation*.

Notre-Dame de Recouvrance. Voyez *Recouvrance*.

Notre-Dame des Anges, près de Québec, première Résidence des Jésuites en Canada, 1626, 9; soutenue principalement par le marquis de Gamache, 1635, 3; quel but se proposèrent les missionnaires dans l'établissement de cette Résidence, 3; Pères Jésuites qui y résident, 1636, 75; des quatre hommes de travail qui y sont employés, deux se noient, 1640, 49.

Notre-Dame des Anges (Seigneurie de), 1663, 26.

Noué (Anne de), Père jésuite, natif de Champagne; — monte à la mission des Hurons, 1626, 8; revient en Canada, 1632, 1; a les mains et les pieds gelés, 2; ... 14; étudie le montagnais, 1633, 2; ... 3, 11; va au Cap Tourmente avec les sauvages, 18; ... 1635, 10; employé à la Résidence de N. D. des Anges, 1636, 75; 1642, 3; au fort de Richelieu, 1643, 47; sa mort, 1646, 1, 9-11; présents que font les Iroquois pour consoler les Français de sa mort, 6.

Noukek ou *Nouquet*, nation algonquine? 1658, 21; incorporée avec les Sauteurs, 1670, 79.

Nouvel (Henri), Père jésuite; — hiverne avec les sauvages de Tadoussac, ce qu'il écrit de sa mission, 1664, 6, 9; journal de son voyage au pays des Papinachois et des Outchestigouetch, 13; second voyage, 1665, 13; en mission au lac S. Jean et chez les Papinachois, 1667, 27; à Tadoussac, 1668, 22; 1669, 21; Supérieur des missions des Outawais, 1672, 31.

Nouvelle-Angleterre. Toutes les nations de la Nouvelle-Angleterre se liguèrent contre les Iroquois, 1658, 38; les Abénaquis alliés de la Nouvelle-Angleterre, 1664, 36.



Oachonk (Jacques), sauvage huronne préfet de la Congrégation de l'Île d'Orléans, 1654, 28; fait prisonnier par les Agniers, 1657, 6.

Ocata, médecins visiteurs chez les Hurons, 1639, 97.

Ochouéguen ou *Oswego*, rivière qui sort du lac Tiohero, 1672, 22.

Oéiatonnehengué, bourgade iroquoise, 1656, 36.

Oendra (Marie), femme huronne; sa vertu, 1671, 10; 1672, 2.

Oenrio, village huron; — les habitants de ce village font des instances pour avoir chez eux les missionnaires, et leur bâtissent une cabane

1635, 31; ... 1636, 89; à une lieue de Ihonataria, 1637, 137.

Oherokouaehronon, sauvages sédentaires au sud de la Nouvelle-France, 1640, 35.

Oies (Île aux), 1663, 26.

Oioens ou *Oiogouins*. Voyez *Goyogouins*.

Oiogué, rivière du pays des Iroquois, appelée *Van Maurice* par les Hollandais, 1646, 15.

Oiseaux (Île aux), 1632, 3.

Oki, 1636, 107, ou *Oqui*, 1633, 37, au pluriel *Ondaqui*, espèce de génie, chez les Hurons.

Okonchiarenren, chef iroquois, 1656, 12.

Olivier (Le Sieur), interprète et commis des Cent-Associés, 1633, 35; 1635, 24; 1636, 17; parrain de deux sauvages, 1637, 11; travaille à la conversion d'une sauvagesse, 17; baptise une jeune fille agonisante, 20; son zèle pour le salut des Sauvages, 24; pardon qu'il accorde à Makheabichtichou, 30; interprète le P. Le Jeune, en réponse à quelques questions que font les Sauvages, 34; assiste à une assemblée des Montagnais, 81; élève deux petites filles et un petit garçon sauvages, 1638, 28; ... 1640, 30; 1642, 14; passe en France, 1643, 4.

Olivier (Le Grand) ou Mutawan, jongleur, 1636, 21, son baptême et sa mort, 1638, 8.

Ondaiaondiont, sauvage huron, chef d'une ambassade aux Andastes, 1648, 58; ce qu'il rapporte de la Nouvelle-Suède, 59; sa mort, 1649, 29.

Ondakout (Joachim), fameux guerrier huron, fait prisonnier par les Iroquois, 1657, 6; il s'échappe, 11.

Ondatawawat. Cheveux-relevés, les mêmes que les *Outawais*, 1654, 9; 1656, 17; 1671, 33. Voyez *Outawais*.

Ondatouatandy, sauvages de l'ouest, peut-être les mêmes que les précédents, 1648, 62.

Ondesson et Andesson, surnom huron du Borgne de l'île, 1637, 146; 1638, 35; 1646, 7. Voyez *Borgne*.

Ondessonk, surnom sauvage du P. Jogues, 1639, 53, et du P. Le Moyne, 1654, 11.

Ondichawan, grande île en vue de Ihonatoria, 1637, 149.

Ondironon. Voyez *Aondironon*.

Ondoutaehste, dieu de la guerre, chez les Hurons, 1642, 83.

Ondoutawaka, 1642, 10, et **Ondoutawachronon**, 1644, 99, sauvages du Nord. [Comparez *Ondatawawat*.]

Oneronon, sauvages sédentaires de l'Amérique du Nord, 1640, 35.

Oneugiouré, bourgade iroquoise appelée d'abord Osserrion, 1646, 15.

Oneyoté, village principal des Goyogouins, 1653, 18. Voyez *Onnonioté*.

Ongmarahronon, sauvages sédentaires de l'Amérique du Nord, 1640, 35.

Onguiaahra ou *Rivière de la Nation Neutre*, aujourd'hui Niagara, 1641, 71.

Onguiaahra, nom de celle des bourgades de la Nation Neutre qui était la plus éloignée des Hurons, 1641, 75.

Onieouté. Voyez *Onnonioté*.

Oniouenhrnon, pour *Oio8enhrnon* ou *Oio8enhrnon*. Voyez *Goyogouins*.

Onkouagannha, 1670, 5. Voyez *Ontouagannha*.

Onmentisati, village huron, 1635, 39; 1637, 104, 109, 110; la maladie y fait des ravages, en dépit des prédictions des jongleurs, 1637, 129, 167.

Onneyouths ou **Onneyotchronon**, *Nation de la Pierre*, l'une des cinq tribus iroquoises,

1635, 34; 1639, 67; 1640, 35; coutume singulière de ces sauvages, 1641, 74; ... 1646, 3; leur situation, 1648, 46; veulent entrer dans le traité de paix des Onnontagués avec les Français, 1653, 4; ... 18; demeurent au-dessus du lac Goienho, 1656, 12; les PP. Chaumonot et Ménard vont en mission de chez eux, 1657, 46; combien ils sont d'hommes portant armes, 1660, 6; toujours opposés à la paix, 1661, 39; 1664, 34, 35; 1665, 11; le P. Bruyas employé à la mission S. François-Xavier, 1668, 13; 1669, 7; extrait des lettres de ce Père sur cette mission, 1670, 45; 1671, 14; le P. Millet missionnaire chez eux, 1672, 18.

Onnonioté, bourgade iroquoise que les Agniers appelaient leur *enfant*, 1645, 32, 33, 34; 1646, 4, 51; 1647, 9; 1653, 18.

Onnontagué, bourgade principale des *Onnontachronons* ou *Onnontagués*, 1653, 18; 1658, 8.

Onnontagués ou **Onnontachronon**, *Nation de la Montagne*, l'une des cinq tribus iroquoises, 1635, 34; 1640, 35; 1642, 83; 1646, 3, 7, 16; 1647, 3; leur situation, 1648, 46; entrent en pourparler avec les Hurons, 47, 55-58; jaloux des Agniers, 57; redoutent les Andastes, 57; les premiers à demander la paix, 1653, 18; demandent des missionnaires, 30; feinte négociation de paix avec les Français, 1654, 4; demandent des missionnaires, 1656, 5, 6; premier catéchisme solennel à Onnontagué, 21; on se décide à y faire un établissement français, 1657, 7-9; exécution de ce dessein, 9-19; un logement est bâti à cinq petites lieues d'Onnontagué, à Gannentaha, 14; caractère de ces peuples, 38; leur inclination à la foi, 41; progrès des missions chez eux, 47; meurtre des Hurons de la Roche qu'ils emmenaient chez eux, 54, 55; complot qu'ils forment contre les Français établis à Gannentaha, évasion de ceux-ci, 1658, 1-8; quel était le dessein des Onnontagués en attirant chez eux et Français et Hurons, 4; ce qui se passa chez les Iroquois pendant le séjour des Français à Onnontagué, 8-16; détails sur l'évasion des Français établis à Gannentaha, 34; combien les Onnontagués ont d'hommes portant armes, 1660, 6; le P. LeMoyne y traite de la délivrance des prisonniers français, 1661, 30, 31; les Hollandais leur vendent de l'eau-de-vie, 1662, 11; situation de cette tribu, 1665, 11; les Onnontagués envoient une ambassade à M. le gouverneur, 1668, 17; les PP. Julien Garnier, de Carheil et Millet vont en mission chez eux, 17-19; 1669, 8; ce que le P. Millet écrit de cette mission 1670, 49; restes de l'établissement qu'on avait fait chez eux, 73; le P. Jean de Lamberville y va en mission, 1672, 20.

Onnontaré ou *Saint-René*, village goyogouin, 1670, 63.

Onnontioga, nation incorporée avec les Tsonnontouans, 1670, 69, 70.

Ononhouaroia, *renversement de cervelle*, cérémonie superstitieuse des Hurons, 1636,

110 ; 1639, 88 ; 1642, 64 ; pratiquée chez les Iroquois, 1656, 26.

Onontchataronon ou *Ountchataronon*, *Ounatchataronon*, *Oununtchataronon* et *Ounountchatarounoungak*, nom huron d'une tribu algonquienne que les Français appelaient *Nation de l'Iroquet*, du nom d'un de ses capitaines, 1633, 29 ; un parti de cette nation remporte une victoire sur les Iroquois, 1637, 84 ; leur pays était situé entre le Saint-Laurent et la *rivière des Prairies* (auj. l'Outawais), 1640, 34 ; fréquentent les Trois-Rivières, 1641, 29 ; ... 32, 57 ; les Iroquois leur enlèvent deux familles, 1642, 49 ; les Onontchataronons étaient du nombre des nations algonquiennes qui venaient hiverner dans le voisinage des Hurons, 1643, 61 ; ... 66 ; ils étaient arrogants et adonnés à la superstition et au libertinage, 1644, 5, 31 ; cette nation, au dire de l'un de ses capitaines, était autrefois l'une des tribus algonquiennes les plus florissantes, 35 ; semblent vouloir revenir se fixer dans l'île de Montréal, leur ancien pays, 1646, 34 ; se font instruire à Montréal, 34 ; 1647, 71 ; descendent aux Trois-Rivières, 71 ; ... 1653, 22.

Ononthio, *Grande Montagne*, mot par lequel les Hurons et les Iroquois traduisaient le nom de M. de Montmagny (*Mons-Magnus*), 1641, 22. Ils continuèrent ensuite à donner ce nom à tous ses successeurs, et même au roi de France, qu'ils appelaient *Grand Ononthio*.

Ontaanak, nation algonquienne qui demeurait au sud du lac Huron, et qui était alliée de la nation huronne, 1643, 62.

Ontarahronon, sauvages sédentaires de l'Amérique du Nord, 1640, 35.

Ontario, l'un des cinq grands lacs formés par le fleuve S. Laurent, et qui a été appelé successivement *lac des Iroquois*, *lac S. Louis*, *lac Catarakoui*, *lac Frontenac* et enfin *Ontario*, 1635, 25 ; 1641, 71 ; 1644, 43 ; 1646, 16 ; 1648, 46 ; 1654, 12 ; description d'une partie de ce lac, 1656, 9 ; ... 1661, 3 ; peuplade de Goyogouins établie au nord de ce lac, 1668, 4.

Ontetsans, espèces d'apothicaires, chez les Hurons, 1639, 97.

Ontouagannha ou *Touagannha*, *là où on ne sait pas parler*, surnom que les Sauvages donnèrent à la Nation du Feu, ou du moins à une tribu de cette nation (voy. *Ouchawanag*), à cause de l'algonquin corrompu que ce peuple parlait ; — subjugués par les Iroquois, 1660, 7 ; 1662, 2 ; ... 1670, 46 ; appelés *Touagannha*, 76 ; ... 91 ; 1672, 25. Voyez *Chawanons* et *Nation du Feu*.

Orange (Fort d') ou *Renselaerswich*, aujourd'hui *Albany*. Le commandant de ce fort reçoit bien le P. Jogues, et le sauve de la fureur des Iroquois, 1643, 77-79 ; le même Père y est encore bien reçu lors de son dernier voyage chez les Iroquois, 1646, 15 ; le P. Poncet y est de même reçu charitablement, 1653, 14 ; le gouverneur d'Orange fait bon

accueil à trois Français qui s'étaient échappés des mains des Iroquois, 1665, 22.

Orléans (Île d'), appelée *île de Bacchus* par Jacques Cartier, et plus tard *île S. Laurent*, 1632, 7 ; les Hurons, après leurs désastres, viennent s'y établir, 1651, 9 ; lettre du missionnaire qui en avait le soin, 1652, 8 ; on y tient un conseil pour la paix, 1653, 19 ; état de cette colonie huronne, 1654, 20 ; les Agniers y font une descente, 1657, 5 ; les deux tribus de l'Ours et de la Roche se donnent aux Iroquois, 20-23 ; M. de Lauson, fils, y meurt glorieusement, tué par les Iroquois, 1661, 4, 5 ; description de cette île et du chenal du Nord, 1663, 26.

Orréwati, chef onnontagué, 1661, 31 ; auteur du massacre de M. le Maistre, 36.

Oscouarahronon, sauvages sédentaires de l'Amérique du Nord, 1640, 35.

Ossaragué, lieu de pêche ainsi nommé, chez les Iroquois, 1646, 15.

Osserrion, ancien nom du village iroquois Oneguouré, 1646, 15.

Ossossané, principale bourgade des Attignawantans ou Nation des Ours, au pays des Hurons ; les missionnaires l'appelèrent d'abord *La Rochelle*, 1633, 38 ; 1636, 92 ; et la dédièrent plus tard à l'Immaculée Conception, 1637, 171. — Les premiers missionnaires forment le projet de s'y établir, 1633, 38 ; pourquoi ils ne le font pas d'abord, 1635, 30 ; les sauvages de cette bourgade font des instances pour les avoir, 1636, 123 ; c'est chez eux que se faisait la cérémonie de la *fête des Morts*, 134 ; la maladie y fait des ravages, 1637, 131, 136 ; à quatre lieues de l'Onatiria, 134, 139 ; les missionnaires y établissent une demeure, 161, 177 ; le P. Pierre Pijart y surveille la construction d'une cabane pour les missionnaires, 167, 168 ; on dédie cette mission à l'Immaculée Conception, 171 ; à trois quarts de lieue d'Angoutenc, 1638, 34 ; plan de la chapelle qu'on y doit bâtir, 58 ; on y transporte la résidence de S. Joseph de l'Onatiria, 59 ; missionnaires qui y résident, 52 ; 1639, 53 ; les habitants de cette bourgade accueillent chez eux les Wenrôhronons, 59-66 ; la maladie y fait de nouveaux ravages, 78 ; ... 1640, 61 ; les missionnaires transportent cette résidence à Ste. Marie, 63 ; et continuent à prendre soin d'Ossossané par voie de mission, 78-82 ; le nombre des chrétiens y diminue, 83-90 ; ferveur de ces néophytes, 1641, 63-67 ; 1642, 61-76 ; 1643, 60 ; épreuves que Dieu leur envoie, 1644, 77-86 ; on y rétablit une résidence, 1646, 56 ; les chrétiens de cette bourgade sont les modèles de tous les autres, 1649, 6 ; bravoure de ces chrétiens dans la défense de leur pays contre les Iroquois, 12.

Otiहतangué, 1656, 9, et **Otiहतanhegué**, 1661, 31, rivière venant d'Onnontagué, et qui se décharge dans le lac Ontario.

Otendiata, chemin ordinaire des Iroquois pour aller à la chasse du castor, 1656, 37.

Otokotouemi. Voyez *Kotakoutouemi*.

Otsinonannhont (Barnabé), sauvage hu-

ron très-distingué, 1644, 96 ; va prêcher la foi parmi la Nation Neutre, 98.

Ouane, nom du P. LeMoine chez les Hurons, 1639, 53.

Ouaracha et **Oracha**, surnom sauvage du P. Charles Garnier, 1639, 53 ; 1642, 26.

Oubestamiwek, sauvages du nord du Canada, 1643, 38.

Ouchawanag, tribu de la nation du Feu, 1648, 62. Voyez *Chawanon*.

Ouchessigiriniwek, 1670, 13. Voyez *Outchestigouetch*.

Oucotouemi, sauvages qui venaient de temps en temps aux Trois-Rivières, 1641, 29. Voyez *Kotakoutouemi*.

Ouendat, nom commun que prenaient les quatre principales tribus huronnes, les Attignawantans, les Attignenonghac, les Arendahronons et les Tohontaenrat, 1639, 50 ; 1640, 35.

Ouenrio, village huron situé à environ une lieue d'Ihonatiria, 1635, 31 ; les habitants de ce village demandent à avoir les missionnaires chez eux, et leur bâtissent une cabane, 31 ; ... 39 ; 1636, 89 ; 1637, 137 ; la maladie les dispose à la foi, 137 ; ... 145 ; ce bourg ne faisait qu'un avec Ihonatiria, 161 ; le Supérieur des missions huronnes assemble les principaux de ce village pour les engager à se réunir à Ihonatiria, 163.

Ouinipeg, Voyez *Winipeg*.

Ouiowenhronon, Voyez *Goyogouins*.

Oukesestigouek, 1643, 38. Voyez *Outchestigouetch*.

Oukiskimanitouk, nation algonquine, 1658, 22.

Oumalouminek, Voyez *Maloumines*.

Oumamanradoc, chef abénaquis ; réception qu'il fait au P. Druliettes, 1652, 24, 30.

Oumamis, nation de l'ouest, à environ soixante lieues des Poutewatamis, 1658, 21 ; à une journée des Outagamis, 1670, 94 ; d'un naturel doux, 99 ; le P. Claude Allouez y fait une mission, 99 ; leur pays, 100 ; 1671, 42 ; font partie de la nation des Illinois, 25, 45.

Oumamis (Rivière des), 1670, 100.

Oumamiwek ou **Oumamiois**, nation montagnaise, dont le pays s'étendait au nord-est des Bersiamites ; — le P. De Quen y commence la mission de l'Ange-Gardien, 1652, 20 ; le P. Pierre Bailloquet visite aussi ces peuples, 1661, 29 ; le P. Albanel y va quelques années après, 1670, 13.

Oumasaticouei, sauvage algonquin, appelé par les Français *La Grenouille*, et qui avait parmi les siens plus d'autorité que les capitaines ; — il demande au P. Le Jeune combien il veut prendre d'enfants, 1633, 21 ; consent au baptême de son fils, 32 ; fait courir le bruit que les Iroquois ont engagé les Algonquins et les Montagnais à déclarer la guerre aux Hurons, 1635, 22 ; quel était en

cela son dessein, 25 ; 1636, 33 ; sa fin misérable, 33.

Oumasaticouei ou *Le Crapaud*, autre sauvage algonquin du même nom que le précédent ; — baptisé dans une grande maladie, il se fait apostat, et cherche à détourner ses compatriotes d'embrasser la foi, 1641, 34.

Oumasaticouei (Joseph) ou *La Grenouille*, chef algonquin, filleul de M. de Maisonneuve et de Madame de la Peltrie, 1643, 54 ; sa fin misérable, 1647, 67, 68.

Oumisagai, nation algonquine, qui demeurerait entre la Nation du Castor et les Sauvages, 1640, 34. Voyez *Mississagués*.

Ounachkapiwek, nation montagnaise, au nord du Saguenay, 1643, 38.

Ounatchataronon, *Ounountchataronon* et *Ountchataronon*. Voyez *Onontchataronon*.

Oupapinachiwek et *Oupapinachois*. Voyez *Papinachois*.

Oupoutewatamis. Voyez *Poutewatamis*.

Ouracha et **Oracha**. Voyez *Ouaracha*.

Ouramanichek, sauvages du Nord, 1644, 53. Ce nom qui n'est cité qu'une fois dans les Relations, est probablement pour *Oumamiwek*.

Ours (Nation de l'), la plus considérable des tribus huronnes. Voyez *Attignawantan*.

Ousaki, nation algonquine des bords du lac Michigan ; — le P. Allouez y fait une mission, 1667, 21 ; 1670, 95 ; de la mission de S. François-Xavier, 95 ; 1671, 42.

Outabitebec, sauvages du nord du Canada, 1660, 12 ; les Iroquois pénètrent chez eux, 12.

Outagamis ou *Renards*, sauvages de l'ouest, dont le pays était situé au sud de la baie des Puants ; — leurs croyances, 1667, 12 ; leurs mœurs, 21 ; le P. Claude Allouez leur fait une mission, 21 ; il y retourne, 1670, 96, 97 ; en guerre avec les Sioux, 98 ; mauvaise réputation de ces peuples, 98 ; leur pays, 1671, 42 ; mission de S. Marc, au bourg des Outagamis, 49 ; leur respect pour la croix, 1672, 42 ; le P. Allouez retourne à cette mission, 41.

Outagamis (Rivière des), 1670, 97.

Outaherohi. Voyez *Aoutaherohi*.

Outakouami, lac situé à soixante lieues du lac S. Jean, 1658, 20.

Outakouamiwek, sauvages du nord qui habitaient les bords du lac Outakouami, 1640, 12 [*au lieu de Vtacd'amivek, lisez StakSamisek*] ; les Algonquins vont en traite chez eux, et ils traitent eux-mêmes avec d'autres nations qui sont plus au nord, 12 ; ... 1643, 38 ; commencent à fréquenter Tadoussac, et à se faire instruire, 1650, 41 ; ... 43.

Outaoukotouemiwek, probablement les mêmes que les *Otokotouemiwek*, sauvages dont la langue était un mélange d'algonquin et de montagnais, 1650, 34. Voyez *Kotakoutouemi*.

Outaragauesipi, nom sauvage de la rivière de l'Assomption, 1642, 36.

Outawak et **Outawais**, nom générique que l'on a donné aux *Algonquins Supérieurs*,

et qui, dans l'origine, ne désignait que la nation des Cheveux-Relevés ; — appelés *Ondatawawat*, 1654, 9 ; 1656, 17 ; cinquante canots de cette nation descendent à Québec, 38 ; ils sont surpris et défaits par les Iroquois, 40, 41 ; quelques Hurons se réfugièrent chez cette nation, 41 ; le P. Ménard part à la suite de ces sauvages, 1660, 29, 38 ; ... 1663, 10 ; travaux de ce Père chez les Outawais, 17-22 ; 1664, 2-6 ; attaqués par les Iroquois et par les Sioux, 1665, 7 ; plus marchands que guerriers, 8 ; emmènent avec eux le P. Claude Allouez, 9 ; journal d'un voyage du même Père chez ces peuples, 1667, 4 ; conseil général des tribus outawaises, 10 ; leurs croyances et leurs coutumes, 11, 17 ; leurs prétentions sur la *Grande Rivière*, 17 ; leur ancien pays, 17 ; quatre Pères Jésuites y font des missions, 1668, 3 ; le P. Marquette y va en mission avec le Frère Louis le Boesme, 21 ; le P. Allouez, au nom de M. de Courcelles, en obtient l'élargissement de trois prisonniers, 1669, 17 ; différentes missions chez ces peuples, 1670, 78 ; 1672, 31 ; pourquoi on a appelé *Outawak* tous les Algonquins Supérieurs, 1670, 78 ; trois nations spécialement comprises sous ce nom, 86 ; éclaircissements sur les missions des Outawais, 1671, 24 ; prise de possession solennelle du pays des Outawais, 26 ; plusieurs bandes outawaises retournent dans leur ancien pays, 31 ; le P. Henri Nouvel Supérieur des missions des Outawais, 1672, 31.

Outawais (Rivière des), appelée par Champlain et Sagard *Grande rivière des Algonquins*, plus tard *Rivière des Prairies*, et enfin *Rivière des Outawais* ou *Ottawa*. Voyez *Prairies* (Rivière des)

Outawakamigouk et **Outawakmikoug**, sauvages algonquins qui demeuraient au nord du lac Huron, 1648, 62 ; 1658, 22.

Outawan, sauvages venus de la nation des Cheveux-Relevés et qui habitaient au sud de la nation du Castor, c'est à-dire dans l'île Manitoualin, 1640, 34. Voyez *Outawais*.

Outchestigouetch et **Oukesestigouek**, sauvages montagnais, qui demeuraient au nord des Papinachois, 1643, 38 ; excellentes dispositions de ces peuples, 1664, 18.

Outchibouek ou **Outchibous**, nation algonquine incorporée avec les Sauteurs, 1667, 24 ; 1670, 79 ; ils demeuraient au nord du Saut Sainte-Marie, 79.

Outchougai. Voyez *Atchouguets*.

Outimagami, sauvages qui demeuraient au nord des Nipissiriniens, 1640, 34.

Outiscouagami, les *Longs Cheveux*, nom sous lequel on comprenait diverses nations, dont la principale faisait sa demeure au lac Nipissing et à la rivière des Français, 1671, 35.

Outitchakouk, sauvages de l'Ouest, 1658, 21.

Outurbi, sauvages qui demeuraient au nord du lac Nipissing, 1640, 34.

Oyogouins. Voyez *Goyogouins*.



Pageau (Valentin), jeune parisien, qui demeura seul avec le P. Emond Masse à Port-Royal, pendant le voyage de M. de Biencourt au Kénébec, 1611, 37.

Pagouitk, 1658, 22. Voyez *Sauteurs*.

Paouichtigouin, *Paouitagouang*, *Paouitigoueiuhak* et *Paouitingouach-irini*, nom algonquin des Sauteurs. Voyez *Sauteurs*.

Papinachiwek ou **Papinachois**, sauvages montagnais dont le pays s'étendait au nord-est de celui des Bersiamites, 1641, 57 ; demandent qu'on fasse bâtir à Tadoussac une maison pour les missionnaires, 1642, 39 ; ... 1643, 38 ; visités par le P. Pierre Bailloquet, 1661, 29 ; les Gaspésiens surprennent et massacrent plusieurs de leurs gens, 1662, 17-22 ; le P. Henri Nouvel y va en mission, 1664, 6, 13-20 ; 1665, 13 ; 1667, 27 ; viennent tous les ans faire la traite à un lieu situé sur le fleuve S. Laurent environ cinquante lieues plus bas que Tadoussac, 1669, 21 ; visités par le P. Charles Albanel, 1670, 12 ; puis par le P. François de Crépieu, 1672, 30.

Papiragañek, sauvages du Nord, 1640, 12. [Ce mot, qui est ainsi orthographié dans la première édition, est évidemment pour *Papiragañek*, ou mieux *Papinagouek* ou *Papinachois*.]

Paslistaskau, lieu ainsi nommé entre le Saguenay et la baie d'Hudson, et qui sépare les eaux du Nord et du Sud, 1672, 47.

Passepec, port d'Acadie, 1611, 51.

Pastedechouan (Pierre), sauvage baptisé en France ; — son histoire, 1633, 6-7, 20.

Peltrie (Marie Madeleine De la), fondatrice des Ursulines de Québec, 1639, 3, 4 ; histoire de sa vocation, 6-8 ; on la conduit à Sillery, 8 ; ardeur de son zèle, 8 ; on lui donne six petites filles sauvages, 9 ; l'archevêque de Paris lui accorde deux religieuses, 1640, 2 ; accueil qu'elle leur fait, 4 ; tient quelques enfants sur les fonts du baptême, 6 ; va à la messe de minuit à Sillery, 20 ; lave les pieds aux femmes malades de l'Hôtel-Dieu, le Jeudi-Saint, 41 ; ses premiers travaux, soins qu'elle prend des petites filles sauvages, 44-48 ; va à la messe de minuit à Sillery avec deux ou trois petites séminaristes, 1641, 4 ; tâche de gagner les Sauvages par ses bonnes manières et sa charité, 5 ; se trouve à la prise de possession de Montréal, 1643, 8 ; communie à la messe que le P. Dupéron célébra sur la Montagne de Montréal, 53 ; joie des petites séminaristes à son retour, 1644, 29 ; va à Tadoussac, 63 ; histoire abrégée de sa fondation, 1652, 43 ; sa

sainte mort, 1672, 57 ; notice sur sa vocation, ses vertus et sa mort, 57-70.

Pemetig ou **Pemetie**, nom sauvage d'une île située vers l'embouchure de la rivière Pemteguet ou Pentagouet (auj. Penobscot), et que Champlain appela *Monts-Déserts*, à cause de son aridité, 1611, 44.

Penconit ou **Pemquid**, îles où les Anglais de la Virginie faisaient tous les ans la pêche de la morue, 1611, 46.

Pentagouet (auj. *Penobscot*), rivière que quelques auteurs anciens ont appelée *Norem-bègue*, 1611, 5, 11 ; les Etchemins s'étendaient jusqu'à cette rivière, 15 ; ... 37 ; les Pères Capucins y avaient un petit hospice, 1647, 52 ; les Etchemins de Pentagouet font partie de la mission abénaquise, 1660, 27.

Pentagouetch, sauvages de la rivière Pentagouet, 1640, 35.

Percée (Ile), on y vient de France faire la pêche de la morue, 1636, 48 ; 1662, 17 ; ... 1646, 86 ; on y fait la paix entre les sauvages d'Acadie et les Bersiamites, 87 ; le tremblement de terre s'y fait sentir, 1663, 5 ; le marquis de Tracy y change de vaisseau, 1665, 4.

Perdrix (La), capitaine algonquin de la Nation de l'Ile, 1634, 88 ; fait difficulté d'embarquer les missionnaires, 1635, 24.

Peré (Le Sieur), trouve une mine de cuivre au lac Supérieur, 1672, 2.

Peritibistokou, rivière, au-dessous de Tadoussac, 1664, 14.

Perle (Le Sieur De la), chirurgien des Trois-Rivières, 1637, 21.

Perrault (Julien), Père jésuite, auteur d'une relation des missions du Cap-Breton, 1635, 42.

Perrot, (Madame), nièce de M. Talon ; — marraine d'un iroquois, de sa femme et de sa fille, 1671, 5.

Petit (Le Sieur), capitaine du régiment de Carignan, 1666, 6.

Petite-Nation des Algonquins, ou **Wawechkairini**, sauvages de la langue algonquine, qui demeuraient sur la rivière des *Prairies* (auj. l'Outawais) ; — les missionnaires passaient chez ce peuple pour monter au pays des Hurons, 1635, 25 ; un de leur capitaines demande au gouverneur des lettres "qui empêchent de mourir," 1637, 85 ; ... 1640, 34 ; descendent souvent aux Trois-Rivières, 1641, 29 ; conversion d'un sorcier de cette nation, 35 ; ... 57 ; 1646, 34 ; 1658, 22.

Petit-Pré (François), français demeurant au pays des Hurons, 1635, 39 ; ... 1637, 97 ; soutient les missionnaires par sa chasse, 121 ; échappe seul à la maladie, 124.

Petun (Nation du). Voyez *Khionontatcheronon*.

Picousitesinacut, lieu où l'on use les souliers, vers la baie d'Hudson, 1672, 49.

Piecouagami ou *lac S. Jean*, 1647, 65 ; la nation du Porc-épic ou des *Kacouchaki* en habite les bords, 1652, 16 ; ... 1658, 20 ; 1660, 12 ; description de ce lac, 1661, 14 ; ... 1665, 16 ; 1672, 44.

Pierre Antoine le Sauvage, parent de La Nasse, 1634, 5.

Pierre-Blanche (La), port du pays des Etchemins, 1611, 30.

Pierron (Jean), Père jésuite, missionnaire à Agnié, 1667, 28 ; envoyé à Québec pour y donner des informations, 1668, 13 ; retourne à Agnié, et remplace le P. Fremin, 32 ; relation qu'il envoie de cette mission, 1670, 23-44 ; mandé à Onnontagué, 27, 45, 76 ; revient à Agnié, 46.

Piescaret (Simon), capitaine des Algonquins de l'Ile, et filleul de M. de Champflour ; — sa conversion, 1641, 34, 35 ; revient victorieux d'une expédition contre les Iroquois, 1643, 59 ; parle au traité des Trois-Rivières, 1645, 28 ; tué en trahison par les Iroquois, 1647, 4, 7 ; quelle fut l'occasion de sa conversion et de son baptême, 68 ; avait été nommé pour maintenir la paix entre les différentes nations qui se rassemblaient aux Trois-Rivières, 72 ; détails sur l'expédition qu'il fit contre les Iroquois en l'année 1645, 1650, 43.

Pigarouich (Etienne), sorcier ou jongleur ; — ses disputes avec le P. Le Jeune, 1637, 45-48 ; espérances qu'on a de sa conversion, 1638, 3 ; instruit sa famille et la fait baptiser, 1639, 34-38 ; parle dans une assemblée à S. Joseph de Sillery, 1640, 7 ; sa foi, 26, 27 ; son zèle, 1643, 16-18 ; monte aux Trois-Rivières, et s'y pervertit, 1644, 31 ; témoin du repentir, 32 ; retombe encore, 34 ; nouveau repentir, 37.

Pijart (Pierre), Père jésuite ; — arrive à Québec, 1635, 19 ; part pour les missions huronnes, 20 ; son arrivée en cette mission, 1636, 97 ; ... 1637, 21 ; baptise le capitaine qui l'avait amené du pays des Hurons, 22 ; remonte à cette mission, 69, 70 ; redescend aux Trois-Rivières, 87 ; ... 89 ; retourne au pays des Hurons, 92 ; travaille, avec le P. Lemercier, à l'instruction des enfants hurons, 104 ; redescend à Québec, 178 ; 1638, 59 ; employé de nouveau à la mission des Hurons, 1640, 72 ; se rend à la nation du Petun, 1641, 59 ; il y travaille à la mission des Apôtres, 69 ; employé à Ste. Marie, 1642, 61 ; 1644, 77.

Pijart (Claude), Père jésuite ; — son arrivée, 1637, 87 ; se trouve aux Trois-Rivières, 89 ; 1640, 26 ; prend soin de l'instruction des pauvres à l'Hôtel-Dieu, 39 ; et de trois petites filles des Ursulines, 46 ; sur le point de se noyer, 49 ; parti pour le pays des Nipissiriniens, 1641, 58 ; son arrivée au pays des Hurons, 62 ; au printemps, il en repart à la suite des Nipissiriniens, 82, 93 ; demeure à la mission des Hurons, 1642, 98 ; va au pays des Nipissiriniens avec le P. Ménard, 99 ; ... 1643, 3 ; 1644, 102 ; seul de la langue algonquine chez les Hurons, 104 ; en mission chez les Nipissiriniens, 1646, 80 ; retourne chez les Hurons, 84 ; ce qu'il marque de la mort et des vertus du P. Garreau, 1656, 42, 43 ; il reçoit le dernier soupir de ce Père, à Montréal, 42.

Pilotois, nom que les Basques donnaient aux *autmoins* ou sorciers d'Acadie, 1611, 17. Voyez *Autmoins*.

Pinguet (Le Sieur), monte aux Trois-Rivières contre les Iroquois, 1637, 92.

Pipounoukhet ou *Kapipou noukhet*, divinités des Montagnais, 1634, 13; 1636, 38.

Pirambé (Martial), conduit l'action d'un drame représenté en l'honneur du Dauphin, 1640, 6; parrain d'un jeune huron, 1643, 29.

Piribisticou, rivière, au dessous de Tadoussac, 1665, 16.

Piskitang, nation sauvage, 1653, 32.

Pitchibourinik, nation algonquine de la baie d'Hudson, 1660, 11. [Comparez le suivant.]

Pitchiboutounibouek, sauvages qui habitaient la côte du sud-est de la baie d'Hudson, 1672, 54.

Place (Jacques de La), Père jésuite; son arrivée, 1641, 55; employé à Québec, 1642, 3; à Miscou, 1647, 76.

Plat (Le), surnom français d'Atsena, chef huron de la tribu de l'Ours, 1657, 20.

Plâtrier, capitaine de vaisseau, de Honfleur; fait la pêche au Port-aux-Coquilles, 1611, 32; reconnaît les droits de M. de Biencourt, 32.

Pleymouth, 1647, 52, 56; le P. Druillettes y va en ambassade de la part des Abénaquis, 1652, 26.

Pointe-aux-Alouettes, 1663, 5.

Poisson, français prisonnier chez les Iroquois, 1652, 35.

Poissons-Blancs. Voyez *Atticamègues*.

Ponarac, 1656, 39, lisez *Pouarac* ou *Poualac*.

Poncet (Joseph Antoine), Père jésuite; arrive en 1639, et monte la même année à la mission des Hurons; — se trouve aux Trois-Rivières, 1641, 30; il était descendu passer l'hiver à Québec, 62; employé aux Trois-Rivières, 1642, 3; baptise, à Montréal, le premier sauvage qui y ait été fait chrétien, 38; hiverne à Montréal, 1643, 51; ... 54; pris par les Iroquois, au Cap-Rouge, 1653, 8; sa captivité et sa délivrance, 9-17; il profita de sa captivité pour travailler à la paix, 18; on avait offert un collier pour sa délivrance, 23; jour auquel il arriva à Québec, 24; sa soutane vendue aux Iroquois par des Hollandais, 1657, 36.

Porc-épic (Nation du) ou *Kacouchakhi*, 1638, 21; en rapport avec les Sauvages de Tadoussac, 1640, 34; d'un naturel très-doux, 1641, 57; ... 1643, 38; le P. De Quen y fait un voyage, 1647, 64-66; habite les bords du lac S. Jean, 1652, 16; 1672, 44.

Port-au-Mouton, 1611, 51.

Port-aux-Coquilles, 1611, 32.

Porte Le Sieur De la, parrain d'un jeune sauvage, 1637, 19.

Portneuf (Rivière de), 1664, 14.

Port-Royal, l'un des plus beaux ports de l'Acadie; — M. de Monts s'y établit, 1611, 2, 4; concédé à M. de Poutrincourt, 25; M. de Poutrincourt y arrive, 26; on y souffre de la famine, 29; pendant le voyage de M. de

Biencourt au Kénébec, il n'y reste que le P. Masse et un autre français, 37; La Saussaye vient y prendre les Jésuites pour les emmener avec lui, 44; pillé et brûlé par les Anglais, 53, 55.

Port-Royal (Rivière de), 1611, 6.

Potherie (M. de la), gentilhomme normand; — arrivée de sa famille, 1636, 3, 42; le P. Vimont arrête chez lui en montant aux Trois-Rivières, 1640, 7; gouverneur des Trois-Rivières, 1648, 6; un de ses neveux fait prisonnier par les Iroquois, 8; permet à un prisonnier iroquois d'aller trouver ses compatriotes pour les désabuser, 9; ... 1658, 17.

Poulac, *Guerriers*, nation de l'Ouest, 1658, 21; 1660, 13; disposés à écouter les missionnaires, 27.

Poutewatami, sauvages de la langue algonquine, voisins des Puants, 1640, 35; se réfugient chez les Sauteurs, 1642, 97; le P. Claude Allouez y fait une mission, 1667, 18; leur pays, leurs mœurs, 18; lettre du P. Allouez sur cette mission, 1670, 95; ... 1671, 42.

Poutrincourt (Jean de Biencourt, Sieur de), 1611, 18; obtient la concession de Port-Royal, 25; se rend à Paris, et promet au roi de partir incessamment pour la Nouvelle-France, 26; le P. Coton lui offre des missionnaires, 26; il part sans les Jésuites, 26; hiverne à Port-Royal, où il souffre de la faim, 29; reçoit souvent à sa table Membertou et sa famille, 29; va au pays des Etchemins, et y fait reconnaître son fils pour vice-amiral par quatre vaisseaux français qu'il trouve à la Pierre-Blanche, 30; retourne en France, 30, 31, 38; fait grâce au jeune Dupont, et lui rend son vaisseau à la prière du P. Biard, 30; engage la marquise de Guercheville à entrer en société avec lui, 38.

Pradère, soldat du régiment de Carignan, guéri miraculeusement par Ste. Anne, 1667, 31.

Prairie de la Madeleine, vis-à-vis de Montréal, 1671, 12.

Prairies (Des), français qui donna son nom à la rivière des Prairies, 1640, 34.

Prairies (Rivière des), 1635, 25. [Ce nom, restreint aujourd'hui au chenal qui sépare l'île Jésus de l'île de Montréal, s'étendait d'abord à tout l'Outawais.] Description qu'en fait M. Duplessis, 1636, 65; origine de ce nom, 1637, 75; 1640, 34; la Petite-Nation demeure sur cette rivière, 34; baigne le nord de l'île de Montréal, 1642, 36; appelée *grand fleuve*, 36; reçoit les eaux de plusieurs autres rivières, 46; infestée d'Iroquois, 1643, 71; 1644, 42; le Père Jogues est spécialement chargé d'engager les Agniers à ne plus en boucher le passage aux Hurons, 1646, 41; les Hurons passaient par cette rivière pour éviter les Iroquois, 1648, 46; ... 1663, 28; 1667, 5.

Présents. Les Sauvages en font de deux espèces, 1636, 119; en font pour toutes sortes de fins, 1642, 53.

Prevost (M.), commandant du vaisseau *le Saint-Joseph*, à Miscou, 1645, 35.

Prince (Le), surnom d'*Atticamegou*, 1633, 14; 1636, 15, 16, 29.

Puants (Nation des) ou *Gens de la Mer*, en algonquin *Winipegou*; les Hurons les appelaient *Aweatsiwaenhranon*.—Ici où leur est venu ce nom, 1640, 35; 1648, 62. Voyez *Aweatsiwaenhranon* et *Winipegouek*.

Puants (Lac des), ou mieux *Baie des Puants*, aujourd'hui *Baie-Verte* (*Green bay*), dans le lac Michigan, 1648, 62; 1654, 9; 1660, 9; appelé aussi lac S. François, 1670,

97; mission S. François-Xavier de la baie des Puants, 1671, 25; 1672, 38; description de cette baie, 37; peuples qui en habitent les bords, 38.

Puants (Rivière des), auj. *Rivière des Renards* (Fox river), qui se jette au fond de la baie des Puants, 1670, 96; appelée aussi Rivière S. François, 96.

Puiseaux (Pierre de), parrain de la femme du Borgne de l'Île, à Montréal, 1643, 54.

Q

Québec ou **Kébec**. — Les Français qui vinrent s'y fixer les premiers furent plus sujets aux maladies la première année que la seconde, causes que l'on en donne, 1611, 4; Champlain est constitué lieutenant de M. de Monts, et vient s'établir à Québec, 25; situation de cette ville, 1626, 1; les Pères Jésuites y arrivent, 5; y reviennent après la restitution du pays, 1632, 1-7; les nations d'alentour, sont errantes, 6; état dans lequel les Anglais remettent Québec aux Français, 7; les clefs de la place sont remises à M. Emeric de Caen et à M. Duplessis-Bochart son lieutenant, 8; M. de Champlain y revient avec le titre de gouverneur, 1633, 1, 25; il y meurt et y est enterré, 1633, 56; M. de Montmagny y arrive, et M. de Châteaufort lui remet les clefs de la ville 2; ce que M. de Champlain et M. de Montmagny ajoutèrent aux fortifications de Québec, 24, 41; sa population s'accroît, 42; Madame de la Peltrie y fonde le couvent des Ursulines, arrivée des Ursulines et des Hospitalières, 1639, 6-8; les sauvages des environs de Québec font la traite avec les Atticamégués, 1640, 34; incendie de Notre-Dame de Recouvrance, 4, 50; état de la Résidence de Québec, 1643, 2; M. d'Ailleboust remplace M. de Montmagny, 1648, 2; la grande église bâtie, on y fait l'office, 1651, 4; le fort S. Louis, 1656, 39; la galerie du Châteaufort s'écroule, 1658, 16; M. d'Ailleboust remet les clefs du fort au vicomte d'Argenson, 17; le baron d'Avagour remplace le vicomte d'Argenson, 1661, 10; tremblement de terre et météores, 1663, 2-9; aspect de cette ville, 26; M. de Mésy, gouverneur de Québec, 1664, 34; divers phénomènes et météores, 1665, 22; M. de Courcelles arrive à Québec, 25; onze vaisseaux mouillés dans la rade, 1667, 4; quatre-vingt-treize mariages s'y font dans trois ans, 1668, 2; baptême solennel de Garaconthié, fait par Mgr.

l'évêque de Pétrée, dans la cathédrale, 1670, 6; M. de Frontenac remplace M. de Courcelles, 1672, 1.

Quen (Jean De), Père jésuite; — son arrivée, 1635, 22; employé au collège, 1636, 4; ... 26, 27; remplace le P. Charles Lalemant à la Résidence de N. D. de Recouvrance, 43; 1637, 7; fait le catéchisme aux Français après les vêpres, 40; employé à la Résidence de Sillery, 1640, 16, 23, 31; soin qu'il prend des malades de l'Hôpital, 39; écrit des Trois-Rivières, 1641, 29; ... 36; employé à Sillery, 1642, 3, 30; en mission à Tadoussac, 39; instruit les Algonquins de Sillery, 1643, 10; retourne à Tadoussac, 32-36; employé de nouveau à Sillery, 40; 1644, 5, 8, 9; à Québec, 30, 65; redescend à la mission de Sainte-Croix à Tadoussac, 1647, 61; voyage de ce Père à la nation du Porc-épic, 64-66; en mission à Tadoussac avec le P. de Lionnes, 1648, 40; évangélise les Oumamiwek, 1651, 14; réside plus ordinairement à Tadoussac, 1652, 11; fait une mission au lac St. Jean, 16-20, et au pays des Oumamiwek, 20; Supérieur des missions de la Nouvelle-France, 1656, 2; 1657, 1.

Quentin (Claude), Père jésuite; — arrive en Acadie avec M. de la Saussaye, 1611, 43; revient en Amérique, son arrivée à Québec, 1635, 19; employé aux Trois-Rivières, 1636, 10; sa charité, 21; fait un voyage à quelques lieues des Trois-Rivières, 57; revient à Québec, 1637, 87; envoyé à Miscou, 1638, 31; 1648, 76; repasse en Europe, 1641, 1; revient en Canada, 1643, 5; ... 19; employé à Sillery, 1644, 5.

Quénébec. Voyez *Kénébec*.

Queues-Coupées (Nation des), évangélisée d'abord par le P. Ménard, puis par le P. Allouez, 1669, 19.

Queylus (L'Abbé de); — son arrivée, 1668, 4, 30.

R

Raffeix (Pierre), Père jésuite; suit M. de Courcelles dans son expédition contre les Iroquois, 1666, 6, 9; missionnaire à Tsonnon-touan, 1672, 18.

Ragueneau (Paul), Père jésuite; — son arrivée, 1636, 60; s'embarque pour la mission des Hurons, 1637, 67; de retour à Québec, 85; remonte aux Trois-Rivières, pour de là s'embarquer pour la mission des hurons, 87;

envoi de ses nouvelles au P. Le Jeune, 90; surnommé *Aondecheté* par les Hurons, 1639, 53; communique au P. Le Jeune une carte du pays des Hurons, 1640, 35; employé à la mission de la Conception chez les Attignawantans, 78; envoyé pour parlementer avec les Iroquois, 1641, 41; remonte à la mission des Hurons, 47, 48, 58; il avait passé l'hiper à Québec, 62; employé de nouveau à la

mission de la Conception, 1642, 61 ; ... 1644, 78 ; Supérieur des missions huronnes, 1645, 38 ; ... 1648, 45 ; 1649, 1 ; Supérieur de toutes les missions du Canada, 1650, 1 ; il descend à Québec avec les Hurons qui avaient échappé aux massacres des Iroquois, 1 ; ... 48 ; 1651, 1 ; lettre qu'il écrit au P. Provincial sur la mort du P. Buteux, 1652, 1 ; autre lettre où il annonce le meurtre des Hurons de la Roche fait par les Iroquois, 1657, 54.

Ralde (M. de la), 1632, 13, 14.

Ramage (Marie Esther), femme d'Elie Godin, de Ste. Anne du Petit-Cap, guérie miraculeusement, 1667, 30.

Rasawa koueton, sauvages voisins des Puants, 1640, 35.

Ratel (Jacques), Frère jésuite ; — son arrivée, 1640, 4.

Rat musqué (Chasse du), 1635, 18.

Raymbaut (Charles), Pere jésuite, 1637, 22 ; employé aux Trois-Rivières, 1640, 11 ; danger qu'il court en montant aux Trois-Rivières, 49 ; son arrivée au pays des Hurons, 1641, 62 ; il en repart le printemps à la suite des Nipissiriniens, 82, 93 ; se rend au Saut Ste. Marie avec le P. Jogues, 1642, 97 ; part pour le pays de Nipissiriniens avec le P. Ménard, une tempête rompt le voyage, 98 ; sa mort, 1643, 2, 3 ; 1644, 74.

Raymbaut, capitaine de vaisseau ; — monte aux Trois-Rivières, 1637, 91.

Raze (Cap de), 1665, 4.

Razilly (M. le Commandeur de) ; les Anglais lui rendent Pentagouet, 1635, 12, 19 ; estime dont il est l'objet en Acadie, 1636, 41.

Récollets Les premiers ils persuadèrent aux Sauvages de cultiver la terre, 1626, 2 ; premiers missionnaires des Hurons, 2 ; leur chapelle dédiée à S. Charles, 9 ; reviennent en Canada, 1670, 2.

Remy de Courcelles (Daniel de), gouverneur du Canada ; — son arrivée, 1665, 25 ; se met à la tête d'une expédition contre les Iroquois, 1666, 6, 8 ; redouté des Iroquois, 1669, 5 ; ils lui demandent secours contre les Loups, 5 ; fait remettre aux Iroquois trois prisonniers qu'il avait rachetés des Outawais, 17 ; parrain de Garaconthié, 1670, 6 ; offre satisfaction aux Tsonnontouans pour le meurtre de quelques-uns de leurs gens, 76, 77 ; fait une reconnaissance du pays des Iroquois, 1671, 2 ; exige des Tsonnontouans qu'ils lui remettent des prisonniers qu'ils avaient faits sur les Outawais, 3 ; repasse en France, 1672, 1.

Renards (Nation des). Voyez *Outagamis*.

Rencontre (Pierre), tué par les Iroquois, 1661, 35.

Recouvrance (Notre-Dame de), Résidence des Pères Jésuites à Québec, 1635, 3 ; 1636, 75 ; ferveur des jeunes gens de cette Résidence, 1637, 7 ; incendie de cette Résidence, 1640, 4, 50 ; ... 1641, 2.

Renée de la Nativité (La Mère), religieuse hospitalière ; son arrivée, 1654, 31.

Renselaerswich ou *Fort d'Orange*, aujourd'hui *Albany*. Voyez *Orange*.

Repentigny (Pierre Le Gardeur de) ; — arrivée de sa famille, 1636, 3, 24, 42 ; parrain d'un sauvage, 26 ; avait fait sa provision de farine pour deux ans, 52 ; parrain d'un sauvage huron, 1643, 30 ; sa mort, 1648, 2.

Repentigny (Marie Madeleine Le Gardeur de), fille du précédent, et femme de Jean Paul Godefroy ; — marraine d'un petit séminariste huron, 1638, 9 ; fait le lavement des pieds aux femmes de l'Hôpital, le Jeudi saint, avec Madame de la Peltrie, 1640, 41.

Restouch, sauvages de la Baie des Chaleurs, 1642, 43.

Rhierrhonon, 1635, 33. Voyez *Eriehronon*.

Richard (André), Père jésuite, 1636, 76 ; missionnaire à Miscou, 1642, 43 ; lettre qu'il écrit au P. Le Jeune, 1643, 36-38 ; confesse une femme qui avait été baptisée par le P. Biard, 37 ; ses travaux à Miscou, 1645, 35 ; danger qu'il court, 1646, 84 ; en mission à la Baie des Chaleurs, 88 ; résiste mieux que les autres missionnaires au climat de Miscou, 1647, 77 ; encore employé aux missions du Golfe, 1659, 7 ; 1661, 30 ; 1662, 17.

Richelieu (Le Cardinal de), 1633, 1 ; 1634, 1 ; favorise l'établissement de forts qui puissent protéger le pays, 91 ; on apprend sa mort, 1643, 5.

Richelieu (Fort de), bâti par Champlain sur l'île de Ste-Croix, à quinze lieues de Québec, 1634, 91 ; nom sauvage de cette petite île, 1635, 13 ; ... 1636, 41.

Richelieu (Fort de), bâti par M. de Montmagny à l'embouchure de la rivière des Iroquois (auj. *Sorel*), 1642, 36, 44, 50, 51 ; attaque des Iroquois sur les travailleurs, 51 ; heureux effets de la construction de ce fort, 51 ; M. de Montmagny fait planter une croix en mémoire de la victoire qu'on y remporta sur les Iroquois, 52 ; ... 1644, 45 ; les Iroquois s'en approchent pour le surprendre, 1645, 18 ; rebâti par M. de Chambly, 1665, 10.

Richelieu (Rivière de) ou de *Sorel*. Voyez *Rivière des Iroquois*.

Richelieu (Îles de), 1663, 27 ; 1664, 29.

Richelieu (Saut de), 1665, 10.

Rigibouctou (Baie de), 1646, 88 ; demeurée aux Français, 1659, 7.

Rigibouctou (Rivière de), 1659, 7.

Rigné, 1656, 32, probablement pour *Erié*.

Riguehronon, 1660, 7 ; 1661, 29. Voyez *Eriehronon*.

Roberval (Le Sieur de), entreprit de faire un établissement en Amérique, 1611, 2.

Robin (Thomas), dit de *Coloignes*, associé à M. de Poutrincourt, 1611, 26 ; retourne en France avec M. de Biencourt, 26 ; difficultés que lui suscitent deux marchands huguenots pour l'empêcher de passer les Jésuites en Canada, 27 ; les Jésuites lui sont associés à la place de ces marchands, 28 ; il part de Dieppe avec eux, 28.

Roche (Le Marquis de la) ; — fait une ten-

tative d'établissement en Amérique, 1611, 2, 66.

Roche (Nation de la) ou du **Rocher**, l'une des trois tribus huronnes qui vinrent se réfugier dans l'île d'Orléans; — se donne aux Onnontagués, 1657, 20-23; les Onnontagués traitent ces malheureux Hurons en prisonniers de guerre, 54-56.

Roche-Brûlée, 1652, 35.

Roche-Jacquelin (Le Chevalier de la), commandant de navire, mouille l'ancre devant Québec, 1635, 19; dispose un calviniste à se faire instruire par les Pères Jésuites, 22.

Rocher (Nation du). Voyez *Roche*.

Roland, chef souriquois, 1611, 51.

Ronferé, enseigne, l'un des gens de La Saussaye, 1611, 47.

Roquai, sauvages qui demeuraient au nord du saut Sainte-Marie, 1640, 34.

Rougemont, (Le Sieur de), capitaine du régiment de Carignan, 1666, 6.

Rousseau (M.), aux Trois-Rivières; parain d'un petit sauvage, 1636, 22.

Roy (Mathurin), habitant de Québec; — sa femme miraculeusement guérie par Ste. Anne, 1667, 30.

S

Sadilege, nom sauvage de Tadoussac, 1646, 29.

Sagahiganirini, *Sagachiganiriniwek* ou *Sakahiganiriniwek*, nation algonquine qui demeurerait au sud des Sauvages de l'île, 1640, 34; 1646, 34; 1648, 62.

Sagamie, étendue de pays soumis à un *sagamo*, 1611, 11.

Sagamité, de quoi elle était faite, 1633, 4.

Sagamodin, diminutif de *sagamo*, 1611, 11.

Sagamos ou chefs, parmi les nations de l'Acadie, 1611, 11; quelques Montagnais donnaient aussi ce titre à leurs capitaines, 1632, 12; 1633, 8.

Sagnitawigama, nation algonquine, 1640, 34.

Sagochiendagnété, chef onnontagué, qui avait sur sa nation toute l'autorité d'un roi, 1654, 8, 10; 1656, 14, 18, 19, 33; 1657, 17, 37; 1661, 33; 1670, 46.

Saguenay, rivière qui se jette dans le Saint-Laurent près de Tadoussac, 1632, 3; 1640, 11; les Atticamègues descendent quelquefois par le Saguenay, 1647, 57; description de cette rivière, 65; ... 1652, 11, 16; 1658, 20; 1661, 13, 14; le P. Charles Albanel passe par le Saguenay pour aller à la baie d'Hudson, 1672, 43.

Saint-André, bourgade de la nation du Petun, 1640, 95.

Saint-Antoine, bourgade huronne, 1640, 78.

Saint-Augustin (Catherine de), religieuse hospitalière; arrivée à Québec, 1648, 2; sa vocation, 3; notice sur sa vie et sa mort, 1668, 32.

Saint-Barnabé (Île), dans le bas du fleuve S. Laurent, 1664, 7.

Saint-Barnabé (Lac), dans le pays des Papinachois, 1664, 15; 1665, 13, 15.

Saint-Barthelemi, bourgade de la nation du Petun, 1640, 95.

Saint-Charles (Rivière), qui se jette dans le Saint-Laurent près de Québec, 1626, 9.

Saint-Charles, Résidence des Pères Jésuites à Miscon, 1635, 3, 19.

Saint-Charles, bourgade huronne, 1640, 78.

Saint-Charles (Mission de), composée de quelques Hurons fugitifs, après le désastre de leur nation, 1650, 21.

Saint-Denys, bourgade huronne, 1640, 70; 1642, 61.

Saint-Denys (M. de), 1670, 13; capitaine de Tadoussac, 1672, 55.

Saint-Esprit (Mission du), chez les Nipissiriniens, 1641, 81-83; 1644, 102-105; 1645, 51; ne peut être fixe, 1646, 56; ... 80-84; 1648, 63; 1650, 22.

Saint-Esprit (Mission du), chez les Outaouais, sur le lac Supérieur, appelée en sauvage *Chagouamigon*, 1667, 4, 9, 13; 1668, 21; 1669, 17-20; 1670, 78; peuples qui sont de cette mission, 86; abandon de cette mission, 1671, 39.

Saint-Etienne, bourgade huronne, 1640, 78.

Saint-Etienne ou *Kiohero*, bourg goyogouin, 1670, 63.

Saint-François (Lac); par qui il fut ainsi nommé, 1657, 10; 1665, 12.

Saint-François (Rivière); le P. Claude Allouez donne ce nom à la rivière des Puants ou *Rivière des Renards*, 1670, 96.

Saint-François-Xavier, bourgade huronne, 1640, 78; 1642, 61.

Saint-François-Xavier (Mission de), chez les Onneyouths, 1668, 13; 1669, 7; 1670, 45; 1671, 14; 1672, 18. Voyez *Onneyouths*.

Saint-François-Xavier-des-Prés, Résidence et mission iroquoise, à la Prairie de la Madeleine, 1671, 12; 1672, 16.

Saint-Germain, français pris par les Iroquois, 1652, 35.

Saint-Guillaume ou *Teotongniaton*, bourgade de la Nation Neutre, 1641, 78.

Saint-Ignace (Île), ainsi nommée par M. de Montmagny, 1637, 74; ... 1646, 9.

Saint Ignace (La Mère de), première Supérieure de l'Hôtel-Dieu de Québec; — quelques extraits de ses lettres, 1640, 40-42; sa mort, 1647, 47.

Saint-Ignace ou *Taenhatentaron*, bourgade huronne, 1639, 74; 1640, 73, 78; on y établit une Résidence, 1646, 56; trois cents Hurons de cette bourgade surpris par les Tsonontouans, 1648, 49; trois cents autres surpris par les Agniers, 50; les habitants se rapprochent de Sainte-Marie, 51; progrès qu'y fait la foi, 60; destruction de cette bourgade par les Iroquois, 1649, 10; à cette mission se rattachaient la bourgade S. Louis et quatre autres, 11.

Saint-Ignace (Mission de), à Michillimackinac, 1671, 25, 36; 1672, 35.

Saint-Ignace (Lac), probablement le même que le lac S. François, 1654, 12.

Saint-Jacques (Le), navire du Chevalier De la Roche-Jacquelin, 1635, 19. — La relation 1640, page 4, mentionne un vaisseau du même nom commandé par le capitaine Ancelet.

Saint-Jacques (Mission de), chez les Tsonontouans. 1671, 20.

Saint-Jean (Rivière), 1611, 7; M de Biencourt y fait un voyage avec le P. Biard, 33; difficultés de son embouchure, 34; le P. Gabriel Druillettes la remonte jusqu'à sa source, 1652, 23; les sauvages de la rivière S. Jean font le commerce avec ceux de Rigibouctou, 1659, 7.

Saint-Jean (Rivière), aujourd'hui *Rivière Jésus*, 1637, 75.

Saint-Jean (Lac), appelé *Piecouagami* par les Sauvages, et sur les bords duquel demeurerait la nation du Porc-épic, 1647, 65; 1652, 16, 17; 1658, 20; 1660, 20; description de ce lac, 1661, 14; un parti de trente Iroquois y fait une descente, les Montagnais se défendent bravement, 1665, 16, 17; ce lac était autrefois le rendez-vous de toutes les nations du Nord, 1672, 44.

Saint-Jean (M. De), gentilhomme français, 1636, 24; descend des Trois-Rivières, 1637, 83.

Saint-Jean, bourgade de la nation du Petun, d'environ cinq à six cents familles, 1640, 95; de la tribu des Loups, 1648, 61; détruite par les Iroquois, 1650, 8; les habitants de ce bourg sortent au devant de l'ennemi, qui fait ses approches par un autre côté, 8; le P. Charles Garnier y est massacré par les Iroquois, 8; ruine de cette bourgade, 8.

Saint-Jean (Fort), près de Québec, 1663, 26.

Saint-Jean-Baptiste, bourgade huronne, 1640, 61, 70, 72; ravages qu'y fait la maladie, 90; travaux des missionnaires dans cette bourgade, 90-94; 1641, 67, 68, 83; 1642, 82-88; 1644, 99, 100; on y établit une Résidence, 1646, 56; les habitants de ce village sont contraints de se retirer dans d'autres bourgs moins exposés aux attaques des Iroquois, 1648, 49; ceux de cette bourgade qui échappèrent au désastre de leur nation se donnèrent aux Iroquois, 1651, 4, 5.

Saint-Joachim, bourgade huronne, 1640, 90.

Saint-Joseph de Sillery. Voyez *Sillery*.

Saint-Joseph de Ihonatriia, Voyez *Ihonatriia*.

Saint-Joseph des Attignenonghac, bourgade huronne très-considérable, 1640, 61; travaux des missionnaires dans cette bourgade, 73-78; 1641, 67-69; 1642, 76-82; 1644, 86-93; on y établit une Résidence, 1646, 56; ... 1648, 60; prise et ruine des bourgs qui composaient cette mission, 1649, 3-5; le P. Antoine Daniel y est massacré par les Iroquois, 3, 4; la bourgade de S. Joseph renfermait quatre cents familles, 3.

Saint-Joseph (Ile de), appelée par les Hurons *Ahouendôé* ou *Gahouendôé*; 1649, 26, 29; les missionnaires y suivent les Hurons, 28; trois cents familles s'y retirent, 30; 1650, 3-7; elles l'abandonnent pour se retirer dans l'île *Ekaentoton*, appelée depuis *île Manituagatin*, ou pour descendre à Québec, 1651, 6, 7.

Saint-Joseph (Mission de), chez les Goyogouins. Voyez *Goyogouins*.

Saint-Laurent (Fleuve), appelé d'abord *Grande Rivière* ou *Fleuve de Canada*, 1611, 2; 1626, 1; premiers défrichements faits sur le S. Laurent, 2; description de l'embouchure et du cours de ce fleuve, 1632, 3; rapides qu'il forme au-dessus de l'embouchure de la rivière des Prairies, 1635, 25; description plus détaillée de ce fleuve, 1636, 45, 46; 1637, 74, 75; peuples qui en habitent les bords, 1640, 34, 35; abondant en gibier et en poisson, 1663, 29.

Saint-Laurent (Golfe), 1611, 2; 1632, 3; 1642, 36.

Saint-Laurent (Ile), 1632, 7. Voyez *Orléans*.

Saint-Laurent, (Cap) 1636, 46.

Saint-Louis, bourgade huronne, 1640, 70; conseil général qu'y tiennent les missionnaires, 72; le P. Chastellain prend soin de cette mission, 1642, 61; à environ une lieue de Sainte-Marie, 1649, 11; destruction de cette bourgade par les Iroquois, 11.

Saint-Louis (Fort), à Québec, 1656, 39.

Saint-Louis (Fort), bâti par M. Sorel, à dix-sept lieues de l'embouchure de la rivière des Iroquois, 1665, 10, 13.

Saint-Louis (Saut). Voyez *Saut*.

Saint-Louis (Ile de), à Miscou, 1636, 41.

Saint-Louis (Lac), 1656, 7. On a donné aussi ce nom au lac Ontario; voyez *Ontario*.

Saint-Lusson (Le Sieur de), subdélégué de l'Intendant Talon prend possession du pays des Outawais, 1671, 26.

Saint-Marc (Mission de), chez les Outagamis, 1670, 99; 1671, 49.

Saint-Martin, bourgade huronne, 1640, 78.

Saint-Mathias (Mission de), dans la tribu des Cerfs de la nation du Petun, 1648, 61; 1650, 18; difficultés de cette mission, 19.

Saint-Matthieu, bourgade de la nation du

Petun, 1640, 95 ; fait partie de la mission de Saint-Mathias, 1650, 19.

Saint-Michel des Tohontaenrat, bourgade huronne, faisant partie de la mission Saint-Joseph, 1641, 81 ; ... 1642, 86, 87 ; ce qui se passe de plus remarquable dans cette mission, 1644, 93-97 ; on y établit une Résidence, 1646, 56 ; la foi y fait des progrès, 1648, 60 ; sept cents hommes de cette bourgade poursuivent les Iroquois, 1649, 13 ; ceux de cette même bourgade qui ont échappé au désastre commun de la nation se donnent aux Iroquois, 1651, 4 ; 1660, 28. Voyez *Scanaonaenrat*.

Saint-Michel ou *Khioetou*, bourgade de la Nation Neutre, 1641, 80.

Saint-Michel (Mission de), chez les Poutewatamis, 1658, 21.

Saint-Michel (Mission de), chez les Tsonnontouans, 1668, 32 ; 1669, 16 ; 1670, 68 ; 1671, 20.

Saint-Michel (Mission de), à Sillery. Voyez *Sillery*.

Saint-Michel (Côte de), proche de Québec, 1671, 7.

Saint-Nicolas (La Sœur), religieuse de Dieppe, choisie pour le Canada, 1640, 2.

Saint-Paul (Ile), 1665, 4.

Saint-Paul (Lac), 1640, 26.

Saint-Philippe et Saint-Jacques, bourgade de la nation du Petun, 1640, 95.

Saint-Pierre (Lac), 1636, 46 ; 1637, 74 ; 1643, 63, 66 ; 1644, 45.

Saint-Pierre (Mission de), chez les Algonquins du nord du lac Huron, 1648, 63.

Saint-Pierre (Mission de), chez les Atticamégués, 1651, 15.

Saint-Pierre et Saint-Paul, principale bourgade de la nation du Petun, 1640, 95 ; appelée *Ehouaé*, 1641, 69.

Saint-René ou *Onnontaré*, bourg goyogouin, 1670, 63.

Saint-Sacrement (Lac), ainsi nommé par le Père Jogues, appelé aujourd'hui *Lac George* ; — son nom sauvage, 1646, 15.

Saint-Sacrement (Rivière du), qui se jette dans le lac S. Jean, 1661, 16.

Saint-Sauveur, établissement de M. de la Saussaye, 1611, 6, 44, 45 ; pris et pillé par les Anglais, 46-50 ; détruit et brûlé, 53.

Saint-Sauveur (M. de), 1637, 15 ; 1643, 30 ; 1644, 6.

Saint-Sébastien (Le), vaisseau qui apporta quelques compagnies du régiment de Carignan, 1665, 25.

Saint-Simon (Mission de), dans le lac Huron, 1671, 25, 31.

Saint-Simon (M. de), entreprend le voyage de la baie d'Hudson, 1672, 43.

Saint-Simon et Saint-Judès, bourgade de la nation du Petun, 1640, 95.

Saint-Sulpice. Plusieurs ecclésiastiques de cette communauté arrivent à Montréal, 1668, 4.

Saint-Thomas, bourgade de la nation du Petun, 1640, 95.

Saint-Xavier (Fort), proche de Québec, 1663, 26.

Sainte-Agnès, bourgade huronne, 1640, 78.

Sainte-Anne, Résidence des Pères Jésuites au Cap-Breton, 1635, 3 ; situation du fort Sainte-Anne, 42.

Sainte-Anne, bourgade huronne, 1640, 70 ; 1642, 61.

Sainte-Anne du Petit-Cap, dans la Côte de Beauré ; — un curé y réside, 1665, 18 ; guérisons miraculeuses que Ste. Anne y opère, 1667, 29.

Sainte-Anne (Fort), construit par le Sieur de la Mothe, dans une île du lac Champlain, 1666, 7, 8 ; ... 1667, 28 ; dernier fort des Français du côté des Iroquois, 1668, 4 ; Mgr. de Laval y fait une visite, 23.

Sainte-Barbe, bourgade huronne, 1640, 78.

Sainte-Catherine, bourgade huronne, 1640, 78.

Sainte-Cécile, bourgade huronne, 1640, 78.

Sainte-Croix, île où se fixa M. de Monts, 1611, 2, 4 ; à six lieues du Port-aux-Coches, 32 ; l'habitation est détruite et brûlée par les Anglais, 53.

Sainte-Croix (Rivière), à l'embouchure de laquelle est située l'île Sainte-Croix, 1611, 11.

Sainte-Croix, à quinze lieues de Québec, 1633, 29 ; Champlain y bâtit un fort qu'il appelle Richelieu, 1634, 91 ; ... 1637, 87 ; 1657, 9.

Sainte-Croix (Mission de), à Tadoussac. Voyez *Tadoussac*.

Sainte-Elisabeth, village algonquin établi dans le pays des Hurons, 1640, 90 ; 1644, 100.

Sainte-Foi. Voyez *N. D. de Foye*.

Sainte-Foy (Louis de). Voyez *Amantacha*.

Sainte-Geneviève, bourgade huronne, 1640, 78.

Sainte-Geneviève (Côte), 1663, 26.

Sainte-Hélène (Ile), vis-à-vis de Montréal, 1671, 13.

Sainte-Madeleine, bourgade huronne, 1640, 78 ; on y établit une mission, 1648, 60.

Sainte-Madeleine (L'abbé de), ou M. l'abbé de la Madeleine. Voyez la lettre *M*.

Sainte-Marguerite (Montagnes de), voisines du lac S. François, 1654, 12.

Sainte-Marie, Résidence que les missionnaires des hurons établirent chez les Ataronchronons, 1640, 61, 63 ; on y réunit les deux Résidences de S. Joseph et de la Conception, 63 ; situation de S. Marie, 63 ; ... 1641, 60, 62 ; le P. Pierre Chastellain y reste seul, 62 ; emploi des Pères de cette Résidence, 1642, 57-61 ; quatre bourgades attachées à cette même Résidence, 61 ; ce qui s'y passe de plus remarquable, 1644, 74-77 ; ... 1646, 56 ; état de cette mission, 1648, 48, 60 ; sauvée de la fureur des Iroquois par la protection de S. Joseph, 1649, 12 ; on y reçoit plus de six mille malheureux à la suite des

désastres causés par les Iroquois, 25 ; on prend le parti de l'abandonner, 26 ; transport de cette Résidence dans l'île de S. Joseph, 28 ; on brûle la maison, 30 ; ... 1650, 3.

Sainte-Marie du Saut. Voyez *Saut Ste. Marie*.

Sainte-Marie, nom qu'a porté quelque temps l'île Manitoualin. Voyez *Ekaentoton*.

Sainte-Marie de Gannentaha. Voyez *Gannentaha*.

Sainte-Marie (Baie), en Acadie, 1611, 7, 32.

Sainte-Marie (Mission de), chez les Iroquois Inférieurs, 1668, 4.

Sainte-Marie (La Mère de), religieuse hospitalière de Dieppe, choisie pour le Canada, 1640, 2 ; tombe malade, 4 ; sa mort, 1641, 28, 29.

Sainte-Térèse, bourgade huronne, 1640, 78.

Sainte-Térèse (Fort), sur la rivière de Richelieu, bâti par M. de Salières, 1665, 10, 25.

Sainte-Térèse (Baie de), sur le lac Supérieur ; — le P. Ménard y commence la mission des Outawais, 1664, 3, 6 ; ... 1667, 8, 9.

Sainte-Trinité, bourgade iroquoise, ainsi appelée par le P. Jogues, 1646, 15.

Sakis, sauvages de l'ouest, 1670, 96, 98.

Salampar (M. de), gentilhomme volontaire, qui accompagna M. de Courcelles dans son expédition contre les Iroquois, 1666, 6.

Salières (M. de), colonel du régiment de Carignan ; — bâtit le fort de Sainte-Térèse, 1665, 10, 25 ; mestre de camp dans une expédition contre les Iroquois, 1666, 9 ; emmène en France cinq Sauvages, 1668, 3.

Saokata, jongleurs hurons, 1648, 70.

Saonchiogoua (Louis), chef goyogouin, chargé d'une ambassade de la part des Tsonnontouans, 1671, 3 ; sa conversion et son baptême, 3.

Saoranetsi (Ignace), jeune huron d'une vertu exemplaire, 1648, 50.

Sasousmat (François), surnommé *Marsolet* ; — son baptême, 1634, 3, 5, 58.

Satouta (Robert), séminariste huron, 1636, 73 ; son baptême, 1637, 11 ; sa mort, 57 ; détails sur sa vie, 58.

Saussaye (Le Sieur de la), fonde un établissement à Saint-Sauveur, 1611, 43, 44 ; il est fait prisonnier par les Anglais, 46-48 ; renvoyé en France, 51 ; va en Angleterre solliciter dédommagement, 61.

Saut-au-Matelot, 1634, 86.

Saut-au-Mouton, au-dessous de Tadoussac, 1661, 14.

Saut-aux-Chats, 1667, 5.

Saut de la Chaudière, sur l'Outawais, 1642, 46.

Saut Montmorency, 1634, 83.

Saut Saint-Louis, 1635, 25 ; 1636, 42 ; 1640, 5, 34 ; 1647, 12 ; 1656, 7.

Saut Sainte-Marie, à la décharge du lac Supérieur, 1667, 7 ; on y établit une mission, 1669, 18 ; état de cette mission, 1670, 78 ; 1671, 28 ; on y fait solennellement la prise

de possession du pays des Outawais, 24 ; la chapelle et la Résidence sont brûlées, 31 ; état de cette mission, 1672, 34.

Sauteurs, ou *Nation du Saut*, sauvages de la langue algonquienne, que l'on a appelés ainsi parce qu'ils demeuraient au Saut Sainte-Marie, et dont le nom algonquin était *Pawichtigouek* ou *Bawichtigouek*, 1640, 34 ; viennent à la fête des Morts des Algonquins, 1642, 95 ; le P. Jogues et le P. Raymbaut vont en mission chez ces peuples, 97 ; ... 1648, 62 ; 1658, 22 ; surprennent un parti d'Iroquois, 1663, 10 ; 1669, 18 ; 1670, 78 ; s'unissent à trois autres nations, 79.

Sauvages. — *Leurs mœurs* : 1626, 3, 7 ; 1632, 6 ; cruauté pour les prisonniers, 1626, 3 ; 1632, 5, 10 ; leur patience, 6 ; leurs qualités, leurs vices et leurs imperfections, 1634, 27-36 ; ils sont taciturnes, 1637, 37 ; passionnés pour le jeu, 1639, 45. — *Leurs coutumes* : ils tuent leurs vieux parents, 1626, 3 ; 1633, 5, 13 ; se peignent le visage, 1626, 4 ; 1632, 4 ; 1633, 6 ; ne disent point leur nom devant les autres, 3 ; se font suer, 6 ; ouvrages particuliers aux hommes et aux femmes, 11 ; ne parlent point des morts, 12 ; leurs chants, 1634, 18-20 ; 1642, 41 ; leurs jeûnes, 1634, 23 ; leur nourriture, 1632, 12 ; 1633, 4 ; leurs mets et leurs boissons, 1634, 34-40 ; comment ils font du feu, 25 ; ce qu'ils observent avant de manger les ours qu'ils ont tués, 25 ; leur chasse et leur pêche, 41-45 ; leur manière de compter l'âge et le temps, 81 ; ils changent souvent de nom, 1639, 45 ; mariages, 46 ; 1642, 90 ; leurs noms, 52, 85 ; leurs présents, 53 ; manière de ressusciter un capitaine, 1639, 45 ; 1644, 66 ; quelques coutumes particulières, 1646, 47, 48 ; deuil des femmes, 61 ; lois criminelles, 1648, 79 ; recherches et fréquentations pour le mariage, 1639, 17 ; 1652, 5 ; coutumes opposées aux coutumes européennes, 1658, 27-34 ; habillement et parure, 1626, 4 ; 1632, 4 ; 1633, 6 ; 1634, 45-48 ; leurs armes, 1632, 12 ; 1633, 4. — *Leurs croyances et leurs superstitions* : sur le tonnerre, 1632, 11 ; 1634, 27 ; comment ils chassent de la cabane l'âme d'un défunt, 1633, 11 ; 1634, 23 ; leurs divinités, 1633, 16 ; 1634, 13-27 ; foi aux songes, 1633, 17 ; 1634, 18 ; croient à l'immortalité de l'âme, 16 ; ajoutent foi à la sorcellerie, 20, 21 ; leur manière de prier, 22 ; ils ne jettent point aux chiens les os du castor ni des animaux qui se prennent au lacet, 24 ; comment ils expliquent les éclipses, 26 ; ce que la plupart pensent des jongleries, 1636, 24 ; de la vie future, 1639, 43.

Savigny (M. de), sur le point de se noyer, 1643, 4.

Sawenhohi (Ignace), chef huron ; — sa mort édifiante et son enterrement, 1670, 15.

Scahentoarrhonon, sauvages sédentaires de la langue huronne, 1635, 33.

Scanonahenrat, bourgade huronne, appelée *S. Michel* par les missionnaires, 1635,

35; 1636, 77; 1637, 161; fait à elle seule une des quatre tribus de la nation huronne, 1639, 72; à cinq quarts de lieue de S. Joseph, 72; à trois lieues de Sainte-Marie, 1646, 78.

Schoudon, sagamo ou chef souriquois, 1611, 19.

Scot (Dominique), Frère jésuite, 1640, 3, 4.

Séminaire de Québec, fondé par Mgr. de Laval; — est augmenté, 1668, 4; Mgr. de Laval y forme comme un second séminaire pour les enfants sauvages, 31.

Séminaire des Hurons, commencé à Québec par les Jésuites, 1635, 3; on prend le parti de l'établir en ville, 1636, 35; le P. Daniel descend du pays des Hurons avec trois enfants, 70; 1637, 55; le Sieur Nicolet en obtient trois autres, 75; il en meurt deux, 57; quelques détails sur le commencement de ce Séminaire, 55-64; son état à la venue des Hurons, 64-71; trois des élèves s'enfuient, 1638, 23; deux autres offrent au Gouverneur à aller dans leur pays prendre connaissance des affaires, 25; on y admet des enfants algonquins et montagnais, 1639, 38-42; interrompu et repris, 1643, 28.

Sept-Iles (Les), 1660, 28.

Serpent à sonnette, 1657, 13.

Sezambre ou *Sincembre*, 1611, 51.

Sillery (Mission de), à une lieue au-dessus de Québec, ainsi nommé en mémoire du Commandeur de Sillery, fondateur de cette mission; — les Jésuites y établissent la Résidence de S. Joseph, 1635, 17; les familles de Negabamat et de Nen. scoumat, viennent s'y fixer les premières, 19; succès de cette fondation, 1640, 7-7; les chrétiens de cette Résidence tiennent conseil pour aviser aux moyens de conserver la foi, 1641, 6; ce que leur reprochent les sauvages de l'Île et autres, 8, 9; ceux-ci veulent les engager à s'éloigner de cette Résidence, 10; baptêmes les plus remarquables qui s'y font, 14-24; avec quel empressement les Sauvages de S. Joseph allèrent chercher les Hospitalières de Québec, 24; ils escortent les Hurons qui emmènent les PP. Ménard et Ragueneau, 47, 48; conduite édifiante de ces chrétiens, 1642, 4-14; donnent un festin aux Algonquins Supérieurs pour les consoler de la perte des leurs, 5; leur affection pour les Hospitalières, 29, 30; ce qui se passe de plus remarquable dans cette Résidence, 1643, 8-11; treize canots d'Atticamégués viennent hiverner chez eux, 9; ils se rendent au fort de Richelieu, dans l'attente du secours qu'on devait envoyer de France contre les Iroquois, 11; leur façon de vivre, 12-20; ils contribuent à la conversion des Atticamégués, 15, 20-27; ce qui s'y passe de plus remarquable, 1644, 7-19; ils vont en guerre contre les Iroquois, 19; heureux effet de leur bon exemple, 1646, 18-23; leur chapelle dédiée à S. Michel, 1647, 42; ferveur des chrétiens de cette Résidence, 42-51; ils donnent la chasse aux Iroquois, 49, 50; comment ces nouveaux chrétiens *ressus-*

citent leurs capitaines, 1648, 18; ils font alliance avec les Sauvages de Tadoussac, 41; les capitaines publient une défense du Gouverneur pour réprimer l'ivrognerie, 43; expédition malheureuse des sauvages de Sillery, 1650, 29; état de cette mission, 1651, 7; 1652, 3-8; nom que les Sauvages lui donnèrent, 36; incendie de la chapelle et de la Résidence, 1657, 26; victoire de quarante algonquins de cette bourgade sur les Iroquois, 14.

Sillery (Le Commandeur de), fait commencer, à une lieue au-dessus de Québec, une habitation pour les Sauvages, 1638, 17; entretient six ouvriers à bâtir de nouveaux logements, 1639, 5; à la nouvelle de sa mort, on lui chante un service solennel, 1641, 55.

Sioux ou *Nadouessieux* et *Nadouessi*, sauvages dont le pays était à l'ouest du lac Supérieur, 1640, 35; 1642, 97; ... 1656, 39; 1658, 21; 1660, 12; leur langue, 27; ennemis des Outawais, 1665, 7, leur culte, 8; leur manière de faire la guerre, 23; ... 1670, 86, 91; 1671, 24; la peur qu'ils inspirent aux Outawais fait fuir ceux-ci de Chagouamigon, 39; 1672, 36.

Skenchichronon, sauvages sédentaires de l'ouest, 1640, 35.

Socoquois, ou *Socokiois* sauvages de la Nouvelle-Angleterre, alliés des Iroquois, 1643, 77; appelés par les Sauvages *Assokouekik*, 1646, 3; s'efforcent de rompre la paix nouvellement conclue entre les Iroquois et les Algonquins, 5; ... 1652, 26; font partie de la mission abénaquise, 1660, 27.

Soissons (Le Comte de), à la tête des affaires de la Nouvelle-France, 1611, 67.

Sondacoua (Thomas), chef huron converti, 1644, 75; histoire de sa conversion, 88.

Sondatsaha (Charles), sauvage huron du bourg d'Ossossané, filleul de M. de Montmagny; — son baptême à Sillery, 1641, 21; ... 1642, 12; fermeté de son caractère, 62, 63; ... 1644, 78; sa vertu, 83.

Sonnontouan. Voyez *Tsonnontouan*.

Sorciers ou *Jongleurs*. [Pour ceux de l'Acadie, voyez *Autmoins*.] Comment ils traitent les malades, 1633, 33; 1634, 19; comment ils consultent les Génies, 14; prétendent se défaire de leurs ennemis même à distance, 20, 21, 22; 1637, 50; les femmes entraient quelquefois dans le tabernacle du jongleur, 1636, 37; s'ils ont communication avec le diable, 1637, 49-52, sorciers hurons ou *Sakata*, 1644, 69; 1648, 70.

Sorciers (Nation des). Voyez *Nipissiriens*.

Sorel (M.), capitaine du régiment de Carignan; — bâtit le fort S. Louis sur la rivière de Sorel, 1665, 10; prend part à l'expédition du marquis de Tracy contre les Iroquois, 1666, 7.

Sourdis (Madame de), fournit le linge aux missionnaires du Canada, 1611, 27.

Souriquois, sauvages de l'Acadie, 1666, 2; leur naturel, 8; habitations, vivres et habits de ces sauvages, 8; leur gouvernement, 11; leurs mariages, 13, leur population, 15;

leur médecine, 16 ; leur religion, 18 ; pauvreté de leur langue, 31 ; ... 1640, 35 ; 1652, 26.

Supérieur (Lac) ; pourquoi appelé ainsi,

1660, 9 ; appelé Lac de Tracy, 1667, 4, 8 ; le rendez-vous de douze ou quinze nations différentes, 8 ; mines de cuivre et pêche abondante, 1670, 82, 83.

T

Tadoussac (Anse ou Port de), près de l'embouchure du Saguenay, sur le fleuve S. Laurent, 1632, 3 ; les Basques viennent jusque là pêcher la baleine, 1636, 48 ; pourquoi les Sauvages de Tadoussac sont plus difficiles à convertir que ceux de Québec et des Trois-Rivières, 1638, 2 ; ... 1640, 34 ; un Père jésuite y va en mission à la demande des Sauvages, 1641, 3, 50 ; heureuses dispositions de ces Sauvages, 50-55 ; ... 1642, 36 ; mission de Sainte-Croix, 39-44 ; travaux et succès du Père De Quen dans cette mission, 1643, 32-36 ; la chapelle, 33 ; état de cette mission, 1644, 55-65 ; création d'un capitaine de Tadoussac, 66, 67 ; les Sauvages de Tadoussac furent gagnés à fa foi par le bon exemple de ceux de Sillery, 1646, 18 ; autre nom que les Sauvages donnaient à Tadoussac, 29 ; description du port, 29 ; 1652, 11 ; on y apporte une tapisserie et une cloche pour la chapelle, 1647, 64 ; état de cette mission, 61-66 ; 1648, 37-40 ; le P. de Lionnes y descend avec le P. De Quen, 40 ; alliance des Sauvages de Tadoussac avec ceux de Québec, 41 ; les capitaines y répriment l'ivrognerie, 1650, 40 ; état de la mission, 11-16 ; le P. Nouvel y va en mission, et pousse jusqu'au pays des Papinachois, 1664, 6-20 ; 1668, 22 ; Mgr de Laval y va en visite, 24 ; travaux du P. de Beaulieu, 1669, 21 ; du P. Albanel, 1670, 7 ; ravages qu'y fait la petite vérole, 7, 11 ; le P. de Crépieu y va en mission, 1672, 27.

Taenhatentaron ou *Saint-Ignace*, bourgade huronne, 1639, 74.

Talon (Monsieur), Intendant du Canada ; — son arrivée, 1665, 25 ; fait chanter un service en musique pour la reine, 1666, 1 ; fait les apprêts d'une expédition contre les Iroquois, 8 ; contribue à l'avancement du pays, 1667, 2 ; établit une brasserie, 1668, 3 ; la recommandation de M. Talon est d'un grand poids auprès des Onnontagués, 1669, 10 ; à son retour de France, il fait naufrage, 1670, 2 ; amène des Pères Récollets, 2 ; tient les Outawais en respect, 1671, 2 ; parrain du chef goyogouin Saonchiogoua, 4 ; entretient chez les Ursulines plusieurs petites filles sauvages, 5 ; fait prendre solennellement possession du pays des Outawais par le Sieur de Saint-Lusson, 26 ; repasse en France, 1672, 1.

Tandehouaronnon, montagne voisine du bourg d'Onnontisati, 1637, 149.

Tangouaen, lieu du pays des Hurons inaccessible aux Iroquois, 1646, 76.

Taontaenrat. Voyez *Tohontaenrat*.

Taratouan, chef huron, 1636, 69 ; prend les missionnaires sous sa protection, 1637,

65 ; ramène son neveu Tewatirhon au Séminaire, 67 ; pris en chemin par les Iroquois, 67, 68, 90.

Tardif (Olivier Le), paye la pension d'une petite fille sauvage, 1636, 35.

Tawichkaron, chef, de la nation de l'Iroquet, 1646, 34.

Tawiscaron, divinité huronne, 1636, 101.

Teanaustayae ou *Saint-Joseph*, bourgade huronne, 1637, 70, 107, 127, 161 ; — les Pères Jésuites y établissent une Résidence, 1638, 59 ; 1639, 56, 66 ; missionnaires qui y sont employés, 53 ; ce qui s'y passe de plus remarquable, 66-71 ; cette Résidence est transportée à Sainte-Marie, 1640, 63 ; ... 72 ; 1641, 67, 74 ; à cinq ou six lieues de Sainte-Marie, 1646, 79.

Teandewiata ou *Toanché*, bourgade huronne, 1635, 28 ; brûlée deux fois, 29.

Tearonhiagannra, surnom donné au P. Lemer cier, 1672, 12, et au P. Millet, 21.

Tecouerimat, nom de capitaine algonquin donné à *Negabamat* et plus tard à *Negascawot*. Voyez ces deux mots.

Teharonhiawagon, divinité des Iroquois, 1670, 47, 66 ; 1671, 17.

Teharighouen, chef agnier ; — marche contre les Outawais, 1658, 12.

Tehepimont, lieu fort montagnéux, vers la baie d'Hudson, 1672, 50.

Tehoachiakouan (Martin), chef huron converti, 1644, 89.

Tehorenhaegnon, sorcier huron, 1636, 82 ; 1637, 150.

Tellier (Pierre Le), Frère jésuite ; son arrivée, 1635, 19 ; ... 22.

Temagami, eau profonde, lac du Canada, 1658, 21.

Teondechoren, frère de Jos. Chiwatenwa ; — sa conversion, 1641, 63, 64 ; sa constance dans la foi, 1642, 65, 68 ; échappe aux Iroquois, 1644, 81 ; ... 1646, 68, 76 ; se noie, 1652, 8 ; ses vertus, 8.

Teotongniaton ou *Saint-Guillaume*, bourgade de la Nation Neutre, 1641, 78.

Teotonharason, iroquoise de considération, 1656, 15 ; baptême de sa fille, 18 ; de sa grand' mère, 20, 21 ; reçoit elle-même le baptême, 23, 24 ; sa guérison miraculeuse et celle de son fils, 24 ; ses deux tantes guéries soudainement par le baptême, 24 ; ... 1657, 48.

Térèse (Anne), jeune iroquoise envoyée en France, et que Madame d'Aiguillon plaça au couvent des Carmélites de S. Jacques de Paris, 1640, 42-44.

Téron (Le), l'un des vaisseaux du Marquis de Tracy, 1665, 3.

Terre-Neuve (Ile de), découverte par les Bretons et les Normands, 1611, 66 ; 1632, 3.

Tessouehatch ou *Tessouesatch* (Paul), chef des Algonquins de l'Ile, appelé *Le Borgne* par les Français, et *Andesson* ou *On-desson* par les Hurons, 1637, 146 ; son arrogance et sa méchanceté, 1641, 8, 9, 36 ; 1643, 46 ; se rend à Montréal, et se fait instruire, 51 ; M. de Maisonneuve et Mademoiselle Mance lui donnent au baptême le nom de Paul, 54 ; il change de vie, 55, 56, 59 ; M. de Montmagny lui refuse une entrevue parce qu'il avait favorisé un apostat, 1644, 36 ; Noël Negabamat le reprend publiquement de ses désordres, 1648, 44 ; il meurt chrétiennement, 1654, 29.

Tethiroguen, rivière du pays des Iroquois, 1656, 12.

Tewatirhon (Joseph), séminariste huron, de la bourgade de Saint-Joseph des Attignenonghac, 1637, 66 ; échappe aux Iroquois, 90 ; M. Gand et Mademoiselle de Repentigny lui donnent le nom de Joseph, 1638, 9 ; sa mort, 1641, 68.

Thet (Gilbert du), Frère jésuite ; — arrive en Acadie, 1611, 39, 43 ; accusation portée contre lui, sa détense, 39, 40 ; blessé à mort par les Anglais, à la prise de Saint-Sauveur, 47 ; enterré au pied d'une grande croix, 48.

Timiscimi, sauvages qui demeuraient au nord du lac Nipissing, 1640, 34.

Tiohero ou *Kiohero*, bourgade de Saint-Etienne chez les Goyogouins, 1669, 14.

Tiohero, lac du pays des Iroquois ; — David Le Moyne meurt sur les bords de ce lac, 1657, 46 ; description de ce lac, 1672, 22.

Tionnontatehronon ou simplement **Tionnontates**, 1654, 9. Voyez *Khionontatehronon*.

Tionnontoguen, bourgade principale des Agniers, 1668, 7, 9 ; appelé *Tinniontoguen*, 1669, 1 ; à quatre lieues de Gandawagué, 1670, 23.

Tiohero, 1657, 46, lisez *Tiohero*.

Toanché ou *Teandewiata*, bourgade huronne, 1635, 28.

Tohontaenrat, 1637, 113 ; l'une des principales tribus huronnes, 1639, 50 ; on y établit la mission de Saint-Michel, 1644, 93.

Tondakhra, bourgade huronne, 1637, 112.

Tonnerawanont, sorcier huron ; — sa généalogie, 1637, 123 ; détourne les Hurons de la prière, 129 ; fait *suerie*, 144 ; accuse les missionnaires d'être la cause de leurs maladies, 146 ; sa mort, 152.

Tonthratarhonon, 1641, 83. Voyez *Atonthratarhonon*.

Totiri (Etienne), sauvage huron de la mission de Saint-Joseph, 1644, 86, 91 ; prêche la foi chez la Nation Neutre, 97 ; son zèle et sa charité, 1646, 57, 59.

Totontaratohronon, sauvages sédentaires, 1640, 35. [Peut-être les mêmes que les *Tonthratarhonon*.]

Toratati, chef huron tué par les Iroquois, 1652, 33.

Torontisati, chef agnier, brûlé aux Trois-Rivières par les Hurons, 1654, 5. Voyez *Aontarisati*.

Touagannha. Voyez *Ontouagannha*.

Tourmente (Cap), à dix lieues au-dessous de Québec ; — fréquenté pour la chasse, 1633, 5, 18 ; Messieurs de la Compagnie du Canada y entretiennent du bétail, 1636, 52 ; M. de Montmagny et M. Gand vont y voir les prairies, 1637, 12 ; M. de Montmagny y retourne avec le P. Le Jeune, 75 ; prairies voisines appelées *Beau-Pré*, 75 ; ... 1663, 26.

Tracy (Le Marquis de) ; — son arrivée en Canada, 1665, 3, 25 ; réception que lui font les Sauvages, 5 ; envoie quatre compagnies du régiment de Carignan contre les Iroquois, 7 ; fait des présents aux Outawais pour les attacher aux Français, et les convertir, 9 ; traite de la paix avec les ambassadeurs iroquois, 1666, 5, 7 ; marche contre les Iroquois, 8 ; repasse en France, 1667, 2 ; ce qu'il avait accordé aux Iroquois, 28.

Tracy (Lac de), 1667, 4, 8. Voyez *Supérieur*.

Traite de l'eau-de-vie ; — ses tristes effets, 1632, 10 ; 1633, 32 ; 1643, 36.

Traite des pelleteries ; — ce qu'elle était sous les Sieurs de Caen, 1626, 5 ; languit par suite des guerres avec les Iroquois, 1653, 26.

Trakouaehronon, sauvages subjugués par les Iroquois 1660, 7. (Comparez *Akhra-kouaehronon*.)

Traversy (Le Sieur), capitaine du régiment de Carignan, tué par les Iroquois, 1666, 7.

Treille (Le Sieur de la), aux Trois-Rivières, 1636, 26.

Trigatin, (Pierre), sauvage algonquin, 1640, 25, 26 ; sa piété, 40 ; sa mort, 1643, 40, 41 ;

Trinité (Mont de la), 1664, 15.

Trois-Rivières. Première habitation qu'on y fait, 1634, 88, 91 ; les Jésuites y ont une Résidence, 1635, 3, 6 ; le scorbut y règne, 4, 27 ; description de ce lieu, 13 ; son nom sauvage, 13 ; restes d'une ancienne bourgade qu'on y voyait autrefois, 15 ; la famine y règne parmi les Sauvages, 16 ; les Sauvages y viennent plus souvent qu'à Québec, 1636, 15 ; l'habitation est agrandie, 41 ; le feu y prend, 53 ; Pères Jésuites qui y résident, 75 ; deux familles sauvages s'y établissent, 1637, 83 ; cinq cents Iroquois s'en approchent, M. de Montmagny se prépare à les recevoir, 89 ; la foi y fait des progrès, 1638, 21 ; quelques Algonquins de l'Ile se mettent à y cultiver la terre, 1640, 11 ; les Sauvages des Trois-Rivières font la traite avec toutes les nations du Nord, 34 ; une personne de condition y fait travailler quatre hommes à bâtir et à défricher pour les Algonquins, 37 ; nation qui s'y rendent de temps à autre, 1641, 29 ; M. de Champflour y commande, 30 ; les mis-

sionnaires y instruisent les Atticamègues, 32 ; deux Français de ce lieu enlevés par les Iroquois, 38-42 ; ... 1642, 36 ; on y commence un séminaire huron, 1644, 38 ; trente-cinq canots d'Atticamègues viennent s'y faire instruire, 51 ; traité des Trois-Rivières, 1645, 23-45 ; état du christianisme dans cette Résidence, 1646, 24-29 ; 1647, 66-72 ; les Iroquois y font une descente pendant l'office du Mercredi des Cendres, 4 ; état de cette Résidence, 1651, 8, 9 ; les Iroquois font mine de l'attaquer, 1653, 5-9 ; le Commandant fait mettre aux fers, des hurons qui avaient tué des Mahingans, 1654, 3 ; prises que les Iroquois y font, 1661, 3, 4 ; effets du tremblement de terre, prières publiques, 1663, 26.

Tronquet (Guillaume), 1643, 24.

Trouvé (Monsieur), prêtre, envoyé en mission chez les Goyogouins établis au nord du lac Ontario, 1668, 20.

Tsico (Paul), séminariste huron ; — son baptême et sa mort, 1637, 11, 57 ; quelques détails sur sa vie, 59.

Tsiwendaentaha, premier sauvage adulte baptisé en santé au pays des Hurons, 1637, 135, 171-176.

Tsondacouane, fameux sorcier huron, 1637, 149 ; il perd de son crédit, 166.

Tsondatsaha. Voyez *Sondatsaha*.

Tsondewanouan, célèbre chef huron, grand-père de Satouta, 1637, 58.

Tsondihouane (René), l'un des premiers chrétiens du bourg d'Ossossané, 1641, 65 ; 1642, 68 ; sa vertu et son zèle pour la foi,

1644, 84 ; 1646, 62, 73 ; 1648, 68 ; ... 1649, 29 ; sa mort, 1656, 30.

Tsonnontouans ou **Sonnontouans**, l'une des cinq tribus iroquoises, 1635, 34 ; en paix avec les Hurons, 34 ; 1637, 111 ; leur font la guerre, 1638, 77 ; ... 1640, 35 ; les plus redoutés et les plus voisins des Hurons, 1641, 75 ; leur puissance, 1643, 61 ; ... 1646, 3 ; appelés Hauts Iroquois, 7 ; 1647, 3 ; leur situation, 1648, 46 ; trahissent et massacrent les Aondironons, 49 ; surprennent un parti de chasse des Hurons de Saint-Ignace, 49 ; leur langue est un dialecte huron, 54 ; complotent avec les Agniers la ruine des Français, 1652, 36 ; rivière des Tsonnontouans, 1654, 18 ; ambassade de ce Canton traversée par les Agniers, 1657, 2 ; sur le point d'entrer en guerre avec eux, 16 ; le P. Chaumonot y commence une mission, 45 ; leurs forces, 1660, 6 ; la crainte des Andastes les engage à solliciter l'alliance des Français, 1664, 33 ; ... 1665, 11 ; mission de Saint-Michel, 1668, 32 ; 1669, 16 ; 1670, 68 ; état des missions de la Conception, de Saint-Michel et de Saint-Jacques, 1671, 20 ; 1672, 24.

Turgis (Charles), Père jésuite, missionnaire à Miscou, 1635, 23 ; 1636, 76 ; sa mort, 1637, 102 ; 1647, 76.

Turgot, français pris par les Iroquois, 1652, 35.

Turnel (Guillaume), lieutenant de Samuel Argall, 1611, 50 ; prend le P. Biard en aversion, et pourquoi, 54, 56 ; ure tempête le jette aux îles Açores, 57 ; il se réconcilie avec les Jésuites, 57.

U

Ursulines de Québec. Arrivée de Madame De la Peltrie, leur fondatrice, 1639, 6-8 ; fondation de leur maison, 8 ; 1640, 44 ; prennent en pension de petites filles sauvages, en même temps qu'elles instruisent les petites françaises, 1641, 3 ; quelques détails sur ces petites séminaristes, 3-5 ; 1642, 32-35 ; entrent dans leur nouvelle bâtisse, 1643, 6 ; ce qui s'y passe de plus remarquable dans l'année, 6-8 ; elles agrandissent le corps de log's pour avoir une chapelle, 8 ; leur charité pour

les Sauvages, 11 ; ce qui s'y passe de plus remarquable, 1644, 26-30 ; leur facilité à admettre les filles françaises et sauvages, 1648, 18 ; elles accueillent et secourent les Hurons, après la ruine de cette nation, 1650, 28 ; incendie de leur maison, 1651, 3 ; elles font un présent aux Iroquois pour les engager à faire instruire leurs filles, 1656, 16 ; bien que fait leur communauté, 1668, 41 ; notice sur la vie et les vertus de Madame De la Peltrie, 1672, 57.

V

Vallée (M. De la), parrain d'un jeune huron, 1643, 30.

Verazzani, (Giovanni) *Jean Vêrazan*, 1611, 2 ; découvre la terre de Moscosa ou Virginie, 46.

Verneuil (Madame de), fournit les ornements et objets sacrés aux missionnaires du Canada, 1611, 27.

Vible Bullot. Voyez *Bullot*.

Viel (Nicolas), Père récollet ; — se noie au Saut-au-Récollet, 1626, 2 ; 1634, 92 ; Hurons de la tribu des Ours trouvés coupables de sa mort, 1636, 91.

Vignal (Monsieur), prêtre de Montréal,

tué par les Iroquois, 1662, 5, 9 ; 1665, 20.

Ville-Marie, rom de la première habitation fondée dans l'île de Montréal, 1643, 51, 61. Voyez *Montréal*.

Vimont (Barthélemi), Père jésuite ; — son arrivée, 1639, 1 ; va, avec le gouverneur, recevoir au port les religieuses nouvellement arrivées, 1640, 4 ; arrête chez M. de la Potherie en montant aux Trois-Rivières, 7 ; hiverne à Québec, 10 ; fait des progrès dans la connaissance des langues, 10 ; prend un soin particulier des malades de l'Hôpital, 39 ; part pour les Trois-Rivières avec le P. Le Jeune et le P. Raymbaut, la barque se brise, 49 ; il

envoie le P. Le Jeune en Europe, 1641, 1; baptise Sondatsaha à Sillery, 21; monte aux Trois-Rivières, 42; ... 1642, 13; fait le catéchisme à Sillery, 30; assiste à la prise de possession de Montréal, 37; vient de Sillery à Québec tous les dimanches pour entendre les confessions, 1643, 2; fait le catéchisme aux

enfants algonquins de Sillery, 10; assiste au traité des Trois-Rivières, 1645, 24; voit en particulier les députés iroquois, 28; revient d'Europe, 1648, 2.

Virginie, anciennement *Terre de Moscova*, 1611, 46; abandonnée et reprise par les Anglais, 65.

W

Wabascon, île de la baie d'Hudson, 1672, 54.

Wachaskesouek, nation algonquine du sud du lac Huron, 1648, 62.

Wachegami, sauvages qui demeuraient au nord du pays des Nipissiriniens, 1640, 34.

Wakouiechiwek, sauvages du nord du Saguenay, 1660, 12.

Wakouingouechiwek, sauvages du nord, 1658, 20. [Probablement les mêmes que les précédents.]

Wandagareau (Ignace), choisi pour médiateur entre les Bersiamites et les Sauvages de l'Acadie, 1646, 87.

Wapichiwanon, lac situé à cent cinquante lieues au nord des Trois-Rivières, 1658, 20.

Wasawanik, sauvages de la langue algonquine, 1658, 22.

Wassisanik, lac situé au nord des Trois-Rivières, 1658, 21.

Waswarini, sauvages du nord du lac Huron, 1640, 34.

Wawechkaïrini, *Wewechkaïrini* ou *Waweskaïrini*, nom sauvage de la Petite Nation des Algonquins, 1640, 34, 1643, 61; 1646, 34; 1658, 22. Voyez *Petite Nation*.

Wendat. Voyez *Ouendat*.

Wenrôhronon, sauvages alliés à la Nation Neutre; — se réfugient chez les Hurons, 1639, 55, 59, 60; pays qu'ils habitaient, 59. [Comparez *Awenrehronon* et *Awenrochronon*.]

Weperigoueiawek, 1643, 38, et *Oupe-rigoue-wawakhi*, 1635, 18, sauvages du Nord.

Westatinong, endroit de la baie des Puants où demeuraient les Outagamis, 1670, 94.

Wetataskouamiou, lieu ainsi nommé, vers la baie d'Hudson, 1672, 49.

Wiebitchiwan, île située au nord de l'île Manitoualin, 1671, 32.

Winibigong, 1670, 79. Voyez *Winipegou*.

Winibigoutz, 1670, 100, pour *Winipegou*.

Winipegou ou *Winipegouek*, *Gens de Mer* ou Nation des Puants, appelés *Aweatsiwaenhronon* par les Hurons, 1640, 35; ont une langue à part, 35; d'où leur est venu ce nom, 1648, 62; exterminés presque entièrement par les Illinois, 1671, 42.

Wiscoupi, chef papinachois; — son baptême, 1664, 17.



FAUTES PRINCIPALES

qui se sont glissées dans la présente édition.

Relation 1611, page 2, 26^e ligne de la 1^{re} colonne, au lieu de ou bien, lisez oüy bien, et effacez la parenthèse; c'est-à-dire, qu'après le mot Norambegue, qui se trouve à la 23^e ligne de cette même colonne, il faut lire et ponctuer comme suit : De ces deux mots de Norambegue et de Acadie, il n'en reste plus aucune mémoire sur le pays, oüy bien de Canada, laquelle fut principalement descouverte par Iacques Cartier, etc.

Relation 1634, page 89, la 1^{re} ligne de la seconde colonne doit être à la tête de la première colonne.

FAUTES DES ANCIENNES ÉDITIONS

conservées ou répétées dans l'édition présente.

Relat.	page	col.	ligne	au lieu de	lisez	Relat.	page	col.	ligne	au lieu de	lisez
1611,	46,	1,	16,	Morosa	Moscosa	1640,	63,	2,	26,	Ossossarie	Ossossane
—,	47,	2,	33,	Pere duThet	Frere du Thet	1641,	29,	2,	29,	mettez virgule après petite	[nation
—,	48,	2,	40,	<i>id.</i>	<i>id.</i>	—,	37,	2,	35, 43,	Aquieero-	Agnieero-
1635,	34,	1,	14,	Ouiochronons	Oniochronons	—,	71,	1,	2,	Attikadaron	AttiSandaron
1636,	53,	2,	1,	Masinatrigan	Massinahigan	1642,	10,	1,	43,	Saqué	Sagné
—,	75,	2,	51,	Feanté	Feauté	—,	97,	1,	47,	Paüoitigou-	Paüitigou-
—,	77,	1,	4,	Daudemare	Dandemare	—,	114,	1,	35,	pour l'heure	pour l'heur
—,	114,	1,	35,	pour l'heure	pour l'heur	—,	116,	1,	48,	d'AngSiens	d'AngStens
—,	116,	1,	48,	d'AngSiens	d'AngStens	1637,	22,	2,	30,	Picart	Piiart
1637,	22,	2,	30,	Picart	Piiart	—,	107,	2,	22,	Ieanaustaiaie	Teanaustaiaie
—,	107,	2,	22,	Ieanaustaiaie	Teanaustaiaie	—,	158,	1,	31,	Agniehenon	Agniehranon
—,	158,	1,	31,	Agniehenon	Agniehranon	—,	166,	1,	3,	Agnietironon	Agniehranon
—,	166,	1,	3,	Agnietironon	Agniehranon	—,	170,	1,	24,	Auenté	Arenté
—,	170,	1,	24,	Auenté	Arenté	1639,	55,	2,	52,	Seanohronon	Senrohronon
1639,	55,	2,	52,	Seanohronon	Senrohronon	—,	88,	2,	24,	Ossonane	Ossossane
—,	88,	2,	24,	Ossonane	Ossossane	1640,	11,	2,	25,	Metaberdtin	Metaber8tin
1640,	11,	2,	25,	Metaberdtin	Metaber8tin	—,	12,	1,	27,	Vtakd'amivek	Stak8ami8ek
—,	12,	1,	27,	Vtakd'amivek	Stak8ami8ek	—,	12,	1,	30,	Papiragad'ek	Papinag8ek
—,	12,	1,	30,	Papiragad'ek	Papinag8ek	—,	34,	2,	33,	Ouasouarim	Ouasouarini
—,	34,	2,	33,	Ouasouarim	Ouasouarini	—,	63,	1,	35,	Teanansteixé	Teanaustaiaé
—,	63,	1,	35,	Teanansteixé	Teanaustaiaé	—,	63,	1,	36,	Ossossarie	Ossossane
—,	63,	1,	36,	Ossossarie	Ossossane						

RELATION

DE LA

NOUVELLE-FRANCE

DE SES TERRES, NATVREL DV PAYS ET DE SES HABITANS,

ITEM

Du Voyage des Peres Iesuites aux dictes contrées, et de ce qu'ils y ont faict iusques à leur prinse par les Anglois.

NOTE.

Le feuillet qui suit, contient l'*Epître au Roi* et l'*Avant-propos* qui précèdent la Relation du P. Biard, telle que publiée par Louis Muguet, à Lyon, 1616. Ces deux pièces, que nous avons eu la bonne fortune de nous procurer au moment de terminer notre édition, ne se trouvaient pas dans l'exemplaire que nous avons lorsque nous l'avons commencée.

Il sera facile de les mettre à leur place, en tête de la première Relation, lorsqu'on fera relire l'ouvrage.

lors Regente, m'y a porté, avec quelques miens compagnons, plus fauorablement que le vent et la marée; vostre liberalité Royale m'y a entretenu quelques années, et son autorité puissante m'a deliuré des mains de certains corsaires Anglois, qui, ennemis de nostre sainte foy, (de laquelle nous iettions quelque semence en ces Terres Neuues, avec esperance d'en faire vne moisson plantureuse, seul motif de nostre voyage et de vostre Iussion, Sire,) nous ont faict quitter la place à nostre grand regret, et nous ont tenu comme prisonniers quelques mois dans leur vaisseau, et préparé cent fois la hart et la potence pour nous faire perdre la vie, le seul respect de Vostre Maiesté les ayant empeschez d'exécuter leurs mauuais desseins, particulièrement sur ma per-

obligation signée m'estant toujours devant les yeux, fera que ie prierai Dieu continuellement auec tous ceux de ma robbe, que Vostre Maiesté, croissant d'age et de zele, puisse vn iour arborer l'estendart de la croix avec ses fleurs de lys royales, aux terres plus escartées des infideles; tandisque ce grand Roy des Roys luy prepare au Ciel vne couronne tissuë d'honneur et de gloire perpetuelle, que ie vous souhaite, apres auoir porté la vostre en terre longuement et heureusement; de mesme cœur et affection que ie suis,

De vostre Majesté,

Tres-humble et tres-obeissant,
sujet et seruiteur,

PIERRE BIARD.

(*) D'après l'édition de Louis Muguet, publiée à Lyon en 1616.

AVANT-PROPOS.

A grande raison (ami lecteur) vn des plus anciens prophetes, nous depeignant mystiquement, sous le sensible et l'histo-
 rial degast de la Iudée, les horribles rauages, exterminations et ruines que Satan opere, où sa fureur peut auoir le domaine, a dit emphatiquement : *Au deuant de luy la terre est Paradis de delices, et derriere luy la solitude d'un desert* : car certes, qui iettera ses yeux sur tout le vaste contour de la terre, et y considerera les nations illuminées du soleil de Iustice, nostre Sauueur Iesus-Christ, arrosées de son sang et precieus sacrement, nourries de sa grace et parole, viuifiées et réiouyes de son esprit, cultiuees et regies de ses diuins offices, honorées de son oracle et presence reelle ; qui, dis-ie, contempera ceci, aura grande occasion de s'écrier, qu'au deuant du destructeur infernal, et où il ne peut atteindre, la terre est vn paradis de delices, où toutes benedictions mesmement temporelles, et seculiere felicité accompagnent les peuples, étant planté au milieu d'eux le vrai arbre de vie, nostre Redempteur Iesus-Christ. Mais au contraire, si l'on detourne la veuë, et que l'on regarde derriere ce maudit tyran, Lucifer, et par où il a pu exercer ses intolerables cruautés, on ne trouuera que destructions et solitudes, cris et lamentations, que desolation et ombre de mort. Or, il n'est pas besoin que nous sortions hors de nostre hemisphere, pour voir à l'œil et reconnoistre cette verité, la Grece et la Palestine, iadis vn bel Eden, aujourd'hui vn pitoyable desert, nous sont deuant les yeux. Que s'il vous plaist que nous nous regardions nous memes, pour, touchant à la main cela mesme, rendre louange au liberal donateur de nos biens, ie vous prie, suivons ce soleil corporel qui nous eclaire, et l'accompagnons en son couchant, pour scauoir, à qui par droite ligne de nous, il va donner le bon iour au-delà de nostre Ocean, nous ayant ici recom-mandez au repos de la nuit. C'est la

Nouuelle France, ceste nouuelle terre, dis-ie, découuerte premierement au dernier siecle par nos François, terre iumelle avec la nostre, subiette à mesme influence, rangée en mesme parallele, située en mesme climat ; terre vaste, et pour ainsi dire infinie, terre que nous saluons, regardant nostre soleil en son couchant ; terre cependant, de laquelle vous pourrez meritoirement dire, si vous considerez Satan en front, et venant de l'occident pour nous abattre : *Deuant luy est vn paradis de delices, et derriere luy la solitude d'un desert* : car en pure verité toute ceste region, quoy que capable de mesme felicité de nous, toutefois par malice de Satan qui y regne, n'est qu'un horrible desert, non guere moins calamiteux pour la malencontreuse disette des biens corporels, que pour celle qui absolument rend les hommes miserables, l'extreme nudité des parements et richesses de l'ame. Et il ne faut pas en accuser le sol ou malignité de la terre, l'air ou les eaux, les hommes ou les humeurs : nous sommes tous faits, et releuons de mesmes principes. Nous respirons sous mesme eleuation de pole ; mesme constellations nous temperent : et ie ne croy point, que la terre, laquelle produit là d'aussi hauts et beaux arbres que les nostres, ne produisist d'aussi belles moissons, si elle estoit cultiuee. D'où vient donc vne si grande diuersité ? d'où ce tant inegal partage de bon et mal heur, de iardin et de desert, de paradis et d'enfer ? Que m'interrogez-vous ? interrogez celui qui du Ciel advisoit son peuple de considerer cette tant opposite diuision entre Esaü et Iacob, freres iumeaux, et comme celuy-là estoit logé en l'air avec dragons et bestes sauvages, et celuy-ci en la moëlle et mamelle de la terre avec les anges.

Cette consideration de vray est puis-sante, et debvroit occuper d'admiration tous nos sentiments, nous retenant en vne pieuse crainte, et affectionnée volonté de communiquer charitablement ce comble de bien du Christianisme, qui nous vient si gratuitement au rencontre. Car autrement certes il est facile à

nostre benin Pere de croiser ses bras comme fit Iacob, et mettre sa droite sur le puisné et sa gauche sur le plus grand. O mon Dieu ! où est ici l'ambition des grands ? où la contention des forts ? où la montre des richesses ? où l'effort des vertueux ? y a-t-il champ de Marathon ou lices Olympiques plus propres aux courageux ? où est-ce que la gloire d'un chrestien le peut élever plus heureusement, que où elle apporteroit la félicité corporelle tout ensemble et la spirituelle à ses consorts ; et où, comme grand outil de Dieu, il feroit d'un desert un Paradis, où il dompteroit les monstres infernaux, et introduiroit la police et la milice du Ciel en terre, où les generations et gene-

rations à milliers et iusques aux derniers siècles, beniroient son nom et sa memoire sans cesse, et le ciel mesme qui se peupleroit de ses bienfaicts, se réjouyroit des graces et benedictions versées dessus luy ?

Or, c'est, amy lecteur, l'ardent desir et zele de voir cette Nouvelle France que ie dis conquise à Nostre Seigneur, qui m'a fait prendre la plume en main pour vous depeindre briueument et en toute verité, ce que j'ai reconnu de ces contrées. Il y a quatre ans que i'y fus enuoyé par mes superieurs, et, Dieu punissant mes pechés, i'en ai esté depuis enleué par les Anglois, ainsi que ie raconteray cy-après.



The first of these is the fact that the medical profession is not a homogeneous body. It is composed of many different groups, each with its own interests and objectives. The second is the fact that the medical profession is not a single entity. It is composed of many different groups, each with its own interests and objectives. The third is the fact that the medical profession is not a single entity. It is composed of many different groups, each with its own interests and objectives. The fourth is the fact that the medical profession is not a single entity. It is composed of many different groups, each with its own interests and objectives. The fifth is the fact that the medical profession is not a single entity. It is composed of many different groups, each with its own interests and objectives. The sixth is the fact that the medical profession is not a single entity. It is composed of many different groups, each with its own interests and objectives. The seventh is the fact that the medical profession is not a single entity. It is composed of many different groups, each with its own interests and objectives. The eighth is the fact that the medical profession is not a single entity. It is composed of many different groups, each with its own interests and objectives. The ninth is the fact that the medical profession is not a single entity. It is composed of many different groups, each with its own interests and objectives. The tenth is the fact that the medical profession is not a single entity. It is composed of many different groups, each with its own interests and objectives.

(Continued)

